PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME CINQUIÈME.



FRANCFORT S. M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1832.

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

UNE MATINÉE AUX INVALIDES.

„On sent qu'une nation qui bâtit de tels palais
„pour la vieillesse de ses armées a reçu la puis-
„sance du glaive, ainsi que le sceptre des arts."
CHATEAUBRIAND.

Il y a de cela un mois environ, le 20 février, jour anniversaire de ma naissance, je sortis de très-grand matin, quoique je fusse rentré fort tard d'un de ces bals étincelants, d'une de ces opulentes féeries, que le carnaval de 1832 a jetés en foule à travers les révolutions et les pestes, comme pour oublier d'avoir peur. A la vérité, sur trois heures, au plus, que j'étais resté au lit, je n'avais pas fermé l'œil trois minutes; j'avais passé ce qu'on appelle une *nuit blanche;* je puis vous affirmer qu'il n'y a rien de si noir. C'est ce qui m'arrive régulièrement chaque nuit d'un 19 à un 20 février. Ces nuits-là, je rêve tout éveillé; je rêve de cette vie où je fus lancé, presque mourant, de ceux qui me l'ont donnée et à qui Dieu l'a retirée sitôt! . . . Je rêve d'enfance riche et fêtée, de jeunesse labo-

rieuse, de famille et de fortune dispersées; puis aussi, de rires éclatants, de longs cortèges d'amis, de sérénades espagnoles, de poésie passionnée et de passions poétiques; et encore, de la paix du foyer, de ses joies intimes, des chagrins que l'on fait aux êtres qui ne nous font que du bonheur; puis, d'amour trahi; et enfin, de travaux jamais achevés, de renommée à-peine commencée, et cependant du temps qui fuit, de la vieillesse qui s'approche, de la mort qui la devance peut-être, et du monde invisible et de l'éternité là-haut . . . ou là-bas! . . . Toutes choses à vous faire hurler dans vos rideaux, comme une bête fauve, ou plutôt à vous faire reployer vos draps sur votre face, comme un suaire, pour n'en plus bouger, si votre bon ange ne vient pas vous arracher de ce tombeau, et ne vous pousse pas dehors, avec ses ailes, à l'air froid du matin, afin qu'il soit prouvé que vous n'êtes point encore un fantôme. — Et c'est pourquoi, le 20 février (jour de ma fête, comme on sait), les laitières du quartier m'ont vu tout levé avant le soleil, tout habillé sur le seuil de ma porte, et adorant et remerciant des yeux et des mains quelqu'un qui venait de s'envoler! . . .

Et moi, pauvre mortel, je me mis à marcher comme à l'ordre d'un maître, en suivant un bout de la rue de la Ville-l'Évêque, de la rue d'Anjou, de la rue de Suresne, et presque toute la rue de la Madeleine; c'est du reste un chemin que mes pieds font quatre ou cinq fois chaque jour, par un mouvement machinal dont ma volonté ne se mêle pas le moins du monde. Et, tout cheminant ainsi, je me dégageai des infernales visions de ma nuit, les tortures de mon ame se relâchèrent de leur cruauté, et j'arrivai, pas à pas, à cet état de mélancolie qui est comme la convalescence du désespoir. C'est encore de la douleur, ce n'est plus de la rage; aux grincements de dents et aux cris ont succédé les pleurs qui ne peuvent couler et les soupirs suffocants. C'est une amélioration notable. Or, il me vint au cœur de pleurer et de soupirer sur le destin du poète, et mon chagrin prit insensiblement la forme d'un fauteuil académique qui se cabre et qui lance des ruades de ses quatre pieds pour écarter tout ce qui est poète. Et je me disais: Faites donc des révolutions au profit des *capacités;* jetez à bas

les vieilles aristocraties pour exalter celle de l'intelligence; et en effet toutes les intelligences et toutes les capacités, littéraires et autres, y trouveront leur compte, excepté le poète. Voyez plutôt. Et non contents de le rejeter des honneurs politiques, de la grande distribution des emplois, ils lui arrachent encore, au poète, à l'homme d'art et de candeur, ses modestes *sinécures*, son banc dans le sanctuaire, son bon vieux fauteuil; ils mesurent à l'aigle sa place au soleil. — Ah! que Schiller a fait un magnifique apologue: Jupiter partage le monde et ses trésors entre tous les mortels qui se précipitent ardemment à la vaste curée; le poète, chaste et confiant, arrive le dernier, quand la terre est toute donnée, et le roi des cieux n'a plus à lui offrir qu'une place, à son côté, dans l'Olympe! — Le poète est de nature divine; son royaume n'est pas de ce monde . . . et ce monde est bien mauvais pour lui, me répétais-je à moi-même en continuant ma route et ma pensée: Homère vagabond, Ovide exilé, Dante proscrit, le Tasse enchaîné, Camoëns mendiant, Milton broyé dans les rouages de la machine politique, et tant d'autres! . . . Il est vrai que de nos jours le poète n'est point poursuivi, chassé, traqué, comme un animal pernicieux; mais on le dédaigne et on l'oublie: abominable supplice que Dante lui-même n'a pas osé introduire dans les cercles de son *Enfer*.

D'idées en idées de ce genre, j'étais parvenu tout naturellement à la rivière, quand je fus tiré de mon somnambulisme par la rencontre d'un homme qui m'examinait attentivement et qui finit par me dire: „Je crois bien que c'est vous, M. Émile; bonjour, M. Émile.“ — „Eh! bonjour, mon pauvre Maurice,“ repris-je moi-même après une longue hésitation, et j'avançai pour lui prendre les deux mains. Il ne m'en donna qu'une; et j'aperçus, sous un grand collet qui lui servait de manteau, un habit d'invalide avec une manche vide et ballottante. Une sueur froide couvrit mon front. C'était mon remplaçant aux armées, Maurice, dont je n'avais pas entendu parler depuis douze ans, et qui, parce que j'avais eu quelque argent alors, a un bras de moins aujourd'hui. La balle qui lui était entrée sous l'épaule, le sang qui en était sorti avec douleur, la froide

morsure de l'acier qui avait coupé ses chairs et ses os pour sauver le reste de son corps;... je pensai, j'inventai, j'éprouvai tout cela, comme il dut l'éprouver lui-même. Je ne voyais plus Maurice, nous ne faisions plus qu'un; lui, c'était moi; ce bras coupé, c'était le mien, on venait de m'en faire l'amputation, je n'avais plus de bras gauche et j'en souffrais horriblement; et je ne sais quel remords venait encore empoisonner mon mal, et quels ongles de fer se promenaient sur ma plaie toute vive.... le cœur me manqua; je m'évanouis.

Quand je revins à moi, je me trouvai dans une petite salle basse, donnant sur de petits jardins, gardés par de gros canons. J'étais chez le concierge de l'Hôtel des Invalides, et ce bon Maurice me présentait un verre d'eau-de-vie que je le priai de boire pour me remettre. — „Ma foi, monsieur, me dit-il, je n'aurais jamais pu vous porter ici sans un bon enfant de batelier, un ancien, qui a ses deux bras, lui, qui a été marin sur la mer, voyez-vous, et qui est plus fort et plus serviable à lui tout seul que toute une caserne de conscrits. Je l'ai connu sur le vaisseau-amiral où étaient aussi le général Bourmont et le vice-amiral Duperré, deux fameux vainqueurs, c'est égal . . . et il m'a débarqué à la guerre d'Alger, que son vieux dey est venu à Paris voir l'Opéra, vieux farceur, va. C'est là-bas que j'ai laissé mon bras, dans du sable tout chaud; mais, pour en revenir au marin, il a eu son congé, bien content, et je l'ai retrouvé l'autre jour sur le bord de la Seine où il s'amuse à sauver des noyés et à promener dans son batelet des jeunes filles et leurs amoureux. Tous les matins nous nous racontons nos campagnes et toutes sortes d'histoires; et aujourd'hui . . . mais, pardon, excuse, je voudrais seulement que vous regardiez, de pied ferme, ce bras qui me manque. Car, j'ai bien vu que c'était la sensibilité qui vous suffoquait. Mais, tenez, je ris; ne soyez pas triste. Il y a de plus grands malheurs que ça, allez. Je suis jeune, et puis, c'est pas votre faute; vous m'avez bien payé; et mes pauvres père et mère ont été fièrement heureux, Dieu merci, quand ils ont vu que je m'étais vendu si cher et que je leur ai dit: tenez c'est pour vous *le magot*. — Ah! c'est qu'ils m'aimaient tant! . . . Vous voilà mieux, bon!

mais il ne faut pas nous quitter ainsi. Voulez-vous voir l'Hôtel ? j'ai une carte pour tout voir ; on a fait bien des changements partout ; il y a peut-être long-temps que vous n'êtes venu par ici ?"

Or, comme je n'ai pas quitté Paris depuis quinze ans, je n'avais jamais visité les Invalides, ni bien d'autres choses fort curieuses. Seulement il ne s'est guère passé de jours qu'en voyant le dôme des Invalides, je n'aie crié très-fort : Louis XIV était un grand roi! Je me gardai bien d'avouer mon ignorance des lieux à Maurice qui ne l'aurait pas comprise, et j'acceptai la carte qu'il me remit en répétant qu'avec cela j'entrerais partout. Il s'excusa de ne pas m'accompagner, mais c'était l'heure du déjeûner, et d'ailleurs je trouverais des conducteurs pour tout m'expliquer, et il saurait bien me retrouver avant ma sortie.

Je remerciai encore Maurice et les hôtes qui m'avaient recueilli, et je m'éloignai avec le désir de bien mettre à profit l'occasion que le hasard m'avait offerte, et surtout avec l'intention formelle de ne profiter de l'érudition d'aucun *cicerone*. Ce sont gens que je redoute presque autant que les commentateurs d'un grand écrivain et les éditeurs d'œuvres choisies. J'aime à regarder et non qu'on me montre et qu'on me démontre.

Mon projet n'est point de donner ici une description minutieuse des Invalides et de me faire le *guide des voyageurs*, et le *cicerone des lecteurs*, après m'être expliqué si franchement sur le compte de ces messieurs. Ce n'est pas une topographie, ni une statistique, ni un inventaire, que je veux offrir, mais la naïve histoire de mes sensations d'artiste, de mes émotions de philosophe, pendant mon voyage dans cet immense édifice.

J'ai descendu dans les cuisines, j'ai monté dans les dortoirs et dans la lingerie, et je suis persuadé que le linge est entretenu à merveille, que les lits sont faits tous les jours, et que les casseroles sont nettes et brillantes comme les cymbales qui servent de miroir à une Bayadère. Il y a probablement des inspecteurs payés pour voir tout cela. Je m'en rapporte à eux.

Je n'ai pas même goûté à la soupe, parce que je n'avais pas faim et que je ne suis pas roi; et je n'ai jamais voulu m'aventurer du côté de cette grande marmite, de fabuleuse renommée, où l'on fait bouillir, dit-on, des troupeaux entiers, et qui, lorsqu'elle est renversée, ressemble à la sœur jumelle du dôme. Peut-être y a-t-il quelque exagération dans ces récits de bonnes femmes, auxquels j'ai toute confiance, et j'ai craint de me désenchanter de ma dernière illusion et de voir s'évanouir jusqu'au *merveilleux* de la marmite des Invalides. Arrivé aux réfectoires, mon regard a parcouru l'immensité de ces tables, où apparaissaient çà et là quelques mets: *rari nantes in gurgite vasto;* et l'étroite longueur de ces bancs, où tant d'habits bleus sont assis gravement devant leurs timbales . . . . Je me suis rappelé tout-à-coup les dîners du lycée, et je cours encore. C'est pourtant un touchant spectacle que ces anciens convives de la *gamelle*, admis par droit de blessure ou de glorieuse vieillesse, à l'abondance et à la propreté d'une table bourgeoise. En vérité, en vérité, Louis XIV était un grand roi!

Armé de ma carte, comme Robert-le-Diable de son rameau, j'enfonçais toutes les portes. J'ai parcouru tour-à-tour les logements des officiers, les appartements de l'état-major et du gouverneur. Tout y est simple, convenable et noble. Le grand siècle s'y retrouve jusque dans les plus petits détails. Je demandai à voir la bibliothèque de l'Hôtel. En y entrant, mon ame fit silence. Une bibliothèque est pour moi un lieu sacré comme le champ des sépultures. N'est-ce pas là en effet que sont déposées les pensées immortelles des hommes, dont les cimetières n'ont que la dépouille périssable. La bibliothèque des Invalides est presque toute composée de livres de guerre, de sciences, de voyages et de piété. Ce sont les beaux souvenirs du soldat et sa sainte espérance. Je n'y trouvai à cette heure que deux personnes dans l'embrasure d'une croisée; et en approchant je fus attendri jusqu'aux larmes. C'était un vieux capitaine aveugle et un jeune sergent qui n'avait point de bras. Le capitaine tenait un livre ouvert sur ses genoux, et le sergent, assis à son côté, lui faisait tout haut la lecture, en l'avertissant quand il fallait tourner la page. Cette occupation les absorbait si

agréablement que le vieillard ne m'entendit pas et que le jeune homme ne me vit point passer, quoique je me fusse assez approché d'eux pour apercevoir qu'ils lisaient l'*Histoire du grand Condé*. Il faut déchirer une page de cette histoire; mais qui oserait y rien ajouter? — Ces deux hommes qui oubliaient leurs infirmités en les unissant, et qui se complétaient, pour ainsi dire, l'un par l'autre, me semblèrent la manifestation vivante de cette belle parole du maître: *Supportez-vous et entr'aidez-vous les uns les autres.*

Le cœur plein de pensers graves et pieux, je me dirigeai vers l'infirmerie où tant de braves mutilés achèvent de mourir. Rien n'égale la sollicitude des médecins et la prévenance des infirmiers, si ce n'est la sérénité des malades. Rien de contracté ni de convulsif dans les traits des agonisants eux-mêmes. Serait-ce qu'épurés par vingt baptêmes de sang, ils quittent tous ce monde, comme sûrs de celui où ils vont entrer? J'assistai aux derniers moments d'un vieux officier presque centenaire, qui avait fait toutes les campagnes sans la moindre blessure. L'âge seul l'avait amené lentement à l'Hôtel des Invalides. Le voilà maintenant blessé, vaincu, terrassé par l'ange de la mort, celui qu'on nommait l'*Invulnérable!* Sa famille est en pleurs et à genoux autour de son lit. Le médecin s'est éloigné; il a dit au prêtre: Cet homme est à vous; et le prêtre est là qui prie et qui console; autre vieillard qui demain aura lui-même besoin de consolations et de prières. Lorsqu'on souleva le corps décrépit du moribond, et que le confesseur, courbé sous le poids des ans, se baissa encore, soutenu par deux enfants, pour donner le saint-viatique à la bouche muette qui l'implorait par un dernier mouvement, je crus assister en réalité à cette sublime *communion de saint Jérôme*, chef-d'œuvre du Dominiquin, où l'idéal et la nature, la béatitude et l'agonie, l'ame et le cadavre se fondent et se combinent dans une indicible harmonie. Je me prosternai avec les autres, et quand je relevai les yeux, ceux de l'agonisant brillèrent un instant d'une flamme si sereine, et son front et ses joues se colorèrent d'une teinte si pure, et un sourire si doux glissa sur ses lèvres, qu'il me sembla recevoir encore le dernier adieu de mon père!

J'appris que ce vieux officier était malade et alité depuis quinze mois; et que, durant ces quinze mois, il s'était vu mourir, organe par organe, lambeau par lambeau, sans pouvoir trouver une position tenable, et avec des souffrances intolérables, à ce que disaient les médecins... Et c'est là ce qu'on appelle *mourir de sa belle mort!* — Quelle est donc l'horrible mort? — Mourir de sa belle mort! quelle atroce ironie! . . . Lorsqu'une tuile ou une apoplexie peuvent vous jeter à bas sans douleur et sans angoisses! voilà ce qu'on dit et ce qu'on a raison de dire lorsqu'on regarde les choses du point de vue humain. Tout change d'aspect si l'on se place à la perspective divine. Alors on découvre avec les yeux de l'ame les choses mystérieuses que la matière nous cachait. On reconnaît que toute la science de la vie est d'apprendre à bien mourir, et que la longueur et la violence du combat font la gloire du triomphe; que c'est une insigne bonté du Créateur d'avertir sa créature par quelque grande maladie, afin de lui inspirer le besoin et de lui laisser le loisir de se repentir de ses fautes, de pardonner à ses ennemis, de consoler et de bénir les êtres qui lui sont chers! . . . Oui, mourir de sa belle mort! les proverbes ne se trompent jamais. La vilaine mort, c'est la mort sans souffrance, mais sans préparation. Le peuple ne s'y méprend pas; une mort subite l'effraie comme un assassinat. Et pour peu que l'on croie à quelque chose, pour peu que l'on doute même, comment ose-t-on compromettre l'autre côté du tombeau pour celui-ci? Nous vivons si peu de jours, et nous serons morts si long-temps! . . . Cette salutaire réflexion (que j'aurai oubliée le soir même!) me poursuivait de salle en salle dans l'infirmerie, et il ne m'est pas arrivé une seule fois de souhaiter qu'une de ces têtes souffrantes ou moribondes eût été cassée par un boulet de canon, quelque naturel et charitable que fût ce vœu.

Un gardien vint me dire que si je voulais voir les modèles en relief des places fortes de France, je n'avais pas un moment à perdre. Je le suivis. Je m'engageai dans un escalier très-large et surtout très-élevé qui faisait chanter à mon guide, à chaque palier :

Madame à sa tour monte
Plus haut qu'elle peut monter.

Et moi, en changeant quelque chose au refrain de sa chanson, je psalmodiais tristement :

Un mort ne revient pas !

Toutefois, ce duo dialogué allait se ralentissant et s'affaiblissant de degrés en degrés. Je me souvins que j'étais là pour voir, et je me mis à observer du haut en bas cet escalier, aux marches misérablement carrelées, aux rampes de bois grossièrement taillées, tournant, ou plutôt se cassant en angle droit à chaque étage, et s'appuyant, dans toute sa hauteur, sur une grosse poutre, comme un invalide sur sa béquille. J'en tirai la conséquence que les escaliers si hardis, si élégants, si sveltes aujourd'hui, étaient la partie honteuse de l'architecture de Louis XIV. Et cependant les modèles anciens ou gothiques ne manquaient pas. Était-ce défaut d'études, défaut de goût ou d'imagination de la part des architectes du dix-septième siècle ? En tout cas, c'était un grand défaut qui me trouva sans indulgence à la deux cent vingt-unième marche. Enfin, on m'ouvrit les places fortes. Je les aurais prises d'assaut que je n'eusse pas été plus harassé. Ces *reliefs* m'ont intéressé beaucoup plus que je n'y comptais; et malgré tout ce que nous avons vu depuis en ce genre, ils méritent encore d'être observés curieusement à cause de l'exactitude de leurs proportions, de la précision des moindres détails, et de l'idée générale qu'ils donnent de l'architecture militaire et des changements successifs qu'elle a subis. On voit, par exemple, les tours rondes et hautes disparaître graduellement pour faire place aux forts octogones et aplatis. L'invention de la poudre à canon a nécessité ces transformations. Il a fallu donner le moins de prise possible au vol du boulet et éviter les écroulements meurtriers. Peut-être, en adoptant l'aplatissement des bastions, aurait-on dû maintenir la forme circulaire ou au moins parabolique. Le boulet qui écorche si profondément les angles saillants des fortifications, et qui entre, de prime-saut, dans les murailles planes, aurait hésité, glissé ou rebondi plus d'une fois sur la courbe des redoutes; et l'obliquité de ses coups en eût atténué la force

de projection. J'abandonne cette idée neuve (si c'est une et si elle est neuve) aux méditations de nos ingénieurs.

Mais, tout en parcourant ces grandes lignes de places fo dont l'immortel Vauban a couronné le front septentrional d France, comme d'un triple bandeau d'airain, je ne pus me fendre de cette pensée: que de génie et d'argent per Deux fois les armées étrangères n'ont-elles point passé dédaig sement au milieu de toutes nos forteresses, et ne sont-elles venues saisir la France au cœur, sans s'informer des lointa colères de Maubeuge ou de Phalsbourg?

C'est que, de nos jours, l'art de la guerre, comme les au arts, a perdu ses méthodes et ses limites; tout est inva Une armée en campagne n'a pas plus de frein ni de pati que la jeunesse studieuse de nos écoles: l'une et l'autre où le vent du siècle les pousse, en laissant, par derri gronder les citadelles et les grand'-mères. D'où il résulte je sortis de toutes ces places fortes en protestant contre *chiffre* qu'elles dévorent au budget.

Je n'étais pas encore au bas de l'escalier que j'entendis chant grave et lointain qui venait de l'extrémité *sud* de l'édi C'étaient les vêpres qui allaient finir. Je me rendis à l'ég Quinze cents vieux soldats, dont la jeunesse avait été un triom en remplissaient la nef:

Vaste et magnifique oratoire,
Où ces guerriers, simples de cœur,
Venaient prosterner leur victoire
Devant l'autel du seul vainqueur.

Je m'appuyai sur quelque chose de froid . . . . c'étai tombeau de Turenne! . . . Dors, illustre capitaine, grand hom véritable héros! dors en paix dans la maison du Dieu armées, bercé par les saints cantiques, au milieu des nu de l'encens qu'on prend sur l'autel même pour le brûler ta tombe! . . . Et vous, braves soldats d'un autre âge, c pagnons qu'il n'a pas connus, qu'il n'a pu commander (s gloire qui lui manque!), faites une garde fidèle autour de reliques militaires, de peur que la fantaisie ne prenne de emporter dans quelque Panthéon, temple sans prêtre et

culte, deux fois rempli, deux fois vidé, où l'immortalité dure si peu, et dont les demi-dieux feront leur temps de gloire, expliqués et époussetés par un concierge.

L'église des Invalides est un carré long d'une grande simplicité. Peu d'ornements de sculpture, peu de tableaux décorent la nudité des murailles. Une noble prévoyance s'en était fiée sans-doute au courage de nos soldats et à la fortune de nos armes pour y ajouter la plus imposante décoration et les plus fastueux ornements: les drapeaux pris sur les ennemis de la France. Certes, la pierre des voûtes et des piliers n'avait à craindre de rester nue que jusqu'à la première bataille. — Une fois, l'Europe coalisée a pu déchirer quelques parties de cette glorieuse tapisserie et éclaircir les rangs de ces trophées; mais les brèches de la gloire française se réparent vite: *uno avulso* . . . Allons, voilà le *classique* qui revient encore. Je m'arrête à temps; et je laisse à nos *édiles* le soin de composer et de coller, sur les fontaines de Paris, des inscriptions latines à l'usage et pour l'amusement des porteurs-d'eau.

Mais si l'église, c'est-à-dire l'enceinte comprise entre la porte d'entrée et le maître-autel, est modeste et sévère, comme ceux qui doivent y prier; avancez de quelques pas, pénétrez sous le dôme, et là, tout est riche, splendide et grandiose comme le règne et l'époque d'alors. Là, des colonnes de porphyre, des pavés en mosaïque, des balustrades d'or, des tableaux, des statues, des fresques, toutes les recherches du luxe, tout le luxe des arts. Cette large et haute coupole, toute chargée de peintures, et ces quatre chapelles latérales si pompeusement parées, les grands enfoncements des croisées, la brillante variété des couleurs et des dessins du marbre où les pieds osent à peine se poser . . . et pas une chaise, pas un banc pour en déranger l'harmonie! . . . Où est-on, si ce n'est dans un coin de Saint-Pierre de Rome? Ce contraste de tant de magnificence avec tant de simplicité dit quelque chose à l'âme comme aux yeux. C'est Louis XIV qui, étant venu visiter la demeure de ses guerriers mutilés, a voulu y laisser un sym ole éclatant de sa royauté; c'est le paradis avec toutes ses pompes et ses merveilles, au bout d'une voie humble et austère . . .

Les mêmes consonnances, les mêmes impressions se reproduisent à l'extérieur. Le dôme des Invalides, s'élevant si haut et si étincelant sur les toits sombres du reste de l'édifice, comme une tiare d'or sur des fronts prosternés, compose à lui seul tout l'idéal du monument. Otez le dôme, et les *Invalides* ne sont plus qu'une caserne, un cloître, un hospice. Le dôme en fait un palais, un temple, mieux que cela. Si, à-présent, il y a des personnes qui ne comprennent pas bien à quoi sert le dôme des Invalides, pour l'argent qu'il a coûté, qu'ils aillent le demander à ces vieux martyrs des batailles, dont il est comme la resplendissante auréole, ils répondront avec orgueil: Il sert à être beau!

On me proposa de monter tout en haut jusqu'à la lanterne; je refusai. J'ai eu peur de voir mes contemporains trop petits. Je ne les trouve déjà pas trop grands, de plain-pied.

L'office terminé, j'allai prendre le bras du bon Maurice qui me guettait, et nous nous assîmes sous les arcades de cette grande cour intérieure, qui ressemblent aux portiques d'un monastère italien. Là, tandis que les plus gaillards des invalides couraient, sifflaient, fumaient, avec ce qui leur reste de jambes, de bras, de visage et de souffle, nous nous racontâmes l'un à l'autre, lui, la guerre et ses fatigues, moi, la société et ses chagrins; tous deux, nos combats et nos blessures. Les existences les plus diverses d'aspect se ressemblent toutes au fond: le trait de ressemblance, c'est le malheur. Les évènements extérieurs ne sont que l'écorce de la destinée. Le mystère est dans le cœur. La pêche est suave et veloutée; le noyau de la pêche est rude et amer.

C'est une relation, un sentiment, une parenté indéfinissable que la nature du lien qui unit un homme à son remplaçant aux armées. Bien que l'intérêt et le calcul aient formé ce nœud, un remplaçant est votre frère, comme une nourrice est votre mère. Il vous a donné son sang, comme elle son lait. L'une vous a fait vivre, l'autre vous a empêché de mourir. Qu'importe pour quel prix? le lait et le sang ne seront jamais des marchandises. Cependant, malgré des rapports si intimes et si touchants, notre double récit achevé, Maurice était gêné avec

moi, et je m'amusais tout au plus avec Maurice. C'est que, pour la conversation du moins, les confraternités, les convenances, les affections même sont de tristes ressources, sans la conformité d'éducation et la correspondance des idées. Quant à moi, je ne trouve bientôt plus rien à dire à ceux qui n'entendraient pas tout; et j'aurais beaucoup d'esprit, que je serais toujours beaucoup plus bête que la bête avec qui je causerais.

Nous levâmes la séance d'un commun accord sans nous être concertés, et nous allâmes nous mêler aux différents groupes d'invalides qui s'étaient répandus de tous côtés. J'en vis quelques-uns qui bêchaient et plantaient un petit carré de terre, avec deux petits enfants grimpés sur leurs épaules. Tous les vieux soldats aiment les enfants et les jardins. D'autres qui écoutaient d'une oreille avide une espèce de monsieur qui leur lisait le journal de la semaine dernière; d'autres qui jouaient du flageolet ou qui chantaient de manière à faire désespérer de l'art musical en France; quelques autres qui recevaient, d'un air contrit, les criardes remontrances de leurs femmes, venues tout exprès pour les appeler fainéants, coureurs, libertins, que sais-je? et ces bordées d'injures tombaient grotesquement sur des jambes de bois, des yeux de verre et des mentons d'argent. Ces pauvres invalides, il fallait qu'ils fussent bien coupables, car ils étaient bien doux. Moi, si j'étais le maître, je supprimerais les scènes de jalousie et les querelles de ménage dans l'intérieur de l'établissement. — „S'il faut être harcelé par sa femme jusque dans ses derniers retranchements, j'aime autant rien; que diable! on est invalide ou on ne l'est pas.“ Voilà ce que répondait le plus récalcitrant de ces mauvais sujets, et il avait cent fois raison, quelque tort qu'il ait eu.

Maurice me désignait et me nommait, en passant, les plus célèbres de ses camarades: celui-ci était un enfant, un tambour, je crois, qui, dans les premières campagnes d'Italie, avait amené prisonniers au quartier-général six grenadiers hongrois, hauts de cinq pieds huit pouces, et gros à proportion. Celui-là, ancien sergent à la 32e demi-brigade, ayant la peste en Égypte, se sauva en fraude du lazaret, et suivit sur un âne, à travers le grand désert, l'armée qui se dirigeait sur Saint-Jean-

d'Acre; sa seule crainte était qu'on le reconnût comme pestiféré avant qu'il pùt se faire tuer. Son bonheur voulut qu'il montât le premier à l'escalade, qu'il sautât en l'air avec le bastion miné, qu'il fût guéri de la peste par cette secousse plus qu'extraordinaire, et qu'il reçût en retombant un fusil d'honneur des mains du général en chef. — Ce grand brun, dans je ne sais plus quelle affaire en Allemagne, voyant un boulet arriver droit sur l'empereur, le jeta rudement à bas de son cheval, et perdit lui-même les deux cuisses. L'empereur lui pardonna. — Ce vieux major, là-bas, qui a 90 ans, et trois cheveux qui lui font encore une queue sur la nuque et deux boucles sur les oreilles, étant lieutenant de cavalerie dans la guerre contre le grand Frédéric, eut un bras emporté par un boulet . . . . „Ah! ma bague, ma bague, cria-t-il à un trompette, allez me chercher ma bague.“ C'était une dame de la cour de Versailles qui la lui avait donnée. On la lui remit à l'autre main, et après un premier pansement, fait à la hâte, il poussa son cheval dans la mêlée, au cri de Vive le roi! Quatre ans après, il obtint la croix de Saint-Louis et le grade de capitaine, et il s'estima fort heureux. Tant de grâce et de sang-froid, de galanterie et d'intrépidité allaient parfaitement à la physionomie ouverte et aux manières *comme il faut* de ce vétéran de l'ancien régime, et je le saluai comme un monument encore debout d'une civilisation disparue.

Qui reconnaîtrait maintenant les jeunes et brillants vainqueurs de l'Amérique, de l'Italie, de l'Égypte, de l'Allemagne, du Portugal, etc.? Qui reconnaîtrait l'ombre de la grande armée? Comment, avec ces chapeaux déformés, ces larges habits fuyants, aux retroussis mal agrafés; comment, avec tous ces invalides, recomposer, par la pensée, un dragon de la garde impériale, un hussard alerte, un élégant lancier, un carabinier herculéen, portant la pelisse écarlate, les bottines, le casque romain, les plumes polonaises, ou la cuirasse d'or? . . . Eh bien, il en est, parmi ces invalides, qui ont pu devenir époux de princesses, et qui ont préféré rester les favoris de la victoire, tant elle était belle sous la république et sous l'empire! — Combien en vois-je, sans-doute, qui, sortis des *guides de l'empereur*, ont

fait, en 1805, retentir, sous leurs sabres recourbés, les pavés de Dresde et de Weimar! Et les jeunes Allemandes, en apercevant passer le bout des plumets rouges et verts au-dessus des petits volets de leurs salles basses, jetaient vite leur ouvrage, et entr'ouvraient toutes leurs fenêtres; et les Français se retournaient en roulant leur moustache dans leurs doigts; et, le soir, c'était la valse, et c'était l'amour jusqu'au départ. Car les Allemandes étaient douces et bonnes, et si elles n'avaient point l'œil ardent, la taille voluptueuse et les pieds adorables des divines Andalouses, elles avaient la fraîcheur, le sourire et la voix des anges, et leur ceinture ne cachait pas de poignard pour leurs amants français!

Hélas! dis-je; et je passai rapidement auprès de certains groupes, de peur d'entendre les conquérants des Pyramides et du Kremlin se raconter entre eux lequel des cabaretiers du *Gros-Caillou* donne le plus d'eau-de-vie pour dix centimes, ou entamer une grave discussion sur la meilleure qualité de trois détestables espèces de tabac. Car nos idées changent avec nos habitudes; car bien peu de gens ont le langage que supposerait leur destinée; bien peu de gens, rois ou soldats, ont le sentiment de ce qu'ils sont, et la poésie de leur rôle. Le poète sait cela pour eux.

Mais je ne pouvais me lasser d'admirer la cordiale fraternité qui règne entre tous ces hommes, de drapeaux, d'âges et de régimes si opposés. Vieille monarchie, république, Vendée, empire, restauration, tout est la France pour eux. Aigle, coq, fleur-de-lis, ne sont à leurs yeux que des symboles qu'il a plu à la France d'adopter; tant de cocardes ne sont que des rubans que la folle qu'ils aiment a mis tour-à-tour à son bonnet quand la mode changeait; et comme ils n'ont jamais vu que la France dans toutes ces métamorphoses, ils ne se partagent point en vainqueurs et en vaincus pour se haïr et s'opprimer, mais chacun d'eux garde et exprime ingénument ses affections, ses préventions même, ses espérances peut-être, sans dénoncer ni maudire celles de ses frères, et ils se tendent la main, quand ils en ont. — Puissent les héros et les blessés de la politique venir prendre leçon des blessés et des héros de la guerre! Puis-

sions-nous apprendre tous, citoyens ou sujets, que dans ce siècle de bouleversements sans nombre comme sans exemple, les diverses formes de gouvernement qui se succèdent ne sont que les cultes différents d'une même divinité: la patrie! Et sachons surtout que, parmi tant d'opinions, d'intérêts, de sectes et de factions, quelles que soient les dénominations qu'on leur donne, il n'y a réellement que deux partis: les honnêtes gens et les intrigants; les hommes distingués et les esprits vulgaires; en un mot, les bons et les mauvais. . . .

— „Avis aux électeurs et aux ministres pour le choix des fonctionnaires et des députés“, reprit Maurice, en parodiant mon geste et ma voix; car, sans m'en apercevoir, j'avais débité fort intelligiblement ce monologue politique. — Je persiste dans mes conclusions, en me réunissant à l'amendement de Maurice.

Cependant le jour tombait, et mon remplaçant me reconduisit cérémonieusement jusqu'à la grande porte. Comme je lui disais adieu, en l'engageant à venir me voir, deux vieilles gens lui sautèrent au cou. C'était sa mère et son père. . . . Je regardai autour de moi s'il ne me viendrait pas aussi. . . . Pauvre insensé!

— „Maurice, lui dis-je, en secouant sa manche sans bras, vous aviez raison, il y a de plus grands malheurs que cela!“

Et je m'éloignai sans retourner la tête.

Émile DESCHAMPS.

LES JEUNES PERSONNES
SANS FORTUNE A PARIS.

Dans le siècle où nous vivons, surtout en France, une portion de la société est condamnée au malheur en naissant ; classe de parias, êtres délaissés, et pourtant intéressants et aimables, dignes d'un meilleur sort, si tout ce qui est bon trouvait sa récompense dans cette vie ; je veux parler des jeunes personnes bien nées et sans fortune. Pauvres filles, quel âge mûr vous attend ! . . . quel avenir vous est réservé ! . . . à quoi vous servent votre douceur, vos vertus, vos talents? que vous revient-il de posséder une charmante figure, d'avoir un noble maintien, et la grâce plus touchante encore que la beauté? La plupart d'entre vous sont destinées à végéter inutiles sur la terre, à ne jamais porter le titre d'épouse, à ne caresser que l'enfant de l'étrangère. . . . Est-ce que vous ne vous sentiriez pas la force de remplir de saints devoirs? . . . Auriez-vous peur de rendre malheureux l'époux dont vous prendriez le nom? . . . Craindriez-vous les peines, les fatigues attachées à la maternité? . . . Êtes-vous des êtres froids, égoïstes, qui ne savez, qui ne pouvez aimer? . . . Oh non, cent fois non. . . . Ne pas remplir vos devoirs d'épouse! . . . Vous connaissez si bien ceux d'une fille tendre et soumise! . . . N'est-ce pas vous qui travaillez la nuit pour répandre un peu d'aisance dans votre inté-

rieur gêné? . . . D'où vient ce teint pâle, ces yeux éteints? — C'est que vous êtes nées délicates, et douze heures passées devant votre chevalet ou à votre piano, dérangent votre santé! . . . Eh pourquoi tant travailler? — On dit que j'ai des dispositions, et si par mon application à l'étude je pouvais un jour être utile à ma famille! . . . — Tu ne serais pas bonne épouse . . . tu n'aimerais pas tes enfants . . . toi, jeune et touchante fille qui, seule, soignes ton vieux père paralytique et souffrant; qui le consoles de ses chagrins par ta gaîté et tes saillies; qui lui fais oublier l'injustice des hommes, en lui rappelant sans-cesse qu'il existe des anges . . . qui es près de lui, le jour, la nuit, toujours heureuse, toujours contente; et si quelquefois il t'échappe une larme, elle est si vite essuyée que le vieillard ne l'aperçoit pas.

Comment donc alors restes-tu isolée, solitaire? Comment n'unis-tu pas ton sort à celui d'un honnête homme? . . . Comment, jeune fleur, frêle et délicate, ne cherches-tu pas un appui pour te protéger contre les autans? . . . Comment? . . . Je vais vous le dire, moi; car si vous l'interrogez, elle vous répondra qu'elle est contente de sa position, qu'elle n'a jamais songé qu'elle pourrait en changer; que lui manque-t-il? . . . elle est si heureuse! . . . Elle dit tout cela, peut-être même le pense-t-elle, malgré la légère pâleur qui couvre son front, et l'amertume de son sourire quand son amie, nouvellement mère, caresse son enfant; elle le pense, car elle est innocente et pure; mais elle ment à sa pensée; elle sent bien qu'elle n'a pas rempli sa destinée? . . . Pourquoi donc alors? — Pourquoi, pourquoi, c'est qu'il lui manque, ce qui est aujourd'hui la beauté, la grâce, l'esprit, les vertus; elle n'a pas de fortune. . . Son père, ancien militaire blessé en Espagne, gelé à Moscou, n'a que deux mille francs de pension... Ou bien il a travaillé toute sa jeunesse à éclairer, à instruire, à rendre meilleurs ses concitoyens; il a fait des livres . . . ils étaient classiques . . . ils lui ont rapporté quelque peu de gloire, du pain pour sa vieillesse, et puis c'est tout. Avocat intègre et consciencieux, il a toujours protégé l'innocence, il a dédaigné l'or que lui

offraient des coupables pour qu'il les fît paraître innocents;... il s'est retiré du barreau riche d'honneur, mais pauvre d'argent; sans opulence pour ses vieux jours, sans dot pour sa fille, il vivrait cependant heureux dans sa frugale médiocrité, si l'idée que cette fille chérie ne trouvera pas un époux digne d'elle, ne venait jeter un voile sombre sur les jours qui lui restent à vivre, et troubler les souvenirs touchants que lui ont laissés les heureux qu'il a faits.

A Dieu ne plaise que j'accuse tous les jeunes gens du siècle d'être insensibles au mérite, de préférer les richesses à l'espoir de posséder une femme bien élevée, sage, et qui remplisse leur maison de bonheur et de paix; non, s'il existe quelques-uns, beaucoup même de ces hommes bas qui ne voient, n'entendent, ne comprennent que les sacs tout ficelés de la banque, il en est encore pour lesquels la beauté est un charme, les vertus une séduction; ce n'est pas eux que j'accuse, ils ne peuvent pas faire autrement; c'est leur siècle, nos mœurs, la nécessité qui les font ainsi. Eh, le moyen, quand les places s'achètent, que les charges se vendent, que le moindre commis doit donner un cautionnement; que le littérateur est obligé de payer pour faire imprimer son premier ouvrage, s'il veut qu'on sache qu'il en a fait un second; que l'artiste ne peut plus compter sur ses pinceaux pour le faire vivre, tant est grande la concurrence, tant sont nombreux les hommes à même de se tirer d'affaire avec leurs talents; que le médecin n'aura pour clientèle que la classe pauvre et bornée, s'il ne donne pas, trois ou quatre fois par an, des bals, où viendront danser ses clients malades des nerfs et de vapeurs; quand le marchand en détail a une maison de campagne; quand le négociant achète des châteaux, que les banquiers fraient avec les ducs, que les ducs . . . Le moyen, dis-je, d'épouser une femme sans argent; le peut-on? le doit-on? qu'en faire? comment soutenir un train de maison? comment payer sa charge? . . . On est le fils d'un magistrat de province; on est venu à Paris sans fortune; on attend une dot pour s'établir; si on ne l'a pas, on reste garçon, on vit en garçon, on se contente de quinze cents francs d'appointements:

de là tant de célibataires de trente-six à quarante ans; de là tant de jeunes personnes obligées de renoncer aux plus doux sentiments de la nature, de faire taire une inclination dont elles pouvaient espérer le bonheur de leur vie.

J'ai connu un jeune légiste, qui était éperdument amoureux de la fille d'un lieutenant-colonel à la demi-solde; il était payé de retour; ces deux êtres aimants, bons, sensibles, n'auraient demandé qu'une honnête aisance pour partager les mêmes peines, les mêmes plaisirs: la prudence leur défendaït de s'unir; le jeune homme soutenait sa mère de ses faibles émoluments; le respectable militaire était infirme, il n'avait que cent louis de pension; il n'aurait rien donné à sa fille; l'amant infortuné me disait souvent: Me marierai-je pour faire partager à mon Emma les privations que je m'impose? pour la voir, elle, jeune femme belle et brillante, passer une triste vie dans un petit appartement où elle ne recevra personne; renonçant au monde par nécessité et non par goût, faute de pouvoir subvenir aux frais d'une toilette simple, et même au-dessous de son rang? . . . Et nos enfants, qu'en ferions-nous? l'éducation privée ne vaut rien pour les garçons; les pensions sont au-dessus de nos moyens . . . il n'y faut plus penser; la raison m'oblige de renoncer à Emma, et cependant elle seule peut me rendre heureux, je l'aime . . . Quatre ans après, la belle figure du légiste, ses talents, sa réputation d'honnête homme attirèrent l'attention de M. Dorval, négociant retiré; il pensa que sa fille ne pouvait avoir un meilleur mari; il la lui offrit, avec ses cent mille francs de dot; elle fut acceptée; à l'aide de cet argent, le légiste se poussa dans le monde; il occupe aujourd'hui tout le premier d'une maison de la rue Caumartin; il a cinq domestiques, une voiture . . . La pauvre Emma a perdu son père; elle est en Angleterre, où elle fait l'éducation des enfants de lady . . .

Et voilà une prévoyance, un calcul inconnu à la classe ouvrière; l'idée ne leur vient pas qu'un homme qui n'a rien puisse prétendre à une femme qui possède quelque chose, et bien moins se mettent-ils dans l'idée que des moyens exigus,

la gêne, la misère même, soient des raisons pour ne pas se marier; au lieu de souffrir seuls, ils souffrent à deux: au lieu de manger, tristes et ennuyés, le pain qu'ils ont gagné à la sueur de leur front, une gaie compagne partage leur frugal repas; et ils ne calculent pas que deux ou trois enfants diminuent leurs portions sans augmenter leurs ressources; ce sont eux qui peuplent les villes; il n'y a guère de célibataires dans les faubourgs; pas une vieille fille parmi les gens du peuple; comme disait une femme célèbre, chaque chacune trouve son chacun. Ils ont raison. Ceux d'un rang plus élevé ont-ils tort? . . . non; tous les deux suivent la conséquence de leur position dans le monde; l'un sans soucis, sans inquiétude pour l'avenir, vivant au jour le jour, n'ayant point d'orgueil, point d'amour-propre, enfant de la nature, a l'instinct que tout homme doit avoir une compagne, il en prend une; ils empruntent tous deux une modique somme pour payer les frais de leur noce; ils travaillent pour la rendre; ils font part à leurs amis, à leurs voisins, de leurs aubaines; se réjouissent quand l'ouvrage va bien; mais aussi ils ne cachent ni leurs mécomptes, ni leur détresse; la femme fait voir le paquet de hardes qu'elle porte au Mont-de-Piété pour payer son terme; elle raconte qu'elle n'a que trente sous pour passer la semaine; et si elle va se coucher sans souper, toute la rue en est instruite.

Dans un rang plus élevé, on cache sa pauvreté comme un vice; si l'on gagne mille écus, on dira qu'on a cinq mille francs; les vingt mille francs de son beau-père valent pour les connaissances quarante à quarante-cinq mille francs; si l'on vit par économie loin du monde, on dira bien: „Mes moyens ne me permettent pas de voir le monde“; mais on laisse à entendre qu'on ne l'aime pas beaucoup, qu'on se procure d'autres jouissances intérieures; on exige que sa femme soit mise comme une autre qui est le double plus riche; et si l'on donne à dîner, on emprunte à droite et à gauche de la porcelaine, de l'argenterie, et on fait croire qu'elle est à nous; . . . et qu'on n'imagine pas que ce soit une sotte vanité, un orgueil mal placé qui fasse agir ainsi; non, c'est nécessaire; si vous paraissez

malheureux, gênés, si vous faites pitié, ceux qui n'ont avec vous que des rapports de société, vous délaissent, ils ont presque peur que vous ne vous adressiez à eux pour améliorer votre sort; quant à ceux avec qui vous êtes en relation d'affaires, ils cherchent à en finir au plus tôt, et se réjouissent ensuite d'en être échappés; car vous êtes pauvre, ainsi vous ne devez plus inspirer de confiance. Vous désirez un locataire riche; vous voulez que votre fermier ait des terres à lui; si l'instituteur de vos enfants attend après ses appointements pour vivre, vous l'appelez un pauvre diable; la maîtresse au cachet de votre fille doit vous rompre la tête des bonnes maisons où elle donne leçon, sans quoi elle court risque d'être remerciée à la fin du mois; si on vous parle d'une femme de chambre adroite, fidèle et sage, et qu'elle vous dise, en se présentant chez vous, qu'elle a bien besoin de gagner quelque chose, parce qu'il y a six mois qu'elle est sans place, et qu'elle a sa mère à soutenir, vous lui ferez dire le lendemain par votre cuisinière que vous vous êtes arrangée avec une autre personne. L'honnête artisan, père de famille, qu'une révolution, un hiver rigoureux, les maladies ont réduit à la misère, vient, couvert des lambeaux de sa dernière veste, pour réclamer l'ouvrage que vous avez à faire faire, il ne l'obtiendra pas, et le verra, le lendemain, entre les mains de l'adroit fripon revêtu de la redingote qu'il a peut-être volée . . . O civilisation! . . . ô siècle! . . .

Mais je m'écarte de mon sujet, revenons-y. Il est donc clair, bien clair, qu'il doit y avoir et qu'il y a un certain nombre de jeunes personnes, vouées au célibat, aux privations, et sans avoir ce qu'on appelle à proprement parler un avenir; et cela par trois raisons: parce qu'elles n'ont rien; parce qu'elles ne peuvent pas épouser le premier venu; et parce que, quand elles le voudraient, ce premier venu ne le voudrait pas, car il lui faut aussi de l'argent. Parmi ces jeunes personnes, quelques-unes, oubliant les bons principes qu'elles ont reçus, les exemples d'honneur et de vertu qu'elles ont toujours eus sous les yeux, souillent les cheveux blancs de leurs parents, et déshonorent leur famille par leur mauvaise conduite; qu'elles

soient à jamais méprisées; elles connaissaient le bien, et elles ont fait le mal . . . D'autres se moquent du qu'en dira-t-on, épousent un honnête artisan, et, heureuses sous la cornette et le simple déshabillé, aiment leur mari et élèvent leurs nombreux enfants; les troisièmes, c'est le plus petit nombre, placées favorablement dans la société, mieux partagées peut-être par la nature, rencontrent de ces hommes riches, indépendants, qui ne doivent compte à personne de leurs actions, qui pensent qu'une femme sage est le plus grand trésor d'un époux, ont le bonheur de s'en faire aimer, et d'être choisies pour embellir leur existence; le choix du jeune homme est traité de folie par les vieillards; si la fiancée est jolie, les amis du marié le félicitent, et la jeune femme, une fois mariée, est reçue partout avec les mêmes égards, les mêmes honneurs que la riche héritière. On cite ces mariages-là, on en rencontre trois ou quatre de par le monde, et on dit de l'épouse: Elle est heureuse, celle-là; elle peut se vanter d'être née coiffée; d'autres méchants, envieux, demandent: Est-ce une réparation? En attendant, la nouvelle dame fait le bonheur de sa nouvelle famille. Plusieurs, . . . mais celles-ci étaient jeunes filles du temps de la première révolution, fières de leur nom, de leurs anciens titres, attendent, ou ont attendu la vieillesse en faisant du filet, végétant, vivotant à l'aide d'une petite pension que possèdent leurs parents; elles ne songent pas à se tirer d'affaire; leurs parents meurent, et les infortunées paient leur imprévoyance par des années de misère, de douleur et de repentir. Mais le plus grand nombre des demoiselles de notre siècle, nobles ou roturières, élevées à la cour ou dans l'humble maison du bourgeois, laides ou brillantes d'attraits, nées avec de l'esprit ou n'ayant que du simple bon sens, se sentant une inclination prononcée pour une chose, ou n'ayant que de la bonne volonté, toutes cherchent à se donner un talent, à se procurer un état, à conjurer le sort; toutes tentent la fortune, bravent leur mauvaise étoile, désirent, cherchent, trouvent une industrie; courageuses femmes, rien ne les rebute; elles ont bien vite oublié la mollesse de leurs premières années, le luxe de leur enfance; mais, hélas! que leurs

ressources sont bornées! . . . combien peu elles ont à choisir leurs chances de bien-être; si elles se décident à travailler à l'aiguille, à-peine gagnent-elles pour leur modeste entretien; la broderie, art charmant, le premier des talents pour une femme, est aujourd'hui prostitué; ce n'est plus un état; après une journée entière passée sur son ouvrage, quand le soir elle peut à-peine distinguer les objets, tant ses yeux sont fatigués, la meilleure brodeuse est contente, si elle peut se dire: J'ai gagné un franc, cinquante centimes... Ainsi des autres ouvrages de mains.

Les moralistes, les hommes qui écrivent pour la jeunesse, remplissent leurs livres d'histoires de jeunes personnes qui ont commencé à faire des chemises, et qui, deux ans après, ont un atelier pour l'exportation; . . . de brodeuses qui deviennent de riches lingères; de simples ouvrières, tenant aujourd'hui des magasins plus beaux que ceux de mademoiselle Victorine, ou de madame Palmyre. Que Dieu bénisse ces hommes, et les récompense de leurs bonnes intentions; ils ont voulu encourager ces pauvres jeunes filles qui ont de l'ambition aussi bien que leurs frères; ils les aident à passer sans regret tant de nuits qui, à ce qu'elles croient, les acheminent vers l'heureux moment où elles seront à la tête d'une trentaine d'ouvrières. . . Grand bien arrive à leurs écrits et à eux . . . Mais ils ont avancé des chimères; ils ont vu les objets par le verre grossissant. Dans ce siècle-ci, la brodeuse reste brodeuse, tant qu'elle a une bonne vue; l'ouvrière en chemises fait toujours des chemises; et, pour avoir les magasins de mademoiselle Minette, il faut plus que de l'intelligence, il faut de l'argent, beaucoup d'argent; le siècle est comme cela; qu'y faire?

Il reste donc deux chances, le commerce et l'instruction. Si j'avais encore dix-huit ans, que j'eusse à choisir, je n'hésiterais pas: le commerce peut seul présenter un avenir d'espérance; il peut seul faire rêver des illusions, tout morcelé, tout abattu, tout mort qu'il est; il a en lui un principe de vie, une animation, qui peut faire tout attendre; et cependant peu de jeunes personnes nées pour ne rien faire, et obligées de tra-

vailler, se mettent dans le commerce; il faut y avoir vécu, y être habituée pour l'aimer; et les filles de marchands sont rarement dans la position dont je parle ici; ou leur père a toujours prospéré, alors elles se marient richement; ou il n'a fait que pour élever sa fille, et, dans ce cas, celle-ci s'est toujours habituée à l'idée qu'il fallait d'abord être chez les autres, puis, ensuite, revenir dans la maison paternelle, épouser un des commis, succéder à la boutique de son père, et faire bouillir son pot-au-feu à la cheminée où a cuit, depuis trente ans, celui de la famille. Quant aux bonnes mères qui ont été élevées au coin du feu, elles craignent pour leurs filles les engelures qu'on attrape dans un magasin froid et humide; elles craignent de les savoir couchées seules dans une chambre au quatrième; elles craignent de les voir courir la rue Saint-Denis, un carton sous le bras; elles craignent l'élégant flâneur qui les regarde le soir aux carreaux; elles craignent le babil de leurs compagnes, les plaisanteries du commis . . . Tendres mères, que ne craignent-elles pas! . . . Bref, on met rarement dans le commerce une demoiselle élevée dans la bourgeoisie.

La grande ressource, le point de mire de tous les parents, l'immense abîme où viennent s'engloutir tant de médiocrités, tant de talents, tant de beautés, tant de traits repoussants, la comtesse qui n'a plus que son titre, l'héritière ruinée, c'est l'instruction; il n'y a que cela, on ne pense qu'à cela; et, quand une fois on a obtenu son diplôme de premier, de second, de troisième degré, qu'on est reçu institutrice, tout est accompli; on n'a plus rien à désirer; la vie n'est plus qu'*un jour de fête*, et l'avenir se présente à nous riant et serein comme un beau jour de printemps, comme une page de Pindare ou de Chaulieu, (je suis obligée d'aller chercher mes exemples un peu loin, les poésies de nos jours n'offrent que les orages de l'été, les tristes tempêtes des équinoxes); aussi, quand la première enfance est passée, toutes les études sont dirigées vers ce bienheureux diplôme, qui vous met à même de faire une éducation particulière, de donner des leçons, ou d'être sous-maîtresse dans une pension; or, comme bien des gens ignorent ce que c'est qu'un

diplôme (pour une femme), je vais l'expliquer. Il existe à Paris une dame qui n'a d'autre emploi que de visiter les cahiers des jeunes postulantes à l'ordre des institutrices; de les interroger ensuite (les institutrices) sur leur savoir-faire, et de constater à messieurs du jury de l'Instruction publique que mademoiselle une telle est à même de passer ses examens; dans ce cas, elle se présente devant un, deux (de mon temps ils étaient trois) de ces messieurs, écoute les questions qui lui sont faites, et y répond de son mieux. Il y a trois sortes de diplômes; le premier est celui des maîtresses d'étude et des maîtresses d'école; il consiste à avoir fait des extraits d'histoire sainte, de grammaire, d'arithmétique, et d'avoir bien répondu sur ces trois choses; alors vous pouvez vous placer pour tenir une classe d'enfants, une école primaire; mais je vous préviens qu'avec ce diplôme il est permis d'écrire ainsi: „Madame, je „vous remercis des démarches que vous avez faite pour moi, „je n'oublîrai jamais votre bonté." Ne vous y fiez donc pas. Le second est un peu plus présentable; on ajoute au premier l'histoire de France et la géographie; avec celui-là on peut mettre Pension sur la porte de son établissement, nourrir et coucher les jeunes personnes; mais aussi on est tenue de pouvoir rectifier le billet ci-dessus . . . Mais le *nec plus ultra* des diplômes, c'est celui des institutrices; ne l'obtient pas qui veut; car, pour le posséder, il faut une instruction réelle, de longues et bonnes études; il faut plus que des mots, il faut du fonds; je connais maint jeune homme, qui a fait sa rhétorique, qui étudie la philosophie, et qui serait fort embarrassé s'il s'agissait de répondre comme le doit faire l'institutrice en espérance. L'histoire ancienne, celle du moyen âge, toutes les histoires modernes doivent lui être familières; il faut qu'elle connaisse la littérature française et étrangère; être presque aussi forte, en cosmographie, que M. Azaïs, et pouvoir tenir tête à Condillac, s'il vivait encore, pour la logique et la rhétorique; si une dame, munie d'un pareil diplôme, se présente pour élever vos filles, vous pouvez les lui confier, elle sait beaucoup. Une de mes élèves, mademoiselle A. F., a obtenu, à seize ans, le titre

d'institutrice; c'est la plus jeune inscrite sur le régistre; ce n'est point une vanité de ma part de la citer ici; c'est un hommage rendu à cette aimable et studieuse enfant. Donc, lorsque vous êtes munie de ce passeport, il ne reste plus qu'à en faire usage; et nous avons vu qu'on peut en tirer trois partis.

Avec de bonnes jambes, une forte santé, une santé à l'épreuve de la pluie, de la neige, du vent, de la gelée, des grandes chaleurs, on donne des leçons au cachet, quand on en trouve; de cette façon on reste indépendante; on peut avoir un chez soi et une volonté; recevoir ses amis; aller les voir quand bon vous semble; trouver blanches les choses blanches, et noires les noires; oh! cette faculté d'être libre, quoique pauvre, vaut bien quelques ondées reçues sans se mettre à couvert, quelques coups de vent donnant des fluxions; malheureusement tant de femmes le pensent ainsi, qu'il y a, j'en suis sûre, dans Paris, plus de maîtresses au cachet que d'élèves pour en donner; maîtresses de musique, de chant, de dessin, de peinture, d'instruction, de broderies, etc., etc. . . . et je les ai placées là, suivant l'ordre hiérarchique qu'elles occupent dans la sphère pécuniaire; si l'on donne un franc à la maîtresse de broderie, l'institutrice en aura deux, l'élève de David trois, celle du Conservatoire quatre; cela tient encore au siècle; on dépensera cent francs pour faire apprendre à sa fille à défigurer une sonate de Beethoven, et on ne veut pas que toute la partie scientifique coûte plus de cent écus; cependant l'institutrice ne fait pas qu'orner l'esprit, elle forme le cœur, elle inculque à son élève de bons principes; elle lui apprend qu'on doit chérir ses devoirs; elle la dispose, sans y songer peut-être, à devenir un jour une tendre épouse, une bonne mère de famille; elle doit nécessairement influer sur tout l'avenir de celle qui lui est confiée; et pour cela on paie toujours assez... O civilisation! la plus lucrative, la plus agréable, la moins fatigante de toutes les branches institutiales, c'est d'être dans une famille, pour élever une ou plusieurs demoiselles; comme il n'y a guère que les personnes d'un haut rang, les personnes

riches qui prennent une gouvernante, cette dernière est ordinairement comme un coq en pâte (qu'on me permette cette expression vulgaire) dans la maison où elle a le bonheur d'être placée; elle a une femme de chambre, un joli appartement, sa place dans une bonne voiture; elle reçoit des cadeaux charmants, va aux Italiens, voyage en été, voit le monde et une société choisie; elle reçoit des appointements qui lui permettent d'être mise avec goût, d'aider sa famille, et de faire encore quelques économies; c'est assez, c'est même trop. si elle n'aime de la vie que les douceurs; si elle a une âme commune, si elle n'a jamais senti que le régime féodal était laid à faire peur; c'est moins que rien, si son cœur est placé bien plus haut que sa fortune, si elle a cette fierté, compagne inséparable d'un noble caractère; ce qui est tout alors, ce sont ces soins, ces attentions, cette délicatesse, ce respect au malheur dont se dispensent trop souvent ceux qui croient remplir plus que leur devoir envers l'infortunée qu'ils ont chez eux, quand ils lui ont donné cinq ou six robes par an, qu'ils l'appellent mademoiselle, en lui faisant la révérence quand elle entre; qu'ils ont recommandé à leurs enfants d'être bien obéissants envers elle: ils ne voient pas que souvent ils l'abreuvent d'amertume et de dégoûts; ce n'est pas leur faute, ils ne se doutent pas qu'elle souffre; car ils sont bons et seraient désespérés que quelqu'un chez eux, près d'eux, fût à plaindre; leurs domestiques, leurs ouvriers les adorent; ce sont de si dignes maîtres! si généreux, si humains! et pourtant la pauvre petite qui dîne à leur table, qui reste au salon quand il y a du monde, pleure presque toujours en se mettant au lit; eh! pourquoi, vont demander la plupart de mes lecteurs, que lui manque-t-il? elle est bien difficile si elle ne se trouve pas heureuse; je n'en demanderais pas tant pour ma fille... Peut-être a-t-on raison de penser ainsi; peut-être moi et ma protégée sommes-nous trop susceptibles; il faut se ployer au malheur; il ne faut pas être si superbes quand on vit chez les autres; j'ai honte moi-même de vous dire ce qui la tourmente, ce qui souvent la réveille la nuit, ce qui, au milieu de son appartement doré, de

sa fraîche toilette suspendue près de son lit, lui fait regretter sa chambre de jeune fille, et sa petite robe de mérinos; c'est si peu de chose à être raconté, et cependant . . . Ah! mademoiselle, que vous contribuez à nous faire peu regretter la personne qui était ici avant vous! quel mauvais ton! . . . combien peu elle savait vivre! . . . Croyez-vous que, quand nous sortions, ma fille et moi, en voiture avec elle, elle se plaçait toujours au fond!... La mère des élèves est malade; l'aimable institutrice, assise au pied de son lit, lui fait la lecture; arrive une parente, elle s'approche de la dame, s'informe de sa santé, puis lui parle bas; la jeune fille, pour ne pas gêner, continue à lire; elle est interrompue par ces mots: Mademoiselle ***, voulez-vous me faire le plaisir d'aller une minute près du feu? j'ai quelque chose à dire à madame . . . Près du feu! . . . c'est la seule occasion alors où elle peut prendre la place d'honneur, se mettre dans le fauteuil du coin; dès qu'il arrive quelqu'un elle doit le rendre; et si elle entre une autre fois, et qu'il soit pris, personne ne le lui offre. A table, en famille, madame sert son mari, l'institutrice, les enfants, puis elle; quand il y a du monde, elle envoie le potage à toutes les dames . . . à toutes . . . l'institutrice seule est exceptée; elle attend, pour être servie, que les messieurs aient leur assiette, à moins que son voisin, en pensant que c'est une femme, ne la prie d'accepter celle qui lui était destinée, à lui . . . Une autre fois, le hasard lui fait entendre ces mots: „Cela n'empêche pas, madame, qu'elle n'est pas plus que moi ici; vous la payez pour élever vos demoiselles, vous me payez pour vous habiller; il n'est pas moins vrai que nous attendons toutes les deux notre mois avec impatience, et que nous n'avons que cela pour vivre ...“ Et vous croyez qu'une pauvre jeune fille n'a pas quelquefois sujet de pleurer; vous croyez qu'il ne faut pas bien des loges aux Italiens, bien des gracieuses toilettes, de jolis colifichets, pour faire oublier ces blessures à l'amour-propre, ces riens qui ressemblent à des piqûres d'épingle, sans-cesse répétées! . . . Cependant il n'est pas de règles sans exceptions; et je sais plusieurs familles où celle à qui on confie le soin

d'élever ses enfants, est elle-même regardée comme une autre enfant; on l'estime, on l'honore; qui donc, alors, oserait lui manquer?... Honneur à ces familles! Quoi qu'il en soit, les les éducations particulières, avec leurs désagréments et leurs vexations, sont regardées comme ce qu'il y a de mieux dans le genre; et celles qui sont assez heureuses pour en obtenir, s'en félicitent avec leurs compagnes.

Les sous-maîtresses ont moins d'humiliations de ce genre à craindre : la plupart des maîtresses de pension ont commencé à enseigner chez les autres; elles sont elles-mêmes dépendantes, elles n'ont point de morgue, elles traitent avec affabilité leurs subordonnées. Ne partagent-elles pas les mêmes dégoûts, les mêmes ennuis? N'ont-elles pas aussi à redouter le mécontentement des parents? Ne sentent-elles pas surtout le besoin d'épancher leur âme pleine de tristesse, rassasiée d'injustices, dans le sein de quelqu'un qui les entende? Et nul ne peut comprendre ce qu'on éprouve d'ennui, de désagréments, ce qu'on supporte de caprices et d'absurdités en élevant les enfants des autres, à moins d'y avoir passé, d'avoir vu cela de près : quelle singulière manière d'agir ont les uns; quelle sévérité demandent ceux-là; quelle faiblesse déplacée; quelles prétentions exagérées! On vous remet une enfant souffrante et délicate, sans moyens; on vous supplie de la ménager, de ne pas trop exiger d'elle : elle ira bien toute seule, quand elle le pourra; la pauvre petite, elle ne demande qu'à travailler! surtout point de punitions; rien qui puisse, en blessant sa fierté, humilier son âme.... Vous suivez de point en point ce qui vous est ordonné... Au bout de trois ans, cette enfant studieuse, ardente, douce et sensible, n'a voulu rien apprendre, ne sait rien, vous a fait tourner la tête par son mauvais caractère, par ses sottises; et un beau jour, la mère arrive, vous accable de reproches, et vous retire sa fille, en vous accusant de lui avoir fait perdre son temps, d'avoir paralysé ses moyens, enfin d'avoir abusé de la confiance qu'on avait eue en vous... Vrai, cela est tuant, cela crispe et irrite.... Eh bien! il n'y a que vos sous-maîtresses qui sentent cela comme vous. Or donc, vous leur en

parlez; et rien que cela les dédommage de beaucoup. . . Elles en ont bien besoin, les pauvres femmes! Ce n'est pas trop d'une heure de contentement par semaine, quelquefois par mois, pour tant de jours de travail, de fatigue et de patience, pour cette jeunesse passée avec de petits êtres, maussades pour la plupart, bruyants, ennuyés, n'ayant que de la mauvaise volonté, et, par-dessus le marché, impertinents et raisonneurs. Qu'on ne me dise pas que ce portrait est chargé, qu'il est fait avec partialité; j'en appelle à toutes les personnes qui se sont occupées d'éducation publique, qui ont été maîtresses d'étude: n'est-ce pas ainsi que sont faites presque toutes les élèves? J'ai passé sept ans dans deux pensions; j'ai observé bien des petites filles pendant ce temps; et terme moyen, sur vingt, quinze sont gâtées ou d'un mauvais naturel, enfin insupportables; trois ne font ni bien ni mal, et deux vous font aimer l'état: voilà pour le caractère. . . Sur vingt, six ne sont propres à rien: autant vaudrait instruire l'automate de M. Robertson; six pourraient quelque chose, et ne veulent guère; cinq apprennent tout juste ce qu'il faut qu'elles sachent; et trois vous font honneur. Je défie qu'on me démente dans ce calcul; et voilà pour qui une aimable et spirituelle femme est forcée, par la nécessité et le besoin, de sacrifier ses premières années, ses années d'espérance! Ce n'est plus quatre, cinq, six jours qu'elle donne à cette jeunesse si décourageante, c'est tout; le matin, le soir, à midi, elle les a là, elle en est entourée; elle dîne, elle dort, elle se repose au milieu d'elles; elle est sa récréation, ses études, ses pensées; jamais seule!.... Pour réfléchir, se reconnaître un instant, elle prend sur son sommeil; fort heureuse quand il n'est pas encore troublé par l'insomnie ou l'indisposition d'une des élèves qui dorment dans la même salle qu'elle....

Il est un moment bien triste dans la vie d'une sous-maîtresse, un jour qu'on pourrait mettre au nombre des jours malheureux; je ne parle pas de celui où elle quitte pour la première fois une bonne et tendre mère, le père qui l'a instruite, la maison qui l'a vue naître, où elle arrive dans une pension, où elle se voit entourée d'étrangères, où une vie grave,

triste et monotone commence pour elle; alors elle est encore étourdie: on l'entoure, on la flatte, on l'instruit doucement de ce qu'elle a à faire; elle peut se croire en visite... Ce n'est pas cela; c'est au bout de la semaine, le dimanche suivant, par exemple, après être revenue de la grand'messe: ses compagnes de travaux sont sorties, la maîtresse de la maison a du monde: elle est de garde; c'est l'hiver, il pleut, le jardin est fermé, et les élèves sont confinées dans une classe où elles ne savent que faire et s'ennuient; les petites jouent aux osselets, vont et viennent, crient, sautent, et impatientent à force de remuer; les moyennes chantent pour tuer le temps, ou bien se chamaillent; les grandes, désolées de ce que ce n'est pas leur jour de sortie, bâillent et causent entre elles, ne parlant pas à leur nouvelle maîtresse qu'elles connaissent à-peine. Celle-ci est là, assise au milieu de ce brouhaha auquel elle n'est pas encore accoutumée, de ce mouvement, de cette pluie qui tombe, de ces carreaux blanchis pour qu'on ne puisse pas voir dans la cour. Elle tient un livre: de temps en temps elle dit à haute voix: „Paix donc, mesdemoiselles! un peu de silence, on ne s'entend pas!" puis elle reporte sa vue sur son livre. Demandez-lui ce qu'elle lit; la pauvre petite! ses yeux sont bien trop remplis de larmes; son cœur est bien trop gros pour qu'elle sache ce qu'elle fait. Elle se rappelle que, l'année d'avant, à pareille époque, le dimanche aussi, il y avait une réunion de famille chez une de ses tantes; elle dansait; on avait fait des charades, elle était rentrée ayant mal à la tête à force d'avoir ri... Et aujourd'hui! ... aujourd'hui, c'est encore le jour de réunion chez sa tante; sa mère y est, sa jeune sœur aussi: on y dansera, on y fera des charades; et elle!.. En vérité, si des dimanches comme ce premier-là revenaient souvent, il faudrait en mourir. Eh bien! pour tant de mal, tant de soins, tant de responsabilité, une sous-maîtresse gagne par an, deux, trois cents francs (quatre cents, si elle tient une grande classe). Elle reste deux, quatre, dix ans, sans espoir d'augmentation; elle vieillira dans la maison, toujours avec ses cent écus, et on n'aura même pas eu la précaution de lui faire une retenue, pour qu'elle ait la retraite des invalides quand elle aura perdu

la jeunesse et la santé. Ceci est triste, allez-vous dire; il faut que les chefs d'institution soient bien égoïstes pour ne pas récompenser celles qui partagent leurs difficiles travaux.... Hélas! ce n'est pas leur faute, elles ne sont guère plus favorisées: la concurrence est si grande!... et puis, ce n'est pas la maison la mieux tenue qu'on cherche pour y mettre sa fille; c'est la moins chère: six cents francs est un prix exorbitant! Paris fourmille de maisons qui prennent les élèves à cinq et même à quatre cents francs. Comment est-il possible, je le demande, pour ce prix, de pouvoir nourrir, blanchir, chauffer, loger, éclairer et instruire des enfants? Peut-on leur donner une nourriture saine, des classes et des dortoirs commodes, des maîtres habiles? Peut-on choisir des sous-maîtresses, quand on se voit forcé de les payer un peu moins que des bonnes d'enfants? Des parents imaginent-ils sérieusement qu'on soigne leurs filles dans ces pauvres et petites maisons? La volonté ne manque pas; mais encore faut-il pouvoir; je laisse de côté celles qui ravalent l'état par faiblesse ou par besoin, et qui acceptent cent écus pour défrayer de tout une petite fille de huit à neuf ans. Je vais prendre mon exemple dans une de ces maisons si communes, où l'on ne demande que cinq cents francs; ce qui fait vingt-sept sous par jour. Vous supposez bien que votre enfant, qui est au grand air, mange une livre et demie de pain par jour, en quatre repas . . . 6 sous.

Deux sous de vin	2
Du lait ou des fruits, pour déjeûner et goûter . .	2
En comptant huit sous pour la viande et les légumes, au dîner et au souper, je mets l'ordinaire un peu moins cher que celui des maçons, dans la rue de la Mortellerie	8
Dans les écoles, les enfants donnent six francs l'hiver pour se chauffer; moi je mets pour le chauffage et l'éclairage	2
En comptant trois sous pour le loyer, et calculant sur quarante élèves, on n'aura qu'un total de 2,160 fr. par an; il est impossible de se procurer, pour ce prix, une maison vaste, un jardin; n'importe	3
TOTAL . . .	23

Il reste donc quatre sous pour les faux frais et l'éducation: en conscience, ce n'est pas trop! Faut-il, pour ce prix, se procurer les premiers maîtres de Paris? avoir un professeur à cinq francs le cachet, un maître d'écriture à trois? Et les sous-maîtresses, les domestiques, les réparations? Zénon disait un jour à un sot Athénien, étonné qu'il demandât, pour instruire son fils, la somme suffisante à l'achat d'un esclave: „Eh bien! achète-le, et tu en auras deux . . .“ Que dirait-il de nos jours? car ces mêmes parents qui marchandent, qui liardent (qu'on me pardonne cette expression) une institution, ne regardent pas à donner trente francs pour une partie de campagne, plus même pour un chiffon souvent destiné à parer l'enfant orgueilleux qui vient étaler cette parure de luxe dans la maison où il est presque nourri par charité. . . .

Qu'on me pardonne ces détails qui sortent de mon sujet; mais je n'ai pu résister au désir de faire connaître l'injustice de certains parents: heureuse si j'ai pu venger ainsi mes dignes collaboratrices! Eh bien! que veut-elle que je fasse à tout cela, diront mes lecteurs, après avoir lu ce trop long article? Est-ce ma faute à moi, si tant de jeunes personnes sont sans fortune? . . . Mais je suis bien aise de signaler un des malheurs de notre siècle, de notre pays surtout, malheur d'autant plus grand qu'il est moins plaint: car on déplore le sort des artistes sans occupation; on console l'homme à talent méconnu; on encourage le légiste sans cause, le médecin sans clientèle; le littérateur peu fortuné se venge en lançant ses saillies spirituelles contre le financier opulent: mais pas une ligne n'a été écrite, pas un regret n'a été exprimé en faveur de cette nombreuse et intéressante partie de la société, qui mérite tant, sans espérer même les honneurs du triomphe.

Je me résume. N'avoir rien est aujourd'hui un très-grand malheur; ne rien faire pour avoir quelque chose, une sottise; espérer beaucoup quand on a peu, une illusion de jeunesse dont les années détrompent; se jeter à corps perdu dans l'éducation, comme dans un port assuré, une fausse spéculation; c'est entrer dans une impasse; mais, quand on y est, il faut

s'en tirer le mieux possible. Si donc vous aimez votre liberté, donnez des leçons au cachet; si vous tenez à vos aises, que vous ne rejetiez pas des chaînes dorées, mettez-vous institutrice dans une riche maison; si une vie régulière et laborieuse ne vous effraie pas, faites-vous sous-maîtresse: il y a quelques roses cachées sous les épines; cette aimable enfant qui économise pour vous offrir un bouquet le jour de votre fête, celle-ci qui pleure de regret en vous quittant, quoiqu'elle rentre dans sa famille, et ces petites causeries avec vos compagnes, ces riens dont on rit ensemble, cette tranquillité de conscience, cette innocence de mœurs, ah! tout cela a bien son prix! et je me surprends quelquefois regrettant le temps où je recevais, chaque premier du mois, trente-trois francs trente-trois centimes.

V^{ine} COLLIN.

DE LA BARBARIE DE CE TEMPS.

1832.

Observer, analyser, mépriser, puis enfin laisser tomber en ruines, et même détruire au besoin ce qui est *beau*, sous prétexte d'en employer les débris pour en faire quelque chose d'*utile*; telles sont les dispositions les plus constantes de certains esprits de notre temps et les causes de la *barbarie* qui en résulte.

La barbarie, comme toutes les choses d'ici-bas, a ses vicissitudes régulières. Jeune, elle est impétueuse, fantasque et brutale. Elle se rue à travers les désordres, les cruautés, le mal et le laid, poussée toutefois par un instinct qui l'entraîne à son insu, vers le *bien* et le *beau.* Mais quand la barbarie est vieille, réfléchie, savante, dédaigneuse, ennuyée, quand c'est par dégoût et par lâcheté qu'elle préfère le *mal* au *bien*, le *laid* au *beau*, alors elle est dégoûtante, hideuse. Qu'un jeune homme amoureux, aveuglé par sa passion, commette un crime, on peut encore le plaindre; mais un vieux qui combine froidement les effets criminels du libertinage, c'est la honte de l'espèce humaine! Enfin c'est de la *barbarie* de mœurs, comme d'introduire à plaisir le *laid* et le *mal* dans les ouvrages d'imagination, c'est amener volontairement la *barbarie* dans les lettres et dans les arts. Or c'est ce qui arrive en ce moment en France.

D'où ce mal tire-t-il sa source? Il faut le dire ouvertement: de la vanité d'abord, puis de l'intérêt personnel et de la cupidité déguisée ordinairement sous le faux nom de l'amour de l'*utile*.

Avec les restrictions toutes matérielles que l'on met maintenant au mot *utile*, tout monument d'architecture, par exemple, qui ne rapporte pas, en location ou par son usage, l'intérêt de l'argent que l'on a employé à le construire, est jugé *inutile;* en sorte qu'à l'exception des salles de théâtre, des bourses, des marchés, des abattoirs et de quelques édifices de cette espèce, sur lesquels le gouvernement ou les particuliers peuvent faire des spéculations lucratives, on n'élèvera plus, grâce à la perfection toujours croissante des budgets et à la rage de l'*utile*, aucun monument religieux, consécratoire ou triomphal.

Quant aux édifices de luxe tels que les palais, les châteaux, les jardins, non-seulement il ne viendra plus à personne l'idée d'en tracer et d'en construire de nouveaux, mais, sans passer pour un esprit chagrin, on peut s'attendre à ce que, d'ici à quelques années, toutes les grandes propriétés de ce genre qui existent encore, se détruiront faute d'entretien et des réparations indispensables. Au surplus, les barbares d'aujourd'hui qui voudraient à l'instant même porter le marteau et promener la charrue à Versailles et à Fontainebleau, rient dans leur barbe et vont toujours en restreignant davantage les budgets, afin que la destruction naturelle de tous ces édifices soit plus prompte et bien certaine. En vain leur dit-on: „Tous ces châteaux sont des monuments curieux par leur ancienneté et le mérite de leur architecture; leurs murs sont couverts intérieurement de sculptures et de tableaux qui constatent et prouvent que les arts ont été noblement cultivés et encouragés en France; ces édifices de luxe, ces lieux de plaisance distribués sur différents points de notre pays, procurent des récréations et des sensations agréables aux habitants qui en sont voisins. Les promenades que les propriétaires d'une contrée y font, ont cet avantage de donner souvent l'idée de perfectionner un petit héritage et de multiplier les habitations commodes et élégantes.

Que de gens dont le domaine n'eût été constamment qu'un mauvais potager mal tenu, s'ils n'avaient pas eu occasion de se dire en traçant leurs allées, en rectifiant successivement leurs granges et leur maison: „Je fais mon petit Versailles ou mon petit Fontainebleau.“ A tout cela les enragés économistes, les préconiseurs de l'*utile*, les barbares de nos jours enfin, secs et inexorables comme une addition, vous répondent qu'en démolissant les châteaux et en défrichant les parcs, on gagnerait, outre le prix des réparations et de l'entretien, celui des matériaux et des terrains, sans préjudice de la valeur nouvelle que la terre cultivée ne manquerait pas d'avoir. Telle est l'opinion des Cincinnatus de nos jours, qui pensaient qu'en accordant cinq cent mille francs au roi des Français c'était fort bien faire les choses, puisque le président des États-Unis n'en a que cent cinquante mille. Quant aux amateurs plus modérés de l'*utile*, ils se contenteraient de faire des crèches pour les bêtes à cornes de toute espèce, à Fontainebleau et à Rambouillet, et d'établir une filature de coton dans la grande galerie de Versailles. En somme, l'idée dominante des uns et des autres est d'anéantir le luxe, et par conséquent les arts, comme chose superflue, pour faire fleurir exclusivement les métiers *utiles*.

Mais où la barbarie de ce temps se montre dans toute son ingénuité, c'est dans une certaine impatience que témoignent beaucoup de gens de voir démolir l'église de Saint-Germain l'Auxerrois entre autres. En vain, encore, fait-on valoir son usage indispensable comme paroisse, son ancienneté, son importance historique et le mérite de son architecture à-la-fois élégante et originale; on veut la détruire, il faut l'abattre! et pourquoi? parce que les sots qui l'ont bâtie il y a six cents ans n'ont pas pensé à faire sa façade parallèle à celle de la colonnade du Louvre; parce que l'alignement des rues adjacentes souffrirait de sa conservation; enfin parce que c'est *utile*, parce que l'on retirerait une somme considérable de la vente des matériaux; argument fondamental tiré des statuts de la bande noire.

Ce mépris, ou plutôt cette indifférence générale pour tous

les monuments antiques et anciens, dont le caractère bien arrêté peut servir de point de départ aux jeunes artistes qui veulent étudier sérieusement l'architecture; le mépris que tout le monde en a, disons-nous, réagit jusque dans les écoles. On peut voir, à celle des Beaux-Arts de Paris, lorsque l'on expose les ouvrages des concours mensuels et même annuels, jusqu'à quelle absence de raison et de bon goût peut être amené un élève qui, confiant dans son seul génie, se croit dispensé d'étudier les ouvrages des maîtres qui se sont distingués avant lui. L'outrecuidance de certains jeunes architectes à cet égard serait fort risible, si ce n'était pas un acheminement vers la *barbarie* dédaigneuse et réfléchie qui nous menace et que nous combattons.

Ce mépris des ouvrages anciens, joint aux économies parcimonieuses qui tombent sur tous les établissements regardés comme non *utiles*, nuit singulièrement aussi à l'art de la musique. L'école de M. Choron, le seul endroit en Europe où l'on pût entendre exécuter des chefs-d'œuvre anciens que l'usage et surtout la frivolité humaine ont laissé mettre en oubli, l'école de M. Choron est fermée depuis que l'on a retiré à cet habile professeur les faibles ressources avec lesquelles il soutenait son précieux établissement. Mais on n'y chantait que de la vieille musique, de la musique d'église! A quoi cela sert-il? Cela n'est pas *utile*, a-t-on dit. Car, du temps qui court, tout ce qui ne se mange pas, tout ce qui ne peut être toisé, pesé, jaugé et vendu, n'est pas réputé *utile*.

En supprimant, en diminuant même certaines subventions théâtrales, peut-être privera-t-on pour toujours les connaisseurs de plusieurs chefs-d'œuvre de musique dramatique, dont l'allure et le style un peu vieilli sans-doute, ne peuvent garantir un succès de vogue, mais qu'il est bon de connaître et d'étudier à la représentation; entendrons-nous encore l'*Orphée*, les deux *Iphigénie* et l'*Alceste* de Gluck? C'est une question fort douteuse; or l'oubli complet de ces chefs-d'œuvre est certainement un mal pour l'art et une véritable privation pour les amateurs.

La vue, l'audition et l'étude des ouvrages anciens, même quand on n'est nullement disposé à en imiter le genre et la

facture, ont cela de bon qu'elles entretiennent les esprits et le goût d'un siècle à la hauteur au moins où l'on était déjà parvenu avant lui. C'est un temps d'arrêt qui, s'il ne fait pas avancer, empêche que l'on ne recule. C'est encore un des accidents qui ramènent à la barbarie, que cette confiance en elle-même de toute une génération qui s'imagine que les productions des arts qu'elle voit éclore, sont les plus fortes et les plus belles, par cela seul qu'elles sont venues les dernières.

La peinture, comme les autres arts, est sujette à l'influence de la barbarie nouvelle; et, sans parler de l'impatience effrénée de faire fortune, noble propension vers l'utile, dont le moindre inconvénient est d'entraîner les artistes à exécuter leurs tableaux avec une facilité désolante, on peut remarquer que la masse flottante des peintres, dont les ouvrages fatiguent et blessent souvent les yeux du public depuis dix ans, sont ceux qui, par défaut de goût, par système ou par envie, sont les moins disposés à goûter le mérite des bons ouvrages de l'antiquité et des artistes des quinzième et seizième siècles.

Mais, de toutes les inventions extraordinaires mises en œuvre pour ramener la *barbarie*, comme on introduirait une mode, l'idée de retremper l'art de la peinture en France dans l'école anglaise, est certainement la plus bouffonne de toutes. On commence à en revenir, car l'on n'aurait pas osé dire ce que nous écrivons il y a trois ans, dans la crainte d'être lapidé. Quoi qu'il en soit, il s'est trouvé des gens d'esprit et de talent même, qui ont cru sérieusement une fois dans leur vie, que Reynolds, Hogarth, Wilson, Lawrence, et M. Wilkie, étaient des guides meilleurs que Michel-Ange, Raphaël, Titien, Dominiquin, Poussin, Claude-Lorrain, Le Sueur, et tous ceux qui ont plus ou moins heureusement marché sur les traces de ces grands hommes.

Mais, à ce premier essai de *barbarie*, en a naturellement succédé un autre. L'école anglo-française a décidé que les ouvrages de l'antiquité, curieux et bons en eux-mêmes, ne pouvaient être d'aucun secours pour l'étude, et, pour être conséquent, on a déclaré que l'Italie était un pays usé et monotone.

D'après ces principes, les artistes ont été admirer les galeries, les *routs* et les brouillards de Londres, au lieu d'aller mûrir leur talent sous le ciel pur et dans les murs silencieux de Rome. Aussi les ateliers des peintres de Paris, dont on devrait s'attendre à voir les murailles ornées des chefs-d'œuvre de l'antiquité et des grands maîtres, ne sont-ils, pour la plupart, couverts que de ferrailles chevaleresques, d'écrans chinois, de costumes et d'ustensiles bizarres, accompagnés de quelques vignettes tirées du *Keepsake* de l'année.

A ces causes de *barbarie*, il faut ajouter encore la multiplicité, la divergence des doctrines, puis enfin, l'innombrable quantité d'artistes sans vocation qui se sont rués dans la carrière pour faire fortune. Alors on s'expliquera facilement comment le dégoût de la peinture s'est emparé du public. Ce mal grave, le dégoût, s'est manifesté l'année dernière pendant l'exposition où se trouvaient plusieurs ouvrages du premier ordre, au milieu d'un déluge de tableaux partant du médiocre pour aller jusqu'au détestable. On a dû y faire attention: la grande masse assez inattentive des curieux s'est obstinée à dire que le Salon de 1831 était faible, tandis que, par des additions comparatives, il est facile de se convaincre qu'à aucune autre exposition, le nombre des ouvrages remarquables n'a été aussi grand qu'à celle de l'année dernière. Mais, parmi les causes qui font naître le dégoût des arts, transition véritable à la barbarie, il faut compter, nous le répétons, le nombre exorbitant des artistes dont la grande masse est d'une faiblesse extrême. Or, rien n'est plus ennuyeux, plus fatigant pour le public que d'avoir à décider du mérite comparatif de plusieurs ouvrages également mais diversement médiocres. Maintenant surtout, que les artistes ont pour prétention singulière d'avoir un talent à eux seuls, bien distinct, bien original, on éprouve parfois des perplexités d'esprit à en gagner la migraine, quand en conscience on se croit absolument obligé de décider quelle est la plus détestable de trois ou quatre productions qui se trouvent sous nos yeux. La variété et la bizarrerie des doctrines d'où résultent nécessairement l'incohérence et l'extravagance dans l'exécution, sont

certainement au nombre des causes immédiates, de l'indifférence de la lassitude et du dégoût pour les arts, qui se sont emparés de presque toutes les classes de la société en France, depuis plusieurs années. Or, il est à remarquer que le dégoût des artistes vivants pour le vrai, le beau et les véritables chefs-d'œuvre, est toujours suivi du dégoût du public pour toutes les productions nouvelles; en sorte que la *barbarie* est tout-à-coup placée sur son trône, et par ceux qui produisent, et par ceux qui écoutent et regardent. Car, il ne faut pas s'y tromper, cette remarque s'applique aussi bien aux lettres qu'aux arts.

Venons au-devant d'une objection spécieuse qui pourrait être faite. Jamais peut-être il ne s'est trouvé autant de talents forts et variés en France qu'en ce moment. Pourquoi donc, dira-t-on, nous menacez-vous ainsi de la *barbarie*? Ces hommes d'un talent remarquable, poètes, littérateurs, architectes, musiciens, peintres et sculpteurs, ne s'opposent-ils pas naturellement, par le nombre de leurs ouvrages, aux tristes effets du fléau que vous signalez?

Certes, si le public, entièrement préoccupé depuis trois ans d'intérêts politiques et privés, pouvait porter une attention véritable sur les productions des arts qui lui sont offertes, il n'y a nul doute que nous ne nous plaindrions pas de l'envahissement de la *barbarie*. Mais que l'on n'oublie pas que la *barbarie* de 1832 vient de l'indifférence et du dégoût; c'est là ce qui la caractérise. Ainsi, on le répète, l'exposition des tableaux en 1831, est, de l'avis de tous les connaisseurs, celle où l'on a vu le plus de bons ouvrages. Cependant, et malgré les efforts de quelques journaux quotidiens pour répandre la vérité de ce fait, la grande majorité du public en France n'y a pas cru, et à Paris même, un grand nombre de ces indifférents, que l'on peut nommer *barbares*, n'ont même pas voulu prendre la peine de le vérifier. L'action qui fait fleurir les arts dans un pays doit se combiner de deux éléments: des bons ouvrages que l'on fait, et de l'intérêt que la nation y porte. Or, en ce moment, le public français est sourd et aveugle pour la musique et les arts d'imitation; il est plongé dans l'apathie pour tout ce qui se rapporte aux lettres. Doit-on s'étonner si les artistes et les écri-

vains les plus délicatement doués par la nature, frappent durement l'oreille avec le bruit d'un orchestre, exagèrent l'éclat des couleurs les plus vives pour attirer les yeux sur leurs tableaux, ou étalent sur le théâtre et dans leurs romans des scènes lascives, des intrigues et des sentiments effroyables? Il faut hurler avec les loups! Et quand toute une nation comme la France se fait *barbare* à plaisir, il faut bien que les hommes de talent qu'elle enfante se conforment, malgré eux, à cet état de maladie et chantent, peignent et écrivent des choses *barbares*, pour être compris de ceux qui le sont eux-mêmes. Voilà, au moins, comment on peut expliquer cet étrange phénomène d'une nation qui est en pleine *barbarie*, en ayant au milieu d'elle un groupe de savants, de littérateurs et d'artistes, dont le mérite est incontestable.

Toutes les causes indiquées ci-dessus, qui, relativement aux beaux-arts, mènent à la *barbarie*, produisent le même effet dans les lettres. Cependant l'art d'écrire dont le domaine est plus étendu et la source première plus profonde, a aussi des causes de destruction qui lui appartiennent et dont il faut s'occuper séparément.

De tous les arts, considérés comme une profession pour celui qui les exerce, la littérature est, en général, la profession qui rapporte le moins, à quelques exceptions près; il est vrai de dire que la fortune des écrivains n'est nullement en rapport exact avec leur mérite. Les hommes qui ont une vocation véritable pour les lettres, font trop de sacrifices en méditant et en perfectionnant leurs ouvrages, pour qu'ils ne renoncent pas promptement aux minces avantages pécuniaires qu'ils en pourraient tirer. Autrefois les cloîtres offraient une ressource à tous les écrivains du second ordre, et du reste on ne voyait guère dans le monde que des littérateurs à pension, formant le gros d'un ensemble, dont le riche Voltaire, par exemple, était l'alpha, et l'infortuné Gilbert l'oméga.

Toute cette république littéraire ne s'occupait guère de l'argent et pensait fort peu à l'*utile*.

Cette disposition s'est maintenue jusqu'à l'époque de la révo-

lution de 1789, où le besoin de journaux et de journalistes se fit impérieusement sentir. Ce fut une ressource nouvelle offerte aux hommes de lettres, et bientôt il se forma des hommes de lettres pour les journaux, parce que cela était devenu une profession, parfois même un état assez lucratif.

Sous l'empire, Napoléon, dans l'idée de donner de l'éclat aux lettres et tout en utilisant pour lui le talent de ceux qui les exerçaient, plaça avantageusement dans ses administrations tout poète, tout écrivain qui s'était distingué par ses ouvrages. Il conféra même la dignité de sénateur à ceux qu'une suite de travaux scientifiques, littéraires ou d'art, avaient rendus célèbres dans la nation. Depuis ce temps, les lettres et les arts ont été cultivés plus particulièrement, dans l'espoir d'en faire un état, de viser aux places, aux emplois, à la fortune, aux honneurs, à l'*utile* enfin.

Le gouvernement constitutionnel ayant été adopté en France, la polémique des journaux et la tribune élargirent encore la carrière des lettres, qui se trouva bientôt encombrée de mille et mille rivaux. Mais il ne faut jamais confondre les écrivains par vocation, avec ceux qui, n'écrivant que pour l'*utile,* quittent les lettres sitôt qu'ils obtiennent une place, comme une demoiselle de bonne maison abandonne son piano dès qu'elle a trouvé un mari. Les premiers, peu nombreux, sont des hommes à part, qu'il faut respecter ainsi que leurs erreurs mêmes, parce qu'en hurlant parfois comme nous disions, ils obéissent à un noble instinct, et qu'ordinairement les défauts de leurs ouvrages ne sont que des précautions indispensables pour les faire pénétrer dans les oreilles dures et dans l'entendement lourd des *barbares* qui les écoutent.

Mais on peut mettre au nombre des écrivains qui préparent, fomentent et insinuent la *barbarie* en France, tous ceux qui sous prétexte de faire tourner leur talent à l'*utile*, visent avant tout, en écrivant, à gagner de l'argent et à obtenir des emplois.

Les écrivains qui, dans les journaux, dans des brochures ou des livres, ne cherchant qu'à exciter les passions, emploient

des images si vives, si bizarres, ou des raisonnements si sophistiques, que le lecteur trop ému et tout ébloui, n'a plus le loisir de s'apercevoir si l'on y a conservé les formes régulières du langage et les lois du bon goût.

Il faut mettre encore dans cette catégorie, un bon nombre de romanciers, de faiseurs de mélodrames et de vaudevilles, dont les compositions atroces et licencieuses ne sont que de tristes calculs pour faire sortir l'argent de la poche d'une foule de ces indifférents *barbares*, dont l'âme usée ne peut plus être ragaillardie que par la peinture du crime ou de la débauche.

Et à ce sujet nous pensons que le théâtre, dans un moment où, comme aujourd'hui, il se trouve offrir la seule occasion d'entretenir des idées et des connaissances littéraires dans l'esprit de la multitude, doit devenir l'objet de l'attention particulière de tous les hommes éclairés et du gouvernement.

Il est à remarquer que la barbarie du goût a précédé celle des mœurs sur notre théâtre. Il y a dix ans que des comédiens anglais vinrent à Paris pour représenter les drames de Shakspeare; on leur jeta des pommes à la tête. Ce fut, dans toutes les acceptions possibles du mot, une véritable barbarie.

Cinq ans après, il se déclara une manie toute contraire à Paris. On fut près d'abattre les statues de Corneille, de Racine et de Voltaire, pour en élever une à Shakspeare. Cette barbarie, qui valait bien l'autre, a été cause de la ruine du Théâtre-Français. A-peine trouverait-on aujourd'hui deux acteurs en état de représenter passablement une pièce d'un de nos trois grands tragiques. Si les œuvres Shakspeariennes qui nous ont été données, avaient eu au moins, dans leur genre, un mérite analogue à celui des chefs-d'œuvre qu'elles ont instantanément remplacés, le public aurait eu l'occasion de faire des comparaisons littéraires qui eussent tourné à l'avantage de son goût. Mais tout a disparu, et les barbares qui voulaient la ruine du Théâtre-Français ont été plus heureux que ceux qui attendent encore que l'on abatte Saint-Germain-l'Auxerrois.

Qu'il y ait des théâtres où l'on ait pleine liberté de faire des essais dramatiques journaliers, rien de mieux; mais pour-

quoi ne pas avoir un Théâtre-Français pour représenter les anciens chefs-d'œuvre de nos poètes, ne fût-ce que comme un luxe et par curiosité? On donne bien des fonds à l'établissement de Rambouillet pour élever des béliers mérinos; y aurait-il tant de mal, à ce qu'au moyen d'une subvention, on représentât quelquefois *Nicomède* et *Athalie?*

La barbarie de ceux qui ont fait cesser les représentations de l'ancien théâtre français a été un acte innocent et puéril, on doit le croire; mais enfin c'est une *barbarie* dont nous éprouvons les tristes effets, et tous les hommes qui aiment la gloire littéraire de la France verraient sans-doute avec plaisir relever l'ancien théâtre français, cette espèce de galerie, de musée littéraire, dont le mérite tout particulier sans-doute, ne nuirait en rien à l'éclat des productions nouvelles quand elles sont bonnes.

Les architectes, les musiciens et les peintres sont moins ombrageux que les écrivains dramatiques; les uns réclament toujours l'ouverture des Musées des ouvrages antiques et modernes; les autres ne veulent même pas que l'on lise les ouvrages de Corneille et de Racine. Dans cette proscription, il y a peut-être quelque arrière-pensée qui se rattache à l'amour de l'*utile,* mais c'est ce que nous ne chercherons pas à approfondir en ce moment. Nous nous bornerons à dire, pour nous résumer, que nous sommes menacés de tomber complètement dans la *barbarie;* que cette barbarie est introduite et entretenue même avec assez de calcul et de réflexion; qu'elle est si généralement invétérée dans les masses, que les hommes de talent sont obligés de la flatter, en sacrifiant à ses goûts; que la préoccupation exclusive excitée par la politique, la favorise singulièrement; qu'enfin, l'amour de l'argent ou de l'*utile* ferme tous les cœurs et tous les esprits aux impressions du vrai, du beau et du grand, et que le dégoût et l'abrutissement qui s'ensuivent, rendent les hommes tous les jours moins délicats dans le choix de leurs plaisirs.

Enfin, on signale la plupart des romans et des ouvrages dramatiques représentés depuis la révolution de 1830 sur nos

théâtres, comme des spéculations honteuses faites sur l'esprit de parti et sur ce qu'il y a de plus laid et de plus bas dans le cœur et l'esprit de l'homme; le tout en dépit du bon goût et des bonnes mœurs que l'on outrage avec réflexion, ce qui est une barbarie plus condamnable encore que l'autre.

Au surplus, si quelqu'un doutait encore de l'état de barbarie où nous sommes, voici une dernière remarque qui pourra aider à faire découvrir la vérité à ce sujet.

Ce qui caractérise les animaux, c'est que le moment présent et tous les besoins les plus grossiers qui s'y rattachent, les occupent sans-cesse et exclusivement. L'homme, au contraire, a cela qui le distingue que du présent où il est placé comme sur un point élevé, il jette sans-cesse ses regards sur le passé et vers l'avenir. La vie véritable de l'intelligence humaine réside dans les souvenirs et dans l'espoir; entre ces deux infinis, le présent n'est qu'un point pour une ame élevée. Tout homme donc qui, dédaigneux de ce qui a été et de ce qui sera, n'est constamment préoccupé que de ce qui est et de ce dont il a besoin, se rapproche de la nature de l'animal. Il devient *barbare*, il n'a d'autres pensées, il n'a d'autres goûts que ceux qui le ramènent à ce qui lui est matériellement *utile*.

DELÉCLUZE.

MONSIEUR DE PARIS.

Le prince de l'Église et l'exécuteur des hautes-œuvres; l'homme du ciel avec sa parole tout évangélique, et l'homme de la terre avec sa mission toute de douleur et de sang;

Celui qui prie pour l'âme, celui qui détruit le corps;

L'un portant ses regards vers ce qu'il y a de plus haut, l'autre forcé de les tourner vers ce qu'il y a de plus bas;

Tous deux, par un étrange abus de mots, par un renversement de toute idée, de toute logique, tous deux appelés du même nom;

Bossuet, *Monsieur de Meaux!*

Sanson, *Monsieur de Paris!*

L'évêque et le bourreau; l'échafaud et l'Église!

L'exécuteur de la justice est, plus qu'aucun autre, du nombre de ces hommes qui ne seront jamais appréciés comme ils doivent l'être, et que leur position condamne à demeurer sous le poids d'éternels préjugés.

A son nom, vous verriez frémir tout un auditoire; vous verriez les assistants se serrer les uns contre les autres, comme s'ils entendaient une histoire de revenants racontée dans la grande salle d'un château gothique, ou comme ces enfants que leur bonne menace du fameux *Croquemitaine*.

Et cette horreur soudaine s'explique: le nom de l'exécuteur

rappelle une mission de mort, il évoque dans l'âme d'affreux souvenirs; il fait apparaître aux yeux une fantasmagorie sanglante: vous voyez l'échafaud, la planche d'un rouge noir, dont une nouvelle couche de sang va raviver la couleur; vous voyez le coffre de plomb où vient se précipiter une tête fortement lancée loin du tronc... vous voyez un néant anticipé succéder à une vie pleine de jours.

Doit-on s'étonner, d'après cela, que des hommes forts d'une organisation supérieure, aient frappé d'anathème l'instrument vivant de la justice terrestre, celui sans lequel à Dieu seul resterait le droit de venger l'innocent en frappant le coupable?

Il y a deux hommes dans cet homme: l'être créé, l'égal de tous devant Dieu et devant la loi; et l'être à part, le terrible intermédiaire entre le crime et le châtiment, n'agissant que dans l'intérêt de la société qui le rejette, et lui rendant en pénibles services ce qu'il en recueille en dédains.

Il est bien difficile de prendre de lui une idée juste et raisonnable; ses fonctions s'adressent trop à ce sentiment intime qui vient de l'âme pour que la raison préside au jugement que l'on en porte. On n'est pas toujours le maître de se faire une opinion entre celle de l'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et celle du chantre de *Julie*. S'il ne faut pas, comme M. de Maistre, voir dans la famille de l'exécuteur *une femelle et des petits*, il faut aussi se défier de la sophistique philosophie de Jean-Jacques, et, même sans être roi, rêver pour son fils une autre épouse que la fille du bourreau.

La charge d'exécuteur des hautes-œuvres n'a pas toujours été soumise à l'état d'abaissement où nous la voyons aujourd'hui.

Chez les Israélites, les sentences de mort étaient exécutées par tout le peuple ou par les accusateurs du condamné, ou par les parents de l'homicide, si la condamnation était pour meurtre, ou par d'autres personnes, selon les circonstances.

Le prince donnait souvent à ceux qui étaient auprès de lui, et surtout aux jeunes gens, la commission d'aller mettre quelqu'un à mort; on en trouve beaucoup d'exemples dans l'Écri-

ture; et loin qu'il y eût aucune infamie attachée à ces exécutions, chacun se faisait gloire d'y prendre part.

Chez les Grecs, l'office de bourreau n'était point méprisé. Aristote, dans ses *Politiques*, met l'exécuteur au nombre des magistrats. Il dit même que, par rapport à sa nécessité, on doit le mettre au rang des principaux offices.

A Rome, outre les *licteurs*, on se servait quelquefois du ministère des soldats pour l'exécution des criminels, non-seulement à l'armée, mais à la ville même, sans que cela les déshonorât en aucune manière.

Chez les anciens Germains, la charge d'exécuteur était exercée par les prêtres, par la raison que ces peuples regardaient le sang des coupables et des ennemis comme l'offrande la plus agréable au dieu de leur pays.

Anciennement les juges exécutaient souvent eux-mêmes les condamnés : l'histoire sacrée et l'histoire profane en fournissent plusieurs exemples.

En Allemagne, avant que cette fonction eût été érigée en titre d'office, le plus jeune de la communauté ou du corps de ville en était chargé; en Franconie, c'était le nouveau marié; à Reutlingue, ville impériale de Souabe, c'était le dernier conseiller reçu; et à Stedien, petite ville de Thuringe, l'habitant qui était le plus nouvellement établi dans la ville.

En Russie, la charge d'exécuteur n'existe pas. Les exécutions sont confiées chaque fois à un prisonnier. Cette mission d'un instant lui mérite grâce pleine et entière.

En France, l'exécuteur de la haute justice avait autrefois droit de prise, comme le roi et les seigneurs, c'est-à-dire de prendre chez les uns et chez les autres, dans les lieux où il se trouvait, les provisions qui lui étaient nécessaires, en payant néanmoins dans le temps du crédit qui avait lieu pour ces emprunts forcés.

Les lettres de Charles VI, du 5 mars 1398, qui exemptent les habitants de Chailly et de Lay près Paris du droit de prise, défendent à tous les maîtres de l'hôtel du roi, à tous les fourriers, chevaucheurs (écuyers), *à l'exécuteur de la haute*

justice et à tous nos autres officiers, et à ceux de la reine, aux princes du sang et autres, qui avaient accoutumé d'user de prise, d'en faire aucune sur lesdits habitants.

L'exécuteur se trouve là, comme on voit, en assez bonne compagnie.

Plus tard le métier de bourreau tomba dans le plus complet avilissement. Il ne fut un peu relevé qu'en 1790, époque où l'Assemblée nationale, sur la proposition de Maton de la Varenne, appuyée par Mirabeau, décréta qu'elle avait entendu comprendre les exécuteurs dans le nombre des citoyens.

Depuis long-temps j'étais curieux de connaître cette puissance occulte qui est comme le premier anneau de la chaîne sociale; je voulais voir dans son intérieur, entouré de sa famille, celui dont le monde se fait une si prodigieuse idée; je voulais l'entendre parler de ses terribles fonctions, recueillir de sa bouche des paroles humaines.

Ne connaissant personne qui pût me présenter à lui, je me décidai à me servir d'introducteur à moi-même, et, un matin, je me dirigeai, non sans quelque émotion, du côté de la rue des Marais du Temple.

Arrivé devant le no 31 *bis*, j'aperçus une petite maison protégée par une grille de fer, dont les interstices en bois ne permettent pas à l'œil de pénétrer dans l'intérieur. Cette grille ne s'ouvre pas; on entre dans le sanctuaire par une petite porte qui s'y trouve attenante, et à droite de laquelle est une sonnette. Au milieu de cette porte est une bouche de fer, entièrement semblable à une poste aux lettres; c'est là que l'on dépose les missives que le procureur-général envoie à l'exécuteur, pour le prévenir que l'on va recourir à l'appui de son bras.

Je pressai doucement le bouton de la sonnette, la porte s'ouvrit, et un homme d'une trentaine d'années, grand et vigoureux, me demanda fort poliment ce que je désirais. „M. Henri Sanson," répondis-je d'une voix tremblante. — „Entrez, monsieur," me dit mon guide.

C'était un des aides de l'exécuteur.

Je pus, dès ce moment même, me convaincre combien le monde a une idée fausse de ce qu'il ne connaît pas, et du peu de fondement de certains proverbes populaires. Je ne sais si le moutardier du pape est fier, mais je puis répondre que les valets du bourreau ne sont pas insolents.

Parmi les croyances superstitieuses qui règnent sur les devoirs de l'exécuteur, il en est une qui est généralement accréditée : je parle de l'obligation où serait le fils de succéder à son père, de la perpétuité de la charge dans la famille.

Rien de plus faux. On ne peut forcer un homme qui n'a encouru aucune condamnation à une époque où le dernier des citoyens a la conscience de ses droits civils et politiques, à embrasser une profession contre son gré. Il faut chercher autre part la cause de l'acceptation que fait toujours le fils du bourreau du sanglant héritage de son père.

L'exécuteur vit en dehors du monde : sa seule société, après sa famille, ce sont des bourreaux ; ses alliances, il va les chercher parmi des bourreaux. Est-ce sa faute, à lui, si vous en avez fait un homme à part ? Lui donneriez-vous votre fille ? Rechercheriez-vous la main de son fils ? Le recevriez-vous dans votre salon ? Son arrivée dans un lieu où vous seriez, ferait courir un long frissonnement dans toutes vos veines, comme si l'on vous disait que le lion du Jardin des plantes vient de briser ses barreaux. Cependant c'est un homme comme vous ; il a besoin d'amitié, d'amour, il ne peut en demander qu'à des âmes faites comme la sienne. C'est une famille de chandalas au milieu d'une caste de bramines.

Et puis que l'on ne croie pas que la charge de bourreau puisse jamais venir à faillir. Il y a quelques années, quand *Monsieur de Versailles* vint à mourir sans laisser de successeur naturel, cent quatre-vingt-sept pétitions demandèrent sa place. Les postulants étaient, pour la plupart, d'anciens militaires, et surtout des bouchers. Cette idée est affreuse. Serait-il possible que tous les hommes fussent propres à faire des bourreaux, et que la seule habitude du sang leur manquât ?

Je reviens à ma visite.

On m'introduisit dans une petite salle basse, où je vis, occupé à tirer d'un piano des sons qui n'étaient pas sans mélodie, un homme paraissant avoir soixante ans, d'une figure pleine de franchise et de douceur.

C'était lui.

Dans la même pièce était son fils, jeune homme d'environ trente-quatre ans, blond, l'air timide et doux; il tenait sur ses genoux une petite fille de dix à douze ans, jolie comme un ange, de la physionomie la plus vive et la plus distinguée.

C'était la sienne.

Ce tableau de famille me frappa; M. Sanson parut s'en apercevoir. Le fait est que, sans partager l'opinion irréfléchie de la multitude, je m'étais fait une tout autre idée du spectacle qui frappait mes yeux.

Cette petite fille surtout!... elle bouleversait toutes mes idées: je n'aurais pas voulu que quelque chose de si frais se rencontrât là; c'était le soleil traversant un orage, une rose élevant sa tige entre les pierres d'un tombeau.

Depuis déjà plusieurs années, c'est le fils de M. Sanson qui remplit la charge de son père. Appelé à lui succéder, par ces raisons que je disais tout à l'heure, il fait sous les yeux du titulaire l'apprentissage du sang. Ce dernier assiste en effet à toutes les exécutions: la justice ne connaît que lui, il est seul responsable devant elle des infractions qui pourraient avoir lieu.

M. Sanson me reçut en homme qui sait son monde, sans embarras comme sans affectation, et s'informa du motif de ma visite.

Ma fable était faite: je lui dis que, m'occupant d'un ouvrage sur les supplices aux différentes époques de notre législation j'avais assez compté sur sa complaisance pour venir lui demander quelques renseignements.

Le ton aimable avec lequel il me répondit qu'il était tout à ma disposition, me mit tout de suite à mon aise; je ne m'en tins pas aux questions que devait comporter le motif que j'avais donné à ma visite; et, dans une conversation de près de deux heures, je pus remarquer la justesse d'esprit et la pureté de vues de *Monsieur de Paris.*

M. Sanson ne se dissimule pas la gêne de la position dans laquelle le sort l'a placé ; il la supporte, non pas en homme qui en méprise les conséquences, mais en sage qui sent ce qu'il vaut ; qui comprend que nous pouvons toujours, avec une volonté, nous élever au-dessus de l'état que la naissance nous a fait, et que les sentiments du cœur, les conseils de la raison, nous classent dans le monde en dépit de la direction imprimée à nos mouvements.

Cette conscience, qui le relève à ses propres yeux, ne lui fait jamais oublier la distance que la société a mise entre elle et lui. Si on pouvait un instant la perdre de vue, M. Sanson prendrait soin lui-même de vous la rappeler.

Une chose me frappa : il avait souvent ouvert sa tabatière devant moi sans me la présenter. Cette dérogation aux usages reçus parmi les priseurs, à cette politesse qui n'en est plus une depuis qu'elle est devenue une habitude, m'avait surpris sans que je pusse me l'expliquer. Tout-à-coup, sans but aucun, machinalement, au milieu d'une conversation qui ôtait l'âme à mes mouvements, je lui offre du tabac. Il élève sa main en signe de refus avec une expression de physionomie qu'il est impossible de rendre, et qui me fit froid. Le malheureux !... un souvenir d'hier venait de lui mettre du sang aux doigts !

M. Sanson aime à causer ; peut-être parce qu'il a lu beaucoup et avec fruit. Il possède en effet une bibliothèque nombreuse et choisie, qui n'est pas chez lui un objet de luxe. Ses livres sont toute sa société : par leur secours, il peut, échappant à la gêne et à l'humiliation, s'entretenir avec les hommes qui la composent, leur demander des distractions à ses horribles devoirs, des consolations contre les mépris de son siècle, des arguments pour ceux qu'il aime, du repos pour ses jours, du sommeil pour ses nuits.

Paria de la civilisation, exclu de la société des vivants, il en retrouve une dans la compagnie morte de nos grands hommes ; et ceux-là il peut les regarder sans frémir : ils ne sont pas morts de sa main !...

Parmi les ouvrages qui composent la bibliothèque de l'exé-

cuteur, il en est deux que je ne serais pas venu chercher là: *les Œuvres de M. de Maistre*, et *Le dernier jour d'un Condamné.*

L'examen des livres de M. Sanson me fournit un sujet de causerie que je fus bien aise d'avoir trouvé. Jusqu'à ce moment la conversation avait langui: je n'avais pas osé le presser de questions, et lui-même, avec ce tact qui le caractérise, avait évité de parler de tout ce qui pouvait se rattacher à sa mission.

Dès que je l'eus mis sur le chapitre de la littérature, il s'abandonna entièrement; la contrainte qu'il s'était imposée jusque-là disparut tout-à-coup; il émit des principes, discuta mes opinions en homme qui s'est rendu compte; et à travers quelques hérésies qui tiennent au manque d'instruction première, il avança des jugements dont se ferait honneur un membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

Ce petit cours littéraire fit promptement disparaître ce que, jusqu'alors, notre tête-à-tête avait eu de gênant et de guindé; on aurait dit que nous nous connaissions depuis dix ans. M. Sanson se montra à découvert; je pus l'examiner à mon aise.

Il semblerait que la nature de ses fonctions, les gens avec lesquels elles le mettent incessamment en rapport, ont dû détruire chez lui tout sentiment d'humanité; bien loin de là: ils ont développé dans son ame une sensibilité extrême.

Ce même homme qui va froidement surveiller tous les apprêts d'un supplice, monter, pièce à pièce, l'affreuse machine de destruction, graisser les cordes, consulter du doigt le tranchant de la hache, faire partir, d'une main assurée, la détente qui va rendre à la terre l'ouvrage du ciel, ce même homme ne pourra retenir ses larmes quand vous lui rappellerez le souvenir de quelque exécution. Vous l'entendrez s'élever avec une jeune énergie contre la peine de mort; développer avec vivacité les moyens qui pourraient la remplacer le plus efficacement; vous le verrez, un jour de Grève, pâle et défait, refusant toute nourriture, mort comme s'il avait changé de rôle, comme si *l'autre* était le bourreau!

Voilà ce qu'on ne sait pas; voilà ce que je n'aurais pas cru moi-même si je ne l'avais pas vu; et c'est ce qu'auraient dû voir ceux qui, de toute l'autorité de leur talent, ont pesé sur l'instrument de la justice, en se prosternant de respect devant la main qui le fait agir!

Il me raconta une foule de particularités sur les derniers moments de quelques condamnés célèbres; je ne les rapporterai pas ici. Parmi des détails quelquefois touchants, quelquefois burlesques, toutes ces histoires offrent quelque chose de pénible et de forcé: c'est comme le rire d'un pendu...

Ce que je dirai seulement, c'est à quelle circonstance il est dû que, maintenant, l'échafaud soit démonté et remis en place tout de suite après l'exécution.

Autrefois, il restait là pendant plusieurs heures; c'était une attention fort délicate pour les assistants: la tragédie est courte, il fallait bien les laisser jouir du spectacle des décors.

Seulement, un cadenas comprimait la détente qui laisse partir l'instrument oblique.

En 1797, après une exécution, le bourreau et ses aides s'étaient retirés au premier étage du cabaret situé à l'angle de la place de Grève et du quai Pelletier.

Ils causaient, ils buvaient, ils riaient peut-être.

On frappe à la porte du cabinet. C'est un homme, une espèce d'ouvrier, qui vient prier M. Sanson de lui confier la clef qui retient le couperet de l'échafaud. Un garçon perruquier vient d'être arrêté au moment où il volait une montre au milieu de la foule qui s'écoulait après l'exécution: le peuple, dans sa justice expéditive, avait pris le coupable, l'avait hissé sur l'échafaud, couché sur la planche, roulé sous le couteau, et sa tête allait tomber sans la précaution qu'on prenait toujours, sans-doute par instinct. L'exécuteur, qui était venu ouvrir lui-même, répondit, à cette demande atrocement singulière, que M. Sanson était sorti, que lui seul avait la clef, et qu'il reviendrait dans deux ou trois heures. Il fallut se résigner: la foule s'écoula peu-à-peu, mais le patient, promis à la mort, était toujours dans son affreuse position. Enfin, après un temps dont

on ne peut calculer la longueur si l'on veut se mettre à la place du pauvre diable, on vint le délivrer. Rien ne peut redire son état, et ce qu'il avait dû souffrir dans cette lente agonie.

Et quand on pense que ce fait s'est passé peu d'années après la révolution! Le sang avait coulé pendant deux ans, les supplices avaient été organisés d'une façon régulière, et le peuple n'était rassasié encore ni de sang ni de supplices!...

Moins par curiosité que pour rappeler à M. Sanson le but de ma visite, je le priai de me faire voir la chambre où il tient renfermés les instruments destinés aux différents genres de supplices usités autrefois.

La vue de ce *musée* me glaça d'horreur.

Une seule chose, dans ce sanglant conservatoire, mérite qu'on en parle: c'est le sabre avec lequel M. le marquis de Lally fut décapité. On le fit faire exprès, et il en fut fondu trois avant qu'on pût en trouver un convenable.

A cette époque, lorsqu'une exécution remarquable avait lieu, les jeunes seigneurs montaient sur la plate-forme de l'échafaud, comme ils allaient le soir, à la Comédie-Française, s'étaler sur les banquettes qui garnissaient la scène. Le jour où M. de Lally subit son jugement, la foule était plus considérable que de coutume: un des plus empressés à l'horrible fête froissa le bras de l'exécuteur au moment où l'arme homicide se balançait au-dessus de la tête du patient; la secousse fit dévier l'arme, qui, au lieu de frapper la nuque, rencontra le cervelet, et vint s'arrêter sur la mâchoire de la victime sans trancher entièrement sa tête. La lame du sabre fut ébréchée par le contact d'une dent contre laquelle elle frappa, et un des aides du bourreau fut obligé, à l'aide d'un coutelas, d'achever l'exécution!...

J'ai tenu dans mes mains l'arme fatale; une dent s'adapterait fort bien au vide laissé par l'éclat qui en a jailli...

Ici une anecdote parfaitement à sa place.

Vers l'année 1750, au milieu de la nuit, trois jeunes gens, appartenant à cette haute noblesse qui avait le monopole des vitres cassées, des passants insultés, du guet battu; trois jeunes gens, de ceux qui faisaient revivre, après un trop long inter-

valle, les mœurs si gaies, si en dehors, si insolemment aristocratiques de la Régence; trois jeunes gens descendaient le faubourg Saint-Martin, après un délicieux souper dans une petite maison. Car on soupait alors; une civilisation rétroactive n'avait pas encore gâté ce bon naturel du vieux temps, où l'on mettait le couvert à l'heure où l'on se couche pour ne l'ôter qu'à l'heure où l'on se lève.

Ils avaient soupé, les trois jeunes gens. Et avec gaîté, je vous le jure: un souper qui vous serait conté d'une manière délicieuse par un de nos amis; à vous enivrer comme avec du champagne.

Moi, qui ne sais pas conter, je dirai tout simplement qu'après souper, entre deux et trois heures de la nuit, ces messieurs descendaient le faubourg Saint-Martin, riant, délirant, et surtout causant de cette causerie si amusante quand on ne sait pas ce qu'on va dire et quand on ne sait plus ce qu'on a dit.

Ils voulaient ne pas rentrer chez eux avant le jour, et aucune maison n'était ouverte.

Arrivés devant la rue Saint-Nicolas, ils entendent un son d'instruments, une musique joyeuse, spéciale, qui dit que l'on danse d'une danse folle, instinctive, affreusement bourgeoise.

Quelle trouvaille! ils vont pouvoir finir la nuit.

L'un d'eux frappe; un homme vient ouvrir: poli, simple, bien vêtu.

Le jeune seigneur qui avait frappé s'empresse d'expliquer le motif de cette brusque visite. „Nous sommes montés à la joie, dit-il; la nuit a commencé pour nous, délicieuse et folle; nous allions sans savoir où quand votre joyeuse fête nous a brusquement arrêtés. Nous serons bien venus partout où l'on rira: permettez que nous nous joignions à vos convives.

— „Je ne le puis, messieurs, répond avec une froide politesse le maître du lieu; ceci est une fête de famille, aucun étranger n'y peut être admis.

— „Vous avez tort, jamais, peut-être, meilleure société n'aura fait honneur à votre salon.

— „Je vous répète, messieurs, que je ne puis vous recevoir.

— „Bah! vraiment!... Vous ne savez pas qui vous refusez.

— „C'est bien à regret, je vous l'assure.

— „Faites attention, bon homme.... Nous appartenons à la cour, nous venons de souper à notre petite maison, et c'est un grand honneur que nous vous faisons de vouloir bien achever la nuit chez vous.

— „Encore une fois, messieurs, je suis forcé de vous refuser... et si vous saviez qui je suis, vous n'insisteriez pas: vous mettriez autant d'empressement à vous retirer que vous apportez d'insistance à vous faire admettre.

— „Charmant, d'honneur! dit le plus empressé, le plus fou. Vous pensez donc qu'il soit si facile de nous intimider?

— „Messieurs, messieurs, n'insistez pas, de grâce.

— „Et qui donc êtes-vous, bon Dieu?

— „Je suis le bourreau de Paris.....

— „Délicieux! ah! ah! ah! Comment c'est vous qui coupez des têtes, qui écartelez des membres, qui faites crier des os entre deux chevalets, qui torturez si agréablement de pauvres diables....

— „Là! là! monsieur, ce sont bien, en effet, les devoirs de ma charge;... mais je laisse tous ces détails à mes valets... Seulement, lorsqu'un homme de qualité, un seigneur comme vous, messieurs, a eu le malheur d'encourir la sévérité de la justice, je ne laisse pas à d'autres le soin de l'en punir, et je me fais un honneur de l'exécuter de ma main."

L'interlocuteur du bourreau était M. le marquis de Lally.

Vingt ans après, M. le marquis de Lally mourait de la main de ce même homme dont les fonctions lui inspiraient alors tant de folles railleries.

Quand je sortis de chez le bourreau, ma poitrine était affreusement oppressée.

Petit à petit l'air vint dilater mes poumons.

Il ne me resta plus, de toutes les impressions qui, en si peu de temps, s'étaient succédé dans mon âme, qu'un profond mépris pour notre civilisation, et de toutes mes pensées qu'un seul vœu: la révision de notre Code pénal.

Une dernière observation qui achèvera de peindre cet homme.

Quand je le quittai, après une longue visite qui avait fait disparaître à mes yeux celui chez lequel je me trouvais, et poussé par cet élan naturel qui nous porte au-devant des gens qui nous plaisent, je lui tendis la main; il recula d'un pas et me regarda d'un air étonné et presque confus.

La tabatière me revint à l'esprit, et je compris toute sa pensée: la main qui subit chaque jour le contact du crime n'osait pas presser celle d'un honnête homme.

James ROUSSEAU.

LES AMITIÉS LITTÉRAIRES
EN 1831.

J'étais seul, assis à ma table; je taillais mes plumes, ce qui veut dire que je n'avais guère d'envie d'écrire, quoique le loisir ne me manquât pas!... Mais bientôt les souvenirs ranimèrent ma pensée: je me reportai vers les lieux que j'ai parcourus il y a peu de temps, et les noms fameux, et les sites extraordinaires de l'Andalousie, de l'Afrique, me rendirent toutes les inspirations de la poésie!

La tragédie dont j'ai tracé le plan, et que j'ai commencée pendant ce voyage, m'apparut dans toute sa simplicité!... Ce drame sans amour, animé seulement par la double peinture de la chevalerie mauresque et chrétienne, et par les combats de la tendresse maternelle, me semblait susceptible des beautés les plus neuves et les plus sublimes. Une foule d'idées accessoires se présentaient à mon imagination pour fortifier les couleurs du sujet et pour faire ressortir les scènes les plus pathétiques. Je me sentais transformé en un esprit créateur; une force supérieure s'emparait de mon ame; une fontaine de vie coulait dans mon cœur: tous mes desirs étaient nouveaux, toutes mes impressions inconnues!.. Sentir vivement, c'est toujours faire une découverte!... Quelles larmes délicieuses m'arrachait l'amour du devoir et de la

patrie!!!.. Comme je souffrais, avec mon héros, des peines de l'ambition, même lorsqu'elle est noble et légitime!!... Et l'amour maternel!... que de secrets il me révélait!... J'écrivais des vers, je dessinais des scènes avec la rapidité de la pensée; dans mon ivresse poétique il me semblait impossible de ne pas faire partager au monde entier mes émotions, mon enthousiasme; je me sentais le maître des cœurs: j'étais heureux!!...

Quelle fut ma joie en me voyant interrompu par deux amis, à qui j'allais pouvoir communiquer une partie de mon bonheur, que j'allais entraîner dans mes songes, enchanter de mes illusions!... J'essaierais mes conceptions sur leur esprit!... ils me confirmeraient dans mes espérances, ils m'encourageraient dans mes efforts!... Oserai-je l'avouer, plus tard ils me causèrent en s'en allant un second plaisir, presque aussi vif que le premier!

Pour expliquer cette contradiction, il est nécessaire de raconter notre conversation. Mais avant de commencer ce récit, je veux tracer le portrait des deux personnes qui vont y jouer les principaux rôles, et dont j'avais un peu oublié le caractère, au moment où je me réjouis de leur arrivée!...

Le plus âgé, que j'appellerai *l'impartial*, est un homme qui n'est ni jeune ni vieux, ni beau ni laid, ni riche ni pauvre, ni bon ni mauvais, et cependant il n'était rien moins que tiède ou médiocre par nature. C'est un de ces caractères défaits par la société, rendus inactifs, tout en nuances, et comme il s'en trouve tant aujourd'hui! Les contrastes, dans ces esprits-là, s'expliquent par la paresse, et se fondent dans une teinte générale de douceur, qui atteste, dit-on, les progrès du genre humain: on appelle cette mansuétude de la tolérance, pour lui donner le relief de la vertu! Je voudrais la nommer découragement! Mon impartial joint à cette indulgence presque physique, un sens très-délié qu'il applique à découvrir la force des arguments les plus divers! Il fait consister le bon goût à n'être de son opinion que tout juste autant qu'il faut pour bien prouver qu'il comprend, je dirais même qu'il justifie l'avis contraire.

En politique, il est carliste, mais il se tue à répéter qu'il *ne remuerait pas le bout du doigt* pour ramener la dynastie déchue.

En littérature, il est classique; mais il ne parle que d'innovations littéraires; le mot création revient à chaque instant dans sa conversation. Pourtant, Dieu lui a donné le goût antique jusqu'à l'exclusion.

Sans être hypocrite, il s'est refait lui-même; ses faussetés ne sont pas des trahisons, ce ne sont que des prétentions!!! Mon ami est un homme d'esprit timide; et en fait d'idées, la timidité équivaut quelquefois à l'absence.

Dans les arts, la tactique de ce faux impartial consiste à affecter une extrême indulgence pour les essais de la nouvelle école. Sa grande prétention est d'être de son temps, de comprendre son temps; cependant il n'a pas ce qu'il faut pour jouir du mérite particulier des écrivains modernes! On croit voir une beauté surannée qui se pare des habits de sa fille et se traîne au bal, où pourtant elle ne dansera pas!

Singulier résultat des influences d'une société arrangée comme la nôtre!!!! Un homme de ce *non-caractère* à Paris, aujourd'hui, peut avoir reçu de la nature beaucoup d'ame, d'esprit, et il n'en est pas moins dans la dépendance de gens en tous points fort inférieurs à lui.

Rien ne m'a paru caractériser notre époque comme le fanatisme avec lequel cet *impartial* ami défend un parti qui n'est pas le sien! Le naturel seul plaide sa cause avec modération: on exagère toujours les sentiments qu'on adopte, parce qu'on n'en a pas la mesure, et qu'on se jette dans la passion pour voiler l'affectation.

Je n'oublierai jamais l'embarras de mon ami dans les discussions provoquées par la sotte querelle des classiques et des romantiques. Heureusement pour notre réputation en Europe, cette oiseuse dispute a duré peu, même à Paris, où il est si rare de voir une cause de dissension quelconque cesser entièrement! Enfin, pour terminer le portrait de ce personnage, je dirai qu'il est né bon critique, et que s'il ne vivait dans un temps où l'on est convenu de n'attacher de prix qu'aux effets dramatiques, il serait singulièrement sensible à toutes les manières d'analyser les affections de l'ame, à toutes les délicatesses, à toutes les nuances du langage; mais comme la peinture du cœur

et le charme de l'expression sont le mérite distinctif de l'élégant Racine, il ne se permet jamais de prononcer le mot suranné de style, même lorsqu'il juge un poète, ni de reprocher aux auteurs modernes leur affectation de simplicité, aux acteurs leur trivialité qu'ils nous donnent pour un retour vers l'imitation du vrai!.. Aussi, mon pauvre homme de goût en est-il réduit, malgré tout son esprit, à dire, en écoutant tel drame que je ne nommerai pas, et tel acteur que tout le monde nommera: „Je n'aime pas le théâtre moderne, mais *je ne remuerais pas le bout du doigt* pour ramener Corneille, Racine et Voltaire joués par Lekain et Mlle Dumesnil."

Si l'hypocrisie par intérêt est bien odieuse, il faut avouer que l'hypocrisie par amour-propre est bien ridicule! Celle-ci n'a pas encore trouvé son Molière!

La personne qui se rencontra chez moi avec le faux impartial, était un novateur honteux, caractère du même genre que l'autre, mais qui agit en sens contraire! C'est un de ces jeunes écrivains plus politiques que littéraires, et qui voudraient diriger l'empire de l'imagination avec la même ardeur qu'on met à conduire ou à troubler les états. Mais ce petit tyran libéral a déjà une assez forte dose d'expérience précoce, pour savoir que le calme est nécessaire lorsqu'on veut atteindre au but des passions, et il renie ses amis, ses opinions, afin de les mieux servir!

Cette espèce d'ambitieux affecte surtout l'insouciance; de tels hommes se taisent par vanité comme on parle. Depuis que la parole est usée, l'effet ne se produit que par le silence; pas sur moi cependant, car je préfère toujours l'abandon à ce calcul; et la profondeur des gens qui ne disent rien, m'échappe ou m'éloigne!... J'aime mieux une chaise qu'un pareil ami.

Celui-ci, connaissant mon aversion pour le silence devant témoins, parle quand il vient chez moi; mais dans le monde, rien ne peut l'engager à renoncer à la réputation de penseur, qu'il perdrait sans doute, si jamais il devenait assez bon-homme pour dire ce qu'il pense!

Le monde se croit, je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais bien, obligé de se déclarer le grand rémunérateur de toutes

les sottises qu'on fait pour lui! Il ressemble à ces personnes qui prennent les minauderies d'une coquette pour une marque de préférence; il est flatté de tout, excepté de ce qui lui paraît vrai; car il sait bien que la vérité ne vient pas de lui!

Aujourd'hui, un novateur prudent craint surtout d'être classé. Le mien a remarqué que l'esprit, pour s'arranger à la dernière mode, doit se déclarer libre, libre au point de ne pas même s'unir aux amis de la liberté! Un homme indépendant, comme il fallait l'être cet hiver, trouve en soi-même ses prôneurs, ses disciples, ses maîtres, son école, et je crois jusqu'à son public! Mon jeune sage est donc un des types les plus agréables de ces esprits habillés de neuf à chaque saison, et qui adoptent tous les trois mois une doctrine assez féconde pour fournir à la conversation, même à celle de la presse, jusqu'au jour où quelqu'un de ces grands évènements, qui se font rarement attendre chez nous, leur permettra de changer de thème sans qu'on s'en aperçoive.

Mais il est temps de retourner à ma place, et de me mettre en scène avec mes deux interlocuteurs.

DIALOGUE

ENTRE L'IMPARTIAL, LE NOVATEUR, ET LE POÈTE.

Le Poète. Jamais vous n'êtes arrivés plus à-propos!

Le Novateur (s'asseyant près de l'Impartial). Nous venons vous apporter une bonne nouvelle: enfin, vous pouvez faire paraître votre petit poème de *Saint François de Paule et Louis XI.*

Le Poète. Je fais autre chose... Vous me trouvez occupé de...

L'Impartial. Casimir Delavigne va faire donner à la Comédie-Française la tragédie de *Louis XI.*

Le Poète. Ah!... J'en suis bien aise! Mais, qu'est-ce que cela fait à ma légende en vers?

L'Impartial. Comme il est simple!... Vous devinez notre pensée.

Le Poète. Non, réellement, je ne devine pas!

L'Impartial. Vous ne devinez pas ce que peut faire à votre poème la représentation de cette tragédie?... Vraiment?

Le Poète. Vraiment!

Le Novateur. Elle le fera lire, mon ami!

Le Poète. Merci de la leçon! Si les amis d'aujourd'hui ménagent peu notre amour-propre, il est juste de dire qu'ils soignent extrêmement notre modestie!

L'Impartial. Il est bien question de modestie!!!

Le Novateur. C'est vrai, pensons à votre réputation, et laissons là votre mérite!!! On ne lit rien chez nous qu'à propos d'autre chose; nul ouvrage n'est apprécié d'après ce qu'il vaut, mais d'après ses rapports avec ce que nous aimons ou haïssons; le public a perdu les sentiments simples, l'intérêt direct ne lui suffit plus, et la littérature moderne ne vit que d'allusions, ne marche que par ricochets!...

Le Poète. Combien vous me découragez! Si je vous croyais, je ne ferais plus un vers!...

L'Impartial. A quoi sert de médire de l'esprit d'un siècle? Une nation, une génération ont toujours de bonnes raisons pour être comme elles sont!...

Le Novateur. Vous, l'Impartial, vous vous faites le défenseur de la mode; mais moi qui hais l'arbitraire...

L'Impartial. Je conçois très-bien qu'on méprise la mode lorsqu'on veut rester ignoré; mais quêter les suffrages du public sans respecter son goût, c'est une inconséquence.

Le Poète. Pourriez-vous m'expliquer ce que vous entendez aujourd'hui par le goût du public?

L'Impartial. Cela se sent mieux qu'on ne l'explique; d'ailleurs, les explications ne servent à rien. Les livres qui ont du succès sont les meilleurs indicateurs du goût d'une nation.

Le Poète. Il y a tant de petits publics en France, que tout livre a son succès.

L'Impartial. Oui, mais le vrai succès n'est que pour les livres qui se vendent. Un bon ouvrage ignoré n'en vaut pas un mauvais en vogue. Eussiez-vous la facilité de Voltaire, eussiez-vous du génie, il faudrait encore la vogue pour les faire valoir! Ne connaîtrez-vous jamais l'esprit du monde où vous vivez? Les livres ne font plus la réputation de leurs auteurs, ce sont les

auteurs qui font celle de leurs livres! aussi faut-il que tout libraire soit homme de lettres, et tout littérateur libraire!... Telle est la loi du jour!... On doit s'y soumettre, ou bien on est perdu!

Le Poète. J'aime à vous voir justifier la despotique anarchie de notre siècle, vous qui êtes né cinquante ans après le vôtre!... Qu'en dit le Novateur? Il est de son temps, lui!

Le Novateur. Mon temps?... Ne m'en parlez pas! Ce siècle est vain, froid et paresseux, il ne lit que sur parole, n'admire que des noms!.... Depuis que la liberté gouverne, c'est la routine qui pense!

L'Impartial. Je n'aime pas cette génération-ci; mais je la comprends, et je sais comment elle veut être menée.

Le Novateur. Je vous en félicite; vous êtes plus avancé que moi? Mais, messieurs, revenons au fait: c'est le moment de publier *Saint François de Paule!*...

Le Poète. Non, car je fais une tragédie.

Le Novateur. Tant pis!... Sur quel sujet?...

Le Poète. Sur un sujet espagnol, chevaleresque, sans amour!...

L'Impartial. Sans amour!... C'est bien froid!

Le Poète. Pas du tout. L'amour est usé... C'est l'amour maternel que je veux peindre.

L'Impartial. Rien n'est usé pour le talent.

Le Novateur. L'amour maternel a été peint aussi bien que l'autre, et il est moins fécond. Laissez là votre tragédie, croyez-moi, et pensez à votre poème.

Le Poète. La vie d'un saint!... Quelle idée!...

L'Impartial. Gardez-vous de le donner sous cet humble titre... On l'appellera fragment du dixième chant d'un poème sur la vie des saints!

Le Poète. C'est une charlatanerie.

L'Impartial. Tant mieux!...

Le Poète. Un mensonge.

L'Impartial. Encore mieux!

Le Poète. On se moquera de moi plus tard!...

L'Impartial. On aura bien autre chose à faire!... Publiez des riens, en annonçant un grand ouvrage, pourvu qu'il ne paraisse jamais, vous irez de pair avec les premiers hommes du siècle. De nos jours, les réputations littéraires se font surtout avec les livres qu'on promet.

Le Novateur. L'Impartial a raison, depuis que les auteurs n'ont plus d'imagination, ils exploitent celle des lecteurs!

Le Poète. Quoi! mon cher Novateur, vous vous moquez du système des réticences en littérature! vous qui n'en avez pas d'autre en conversation?...

Le Novateur. Parlons de vous et de votre ouvrage!

Le Poète. Je vois bien que je n'aurai jamais le moindre succès!

L'Impartial. Parce que vous n'en voulez pas avoir!... Vous travaillez consciencieusement, vous publiez simplement; c'est ne pas connaître le terrain où vous voulez semer!

Le Poète. Je vous arrête à ce mot... L'ouvrage que vous me conseillez de faire paraître est trop religieux pour le temps et le pays!...

Le Novateur. Raison de plus pour réussir! La religion a perdu son pouvoir en France, donc elle est à la mode.

L'Impartial. Peut-être dit-il vrai! dans un temps aussi extraordinaire que le nôtre, le paradoxe frappe plus juste que le lieu commun!...

Le Poète. Mais, mon cher ami, même en adoptant votre idée sur la force de l'esprit de contradiction en France, elle ne me paraîtrait point applicable! Je ne crois pas la religion aussi ruinée que vous le prétendez, et, pour parler dans votre sens, je pense qu'un auteur qui n'a pas sa réputation faite, risquerait d'autant plus s'il annonçait l'intention de défendre la cause du ciel, que le pouvoir est plus près de rendre au culte ses honneurs... Que m'importe, à moi auteur, d'avoir en ma faveur la majorité muette, si je me mets à dos la minorité bavarde?

Le Novateur. Ou la religion est forte, ou elle ne l'est pas! Si elle est faible, vous aurez l'opposition: c'est un succès! Si elle est forte, vous aurez la France, c'est un dédommagement.

Le Poète. Vous connaissez madame ***, c'est une personne qui ne perd point ses pas, et qui possède une girouette si fine, qu'elle sait non-seulement d'où vient le vent, mais d'où il va venir! . . .

Le Novateur. Eh bien? . . .

Le Poète. Voyez comme elle jeûne! . . .

Le Novateur. Quel pays!

Le Poète. Le pouvoir est toujours entouré de ses dévots: il faut suivre les masques pour savoir où est la force; chaque révolution accomplie opère un déplacement d'hypocrisie, qui est, pour ainsi dire, le complément de celui des fortunes et des places! et ce qui me prouve que la nôtre est loin d'être terminée, c'est que je vois encore des tartufes de religion!

L'Impartial. On pourrait vous opposer les faux philanthropes; la tourbe ambitieuse flatte aujourd'hui le peuple, comme elle flattait les grands, et la France, dégoûtée de toutes les menteries, fera justice de la tendresse jacobine, comme elle l'a fait de l'ambition jésuitique.

Le Novateur. Vous croyez? . . . Mais revenons à son ouvrage!

Le Poète. A ma tragédie? . . . C'est un sujet . . .

Le Novateur. Non, à votre poème!

Le Poète. Mon poème est fort peu de chose!

L'Impartial. Encore de la modestie d'auteur; quelle vieillerie!

Le Poète. Vous ne me permettez pas de paraître modeste. Quelle mine voulez-vous donc que fasse un pauvre auteur, si on traite sa modestie comme son amour-propre? . . .

Le Novateur. Quelle mine? . . . Aucune! pourquoi parler de ses ouvrages?

Le Poète. Mais entre nous! . . .

Le Novateur. N'avons-nous pas déjà dit que le mérite de ce qu'on publie est la chose du monde la plus indifférente? Il faut frapper les esprits, et non leur plaire ou les instruire. Parlez avant tout d'accomplir une révolution littéraire; cela suffira pour votre début! !

Le Poète. Une révolution? ... Elle est faite.

Le Novateur. Oui, dans le drame ... surtout dans celui qui ne peut pas se jouer.

Le Poète. Elle est faite aussi dans la tragédie ...

Le Novateur. Qui rit!

Le Poète. Dans la comédie! ...

Le Novateur. Qui pleure! Je sais tout cela. Elle est faite dans les romans qui sont de l'histoire; dans qui ne parle qu'à l'imagination; dans les vers qui sont de la prose; dans la prose qui est poétique.

Le Poète. Cette révolution-là n'est-ce pas la confusion?...

Le Novateur. Elle est faite dans l'ode et l'élégie, qui nous semblent nouvellement découvertes, tant elles sont perfectionnées!

Le Poète, impatienté. Que me reste-t-il donc à dire?

Le Novateur. Ne le voyez-vous pas? ... Vous avez un rôle superbe à jouer! ... Il vous reste l'honneur de renouveler le poème épique. Annoncez donc votre poème épique.

Le Poète. Mon poème épique?

Le Novateur. Que risquez-vous? ... Vous êtes bien sûr ... qu'il ne sera jamais lu.

Le Poète. Ni même écrit!

Le Novateur. Qu'importe?

Le Poète. Je perdrai ma tragédie si je ne m'en occupe pas tout de suite; j'étais en verve! D'ailleurs, vous avez beau dire, je crains la publication de ce petit poème, c'est tenter de faire du bruit sans y réussir! ...

Le Novateur. La préface en fera! Vous direz que Dieu vous appelle à donner une épopée à la France, et l'on vous saura gré de l'entreprise!

Le Poète. Mais je n'ai pas seulement arrêté le plan de ce poème qui doit assurer ma réputation!

Le Novateur. Le plan!... En voulez-vous un? ... C'est si vite fait un plan!

Le Poète. Oui, depuis les romans à la vapeur, le patron est tout taillé!... Mais un poème est un peu différent!...

L'Impartial. Pas pour le plan; demandez à Walter-Scott?

Le Novateur, se grattant le front Tenez! Voici votre poème!... D'abord... il faut innover. (Se tournant vers l'Impartial.) Comment débute le Dante?

L'Impartial. Par une vision!

Le Novateur. C'est cela!... une vision!... Encadrez donc votre vie des saints dans une vision!... Cela fera pendant à la Divine Comédie!... Pensez-y au moins.

Le Poète. Pensez-y vous-même!

Le Novateur, inspiré. Figurez-vous un homme qui se perd à la moitié de sa vie dans une forêt obscure: ses pas sont difficiles; ses regards inquiets ne peuvent découvrir aucune issue, et, tout en cherchant son chemin au loin, il ne voit pas le précipice ouvert sous ses pieds!... il tombe long-temps sans savoir où il arrivera. C'est un voyage à la manière des héros de Byron! Quand il touche le fond, il se sent mourir!...

L'Impartial. Déjà!

Le Poète. Moi, j'aimerais mieux faire ma tragédie!

Le Novateur. Il ignore le temps qu'il a passé dans l'oubli de lui-même; en rouvrant les yeux, il se voit pris dans une fente de rochers qui forme caverne, et dont l'issue lointaine se révèle par une faible lueur! Après bien des peines et des dangers, il parvient, en suivant une route bordée de ronces et ornée de bêtes féroces, à la porte d'une ville magnifique: c'est la Jérusalem céleste. N'êtes-vous pas content de cette esquisse?

Le Poète. Que ferai-je dans la Jérusalem céleste?

Le Novateur. Quelle demande? Vous n'avez donc pas d'imagination?

Le Poète, à part. Les amis tiennent à leurs conseils bien plus que nous ne tenons à nos ouvrages!... Où l'amour-propre va-t-il se nicher?

Le Novateur. Ce que vous ferez dans la Jérusalem céleste? C'est un poète qui se permet une pareille question?... un poète!... Mais, mon cher ami, vous y verrez les saints et les saintes dont il vous plaira de nous raconter la vie! Ces grandes ames règnent là-haut comme elles souffraient dans ce monde-ci... Par des récits divers, vous varierez les couleurs sans

rompre l'unité de votre plan! Vous reviendrez sur la terre, ou vous vous enfoncerez dans les profondeurs du ciel! Vous ferez de l'amour, de la piété, du mysticisme, de la philosopie, du sublime si vous pouvez, du gracieux si vous l'osez, de la poésie si vous voulez, du moins je l'espère, et vous reviendrez au point d'où vous êtes parti, sous l'escorte de votre saint favori, ainsi que le Dante est guidé par Virgile: c'est un plan merveilleux; il faut que vous le suiviez au moins, ou nous nous brouillons avec vous, n'est-ce pas, l'Impartial? .

Le Poète. Quelle tyrannie!... J'aime mieux ne rien faire du tout!

L'Impartial. Que ce dessein d'ouvrage lui agrée ou non, il est essentiel de l'annoncer; il faut le publier avant sa petite pièce de vers. La promesse vague me paraît un moyen qui vieillit. L'avenir est usé: il faut du positif, même pour éveiller l'espérance!

Le Novateur. Vous avez raison; imprimer son plan, ce sera neuf! Car ce sera braver le plagiat dont nos auteurs se défient tellement que la taciturnité est devenue la première condition des amitiés littéraires. Entre poètes, le cœur seul s'épanche et le génie s'économise! Que je hais ces accapareurs de talent, ces avares d'esprit, ... ces ...

Le Poète, éclatant de rire, Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!

Le Novateur. Qu'avez-vous donc?

Le Poète. Vous allez vous fâcher; mais je ne puis m'empêcher de remarquer que nous avons l'air de parodier la jolie scène de la *Reine d'Espagne*, où le médecin conseille au roi le jeûne et la prière, tandis que le confesseur lui ordonne la bonne chère et la société de sa femme.

L'Impartial. Je ne vous comprends pas!

Le Poète. Lisez la pièce! Elle en vaut la peine! N'a-t-elle pas eu les honneurs d'une chute éclatante, dans un temps où le drame ne fait que se traîner?

Le Novateur. Elle était peut-être trop amusante pour nous! ...

L'Impartial. Quel rapport peut-elle avoir avec ce que nous disons?

Le Poète. Le voici: vous, mon ami, tout impartial que vous voulez paraître, vous êtes essentiellement classique. (L'Impartial recule d'horreur.) Et vous, mon cher Novateur, malgré vos réticences, votre éclectisme et vos efforts pour atteindre à l'indépendance, vous êtes romantique.

Le Novateur. Point de classifications! Elles sont devenues insuffisantes, et par conséquent, injustes.

Le Poète. Il faut bien classer pour définir: d'ailleurs le monde ne marche que sous des bannières.

Le Novateur. Je n'en veux pas, elles sont toutes menteuses!

Le Poète. Menteuses ou non, il en faut!

Le Novateur. Pourquoi?... Je ne reconnais que la mienne.

Le Poète. Si chacun dit comme vous, voilà le monde partagé en autant de partis qu'il y a d'individus: dès lors plus de société! . . .

L'Impartial. Vous êtes fort amusants tous les deux, mais vos digressions nous empêchent de savoir quel rapport il prétend établir entre notre conversation et la scène du médecin et du confesseur de Charles II.

Le Poète. Le voici: vous, classique, vous défendez le goût de notre siècle; et vous, romantique, (le Novateur hausse les épaules) vous faites la critique la plus amère de la nouvelle école. Vous m'avouerez que c'est aussi plaisant qu'un confesseur qui prêcherait la vie du monde!

Le Novateur. Plaisant! je ne sais! Rien ne l'est aujourd'hui! Le monde a peur du rire comme un mourant de la dernière convulsion! . . . Cela prouve seulement qu'après s'être moqué de tout, l'habitude et le besoin du sarcasme font qu'on n'a plus d'autre ressource que de se moquer de soi-même!

L'Impartial. Triste gaîté!... Mais il se fait tard!... Adieu!

Le Poète. Vous partez?

Le Novateur. Il faut bien nous retirer; vous nous maltraitez!!

Le Poète. A Dieu ne plaise; mais il suffit d'appeler les gens par leur nom pour les faire fuir. Je voulais vous lire une scène de ma tragédie.

Le Novateur. Songez à mon conseil! Publiez votre poème, mais précédé de mon plan!

Le Poète. Je ferai mieux, je raconterai notre conversation en guise de préface.

Le Novateur. Il vaudrait mieux inventer.

Le Poète. Je ne puis! . . . Les esprits créateurs ont si souvent trompé mon attente que je ne relis que les imitateurs, et cela m'a rouillé l'imagination. En fait d'ouvrages de l'art, je n'aime que ceux où il y a de l'art.

L'Impartial. C'est vrai! Vous avez le goût vieux! . . .

Le Poète. J'aime vos épigrammes involontaires contre la mode; la mode est l'idole dont le culte a gâté le goût français; elle dégrade jusqu'au génie en le rendant dépendant de circonstances, qu'il devrait dominer! L'art est de tous les temps, c'est une religion; les esprits initiés à ses dogmes doivent les respecter avant tout, sous peine de sacrilège. Le poète qui méprise son pays et désespère de son siècle au point de viser à la vogue, à la fortune, abuse des dons du ciel; les grands talents n'appartiennent pas aux hommes qui les exercent, ce sont des charges qui font partie du patrimoine du genre humain, et l'artiste qui, loin de travailler dans le pur intérêt de l'art, fonde sa réputation sur des concessions *), est un dépositaire infidèle, un empoisonneur, un faux frère, qu'il faudrait étouffer au lieu de l'applaudir; car la prostitution de la pensée me paraît la pire de toutes! La probité dans l'exercice des facultés de l'esprit est la condition exigée par la postérité pour distinguer un écrivain d'un manœuvre.

Le Novateur. Vous vous mettez en frais d'éloquence, il eût été plus court de nous dire que l'art perfectionne plus qu'il n'invente et que . . .

Le Poète. Aussi n'inventerai-je rien pour ma préface; je vous ferai parler tous les deux.

*) Chez nous aujourd'hui la politique préoccupe tellement les meilleurs esprits qu'il n'est peut-être pas inutile de demander au lecteur la permission de faire parler un poète autrement qu'un homme d'état! . . .

L'Impartial. Nous mettre en scène! Fi donc!

Le Poète. Dans ce siècle de publicité, l'indiscrétion est permise et même commandée. Un secret serait un privilège: plus de privilèges! C'est le mot d'ordre . . . je veux dire de désordre! . . . (Ils rient.) Adieu donc! . . . Nous nous reverrons bientôt, n'est-ce pas? (Ils sortent.) Enfin me voilà seul!!! Combien ils m'ont fatigué! . . . Mais revenons à mon idée! (Il veut écrire.) Laissons là leur poème, et reprenons la scène de ma tragédie où je l'ai laissée . . . Je n'ai pas seulement pu leur en dire le sujet . . . Où en étais-je? Je ne sais; je ne vois plus que Paris! . . . Toujours Paris! . . . Je n'entends que la conversation française; je ne pense qu'à l'esprit du temps! . . . L'esprit du temps! ils n'ont que cela à la bouche! . . . A quoi me sert à moi l'esprit de mon siècle pour peindre celui d'un autre?... Ils m'ont fait mal! . . . Voilà donc le fruit des avis des deux personnes les plus spirituelles que je connaisse! . . . J'ai perdu mes idées sans pouvoir adopter les leurs! On veut faire de nous des journalistes. Quelle est la poésie capable de résister à cette fureur d'à-propos qui possède les écrivains du jour?... Que me font des circonstances indépendantes du mérite de mes vers? Je ne veux pas m'en servir: un tel oubli de toute fierté, ce serait la prostitution du talent! . . . Fuyons Paris! . . . Il faut quitter la société, si l'on veut retrouver la force de travailler pour elle! On la connaît toujours assez quand on n'est pas entrepreneur de scandale!! Un sujet, c'est un monde, et, pour y bien entrer, on doit fuir celui dont on est entouré!

Telles sont les amères réflexions auxquelles je me livrais en essayant vainement de continuer une scène commencée avec une facilité, avec un enthousiasme que je ne retrouverai plus.

Il y a trois jours que cette conversation m'a troublé dans mes espérances, et depuis trois jours, je ne puis penser à autre chose. Les amis sont devenus si sincères qu'ils rendent toute illusion impossible; comment conserver la faculté de l'inspiration sans illusion?

La morale que j'ai tirée de mon mécompte, c'est qu'il ne faut demander des conseils qu'aux esprits capables de nous

fournir des modèles! Les hommes qui travaillent eux-mêmes sont les seuls bons critiques. Celui qui n'emploie son intelligence qu'à juger les productions des autres, sera sévère sans résultat: son souffle est malfaisant; la paresse est toujours envieuse, et l'envie est le seul hommage décourageant pour l'artiste! . . . La jalousie excite l'émulation, on peut espérer de la désarmer; mais l'envie, toute sèche, nous paralyse parce qu'on sait qu'elle est implacable comme la bassesse! . . . Il est une hauteur où les rivaux abandonnent le génie; mais il n'y a pas de mérite trop élevé pour les envieux désintéressés! Ces hommes haïssent le succès pour eux-mêmes, et quand on veut écrire, il faut les fuir comme le désespoir! . . .

Adieu donc, mes deux amis! . . .

A. DE CUSTINE.

L'auteur de ce dialogue se croit en droit d'avertir qu'il n'a prétendu peindre la littérature parisienne qu'en 1831. Elle est déjà remplacée avantageusement par celle de 1832.

LES CONVOIS.

Le Voltaire de l'antiquité, le plus spirituel et le plus original peut-être des écrivains grecs, l'ennemi déclaré des superstitions avec lesquelles les charlatans de toute espèce, sacrés ou autres, emmaillottent la raison humaine, se moque assez malignement des croyances et des usages qui présidaient aux funérailles chez les différents peuples. Il s'attaque surtout à ces exagérations de la douleur, qui font que les vivants ont un air *plus triste et plus misérable que le mort.* Plusieurs des assistants, dit-il, se roulent à terre, se frappent la tête contre les murs, s'arrachent les cheveux, s'ensanglantent les joues, tandis que le mort parfumé, couvert de vêtements magnifiques, la tête environnée de fleurs, repose en pompe sur un lit de parade. Lucien nous répète ensuite les lamentations d'un père au convoi de son fils, lamentations qui ne feraient pas tant de bruit, n'était la présence du public; *car personne ne crie pour soi.* Mais voici bien une autre affaire: grâces au privilège de la fiction, le mort ressuscite, et réprime, avec la pressante logique du bon sens, les vaines déclamations du vieillard, qui aurait grand besoin de quelques grains d'ellébore. Sauf son esprit que je n'ai pas, je pourrais imiter les exemples de Lucien; je pourrais, comme lui, lancer les traits de la satire contre le faste des douleurs de notre âge au moment de la perte d'un

époux, d'un ami, d'un frère; il me serait surtout facile d'égayer mes lecteurs aux dépens de cette manie d'épitaphes qui surchargent les tombeaux d'éloges hyperboliques. En effet, au dire du vulgaire des flatteurs de la tombe, le défunt aurait possédé toutes les qualités, toutes les vertus; de lui dépendait le bonheur d'une famille entière, qui ne cessera jamais de le pleurer. Mais souvent cette famille regrette fort peu ce mort tant vanté; souvent même elle ne lui a donné que quelques larmes de commande ou de bienséance, que le grand air avait séchées avant la sortie du cimetière. Mais déjà je préfère aux jouissances un peu cruelles de la médisance satirique, le plaisir de rapporter un heureux changement que j'ai vu s'opérer dans nos mœurs.

Depuis les dernières et déplorables années de Louis XIV, sous les bacchanales de la régence, pendant la longue orgie du règne de cet insouciant Louis XV, qui était parvenu à oser prendre pour devise: „Après moi le déluge," un inconcevable relâchement s'était introduit partout en France. Hommes publics, hommes privés, presque personne ne faisait son devoir. Le prince ne gouvernait ni l'État ni sa famille, tandis qu'une jalousie, de tradition royale, refusait d'initier l'héritier de la couronne à la science du gouvernement. Le maître absolu laissait s'élever au hasard, et sans principes communs, les successeurs des héros d'autrefois. Adieu les mœurs fortes, les lumières politiques, la connaissance de l'administration et le génie de la guerre dans une caste qui avait conservé ses prétentions à toutes les supériorités sociales. Dans le palais et presque sur le trône, une courtisane du plus bas étage; autour d'elle, des grands seigneurs humiliés et des favoris rayonnant d'impudence. Les ministres et les généraux étaient ses créatures ou aspiraient à ce titre d'honneur. Le chef d'une magistrature avilie mettait les parlements aux pieds de la favorite, et s'abaissait jusqu'à jouer devant elle le rôle de Crispin pour la désennuyer de son royal amant, parfois inamusable comme Louis XIV sur le déclin de l'âge. Cette femme perdue puisait à pleines mains dans le trésor public, véritable tonneau des

Danaïdes. Je n'entrerai point dans le détail des mœurs enfantées par de tels exemples; je ne peindrai pas le luxe effronté de ces Laïs appelées femmes entretenues, qui tenaient école de scandale et de corruption dans Paris; j'omettrai l'abâtardissement des races et la ruine des fils de famille dans le commerce de ces impures idoles; les banqueroutes de l'état, les princes banqueroutiers comme le maître; un des grands dignitaires de l'église se trouvant à l'étroit dans un revenu de dix-sept cent mille francs, et engagé en de sales intrigues, qui aboutirent à un éclat funeste pour la couronne elle-même. Il me suffira de dire que la contagion gagnait chaque jour en descendant de classe en classe; que les passions individuelles, enhardies par ceux qui, en tout pays, donnent le branle au monde, ne reconnaissaient plus de frein; et que la société, dont tous les liens se brisaient, tendait évidemment à une dissolution.

Entre les symptômes de cette décadence, qu'une révolution seule pouvait arrêter, il faut mettre au premier rang l'indifférence des vivants pour les morts et l'oubli presque général du culte des tombeaux. A la vérité, si le défunt était un privilégié du sang ou de la fortune, l'église du moins lui prodiguait toutes les pompes de la terre, sans-doute pour que sa mort ressemblât un moment à sa vie. Venait ensuite une sépulture particulière, soit dans un temple, soit dans un lieu spécial, réservé aux membres d'une famille qui voulaient reposer à jamais en morts de qualité; puis à cette seconde distinction succédaient les honneurs du mausolée. Mais quand on avait accordé satisfaction à l'orgueil, à la bienséance, ou à la vanité, trop souvent le mort restait oublié dans sa magnifique demeure. Rarement les siens venaient-ils au rendez-vous que son mausolée donnait à la douleur. On devrait, disait Mercier, louer, comme les anciens, des pleureuses aux enterrements, puisque nous ne versons plus une seule larme à la mort de nos parents et de nos amis. En effet le culte des morts avait péri avec les anciennes mœurs. Le fils, n'étant plus uniquement occupé de continuer les vertus de ses aïeux, n'allait plus aiguiser ni son glaive ni son ame sur le marbre de leurs tombeaux. Que si le défunt était pauvre, ses dépouilles mortelles,

renfermées dans trois planches de sapin assez mal jointes et à-peine recouvertes d'un sale drap noir, ne faisaient qu'apparaître sur le seuil de la paroisse, et comme si on eût été pressé de les jeter dehors, on expédiait son âme pour le ciel avec une parcimonie de prières, avec une lésinerie de préparatifs vraiment insultantes sous l'empire de la religion du Christ, le restaurateur de l'égalité dans le monde. Alors deux hommes revêtus des livrées de la misère s'emparaient du corps, qui souvent faisait seul avec eux le triste et dernier voyage, pour aller se perdre dans la fosse commune, où chacun voyait s'engloutir ce qu'il avait de plus cher. *)

Sauf quelques rares monuments, les cimetières étaient une solitude délaissée, infertile, aride et muette; là, après bien peu d'heures, nul moyen de retrouver un père, un ami, une mère dans la foule des morts entassés les uns sur les autres.**) Là, nul asile particulier pour des entretiens du cœur avec un objet chéri; nulle place pour ces prières que la religion et l'amitié

*) On lit dans le *Tableau de Paris* de Mercier, témoin oculaire de ces scandales journaliers:

„Pour le pauvre, on le congédie avec quelques versets des *Laudes* ou des *Matines*, à la pâle lueur de quatre cierges entamés, qui portent sur des chandeliers de cuivre; on galope l'indispensable *de profundis;* et ceux qui portent le cercueil et la croix de bois, courent d'un pas impatient et précipité le jeter dans la fosse. Un petit goupillon, dont les barbes sont rares et usées, trempe dans un sale bénitier où l'on a versé l'eau bénite d'une main encore avare; le plus souvent il est à sec, et la main du fils ou de l'ami, s'il en reste un au mort, ne peut arroser que de ses pleurs l'endroit où sont déposées des cendres chéries. Le prêtre est déjà loin quand le fils ôte de ses yeux le mouchoir humide; il se trouve seul sur la tombe de son père; et jusqu'au bedeau boiteux, tout a déserté le cimetière en murmurant contre la pauvreté du défunt et de celui qui l'enterre."

**) „Le lendemain, dit encore Mercier, on ne distinguera plus son cercueil; quatre ou cinq nouveaux pèseront sur le sien; c'est ce qu'on peut voir, puisqu'ils sont le plus souvent à découvert; et l'œil, s'il en a le courage, a la permission de les compter. Le fossoyeur ne jettera de la terre dessus que quand cette pyramide de tombeaux aura la proportion acquise. L."

adressent à celui qui n'est plus, et au Dieu qu'elles invoquent pour lui. Aussi presque tout commerce avait cessé entre les morts et les vivants; aussi, rien de plus rare que les visites rendues au champ de l'éternel repos. Pascal semble avoir caractérisé cette interruption des rapports de la vie avec la mort, par ces mots terribles: „On jette un peu de terre, et en voilà pour „jamais.“

Notre grande révolution de 1789, que l'on calomnie sans-cesse en jouissant chaque jour de ses présents, a fait cesser cette indifférence, ces mépris et ces profanations. Voici l'origine d'une si favorable mutation dans les esprits. Grâce à l'incroyable relâchement des mœurs, la famille n'existait presque plus parmi nous; elle s'est reformée depuis quarante années. Maintenant, les mères dociles aux ordres de l'éloquence de Rousseau, allaitent avec joie les tendres créatures que la nature rattache à leur sein, aussitôt après les avoir séparées de leurs entrailles. Maintenant, ce que personne n'eût osé au temps de la puissance souveraine du ridicule, qui gouvernait même les penchants de la nature, le père porte publiquement sa fille ou son fils, pour délasser la jeune mère de ce doux et pesant fardeau. Maintenant les deux époux de concert, président à l'éducation de leurs enfants, et entretiennent avec eux des rapports d'amitié si rares autrefois, et qui sont aujourd'hui un besoin, un plaisir, que l'habitude rend plus vifs encore au lieu de les émousser; maintenant, les enfants chérissent la maison paternelle. De là des attachements plus forts et plus sincères; de là, des regrets plus profonds. Le jeune homme de notre temps qui pleure un bon père, pleure un ami qui n'a pas cessé de veiller sur lui depuis le berceau. Comment ne pas honorer les restes d'un tel ami? comment ne pas lui payer le tribut de l'affection et de la douleur? comment abandonner sa tombe? Une telle ingratitude ne pourrait se concevoir. C'est donc par la renaissance de la famille que devait se relever le culte des morts. Mais il faut en convenir, une autre cause a influé sur cette amélioration sociale. Pendant une époque de redoutable mémoire, les victimes immolées par le glaive des lois et punies pour ainsi dire jusque

dans la mort, étaient frustrées des honneurs dus aux dépouilles de l'homme. Cet oubli, ou plutôt cette violation d'un droit sacré pour tous les peuples, déposa de graves ressentiments au fond des cœurs. Il s'ensuivit une réaction inévitable; chacun s'empara, comme d'une conquête, d'un devoir que les mauvaises mœurs ou la rigueur du temps avaient fait tomber en désuétude. On eût dit que tout le monde avait été privé du droit de saluer avec respect les restes des siens, et de leur adresser l'adieu suprême. L'autorité s'empressa de seconder et de régulariser ce mouvement salutaire. De cette époque (celle de l'empire) date le grand établissement des pompes funèbres; les corps ne sont plus portés à bras, exposés à tomber dans la boue par un faux pas, ou à supporter toutes les intempéries des saisons. Le pauvre a son char comme le riche. Les convois sont remarquables par la décence, par la bonne tenue du cortège obligé, par l'affluence des parents et des amis, par leur attitude affligée, ou tout au moins grave et sérieuse. Mercier disait de Paris, en 1783: „Il n'y a point de ville où le spectacle du trépas fasse moins d'impression.“ Mercier disait vrai: un convoi, à moins qu'il ne fût remarquable par la magnificence, passait inaperçu, à-peine se dérangeait-on pour faire place au mort. De nos jours, presque tout le monde se découvre devant un convoi stationnaire ou en marche. On se dit en regardant le mort inconnu: „C'est un homme qui va où nous irons tous,“ et on le salue comme un membre de la grande famille qui ne cesse de mourir et de renaître.

Un peintre distingué, Monsieur Vigneron, nous semble avoir conçu, à la manière du Poussin, le tableau du convoi du pauvre, n'ayant pour cortège que son chien. Cette composition rappelle le mot célèbre d'un mendiant: „Si je perds mon chien, qui est-ce qui m'aimera?“ Elle honore le cœur et l'esprit de l'artiste, mais on ne saurait plus y voir la peinture ou la satire de nos mœurs. Béranger, dans une de ces plaisanteries sérieuses, qui sont parfois des dits de Plutarque ou de Montaigne, célèbre l'amitié des gueux. Béranger a raison: les gueux aiment pendant leur vie leurs compagnons de travail et de souffrance; ils ne les

désertent pas aussitôt après le dernier soupir. Les convois des ouvriers surtout offrent presque toujours une grande affluence; ou, quand un petit nombre de personnes accompagne le char funéraire, on voit dans ce petit nombre tous les signes d'un véritable deuil; témoin l'enterrement d'une pauvre femme de nos jours: elle avait pour cortège deux vieillards et un petit garçon que chacun tenait par la main. Ces vieillards, en costume d'ouvriers, paraissaient être les grands-pères de l'enfant. L'un d'eux portait sur sa figure encore mâle l'expression sévère d'une tristesse contenue et poignante. L'autre laissait aller sa douleur; de larges pleurs arrosaient les cheveux blancs qui tombaient le long de ses joues sillonnées par les rides. Il regardait l'enfant avec une pitié de femme. Mais ce qui me frappa davantage, l'enfant, doué sans-doute d'un de ces cœurs précoces qui devancent le sentiment et la raison, l'enfant semblait comprendre la mort, et pleurer sur sa mère et sur lui-même, pauvre petit orphelin! Je n'ai jamais vu tant de vérité, tant d'intelligence dans la douleur à un âge si tendre: tout le monde s'arrêtait devant ce touchant spectacle.

Après le convoi du pauvre, qui reçoit de ses associés d'infortune sa fête de mort, rien ne donne de plus vives et de plus douloureuses émotions que le convoi de la jeune vierge que ses compagnes, vêtues de blanc, le front paré d'innocence, les joues colorées par de brûlantes larmes, conduisent au lieu fatal où tout vient aboutir. Des rubans blancs qu'elles tiennent dans leurs mains, et que l'on prendrait pour leurs ceintures virginales attachées au char funéraire, semblent le tirer sans effort. Mais le cercueil et la couronne de fleurs de la victime fixent bientôt tous les regards. „Quel âge avait-elle? — Dix-sept ans et deux mois, et belle comme un ange! — Ah! la pauvre enfant! mourir sitôt! Et la mère? — Désespérée; elle n'en reviendra pas.“ Voilà ce qu'on entend parmi la foule qui grossit à chaque instant. Que si par malheur vous venez à découvrir au milieu du cortège virginal quelqu'une de ces figures pâles, mélancoliques et souffrantes, dont le caractère de beauté est le signe d'une mort qui commence, vous restez attristé jusqu'au

fond de l'âme; car déjà votre imagination voit s'ouvrir un nouveau cercueil.

D'autres convois réveillent d'autres pensées et d'autres sentiments. Après la victoire du 10 août 1792, j'avais vu rendre des honneurs aux victimes de ce grand évènement, qui justifia sitôt les prédictions de Mirabeau sur la ruine de la monarchie; mais peut-être y avait-il dans les manifestations de la douleur publique quelque chose de théâtral et d'imité qui ne convient pas au plus naturel et au plus sincère des sentiments de l'homme. Le triomphe populaire de juillet n'a fait éclater que des regrets profondément sentis, et des spectacles où pas un seul mensonge, pas une seule trace d'imitation, pas un seul faux semblant ne sont venus altérer la simple et touchante expression de la vérité, exempte de toute espèce de faste. Après les pertes du champ de bataille, d'autres pertes se succédaient l'une à l'autre. Chaque jour, dans les différents quartiers de Paris, la garde nationale, suivie d'une partie du peuple, escortait plusieurs convois à travers la ville en deuil. Comme c'était le peuple surtout qui avait prodigué son sang avec cette témérité de courage, avec cette insouciance du danger qui lui sont propres quand le démon de la liberté s'empare de lui, le grand nombre des morts appartenait à la classe pauvre. Mais je ne puis assez dire, pour l'honneur de notre révolution de juillet, dans quelle attitude calme et ferme, dans quel religieux silence, avec quelle sympathie civique, avec quelle douleur pleine d'admiration, la garde nationale conduisait à leur dernier asile ces héros populaires. Les prodiges de leur résistance, l'inconcevable audace d'hommes presque désarmés devant une troupe pourvue de tous les moyens de défense, leur humanité pour les vaincus même au milieu des périls du champ de bataille, leur respect inviolable pour toutes les propriétés, leur modération après la victoire, enfin et avant tout, la conquête de la liberté due à leur dévouement, toutes ces choses présentes à la pensée de chacun donnaient aux tributs de la reconnaissance et de la douleur un caractère particulier qui ne m'avait pas frappé depuis quarante ans. Ces souvenirs ramènent la pensée à l'imposante et magique commé-

moration des journées et des morts de juillet, qui eut lieu, en 1831, au Panthéon; commémoration que n'oublieront jamais ceux qui ont senti battre leur cœur d'admiration, d'enthousiasme, de tristesse et d'espérance à cette cérémonie civique et religieuse. Je me plais encore à retracer, comme les plus touchants exemples de reconnaissance, que j'aie jamais vu éclater, ces honneurs anniversaires rendus à chacune des victimes de juillet sur la place même où elle était tombée en combattant. Il n'y a qu'un grand et bon peuple où les cœurs trouvent en eux de pareilles inspirations.

Au reste, toutes ces choses viennent de loin. L'une des premières leçons de la liberté naissante avait été de ressusciter parmi nous le culte de ces hommes célèbres que Lucain appelle *lustrales animas*, de ces âmes expiatoires qui se dévouent pour le salut de tous. Le géant de la révolution, le prince de la tribune moderne, Mirabeau, enseveli au milieu de son dernier triomphe, obtint ce qu'aucun hemme, roi, prince, ou sujet, n'avait obtenu chez nous avant lui, le tribut des regrets de vingt-cinq millions d'hommes réunis dans une même pensée. La mort de ce grand rénovateur de peuples laissait un vide immense que personne ne pouvait remplir. Il sembla dans ce moment à tout le monde que le bras puissant qui soutenait le nouvel édifice social s'était retiré de nous. La France entière éprouva ce sentiment avec une espèce d'effroi, et pleura sur elle-même en pleurant sur son défenseur. Ce fait attesté par les contemporains dit assez que nos annales anciennes, comme nos annales récentes, ne peuvent offrir de funérailles semblables à celles de Mirabeau. Mirabeau est unique dans son triomphe de mort, comme dans la vie politique qui seule en a fait un homme des siècles.

Sans établir aucune comparaison, soit entre les deux personnages, soit entre les deux époques, je ne saurais passer sous silence les funérailles du célèbre membre de la Convention, Le Pelletier de Saint-Fargeau; en effet, célébrées dans Paris à la manière dramatique des anciens, qui s'emparaient des cœurs par les yeux, et bientôt répétées dans les quarante-quatre mille

communes de la France, elles sonnèrent le tocsin contre les ennemis de la république environnée de périls, et donnèrent une impulsion nouvelle au char de la révolution.

Le libérateur de l'Alsace, le pacificateur de l'Ouest, Lazare Hoche, doué du double génie de la guerre et de la politique; Hoche, le seul de nos généraux capable de lever l'étendard de la liberté contre Bonaparte couvert des palmes d'Italie et d'Orient, fut honoré d'une pompe funèbre sur les bords du Rhin. Dans cette cérémonie de deuil et de gloire, l'armée française, pleurant un autre Turenne, eut la consolation de voir les généraux autrichiens s'associer à ses regrets, et rendre les plus grands honneurs à leur brillant et généreux ennemi. A Paris, le Directoire se fit un devoir de décerner de magnifiques obsèques à celui qu'il craignait peut-être, comme le pouvoir craint presque toujours l'homme sur la tête duquel on ne saurait poser le niveau commun. Ces obsèques, remarquables par une heureuse imitation des formes antiques, trouvèrent de la sympathie dans les cœurs et dans les esprits. Chénier fit couler de véritables larmes en prononçant d'une voix forte et pénétrée l'éloge de l'illustre mort. Le Champ-de-Mars retentit des expressions de la douleur du peuple de Paris, et ces expressions trouvèrent de l'écho en France: la perte de Hoche parut à tous une perte publique.

Depuis la mort de Hoche jusqu'à l'année 1826, on ne voit plus chez nous d'obsèques nationales; car on ne saurait donner ce nom même aux touchants tributs de regrets que Bonaparte voulut payer au premier grenadier de la république, à Latour-d'Auvergne, à cet homme antique et moderne qui trouva le secret d'ajouter un nouveau lustre à la famille de Turenne. Pendant la campagne de Wagram, Lannes, dont la perte plongea l'armée française dans le deuil, et parut faire pâlir l'étoile de Napoléon, frappé d'un triste présage par la mort de son Roland ou de son Bayard, n'eut qu'un convoi magnifique, dont presque toute la pompe se renferma dans le temple des Invalides, dépositaire du cercueil de Turenne, mort aussi pour la France sur le champ de bataille.

Le maréchal Lefèvre, le maréchal Davoust, le maréchal Suchet, et tant d'autres illustres membres de cette grande famille de héros créés par la liberté, n'obtinrent en mourant qu'un convoi plus ou moins considérable, avec les honneurs militaires, et quelques paroles prononcées sur leur tombe par un vieux compagnon d'armes prêt à les suivre. Masséna lui-même, Masséna le second capitaine du siècle, Masséna qui avait sauvé la France à Zurich et l'armée à Esling, Masséna disparut presque en silence, tant ses funérailles eurent peu de retentissement, même dans la cité qui n'aurait pas vu les étrangers dans ses murs, si ce grand caractère eût présidé à la défense de Paris en 1814. Ici nous semblerions coupables d'une affreuse ingratitude; mais je suis heureux de trouver à mon pays une noble et légitime excuse. La France, alarmée sur le salut de la liberté conquise autrefois par nos soldats, était distraite de leurs immortels services par le plus grand des intérêts. La tribune alors était un champ de bataille où quelques Décius se dévouaient chaque jour pour la patrie sous les yeux de la nation tout entière, qui ne pouvait lasser ses regards du spectacle de leurs efforts, de leurs travaux, de leurs périls sans-cesse renaissants, de leurs glorieuses défaites et de leurs rares triomphes, qui la remplissaient de joie et d'espérance.

Tout-à-coup, au milieu de cette lutte que l'Europe elle-même contemplait avec une admiration mêlée d'une cruelle anxiété, l'un des plus nobles athlètes de la cause sainte, le général Foy, dès long-temps blessé à mort au service de la liberté, tombe à l'entrée du champ de bataille, où il se préparait à reparaître armé d'un nouveau courage par les applaudissements du peuple accouru sur sa route depuis Bordeaux jusqu'à Paris. Il meurt, et ses funérailles viennent nous laver d'un injuste reproche.

La nation écoutait le général Foy comme son orateur de prédilection; le député du peuple et de l'armée, je lui donne ce nom pour mieux caractériser sa double mission, possédait en effet ce qui répond à notre manière de sentir et aux habitudes de notre esprit; il réunissait à l'éloquence du cœur,

secondée par une imagination vive et mobile, ces formes toutes françaises, qui se composent d'urbanité, de goût et d'élégance; accordons-lui encore, pour surcroît de prestige, la loyauté militaire et quelque chose de chevaleresque qui rappelait Cazalès. Le général Foy avait un dernier moyen de séduction: grâce à une mémoire infaillible, à une magie de débit qui produisaient une illusion complète, ce brillant orateur semblait improviser à la tribune les heureuses inspirations qu'il avait confiées à la plume attentive et fidèle d'une épouse ou d'un neveu. Tout entier à ses devoirs de mandataire de la France, uniquement occupé d'amasser des armes pour la tribune, chaque jour était pour lui un jour de combat: sa vie politique ressemblait à sa vie guerrière. Un tel homme enlevé au bataillon sacré des défenseurs du peuple réduits alors à un si petit nombre, ne pouvait manquer à la cause nationale sans exciter des regrets universels. Aussi jamais la douleur publique n'éclata plus spontanément, et ne se montra plus vraie, plus tendre, plus affectueuse; elle seule fit l'ornement des funérailles du général Foy, encore attristées par l'aspect du ciel lui-même qui, obscurci par la pluie et les nuages, semblait en deuil comme la terre. Une circonstance particulière, la présence de trois fils si jeunes autour du cercueil de leur père, redoublait l'attendrissement général. Il y eut là de ces paroles qui ne peuvent être dites que par des mères. L'épouse absente apparaissait aussi à côté de ses enfants orphelins, et chacun prenait sa part du deuil de cette âme profondément blessée. Il me semble voir encore cet océan de peuple inondant le cimetière éclairé par des flambeaux; cette tombe, sur les bords de laquelle étaient rangés les principaux amis du général et ses fils consternés de douleur; l'attitude religieuse de la foule avide d'entendre l'éloge du guerrier citoyen dans la bouche de M. Casimir Périer son ami. Et quel souvenir ineffaçable que celui du moment où, à la voix de l'orateur si profondément ému, cent mille bouches proclamèrent l'adoption des enfants du martyr bientôt confirmée par la France entière! Encore une autre espèce de privilège s'attache à la mémoire du général Foy. C'est à ses funérailles

que la nation, frappée d'une espèce de stupeur muette devant les insolents triomphes d'une faction enhardie par l'appui toujours imminent de l'étranger, reprit la parole pour la première fois. La douleur du peuple fut en même temps une preuve de reconnaissance pour de grands services, et une levée de boucliers contre l'autorité qu'il avait résolu de faire reculer dans la route de l'usurpation. Ainsi les funérailles du général Foy sont une époque dans les fastes de notre liberté.

Quoique Manuel fût doué du talent de la parole et de l'improvisation, quoiqu'il ait marqué son rang à la tribune par plusieurs de ces éclatants succès qui terrassent les vaincus, son ascendant venait surtout de la force du caractère, et comme cette force est la première des puissances en révolution, il s'agrandissait chaque jour de toutes les espérances qui reposaient sur sa tête. Les deux partis, que séparait une antipathie si profonde, s'accordaient pour voir en Manuel un chef qui savait attendre, et qui ne se révèlerait tout entier que dans une occasion décisive. Quand une faction en délire, sans respect pour la Charte qu'elle invoquait sans-cesse en la foulant aux pieds, arracha tout-à-coup Manuel du sein de l'assemblée, la fermeté de sa conduite semble mettre en action ces belles paroles de Mirabeau: „Allez dire à votre maître que nous sommes ici „par la volonté du peuple, et qu'on ne nous en arrachera que „par la puissance des baïonnettes." Manuel dut céder à la violence; mais l'opinion ressentit vivement cette injure aux droits de la nation, et environna de son égide le mandataire sans peur. C'est dans cette position d'attente et d'avenir que la mort vint le surprendre; sa constance à lutter contre les horribles douleurs d'une longue agonie rendit encore plus douloureux le sentiment de sa perte. Ses funérailles, dans lesquelles M. Jacques Laffitte trouva l'occasion de déployer le zèle religieux d'un ami, et le courage d'un citoyen soutenu par le sentiment de sa puissance morale, eurent un caractère touchant et sévère. La jeunesse montra la même ardeur généreuse qu'aux funérailles du général Foy; elle voulut porter le cercueil. Contrariée dans ce pieux dessein par l'autorité, elle détela les chevaux,

et se mit en devoir de traîner elle-même le char funèbre, aux applaudissements du peuple; une nouvelle et imprudente opposition faillit ensanglanter la cérémonie par une grave collision entre la force militaire et la foule immense des citoyens empressés d'honorer d'un tribut particulier la mémoire et les restes de l'intrépide député. Le pouvoir, qui avait d'abord capitulé, voulut prendre sa revanche en faisant transférer le cercueil sur un autre char attelé de chevaux, et le mort continua son triomphe jusqu'à la tombe provisoire qui attend encore un monument.

Peut-être une assez haute destinée fut-elle interrompue en Manuel; cette réflexion, pressentie par quelques personnes au moment de sa chute, s'empara de tous les esprits dans les journées de juillet.

Manuel n'a pu voir que des yeux de la pensée le triomphe du peuple; mais il l'a vu comme un évènement infaillible. Benjamin Constant existait encore à l'époque des trois grandes journées: elles marquent un des plus beaux moments de sa vie. Sortant d'une opération cruelle, ne pouvant ni trouver de voiture ni se soutenir seul, il eut la force de s'arracher à son lit de douleur, aux prières de sa femme et de ses amis, pour venir à pied de la campagne à Paris, où force lui fut de franchir les barricades. „Je mourrais de désespoir, disait-il, si une „seule voix pouvait m'accuser d'avoir manqué à l'appel des amis „de la liberté, qui m'attendent.“

Écrivain d'une haute distinction, nourri de longues études politiques, dialecticien habile, improvisateur plein de ressources, athlète exercé à toutes les luttes parlementaires, n'ayant plus, en quelque sorte, d'autre vie que celle de la tribune, avide de popularité comme d'une jouissance qui surpassait toutes celles que sa réputation lui avait données dans la société où régnait madame de Staël, Benjamin Constant était devenu par ses services un homme nécessaire, indispensable; ses ennemis mêmes n'auraient pas conçu que, vivant, il ne siégeât point dans une chambre de députés. Sans pouvoir être comparé à Mirabeau, l'un de ces hommes irréparables dont le poete Le Brun parle

dans son Ode à Buffon, Benjamin Constant laissa aussi en mourant, dans l'assemblée, une place que personne ne pouvait remplir. C'est là son plus grand éloge et le sentiment qui domina tous les esprits pendant ses funérailles.

Une partie de la garde nationale, la chambre des Députés, un assez grand nombre de Pairs, tous les écrivains politiques, des aides-de-camp du roi, le conseil des ministres, les vainqueurs de juillet, tous les hommes qui ont ou qui attendent un nom dans les lettres, une foule de ces jeunes gens des écoles, pour lesquels il avait montré tant de sympathie, qu'il avait courtisés peut-être à la tribune, la présence de la foule répandue sur la route depuis le faubourg Saint-Honoré jusques à l'entrée du cimetière du Mont-Louis, donnèrent un air imposant à cette cérémonie, où le gouvernement et le peuple concouraient à honorer un talent supérieur. Entre beaucoup de mots qui me frappèrent par leur caractère de naïve originalité, je me rappelle ceux-ci que j'entendis sortir de la bouche d'un artisan qui marchait à côté de moi dans le cortège: „Eh bien, mon-„sieur, qu'on veuille avoir de pareilles funérailles pour un roi, „on ne pourra par les obtenir; cela ne se commande ni ne „s'achète. Que voulez-vous? Benjamin Constant était notre „député, il nous a bien servis, nous le récompensons de même; „c'est juste. Allez, monsieur, le pareil de cet homme-là man-„quera long-temps.“ Il s'éleva quelque tumulte aux funérailles de Benjamin Constant; les étudiants de nos grandes écoles, pleins de cet enthousiasme qui est une qualité comme un défaut de leur âge, voulaient décerner d'eux-mêmes les honneurs du Panthéon à l'orateur qu'ils s'étaient accoutumés à regarder comme le représentant de la jeunesse; ils cédèrent à la voix et aux conseils d'un magistrat éloquent qui commandait au nom de la loi.

Je ne parlerai des funérailles du vénérable La Rochefoucault-Liancourt, l'ami de Louis XVI et le père des pauvres, que pour rappeler un admirable exemple de piété reconnaissante dans la jeunesse, et une profanation du cercueil qui ne peut s'expliquer que par cet *esprit d'imprudence et d'erreur* . . . .

Dieu veuille long-temps encore nous épargner la douleur d'avoir à conduire au terme fatal les dépouilles de quelqu'un des grands citoyens qui nous restent après tant de coups frappés dans nos rangs par la mort ! Mais il est des funérailles que nous devons souhaiter de célébrer, parce qu'elles n'annonceront aucune nouvelle perte pour la patrie; je veux parler des funérailles de Napoléon. Les cendres du grand homme du siècle ne doivent pas rester en exil au fond des mers de l'Asie. Un jour, quand nos discords seront apaisés, quand la France ne sera plus distraite d'une grande pensée religieuse par le puissant intérêt de son salut, un jour les cendres de Napoléon reviendront sur les bords de la Seine, comme il l'avait demandé avant de mourir. Puissé-je voir l'aurore de ce jour expiatoire, et obtenir l'honneur de prononcer quelques paroles sur le cercueil dépositaire des restes sacrés qui viendront s'emparer à jamais d'un asile dans la terre natale.

P.-F. TISSOT.

UNE VISITE A CHARENTON.

Sur les bords de la Marne, à égale distance des jolis villages de Saint-Maur et de Saint-Mandé, au milieu de vastes jardins bornés au nord par le parc de Vincennes et qui dominent les plaines fertiles de Maisons et d'Ivry, s'élève une masse de bâtiments irrégulièrement groupés, dont l'aspect rappelle le souvenir de ces grands édifices élevés autrefois à la religion par le génie de la solitude. Une longue avenue plantée d'arbres dont les branches convergent en arceaux, et que suit le courant d'un des bras de la Marne, y conduit le promeneur qui s'égare de ce côté. Veut-il en explorer les entours? un pont léger lui ouvre l'accès d'une île formée par la rivière, et dont les contours gracieux offrent les perspectives les plus pittoresques. Un épais gazon, des bosquets de bouleaux et de peupliers en décorent les longues sinuosités. Quel est donc ce séjour riant? C'est le *Bedlam* de la France; c'est ce qu'on appelle la Maison royale de Charenton; c'est l'asile de la plus déplorable des infirmités humaines. C'est là que, sous l'influence de tous les genres de délire que peut enfanter l'altération des facultés intellectuelles, parlent, agissent, se meuvent, d'une manière plus ou moins désordonnée, près de cinq cents malheureux des deux sexes devenus étrangers aux sentiments de la nature, aux douces affections de l'âme, aux bienséances

sociales; isolés de leurs proches, de leurs amis, de leurs intérêts les plus chers; qu'une guérison incertaine peut rendre à la société, mais que l'inefficacité des moyens de l'art peut condamner à une séquestration sans fin.

Gens du monde, qui, au milieu des soucis des affaires, des préoccupations de la politique, de l'enivrement des plaisirs, donnez quelquefois une pensée au malheur de vos semblables; qui vous êtes dit par hasard qu'il existe dans le monde des êtres privés du plus noble attribut de l'humanité, de la raison; réduits à l'état d'automates, si ce n'est pis encore; vous avez cherché peut-être à vous faire une idée de l'aspect que devait présenter la maison de Charenton; et comme la folie ne se peint ordinairement à l'imagination qu'accompagnée de tous les symptômes de la violence ou de l'abrutissement, vous vous êtes représenté les malheureux aliénés, gémissant dans des cachots, traînant des chaînes peut-être, et maudissant l'existence, ou bien encore abandonnés à la brutalité d'un instinct perverti. Rassurez-vous: rien ne ressemble moins à ce tableau que l'intérieur de la maison de Charenton. Vous entrez, et dès les premiers pas que vous faites dans son enceinte, vous êtes frappé de l'ordre, de la tranquillité, des soins de propreté qui président à tous les services; rien ne blesse vos regards, n'affecte d'une manière pénible votre sensibilité; aucun bruit étrange, aucun mouvement insolite ne vous avertit de la maladie des habitants de ce séjour; ce sont, à la vérité, des prisonniers, mais leur prison est si douce! Là, point de ces gardiens à mine rébarbative, à la parole saccadée, au geste brusque, à l'œil terne. Tous les gens de service, à commencer par le concierge, sont polis, complaisants, empressés à se rendre agréables. A-peine avez-vous franchi la cour, que vous avez déjà fait connaissance avec une partie des pensionnaires; car, chemin faisant, vous en avez rencontré au moins une douzaine circulant dans les corridors d'un pas grave et monotone. Ce sont des aliénés tranquilles, qui vont partout, jusque dans l'appartement du directeur; passant de la chapelle au billard, du billard dans les jardins; fumant, prisant, lisant le journal comme vous et

moi, espèces de privilégiés de la maison; mais ce privilège n'est point une préférence, ils ne le doivent qu'à leur douceur habituelle, et au sentiment d'humanité qui porte les chefs de l'établissement à accorder aux malheureux aliénés toute la liberté compatible avec leur sûreté personnelle et celle d'autrui. Ceux-ci sont assez généralement taciturnes, sans être pourtant mélancoliques. Quelques-uns toutefois se montrent empressés d'aborder les étrangers. L'un d'eux demandait dernièrement à quelqu'un s'il revenait de Paris, s'il y avait toujours des émeutes, et il a ajouté: Vos Parisiens sont donc *fous*. Un autre allait demandant partout le journal, pour lire, disait-il, le discours de M. le duc de Fitz-James sur la pairie: en vérité j'ai vu dans le monde des gens qui m'ont paru plus fous que ceux-là. Il y a du vrai dans ce mot de Walter-Scott: Les fous sont ceux qui n'ont qu'un genre de folie. Ce sont ceux-ci qu'on enferme; les autres vont au spectacle, à la bourse, dans les maisons de jeu; ils fréquentent les salons, les promenades publiques, et entretiennent des actrices.

Les aliénés moins tranquilles que ceux que je viens de vous dépeindre, et qui exigent conséquemment une plus grande surveillance, ne sont pas absolument enfermés; ils se promènent dans les jardins, mais seulement à certaines heures du jour, et sous la conduite d'infirmiers qui ne doivent pas les perdre de vue. Quelques-uns, pour lesquels les familles font la dépense d'un domestique particulier, vont même, ainsi accompagnés, faire des promenades au dehors de l'établissement.

La folie offre ici une foule de variétés: l'un se croit roi, empereur; il se promène gravement, parle de sa puissance, dispose de millions, et vous demande deux sous pour acheter du tabac. Celui-ci est propriétaire de vastes domaines; la maison lui appartient; elle ne se soutient que par ses largesses. C'est sur les sens de quelques autres qu'agit la folie; l'un a dans sa chambre un amas de petits cailloux qui sont à ses yeux autant de diamants et de pierres précieuses. Il a déjà payé avec cette monnaie, sous le règne de Louis XV, quinze cents millions de dettes de l'État; il a des conférences avec

le capitaine Cook, et se vante des conseils qu'il a donnés à l'empereur Auguste. Tout s'embellit aux yeux d'un autre, à la faveur du prisme d'une imagination exaltée: la couleur jaunâtre des murs de sa chambre lui paraît une dorure précieuse; il voit dans une tache de graisse qu'un accident a imprimée sur la muraille d'un corridor, une peinture antique du plus grand prix; il serre précieusement dans sa poche, sous une demi-douzaine d'enveloppes de papier de soie, un tesson de faïence, qu'il prend pour un lapis-lazuli; il a daigné me faire cadeau d'une coquille d'escargot, en me vantant pendant un quart d'heure le fini de cette pierre antique. Celui-ci est en conversation suivie avec la roue d'un moulin voisin dont il traduit les cris aigus en paroles humaines. Pour celui-là, sa montre est un oracle: elle lui parle, lui fait des confidences, l'avertit des complots de ses ennemis; c'est d'après les conseils malveillants de cet interprète de la vérité qu'il battait sa femme avant qu'on l'amenât à Charenton. Quelques-uns sont poursuivis par des voix qui les menacent, qui les forcent de leur obéir. Ces illusions affectent quelquefois tous les sens: la vue, l'ouïe, le goût, le tact. On se sent frappé; on ne respire que de mauvaises odeurs; les aliments donnent au palais une sensation désagréable, inconnue; les objets revêtent mille formes fantastiques. Il est un pensionnaire de la maison qui voit dans les nuages toute la représentation de la révolution française. Un autre soutiendra qu'on sature ses aliments de substances malfaisantes et désagréables au goût. Celui-là affirme qu'il est toutes les nuits frappé de coups de bâton sur la tête et sur les reins. Un troisième écrit sous la dictée de l'archange saint Michel, et se qualifie quatorzième apôtre. Beaucoup se croient poursuivis par la police, victimes de ses complots, ou s'imaginent qu'on en veut à leurs jours. Eh bien! tous ces aliénés circulent, avec la simple attitude de gens désœuvrés, passant les uns à côté des autres, sans s'occuper de leurs voisins, préoccupés qu'ils sont de l'idée qui les domine; les uns taciturnes, les autres gais, quelques-uns polis, obséquieux, chacun voyant la folie des autres et restant aveugle sur la sienne.

La monomanie bien caractérisée est rare chez les aliénés. Il n'y en a, à bien dire, qu'un seul dans la maison de Charenton qui offre, d'une manière bien marquée, les caractères de ce genre de folie; mais c'est dans l'espèce un type. Parvenez à le distraire du sujet de son délire, vous verrez un homme posé, causant bien, enchaînant à merveille ses idées, tirant de tous les principes des conséquences logiques; du reste, homme du monde, de bonnes manières, au courant de tout. Eh bien! cet homme, depuis dix ans, n'a pas pu s'ôter de l'esprit une maudite histoire de vol de fourrages sur laquelle il divague sans relâche. Il a fait à la main plus de deux mille exemplaires de cette histoire; il l'a envoyée à sa blanchisseuse écrite sur ses caleçons, sur le dos de ses gilets; il distribue aux dames des éventails sur lesquels il la résume en distiques. Il l'écrira sur vos gants, dans la coiffe de votre chapeau, s'il les trouve à sa portée; tant il sent le besoin de faire pénétrer ce qu'il appelle la vérité sur cette épouvantable histoire, dans laquelle il se croit victime de la cupidité d'administrateurs et de juges criminels. Convenons-en, voilà des fous qui ne sont pas bien malheureux, et c'est le plus grand nombre: mais il en est que la fatalité de leur maladie a placés sous l'influence d'un plus sombre délire; je veux parler des mélancoliques, et, parmi ces derniers, de ceux qui sont portés au suicide. C'est un affligeant spectacle que celui qu'offrent des êtres continuellement plongés dans une sorte de stupeur qui les rend insensibles à tout ce qui se passe autour d'eux; concentrés, n'exécutant que des mouvements en quelque sorte automatiques, ou bien ne prêtant à ceux qui les entourent que des intentions malveillantes, sinistres; ne recevant leurs soins les plus affectueux qu'avec méfiance et terreur, et leur imputant à crime les œuvres les plus charitables. Ces aliénés sont les objets d'une surveillance des plus attentives. Ceux chez lesquels la manie du suicide s'est développée sous l'influence des idées religieuses, ou de la fausse conscience de crimes imaginaires, ne doivent pas être perdus de vue un seul instant. Il semble que leur intelligence, sur tout autre point pervertie, se soit

concentrée dans la recherche des moyens de se détruire; tant ils montrent quelquefois d'astuce à tromper la vigilance de leurs gardiens, ou d'imagination à se procurer des instruments de destruction. Faut-il conclure de ce besoin de s'ôter la vie qu'elle leur soit devenue insupportable? Les personnes qui ont observé les aliénés ne le pensent pas. Dans cette impulsion qui le précipite irrésistiblement vers ce dénoûment tragique, elles ne voient qu'un mouvement instinctif de la même nature que celui qui, dans l'état de raison, nous fait choisir les moyens de nous conserver; et cette opinion n'est-elle pas confirmée par les raisons que quelquefois accusent les aliénés revenus à eux-mêmes, pour justifier leurs intentions? C'était, chez une religieuse que j'ai vue à Charenton, sainte et irréprochable fille, la conviction qu'elle était vouée à la damnation; ainsi la crainte de l'enfer la déterminait à s'y précipiter, car elle avait la conscience que c'était un crime de se donner la mort. Chez d'autres, c'est l'idée de concourir à l'accomplissement d'un ordre de choses qu'ils ont rêvé; de procurer à quelqu'un envers qui ils se croient obligés, un bien imaginaire. Chez quelques-uns, ce sont des motifs encore plus frivoles. Manquent-ils leur coup, il n'aspirent qu'à recommencer. Je le crois fermement, la manie du suicide, chez les aliénés, ne prend point sa source dans cette agonie morale qui porte quelquefois à se détruire des hommes en jouissance de la plénitude de leur raison; elle est le résultat d'un instinct délirant, d'une aberration des sens; c'est l'effet, quoique moins spontané, de cette impulsion à laquelle obéit un malade dans un accès de fièvre chaude en s'arrachant de son lit pour se précipiter par la fenêtre. Autre remarque: la sensibilité physique diminuant en raison de l'excitation cérébrale, au paroxisme de cette excitation, la douleur peut devenir nulle, se transformer même en une sorte de bien-être, et ne plus opposer à l'instinct qu'un frein inutile. On a vu en effet des aliénés se faire d'horribles mutilations; se scier la gorge avec des instruments à-peine tranchants, avec un morceau de fer-blanc par exemple, et ne donner non-seulement aucun signe de souffrance, mais manifester comme une sensation

de plaisir. Les cris, ces cris qui semblent exprimer la terreur, ne sont pas plus un indice de ce sentiment, chez les aliénés qui les profèrent, que les tentatives de suicide ne sont, chez d'autres, une présomption de souffrances morales ou physiques. C'est encore une impulsion toute machinale; et ce qui porte à le croire, c'est leur retour à-peu-près réglé; c'est leur incohérence avec l'action ou la parole qui les suit. Si cette théorie est trompeuse, laissez-moi mon erreur; il m'est doux de croire que, si les aliénés sont privés des douceurs de la vie intellectuelle, ils n'ont pas du moins le sentiment de leur malheur. Ne me détournez pas de l'idée que leurs proches, leurs amis, et ceux qui leur donnent les soins dont ils ont besoin dans leur déplorable infirmité, sont plus à plaindre qu'eux; car au moins je puis me dire que le sentiment pénible que doivent éprouver ceux-ci est adouci par la réflexion qu'eux aussi pourraient être privés de ce noble attribut de la raison, et qu'ils ont encore des actions de grâce à rendre au ciel de le leur avoir conservé.

La *monomanie*, la *lypémanie* (idée fixe triste), la *manie*, qui ont fait jusqu'ici l'objet de mes observations, ne sont que des caractères distinctifs de la folie, dont la *démence* est le type. On peut guérir de la *monomanie*, de la *lypémanie*, de la *manie*; on ne guérit pas de la démence, qui est ordinairement le signe d'une folie invétérée. Dans toutes les autres variétés de l'aliénation mentale, on conserve une portion de discernement; on raisonne à tort et à travers; on peut même conserver la faculté d'enchaîner ses idées, tout en partant de bases fausses. Dans l'état de démence, l'incohérence des paroles, des actions, est complète; les sens sont pervertis comme l'intelligence: on n'a plus que des mouvements instinctifs; l'homme est réduit à l'état de machine. Il y a encore un état pire, s'il est possible: c'est celui où la folie se complique de paralysie. Cette paralysie des aliénés, qui atteint rarement les femmes, est commune chez les hommes; elle détermine un affaiblissement général des organes, et amène infailliblement la mort. Les progrès en sont plus ou moins prompts. Il est rare qu'on vive en cet état plus de deux ou trois ans. Laissons ces tristes et

affligeantes définitions. Revenons au train de vie des aliénés. On pense bien que, dans un établissement comme la maison de Charenton, le premier établissement de l'Europe dans sa spécialité, tous les malades dont j'ai parlé ne sont pas confondus. Quoique les bâtiments, la plupart fort anciens, ne se prêtent pas, autant qu'on pourrait le désirer, au classement rationnel des malades, on a grand soin, si l'on ne peut y établir autant de divisions qu'il y a de genres de folie, de ne réunir que des analogues. Ainsi les malades tranquilles sont soigneusement séparés des malades agités; les convalescents, des malades en traitement. Les bâtiments destinés aux hommes sont disposés en dortoirs, en infirmeries et en chambres particulières. Cette disposition est indispensable; car la plupart des aliénés ne pourraient pas être abandonnés à eux-mêmes dans une chambre, à moins qu'ils n'y fussent surveillés par un domestique particulier dont peu de familles peuvent payer la dépense. Il y en a quelques-uns dans cette catégorie: ce sont en général des personnes riches, titrées même, qui, après cinq ou six mois de traitement, peuvent être rendues à la société, ou des incurables destinés à en rester séparés; mais que les soins, les égards dont ils sont l'objet, les distractions qu'ils trouvent dans l'établissement ont attachés à ce séjour. Il en est qui, depuis quinze ou vingt ans accoutumés au train de la maison, regarderaient comme un malheur de la quitter.

Les hommes sont beaucoup plus nombreux que les femmes dans la maison de Charenton. Il n'en faut pas conclure que la folie soit moins commune chez les personnes du sexe; les nombreuses observations recueillies par M. Esquirol, qui a consacré sa vie à l'étude de l'aliénation mentale, qui a visité presque tous les établissements de l'Europe destinés au traitement de cette maladie, accusent au contraire une supériorité dans le nombre des femmes aliénées comparativement à celui des hommes. Ici la proportion inverse s'explique par cette circonstance, que les militaires, les marins et les invalides, officiers et soldats, atteints d'aliénation mentale, sont envoyés par M. le ministre de la guerre et de la marine dans la maison de Charenton, pour y être trai-

tés aux frais de leurs départements respectifs. En déduisant ces pensionnaires de la population mâle de l'établissement, on serait, à la vérité, encore au-dessus de la population des femmes; mais cette différence n'infirme point le résultat des observations de M. Esquirol; elle provient de ce que les femmes aliénées étant en général moins difficiles à contenir que les hommes, bien des familles peu aisées s'obstinent à leur donner, dans leur propre maison, des soins nécessairement inefficaces. Cette disproportion, qui n'a pas été prévue, fait que les femmes sont mieux logées à Charenton que les hommes; elles sont aussi plus délicates, plus occupées des détails de la vie, et sous ce rapport un peu de préférence leur est peut-être due. La maison de Charenton en contient environ cent quatre-vingts; elles occupent des bâtiments entièrement séparés; elles ont leurs jardins, leurs promenoirs particuliers. L'un de ces bâtiments, construit il y a cinq ans, nous a semblé réaliser tout ce que la philanthropie la plus exigeante pourrait attendre des chefs d'un pareil établissement en faveur des infortunées que le sort a réduites à y être enfermées: belle exposition, perspective agréable, architecture riante, décoration simple, mais élégante, propreté minutieuse; tout concourt à donner à ce bâtiment un aspect propre à rassainir les sens de celles qui l'habitent. Les chambres sont telles qu'on pourrait les désirer dans une maison de campagne dont l'aisance aurait fait les dispositions; les dortoirs, ne contenant pas au-delà de douze lits, sont vastes et soigneusement cirés; le poli jaunâtre de meubles de noyer s'harmonise merveilleusement avec la blancheur éblouissante du calicot qui garnit les couchers. Les réfectoires, le salon de travail, la salle de bains, les vastes portiques, ne laissent rien à désirer. Les habitudes de propreté, une certaine tranquillité sont les conditions nécessaires pour être admises dans ce bâtiment, où sont ordinairement logées les convalescentes. Une agitation extraordinaire se manifeste-t-elle chez une malade, et fait-elle prévoir un accès, elle est à l'instant retirée de ce quartier, presque toujours à son grand regret; l'accès passé, elle y revient; et comme les aliénés peuvent, jusqu'à un certain point, réprimer

leurs mouvements, la crainte de quitter ce que ces dames appellent le château, ou le désir d'y revenir, a prévenu ou abrégé plus d'un accès.

Chose remarquable, la population des femmes quoique beaucoup moindre que celle des hommes, offre pourtant beaucoup plus de malades violents, furieux même, qu'il n'y en a parmi ces derniers. Une douzaine de femmes sont dans le cas d'être habituellement contenues, à cause de leurs violences, tandis que, parmi les hommes, on en compte à-peine trois ou quatre à l'égard desquels on soit obligé de prendre cette précaution. Il en résulte, en somme, que, sur près de cinq cents malades que renferme l'établissement, il n'y en a pas plus de quinze à seize dont la violence exige des moyens de répression. Ce résultat est le prix des soins, des égards dont ils sont l'objet, de la douceur inaltérable avec laquelle ils sont traités, de la sage liberté qu'on leur accorde: car rien ne serait plus aisé que de faire de tous les pensionnaires de la maison autant de furieux: il ne faudrait pour cela que se départir des principes d'humanité qui président à l'administration de l'établissement. Au reste, les moyens de répression dont j'ai parlé, consistent à les vêtir de ce qu'on appelle la camisole, espèce de blouse en grosse toile, dont les manches plus longues que les bras se croisent par devant et s'attachent par derrière, et, si ce moyen ne suffit pas, à les fixer ainsi vêtus dans un grand fauteuil de malade bien rembourré et pourvu de courroies qui les retiennent par les bras. Nous avons vu ainsi retenues dans des fauteuils, des femmes élégantes qui ont fait le charme des salons; de jeunes et jolies personnes qu'on a pu admirer, qu'on admirera peut-être encore dans les cercles dont elles ont fait l'ornement; des mères qui idolâtraient leurs enfants et qu'il a fallu séparer d'eux, pour qu'elles n'en fissent pas les victimes de la manie du meurtre qui s'était emparée d'elles. On suffoquerait de pitié en voyant en cet état des femmes qui ont vécu dans des habitudes d'élégance et de délicatesse, si l'on pouvait les croire condamnées à y passer le reste de leurs jours; mais l'excès de l'agitation, l'acuité du délire n'excluent pas les chances de guérison, bien

au contraire; et ces sortes de malades sont, sauf quelques exceptions, rendues à la société, après un traitement plus ou moins long.

Le chiffre des guérisons a toujours été comparativement très-élevé dans la Maison de Charenton; mais il a dépassé, en 1830, toutes les proportions constatées jusque-là. D'après les relevés officiels recueillis dans l'établissement, il y est entré, dans le cours de cette année, cent quatre-vingt-six malades, parmi lesquels cent et un reconnus incurables au moment de leur entrée, d'après les renseignements fournis par les familles elles-mêmes et consignés dans les régistres de la maison, incurabilité résultante soit de leur âge, soit de l'ancienneté de leur maladie, soit encore de ce qu'ils offraient les symptômes d'une paralysie plus ou moins avancée; ce qui réduit à quatre-vingt-cinq le nombre des malades mis en traitement. Soixante sont sortis guéris, c'est-à-dire un peu moins des trois quarts. On n'avait pas encore obtenu des résultats si satisfaisants. Affreuse maladie! que l'on en guérisse au moins, que nous le sachions, que nous en soyons bien persuadés, pour ne pas devenir fous à la terrible pensée qu'un saisissement violent, une terreur profonde, un chagrin trop vivement senti, un revers subit de fortune, une commotion sociale, ou seulement une congestion au cerveau, peut nous priver de cette raison dont nous sommes si justement fiers. J'ai oublié l'amour, cette passion fougueuse, dans l'énumération des causes de la folie! Et pourtant combien de victimes n'a-t-elle pas précipitées dans les maisons de fous?

Quelle est cette jeune et ravissante fille à la démarche à la fois hardie et voluptueuse, dont la belle voix jette aux vents des préludes brillants; qui croit s'être parée pour le bal en mêlant à ses blonds cheveux une vile paille que les pieds ont foulée, et en ajustant sur ses blanches épaules un chiffon souillé d'ordure; qui prend des attitudes théâtrales, déclame avec un accent passionné, s'interrompt pour figurer les pas de la danse du châle, puis s'échappe en poussant un cri douloureux qui vous glace? Il y a peu de temps qu'elle brillait dans le monde, qu'on enviait un de ses regards; beauté, talents, fortune, tout ce que

les hommes estiment, elle pouvait le donner. Elle aima; elle se crut aimée; elle fut trahie. Le chagrin n'a pu altérer ses charmes; il a tué sa raison.

Il y a dans la maison de Charenton deux choses curieuses à observer: le salon où se réunissent le soir les pensionnaires des deux sexes, et la table de l'administration. A cette table, qui est de soixante-dix couverts et qui est présidée par le directeur, sont admis les employés du service administratif, les médecins, les élèves en médecine, quelques dames attachées à l'établissement par leurs fonctions, et environ une quarantaine d'aliénés des deux sexes; ceux-ci, quand ils sont de première classe, ont le droit d'y venir tous les jours, et deux fois par semaine quand ils sont de la deuxième classe, autant toutefois que leur état mental le permet. L'institution de cette table, est utile en ce que les aliénés convalescents et ceux qui sont tranquilles, y trouvent une diversion aux habitudes un peu monotones de la maison, un ordre qui leur impose l'obligation de s'observer, de se contraindre au besoin, et aussi une communication récréative avec les employés de la maison. L'admission à cette table est considérée par les malades comme une faveur, et le désir de l'obtenir, la crainte d'en être privé, sont pour eux un frein qui les retient dans ceux de leurs mouvements qui ne sont pas par trop impératifs; car il faut bien reconnaître que dans beaucoup de cas, les aliénés peuvent réprimer jusqu'à un certain point leurs volontés. Le logement au château pour les dames, l'admission à la table du directeur pour tous, sont deux puissants auxiliaires des médecins. Les gens du monde auront peine à concevoir qu'à une table de soixante-dix personnes, au nombre desquelles sont quarante aliénés, il soit possible de s'entendre, qu'un certain ordre puisse y être maintenu. C'est pourtant plus que de l'ordre qui y règne; c'est du silence, de la décence, de la tenue. Il n'appartient qu'aux gens qu'on appelle raisonnables, de faire à table un bruit étourdissant, de s'y livrer à des disputes à propos d'opinions politiques ou littéraires, et de casser les verres, quand ils se sont échauffés par le vin ou par de vaines querelles.

Quant au salon, c'est encore une faveur d'y être admis, et cette faveur est le prix d'habitudes calmes, d'une certaine soumission aux règles de la maison, d'un certain respect pour les convenances. Il s'ouvre immédiatement après le dîner; c'est-à-dire à sept heures; il ferme à neuf heures et demie. Les deux sexes y sont admis sous la surveillance de préposés de l'établissement. Un piano y est à la disposition des pensionnaires, et il est rare qu'il ne se trouve pas parmi eux quelque musicien ou musicienne, qui en parcoure les touches avec plus ou moins de talent, ou qui unisse à ses accords les modulations d'une voix exercée. Tandis qu'une partie de la société est groupée autour de l'instrument, et prête l'oreille à la romance ou à la sonate qui la captive; une partie de boston ou de whist s'arrange dans un autre coin du salon; plus loin, deux champions s'attaquent aux échecs ou se défient au trictrac; des conversations particulières s'engagent d'un autre côté. La politique s'y mêle quelquefois; il y a à Charenton, comme à la Chambre des Députés, une majorité et une opposition. Dans celle-ci figurent deux ou trois carlistes; l'un d'eux, pensionnaire de troisième classe, et qui n'a pas le droit de venir à la table de l'administration, présenta le jour de la Saint-Charles une requête au directeur, à l'effet d'y être admis en l'honneur de la fête du *roi*. Le directeur écrivit en marge de la demande: Accordé pour la Saint-Philippe. Ici un vieux militaire qui a fait toutes les campagnes de la révolution et de l'empire, et qui se croit sans-cesse attaqué par une douzaine de soldats anglais, raconte ses exploits, en assaisonnant son récit de mainte apostrophe contre la Grande-Bretagne. Là un ecclésiastique, dans le costume de son ordre qu'on n'a pas pu parvenir à lui faire quitter, récite un sermon sur l'assoupissement de l'âme, et s'interrompt pour régaler ses auditeurs d'épigrammes contre Napoléon, qu'il appelle des chefs-d'œuvre de sarcasme et d'ironie. Plus loin, un ancien auteur de vaudevilles développe le plan d'une tragédie; un petit homme à redingote boutonnée jusqu'au menton, le chef couvert d'une petite perruque qui en dessine les contours comme une calotte de prêtre, s'informe des

besoins de ceux qui l'entourent ou des malheureux qu'ils pourraient connaître, et il leur distribue gravement des dessins de sa façon, dont il a toujours ample provision, et qu'il croit d'un prix inestimable. Ces dessins qui représentent invariablement une procession de capucins dessinés dans le style des statues de pierre qui décoraient l'architecture du douzième siècle, sont, entre ses mains, une source de richesses inépuisables. Il a la conscience que c'est avec le produit de leur vente que se soutient la maison de Charenton, et il travaille alternativement, avec un zèle que rien ne peut refroidir, pour les besoins de la cuisine, du mobilier, de la pharmacie, etc., etc. Cet homme, avant d'avoir perdu la raison, était un estimable littérateur. Cet autre, qui n'a que quatre pieds et demi de haut, qu'une gibbosité des plus marquées n'empêche pas de se croire un Apollon, et prince du sang par-dessus le marché, se pavane dans l'amour qu'il a conçu pour une belle et auguste princesse. Les employés de la maison reçoivent régulièrement, une ou deux fois par semaine, des lettres de faire part de son prochain mariage avec cette princesse*). Il adresse au Directeur l'injonction de

*) Il faut lire les lettres de quelques aliénés pour concevoir jusqu'à quel point leurs idées sont perverties par la maladie. J'en copie quelques-unes dans le but de fournir un sujet d'observations de plus aux personnes qui étudient, sous le rapport philosophique, l'aliénation mentale.

I[re]. „Depuis vingt ans je demeure à Charenton qui est de fait „près de s'écrouler. Au milieu de ce péril, nous n'avons pas le „sou, et je ne puis compter, pour toute ressource, que sur le „lapis de cette citadelle. Je ne reçois point de nouvelles de ma „chère épouse, Louise de Bourbon, ni de mesdames ses six sœurs „de Bourbon Alcazaris, ni de ses sept sœurs de Saint-Albain. „Jusqu'ici j'ai sauvé Charenton... Mais quel péril, grand Dieu! „Je suis ici sans l'ombre même d'autorité, et pourtant on veut „s'emparer de cette clé du monde, afin de se rendre maître du „monde même. Ma mère de Montmorency, mon père de Barte, „fils de la reine, sont morts. Mon frère le jeune est mort. Les „ordres du congrès de Rastadt sont méprisés. Daignez me donner „vos ordres suprêmes, etc., etc.“

faire les dispositions nécessaires dans le parloir de la maison, qu'elle a choisi pour sa résidence. Ainsi l'ordonne *le prince*

Cette lettre est adressée à sa hautesse le grand seigneur souverain à la cour ottomane.

IIe. „Les proclamations continuelles de la troupe française, „ainsi que de l'intérieur de la France, qui m'a reconnu son em- „pereur légitime, ainsi que l'ont fait les puissances étrangères, „m'étonnent du peu de soumission de ceux qui en sont les chefs. „Déjà le général Compan a passé à la Russie . . . . Dites-moi „pourquoi? Les napoléonistes, dont les années 1811, 1812 et 1813 „nous ont fourni matière à réflexion, ont encore osé reparaître en „France. Je le sais, monsieur le ministre. La conduite du fils „de l'ex-Charles X, malheureux depuis trente ans, ne lui plaît „pas. Veillez à ce que vous avez à faire; je vous donne un avis „positif. La France est malheureuse. Quoique reconnu roi d'An- „gleterre, j'aime la France.

Signé, Charles, fils de Charles X."

IIIe. „Bonne princesse et adorable amie,

„Aujourd'hui j'ai l'honneur de vous supplier d'agréer qu'il me „soit permis de vous entretenir respectueusement de mes hom- „mages, de ma fidélité, de mon amour. Vous m'êtes toujours „bien chère; vous m'êtes toujours bien précieuse Votre empire, „c'est l'empire des charmes et de la beauté; c'est l'empire des „grâces et de la douceur; c'est aussi le règne de la candeur, de „la constance, de l'aménité, de la franchise, de l'innocence, de la „vérité, de la vertu. Notre mariage arrêtera pour toujours notre „bonheur, et la France et nos amis, qui nous contemplent, procla- „meront nos louanges, notre alégresse. LL. MM. Alexandre-le- „Grand, empereur de toutes les Russies, Frédéric-le-Grand, roi „de Prusse, et LL. MM. Léopold, empereur d'Allemagne, Georges „et Wellington, rois d'Angleterre, m'ont donné leur parole d'hon- „neur que notre dynastie jouira à perpétuité de la gloire, de la „splendeur, de l'opulence qui lui appartiennent éminemment d'après „tous les droits de la noblesse et de la naissance, etc., etc."

IVe. „Mesdemoiselles Virginie et Caroline sont priées de se rap- „peler le soussigné d'autre part pour des raisons sociales antiques „et nouvelles.

„Tel qu'un oiseau mouche
„Lui-même se couche;
„Mais il ne dort pas
„Chez Maupas.

de Bourbon croix de Saint-Louis, du reste le meilleur prince de toute la chrétienté, affable, poli, obséquieux même, et déposant volontiers sa dignité pour n'être plus qu'un simple citoyen.

L'énumération de tous les genres de délire qui se mani-

,,Autrefois l'haleine des plus légers zéphyrs
,,Se mêlait à ses soupirs;
,,Mais aujourd'hui Mélanie et Athalie
,,Sont, je crois, retournées en Italie.
,,Puisse le fleuve du Rubicon
,,Ne pas submerger ce pauvre garçon!
,,Car, auprès de jeune et gente demoiselle,
,,L'Amour, ce tendre enfant, revient avec l'hirondelle
,,Dans le jardin de Charenton,
,,Au salon, sur l'Hellespont.
,,Heureuse poésie, toi qui vivifie tout ce qui a vie,
,,Ravifie aussi toutes les Sophies et les philosophies,
,,Jusque dans le temple de Charenton,
,,Et sur le tabernacle de Caton."

V^e^. ,,Contre eux des *scélérats* titrés font des lois ...! mettant ,,tout le monde à leur poursuite et à celle des électeurs *butors*. ,,Le roi aurait une force majeure invincible!!!

,,Je joins ici un manuscrit pour nous assurer des députés de la ,,*noire* intrigue; il porte ce titre:

,,*La Taxe correctionnelle ou l'Impôt tranchant et économique imaginé pour disposer le peuple paisible aux amusements publics.*

,,Cette *cote* doit entrer au sac du grand procès des *conjurés!* ,,Les imposés rempliront le rôle efficace de la *Dynastie* nouvelle... ,,bagatelle non coûteuse pourtant de *Brutus!* vous m'entendez ,,bien."

VIe. ,,Hier sur les sept heures un quart du soir, entendant un ,,certain bruit dans les nues, j'y jette les yeux et j'y vois Dieu, ,,vêtu d'un camelot gris avec des sandales grises, d'un rosé léger.

,,Je suis enlevé et j'ai l'honneur d'entretenir Dieu sur mon lit. ,,Je lui ai parlé environ jusqu'à minuit. Il m'a dit de vous, ,,monsieur le directeur, que vous étiez de sa famille et son proche ,,parent. Il vous recommande que nous en terminions en ce qui ,,concerne le raccommodage de la citadelle de Charenton, où tout ,,périrait sans ressource si l'on n'y mettait promptement la main."

Il y en a qui expriment des idées encore plus bizarres s'il est possible.

festent dans cette réunion, qui pourtant n'offre qu'une faible fraction de la population de la maison, serait trop longue et finirait par devenir fastidieuse. Qu'il suffise de dire que l'on y retrouve, sous l'influence des idées les plus baroques, des hommes qui ont commandé les armées, dirigé les affaires publiques ou de grandes entreprises commerciales. Quel sujet de réflexion pour le philosophe! Connaît-on du moins les causes de la folie? L'art a-t-il des règles certaines pour la guérir? Existe-t-il des moyens de s'en préserver? Nous avons déjà dans le cours de cet article, assigné des causes à la folie, des causes occasionnelles s'entend, telles qu'un profond chagrin, un saisissement, une révolution de fortune, etc. Nous ajouterons que toutes les passions portées à un degré extraordinaire, peuvent, en influant sur les organes, devenir des causes d'aliénation mentale, et que les folies ne sont alors que les passions mêmes dans leurs excès. On pourrait donc jusqu'à un certain point se préserver de la folie, en sachant contenir ses passions dans de justes bornes. On pourrait, par le même principe, se prémunir en partie contre les causes physiques de la maladie, telles que les congestions sanguines, en évitant les écarts de régime de toute nature, qui ne les déterminent que trop souvent. Quant à l'altération même que subit le cerveau des aliénés, elle n'a pas été, que nous sachions, reconnue jusqu'à-présent d'une manière positive. Les nombreuses autopsies qui ont été faites depuis vingt-cinq ans, ont pourtant à-peu-près établi que l'inflammation des méninges (enveloppes du cerveau) est, chez les aliénés, le signe le plus caractéristique de cette altération. L'incertitude qui règne encore, qui règnera probablement toujours à ce sujet, ne répond que trop à cette question: l'art a-t-il des moyens certains de guérir la folie? La science de la médecine est sur ce point comme sur tant d'autres toute conjecturale; mais ses conjectures prennent une grande force de probabilité quand elle agit d'après cette opinion généralement adoptée, nous le croyons, qu'une altération quelconque du cerveau existe dans l'état d'aliénation mentale, et que les moyens physiques, les révulsifs par exemple, aident bien plus la nature que les moyens moraux

dans le traitement de cette maladie. Nous considérons comme un très-puissant auxiliaire de la médecine en pareil cas la séquestration des malades. Dans leur propre maison, au sein de leurs familles, entourés de parents affectueux, de domestiques empressés, leurs volontés deviennent despotiques; dans la crainte de les irriter, un sentiment de déférence ou d'affection commande à ceux qui les approchent une obéissance mal entendue; on va même jusqu'à flatter leur manie; l'exaltation devient alors de plus en plus intense, nourrie qu'elle est souvent par la présence des objets de leur aversion ou de leur sympathie. Faut-il leur administrer des remèdes prescrits? qui osera violenter leur répugnance à s'y soumettre? Dans un établissement spécial, au contraire, environné d'étrangers sur lesquels ils ont bientôt reconnu qu'ils ne peuvent exercer leur empire, et qui ne craignent pas de résister à leurs caprices, une crainte salutaire soumet leur volonté qui s'use en efforts superflus. Soumis, ils deviennent tranquilles, surtout en s'apercevant que cette soumission est payée de bons procédés, d'attentions délicates, et la tranquillité est ce qui leur est le plus nécessaire dans cet état.

J'ai tracé une esquisse bien imparfaite, bien superficielle de la maison de Charenton; mais j'en ai dit assez pour remplir mon but, qui est de donner aux gens du monde une idée juste et positive de ce qu'est cet établissement très-peu connu. Que si l'on y cherche une dissertation scientifique sur la folie, on ne l'y trouvera pas. Je n'ai parlé, je ne pouvais parler qu'en observateur, qu'en philosophe, de cette triste et déplorable infirmité. Ceux qui voudront en savoir davantage sur ce sujet, pourront puiser à des sources abondantes. Les savants ouvrages du docteur Pinel, du docteur Esquirol surtout, qui a fait de l'étude de la folie l'occupation de toute sa vie, et auquel l'humanité doit une réforme radicale dans le traitement de cette maladie, leur offriront une ample moisson d'observations dignes à la fois de l'intérêt du savant et du philosophe. M. le baron Cuvier, dans l'éloge du docteur Pinel, raconte que, grâces aux améliorations introduites par les soins de ce célèbre médecin dans le régime des aliénés, améliorations qui portèrent le calme

dans les loges où s'agitait auparavant la fureur, il est arrivé souvent que des étrangers avaient parcouru presque toute la partie de la Salpêtrière consacrée aux aliénés, et demandaient encore si on ne les y conduirait pas bientôt; tant, dit-il, les malades y sont tranquilles, tant leur existence ressemble à celle des personnes raisonnables. C'est surtout au milieu des malades confiés aux soins de M. le docteur Esquirol*) qui a poussé bien plus loin que son devancier ces améliorations, que des étrangers pourraient demander où sont les fous. Et pourtant combien ne laissent pas encore à désirer sous le rapport des constructions, des divisions et subdivisions les établissements consacrés au traitement de l'aliénation mentale? Mais le défaut d'argent est un obstacle à tout le bien qu'on voudrait faire en ce genre. Ne pourrait-on pas dire à ceux qui en disposent, ce que M. Esquirol disait un jour au célèbre duc de Liancourt qui repoussait une demande qui lui était faite en faveur des aliénés par la nécessité de venir d'abord au secours des prisonniers. „A la bonne heure, monsieur le Duc; mais il ne va dans les prisons que des gens qui l'ont plus ou moins mérité, et nous ne sommes pas sùrs, vous et moi, de ne pas aller à Charenton."

Maurice PAULLY,
DIRECTEUR DE LA MAISON ROYALE.

*) M. le docteur Ferrus, M. le docteur Pariset, ont aussi considérablement perfectionné le régime des aliénés à Bicêtre et à la Salpêtrière. Le premier de ces établissements surtout a reçu, dans ces derniers temps, par les soins de M. le docteur Ferrus, utilement secondés par l'administration des hospices, de notables améliorations.

LES MIGRATIONS
DU PORT SAINT-NICOLAS.

Tout Paris a pu voir, l'année dernière, les malheureux Alsaciens stationnés sur le port Saint-Nicolas. Chacun s'étonnait à l'aspect de ce singulier campement composé de femmes, d'enfants, de vieillards, de familles entières, habitant les charrettes qui avaient servi à les transporter. C'est au Hâvre que j'ai retrouvé, prêts à s'embarquer pour l'Amérique du nord, ces milliers de malheureux émigrants, qui vont demander à une terre étrangère un pain que le sol natal leur refuse. Le cœur se serre à la vue de cette population des bords du Rhin, encombrant les rues et les quais du Hâvre*). La plupart campent en plein air, autour d'une espèce de bivouac où cuit la nourriture commune, due le plus souvent à la charité des Hâvrais; d'autres, déjà embarqués, attendent sur les navires le complé-

*) Je dois à l'extrême obligeance de M. Édouard Corbière les détails que mon court séjour au Hâvre ne m'aurait pas permis de recueillir. J'aime à reconnaître cette obligation contractée à l'égard d'un homme aussi distingué dans les lettres qu'il l'a été dans la carrière maritime. Le *Négrier*, dernier ouvrage de M. Éd. Corbière, qui mérite tout le succès qu'il obtient, justifie la réputation qu'avait value à son auteur le talent avec lequel est rédigé l'un de nos meilleurs journaux de province.

ment de la cargaison. Parmi ces émigrés, on remarque avec peine un nombre considérable d'enfants en bas âge; beaucoup de jeunes filles surtout; çà et là des mères, leur nourrisson au sein; des vieillards des deux sexes, quelques-uns même si âgés, qu'on s'étonne de les voir transporter au loin ce peu de jours qui leur reste à passer sur la terre. Ce spectacle est triste, cependant ces grandes migrations, qui à certaines époques se propagent parmi les peuples comme une maladie contagieuse, sont encore le plus doux de ces remèdes terribles que la Providence semble tenir en réserve pour les opposer à l'accroissement rapide de la population.

Les premiers émigrants que le Hâvre ait vus s'embarquer à bord des bâtiments américains, étaient des Suisses.

En 1818, les agents de compagnies pour les émigrations allèrent, dans le canton de Fribourg, enrôler pour les États-Unis les malheureux catholiques que la terre de la patrie ne nourrissait plus. Les émigrants devaient s'engager à louer deux ou trois années de leur travail aux habitants américains, qui s'engageraient, de leur côté, à leur donner, au bout de ce temps, une portion de terre et les instruments nécessaires à la culture. A l'expiration du traité convenu avec leur maître, les Suisses quitteraient la glèbe pour vivre de leur travail et élever leurs familles.

Avec la sobriété ordinaire à ces cultivateurs, quelques-uns d'entre eux se créèrent une existence aisée, et appelèrent à eux plusieurs de leurs compatriotes; aussi existe-t-il aux États-Unis de petits villages construits et habités seulement par des laboureurs helvétiens, toujours portés à se réunir et à perpétuer, dans les établissements qu'ils forment, les usages de la mère-patrie.

Quelques années plus tard, les propriétaires américains, à qui d'abord les bras avaient manqué pour la culture, cessèrent de demander des cultivateurs à l'Europe. Mais l'impulsion ayant été donnée, on vit arriver au Hâvre des Badois, des Wurtembergeois, enfin des Alsaciens, encouragés et même séduits par la prospérité des premiers émigrants.

Les courtiers des compagnies d'enrôlement, qui se chargeaient, moyennant une forte commission, de préparer les moyens de passage à ces pauvres gens, ne manquaient pas de leur vanter les avantages qu'ils devaient trouver en s'expatriant. On vit alors de pauvres cultivateurs vendre les petites propriétés qu'ils avaient chez eux, pour se procurer l'argent nécessaire à leur voyage au Hâvre, et à leur passage aux États-Unis. Traînés avec toute leur famille sur de légères voitures qu'ils construisaient eux-mêmes, ils traversaient la France, couchant dans leurs chariots, et vivant des aumônes qu'ils recueillaient sur leur route. A leur arrivée au Hâvre, des gens avides leur achetaient à vil prix les chevaux et le bagage avec lesquels ils avaient fait le voyage. Ils étaient mis à bord d'un navire américain avec les vivres nécessaires à leur traversée, et ils allaient à New-York, à Philadelphie, ou à Boston, chercher la fortune douteuse qu'on leur avait promise, en les dépouillant provisoirement du peu qu'ils possédaient encore.

Les capitaines américains et français qui affrétaient leurs navires pour transporter des émigrants, cherchaient, comme on le pense bien, à prendre le plus de passagers qu'ils pouvaient. Mais une loi fort humaine des États-Unis défendait, sous peine de confiscation du bâtiment, d'embarquer plus de *deux* passagers par *cinq* tonneaux. Plus tard, le congrès poussa encore plus loin la prévoyance, en prescrivant aux capitaines de ne prendre que *deux* passagers pour *quatre* tonneaux de jauge, c'est-à-dire, *cent* passagers pour un navire de *quatre cents* tonneaux, *cinquante* passagers pour un navire de *deux cents* tonneaux, ainsi de suite.

Malgré cette loi, on a essayé dernièrement de faire partir, sur de petits bâtimeuts de très-peu de valeur, un nombre de passagers excédant le nombre légal. Le projet des spéculateurs était de faire confisquer leurs navires, dont la valeur était beaucoup moindre que le fret qu'ils recevraient pour un nombre disproportionné de passagers.

Entre autres faits de cette nature, on a vu, au Hâvre, un mauvais bâtiment de *quatre-vingt-quatorze* tonneaux, passer marché pour porter à Philadelphie *cent six* émigrants, et, chose

inouïe! il a fallu que des difficultés entre les armateurs et les fournisseurs vinssent mettre obstacle au départ de ce bâtiment, pour que les malheureux émigrants échappassent aux privations et aux dangers de la traversée, sur un vieux et mauvais navire! Les autorités en France n'avaient pas trouvé, dans le recueil immense de nos lois, une seule disposition qui pût les autoriser à retenir dans le port une expédition, dont le but était de sacrifier une centaine d'infortunés à la vénalité de deux ou trois négriers de blancs.

Le prix du passage aux États-Unis pour chaque émigrant, a été d'abord de 300 francs, puis il est tombé à 230 et à 200; aujourd'hui il est encore de 120 francs.

Chaque famille embarque avec elle ce qui lui est nécessaire pour la traversée. Le capitaine prend l'eau qu'il lui faut pour tout ce monde; et quelquefois, quand la longueur de la navigation rend insuffisante la quantité de vivres embarqués, les capitaines suppléent par une ration de biscuit à la trop petite quantité de provisions.

Plusieurs émigrants, à l'aise chez eux, sont quelquefois passés aux États-Unis pour faire valoir de leurs mains, sur un sol productif, les fonds qu'ils étaient parvenus à réaliser dans leur patrie. Un vieux Suisse, fort laborieux, et encore plus avare, échangea, il y a deux ans, au Hâvre, pour trente mille francs d'espèces contre du papier sur New-York. Il voulait, disait-il, aller travailler en grand une portion de terre américaine.

Il n'est pas sans exemple que des individus partis très-pauvres pour aller se louer pendant trois ou quatre ans à des planteurs américains, soient revenus avec une petite aisance en France, au bout de dix ou douze années de travail et d'économie; mais ces exemples-là sont fort rares. Il y a quelque temps que les émigrants nouvellement arrivés à New-York mendiaient dans les rues de cette capitale. Aussi le gouvernement de l'Union, pour se préserver de l'invasion de la mendicité, a exigé que tous les nouveaux arrivés pussent répondre de leurs moyens d'existence pendant un an au moins.

Les bâtiments américains qui fréquentent le port du Hâvre,

et qui portent aux États-Unis ceux que nous appelons encore des *Suisses*, bien qu'ils soient nos compatriotes, prennent, terme moyen, à chaque voyage, *cent* passagers dans l'*entrepont*. On dit dans l'*entrepont*, par opposition à ceux que l'on prend dans la chambre, et qui paient 750 francs de passage pour être traités à bord comme dans l'un des meilleurs hôtels de Paris. Il faut avoir vu toute l'élégance de ces bâtiments, pour se faire une idée de cette *opposition*. D'un côté, toutes les commodités de la vie, des lambris, des meubles en bois précieux, des glaces, des cristaux, de somptueux tapis, des mets délicats, des vins recherchés; de l'autre, des haillons, des pieds nus, une nourriture grossière, souvent insuffisante, et le plancher pour lit. Le luxe et la misère séparés seulement de l'épaisseur d'une cloison de navire! Jamais peut-être ils ne sont vus de si près.

On évalue à quatorze ou quinze mille le nombre d'individus qui, depuis l'époque des premières émigrations, se sont embarqués au Hâvre pour aller chercher à vivre de leur travail aux États-Unis.

...... Amidst this wide array
Of glorious things and fair,
My soul is on that bark's lone way,
For human hearts are there.

Mrs Felicia Hemans.

Dites-moi, bords féconds de l'antique Neustrie,
Voisins des flots amers,
Ce que va demander, si loin de sa patrie,
Tout ce peuple à vos mers?

L'Alsace, dès long-temps, vaillante sentinelle
Du pays menacé,
A-t-elle tressailli d'une alarme nouvelle
Dans son poste avancé?

Le Rhin, comme autrefois, sent-il frémir sa rive
Sous des pas ennemis,
Qu'il envoie en exil, tel que Sion plaintive,
Ses filles et ses fils?

Ses laboureurs, peut-être, en poussant la charrue
Dans les sillons fumants,
Ont peur de voir crouler l'Europe vermoulue
Sur ses vieux fondements!

Ou, qui sait, si pour eux, voyageurs que nous sommes,
L'heure ne sonne pas
Où, sur ce globe étroit, les familles des hommes
Se déplacent d'un pas;

Et, dociles jouets de ce choc qui les pousse
Vers un nouveau destin,
Subissent tour-à-tour, de secousse en secousse,
Un mouvement lointain!

Ce volcan d'orient, qu'est-ce donc qu'il prépare
Dans son cratère ardent?
L'allons-nous voir encor d'une lave barbare
Inonder l'Occident?

Fuyez alors; et loin des humaines tempêtes
Qui brisent les états,
Tentez, enfants du Rhin, d'innocentes conquêtes
Vers de plus doux climats:

Le fer ne servira, dans vos mains pacifiques,
Qu'à creuser les guérets;
La flamme, qu'à miner les racines antiques
Des incultes forêts.

Oh! voyez, embarquant chariots et corbeilles,
L'un par l'autre poussé,
Ces groupes, bourdonnant comme un essaim d'abeilles
A la ruche empressé!

Tout part! Ici s'endort au giron de l'aïeule
Le vagissant maillot;
Là, l'enfance, ô pitié! s'en va, pleurante et seule,
Se confier au flot!

Comme une pauvre mère, au bruit de l'incendie
Dans la nuit allumé,
Jette au loin tout-à-coup, par la peur enhardie,
Un berceau bien-aimé !

Ainsi sont rejetés ces fils de la misère
De ce sol inhumain,
Où, depuis trop long-temps, la peine est sans salaire,
Et le travail sans pain !

Le navire, pressant toutes ces têtes blondes
Entre ses flancs obscurs,
Semble, après la récolte, entraîné par les ondes,
Un panier de fruits mûrs!

Partez! Un jeune monde avec eux vous réclame,
Vous qui gardez comme eux,
En des corps fatigués, quelque jeunesse d'ame,
Quelques rêves heureux!

Mais lorsqu'on a perdu le plus beau d'une vie
Effeuillée à demi,
Qu'à nos labeurs sans fruits l'espérance est ravie,
Qu'on ne fait plus d'amis;

Quand la coupe du siècle a troublé notre tête
De sa vaine liqueur;
Quand sa fange a terni notre robe de fête;
Son souffle, notre cœur:

A quoi bon transporter, delà cette eau profonde,
Les soucis d'aujourd'hui?
Mieux vaut rester, languir, mourir dans ce vieux monde...
Et peut-être avec lui!...

Mme Amable TASTU.

LA MANIE DES ALBUMS.

L'origine des albums remonte à une époque fort reculée, les premiers furent composés en Allemagne. Sur le point d'entreprendre un voyage de longue durée, il était d'usage d'envoyer un livre à ses amis, qui devait recevoir des dessins, des vers, ou de la musique; on y ajoutait encore des lettres de famille. Loin du pays, ce livre devenait un compagnon de voyage, un ami. Dans ces moments de tristesse où l'ame a tant besoin de s'épancher, où vous rêviez une âme qui aurait pu vous comprendre, vous ouvriez votre album, et vous retrouviez vos amis, les conseils d'une mère, la tendre sollicitude d'une sœur chérie, et les lettres de la première femme que vous aviez aimée.

C'était en quelque sorte un livre de cœur, dans lequel se trouvaient rassemblées toutes les affections les plus chères, toutes les amitiés.

Peu-à-peu se perdit l'idée première des fondateurs, et les albums devinrent des recueils de dessins d'amis; puis ensuite des croquis, des esquisses achetés à des marchands, plus souvent encore arrachés par l'importunité à l'insouciante générosité des artistes.

Puis vinrent les amateurs, épouvantable caste, la plupart du temps composée d'inutilités financières; qui s'amuse deux heures d'un objet d'art, comme un enfant d'un joujou, qu'il brise ou

qu'il délaisse à la vue d'un autre. Classe de gens cent fois plus insoutenable que celle des brocanteurs de peinture, vous traitant d'égal à égal, se croyant chez vous le droit de bourgeoisie, pour vous avoir fait faire un dessin; se mettant partout à l'aise; imposant leur jugement à tout le monde; et Dieu sait comment ils raisonnent! Arrivant le matin à l'atelier comme l'expéditionnaire à son bureau, et ne partant qu'à l'heure de leur dîner. Bruyants, indiscrets et fainéants; vous mettant au courant du prix des chevaux, des tilburys et des beautés à la mode; renversant les chevalets; inscrivant leurs noms sur les plâtres, et vous fatiguant sans-cesse de leur nullité: telle est, à quelques exceptions près, la secte des prétendus amateurs*).

C'était principalement il y a cinq ou six ans à une époque où la profession d'artiste faisait vivre celui qui la cultivait, que surgit de plus belle cette longue et interminable série d'amateurs. Ils se mirent en tête de brocanter entre eux des dessins; tel en avait acheté un qu'il revendait, deux jours après, le quadruple du prix qu'il l'avait acquis d'un confrère. D'autres, moins adroits, y perdirent des sommes considérables.

Cette espèce de marronnage fut tolérée par les artistes qui tous les jours apprenaient de la bouche même des maltôtiers, comme à la Bourse, le cours de leurs productions. En définitive, ces derniers en prenaient gaiment leur parti, ils faisaient alors très-bien leurs affaires, bâtissaient leur petite maison, achetaient des chevaux et des meutes, rêvaient à de riches héritières que jamais ils n'épousaient, et se préparaient, pour l'avenir, le chagrin de mettre bas un jour tout ce bel équipage, et de redemander, comme don Juan du *Festin de Pierre*, à son tailleur, des nouvelles de madame Dimanche.

*) Quelques vrais amis des arts et des artistes, et le cercle en est bien resserré, savent encourager les jeunes gens, leur sauvent une partie des dégoûts et des misères du métier, et dirigent leurs timides essais. Au commencement d'une carrière trop tôt fermée pour moi, je rendrai toujours hommage à l'un de ces amis éclairés des artistes, que sa modestie m'empêche de signaler à mes anciens camarades, et auquel j'ai voué une éternelle reconnaissance. H.-M.

Bientôt cependant les coureurs d'atelier n'y trouvèrent plus leur compte, les prétentions des artistes à la mode s'élevant en raison de leurs besoins, la fièvre des albums les dévorant toujours, il fallut finasser; alors ils s'ingérèrent de donner des dîners. On invitait ceux de messieurs les peintres dont les dessins n'avaient pas encore figuré dans l'album, et au dessert, comme à une table-d'hôte, la dame de la maison se disposait à faire ses recouvrements; elle faisait des yeux le tour de la table, et réclamait le prix du dîner qui venait d'être offert.

On passait dans le salon où le café était servi; pendant ce temps, la salle à manger était transformée en cabinet de travail, et, à un signal indiqué, les artistes trouvaient, sur une large table ronde, bien éclairée, cartons tendus, crayons, pinceaux, sépia, boîtes à aquarelles, etc.

Rien de plus curieux, de plus grotesque à voir que ces réunions, que ces petites rivalités en présence, que ces impromptus médités long-temps à l'avance, que ces compliments faux et exagérés, si rarement sincères, qu'on se croyait forcé de débiter; puis, venaient les commandes gratis, bien entendu, du maître de la maison pour l'album de madame P***, pour celui de M. de B***, pour ceux de messieurs les musiciens, car il y avait aussi de la musique.

Les belles dames et les beaux messieurs étaient parqués dans un salon trop étroit pour en contenir la huitième partie, le reste se tenait sur le dos des dessinateurs dans les pièces voisines; puis s'avançait, d'un pas assuré, d'un air content et satisfait de lui-même, un gros monsieur aux larges épaules, aux favoris monstrueux, aux mollets d'Hercule Farnèse, s'excusant d'un enrouement subit, et entonnant d'une voix claire et perçante, *Non, non, Colin n'aura pas mon ruban,* paroles et musique du même gros monsieur, dédié à son ami M***, auss inconnu que l'auteur, écorchant, sans la moindre sollicitation de la part de l'aimable société, pour la millième fois, la cavatine du pauvre *Barbier*, au milieu des flots de nullités amoncelées aux portes, des ricanements, des allées et venues, de l'accompagnement obligé des portes ouvertes et fermées, et de

la voix du laquais annonçant l'arrivée de la petite madame de D***, laide, rechignée, la tête empanachée, ses pauvres et noires épaules à découvert, se faisant jour, pour arriver à sa place réservée auprès de la maîtresse de la maison, au travers de toutes les autres femmes, et laissant son noble époux dans une pièce voisine, discuter de toute la force de ses puissants poumons sur la séance de la chambre, les affaires publiques, ou le cours de la bourse. Sa rare intelligence sait tout embrasser, il parlera incessamment beaux-arts et économie politique, sans égard pour le gros virtuose qui, avec un sang-froid imperturbable, lève les yeux au ciel dans l'attitude d'un béat en extase, et termine son grand air au milieu des applaudissements de toute l'assemblée enchantée d'avoir terminé avec lui.

Dans les entr'actes des morceaux de musique les dames venaient visiter l'atelier de peinture: „Ah! c'est bien là le profil „de M. de La Brossière." — „C'est un arbre." — „Maman, dit „la petite fille, c'est M. Desfeuillis." — Un intérieur de ferme, c'est une marine. Puis les lieux communs: „Vous allez, monsieur, comme la parole. J'ai dessiné aussi en pension; si j'avais voulu travailler, j'avais de très-grandes dispositions. — Je vous demanderai la permission de vous montrer les dessins de ma fille, ceux de mon Anatole, un enfant de six ans, c'est vraiment extraordinaire."

Et ce jeune monsieur, pâle et blond, son lorgnon à la main, qui, pour dire quelque chose à la ravissante jeune femme qu'il a sous le bras, trouve le dessin un joli délassement; plus loin, cet associé d'agent de change, la main droite dans l'échancrure de son gilet blanc, et de l'autre agitant son large paquet de breloques, le tout pour placer aussi son mot, donnerait volontiers un doigt d'une de ses inutiles mains pour en faire autant; pure politesse de sa part, car il demandait l'autre jour, devant Tortoni, en parlant des productions de Charlet et de Bellangé, qui pouvait acheter toutes ces bêtises-là.

Après toutes ces opinions émises sur les arts, revenaient les demandes. Combien de fois ai-je vu de pauvres artistes frémir, se pincer les lèvres en voyant une jolie personne plier soigneuse-

ment en quatre de délicieux dessins, les mettre dans son sac ou dans un coin de son mouchoir, trop heureux encore ceux qui ne les retrouvaient pas dans l'antichambre en allant rendre la visite de digestion; dans l'antichambre! découpés dans les mains des enfants de la maison.

On faisait aussi des invitations à la campagne, aux environs, dans les départements, à l'étranger. L'artiste enchanté de faire route avec ses hôtes, apprenait la veille, souvent même le jour du départ, que la diligence passait à trois petites lieues de la propriété. Il quittait la voiture à trois heures du matin, arrivait à cinq aux portes du château, son bagage en sautoir, attendant qu'il fît jour chez ses nobles maîtres. Il y restait deux ou trois mois, dessinant l'antique manoir sous tous ses aspects; prenait toutes les vues des environs, et retournait dans la capitale le portefeuille vide, après avoir laissé sa bourse dans les mains des valets de chambre et des marmitons.

La mode des albums passa comme jadis celle des culottes à canons et des vertugadins; les amateurs se mirent à faire des dessins qui, à leur avis, valaient beaucoup mieux que ceux de leurs maîtres. Bref, on n'acheta plus ni tableaux, ni dessins.

Je sais un amateur, un amateur véritable, critique exercé, collecteur plein de goût d'objets précieux de toutes les époques de l'art, qui perpétue seul la tradition des albums. Ce n'est pas avec la mesquinerie d'idées contre laquelle je n'ai pu m'empêcher de protester dans cet aperçu qu'il a composé son livre de dessin; il a apporté dans le choix des morceaux qu'il recueillait un discernement beaucoup trop rare malheureusement pour les artistes distingués, qui se trouvent souvent en assez mauvaise compagnie. Les hommes de talent de tout le globe ont enrichi son album, digne de rester comme un monument unique. Aussi, quelle étude pour qui a le sentiment des arts, quelle soirée passée en présence de ces échantillons de tous les génies, de tous les esprits, de toutes les manières! L'album dont je parle est un recueil de dessins pour un exemplaire unique des OEuvres complètes de la Fontaine. Le dernier dessin que j'ai vu avait été exécuté par un artiste chinois. L'a-

mateur est M. Feuillet qui a écrit quelquefois sous le nom pseudonyme de *Leaves de Conches*.

Un homme profita de la révolution opérée dans les arts à la suite de nos crises et de nos débats politiques, le propriétaire du restaurant de la rue de Valois, le sieur Rouget. Il a revu successivement tous ses anciens clients. Toutes les notabilités de l'époque vont oublier chez lui, depuis cinq heures du soir jusqu'à sept, leurs rêves de gloire et de fortune, les invitations à dîner, et la protection des amateurs d'albums.

Henry MONNIER.

UN CAFÉ DE VAUDEVILLISTES

EN MDCCCXXXI.

La Sibérie et un atelier d'élèves en peinture ne sont pas plus inhospitaliers qu'un café de vaudevillistes.

Si vous n'avez commis ni roman, ni mémoire, ni un couplet dans toute votre vie; si l'on n'écrit pas à l'adresse de votre nom au moins *homme de lettres*, . . . je ne vous conseille pas d'entrer dans ce café, où tout le monde se connaît comme à l'estaminet d'une ville de province: vous y serez observé, pressé par les regards de tous, mal à l'aise autant qu'une jeune fille le premier jour du corset.

D'abord, le garçon qui a des moustaches et qui lit d'une main son journal favori ne vous servira pas de l'autre votre verre d'eau sucrée; car vous paierez comptant, vous qui n'êtes pas un habitué, vous, ni auteur, ni journaliste, vous qui n'êtes pas un nom: vous crierez trois fois, *Garçon!* avant que la dame du comptoir agite sa sonnette: la sonnette, la serviette et le comptoir, tout cela écoute l'auteur qui parle et gesticule vivement sans dire un seul mot de politique; là, voyez-vous, ni Varsovie ou Lyon, ni le ministère où le choléra-morbus, mais bien le vaudeville nouveau qui sera joué le soir!

Prenez patience! écoutez, et vous serez initié aux mystères des coulisses, vous pénètrerez le rideau, vous connaîtrez quel

genre d'indisposition a fait faire relâche hier, quel auteur sera sifflé aujourd'hui; vous saurez l'argent qu'il faut payer pour avoir un succès, les dîners que coûte une idée, les truffes que vaut le couplet final, et quel vin aime la plus jolie figurante du théâtre.

Mais ceux des habitués qui vous auront vu entrer, s'approcheront de votre table et vous entoureront avec l'espionnage acharné et la vigilance discrète d'un voleur ou d'un agent de police: et alors, vous qui avez eu soif, vis-à-vis ce café, ne portez pas une figure comique, surtout un nom plaisant, et s'il faut, par malheur, que vous ayez un nom plaisant, que vous signiez, par exemple, *Bonnichon* ou *Rigolard*, n'ayez donc point avec vous un ami qui vous appelle et qui ait la voix forte! Ils vous prendront votre nom. Prenez garde! Ils vous serrent de plus près. Imprudent que vous êtes, taisez-vous! Boutonnez bien votre esprit jusqu'au menton, ayez la main sur vos paroles, serrez le cordon à votre langue: ne laissez pas traîner une expression; mettez vos mots dans votre poche, mettez-vous tout dans votre poche, si vous pouvez; car vous n'êtes pas en sûreté ici: on fait le mouchoir à la conversation ici: ils vous voleront, discours, habits, figure: ils vous prendront tout vif, tout entier, de la tête aux pieds. Vous ne savez pas combien ils sont habiles les filous? Ils vous flatteront, ils vous feront causer, ils vous demanderont quelle heure il est à votre montre. Ils vous feront poser devant eux. Une idée neuve, une matière à vaudeville, même un calembour, tout est enlevé, escamoté ... S'ils ont mal entendu un mot en passant, ils vous diront: „*Répétez, s'il vous plaît!*“ Puis, tout haut, „*Garçon, un verre de rum,*“ et tout bas: „*Un crayon*“*!* Et l'on vous renferme au garde-manger littéraire, ou l'on vous entasse au milieu des plans, des fins de couplets et des bons mots, achetés, surpris, volés dans la journée, provisions mises en ordre, numérotées, chacune dans son rang et dans sa case: car chaque feuille de leur album est un bocal ou un rayon avec son étiquette; ensuite a-t-on besoin d'un bon mot sur l'amour, d'un couplet sur la gloire, on ouvre le bocal *amour*, on tire le rayon *gloire*, et l'on trouve le bon mot tout prêt, le couplet tout fait.

Ces écumeurs de conversation, s'en vont furetant, espionnant, écrémant tout ce qu'ils entendent. Ils ramassent les miettes, essuient les bancs, épongent les marbres: car là, pas un tabouret qui n'ait fait son couplet, pas une table qui n'ait composé son vaudeville. Chaque dalle porte un calembour; on vous montrera le coin qui a dit: *Racine est un polisson.*

Là on ne fume pas, et pourtant l'air est lourd et pénible à respirer, tout chargé qu'il est d'une odeur nauséabonde de théâtre, et tenant comme en dissolution l'huile de quinquet et le calembour. La maîtresse du café est toujours laide et vend des billets de spectacle à moitié prix; l'enfant de la maison fait des bons mots, et le mari fait crédit. Dans ce lieu sombre, toutes les figures sont brunes et presque sales. Vous avez rêvé Momus avec une grande bouche qui rit, des dents blanches, les joues fraîches et rebondies, l'humeur gaie, franche, et mobile et bruyante comme ses grelots, le Momus enfin des toiles de théâtre? Point. Au milieu de ce groupe noir qui joue là-bas au domino, voyez ce vieux front jaune et plissé comme un bon billet de banque, ce front à demi pelé que supporte un corps droit à-peu-près comme un arc de triomphe; eh bien! c'est le plus sonore des grelots de Momus; ce vieillard taciturne et laid, suant l'ennui et le dégoût par toute sa peau, vous représente le plus *malin né des Français*, le meilleur *fou* du peuple, celui qui a fait rire tout son siècle, qui a désopilé la rate à la terreur, et fait étouffer la restauration: il a gagné, je suis sûr, avec la gaîté des cent jours, plus qu'un fournisseur d'armée: il a profité des pompons de théâtre et vécu de l'épaulette plus qu'un passementier.

Autour du vieux, se pressent tous les apprentis, les novices, les collaborateurs payés et les collaborateurs payants; par exemple, ces riches qui veulent à tout prix être hommes de lettres, et achètent l'honneur d'afficher leur nom à la queue d'un nom connu; tous génies d'attelage et de fraternité, qui s'accouplent, s'appareillent et tirent, comme ils peuvent, une idée à deux, l'un sur l'autre porté.

La conversation ordinaire sur la pièce nouvelle ou la

débutante est quelquefois interrompue par la querelle d'habitude, de deux amis intimes qui se disputeront pour un mot volé par je ne sais lequel des deux à l'autre; écoutez, ils se diront plus d'injures que deux filles de joie; voilà qu'ils se renvoient mutuellement la honte comme un volant qui va et vient sur deux raquettes habiles! De stupides bourgeois se couperaient la gorge pour la moitié de cette partie d'outrage à gros jeu: eux, les gens d'esprit, ils joueront jusqu'à sec avec l'impassibilité de l'habitude!

Et les autres ne font pas même attention.

Le café est toujours plein autant qu'une patache de comédiens ambulants: tous les oiseaux de passage de la littérature, tous les écrivains percheurs s'abattent là: ils n'ont pas de résidence ailleurs qu'à la table de marbre: ils demeurent tous au café, les uns en face du comptoir, les autres près du poêle ou bien à côté de la fenêtre: ils vous donnent leur adresse, si vous n'êtes ni bottier ni tailleur; ils mangent là, ils travaillent là, ils dorment là; c'est leur domicile; c'est aussi leur bourse de commerce, où l'on cote le cours des théâtres, où la matière à vaudeville est offerte, marchandée et payée: on y trouve des vendeurs de plans, pour un poulet truffé ou pour une limonade, selon que l'intérêt dramatique monte ou descend. Car aujourd'hui les pièces ont leurs entrepreneurs, leurs coupons, leurs actionnaires anonymes ou commanditaires; il y a des maisons de confiance, des compagnies avec leur raison sociale, des fournisseurs qui étalent sur la rue: l'esprit est à prix fixe.

Ceux qui font le bruit et remuent la salle sont les simples amateurs, grands colporteurs de nouvelles, qui connaissent les gloires de l'endroit par leur nom, et les garçons par leurs prénoms, qui croient gagner beaucoup en se frottant toujours aux gens d'esprit, qui ne se lavent pas la main le jour qu'ils leur ont donné la main..

Les amateurs mettent le bois dans le poêle et servent là de boute-en-train; ils jettent leurs paroles à la tête de qui veut les ramasser: car tous les auteurs chargés de la gaîté publique sont mornes et sérieux comme des prêtres musulmans.

Ils ne savent que rire... Ils ne répondent tout juste que pour prouver qu'ils ne sont pas sourds. D'ailleurs, brefs, laconiques et serrés autant qu'une lettre de change ou un mot d'ordre, il faut les voir s'observer entre eux et se craindre: ils ne font jamais rire les autres gratis; ce serait autant de dépensé; perte pour soi, et gain pour autrui. L'esprit! la gaîté! c'est leur métier, leur pain, leur fortune! Donc, rien de plus vide, de plus stérile que leur conversation ou leurs lettres ordinaires. Ils ont une peine incroyable à parler ou à écrire quand ça ne rapporte pas: les pâtissiers ne consomment pas leurs brioches; je ne connais qu'un bouffon de théâtre qui soit plus triste qu'un vaudevilliste. Il faut tant d'économie à ces réputations qui vivent des années sur un quart de pièce.

Ces avares-là sont les habiles; mais les plus jeunes, ceux qui ne vont pas encore applaudir leurs pièces eux-mêmes, pour contrebalancer dans le monde le gros ventre des confrères, et l'importance littéraire de leurs quarante ans arrondis, parlent tout haut, les imprudents, sans se douter que là chaque idée neuve est à vendre ou à prendre: ils sucent follement leurs petits projets dramatiques, et s'en gargarisent la bouche ouverte devant tous ces vieux ruinés qui les volent tant qu'ils peuvent: et je vais à ce sujet vous raconter une histoire effroyable.

Vous avez vu mon vieux vaudevilliste à son jeu de domino, calomniant tous ses confrères, triste et jaloux de toute gloire rivale, sans pudeur, sans goût, cuistre honteux et sale, prisant du tabac sec autant qu'une institutrice octogénaire, cherchant partout une idée chez les autres: car, chez lui, tout est fini; tout est vidé, tout est creux depuis long-temps. Une idée! la moitié d'une, s'il vous plaît! la charité d'une idée. Il est usé plus qu'un cheval de poste. Si son père était une idée, et d'abord s'il avait un père, il le vendrait à un directeur de théâtre. Profanateur insensible, il a touché à tout: il a pris partout... il a mis sa main noire sur toutes nos illustrations; il a déshonoré tous nos malheurs... il a fait chanter Bonaparte à Sainte-Hélène; l'enseigne Bisson sur son vaisseau qui saute! il a fait chanter Béranger; l'infâme!... Il fera des

couplets sur les massacres de Lyon, et finira la peste par des chansons! Vous avez vu mon vieux vaudevilliste, ce courtisan de la multitude, lui, rimer la flatterie tous les soirs au théâtre; immoler tout à cette multitude blasée; choisir, pour la remuer, les inspirations cyniques et palpitantes d'actualité; écouter aux portes, violer les fermetures de la vie privée, prendre dans les secrets des familles les anecdotes d'alcove, les scandales à-peine descendus du salon à la loge du portier.

Tout cela n'est rien auprès de mon histoire. Si je vous dis que c'est une histoire, par contradiction vous croirez que c'est un conte... C'est un conte.

Dernièrement, un bon et simple et spirituel jeune homme, avec beaucoup d'avenir et peu d'argent, naïf et crédule à l'excès, ayant foi dans le talent, comme une sœur novice dans l'amour de Dieu, vint de sa province tout chargé de vaudevilles et d'espoir. Il avait fait en route plus d'un doux rêve de gloire, de femme et de fortune, quand la voiture l'emportait sur Paris, avec cette harmonie monotone des roues sur le pavé de la route. Oh! les postillons ne fouettaient pas assez les chevaux. Paris! Paris! s'écriait-il. Il arriva; et sa première nuit à Paris fut un amer désenchantement: quand il se vit noyé, perdu dans ces flots, comme une goutte d'eau dans une mer! quand il se vit coudoyé par un monde, au sortir de la diligence, faisant foule, toutes ses illusions s'évanouirent. Il comprit bien alors, qu'égaré seul dans ce désert d'hommes, il aurait peine à en sortir. Toutes ces têtes étaient aussi hautes que la sienne. Il souffrit de se voir inconnu, de ne pas rencontrer un regard ami, une main à serrer: il ne concevait pas encore cette jouissance égoïste du cordon sanitaire, ce bonheur tout parisien, que l'indépendance procure à l'homme parfaitement isolé.

Un profond découragement le prit au cœur. Alors il se mit à dévorer avec l'appétit du cancer la succession que son père lui avait laissée. Bientôt le jeune homme en était venu à ne plus entendre remuer à sa porte la sonnette ou le marteau, sans un retentissement douloureux, sans le pressentiment vague et matinal du créancier: ce jeune homme était perdu.

Dans ses jours de débauche et de café, il avait connu le vieux vaudevilliste. Sans-doute il avait payé plus d'un souper au vieux vaudevilliste, qui en revanche lui avait pris plus d'une phrase, plus d'un couplet. Le jeune homme lui prodiguait tout, entre deux vins, quand il était riche, quand son esprit était du superflu pour vivre. Mais quand son esprit devint son unique ressource, il était allé, lui jeune homme confiant, trouver son vieux débiteur, et lui avait soumis un vaudeville tout fait, tout prêt, le priant d'apostiller l'œuvre de son vieux nom, et de signer un passe-debout pour entrer au théâtre.

L'estomac n'a point de mémoire: mais comme la pièce était bonne, le vieux se ressouvint d'avoir dîné avec l'auteur; la pièce fut présentée sous le vieux nom, jouée et applaudie sous le vieux nom, et payée au vieux nom; et le jeune homme vendit la première moitié de sa dernière douzaine de chemises pour rembourser les dépenses des claqueurs, et autres menus frais de première représentation, de sorte qu'il fut plus pauvre après qu'avant son succès.

Encore un succès, dit-il, et je n'aurai plus de chemises!

Le vieux lui conseilla l'espérance. Cet esprit jeune et brillant du novice allait au vieux comme un bon cheval à un lâche, comme la santé des jeunes filles à la caducité du saint roi David. Il exploitait cette mine si pleine et si riche. Chaque jour c'étaient de nouvelles idées, de nouveaux filons tirés de cette tête féconde; et le jeune homme voyait chaque jour sa détresse augmenter. Les créanciers faisaient queue à sa mansarde. La faim et la misère avaient creusé ses joues, et il fallait chanter quand il avait faim, faire des couplets, rire d'un bout à l'autre du dialogue quand il avait froid. Enfin, cet autre vaudeville était achevé, et le maître, avide, promit de le faire jouer, cette fois, avec le nom de l'ouvrier. Pour s'assurer de son protecteur, le jeune homme plus défiant, ne lui livra pas le vaudeville final qu'il garda en portefeuille, se réservant de le remettre aux mains de l'acteur le jour même de la représentation.

Cependant la représentation fuyait de jour en jour: les regrets rongeurs du passé, les embarras présents, les inquié-

tudes de l'avenir assiégeaient ensemble cette frêle existence du jeune homme.

Il avait cru porter son talent écrit sur le front, et il maudissait les hommes de le méconnaître. Oh! quand il rentrait le soir dans sa mansarde étroite et sans feu, il la trouvait immense tout seul; il avait froid au cœur encore plus qu'aux pieds. Il fallait le voir quitter doucement un pantalon noir dentelé, crénelé, un pantalon à franges et à meurtrières, n'ayant plus qu'une semaine à devenir guenille: puis, avec la même précaution et par un tour d'adresse, se sortir d'une chemise qu'il avait honte même de montrer à la blanchisseuse; puis, pensant à son pays, à sa famille, il mourait de honte, de rage et de misère, implorant comme son salut le sommeil *sans rêve*. Et pas un ami, pas même une femme! dans ce Paris si plein, si vivant, où les couples s'assortissent si vite, pas un être qui pensait à lui, pas une ame inquiète de lui! si pauvre et si malade, qu'une figurante des Nouveautés n'en aurait pas voulu.

Or, le matin de la première représentation, le doyen du flonflon entra au café, sans ôter son chapeau, tout radieux et tout fier; il but sa demi-tasse, et essuya du dos de sa main ses lèvres poissées de café. Bon! dit-il, en jetant les yeux sur l'affiche encadrée dans le treillis de cuivre; Dieu veuille que je finisse ma journée comme je l'ai commencée; j'ai pourtant trouvé mon vaudeville final!

Et alors il tira de sa poche un portefeuille de maroquin vert, humide; il tira du portefeuille de maroquin vert un papier humide, couvert d'une écriture à lignes égales, ayant la physionomie cadencée de couplets. C'était le vaudeville final que le jeune homme s'était réservé de remettre lui-même à l'acteur. Et cependant son vieil ami le tenait dans sa main, et le faisait sécher à la chaleur du poêle, en roulant le feuillet tout autour du tuyau.

Quand son papier fut sec, il ne paya pas sa demi-tasse et s'en alla au théâtre, à la répétition générale. Ordinairement les amoureux se détestent à la répétition d'une pièce dans laquelle ils s'adorent. Dans les coulisses, ils se revanchent bien

des douceurs qu'il faudra se dire et se faire devant la rampe : il faudra se caresser, on se déchire; s'embrasser, on se mord. C'est la traduction libre, le revers d'un amour qui dure deux actes, qui se lèvera et tombera avec le rideau deux ou trois fois la semaine, de sept à dix heures du soir; d'un amour qui a besoin du décorateur, du machiniste, des quinquets, des claqueurs, du rouge, des bouchons brûlés; d'un amour qui ne peut se passer du souffleur, qui a des entr'actes, qui débute, qui se repasse, et se gaufre, et se coiffe, et se plie dans l'armoire, et se pend au porte-manteau; d'un amour qui a ses représentations à bénéfice, ses relâches par indisposition, ses congés, ses doublures et ses feux.

Aussi comment voulez-vous qu'ils ne se maudissent pas tout le reste du jour, quand ils se sont engagés à s'idolâtrer deux heures par jour, quand leur amour a un dédit; quand ils se sont mariés par-devant le directeur de théâtre, pour toute l'année d'une pâque à l'autre, chacun avec une dot de larmes, un fonds de soupirs, un capital de hoquets, une corbeille de coups de poignards, et un revenu d'évanouissements ?

Quand le vieux vaudevilliste entra sur le théâtre, les *jeunes premiers* se reposaient de leur amour. C'est alors que la scène était curieuse à voir et à entendre. Les mots les plus passionnés étaient prononcés avec un dégoût incroyable, les paroles d'amour étaient dites avec haine . . . Certes, l'étranger qui entendrait peu la langue, à la répédition d'un gai vaudeville, comprendrait un affreux mélodrame. Le jeune homme eût retiré sa pièce, en la voyant répéter ainsi; mais le vaudevilliste coriace, aux illusions depuis long-temps racornies, ne remarqua pas même ces querelles de comédiens, et raccommoda le couple en distribuant le vaudeville final. La moue des divorcés ne tint pas devant les joyeux couplets du jeune homme. Le pauvre jeune homme, il était toujours absent . . .

De grand matin, le vieil auteur montait chez lui, pour demander les couplets. La clef était restée à une prétention de porte . . . Il entre, mais la chambre est vide; ni meuble, ni homme, rien qu'un lit qui n'est pas défait. Il se met à

fureter tranquillement toute la chambre, visitant tous les coins, ne cherchant qu'une chose; il ne trouvait pas le vaudeville final. Au milieu de tant de misère, de solitude et de silence, il eut une idée, le vaudevilliste; il pensa droit à la Morgue!

Et, sans perdre de temps, il descend les étages aussi vite que le jeune homme les montait lentement, et se dirige vers ce bâtiment carré, à cheminées en forme de tombe, temple de la mort violente, à deux secondes du quai aux Fleurs.

L'homme aura donné sa démission, disait-il en marchant; qu'est devenu le vaudeville final? Il allait là-bas sans se tromper de chemin, tout aussi bien qu'un faiseur de mélodrame, une grisette, ou un étudiant en médecine de première année. Il venait en ami réclamer l'héritage du mort; un philanthrope dirait qu'il venait le reconnaître.

Quand l'auteur entra dans cette salle odorante d'exposition, que je ne vous dépeindrai pas après M. Léon Gozlan, le vaudevilliste avait la physionomie moins triste qu'inquiète; il pensait moins à son jeune homme qu'au vaudeville final.

Parmi les lits serrés des locataires, il reconnut bientôt et le pantalon troué et les hardes usées, qui pendaient au croc, humides et roides, au-dessus d'un cadavre tout frais, étalé dans un coin, sur l'oreiller de sapin noir.

Le front de l'auteur se dérida comme le front d'un homme qui respire en retrouvant ce qu'il a perdu. Il fit une exclamation qui n'était rien moins que douloureuse: C'est lui . . .

En effet le malheureux jeune homme avait été poussé à bout . . . Il ne lui était bientôt plus resté l'argent d'un dîner, ni même d'un coup de pistolet; et ne pouvant ni vivre ni se brûler la cervelle à crédit, quand il n'avait plus qu'un sou pour se noyer du pont des Arts, alors, comme dit le facétieux vaudevilliste, il avait donné sa démission d'homme, et, las d'exister, il était venu reposer là.

Le vaudevilliste sonna au greffe, tout tremblant de crainte que les couplets ne fussent perdus. Il se donna au gardien pour l'ami et même un peu pour le parent du noyé: à preuve, il montra de ses lettres, en demandant la confrontation de leur

écriture avec celle du portefeuille; vous pensez s'il avait déjà dit au gardien : Le jeune homme a un portefeuille? Ce portefeuille est de maroquin vert, un peu usé? Dans ce portefeuille il y a une grande feuille détachée et remplie de couplets? . . . Donnez-moi le portefeuille? . . . je vous en prie, le portefeuille? . . .

A ces interrogations vives et redoublées, le gardien opposait tranquillement le régistre des récépissés:

Reçu un corps, sans bottes ni chapeau, avec une mauvaise chemise et un pantalon déchiré . . .

— Voilà! dit le gardien, montrant les haillons pendus et gonflés d'eau qui dégouttait sur la tête du mort.

— Et point de portefeuille? . . . Mais mon vaudeville final? . . .

— Que dites-vous? reprit le gardien.

— Mais savez-vous qu'il me faut absolument les couplets pour ce soir? . . . Cherchez dans les poches . . . Il ne peut pas être perdu . . .

Le gardien comprenait peu; il ouvrit néanmoins au vaudevilliste la cloison vitrée qui sépare les vivants des morts, qui sépare les spectateurs des tableaux, placée là comme pour dire: *Vous êtes prié de ne pas toucher aux objets.*

Ils entrèrent donc tous deux dans l'enceinte réservée, et se mirent à fouiller les habits . . . Enfin, le vaudevilliste rencontra le portefeuille de maroquin vert dans une poche de côté, il l'ouvrit, le feuilleta et rencontra le vaudeville final . . . et quand il l'eut trouvé: Je le tiens! s'écria-t-il, voyez!

Et là, tout de suite, sans sortir de cette chambre infecte, en face du mort, les pieds dans ce liquide rougeâtre, qui croupit, moitié eau, moitié sang, sur les dalles, le vaudevilliste, assis sur un lit qui était vide, ne sentant rien, ne respirant rien, ne voyant rien que son vaudeville final, lut les couplets tout d'une haleine, et les relut pour ne pas se tromper; il les mit sur l'air, il répéta les *bis,* riant à chaque fin de couplet, et faisant rire de son fredonnement de vautour notre honnête gardien;

et le rire était laid sur ces deux vieilles figures, comme des habits de femme sur des corps d'homme.

Après avoir chanté d'un bout à l'autre, le vaudevilliste, qui s'était levé, disait au gardien: Tenez, c'est un portefeuille d'auteur . . . Des couplets, des chansons, bagatelles sans valeur . . .

Qu'un auteur se noie, le gardien de la Morgue n'en doute pas . . . que son portefeuille ne contienne point de billets de banque, le gardien n'en doute pas non plus . . . Il savait peut-être aussi qu'un auteur qui a des billets de banque, ne se noie pas . . . et puis ce monsieur, se disait le parent du défunt; il avait des lettres, dans lesquelles on l'appelait: *Mon cher ami*, écrites de la même main que le papier du portefeuille: pourtant le gardien avait encore dix francs à être incrédule . . . Pour dix francs le vaudevilliste fut donc le parent, même l'ami et le successeur du noyé.

Ainsi joyeux, il était sorti de la Morgue avec le maroquin vert; il était venu prendre sa demi-tasse au café des vaudevillistes, avait fait sécher ses couplets et les avait portés à la répétition.

Le soir, ils furent chantés et applaudis . . . et le lendemain du succès, le vieux vaudevilliste, cherchant une idée, un sujet, se rappela heureusement l'histoire de la veille, et dit en frappant dans ses mains: Bon! je ferai un vaudeville là-dessus.

Félix PYAT.

PARIS IL Y A MILLE ANS.

Retiré dans mes études du moyen âge, comme dans une solitude, je ne connais guère le Paris d'aujourd'hui. Je connais un peu mieux le Paris d'autrefois. Voici donc un récit du siège de notre ville en 885 et l'histoire des combats soutenus, il y a mille ans à-peu-près, sur le Pont-au-Change et la place du Châtelet, sur le Petit-Pont et vers la rue de la Huchette.

Je ne sais si ces vieilleries pourront avoir quelque curiosité: je les crois cependant convenablement placées dans cette brillante exposition des produits de notre littérature, ne serait-ce que pour servir de contrastes. S'il est cependant quelques Parisiens qui aiment, comme moi, en se promenant dans notre vieille ville, à se représenter en idée l'état des lieux, il y a bientôt dix siècles, je serai heureux de pouvoir fournir quelques traits à leur imagination.

Ce fut dans les derniers jours du mois de novembre 885 que les Normands vinrent assiéger Paris. La Seine fut couverte de barques jusqu'à Saint-Cloud. Le fleuve, dit le poète historien Abbon, semblait avoir disparu dans quelque gouffre qui le cachait à tous les regards et ne le rendait au jour que deux lieues plus loin.

Un mot de topographie pour l'intelligence du récit. Au nord de l'île de la cité, qui était alors tout Paris, un pont de bois avec une tour au bout du pont: ce pont est devenu notre Pont-au-Change; cette tour devint le Grand-Châtelet: aujourd'hui c'est la place du Châtelet.

Au midi, un pont de bois, avec une tour également au bout du pont: c'est notre Petit-Pont, et c'est là qu'était autrefois le Petit-Châtelet.

Sur les rives de la Seine, de riantes campagnes semées çà et là de monastères et d'églises.

Au midi, le grand monastère de Saint-Germain-des-Prés: c'est ce que nous appelons encore aujourd'hui l'Abbaye.

Au nord, l'église de Saint-Germain-le-Rond, aujourd'hui Saint-Germain-l'Auxerrois, bâtie sur une petite colline qui n'est plus indiquée aujourd'hui que par la différence de niveau qui existe entre les maisons de la rue des Prêtres-Saint-Germain et les maisons du quai de l'École.

Le chef des Normands, Sigefroi, vint trouver l'évêque de Paris, Goslin. „Nous ne demandons, lui dit-il, que le passage „libre sous les ponts de la ville; si tu y consens, nous ne „ferons jamais aucun mal à Paris, et nous ne pillerons ni tes „fiefs ni ceux du comte Eudes." L'évêque lui répondit: „Le „roi Charles a confié, après Dieu, cette ville à notre garde. „Ce n'est pas pour que par elle le royaume souffre ruine et „misère; mais pour que par elle il soit sauvé. — Eh bien! dit „Sigefroi, demain j'attaquerai les tours de ta ville. Prépare-„toi au siège: pendant le jour tu auras pour occupation nos „flèches à repousser; le soir, des blessés à panser, et pour „souper, la famine; et nous ferons cela tous les ans, jusqu'à „ce que t'aie tranché la tête avec mon épée, et qu'ensuite je „la donne aux chiens."

Le lendemain matin, les gardes de la tour (le Grand-Châtelet) virent les Normands sortir de leurs bateaux. On sonna les cloches; les trompettes des hommes d'armes retentirent; on courut à la tour et aux remparts. Il y avait là Eudes, son frère Robert, le comte Regnier et le brave abbé

de Saint-Germain Èbles. L'évêque Goslin s'arma aussi. A cette époque les prêtres prenaient souvent les armes. Comme les monastères et les églises étaient pillés par les Normands, et que les seigneurs laïques ne s'inquiétaient pas de les défendre, les moines et les prêtres avaient pris le parti de se défendre eux-mêmes. La seconde moitié du IXe siècle est le temps des prélats et des abbés guerriers.

Une bonne partie du clergé imita l'évêque et courut aux remparts. Il y avait un jeune homme, vassal de l'église, qui se nommait Frédéric. Quand il apprit que les païens venaient attaquer Paris, il courut à la cathédrale, fit sa prière devant le corps de saint Germain qu'y avaient déposé les moines de Saint-Germain-des-Prés, réfugiés à Paris, puis s'arma, et courut à la tour du grand pont. Il se plaça auprès de l'évêque, et combattit avec lui pendant toute la journée. Quand le combat se ralentissait, il entonnait les psaumes avec l'évêque et le clergé. Vers le soir il reçut une blessure, et tomba. L'évêque fut aussi légèrement blessé d'une flèche. Frédéric fut emporté par deux moines de Saint-Germain qui le montraient au peuple comme un martyr. L'évêque, appuyé sur un de ses prêtres, marchait devant le jeune homme, disant aussi que c'était un martyr tué par les païens, que ses fautes lui étaient pardonnées, et qu'il irait au paradis, s'il mourait de sa blessure. Arrivé à la cathédrale, Frédéric mourut, et à ce moment les moines assurèrent, avec plusieurs du peuple, qu'ils avaient vu une colombe toute blanche qui s'envolait au ciel, sans qu'on sût d'où elle était partie, ce qui prouvait bien que c'était l'ame du jeune homme.

La tour du grand pont, bâtie autrefois par les Romains, avait été à demi ruinée par le temps; pendant la nuit les Parisiens l'élevèrent avec des charpentes, et le matin les Danois virent une tour nouvelle qui surmontait l'ancienne tour. Ils revinrent à l'attaque: l'abbé Èbles avait fait préparer de grandes cuves pleines de poix bouillante. Quand les Normands furent au bas de la tour, les assiégés versèrent ces cuves. Il y eut des Normands qui furent brûlés vifs; les autres couraient en

toute hâte à la Seine en jetant des cris, et leurs longs cheveux étaient en flammes. Alors les assiégés se mirent à pousser de grands éclats de rire, et criaient: „A la Seine! à la Seine! „nous avons défait votre coiffure, il vous faut de l'eau pour „la lisser! A la Seine!“ Èbles tua sept ennemis avec son arc, et en même temps il ne cessait de crier à ceux des moines qui faisaient bouillir la poix: „Soignez votre cuisine, „frères!“

Beaucoup de Normands, quoique ce ne fût pas encore l'heure du souper, se retiraient vers leurs barques, les uns fatigués, les autres blessés, quelques-uns mourants; mais leurs femmes les recevaient avec des injures, les traitaient de lâches, et s'arrachaient les cheveux de désespoir d'avoir de pareils maris. „Que viens-tu faire? Pourquoi quittes-tu la tour? Allez, fils des diables, vous ne l'emporterez pas, lâches comme vous êtes! Est-ce que je ne t'ai pas déjà donné à manger? n'as-tu pas eu du pain, du porc salé et du vin? Pourquoi reviens-tu sitôt aux tentes? Viens-tu encore te mettre à table? Gourmand! les autres reviennent-ils ainsi? et s'ils le faisaient, on les traiterait de même!“

Fatigués de deux jours d'assaut inutile, les Normands suspendirent leurs attaques, et établirent leur camp à Saint-Germain-le-Rond (Saint-Germain-l'Auxerrois); et de là ils se répandirent dans la campagne. Ils allèrent sur la rive gauche dévaster de nouveau le monastère de Saint-Germain-des-Prés. Le corps du saint avait été transporté à Paris; mais le tombeau restait. Les Normands le profanèrent de toutes les manières: ils firent de l'église une étable. On les voyait des remparts de Paris piller le monastère; mais on vit aussi les miracles par lesquels le saint vengea son cloître chéri. Le comte Eudes assura qu'étant sur les murs de Paris, il avait vu un Normand précipité du haut du clocher de Saint-Germain par une main qui disparut tout-à-coup dans les airs; un Normand, qu'on vit entrer dans l'église, une hache à la main, et qui s'en servit sans-doute pour détruire les ornements de l'autel, fut aperçu comme on l'emportait hors de l'église: la hache s'était retournée

contre lui, et lui avait fendu la tête. Un autre fut tout-à-coup aveuglé en voulant voir le tombeau du saint. Enfin, les bestiaux que les païens avaient mis dans l'église périrent tous sans qu'on pût manger leur chair, tant elle avait mauvaise odeur.

Cependant les mois de décembre et de janvier s'étaient écoulés. Le 2 février, jour de la Purification de la vierge, la rivière, pendant la nuit, s'accrut tout-à-coup, et emporta le petit pont. La tour du petit pont, bâtie à l'entrée de notre rue Saint-Jacques, se trouvait de cette façon séparée de Paris et livrée sans défense aux Normands. C'était un poste important. Vers la quatrième heure de la nuit (dix heures du soir), l'évêque fit appeler Hervé, le plus courageux des vassaux de l'église cathédrale, et lui demanda les noms de ses onze plus braves compagnons: Hervé les nomma. „Prends-les avec toi, ,dit l'évêque, et après avoir recommandé vos ames et vos corps „à Dieu, aller occuper la tour du petit pont; défendez-la, si „les Normands viennnent l'attaquer, jusqu'à ce que nous ayons „pu rétablir le pont que les eaux viennent d'enlever.“

Hervé alla réveiller les onze vassaux qu'il avait nommés à l'évêque. C'étaient Hermanfroi, Herland, Odaucer, Ervic, Arnould, Solius, Gosbert, Uvido, Ardrad, Hémard, Gossin. Ces braves s'armèrent sans bruit, et s'étant réunis sous la conduite d'Hervé, ils marchèrent jusqu'à la pointe de l'île qui regarde l'orient (aujourd'hui le jardin de l'Archevêché); ils y trouvèrent l'évêque qui les bénit et les accompagna jusqu'à un bateau qui les transporta, au milieu de la nuit et malgré l'impétuosité des eaux débordées, jusque sur la rive gauche. De là, ils arrivèrent en silence à la tour, se firent reconnaître des gardiens, et entrèrent. Il était temps. Une heure plus tard les Normands, avertis de la chute du pont, assiégeaient la tour.

Quand le jour parut, l'évêque avec le peuple et les soldats se mit à l'ouvrage pour rétablir le pont. De leur côté, les Normands attaquaient les travailleurs et en même temps cherchaient à emporter la tour. Hervé et ses compagnons repoussaient bravement leurs attaques: il voyaient du haut de la tour

le travail de leurs amis qui apportaient des pièces de bois et des planches pour rétablir le pont. Il restait encore deux débris d'arches qui touchaient à la tour. Les autres arches avaient été emportées. Autour des deux arches à moitié ruinées les eaux faisaient l'effet d'un gouffre, ce qui empêchait les barques des Normands d'arriver de ce côté jusqu'au pied de la tour.

De temps en temps Hervé et ses compagnons poussaient un cri de guerre auquel répondaient sur l'autre rive l'évêque et les Parisiens. Malgré le bruit du combat, les guerriers de la tour et de Paris pouvaient en quelque sorte s'entendre et s'encourager mutuellement. Vers midi, les Normands, las de l'effort inutile de leurs armes, eurent recours à une autre attaque. Du côté de la terre la tour était entourée d'eau; c'était l'effet de l'inondation, mais l'eau était peu profonde. Quelques-uns des Normands poussèrent jusqu'au pied de la tour une charrette énorme de foin, puis ils y mirent le feu. Une épaisse fumée et bientôt des tourbillons de flamme enveloppèrent la tour. Hervé et les Parisiens ne pouvaient plus s'apercevoir, mais ils communiquaient encore par leurs cris.

La tour du petit pont, comme celle du grand pont, était bâtie en bois sur une ancienne tour romaine en pierre et en brique à moitié écroulée. Tant que la flamme attaqua la pierre, Hervé et ses compagnons bravèrent l'incendie; mais bientôt la flamme s'élevant en gerbes dévorantes monta jusqu'au bois de la tour supérieure. Ils ne se découragèrent pas cependant et essayèrent d'éteindre l'incendie. Il y avait dans la tour plusieurs seaux qui, à l'aide de longues cordes, servaient à puiser de l'eau dans la Seine pour l'usage des gardiens. La moitié des défenseurs de la tour se mit à puiser de l'eau, tandis que l'autre moitié versait les seaux sur l'incendie. De cette manière ils retardaient les progrès du feu. Pendant quelque temps la fumée empêcha les Normands de voir la manœuvre des défenseurs de la tour. Ils s'en aperçurent enfin; mais n'osant pas s'approcher jusqu'au pied de l'arche, à cause du gouffre qu'y faisait le fleuve, ils ne pouvaient pas empêcher les assiégeants

de puiser de l'eau. Ils lançaient donc des flèches et des pierres pour briser les seaux, et déjà ils avaient réussi à en briser un. Pendant ce temps, le feu commençait à s'attacher à la tour, la chaleur devenait insupportable. Hervé entendait les charpentes craquer aux approches du feu. Il fallait de l'eau ou périr. Ce n'était plus des armes que dépendait le sort des assiégés; c'était de ces seaux qui descendaient et remontaient sans-cesse.

Un seau déjà avait été brisé. Trois restaient encore; c'était toute l'espérance d'Hervé et de ses compagnons. Penchés au bord de la tour, ils suivaient de l'œil avec une anxiété inexprimable le seau qui descendait, s'emplissait, et remontait ensuite au milieu des traits des Normands: c'était sur cette corde fragile qu'étaient attachés tous les yeux; c'était ce seau suspendu dans les airs que contemplaient, les uns avec colère, les autres avec espoir, les Normands et les Parisiens. Le feu pétillait: le sommet de la tour était caché dans des nuages de fumée. „De l'eau! criait Hervé, de l'eau! le feu nous gagne!" Un second seau à ce moment fut brisé par une grosse pierre jetée avec effort d'une barque qui s'approcha de l'arche, et la corde du troisième, déchirée par les flèches, se rompit en remontant. Le seau tomba aux grands cris des Normands. Il n'en restait plus qu'un seul; l'eau qu'il apportait pouvait à-peine suffire à retarder l'approche du feu. „A genoux, mes frères! cria l'évêque qui, des remparts de la ville, vit l'extrémité de ses braves vassaux, à genoux! Priez Dieu et les saints de sauver nos compagnons." Et d'une voix forte qui dominait le bruit du feu et les cris des Normands, il entonna le *Kyrie Eleison!* Le peuple et les soldats le répétaient à haute voix, en frémissant de ne pouvoir point secourir leurs frères. „Kyrie Eleison," répondirent du haut de la tour et du sein de la fumée que commençaient à percer quelques jets rapides de flamme, des voix entrecoupées et lasses. A cet instant le dernier seau s'échappa des mains d'Hermanfroi suffoqué par la fumée. L'évêque le vit tomber et cria d'une voix plus forte encore qu'auparavant: „Que le Père, le Fils et le Saint-Esprit vous bénissent, martyrs de l'Église!"

La flamme long-temps retenue, s'éleva tout-à-coup: un

horrible fracas se fit entendre. Des poutres et des planches enflammées tombèrent dans la Seine et sur les barques des Normands qui ne s'éloignèrent pas assez vite. C'était la chute de la tour de bois. Les Normands et les Parisiens perdirent de vue les défenseurs de la tour et les crurent engloutis dans le feu. Mais quand la flamme se fut éclaircie, ils virent, à la lueur de l'incendie, leurs compagnons réfugiés sur les débris de l'arche qui touchait à la tour. Leurs cheveux, leurs habits étaient à moitié brûlés; leurs visages noircis de la vapeur du feu. Groupés sur cette arche à demi écroulée qui suffisait à-peine pour les contenir, ils tendaient de là leurs mains aux Parisiens désespérés de ne les pouvoir secourir. Les Normands accouraient sur leurs barques. „Rendez-vous! crièrent-ils, rendez-vous!“ Hervé se tourna vers l'évêque comme pour le consulter. L'évêque leur cria de sauver leur vie à tout prix. Ils se rendirent.

Les Normands ne méritèrent point leur victoire. Ils égorgèrent lâchement ces braves gens et n'épargnèrent qu'Hervé. Il était beau et de haute taille: ils le prirent pour un comte et lui offrirent de se racheter. „Tuez-moi, dit-il, comme vous avez fait lâchement de mes compagnons; tuez-moi, je n'ai pas d'argent à vous donner pour racheter ma vie!“ Hervé fut tué aussitôt.

La défaite de ces braves gens n'abattit point le courage des Parisiens. Ils résistèrent encore une année. Enfin, au mois de décembre 886, on vit flotter un matin sur la montagne de Montmartre les enseignes impériales. C'était Charles-le-Gros qui, avec une puissante armée, venait délivrer Paris. Le soir les Normands se retirèrent. Mais Paris apprit en même temps que l'empereur avait acheté la paix, au lieu de la gagner à la pointe de l'épée. Il avait donné aux Normands plusieurs mille livres d'argent et la Bourgogne à ravager.

J'ai voulu, en faisant ce récit extrait des chroniques du temps et surtout du poète Abbon, remettre en lumière quelques souvenirs de la destinée de nos pères, et donner à la place du Châtelet et à la descente du Petit-Pont, entre la rue de la Huchette et la rue de la Calandre, un peu de l'intérêt de l'histoire et du roman. SAINT-MARC GIRARDIN.

LES
NATURALISTES FRANÇAIS,
OU
MÉDITATIONS DE GOETHE
SUR LA MARCHE ET LE CARACTÈRE PHILOSOPHIQUE DES SCIENCES NATURELLES A PARIS*).

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

C'est le chant du cygne que le dernier écrit de ce grand poète, si justement surnommé *l'homme prodigieux de l'Allemagne*. Goethe paraît s'en tenir au rôle d'un simple rapporteur des

*) Jusqu'ici, dans nos chapitres du livre des *Cent-et-un*, Paris a été jugé de Paris même. Cependant ce n'est point vraiment sortir de notre cadre, mais c'est au contraire offrir à nos lecteurs un contraste aussi piquant qu'instructif, de montrer Paris jugé cette fois par l'étranger, de faire connaître la pensée de nos voisins sur de célèbres débats élevés au sein de nos académies, de reproduire enfin de solennelles paroles appliquées à l'appréciation de nos naturalistes; paroles en effet solennelles autant que glorieuses pour les enfants de la France, puisqu'elles sont les dernières prononcées par le génie le plus éminemment philosophique de l'Allemagne, par le poète qualifié du titre de l'*homme prodigieux du siècle*. Nous sommes redevables à M. Bohtlingk de la traduction du dernier écrit de Goethe.

célèbres débats de l'Académie des Sciences, et y avait déjà préludé par une introduction publiée en septembre **1830**, à laquelle il donna modestement la forme d'une analyse. Il ne semblait alors occupé que du soin de faire connaître à ses compatriotes l'ouvrage français qui contenait les pièces du procès; ouvrage de M. Geoffroy Saint-Hilaire, ayant pour titre : *Principes de philosophie zoologique.* L'article lui-même portait ce titre.

Dans le mois de sa mort (mars dernier), toujours sous le même titre, et pareillement sous la forme d'une analyse, Goethe fut, pour la dernière fois, entendu sur les questions les plus élevées de la philosophie naturelle. Ce qui suit va faire connaître qu'il était absolument nécessaire de placer ici un extrait de son travail d'introduction. C'est maintenant Goethe qui parle.

Dans une des séances de l'Académie de France, le **22** février dernier (**1830**), il s'est passé un évènement important et qui ne peut manquer d'avoir des suites du plus grand intérêt. Dans ce sanctuaire des sciences, où, en présence d'un nombreux auditoire, tout se fait avec ordre et convenance, où l'on se traite en personnes bien élevées, où l'on se répond avec modération, et où l'on s'attache peut-être encore plutôt à couvrir d'un voile et à éluder les obstacles, qu'à les aborder franchement, il vient d'éclater de vifs débats qui ne paraissent conduire qu'à des dissentiments personnels, mais qui, vus de plus haut, ont plus de valeur et d'avenir.

Nous avons dû reproduire, comme une chose sacrée, le jugement porté par Goethe sur deux hommes qui dominent aujourd'hui les sciences naturelles avec des systèmes différents. Ce n'est pas à nous qu'il appartiendrait de faire la moindre observation sur le jugement porté par une telle intelligence; nous laissons donc aux hommes les plus éminents dans la science le soin d'apprécier jusqu'à quel point Goethe lui-même a pu assigner un rang à chacun des deux savants illustres qu'il met en présence. Le nom de M. Cuvier n'est pas moins européen que celui de Goethe.

(Note de l'Éditeur.)

Ainsi, s'est là reproduit ce conflit perpétuel entre les deux grandes doctrines dans lesquelles le monde savant est depuis si long-temps partagé; conflit constamment manifesté chez les naturalistes nos voisins, mais qui, cette fois, a surpris par un caractère d'extrême violence.

Deux hommes éminents, le baron Cuvier, secrétaire perpétuel de l'Académie, et son digne émule Geoffroy Saint-Hilaire, ont marché l'un contre l'autre. Le premier, universellement connu; le second, dont les naturalistes s'accordent à célébrer le mérite, sont depuis trente ans chargés de l'enseignement de l'histoire naturelle dans le même établissement, au Jardin du Roi; également et constamment occupés tous les deux des questions les plus élevées de la science, ils sont en outre remarquables, pour avoir d'abord travaillé en commun, et pour s'être ensuite séparés, entraînés à le faire par la diversité de leurs vues.

Cuvier se livre avec un zèle infatigable à la *distinction* et et à la *description* de tout ce qui arrive à sa vue; ce qui porte son action dans une sphère immense. Geoffroy Saint-Hilaire s'adonne principalement à la recherche des *analogies*, *des affinités cachées des êtres.* Celui-là passe des objets isolés ou du *particulier* sur le *tout;* état final qui est reconnu par lui, non distinctement, mais par supposition. Pour celui-ci, au contraire, le *tout* devient et reste toujours présent dans son sens intérieur; d'où son intime conviction que le *particulier* peut sortir du *tout*, au fur et à mesure des efforts nécessaires à ce développement.

Ici nous ferons cette utile remarque: toute chose que Geoffroy Saint-Hilaire, après l'avoir expérimentée, est parvenu à démontrer clairement, à rendre manifeste, est reçue avec reconnaissance par Cuvier; et de même ce dernier voit employer par le premier tout ce qu'il connaît de faits particuliers; en sorte que tous les deux s'accordent sur plusieurs points, bien qu'ils ne s'aperçoivent point, ou qu'ils ne conviennent point qu'ils sont souvent das les mêmes routes; car celui qui *distingue* et qui *sépare*, procède aussi par expérience. Il s'appuie sur elle; il n'a qu'une demi-confiance à ses pressentiments, à sa

préintuition de l'existence du *particulier* dans le *tout*. Il craindrait d'agir en aveugle et sans droit d'action sur des faits, qui ne sont existants pour lui que s'il les voit de ses yeux, que s'il les touche par un emploi de la main Au contraire, à qui il arrive d'être bien arrêté par de certains principes, de s'abandonner à de grandes et fécondes inspirations, il manquera toujours l'autorité de cette manière de procéder.

Après cette exposition introductive, personne ne voudra sans-doute me faire le reproche de revenir inutilement sur ce qu'on a déjà dit, il est vrai, de bien des manières. Dans la vive controverse que nous mettons du prix à faire connaître, figurent en effet deux doctrines différentes, qui sont si ordinairement et si nécessairement séparées, qu'il est peu de chances pour les trouver associées chez une même personne; il est au contraire de leur essence de ne pouvoir être bien alliées. Cela va même si loin, que si une partie des vues de l'un entre par hasard dans la convenance et les besoins de l'autre, cet appui n'en est reçu qu'à regret. Revoyant à cet égard l'histoire des sciences, et consultant en particulier ma vieille et propre expérience, je crains vraiment que la nature humaine ne puisse se débarrasser entièrement du malheur de ce désaccord. Cette préoccupation de mon esprit tend à m'entraîner dans cette direction beaucoup au-delà qu'on ne l'a fait et dit avant moi.

DERNIÈRES MÉDITATIONS DE GOETHE.

LES NATURALISTES FRANÇAIS.

(MARS 1832.)

„Je ne juge pas, je raconte.“ MONTAIGNE.

J'ai par ces paroles terminé un premier article destiné à faire connaître à l'Allemagne l'ouvrage de M. Geoffroy Saint-Hilaire. Cette première analyse avait pour objet de faire apprécier la forme et la substance de ce livre; mais aujourd'hui qu'il va s'agir du caractère et de la portée des idées des principaux naturalistes français, je crois devoir d'abord poser

le point de vue d'après lequel je veux moi-même être jugé. Et pour cet effet, je m'applique la remarque suivante d'un écrivain français, parce qu'elle peut, mieux que toute autre chose et plus brièvement, exprimer ce que je désire faire comprendre.

„C'est le fait des hommes de génie de se distinguer par une manière particulière de présenter leurs idées: ils commencent par parler d'eux-mêmes, ne pouvant qu'à regret se détacher de leur personnalité: ainsi ils insistent sur les résultats de leurs propres découvertes, parce qu'ils éprouvent en premier lieu le besoin de raconter quand, où, et comment les réflexions qui les concernent leur sont venues à l'esprit.“

Qu'alors on veuille bien me permettre de traiter ici selon le sens de ces paroles, c'est-à-dire, librement et sans plus d'autres précautions, l'histoire de ces sciences philosophiques, auxquelles j'ai consacré tant de méditations et d'années, et de le faire dans un ordre chronologique correspondant à la série des époques de ma vie.

Ainsi je vais raconter comment et de quelle manière les sciences naturelles m'ont successivement impressionné, impressions qui furent vagues d'abord, et qui depuis sont devenues profondes.

C'est précisément dans l'année de ma naissance, 1749, que le comte de Buffon publia le premier volume de l'Histoire naturelle (*des animaux*); ouvrage qui fit une très-grande sensation en Allemagne, mes compatriotes étant alors dominés jusqu'au degré de l'enthousiasme par l'influence française. Les autres volumes se suivirent d'année en année, en sorte que l'intérêt de cet ouvrage allait croissant, comme il m'arrivait à moi-même de grandir dans la vie intellectuelle; toutefois ce fut sans que je donnasse plus d'attention au nom de ce grand homme qu'à ceux de ses illustres contemporains.

Le comte de Buffon naquit en 1707. Ce génie supérieur réunissait aux avantages d'une vue d'aigle et des plus lumineuses conceptions toutes les jouissances d'une existence parfaitement heureuse. C'était un homme de société et de plaisir: il voulait

plaire et gagner les esprits, tout en les instruisant: il peint plutôt qu'il ne décrit: il traita des animaux en insistant sur leurs rapports de toute sorte avec l'homme; et c'est dans ce but qu'il commença par l'histoire des espèces domestiques. Il mit à contribution tout ce qui en était connu, se servant tout aussi bien du travail des naturalistes qui l'avaient précédé que des relations des voyageurs. Habitant Paris, vivant dans ce grand centre des lumières et des sciences, devenu intendant du cabinet du roi, riche, homme de bonnes manières, et promu à la dignité de comte, il ne lui fut pas difficile de se rendre agréable à ses rivaux et de charmer ses lecteurs.

Dans cette haute position, il sut embrasser dans leur ensemble les diverses sortes de structure des animaux soumis à ses observations. Cependant, dans son second volume, page 544, il céda lui-même à l'impression que nous ressentons chacun à une première vue. „Les bras de l'homme, dit-il, ne ressemblent point du tout aux jambes de devant des quadrupèdes, non plus qu'aux ailes des oiseaux." Il parlait alors comme le vulgaire qui ne donne attention qu'au matériel des choses, et qui les caractérise comme il en est d'abord affecté; mais dans une seconde pensée plus réfléchie, cette idée se développa et lui fit dire cette autre fois, tome 4, page 379: „Il existe un dessein primitif et général qu'on peut suivre très-loin." Ainsi voilà le comte de Buffon établissant, dès ce moment, ce qui doit devenir la maxime fondamentale de l'histoire naturelle comparée.

Qu'on nous pardonne ces paroles si légères et presque audacieuses, qu'on voudrait retenir, dès qu'il s'agit d'un homme de ce mérite: mais, par elles, j'ai voulu faire voir que, malgré les innombrables spécialités qu'il va signaler, ce grand écrivain ne méconnaît jamais les généralités de son sujet. Il est certain qu'on trouve, en parcourant ses divers ouvrages, qu'il avait le sentiment de tous les hauts problèmes dont l'histoire naturelle s'occupe présentement, et mieux, qu'il cherchait sérieusement à les résoudre, bien qu'il ne l'ait pas fait toujours avec bonheur. Le respect que nous professons pour le grand natura-

liste ne peut en être affaibli, si tant d'autres, venus plus tard, en sont encore au point de se méprendre dans de pareilles questions. Nous avouerons enfin que, lorsqu'il voulait s'élever aux plus hautes abstractions de la science, il y parvenait trop facilement en donnant carrière à son imagination; en sorte que, le plus souvent alors, il n'obtenait l'approbation de la multitude qu'en déplaçant le terrain de la science pour le reporter sur celui de la rhétorique et de la dialectique.

Continuons ces efforts pour nous rendre encore plus clairs; le sujet nous y invite par son importance.

Le comte de Buffon ayant été nommé administrateur en chef du Jardin du Roi, considéra cette position comme un motif pour lui de se consacrer à l'histoire naturelle. Ses matériaux, et la tendance de son esprit, le conduisirent à des études d'ensemble, à des généralités dans lesquelles les relations des animaux avec l'homme jouent le premier rôle. Mais, quant aux détails, il ressentit le besoin d'un aide, et il appela à lui Daubenton, médecin et agronome, lequel demeurait près de sa campagne.

Daubenton envisage les choses sous un jour tout opposé: c'est un anatomiste exact et pénétrant: le savoir des faits lui est infiniment redevable, mais en même temps il se concentre tellement dans l'observation des détails, qu'il s'y tient, alors même qu'il rapproche les points les plus voisins de ses considérations.

Malheureusement la différence d'esprit qui animait ces deux savants tendait à opérer leur désunion, et définitivement à l'opérer sans retour. Il est inutile de dire ici comment elle eut lieu; il suffit de rappeler que c'est à partir de 1768 que Daubenton cessa de contribuer au célèbre ouvrage de l'*Histoire naturelle*. Après la mort de Buffon, qui arriva en avril 1788, Daubenton, presque aussi âgé, recueillit sa position dans le Jardin du Roi. A son tour, il a besoin d'un aide, et il le trouve, en 1793, dans Geoffroy Saint-Hilaire, lequel réclame de même et obtient, l'année suivante, de se faire adjoindre Cuvier comme collaborateur.

Alors répétition des mêmes évènements: car il est sans-doute remarquable qu'entre ces deux derniers naturalistes d'un si grand mérite, il se trouve un même principe de différence, une toute semblable cause de désaccord, mais, cependant, pour s'exercer dans une plus haute sphère.

Et en effet, Cuvier s'arrête de même sur les détails, non pas, il est vrai, à la manière sèche de Daubenton; car il y apporte une tout autre puissance d'ordre et de système; ce qui donne à ses aperçus plus de portée, et lui fait trouver une méthode d'exposition plus scientifique. Geoffroy, de son côté, avec sa façon de penser déjà bien arrêtée, cherche à pénétrer la raison de l'universalité des choses, et de même, non plus aussi selon la manière réservée de Buffon, lequel s'en tient à ce qui est saisissable actuellement, et qu'il peut embrasser sous le point de vue le plus général, Geoffroy, dis-je, entreprend la recherche des faits nécessaires et contingents, se livrant à une sorte de prévision de ce qui doit advenir et sera ultérieurement développé.

Ainsi s'infiltre entre ces deux amis un levain de dissentiments, qui, au surplus, demeure plus long-temps non développé, plus long-temps renfermé chez eux qu'autrefois chez leurs prédécesseurs: c'est que des connaissances plus élevées, des convenances mieux observées, et surtout leurs sentiments prolongés d'estime réciproque, les arrêtent durant beaucoup d'années, suspendant ainsi la manifestation de leur opposition, jusqu'à ce qu'enfin, sur le plus léger incident, leurs dissentiments viennent à éclater, et le fassent instantanément par une explosion violente, ainsi qu'il arrive à la détonation d'une bouteille de Leyde fortement électrisée, lors de sa vive et brusque décharge.

Continuons à fixer nos idées sur ces quatre chefs d'école dont les noms sont si souvent mentionnés dans les fastes de la science, et que nous ne craindrons point nous-mêmes de rappeler, y vît-on l'inconvénient d'une répétition trop fréquemment renouvelée; car, sans vouloir diminuer en rien le mérite de leurs émules, ils brillent au premier rang ou comme les fondateurs, ou tout au moins comme les promoteurs des règles de

l'histoire naturelle (*des animaux*), ainsi devenue une science française. De leurs efforts réunis proviennent effectivement tant d'utiles améliorations, d'additions, de rectifications, de perfectionnements enfin, soit qu'ils s'attachent à combiner ensemble, soit qu'ils emploient successivement les moyens synthétiques et analytiques de traiter les sciences, que c'est justice de reconnaître que l'histoire naturelle des animaux leur doit les plus importants de ses progrès.

Ainsi Buffon se plaît au spectacle des diversités pour les embrasser dans leur ensemble, et pour montrer les rapports et les liens réciproques qui joignent toutes les parties de l'univers.

Daubenton, retranché dans les soins d'un anatomiste, est continuellement occupé à séparer et distinguer, se gardant soigneusement d'assimiler un fait qu'il a découvert à un autre anciennement connu. Il a comme mission d'exposer chaque forme l'une à la suite de l'autre: Il analyse ou décrit toute chose séparément.

Cuvier opère de même, mais avec plus de liberté et de maturité. Il est vraiment doué du talent d'observer, de distinguer nettement, de comparer utilement, de ranger et classer tous les innombrables détails de l'histoire naturelle; mérite très-remarquable, étant possédé à ce degré. Il témoigne tout autant d'éloignement que Daubenton pour une marche plus rationnelle: mais cependant une méthode plus élevée ne lui manque pas, l'employant ou sans s'en douter, ou quand une solution agrée à son esprit. Si donc il reproduit le plus ordinairement les conditions de spécialité de Daubenton, c'est avec un jugement plus étendu et plus philosophique.

De même nous pouvons dire de Geoffroy qu'il rappelle Buffon dans une raison analogue: car, lorsqu'il admet et reconnaît la grande synthèse du monde *empirique*, et qu'en même temps il se rend attentif à toutes les apparences des corps, dont la diversité frappe vivement ses sens, pour être employées en caractères distinctifs, Geoffroy se rapproche déjà de la grande et abstraite *unité*, que Buffon n'avait que pressentie: il ne s'en

effraie pas, et, tout au contraire, la recueillant ou même la posant à titre d'un fait nécessaire, il sait profiter de sa théorie, et explique ainsi toutes les dérivations d'une seule forme principale.

Peut-être n'existe-t-il point dans l'histoire des sciences un second exemple d'un aussi singulier concours de circonstances, savoir, que dans la même ville, dans le même établissement, sous l'action des mêmes devoirs, et à l'égard de fonctions, de considérations, et d'objets de même sorte, une science ait été si long-temps traversée, et soit en même temps si utilement servie par d'aussi continuelles oppositions, qu'elle soit enfin perfectionnée par les soins d'hommes d'une aussi haute prépondérance, sans qu'aucun d'eux, cédant à la séduction, ait été amené à travailler en commun. Que, parmi eux, il s'en soit trouvé d'entraînés dans de vifs dissentiments et même dans des orages d'hostilité, il n'y a point pour cela à s'en prendre à une seule et même cause première. Ainsi le spectacle de l'univers forme une seule et même donnée d'une nature invariable, et cependant c'est à ce sujet que se sont établies toutes les contradictions, qu'enfin ces esprits aussi consciencieux que réfléchis, parce qu'ils étaient mus par des impressions différentes, se sont déclarés les uns contre les autres. Ce résultat bien remarquable ne devrait-il pas profiter également et à nous tous et à la science?

Toutefois, après cette expérience, quelqu'un voudrait-il prétendre que *séparer et réunir* sont les deux principales nécessités de l'humanité, les deux grandes tendances imposées à notre nature. Mais ne serait-il pas mieux de dire que, bon gré mal gré, nous sommes continuellement poussés du général au particulier, et réciproquement ramenés des détails à l'ensemble? Comme dans le phénomène physiologique de l'aspiration et de l'expiration, la vie intellectuelle s'accomplit par un nombre considérable de faits particuliers, qu'elle aspire et qu'elle restitue comme par un souffle en idées liées, en propositions générales et lumineuses.

Cependant laissons ces abstractions pour y revenir bientôt:

car c'est présentement le lieu de parler de quelques savants qui, vers la fin du dernier siècle, ont pris aussi une bien grande part au mouvement philosophique imprimé de nos jours aux sciences naturelles.

Pierre Camper était doué du génie de l'observation et de l'esprit de combinaison. Dessinateur aussi exercé que correct, son crayon rendait sa pensée avec un rare bonheur. Ses recherches étaient ainsi habilement fixées et rendues visuelles. On s'accorde à lui reconnaître un très-grand mérite. Je m'en tiendrai à rappeler ici sa théorie de la ligne sociale, au moyen de laquelle il a imaginé de mesurer le plus ou le moins de saillie du front, cette circonstance traduisant, par son rapport avec le plus ou le moins de volume du cerveau, le degré d'aptitude de cet organe aux fonctions de l'intelligence.

Geoffroy lui rend ce magnifique témoignage dans une note, page 149 de son livre: „Le plus grand anatomiste de cette „époque, 1778, est le célèbre Camper: esprit vaste, aussi cul„tivé que réfléchi, il avait, sur ses anomalies des systèmes „organiques, un sentiment si vifet si profond, qu'il recherchait „avec prédilection tous les cas extraordinaires, où il ne voyait „qu'un sujet de problèmes, qu'une occasion d'exercer sa saga„cité, employée à ramener de prétendues anomalies à la règle.“

Et que d'autres noms pourraient encore ici figurer, si l'on ne devait pas craindre de s'étendre au-delà d'une simple notice! Mais d'ailleurs saisissons cette occasion de faire observer qu'il n'est que ce moyen de recherches pour bien comprendre l'état ordinaire de l'organisation et la valeur des règles qui y sont appliquées. Car si nous ne voyons toujours que ce qui est régulier, il n'y a rien à en penser, si ce n'est que cela est bon en soi, que cela fut ainsi dans tous les temps, et que par conséquent nous considérons ce qui est et sera de même à toujours. Mais s'il vous arrive au contraire d'examiner des cas de déviations, des altérations de la structure ordinaire, ce que l'on range enfin sous la qualification des faits de la monstruosité, alors nous apercevons qu'en effet la règle est immuable et éternelle, mais en même temps qu'elle est vivante et par conséquent

modifiable, de telle sorte qu'on ne doive plus s'étonner que les êtres organisés soient ou puissent être frappés de difformités, sans sortir à cet égard des limites de la règle: car ces cas exceptionnels sont toujours le produit des conditions virtuelles de cette règle éternelle.

Samuel-Thomas Soemmering marcha sur les traces de Camper: ce fut un esprit vif, actif, tout aussi parfaitement doué de la faculté d'observer et de penser. Il est devenu célèbre par ses travaux sur le cerveau, et son idée si judicieuse que, dans le volume prédominant de cet organe sur tous les autres, résidait le principal caractère anatomique de l'homme: il satisfit l'avidité de son temps pour les nouveautés, par la découverte d'un point jaune au centre de la rétine, et par bien d'autres recherches sur la structure de l'œil et de l'oreille, témoignant à-la-fois et de la finesse de son scalpel et de sa rare sagacité. Son ardeur pour l'instruction et son feu éclataient dans ses rapports de conversation ou de correspondance. Un trait nouveau, un nouvel aperçu, une recherche reprise et approfondie le jetaient dans le ravissement: tout ce qui frappait sa vue, il fallait qu'il en prît aussitôt connaissance.

Jean-Henri Merk, intendant militaire dans la Hesse-Darmstadt, mérite à tous égards d'être ici mentionné. Son activité d'esprit, que n'atteste cependant pas l'importance de ses écrits, en avait fait un amateur infatigable, insatiable. Il s'est aussi occupé d'anatomie comparée, y appliquant un talent de dessinateur très-distingué. Mais ce qui le recommande spécialement, ce sont ses observations sur les fossiles, principalement sur ceux du bassin du Rhin: il en fit une collection des plus complètes. Cette collection passa après sa mort au musée du grand-duc de Hesse, où elle est maintenant confiée aux soins du savant Schleiermacher.

Me permettrai-je de parler de moi en ce lieu? oui; ne serait-ce que pour rappeler les obligations que j'ai à mes illustres amis Merk et Soemmering. Ma liaison avec eux commença et plus tard fortifia mon goût pour les études de l'histoire naturelle. Mais selon les dispositions de mon esprit, je n'y pouvais

prendre un intérêt suivi que si j'apercevais un but fixe, et que je dusse me servir d'un fil directeur.

L'anatomie comparée dont ces relations de l'amitié m'avaient inspiré le goût, me parut ne pas faire plus de cas de la considération des différences que de celle des ressemblances. En définitive je crus remarquer qu'on avait jusque-là travaillé dans le vague et sans méthode : ainsi on avait comparé, en quelque sorte à l'aventure, un animal avec un animal, des animaux avec des animaux ou avec l'homme, ce qui d'une part portait à une diffusion impossible à saisir, et produisait de l'autre une confusion étourdissante : c'était se jeter en quelque sorte dans beaucoup de routes divergentes, pour ne se rencontrer ainsi dans aucune. Ceci aperçu, je pris alors le parti de laisser là les livres, et de m'en tenir à l'observation directe de la nature; et pour cela faire, je commençai par l'étude d'un squelette, que je tins posé sur les quatre jambes, décidé à l'observer ainsi, et de devant en arrière.

J'explique par là comment l'os intermaxillaire devint le premier sujet de mes études dans cette direction : je cherchai cet os et le trouvai dans les animaux les plus différents. Cela se passait dans un moment où les esprits s'échauffaient pour d'autres combinaisons analogues : ainsi les naturalistes s'abandonnaient à de tristes réflexions, en venant à comparer la très-grande ressemblance de l'homme et des singes. Ce fut sur ces entrefaites que notre excellent Camper annonça la découverte d'une différence essentielle; les singes, selon lui, possédaient, aussi bien que tous les autres animaux, un os intermaxillaire, dont l'homme seul était privé.

Je ne puis dire ce que j'éprouvai de peine de me trouver dans une contradiction aussi manifeste avec un savant à qui j'étais si redevable, dont je souhaitais si vivement me rapprocher, et de qui j'espérais tout apprendre à titre de son disciple. Tous les soins qui m'occupèrent alors, les lettres, les mémoires et les dessins sur lesquels je fondais la défense de mon système, et dans lesquels j'ai montré en effet un os intermaxillaire tout-à-fait détaché chez l'enfant avant de naître, et

en partie seulement au jour de la naissance, fussent restés inédits, sans l'attention que l'on a eue tout récemment de les insérer dans les actes de l'Académie impériale léopoldine, t. XV, partie 1re.

Je n'avais point fini avec Camper, que je me trouvai réengagé d'un autre côté. Le célèbre Jean-Frédéric Blumenbach, qui a cultivé avec tant de succès les sciences naturelles, prit parti pour Camper dans un abrégé d'anatomie comparée qu'il vint à publier: il affirme à son tour que l'homme manque d'un intermaxillaire. Mon embarras s'en accrut; car pouvais-je, dans ma position, résister et à l'action d'un livre élémentaire si estimé et à la confiance si légitimement acquise à son auteur?

Cependant un naturaliste d'un talent aussi remarquable et d'ailleurs porté naturellement à revenir sur les sujets de ses méditations ordinaires, ne pouvait point s'en tenir à toujours à une opinion qui n'avait pas été assez réfléchie; et dans plusieurs communications amicales, il m'informa que quelques faits pathologiques, les cas d'hydrocéphales et de double gueule de loup, par exemple, autorisaient jusqu'à un certain point ma manière de voir.

En dernière analyse, aujourd'hui que l'existence d'un intermaxillaire chez l'homme et les animaux est un fait avéré, qu'on veuille bien pardonner à la faiblesse d'un grand âge si je reviens en ce moment sur cette première lutte de ma jeunesse.

GOETHE.

LES MAISONS DE JEU.

Que fais-tu, clairvoyant Asmodée, tandis qu'une foule d'écrivains spirituels, après t'avoir solennellement évoqué, parcourent sans toi les différents quartiers de cette vaste métropole, et explorent, eux seuls, cent lieux publics, ou réduits secrets, dans lesquels tu devais les introduire ou les guider?

Il en est cependant que ces vigilants observateurs n'ont point encore visités; ceux-là sont le domaine de certains esprits malfaisants, auxquels, malgré ta qualité de démon, ton génie satirique ne te fait, certes, pas ressembler; mais tu les dois connaître, et je voudrais pénétrer, sous tes auspices, dans ces antres où vont s'engloutir et la fortune et la moralité d'un trop grand nombre de misérables. Viens donc les offrir à mes regards, et m'aider à en tracer, s'il est possible, le vrai et déplorable tableau!

Je sais bien que tout a été dit, cent et cent fois répété sur la passion du jeu, ses causes sordides, ses faux calculs, ses séduisantes amorces, et ses épouvantables résultats. Régnard et Dufrény l'ont peinte dans leur verve comique; Montesquiou (*Amélie ou les Joueurs*, drame tiré à 30 exemplaires), d'un faire presque sentimental; et Saurin, dans toute son horreur: mais ne serait-elle pas inhérente à notre très-déraisonnable espèce raisonnable? car on la voit poindre chez le sauvage même;

prendre, dans notre âge héroïque, ce caractère semi-galant, semi-féroce, que vantent les romans, que la morale condamne, et que fulmina la religion; puis se civiliser avec la société, et, après avoir été le passetemps d'un fou (Charles VI), devenir l'esprit des sots et la sottise des gens d'esprit, ainsi que le passeport qui fit souvent pénétrer dans les réunions des hautes classes sociales ceux que l'inégalité des conditions en aurait exclus. Enfin, passant des salons dans l'antichambre, et de l'antichambre dans la rue, ne déborde-t-elle pas aujourd'hui de toutes parts, avec la corruption des idées et des cœurs, qu'elle tend à aggraver encore; car si, dans le risque de perdre la moitié de sa fortune, l'on n'a d'espoir que de l'augmenter d'un tiers, qui pourrait, s'il n'est pas étranger à tous sentiments humains, contempler, sans en gémir, les maux cuisants enfantés par son sordide triomphe?

Dussaulx s'est longuement et lourdement vengé de ce vice éternel de notre fragile espèce (de la passion du jeu), vice dont lui-même il avait été dupe et victime, puis, faillit en être de nouveau victime et dupe, quand, présidant, comme membre de la commune de Paris, au tirage de la loterie royale, il crut l'occasion favorable pour prêcher contre cette escroquerie immorale, mais légale, devant les buralistes et les joueurs, rassemblés dans un tout autre but que celui d'écouter paisiblement sa philanthropique homélie. Aussi le poursuivirent-ils, en lui lançant à l'envi les bancs, chaises et tables de la salle où devaient être proclamés les arrêts de la fortune, et l'apostrophèrent-ils de la qualification assassine d'aristocrate, qui était alors ce que serait maintenant celle de ministériel, doctrinaire, populaire, et bête de carliste.

Le souvenir de cet homme de bien, aussi niais que tant de niais hommes de bien, gouvernants ou gouvernés, me rappelle deux anecdotes, dont le courtisan disgracié de J.-J. Rousseau eût pu gonfler son pesant ouvrage. Ce sont des tableaux de mœurs, et qu'Asmodée me soit ou non en aide, je vais les tracer ici.

Un jeune marié, pour qui la lune de miel avait lui au-delà

du terme ordinaire, et qui rêvait avec ivresse, dans son propre bonheur, celui de sa charmante épouse, venait de toucher sa dot; il passait devant le numéro trop connu de ce Palais-Royal, réceptacle de tant de vices, théâtre de tant de forfaits; matière de tant de spéculations, licites ou non, tolérables ou fangeuses; foyer de despotisme sous Richelieu, d'agiotage sous Necker, de désordre, et pis encore, à une époque plus rapprochée de nous. C'est là qu'un des amis du jeune homme l'arrête, et l'engage à monter dans cette infernale maison, source de misère pour nombre de familles, de désespoir ou de crime pour tant d'individus. C'est là que des monceaux d'or l'éblouissent; il joue, avec prudence d'abord, mais il perd, s'entête, et voit successivement disparaître jusqu'à son dernier écu. La ruine, l'indigence dans laquelle il va plonger celle qu'il aime, son déshonneur, sa honte, ses remords, troublent ses sens, égarent son esprit: il voudrait recouvrer ses pertes; mais il ne lui reste plus rien; mais, pour surcroît, il ne voit que des ris moqueurs répondre à son impuissante rage. Un de ses voisins, cependant, lui fait remarquer le brillant qu'il porte à l'un de ses doigts: c'est un don de l'amour; n'importe: il est à l'instant échangé contre la légère somme fournie par l'usurier, qui fait partie de l'infâme tripot légalement autorisé. Le malheureux ponte alors étourdiment, et la fortune rebelle à ses premiers calculs, se déclarant en faveur de sa folie, lui fait rapidement amonceler un trésor bien supérieur à celui qu'elle lui ravit. Son ami, désespéré d'un évènement dont il est cause, et qui, malgré sa brillante issue, ne lui en semble pas moins irréparable, s'empresse à recueillir les fruits opulents d'un hasard inespéré, et à les transporter, ainsi que son camarade en délire, dans la demeure de celui-ci, où celle à qui il est lié par un nœud cher et sacré, est saisie d'horreur et de pitié en voyant son époux qui ne la reconnaît point, et dont la raison paraît irrévocablement aliénée. Mais le médecin aux soins duquel on le confie, bon physiologiste, sage praticien et profond observateur, instruit de la cause du mal, et voyant que la croyance à une ruine totale et coupable est l'idée fixe du malade, ordonne, pour principal remède,

qu'à chaque demande qu'il fera on lui présente de l'or. Il le rejette avec terreur dans les premiers moments, puis le regarde avec envie, le prend plus tard, sourit en le contemplant, et s'accoutume insensiblement à le regarder comme à lui; enfin, sa première idée est un sentiment; car il souhaite, car il prie que cet or soit destiné aux besoins, aux fantaisies mêmes de son épouse: elle s'empresse à satisfaire ses désirs, à se parer de ses dons, et l'amour achève ce que la prudence avait commencé. Bientôt le cœur du malade s'émeut, sa conscience se calme, son esprit renaît. La cure cependant est longue encore; mais elle est complète, et d'autant plus heureuse que le jeune homme est pour jamais guéri de la passion du jeu.

Ce même et funeste numéro avait été déjà le théâtre d'un évènement cent fois plus déplorable.

L'époux d'une femme vouée au supplice, durant ces jours d'horreur dont, maintenant, l'on ne se ressouvient pas assez, s'était vu assigner, dans ce repaire, un rendez-vous par l'un des pourvoyeurs du bourreau. Là, pour une somme convenue d'avance, devaient être assurés le salut et la liberté de l'innocente victime. Cette somme, l'époux infortuné ne l'avait pu recueillir que péniblement, à gros intérêts, et à très-court terme; l'occasion de la doubler et de se libérer ainsi se présentait, elle le séduit et le perd; car ce prix du sang a bientôt passé de ses mains dans celles des joueurs ou du banquier. Le vendeur de chair humaine, cet homme qui, comme tant d'autres à cette époque, trafiquait froidement de la vie et de la mort, se présente, voit sa cupidité déçue, vocifère, menace, se venge; et l'époux, devenu veuf par un crime, trop criminel lui-même à ses propres yeux, s'en punit à l'instant par un suicide.

Si les jeux, du moins, étaient uniquement relégués dans ces infâmes cavernes où la cupidité va chercher sa ruine en rêvant la fortune, les ravages causés par la plus trompeuse des passions cesseraient de devenir aussi funestes qu'ils le sont à la moralité humaine; mais, ce qu'il y a de vraiment épouvantable, c'est que, par l'établissement des loteries, le gouvernement lui-même en offre de toutes parts les perfides amorces, soit au

valet, qui, après y avoir perdu le prix de sa servitude volontaire, finira peut-être par voler son maître; soit à l'ouvrier, qui mourra de faim ou deviendra brigand après y avoir jeté les fruits de son labeur.

Quand un ministère fiscal et imprévoyant imagina cette fraude aussi condamnable, et peut-être aussi funeste que celle pratiquée jadis, dans l'altération des monnaies, le parlement qui en considérait les résultats nécessaires, représenta, mais vainement, que *ces coupables jeux* seraient *la ruine du pauvre peuple.* En effet, quelques lots brillants, quoique rares, exaltant les esprits, l'amour des gains rapides se glissa dans ces classes où précédemment c'était par de la prudence et l'activité, du temps et de la constance, que l'on parvenait à l'aisance ou à la fortune. Avec la cupidité, l'ambition s'accroît, l'on se dégoûte de son état, les vices se multiplient, les crimes deviennent plus fréquents (les greffes criminels en font foi,) et des suicides effraient une société que ruine une foule de banqueroutes, symptômes évidents de la dégradation des mœurs. Aujourd'hui, enfin, le hasard est courtisé jusque dans tout le cours de la voie publique; à qui donc pourrait-on accorder encore une pleine confiance, quand on voit surtout que, quelque désastreuse que soit la passion du jeu, elle n'en règne pas moins parmi nous, et dans toutes les classes, et dans tous les carrefours avec la plus dévorante fureur? elle s'y étend même, chaque jour, sur une plus large surface; car, si l'esprit du siècle est l'égoïsme, et son espérance le hasard, son unique dieu c'est l'or. Aussi la famille des *Baziles* pullule-t-elle avec une honteuse rapidité, chez un peuple où, tout abjecte que soit la source de l'opulence, son éclat n'en absout pas moins ceux qui la possèdent; enfin, la passion du jeu est devenue journellement et plus coupable et plus audacieuse, dans ses intentions, sa marche, et ses résultats, depuis que le jargon de la bourse a envahi jusqu'à la société.

Oui, la bourse et ses turpitudes sont devenues nos plus redoutables fléaux; c'est le jeu avec ses flatteuses illusions et ses dangers réels; c'est le jeu précédé, accompagné et suivi de tous ses maux et de tous ses forfaits: c'est le jeu, avec la crainte.

trop souvent justifiée, de voir votre mise dévorée entre les mains de celui qui est chargé de la faire, et qui joue à son profit avec des fonds qui lui sont confiés. Celui qui, sur un tapis vert, égorgeant ou égorgé sans pitié, risque de ruiner son avenir et celui des siens, ne hasarde du moins que ce qu'il possède; il semblerait donc un ange près de ceux qui, dans un palais modelé sur les temples des infâmes divinités antiques, jouent sans pudeur la fortune de tels qui ne peuvent se passer de leur ministère; ces agents infidèles, abusant de la foi publique, se croiraient-ils encore quelque probité, le jour où, déclarant une faillite, parfois frauduleuse, ils forcent leurs créanciers à les libérer à perte? Se croiraient-ils hommes d'honneur, au moment où, trompés par de coupables spéculations, ils se prépareraient à solder leurs comptes en saisissant l'arme meurtrière qui va consommer le crime par le crime?

O Asmodée, détourne un moment les yeux de ces ridicules dont, maintenant, la peinture ne corrige plus personne; et porte enfin tes regards foudroyants sur des forfaits qui compromettent la fortune publique comme les intérêts privés, en détruisant toute confiance, par la ruine de toute moralité. Perce donc, non-seulement le toit de ce Pandémonium, où des hurlements sataniques se font journellement entendre, au nom des passions les plus sordides, mais aussi ceux de tant de misérables, revêtus d'or et pétris de fange; montre-nous près du brillant hôtel d'un fastueux et insolent publicain, grand seigneur improvisé, l'humble galetas où gémit sa victime; oppose aux délires d'une joie coupable, les sanglots de l'innocente indigence, et stigmatise à jamais ces hommes d'or et d'orgueil, qui aspirent à la fortune par le crime, et au pouvoir par la fortune?

Le comte Armand D'ALLONVILLE.

LE COMPOSITEUR TYPOGRAPHE.

Ne confondez pas le typographe ou compositeur avec l'imprimeur ou pressier. Ces deux agents d'un art merveilleux sont séparés par un grand intervalle dans la hiérarchie des fonctions de l'imprimerie. L'un préside à la première transformation que subit la parole visible, l'autre ne fait que diriger la machine qui doit la répéter aux yeux par des milliers d'échos. La mécanique est déjà parvenue à disputer à ce dernier son emploi ; déjà, sans lui, l'encre sait se répandre sur les caractères assemblés et serrés dans un cadre; la feuille blanche s'étendre sur la forme, se glisser sous la presse, et sortir de l'instrument muet empreinte de la pensée et de la voix du génie. Ainsi le pressier voit son poste envahi par un ouvrier plus laborieux que lui, et qui n'est pas, comme lui, sujet à la faim, à la fatigue, au sommeil. *)

*) Le pressier n'est pourtant pas entièrement dépossédé. Les presses à la mécanique ne servent qu'aux impressions qui demandent plus de célérité que de perfection : elles ne sont guère employées que pour les journaux et les livres destinés aux écoles : quant aux éditions qui font la gloire de l'imprimerie et l'ornement des bibliothèques, il serait impossible de les tirer à la mécanique. Ce genre de travail exige des mains habiles; les bons pressiers sont rares et fort estimés.

Le typographe est à l'abri d'une semblable disgrâce: il défie la force de la matière de suppléer son activité intelligente: il n'est subtile combinaison de ressorts et d'engrenage qui puisse enseigner aux doigts d'un automate à chercher dans la casse le type correspondant au caractère écrit, et à le ranger dans le composteur: car il faudrait que l'automate sùt lire. Voyez le typographe en fonction: ses yeux fixés sur le manuscrit veillent à-peine sur le travail de ses doigts; et vous devinez à la vivacité de son regard, au mouvement de sa physionomie, que, chez lui, l'esprit seul est occupé, tandis que sa main droite, qui se promène de la casse au composteur, semble obéir au balancement de son corps. Lire est pour le typographe une tâche importante, et d'autant plus difficile que les littérateurs et les savants qui lui confient leurs œuvres, négligent pour la plupart d'écrire lisiblement; je ne parle pas de ceux qui se reposent sur lui du soin de ponctuer, voire de satisfaire aux lois de la grammaire et de l'orthographe: surcroît de peine dont on ne lui tient pas compte.*) Que de services ne rend-il pas à d'ingrats auteurs qui souvent le paient de calomnie, qui lui imposent dans leurs *errata* la responsabilité de leurs bévues, mises sous le nom d'erreurs typographiques ou de négligences du correcteur? Si sa vanité avait aussi la ressource

*) La plupart des écrivains ponctuent au hasard. Les compositeurs et les correcteurs entendent bien cette partie de la grammaire. Il y a quelques années, M. Frey, employé dans l'imprimerie de Plassan, publia un traité où les règles de la ponctuation sont exposées avec beaucoup de logique et de méthode. Je doute qu'il ait été rien écrit, sur la même matière, de plus raisonnable et de plus ingénieux que ce petit ouvrage.

Le premier *Traité de la Ponctuation* a été fait par M. Lequien. Il en a paru un second par demandes et par réponses. Le plus estimé de tous, dans la typographie, est celui de M. Raymond, correcteur d'imprimerie et auteur du *Dictionnaire général de la langue française* et du *Vocabulaire universel des sciences, des arts et des métiers.* Le *Traité de la Ponctuation* de M. Raymond fut publié, à Paris, en 1810.

des *errata*, il pourrait revendiquer bien des phrases correctes substituées sur l'épreuve au solécisme original.

Vous comprenez que l'ouvrier typographe a dû, pour premier apprentissage, cultiver son esprit, acquérir les connaissances élémentaires exigées comme condition d'aptitude à toute profession lettrée; il lui faut savoir à fond sa langue, et, selon le labeur auquel il est appliqué, posséder au moins la nomenclature de la science traitée dans le manuscrit qu'il a sous les yeux. Plus d'un compositeur, il est vrai, s'est instruit en composant, comme plus d'un auteur en écrivant. Un atelier d'imprimerie, c'est d'ailleurs une école universelle: Béranger y préludait à ses chansons, et il apprit l'orthographe à ce métier qui fut aussi le premier métier de Franklin. Mais, pour quelques illustrations, que de mérites sans renommée! Qui sait combien d'hommes d'esprit et de savoir vieillissent obscurément sous la blouse de l'ouvrier? Vieillissent! je me trompe. La vie du typographe est bientôt consumée par la fatigue et les veilles, et aussi par l'impatience d'un sort incertain, mal défini. Quelle est sa condition sociale? Dans quelle classe le ranger? Est-il artisan ou clerc? Est-il *du peuple* ou *du monde*? Il se sent déplacé quelque part qu'il se pose. La société, ce livre si méthodique, l'a oublié dans ses savantes divisions et dans sa table des matières. Il est ouvrier, car il vit de salaire, et il travaille pour un maître; il est du peuple par son origine, ses alliances, les habitudes de sa vie; et toutefois son instruction, sa coopération aux œuvres de l'esprit le rapprochent des classes les plus éminentes. Peu de carrières lui sont ouvertes; si jamais il parvient à la fortune, ce sera par des voies non frayées. Vous pourrez le retrouver écrivain, artiste, homme de guerre, homme d'état, plutôt que maître imprimeur: il ne fera pas souche d'Elzevir, d'Étienne, de Didot. Il faut des capitaux ou du crédit pour fonder une maison d'imprimerie: le typographe est sans patrimoine, sans moyens de s'enrichir ou d'emprunter: ce n'est pas lui qui spéculera sur la dot de sa femme (si femme il prend); et quant à sa *banque*, c'est-à-dire son salaire de la semaine, il est rare qu'il la voie

s'enfler par l'épargne et par la *puissance de l'intérêt composé.* La journée du typographe, et du plus habile, ne va guère au-delà de six francs; et, si vous supputez la somme de son revenu annuel, ne multipliez pas 365 par 6: toutes les journées ne sont pas comptées au typographe ainsi qu'au fonctionnaire de l'état, comme journées de travail: déduisez, s'il vous plaît, les chômages forcés ou volontaires. Et puis, nous autres gens de lettres, gens de presse, savons-nous thésauriser? nous vivons insoucieux de l'avenir et des affaires, et, suivant les variations de notre tempérament, prompts au travail ou paresseux avec délices: paresseux, non de cette paresse fainéante qui tue le temps de consomption; mais de cette paresse énergique, ardente, qui le dévore: non de cette paresse musarde qui joue aux dominos, boit de la bière, qui se promène sur les quais et les boulevarts, qui fait nombre dans les groupes et les rassemblements, et se dissipe à la première sommation; mais de cette paresse propre aux imaginations vives, aux cœurs tendres, aux mâles appétits, paresse qui se plaît au billard, à l'estaminet, aux réunions joyeuses, aux longues veillées.

Si le typographe met peu à la caisse d'épargne, il ne manque pas de contribuer à la bourse de secours mutuels: avant tout, il est bon camarade, autant que fidèle observateur du règlement de la société maçonique ou bachique dont il est membre. Il y paie son tribut de chansons; car il est chansonnier, de l'école de Béranger, qu'il sait par cœur, qu'il chante avec ame: il égale presque le maître en richesse de rimes, en patriotisme, en philosophie; il s'en distingue par une teinte de carbonarisme. Notez que, durant la restauration, il conspirait, comme nous conspirons en France, à haute voix, en chœur.

L'esprit d'association et de confraternité tient lieu au typographe et au pressier de cette prévoyance vulgaire qui n'est souvent que la vertu de l'égoïste. La société de secours lui assure un abri contre la mauvaise fortune: cette société possède un fonds commun formé et entretenu par des cotisations périodiques. Si un malheur involontaire, le manque de travail, a

privé un des associés de ses propres ressources, il reçoit une subvention journalière, suffisante pour le sauver de l'indigence, mais non pas pour l'entretenir dans l'oisiveté. Est-il malade, rien ne lui manque, ni les soins du médecin attaché à la société, ni les médicaments fournis par le dispensaire spécial, ni les consolations de ses confrères. Sa veuve, ses enfants ne resteront pas sans appui; ses restes ne seront pas déposés sans honneurs dans la tombe. Une commission ordonnera la pompe de ses modestes funérailles; une députation de la société se joindra au cortége de ses amis; un confrère lui dira le suprême adieu, et, dans une brève oraison, rappellera les qualités du bon confrère.

C'est le dimanche que se règlent les affaires de la communauté en assemblée générale. Le typographe du dimanche ne ressemble pas au typographe de la semaine. Il a dépouillé la blouse du travail, revêtu le frac élégant qu'il porte avec aisance, et mis en évidence la chaîne d'or qui éclate en sautoir sur le gilet de velours. Sa démarche se compose, son visage s'empreint de préoccupation : il va ouvrir un avis important, proposer ou critiquer une mesure; un peu de vanité d'orateur se mêle dans sa pensée au zèle du bien général. Son discours, soit qu'il le lise, ou le récite de mémoire ou l'improvise, doit être grave, élégant, fleuri; rien n'y doit rappeler la familiarité du langage habituel, encore moins l'argot de l'imprimerie. L'assemblée n'est pas toujours unanime; il y a dans son sein des divisions, des partis; mais point de coteries, point d'intrigues. Les finances forment l'objet principal des délibérations; elles ne sont pas soumises à des règles de comptabilité bien rigoureuses. Toute garantie repose sur la probité des comptables et sur la confiance des commettants. La société n'a jamais éprouvé le besoin de se prémunir contre les malversations.

La séance levée, l'assemblée se dissout; les intimes se rapprochent, des groupes se forment; on se retient pour déjeûner, on se donne parole pour le soir; et le reste de la journée est tout au plaisir.

Voilà les traits généraux du typographe. Ici, comme partout,

il y a des exceptions, des individualités. J'en sais tel qui lit son manuscrit sans le comprendre, sans apercevoir l'idée exprimée par les caractères assemblés sous ses doigts, semblable à l'ouvrier des Gobelins qui ne voit pas le chef-d'œuvre qu'il fabrique. J'en sais tel que je garantis sage, économe, réglé dans sa vie; il a passé trente ans, il a femme et enfants, femme à lui, en mariage. Celui-là s'apprête à devenir metteur en pages, correcteur, chef d'atelier.

Mettons encore à part le typographe attaché à un journal quotidien; il faut bien qu'il soit assidu. Pour lui, point de dimanche, surtout de lundi et de jeudi; peu de relâche, si ce n'est aux quatre ou cinq jours que l'éditeur du journal prélève à son profit et au préjudice des abonnés. Le typographe journaliste a plus de peine, mais plus d'indemnités: il entre avec le rédacteur en partage de certains privilèges; il sait les nouvelles un jour avant le public; les entrepreneurs de spectacles, de fêtes, de concerts, le ménagent et le caressent: car il peut étendre ou resserrer l'espace réservé à la fin de la feuille pour les annonces. Aucune nouveauté ne lui échappe; la politique, la littérature, les arts n'ont pas de mystères pour lui.

Ainsi le typographe n'est étranger à rien du monde intellectuel: on peut dire que toute idée passe par son esprit; il la recueille, la perçoit, l'élabore à son tour, la revêt d'une expression nouvelle, et la met en circulation dans cette partie de la société qui ne lit pas ou qui lit mal. Placé comme un trucheman et un messager entre la nation lettrée et la nation ignorante, le typographe a été quinze ans le précepteur du peuple. Si les philosophes et les orateurs ont préparé la révolution, les agents de l'imprimerie en ont hâté l'accomplissement, ils l'ont semée et fait fleurir dans les masses incultes; et, quand le moment de la récolte est venu, ils ont donné le signal, et mis les premiers la main à l'œuvre. Le pouvoir a cru, dans son aveuglement, que le peuple n'entendait rien aux théories des publicistes: „Charte, droit de suffrage, liberté de la presse, mots vides de sens: que faisait au peuple l'article 14?

l'ouvrier est-il électeur, écrivain? Que lui importaient les querelles qui agitaient la surface de la société ?" Ainsi parlaient des ministres téméraires; et, lorsqu'ils entendaient ce cri de *Vive la Charte!* poussé par quarante mille ouvriers, lorsqu'ils voyaient des bannières, portées par des bras nus, flotter avec cette devise: *Liberté de la presse!* à-peine en croyaient-ils leurs yeux et leurs oreilles. Ils ne distinguaient pas dans les rangs, à la tête de ces prolétaires intrépides, des hommes vêtus du même costume, parlant le même langage: ces hommes au visage pâle, aux mains noircies, à l'œil étincelant, sortis des ateliers de l'imprimerie, avaient façonné à la liberté une population réputée ignorante et asservie à ses besoins matériels. — „Que veulent-ils? Qu'on leur donne du pain, et qu'ils se retirent." Mais déjà ils savaient qu'il n'y a pas de pain assuré sans la liberté. Pour l'homme de la presse, la liberté, c'est le pain même; la censure, c'est la misère et la mort. Si, pour d'autres, l'effet de la servitude est moins immédiat, il n'en est pas moins certain. C'est ce que le typographe enseignait de vive voix, ce que lui-même avait appris par la lecture ou par la fréquentation des hommes éclairés. Ainsi la lumière se propage, et, par des réflecteurs intelligents, pénètre dans les réduits les plus obscurs de la société.

L'artisan de la presse est le représentant du travail manuel dans ce qu'il a de plus noble, de plus rapproché des fonctions de la pensée. Il est destiné à stipuler en tout temps pour les intérêts et les droits de la population laborieuse. Le jour où les ouvriers réclameront en commun une répartition plus équitable des fruits de l'industrie, c'est le typographe qui portera la parole.

BERT.

LES BÉOTIENS DE PARIS.

ESQUISSE MORALE.

(DEUXIÈME SÉRIE.)

Dans notre premier voyage autour du monde intellectuel, nous avons parcouru toute la Béotie parisienne, tout ce landeux pays qu'habite le crétinisme. Nous nous sommes arrêtés aux frontières de l'Attique, espérant les franchir aujourd'hui; mais, durant cette halte, nous avons regardé en arrière; et, là encore, de nouvelles populations d'obtus se sont montrées à nous, si nombreuses, si méritantes, si bizarrement diverses, que force nous est bien de vous les peindre aussi.

Ce n'est plus, toutefois, cette bêtise opaque qui distinguait nos premiers modèles. Ici déjà l'on se ressent un peu du voisinage d'Athènes; on pense ici ou à-peu-près; on y pense, mais hélas! avec insuffisance souvent; excès parfois; et déraison toujours.

Au surplus, nous verrons bien.

Voici d'abord les hommes qui pensent trop tard; c'est une classe des plus variées: On peut tarder d'une heure, comme d'un jour, comme d'un an. Et par exemple, les uns ne vous comprennent qu'au bout de vingt minutes. Le sarcasme, surtout, leur est dur à casser, grâce à l'écorce d'ironie qui l'enveloppe et le dérobe. C'est une amande amère qu'ils se promè-

neront bien long-temps dans la bouche, avant d'en extraire le fruit, et d'en sortir toute l'âcreté. Est-ce contre eux que vous l'avez lancé: ils le reçoivent impassibles. Le trait pénètre cependant; il les pique à la longue; et alors, vous frappant sur l'épaule, et se prenant à rire: „Ah! ah!“ qu'ils s'écrieront, „mauvais plaisant que vous êtes! . . . vous aviez cru peut-être „qu'on ne vous comprendrait pas . . . mais nous ne sommes „point tout-à-fait un imbécile . . .“

— „Qu'y a-t-il donc?“

— „Ce qu'il y a? . . . Oui, oui, faites l'ignorant! . . . Oh! „nous avons bonne mémoire! . . . Et pour preuve, ne disiez- „vous pas telle et telle chose, il n'y a qu'un quart d'heure?“

D'autres fois, ce sera le lendemain qu'ils vous feront part de leurs méditations: — „A propos, vous avez dit ceci hier „soir. Ma foi! vous avez grandement raison.“

D'autres fois même, au bout d'un mois de trente-un jours: — „Vous souvenez-vous d'avoir dit telle chose, tel jour, devant „telle personne? Eh bien! je ne suis pas de votre avis.“

D'autres fois enfin, après une année pleine: — „Il me sou- „vient qu'à pareil jour, vous émettiez telle opinion. Hé! hé! „il y a là-dedans bien du pour et du contre!“

Vient ensuite le chiffonnier intellectuel, cousin des précédents. Celui-là comprend bien dès l'abord, mais il ne pense qu'à longues dates; il ne pense que les vieilles idées. Paris foisonne de ces gens-là: petites montres de pacotille, dont la marche est lambine, et qui marquent huit heures, ou neuf, ou dix, ou onze, lorsque déjà il est midi à la grande aiguille du siècle!

C'est le dimanche particulièrement, et les jours de solennité, que les administrations, les bureaux particuliers, les maisons de banque, les magasins, les comptoirs, et que sais-je? tous les lieux où l'on suppute et s'abrutit, revomissent ces penseurs-patraques, tout à travers la vie oisive, la vie promeneuse, la vie théâtrale. C'est une vraie mitraille! De là vient que, pour l'homme qui tient à écouter pour comprendre, et à parler pour être compris, le dimanche à Paris est un sauve-qui-peut! Comme

en copiant et aunant, l'on ne s'exerce que le poignet, qu'on se rouille son peu d'esprit, et s'isole forcément des faits quotidiens, il résulte que ces tardifs vous criblent d'informations, à chaque fois qu'ils vous abouchent. Avec eux, c'est à reprendre toutes choses du dimanche passé ; c'est à les remorquer de toute une semaine. — „Où en est le budget?"

Il y a juste sept jours qu'il a été voté.

— „Ah! et les Belges, que deviennent-ils? . . . „Ah! et „la Pologne? Je n'en entends plus parler . . . Ah! et la „réforme? En sait-on quelque chose?"

On est tenté, pour toute réponse, de leur annoncer la prise de la Bastille.

Un cran plus bas, c'est encore pis, c'est cent fois pis! Ce n'est plus par état, c'est par instinct, par goût, qu'on s'embourbe dans un passé cent fois plus vieux. L'homme de cette sorte est comparable à la guimbarde: il ne traîne son intelligence que sur les grandes routes, les routes à ornières, bien frayées, bien usées; il y marche lentement, pesamment, solitairement; il se laisse arriérer par tous, et jamais n'arrive en une gîte, qu'après que tous en sont partis.

J'en possède un, sur mon carré, de la plus lente espèce. C'est un ancien petit marchand; lequel est seul, n'a que des *connaissances*, et se fait *à manger* lui-même.

Insoucieux des faits du jour, il vit, en ce moment, son an de grâce mil huit cent vingt-six. C'est tout au plus, je crois, si le canon de juillet lui a fait dire: „Qu'est-ce?" Les noms les plus fameux, qui n'ont pas sept ans de date, sont de l'hébreu pour lui. Soit pénurie, soit avarice, il ne lit jamais rien qui coûte. Ce qu'il aime et recherche, c'est la littérature gratuite, le plaisir sans carte à payer. Il grêle des livres! il pleut de l'encre! — Insensible, imperméable! — Il se met à couvert sous son indifférence; cela le garantit de toute éclaboussure actuelle.

Sa politique est fort originale. Les seuls journaux qu'il se permette, lui sont fournis, comme enveloppes, par sa marchande

de beurre, et en petits cornets, par son débitant de tabac. Il s'en rencontre ainsi de tous les millésimes.

Comme il m'amuse, il s'imagine qu'il m'instruit, et vient à chaque instant m'annoncer quelque grande nouvelle : aujourd'hui, par exemple, la chute de M. de Cazes; demain, la mise en vente de *l'Épître aux mules de Don Miguel;* après demain, la prise du Trocadero; que sais-je? A l'heure où je vous parle, il trouve fort mauvais que M. de Villèle convertisse les rentes; il s'intéresse vivement à l'issue *possible* de la guerre des Russes contre le *grand Sultan;* et, disons-le à sa louange, à la lutte des Grecs contre *leurs farouches oppresseurs.*

Mais c'est principalement par la méditation des vieux pamphlets, qu'il éclaire son opinion. Son épicier lui en prête par montagnes. Mon voisin donc, a lu par cette voie, tous les *De* qui parurent, de l'an 1815 à l'an 1826 inclusivement: *De l'état de la France; De la situation de la France; De l'avenir de la France;* etc., etc.

M. de Pradt fait ses délices. Hier encore, 25 avril, je me sens arrêter dans l'escalier: — „Ah! ah! voisin", me dit-on d'un air triomphant, „vous refusez toujours de lire ce que je „vous offre; mais lisez-moi cela, lisez-moi ce *nouvel opuscule* „de l'archevêque de Malines!"

— „Comment! M. de Malines serait rentré dans la car„rière? . . ."

— „Ah! ce n'est point dommage qu'il s'en mêle! . . . il les „foudroie, je vous en préviens; il leur prouve, clair comme le „jour, que leur projet n'a pas le sens commun . . . . . .

— „C'est bien possible . . .

— „Que leur loi est atroce, rétrograde, sanguinaire . . .

— „Ah çà, entendons-nous . . . Quelle loi, s'il vous plaît?

— „Eh! mais parbleu! leur loi du sacrilège!"

Aux gens qui pensent trop tard, nous donnerons pour pendant les gens qui pensent trop tôt.

On rencontre, en effet, de ces impatients, astrologues manqués, dont l'esprit est toujours à flâner dans l'avenir, et qui vous disent d'habitude: „Ah Dieu! je voudrais bien être à de-

„main, à la semaine prochaine, à un an à pareil jour! . . . Ah „Dieu! je voudrais bien savoir comment ça se passera! . . . „Ah Dieu! je donnerais beaucoup pour connaître, à-peu-près, „de quoi le monde aura l'air en 1840!“

Il en est d'autres qui ont l'obligeance de penser pour vous, et d'achever toutes vos phrases. Dites: — „J'ai vu *Robert le „Diable;* j'ai été fort content . . . — „Ah! oui, de Nourrit? . . . moi aussi.“ — „On assure que M. de Châteaubriand . . . — „Ah! oui, prépare une nouvelle brochure.“

D'autres enfin, sitôt que vous parlez, vous sautent à la gorge, et répondent d'avance à tout ce que vous n'allez pas dire. Exemple: — „Ou assure que Louis-Philippe . . . — „Oh! ce „n'est pas vrai. — „Comment! ce n'est pas vrai! — Non, sans„doute. Quelqu'un de bien informé m'a certifié le contraire. „— „Et que vous a-t-on certifié? —“ Qu'il a remis son voyage „— „C'est justement ce que j'allais vous dire.“

Cette hâte d'esprit a pourtant son côté louable. Honneur à ceux qui pensent tôt, mais bien! à ces hommes précoces, intelligences lumineuses qui marchent en avant de la société, comme la colonne de feu qui guidait Israël vers la Terre promise! Honneur donc, mais pitié aussi! C'est un rude métier, que d'avoir tôt raison! c'est un apostolat! J'en pourrais citer un, des plus aventureux, qui le premier, peut-être, a compris Lamartine; qui fut blessé pour Walter Scott, se fit honnir pour lord Byron, et presque interdire pour Hugo; à qui Weber coûte deux côtes; Géricault, dix amis; Paul Courier, plusieurs dents; Rossini, je ne sais combien de cheveux; et la république, déjà, un héritage.

La vie de ces hommes-là n'est qu'un long suicide.

Mieux vaut, cent fois, tenir le dernier rang parmi les penseurs incomplets. Nous y voyons figurer les trois quarts de penseur; les demi, les tiers, les quarts, les quarterons de penseur; et enfin, les penseurs à velléités d'idées.

Les uns débutent à merveille, et vous font espérer quelque chose de bien. Puis, l'embarras arrive, et la sottise enfin. C'est une arme qui rate. L'amorce seule a brûlé.

— „Monsieur,“ vous diront les autres, après mille efforts impuissants, „je ne puis pas vous expliquer cela moi-même; „mais tenez, la première fois que nous nous trouverons avec „telle personne, je veux l'amener sur ce chapitre. Vous verrez, „vous verrez!“

— „Monsieur, vous diront les troisièmes, votre opinion n'est „pas exacte, car . . . Hé! mon Dieu! qu'est-ce que je voulais „donc dire? . . . Attendez . . . m'y voici presque . . . . mais „non . . . Diable! diable! diable! . . . comme c'est désagréable! „. . . et cependant il m'avait semblé . . .“

Oui sans-doute. C'était une velléité.

— „Monsieur,“ vous diront les quatrièmes, avec une emphase décroissante, „la marche du gouvernement a cela de fort „bon . . . (*Ici une pause*) que dans les circonstances actuelles „. . . (*Nouvelle pause*) on aurait pu . . . (*Piano*) oui, je dis „bien . . . (*Point d'orgue*) on aurait pu . . .“ (*Néant*). Le pendule s'est arrêté.

Par politesse, on donne à ces messieurs le beau nom de distraits; mais la distraction proprement dite offre un tout autre caractère. Quoi qu'il en soit, tâchez de tordre cette poignée de paroles, et d'en exprimer quelque chose!

Après les penseurs par tronçons d'idées, viennent les penseurs à idée tout entière, mais seule.

Le rétablissement de la garde nationale a accru de beaucoup le nombre de ces derniers. J'en connais un, gros joufflu de héros, de qui les fonctions du soldat-citoyen ont absorbé toutes les facultés. Celui-là pense capote, parle giberne, et rêve capucine.

Et il couche avec son bonnet de police.

Chaque fois qu'il vous rencontre: — „Eh bien! quel jour „êtes-vous de garde? Moi, je suis de garde d'aujourd'hui en „quinze . . . Avez-vous nommé vos officiers? . . . Combien „coûtent vos épaulettes? . . . Y a-t-il une revue bientôt? . . . „Êtes-vous de la Mobile? . . . Faites-vous déjà l'exercice à „feu? Nous autres, nous faisons l'exercice à feu.“

Il faut entendre sur quel ton césarique il prononce: „Exer-„cice à feu!“

Et puis, même en bourgeois, il ne se montre plus qu'en pantalons à bandes rouges; bandes si larges qu'on se demande, en les voyant, lequel est l'accessoire, ou le rouge ou le bleu.

Et puis, il ne salue qu'en portant à son front le revers de la main.

Et puis, il culotte artilleur son bambin de deux ans.

Et puis, il se cultive, au-dessous des narines, et se fume de cosmétique, deux mèches de poils roux, qui, retroussées parallèlement, lui ponctuent le visage de deux points d'exclamation !!

Cette préoccupation de l'intelligence, le saint-simonisme l'a produite aussi; et aussi, le système-Jacotot; et plus antérieurement encore, le système du docteur Gall. On se rappelle qu'au temps où le père de la crânioscopie se présenta parmi nous, avec son cortège de squelettes et de cerveaux en plâtre, il se fit une populace de crânomanciens, qui inondèrent la conversation *d'organes*, de *bosses* et de *protubérances*. De la théorie bientôt ils passèrent à la pratique; et l'on ne fut plus en sûreté nulle part. Au moment où vous y pensiez le moins, vous sentiez quelque chose qui se glissait à travers vos cheveux; vous vous retourniez . . . c'était une main, une main d'élève, qui vérifiait sur vous les leçons du grand maître. Que si vous vous prêtiez bonhommement à ces expérimentations; que si vous permettiez à ces géographes de l'ame, d'explorer les vallons et les montagnes de votre tête, de déterminer la longitude de vos qualités, la latitude de vos défauts, l'élévation de votre pôle d'intelligence; il vous disaient parfois, avec une naïveté d'académicien: — „Monsieur, vous avez la bosse du meurtre. Vous „avez cela de commun avec le loup cervier, le tigre, le rhino-„céros, et en un mot, avec toutes les bêtes féroces.“

Ou bien: — „Madame, vous avez le cervelet excessivement „développé.“

— „Et que signifie, monsieur, le développement de mon „cervelet?“

— „Madame, le cervelet est le siège de l'amour physique, chez tous les animaux.“

Ainsi était-il arrivé du magnétisme, du galvanisme, du somnambulisme ; ainsi arriva-t-il des théories de certains économistes, lesquelles produisirent tant de producteurs improductifs; ainsi, des calculs romanesques d'un célèbre statisticien; ainsi du spiritualisme transcendental d'un philosophe fameux: toutes écoles qui ont enfanté leurs monomanes; ainsi même du *cistèm ortografiq de mocieu Marle, qi n'a pa lécé qe de piqé viveman la curiozité, é a manqé aqaparé la vog;* ainsi enfin de tout système bon ou mauvais, qui naît, éblouit, étonne. Les badauds intellectuels en attrapent à la volée quelques termes des plus saillants, et se font de ces bribes une espèce d'idée fixe, une grosse et compacte idée qui remplit surabondamment toutes les parois de leur crâne.

La politique surtout est de nature à absorber l'intelligence, comme l'éponge absorbe l'eau. Rien n'est plus commun, maintenant, que ces meubles-vivants des cabinets de lecture; que ces ogres de papier timbré, capables d'engloutir trente journaux par jour, sans en faire une maladie!...

Néanmoins, c'est parmi les rentiers qu'on trouve, plus nombreux, ces végétaux humains qui ne fleurissent qu'une idée. C'est qu'il vient une époque où, communément, on se retire des pensées en même temps que des affaires: quand on est las des unes, tout autant que des autres. Le repos, voyez-vous, c'est le bonheur. Après la vie suante, pensante, délirante, il faut la vie quiète, la vie sur place, la vie heureuse. Après l'abus de toutes choses, du corps non moins que de l'esprit, diète générale, abstinence complète de liqueurs fortes et de pensées rapides. Plus d'indigestion d'estomac, ni de cœur, ni de tête. Au corps, le vin mouillé, les viandes blanches, et le bouillon aux herbes; à l'ame, une pensée, une seule, qui soit et tiède, et stable, et non plus frénétique; au cœur enfin, un canari qui couve, et un rosier sur la fenêtre.

Hélas! oui, maints rentiers ressemblent à ces serinettes qui n'ont de noté qu'un air; vous avez beau tourner la manivelle,

c'est le même sans-cesse, jusqu'à ce que le temps les garnisse d'un nouveau cylindre. Cela se fait à des époques plus ou moins distantes. Leur esprit mue, pour ainsi dire, et dépouille sa vieille peau pour une plus récente.

En voici un, M. Bargeot, qui a mué quinze fois déjà, depuis douze ans qu'il s'est fait inutile. Il en est aujourd'hui à sa seizième peau, à sa seizième idée. Seize en douze ans! c'est un des grands dissipateurs! C'est ainsi qu'il a voltigé, le papillon qu'il est, de Lelièvre à Castaings, de Castaings à la fille Cornier, et de Vidocq à Papavoine. C'est ainsi que, successivement, il a pensé marchés-Ouvrard, indemnité, bateaux à vapeur, marmites autoclaves, gaz, Bolivar, omnibus, silos, chapeaux de soie, Polignac, comète, et coton. Pourquoi, coton? Il entendit, naguère, crier au bas de ses fenêtres: „De superbes mouchoirs, „en superbe coton, à combien? à cinq sous et demi!“ Cette annonce le pulvérisa; et de ce moment, plantation, culture, arrivage, tissage, que sais-je? l'existence tout entière de ce duvet modeste devint son existence propre. Ce lui fut un vaste horizon d'aperçus ignorés, un nouveau monde, un tout, l'univers du coton.

Lui parlez-vous des probabilités de guerre: — „Diable!“ vous répond-il, „si nous avons la guerre, le coton renchérira „bien vite. Mais croiriez-vous, monsieur, que l'on donne, à-„présent, de superbes mouchoirs à cinq sous et demi!...“

Lui parlez-vous émeute: — „Hélas! ajoute-t-il, cela ne m'étonne „point. L'ouvrier souffre; il souffre, l'ouvrier. Croiriez-vous „bien, monsieur, que l'on donne à-présent...!“

Lui parlez-vous hérédité: — „Ah! ah! dit-il malignement, „les meilleures choses n'ont qu'un temps. Croiriez-vous bien, „monsieur, ...“

Je vous l'ai dit, M. Bargeot rumine l'idée coton, comme les bœufs ruminent le foin. Jusques à quand suffira-t-elle à sa consommation? Je l'ignore; mais il vous dirait de sa femme mourante: — „Hélas! monsieur, quand le mal la surprit, elle „s'occupait encore de moi: elle m'ourlait des foulards. Croiriez-„vous bien, monsieur, que l'on donne à-présent . . . . .!“

Or, jugez, par cette obstination, ce que doit être une conversation générale où figure une demi-douzaine seulement de pareils rumineurs!

Le Luxembourg, le Jardin des Plantes, la Place-Royale, les Champs-Élysées, tous les lieux, spécialement où il y a de l'air, du calme et du soleil, sont saupoudrés de ces menu-penseurs, de onze heures à cinq, entre le café au lait du matin et le bouilli du soir. Vous les trouvez disséminés, çà et là, sur les bancs; immobiles parfois, comme ce peuple de statues qui les environnent; ou bien marchant par petits groupes, dans les allées les moins turbulentes et les plus abritées; si toutefois on peut appeler marche, une espèce de circulation monotone et lente, fréquemment interrompue par de longues stations sur pied; presque insensible enfin, comme l'aller d'une aiguille de montre. Sont-ils six? vous pouvez dire: „Voilà six Béotiens „qui traînent leur boulet; voilà six idées qui se chauffent au „soleil.“ En effet, prêtez l'oreille; au milieu de courtes variations sur le chaud, sur le froid, leur appétit et leur sommeil, chacun ramènera son thème favori. Cela forme une macédoine d'idées, un charivari de paroles, quelque chose d'étrange, d'inimaginable. C'est la fameuse cacophonie de Jean-Jacques.

Eh bien! ce carillon intellectuel, que les hommes de cette espèce ne produisent qu'à plusieurs, et par forme de cotisation, il est une classe de Béotiens, dont chaque individu le met en branle à lui tout seul. Ce sont les gens qui pensent trop, ceux dont l'esprit est variable, comme les jeux d'un kaléidoscope.

Ce vice est endémique, pour ainsi dire, dans certaines classes de la société parisienne: à la bourse, au théâtre, au barreau; chez les spéculateurs, surtout les hommes à projets, ces grands perfectionneurs qui ont toujours quelque canal à faire, quelque montagne à fendre, quelque ville à bâtir, et même quelque révolution à introduire dans la manière de moucher la chandelle, ou de mettre le pot au feu.

Et aussi, parmi les gens d'affaires, ces modernes Juif-errant, qui vont, qui viennent, qui passent, sans s'arrêter jamais; et de qui la journée n'est qu'un immense zigzag.

Et encore, dans le *public intime* des hommes de talent, parmi ces furets de réputations, qui chaque matin, après la barbe faite, vont se frotter de gloire auprès de nos célébrités.

Et alors, ils pensent par petits bonds, comme sautent les cigales; ils causent pêle-mêle, et raisonnent chaos. C'est une gamme rapide sur un piano désaccordé.

Du reste, ce dévergondement n'est qu'instantané chez les uns, tandis qu'il est perpétuel chez les autres. Les premiers quelquefois s'enveloppent d'un noir silence. Vous croyez qu'ils conspirent? Du tout. Ce sont alors des fusils qui se chargent; des fusils à la Perkins, qui s'emplissent de projectiles. Qu'une occasion survienne, qui lâche la détente... et gare de devant! Ils sont de force à tirer quinze cents idées par minute.

C'était à l'Opéra: — „Mon Dieu!" fit-il, „que cette Taglioni „est une femme délirante! qu'il y a de poésie, de je ne sais „quoi, de *drame*, dans toute sa personne!... J'ai vu *celui* „d'Alexandre Dumas. Ma foi, c'est beau! Le manuscrit s'est „vendu un prix fou.... Il paraît que la librairie reprend un „peu.... Ah! et ce spéculateur qui fait du pain maintenant „avec de la sciure de bois! C'est étonnant, les spéculateurs! „étonnant, étonnant!... Eh bien! qui sait? Lorsque, sous Bona„parte, il fut question du sucre de betterave, on en rit; et „pourtant..... Mais, dites-moi donc, on ne parle plus de ses „cendres... Est-ce que le fameux projet de les rendre à la „colonne?... Au surplus, il est bien clair qu'avec leur système „de paix à tout prix... On disait cependant que le ministère „partait... Connaissez-vous Sébastiani?... Moi, je connais son „frère. Eh! tenez! le voici dans cette loge.... Mais non; c'est „le général Lamarque..... Lamarque, Lamarque, Lamarque!... „J'aimerais mieux le savoir en Vendée! Elle est toujours en feu! „On s'y assassine en plein jour.... A-propos, la *Gazette des* „*Tribunaux* rapportait, ce matin, un assassinat fort plaisant.... „Eh parbleu! absolument comme ce pauvre Capo-d'Istrias..... „Vous savez qu'on parle d'un prince bavarois pour le trône de „Grèce.... Ah! vraiment, le monde est bien sens-dessus-des„sous!..... J'étais hier à la Chambre. J'y ai beaucoup ri....

„Aux Variétés aussi.... Je vous engage à voir leur nouvelle „pièce.... On y a beaucoup parlé du déficit-Kessner.... On LE „dit en Belgique.... Encore un drôle d'État que celui-là!..."

„Qui ça...?" lui demandai-je, impatienté: l'état d'agent de „change?"

— „Eh! non, répliqua-t-il; je vous parle de l'État belge."

Il en est quelques-uns dont les pensées, non moins précipitées, hâchées menu, éparpillées, ont en outre cet agrément de forme, qu'elles sont toutes moulées en point d'interrogation. Vous vous disposez à les satisfaire: attention superflue! De deux choses l'une, ou ils ne vous écoutent pas, ou tandis que vous reprenez haleine, ils vous adressent vingt autres questions. Ajoutez que, la plupart des fois, ils font eux-mêmes et demande et réponse. — „Eh! bonjour!" vous diront-ils, „comment vous „portez-vous?... Je suis un peu changé, n'est-ce pas?..... Mais „que devenez-vous donc?... Y a-t-il long-temps que vous n'avez „vu Balzac? que fait-il? travaille-t-il?.... Et les plaisirs, com„ment les menons-nous? Ah! diable! j'oubliais... Je me disais „bien aussi: Mais, mon Dieu! n'ai-je pas quelque chose à lui „dire? En effet, la chose du monde la plus originale!... Sur„tout vous ne la répèterez pas?... Écoutez: — Connaissez-vous „madame...? — Mais pardon... quel est ce monsieur qui „passe?... c'est un tel, n'est-ce pas? Adieu! j'ai deux mots à „lui dire.... (*Et en s'éloignant*): A-propos, et les fonds?... „Où en sont-ils?... Vous ne savez pas?... Non?... Bonsoir!... „Quand vous verra-t-on?... Viendrez-vous me voir?"

Passons à d'autres.

Ceux-ci pensent trop creux; et ceux-là pas assez. Dans toutes les questions, les premiers plongent si avant, si profond, qu'ils s'y noient, et vous noient. Les seconds, au contraire, nagent à la surface, comme un liège sur l'eau.

Les uns vous diront, je suppose: — „Napoléon, monsieur „(et quand je dis Napoléon, je devrais dire Bonaparte, car „pour moi, Bonaparte c'est l'homme), Bonaparte ne pouvait pas „se dispenser de la guerre d'Espagne; car, c'était une fatalité; „et je mets en fait qu'en s'en dispensant Bonaparte eût cessé „d'être lui." Comprenne qui pourra.

Nous rencontrons ensuite les penseurs maladroits, ceux qui tirent leurs idées, les uns en deçà du vrai, les autres par-delà, et ceux-ci à côté, et ceux-là dessus même, mais si exactement, que, la plupart des coups, ils défoncent le but. Demandez-leur: — „Que pensez-vous de Delavigne?“ Les premiers répondront: — „Ce n'est qu'un versificateur;“ les seconds: „C'est „le premier de nos poètes;“ et les troisièmes: — „J'aime „mieux Lamartine.“ Pour ce qui est des quatrièmes, les défonceurs de but, si vous dites: — „Voilà une femme qui a bien „trente-cinq ans;“ ils répondront, en secouant la tête, d'un air méditatif: — „Oh! oh! trente-cinq ans!.. „elle en a parbleu bien trente-six!“ Ou bien, si: — „Il est huit heures et demie; „ — Hé! hé!“ qu'ils se récrieront, „je crois que vous vous „trompez: il n'est guère que vingt-cinq minutes; je vais juste à la Ville.“

C'est une maladresse aussi que de penser mal à propos. Il est de ces étourneaux qui parleront de mésaventure conjugale devant un époux malheureux; de laideur, devant un laideron; et de bosse, devant un bossu; qui clabauderont contre l'état que vous avez; qui médiront, tout près de vous, de vos amis, de vos parents, de vous-même peut-être; qui enfin, non moins gauches du geste, vous marchent sur les pieds sans-cesse, vous culbutent, et vous éborgnent; et touchent rarement un objet précieux sans lui causer quelque dommage. Dieu vous garde de ces gens-là, autant que de quilleurs myopes!

L'excessive mémoire est un vice d'esprit, non moins déplaisant quelquefois. On rencontre, en effet, de ces greffes intellectuels où tout entre, d'où rien ne sort; où chaque objet qu'on y dépose se scelle à tout jamais. Ici, les dates, les chiffres, les localités; là, les évènements, les mots et les noms propres. Mais d'ordinaire, vous n'y trouverez que cela. L'imagination étouffe sous cet énorme poids de riens.

J'ai eu pour condisciple un parfait béotien, au front bas, à l'œil exorbitant, qui savait de mémoire tout son *Gradus ad Parnassum*, et que la mort surprit à la lettre TH de son *Noël français-latin*. Le médecin prétendit qu'il était mort

d'indigestion. C'est possible; mais d'une indigestion de dictionnaire. On meurt de moins!

Enfin, vous n'êtes pas sans avoir entendu des biographies de ce genre. — „Qui? moi? Si je connais M. Pitrat!... Ah! je „crois bien!... c'est-à-dire... pas lui, mais sa famille; madame „sa mère surtout... qui était une demoiselle Labalmondière, „et qui avait épousé, en premières noces, un personnage d'im„portance, un conseiller d'état, un M. Dublouzet, un fort bel „homme, ma foi! dont le frère, qui était borgne, par paren„thèse, était un vrai panier percé, un mange-tout, un sans cœur, „qui dissipa toute sa fortune en chevaux, et celle de sa femme „avec, qu'il avait fait s'obliger. Ah! c'était bien la plus inté„ressante créature, et la plus angélique!... Ce n'était pas comme „sa sœur, mademoiselle Madeleine, une grande sèche maigre, „qui avait les cheveux d'un blond ardent, et qui n'a pas joui „d'une trop bonne conduite, de son vivant. Elle pouvait se „vanter, celle-là... mais enfin, ce qui est fait est fait... cela ne „nous regarde pas... Elle eut plusieurs enfants, on ne sait trop „comment, dont l'aîné, un fort gentil sujet, eut le bonheur „d'entrer dans l'une des premières familles de Normandie. Il „y avait bien du butin dans cette maison-là, au moyen de la „succession du grand-père, qui avait été en Amérique, et y „avait fait un mariage fort avantageux avec la fille du plus „riche colon de l'endroit... une demoiselle Pernotte, Pernitte, „Pernette, je ne sais plus lequel... si fait, si fait! c'était Per„notte qu'elle s'appelait... à telle enseigne, que son oncle „maternel, M. Papelard, avait été échevin de la ville de Rouen. „J'ai vu son portrait, à ce brave homme, qui m'a fait l'effet „d'être un vrai partriarche... C'était lui qui avait coutume de „dire, en riant, à ses enfants, petits-enfants, arrière-petits„enfants: „Mes enfants, hé! hé! vous ne serez pas toujours jeunes; „hé! hé! vous deviendrez vieux, à votre tour, hé! hé!“ C'était un „homme rempli de moyens! et son cousin aussi, capitaine dans les „chevau-légers, un peu trop libertin, toutefois, dont Louis XV fit le „bonheur en le mariant à l'une de ses concubines, une jeune personne „très-bien élevée, dont la famille était alliée par les d'Auberson à

„celle des Durocher, qui elle-même, dit-on, descendait, par les „femmes, des comtes de Crecelles, les plus proches parents „des fameux barons de Traquenaude, dont le premier du nom „fit partie de la seconde croisade, et épousa, à son retour de „Palestine... Enfin bref, je connais la famille Pitrat, comme si „je l'avais faite."

Convenons-en, les mémoires de cette capacité sont bien l'argument le plus fort que l'on puisse opposer à la métempsycose. Certainement, si la métempsycose avait lieu, ces gens-là se ressouviendraient d'avoir été carotte, grand Lama, crocodile ou concombre.

Il y a loin de ces répertoires vivants à ces esprits imperméables, sur lesquels tout glisse, entretiens, lectures, observations; comme l'eau sur la toile cirée. Faites-leur quelque importante recommandation: ce sont vaines paroles que vous tracez sur l'onde: cela s'efface à mesure qu'on l'écrit. Entendez leurs causeries: elles sont pavées en tous les sens, des mots *chose* et *machine*.

„J'étais à la première du *Louis XI* de... *chose.* Que „pensez-vous du ministère... *chose?* Avez-vous vu danser made- „moiselle... *chose?* Quand me ferez-vous lire cette nouvelle... „*machine?* Voulez-vous que je vous serve un peu de cette... „*machine?* Ma foi! on ne se douterait guère qu'en **1830**, nous „avons eu une... *machine.*"

Enfin, je puis citer M. Bertrand, qui bourre d'idées ses grandes poches. Habits, gilets, pantalons, tout en regorge; ceux qu'il quitte et accroche, non moins que ceux qu'il endosse. Vous rencontre-t-il: — „Hé! j'y pense... que diable ai-je donc à vous „dire?... vous ne savez pas?... Pour sûr, j'ai quelque chose à „vous dire.... Il y a plus de huit jours que.... Voyons donc „que je cherche dans cette poche... Rien pour vous... Voyons „donc dans cette autre... Rien non plus... Voyons donc dans „celle-ci... Oh! bien! voilà, voilà!... c'est-à-dire, non... ceci „regarde monsieur... monsieur *chose*, vous savez?... Voyons donc „dans celle-là... peut-être qu'à la fin... Oh! cette fois, je crois que nous y sommes... mais non, pas encore... c'est pour l'achat

„d'une *machine*, vous savez?... Voyons donc ailleurs... Toujours „rien... ni de ce côté... ni de l'autre... ni par ici... ni par là... „allons, j'y renonce; j'aurai laissé votre affaire dans la poche „de derrière de ma redingote bleue... ou peut-être dans mon „pantalon gris... à moins toutefois... Mais soyez tranquille: je „vous promets d'y regarder, car c'est très-intéressant pour „vous... Hé! tenez... avez-vous du papier? Oh mon Dieu! pres- „que rien... Vous n'en avez pas?... Diable! Diable! comment „faire?... mais j'imagine... ce petit morceau de bois suffira... „je vais le mettre dans le fond de ma montre... cela me fera „souvenir, ce soir, que j'ai quelque chose à me rappeler."

Ce même M. Bertrand vous dit à chaque minute: — „A-pro- „pos, faites-moi donc songer à cela, hein?" Et il porte ses nom, prénoms, âge, qualités, demeure, dans la coiffe de son chapeau. Est-ce comme oublieur, ou simplement comme propriétaire, qu'il use de cette précaution? Je l'ignore.

Et maintenant, l'homme de cire, penseur si mol, que sa pensée devient ovale, carrée, triangulaire, que sais-je? selon la main qui l'impressionne. — „C'est une bien belle chose, s'écrie- „ra-t-il, que de consacrer un temple aux mânes des grands „hommes!" Il a lu le *Courrier Français.* Et un instant après: „Ma foi! c'est une chose bien ridicule que de vouloir faire des „grands hommes par assis et levé!" Il a, depuis, lu les *Débats.* Mais j'ai vu mieux naguère. A force d'éloquence, deux discoureurs se convertirent mutuellement. Ce fut une savante joûte où les deux champions, partis du même pas, des deux points opposés, s'avancèrent l'un contre l'autre, l'argument à la main, se rencontrèrent, s'escrimèrent, se croisèrent; et, en définitive, se trouvèrent avoir fait échange de camp. Ils n'avaient été d'accord qu'une seconde, le temps de se croiser en route.

Passons maintenant à la grande famille des gens en colère. J'aimerais mieux, quant à moi, subir une heure d'enfer, qu'une heure d'homme irrité de naissance. Et cela, en raison de cette préoccupation stupide, qui persuade à l'irrité que votre pouls, à vous qui êtes calme, bat alors du même train que le sien.

C'est en public surtout que ce supplice est pitoyable. Faites

rencontre, dans la rue, d'un homme en grand courroux, fût-il en d'autres temps de l'humeur la plus molle; et dites-lui: — „Qu'avez-vous donc? — Ce que j'ai!... Ah! ne m'en parlez „pas!... je suis furieux!... je viens d'avoir une scène affreuse „avec ce polisson de Michel. Oui, c'est un polisson, je ne m'en „cache pas!.... Figurez-vous que je lui prête cent écus, il y a „plus d'un an; c'était hier sans faute, qu'il devait s'acquitter. „Il m'en avait donné sa parole d'honneur. Ah! bien oui! fiez-„vous à l'honneur d'un polisson comme ça! j'attends donc, mais „votre serviteur, pas plus de Michel que de grand Turc!......"

Et ce disant, votre aimable interlocuteur s'anime de plus en plus, comme un acteur en scène, il élève la voix; il crie, il beugle, il vous meurtrit le bras, il vous prend au collet, il vous secoue, vous traîne, car, bon gré mal gré, il vous aurait secoué, traîné à gauche, à droite, en avant, en arrière. Et alors, vous eussiez vu les passants s'arrêter, vous suivre pas à pas en ricanant.

Que si, pour calmer un tel homme, on lui fait observer qu'il se donne en spectacle: „Ah! bah!" qu'il vous répond, „je me „*moque* de tout le monde. Oui, monsieur, vous vous êtes com-„porté comme un polisson! je sais ce que je dis! ce n'est pas „pour les cent écus, non monsieur, gardez-les, je n'en veux „point; c'est pour la manière, sacrebleu! il n'y a qu'un polisson „qui puisse se comporter de la sorte; oui, monsieur, polisson, „permettez-moi de vous le dire, sacrebleu!"

Or, qu'advient-il? que le public, entendant cela, le prend lui pour le créancier, et vous pour le débiteur! C'est fort agréable.

Nous placerons ensuite, parmi ces organisations bruyamment pétulantes, les hommes redondants, véritables béquillards qui ne peuvent marcher qu'avec deux synonymes. — „Il ne fait „pas chaud, il fait froid... La nuit est sombre et obscure.... „Le ciel est pur et serein.... J'aime le théâtre, le spectacle.... „Cette danseuse est vive et légère... Cet homme est triste et „mélancolique." Mais c'est à la terminaison de leurs phrases que, mieux encore, vous pourrez observer cet amour du cumul.

Le mot final y rebondit à plusieurs fois, comme la balle qu'on frappe à terre. — „Je me porte bien, oh! mais, bien, bien, bien, „bien, bien, bien!... Quand je vais à la chasse, je tue souvent „des lièvres, oh! mais, souvent, souvent, souvent, souvent, sou„vent!... Madame Dorval est très-belle dans ce rôle, oh! mais, „belle, belle, belle, belle, belle, belle!"

Nous y placerons enfin ces hommes-télégraphes, qui ont des gestes longs, lents, larges, inévitables; qui peignent tout matériellement, levant le pied, s'il est question, dans ce qu'ils content, d'un levé de pied; faisant mine de boire, s'il s'agit d'un toast, et poussant même l'expression mimique, jusqu'à vous donner un coup de poing, s'ils parlent de quelque pugilat.

Voici maintenant trois sources intellectuelles de différentes natures: l'une coulant, vive et bouillante; l'autre, insipide et tiède; et la troisième, lente et froide.

Les penseurs du premier degré me font l'effet, toujours, de grenouilles galvaniques. Leur aversion, comme leur enthousiasme, est chose pétulante, tressaillante, artificielle. Avec eux, rien n'est bien, tout est au mieux; rien n'est mal, tout est au pis; il n'est plus même un pas du sublime au ridicule. „Ado„rable! exécrable! prodigieux! banal! magnifique! épouvantable! „ravissant! hideux! délirant! asphyxiant! miraculeux! etc." Tel est le fond de leur vocabulaire. C'est ainsi que, pour eux, tout le monde est un cuistre, ou bien leur *cher ami*. Ils vous tutoient souvent, au bout d'une heure d'entretien, ce qui cause un pénible embarras. Leur feu, d'ailleurs, n'est qu'un feu d'allumette: prompt à s'éteindre, si à flamber. Peut-être, *ô leur cher ami*, cinq minutes après, ils oublieront de vous saluer; et le livre qu'hier ils trouvaient *enivrant*, leur paraît aujourd'hui de la plus *révoltante nullité*, sauf à redevenir *prestigieux* demain. Il n'est pas rare, même, qu'ils varient de sentiments vingt fois par jour, par heure, par conversation; comme ces cors à tubes de rechange, qui, dans le cours d'une symphonie, modulent successivement sur les tons les plus dissonants.

Les tièdes, au contraire, se plaisent et croupissent dans un juste milieu. Sans enthousiasme pour le bien, ils sont privés

aussi de cette sainte haine qu'on doit porter au mal: — „Mais, „ce n'est point mauvais......; mais, c'est assez curieux.......; mais, cette femme-là est assez de mon goût......; il les a rui-„nés à la Bourse, mais, que voulez-vous? il a cru bien faire.“

Les intelligences à la glace ressemblent au champagne frappé: chauffez-les, mouvez-les, si vous voulez qu'elles moussent; et elles mousseront. Les penseurs de ce genre ne manquent point de calorique, mais il faudra qu'on le dégage. Ils pourront même s'enflammer à force de parler, de discuter, de s'échauffer, comme des planches de sapin qu'un frottement réciproque peut, à la longue, mettre en feu.

Deux hommes se promènent: — „A-propos, avez-vous lu tel „ouvrage? — Mais... je crois que oui. — Qu'en pensez-vous? — „Mais... et vous? — Moi je... heu, heu!... — Peutt, peutt! — „C'est pourtant moins mauvais que je n'avais pensé. — Il est „de fait qu'on y trouve, par-ci par-là, des choses qui ne sont „point trop mal. — J'en conviens. Il y en a même d'assez gen-„tilles. — Vous rappelez-vous tel passage? — Et vous, celui-„ci? — Et vous, cet autre? — Et ceci? — Et cela? — Ma „foi! savez-vous bien qu'en général... — Oui, oui, d'un bout à „l'autre... — C'est un livre assez remarquable... — Fort re-„marquable. — Extrêmement remarquable. Et puis, du style. — „Oh! Dieu! quel style! — Et de l'observation! — Oh! quelle „observation! — Et enfin, quelle connaissance du cœur humain! „— Quelle hauteur de vues! — Quelle érudition! — Quelle „verdeur d'idées! — C'est bien! — C'est beau! — C'est admi-„rable! — C'est transportant! — C'est étonnant! — C'est un „chef-d'œuvre! — Ah! mon ami! je suis charmé de vous trouver „de cet avis! — Hé! parbleu! je vous en offre autant! — Ah! — „Oh! — Ah! — Avez-vous dîné? — Pas encore. — Dînons „ensemble? — Touchez là! nous en reparlerons à table! — „Certainement! on a tant de plaisir à se trouver avec des gens „de goût! — Et qui sentent vivement!“

Vous le voyez, les deux planches ont pris feu; et peu s'en est fallu qu'elles ne pleurassent de chaleur, comme fait le bois vert au moment qu'il s'embrase. Or, le public en masse, est

quelque peu bois vert. C'est donc pour l'échauffer au degré convenable, qu'on place, au milieu des parterres, ces foyers d'admiration, ces espèces de réchauds vivants, connus plus vulgairement sous le nom de claqueurs.

Dans cette grande famille des intelligences mobiles, nous classerons encore les Béotiens qui suivent.

L'ergoteur, véritable spadassin, qui n'a d'autre souci que de croiser son opinion avec la vôtre. Pensez blanc, il pensera noir; pensez noir, il pensera blanc. Où que vous vous placiez, soyez certain d'avance qu'il se fera votre antipode.

Le penseur bicéphale, si commun au barreau, qui pense, en même temps, et le pour et le contre. Il vous dira; — „J'ai „la fièvre depuis hier, avec un grand mal de tête. Du reste, „je vous suis obligé, je me porte assez bien.“ Il vous dira aussi: — „Ne me parlez pas de monsieur un tel: c'est un homme peu „sûr, un avare, un méchant; excellent homme, du reste; incapable de faire du mal à un enfant; qui reçoit parfaitement „son monde, et que j'estime infiniment.“

L'homme-guitare est un homme au superlatif de qui l'ame résonne de faux accords d'idées. Ses idées, en effet, s'unissent, s'enlacent, se confusionnent, et forment dans sa tête quelque chose d'inextricable, comme un écheveau brouillé. De là vient que souvent, il parle ici et pense ailleurs; qu'il se sert de tel mot en place de tel autre; qu'il dit tout le contraire de ce qu'il voudrait dire; qu'il termine un sanglot par un ricanement, et un accès de joie par un profond soupir. Sa figure est un vrai théâtre où les décors changent à vue. Mais, son trope favori, c'est la parenthèse; la parenthèse qui rend lent, traînant, impatientant, comme une arme qui fait long feu. — „Il faut „que je vous conte,“ vous dira-t-il un soir, „ce que j'ai lu dans „le journal d'aujourd'hui. C'est une histoire de garde national „qui rentre chez lui. C'est fort intéressant! Figurez-vous... „(Mais avant tout, Marie, fermez-nous donc la porte...! il vient „par là un vent terrible!) Figurez-vous qu'un garde national se „sentant... (Mais au nom de Dieu, Marie, allez-y donc plus „doucement! on ne pousse pas si fort, là!...) se sentant indisposé,

„demande au chef… (Taisez-vous! je n'aime pas les raisonne-„ments!) demande au chef du poste… (Donnez-nous une bûche, „et que ça finisse! voilà le feu qui s'éteint.) au chef du poste… „(Et le soufflet aussi.) demande au chef la permission… (Mer-„ci!) la permission d'aller coucher chez lui. Le voilà donc „qui revient, se déshabille… (Vous offrirai-je une prise?) se „déshabille dans l'obscurité… (Il n'est pas mauvais, n'est-ce pas?) „et se couche. (C'est de la contrebande. Je pourrai vous en „faire avoir du pareil. Il ne me revient qu'à… Plaît-il?… La „suite de mon histoire?… Quelle histoire?… Ah! bien, bien!… „Où en étais-je?… Voilà, voilà…) Je vous disais donc qu'un „garde national se sentant indisposé… (Mais non, c'est plus „bas… j'en étais qu'il se couche.) Mon homme se couche. „C'était je crois un sergent-major. (A propos de sergent, savez-„vous si Bolène sera renommé? Je ne le crois pas, moi, parce „que…) Or, quand mon homme est nommé, est couché, veux-je „dire, il sent à côté de lui… (Attendez que je mouche cette „chandelle, qui nous empêche d'y voir…) Il sent un corps… „(Là! maladroit que je suis! la voilà éteinte!… Je n'en fais „jamais d'autres!) Il sent un corps glacial… (Marie, donnez-nous donc les mouchettes… Non, non, à quoi diable vais-je son-„ger!… Pas les mouchettes… vous savez bien ce que je veux „dire… Donnez-nous les… les allumettes… nous ne pouvons „pas rester dans l'obscurité!) Ah çà, maintenant, pour revenir „à nos moutons, ce corps donc qui était glacial, c'était celui… „(Ah! Dieu! quelle odeur de brûlé!… Sentez-vous l'odeur de „brûlé?… Vois donc dans tes jupons, ma bonne amie… c'est „peut-être toi… Ce n'est pas toi? Allons, allons, je me serai „trompé…) C'était l'amant de sa femme… (Au fait, c'est l'odeur „du soufre.) qui était mort d'apoplexie foudroyante. Quant à „elle… (paix donc, Médor!) La malheureuse (maudit piaillard!) „fut trouvée à la Morgue le lendemain. Tout cela est fort „piaillard, est fort triste, veux-je dire; et véritablement…… „Oh! ce n'est pas l'embarras, quand on songe à la figure que „le mari dut faire, quand il s'aperçut… Ha! ha! ha! ha!… C'est „extraordinairement drôle!“

A entendre un pareil récit, on croit voir un coiffeur qui superpose, entrelace, mène de pair, plusieurs nattes de cheveux, pour, de toutes, en former une seule.

Mais, ici, vous qui avez eu la patience de me suivre, permettez-moi une seconde halte. Nous voilà revenus aux confins de l'Attique; reposons-nous un peu pour les franchir bientôt. N'ayez pas peur, toutefois, d'être saisis alors d'une exclusive admiration, à la vue des penseurs que nous visiterons. La race béotienne est comme la race juive, une race dont l'univers est saupoudré. C'est une plante envahissante, qui pousse épaisse et drue, même sur ce beau sol où fleurit la pensée. C'est le pavot, partout, à côté de l'épi.

Louis DESNOYERS.

MADEMOISELLE MONTANSIER,
SON SALON ET SON THÉATRE.

Le vieux Paris disparaît devant nous; ses monuments font place à des rues longues, larges, froides et insignifiantes, comme celles de Berlin ou de Saint-Pétersbourg; la poésie de ses anciennes traditions, de ses superstitions populaires, s'efface chaque jour; bientôt il ne nous restera plus de la bonne ville de Louis XII et d'Henri IV, qu'un Paris moderne, qui n'aura rien d'historique, et qui ressemblera à une ville prise d'assaut par les architectes et les maçons.

Déjà nous ne pouvons plus comprendre Corrozet, Dubreuil et Malingre, et nous sommes obligés d'aller apprendre Paris dans Dulaure. La gratte et le badigeon dégradent les édifices échappés au marteau des démolisseurs, et par une anomalie bien digne de notre époque, on nommait un conservateur des monuments publics, le jour où brûlait l'Archevêché, et où l'on dévastait Saint-Germain-l'Auxerrois. On veut que tout date de juillet, et que le Louvre ait l'air aussi jeune que la charte de 1830; hâtons-nous donc de consigner nos souvenirs dans un volume, pour qu'il reste au moins quelque chose de ce vieux Paris, dont le démon de la perfection nous enlève chaque jour quelque reste.

Ces réflexions sont bien graves pour arriver à un sujet bien

futile en apparence; mais on pense bien que ce ne sont pas les panneaux sculptés et les boiseries couvertes de grisailles enfumées de l'ancien foyer Montansier que je regrette dans cette dévastation générale; ni cette salle de spectacle sans forme et sans goût, ni ces ridicules pilastres figurés par des tiges de fer dorées, ni ces loges sales et étroites, ni ce théâtre qui n'avait pour décorations que la chambre de Jocrisse et l'échoppe de Cadet Roussel, et où la bêtise et la grosse gaîté semblaient avoir élu domicile; mais, à ce grotesque édifice, jeté comme par hasard dans un coin du Palais-Royal, se rattachaient des souvenirs de plus d'un genre: gloire, esprit, plaisirs, fortunes, orgies, tout y a passé depuis Bonaparte jusqu'à M. Vautour, depuis les odalisques de Barras jusqu'aux héroïnes de la grande semaine. Toutes les notabilités de la révolution sont venues s'asseoir et rire sur les banquettes déchirées et s'entasser dans les loges incommodes du théâtre Montansier, auquel une femme, qui est une époque à elle seule, avait donné son nom resté si populaire pendant trente ans.

Dans quelques années d'ici, peu de gens se rapelleront mademoiselle Montansier *), que tout Paris a vue promener dans le Palais-Royal sa verdeur octogénaire, sous un costume qui n'était ni celui de l'ancien régime, ni celui du directoire, ni celui de l'empire, mais qui se composait de la coiffure à la duchesse, de l'ample fichu de gaze à la Dubarry, et de la robe de soie Marie-Louise; depuis ce temps beaucoup d'autres ont à-peine entendu prononcer ce nom. Cette femme extraordinaire avait cependant joué un grand rôle dans l'histoire de notre théâtre, pendant les cinquante dernières années du dix-huitième siècle. Arrivée à Paris à vingt ans, du fond d'une province méridionale, elle y exerça une profession dans laquelle on fait presque toujours fortune, avec de l'esprit, une jolie figure, de

*) Mademoiselle Montansier dont le nom de famille était, je crois, Brunet, était née à Bayonne, vers 1730. Elle avait quitté fort jeune son pays, pour se faire comédienne à la Martinique ou à la Guadeloupe; revenue en France, peu d'années après, elle se fit directrice de spectacles.

la conduite et du bonheur; et par goût pour un art qu'elle ne cultiva pourtant jamais avec succès, elle se fit directrice de spectacles. Les bontés de la reine Marie-Antoinette lui valurent, plus tard, la direction du théâtre de Versailles, et la faveur d'être admise souvent, le matin, à la toilette de cette princesse, qui aimait à lui entendre raconter les petites intrigues des coulisses. M. Campan l'introduisait dans les petits appartements, où elle avait quelquefois l'honneur de donner son avis sur une toque de Mademoiselle Bertin, ou sur un bijou de Boëmer.

La révolution la trouva millionnaire et propriétaire de quatre ou cinq salles de spectacles qu'elle avait fait bâtir, et d'autant de troupes de comédiens qu'elle dirigeait avec une adresse et une facilité, qui auraient étonné le génie de ce Richelieu, qui gouvernait l'Europe avec moins de peine que son théâtre du Palais-Cardinal *).

Quand la cour quitta Versailles, en 89, la Montansier vint chercher un théâtre à Paris; elle acheta de Delomel, les Beaujolais **), et y établit sous son nom une troupe remarquable de tragédie, de comédie et d'opéra. Là commencèrent leur carrière des acteurs devenus bien célèbres depuis: mademoiselle Mars, dont le premier rôle fut le petit frère de ce Jocrisse, que Baptiste cadet y créa avec autant de succès que *Danières;* Damas, Caumont et plusieurs autres, qui ont long-temps brillé sur la scène française. De cette troupe sortirent d'autres célébrités moins recommandables, les deux Grammont, héros révolutionnaires, qui, après avoir joué des rôles sanglants dans les plus terribles journées de la révolution, portèrent leur tête sur

*) Mademoiselle Montansier avait fait bâtir la salle du Hâvre; elle dirigeait à la fois les troupes de Rouen, du Hâvre, de Versailles, de Nantes, et tous les théâtres de la cour.

**) La salle des *Beaujolais* avait été bâtie pour des comédiens de bois; c'étaient des marionnettes qui paraissaient sur le théâtre, et des acteurs qui parlaient et chantaient dans la coulisse. Mademoiselle Montansier ouvrit son théâtre à Pâques 1790; l'année suivante elle y fit faire de grandes réparations par l'architecte Louis, qui agrandit la scène, afin qu'on pût y jouer la tragédie et la comédie.

l'échafaud; et ce médiocre comédien devenu général, qui se faisait remarquer par la petite guillotine qu'il portait en breloque à sa chaîne de montre. Cette agréable plaisanterie lui avait valu un grand succès dans les salons de cette époque, les femmes se pressaient autour de lui, pour voir le jeu de cette aimable mécanique, on interrompait une contredanse ou une partie de *quinze*, quand le général entrait, pour s'extasier devant ce bijou, devenu surtout à la mode depuis le 21 janvier!...

Soit ingratitude, soit nécessité, mademoiselle Montansier sembla oublier la faveur dont la cour l'avait comblée: son théâtre devint une des succursales les plus fameuses des clubs révolutionnaires; elle lui donna, ou on lui donna malgré elle, le nom de *Théâtre de la Montagne*, et il justifia ce titre par des pièces dont le goût avait autant à souffrir que la morale et l'humanité. Son salon n'était guère moins connu que son théâtre; il est devenu assez historique pour que j'en parle.

En achetant la salle, mademoiselle Montansier avait acheté les arcades du café de Chartres, qui a eu aussi sa célébrité. Le premier étage était occupé par des maisons de tous les genres; au-dessus était l'appartement de la directrice: une vaste salle à manger, un grand salon, une chambre à coucher, et quelques pièces de service et de dégagement, en formaient le principal et les accessoires. Un défilé étroit, long et obscur, composé d'allées et de corridors, conduisait au théâtre. Le salon était le véritable *Pandemonium* de l'époque; comédiens et représentants du peuple, cordeliers et jacobins, talons rouges et bonnets rouges, sans-culottes, élégants poudrés à frimas, y étaient entassés; tout cela mêlé de croupiers de trente-un, d'hommes de lettres, de femmes galantes de tous les rangs, avec leur entourage masculin et féminin; des joueurs de toutes les classes, des escrocs de toutes les qualités, des réputations naissantes et des célébrités usées: Dugazon et Barras, le père Duchêne et le duc de Lauzun, Robespierre et mademoiselle Maillard, Saint-Georges et Danton, Martainville et le marquis de Chauvelin, Lays et Marat, Volange et le duc d'Orléans.

Toutes les combinaisons de l'intrigue trouvaient place dans

ce salon, depuis les intrigues amoureuses jusqu'aux intrigues politiques; on donnait la même importance à une nuit de plaisir qu'à une journée de parti; on s'occupait aussi sérieusement des succès de la petite Mars que des évènements du 31 mai; la belle voix de mademoiselle Lillier faisait autant d'impression que les discours de Vergniaud: on parlait théâtre, victoires, jeux, plaisirs, guerre, politique et diplomatie tout à la fois. Au bout du même canapé de damas bleu de ciel, usé, fané et déchiré, sur lequel Montansier arrangeait son spectacle de la semaine, avec Verteuil son régisseur, le comédien Grammont organisait à l'autre bout avec Hébert l'émeute du lendemain aux Cordeliers. Dans un coin du salon, Desforges perdait contre Saint-Georges, à l'impériale, l'argent qu'il empruntait à Montansier, sur ses droits d'auteur de la pièce en répétition; une bruyante table de *quinze* rassemblait joyeusement, après le spectacle, les actrices du théâtre, qui délassaient par leurs saillies de coulisses tous les coryphées de la Convention; tandis que Neuville, le sultan de ce sérail, alongé dans son fauteuil, racontait à Barrère, qui ne l'écoutait pas, de vieilles anecdotes de théâtre. Le punch et le souper donnaient ensuite une autre physionomie à cette réunion hétérogène de célébrités contemporaines, et, au milieu de la nuit, chacun rentrait chez soi ou chez les autres, seul ou accouplé.

Les évènements politiques modifiaient souvent la société du salon de mademoiselle Montansier. Chacune des journées de la Convention lui enlevait quelques habitués. Ainsi Grammont et son fils, Hébert et Fabre d'Églantine, Danton et Camille Desmoulins avaient successivement disparu du salon; les vaincus étaient remplacés par les vainqueurs, et la maîtresse de la maison trouvait toujours le moyen de rester en paix avec tous les partis *). Sa société ne protégeait ni ne compromettait personne; on pouvait dîner chez mademoiselle Montansier et

*) Elle fut cependant un instant en disgrâce auprès du pouvoir d'alors; on la mit en prison sous la singulière accusation d'avoir fait bâtir la salle du théâtre de la Nation, rue de Richelieu, dans le dessein d'incendier la bibliothèque.

être dénoncé le lendemain par un des convives; souvent même deux des habitués se séparaient en sortant de la maison, sans que l'un d'eux se doutât que l'autre allait signer son arrestation: trois jours avant le 9 thermidor, Tallien et Collot-d'Herbois, Saint-Just et Robespierre avaient fait une partie de wisk, qui avait duré jusqu'à trois heures du matin; Saint-Just et Robespierre y avaient été constamment heureux.

La chute du système de la terreur fit naître dans Paris une gaîté plus franche et moins convulsive que celle des premières années de la révolution, où l'on s'était habitué à rire machinalement de tout, même de la mort. Les échafauds furent déserts pendant quelque temps, et les spectacles devinrent un plaisir au lieu d'être une distraction. Ici commença la vogue du théâtre Montansier, qui renonça à son titre de *Théâtre de la Montagne*, pour prendre celui des *Variétés;* et aux pièces des Lavallée, des Desmaillots, des Valmont, des Pompigny, pour les parades si gaies et si divertissantes de *Jocrisse* et de *Cadet Roussel*, créations originales de Aude et de Dorvigny, qui auraient fait la fortune de mademoiselle Montansier, si quelque chose eût pu faire la fortune d'une femme qui semblait prendre plaisir, par ses profusions et son insouciance, à défier le bonheur. Son théâtre faisait fureur, et le foyer obtint même, dès ce moment, autant de célébrité que la salle; on allait voir Baptiste cadet et Volange, mais surtout on allait voir le *foyer de la Montansier*, devenu aussi européen que le Palais-Royal lui-même, dont, à tout prendre, il eût pu passer pour le boudoir.

Ce foyer, devenu historique, ne peut pas même être rappelé par celui que nous voyons aujourd'hui, où se promènent tristement toute la soirée la limonadière, le marchand de lorgnettes et le crieur de journaux. L'ancien foyer fut, pendant dix ans, le rendez-vous de ce que Paris avait de plus gai et de plus spirituel; les communications immédiates qui existaient entre la salle et le foyer donnaient à l'une et à l'autre un aspect très-animé: c'était un mouvement continuel de conversations commencées sur un canapé et qu'on allait terminer dans une baignoire, ou de marchés entamés à l'orchestre, qu'on se

hâtait d'aller conclure ailleurs. Toutes les classes de la société avaient des places assignées à ce théâtre, il y en avait même quelques-unes de réservées pour les femmes honnêtes; toutes les autres étaient occupées par d'autres femmes, obligées par état d'être jeunes et jolies, ce qui formait dans la salle une réunion qu'on aurait eu de la peine à trouver ailleurs. Les entr'actes étaient le moment brillant de la soirée, et, comme on jouait quatre pièces, ils étaient nombreux, et on avait le soin de les faire longs. Alors, se répandait dans le foyer une nuée de jeunes femmes éblouissantes de parure et de beauté, il y aurait eu de quoi peupler tous les harems de l'Asie et de l'Afrique. C'était un luxe de toilettes du goût le plus recherché et d'autant plus remarquables qu'on les voyait après une époque de deuil et de malheurs, où le costume des tricoteuses était le seul qu'on rencontrât dans les rues et dans les promenades de Paris depuis deux ans.

Si le théâtre et le foyer de la *Montansier* jouissaient d'une grande faveur, le salon de la directrice n'avait pas acquis moins d'éclat. Barras qui, à cette époque, commençait cette fortune politique, qui le tira des bancs de la Convention pour le placer sur le trône républicain de la France, occupait, avant d'habiter le palais du Luxembourg, deux petites chambres, que lui louait mademoiselle Montansier, au-dessus de son appartement; ce modeste logement suffisait au général de la Convention, depuis qu'il était devenu le commensal de son hôtesse, et qu'il faisait les honneurs de sa maison. Les conciliabules politiques se tenaient dans le petit appartement de Barras, situé tout au haut de la maison occupée par le café de Chartres; les réceptions d'apparat avaient lieu dans le salon de la directrice des Variétés, à qui cette atmosphère d'intrigue et d'activité plaisait beaucoup. Barras partageait avec la maîtresse du logis les deux côtés de la cheminée, et les deux bergères, signe distinctif de l'autorité domestique; il faisait les invitations politiques, et mademoiselle Montansier les invitations comiques; l'un fournissait la table de membres de la Convention et de généraux de la république, l'autre, d'actrices, d'artistes, de jolies femmes et de

gens de lettres. Ce fut par la double présentation de Dugazon et de Barras que le *petit Bonaparte*, qu'on appelait dans les coulisses de la Comédie-Française la *culotte de peau*, fut admis dans cette société: il en devint un des commensaux les plus assidus. Il venait prendre place à la table de mademoiselle Montansier toutes les fois qu'une dispute d'opinion l'avait brouillé avec madame Permon, que la petite pension de Junot était en retard, ou qu'il n'allait pas dîner chez Talma dans cette rue Chantereine, à laquelle il devait donner deux ans plus tard le nom de *rue de la Victoire*, et dans cette même maison qui devait être la sienne un jour, et d'où il devait partir le 18 brumaire, pour aller jouer sa tête contre la couronne impériale *). A cette époque son ambition n'avait pas encore été agrandie par les circonstances, ses vues ne s'élevaient pas même jusqu'à la veuve du marquis de Beauharnais; Barras lui rêvait un avenir, et méditait en même temps la conspiration du 13 vendémiaire et un mariage de l'adjudant-commandant Bonaparte avec la *Montansier*; le 13 vendémiaire réussit, mais le mariage manqua. Barras avait arrangé un grand dîner chez le restaurateur Legaque, pour négocier cette affaire. Bonaparte s'y montra froid, sérieux et réservé, mademoiselle Montansier s'y tint dans les bornes d'une pudeur saxagénaire, en présence d'un jeune officier de 25 ans, qui sentait bien l'embarras de sa position de fortune, mais qui avait trop de fierté et d'élévation dans l'ame, pour consentir à s'en tirer par un moyen ridicule. Les convives se séparèrent froidement, et mademoiselle Montansier préféra retourner vers le comédien Neuville, qu'elle épousa quelques années plus tard **). Barras, pour consoler Bonaparte, lui fit

*) Bonaparte acheta cette maison de Talma 180,000 francs, après son retour de l'armée d'Italie; ce fut M. Duveyrier leur ami commun qui fit le marché.

**) Ce Neuville, avec lequel elle avait depuis long-temps une sorte d'habitude, s'appelait *Bourdon*, il avait été capitaine de cuirassiers au service d'Autriche, et quitta cette carrière pour prendre l'emploi des premiers rôles tragiques; il épousa mademoiselle Montansier en l'an IX.

donner le commandement des troupes de la Convention dans la journée de vendémiaire, qui eut lieu quelques jours après.

On célébra le lendemain cette victoire, remportée sur les sections, par un grand dîner, que donna chez elle mademoiselle Montansier; toutes les illustrations du 13 y avaient été invitées, et cette fois, tout le monde fut gai. Bonaparte voyait s'ouvrir devant lui un autre avenir que celui de mari d'une vieille directrice de comédie. On but aux lauriers du jeune général, je crois même que mademoiselle Montansier m'a raconté, qu'il avait eu la galanterie de boire à sa santé; la soirée se termina au spectacle des Variétés; Barras y occupait tous les soirs la loge de la directrice, qui communiquait par un corridor à ses appartements. Cette loge très-vaste, très-profonde, très-sombre, située aux secondes, en face du théâtre, était même au besoin défendue contre les regards indiscrets, par une grille, derrière laquelle se tramaient toutes sortes de conspirations, se dénouaient des intrigues plus comiques que celles de Volange, et se jouaient des scènes plus gaies que les plus grivoises de Vadé; la liste des habituées de cette loge serait longue et passablement scandaleuse: elle a dû se trouver dans les papiers de Barras, qui avait beaucoup d'ordre pour ces sortes d'affaires.

A mesure qu'on s'éloignait de la terreur, la gaîté était plus vive, plus folle, elle redevenait française; le temps du Directoire fut une époque d'orgies et de saturnales, et le foyer Montansier y occupa une grande place. La société n'était pas encore reformée, on cherchait partout des points de réunion, mais surtout des réunions de plaisirs, on se montrait peu difficile sur la qualité. Les jardins publics fort en vogue alors opéraient une sorte de fusion de toutes les classes; l'aristocratie du faubourg Saint-Germain n'était pas tout-à- fait revenue de l'égalité républicaine, elle sortait de prison et n'avait pas encore repris ses hôtels; aussi il n'était pas rare de trouver chez la Montansier, les femmes de la plus haute distinction dans les loges honnêtes de ce théâtre, et les jeunes gens des meilleures familles dans le foyer, disputant les regards et les faveurs des belles habituées des baignoires, du balcon et des avant-

scènes, aux jeunes officiers des armées de la république, aux fournisseurs du Directoire, aux agioteurs du perron, et à la troupe joyeuse et bruyante des auteurs qui travaillaient pour ce théâtre, parmi lesquels brillait par son esprit, sa bravoure, son indépendance et son intarissable gaîté, Martainville, fameux alors par deux procès au tribunal révolutionnaire.

Le foyer Montansier devint l'arsenal d'où sortaient tous les traits décochés au gouvernement directorial; les rédacteurs des petites feuilles légères, les plus hostiles au pouvoir d'alors, en étaient les habitués. Les vaudevillistes sont, par nature, de l'opposition; les pièces de circonstance de cette époque étaient la critique la plus mordante des évènements et des hommes les plus haut placés, elles ne devinrent louangeuses que sous Bonaparte. On avait loué le général par admiration, on loua le consul par reconnaissance, et l'empereur par intérêt. Le vaudeville perdit sa malice, il ne sut plus tourner que de fades madrigaux; et c'est à la servilité de la plupart de ses confrères, que Béranger a dû depuis la popularité de ses succès.

Tout dans cette réunion servait de prétexte à la gaîté et au plaisir; tout devenait un spectacle, jusqu'à cette galerie en forme de tribune, qui dominait le foyer; c'était la place d'honneur des plus jolies habituées de l'endroit; on lui avait donné le nom d'un quai de Paris, dont la désignation exprimait spirituellement, mais d'une façon un peu trivale, l'idée qu'on y attachait. Chaque soir un nouvel épisode arrivait à point pour soutenir la joie intarissable des amateurs; tantôt c'était la publication d'un nouvel *ana* sorti de la boutique du libraire Barba, tantôt une nouvelle parade de Brunet ou de Tiercelin, qui pendant trois mois faisait fortune dans Paris, ou bien un bon tour joué au commissaire de police Robillard, que ses soixante ans, sa corpulence pansue, ses lunettes larges comme des roues de cabriolet, sa coiffure de 87 et ses boucles d'argent à la Chartres, ne mettaient pas à l'abri de quelque mystification ou des espiègleries de quelques-unes de ses administrées.

Dans ce foyer, on vit se réunir successivement depuis 1795

jusques en 1806, toute la jeune littérature du Directoire et de l'Empire, composée de tout ce que Paris renfermait alors de jeunes gens pleins de verve, d'esprit, de talent et d'avenir. *) La plupart n'ont pas failli à leur vocation insouciante et désintéressée, à leur vie futile et imprévoyante d'artiste; ils ont toujours conservé la modeste redingote du poète, que d'autres plus adroits, mais peut-être aussi moins heureux, ont échangée contre l'habit brodé du conseiller d'état, la robe du magistrat, le frac du préfet, ou, ce qui est plus affligeant, contre le chapeau à plumet du courtisan, qu'ils ont laissé traîner sur les tabourets des antichambres ministérielles de tous les régimes et de toutes les dynasties.

Jamais aucun théâtre n'a joui d'une vogue aussi constante, aussi complète, aussi européenne que le théâtre Montansier; pendant douze ans il a enlevé les spectateurs aux grands théâtres de la capitale.

On allait à l'Opéra ou aux Français quand il n'y avait plus de place au théâtre des Variétés, où se trouvaient réunis tous les genres de séduction, depuis celle de la bêtise jusqu'à celle de la beauté; car, à cette époque, un calembour de Brunet était une bonne fortune avec laquelle on se faisait une sorte de réputation d'homme à la mode, et, ce qui est plus fort,

*) Dans cette réunion, qui a fourni les convives les plus gais, les plus aimables et les plus spirituels des *Dîners du Vaudeville*, des *Dîners du Caveau moderne*, et de la *Société des garçons de bonne humeur*, on distinguait Désaugiers, Armand Gouffé, Chazet, Francis, Moreau, Étienne, Gosse, Brazier, Villiers, Martainville, Georges Duval, Nanteuil, Morel, Simonnin, Moras, Servières, Tournay, Dubois, Rougemont, Ligier, Bonel, Léger, Henrion, Séwrin et quelques vieux auteurs, qui venaient faire cercle autour de la cheminée et qui représentaient la petite littérature de l'ancien régime: c'étaient Dumaniant, Patrat, Guillemin, Aude, Dorvigny, Desforges et plus rarement Sedaine et Marsollier. Dans ce nombre, beaucoup sont morts, d'autres ont été traités, avec des chances diverses, par la fortune. Les uns sont riches, décorés, titrés, rentés, illustrés et pensionnés; les autres sont restés pauvres, simples, modestes, indépendants et obscurs.

d'homme d'esprit en le répétant pendant huit jours dans les salons les plus distingués.

Le prodigieux succès de ce théâtre, la haute faveur dont il jouissait, furent la cause de sa ruine, il excita contre lui une jalousie qui amena sa fermeture; *la Montansier* fut expulsée du Palais-Royal pour satisfaire aux exigences de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique, et, par le décret de 1806, on l'exila sur le boulevart Montmartre. Depuis quelque temps la directrice avait été obligée de prendre des associés; son immense fortune, grevée par les emprunts usuraires, réduite par d'énormes pertes, livrée à des gens d'affaires, ne lui laissait pas d'autre existence qu'une trentaine de mille livres de rente, hypothéquées sur une quarantaine de procès; la brillante mademoiselle Montansier n'était plus qu'une copie de la comtesse de Pimbêche; il y avait toujours chez elle la même insouciance et la même générosité, toujours de nombreux convives, mais on n'y dînait que quand, par l'adresse des domestiques, on pouvait trouver crédit chez quelque traiteur voisin; sans cela on en était réduit au pot au feu bourgeois et à l'officieuse omelette; mais pour peu qu'on obtînt une provision sur quelque créance litigieuse, quelques lambeaux de dividende, ou qu'on trouvât quelque capitaliste confiant qui voulût escompter un procès, le luxe et l'abondance renaissaient aussitôt dans la maison, et les commensaux saluaient, par des toasts joyeux, cette splendeur passagère. Quelquefois, le festin était interrompu, sinon troublé, par l'arrivée d'un officier ministériel, suivi de deux de ses acolytes. Le domestique annonçait cette visite; les convives, faits aux usages du logis, cachaient leur couvert d'argent sous leur serviette; l'homme d'affaires, commensal obligé de la maison, se levait de table, allait surveiller l'opération qui se faisait dans un salon écarté. Le dîner continuait; il n'en était pas moins gai, et la saisie terminée, on reconduisait très-poliment l'huissier jusqu'à la porte, et il n'était plus question de rien.

Le 1er janvier 1807 fut le terme fatal indiqué pour la clôture du théâtre Montansier, les journaux reçurent l'ordre de prêcher une croisade contre les bêtises et les calembours;

Fouché se déclara le champion des mœurs et du goût; les écrivains à ses gages s'élevèrent avec indignation contre un théâtre qui corrompait les *saines doctrines littéraires,* et contre un foyer plus dangereux pour la jeunesse que les jardins d'Armide, et pour les jeunes officiers que les délices de Capoue; il était curieux de voir l'homme qui venait de vaincre l'Autriche à Austerlitz, et qui se préparait à renverser dans les plaines d'Iéna le colosse de la monarchie prussienne élevé par le grand Frédéric, déclarer une guerre d'extermination à Brunet et à Tiercelin.

Le salon de mademoiselle Montansier perdit tout son éclat avec la faveur de son théâtre; réduite pour toute fortune aux lambeaux du cinquième des bénéfices qu'elle avait conservé sur le théâtre du Panorama, et qu'elle arrachait à ses créanciers à grand renfort de papier timbré, elle fut obligée de changer d'existence, et de prendre la position ridicule d'une vieille deplaideuse; elle ne sortait plus des cabinets des avocats, des antichambres des juges et des bureaux des ministères; plaidant contre tout le monde, et sollicitant toutes les influences, ayant remplacé ses illustres commensaux de la révolution par des directeurs de *Pupi* et de *Fantoccini*, qui venaient lui louer sa salle, et Bonaparte par *Forioso.* *)

On ne toléra pendant long-temps, au *théâtre Montansier,* que des marionnettes; celles-ci n'effrayèrent pas la Comédie française, qui consentit à supporter cette concurrence. La restauration y trouva, en 1814, un café qui devint bientôt la sentine du Palais-Royal: là, commença par des orgies cette hostilité au gouvernement royal, qui devait plus tard se formuler en émeutes, en séditions et en révoltes. Le *café Montansier* acquit depuis une célébrité malheureuse; pendant les cent jours, il devint le théâtre des parades les plus honteuses

*) Après la mort de son premier mari Neuville, arrivée en fructidor de l'an XII, elle épousa, dit-on, secrètement en 1809 le fameux danseur de corde *Forioso.* Ce qu'il y a de bien certain et de bien ridicule, c'est qu'elle en fut amoureuse à soixante-dix-huit ans, avec l'impétuosité d'un cœur basque de dix-huit.

et des saturnales les plus ignobles; il fut fermé à la suite d'une équipée fort ridicule, où quelques jeunes gens, animés par la fumée du punch, allèrent venger sur les glaces inoffensives du foyer, les sottises qu'on avait vociférées pendant trois mois dans la salle.

Quelques années après mademoiselle Montansier termina, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, son aventureuse et romanesque carrière, dans le même appartement où pendant trente ans elle avait éprouvé tant de hasards divers,*) vécu au milieu de tant de célébrités, et dépensé si follement une si prodigieuse fortune. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que ses dernières années furent adoucies par l'aisance que jeta dans sa maison une indemnité de **100,000** francs qu'on lui accorda pour la liquidation du million qu'elle réclamait du gouvernement pour sa salle de l'Opéra dont la nation s'était emparée. Elle dut cette dernière faveur du sort à un souvenir de Bonaparte; le vainqueur de Moscou se rappela mademoiselle Montansier, et peut-être le dîner de Barras, dans le palais du Kremlin: c'est de là qu'il signa le décret qui assurait une dernière ressource à une femme dont l'existence avait été pendant un instant en contact avec la sienne, et qui en était séparée alors par le premier trône de l'univers.

Aujourd'hui commence une nouvelle transformation du théâtre Montansier; depuis un an, il est rendu au public sous le nom de *Théâtre du Palais-Royal;* mais c'est aujourd'hui un théâtre comme un autre, sans physionomie particulière; c'est un théâtre de vaudeville, qui ne diffère de celui de la rue de Chartres que par l'enluminure des loges; du Gymnase, que par la commodité de la salle; des Variétés, que par l'exiguité des

*) Mademoiselle Montansier mourut le 13. juillet 1820, dans son ancien appartement, situé aux arcades du café de Chartres, au-dessus de l'estaminet de l'Univers. Toujours bonne et bienfaisante, elle a laissé le peu qui lui restait à quelques vieilles amies qui ne l'avaient pas abandonnée, à un avocat nommé *Lheureux*, qui conduisait ses affaires depuis vingt ans, et à quelques anciens domestiques.

corridors; du théâtre de Comte, que par l'âge des acteurs; ce sont, du reste, les mêmes couplets, les mêmes airs, le même esprit, et les mêmes défauts; c'est un théâtre de plus dans Paris, et voilà tout. Quant à l'ancien théâtre Montansier, il n'existe plus, il ne peut plus revivre, il n'est plus dans les conditions de nos mœurs ni de nos habitudes. S'il se montrait aujourd'hui tel qu'il était il y a trente ans, il paraîtrait aussi vieux et aussi ridicule que les jeunes et jolies femmes qui faisaient alors la réputation de son foyer.*)

J. T. MERLE.

*) Le théâtre du Palais-Royal a été ouvert le 11 juin 1831, sous la direction de MM. Dormeuil et Charles Poirson, en vertu d'un privilège accordé par le ministre Montalivet. La salle, qui appartient à M. de Courbonne, a été refaite en entier sur un nouveau plan et sur les dessins de M. de Guerchy, qui vient d'être enlevé aux arts et à ses amis, à la suite d'une longue et cruelle maladie de poitrine.

LE CHOLÉRA-MORBUS A PARIS.

On nous l'avait cependant annoncé bien long-temps à l'avance; on nous avait fait suivre sur la carte sa marche rapide et menaçante. Le fléau voyageur n'était plus séparé de nous que par cette mer étroite qui nous ramène et nous remporte, avec la mobilité de ses flots, nos rois rétablis ou déchus. Et pourtant, ce voisinage nous inquiétait moins que ne l'avaient d'abord fait les récits venus des pays lointains, doublement terribles par la distance et par la nouveauté. Tout notre effroi s'était usé sur les premières descriptions de ses ravages, sur les premiers dénombrements de ses victimes. Car le Parisien ne peut pas avoir peur long-temps du mal qu'il ne voit pas, lui qui s'habitue si facilement à ses misères. Et puis, quoi qu'on veuille lui dire, il a foi dans la salubrité de sa ville natale, dans l'air suave et pur que l'on respire depuis l'Estrapade jusqu'à la rue du Rocher, dans la limpidité des eaux que roule la Seine enflée par d'innombrables égoûts, dans les émanations bienfaisantes des ruisseaux qui parcourent nos rues. Comme l'épidémie se faisait attendre, il s'est imaginé qu'elle reculait devant nos calembours, nos caricatures et nos patrouilles; et déjà il l'avait oubliée aussi complètement qu'un enthousiasme de l'année précédente, une émeute du mois dernier, et un scandale de la veille. Rien n'avait donc été dérangé dans notre vie et dans nos habitudes.

Tout allait de cette marche incertaine et cahotée qui n'a ni la douceur du repos, ni les distractions puissantes du mouvement. La législation en était au rejet du divorce, le budget à une économie de quinze mille francs, la diplomatie à son cinquante-sixième protocole ; l'art dramatique venait de fermer deux théâtres, et la politique, par un de ces progrès hardis qui caractérisent un grand siècle, était passée tout-à-coup des chapeaux cirés aux chapeaux rouges : nous touchions à la fin de mars 1832. Nous allions bientôt revoir les feuilles, et ne plus entendre les discussions.

C'était par une de ces belles mais perfides journées du printemps, où les rayons précoces d'un ardent soleil font bouillonner trop tôt notre sang, et nous livrent, tout palpitants de cette chaleur nouvelle, au refroidissement du soir ; temps fécond en rhumes, catarrhes, esquinancies et transpirations rentrées. De plus, c'était quelque chose comme une fête ; car nous avons encore conservé du carême, le jour qui en suspend les austérités. Toute la population se répandait avec empressement sur les boulevarts, avide de voir, ou plutôt d'avoir vu un de ces travestissements séculaires dont les enfants saluent l'apparition par le vieux cri du carnaval. Il y avait partout de la gaîté, de l'encombrement, de la poussière, et nulle part de la garde municipale, parce que la police ne reconnaît pas la mi-carême, et que, pour cette fois-là, chacun peut se divertir à ses risques et périls. Au milieu de cette foule joyeuse, allaient et revenaient sans-cesse trente ou quarante masques heureux d'être regardés, de se voir montrer au doigt, et semant sur leur passage des propos orduriers qu'on leur avait vendus tout faits. Le ciel était beau, mais il soufflait un âpre vent du nord, un vent à flétrir tout-à-coup sur leurs branches les fleurs naissantes de l'amandier. C'est alors, c'est au milieu d'une multitude épanouie, c'est parmi les rires, les gais discours et les folies bruyantes, qu'une affreuse nouvelle circule parmi les groupes. Heureusement elle venait du *Moniteur ;* elle arrivait avec un caractère officiel, et l'on avait devant soi quelque temps pour en douter.

Comment pouvait-il se faire en effet que le choléra-morbus,

car c'était lui dont on avait proclamé l'arrivée, le choléra dont les derniers actes étaient datés de Londres, du lieu où se tient la conférence, fût venu tout d'un coup s'asseoir à Paris, sans se faire reconnaître à la douane de Calais, sans être annoncé par le télégraphe? Ce n'est pas, on le sait, avec cette soudaineté que nous parviennent du même pays les ratifications si souvent promises. Le choléra devait avertir le public de sa marche, il était obligé de fournir régulièrement ses étapes, il n'avait pas le droit d'être à Paris. Ainsi parlaient avec une feinte assurance les gens positifs; et cependant, comme le gouvernement affirmait qu'il avait pris toutes ses mesures contre le fléau, les gens positifs mouraient de peur. Mais ce fut bien pis le lendemain, lorsque les médecins, titulaires de la confianceadministrative, publièrent leur charte de santé. Rien au monde n'entretient la crainte comme une nomenclature de préservatifs et de précautions. Chaque minutie du régime préventif ramène incessamment la pensée sur le danger qu'on veut éviter. Le moyen, je vous prie, de ne pas se troubler, lorsqu'on vous recommande surtout d'être calme? le moyen de ne pas trembler, quand on vous assure que la frayeur tue? C'est l'action qui distrait; mais toute l'action de ce moment se reportait sur l'horrible fléau. Chez soi, l'on avait à remplir toutes les prescriptions médicales. Il fallait empuantir sa maison pour la désinfecter, démeubler sa chambre pour l'assainir. On sentait partout le choléra dans l'odeur sépulcrale du chlore. On le retrouvait dans la ceinture de flanelle, dans les chaussettes de laine; on s'habillait du choléra. Dehors, vous le rencontriez embusqué au vitrage de chaque boutique, vous menaçant de son gigantesque nom si vous n'entriez pas bien vite acheter des flacons, des sachets, des gants, des pommades, des bonbons, des gâteaux, du vin de rancio, du tabac; que sais-je? tout ce dont les magasins voulaient se dégarnir. Puis vous aviez encore la littérature cholérique (je ne parle pas ici de nos romans) étalant ses annonces, offrant de vous raconter pour votre plaisir les voyages de l'épidémie, ses haltes meurtrières, ses différents caractères, et la manière dont on en meurt. De quelque côté

qu'il vous plût d'aller, le choléra vous poursuivait: il était dans la conversation commencée du salon où l'on vous annonçait; il était dans la rencontre de deux amis qui se serrent la main. On ne pouvait pas même l'éviter dans ces entretiens plus doux, plus solitaires, plus mystérieux, où les affaires, les préoccupations, les ennuis et les inquiétudes de ce monde tiennent ordinairement si peu de place. Il planait sur les tendres épanchements, prêt à faire descendre comme une barrière d'airain, entre deux cœurs émus, l'ordonnance qui défend les plaisirs trop vifs; on aurait voulu alors être marié. Les femmes surtout avaient pris l'épouvante, mauvais signe pour le courage des hommes: car, où serait la force de supporter les maux physiques, si elle ne nous venait pas des femmes, de leur exemple, de leurs soins, de leur dévouement? Aussi était-ce pitié de voir ces lèvres, d'où coulent avec tant de charme les paroles de consolation et d'espérance, glacées par la crainte et fanées par le camphre; ces figures pâles et convulsives, ces yeux éteints et hagards, ces fronts, hier unis et lisses comme le blanc ivoire, qui se ridaient à pomper le poison volatil d'un sel ou d'une essence; de ne plus respirer, auprès d'une femme jolie, au lieu de son haleine embaumée et de sa chevelure odorante, qu'une maussade exhalaison de pharmacie. Enfin ce fut une grande affaire que la réforme subite de la cuisine. Il n'était si chétif estomac, habitué au régime débilitant, qui ne voulût se corroborer et s'affermir par des viandes succulentes; pas de toux qui refusât les toniques; pas de poitrine délicate qui craignît les stimulants; pendant que les mets proscrits, les aliments frappés d'interdiction, restaient honteusement dans la boutique, et servaient tout au plus à maintenir en bonne santé ceux qui ne pouvaient les vendre.

Ainsi s'occupait à des soins puérils le premier effroi causé par l'apparition du choléra. La fuite aussi s'offrait comme une violente ressource, et déjà le bruit public exagérait le nombre des émigrants. Il semblait que la consommation allait tout-à-coup s'arrêter, les promenades devenir désertes, les hôtels se dépeupler. Tout un quartier se désespérait en entendant

circuler ces mots de sinistre augure, ces mots terribles pour les industries qui s'élèvent jusqu'au luxe: „Les Anglais s'en vont.“ Cependant les étrangers peuvent partir, du jour au lendemain, au pied levé, comme un député qui n'emporte avec lui que sa malle et son vote. Mais combien y a-t-il dans Paris d'habitants domiciliés, payant patente ou contribution personnelle, à qui l'intérêt de leur fortune, de leur ambition, les engagements de leur métier, les obligations, je ne dis pas les devoirs, de leur emploi, permettent un départ brusquement résolu, une absence dont on ne peut prévoir la durée? c'est là le privilège de quelques familles heureusement dotées de loisir et de revenu, pour qui l'Opéra et le bois de Boulogne forment tout l'horizon de la vie. Le plus grand nombre travaille, ne fût-ce qu'à la Bourse; le plus grand nombre est enchaîné par des liens qui le forcent à la résidence, ne fût-ce que pour émarger, le dernier jour du mois, une feuille d'appointements. Tant il y a que le sauve qui peut n'entraîna que peu de fuyards. D'ailleurs une autre peur, qui tenait les gens cloués sur place, faisait équilibre avec celle qui les poussait à s'éloigner. On rapportait des exemples de personnes atteintes sur la route, hors de la portée des secours; et tout le monde ne pouvait pas emmener un médecin dans sa voiture, tenir tout prêt sur les coussins un appareil complet de traitement, et courir la poste en hôpital. La crainte de fuir donna le courage de rester. Puis vinrent les propos moqueurs, le ridicule qu'on redoute chez nous à l'égal de la peste, et enfin ces paroles imprudentes; ces paroles affreuses, jetées étourdiment pour soutenir de faibles cœurs qui défaillent, répétées avec une dédaigneuse confiance, cette sentence si complaisante pour la vanité, qui condamnait à mourir la portion la plus misérable de la population, et exemptait du fatal tribut les classes les mieux partagées.

Et le peuple, direz-vous? le peuple; que faisait-il dans ces jours d'agitation et d'épouvante? Oh! c'est ici qu'il faut s'étonner et se plaindre; c'est ici que je voudrais plus raconter ce que j'ai vu, qu'il me serait plus agréable et plus facile de

vous fournir un de ces tableaux fantastiques où le coloris tient lieu d'observation et de vérité. Qu'a-t-on donc fait, grand Dieu! à ce malheureux peuple, à ces hommes qui vivent de travail et de souffrance, pour troubler à ce point leur instinct si vif et si prompt, pour égarer ainsi leur raison naïve? Est-ce donc pour l'amener là, ce peuple de France si spirituel, si fécond en piquantes saillies, rencontrant si juste dans ses jugements spontanés, qu'on l'a proclamé souverain? Ou bien, à force de se voir toujours trompé, toujours déçu, aurait-il pris de lui-même la résolution d'une incrédulité systématique, d'une défiance entêtée, qu'il applique indistinctement à tout ce qui porte un caractère de révélation et d'autorité, de mystère et de puissance? Ce qu'il y a de certain, c'est que le peuple ne voulait pas croire à l'épidémie; cela était plus aisé en effet que de s'en préserver et de s'en guérir. Il protestait par la débauche contre la venue du fléau, il le défiait dans son ivresse; il poursuivait de ses railleries la foule timide qui assiégeait les boutiques d'apothicaires; il en voulait surtout aux médecins, ces prêtres de la croyance matérielle, qui, à leur tour, ne trouvaient plus de foi. La mort seule, avec sa hideuse figure, devait bientôt lui parler ce langage fort et terrible contre lequel on n'a pas encore trouvé de sophismes. Mais, ne pouvant la démentir, il voulut l'expliquer; et c'est dans les plus atroces combinaisons de la perversité humaine qu'il en alla chercher le commentaire, tant on lui a fait faire de progrès dans cette étude! il niait le choléra, il accepta le crime comme une cause plus simple et plus naturelle. Il s'imagina qu'un vaste complot d'empoisonnement avait été tramé contre la population indigente, que l'eau des fontaines, le vin des brocs, la viande de l'étal, le pain aussi, ce pain qu'il trempe de sueur et qui l'accompagne dans ses travaux, recevaient chaque jour, d'une main invisible, quelque assaisonnement meurtrier. Ne mêlons pas d'autres torts à cette démence populaire qui a du moins l'excuse du désespoir et de l'ignorance. Oublions, s'il se peut, que les haines politiques voulurent en faire leur profit, et qu'au moment où la vengeance du peuple se montrait incertaine, des voix se firent

entendre pour lui désigner des victimes. Pour lui, le peuple, il s'était mis sur le pas de sa porte, il rôdait soupçonneux et sombre le long des rues, cherchant partout une figure d'empoisonneur, épiant les regards et les mouvements de ceux qui ne lui paraissaient pas assez sûrs de leur chemin, assez résolus dans leur marche. Malheur alors, malheur à qui conservait l'habitude d'une allure nonchalante, rêveuse, indécise. L'habitant le plus inoffensif de la cité, le flâneur, était devenu suspect. Il y avait danger à prendre du tabac, à manger des pastilles, à s'arrêter devant les enseignes. Car le peuple n'a qu'une façon d'exprimer sa colère, et il a des milliers de bras pour la servir. N'allons pas plus loin, ne le suivons pas dans ses recherches, n'assistons pas à sa justice; nous trouverions du sang, des cadavres, et d'horribles mutilations.

Cependant l'épidémie poursuivait sans pitié sa récolte de morts; et l'on eût dit vraiment qu'il y avait dans la puissance inconnue qui dirigeait ses coups quelque chose d'intelligent et de moqueur, tant elle se montrait prompte à renverser toutes les assertions de la science, à démentir toutes ses prédictions, à nous ôter l'une après l'autre toutes nos espérances, tant elle semblait trouver un malin plaisir à ne pas se laisser comprendre. Ainsi à peine l'avait-on reléguée dans les parties étroites et malsaines de la ville, qu'elle s'établissait aux lieux où l'air trouve le plus d'espace, où les habitations s'étendent le plus à l'aise. On lui livrait la misère; elle s'emparait aussitôt de l'opulence: on lui abandonnait les corps infirmes et décrépits; elle se jetait sur la jeunesse et la beauté. Au moins prétendait-on que les enfants n'étaient pas de son domaine, et elle trouvait, dans ces êtres faibles et riants, de la place pour tous ses ravages. Elle confondait les fortunes, elle accouplait les sexes dans la tombe, et levait encore une dîme sur le berceau. *) Que faire donc avec ce mystérieux, cet insaisissable ennemi, qui était partout et ne se révélait que par des atteintes profondes, qu'on ne pouvait éviter ni prévoir; capricieux dans le choix de sa proie,

*) Le relevé officiel des morts jusqu'à la fin d'avril porte: 6260 hommes, 5704 femmes, 693 enfants au-dessous de sept ans.

mais d'un si constant caprice, qu'on l'eût pris pour une volonté? Des gens simples auraient prié, et peut-être en avait-on bien envie. Car enfin la prière occupe; elle emploie des mots plus honnêtes et plus nobles que ceux de l'hygiène; lorsqu'elle n'élève pas l'ame, elle distrait du moins l'esprit; elle établit un commerce de pensées avec un pouvoir supérieur; elle fait remonter l'espoir jusqu'à cette source impénétrable des biens et des maux où malgré nous la crainte nous emportait. Mais il manquait à ces velléités de foi suppliante l'encouragement d'un exemple public, d'une manifestation solennelle, et nul n'osait s'y hasarder. Voyez en effet la belle figure qu'aurait faite le gouvernement d'un grand peuple, allant avec sa royauté, ses cours de justice, son cortége de magistrats, de dignitaires et de guerriers, s'agenouiller pieusement devant les autels où tous les citoyens font sanctifier leurs mariages, réclament l'eau du baptême pour leurs enfants, et la dernière bénédiction pour leurs pères; unissant toutes ses voix à celle du prêtre, pour demander à Dieu qu'il éloigne de nos têtes ce fléau qui ne vient pas des hommes, et que l'art humain ne peut conjurer; rappelant ainsi aux malheureux qui souffrent, aux mères qui s'effraient, que, par-delà les ressources de la terre, il leur reste encore un secours! Vous me direz peut-être que vous ne trouvez là rien de ridicule, rien d'illégal, rien qui soit incompatible avec la liberté, la charte, ou le programme. Ni moi non plus en vérité; et jusqu'ici aucun pays n'avait cru compromettre sa civilisation en agissant ainsi. Mais la nôtre est plus délicate et bien autrement susceptible; elle n'accorde rien aux faiblesses du cœur; elle a peur du qu'en dira-t-on; et tout ce qu'elle pouvait nous offrir de plus utile, de plus consolant, de plus salutaire dans nos terreurs, c'était le conseil charitable de nous tenir toujours le ventre et les pieds chauds.

Toutefois la religion s'est montrée; voyant qu'on n'allait pas à elle, elle est venue vers nous; pour obtenir un meilleur accueil, elle s'est faite infirmière; c'est un emploi qu'elle connaissait déjà. On lui avait laissé des ruines; elle les a offertes; on se serait offensé d'une cérémonie expiatoire; l'expiation s'est

faite sans bruit, sans scandale, sans reproche. Des malheureux ont gémi, des pauvres ont été soulagés là où s'était assouvie une colère insensée; le lieu est redevenu saint, et la trace de la violence a disparu. Mais ce n'a pas été sans peine que la religion a pu obtenir sa part de soins et de périls. L'administration est jalouse; elle craignait qu'on ne lui détournât ses malades, qu'on ne lui débauchât ses mourants. Elle s'inquiétait d'une agonie qui n'aurait point passé par ses mains, ou d'une convalescence soustraite à sa police. Les révolutions nous font une belle science! elles nous apprennent à trouver de la perfidie dans la charité, des complots dans une aumône.

Et les jours se passaient bien longs, bien tristes; les nuits sans amour et sans sommeil. Le matin on déployait en tremblant les journaux; ce n'était plus pourtant la politique qu'on y cherchait, les émeutes, les débats de la tribune, les nouvelles télégraphiques, les résultats si lents de la diplomatie. Une nouvelle insurrection, s'il en restait à faire une quelque part, n'aurait pas même trouvé de sympathie. Ce qu'on voulait, c'était le chiffre des morts, le chiffre terrible qui augmentait sans-cesse. Et pourtant les journaux mentaient; soyons justes, ils ont menti quelquefois à moins bonne intention. Tels qu'ils étaient, le cœur manquait en les lisant. Qu'aurait-ce donc été si des régistres mieux tenus, si un renfort d'employés établi à temps, si des communications plus complètes avaient pu fournir à chaque jour sa triste vérité? Après cela venaient les formules rassurantes, variées avec un remarquable talent. Si la mortalité s'accroissait, c'était bon signe, elle ne durerait pas; si elle diminuait, c'est que le mal touchait à sa fin; si elle reprenait des forces, c'était un dernier effort qui allait bientôt l'épuiser: vrai langage de nourrice pour endormir l'enfant qui se lamente. Et tout le monde se payait de cette monnaie, tout le monde excepté quelques fanfarons de pessimisme, les plus effrayés, je vous jure, que vous ayez pu rencontrer dans ce moment d'effroi, gens qui, lorsqu'ils sont assez heureux pour tenir un malheur, ne le lâchent pas avant d'en avoir tiré toutes ses conséquences possibles, et vous épouvantent tout exprès, pour que vous leur

rendiez le service de les contredire. C'était pour ceux-là surtout qu'était faite la liste des morts qui avaient un nom, qui obtenaient l'honneur d'une fosse particulière dans le nécrologe quotidien. Car le moment était bon pour ceux qui seraient fâchés de quitter ce monde sans y laisser quelque bruit. On gagnait de la popularité à mourir. Il n'était personne qui ne voulût avoir connu les défunts de quelque importance, et fournir des détails sur leur constitution, sur le cours de leur maladie, sur le traitement qui n'avait pu les sauver. Il se trouva même des gens fort bien portants qui eurent le plaisir d'assister à leur célébrité posthume, d'apprendre combien la société les regrettait, et de recevoir à déjeûner les conviés de leurs obsèques.

Mais c'était dans les rues surtout, qu'il y avait besoin de précautions pour ne pas se heurter contre une cause d'émotion trop vive. Ce n'est pas que le nombre des allants et venants y manquât, que la circulation fût de beaucoup diminuée; les marchands vous diront seulement avec de longues doléances, et en vous montrant d'immenses lacunes dans leurs régistres, que tout ce monde y marchait inquiet, affairé, préoccupé, sans curiosité, sans caprice. Ce qu'il y avait à craindre était la rencontre des cercueils, accident journalier et vulgaire, pour lequel nous avons ordinairement peu d'attention, à moins qu'il ne s'y joigne le cortège obligé d'un dignitaire, ou l'escorte guerrière d'un soldat citoyen, mais qui nous frappait alors comme une menace. Les mairies surtout étaient un voisinage dangereux; car c'est là que se trouve le vestiaire de la mort, et vous risquiez à chaque instant d'avoir derrière vous un homme noir qui portait sur son épaule la dernière emplette du riche, la dernière aumône du pauvre, un habillement à votre taille. Puis c'était le corbillard qu'on paie, celui dont l'administration est toujours fournie, conduisant avec quelques restes de solennité la dépouille privilégiée d'un contribuable; le char gratuit, qu'on reconnaît de loin à l'air ennuyé du cocher qui n'attend pas de pourboire, et où les morts entassés, gerbés l'un sur l'autre comme des futailles, perdus sous leur commune enveloppe de sapin, trompaient quelquefois la douleur fidèle des survivants; enfin, les

voitures d'emprunt, ces larges tapissières voilées d'une sombre toile, ces omnibus funéraires, inconnus jusqu'ici de la population, et qui transportaient vers le logis d'où l'on ne sort plus, leurs mystérieux déménagements. Parfois aussi, vous pouviez voir arriver un groupe d'hommes aux membres robustes, à la poitrine large, au front sillonné par la fatigue, au costume simple et grossier, qui, las d'attendre le chariot municipal, l'ensevelisseur officiel et le deuil authentique, avaient chargé sur leurs bras le corps d'un ami, couvert, pour tout ornement funèbre, du drap blanc enlevé à sa couche; spectacle touchant en vérité, devant lequel il fallait s'arrêter avec respect, et qui pouvait bien être une contravention; matière de poésie et de procès-verbal.

Malgré toutes ces tristes pensées, ces récits désolants, ces funestes rencontres, rien n'était suspendu dans le mouvement des affaires, et l'on affichait même chaque matin les plaisirs du jour. Les marchands ouvraient leurs boutiques; les restaurateurs tenaient leurs fourneaux allumés; les cafés se contentaient d'ajouter le tilleul et la menthe à leurs préparations habituelles; les fiacres roulaient; les bourgeois montaient leur garde; les journaux se remplissaient de discussions et de nouvelles; la justice poursuivait son cours; le jury prononçait sur les conspirations et les offenses; la Bourse avait ses mouvements de hausse et de baisse; la politique, ses espérances et ses mécomptes. L'émeute aussi s'était montrée un instant dans les premiers jours de l'épidémie, comme pour lui faire accueil. Paris semblait n'avoir perdu qu'une seule de ses habitudes, celle du mariage; nul n'était assez sûr de sa vie pour la lier à celle d'un autre. Du reste, toutes les industries allaient leur train comme pour ne pas se désaccoutumer de produire; je crois même, sans pouvoir l'assurer, qu'il sortit un roman de l'atelier. Mais un courage que l'on doit admirer, ce fut celui des théâtres déjà si languissants, si malheureux, si délaissés, aux jours où l'on avait encore un peu de joie et de loisir. Les théâtres ouvraient leurs portes tous les soirs, et là, devant un simulacre de public, plus attentif peut-être à sa digestion qu'aux jeux

de la scène, il fallait que de pauvres comédiens, inquiets eux-mêmes de leurs entrailles, ou frappés dans leurs affections, vinssent débiter leur rôle, grimacer la gaîté, ou feindre un autre trouble que celui dont ils étaient émus. Tout cela, pour qu'il ne fût pas dit que l'épouvante était dans la cité, pour fournir des distractions à des gens qui n'en cherchaient pas, pour que l'éclairage des spectacles, brillant la nuit dans les rues désertes, vînt détourner les yeux de ces lanternes rouges, que le vent balançait à la porte des ambulances. On a donné de l'argent aux directeurs pour les dédommager; c'est fort bien, mais il me faut, et je le dis sérieusement, des couronnes civiques pour les acteurs, dussent-elles être décernées par les hommes qui ont quitté leurs bancs en désordre, à ceux qui sont restés fermes sur leurs planches.

Il en faudra aussi pour les médecins. Car l'épidémie n'est pas assez loin de nous, pour que nous recommencions à nous moquer de leur science. Si l'art a été plus faible que le mal, s'il s'est montré incertain, s'il a tâtonné, s'il en est encore au doute après une longue et cruelle expérience, le zèle a été immense, héroïque, admirable. Dans cette lutte généreuse contre un secret meurtrier de la nature, rappelons-nous qu'à côté des victimes, il s'est trouvé des martyrs. Les médecins d'ailleurs ont agi avec courtoisie; ils ont attendu que la maladie se fût apaisée pour proposer leur doctrine, pour mettre au jour leurs débats et leurs modes de traitement; ils ne se sont pas disputés sur le lit du moribond. Là, chacun suivant ses principes, a travaillé de son mieux, et chaque méthode s'enorgueillit de ceux qu'elle a sauvés. Ne portons donc pas un regard indiscret sur leurs différends, de peur qu'à leur tour, il ne leur prenne envie de dire nos alarmes et nos faiblesses, les imaginations qu'il leur a fallu calmer, les terreurs qu'ils ont prises en pitié, et les santés florissantes qu'ils ont été obligés de guérir.

Or, à-présent que nous n'avons plus rien à craindre, que l'épidémie va visiter d'autres lieux, que peut-être, après avoir affligé quelques parties de notre France, elle portera ses ravages dans des contrées qui n'ont pas encore reçu nos mœurs,

avouons-le franchement: nous, à qui il en coûte si peu pour être sublimes, nous n'avons pas su prendre une noble attitude en présence du choléra. Il est vrai qu'il nous a traités avec une préférence de haine toute particulière. Mais enfin, il ne nous a trouvés ni audacieux, ni résignés, ni insouciants, ni soumis. Il semble que quelque chose nous gênait dans la manifestation de ces pensées communes, qu'un danger commun fait naître chez les hommes. Nous sommes restés indécis entre la prière et la bravade, renfermés en nous-mêmes, chacun pour soi, n'osant pas nous aventurer à des sentiments qu'un autre caprice aurait pu désavouer. C'est qu'aussi, jamais grande désolation n'a plus mal choisi son moment pour tomber sur un peuple. L'union de tous les esprits dans une même croyance, dans une même affection, dans une même idée d'avenir, n'aurait pas été de trop pour faire face à celle qui vient de décimer si cruellement une population désunie, pleine de rancunes et de défiances. A la fin, moyennant un tribut de treize mille morts, nous pouvons nous en croire quittes, respirer quelque temps, et nous dire avec un faible espoir de répit: „Voici encore un fléau de passé; à qui „le tour maintenant?“

A. BAZIN.

LES OBSÈQUES DE M. CUVIER.

Douze jours à-peine se sont écoulés; nous étions chez M. Cuvier; il voulait bien nous promettre, pour le livre des *Cent-et-un*, un chapitre ayant pour titre *le Jardin du Roi;* et la mort vient de le frapper. Certes, nous étions loin de penser, lorsque, dans ce même volume, nous faisions insérer la dernière méditation de Goethe sur les *Naturalistes français*, que le grand naturaliste qui a porté la science à un point si élevé touchait à l'heure fatale qui lui était marquée par la destinée. Nous espérons pour nos lecteurs que le chapitre que M. Cuvier nous avait promis est fait; mais on conçoit l'inconvenance qu'il y aurait eu à chercher à nous en assurer en ce moment de deuil. Nous avons pensé que ce serait tout à-la-fois un devoir pour nous, une chose convenable et un juste hommage rendu à une des renommées les plus illustres que les siècles aient enfantée, que de reproduire ici les adieux funéraires adressés sur sa tombe au géant de la science par des hommes dignes d'exprimer les regrets qu'une perte irréparable a causés à l'Académie française, à l'Académie des Sciences, au Conseil royal de l'Instruction publique et aux naturalistes français. Quelques-uns de ces adieux, où il était impossible à l'exagération de s'introduire, ont paru incomplets dans des feuilles fugitives, nous avons cru bien faire en les consacrant ici dans

leur entier à une durée qu'ils méritent, et nous espérons en cela obtenir l'approbation générale.

Comme nous avons donné la dernière méditation du beau génie dont l'Allemagne déplore encore la perte récente, nous donnerons dans la prochaine livraison la dernière leçon prononcée par M. Cuvier. Deux fois le chant du cygne! . . .

La dernière leçon de M. Cuvier sera accompagnée de notes qu'a bien voulu nous faire espérer son plus digne émule, M. Geoffroy-Saint-Hilaire, l'un des savants qui regrette le plus M. Cuvier, parce que nul mieux que lui ne pouvait le suivre et le comprendre dans les hautes régions où s'élançaient les investigations de son génie.

Voici, quant à-présent, des détails sur les obsèques de M. Cuvier que nous sommes heureux d'emprunter en grande partie à un écrivain que l'on reconnaîtra sans-doute, et dont la plume a déjà enrichi ce volume; nous y joignons les quatre discours prononcés hier, 16. mai, par MM. Jouy, Arago, Villemain et Geoffroy-Saint-Hilaire, au cimetière de l'Est, où reposent les restes mortels d'un homme dont le nom ne mourra jamais. Là, M. Cuvier attendra le Panthéon.

C'est aujourd'hui qu'ont eu lieu les funérailles de M. Cuvier. Plusieurs circonstances ont empêché que cette triste cérémonie eût l'éclat et la pompe extérieure qu'elle pouvait avoir. Un ordre du ministre de la guerre a défendu que, pendant la durée du choléra, aucun détachement de troupes fît partie d'un cortège funèbre. Cet ordre n'avait pas été levé; il n'y a donc pas eu de troupes, comme il y en a d'ordinaire au convoi des grands-officiers de la légion-d'honneur. Le conseil des ministres était convoqué ce matin à l'occasion de la mort de M. Périer; car c'est par cette douloureuse nouvelle que s'est ouverte la journée. Plusieurs ministres qui voulaient assister aux funérailles de M. Cuvier n'ont pas pu le faire. Enfin, il y a eu peu d'ordre dans le convoi; mais l'empressement de tous les admirateurs de M. Cuvier à venir rendre à ce grand

génie un dernier et solennel hommage, mais la douleur et l'abattement peints sur tous les visages, mais le sentiment profond de la perte que fait la France, ont donné à ces funérailles un caractère particulier de tristesse et de consternation.

Jamais l'autorité que la mort revendique sur nous n'a été plus vivement sentie que dans cette triste journée qui commence par la mort de M. Périer pour être employée aux funérailles de M. Cuvier. La mort, il faut l'avouer, fauche cruellement notre patrie; elle abat les têtes les plus hautes, nivelant impitoyablement tout ce qui s'élève. A-peine en deux mois, M. Champollion et M. de Martignac, M. Cuvier et M. Périer, nos savants, nos hommes d'état, tout est précipité. Il semble qu'à chaque fois que le monde politique s'affaisse en perdant un de ses appuis, au même instant le monde scientifique s'affaisse aussi sous quelque grand coup.

La mort de M. Cuvier est presque un évènement public; car la gloire d'hommes comme lui n'embellit pas seulement la société, elle la maintient en quelque sorte et la conserve. Ils servent de centres: on vient naturellement se grouper autour d'eux: il y a en eux un principe d'ordre, et leur existence importe au salut aussi bien qu'à la grandeur de l'état. La mort de M. Cuvier n'est pas un vide dans les sciences seulement; c'est un vide dans la société que la disparition d'un de ces hommes à qui personne n'ose contester la puissance qu'ils tiennent de leur génie. Quand ils meurent, c'est encore une autorité qui se retire.

Nous ne savons si la mort de M. Périer jetant une triste lumière sur l'effet des pertes qui nous affligent, disposait les esprits à plus de douleur que jamais, mais chacun sentait vivement que la mort de M. Cuvier était aussi une calamité publique, quoique ce ne fût pas un homme chargé des destinées de l'état.

A une heure, tout le monde étant réuni, le convoi est parti du Jardin des Plantes pour se rendre au temple protestant. Les élèves de l'École Polytechnique et les jeunes gens qui suivaient les cours de M. Cuvier, ont revendiqué l'honneur de

porter son corps. Tout le monde suivait: il y avait quatre ou cinq mille personnes, la plupart tête nue, malgré le mauvais temps; et qu'on y songe bien, ce n'étaient pas des funérailles de parti; aucune passion n'avait rassemblé tout ce monde; la douleur seule et l'admiration l'avaient réuni. M. Cuvier n'était d'aucun parti; il n'avait pas de partisans et de Séides; et, s'il a eu des funérailles populaires, c'est que la gloire et la science sont populaires en France. M. Cuvier avait cette popularité glorieuse qui vient du travail et du génie, et non des opinions; c'est cette popularité qui a fait la foule qui se pressait à ses funérailles.

Au temple, tout le monde n'a pu tenir dans cette enceinte étroite. Un grand nombre d'assistants ont attendu à la porte. M. le pasteur Boissard a prononcé le discours; après la cérémonie le convoi a repris sa marche vers le cimetière de l'Est, où déjà se trouvait réunie une foule immense, malgré la pluie qui tombait par torrents; c'était un spectacle digne et solennel que le respect empreint sur toutes les figures; la plupart des assistants avaient la tête découverte; on cherchait quel lieu avait été désigné pour y déposer le corps de l'illustre défunt; on découvrit enfin un modeste monticule de peu d'apparence, et pour ainsi dire inaccessible; on se perdait en conjectures pour s'expliquer comment ce lieu avait été choisi, lorsqu'on découvrit une tombe remarquable par sa simplicité; c'est celle où repose la fille de M. Cuvier, et tout fut expliqué.

Le convoi arriva à trois heures et demie.

Plusieurs discours ont été prononcés sur la tombe. M. Devaux (du Cher) a parlé au nom du conseil d'état. M. Arago au nom de l'Académie des Sciences, M. A. Jouy pour l'Académie Française, M. Geoffroy Saint-Hilaire, président de l'Académie des Sciences, au nom des naturalistes français, M. Pariset au nom de l'Académie de Médecine, M. Valkenaer au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il est le président, et M. Villemain pour le Conseil royal d'instruction publique. Quand M. Villemain a rappelé la disparition successive des hommes qui, soit dans la science, soit dans la politique,

étaient la gloire et l'appui de la France, quand il a dit que, pour réparer tant de pertes, il fallait que chaque citoyen fît effort de zèle et de courage, afin que la France ne perdît point trop ni de sa force, ni de sa gloire, toute l'assemblée, groupée autour du tombeau de M. Cuvier, a vivement ressenti l'effet de ces paroles qui encourageaient les citoyens au nom de la nécessité publique, et qui leur donnaient les seules et amères consolations que comportassent et le lieu et le jour.

DISCOURS DE M. JOUY.

Messieurs, la mort nous ravit un homme puissant par la pensée, puissant par la parole, un homme dont le génie avait rendu tributaires toutes les nations éclairées du globe. L'illustre Cuvier n'est plus; la France, l'Europe, déplorent avec nous la perte immense que vient de faire le monde savant.

Elle est éteinte cette sublime intelligence qui semble franchir les bornes de la nature pour lui dérober ses plus intimes secrets. Ells est glacée pour jamais cette voix éloquente qui retentit encore à notre oreille. A pareil jour, nous assistions à ses doctes leçons; au pied de cette tribune, où se pressait la foule de ses élèves et de ses admirateurs, nous l'entendions converser avec les siècles passés, et, remontant avec lui jusqu'au berceau de la science, nous la précédions dans sa marche, nous la devancions dans ses progrès. A pareil jour, la semaine dernière, il nous assemblait autour de sa chaire; où nous rassemble-t-il aujourd'hui? autour de sa tombe.

Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'assigner à M. Cuvier le rang qu'il doit occuper parmi ce petit nombre d'hommes de génie dont les travaux scientifiques ont agrandi le domaine de l'esprit humain: contentons-nous de dire que cet émule des Fontenelle, des Dalembert, des Buffon, fut à-la-fois un savant du premier ordre, un littérateur distingué: c'est à ces derniers titres que l'Académie française s'honora de le compter parmi ses membres, et qu'elle exprime en ce moment, par ma voix, les profonds regrets qu'elle éprouve en voyant disparaître la plus

éclatante lumière du siècle; aussi remarquable par la multiplicité de ses connaissances que par leur étendue, cette haute intelligence n'avait pu rester étrangère à la science de l'homme d'état. M. Cuvier fut appelé successivement aux fonctions les plus importantes du gouvernement; dans toutes, il porta cette force de conception, cette profondeur de vues, ces recherches lumineuses qui lui avaient révélé quelques-uns des mystères de la nature; mais quels que soient les services qu'il ait pu rendre à l'état dans la carrière politique qu'il a parcourue, c'est le réformateur de la zoologie, c'est le fondateur du cabinet d'anatomie comparée, c'est l'auteur d'une création nouvelle, qui exhuma, qui ressuscita des classes d'animaux disparues de la terre; c'est l'homme de la science, en un mot, qu'attend la postérité.

Celui dont les travaux avaient immortalisé l'existence vit arriver la mort avec une courageuse résignation. „Je suis „anatomiste, disait-il aux doctes amis qui lui prodiguaient leurs „soins, la paralysie a gagné la moelle épinière, vous n'y pouvez „plus rien, et moi je n'ai plus qu'à mourir."

Hier M. Cuvier était baron, pair de France, conseiller-d'état, membre du conseil de l'instruction publique, grand-officier de la Légion-d'honneur, secrétaire-perpétuel de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie française, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et de presque toutes les sociétés savantes et littéraires du monde;

Aujourd'hui George Cuvier perd tous ces titres pompeux, mais il reste en possession de cette vie intellectuelle qui n'a point de terme dans l'avenir, et son nom seul inscrit sur sa tombe proclame son immortalité.

DISCOURS

DE M. GEOFFROY-SAINT-HILAIRE.

Je m'avance aussi vers cette tombe qui va s'élever illustre entre toutes les tombes; déchirant et solennel spectacle; perte immense et irréparable.

Je viens rendre un dernier hommage à l'homme de génie,

au nom des naturalistes de l'Académie des sciences, et, je puis ajouter, au nom de tous les naturalistes des deux mondes: car, par toute la terre, chacun de ceux qui cultivent la science de la nature, doit surtout à M. Cuvier ce qu'il sait et ce qu'il est en histoire naturelle; tous se sont formés sous les inspirations du génie et de l'immense savoir de notre grand zoologiste.

Au milieu de ce deuil universel, quand la mort brise tout-à-coup une existence, si belle par ce qu'elle a été, et si belle aussi par ce qu'elle pouvait être encore, j'arrive sur cette scène de désolation sans pensées que je puisse exprimer, sans paroles que je puisse dire, absorbé dans un seul sentiment, frappé d'un seul fait, du coup affreux qui nous accable.

Il n'est plus, ce maître aux paroles si retentissantes, d'un si puissant enseignement, d'une érudition si étendue; qui savait embellir tour-à-tour de sa parole éloquente les traits d'un esprit fin et toujours gracieux, et les créations d'un génie si admirablement universel; dont la plume flexible pouvait également donner de l'intérêt aux détails les plus arides, et peindre dignement la magnificence et la majesté de la nature.

Tout jeune encore, M. Cuvier croyait n'écrire que des morceaux d'études; et déjà à son insu, comme à l'insu de tous, il avait jeté les fondements durables de la zoologie. J'eus le bonheur inexprimable de l'en avertir le premier, d'avoir le premier senti et révélé au monde savant la portée d'un génie qui s'ignorait lui-même.*)

*) Voici quelle fut l'origine de mes liaisons avec M. le baron Cuvier. Il habitait en Normandie le château de Fiquainville; lui, le comte d'Héricy, propriétaire de cette habitation, le prince de Monaco et d'autres grands propriétaires de la contrée, allaient chaque soir, en 1793, assister dans la ville voisine, Valmont, aux séances d'une prétendue société populaire, où ils avaient soin qu'on ne parlât que d'agriculture.

Sur ces entrefaites, notre vénérable doyen, M. Tessier, que les persécutions révolutionnaires d'alors avaient porté dans les armées, et qui s'y trouvait caché sous le titre et avec l'emploi d'un médecin de régiment, tenait garnison à Valmont: il apprend que l'on s'y réunit le soir pour des causeries sur la culture des

„Ces manuscrits, dont vous me demandez la communication, „m'écrivait un jour M. Cuvier alors livré en Normandie à des „travaux d'éducation, ces manuscrits ne sont qu'à mon usage, „et ne comprennent sans-doute que des choses, déjà ailleurs „et mieux établies par les naturalistes de la capitale: car ils „sont faits sans le secours des livres et des collections."

Et cependant, dans ces précieux manuscrits, je trouvai presqu'à chaque page des faits nouveaux, des vues ingénieuses: déjà ces méthodes scientifiques qui depuis ont renouvelé les bases de la zoologie, étaient indiquées. Ces premiers essais étaient déjà supérieurs à presque tous les travaux de l'époque! je répondis à M. Cuvier: „Venez à Paris, venez jouer parmi „nous le rôle d'un autre Linnée, d'un autre législateur de „l'histoire naturelle."

M. Cuvier vint en effet: je lui tendis la main d'un frère; et bientôt j'obtins pour lui de mon respectable collègue Mertrud, alors professeur d'anatomie comparée au Jardin des plantes, la suppléance de cette chaire, que mon illustre ami a depuis rendue si glorieuse.

Les ailes de ce puissant génie une fois développées et libres désormais, dirai-je quel essor il a pris?

En 1795, le naturaliste législateur apparaît dans Cuvier. Les branches de la zoologie, encore enveloppées des ténèbres les plus épaisses, sont celles qu'il entreprend d'éclairer d'une vive lumière: il porte hardiment la réforme dans la dernière classe

champs, il se rend à cette réunion et finit par y parler si pertinemment des matières en discussion, qu'il est promptement reconnu pour le signataire des articles Agriculture de l'*Encyclopédie méthodique:* il avait eu pour cela affaire à la sagacité du secrétaire de la réunion, M. Cuvier. Celui-ci l'avertit. Mais les articles Agriculture étaient signés *l'abbé Tessier.* — „Me „voilà reconnu et par conséquent perdu. — Non, vous allez être „au contraire l'objet de nos plus tendres empressements." Cet entretien aboutit à une liaison intime, et peu après M. Tessier, mon compatriote, l'ami de ma famille et le guide de mon enfance, me donna le desir d'entrer dans cette intimité. Je fus de cette manière engagé dans une correspondance avec M. Cuvier.

du règne animal. Linnée l'avait nommée *Vermes:* c'était le nom de *Chaos* qui lui convenait. Mais bientôt paraissent, appuyées sur d'immenses recherches anatomiques, ces belles et savantes classifications sur les molusques, qui furent dès le moment de leur publication universellement comprises et justement admirées.

Cependant les devoirs du professeur le fixaient chaque année sur la structure des animaux et la comparaison de leurs organes; chaque année le cours de M. Cuvier s'élevait à une grande hauteur; et de nouveaux travaux venaient compléter ceux de l'année précédente. Leurs résultats furent déposés, à l'aide de savants collaborateurs, *) dans un ouvrage en cinq volumes, les *Leçons d'anatomie comparée.* Dans ce livre devenu européen, Daubenton, Camper et Vicq-d'Azyr sont de beaucoup dépassés; mais pour Cuvier, ce n'est que le péristyle d'un temple: il croit n'avoir encore donné que le précis d'un plan à développer.

A la publication des *Leçons d'anatomie comparée,* succèdent celles du *Règne animal* et des *Recherches sur les ossements fossiles.* Le *Règne animal,* ouvrage dans lequel la série zoologique tout entière se trouve comprise pour la première fois dans une classification méthodique, fondée sur les principes les plus philosophiques, en même temps que sur la connaissance la plus parfaite de l'ensemble et des détails de l'organisation. Les *Recherches sur les ossements fossiles,* monument plus admirable encore, et qui suffirait pour recommander le grand nom de son auteur à la postérité la plus reculée. L'idée d'une telle entreprise est à elle seule une œuvre de génie; mais, pour son exécution, le génie ne suffisait pas; il fallait un savoir immense, il fallait le savoir de M. Cuvier.

Avant la publication des recherches sur les fossiles, qui eût soupçonné qu'un jour, le génie d'un homme, exhumant de la nuit des âges des membres mutilés, ferait revivre pour la science les antiques habitants de notre globe, et lui ouvrirait ainsi l'entrée de ce monde primitif que le Créateur avait

*) MM. Duméril et Duvernoy.

séparé de nous par tant de siècles, tant de générations, tant de bouleversements *)!

Après les grands travaux que je viens de rappeler, je dois encore citer, malgré le peu de temps qui m'est accordé, la grande *Histoire naturelle des poissons,* dernier ouvrage publié par M. Cuvier, et dont huit volumes, le neuvième sous presse, ne composent pas même la moitié. Espérons que cette vaste entreprise, pour laquelle M. Cuvier s'était adjoint un collaborateur **), ne restera pas inachevée. Car l'histoire naturelle des poissons, malgré son sujet spécial, porte aussi le cachet d'un immense talent, et se place dignement à côté des autres ouvrages de son illustre auteur.

C'est au milieu de tant d'occupations si diverses, que M. Cuvier portant un œil scrutateur sur sa constitution physique, fit l'affreuse découverte de la fatigue anticipée dont l'excès de ses travaux l'avait frappé. Le repos devenait pour lui nécessaire. Les conseils de savants médecins le recommandaient. Une influence épidémique, menaçante et redoutable pour tous, le rendait plus indispensable encore. Mais, passionné pour la science à laquelle il a consacré sa vie, Cuvier se refuse au repos; il abandonne même les occupations plus faciles qu'il peut confier à d'autres mains, et consacre toutes ses forces, tous ses moments à l'achèvement de cette grande entreprise commencée par lui il y a trente années: la *Rénovation de l'anatomie comparée.* C'est pour lui la clef d'une voûte qu'il ne peut pas laisser imparfaite.

Le courage de notre illustre ami était, hélas! plus grand

*) Séparé surtout par le fait immense de l'action lente du temps, des changements qui surviennent dans la nature des milieux à la surface de la terre. Des animaux d'une conformation donnée ne sont possibles que par l'essence et avec le maintien de l'essence de leurs matériaux ambiants et assimilables. Cette organisation animale, qui fut à l'origine des choses, était donc à quelques égards différente de celle favorisée aujourd'hui dans ses développements par l'ordre actuel de l'univers.

**) M. Valenciennes.

que ses forces. En six semaines, l'ostéologie comparée est revue dans son ensemble : deux volumes sont produits, deux volumes où son génie se retrouvera tout entier fécondé par son immense savoir, mais que nous ne lirons jamais sans une douloureuse émotion. Ces deux volumes, derniers monuments élevés par leur illustre auteur, ont achevé d'épuiser ses forces.

Je m'arrête ici. Simple zoologiste, j'ai parlé seulement des immenses services rendus à la zoologie par M. Cuvier. Laissant à des voix plus éloquentes que la mienne le soin de dire toute la puissance, toute l'universalité de son talent, je me tais et me renferme dans ma douleur et mes souvenirs.

Comment, au moment d'un dernier adieu que notre illustre confrère n'a pu, hélas! entendre de ma bouche, comment ma pensée ne se reporterait-elle pas sur cette vie commune de nos jeunes ans, sur ces relations si intimes et si dévouées, sur cette communauté de travaux si douce à tous deux!

DISCOURS DE M. VILLEMAIN.

Parmi tant de justes honneurs rendus à la mémoire de M. Cuvier, les membres de l'enseignement lui doivent un hommage à part, d'admiration et de regret. Tout retentit en ce moment de la douleur de sa perte; et dans nos jours pleins d'entraînants spectacles et de vives anxiétés, elle a préoccupé les ames, comme un malheur public; car la France ne saurait être ingrate pour le génie, et distraite de la gloire. Elle se sent blessée en voyant disparaître une de ces hautes intelligences qui contribuaient à l'illustration du nom français dans l'Europe, et au progrès de l'esprit humain dans les sciences.

Les immenses travaux scientifiques, la belle méthode, l'invention puissante de M. Cuvier ne peuvent être appréciés que par ses élèves ou par les maîtres qui restent encore après lui.

Mais il y eut dans son admirable talent un attribut populaire et accessible à l'esprit de tous, ce don de l'enseignement oral, cette facilité de répandre sur les matières les plus techniques ou les plus abstraites l'intérêt, la vie, la lumière. Incomparable par cette clarté parfaite, une des supériorités du

génie, quand elle luit dans les plus difficiles questions, M. Cuvier joignait à l'expression limpide, à l'ordre net et simple qui fait tout comprendre, une inépuisable abondance de vues. Sa mémoire vaste et toujours présente, son esprit nourri d'une foule de connaissances comparées, enrichissait pour lui l'étude même de la nature et rendait ses leçons aussi fécondes en idées générales, qu'elles étaient remplies d'observations et de faits.

Après une longue interruption, reprenant ses cours, M. Cuvier avait, de nouveau, déployé dans toute sa richesse cette puissance d'une parole dogmatique, simple, étendue, profonde, plaisant à toutes les intelligences et satisfaisant les plus élevées.

Homme admirable à plus d'un titre, il remplit donc les deux grandes missions : celle d'ajouter à la science et de populariser la science. Il fut fondateur et apôtre, travaillant sans relâche à appeler un plus grand nombre d'hommes au bienfait de ces hautes connaissances, dont il avait reculé les limites. Ce même zèle pour propager le savoir, ce zèle du professeur, M. Cuvier le montra souvent comme magistrat de l'instruction publique. Là aussi ses travaux furent grands, ses services mémorables. Sous l'Empire, dont la domination puissante et la splendeur étaient assorties aux inclinations de son esprit, il concourut à ce que l'on fit alors pour les études de meilleur et de plus durable.

Ses rapports à l'empereur sur l'état de l'instruction dans les départements français d'au-delà des Alpes, dans la Toscane et dans la Hollande, sont de précieux monuments du talent de mêler les affaires à la science. Avec cette capacité laborieuse, ce soin actif des détails qu'il appliquait à tout, on y sent un goût naturel d'élévation philosophique. A d'autres époques, ses travaux pour l'instruction primaire et pour le développement des hautes écoles attestent également le but où de préférence se portait son esprit.

Et comment n'aurait-il pas cherché par toutes les voies l'avancement des connaissances, lui dont elles faisaient au fond toute la gloire?

Tel nous l'avons admiré dans ces éloquentes leçons où il exposait l'histoire de la nature et de la science, tel nous l'avons vu dans le conseil de l'instruction publique, où il portait avec l'esprit d'organisation et de méthode, tant d'expérience des faits, et de zèle pour les perfectionnements véritables. Que ses collègues, que les membres de l'instruction publique, déposent sur sa tombe ce dernier témoignage au milieu de tant d'autres!

La perte est grande pour tout le monde; elle est irréparable autant que prématurée. Jamais on ne sent mieux le néant de la vie, qu'en voyant tomber si vite quelqu'un de ces hommes rares que Dieu avait doués d'une merveilleuse intelligence de ses ouvrages. Notre temps dévore rapidement les hommes; aujourd'hui l'un,demain l'autre. La société perd ses ornements et ses appuis: les savants illustres disparaissent, les hommes d'état courageux succombent, les cercueils se suivent et se pressent. C'est un avis pour chacun, selon ses forces, de se dévouer avec plus de hâte et d'ardeur à la science, au travail, à la patrie.

DISCOURS DE M. ARAGO.

Messieurs, un illustre géomètre qui, par l'ancienneté, l'importance et la variété de ses travaux, peut marcher de front avec tout ce que l'Europe renferme de notabilités scientifiques, n'apprit lundi l'immense perte que l'Académie venait de faire, qu'en arrivant dans la salle de nos séances. Voilà, s'écria-t-il aussitôt, un bien cruel évènement; il nous rapetisse tous!

Cette exclamation résume d'une manière fidèle et naïve les sentiments douloureux que chacun de nous éprouvait, elle caractérise mieux que de longs discours le malheur que nous déplorons aujourd'hui. La Société royale de Londres, l'ancienne Académie des sciences de Paris, celles de Pétersbourg et de Stockholm furent frappées au cœur quand elles perdirent Newton, d'Alembert, Euler, Linnée.

Notre tour est venu, messieurs. La classe de l'Institut, au nom de laquelle j'ai l'honneur de parler, a été frappée au cœur le 13 mai 1832. Depuis quelques années, la mort, comme la

foudre, frappa parmi nous les sommités: c'est ainsi que Lagrange, Monge, Malus, Berthollet, Haüy, Laplace, Fresnel, ont été successivement enlevés aux sciences dont ils étendaient sans-cesse le domaine, à la France qui s'honorait de leur renommée, à l'Académie qu'ils couvraient de leur gloire.

Dans tout autre pays, la disparition de cette brillante pléiade eût été irréparable; en France, terre féconde et privilégiée, d'illustres géomètres, de grands chimistes, d'ingénieux physiciens, de savants et infatigables naturalistes ont promptement placé leurs noms à côté des noms immortels que je viens de rappeler. Aujourd'hui même, je l'affirme avec la certitude de n'être démenti nulle part, la France compte encore dans son sein un plus grand nombre de ces hommes privilégiés dont la postérité garde le souvenir, qu'aucun autre pays de l'Europe.

Je serais beaucoup plus réservé s'il fallait se prononcer sur des supériorités personnelles; la Suède citerait alors son grand chimiste, l'Allemagne ses profonds géomètres, ses infatigables astronomes, l'Angleterre ses ingénieux physiciens. Un homme, un homme seul avait trouvé le secret de triompher des prétentions ordinairement si exigeantes de ceux qui parcouraient la même carrière que lui. Il avait vaincu jusqu'aux préjugés nationaux. De Dublin à Calcutta, d'Upsal au port Jackson, Cuvier était unanimement proclamé le plus grand naturaliste de notre siècle. Cuvier était au milieu de nous l'image vivante, incontestable et incontestée, de la prééminence scientifique de la France; sa mort nous rapetisse tous.

Il y a toujours dans les découvertes scientifiques, même dans celles des plus grands génies, la part de quelque circonstance heureuse. C'était là, messieurs, ce que voulait dire Lagrange, lorsqu'après avoir comparé les efforts inouis dont les prodigieuses conceptions mathématiques avaient été le fruit, aux efforts infiniment moindres que des découvertes peut-être plus importantes semblaient avoir exigés; c'était là ce qu'il voulait dire, quand il s'écriait avec un vif sentiment d'amertume: „Combien Newton a été heureux que le système du monde restât encore à découvrir!“

Plus d'un naturaliste dans la suite des siècles, répètera peut-être à l'occasion de Cuvier l'exclamation de notre immortel géomètre, sans que pour cela la gloire de notre illustre confrère puisse en recevoir quelque atteinte. Lorsque Cuvier hasarda ses premiers pas dans la route immense et non frayée, que depuis il a parcourue avec tant d'éclat, deux hommes de génie, Saussure et Werner, venaient d'étudier, l'un sur les croupes neigeuses des Alpes, l'autre dans les profondeurs des mines de Saxe, la partie purement minérale du grand problème de la théorie de la terre.

A la même époque, d'autres observateurs recueillaient par milliers des débris fossiles des corps organisés ; mais tous ces objets, considérés comme de simples curiosités, allaient à ce seul titre, s'enfouir dans les collections publiques et dans celles des amateurs. L'œil pénétrant de Cuvier aperçut de prime abord tout ce que leur étude dévoilerait de vérités nouvelles ; mais les restes de ces animaux, mais les os des quadrupèdes surtout se rencontrent rarement réunis. Jetés pêle-mêle et fracturés de mille manières, le naturaliste est réduit à déterminer l'ordre, le genre, l'espèce et la taille des individus auxquels ces débris appartenaient, d'après l'inspection des plus petits fragments.

De-là, la nécessité d'une science nouvelle dont, avant Cuvier, il existait à-peine des rudiments ; de-là, cette admirable anatomie comparée, qui, établissant dans tous les êtres organisés une corrélation spéciale et intime entre les parties les plus éloignées et en apparence les plus distinctes, permet de décider par exemple, d'après la forme du plus petit os du pied, si l'animal auquel cet os appartenait était carnivore.

Les immenses travaux de M. Cuvier sur les animaux fossiles ont été des applications continuelles des lois qu'il avait lui-même découvertes. Antiquaire d'une espèce nouvelle, pour me servir d'une de ses heureuses expressions, il eut toujours à reconstruire les monuments dont il voulait déterminer les âges relatifs. C'est ainsi qu'ont été établis les magnifiques rapports des espèces avec les couches minéralogiques, autour desquels sont venues depuis prendre place et se grouper des milliers

d'observations recueillies par les naturalistes dans les quatre parties du monde ; c'est ainsi qu'ont été recréés ces quadrupèdes à dimensions colossales, ces reptiles à formes si bizarres, que des convulsions terrestres, que d'effroyables cataclysmes ont fait disparaître à jamais de la surface du globe. L'anatomie comparée, les recherches sur les animaux fossiles, sont des monuments impérissables qui porteront le nom de Cuvier à la postérité la plus reculée.

Mais je m'aperçois, déjà bien tard peut-être, que mon admiration profonde pour les découvertes géologiques de notre illustre confrère, m'entraîne dans des détails qui seront mieux ailleurs et dans une autre bouche. Je ne m'arracherai pas néanmoins au douloureux devoir que je remplis dans ce moment, sans jeter quelques paroles de souvenir sur l'homme et sur le père de famille.

C'eût été assurément, chez l'auteur de si grands travaux, un sentiment bien légitime que la conscience de sa haute supériorité; toutefois, ce sentiment, s'il existait, n'influait point sur la simplicité, je dirai plus, sur la naïveté de ses manières habituelles. Si des personnes qui ne rencontraient guère M. Cuvier que dans nos réunions académiques, ont cru pouvoir lui adresser le reproche, bien léger sans-doute, de se dépouiller rarement d'une certaine nuance de raideur et de préoccupation, ceux qui le connurent dans l'intimité, seraient coupables de ne pas dire ici combien son caractère était facile, combien il y avait d'aménité dans toutes ses manières.

Son salon, voisin de ces immenses cabinets d'anatomie comparée, créés tout entiers de ses mains, et où se trouvent étalés les riches produits des deux mondes, était le rendez-vous des illustrations de notre France, et de ces savants étrangers que le goût des voyages ou les tempêtes politiques amenaient sur notre sol hospitalier. Là, une égale bienveillance était acquise à tous; pour moi, messieurs, c'est surtout depuis que les suffrages de mes confrères, en m'imposant des devoirs difficiles, me rapprochèrent davantage de M. Cuvier, que j'ai été plus à

même d'admirer le charme de son entretien, l'immense variété de ses connaissances, la prodigieuse activité de son esprit.

Cette activité ne l'a pas abandonné même à ses derniers moments. Les circonstances qui ont accompagné la fin d'une si brillante vie doivent être recueillies avec un soin religieux, disons les autant pour honorer le grand homme que pour montrer à tous la puissance d'une philosophie à laquelle son dernier soupir a rendu un solennel hommage.

Lorsqu'il ressentit les premières atteintes de la maladie à laquelle il a succombé, Cuvier ne put pas vaincre un sentiment pénible, mais ce besoin qu'il éprouvait de ressaisir une vie qui lui échappait lui fut inspiré par l'amour de la science. Il apercevait devant lui un long avenir d'utilité et de gloire; il croyait n'avoir point encore couronné le magnifique monument élevé de ses mains aux sciences naturelles; mais ces regrets donnés à de futurs travaux, à des découvertes qui germaient encore dans une inépuisable intelligence, furent de courte durée.

Après avoir pourvu par des arrangements particuliers à la publication de ses ouvrages inachevés, après avoir confié cette tâche importante et sacrée à deux de ses collaborateurs et amis, MM. Valenciennes et Laureillard, après avoir donné à son excellent frère et à son jeune neveu de précieuses marques de souvenir, il reporta toutes ses pensées sur la femme si distinguée et si respectable à laquelle il avait uni son existence. Il dicta avec une admirable tranquillité d'esprit des dispositions inspirées par la plus prévoyante tendresse.

Espérons, messieurs, que la veuve de l'homme de génie que nous pleurons trouvera dans les regrets unanimes de l'Europe savante quelque adoucissement à sa trop légitime douleur; espérons surtout que les préoccupations politiques resteront muettes sur les bords d'une tombe qui va bientôt recouvrir une des gloires de la France. Cette gloire nous appartient, nous devons en être tous jaloux.

Il y a maintenant dix jours, pendant l'avant-dernière séance de l'Académie, à cette place où les regards des étrangers venaient contempler notre illustre secrétaire avec une si vive

curiosité, il me parlait encore des améliorations dont lui seul peut-être croyait ses grands ouvrages susceptibles, des additions nombreuses qui devaient enrichir les nouvelles éditions qu'il préparait. „Voilà, me disait-il, pour cette année, mes travaux de prédilection; j'y consacrerai tout le temps des vacances.“ Une semaine, hélas! ne s'était pas encore écoulée, et ces projets n'étaient plus qu'un vain rêve, et la mort nous avait enlevé l'une des plus vastes intelligences dont la France puisse se glorifier, et notre grand naturaliste n'était plus que la froide dépouille à laquelle nous rendons les derniers devoirs.

Adieu, mon cher et illustre confrère! Adieu, Cuvier, adieu!

Après ces discours écoutés avec un silence religieux, et qui furent seulement interrompus par l'émotion communicative des orateurs, la foule d'élite se sépara avec cette décence recueillie qui avait présidé à toutes les phases de cette solennité funéraire.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME SIXIÈME.



FRANCFORT S. M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1832.

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

LES MONUMENTS D'ITALIE

TRANSPORTÉS A PARIS.

La plus brillante réunion des auteurs contemporains s'est formée pour présenter, suivant le génie de chaque écrivain, autant d'esquisses variées des mœurs, des usages, des cérémonies et des monuments qui caractérisent la capitale du monde civilisé.

J'ai pensé que les travaux entrepris pour transporter et restaurer des chefs-d'œuvre conquis et conduits par la victoire, méritaient d'exciter le constant intérêt du patriotisme français. J'ai pensé que ces tributs de la gloire et des arts, inaugurés à Paris par une solennité digne des temps antiques, méritaient d'être offerts à l'imagination, à la reconnaissance de nos jeunes concitoyens, dans la collection nationale des *Cent-et-un*. Rendons hommage à la grande génération, dont les travaux ont rempli

le monde, et dont les fêtes fugitives, éternisées par la sublimité de la conception et par la puissance des souvenirs, sont elles-mêmes des monuments qui rehaussent l'éclat de sa juste renommée.

Par les victoires de Montenotte, de Lodi, d'Arcole et de Rivoli, l'Italie septentrionale, délivrée du joug autrichien, voyait les drapeaux français flotter enfin sur ses villes appelées à la liberté. Au lieu d'anticiper sur la ruine des peuples par des tributs qui tarissent la source de leur richesse présente, et portent un coup funeste à la fortune des générations à venir, la France ne créa point de dettes à l'Italie. Elle regarda comme le plus précieux, le plus noble des tributs, la concession solennelle qui lui livra quelques chefs-d'œuvre de la Grèce, de Rome antique et de la moderne Ausonie. Cette concession fut faite, à la face de l'Europe, en des traités signés et jurés par le père, le conservateur et le défenseur de la foi chrétienne; en des traités que, vingt ans après, l'Europe entière reconnut expressément, qu'elle confirma dans leurs dispositions inviolables; et qu'un an plus tard*) elle a violés, au nom des saintes-alliances et sous l'invocation mensongère de son amitié pour le peuple français!...**)

Détournons nos regards de ces honteuses exactions faites par la force et la mauvaise foi, foulant aux pieds la confiance et le malheur. Revenons aux travaux du génie, et suivons les chefs-d'œuvre amenés, de la patrie de Michel-Ange, des Carrache et des Raphaël, dans la patrie des Pujet, des Lesueur et des Poussin.

*) En 1815.

**) Sans-doute, à côté des objets accordés par le traité de Tolentino, d'autres furent conquis par nos armes. Mais c'est en ennemis c'est au nom de la victoire que nous les avons acquis, et non pas sous le masque hypocrite d'une amitié fallacieuse. Voilà ce que l'histoire ne devait pas craindre de faire entendre aux puissances qui croyaient pouvoir impunément fouler aux pieds les pactes les plus sacrés, et qui, dans le moment même de leurs spoliations, osaient dégrader leur caractère, au nom de la morale des nations, morale qu'elles prêchaient au peuple français avec des canons braqués sur le palais d'un roi leur allié!

Il ne sera pas sans intérêt de voir quels secours les beaux-arts*) ont tirés des arts mécaniques, sous la direction savante des Monge et des Berthollet, pour écarter toute chance de danger, dans un voyage aussi long que difficile, et pour rendre à leur fraîcheur, à leur beauté premières, des monuments que le temps menaçait déjà d'une imminente destruction, dans les lieux mêmes qui les ont vu produire. Le récit de ces moyens, trop technique peut-être, s'ennoblira par la pensée que de pareils détails nous justifient aux yeux de l'Europe entière, et repoussent loin de nous l'injuste accusation d'avoir été les Vandales de la moderne Italie.

C'était une conception aventureuse que d'imaginer, pour des statues et des groupes tels que le Laocoon, la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvédère, un entourage qui réunît ces perfections opposées: à l'extérieur, d'être inébranlable aux secousses, aux cahots sur une route inégale et montueuse; à l'intérieur, d'offrir une intime combinaison de solidité, de mollesse et d'élasticité. Alors seulement les chocs les plus brusques se trouveraient amortis, avant que leur action irrégulière et brisante ait pu se transmettre à la moindre partie de ces sculptures, aussi hardies dans leur pose, que fragiles par leur matière et par l'élégance de leurs formes.

Le transport des tableaux présentait des difficultés d'un autre genre. La plupart étaient peints sur toile. On avait à détendre des surfaces immenses, ayant perdu, depuis longues années, la force de leur tissu. Il fallait les rouler sur des cylindres, avec un soin si parfait qu'elles n'éprouvassent aucune déchirure, aucun pli: de manière enfin qu'on évitât de lever la moindre écaille, et de produire la moindre gerçure, dans la couche à-peu-près

*) On doit les plus grands éloges à Moitte, sculpteur, à Barthélemy, peintre, membres de la commission des arts d'Italie, pour les moyens qu'ils ont su faire mettre en œuvre, et dont nous allons tâcher de donner une idée: l'un et l'autre ont déjà terminé leur carrière, et nous ne pouvons plus rendre cet hommage qu'à leur mémoire.

extensible d'une peinture desséchée, depuis des siècles, par les chaleurs d'un climat méridional.

D'autres tableaux étaient peints sur bois, et, ce qu'il y avait de plus fâcheux, sur un bois très-peu durable: sur du peuplier. Les chefs-d'œuvre où Raphaël a suivi cette méthode, quoiqu'ils ne comptent pas quatre cents ans d'existence, avaient déjà subi, pour la plupart, les dégradations les plus déplorables. Lorsqu'on descendit de sa place le magnifique tableau de la Transfiguration,*) il en sortit tout-à-coup une immense quantité de poussière extrêmement ténue, qui vint former une couche épaisse sur le carreau. C'était la sciure produite par la dent des insectes dans les ais de peuplier sur lesquels étaient appliquées les couleurs. Les trous de vers n'avaient pas seulement détruit la cohésion et la force des fibres ligneuses, ils traversaient et criblaient la peinture. Les commissaires, malgré leurs talents supérieurs, malgré leur désir de transmettre à la France un aussi beau présent, s'effrayèrent à l'aspect de cette vétusté. Quelle responsabilité grave allait peser sur eux, s'ils exposaient, dans un pareil état, le plus grand œuvre du plus grand peintre, à cinq cents lieues de voyage, en traversant les Apennins, puis la mer, puis les fleuves et les canaux, avec des embarquements et des débarquements toujours difficiles et dangereux lorsqu'il faut

*) Le tableau de la Transfiguration: un de ceux que le général Wellington a fait enlever par des garnisaires, au mépris de la capitulation qu'il venait de signer. Ce tableau appartenait à la France, non pas seulement comme objet acquis et garanti par des traités, mais comme propriété française. Lorsque Raphaël eut peint, pour François 1er, les deux chefs-d'œuvre du Saint-Michel et de la Sainte-Famille, le prince récompensa l'artiste avec une telle générosité, que celui-ci ne crut pouvoir s'acquitter qu'en peignant, pour le monarque, le tableau de la transfiguration. Malheureusement Raphaël mourut lorsqu'il mettait la dernière main à cet admirable ouvrage; le gouvernement papal s'en saisit; et ce fut vainement qu'alors la France la réclama. Eût-il donc été si contraire aux principes de morale et de légitimité, si pieusement professés par Sa Grâce, de laisser aux fils de Henri IV ce qui avait été fait pour François 1er leur ancêtre?

déplacer des objets délicats et fragiles! „L'Europe entière, se disaient-ils, nous imputera la perte du plus précieux des monuments confiés à notre surveillance, et nous flétrirons notre nom d'une tache ineffaçable." Heureusement pour les beaux-arts, de plus mûres réflexions rendirent les commissaires plus confiants dans leurs moyens. Non-seulement ils parvinrent, en prodiguant les soins ingénieux, à transporter sans accident les tableaux qui menaçaient de s'affaisser, de se briser par leur propre poids; mais ces tableaux furent bientôt après rendus à leur solidité, à leur fraîcheur premières.

On approfondit chaque piqûre de ver avec un instrument fait exprès pour ce travail minutieux. Dans la piqûre ainsi nettoyée, on infiltra goutte à goutte un mordant qui tua le ver et ses œufs; on garnit d'un mastic durable, faisant corps avec le bois, les vides qu'on venait de pratiquer et d'assainir: enfin, un artiste habile, avec un pinceau délicat, remplit de couleur nouvelle les trous que les vers avaient creusés, depuis trois siècles, dans l'ancienne couleur. Cette opération fut accomplie avec tant d'art et de succès, que les teintes générales et les plus fines nuances n'éprouvèrent pas l'altération la plus légère.

La restauration du tableau de la Vierge au donataire, dite de *Foligno*,*) présentait d'autres difficultés encore. Les alternatives irrégulières de la chaleur et de l'humidité avaient gercé, fendu, déjeté le bois sur lequel était peinte cette composition à la fois gracieuse et sublime. Il fallait avant tout faire disparaître ces gerçures, ces fentes et ce gauchissement; il fallait ensuite réparer les injures que la fumée et la cire des cierges avaient faites au coloris, pour rendre à ce tableau la forme et l'éclat qu'il avait en sortant des mains de Raphaël.**)

*) Il fallait aller dans un couvent isolé, à ving-sept lieues de Rome, du côté de Spolette, pour voir ce tableau, lorsqu'il était en Italie.

**) Voyez, au sujet de cette restauration, le rapport adopté par la classe des sciences mathématiques et physiques, et par celle de littérature et beaux-arts, dans les séances des 1 et 3 nivôse an X, publié dans le tome V des Mémoires de la classe de littérature et beaux-arts, page 144.

Avec une patience, avec une industrie incroyables, on recouvrit la peinture d'un enduit solide, mais enlevable à volonté; puis on rabota par degrés, et d'une main délicate, le bois sur lequel étaient appliquées les couleurs, en détachant des rubans ou copeaux d'autant plus minces qu'on approchait davantage de la peinture. On parvint de la sorte à retrouver et mettre à nu la première esquisse du tableau. Alors on appliqua sous la peinture, en l'y faisant adhérer, une toile neuve et très-forte, tissée sans couture, et par des procédés imaginés pour cet objet même. Ensuite on enleva le placage conservateur fixé momentanément du côté de la peinture apparente. On nettoya les couleurs, on fit disparaître leurs gerçures; on fit adhérer avec le corps du tableau les écailles qui tendaient à s'enlever; et l'ensemble reprit sa beauté, parce que tous les détails, reproduits dans leur pureté, reprirent leur perfection.

Avec plus de difficultés encore on répéta les mêmes opérations pour le vaste et magnifique tableau du Titien, qui représente le martyre de saint Pierre: le succès qu'on obtint ne fut pas moins complet. *)

Les conservateurs du Musée central des arts furent dénoncés au Directoire exécutif, comme n'apportant pas à la restauration des monuments confiés à leur direction, ces soins intelligents et ce respect religieux commandés par la beauté de telles œuvres. Aussitôt le Directoire **) nomma, pour examiner les travaux des conservateurs, une commission composée des savants que le gouvernement avait préposés dès l'origine à la recherche des objets d'Italie, et des peintres, des sculpteurs, des graveurs et des architectes les plus célèbres, au nombre de vingt-huit. Cette commission, sous la présidence du célèbre Monge, s'occupa de vérifier, avec le plus grand détail, tous les faits allégués dans la dénonciation. Elle certifia soigneusement l'état où se

*) La restauration des tableaux que nous venons de citer est l'œuvre de M. Hacquin, et la mémoire d'un semblable service doit durer aussi long-temps que dureront les souvenirs de l'histoire de l'art.

**) Extrait des registres du Directoire exécutif, du 7 nivôse an VI.

trouvaient les tableaux les plus importants. Elle s'occupa surtout d'examiner les restaurations opérées dans les œuvres des grands maîtres.

Heureusement les commissaires français, chargés de recueillir des objets d'art en Italie, avaient décrit sur les lieux mêmes, à l'instant de la remise, les altérations déjà produites sur ces objets. Ils avaient poussé le scrupule jusqu'à désigner, dans les tableaux, la position, la forme et la grandeur des déchirures, le nombre et l'étendue des écailles de la couleur. Les conservateurs du Musée, en recevant les monuments à Paris, s'étaient empressés de rédiger une description du même genre, non moins détaillée et non moins authentique.

Ce fut d'après ces procès-verbaux, comparés aux peintures restaurées, que la commission d'enquête eut à prononcer. Le rapport qu'elle écrivit au sujet d'opérations taxées de vandalisme, en constatant ce qu'elles avaient d'ingénieux dans les moyens et d'heureux dans les résultats, est la plus belle apologie des travaux du Musée français.

Je me contenterai de citer, d'après le rapport de la commission d'enquête, les soins qu'on a pris pour le carton de l'école d'Athènes. Lorsque Raphaël voulut peindre à fresque le tableau dont ce dessin présente la composition, il s'en servit comme d'un poncis. Avec le secours d'un piquoir, il cribla de trous cette esquisse précieuse, pour en transporter les contours sur le mur qui devait recevoir la fresque. Dans la suite, afin de conserver ce magnifique dessin, exécuté sur du papier ordinaire, on le colla sur des toiles tendues en deux cadres séparés. C'est dans cet état qu'on le voyait à la Bibliothèque Ambroisienne de Milan. Le collage avait été si mal fait, que le papier était froissé dans toute son étendue et plein de boursouflures; les feuilles sur lesquelles est tracé le dessin, loin de se raccorder sur la toile, laissaient, en beaucoup d'endroits, des vides de deux à trois doigts: aussi, les contours étaient brisés, la continuité des lignes était perdue, et l'on ne pouvait plus apprécier l'harmonie et l'ensemble des formes. Lorsqu'on voulut transporter ce dessin de Milan à Paris, il se trouvait

entièrement détaché de sa toile; il était rongé dans une largeur de plusieurs doigts, en trois parties différentes; enfin, ce qu'on aura peine à croire, la partie inférieure était remplie de taches que tout annonçait avoir été produites par d'infâmes crachats! Lorsqu'on remit le dessin sur toile, cette partie tomba réduite en poussière.

Dès qu'il parvint aux conservateurs du Musée, ils le firent appliquer avec une extrême précision sur un tissu nouveau. Alors les frisures, les boursouflures, les lacunes, les taches disparurent; on eût dit que l'œuvre sortait une seconde fois des mains de son auteur. Les habitants de la capitale, qui conservent encore le souvenir de cet admirable morceau, peuvent élever la voix et dire quel jugement ils en portaient, aux jours où sa contemplation faisait leurs délices; nul ne pouvait soupçonner que l'industrie française avait sauvé cette magnifique composition, d'une dégradation qui bientôt serait devenue complète.

On ne se borna point à remettre sur toile le carton de l'École d'Athènes, et plusieurs tableaux originairement peints sur bois. Les tableaux qu'on avait trouvés peints sur une toile injuriée par le temps et par la barbarie des hommes, furent enlevés avec un même succès, puis apposés sur un tissu nouveau, plus parfait et plus durable.

Il fallait donc que les chefs-d'œuvre de la peinture italienne quittassent l'Italie même, et fussent transportés aux rives de la Seine, pour être soustraits, par un prodige de patience et d'industrie, à la destruction qui les minait sourdement, et qui les eût fait, au bout de quelques années, tomber en poussière à la moindre secousse.

Avec les monuments des beaux-arts, d'autres tributs encore étaient accordés à la nation française. Des manuscrits entassés, au Vatican, sur le parquet de salles obscures, interdites au public, furent tirés de l'oubli pour être étudiés, collationnés, commentés par nos philologues, et pour que les richesses littéraires qu'ils contenaient, ignorées jusqu'alors, fussent enfin dévoilées au monde savant. Sous l'habile inspection de M. Thouin, d'autres trésors ont été recueillis, toujours aux termes des

traités : des minéraux précieux, les belles pétrifications de Vérone, des animaux rares, des semences de végétaux particuliers à l'Italie, les modèles des instruments aratoires propres au sol, au climat, célébrés par les *Géorgiques*. Telles étaient les richesses que les Français furent surtout jaloux et fiers d'importer dans leur patrie, pour hâter d'un progrès pareil la culture de la terre et la culture des esprits.

Et ces trésors, nous fûmes dignes de les avoir acquis, par le noble et libéral usage que nous sûmes en faire ; car nous les plaçâmes en des Musées ouverts, sans rétribution, tantôt au public, et tantôt aux savants, aux artistes, aux élèves de la France et de l'Europe entière. Le génie français semblait n'avoir accompli de si vastes travaux, qu'afin d'arracher les chefs-d'œuvre les plus sublimes à la rapacité des valets et des ciceroni, mendiants d'Italie, et faire présent de leur jouissance à tous les peuples de l'univers.

Nous avons dit par quels soins ingénieux Monge et ses collègues remplirent et surpassèrent l'attente de leurs concitoyens, qui virent enfin arriver, dans un état parfait de conservation, le noble prix de nos victoires. Arrêtons nos regards sur cette époque mémorable. Déjà les scènes d'horreur qui trop long-temps avaient souillé la France, disparaissaient, expiées par le sang des bourreaux, pour apaiser les mânes des victimes. Cette France, si long-temps éplorée et déshonorée, commençait à relever son front majestueux. Chaque jour, des lauriers nouveaux couvraient une de ses plaies, et cachaient quelque cicatrice. La science avait rouvert ses temples à la jeunesse ; l'amour des lettres et des arts, de leurs paisibles et pures jouissances, rentrait dans les cœurs ; et l'infâme terreur, fuyant pour long-temps une terre d'héroïsme, permettait aux belles ames de se livrer aux plus nobles plaisirs, aux plus douces émotions, au plus généreux enthousiasme. Entraînés par cet élan magnanime qui les inspirait alors, les Français résolurent de célébrer l'entrée des monuments dans la ville triomphale, par une de ces fêtes dont la grandeur appartient à la postérité, parce qu'elles sont pour les générations successives un souvenir de gloire et de génie.

On conduisit donc les tributs de l'Italie, sur des chars de forme antique, dans la vaste enceinte du Champ-de-Mars. Les Dieux de Rome et de la Grèce, qui s'étaient assis, il y a deux mille ans, sur les autels du Capitole, de Delphes et d'Olympie, enchaînés par des lauriers français, étaient conduits dans cette marche solennelle, à l'ombre des drapeaux enlevés par les enfants de la Gaule aux descendants des Cimbres et des Germains. Ces trophées avaient pour escorte des bataillons de héros marchant en ordre et en silence, décorés seulement (comme on l'était alors), avec des cicatrices, et sans autre luxe que l'éclat du fer de leurs armes. Pour captifs traînés à la suite du triomphe, on voyait des lions et des tigres enchaînés, non plus afin de leur faire terrasser des gladiateurs et dévorer des vaincus, mais afin d'offrir à l'homme civilisé les vivants modèles des plus puissantes productions de la nature. Enfin, pour cortège des monuments et des vainqueurs, la vivante école d'Athènes, ses savants, ses lettrés, ses artistes, ses musiciens et ses poètes, les corps suprêmes de l'État, et tout un peuple ivre d'enthousiasme et d'orgueil. Telle fut la grandeur et la simplicité de cette pompe arrivant au Champ-de-Mars.

Lorsque l'éloquence de nos orateurs eut célébré nos exploits, par la plus noble et la plus sûre voie, par leur fidèle récit, le Conservatoire de musique, création récente et déjà renommée, remplaçant, à la rénovation des fêtes antiques, les chœurs des jeunes Romains et des vierges romaines, répéta les accents de cette poésie lyrique inspirée par les dieux mêmes au Pindare de l'Italie, pour célébrer la grandeur du siècle d'Auguste. Cent voix, secondées par une riche et puissante harmonie, firent, après dix-huit anniversaires de silence, retentir les airs de ces paroles sacrées du Chant Séculaire d'Horace:

Profanes, loin d'ici, peuple, faites silence; *)
Vierges pures pour vous, pour vous naïve enfance,

*) CARMEN SÆCULARE.

PROLOGUS. — PONTIFEX.

Odi profanum vulgus, et arceo.
Favete linguis: carmina non priùs
Audita, Musarum sacerdos
Virginibus, puerisque canto.

Du prêtre des neuf sœurs vont retentir des chants
Dont nul mortel encor n'entendit les accents.
. . . .
Phébus même, des vers m'apprenant l'harmonie,
M'instruisit dans son art et forma mon génie:
Nobles fils des Romains, et vous leurs chastes sœurs,
A ma voix mariez le doux concert des chœurs.

L'héroïsme et le génie, la sagesse et la fécondité, le travail et l'abondance, invoqués sous les noms d'Apollon, de Diane, de Lucine et de Cérès, semblaient prendre un nouveau caractère en présence des simulacres qui représentaient, il y a deux mille ans, ces vertus et leurs bienfaits, divinisés par l'ingénieuse antiquité.

Les vœux adressés à ces vertus pour la grandeur de la ville immortelle, étaient alors les vœux de tous les cœurs pour la grandeur de la France victorieuse; et la frayeur des ennemis repoussés, le retour des mœurs, de l'abondance et du bonheur, étaient peints, comme une vivante allégorie, dans ces strophes majestueuses.

LES CHOEURS. *)

Les deux bornes du monde au bruit de nos exploits,
Le Nord et le Midi confondent leurs alarmes;
Devant notre valeur fléchit le front des rois,
Et leur orgueil superbe est vaincu par nos armes.

EPILOGUS.

Spiritum Phœbus mihi, Phœbus artem
Carminis, nomenque dedit poetæ.
Virginum primæ, puerique claris
Patribus orti.

*) UTERQUE CHORUS.

Jam mari terraque manus potentes
Medus, Albanasque timet secures;
Jam Scythæ responsa petunt, superbi
Nuper et Indi.

Jam Fides, et Pax, et Honos, Pudorque
Priscus, et neglecta redire Virtus
Audet; apparetque beata pleno
Copia cornu.

Déjà la Foi, la Paix et l'antique Pudeur
Relèvent de leurs mains le temple de l'Honneur;
Et Cérès sur vos pas, vertus régénérées,
Ramène l'abondance en nos vastes contrées.

Mais il ne suffisait pas d'avoir offert d'immortels tributs en hommage au peuple victorieux, et d'avoir reçu ces tributs avec une pompe digne de leur magnificence. Il fallait créer un Panthéon à ces divines images du génie des temps antiques et des temps modernes: le Louvre reçut cette noble destination. L'ami des arts peut juger que, pour avoir quitté les palais et les temples de l'Italie, les dieux, les héros, les sages et les martyrs immortalisés par les Phidias, les Apelles, les Raphaël et les Michel-Ange, n'avaient rien perdu dans le goût, la convenance et le grandiose de leurs sanctuaires.

CHARLES DUPIN.

LES CATACOMBES DE PARIS.

INTRODUCTION HISTORIQUE.

On croit en général que la plupart des Catacombes de l'Italie et de la Sicile, comme celles de Rome, Naples, Syracuse, et autres grandes cités, ne devaient leur origine qu'aux travaux des carrières, aux excavations dans le tuf et la pouzolane, aux fouilles de terre et de sable. Ces souterrains servirent ensuite à différents usages. On en fit des prisons, des sépultures. C'est dans l'inviolabilité de ces tombeaux que les chrétiens persécutés cherchaient un asile. Mais on y trouve indistinctement des traces de tous les cultes.

Les Catacombes de Paris, qui n'étaient aussi que des carrières situées sous les faubourgs Saint-Germain et Saint-Jacques, ont acquis de nos jours une destination religieuse. On y a rassemblé d'innombrables amas d'ossements exhumés de tous les cimetières intérieurs de cette immense capitale ; et ces murailles, blanchies par le temps, forment une ville souterraine, où la symétrie semble vouloir régulariser les aveugles ravages de la mort. Une ligne noire, tracée au milieu de la voûte, sert de guide dans ces avenues mystérieuses. Si vous ne la consultiez pas, vous seriez bientôt égaré dans les diverses routes qui se prolongent bien au-delà de la cité vivante au-dessous de laquelle vous marchez, et dont le vain bruit expire au-dessus

de votre tête; vous interrogeriez avec effroi cette nature ténébreuse, dont le sein déchiré par l'industrie de l'homme menace de l'engloutir avec tous ses travaux.

Trois escaliers conduisent aux Catacombes. Celui de la barrière d'*Enfer* présente avec ces lieux une remarquable analogie de nom. Quelques étymologistes, dit Saint-Foix, prétendent que la rue Saint-Jacques s'appelait anciennement *Via superior*, et la rue d'Enfer *Via inferior* ou *infera*. A droite et à gauche de la première galerie des Catacombes, on en rencontre plusieurs autres qui s'étendent sous la plaine de Montrouge. Des accidents de rochers s'offrent à divers intervalles. On s'arrête à l'aspect d'une ruine pittoresque et effrayante. On observe également des stalactites, ou incrustations d'albâtre, produites par l'infiltration des eaux. En suivant la galerie du boulevart Saint-Jacques, on voit les grands travaux de l'aquéduc d'Arcueil, du règne de Louis XIII, et les constructions destinées à empêcher la contrebande souterraine. Au sud-ouest, le chemin des doubles carrières correspond à l'ancienne route d'Orléans, dite la *Voie creuse,* en passant sous l'aquéduc de l'empereur Julien. Les traces du grand peuple se retrouvent presque partout: à toutes les idées de splendeur et de néant se mêlent quelques souvenirs de Rome.

Dans la même direction, à travers plusieurs sinuosités, on descend dans la galerie du *Port-Mahon*, ainsi nommée du plan en relief du fort de cette ville, sculpté sur la pierre par Decure, soldat invalide: il avait servi sous le maréchal de Richelieu; et, employé aux travaux de consolidation, le malheureux périt dans un éboulement de cette carrière, tenant encore le ciseau qui lui retraçait ses vieilles campagnes.

Une fontaine, à l'usage des ouvriers, a été creusée dans ces souterrains. L'eau qui suinte de leur enceinte obscure se perd à petit bruit, goutte à goutte, comme une génération après une autre.

On a d'abord nommé cette fontaine *Source du Léthé*, et, plus tard, *la Samaritaine*, d'un verset de l'Évangile, qui lui sert d'inscription bien plus convenablement qu'une allusion mythologique.

Des poissons jetés dans le bassin n'ont pu s'y reproduire: là, point de soleil pour féconder la vie.

Du feu qu'on entretient dans un vase de forme antique, sur un piédestal, est destiné à purifier l'air: c'est la lampe qui veille auprès des morts, sans réchauffer leur cendre.

Une collection *minéralogique* offre à la curiosité tous les échantillons des bancs de terre et de pierre, qui constituent le sol de ces souterrains.

Avant de pénétrer jusqu'aux ossuaires, on peut également visiter un *Museum pathologique:* stérile étude, où la science humaine n'apprend que sa vanité!

Le vestibule des Catacombes est octogone. La porte est formée de deux piliers, surmontés d'une inscription poétique. Il s'en présente une foule d'autres en toutes langues, à mesure que vous avancez dans cette cité muette, où des murs épais d'ossements dessinent des rues et des places, et où des autels et des obélisques parlent seuls le langage des hommes.

Relisez ces vers si touchants, si onctueux d'un célèbre satirique, d'où ce sarcophage a emprunté le nom de *Tombeau de Gilbert.* L'hôpital, plus d'une fois, entendit le chant du cygne.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs!

Voilà le pilier du *Memento*, qui présente en deux mots toute la destinée de l'homme:

PULVIS ES!

Plus loin, celui qu'on appelle des *Nuits clémentines,* à cause des inscriptions tirées de ce poème sur la mort du pape Clément XIV, dont Voltaire fit le patron de *Mahomet*:

Parlate, orridi avanzi! or che rimane
Dei vantati d'onor gradi, e contrasti?
Non son follie disuguaglianze umane?

Ici encore des monuments expiatoires:

Hos, dùm crudelis Discordia sceptra tenebat,
Hortatrix scelerum, contemptaque jura jacebant,
Sæva cæde cohors furiis incensa peremit.

Que la terre recèle à nos yeux tout levain de discorde! L'histoire suffira, si l'on sait en profiter. Paix aux morts! Aux vivants, union et oubli!

En ces lieux, du moins, les souvenirs de l'orgueil ne planent point sur le néant, comme au cimetière inégal du Père-Lachaise, où domine l'aristocratie des tombeaux. La perte totale des noms distingue les Catacombes de tous les autres réceptacles de la mort. Niveau.

On entreprit, en 1777, d'étayer les voûtes de ces carrières dont la surveillance avait été beaucoup trop long-temps négligée. Plusieurs maisons s'étaient englouties dans divers écroulements. Aujourd'hui, chaque rue d'en-bas correspond à une autre rue d'en-haut, avec la même série de numéros, afin de prêter de suite appui à tout endroit qui menacerait.

On créa une administration générale; une compagnie d'ingénieurs fut spécialement chargée de consolider les excavations. Des murs et des contre-murs stabilisèrent un terrain que les agrandissements de notre capitale avaient envahi peu-à-peu, en offrant l'image de toutes les grandeurs humaines, qui s'édifient sur un sol entr'ouvert.

D'un autre côté, les immenses dépôts de la mort, qui n'étaient dans le sein de la ville que des foyers de corruption, avaient alarmé les habitants, et occasionné des réclamations successives. Le cimetière des Innocents, qui pendant des siècles avait été le seul, et qui causait déjà des inquiétudes en 1554, avait exhaussé le sol de plus de huit pieds au-dessus des rues et des habitations voisines. Enfin, en 1785, un arrêt du conseil-d'état ordonna la suppression de ce cimetière et son changement en place publique. Le 7 avril 1786, l'enceinte des Catacombes fut consacrée avec toute la pompe des cérémonies religieuses. Ainsi, ces mêmes carrières, d'où Paris avait tiré ses fondements, ouvraient une dernière demeure à sa population de plusieurs siècles.

Aux transports des fouilles du cimetière des Innocents succédèrent ceux de Saint-Eustache et de Saint-Étienne-des-Grès. Tous les débris humains, entassés dans ce vaste ossuaire,

y recevaient pour la seconde fois les honneurs de la sépulture. Mais bientôt la révolution devait y accumuler ses victimes : celles des différents combats livrés au sein de Paris, en 1788 et 1789, et aux Tuileries le 10 août 1792, et celles des massacres dans les prisons les 2 et 3 septembre suivant. Cette même année, la Convention décréta la suppression de tous les cimetières de l'intérieur de Paris. Plus que jamais il fallait à la mort de nouveaux gouffres. Les races vivantes et les générations exhumées, spectacle hideux! se hâtaient ensemble confusément, les unes pour arriver à la tombe, les autres pour en reprendre le chemin.

De 1792 à 1808, les Catacombes reçurent les exhumations de douze cimetières; de 1808 à 1811, tous les ossements découverts par de nouvelles fouilles dans l'ancien cimetière des Innocents, pour la conduite des eaux du canal de l'Ourcq; plus tard, ceux du cimetière de l'île Saint-Louis, de l'église Saint-Benoît; enfin, ceux de l'hôpital de la Trinité, en 1813. On avait également transporté tous les monuments funéraires, rangés par ordre avec leurs inscriptions, autour de l'entrée principale des Catacombes, appelée tombe *Isoire* ou *Isouard*, du nom d'un fameux brigand qui, dit-on, avait été tué et enterré en ce lieu. C'était dans ce même endroit qu'on avait pratiqué un puits muraillé, pour y jeter les ossements. Mais tous ces objets du culte religieux furent dévastés en 1793. La tombe Isoire, qui avait été acquise par la ville de Paris, fut vendue comme bien national; et, après avoir changé de propriétaire dix fois en vingt ans, fut transformée en guinguette, comme le cimetière de Saint-Sulpice en salle de danse, où, au-dessus de la pieuse inscription:

Has ultrà metas requiescunt, beatam spem expectantes.

on lisait : BAL DE ZÉPHIRE.

LES CATACOMBES DE PARIS.

I.

J'avais plongé mes pas sous les voûtes célèbres
Où Paris consacra ses dépouilles funèbres,
Où des morts évoqués les rangs silencieux
Peuplent de vains débris un sol religieux:
D'un flambeau précurseur dans ces demeures sombres
Les livides clartés fuyaient au sein des ombres;
Sous la voûte une ligne, abrégeant les détours,
De ce soleil nocturne avait tracé le cours.
Des rochers menaçants la masse suspendue,
Leur informe ruine étonnèrent ma vue;
La nature, lugubre en sa mâle beauté,
Redoublait de ces lieux la morne austérité.
L'eau qui cherche un passage et tombe goutte à goutte,
Seule, éveille l'écho de la profonde voûte;
Et la roche, docile à ces heureux efforts,
D'albâtre lentement a revêtu ses bords.
Tour-à-tour on admire, en ce dédale immense,
Les vestiges romains, les travaux de la France;
Des mains d'un vétéran, par les arts délassé,
Port-Mahon sur la pierre à nos yeux retracé.

II.

Arrêtons-nous: voilà le seuil des Catacombes!
Je veux, cherchant un mot à l'énigme des tombes,
Sonder du Sphinx poudreux la ténébreuse horreur.
—Mes sens seraient surpris d'une froide terreur!

Avançons... que crains-tu? quel péril te menace?
Puisqu'un jour auprès d'eux il doit prendre sa place,
Le mortel doit savoir vivre au milieu des morts.

Assez, Orgueil! assez: misère et faux dehors!
Colosse détrôné, tu n'es plus qu'un fantôme;
La Vérité s'assied sur les débris de l'homme:
Ici tous sont égaux, les rangs sont confondus,
Les titres oubliés, les noms même perdus.
Dans le gouffre sans fond précipités en foule
Des mortels à jamais le vain torrent s'écoule,
Sans laisser sur des flots disparus sans retour
Ou la trace d'un siècle, ou la trace d'un jour.

Si j'ose interroger ces arches sépulcrales,
Qu'offrent de plus certain tant d'obscures annales?
—La mort... Mais quoi! son temple, où gisent oubliés
Nos vieux prédécesseurs poussière de nos piés,
Soutient cette cité par le luxe embellie,
Miroir, triste ou riant, d'erreur et de folie.
Quel contraste, ô Paris! tombe immense!... Dessus,
Se presse, au gré du temps, le flux et le reflux
De la foule qui passe;—et la foule passée
Du sommeil éternel, dessous, dort oppressée.

III.

Ce Paris, orgueilleux de tant de monuments,
Dut à ces souterrains ses premiers fondements.
Modeste, et couronné des deux bras de la Seine,
Dominant quelques bourgs dispersés dans la plaine,
Il conquit lentement leurs champs et leurs marais;
Le Louvre s'agrandit, où croissaient des forêts;
Et, poursuivant le cours de ces travaux sublimes,
Notre splendeur s'assit au-dessus des abîmes:

Mais lorsqu'aux flancs creusés de ce profond séjour
Nos aïeux empruntaient leurs demeures d'un jour,
Ils ne s'attendaient pas que leur cendre exilée
Viendrait y réclamer un nouveau mausolée.

Tous ces peuples éteints, et par siècle entassés,
Resserraient les vivants dans leurs murs menacés;
La tombe était comblée, et non pas assouvie;
L'air impur de la mort s'exhalait dans la vie,
La terre ouvrit alors de plus vastes tombeaux.
—Et déjà LA TERREUR, secouant ses flambeaux,
Effrayait nos climats d'une sanglante aurore;
Et l'abîme eut besoin de s'élargir encore.
Tout s'agite à la fois. Les morts et les vivants,
L'un par l'autre pressés, vers les gouffres mouvants
A flots désordonnés se hâtent de se rendre,
Pour s'y précipiter, ou pour y redescendre.

IV.

Voyez autour de vous s'élever ces remparts
D'antiques ossements, de grands restes épars!
Ces membres desséchés s'entassant en colonne,
Et ces crânes hideux dont l'orbe les couronne,
Le pilastre dorique opposant pour support
Aux ruines du temps les débris de la mort,
Et l'onde qui se perd sous la voûte lointaine,
Et de ces pâles feux la lueur incertaine,
Ces emblèmes, ce deuil, ces néfastes autels...,
Tout vous parle du sort des fragiles mortels.

Et cependant, grand Dieu! leur criminelle audace
Hâte l'instant fatal qui de près les menace;
Et des ans fugitifs, qui leur semblaient si courts,
Leurs aveugles fureurs précipitent le cours!

La Mort même eut horreur des offrandes sans nombre
Que la hache jeta dans ce sépulcre sombre,
Quand, ô liberté sainte! un spectre ensanglanté
Vociférait ton nom au monde épouvanté.

Mais le trône s'écroule où l'échafaud s'élève,
Le sceptre des Bourbons est tronqué par le glaive:
Il tombe, il a vécu ce roi, dont les malheurs
Accusent la faiblesse en méritant nos pleurs!
Il fut faible sans-doute; et sa main nonchalante
Contint mal les écarts d'une cour insolente:
Mais, s'il ne sut régner, il apprit à souffrir;
Grand, il sut pardonner, et, courageux, mourir!
Dans la tombe, du moins, les vulgaires victimes
Échappaient aux brigands rassasiés de crimes;
Et les restes des rois, traqués par des bourreaux,
Cendre errante, ont subi des attentats nouveaux.

Il sort de cet autel une voix gémissante:
Deux Septembre!.... Lisez: quelle date sanglante!
D'un monument plaintif je détourne les yeux:
Tout m'entretient ici de ces jours odieux.
— De l'homme, en tous les temps, la lâcheté cruelle
Souilla par des forfaits la cause la plus belle;
Et la Religion, comme la Liberté,
Par le sang des martyrs vit son règne acheté.

Quelques sbires impurs ne furent point la France:
Oublions tant de maux, et plaignons leur démence;
Tombeaux silencieux, gardez tout souvenir
Qui pourrait des Français attrister l'avenir!
La liberté surgit de nos grandes ruines:
Qu'elle éteigne à jamais les haines intestines!
— Et laissons refroidir la lave des volcans,
Sans nous armer encor de ses restes fumants.

ÉPILOGUE.

Adieu, ville des morts! abîme des abîmes,
Muet thésauriseur d'enseignements sublimes!...
Le monde des vivants à mes yeux n'offrait plus
Que des illusions et des songes confus;
Et, malgré moi, jouet de ces erreurs amères,
J'interrogeais ce ciel témoin de nos misères!
Mais il cacha pour nous, dans le livre du sort,
Les secrets de la vie et tous ceux de la mort.

Oh! que les cris d'en-haut, que le choc d'une armée,
Un trône s'écroulant sur la terre alarmée,
Les révolutions, par qui tout se détruit,
Le char des conquérants, ici, font peu de bruit!
J'aime les profondeurs de ce béant abîme,
Comme d'un roc désert la nuageuse cime.
Ou très-haut, ou très-bas: loin du monde!—Une voix
Puissante y retentit.—Seul à seul, je conçois
Quelque chose de grand, quelque éternel mystère...
Oui, la route du ciel commence sous la terre.

Ah! venez donc guérir vos blessures d'amour,
Vos soucis, vos regrets, vos chimères d'un jour;
Plaignez l'ingratitude, et méprisez l'envie;
Brisez ces vains hochets qui dépensent la vie!
L'ambition vous berce, et dore un joug de fer:
Ici, son masque tombe, et son vol n'a plus d'air.

Cependant, des mortels nous écrivons l'histoire;
Nous cherchons le bonheur, nous croyons à la gloire;
L'homme s'use en projets dans ses jours inégaux,
Et rêve l'avenir, assis sur des tombeaux!
Fleuve trop resserré dans un étroit rivage,
Il s'irrite, il déborde, il détruit, il ravage,
Et, sans nom, va se perdre avec rapidité
Dans l'immense océan qui n'est point limité.
—Ainsi les nations tour-à-tour effacées,
Les races des humains dans le gouffre entassées,
Les siècles écoulés n'eurent que des instants,
Et dans l'éternité Dieu fait rentrer le temps.

Nestor de LAMARQUE.

LES GENS DE LETTRES
D'AUJOURD'HUI.

Une révolution s'est faite en France; dans son origine, elle date de loin; de politique qu'elle fut d'abord, elle menace ou elle promet de devenir sociale suivant des vœux diversement exprimés. Notre sujet nous interdit d'examiner les causes dont la combinaison a concouru à son développement. La première de toutes, c'est que les temps ont marché; il en est une autre que nous ne saurions passer sous silence, c'est que, si la participation à la fortune a créé, dans la classe moyenne, des besoins impatients d'être satisfaits, ce sont les gens de lettres qui leur ont donné une direction ou qui en ont même éveillé le sentiment. La dignité humaine y a gagné; tout le monde en convient. Il n'est pas moins certain que l'égalité devant la loi est la condition nécessaire de cette dignité. Au nom de toutes deux, l'ancienne hiérarchie des pouvoirs a pris fin; les privilèges de la naissance se sont effacés, les emplois publics ont été promis au mérite, et un système d'élection a été substitué aux choix de cour. En nous félicitant de cette conquête de la révolution au profit du droit commun, nous devons reconnaître qu'elle a eu d'autres résultats, dont l'influence est encore agissante. Lorsque tant de collections d'intérêts ont vu se relâcher le lien qui les unissait, ou ont été violemment brisées, l'élément littéraire a dû

perdre aussi son caractère spécial; au milieu de la dispersion des existences, il eût été surprenant qu'il eût conservé son homogénéité. Le tourbillon devait l'emporter, l'agiter comme le reste: nous verrons bientôt ce qu'il est devenu.

Le mouvement imprimé à la société, il y aura bientôt un demi siècle, est allé beaucoup plus loin que ne l'avaient prévu ou désiré les gens de lettres de cette époque. Il ne faudrait qu'ouvrir leurs livres pour se convaincre de ce que nous avançons, tant il est vrai que l'on s'exposerait à des mécomptes en jugeant de l'inondation par la seule hauteur des digues renversées! Ici les calculs d'hydrodynamique seraient plus d'une fois en défaut; car une marée plus ou moins forte, un coup de vent, un remous suffiraient pour leur donner un démenti. Les révolutions politiques des peuples ont aussi leurs courants et leurs reflux inappréciables. Il n'y a qu'une voix au monde qui ait autorité pour dire aux flots de la mer: „Vous n'irez que jusque-là;" et cette voix ne semble pas encore avoir parlé à la révolution française, dont le premier effet devait être d'ouvrir de nouvelles routes aux diverses ambitions.

Le règne des doctrines jusque-là acceptées ayant cessé, comme celui des pouvoirs qui s'y appuient, l'esprit humain avait perdu ses points de fixité. La littérature menaça de devenir incertaine, ainsi que la forme du gouvernement dont elle est plus ou moins solidaire; car il est de principe que l'anarchie ne sera jamais partielle dans un état. Aussi il serait facile de prouver que les lettres, chez nous, ont subi les diverses phases par lesquelles a passé notre ordre social. Leur influence réciproque se constate d'elle-même aux yeux de l'observateur attentif.

Créateurs du mouvement qui emportait les hommes et les choses, les gens de lettres n'y pouvaient rester étrangers. Ils s'y trouvaient poussés tout naturellement. Jadis la littérature était pour eux un but, une profession relevée souvent par le caractère de ceux qui l'exerçaient: elle n'a plus été qu'un moyen. Leur vie d'études paisibles, de méditations profondes, s'est mêlée à la vie commune, et elle est devenue, par conséquent, une vie d'agitations, de désirs passionnés et de rivalités où le grand

intérêt de l'art a été le seul à ne pas avoir de place. Ce n'est plus une palme ou un fauteuil académique qui ont brillé à leurs yeux; les hauts emplois de l'état, offerts en perspective à leur ame ardente, ont troublé leur sommeil; les applaudissements d'une salle de spectacle, appelée à juger d'une conception dramatique, ont été trop peu pour celui qui pouvait recueillir des suffrages sur un théâtre plus vaste. Ce n'était pas assez que de parler à une ville, à une capitale, à l'élite des gens de goût, pour celui auquel il était permis d'occuper, de soi, son pays tout entier et l'Europe.

Dans le paroxisme de nos révolutions rapides, lorsque des gens de lettres et des artistes, trop oublieux de la plume et du pinceau, ont appartenu à des chambres délibérantes, lorsqu'ils ont même fait partie d'un comité de salut public qui a effrayé à la fois l'étranger et la France, la destinée des arts consolateurs de la vie humaine était aussi aventurée que celle de la société elle-même; plus tard, dans un ordre de choses qui commençait à se régulariser, quand nous avons vu le peintre Vien s'asseoir au sénat de Napoléon, et l'estimable traducteur du Tasse et d'Homère devenir archi-trésorier de l'empire; dès ce moment, dis-je, on a pu entrevoir de meilleurs jours pour la patrie; mais aussi on a été fondé à prédire ce qui se manifeste aujourd'hui, en d'autres termes, la prochaine décadence des arts et des lettres.

La raison, nous l'avons donnée: aussitôt que les arts cessent d'être leur but à eux-mêmes, ils dégénèrent. Il faut qu'aux yeux de l'élève jaloux d'atteindre à la gloire de Le Sueur, notre Raphaël français, si le peintre des Andelys ne lui dispute ce titre, rien ne soit beau comme le droit acquis d'aller étudier, dans l'ancienne capitale du monde, les chefs-d'œuvre du Raphaël romain! Il faut que le jeune littérateur, nourri de la lecture de nos auteurs du premier ordre, brûle du désir de voir son nom inscrit parmi ces noms illustres, dût-il être pauvre comme Rousseau, non compris comme Montesquieu, persécuté comme Galilée, poursuivi par le sort comme Michel Cervantes! Sa destinée est de parcourir le ciel et les enfers; mais le rameau

avec lequel on pénètre dans le Tartare et dans l'Élysée, croît au sein d'un ombrage solitaire: l'ami des Muses le savait autrefois, et c'est à force de méditations sérieuses que, guidé par son génie, il se préparait à le cueillir.

Nous reconnaîtrons que, pendant le règne de Napoléon, les lettres n'ont pas laissé de briller de quelque éclat; l'on conviendra aussi que cet éclat ne leur était pas propre, qu'elles avaient trop leur marche et leur limite tracées, et qu'à l'exception d'un petit nombre d'écrivains, qui n'avaient pas accepté le mot d'ordre donné par le maître, tous, soit en vers, soit en prose, semblaient voués au seul genre du panégyrique. Dans cette pompe presque religieuse, un écrivain plus remarquable encore par un goût épuré que par un talent de création, M. Fontanes, en remplissant les fonctions de grand-prêtre avec une sorte de solennité, caractérisa la littérature de ce règne de gloire et d'énergie gouvernementale. Toute la force de l'État était dans une tête modèle; l'imitation dut être belle; mais ce n'était qne de l'imitation. Dès que le chef avait fléchi, il ne restait plus qu'à se soumettre sous le rapport des armes, et à se jeter dans le vague sous le rapport de la pensée. Tel sera toujours l'inconvénient de n'avoir qu'un homme pour garant des destins d'un pays. S'il convient que le bonheur général se résolve dans l'unité et soit préparé par l'unité du pouvoir, il n'est bon ni qu'il en dépende, ni qu'il lui appartienne comme une de ses annexes.

Dès-lors la condition des gens de lettres s'est vue changée en France. Reconnus aptes à parvenir aux emplois publics, relevés de cette sorte de déchéance qui les frappait d'une incapacité passée en proverbe pour la conduite des affaires, ils ont montré qu'ils n'étaient pas plus inhabiles au maniement de celles-ci que les autres citoyens. Mais leur indépendance est devenue moins positive, et, chez eux, les nobles inspirations ont été moins fréquentes. Si les mœurs mieux réglées ont donné un plus grand nombre de pères de famille à l'État, si l'autel de la patrie a été mieux entouré, celui des Muses s'est trouvé désert. Nous nous trompons: attirée par l'appât des récompenses accordées

aux gens de lettres, une foule de néophytes sans mission, sans cette chaleur d'ame qui n'exempte pas de l'obligation d'avoir du talent, et que le talent toutefois ne saurait suppléer, ont approché du sanctuaire; ils n'ont fait que se tromper de temple, ils croyaient marcher vers celui de la fortune.

D'autres, avec un violent désir de gloire et dépourvus de cette obstination dans le travail qui seule en assure la conquête, ont crié que l'ancienne mine où le génie fouille depuis bientôt trois mille ans était épuisée, qu'il fallait en creuser une nouvelle, qu'il était temps d'ouvrir des routes non battues, et, s'érigeant en novateurs (chose assez étonnante!), ils ont rétrogradé vers des époques de barbarie. On est fondé, en effet, à se demander comment ce qui a été bien pendant tant de siècles, se soit trouvé tout-à-coup sans mérite? Quoi! l'Apollon, la Vénus de Florence, le Gladiateur, le Laocoon, le Bacchus antiques n'auront pas vieilli, et les pages des philosophes et des poètes contemporains de ces chefs-d'œuvre, entre deux soleils, seront devenus surannées! L'œuvre du Poussin, de Jean Goujon, la vie de Bruno racontée par l'admirable pinceau de Le Sueur continueront d'avoir droit à notre enthousiasme, et l'on viendra nous dire que les grands personnages placés sous nos yeux au théâtre par Corneille, Racine, Voltaire et Chénier n'ont plus d'accents dignes d'arriver à nos oreilles! Comme si les lois de la nature étaient renversées, comme si le cœur des rois, des pères, des mères, des épouses, des hypocrites, des ambitieux de tous rangs avaient subi une révolution qui en appelât une seconde dans la littérature destinée à exprimer les mœurs! Les formes du corps étant restées les mêmes que Phidias et Praxitèle nous les ont transmises, il serait surprenant que l'intérieur de l'homme exigeât d'autres plumes pour le décrire; ce serait à la fois proclamer l'impuissance du génie, le ravaler au-dessous de la main de l'artiste, et lui dénier son immortalité. Alors retomberait dans l'inanité le sublime mouvement par lequel Adisson, après avoir prolongé indéfiniment la durée des poèmes d'Homère et de Virgile, ne leur assigne pour terme de gloire que la dissolution du globe.

On a dit, quant au prince chef d'un gouvernement représentatif, que régner, c'était choisir: eh bien! la raison commande également à l'écrivain et à l'artiste d'apprendre à choisir, s'ils veulent obtenir des succès durables. Tous les spectacles ne sont pas faits pour être offerts aux yeux, et toutes les douleurs n'auraient pas le don de m'attendrir; mais qui ne sait qu'il est plus facile d'oser tout, de se permettre tout, et de jeter, pêle-mêle, dans un drame ou dans un roman, des figures baroques, au geste bouffon, au langage trivial, que de faire concourir à une action commune des caractères qui ne se démentent pas plus que la nature à laquelle on les aura empruntés? La terreur elle-même doit avoir ses éléments de beauté: dès qu'elle se contente de recourir à des formes hideuses, elle me repousse et offense mes regards.

Il serait peu juste de laisser en oubli des jours de réaction qui n'ont pas été aussi défavorables aux lettres qu'on a paru le croire. Sous le rapport du sujet que nous traitons, ils peuvent prétendre à nos souvenirs. La restauration de la branche aînée des Bourbons, en montrant, non sans méconnaître ses propres intérêts, qu'elle sympathisait mal avec notre littérature, rallia ceux qui la cultivent. Napoléon les avait éparpillés à force de caresses: la dynastie rétablie sur le trône par ses rigueurs, et en écoutant trop complaisamment le sacerdoce, enseigna aux gens de lettres qui avaient conservé un esprit de nationalité, la nécessité de s'unir. Ils se rendirent à cet avis, moins une légère fraction dépositaire du projet rétrograde, et dans laquelle on ne chercherait pas vainement le germe d'innovation qui menace de nous couvrir de son ombrage stérile. Ce fut l'Émigration qui, avec le goût du moyen âge, inaugura chez nous le romantisme. Alors néanmoins quelques productions remarquables furent mises au jour. Indépendamment du mérite particulier à chacune, on leur reconnaît à toutes un trait commun de ressemblance, c'est que, d'une manière directe ou indirecte, elles rentraient à des degrés divers dans la question qui préoccupait le public. Leurs auteurs se plaignaient avec amertume de la censure, dont le poids pesait sur les travaux de cette époque: et, sans s'en douter

eux-mêmes, ils lui devaient d'avoir resserré leur pensée dans une juste mesure, de l'avoir exprimée dans des termes décents, et de s'être ainsi préservés d'une exagération qui appartient au genre déclamatoire, le plus ennuyeux de tous, quand le moment de l'à-propos est passé. Telles brochures politiques, en effet, que l'on s'est arrachées tout humides de la presse autour de laquelle on stationnait pour les attendre, ne seront jamais relues; l'amour-propre de l'auteur qui s'aviserait de les comprendre dans une collection, ne ferait que leur assurer un cercueil.

Aujourd'hui le pamphlet est partout; il a franchi toutes les barrières; vous le retrouvez sur la scène ainsi que dans les feuilles du matin, dans les plaidoyers comme dans les mandements; il parle en vers et en prose. La critique littéraire, après s'être soutenue, non sans quelque succès, depuis le commencement du siècle jusqu'au règne de Charles X, n'est plus que de la satire ou une flatterie calculée dans des vues de parti. Elle n'exige ni goût, ni études préliminaires; il ne s'agit que de savoir par quelle opinion est réclamé l'auteur d'un ouvrage, pour l'affadir d'éloges ou le noyer dans un déluge de sarcasmes. Le nombre des soi-disants gens de lettres n'a plus de limites; tel professe, qui ne serait pas digne d'être écolier. L'usurpation du sacerdoce est flagrante. Ce n'est plus la tribu désignée qui entre dans le saint des saints; tout Israël, ainsi que Lévi, approche du tabernacle; toute main dépose un encens pur ou impur sur l'autel des parfums: aussi tel mot connu de Piron maintenant n'aurait pas d'application possible. Celui, par exemple, qu'il prononça, lorsque arrêté par civilité à côté de personnages de haut rang, il eut entendu le maître du logis engager ses convives à passer les premiers, sur ce que l'individu qui luttait avec eux de politesse, *n'était qu'un homme de lettres;* on se rirait aujourd'hui de quelqu'un qui aurait à la bouche la réplique du poète de Dijon: „Je prends le pas, puisque les qualités sont connues;" car s'il fallait attendre près de la porte d'un salon, que tout ce qui s'arroge le titre d'homme de lettres en eût franchi le chambranle, on aurait le temps de s'y morfondre.

A qui la faute du discrédit dans lequel est tombée une

profession respectable? à ceux qui en ont abusé et qui en abusent encore; à ceux qui en ont méconnu la dignité; à ceux qui ont eu l'orgueilleuse prétention de bâtir un nouveau temple sur les hauts lieux, et qui n'y ont placé qu'une image difforme; à ceux qui, dénaturant les genres, se sont dégagés de toutes règles encore plus par impuissance que par audace! Les règles effectivement sont nées de l'expérience, qui a montré aux artistes et aux gens de lettres quelles étaient les conditions des succès durables. Elles apprennent au talent à se renfermer dans un cercle qui permette à l'attention de suivre une série de faits, et de les saisir dans leur ensemble. Si le génie, se traçant à lui-même sa route, semble quelquefois les fouler aux pieds, en réalité il les respecte encore. Alors qu'il s'affranchit de certains usages, plus relatifs à des époques et à des localités qu'ils ne touchent à l'essence de notre nature, toujours sacrée à ses yeux, il se soumet aux convenances que cette dernière prescrit sous peine d'être désavoué, non par le goût transitoire d'un moment, mais par la voix de l'humanité tout entière.

Ainsi, les règles lui enseignent à ne jamais blesser les sentiments enracinés dans les cœurs; à ne point demander à l'horrible et au difforme des effets dont notre ame ne veut pas (car elle n'accepte que des terreurs qni lui plaisent); à voiler ce qui est nu, à rendre au moins la nudité décente, comme celle de la Vénus de Médicis; et à conformer aux exigences morales les plus grandes hardiesses de la pensée. Avec les règles, il n'est rien qu'on ne puisse dire, quand elles défendent de l'exposer aux regards. En créant des difficultés devant lesquelles la seule médiocrité recule, elles donnent un attrait de plus au style; elles obligent, il est vrai, l'écrivain à avoir du talent, tandis que leur oubli en dispense.

Contradiction choquante dans nos mœurs et cause bien légitime d'effroi! le cynisme a été banni du toit domestique, même du commerce le plus familier: et il s'est réfugié dans les écrits dans les livres, dans les journaux, dans les plaidoiries et au théâtre! La vie privée lui est interdite, et la vie commune lui est en proie! Les gens de lettres se sont prêtés à ce débordement,

Nous nous trompons, ils l'ont hâté; ils ont rompu de leurs propres mains les digues que la raison publique oppose à la licence chez toute nation constituée en corps de société! on dirait qu'ils auraient reçu du génie du mal la triste mission de donner un bill d'indemnité à ce qu'il y a de pervers dans notre nature dégagée de tout frein. Ne serait-on pas tenté de croire qu'après les avoir transportés sur le pinacle, et leur avoir montré les capitales des empires avec les trésors de luxe et de volupté recélés dans leur sein, il leur aurait dit: „Tout cela est à vous, si vous consentez à m'adorer?"

Tous, ou presque tous, ont fléchi le genou devant la puissance satanique. En cela encore, ils n'ont fait que se traîner sur les pas de ce poète anglais, dont le talent malheureux semble avoir pris à tâche de détrôner la vertu, pour assurer au vice la sympathie des sentiments dont elle était en possession. Lord Byron a ouvert, non sans une sorte de gloire, cette carrière de mépris pour ce qui était respecté, et d'intérêt prodigué aux perturbateurs de l'ordre social. Feuilletez les livres de cette école, parcourez l'histoire, le poème, le roman que le jour voit éclore, et vous y rencontrerez à chaque page le crime présenté sous des couleurs attrayantes. Partout il tient le haut bout; partout il a le droit de préséance; de gré ou non, il faut que le lecteur se passionne pour lui et abjure les douces émotions qui agitaient avec délices le cœur de nos pères.

Les écrivains, en effet, ont créé une morale nouvelle à l'usage de la génération qui croît à nos côtés. Ce sont eux qui, désenchantant la scène, ne permettent plus à nos larmes de couler pour l'innocence en péril, ou pour l'infortune qui n'a pas mérité les rigueurs du sort; ce sont eux qui, nous associant en public à des vœux que nous rougirions d'avouer au sein de nos familles, nous appellent au triomphe de ce qui, dans un régime bien ordonné, serait frappé justement par le glaive de la loi. Reconnaissez-le: n'est-ce pas, à bien dire, la même littérature qui, sous nos yeux, pare la doctrine d'une secte antisociale d'un éclat témérairement emprunté à la majesté de nos livres saints, et qui, après avoir donné un vernis religieux à son irréligion.

une apparence de morale à son immoralité profonde, s'efforce de répandre un charme de volupté décente sur des amours vulgivagues?

Nous n'ignorons pas que le sentiment général repousse de pareilles profanations: mais, nous le demandons, quand elles se commettent à la face du ciel, n'est-il pas à craindre qu'elles finissent par entrer dans les mœurs? La dégénération du goût en littérature a des conséquences plus graves qu'on ne le soupçonne; elle réagira toujours d'une manière fâcheuse sur les habitudes domestiques et les relations civiles. Ce n'est pas impunément pour la vie intérieure qu'on salit la pensée, ou qu'on détourne le cours des sentiments honnêtes. Ainsi qu'avec de méchants guides on se fourvoie, avec des écrivains immoraux une société a tout à perdre. Prenez-y garde, législateurs! tout le monde lit les feuilles du matin et les romans, tout le monde va au spectacle; et le sphacèle, descendu dans les classes inférieures, y devient incurable, lorsqu'à l'amour du travail et au sentiment religieux on a substitué chez elles le besoin d'un bonheur auquel il ne leur est pas donné d'atteindre.

Ne croyez pas les écrivains eux-mêmes à l'abri des passions violentes et désordonnées dont ils se rendent les organes. Riches, ils abuseront de leur fortune; pauvres, ils jalouseront celle d'autrui. La gloire, ils la veulent prompte à leur accourir avec toutes ses palmes, avec toutes ses auréoles, et sans aucun de ses revers. Si elle trompe leur attente, le remède est sous leur main. Prêtres du néant qu'ils ont invoqué tant de fois, après avoir conduit de trop crédules adorateurs à ses autels, ils lui doivent une dernière victime, et ils n'iront pas loin pour la chercher. A-peine ils auront touché des lèvres la coupe de la vie, que la trouvant amère, ils renverseront la liqueur. Vous l'avez vu, et les contemporains en ont frémi d'épouvante: deux jeunes présomptueux prétendaient amasser en un clin d'œil, à leur profit, ce que des années tardives accordent au travail opiniâtre; abusés dans leur espoir, ils n'ont pas voulu attendre d'un talent mûri par l'expérience une renommée promise par des flatteurs à leurs premiers essais; et pour se dérober à

une obscurité qui faisait leur tourment, fermant les yeux aux rayons d'un jour pur, ils se sont précipités volontairement dans une nuit plus profonde que celle à laquelle ils regrettaient de ne pouvoir échapper.

Pourquoi s'en étonnerait-on? on cultive aujourd'hui les lettres sans foi et sans croyances. Parcourez nos historiens: ils admettent un fatalisme politique. De quel droit alors tresser des couronnes pour la vertu, et dresser au moins en pensée des échafauds pour le crime? Si Maximilien de Robespierre et Lamoignon de Malesherbes, quoique contemporains, ont apparu chacun en leur temps propre; si le triomphe de l'un adressant au ciel l'affront de ses hommages, a été écrit de la même main qui avait tracé la condamnation de l'autre, sans appel de ces deux sentences, pourquoi les hommes se débattraient-ils sur cette terre de malédictions, placés qu'ils seraient sous le coup d'une inflexible destinée? Non! les choses ne se passent pas ainsi: acteurs dans le grand drame qui se déroule sous nos yeux, solidaires de sa conclusion, chacun de nous est appelé à la modifier. C'est de tous les efforts individuels que résultent les mouvements généraux; et, bien que les évènements entrent par avance dans les données d'une prévision supérieure, il appartient à toute génération de les préparer avec la plénitude de son libre-arbitre.

Un phénomène assez remarquable a lieu présentement; en le signalant, nous essaierons d'en assigner la cause. M. de Bonald a dit que la littérature est l'expression de la société: toutefois notre littérature, dans la plupart des ouvrages qui ont joui de quelque célébrité depuis seize ans, s'est montrée l'expression d'une société qui n'était plus. Les recherches de l'écrivain ont descendu à une grande profondeur dans les siècles écoulés; il s'est cru obligé de creuser au moins jusqu'au moyen âge, pour y chercher le sujet de ses compositions. Ces jours étaient-ils meilleurs que les nôtres? Non; mais l'on répondait qu'ils étaient des jours de foi. Dans le besoin de créer des caractères soutenus, on a allégué la nécessité de les rattacher à des croyances politiques et religieuses, qui seules fondent des caractères. Ce

mouvement de recul, dont on ne s'était point avisé pendant la république, auquel l'empire se rangeait insensiblement, se manifesta surtout sous le régime de la restauration, à laquelle on supposa qu'il prêterait une force. Dans cette dernière période d'années, quelques gens de lettres, jaloux de prouver leur dévouement, se persuadèrent qu'il fallait frapper d'un dédain superbe tout ce qui s'était fait en France depuis près d'un demi siècle. Pour mettre en crédit la légitimité de la branche régnante, ils prirent à tâche de nous ramener vers des temps où le respect du pouvoir absolu avait la sainteté du dogme et se confondait avec lui; en vue de raviver un culte menacé d'une prochaine défaillance, ils lui donnèrent, pour aliment, les superstitions du quinzième siècle, sans songer que cette nourriture ne lui était plus appropriée Le fait est que, par haine du présent, on nous refoulait vers le passé. On n'aimait pas les morts, mais on se souciait peu des vivants. On sacrifia au gothique dans les meubles, dans les livres, dans les jardins, dans les bâtiments, et jusque dans la parure des femmes, qui se prêtèrent avec d'autant plus de facilité à cet entraînement qu'il les aidait à se ressaisir d'un pouvoir dont elles se voyaient dépouillées.

Quelques auteurs, auxquels au moins l'on ne saurait refuser une certaine habileté, poussèrent notre littérature vers cette marche rétrograde. Sans être les confidents de leur secret, d'autres leur portèrent un secours qui devint dans les lettres une condition de succès; et aujourd'hui que nous avons une royauté qui, malgré l'antiquité de sa souche, ne saurait de long-temps s'appuyer sur le prestige des vieux âges, et un culte, au contraire, qui ne retrouvera de vigueur qu'en se séparant lui-même avec énergie de ses anciennes superfétations, nous obéissons littérairement à l'impulsion communiquée aux esprits. Ce qu'elle pouvait avoir de plausible n'existe plus; il n'en est resté qu'un mensonge convenu, mais funeste aux progrès des arts. On a reproché aux écrivains du siècle de Louis XIV d'avoir dessiné l'antique sur un calque moderne: et nous

qu'avons-nous fait de mieux? Pâle reflet d'une société passée, quelle vérité reconnaîtrons-nous à notre littérature actuelle?

Elle est fausse dans le style qui ne parle ni la langue du temps présent, ni celle des anciens personnages, auxquels on a dérobé des expressions mal comprises ou mal appliquées! Elle est fausse de pensée, la pensée qui est du jour où nous vivons, n'étant plus rendue dans ses termes propres et qui ont été les formes originelles de sa conception! Elle est fausse de sentiment, par l'impuissance où l'on est de pénétrer dans l'intérieur d'êtres pleins des fortes convictions auxquelles nous sommes devenus étrangers! Elle est fausse de morale, puisqu'elle tend à déplacer l'intérêt, en l'enlevant à ce qui obtient partout les suffrages des hommes réunis en corps de nation, pour le reporter sur les vices dont le succès conduit à une dissolution sociale! Elle est non moins fausse que cruelle dans les espérances qu'elle donne ou qu'elle ôte, parlant sans fin d'une gloire toute terrestre et de la vie des peuples immortalisés par l'histoire mais tuant à jamais l'homme solitaire qu'elle isole impitoyablement de son avenir! Il faut donc le répéter, à haute et intelligible voix: le mensonge est dans la littérature actuelle; il est patent; il l'envahit tout entière, bien qu'il affecte de la rappeler à la vérité dont il la prétendait déchue.

On s'empare d'une autre sorte de justification: on voulait, dit-on, éviter cette monotonie et cette uniformité de teintes qui se font remarquer dans les compositions du dernier siècle. Lors même qu'une telle assertion ne serait pas susceptible d'être contestée, il resterait à savoir si le mérite de la variété, dans les ouvrages d'esprit, ne dépend pas encore plus du talent et du travail des auteurs que d'une audace sans frein? Cette dernière, en effet, étant plus communément le lot de la présomption que celui du génie, dés qu'on renverse les barrières, on peut juger de la soudaineté de l'irruption. Riches et pauvres, tout le monde veut aller à Corinthe, et Laïs n'est plus qu'une prostituée du dernier étage.

Quand la *Jérusalem délivrée* parut, on reprochait déjà aux poètes de fouiller dans une mine épuisée; Milton, Fénélon sont

venus après le Tasse, et leur pinceau promené sur le même fonds de toile n'a pas laissé d'y faire apparaître des perspectives d'une harmonie ravissante. Si Voltaire a été moins heureux dans le poème du genre relevé, accusez le chantre d'Henri lui-même pour avoir démoli l'édifice religieux où il se proposait de s'établir; accusez votre mètre poétique qui, n'ayant pas l'arbitraire du mètre anglais ou germanique, dans sa rigueur inexorable, condamne le lecteur à une sorte de somnolence par ses rimes retombant sans fin l'une sur l'autre, à des intervalles égaux. Cependant il y aurait de l'ingratitude à oublier qu'entre les mains des grands maîtres de la scène française, le même instrument fut loin d'être rebelle. Corneille et Racine surent en tirer des sons qui allèrent aux grandes ames et qui captivèrent les cœurs. Ayez des pensées fortes comme le premier, des sentiments avoués de la nature comme le second, et fussiez-vous renfermé encore, après eux, dans le domaine historique d'un peuple et d'une religion finis*, les succès n'échapperont pas à votre verve.

Au reste, pour être varié ce serait une triste condition à subir que d'exposer, aux regards d'un peuple, ce que l'espèce humaine offre de plus repoussant dans ses plus honteuses aberrations. La société n'est pas moins perdue que la littérature, si le succès est à ce prix. Autrefois l'écrivain se croyait obligé de s'élever vers des modèles d'un ordre supérieur: ainsi il s'acquittait de ce que sa mission a de plus noble; ainsi il répondait aux besoins d'une nature qui tend au perfectionnement de son plus bel ouvrage; mais, dès qu'il descend dans la fange pour y tremper ses pinceaux, il n'est que le peintre du désordre. Téniers lui sera vingt fois préférable: au moins l'un se borne à me distraire par des scènes de naïveté, tandis que l'autre m'abaisse en m'obligeant à partager un intérêt indigne de moi.

Nous finirons par demander si, à force de sacrifices bien pénibles, bien regrettables pour un goût délicat, on a obtenu cette variété qui était le but de tant d'efforts? Nous ne le

*) Nous n'avons pas besoin de dire que ceci s'entend du paganisme.

croyons pas: à l'uniformité dans le beau, on n'a fait que substituer l'uniformité dans le grotesque et le hideux. On a brisé la Vénus et l'Apollon comme appartenant à une mythologie usée; mais on a inauguré la statue du Destin. On lui a donné le crime pour exécuteur de ses hautes-œuvres, on l'a entouré de larves et de fantômes, et on a promené le lecteur dans l'horrible, toujours dans l'horrible, et par conséquent avec ennui.

La littérature de notre époque est donc dans la fâcheuse nécessité d'avouer la monotonie qu'elle voulait éviter. La cause en est dans les moyens auxquels elle a eu recours; elle les a empruntés moins de la nature que de l'imagination, et l'on n'ignore pas combien la richesse fictive de l'une est inférieure à la puissance souveraine de l'autre. Sans s'en apercevoir, c'était se condamner à copier, après avoir passé en revue un nombre borné de combinaisons. Il en est arrivé comme des contes orientaux qui se répètent dans leurs portraits et jusque dans les formes de leurs récits. Tandis que Molière, La Bruyère, La Fontaine, et tous les bons écrivains des deux derniers siècles, ont imprimé à leurs compositions un cachet particulier, les écrits de notre temps, par une sorte de fatalité, paraissent marqués de la même empreinte. Aucun de nos livres nouveaux ne serait en droit de répudier ce titre de communauté. Il n'est pas jusqu'à la collection dans laquelle vont figurer ces pages, bien que des talents divers lui apportent leur tribut, qui, sauf un petit nombre d'articles, puisse se soustraire à ce reproche. C'est en cela même que, peut-être, nous y ferons tache, tant les fragments, dont elle se compose, en y entrant, prennent un air de famille! Nous n'aurons garde de leur refuser de l'esprit, tous les genres d'esprit, excepté celui de se diversifier. Ainsi que nous nous sommes cru déjà fondé à le dire, Mercier composa tout seul un tableau de Paris, dans lequel il y a dix fois plus d'originalité et de variété que dans celui auquel nous coopérons en ce moment. A qui la faute? A l'époque elle-même où nous tenons la plume. Il était nécessaire de la caractériser; aussi ce recueil, par le fait même et la date de sa création, deviendra monument. Nous espérons qu'au moins par respect pour une liberté, dont nous ne croyons

pas avoir démérité, on ne trouvera pas mauvais qu'étant de la résistance dans la chambre législative, nous soyons de l'opposition dans la littérature actuelle. On ne nous reprochera pas d'être inconséquent; car, à nos yeux, ces deux manières de nous prononcer trouvent leur justification ou leur excuse dans le même principe.

De ces notions générales sur l'état des lettres en France, passons à leur personnel, mais sans désignation particulière de ceux qui les cultivent.

Le vent de la tempête amassée par des abus dont la dernière heure avait sonné, souffle, depuis quarante ans, sur notre patrie. Il a tout emporté, tout balayé sur cette large surface. La forêt n'a pas moins disparu que l'humble buisson. Où trouver un abri? Existait-il seulement des ruines, à l'ombre desquelles il fût permis au sage de méditer en paix sur la chute des empires? Frappés par la tourmente, de beaux talents étaient descendus dans la tombe. Ce qui restait de gens de lettres attendait, dans sa dispersion, que l'azur du ciel vint à se découvrir. Ils se bornèrent d'abord à soupirer après le repos; mais l'orage touchait à-peine à sa fin, qu'ils reconnurent que leur situation était changée. Une nouvelle société se formait: les mœurs, les besoins déjà contractés, tout les appelait d'autant mieux à y prendre place, qu'une des conséquences de cet ordre de choses était de resserrer dans des limites plus étroites la carrière littéraire proprement dite.

Les abus et les dilapidations de la fortune publique avaient été attaqués avec courage et souvent avec talent, par les gens de lettres, dans les jours qui précédèrent la révolution de 1789. C'était le thême obligé de la philosophie du dix-huitième siècle, qui lui dut ses plus beaux mouvements oratoires et ses pages les plus brûlantes; mais elle n'exploita pas seule cette mine féconde en succès. Un large filon s'était ouvert, sous un autre aspect, aux investigations du clergé, dans les rangs duquel finissaient par entrer les littérateurs peu favorisés du sort, et ceux qui, appartenant à des familles qualifiées, avaient en perspective, pour patrimoine, les dignités lucratives de l'Église.

Quoique les Bossuet, les Massillon, les Bourdaloue, les Fléchier eussent semblé avoir emporté dans la tombe le secret de cette éloquence austère et puissante en parole, qui entraînait tout un auditoire choisi dans les sommités sociales, la chaire chrétienne retrouvait encore des accents pleins de vigueur contre l'insensibilité des heureux du siècle; des vérités fortes étaient envoyées à l'oreille des rois, au nom du Dieu qui pèse les monarques dans la même balance que leurs sujets. Certes, l'abbé Maury, l'abbé Poulle, l'évêque de Senez, l'abbé de Boisgelin, le missionnaire Bridaine lui-même, pouvaient être aussi justement réclamés par la littérature française, que les abbés Morellet, Delille et Raynal, tous les trois enrôlés sous la bannière philosophique. Ces deux sources ouvertes à des talents divers se tarirent tout-à-coup: la philosophie, en continuant à s'exprimer sur le même ton, n'eût été que déclamatoire. Déjà les pages surajoutées par Pecméja et Diderot à l'histoire des établissements des Européens dans les deux Indes, n'étaient plus que des lieux communs; la magistrature lettrée était dépouillée de son droit de remontrances par la chute des parlements, et le sacerdoce avait perdu sa tribune, en ce qui touche aux intérêts matériels de la société.

Remarquez que cette tribune était transportée ailleurs. Comment eût-on continué à écouter avec faveur le ministre de l'Évangile parlant de la misère du peuple, quand, à quelques pas de là, sur le même sujet, d'autres voix étaient bien plus retentissantes? Dans sa discrète prudence, ne devait-il pas craindre de relâcher les liens sociaux déjà trop détendus par le mouvement de la révolution? Ici, en effet, il convient de remarquer que l'abus est bien près de l'usage, en quoi l'assemblée nationale a montré une réserve qui a trouvé trop peu d'imitateurs dans les assemblées subséquentes. Quelque véhéments que fussent ses orateurs, ils ont eu rarement recours à ces moyens extrêmes, dont l'effet immédiat est d'armer, au moins en pensée, la classe infime contre la classe qui possède et qui n'est pas moins que l'autre un élément nécessaire de l'ordre public. Il leur a suffi d'ouvrir à tous les genres de mérite la porte des emplois et de

la fortune. Au nom des uns, ils ne croyaient pas devoir évoquer les tempêtes qui auraient mis en péril la destinée de tous. Maîtres des outres d'Éole, ils se gardèrent d'en faire sortir les passions envieuses, toujours prêtes à se substituer au travail favorisé du ciel. L'éloquence de ces hommes, celle de Mirabeau lui-même, a été vierge d'un tel crime. En se contentant de s'appliquer sérieusement aux institutions, et quoiqu'elle se fût interdit d'être désorganisatrice, elle ne laissa pas d'avoir du nerf. Sans cesser d'être tribun, on resta citoyen; le rôle de démolisseur social a été abandonné à d'autres, et l'on sait comment ils s'en sont acquittés.

C'est à cette époque qu'il faut rapporter la tendance des gens de lettres vers les fonctions publiques; d'une part elle s'est trouvée justifiée par leur aptitude, de l'autre, par la création d'intérêts plus puissants que celui d'une littérature, dont les beaux jours avaient lui pendant l'ancien régime, avec lequel aussi elle était peut-être plus en harmonie.

Plusieurs de nos écrivains qui ont acquis des titres à la célébrité, avaient vieilli dans les chambres législatives, lorsque le grand évènement de 1830 a eu lieu. Il en est qui travaillaient à la rédaction des journaux, sorte de tribune inconnue des anciens; plusieurs s'étaient attachés à la carrière du barreau, agrandie devant eux, par suite de nos dissensions politiques. Ils ont trouvé naturellement leur place dans la nouvelle hiérarchie sociale. S'ils avaient voulu s'en tenir éloignés, il eût fallu les y appeler, ne fût-ce que par esprit de conservation; de sorte qu'en mettant à part un petit nombre de savants occupés de travaux solitaires ou qui appartiennent à divers établissements publics, presque tous ont adopté un genre d'existence moins spécial qu'autrefois, sous des rapports littéraires. Celui-ci même ne se retrouve plus que par exception, tel que l'avait fait l'ancien régime. L'homme de lettres est aujourd'hui père de famille, membre du gouvernement, fonctionnaire dans l'ordre administratif ou judiciaire; il ceint l'épée ou se drape avec la toge; il entre dans les conseils du prince; et par conséquent, il est moins homme de lettres qu'on ne l'était dans le dix-huitième siècle.

De ce que le talent d'écrire est nécessaire à la gestion de

presque tous les emplois, de ce qu'il est devenu, peut-être dan une trop grande latitude, partie intégrante de l'éducation, il faut conclure que, jusqu'à ce que notre ordre social soit arrêté sur ses bases, nous ne devons plus y voir une profession particulière. Nous sommes effectivement livrés à une agitation qui appauvrit les lettres, en même temps qu'elle multiplie le nombre de ceux qui les cultivent.

La carrière du barreau et celle du théâtre, à tort, seraient réputées en progrès; nous aurions plutôt à gémir sur leur décadence.

La licence de la scène française en est devenue la ruine, la morale n'y est pas plus respectée que l'autorité. On se dit homme de lettres, pour avoir dialogué un fait historique sans respect pour l'histoire; où les caractères sont faussés; où le pouvoir est avili; où le sacerdoce d'une religion en majorité légale est exposé aux traits du ridicule; où les noms, propriété chère aux familles, sont traînés dans la boue; et où on renverse, avec un cynisme scandaleux, la faible cloison qui protège la vie domestique et le lit nuptial, sanctuaires jadis impénétrables aux regards d'une curiosité indiscrète. Cette œuvre prétendue dramatique, par sa facilité même, est tombée dans le domaine commun, et ce n'est pas au théâtre que nous irons chercher aujourd'hui les véritables gens de lettres. Une mère ne peut plus y conduire ses filles; du moins nous n'aurions garde de le lui conseiller. Mieux vaudrait les mener à l'opéra, le seul de nos spectacles qui ait conservé quelque décence! Qui l'eût prédit à nos aïeux, les eût fait sourire de pitié ou pâlir d'effroi.

Notre barreau, depuis dix-huit mois, est presque entièrement renouvelé. Des noms naguère inconnus y briguent une famosité, à laquelle l'amour-propre a déjà promis les succès obtenus par leurs devanciers dans la même carrière. On a oublié que ces succès ont été précédés de longs travaux; il n'importe, il faut percer et briller à tout prix; il faut forcer la barre pour entrer au parquet, et préluder à des révolutions nouvelles pour arriver d'un autre bond à la magistrature assise. Avec ce noble dessein, dont l'exécution ne saurait souffrir d'ajournement, on

ne s'amuse pas à plaider dans des affaires de finances; ce serait se détourner trop du but! d'ailleurs, qui confierait les intérêts d'une cause patrimoniale à des orateurs imberbes à-peine stagiaires? Ce sont donc les causes politiques que l'on s'arrache, certain que l'on est d'avoir pour soi les journaux, aujourd'hui quatrième pouvoir dans l'état et peut-être le plus puissant de tous. Aussi voyez comme les débats judiciaires y sont dénaturés! défenseur à outrance des accusés, par le malheur des temps quelquefois leur complice, *) l'avocat épouse leur querelle; il s'anime de leurs passions; il conspire avec eux contre l'autorité tutélaire à l'ombre de laquelle il jouit des bienfaits de l'ordre social; dans son ingratitude, il ne prend pas seulement la peine de lutter contre ces formes sévères mais protectrices, qui, permettant de tout dire, obligeaient ses anciens à surveiller leurs pensées et les expressions destinées à les rendre. L'audace est son talent; l'insolence, sa réplique; le courage est allé se placer ailleurs: il s'est assis sur le banc du magistrat et des jurés assaillis de menaces et d'injures. Non, ce n'est pas au barreau que se forme aujourd'hui l'homme de lettres; jusqu'à nouvel ordre, ce n'est pas là que nous irons le chercher!

Pendant un temps, il faut en convenir, le littérateur, par sa coopération aux journaux quotidiens, a pu se préparer à une renommée. Les Lémontey, les Hoffman, les Dussault, les Malte-Brun parmi les morts, et les Jouy, les Étienne, les Féletz, les Jay parmi les hommes de lettres que nous avons l'avantage de conserver, ont répandu un grand charme d'instruction sur ces feuilles légères. Ce travail, pour eux, fut loin d'être sans gloire.

*) Nous n'avons pas besoin de prévenir le lecteur de l'intention où nous sommes de ne lui parler ici que de quelques jeunes gens égarés, et qui, nous l'espérons, ne tarderont pas à regretter leurs erreurs. Grâces au ciel, nous savons qu'il existe encore des avocats qui, avec le sentiment des devoirs de leur belle profession, sont toujours prêts à les remplir. Il s'agissait seulement pour nous de caractériser une époque de transition. Nous ne sommes obligés qu'à être vrais envers elle, et l'on ne peut exiger d'un peintre qu'il flatte ses portraits.

Alors, à la vérité, il s'agissait d'établir un principe de morale ou de doctrine littéraire, de répandre un jour lumineux sur un point d'histoire, de fixer un caractère jusque-là équivoque ou mal saisi, et d'aiguiser une saine critique à l'aide d'une plaisanterie vive, mais toujours délicate. De telles choses n'ont garde d'être à l'ordre du jour; on les a richement remplacées par le mépris de toutes les supériorités, l'oubli des veilles consacrées au bien public, l'insulte à la carrière humaine partagée en ignobles catégories d'âge, et enfin par des déclamations violentes qui reposent presque toujours sur des faits controuvés. Vainement cette foule de jeunes gens qui tiennent actuellement la plume du journalisme, voudrait se parer de la qualité d'hommes de lettres. Ce titre ne leur appartient pas; ils n'ont rien fait pour le mériter, et nous ne saurions le leur accorder sans profanation.

Nous gémissons d'être obligés de le dire: à un petit nombre d'exceptions près, les personnes qui s'occupent de la rédaction des feuilles périodiques, ont envenimé la plaie la plus douloureuse du corps social; leur tribune permanente a faussé celle de la chambre élective. A cette dernière, on a voulu lutter de violence avec eux; pour ne pas être pâle à leurs côtés, on a chargé tous les tableaux. L'accusation de modérantisme, une seconde fois dans quarante ans, a effrayé les gens de bien, et un adage de sagesse, émané d'une bouche royale, a été mis à l'index d'une opinion factice.

C'est par les faits qu'il est permis à l'observateur impartial de juger les époques de l'histoire, et surtout celles dont il est le contemporain: interrogé sur sa profession, un accusé répondait devant le tribunal des assises qu'il était *émeutier*. Ce mot n'a pas besoin de commentaires; il parle aussi haut qu'une gazette; il indique et accuse l'origine du mal. Quand cette fièvre délirante aura cessé, les véritables gens de lettres reparaîtront et ressaisiront leurs honneurs. Pour que la tribune législative soit elle-même ce qu'elle doit être, il ne faut pas qu'elle se trouve dans la rue; surtout il ne faut pas que ceux qui aspirent à se loger dans la maison, commettent l'extrême imprudence d'y mettre le feu. Puisse l'opposition du dedans ou du dehors,

littéraire ou politique, profiter de cet avis que lui donne un vieil ami des lettres et de la liberté!

Les lettres veulent être aimées pour elles-mêmes; leur temple chancela toujours dans les ébranlements des sociétés; et, suivant l'expression de l'un de leurs amants les plus fidèles, c'est au désert qu'on leur voue d'heureux sacrifices. Affligeons-nous, mais ne soyons pas surpris de ce que leurs autels soient aujourd'hui oubliés ou entourés de prêtres qui n'ont pas le caractère du vrai sacerdoce. Au reste, les saturnales dont nous sommes les témoins ne seront pas sans profit pour les saines doctrines. Le génie, ou ce qui prétend lui ressembler, aura tout tenté, tout osé. S'il n'a point produit de chefs-d'œuvre, il ne pourra pas dire qu'on l'avait chargé d'entraves; s'il n'a pas pris un vol élevé, qu'on lui avait coupé les ailes; s'il n'a pas fourni une course glorieuse, qu'on lui avait fermé la barrière. Il saura ce qu'il peut; nous le saurons nous-mêmes: le talent et la médiocrité auront donné leur mesure.

KÉRATRY.

LE PARISIEN EN MER.

PARISIEN, *s. m.* Sottise la plus grande, la plus injurieuse à un matelot; désignation dans les bâtiments d'un pauvre sujet, et quelquefois d'un mauvais sujet. . . . .

VILLAUMEZ, *Dictionnaire de la marine*, 438.

I.

Mathieu Guichard était fils de Jean Guichard, serrurier dans la rue Saint-Benoît.

Mathieu Guichard avait environ dix-sept ans, était d'une taille moyenne, maigre, nerveux et pâle; ses yeux étaient gris; ses cheveux châtains, clairs et soyeux; sa figure annonçait un singulier mélange d'astuce et de niaiserie, d'indolence et de vivacité; son teint plombé, hâvé, avait cette couleur étiolée, maladive, flétrie, particulière aux enfants de Paris, nés dans une classe pauvre et laborieuse. Voilà pour le physique de Mathieu Guichard.

Au moral, si toutefois Mathieu avait un moral, Mathieu était insolent, moqueur, taquin, lascif, paresseux et gourmand, sournois et *rageur*, parce que la force physique lui manquait; ni incrédule, ni croyant, ni sceptique, mais indifférent en diable en matière de religion, et n'invoquant jamais le nom de Dieu que

d'une manière si détestable, qu'il eût mieux valu ne pas l'invoquer du tout. Mais en vérité il ne faut pas en vouloir au pauvre enfant; les premiers mots que son père Jean Guichard, ancien canonnier, lui apprit à bégayer, furent les jurons les plus épouvantables qu'on puisse imaginer. Ceci était le délassement, la joie du vieux soldat; le soir, après sa journée de fatigue, il trouvait un souverain plaisir à s'asseoir auprès de sa forge éteinte, et là mettant Mathieu sur son rude tablier de cuir, il s'amusait comme un bienheureux à entendre des blasphèmes de renégat sortir de cette bouche enfantine, et il répondait à sa femme qui osait quelquefois parler de prières, de bonne Vierge et d'enfant Jésus: — „Je n'ai été ni baptisé, ni communié, ni rien du tout; je ne t'ai épousée qu'au civil, et je ne veux pas que mon fils *soie* un calotin et un jésuite.“

Or, Mathieu ne trompait point les vœux de son excellent père: il ne fut pas jésuite, le digne enfant!!

A dix ans, il donnait des coups de pied à sa mère, insultait les vieillards, volait de vieux clous pour aller les vendre, ne faisait rien à l'établi, recevait de glorieuses gourmades de monsieur son père, et passait des journées dehors.

A douze ans, Mathieu avait, comme on dit, *connu l'amour*, cassé des carreaux, battu la garde, et était devenu un des coryphées de l'amphithéâtre de l'Ambigu et des Funambules.

Le cours de ces énormités ne fit que s'augmenter, et le torrent de ces désordres devint tel, qu'il menaçait d'engloutir la réputation, l'honneur et les économies de Jean Guichard, qui, en manière de digue, avait en vain opposé au dit torrent une multitude de batons d'orme ou de frêne, qui s'étaient brisés en éclats sur le dos de Mathieu sans rien changer à ses habitudes de forcené. Mais heureusement Jean Guichard se souvint d'une naïve tradition populaire assez commune en France et surtout à Paris, qui consiste à regarder la marine comme une espèce de bagne ou d'égoût dans lequel on peut jeter toutes les fanges sociales. Ainsi, qu'un fils de famille commette quelqu'une de ces ravissantes sottises qu'on ne fait malheureusement qu'à l'aurore de la vie, les grands parents s'assemblent, et

prononcent avec gravité qu'il faut *embarquer* le don Juan, et l'envoyer *aux îles, pour manger de la vache enragée.*

Si un polisson des rues, devenu l'effroi du quartier, ne met plus aucun terme à ses débordements, après l'avoir menacé du commissaire, de la prison, des galères, on finit cet effrayant crescendo, en disant: Il n'y a qu'à le faire *mousse.*

Ce qui ne laisse pas de prouver quel état on fait généralement de cette glorieuse profession.

Or, un matin, le père Guichard entra dans la mansarde de son fils, qui, par je ne sais quel hasard ou quel dérèglement de conduite, se trouvait avoir couché sous le toit paternel.

En ouvrant les yeux, Mathieu frémit malgré lui, car il vit que son père ne portait pas de bâton.

— Il va m'étrangler, pensa le misérable.

— „Écoute, Mathieu," dit tranquillement le père, „tu as „quinze ans, tu es le plus mauvais gueux que je connaisse; les „coups n'y font rien; tu finirais par la guillotine. J'ai été soldat, „je suis honnête homme, ainsi ça ne peut pas aller comme ça. „Tu vas venir avec moi au Hâvre."

— „Quand ça?"

— „Tout de suite; habille-toi."

Mathieu ne dit mot, s'habilla, jeta un regard en dessous du côté de la porte, fit deux pas, et d'un bond, fut sur la première marche de l'escalier. Mais l'auteur de ses jours avait suivi ses mouvements, et Mathieu se sentit étreindre dans les larges mains du serrurier.

— „Pas si vite, garçon", dit ce dernier, et il précéda son fils dans la boutique, envoya sa femme, qui sanglotait, chercher un cabriolet, y monta avec son fils Mathieu, qui sentit une larme rouler dans ses yeux quand il vit sa mère à genoux près de la forge, et pleurant... mais pleurant à fendre l'âme.

— „Cocher... Aux diligences," dit Jean Guichard.

Du cabriolet Mathieu passa dans la diligence, accompagné de son père qui ne le quittait pas d'une seconde.

Le lendemain on était au Hâvre.

Il y a dans chaque port de mer marchand, des maîtres de

taverne qui nourrissent et hébergent à crédit les matelots sans emploi... Quand ils trouvent à naviguer ils paient ce qu'ils doivent à leur hôte, et, s'ils s'embarquent, ils reviennent manger chez lui ce qu'ils ont amassé dans leur campagne; puis, le crédit succède au comptant, et c'est à recommencer jusqu'à ce qu'une lame du cap Horn, ou un grain blanc des tropiques mette un terme à cette alternative de bons et de mauvais jours.

C'est donc dans ces tavernes que les officiers de la marine marchande viennent recruter leurs équipages.

Le conducteur de la diligence, auquel Mathieu Guichard avait fait part de ses projets, l'adressa en conséquence au maître de la taverne du *Câble sans bout*, en lui donnant quelques instructions.

On enferma préalablement Mathieu dans une petite chambre dûment verrouillée qui ne s'ouvrit que le lendemain, sur les neuf heures du matin.

— „Voilà le *bon sujet*," dit en entrant Jean Guichard à un assez gros homme, trapu, brun, et fort haut en couleur... en lui montrant son fils.

— „Ce n'est que ça, dit le gros homme; mais ce faichien-là „ne serait pas bon pour allumer la pipe de mon mousse, si „mon mousse fumait ...

— „Vous m'avez pourtant promis, capitaine...

— „J'ai promis et je tiendrai; la brise est faite, je pars à „onze heures, il en est neuf; allons, file... Parisien, t'es bien „nommé... mais je te débaptiserai, moi, et dans deux jours on „t'appellera l'*Éreinté...*"

Mathieu Guichard comprit parfaitement ce qui lui était réservé. Il chercha avec une merveilleuse rapidité les chances qu'il avait de fuir ou de s'opposer aux volontés de son père, et, n'en trouvant aucune, il se résigna.

Jean Guichard lui dit: — „Allons, Mathieu, corrige-toi, „embrasse-moi, deviens bon sujet, et tu nous reverras...

— „Jamais," répondit Mathieu en se dérobant à un dernier embrassement de son père, et se mettant à siffler, *Tu n'auras pas ma rose,* en marchant sur les talons du capitaine.

—„ Mais s'il n'allait plus revenir," pensa le serrurier: Bah!... reprit-il: „pigeon égaré revient toujours au colombier."

Néanmoins Jean Guichard fut long-temps bien triste.

II.

La Charmante-Louise, brick de 180 tonneaux, chargé pour Fernambouc, était parti du Hâvre depuis cinq jours, emportant l'unique héritier de la famille Guichard.

Car Mathieu Guichard avait été bien et dûment embarqué, mousse à bord.

Cet être type et prototype de la populace parisienne, qu'on a dit, je ne sais pourquoi, si *badaude* et si étonnée, ne s'étonna de rien, parce qu'il trouvait des analogies à tout; quand un matelot lui montra le grand mât du brick, en disant: — „C'est „pas toi, Parisien, qui te guinderais là-haut." — Mathieu répondit d'un air méprisant: „*Connu*! J'ai vingt fois grimpé à „un mât de cocagne tout frotté de savon, et c'est bien autre „chose que de monter après toutes ces cordes." Comme on paraissait mettre son agilité en doute, le Parisien fut à la pomme du grand mât avec l'agilité d'un écureuil, sans passer par le trou au chat, et redescendit par l'étai du grand mât, aussi fier qu'un acrobate.

— „Qu'est-ce que m'a donc chanté son animal de père," se demanda le capitaine, en voyant l'adresse de Mathieu; „mais il n'a pas déjà l'air si mauvais, monsieur son fils...."

La brise était fraîche, et la houle assez forte: les matelots s'attendaient à voir le *Parisien compter ses chemises*, point: le Parisien n'eut pas la plus légère atteinte du mal de mer, grignota son biscuit, déchira son bœuf avec des dents d'acier, but deux boujarons de vin, parce qu'il en vola un à un des matelots de son plat, et fut sur l'avant fumer sa pipe...

— „Mais le roulis ne te fait donc rien, sauvage?" lui dit un marin... fort piqué, car il comptait non-seulement jouir de la vue des contorsions du Parisien, mais encore boire son vin, pendant qu'il serait abattu par le mal de mer.

— „*Connu!...*“ répondit froidement Mathieu, entre deux bouffées de tabac, „j'ai trop souvent joué au tapecu aux Champs-„Élysées et à la balançoire russe, pour que ça me fasse quelque „chose...“

Et cette réponse fut accompagnée d'énormes tourbillons de fumée, qui cachèrent un instant le Parisien à tous les yeux.

Quand la fumée fut dissipée, la figure du capitaine apparut souriante; il avait tout entendu, et s'était dit: „Décidément ce „père est un vieux imbécile, et son fils vaut mieux que lui.“ Aussi s'adressant à Mathieu:

— „D'aujourd'hui, mon garçon, tu ne seras plus mousse, „mais novice.“

— „Comme vous voudrez,“ dit Mathieu avec indifférence.

Le lendemain, le capitaine qui voyait tout, n'apercevant que les cinq matelots de quart sur le pont, descendit dans le faux pont, suspendit sa marche en approchant de l'avant, car il entendit un grand bruit de voix.

C'était encore le Parisien.

— „Ce gredin-là est passé novice tout de suite, c'est une injustice, il aura la cale... la cale...

— „Je l'aurai, si vous voulez,“ dit le Parisien, avec d'épouvantables blasphèmes, „mais je me vengerai, je suis seul, mais „c'est égal.... n'approchez pas...

— „Mais, gueux que tu es,“ dit un orateur, „pourquoi fais-„tu le genre de ne pas avoir le mal de mer, et de te palanquer „au haut d'un mât aussi vite que nous.... hein? c'est un fil „pour flatter les chefs.

— „Oui,“ dirent les autres en chœur, „il le fait exprès.

— „Écoutez,“ dit le Parisien, „si l'un de vous, un seul, veut „avoir affaire à moi, prenons chacun une de ces choses de fer „pointues (il montrait des épissoirs), et arrangeons-nous comme „de jolis garçons.“

— „Ça va,“ dit l'orateur...

— „C'est décidément le père qui mériterait d'avoir la cale,“ pensa le capitaine, „le fils est un excellent sujet.“

— Et le chef interposa son autorité, la discussion cessa,

mais le soir le combat eut lieu, et fut à l'avantage du Parisien.

S'étant aussi bien tiré de ces épreuves réitérées, le Parisien ne fut plus désormais inquiété à bord, et jouit de *l'estime de ses chefs et de l'amitié de ses camarades.*

III.

Si le capitaine de Mathieu Guichard avait été doué de quelque faculté analytique, il eût certainement trouvé moyen de l'exercer en étudiant le caractère de son matelot; mais l'excellent capitaine n'analysait guère, n'analysait même pas du tout; il se contentait de battre Mathieu ou de le *combler de faveurs*, selon que Mathieu avait bien ou mal mérité de lui. Sans s'amuser à remonter des effets aux causes, après avoir apprécié le résultat, il faisait le compte, comme il disait, et trouvait pour total *un coup de poing ou un verre de grog.*

Or, depuis deux ans que Mathieu était embarqué sur la *Charmante Louise*, il eût été difficile de savoir au juste si la balance était en faveur du coup de poing ou du verre de grog, car en effet, ce diable d'homme n'avait ni gagné ni perdu, car une ame plongée jeune dans l'air desséchant de Paris, s'y bronze et garde à jamais son pli.

Aussi Mathieu avait-il apporté et conservé là cette paresse insouciante et cette activité nerveuse, instantanée qui caractérise sa race, cette exaltation fiévreuse, qui ferait franchir un énorme fossé, mais non cette force patiente et continue qui ferait gravir une montagne.

S'agissait-il d'une manœuvre pénible, par un beau temps, oh! le Parisien était mou, fainéant, taciturne; mais le vent sifflait-il dans les voiles, le tonnerre grondait-il, on eût dit que l'orage réagissant sur cette organisation si irritable, en centuplait les forces et l'énergie, alors le Parisien était au bout-dehors des vergues, aux empointures, car ce n'était là ni un poids à soulever, ni un aviron à manier péniblement; il n'y avait qu'un cordage à couper. A la vérité, il y allait de la vie, mais ce

n'était pas fatigant, et le Parisien était là, aussi calme, aussi paisible qu'un vieux matelot.

Le beau temps revenu, le Parisien redevenait ce qu'il était, ce qu'il est, ce qu'il sera toujours, paresseux, insolent, railleur, parce qu'il avait ce pittoresque et vif esprit de nos rues; rusé parce qu'il était faible, quoiqu'il eût pourtant pris un singulier ascendant sur l'équipage et sur le capitaine lui-même, par sa *gouaille* (qu'on excuse cette vulgarité, mais cette expression peut seule rendre ce sarcasme populaire si bouffon, si mordant et si énergique.)

Aussi avait-on beau mettre le damné Parisien aux fers, dans les haubans, le rouer de coups, il n'en perdait ni un quolibet, ni une bouchée, ni une heure de sommeil.

Le misérable contrefaisait tout le monde; voulez-vous voir le capitaine? voilà le capitaine, avec sa voix rauque, son œil à demi fermé, son juron de prédilection; prêtez au Parisien la houppelande grise et le chapeau ciré du capitaine, et le portrait sera frappant. Voulez-vous le maître coq? voilà le maître coq, c'est lui; c'est sa jambe torse, son bégaiement stupide!..

Et les chansons à boire! et les romances! et les bribes de scènes de comédies, de mélodrames, d'opéras comiques, que le Parisien débitait à ravir en imitant le ton, le geste, et la voix des acteurs!

Aussi, matelots et capitaine riaient aux larmes et n'avaient que la force de dire: „*S... Parisien va... t'es bien nommée!!!*"

C'était à n'y pas tenir; on oubliait la manœuvre; le timonier gouvernait tout de travers; on ne dormait plus à bord, quand le Parisien parlait, les hamacs devenaient déserts, et il fallait voir les bonnes et naïves figures de matelots, accroupis en cercle, l'air attentif, écoutant avec une imperturbable gravité les contes et les mensonges du Parisien.

Et puis le Parisien continuait à ne s'étonner de rien. Les matelots l'avaient *attendu* aux colonies; ils comptaient sur l'effet des noirs, des palmiers, des cocotiers... de la canne à sucre, que sais-je... Point... l'éternel *Connu!* vint renverser d'aussi

sages prévisions. Le Parisien avait vu des nègres à Robinson, des palmiers au Jardin des Plantes, acheté pour deux sous de canne à sucre sur le Pont-Neuf, et creusé un coco pour faire une tasse à sa maîtresse. Que faire, avec une organisation aussi encyclopédique? Se taire et admirer. C'est ce que faisait l'équipage.

IV.

Ce jour-là était un dimanche; la *Charmante Louise* qui se bornait ordinairement aux voyages des Antilles, après une assez bonne campagne, avait été frêtée pour Cadix. Elle apportait des vins de Bordeaux et devait remporter des vins de Xerès.

Le Parisien blasé sur les colonies, les négresses et les mulâtresses, ne fut pas fâché de *changer un peu*, comme il le dit lui-même, et à-peine le brick eut-il été amarré, bord-à-quai, près la porte de Mer, que mon damné Mathieu, riche de trente francs, fut à terre, d'un seul bond, crânement coiffé d'un petit chapeau de paille à forme et à bord très-bas, et vêtu d'un pantalon blanc et d'une veste bleue à boutons à ancre, le col de sa chemise retenu par une colossale graine d'Amérique, don d'amour d'une de ces dames du Fort-Royal, Martinique.

Il est impossible de ne pas déclarer que le Parisien était doué d'une prodigieuse faculté philologique. Son procédé était simple et le mettait à même de résoudre toutes les difficultés, sans exception de langues ou d'idiomes.

Voici quelle était sa méthode: avait-il à demander sa route à un Anglais, le Parisien imitant aussi bien que possible le ridicule patois qu'on prête aux insulaires dans toutes nos farces, disait bravement: — „*Je vodrais savoir lé chémain à moi.*" S'adressait-il à un Allemand, l'accent suivait une légère modification; à un Italien, un Américain, la même chose. Il est vrai de dire que cette méthode restait quelquefois incomplète,

que souvent même, les étrangers qui l'eussent peut-être compris s'il eût parlé clairement français, devenaient sourds à ce bavardage inintelligible. Alors le Parisien assurait qu'il y avait entêtement, mauvaise éducation ou rivalité nationale. Toujours est-il que jamais Mathieu n'avait éprouvé cet embarras, cette timidité qu'un étranger ressent toujours lorsqu'il se trouve dans un pays dont il ignore le langage.

Aussi le Parisien marchait-il aussi ferme, aussi droit, en passant sous la porte de Mer, à Cadix, que s'il eût pâli sept ans sur la grammaire de *Rodriguez y Berna* à *Badajoz* ou à *Tolède.*

Mathieu se trouva sur la place au poisson, et le coup d'œil lui plut; cette multitude animée, ces costumes pittoresques, ces hommes à petits chapeaux et à longs manteaux bruns; ces femmes du peuple chaussées de satin ou de soie; ces petits pieds, ces jupons courts, ces basquisses collantes aux hanches, ces fleurs naturelles jetées avec goût dans des cheveux noirs et épais, enfin, que dirai-je, l'allure, la marche, le *salero*, tout cela excitait fortement l'attention du Parisien qui comparait mentalement ces beautés andalouses aux filles de couleur des Antilles... et ne se pressait pas de terminer le parallèle, les *preuves* lui manquant.

Comme il passait au bas d'un escalier qui conduit au rempart, il leva les yeux et vit à moitié de cette *scala* une femme qui montait fort vite les dernières marches; cette ascension rapide permettant au Parisien d'entrevoir une jambe faite au tour, et un pied andalous, il monta l'escalier avec autant de prestesse, et comme il avait plus d'assurance que de timidité, il s'approcha familièrement et regarda la jeune fille, car c'était une jeune et jolie fille, regarda la jolie fille sous le nez, et ne sachant pas de quelle manière dénaturer sa langue pour en faire un patois espagnol, se contenta d'un infinitif et lui dit: — „*Espagnole, vous être très-belle femme.*“ La jeune fille rougit, se prit à sourire, et doubla le pas en abaissant sa mante.

— „Où diable aurai-je appris l'espagnol?“ se demanda le

Parisien, certain d'avoir été compris, et suivant à grands pas sa nouvelle conquête.

Presqu'en face de la douane, sa conquête descendit, tourna la tête, regarda le Parisien, et traversa la petite place de la Torre pour entrer dans la rue du Tideo.

Le Parisien animé, exalté, enthousiasmé, charmé, suivit... Il allait traverser la rue, lorsque des chants d'église se font entendre, et une longue file de pénitents bleus débouche d'une rue voisine. A la tête du cortège étaient de longues lanternes, puis des bannières, puis des reliques, puis des châsses, puis des fleurs, puis le Saint-Sacrement, puis le gouverneur. C'était enfin une procession solennelle à l'effet de demander au ciel quelque peu d'eau, car la sécheresse était effrayante en l'an de grâce 1829.

Le Parisien, au lieu de se joindre à la multitude, fit un affreux blasphème, car la procession lui barrait le passage, et il tremblait de perdre de vue son Andalouse à l'œil si noir.

La populace se découvrit au premier cri de la crecelle d'un moine blanc qui ouvrait la marche.

Le Parisien garda son chapeau, se dressa sur la pointe des pieds, tendit le cou, mit sa main en abat-jour, et ne vit rien, ni mante noire, ni œillet bleu et blanc placé sur le côté d'une grosse touffe de cheveux d'ébène. Vint un autre moine, mais gris, portant une lanterne, sur les vitraux de laquelle étaient peintes des figures d'hommes au milieu des flammes. Il la montrait d'une main et de l'autre tendait une tirelire pour les *ames du purgatoire*.

Les assistants s'agenouillèrent; quelques-uns donnèrent, mais beaucoup chuchotèrent en se montrant le Parisien qui s'appuyait sur le dos de l'homme à la lanterne pour tâcher de se hausser et voir s'il n'apercevait pas son Andalouse.

A ce moment une magnifique châsse d'or, étincelante de pierreries, et renfermant le bras de saint Sereno, excita l'attention et le recueillement général. Il n'y eut que le Parisien qui, resté debout, interrompit le silence religieux de cette foule

par un de ces cris particuliers à la populace parisienne et que l'on entend quelquefois glapir aux théâtres des boulevarts.

C'est que le Parisien avait cru distinguer la mante noire et les œillets blancs et bleus, et il appelait à sa façon.

Ce cri sauvage, guttural, inusité, sacrilège, fit redresser toutes les têtes à la fois; alors on s'aperçut que le Parisien était resté debout, couvert, devant le bras de saint Sereno, et ce fut une rumeur d'indignation, rumeur d'abord sourde, mais qui devint bientôt effrayante quand le peuple vit le Parisien prendre un air d'impudence et d'audace. Le Saint-Sacrement avançait, et déjà l'on voyait les crépines d'or reluire au soleil, le panache ondoyait, l'encens parfumait l'air, la musique retentissait au loin, et les voix sonores des moines de la Merced accentuaient vigoureusement cette belle poésie biblique.

Le temps pressait: le Parisien exalté tenait bon, enfonçait son chapeau sur sa tête, y appuyait ses deux mains, et jurait avec d'effroyables blasphèmes qu'on n'avait pas le droit de le faire agenouiller.

Le Saint-Sacrement était tout proche; comme une lutte s'engageait entre le Parisien et un Andalous d'une énorme stature, le Parisien fait un bond en arrière et va tomber aux pieds de l'archevêque et le heurte violemment. Alors, on crie au sacrilège, à l'impiété, au Français, le tumulte devient affreux, et malgré l'intervention du prêtre, la mêlée prend un caractère de rage; les couteaux luisent, et... c'en est fait du Parisien.

Notre consul informa de l'affaire; il fut prouvé que les provocations étaient venues de la part du Parisien, et le capitaine ne put obtenir aucune satisfaction.

Dans les mauvais temps, au fort d'un grain, on ne regretta pas beaucoup le Parisien.

Mais quand la mer était calme, et que la *Charmante Louise* filait tranquillement ses six nœuds par une bonne brise, pendant bien long-temps on s'aperçut qu'il manquait quelque chose à bord, et les matelots se montraient, d'un air de regret,

une cage à poule située sur l'avant, car c'était sur cette cage que le Parisien aimait à s'asseoir pour *conter* !

Depuis sa mort, les matelots la respectaient, l'artiste du bord y avait sculpté deux ancres surmontées d'une blague à tabac, et l'exergue de cet écusson emblématique portait: *S... Parisien, que tu nous faisais rire.*

Quand le père Guichard apprit la mort de son fils, il le pleura beaucoup; mais ce qui le consola un peu, c'est que, suivant ses principes, Mathieu ayant eu le bonheur de n'être ni *communié*, ni *baptisé*, ni *rien du tout*, comme il disait, il n'était pas mort en jésuite.

EUGÈNE SUE.

LE FLANEUR A PARIS.

Circuit.... quærens....

Ce monde est un vaste théâtre.—Asmodée, mon ami, la métaphore est bien usée; on la trouve dans dix sermons de Bourdaloue, quinze de Massillon; car c'est toujours chez les professions qui leur sont les plus étrangères, que nos grands écrivains vont chercher leurs comparaisons.—Maître, je n'ai pas le même droit qu'eux d'emprunter celle-ci: Je voudrais cependant obtenir licence d'en faire tranquillement usage aujourd'hui, tant elle s'ajuste bien à ma pensée.—Passe, pour cette fois encore, mais que ce soit la dernière. — Ce monde est un vaste théâtre où mille acteurs différents d'humeur, de costume, de caractère, masqués, musqués, grimés, gourmés, tondus, frisés, bariolés en cent manières, se disputent les premiers rôles et se montrent à-peine dignes des moins importants. La scène n'en est que plus animée et plus curieuse à étudier, sans-doute; mais qu'est-ce qu'un spectacle, quelque piquant qu'il soit dans sa variété, s'il n'a pas de spectateurs? Voilà ce dont est menacé le nôtre, où, depuis le père noble jusqu'au manœuvre appliqué à faire glisser dans sa rainure la coulisse qui crie et chancelle, chacun ne se soucie guère que de l'effet qu'il produit, et s'aperçoit à-peine, de temps à autre, qu'il ait un voisin ou un vis-à-vis. La Providence y a pourvu, en inspirant à quelques acteurs émérites

la pensée de vivre de la douce vie de flâneur; elle en a garni les loges et le parterre. C'est du flâneur que je vous entretiendrai, si vous le permettez. Je vous dirai ses mœurs, ses allures, ses plaisirs. Je viens de marquer déjà la place utile qu'il occupe dans la chaîne des êtres sociaux. C'est assez, j'espère, pour fixer votre attention.

Le flâneur, premier besoin d'un âge avancé, est à mes yeux la plus haute expression de la civilisation moderne: non pas que je donne à son existence une date récente; je vois en lui, au contraire, un contemporain de la création. Il erre, sous la figure du serpent, dans le paradis terrestre; et je ne rappelle pas sans quelque orgueil, que le rôle a été joué d'abord par un confrère. Plus tard, appuyé sur le bâton du poète, ou caché sous le manteau du sage, il parcourt les sommités du globe éclairées par les premiers rayons d'une raison douteuse. C'est Homère visitant les cités de la Grèce antique; recueillant leurs traditions, leurs dieux, leurs combats, leurs héros, et formant, de l'ensemble de ces récits fabuleux, l'œuvre la plus élevée qu'ait enfantée l'imagination humaine. C'est Hérodote allant, sur les bords du Nil, visiter pieusement le berceau des sciences et des arts de sa patrie, pour transmettre à la postérité le fruit de ses curieuses recherches. C'est Pythagore portant jusqu'au Gange sa course vagabonde, et, comme l'abeille, composant le miel de sa philosophie, des tributs réunis, par son habile picorée, en mille lieux divers.

Mais que ces temps sont loin de nous! Le flâneur, tel qu'il se développe à nos yeux, n'est plus ni poète, ni philosophe. C'est un des effets de la division du travail dans nos sociétés qui se croient perfectionnées, parce qu'elles sont vieillies. Elles offrent d'ailleurs un champ si vaste à l'observation, qu'il ne reste à ceux qui s'y livrent, ni force ni temps pour accomplir une autre tâche. Tenez-vous donc pour averti que mon flâneur à moi, le flâneur du dix-neuvième siècle, est flâneur, et rien de plus. Il a pu, il a dû exercer quelque autre profession; mais, du moment qu'il a embrassé celle-ci, elle l'absorbe tout entier; elle n'admet pas de cumul. L'avocat qui manque l'heure

de sa plaidoirie, en s'arrêtant devant les étalages du Pont-Neuf, le théâtre de Polichinelle, ou la boutique de Lerebours; le médecin qui laisse passer l'heure de la consultation, en épuisant une question de politique avec un peintre qu'il a rencontré sur le pont des Arts: ce sont là des musards, mais des flâneurs, jamais; et je proteste contre la prétention qui leur ferait prendre ce titre, ou la flatterie qui le leur décernerait.

Le flâneur peut naître partout; il ne sait vivre qu'à Paris. Je connais un étranger, que son goût décidé pour ce bel état a fixé en France, et qui, pour ne nous plus quitter, a renoncé, au bout d'un an, à l'ambassade de Londres que son souverain lui avait confiée, parce qu'il reconnut bientôt qu'il était impossible de flâner dans une ville où toutes les maisons sont séparées des passants par de larges fossés; où la foule se presse et se heurte sur des trottoirs étroits; qui n'a pas de quais, et dont la plupart des ponts sont garnis, en guise de parapets, de murs élevés. Le flâneur appartient donc essentiellement au cadre que vous m'avez tracé. Représenter Paris sans lui, ce serait peindre une chambre des députés sans le général D..., un bal sans la princesse B..., une conspiration sans les honnêtes gens qui se vantent de n'avoir pas fait autre chose depuis seize ans.

Je dois me hâter de consigner ici une remarque: le flâneur ne saurait se former par un séjour continu à Paris, et, il faut l'avouer (car on peut tout dire à une grande nation), les flâneurs les plus recommandables sont nés quelquefois sous d'autres cieux. N'y aurait-il pas, dans ce phénomène, quelque chose d'analogue à celui que nous offre Hamilton, écossais d'origine, Irlandais de naissance, et dont les écrits composés dans notre langue, brillent par excellence de cette grâce légère, de cette fleur de plaisanterie piquante et naïve, qui semblent le génie distinctif de l'idiome français? Concluons-en, car j'aime à conclure, qu'il se trouve dans nos habitudes, dans notre tour d'esprit, dans toutes les ressources de notre civilisation comme de notre littérature, quelque chose d'exquis, d'insaisissable, dont le sentiment n'existe pas à un haut degré

chez ceux qui n'en ont jamais détaché leurs yeux, et qui nous frappe plus vivement, si nous en embrassons à la fois l'ensemble.

Mais vous voulez pénétrer plus avant dans l'étude du flâneur. Il n'est pas besoin, pour cette fois, que je mette en pratique l'art dangereux d'enlever le toit des maisons, et que je vous initie aux mystères de la vie domestique. L'existence du flâneur est tout en dehors; elle se passe au grand jour. Il étoufferait, et sa vue serait gênée, dans cette demeure de verre que le plus confiant des philosophes souhaitait jadis d'habiter. C'est une plante que la serre tuerait, et qui ne prospère qu'en plein vent.

Tant qu'il n'a pas franchi le seuil de sa porte, le flâneur n'est qu'un homme comme un autre: un général en retraite, un professeur émérite, un ancien négociant, un diplomate en disponibilité, que sais-je! ce qu'on est ou ce qu'on sera. Quand il a touché le sol de la rue, humé la poussière du boulevart ou le brouillard de la Seine, il entre en action, et c'est là que nous nous en emparons. Aussi bien le flâneur n'a guère d'intérieur à lui; qu'en ferait-il? Il est célibataire ou veuf: il veut du moins se le persuader, et j'en ai vu plusieurs chez qui le besoin de se procurer cette illusion a été la première et peut-être la seule vocation.

Le voyez-vous mon flâneur, le parapluie sous le bras, les mains croisées derrière le dos; comme il s'avance librement au milieu de cette foule dont il est le centre, et qui ne s'en doute pas! Tout, autour de lui, ne paraît marcher, courir, se croiser, que pour occuper ses yeux, provoquer ses réflexions, animer son existence de ce mouvement loin duquel sa pensée languit. Rien n'échappe à son regard investigateur: une nouvelle disposition dans l'étalage de ce magasin somptueux, une lithographie qui se produit pour la première fois en public, les progrès d'une construction qu'on croyait interminable, un visage inaccoutumé sur ce boulevart dont il connaît chaque habitant et chaque habitué, tout l'intéresse, tout est pour lui un texte d'observations. Aussi, comme sa marche est lente, comme il

revient sur ses pas, comme lui seul est là pour y être, tandis que les autres n'y sont que pour se rendre ailleurs! Entouré de gens qui ont l'air de poursuivre, pendant toute la journée, un quart d'heure qu'ils ont perdu le matin, il est maître de son temps et de lui-même; il savoure le plaisir de respirer, de regarder, d'être calme au milieu de cette agitation empressée; de vivre enfin: ainsi le Turc assis dans un cimetière de Constantinople, s'enivre des inspirations de l'opium, des flots de fumée qui s'échappent de ses lèvres, et de la brise embaumée que lui envoient les côtes d'Asie.

Oh! si vous êtes de loisir, approchez-vous du flâneur. Tout vous sera une occasion d'entrer en conversation avec lui. Son sourire vous y invite; un mot, un rien feront les frais de la présentation. N'est-ce pas que vous avez bien fait d'y mettre un peu du vôtre? Que de choses il vous apprend! Sous quel aspect inattendu s'offre à vos yeux, avec un pareil démonstrateur, le panorama mobile qui vous environne! Chaque passant a son nom; chaque nom, son anecdote. Aviez-vous remarqué, tandis que la porte de cet hôtel, au coin du boulevart, se refermait sur un brillant carrosse, que s'ouvrait cette fenêtre si élégamment drapée qui forme l'angle du premier étage? Non, sans-doute; car, une porte qui se referme, une fenêtre qui s'entr'ouvre, il n'y a pas là de quoi s'étonner, ni rien qui fournisse à un commentaire. Oui, pour vous et pour moi; mais pour un flâneur! Il fixe votre attention de ce côté: „Un moment, dit-il, „et une petite main va déposer sur la croisée un rosier du „Bengale; hier c'était un pot de pensées, ce qui est bien différent."—Et la petite main paraît, comme à sa voix, et se retire furtivement: le rosier seul demeure. Le flâneur de vous regarder d'un air d'intelligence, auquel vous répondez par un léger sourire, pour peu que vous ayez de prétention à l'esprit, persuadé que lui et vous, avez seuls observé et compris ce petit manège. Mais, pour tempérer ce mouvement d'amour-propre, il vous désigne d'un clignement d'œil un jeune homme qui lisait, étendu sur une chaise, à quelque distance de vous. Celui-ci, qui a tout vu aussi, quoiqu'il regardât d'un autre côté,

se lève d'un air distrait, pour disparaître dans la foule, où vous le laisserez se perdre par discrétion.

Ne croyez pas cependant que le flâneur abuse toujours ainsi de la supériorité de ses observations. Ses jours s'écoulent trop doucement pour qu'il veuille empoisonner ceux des autres par la malignité. C'est une preuve de confiance qu'il vous a donnée en vous faisant cette communication; montrez-vous-en digne; oubliez-la, comme lui, cinq minutes après. Et combien vous perdriez si vous vous abandonniez à la moindre distraction. Votre ami n'en a pas, lui. Il a un mot, une interpellation, un salut de la tête ou de la main, pour tout ce qui porte un négligé un peu élégant dans cette foule qui se renouvelle sans-cesse. Ici, ce sont des questions d'un intérêt pressant, dont il n'écoutera pas la réponse; là, c'est une phrase qui continue la conversation commencée, en passant, à la même place, il y a huit jours peut-être. N'essayez pas d'y rien comprendre, surtout si elle s'adresse à une jolie femme. Les jeux du kaléidoscope ne sont pas plus indéterminés, plus capricieux, plus multipliés que ceux de son esprit. Permis à vous d'en jouir encore; de vous éloigner, sans qu'il s'en aperçoive; d'aller à vos affaires, à-peu-près sûr de le retrouver dans un rayon de cent pas du lieu où vous l'aurez quitté, si vous revenez avant que l'heure du dîner ait donné le signal de la retraite. Mais quel mouvement à l'entrée de la rue Grange-Batelière? Où courent ces gens à l'air curieux et effaré? On parle d'un tumulte aux portes de l'entrepôt de l'octroi; de fraudeurs maladroits qu'on vient de saisir, et qui veulent que les passants les délivrent, au nom de la révolution de juillet. „Vous n'y venez pas?“ dit, en se portant de ce côté, un homme qui a reconnu notre flâneur. Celui-ci se redresse: „Me prenez-vous „pour un badaud?“ lui répond-il. Mot empreint d'un juste sentiment de dignité, et qui me dispense d'insister sur la différence profonde qui sépare le badaud du flâneur.

Quoique les Tuileries, le quai Voltaire, celui du Louvre et le Luxembourg abondent en flâneurs que j'estime, le boulevart, entre la rue du Mont-Blanc et la rue de Richelieu, où je

suppose que vous avez laissé le nôtre, est proprement sa patrie. Il a peine à s'en dégager, et si quelque devoir de société, quelque affaire sérieuse l'appellent au-delà de la rue Poissonnière, il se mettra vingt fois en route, et vingt fois la matinée s'écoulera sans qu'avec la meilleure volonté du monde, il ait pu franchir le passage du Panorama. J'ai des faits que je suis prêt à citer à l'appui de mon assertion; mais j'aime mieux que vous m'en croyiez sur parole.

Le flâneur, quand il a pu échapper à une invitation (il est aimable conteur, il voit beaucoup, on le recherche), le flâneur, libre de son choix, dîne chez le restaurateur. Chez lequel? Il ne le sait pas lui-même. Le plus léger incident, une feuille qui vole, un pied mignon, une taille bien prise, qu'il veut perdre de vue le plus tard possible, décideront de la direction qu'il va suivre: et puis, en quelque lieu qu'elle le porte, il est en pays de connaissance. Son arrivée au café de Paris, chez Véry, aux Frères-Provençaux, est presque un évènement. La dame du comptoir lui sourit comme à un ami qu'on attendait, ou comme à un infidèle qu'on désespérait de revoir; et le sourire alors n'en est que plus séduisant. Les garçons ont mille prévenances: sa place favorite est préparée; le vin de son choix, les mets qu'il préfère se pressent devant lui. Il est assis à-peine, qu'il est en conversation intime avec ses voisins. Son repas se prolonge, mais sans que la sobriété ait à en souffrir. Le flâneur respecte ses lois, car le flâneur tient à sa santé: sans elle que deviendrait-il? Imaginez-le retenu au lit par la maladie: mieux vaudrait le supposer déjà dans la tombe. Attendez! son œil consulte sa montre; de la main il consulte sa barbe, qu'il presse légèrement, pour savoir si elle lui permet de se présenter dans un salon. Par bonheur, elle lui répond un peu rudement qu'il fera mieux d'aller au spectacle. Nous l'y suivrons. S'il se fût décidé pour une soirée brillante, nous l'abandonnions. Il aurait perdu son caractère original, le type qui nous le fait rechercher, dans ces réunions où toute individualité s'efface sous des manières ou des discours de convention.

Le flâneur a des actions dans plusieurs entreprises dramatiques,

parce qu'elles lui assurent ses entrées. Il franchit les portes du théâtre sans payer, sans se nommer, comme on revient chez soi. Nous n'avons pas le même privilège, et il est bon de nous assurer deux stalles. Vous voilà placé. Que cherchez-vous? le flâneur. Il ne pénètre pas dans l'intérieur de la salle. Qui? lui, dans cette prison où la vue est éblouie, la poitrine oppressée; où on a nécessairement des voisins et des voisines pour lesquels il faut plus ou moins se gêner; vous ne l'y prendrez pas. Son poste est au foyer; c'est là qu'il établit son quartier-général. Tant que la représentation dure, il circule, il inspecte les loges; il cause avec les ouvreuses. Tenez, le voyez-vous debout à l'entrée de la galerie? il écoute l'air de Rubini; mais je doute fort qu'il l'entende jusqu'à la fin. D'ailleurs mille épisodes ne viennent-ils pas le distraire? C'est une famille arrivée trop tard, et qui ne trouvera plus de place, s'il ne touche en sa faveur une ouvreuse de loges rébarbative. Cette spectatrice trop sensible, que son émotion force de quitter un moment la salle, il va lui prodiguer des secours. Vous le croiriez chargé de faire les honneurs du théâtre. La toile se baisse; l'entr'acte rend aux corridors et au foyer une partie de ceux qui se pressaient dans la salle. Le spectacle du flâneur commence: il se trouve à flot au milieu de ce monde qui cause, rit, tourbillonne; il juge la pièce sur ce qu'on en dit; car il ne goûte les plaisirs que de reflet, en étudiant l'impression qu'ils font sur les autres, et en s'y associant ainsi, à-peu-près comme jouissent du bal ceux qui ne dansent plus.

Les évènements politiques ont peu de prise sur la vie du flâneur; il pourrait même faire son profit des révolutions qui viennent renouveler son champ d'observation; mais il est assez peu égoïste pour ne pas les aimer. D'ailleurs l'émeute, l'émeute hideuse et stupide, lui est en horreur; il ferait une lieue pour ne pas la rencontrer; mais en est-on toujours le maître? Au moment où il s'y prépare, à l'aide d'une campagne habilement combinée, et qu'il est déterminé à tout, même à fuir jusqu'au Jardin des Plantes, s'il le faut, le rappel bat. Le flâneur connaît et pratique ses devoirs. Il n'a pas atteint l'âge heureux, il

n'a pas une de ces fonctions désirables, qui vous classent dans la réserve de la garde nationale; il endosse l'uniforme en soupirant; il gagne, à pas comptés, le lieu de ralliement. Comprenez-vous tout ce qu'il souffre, enchâssé entre deux soldats, citoyens comme lui, obligé de régler son pas sur le leur, de renoncer à toute liberté dans ses mouvements, à toute spontanéité dans sa marche? Il a pour perspective deux ou trois dos et le panache de son capitaine; rien au-delà. Aussi échappe-t-il, dès qu'il le peut, à cette cruelle contrainte, et à la première halte, il flâne de son mieux dans les rangs. Cependant l'émeute fuit vaincue; il a tenu bon jusqu'au bout. Il est heureux et fier d'avoir montré tant de résolution; mais la patrie n'appréciera jamais à sa juste valeur tout ce qu'il vient de faire pour elle.

Le printemps est presque écoulé; la verdure des arbres des boulevarts, des Tuileries et des Champs-Élysées a disparu sous la poussière. Ce qu'on nomme le monde se disperse. Paris contient à-peine sept ou huit cent mille habitants honteux d'y être encore. C'est aux eaux seulement que le flâneur peut retrouver la vie qui lui convient. Nous ne l'y suivrons pas. Fidèle à ma consigne, je ne franchis jamais la barrière. Nous pouvons du moins assister à son départ. C'est ce que je fis un jour, chez un homme distingué parmi les flâneurs les plus distingués. La calèche était prête; l'ordre et la prévoyance avaient tout disposé au-dehors et à l'intérieur. Le domestique, après avoir fermé la portière, s'arrangeait commodément sur son siège; le dialogue suivant s'établit entre le postillon et le flâneur :

Le Postillon. Où allons-nous?

Le Flaneur. Où tu voudras, mon ami.

Le Postillon. Où je voudrai?

Le Flaneur. Oui, sans-doute.

Le Postillon. Mais cela m'est égal.

Le Flaneur. Quoi! pas de préférence pour une poste plutôt que pour une autre?

Le Postillon. Non, monsieur.

Le Flaneur. Cherche bien. N'as-tu pas une mère, une sœur,

un vieil oncle dont tu hériteras, qui habitent le Bourget, Saint-Denis ou Charenton, et que tu sois bien aise de revoir?

Le Postillon. Ah! c'est vrai; j'ai Victoire, une de mes cousines, à Sèvres.

Le Flaneur. Eh bien! fouette, postillon, à Sèvres. — Et le sort de son voyage fut ainsi fixé.

Au fait, l'imprévu tient déjà tant de place dans les affaires de ce bas monde, que je ne comprends guère pourquoi on ne lui livre pas, comme notre flâneur, sa vie toute entière et sans condition. On peut hardiment le mettre au défi de faire pis que la prudence humaine.

UN FLANEUR.

LES DEMOISELLES A MARIER.

Quand on a élevé un jeune poulain, qu'il est en âge de courir avec son cavalier, on conduit la petite bête au marché, et l'on dit: „Qui en veut? J'en demande tant: voyez, il a le jarret fin, le crin fourni, l'échine droite; portant bien sa tête; large du poitrail: pour la vivacité c'est une biche; si vous voulez savoir son âge, regardez ses dents; si vous doutez de la douceur de ses allures, essayez-le.“ J'ai souvent entendu des hommes de bon sens, se plaindre qu'il n'en fût pas de même pour les demoiselles, et qu'on ne pût pas mettre un écriteau sur sa porte: *A marier, une jolie demoiselle alezan doré, prenant dix-sept ans à la Saint-Martin, bien dressée, pouvant aller à la cuisine et au salon. S'adresser au portier.*

Mal fondées étaient les plaintes de ces hommes; car je ne connais rien qui porte avec soi son enseigne comme la demoiselle à marier: les marchands de papier weynen ne l'ont pas écrite aussi lisiblement sur leurs chapeaux carrés. Dans tous les lieux où le regard coquet de la femme mariée vous dirait admirez-moi, la physionomie encourageante de la demoiselle vous crie: épousez-moi; et ce cri de la nature se formule de mille expressions diverses, selon les diverses positions où vous la rencontrez.

Au bal, fût-elle majeure de ses vingt-neuf ans accomplis, elle sera vêtue de blanc, les épaules pudiquement recouvertes,

la tête à-peine ornée d'une couronne de roses blanches comme un enfant qui vient de faire sa première communion. Elle *fera des yeux* à douze danseurs qui se croyant chacun séparément l'heureux objet d'une passion subite, s'empresseront de faire inscrire leur signalement ou leur nom sur les tablettes d'ivoire. Tandis qu'elle dansera, l'amour de ses regards sera partagé entre les divers candidats ou ceux qui pourraient manifester des intentions estimables, mais l'intervalle d'une figure à l'autre sera tout entier au cavalier de service: elle sera bonne avec lui; elle l'écoutera volontiers; elle lui dira le nombre de nuits qu'elle a passées au bal, et combien d'invitations lui restent encore à satisfaire. Le bouquet de fleurs qu'elle porte sera un sujet de discours suffisant à défrayer tout l'espace de temps qui sépare la pastourelle de la trénis. Loin de résister à la question, la demoiselle répliquera longuement et en détail, afin que sa confiance excitant la vôtre, vous laissiez entrevoir quel homme vous êtes, que la conversation lui donne votre carte, qu'on puisse savoir s'il faut vous sacrifier cette soirée, négliger les autres prétendants pour vous. Car si vous lui faisiez manquer des partis qu'elle peut rencontrer à ce bal, cela ne serait pas bien. Ce qu'elle desire savoir surtout, c'est le nom que vous portez: est-il élégant ou commun? euphonique ou dissonore? est-ce un nom gentilhomme ou un nom d'enseigne? Votre figure, peu lui importe, elle ne la portera pas; mais votre nom, vous comprenez. Et si vous avez mordu à l'hameçon, que vous ayez laissé croire à tout ce qu'on peut exiger d'un gérant responsable (car un mari n'est pas autre chose), voilà deux yeux étincelants qui s'attachent à vous, qui vous suivent, qui ne vous quitteront pas; durant cette soirée entière vous pouvez vous donner le passe-temps d'une passion, sauf à en concevoir une autre le lendemain dans le cas où celle-ci ne vous amuserait pas suffisamment. Mais attendez jusqu'au bout: lorsqu'on sera près de quitter le bal, que le papa, l'oncle ou le frère auront laissé la table d'écarté, que la maman aura enveloppé de fourrures le cou frêle de sa fille, noué sur sa joue un mouchoir en marmotte, et jeté le manteau de soie sur les épaules encore humides, regardez, la voilà qui tourne

la tête vers vous; c'est le coup d'œil dernier, le tendre farewell, l'adieu. Si vous ne l'épousez pas, il faut que vous ayez bien mauvais cœur.

Dans un cercle, la demoiselle à marier ne se mêlera point à la conversation sérieuse; et bien qu'elle soit plus occupée de jeunes gens que de jeunes filles, elle ne parlera que chiffons de poupée, amies de pension avec lesquelles elle sautait à la corde et jouait à la dînette, elle rira beaucoup, dira des naïvetés, et surtout, elle s'efforcera de trouver un petit garçon ou un petit chien qu'elle embrassera sans-cesse devant les hommes, auquel elle parlera de préférence, qui sera très-utile à son rôle.

A table, elle ne mangera pas, si ce n'est un blanc de volaille qu'elle essaiera d'éplucher, ou quelques fruits sucrés. Jamais de vin dans son verre, toujours de l'eau, comme pour vous dire: „voyez-vous, je suis un oiseau; un joli mouton qui cherche sa substance dans la fleur des champs et se désaltère au courant des ruisseaux: je ne vis que de baisers, et ne suis pas chère à nourrir.“ Le soir, quand tous les étrangers sont partis, le petit mouton mange pour son souper deux bonnes tranches du gigot qui lui inspirait tant d'horreur au dîner.

Aux promenades, les demoiselles à marier s'annoncent aux moins clairvoyants par l'air timide avec lequel elles s'appuient au bras de leur maman, se serrant contre elle comme des poussins contre leur mère. Ces adroites personnes ne portent pas de plumes au chapeau; pas de plumes et pas de grand châle, crainte d'effrayer les épouseurs qui savent bien qu'à Paris les plumes d'autruche et les tissus des Indes ne se trouveront jamais dans le pas d'un cheval. Voyez cet air timide qui vous invite: „venez donc, petit; j'ai le maintien modeste; je suis demoiselle, voilà maman que j'aime de tout mon cœur et que je changerais très-volontiers contre un mari? voulez-vous m'épouser: décidez-vous vite que j'en regarde un autre.“

Que si vous avez l'air d'un homme à marier, connu pour tel, et que la demoiselle oublie de vous flagorner de l'œil, sa maman qui l'accompagne, ne l'oubliera pas; elle vous fera des mines gentilles, elle vous aimera des yeux, vous disant: beau

garçon! et tout cela sera fait en forme d'interprétation, de truchement: „pour ma fille qui n'ose pas.“ Si vous voulez échapper aux poursuites d'une mère ayant filles à marier, il n'y a guère qu'un moyen, c'est de n'avoir ni état, ni famille, ni fortune; autrement elle vous poursuit, elle vous harcèle, elle vous chasse, jusqu'à ce que vous tombiez de fatigue, ou qu'un jeune célibataire se jetant à la traverse lui fasse perdre la piste en l'entraînant sur ses pas. Le plus grand plaisir d'une mère, son plus noble divertissement, c'est de courre le mari. Dans un concert, un repas, à l'église, car tous les lieux lui sont bons, la mère vient tendre ses filets: inquiète, elle attend l'homme, le vieillard riche ou le jeune amoureux. Il arrive; elle ne bouge pas; le laisse approcher, encore approcher; et sitôt qu'elle lui sent une patte prise dans la trame, elle saute dessus, l'enlace, l'enveloppe de tous côtés, par la tête, par le cœur, par les sens, par l'honneur; il se débat, il crie; on l'enveloppe encore; on le serre de plus près; on lui bande les yeux. Qu'il épouse! qu'importe après ce qu'il fera quand il verra clair; qu'il épouse: la bourse et la vie!

Telle femme, très-honnête du reste, renierait Dieu pour marier sa fille. Une mère qui a trois demoiselles à marier, est capable de tout: celle qui en a quatre, assassinerait.

Il y a telle demoiselle qu'on veut marier, parce que la petite personne a reçu du ciel l'influence céleste: à douze ans elle jouait avec le fils du portier; à treize, elle faisait des signes aux commis d'une boutique voisine; à quinze, elle veut se faire enlever par un habitué des Tuileries, un escroc se disant Brésilien et chevalier de l'ordre du Christ. On la marie.

Telle autre qu'on marie, parce qu'elle est triste: il lui faut un Paillasse.

Telle autre, parce qu'elle est malade et que les médecins ne comprenant rien à la maladie, ont dit: mariez-la.

Telle autre qu'on marie, parce qu'elle veut sortir seule. Il serait bien plus juste de lui donner le fouet, et je plains les malheureux hommes qui épousent ces garçons-là.

Mais la masse des demoiselles se marie pour avoir une cor-

beille, des bijoux, une garniture de plus à sa robe, et s'appeler Madame.

A Paris, lorsqu'une demoiselle a barbouillé de crayon noir une large feuille de vélin, qu'elle a battu son piano à la satisfaction de MM. Back ou Zimmermann, sa maman, sa maîtresse de pension la conduisent au spectacle; au spectacle, école de scandale où le ridicule seul est un crime, où l'adultère est embelli de la dignité du malheur, où les dérèglements de la passion font verser des larmes non moins coupables que ces dérèglements eux-mêmes. C'est là qu'on mène la jeune fille; que dans le cadre d'une loge on expose sa tête enivrée aux regards dévorants des bêtes dont le cirque est rempli. Et vous vous plaignez qu'elle soit fanée avant l'âge, flétrie avant le coucher du jour. Regardez-la, vous verrez son attention tendue et ses yeux briller, lorsqu'au gymnase, le délicat pinceau de Monsieur Scribe aura tracé des scènes si habilement préparées, fondues, que la corruption entrera dans tous les cœurs, sans que personne puisse indiquer le mot qui la porte, sans que les plus sévères puissent y reprendre. Aussi, voilà le théâtre qu'elle aime, la demoiselle, et non pas la gaîté franche de nos anciens auteurs. Qu'un mot à double sens vienne effaroucher les loges et ravir le parterre du théâtre français, elle ne comprendra pas; vous le diriez du moins à son air impassible; mais je vous assure qu'elle a bien profondément compris. Car je ne sache pas de mot assez bizarre pour qu'il soit inaccessible à la pensée de ces anges qui sortent de pension: et les images obscènes charbonnées sur les murailles, et les injures grossières du peuple, et les compliments soldatesques par lesquels un ouvrier traduira ses désirs, elles comprennent tout. Si Henri Monnier faisait devant elles une de ces charges de Lupanar dont son génie a quelquefois épouvanté nos déjeûners, je suis sûr qu'elles applaudiraient, qu'elles diraient comme nous disons: „Bien, Monnier, c'est bien cela!“ D'où cette science leur vient-elle, je vous prie? En existe-t-il des cours dans les pensions de Paris; ou bien est-ce simplement l'enseignement mutuel n'ayant d'autre maître que l'instinct, l'attrait piquant du mal?

Tout Paris a retenti dans le temps de cette incroyable histoire d'un peintre qui prétendait à la main d'une jeune personne fort bien née, une enfant que sa mère n'avait pas quittée depuis sa nourrice, la fille d'un respectable magistrat, une demoiselle qui n'avait pas de secrets pour ses parents, un parfait modèle d'éducation, habile au piano, sachant accommoder sur la toile un joli plat d'épinards en forme de paysage, ferrée à glace sur l'histoire de France et la géographie, une de ces filles célestes dont les salons de Paris sont encombrés. Le jeune peintre avait été accueilli avec empressement, et, un mois après sa première admission dans la famille, une voiture de remise le traînait avec sa femme future vers la municipalité du dixième arrondissement. On arrive; on entre dans la salle des exécutions, et le jeune homme allait signer le serment fatal, lorsqu'un ami s'approchant de lui: „Ne signe pas, lui dit-il; on te trompe.“ Une explication a lieu; l'épousant se fâche, il entre en fureur: c'est une indignité que d'attaquer la réputation d'une fille aussi pure; ceux qui ont inventé cette calomnie sont des infâmes; s'il ne se retenait, il cracherait à la figure de l'ami trop officieux; il prend la plume et il signe.

Le soir à minuit, l'on entendit un effroyable tapage dans la chambre des nouveaux mariés. „Abomination! criait le mari; tandis que j'étais à l'autel ce matin, il y avait donc caché dans la foule un homme qui pouvait rire de moi, de ma crédulité; un homme que tes regards infâmes ont sans-doute rencontré durant cette cérémonie, avec lequel tu as échangé un sourire d'intelligence, de mépris pour moi. Sais-tu bien qu'on me l'avait dit ce que tu étais, et que j'ai refusé de croire possible tant de corruption et de sottise!“ et puis, c'étaient des jurements sur tous les tons, des grincements de dents, des coups de poing sur les meubles: le malheureux criait, pleurait, s'arrachait les cheveux; enfin tout le dictionnaire du désespoir. C'est faire bien du bruit pour une demoiselle enceinte de huit mois! Car telle était la légère circonstance dont la famille avait oublié de prévenir le jeune homme. A toutes les injures et menaces de ce pauvre garçon, la demoiselle-ange ne répondait rien, si ce

n'est qu'elle lui passait les bras autour du cou, s'efforçait de l'embrasser, lui disant avec sa douce voix de Parisienne, „Vilain jaloux!" Qu'il n'ait pas tué cette femme enceinte, cela se comprend à toutes forces, mais qu'il ait pu s'empêcher de rire à ce reproche de jalousie, c'est ce que je ne puis concevoir. Il n'avait pas envie de rire; il sortit de la maison à une heure du matin, criant au portier tout endormi et ébahi, qu'on eût à lui ouvrir la porte sur-le-champ, ne voulant point, disait-il, passer la nuit dans un lieu pareil. Un mois après ce mariage, le jeune peintre était en Russie, et la jeune dame accouchait à Paris: La mère et l'enfant se portent bien.

Celui-ci, comme vous voyez, trouva dans la dot plus qu'on ne lui avait promis: il en est d'autres moins heureux qui, dans le sourire d'une demoiselle à marier, ont entrevu celui de la fortune: des chevaux, des loges aux opéras, de belles livrées or et bleu de ciel, une succulente salle à manger où le champagne et les amis vont retentir, une agaçante maîtresse pour se consoler de leur femme... Le lendemain des noces, ils ne trouvent rien que la honte d'un trompeur dont un laideron a trompé les projets sordides.

J'ai connu un pauvre jeune homme lequel n'avait point mérité sa peine par le péché d'avarice, mais seulement par un peu de bêtise, péché plus dangereux encore. Au balcon d'une fenêtre placée en face de la sienne, il apercevait chaque soir une jeune demoiselle peu remarquable d'ailleurs, mais dont la tête irrégulière était ornée d'une forêt de cheveux blonds, cendrés, fins, et d'une soie si charmante, que c'était à en devenir fou. Aussi mon jeune ami n'eut-il garde d'agir autrement. Le voilà qui parle cheveux blonds, rêve cheveux blonds et passe sa vie cloué à sa fenêtre, attendant que vînt à se montrer la demoiselle. Elle se montrait assez volontiers, et son petit œil de faïence ne semblait pas trop hostile à l'admiration du jeune homme. Il me la fit voir un jour. „Il y en a peut-être de plus régulièrement jolies, me dit-il, mais voyez donc quel délicieux encadrement à ce visage! quel bonheur de baigner ses mains dans ces cheveux; de froisser ces boucles blondes...—

Vous êtes, répondis-je, de cette école sublime qui ne reconnaît dans la vie qu'un moment, qu'un amour, qu'une femme. Épousez!— „Oh!" dit-il, „si je pouvais!" Et comme il possédait une assez belle fortune, qu'il était fils de colonel, que sa maîtresse et lui demeuraient au même étage, au même niveau, je ne voyais pas pourquoi il n'aurait pas pu. En effet, ayant été reçu dans la maison, il trouva la demoiselle douce et naïve comme un enfant, elle se montra à ses yeux embellie des charmes de la vertu, et preuve qu'elle y joignait ceux du talent, il y avait dans le salon une harpe, une guitare et un piano; un chevalet dans la salle à manger. Heureux garçon, d'avoir rencontré une fille tellement accomplie! Aussi jamais Paula ma petite chatte ne fut si amoureuse que mon jeune ami à l'issue de la première visite. A la seconde, la conversation étant devenue plus facile, la demoiselle parla romans, applaudit à ceux de M. Charles Nodier, blâma les libertés de M. Paul de Kock, fit l'analyse de Thérésa; ce qui prouvait moins de naïveté qu'on n'aurait pu le croire d'abord. Mais qu'importait au prétendant cette surabondance d'instruction, légère tache entièrement effacée par des talents agréables, *dix mille livres de rentes*, une angélique douceur et, surtout, ces beaux cheveux blonds dont la vue l'enivrait?

Cependant, il éprouva quelque chagrin, lorsque après un mois de supplications continuelles pour que la demoiselle le fît juge de ses talents, il découvrit que le chevalet de la salle à manger servait à battre les habits, la harpe et le piano à meubler le salon, et que les talents de la jeune personne se bornaient à chanter *Petit blanc* avec accompagnement de guitare. C'était un malheur; mais pour si peu son amour ne pouvait rétrograder, adoré qu'il était de cette aimable fille, comblé de tant de caresses, de mots tendres et passionnés. Et d'ailleurs, ses démarches ouvertes avaient trop compromis l'avenir de la demoiselle pour qu'un homme honnête ainsi engagé pût abandonner la place. Le pauvre fou ne comprit pas qu'on n'est jamais trop avancé pour manquer un suicide, lors même que le pistolet est armé, que la bouche est ouverte et que les dents mordent le fer; il eut la niaiserie de passer outre. Quelques

jours avant son mariage, une banqueroute simulée vint lui apprendre avec les larmes et les sanglots de la famille qu'il ne devait plus compter sur les deux cent mille francs promis en dot. Trop généreux pour que l'intérêt pût l'arrêter: „Je suis assez riche pour deux, se dit-il, je l'épouserai.“ Et voilà que le matin du mariage, comme on parait la mariée pour la conduire en grande pompe à la mairie et à l'église, mon ami étant par hasard entré dans la chambre de toilette où le coiffeur travaillait, mon ami voit, attachée sur le dos d'un fauteuil, comme une longue queue de cheval blond, et sur chaque bras du fauteuil, une admirable touffe de cheveux bouclés à ravir la pensée. Quant à la tête de sa femme, en ce moment elle était à-peine recouverte d'une maigre chevelure qui, laissant les tempes à découvert, pendait clair-semée sur les épaules. Son cœur se resserre de surprise: triste jusqu'à mourir, il se retira dans son appartement en attendant que les perruques blondes fussent posées. Ainsi feuille à feuille, le pauvre fou avait vu tomber la rose de son bonheur. Il pleurait seul, n'osant dire à personne, pas même à ses meilleurs amis sa douleur ridicule. Il cherchait à se consoler, à s'encourager, en songeant que si la femme qu'il épousait, n'avait ni talents, ni argent, ni cheveux, du moins elle était bonne, douce, patiente, et que ces qualités heureuses valaient mieux que l'or qu'on peut perdre, que des cheveux qu'on peut acheter. On vint l'avertir qu'on n'attendait plus que lui, ainsi qu'on appelle le condamné pour l'échafaud. Il courut, et donnant la main à sa femme pour monter en voiture, il ne s'aperçut pas qu'il posait le pied sur le voile traînant jusqu'à terre; la dentelle se déchira: „Que vous êtes maladroit!“ dit la demoiselle avec un petit accent de rage qu'elle oublia de dissimuler. Pour cette fois la mesure était comble. Le patient ne dit rien; on roule vers la municipalité; on descend de voiture; l'officier de l'état civil fait lecture du chapitre VI du mariage sur les droits et les devoirs respectifs des époux. „Mademoiselle Sophie-Henriette D***, voulez-vous prendre pour mari monsieur Hippolyte-Arthur de N***? — Oui, monsieur,“ dit la demoiselle d'une voix faible et les yeux

baissés. „Hippolyte-Arthur de N***, voulez-vous prendre pour femme mademoiselle Sophie-Henriette D***? — Non!!“ répond d'une voix de tonnerre le jeune homme furieux. Et il s'élance hors de l'enceinte.

J'espère assez de l'intelligence des demoiselles pour être assuré qu'elles ne se méprendront pas sur la véritable morale qui ressort de cette anecdote: c'est que pour ne plus cacher son tour, son coton et ses défauts, il faut attendre que l'on soit revenu de la municipalité.

Généralement c'est une chose fort bouffonne qu'un mariage, une farce dont notre rieuse de France s'est long-temps divertie. Autrefois toutes les pièces finissaient par un mariage; le genre d'aujourd'hui préfère terminer par un enterrement; c'est à-peu-près la même chose, et je ne vois pas pourquoi l'on dit que l'art dramatique a reculé.

Picard dans sa *Petite Ville*, joviale peinture de mœurs qui long-temps encore sera vraie, Picard nous a montré comment un cœur de provinciale savait différentier le garçon de l'homme marié, avec quel empressant accueil on s'emparait du premier, de quel embarras inutile l'autre était dans une maison. Cette scène si drôle, je la crois moins une œuvre d'art qu'une anecdote de la vie de l'auteur, burlesque et triviale aventure dont la naïveté aura séduit le gai comédien, qu'il aura prise à ses souvenirs pour l'amusement de son théâtre. Car il est peu de jeunes gens qui n'aient à raconter à leurs amis quelque semblable histoire. Pour ma part, j'en puis citer une.

Il y a quatre à cinq années qu'un conseiller à la cour des comptes me rencontrant aux Tuileries: „Un de mes collègues donne un bal ce soir, me dit-il; sa femme m'avait prié de lui amener un jeune danseur qui ne peut y venir, voulez-vous que je vous présente à sa place? „A vingt ans un bal ne se refuse pas; c'est une occasion de perdre du temps, de dire des fadeurs aux femmes et de boire du punch, trois divertissements auxquels j'aurais sacrifié les plus sérieuses obligations de la vie. Le soir, accompagné de mon ami le conseiller, je me rendis à la fête de son collègue, M. C....

Dèjà les violons criaient avec le flageolet et le piano. Les femmes fleuries et nues, s'efforçaient de plaire, de paraître pudiques en excitant les désirs; brillantes de bonheur, elles rivalisaient de coquetterie et de beauté; les hommes, noirs, empesés, allant en arrière, en avant, sans grâce ni dignité, stupides comme d'orgueilleux dindons, sautaient. On étouffait, on poussait, il n'y avait pas de place et beaucoup de jolies personnes; enfin le bal était parfait.

Selon l'usage, on me conduit à la maîtresse de la maison, que je salue sans rien dire, selon l'usage. Cependant, je n'en fus pas quitte pour cette dépense habituelle de politesse et d'esprit. „Ah, dit la dame à mon introducteur, vous êtes bien aimable de nous avoir amené monsieur. Présenté par vous, monsieur était sûr d'être accueilli comme un ami de la maison.“ Puis se tournant vers moi: — „Dansez-vous le galop?“ — „Pas trop bien.“ — „C'est égal, vous allez le danser avec ma fille;“ et l'on me mène à une jeune personne, bien faite, qui avait de beaux yeux noirs, de beaux cheveux noirs, et des bras blancs si ronds et grassouillets que c'était une bénédiction. J'en serais certainement devenu amoureux; car vous ne sauriez croire avec quelle touchante bonté elle supportait mon inhabileté à la danse; comme elle me prouvait que je lui serrais la taille convenablement, que je la tenais bien solide sur la glace du parquet, et que je ne sautais point trop avec des mouvements saccadés comme un vieux cheval de cabriolet, au lieu de glisser, de filer en léger patineur. Je m'attendrissais aux amabilités que tout essoufflée ma galopeuse me prodiguait dans les moments de repos.

Quand je l'eus reconduite à sa banquette, et qu'elle m'eut remercié avec ce sourire d'une personne heureuse, sa mère moins timide, et non moins attendrie, m'engagea à m'asseoir près d'elle, entre elle et sa fille. J'avais à-peine pris place, que deux laquais, obéissant aux ordres de leur maîtresse, étaient debout devant moi, me présentant des sirops; et si je ne voulais pas de sirops, du punch, des gâteaux; et si je ne voulais pas de gâteaux, du bœuf fumé, une glace; à moins que je ne préférasse une plombière, un biscuit au rum ou au marasquin.

Tandis que je mangeais mon bœuf fumé, que je m'arrosais de punch, la maman et la demoiselle disaient de jolis mots pour me faire rire, et riaient elles-mêmes de tout ce qui sortait de ma bouche. Mais il y entrait plus qu'il n'en sortait. Ayant pris sur le plateau un quatrième verre de punch, j'entendis la mère qui disait à sa fille: Il est charmant! La demoiselle répondit avec ame: Charmant!

Or çà, me disais-je, il paraît que je suis le plus grand briseur d'éventails de Paris? les mères me disputent à leurs filles. On va m'enlever ce soir.

En ce moment s'approcha de moi un malencontreux danseur de mes amis, qui, me serrant la main et s'informant de mes nouvelles, me salua par mon nom... La mère et la fille se regardèrent l'une l'autre d'un air étonné; il se fit silence, et le rire cessa; une grande contrainte se remarquait sur leur visage, et comme mon introducteur s'avançait en ce moment de notre côté, l'aimable mère tout émue, allant à sa rencontre, engagea avec lui un entretien d'un instant. J'avais cru convenable pendant ce temps de dire quelques mots à ma jolie galopeuse. mais elle tenait les yeux fixés sur sa mère avec tant d'inquiétude, qu'elle n'entendit pas même que je lui adressais la parole. Alors madame sa mère revint s'asseoir en affectant de me tourner le dos, et je vis qu'une conversation télégraphique s'établissait entre elles, et que ces deux visages naguère joyeux et souriant comme l'espérance, étaient tout-à-coup devenus sombres comme celui d'un joueur qui, venant de perdre son dernier écu, regarde la Seine. J'avais beau manger et boire, dire des sottises, elles ne me trouvaient plus d'esprit. La demoiselle se rappela qu'avant mon arrivée elle avait promis à un autre cavalier la contredanse que nous allions danser ensemble, et la mère me pria de vouloir bien céder la place que j'occupais à une dame de ses amies qui entrait en ce moment.

Stupéfait de cette subite révolution, j'allai trouver mon conseiller introducteur, lui racontant en deux mots ce qui venait de m'arriver. Quand le rire fou qui s'empara de cet homme cruel en écoutant ma narration lui permit de parler,

il me dit: „Je vous ai présenté à la place d'un jeune homme qui a cent mille livres de rentes, et sur lequel madame C... a songé pour sa fille. J'ai oublié de dire à cette prévoyante mère, qu'à la place du riche héritier, j'avais pris la liberté d'amener un auteur."

Je terminerai par cette anecdote la peinture qu'on a bien voulu me demander, peinture superficielle et maussade, bouderie d'un garçon qui, se faisant vieux, n'a plus d'autre illusion que celle du repos et du bonheur domestique.

Avant de finir, je supplie qu'on ne m'accuse pas d'avoir vu seulement le mauvais côté de ma cause, et dans la classe intéressante des demoiselles à marier de n'avoir pas su distinguer ces jeunes personnes ornées de talents divers dont elles ne tirent nulle prétention, aussi naïves que belles, et qui pour être heureuses ne demandent à la vie que l'amour d'un jeune cœur, un homme de leur âge dont elles charmeront l'existence par leur douceur et leurs soins affectueux. Il en est une surtout: fille poétique, à la taille élancée, arrondie et souple comme le jonc qui plie; dont les noirs cheveux font ressortir la blanche pâleur; type de grâces et de romantiques beautés; amusante, bonne, sérieuse et légère comme un spirituel ami; comme lui fidèle; cœur d'homme dans le joli corps d'une femme; aimante et pure comme une sœur!

Régnier DESTOURBET.

LA JOURNÉE D'UN JOURNALISTE.

Le journalisme est une royauté nouvelle, la plus jeune à coup sûr de toutes celles qui couvrent aujourd'hui l'Europe; plus vivace et plus hardie, plus souple et plus alerte que toutes les cours et tous les cabinets qui se liguent sans pouvoir se soutenir, qui prodiguent les serments et les parjures, les protestations de franchise et les arrière-pensées sans réussir à se tromper; elle est née le jour où la vieille royauté a reçu le premier coup, le coup mortel qui a blessé à mort, en 1789, sa légitimité de quatorze siècles.

Et cependant quoique née d'hier, elle n'a pas moins de courtisans que ses sœurs aînées. Faudrait-il en conclure qu'elle est réservée au même sort; que l'aveuglement et l'ignorance la menacent, comme les majestés auxquelles elle succède, d'une mort prochaine et désastreuse; qu'elle entrera comme elles dans l'oubli et le néant? Je ne sais. Mais si nos yeux ne suffisent pas à prévoir de si loin la catastrophe qui doit dénouer sa vie, au moins pouvons-nous contempler à loisir, et dans ses plus secrets détails, cet élément de la société moderne, inconnu jusqu'à la fin du dernier siècle, que Lesage et La Bruyère n'auraient pas oublié dans les *Caractères* ou le *Gil Blas,* s'il y avait eu de leur temps une classe d'improvisateurs appelés journalistes, prêts à toute heure à prendre la parole, à faire

de la colère ou de la pitié, de l'admiration ou de la sympathie, de l'indignation et du dédain, sur tous les hommes et toutes les choses qui passent devant les yeux avec une rapidité kaléidoscopique.

La journée d'un journaliste est singulière et ne ressemble à aucune autre; elle est pleine et rapide, pensive et hâtée, distraite et concentrée, sérieuse et dissipée, mêlée de courage et d'insouciance, d'inquiétude et d'apathie, laborieuse et active au-delà de toutes les prévisions, mais parfois aussi ressemblant assez bien à l'oisiveté officielle, aux bras croisés des philosophes du dix-huitième siècle, ou des rhéteurs d'Athènes et de Rome.

A son réveil, le journaliste ne peut pas, comme les heureux du siècle, promener sa rêverie sur l'emploi de sa journée, jeter la plume au vent, comme on dit, et se demander indolemment s'il ira gagner l'appétit de son déjeûner dans une promenade à cheval, ou s'il attendra midi en promenant paresseusement ses yeux sur les feuilles humides d'un livre nouveau, sans s'imposer aucune autre tâche que celle de le trouver ennuyeux ou amusant, de le fermer et de le jeter de dépit ou de dégoût à la trentième page.

Il a son grand et son petit lever comme les majestés de Windsor ou de Vienne. Il donne audience, écoute les solliciteurs, accueille ou répudie les demandes. Il subit des tortures qui ne sont qu'à son usage, et dont l'ingratitude des lecteurs ne lui tient pas compte. C'est pour lui que la vanité, sorte d'épidémie morale qui n'a jamais exercé sur les cervelles humaines d'aussi déplorables ravages q'aujourd'hui, réserve ses formes les plus douloureuses et les plus affligeantes. Il prête une oreille docile aux conseils d'un auteur qui déguise son orgueil et son intolérance sous le masque de la prière. „J'ai eu, dit le suppliant d'une voix humble et douce, l'intention de renouveler la face de la littérature. Scott n'a pas compris le parti qu'on pouvait tirer du quinzième siècle. J'ai voulu montrer ce qu'il y avait d'énergique et de grand dans le moyen âge. Quant au style, je n'en parle pas. C'est une affaire à part, et qui ne fera pas question. Ivanhoé n'est pas *écrit.* J'ai

donné à mon livre une valeur *épique.*" Et ne croyez pas qu'on puisse répondre à ces impertinentes suppliques, autrement que par le silence le plus impassible. N'espérez pas qu'on déroute cette arrogante hypocrisie qui relève la tête au moment où vous croyez qu'elle va fléchir le genou. Je ne sais qu'un moyen de mystifier dignement ces courtisans d'une nouvelle espèce, qui croient vous fléchir en brûlant aux-mêmes l'encens qui manque à leur divinité, c'est de les écouter jusqu'au bout. Si vous avez la maladresse de les interrompre quand ils récitent leur panégyrique, vous êtes perdu sans retour, votre matinée est dévorée.

Ou bien c'est la visite d'un candidat politique, qui n'a pas, pour siéger à la chambre, d'autres titres que son extrait de naissance, et le bulletin de ses contributions...; dans l'embarras de trouver un moyen plausible pour émouvoir celui dont la parole doit le condamner ou l'absoudre, lui retirer ou lui donner les voix toutes-puissantes après lesquelles il soupire, il énumère timidement tous les noms recommandables qu'il a pu coudoyer dans le monde, et qui souvent n'ont jamais fait connaissance qu'avec sa mémoire.

Si vos souvenirs, précis et multipliés comme ceux de Périclès, le ramènent aux premières années de sa vie, aux apostasies de toutes sortes, à l'aide desquelles il a successivement occupé les premiers emplois sous deux ou trois gouvernements contradictoires, il vous parlera, soyez-en sûr, de son dévouement au pays, de ses principes inflexibles, de sa conscience rigoureuse et sévère. Il vous expliquera comment et pourquoi il a dû préférer le sacrifice momentané de sa fierté personnelle à l'avenir de la nation, et peut-être de l'humanité. Sous l'Empire, il s'est conservé pour les Bourbons; sous la Restauration, il s'est maintenu pour l'avènement de la monarchie républicaine. Il n'a jamais eu devant les yeux qu'une idée grande et féconde, le bien public; le reste, trahison ou fidélité, service ou mépris des personnes, ne mérite pas ses regards. Il ne se repent pas; il ne cherche pas à s'excuser; il se vante et se déifie. Sans lui, la représentation législative doit demeurer

incomplète; au besoin il vous laisse, avant de vous saluer, un programme détaillé des promesses qu'il adresse, en forme de circulaire, aux électeurs de son département.

Ici encore le silence et l'approbation de la lèvre et du regard sont la seule arme que vous puissiez opposer aux flots de son éloquence. Ne l'arrêtez pas; prenez patience. Il faudra bien qu'il se taise. Sa parole finira par se figer dans son gosier.

Heureux, trois fois heureux, si, après avoir prêté l'oreille à ces deux candidats, vous n'avez pas à subir le début anticipé d'un héritier de Molé ou de Talma. S'il vous arrive de province un acteur à la voix creuse et sourde, muni d'une lettre de recommandation ouverte, qu'il a relue plusieurs fois en montant l'escalier, dont il a calculé avec confiance la valeur et la portée, tenez-vous bien, et gardez-vous surtout de plisser votre front, de froncer le sourcil, de serrer les lèvres, et de témoigner en aucune manière votre impatience. Ne l'éconduisez pas; et, s'il vous propose gracieusement de vous donner, à l'instant même, un échantillon de son débit, répondez: oui, comme un homme charmé et curieux. S'il écorche et déchire en lambeaux le *Misanthrope* ou *Andromaque*, ne craignez pas de lui dire que Molière et Racine lui devront un nouveau triomphe; autrement il ira dire partout que vous êtes vendu à son chef d'emploi, que vous touchez une prime sur les appointements de l'acteur qu'il vient doubler.

Midi sonne. A-peine avez-vous le temps de regarder le ciel, de compter les nuages qui flottent à l'horizon. A l'œuvre! voici que la journée commence. Il faut monter sur le trépied. Feuilletez les gazettes de l'Europe. Parcourez les colonnes du *Globe* et du *Courier*, triez les injures que Wellington jette à lord Grey, gargarisez votre mémoire des scandales que les réformistes ne ménagent pas à leurs adversaires; n'oubliez pas, dans cette lecture à la course, où les minutes sont comptées, la vanterie de la gazette impériale de Nicolas, ni les caquets jactantieux des publicistes d'Augsbourg. Préparez les entrailles de votre cerveau, déblayez les avenues qui pourraient ralentir la marche de vos pensées; car le sacerdoce que vous avez

choisi ne permet ni cesse ni repos. Ce n'est pas demain ni après-demain que vous devez parler et donner votre avis; vous ne pouvez pas, comme les *honorables* du Palais-Bourbon ou du Luxembourg, attendre huit jours pour prononcer votre harangue, et consulter l'écho de votre cabinet sur l'harmonie et la sonorité de vos périodes. Si, pour parler, vous avez besoin de mettre en usage la maxime du philosophe grec, si, avant de tremper votre plume, vous récitez seulement les vingt-cinq lettres de l'alphabet, jetez votre plume, brisez-la, jetez au feu le papier qui attend votre volonté pour ranimer les haines, pour éteindre les jalousies, renouer des amitiés languissantes, rallumer les enthousiasmes attiédis. Mettez vos gants; assurez-vous du nœud de votre cravate; passez la main dans vos cheveux, prenez votre canne; allez comme un oisif inutile promener votre figure aux Tuileries ou aux boulevarts : vous ne serez jamais journaliste.

Si vous n'avez pas meublé à l'avance votre mémoire de plusieurs milliers de volumes, si vous ne pouvez pas, en tournant la dernière page d'un livre, formuler un jugement précis et net, n'essayez pas, comme le font quelques intelligences rétives, qui meurent à la tâche d'épuisement et de lassitude, n'essayez pas de feuilleter la conversation de vos amis et les rayons de votre bibliothèque. N'allez pas entamer la lecture de *Clarisse* ou de *Tom-Jones*, pour commencer une comparaison laborieuse et pédantesque. La *Bibliopée,* qui rivalise avec les machines de Birmingham et de Manchester, vous débordera, et se raillera de vos efforts.

Avant de glisser le couteau d'ivoire entre les feuillets du premier chapitre, prenez la mesure de vos forces; faites le recensement de vos lectures précédentes; dressez la statistique et le dénombrement de votre pied de guerre; relevez militairement les idées valides et vives que vous pouvez sacrifier et dépenser librement, sans concevoir aucune inquiétude pour la lutte du lendemain. Mesurez la profondeur de vos lignes de bataille; et, si vous n'avez pas sous la main tous les parallèles, toutes les citations historiques, toutes les dates, toutes les biographies dont vous prétendez composer votre avant-garde;

si vous n'avez pas en portefeuille dans votre cerveau tous les noms illustres de villes ou de héros dont vous espérez garnir vos bastions, quittez la partie, croyez-moi, formez à loisir le plan d'un livre ou d'un poème; écrivez pour l'Académie des Inscriptions quelque dissertation érudite; relisez le programme des jeux floraux; concourez pour le prix de Beaune ou de Cambrai, mais sortez de la lice où vous ne savez tenir ni la lance ni l'épée.

Une fois que vous avez mis le pied sur les marches de la tribune, vous n'avez plus à reculer ni à délibérer. Il ne s'agit plus, comme aux temps de vos études latines, de caresser amoureusement une phrase, de composer votre style comme une mosaïque, en dérobant une ligne aux *Catilinaires*, une épithète à *la Guerre de Jugurtha*; d'emprunter le début d'une page à Tacite, et la péroraison du *Pro Milone.*

Le journaliste n'a d'enseignement et de maître que ses improvisations quotidiennes. Le temps lui manque pour calculer la parure de sa pensée, pour imposer à ses idées une coquetterie invitante et lascive. Chaque fois qu'il écrit, il doit croire qu'il parle, il doit se placer face à face avec son auditoire idéal, ne pas craindre les redites et la diffusion. Demain, ce soir même n'est rien pour lui, il faut qu'il fasse abnégation de lui-même et de sa vanité; qu'il abdique sa personnalité d'écrivain, pour ne garder que celle de sa pensée. Peu importe, pour la tâche qu'il entreprend, qu'il manque de grâce et de pureté, pourvu qu'il porte coup, qu'il blesse ou qu'il sauve, qu'il renverse ou qu'il édifie.

Ce qui serait une profanation dans l'art littéraire, ce qui serait une folie pour une idée long-temps méditée, et qui prétendrait à la durée, à la consécration, est une nécessité, un devoir impérieux, une fois qu'on s'est dévoué à la presse quotidienne.

Dans cet abîme sans fond, où tant d'éloquences se sont enfouies sans laisser un nom qui pût les révéler à la postérité, dans ce gouffre avide qui a dévoré tant de Mirabeaux que nous ne soupçonnons pas, on a compté parfois des gloires illustres,

qui ne dédaignaient pas la prodigalité et qui risquaient l'oubli, en ne tenant compte que du but qu'ils voulaient atteindre, Fielding et Châteaubriand, deux génies que l'Angleterre et la France s'envient mutuellement.

Qu'ils se consolent donc ceux que la presse épuise et moissonne, qui agissent sur les destinées du pays, qui le conseillent et le gouvernent, sans recevoir en échange les mesquines flatteries qui forment l'apanage du moindre conteur! Qu'ils se consolent devant ces grands exemples!

Car depuis quarante ans les plus hautes et les plus durables gloires, les noms les plus imposants, ont mis leur plume au service du pays et de leur volonté. Tous les hommes d'énergie et de caractère, d'ambition et de savoir, avant de siéger dans nos assemblées, ou dans les conseils, avant de soulever et de contenir sous le vent de leur parole la foule qui ne refuse jamais son obéissance quand elle devine la supériorité, et qui se trouve ailleurs que dans la rue ou dans un salon, parmi les législateurs comme parmi les écoliers, les plus habiles ministres et les premiers orateurs des parlements de Londres et de Paris ont été journalistes.

Ne croyez-vous pas que celui-là gouverne vraiment son pays, qui tous les jours pose et soutient une thèse, interpelle sur leur conduite les cabinets de l'Europe, invoque la lettre et l'esprit des traités qu'on viole ou qu'on prétend éluder, donne aux plus sérieux enseignements une forme populaire et vive, et se place par l'indépendance publique de ses opinions et de sa vie au-dessus de tous les pouvoirs qu'il censure; qui peuvent le contrarier, mais non pas lui imposer silence?

Sans-doute, et ce serait folie de le nier, sans-doute, ce règne a comme tous les autres son aveuglement et son ivresse. Dans son ardeur de critique, dans son enthousiasme de principes, il lui arrive parfois de franchir les limites de la vérité possible et réalisable, de résoudre sur le papier, de trancher d'un trait de plume les difficultés que vingt-quatre heures de gouvernement lui montreraient comme insolubles pour quelque temps, de conseiller des manœuvres et des négociations qui

remettraient tout en question, et joueraient sur un dé la destinée des peuples.

Cela est vrai. Mais n'en peut-on dire autant de bien des harangues législatives? Êtes-vous bien sûrs que chez les excellences, le despotisme *oratoire* soit plus rare que, chez les journalistes, les déclamations libérales? Pour mon compte, vous me permettrez d'en douter.

Je ne sais d'impartiales et de sensées que les intelligences qui dépensent vingt-quatre heures par jour à délibérer sans exprimer jamais leur avis, sans jamais rencontrer ni contradiction ni puissance, qui vivent dans une contemplation éternelle, en dehors de l'espace et du temps.

Mais soyez riche, l'or vous enivre. Soyez aimé, vous devenez fat. Soyez ministre, vous devenez sourd à l'opinion publique. Soyez journaliste éloquent, vous croirez à la toute-puissance et à la souveraine sagesse de vos paroles.

C'est une triste vérité, mais qu'il faut reconnaître: il n'y a de sages que ceux qui ne sont pas; que les sagesses qu'on rêve et qu'on ne verra jamais.

La science elle-même, la plus profonde et la plus étendue, porte à la tête comme le rum et les bonnes fortunes. En Allemagne, il y a des professeurs de chimie qui espèrent créer dans leurs creusets des corps organisés, une rose, un cheval peut-être, une femme, qui sait? on perdrait son temps à compter les folies.

Achevons l'inventaire de la journée.

Le soir, qui, pour les oisifs eux-mêmes, est une heure de délassement et de repos; le soir, qui clôt leur journée autour d'une table de jeu ou d'une théière, ou dans une loge aux Italiens, le soir est, pour le journaliste, l'occasion et l'heure d'une tâche nouvelle. Il faut qu'il se rende au théâtre pour écouter le nouveau chef-d'œuvre, et cette tâche ne promet pas de s'épuiser prochainement. Si Moïse eût vécu de nos jours, je m'assure qu'il eût mis au nombre des fléaux qu'il infligeait à l'ingratitude publique, les couplets qui glapissent tous les soirs entre les murs de nos théâtres, et qu'il n'eût

pas oublié non plus les mille formes poétiques ou frénétiques, que l'adultère, l'inceste et le viol prennent tous les soirs, pour distraire, à ce qu'on dit, notre satiété, pour surprendre et concentrer notre attention.

Le public bourgeois, le public sensé, le public qui a femme et enfants, ne va plus guère au théâtre que pour entendre Paganini ou madame Malibran, ou pour contempler à loisir la danse gracieuse et pudique de mademoiselle Taglioni, la pudeur grave et antique de ses attitudes, pour étudier dans cette figure italienne, si chaste et si voluptueuse à-la-fois, le secret des danses merveilleuses de Corinthe et d'Athènes. Mais de pareils bonheurs ne sont qu'une exception rare et violente dans la journée d'un journaliste. Comme il écrit jour par jour l'histoire de l'esprit et de la sottise publique, il n'a pas un moment à perdre. Il faut qu'il suive à la trace le retentissement d'une pointe, d'un quolibet, ou d'une tirade, comme le basset le gibier, ou comme le picador la mule qu'il vous a louée; il faut qu'il assiste au partage de toutes les curées littéraires, qu'il compte les blessés et les morts, qu'il dénombre, comme fait Homère au second livre, pour les vaisseaux de la flotte grecque, toutes les idées glorieuses et pures que l'ineptie et la cupidité dérobent effrontément et flétrissent sur la scène, toutes les inventions sérieuses et recueillies, nées dans le silence et la méditation, et qui viennent expirer à la lueur de la rampe, s'imprégner d'huile et de poussière, et rendre l'ame entre un manteau de serge et une couronne de carton.

Et, pour que rien ne manque à sa joie, il a suivi les répétitions de la pièce qu'il écoute; il sait ce qu'ont coûté les dents du jeune premier, et les cheveux de l'amoureuse. Il sait par cœur toutes les aventures de l'ingénue, toutes les querelles qui divisent le père noble et le scapin. Il a compté, sur ses doigts, avant que la toile se lève, toutes les mailles du tamis dramatique par lesquelles a dû passer le nouvel ouvrage avant d'arriver sur la scène, armé de toutes pièces, avec une cuirasse de soie, un poignard de bois, une voix enflée et creuse, un langage qui dérouterait bien d'autres sagacités, ma foi, que celle de

M. Jourdain, qui ne ressemble ni aux vers ni à la prose, sorte de parole indisciplinée, qui se joue avec une égale licence des lois de la grammaire, de l'analogie des images, de la déduction logique des idées, de toutes les règles enfin dont se compose une langue. Il sait, jour par jour, comme le télégraphe, quand, pour la première fois, un livre, qui n'y songeait pas, est devenu l'objet d'une convoitise dramatique, quand il a été dépecé par deux ou par trois chasseurs de ces sortes de proie; qui a coupé les scènes, qui a donné le dialogue, qui a brodé les tirades, qui a fourni la couleur locale, les mots historiques.

Aussi, dès que le pied de l'acteur a frappé sur les planches les trois coups solennels, dès que l'orchestre a laissé dormir en paix la symphonie de Mozart ou d'Haydn, qu'il écorche depuis vingt ans, au moment où le plaisir des badauds commence, le journaliste se résigne courageusement au supplice de ses réminiscences. Il reconnaît, dans la voix enrouée d'une duègne, dont l'accent n'est guère plus intelligible que celui d'une chatte enrhumée sur une gouttière, le premier chapitre d'un roman publié il y a quinze jours, et qui espérait échapper à cette odieuse profanation. Dans les fanfaronnades d'opéra-comique débitées par un officier mal à l'aise dans son hausse-col, et fort embarrassé dans le ceinturon de son épée, qu'il ne peut remettre au fourreau sans interrompre son débit, il retrouve une scène ingénieuse et concise destinée par son auteur aux lectures patientes.

Il n'a pas même la ressource d'une dame spirituelle qui s'ennuyait d'une sonate, et prenait son plaisir en patience. Chaque fois qu'il entre au théâtre, il y a cent contre un à parier qu'il va voir l'*exécution* dramatique d'un livre. Car, par une singulière application de la théorie d'Adam Smith sur la division du travail, il y a aujourd'hui deux parts bien distinctes dans la littérature, l'art et l'industrie. Les artistes trouvent une idée, la creusent, la décomposent, la reconstruisent à leur guise pour lui donner plus de valeur et de beauté. Quand ils ont achevé les dernières ciselures de leur statue, bronze ou marbre, ils lèvent le voile, et disent: „Venez voir.“ La foule inattentive passe, et oublie.

Viennent ensuite quelques hardis maraudeurs qui fondent sur l'ignorance l'impunité de leur fraude. Ils fabriquent une misérable copie, qu'ils affublent de clinquant, d'oripeaux et de pierres de couleur. Ils lui mettent du fard au visage; ils la hissent sur le théâtre, et disent: „Voilà mon ouvrage."

Or le public encourage de ses battements de mains, de sa présence, de son rire et de ses lèvres béantes, cette piraterie littéraire. Il oublie l'art, et applaudit l'industrie. Il ne lit pas, et se contente d'aller voir l'histoire qu'on lui fait, d'écouter les passions qu'on lui récite. Si Paris, comme on le dit, rappelle la patrie de Périclès, pour dieu! qu'on me dise où est le peuple d'Athènes?

Si ce tableau paraissait exagéré, si l'on m'accusait d'assombrir à dessein les traits de cette esquisse, je répondrais franchement que je sais plusieurs exceptions aux généralités que je viens de montrer, mais qu'elles sont loin de suffire à prouver l'inexactitude de mon récit. Il y a sans-doute en France quelques génies dramatiques que je n'ai pas besoin de nommer. Les traditions de Talma et de Molé ne sont pas absolument perdues. Messieurs Ligier, Bocage, Frédérick et Lockroy, mademoiselle Mars, madame Dorval, mademoiselle Léontine Fay, mademoiselle Jenny Vertpré, madame Albert, sont là pour répondre.

Mais il est malheureusement trop vrai, pour les journalistes surtout, placés de manière à tout voir par leurs yeux et de près, que le théâtre est arrivé à une déplorable décadence. Après les lions, sont venus les éléphants. J'imagine que nous verrions bientôt les poissons en scène, si les brochets pouvaient jouer un rôle! Attendons!

Au sortir du théâtre, mon héros, puisque aussi bien j'écris la biographie d'une de ses journées, n'est pas quitte encore des exigences de sa profession. Ne croyez pas qu'en mettant le pied hors de cette espèce d'ἀγορά, qu'on nomme les coulisses, il puisse rentrer chez lui, et oublier dans de paisibles rêves les tumultueuses études qui ont dévoré toutes ses heures. Détrompez-vous! Il a maintenant un autre rôle à jouer. Son épreuve quotidienne n'est pas encore achevée. Onze heures

sonnent: il faut qu'il aille dans le monde pour se mêler aux causeries, aux médisances et aux calomnies; il faut qu'il prête l'oreille au bruit imperceptible encore des réputations politiques et littéraires qui vont naître ce soir, grandir pendant trois jours, pour expirer peut-être la semaine prochaine.

Le voici qui entre dans le salon. Il a beau faire pour passer à la dérobée, saluer simplement, sans *guinderie* et sans manière, la maîtresse de la maison, s'asseoir, sans mot dire, près d'un ami qui l'aborde, il ne réussit pas à déguiser son arrivée. Il est bientôt entouré de prévenances, de questions, de compliments et de prières, comme pourrait l'être un ministre. Quoi qu'il arrive, depuis onze heures du soir jusqu'à trois heures du matin, il faut qu'il subisse jusqu'au bout sa destinée de journaliste; au milieu de la danse, de la walse et du galop, au plus beau morceau d'un duo, d'une symphonie ou d'une sonate, il faut qu'il accueille, le sourire sur les lèvres, toutes les apostilles qui lui arrivent, en robe de gaze et en souliers de satin, avec des fleurs dans les cheveux et des perles au cou; il faut qu'il trouve pour toutes ces jolies suppliantes, des promesses et des protestations d'indulgence; qu'il distribue à toutes ces têtes dont l'importunité ne lui laisse pas un instant de répit, des espérances intarissables; et s'il lui arrive de manquer de présence d'esprit, comme je l'ai vu récemment, s'il complimente un député sur les vers d'un poète, ou le poète sur le discours d'un député, ne craignez pas qu'on rie, qu'on plisse même ses lèvres en signe de moquerie. On y met plus de réserve et de modestie. On ne s'étonne pas qu'il y ait quelque désordre dans un cerveau où les souvenirs sont entassés pêle-mêle, comme les parures dans l'arrière-boutique d'un fripier. On le ramène peu-à-peu à des idées plus précises. Il ne prend pas même la peine de s'excuser. Le député se rejette sur ses vers de jeunesse, le poète sur ses vues politiques; tout s'arrange et se concilie.

C'est un rude métier, vous le voyez, et qui ne devrait tenter personne. Mais une fois qu'on a en main la parole, une fois qu'on a pris place à la tribune, on y renonce difficilement.

Une fois que le clavier de la pensée s'est mis d'accord avec la gamme élevée de cette existence, on a grand'-peine, croyez-moi, à changer les habitudes de l'instrument.

Et si vous me demandez quelle moralité je prétends tirer de cette face particulière de la vie parisienne, ce que j'en pense, et ce que j'en veux conclure; je répondrai par les paroles de l'Écriture : „*Contristata est anima mea.*"

En effet je ne sais rien de plus triste et de plus amer que ce perpétuel dévouement, ce tourbillon au milieu duquel l'ame n'a pas un instant de repos. Ce que j'ai dit ne s'applique peut-être pas à plus de douze personnes à Paris. Mais qu'importe? Notre vie est ainsi faite, que ceux qui ne réalisent pas encore le portrait, aspirent à le réaliser. Sont-ils fous? Sont-ils sages? Je ne sais: ils suivent leur étoile; leurs pieds sont endurcis aux ronces du sentier. Ailleurs ils trouveraient peut-être des cailloux aigus et tranchants, qui rouvriraient de nouvelles plaies. Ils ne veulent pas abandonner la récompense de l'épreuve, la puissance et l'autorité.

A vrai dire, je ne crois pas qu'il y ait au monde une manière de dépenser ses facultés plus ruineuse et plus hâtive, pas même la royauté ou le conseil. Prenez dans le passé tel homme que vous voudrez, habile et hardi, improvisateur infatigable, penseur encyclopédique; prenez Voltaire, Beaumarchais ou Diderot, d'Aubigné, Pascal ou Bossuet, et je défie qu'au bout de cinq ans ils n'aient pas épuisé le meilleur de leur verve et de leur éloquence.

Donc, vous tous qui enviez le sort d'un journaliste, qui le prenez innocemment pour un homme privilégié, réservé au plaisir, aux joies de vanité, plaignez-le! Toute sa vie n'est qu'un perpétuel holocauste. Chaque jour qu'il ajoute aux jours précédents emporte une de ses plus chères illusions. Il sait bien souvent de l'histoire ce que la postérité n'apprendra pas, le prix qu'on a payé tel article d'un traité, tel succès éclatant auquel Paris croit sincèrement. Il a vu faire le génie d'un musicien, la grâce d'une danseuse; à trente ans, il est sexagénaire.

Mais si, par impossible, on se retire à temps de ce monde

d'exception, de scepticisme, de tristesse et d'incrédulité, si, après avoir fait provision de désabusement et de défiance, on rentre dans la vie ordinaire, on y apporte, croyez-moi, quelque chose d'impassible et de réfléchi, de sentencieux et de grave; quoi qu'on fasse et qu'on tente, on ne ressaisit pas sa jeunesse évanouie. On garde au visage et au cœur les rides que la réflexion y a mises. Les cheveux ont blanchi, comme dans une nuit de jeu et de ruine, comme autrefois les cheveux d'une reine, la veille de sa mort. Alors il ne faudrait jamais dire son âge: personne ne vous croirait.

GUSTAVE PLANCHE.

L'ÉGLISE DES PETITS-PÈRES
A PARIS.

„J'étais là, telle chose m'advint."
La Fontaine.

Un jour de l'été de 1812, je traversais avec mon mari la place des Victoires ornée à cette époque de la statue colossale de Desaix, et, malgré ses défauts, nous admirâmes pendant quelque temps la beauté de l'expression et la noblesse du geste qui semble si bien exprimer ces mémorables paroles: *„Allez dire „au premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas „assez fait pour la patrie et pour la postérité."*

La chaleur était excessive; et en passant devant une église placée entre la rue Notre-Dame-Des-Victoires, et ce qu'on appelle le passage des Petits-Pères, mon mari me proposa d'y entrer pour voir quelques tableaux de Bon de Boulogne, Carle Vanloo, etc., qui en décoraient le chœur.

J'étais curieuse de visiter cette église, où, selon Saint-Foix, de pauvres moines s'étaient jadis réfugiés, après que Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, les eut chassés du couvent qu'elle leur avait bâti à grands frais dans le faubourg Saint-Germain. Cette princesse, bonne, pieuse, mais un peu singulière, avait fait venir ces moines d'Italie, pour lui chanter l'office sur des airs de son choix, et qui devaient être composés par son propre musicien. Ces pauvres gens qui ne savaient que

psalmodier, et qui peut-être trouvaient la musique française plus barbare que le plain-chant d'Italie, remplirent mal les vues de Marguerite; elle se brouilla bientôt avec eux, et les contraignit de chercher un autre asile.

Avec le temps, et après bien des vicissitudes, les bons pères se réunirent à d'autres moines de leur ordre, et achetèrent un terrain proche du Mail, pour s'y bâtir une maison et une chapelle. Un des leurs, nommé frère Fiacre, prédit à Anne d'Autriche la naissance d'un fils, et celle de Louis XIV ayant vérifié cette prédiction, cet évènement mit les *petits pères*, c'est ainsi qu'on les appelait, fort en crédit à la cour. La reine bâtit leur couvent. Louis XIII posa la première pierre de leur église, et voulut qu'elle portât le nom de *Notre-Dame-Des-Victoires*, „en „mémoire, dit l'historien de Paris, le savant Dulaure, des tristes „victoires qu'il avait remportées sur des Français protestants...."

Il était deux heures quand nous entrâmes dans l'église; elle était déserte, mais très-ornée, et son ensemble ne présentait point cette mesquine économie qui, de nos jours, ôte aux lieux saints toute leur majesté. Les hauts chandeliers de vermeil, les anges d'or du tabernacle et des côtés de l'autel n'étaient point disgracieusement affublés de ces étoffes ridicules qui attestent la pauvreté des églises, le peu de zèle de ceux qui les fréquentent, et surtout la nécessité de ménager des choses qu'on ne pourrait peut-être pas facilement renouveler..... Cette vue me rappelle toujours celle de certains salons de province, dont les fauteuils, les girandoles et les ornements surannés couverts de housses ne doivent paraître qu'aux *bons jours*, c'est-à-dire, lorsqu'il y a du monde....

Loin donc de présenter cet aspect désolé de quelques-uns de nos temples actuels, la claire et fraîche église avait son maître autel et ses chapelles tout parés de fleurs naturelles, et l'odeur de ces dernières mêlée à celle de l'encens et de la cire, se répandait dans l'atmosphère en parfums doux et suaves dont l'influence mystérieuse dispose l'âme, plus qu'on ne croit, à un pieux recueillement. Le chœur était garni de hautes stalles d'un bois noir richement sculpté, et de beaux et précieux tableaux

en recouvraient le pourtour. Afin de les mieux examiner et chacun dans son jour, nous entrâmes par la porte de droite qui conduit à la sacristie, et de là nous pénétrâmes dans l'enceinte consacrée.

Tandis que mon mari, amateur des arts, et surtout de la peinture, me faisait admirer l'effet du tableau qui représente, je crois, la conversion de saint Augustin, un bruit léger, que j'entendis derrière moi, me fit retourner la tête. Je vis à peu de distance un beau vieillard à cheveux blancs, qui paraissait nous examiner attentivement. Il nous salua avec politesse, et, voyant les yeux de mon mari encore attachés sur le tableau du centre: „Monsieur est peintre?“ dit-il, avec l'accent tout particulier qu'un amateur met d'ordinaire à cette question, lorsqu'il s'adresse à celui qu'il croit initié comme lui aux mystères de la science.

— „Pas tout-à-fait,“ répondit mon mari, „mais j'aime passionnément la peinture, et ses productions me trouvent rarement indifférent; j'admire ici un Carle Vanloo d'une belle couleur et d'un effet qui n'était pas ordinaire à ce peintre.

— „Ah! monsieur!“ reprit avec un profond soupir le curé, car c'était lui, „avant la révolution, nous avions bien d'autres trésors!... outre ces tableaux, le couvent, dont j'avais alors l'honneur d'être prieur, possédait des objets d'un grand prix; notre réfectoire était orné des productions de La Fosse, de Rigaud; nous avions une riche bibliothèque, un cabinet d'antiquités, une belle galerie de tableaux des plus grands maîtres, un Guerchin, un André del Sarte, monsieur! un Jacques Stella! des Valentins, des Pannini, des Wouvermans... tout cela a été pillé, vendu, dispersé.... Ah! monsieur! la révolution nous a fait bien du tort, et de long-temps notre église ne réparera ses pertes....“

Il y avait tant de tristesse, tant de découragement dans la voix du vieillard en exprimant ces regrets, que je me sentis émue.

— „Je crois,“ lui dis-je alors pour détourner sa pensée de ces fâcheux ressouvenirs, „je crois, monsieur, que vous êtes

amateur, et que vous regrettez ces trésors plutôt comme peintre que comme propriétaire ?...

— „C'est la vérité!“ reprit-il en souriant, „j'aime la peinture; et j'avoue qu'après notre sainte religion qui nous apprend à supporter bien des peines, c'est à l'exercice de cet art que je dois les plus douces consolations de ma vie. J'ai même eu le bonheur de rassembler chez moi quelques beaux morceaux dont la vue me console de la perte des autres,... et, puisque vous êtes amateurs,“ continua-t-il, en voyant que nous l'écoutions avec intérêt, „vous devez être curieux de voir de belles choses.... Si cette jeune dame ne craignait pas de se fatiguer en montant un peu haut, je vous proposerais à tous deux de venir visiter la petite collection que j'ai réunie.... J'ai quelques tableaux rares et précieux que je me ferais un vrai plaisir de vous faire admirer....“

En parlant ainsi le curé nous avait conduits doucement hors du chœur. Je me hâtai de l'assurer du plaisir que me causait sa proposition, ajoutant que j'étais prête à monter aussi haut qu'il voudrait, fût-ce même pour aller au ciel.

— „Oh! pas encore!“ répondit le curé avec une douce gaîté, „quoique assurément, madame, il me fût très-agréable de vous y conduire....“

Ce compliment, tant soit peu mondain, était fait avec tant de bonhomie, qu'il ne me choqua point, et que je le pris plutôt comme l'expression d'un souhait pieux qui n'avait rien de déplacé dans la bouche d'un prêtre.

Celui-ci avait ouvert une porte, et nous nous trouvâmes dans le cloître de l'ancien couvent. Nous traversâmes de grandes salles toutes dévastées, ensuite nous montâmes d'étage en étage, et de détours en détours, à travers un labyrinthe de passages droits, obliques, qui me semblaient tantôt approcher du but, et tantôt revenir sur eux-mêmes. En faisant ce trajet de la longueur duquel je témoignai mon étonnement à mon guide, celui-ci me dit tout haletant: — „Ah! jadis j'étais mieux logé!... Mais depuis la révolution!... Encore bien heureux, madame, d'avoir retrouvé une petite place dans cette maison, où j'ai passé ma jeunesse

et la plus grande partie de ma vie!... J'ai du moins l'espérance d'y mourir, et c'est une consolation que, pendant bien des années, j'ai cru devoir m'être refusée.... Ils m'ont bien proposé de me faire chanoine de Saint-Denis, mais bah! je ne veux pas quitter le colombier où j'ai trouvé mon repos!...“

Tout en parlant de la sorte, nous arrivâmes enfin sous les combles: l'escalier finissait, c'était là qu'était l'appartement de ce digne homme. Il nous l'ouvrit avec empressement, et nous introduisit dans une antichambre où des toiles tendues, des chevalets, de vieux tableaux, et surtout une forte odeur d'huile et de vernis, annonçaient les occupations et les goûts du maître. Nous traversâmes successivement cinq ou six chambres, toutes décorées de peinture, ou encombrées d'objets curieux, tels que meubles de forme étrange en bois sculpté; vieilles dorures de toutes espèces, anciens missels et autres livres en vélin, contenant de riches enluminures. Toutefois la vue de cet amas de choses donnait plutôt l'idée de la manie du possesseur que de son bon goût; car parmi les nombreux tableaux qui tapissaient les murs, il se trouvait rarement un morceau passable. Cependant, le curé nous montra avec toutes les précautions minutieuses d'un véritable artiste, un beau Schalken dont l'effet piquant était encore rehaussé par un jour adroitement ménagé au moyen d'un rideau de soie rouge qui laissait tomber un vif rayon de lumière sur la partie éclairée du tableau: il reprétentait une jeune fille portant un flambeau. C'était vraiment une très-belle chose. Nous vîmes aussi une sainte famille du Guerchin; une belle Vierge de Jacques Stella, qui provenait peut-être de l'ancienne galerie du couvent, mais le curé ne nous en dit rien, quoiqu'il eût, comme tous les amateurs, la manie de conter comment tel ou tel tableau était venu en sa possession, ceux qu'il avait donnés en échange, enfin toutes ces petites particularités qui ont tant d'intérêt pour les faiseurs de collections. En nous parlant du plus précieux morceau de son musée, le bon curé, après toutes les précautions usitées en pareil cas, comme de fermer un des volets de la fenêtre, d'incliner à un certain point un tableau posé sur un chevalet, et que recouvrait mystérieusement un

rideau de taffetas vert, dit, en s'adressant spécialement à mon mari :

— „J'ai ici une perle! monsieur, un vrai diamant, un trésor que le musée Napoléon m'envierait, s'il en soupçonnait l'existence... mais dont je ne veux pas me départir.... C'est un joyau inestimable, en un mot, l'original de la *Vierge au linge*, un Raphaël!"

En achevant ces mots presqu'à voix basse, le curé le corps penché vers nous et les deux mains sur la draperie, la tira tout-à-coup, et nous fit voir en effet cette charmante composition, où le prince de la peinture a représenté la Vierge coiffée d'un diadême d'azur et soulevant un voile transparent qui couvre son divin fils endormi.

Mon mari, familier avec les œuvres des grands maîtres, examina le tableau avec attention, et témoigna quelques doutes sur l'authenticité d'un morceau qui se trouvait alors au musée Napoléon, et qui avait toujours passé pour être original. L'amateur écoutait, et paraissait jouir de ces objections, comme si elles n'eussent dû servir qu'à rendre plus complète la conviction qui allait suivre. Quand mon mari eut fait l'historique de ce tableau qui avait été donné par Raphaël lui-même au cardinal Adrien de Gouffier, légat en France, en mémoire des bons offices que celui-ci lui avait rendus auprès de François I[er], et d'autres détails aussi connus, le curé, sans mot dire, retourna subitement le tableau, et nous montra sur le panneau de bois noir d'anciens cachets de cire rouge empreints du sceau de Raphaël et des caractères gravés dans le bois, portant la date de 1519, époque en effet du voyage du légat en France.

J'essaierais en vain de peindre avec des paroles le regard étincelant, l'air ravi, triomphant, du curé-artiste, en nous montrant ces preuves tacites et, selon lui, irrécusables de la pure et antique origine de ce qu'il appelait son trésor. Hem! hem! fit-il après un assez long silence: interjection éloquente qui signifiait: Y a-t-il beaucoup d'authenticités qui vaillent celle-là?... Il fallut se rendre ou feindre de se rendre à l'évidence, cependant elle ne me paraissait point complète.

— „Pourquoi donc," dis-je alors en regardant de nouveau le tableau, „cette belle peinture, qui, en effet, offre bien la suavité du pinceau de Raphaël, paraît-elle non pas ternie, mais comme usée? Il y a là des endroits où la couleur est presque enlevée?..."

— „Ah! madame!" répondit le vieillard avec l'espèce de gémissement que lui arrachait toujours cette pensée, „c'est encore là un effet de la révolution!... Et peu s'en est fallu que ce précieux tableau employé de la façon la plus ignoble ne pérît dans le feu comme un vil morceau de bois!... C'est une histoire assez curieuse que la manière dont j'ai fait cette trouvaille..." Voici l'anecdote qu'il nous conta:

Pendant la terreur, le curé qu'on appelait alors le citoyen Fontaine, demeurait rue de Cléry, où il disait la messe en cachette, et tenait une petite école de garçons, dont le mince revenu l'aidait à vivre obscurément, sans attirer sur lui les vexations qui poursuivaient à cette époque les prêtres cachés. Un soir, il entra chez un chaudronnier, de je ne sais quelle rue, et marchanda un petit poêle en fonte, qu'il voulait faire placer dans son appartement: c'était en automne et les jours commençaient à se raccourcir.

Pendant qu'il débattait avec la femme du chaudronnier le prix du poêle, un bruit d'enfants se querellant dans l'arrière-boutique attira son attention, ainsi que celle de la mère, qui, tout en parlant à l'étranger, entra dans la pièce où se faisait tout le tapage, distribua quelques tapes à droite, à gauche, et retira des mains des tapageurs une planche, sujet de la dispute, en leur disant: „Voilà qui vous mettra d'accord! vous ne l'aurez „ni l'un ni l'autre, et demain j'en allumerai mon feu!..."

Ce furent des pleurs, des cris à étourdir.

— Qu'est-ce donc qui désole ces enfants? demanda le curé: „Mon Dieu, monsieur, répondit cette femme, c'est qu'ils ont trouvé dans le magasin une planche où il y a de la peinture, ils s'en font un petit banc, que sais-je? c'est à qui l'aura, et ils se querellent à tout moment pour cela...."

Au mot de peinture, le curé ouvrit l'oreille, il prit la planche

en question; en la regardant à la lueur du foyer qui était déjà allumé, il aperçut en effet de la peinture, mais toute couverte de poussière et de crasse; la planche étant de noyer, forte et bien unie, il pensa qu'elle pourrait lui servir à peindre; il l'acheta trois assignats de dix francs, qu'il donna aux enfants pour les consoler de la perte de leur jouet.

Revenu chez lui, il se mit à nettoyer avec précaution son emplette; et peu s'en fallut, nous dit-il, qu'il ne devînt fou de joie en apercevant les traits gracieux de la Mère de Dieu, et derrière le panneau la preuve authentique que le hasard, ou plutôt la divine Providence avait fait tomber un des plus beaux Raphaël connus entre ses mains.

C'est ainsi, ajouta le curé avec une sorte d'orgueil, que j'ai sauvé le chef-d'œuvre de sa destruction, et que mon goût pour la peinture m'a souvent fait découvrir sur les ponts, les quais, des choses précieuses qui, sans moi, eussent été perdues et auxquelles j'ai été assez heureux de pouvoir donner un asile.... Car enfin, disait-il en jetant un regard de complaisance autour de lui, ils sont très-bien placés! convenez-en?..."

Je n'ai jamais si bien compris la puissance des arts qu'en voyant le front radieux du vieillard, tandis qu'en nous faisant ce récit, il promenait autour de lui un regard plein de joie. Cet homme, jadis le premier dans cette maison, célèbre par la vie molle et pleine de délicatesse qu'on y menait, exilé pendant de longues et turbulentes années de cette demeure où il commandait naguère, où sa vie s'écoulait entre les faciles devoirs de sa charge et les douceurs de l'étude, cet homme se trouvait heureux et fier d'en habiter le galetas, et d'y vivre entouré des chers objets de sa vénération, arrachés par lui aux déprédations de l'ignorance et à d'autres naufrages plus funestes encore!..

Cependant me rappelant ce que le curé m'avait dit dans l'église de son goût pour la culture de l'art, je cherchais parmi cette foule de tableaux, grands et petits, les œuvres de l'amateur lui-même; ne trouvant rien qui m'en donnât l'idée, je le lui demandai.

—„Oh!" me dit-il avec un peu d'embarras et une modestie

qui n'avait rien d'affecté, „vous comprenez bien, madame, que je n'ai garde d'exposer mes croûtes au milieu de ces chefs-d'œuvre! J'aime la peinture; mais je ne suis qu'un pauvre amateur, et mon peu de talent se borne à copier quelques têtes...."

Nous insistâmes pour qu'il nous fît voir de son ouvrage, et le brave homme, avec une répugnance visible, nous ouvrit une petite pièce qu'il appelait son atelier: il y avait sur un chevalet une tête de vierge commencée. Le bon curé avait raison, son talent n'était en effet que celui d'un amateur; toutefois il n'était pas tout-à-fait dénué de tact et de goût, le dessin était assez pur, mais la couleur laissait beaucoup à désirer.

Il y avait déjà près d'une heure que nous étions dans ce modeste musée, et malgré tout l'amusement que me causaient les remarques et les anecdotes du curé, je craignais, non d'abuser de sa complaisance, qui était extrême, mais de lui faire perdre son temps, et je me disposais à prendre congé de lui, quand il nous dit en hésitant un peu: „J'aurais encore quelque chose à vous faire voir.. mais..." Ici il s'arrêta et parut chercher à concilier deux sentiments opposés. Je crus d'abord que c'était le désir de nous retenir et la crainte de nous fatiguer, et je m'empressai de l'assurer qu'il nous avait fait passer le temps d'une manière trop agréable pour ne pas désirer de prolonger cette entrevue, si toutefois nous ne craignions pas de lui être importuns en restant davantage; pendant que j'exprimais ce désir de mon mieux, le vieillard me regardait avec une expression que je ne savais comment définir. Puis ses yeux se reportaient avec la même indécision vers mon mari. Enfin il tira ce dernier à part, l'emmena près de la fenêtre, et lui parla tout bas pendant quelques instants.

— „Vraiment non!" dit tout-à-coup mon mari; le curé ajouta encore quelque chose, à quoi mon mari répondit: „Oh! elle ne manque pas de courage. Ma chère amie! continua-t-il en revenant vers moi, monsieur veut nous montrer un objet d'un aspect effrayant, et il s'informait avec une bonté toute paternelle si tu pourrais en supporter la vue.... Je l'ai tran-

quillisé à cet égard, et je l'ai assuré que ton courage égalait ta curiosité....

— „Je suis femme, repris-je en riant, c'est vous dire, monsieur, que je serais bien aise de satisfaire le péché favori de mon sexe. De quoi est-il question?..."

— „Cela étant, ma chère dame, dit alors le curé, vous serez satisfaite; et, puisque vous aimez non-seulement la peinture, mais encore les histoires, en voici une aussi singulière que le chef-d'œuvre qui la rappelle.... Asseyez-vous! car mon récit sera un peu long."

J'obéis; ce préambule excitait singulièrement mon intérêt et ma curiosité.

Pendant ce temps, le curé plaçait à une distance convenable, et en face de nous, deux grandes boîtes que je jugeai devoir contenir de ces tableaux de prix qu'on tient ordinairement soigneusement renfermés. Il les ouvrit, et je vis deux beaux portraits, grands comme nature, vus à mi-corps, et entourés d'accessoires riches et de bon goût.

Le premier représentait un homme, jeune, bien fait, d'un visage agréable; ses cheveux bruns, bouclés, se relevaient sur un front noble; il était vêtu d'un riche pourpoint de velours et de satin chamarré de broderies d'or et de perles; le grand collier de l'ordre de la Toison d'or éclatait sur sa large poitrine, et une agrafe de pierrerie retenait sur son épaule le court manteau à l'espagnole, partie obligée du costume du seizième siècle. Une couronne fleuronnée et formée de rubis entourait sa toque, laquelle, ornée d'une plume blanche, était posée sur une table près de lui. Son air était imposant et doux; quelque chose de fier et d'heureux respirait dans toute sa personne; on eût dit un jeune roi au moment où il prend possession du trône de ses ancêtres.

Le second portrait était celui d'une jeune beauté, blanche, délicate, avec des cheveux d'un blond cendré très-clair; des yeux bleus à-la-fois pleins de passion, de douceur, et de mélancolie; une bouche petite, ronde, et souriante; mais il y avait de la tristesse mêlée à la grâce de ce sourire, et sa tête,

légèrement inclinée, donnait à cet ensemble quelque chose d'infiniment aimable et touchant. Sur elle le riche mais raide vêtement des Médicis était gracieux et ne déparait point ses formes jeunes et sveltes. Il y avait beaucoup de perles, de rubis et d'or sur son corsage et ses manches; mais ses beaux cheveux étaient ornés de roses naturelles. D'autres fleurs, mêlées aux chaînes d'or, aux joyaux placés près d'elle, sur une table que surmontait un large miroir, montraient que la jeune et charmante femme achevait sa toilette, et l'on pouvait deviner, à la tendre expression de son regard, qu'elle venait de se parer pour un objet chéri.

Tandis que j'étais occupée à chercher de doux rapports entre ces deux êtres aimables et charmants, et que mon mari, plus sensible au faire de l'artiste qu'à l'intérêt de la composition, disait: — „C'est de l'école du Titien!... Peut-être un Pordénon ou un Tintoret...“ Le curé, qui paraissait jouir de notre muette admiration, commença à-peu-près en ces termes l'étrange récit qu'il nous avait promis. Je n'en garantis point l'exactitude historique, je le raconte seulement tel qu'il m'a été fait.

— „Pendant que Charles-Quint n'était encore qu'archiduc, il fit un voyage de plaisir en Italie et y devint amoureux d'une belle personne dont le nom est resté inconnu comme celui de la plupart de ses maîtresses: seulement on sait qu'elle était de haut rang, et que si elle eût eu un fils, le prince avait promis de le reconnaître. Elle mourut en donnant le jour à une fille, que Charles, devenu empereur, aima chèrement et fit élever avec beaucoup de soin.

„Quand cette fille eut quinze ans, elle parut à la cour du duc de Sforce que Charles-Quint avait rétabli dans le duché de Milan. Ce fut là que ses grâces et sa beauté lui attirèrent une foule d'hommages et, entre autres, ceux d'un jeune homme du nom de Médicis, beau, aimable, mais pauvre et sans apanage. Sa famille ayant été chassée de Florence par les factions, il s'était engagé dans les troupes impériales. Sa mauvaise fortune ne lui permettait point d'aspirer à la main d'une si charmante

personne, et pourtant il ne pouvait s'empêcher de lui témoigner son respect et sa grande considération dans toutes les occasions que lui fournissaient les fêtes et les brillantes mascarades alors en usage en Italie. De son côté, la jeune demoiselle, qui connaissait le secret de sa naissance, tout en rendant justice aux belles qualités de son amant, n'osait encourager l'amour qu'elle avait inspiré, et, par une conduite toute pleine de réserve et d'honnêteté, elle s'efforçait de concilier et son secret penchant, et ce qu'elle devait à son haut rang.

„Rien ne pouvait faire espérer aux deux amants une issue favorable à leurs amours. La guerre, à cette époque, bouleversait toute l'Italie. Rome venait d'être saccagée par les troupes de l'empereur, irrité de la ligue que le pape avait formée contre lui, avec la France, l'Angleterre et les princes d'Italie pour l'expulser de cette contrée. Le jeune Médicis, contraint de suivre la fortune de son parent, Clément VII, prit congé de celle qui lui était si chère, et s'éloigna de Milan le désespoir dans le cœur. Il rejoignit le pape alors retenu prisonnier au château Saint-Ange. A la honte de toute la chrétienté, la captivité du chef de l'Église dura plus de six mois! Enfin, Clément, pour obtenir la paix et la liberté, consentit aux conditions que lui imposait Charles-Quint, il choisit son jeune parent pour porter sa soumission à l'empereur, et deux ans après, il le chargea également d'aller traiter de l'alliance particulière qu'il voulait faire avec Charles, afin d'en obtenir de meilleures conditions lors de la paix générale qui se préparait.

„Le jeune Médicis partit pour Barcelone où l'empereur avait rappelé sa fille. Ce fut là que nos amants se revirent. Après une si longue absence, tous deux étaient fidèles, et la jeune demoiselle sut si bien disposer le cœur de son illustre père en faveur de celui qu'elle aimait, que, soit par une condescendance qui provenait peut-être de l'amour extrême qu'il avait eu pour sa mère, soit par quelques raisons de politique qu'on n'a jamais bien connues, Charles-Quint consentit à lui donner pour époux le jeune ambassadeur. Il conféra de plus à ce dernier le titre de duc, le rétablit dans l'héritage de ses pères en le replaçant

à la tête du gouvernement de Florence; et ce mariage fut même une des causes de la paix qui succéda à ces guerres meurtrières et laissa respirer un peu l'Italie après tant de désastres.

„Un bonheur si grand, si inopiné, fut quelque chose d'étourdissant pour les deux aimables jeunes gens dont vous voyez ici les portraits. Tout en le goûtant, ils ne pouvaient y croire; leur joie, comme serait hélas, pour les pauvres mortels, toute joie trop complète, excédait les facultés qui leur avaient été données pour en jouir... Absorbés dans le sentiment de leur bonheur, ils oubliaient la terre, et pourtant quelque chose de triste semblait les avertir que ce bonheur ne pouvait pas durer... Image frappante des fausses félicités de ce monde, et de la folle vanité de nos désirs! Quand nous croyons rencontrer dans telle ou telle combinaison de circonstances un bonheur parfait, il se trouve que si, par aventure, nous venons à l'obtenir, notre ame manque de force pour le supporter, et cette impuissance semble nous avertir qu'il faudrait d'autres organes que les organes terrestres pour jouir de ce qui n'appartient qu'à l'éternité!...

„Constamment occupés l'un de l'autre, et toujours avec cette passion qui les ravissait et les tourmentait à-la-fois, les pauvres jeunes gens n'étaient point heureux, du moins dans le sens que l'on attache à ce mot. Les soins du gouvernement retenant plusieurs heures le jeune duc hors de la présence de son épouse, celle-ci en concevait un mortel et puéril ennui. Elle s'affligeait de cette nécessité comme d'un extrême malheur; elle était toujours inquiète, toujours émue, le moindre bruit la troublait: comme les affaires de la république étaient quelquefois difficiles à mener, et que c'était à regret que le parti vaincu avait consenti à recevoir le neveu du pape pour maître, la jeune dame croyait voir sans-cesse le poignard d'un factieux menacer le cœur de son mari, et cette pensée la préoccupait avec tant de puissance, que souvent on la voyait tressaillir, on l'entendait pousser un cri d'effroi, ou gémir selon que son imagination trop vive lui présentait quelque tableau funeste. A ce point qu'un jour un grand bruit s'étant fait entendre dans

les rues de Florence, à je ne sais quelle occasion, la malheureuse jeune femme crut distinguer les cris furieux de *Carne! carne! Sangue! sangue!* qui, d'ordinaire, accompagnaient les séditions populaires; hors d'elle-même, et pensant qu'on égorgeait son mari, elle voulut courir, mais la violence de son émotion lui ravit toutes ses facultés, elle fit quelques pas et tomba sans connaissance entre les bras de ses femmes.

„On courut avertir le duc qui dans ce moment sortait du conseil. Profondément touché d'un si tendre amour, mais déplorant le funeste pouvoir qu'il exerçait sur cette femme chérie, le jeune homme se hâte de se rendre près d'elle. En entrant dans l'appartement, il est saisi du plus violent effroi. Il voit des femmes en pleurs, les médecins du palais muets, consternés, et sa charmante épouse étendue sur son lit, pâle, sans mouvement, et avec toutes les apparences de la mort!.. Il interroge du regard ceux qui l'entourent, on lui répond par un redoublement de larmes, il s'élance près du lit, touche les mains, le visage glacé de celle qu'il adore, l'appelle des noms les plus doux, les plus touchants... Elle y reste insensible! Sa bouche est froide, sa poitrine immobile, son cœur a cessé de battre!.. Le jeune époux jette un cri lamentable, et tombe expirant sur le corps inanimé de celle qu'il a tant aimée. On cherche à le rappeler à la vie, et pendant long-temps tous les efforts sont vains. Tout-à-coup une femme de la duchesse s'avise de crier aux oreilles de cette dernière, de manière à être entendue du jeune duc toujours évanoui: „Madame la „duchesse! madame la duchesse, venez au secours de monsieur „le duc! Monsieur le duc se meurt! madame la duchesse! „monsieur le duc se meurt!..“

Ces cris, ces paroles terribles arrachent d'une manière puissante et imprévue la jeune femme à la convulsion léthargique qui tenait ses facultés captives, elle ouvre les yeux, son teint se colore... ses sens se raniment, son ame, qu'un choc violent avait comme écrasée, reprend son énergie, à cet appel réitéré; la duchesse se lève, et toute chancelante encore, s'approche de son époux qui dans ce moment commençait à recouvrer ses

esprits. Sa voix, ses caresses achèvent de le rappeler à la vie. La joie éclate autour d'eux, elle se répand dans tout le palais, mais celle qu'ils éprouvent est trop vive, pour se manifester par de bruyants transports; tous deux se lèvent et se tenant encore les bras entrelacés, ils se rendent à la chapelle pour remercier le ciel qui leur a redonné la vie d'une manière si étrange, qu'ils se sentaient portés à la regarder comme miraculeuse. Toutefois cet évènement, en les rendant encore plus chers l'un à l'autre, ne fit qu'ajouter à la disposition mélancolique de leur esprit. Ils avaient tous deux comme le pressentiment d'une fin prochaine, et un matin la jeune femme dit à son mari:

„Si vous m'en croyez, mon très-cher époux, nous mettrons ordre à nos affaires, et nous nous disposerons chrétiennement à une mort qui ne peut être éloignée... Mon bonheur est si vif, si complet, que je ne cesserai de trembler de le perdre que quand nous l'aurons emporté avec nous... et mis à l'abri dans l'autre monde... Disposons de nos biens en faveur des pauvres! Remettez le soin de vos états entre les mains des anciens de la république, et désormais libres de toute inquiétude, vivons uniquement l'un pour l'autre, mon très-cher époux, jusqu'à ce que Dieu nous retire à lui, et s'il plaît à sa bonté, ce sera bientôt, car, voyez-vous, mon amour!.. nous sommes trop heureux pour rester sur la terre!.. un bonheur tel que le nôtre n'appartient qu'au ciel!.. Mais afin que notre courte vie n'ait point été tout-à-fait sans fruit, laissons au monde un grand exemple de la vanité de ce qu'on appelle bonheur; qu'il apprenne combien les vœux de l'homme, s'ils étaient exaucés dès cette vie, le rendraient misérable, puisque nous, jeunes, beaux, riches, puissants, aimés!.. Tant de dons réunis ne suffisent point pour nous empêcher de souhaiter de mourir!... Faisons venir un excellent peintre, qu'il fasse nos deux ressemblances comme aux jours de notre beauté et entourés de toute la splendeur de notre rang! Je destine cent mille écus à ces deux peintures, sous la condition, que six semaines après notre mort, le même peintre fera de nouveau ces portraits... Mais

tels que nous serons alors... c'est-à-dire, tels que la mort nous aura faits... n'y consentez-vous point, mon amour?..."

„Le jeune duc partageait trop bien les tristes idées de sa femme, pour élever aucune objection contre ce projet bizarre, mais qui du reste peint bien l'exaltation de ce siècle. Il s'occupa dès lors de chercher un peintre assez habile et en même temps assez courageux pour exécuter à la rigueur les intentions de la duchesse. Après bien des tentatives pour rencontrer l'artiste qui réunît ces deux conditions, il fit choix de Jacques Robusti, dit le Tintoret. Ce peintre célèbre accepta l'étrange proposition, et jura sur l'Évangile d'en remplir la dernière comme la première partie.

„L'aimable et charmante duchesse qui, depuis sa détermination, avait renoncé à tous ses riches atours, se revêtit de nouveau de ses habits de noces. Elle se para d'or, de perles et de fleurs; elle exigea que son mari fût également orné de toutes les marques de ses distinctions, enfin le Tintoret les peignit tels que vous les voyez ici l'un et l'autre.

„Ces deux belles peintures étaient à-peine terminées, et les dispositions projetées par les deux époux, achevées, que la santé de la jeune dame, jusqu'alors chancelante, s'altérant tout-à-coup d'une manière grave, fit craindre à son époux de voir bientôt ses tristes prévisions s'accomplir. En effet, soit que son état fût le résultat d'une maladie organique mal connue à cette époque, soit que Dieu ait voulu marquer la fin d'une si belle vie, la duchesse mourut presque subitement: quelques instants avant que d'expirer, et comme elle ne pouvait déjà plus parler, elle attacha sur son mari un long et tendre regard.... étendit vers lui sa main défaillante, et ses doigts à demi glacés par la mort semblaient lui faire un mystérieux appel!...

„L'époux inconsolable ne lui survécut que le temps nécessaire pour lui rendre les derniers devoirs, et assurer l'exécution de ses dernières volontés. Il manda le peintre, lui fit renouveler sa promesse... et le Tintoret l'a religieusement tenue...."

En prononçant ces derniers mots avec un accent lugubre et presque étouffé, le curé avait retourné les tableaux; quel

spectacle!... Le jeune homme, la jeune femme... deux cadavres!... ces yeux brillants, pleins de joie, d'amour, de vie... éteints, enfoncés, perdus dans un horrible désordre!... ce nez délicat... anéanti!.... l'éminence osseuse demeure seule et nue!... cette bouche sans lèvres, ces dents blanches, grincent affreusement!... ces longues mèches blondes se détachent du crâne, entraînant avec elles les roses flétries, les perles qui les paraient naguère!... ce col gracieux! ce sein, si blanc, si beau!... Ah! la chair bleuâtre, décomposée se fend... Les vers du sépulcre s'en échappent tout vivants.... et ce miroir? Ce miroir! qui vient refléter en teintes plus livides, plus effroyables, plus révoltantes encore cette affreuse vision!... c'est la mort, toute la mort! plus que la mort!... assez! assez! fermez! fermez!...

Sic transit gloria mundi! s'écria le prêtre d'une voix sévère.

Élise VOÏART.

LA VIE D'UN DÉPUTÉ.

C'est un beau jour que celui d'une élection populaire pour l'heureux mortel qui en est l'objet. L'empressement de ses amis, les félicitations de ses concitoyens, la confusion même de ses adversaires, les acclamations du bon peuple qui se réjouit de cet avènement au petit pied, comme si le lendemain ne devait pas ramener le travail de la veille, l'invasion de la foule joyeuse dans les salons du nouvel élu, les protestations de dévouement, les roulements des tambours, les sons harmonieux de la sérénade; tout cela fait un ensemble étourdissant qui ravit et transporte, une suite rapide d'émotions vives, désordonnées, dont on ne saurait se rendre compte, et qui ne laisse place à aucune réflexion sur la nature et la sincérité de ces bruyants hommages. On ne songe pas même que le bouquet obligé des dames de la halle n'avait point la veille de destination bien déterminée, et qu'il aurait tout aussi bien parfumé le salon du concurrent, si le scrutin l'eût voulu. On sort de ce tapage de compliments, de musique, d'alégresse et de fleurs avec une douce satisfaction de soi-même et des autres. On est bercé mollement par d'agréables pensées; on s'endort avec le sourire sur les lèvres; et les rêves les plus flatteurs voltigent sur la couche de l'heureux du jour.

Le concours du lendemain est moins bruyant; la conversation

moins animée, plus grave, plus solide. La politique du jour en fait tous les frais. Ce n'est plus l'opinion collective des électeurs qui ont fait la majorité de la veille. Ce sont les opinions individuelles des intimes qui discutent les grandes questions dont la session sera remplie. La marche du gouvernement est soumise à un examen sévère; et comme les théories ne tiennent pas compte des embarras et des difficultés, chacun arrange les affaires de l'état au gré de ses rêves politiques. Les contribuables, qui ne veulent d'autres titres que ceux d'électeurs ou de jurés, et qui feraient bon marché du second, le jour où un avis du procureur-général leur annonce que leur nom est sorti de l'urne, les patriotes désintéressés recommandent l'économie au nouveau mandataire. Mais au même instant, arrive une autre espèce de citoyens, celle des solliciteurs, qui, sans protester ouvertement contre les illusions de nos économes, ne demandent pas mieux que de profiter des abus que ceux-là veulent réprimer, et qui s'appuient, au besoin, de leur protection pour tirer sur le budget. Dès lors, la théorie commence à faire place à la pratique; et les intérêts paticuliers se font jour à travers la discussion des intérêts publics dont le rigorisme commence à fléchir. Une place a vaqué la veille dans l'arrondissement; dix, vingt candidats y aspirent; tous ont des titres à cette faveur du gouvernement. Les fonctionnaires, les employés, les commis, font valoir leurs droits à l'avancement; les autres ont des familles nombreuses, un dévouement sans bornes, un patriotisme à toute épreuve. C'est peu du présent, on jette ses plombs dans l'avenir. On compte minutieusement ceux des fonctionnaires qui approchent de leur trentième année, ceux qui ont l'espoir de laisser leurs places pour de meilleures. L'ambition ne s'en tient point à ces honnêtes spéculations. Le chapitre des opinions politiques est ouvert. Le secrétaire de telle administration a servi sous tous les régimes, a défendu tous les systèmes. Le chef de tel bureau est dévoué au gouvernement déchu. Le receveur de telle régie a été chevalier du lys. La femme de tel administrateur ne voit que des émigrés et des prêtres. Il est tel juge qui a fait perdre trois procès à d'excellents patriotes. Et

toutes ces places vont admirablement à ces donneurs d'avis, ou à leurs amis, ou à leurs familles. Et remarquez que dans la discussion politique qui se poursuit au milieu de ces sollicitations et de ces recommandations, le député est fortement prié de faire la guerre aux abus; de ne rien passer aux ministres; d'être sans pitié pour les traitements des fonctionnaires, d'en diminuer le nombre; de réclamer de fortes réductions dans les impôts; d'être le gardien vigilant des libertés publiques; de montrer même à cet égard une susceptibilité qui doit aller jusqu'à la suspicion; de se maintenir enfin dans une belle et noble indépendance envers le pouvoir.

La guerre aux impôts amène nécessairement l'application de la théorie à telle ou telle nature de contribution. L'impôt foncier ruine les propriétaires; l'impôt des boissons expose les débiteurs et le commerce à des pertes continuelles, à des perquisitions fatigantes; l'impôt sur le sel accroît la misère du petit peuple; l'impôt des tabacs est un monopole révoltant; la loterie est immorale; l'enrégistrement est d'une fiscalité odieuse. Il n'est pas une contribution qui résiste à l'examen; et le député, en qui se réveillent quelques pensées d'homme d'état, cherche dans sa tête soucieuse ce qu'il pourra mettre à la place de ces charges publiques, pour que l'état vive sans qu'il y ait des contribuables qui se plaignent. Il s'enquiert tout bas s'il y a quelque moyen d'avoir assez de crédit pour satisfaire les solliciteurs, et faire en même temps de l'opposition pour complaire aux désintéressés; si sa conscience pourra s'arranger de tant de recommandations contradictoires; s'il lui sera possible de ne pas blesser tant d'exigences opposées. La médaille de la veille est déjà retournée. Le bruit des fanfares a cessé. Il n'entend plus que le froissement de cinquante pétitions qu'il est obligé de classer, de numéroter, d'apostiller, et sur le dossier desquelles il est tenté d'inscrire comme règle de sa conduite parlementaire cette maxime politique: Plus d'impôts pour personne, et des places pour tout le monde.

Le surlendemain, nouvelle affluence; et, plus le jour du départ approche, plus les solliciteurs se pressent. Ils suivent

le mandataire jusqu'à la diligence, car peu de députés sont en état de se donner la chaise de poste; et cinq cents francs, mille francs même de contributions, ne supposent pas une fortune qui exempte des cahotements d'une lourde messagerie et des insomnies fatigantes d'un voyage de nuit. Là résonne encore, et jusqu'au chef-lieu du département voisin, le bruit des conversations de la ville natale. Le député n'est rendu à lui-même que dans le court intervalle de trois ou quatre journées qui le séparent de la capitale. Mais déjà cent lettres l'y ont devancé. Ce sont des solliciteurs en retard qui n'ont pu avoir l'honneur de lui témoigner de vive voix le plaisir que leur a fait éprouver l'heureuse élection d'un aussi digne mandataire, d'un aussi éloquent défenseur des droits du peuple.

Aux lettres succèdent bientôt les visiteurs, et chaque solliciteur a ses correspondants à Paris. Ces amis officieux ne laissent point respirer le protecteur de leurs clients. Dès sept heures du matin, la sonnette les annonce; et le cabinet ne désemplit pas. Il ne tient qu'au député de prendre un air d'importance, d'établir un huissier à sa porte, de faire faire antichambre avant l'heure où il est obligé de le faire lui-même chez les ministres et les chefs de bureau. Mais les plus sages se font modestes par réflexion. Leur porte est ouverte à tout venant, et ils se résignent aux importunités pour échapper au ridicule, dont ne manqueraient pas de les affubler ceux que n'aurait point favorisés la fortune des bureaux. Cette facilité n'est pourtant point sans inconvénient, et n'est pas toujours exempte de critique. Il est des solliciteurs honteux qui rougissent de dérouler devant des témoins leurs prétentions, leurs titres, et quelquefois leur misère. Ils aimeraient mieux arriver à tour de rôle, et se plaignent de n'avoir pas obtenu une audience particulière. Ainsi, quoi qu'on fasse, on ne peut esquiver le reproche de fatuité ou d'inconvenance. Il faut choisir entre les deux, et chaque choix a ses périls. C'est surtout au sortir des journées de juillet que l'affluence des visiteurs était prodigieuse. Les coureurs de places abondaient à Paris: c'était la providence des hôtels garnis et des fiacres. On aurait dit

que les emplois étaient au pillage, et les postulants s'arrachaient les morceaux. Force était de s'habiller, de se raser, de déjeûner au milieu de cette espèce de cour, et de sortir avec ce cortège comme un patricien de la vieille Rome. Ces clients ne sont pas tous restés fidèles aux opinions qu'ils manifestaient alors.... Mais j'écris un article de mœurs, et ne fais pas de la politique.

Autre inconvénient de la députation. Les noms des élus du peuple entrent forcément dans l'almanach des vingt-cinq mille adresses; leurs domiciles sont imprimés dans les petits livrets de la chambre, les libraires s'en emparent et les multiplient; on les crie sur les quais, sur les ponts, au Palais-Royal, à la Bourse; et comme il y a sur le pavé de Paris un grand nombre d'individus qui n'ont ni place, ni patrimoine, ni rente, ni pension, ni trésor caché, ni rien de ce qui ouvre la porte des boulangers, des restaurants, des marchands de vin, des fripiers et des cabinets de lecture, l'almanach des vingt-cinq mille adresses et les livrets sont pour ces malheureux une merveilleuse ressource. Les uns tirent sur les trois millions que la Chambre alloue aux divers ministères sous le titre de secours, et sollicitent l'apostille d'un député pour attendrir les chefs de bureau chargés de la distribution. Les autres s'adressent plus directement à la bourse même du mandataire. Dites-leur que cinq cents francs de contribution ne supposent que trois mille francs de revenu, qu'on a une femme et des enfants en province, qu'on s'endette, qu'on écorne ses capitaux, qu'on vend un champ ou une vigne pour l'honneur de siéger sur les bancs mal rembourrés de la Chambre, et pour le plaisir d'entendre, sans intermédiaire, les orateurs dont les discours sont travestis par les journaux; les solliciteurs-mendiants ne comprennent point cette excuse: ils vous montrent, ils étalent les papiers sales et déchirés qui prouvent leurs titres à la charité publique. L'un a servi vingt-neuf ans et onze mois; il a été renvoyé du service un mois avant l'accomplissement de la trentième année qui lui assurait une pension. L'autre a combattu dans les journées de juillet, et s'est présenté trop tard au comité des

récompenses nationales. Celui-ci a dix ou douze enfants; celui-là une femme à l'agonie depuis une dizaine d'années. Ils sont là, debout, la larme à l'œil, la main tendue. Le député prend sa bourse, et rogne sa pitance de la journée, pour se délivrer de l'importun que deux ou trois autres attendent à la porte afin de savoir s'il est utile de monter après lui. Il en est qui ne se montrent pas, mais ils écrivent par la petite poste, ou déposent leur supplique chez le portier, avec prière de répondre par la même voie. Ils n'ont pas tort, puisqu'ils ont faim; mais la charité de l'homme aux mille écus n'est pas inépuisable; et, au bout d'un mois de session, forcé de reconnaître qu'il s'obère lui-même pour réparer des malheurs qu'il n'a point causés, il se résigne à passer pour un homme sans pitié, afin de ne pas tomber lui-même dans la triste situation de ceux dont il ne peut secourir l'infortune.

Il n'y a point de jour de repos pour le député. L'ouvrier, le marchand, le commis, ont leur dimanche. L'élu du peuple n'en a point; et la vacance de la Chambre et des bureaux n'est pour lui qu'un malheur de plus. Six jours de la semaine, ses devoirs de législateur le sauvent pendant cinq heures du double inconvénient des sollicitations à faire ou à écarter; mais son dimanche est complet: il ne respire qu'à l'heure de son dîner, si toutefois il dîne en ville; car autrement sa porte est inutilement défendue. Sa salle à manger n'est pas assez loin de l'antichambre, s'il a ou peut avoir une antichambre; il entend les refus de son domestique, les doléances, l'insistance du solliciteur; la serviette à la main, le morceau à la bouche, il va recevoir la pétition, il l'examine, il l'apostille, et mange froid ce qui est resté sur son assiette, pour satisfaire à l'exigence de ceux qui ont dîné un quart d'heure avant lui. La promenade, les spectacles lui sont interdits. Il n'est point à Paris pour jouir des plaisirs qu'on y trouve. Ces plaisirs ne sont point d'ailleurs gratuits; il n'a pas plus crédit au théâtre qu'à la poste; et ses commettants ne lui feraient pas grâce d'une distraction.

Des obsessions d'une autre espèce l'ont attendu à son arrivée

dans la capitale. Les vétérans de la Chambre, les chefs de file le circonviennent, le sondent, l'éclairent, et l'observent. Le facteur apporte bientôt une lettre scellée d'un timbre ministériel: c'est une invitation à dîner. Ira-t-il? Et pourquoi pas? On peut contrôler l'administration d'un haut fonctionnaire et manger son rôti. Et puis, ce dîner, qui en fait les frais? n'est-ce pas le trésor public? On ne donne pas cent mille francs à une excellence pour ses affaires personnelles. Il faut qu'elle représente; et représenter en France, c'est rassembler autour de sa table une cinquantaine de convives aussi ennuyeux qu'ennuyés, qui sont obligés de converser avec le voisin que le hasard leur donne, et qui décampent dès qu'ils ont humé le café de l'amphitryon. Un député est un personnage obligé de cette représentation singulière. Pourquoi montrerait-il d'ailleurs de la répugnance pour l'autorité? Ce serait affecter un rigorisme ridicule. On veut être sévère, mais non pas hostile; et la sévérité n'exclut pas la politesse. Au reste, on s'y trouvera avec de nombreux collègues. L'opposition même ne dédaigne point de s'asseoir à la table des ministres qu'elle attaque. On prendra langue, on reconnaîtra ses affinités politiques. On découvrira la pensée de la session; l'on se mettra enfin dans une position favorable aux solliciteurs dont on a promis de soigner les intérêts.

Cependant, dès le lendemain du jour où la diligence a déposé le mandataire d'un arrondissement dans la cour des messageries, dès qu'il a logé ses malles et sa personne, déballé ses effets et son portefeuille, il se lance dans les bureaux des sept ou huit ministères où doivent être versées les innombrables pétitions dont il est chargé. Le premier accueil du portier, du garçon de bureau, de l'huissier, est grave, dédaigneux, quelquefois repoussant. Tout agent ou valet de l'autorité publique est sujet à se donner de l'importance; et les plus petits ne sont pas toujours les plus humbles. Mais on se hâte de prononcer le mot sacramentel; on hasarde sur cette physionomie de Cerbère le titre de député, et la scène change comme par enchantement. C'est un véritable coup de théâtre, avec la

différence que le machiniste siffle avant le changement à vue, et que le député, s'il est observateur et moraliste, est tenté de siffler après. L'huissier quitte le plioir qu'il roulait dans ses mains, il se lève avec une précipitation marquée; il est debout dans l'attitude du respect, et son bras se dirige déjà vers la porte opposée à celle de l'antichambre; sa figure est déridée, elle annonce l'empressement d'être utile. La clef tourne, la porte est poussée avec hardiesse : Monsieur est membre de la Chambre, dit-il avec l'assurance d'un subordonné qui ne craint plus la mauvaise humeur de son supérieur. A ce mot, le chef quitte la plume, il se lève, il avance un fauteuil, il sourit affectueusement au solliciteur privilégié de l'arrondissement, qui vide ses poches sur le bureau. On examinera les pétitions avec un soin scrupuleux, on aura égard à la recommandation de monsieur le député; et on le reconduit poliment jusqu'à la porte qu'on ne referme qu'après avoir entendu le bruit de la porte opposée.

La même scène se renouvelle dix fois dans la même journée. On recommence le lendemain, le surlendemain, et toujours, tant que la session dure, tant que se prolonge le séjour du mandataire dans la capitale où est la source des faveurs et des grâces. Cependant les réponses ministérielles arrivent. Ce ne sont pas des places, mais des promesses vagues. On les transmet à ses commettants; on leur donne les espérances qu'on a reçues; et l'on reçoit en échange des remercîments mêlés de protestations et de supplications nouvelles. Il faut voir les ministres, les presser, les harceler. Le solliciteur se croit certain de son affaire, dès qu'il sait que le député en a parlé au ministre ou au roi. Bonnes gens que ces coureurs de places! Dites-leur que la poste est plus sûre, qu'une pétition remise en mains propres est plus sujette à être oubliée dans une poche d'excellence, que si elle arrivait au secrétaire général qui est chargé d'en faire la distribution. Ajoutez que rien ne se fait sans un rapport préalable, que dans ce rapport sont pesés les titres de vingt candidats, que le recommandé d'un député est mis en regard d'une foule d'autres recommandations tout aussi influentes. Le solliciteur n'entend point cette arithmétique; son mandataire est un négli-

gent. Il s'occupe de lui-même et non de ses compatriotes. Il a ses protégés personnels, ses affections de famille, ses relations d'amitié. Obtient-il une place, ceux qui l'ont manquée le déchirent. Il a été injuste, partial; celui qui l'a reçue oublie le service un mois après qu'il a été rendu. Une place donnée ne lui a valu souvent qu'un ingrat et vingt ennemis.

Autre obligation : il faut répondre à tout le monde. Le solliciteur officiel de l'arrondissement reçoit cinquante lettres par jour. Il emploie trois heures à les lire, trois à recevoir ses clients et leurs amis, trois autres à courir les bureaux, sous la pluie ou sous la canicule; il se lève avant le jour, il sue sang et eau, il use sa plume à rédiger, à varier ses apostilles. La matinée s'écoule sans qu'un loisir lui soit resté pour écrire le plus petit accusé de réception. Peine perdue! chaque pétitionnaire ne voit que lui-même. Il ne sait pas que son voisin a aussi de l'ambition; il se fâche, il accuse le dédain du correspondant de tout le monde; il se plaint, il déclame contre le mandataire infidèle, contre son ingratitude; il rappelle avec aigreur le bulletin qu'il lui a donné. D'autres arrivent; les plaintes, les reproches se multiplient. C'est un chorus universel; et, pendant que le député sacrifie son temps, sa santé, son argent, tandis qu'il trotte, et s'évertue sur le pavé de la capitale, on le mine, on le déconsidère sur le pavé de sa province. On attend le jour de la réélection pour se venger de ce qu'on appelle son manque de foi.

Il en est qui, pour s'éviter des reproches, consacrent une partie des séances à leur correspondance. Les discussions de la Chambre se prolongent au bruit des plumes qui transmettent aux commettants les réponses des ministres et des chefs de bureau. Vingt députés se lèvent à-peine à la voix du président qui leur demande leur opinion. Des résolutions importantes passent à la majorité de douze voix contre huit. Qu'importe! l'état et les affaires générales vont comme elles peuvent. Les commettants ont reçu des réponses: ils paient le port avec joie, ils se vantent de la lettre qu'ils ont obtenue. Le député n'a point fait les affaires du pays, mais il a fait les leurs. Il acquiert une réputation d'obligeance, d'exactitude, qu'il conserve tout juste

jusqu'au moment où une place donnée renouvelle les clameurs de ceux qui ne l'ont pas obtenue.

Ce n'est pas tout. Aux exigences particulières de l'ambition personnelle, se joint l'exigence générale du pays qu'on représente, et qui est toute d'amour-propre. L'orgueil de la localité ne s'accommode point du silence de son mandataire. Chaque ville veut avoir l'honneur de fournir un orateur à la Chambre; et Dieu sait s'il en manque! Mais comment trouver, au milieu de tant d'occupations étrangères aux affaires publiques, le loisir d'examiner un projet de loi, de le comparer aux législations qu'il modifie, de le débattre avec soi-même, de se préparer à le soutenir ou à le combattre, de prendre part enfin à la discussion? N'importe: il faut parler au moins une fois par mois, dût-on faire nombre avec tant de bavards qui parlent sans rien dire. L'orgueil communal est satisfait. Le discours fait, pendant huit jours, l'entretien des cafés, des estaminets, des carrefours; on le commente, on le torture, on le discute; et comme les trente opinions dont la Chambre se compose ont leurs échos dans chaque localité de l'arrondissement, l'orateur est blâmé ou approuvé suivant l'opinion particulière de ses juges. Bon citoyen pour les uns est un mauvais citoyen pour les autres. On recueille officieusement tous les dires; trente lettres contradictoires lui arrivent; là des compliments, ici des reproches; et partout l'appel obligé à l'opinion publique dont chacun se croit l'organe, que chacun explique à sa manière, et qui cause de nouvelles insomnies à celui qui a la faiblesse de chercher des inspirations, des conseils et des approbations ailleurs que dans sa conscience.

Cette opinion publique qui n'est souvent que l'opinion d'un journaliste, cette reine du monde qui n'a souvent pour trône qu'une borne, et pour palais qu'un cabaret, s'érige en tyran des mandataires du peuple. Les contrôleurs officiels des ministres et de leurs actes sont soumis eux-mêmes au contrôle quotidien des gazettes de Paris et de la province. Il y a, dans l'enceinte de la Chambre, en face du président, une tribune où s'entassent vingt jeunes rédacteurs qui ont mission de recueillir les paroles, les gestes, les interruptions des députés; de transmettre

à leurs abonnés la physionomie du Pandémonium législatif; et c'est de là que partent les réputations parlementaires que chacun de ces traducteurs de discours arrange au gré de son caprice, suivant la couleur du journal qui doit reproduire ses analyses. Là, chaque parti a ses organes ou ses secrétaires; là, sont portés les manuscrits des orateurs que le ciel n'a point doués de la faculté d'improviser, ou à qui les luttes du barreau ou du professorat n'en ont point donné l'habitude; ou qui ne prennent point enfin la peine d'apprendre leurs discours, pour les réciter de mémoire et usurper les honneurs de l'improvisation; et, comme il n'y a dans la Chambre actuelle que cent cinquante avocats et dix professeurs, il en résulte que trois cents députés à-peu-près sont dans l'obligation d'écrire ce qu'ils ont à dire sur la question du jour. Leurs manuscrits passent de main en main; chaque journaliste y prend ce qu'il veut. Il les tronque, les dépèce, les dénature; et les abonnés, qui n'ont ni le courage ni les moyens de lire l'immense *Moniteur* qui est dans la triste obligation de tout admettre, jugent l'orateur sur ce qu'on lui fait dire, et non pas sur ce qu'il a dit. Les interprètes n'en sont pas moins des hommes de conscience; il en est qui vous le prouveront au besoin l'épée à la main; mais, comme les relations de vingt journaux se contredisent, comme il est physiquement impossible que le député ait dit blanc et noir en même temps, il est évident qu'une partie de ces journaux a déguisé la vérité, et, comme il n'y a pas de juste milieu entre la vérité et le mensonge, il est incontestable qu'il n'y a pas de conscience dans une portion de ces journalistes. Je n'applique ces réflexions à personne; je les enveloppe même de toutes les précautions oratoires que me suggère le désir de ne blesser qui que ce soit au monde; mais j'ai dû exposer les faits, en laissant à d'autres le soin d'en tirer les conséquences; et je me borne à les enrégistrer au nombre des mille et une calamités de la députation.

Les journaux en donnent d'une autre espèce. Après le rédacteur des séances, vient le directeur obligé de l'esprit public, qui pèse dans son arrière-cabinet de rédaction les réputations et les discours des honorables. L'opinion des députés passe par

l'étamine de ce grand arbitre; il les juge et les classe, il les blâme ou les loue, les élève ou les abaisse, suivant qu'ils se rapprochent ou s'éloignent de l'opinion du journal. Tel mandataire est signalé par une feuille comme un bon citoyen, un excellent patriote, qui reçoit d'une autre feuille le surnom de traître ou de parjure. Tel est présenté comme un Sully, un Démosthène par un journaliste, qui reçoit d'un autre un brevet d'incapacité, d'absurdité ou d'extravagance; car la polémique n'en est plus à mesurer ses termes; les ménagements et les convenances ne sont plus de saison. Le vocabulaire de l'injure s'enrichit même tous les jours; et l'Académie sera forcée de donner un supplément à son dictionnaire. Les députés de l'opposition ne sont pas à cet égard plus ménagés que ceux du juste-milieu. Tout citoyen honnête ou non, qui accepte, par ambition ou par devoir, le mandat de député, doit servir de plastron au premier grimaud qui voudra le cribler de ses sarcasmes. C'est encore un des agréments de sa position. Il est même permis de le calomnier; et, pour peu qu'il soit sorti de la foule, il en a pour sa vie entière. Ce qu'il a de mieux à faire, c'est de laisser dire, de rejeter bien vite tout journal où ses yeux auront aperçu son nom, de ne répondre pas même à la calomnie, et de s'en rapporter à ce sentiment intime, à ce juge sans passion que le Ciel a mis dans le cœur de l'homme pour le guider et le rassurer dans toutes les actions de sa vie.

Mais le député de l'opposition a de grands avantages sur son adversaire. D'abord l'opposition est dans nos mœurs: elle fut toujours de mode en France, parce qu'il y eut toujours plus d'esprit que de raison. Les hommes les plus pacifiques, les plus dévoués au pouvoir, aiment qu'on médise des grands de la terre. Ils ne se refusent pas le plaisir de rire d'une épigramme; tout en plaignant celui qui en est l'objet, les plus honnêtes la copient pour se donner la jouissance de la colporter; et si un trait malin fermente dans leur propre bouche, ils n'ont pas le courage de l'étouffer. Or, l'opposition parlementaire est naturellement acerbe: elle a besoin de toutes ses armes pour renverser les hommes qui sont en possession de l'autorité qu'elle ambitionne; et ses

discours sont lus de préférence à ceux des défenseurs du pouvoir établi ou de l'opinion dominante. Par là s'expliquent la vogue et le nombre des gazettes de l'opposition, et le grand désavantage des députés qui n'en sont pas. Les journalistes du gouvernement sont en général peu louangeurs, non parce qu'ils tiennent au ministère, mais parce qu'ils sont journalistes. Ils ne s'extasient pas devant un discours ami; ils ne se pâment point d'admiration devant un orateur qui leur prête le secours de son éloquence. Mais les feuilles de l'opposition ont intérêt à s'extasier. Ce n'est pas assez pour elles de déclarer que les ministres sont inhabiles ou infidèles, il faut démontrer à la France l'habileté, le savoir, la loyauté de ceux qui aspirent à le devenir; et les hyperboles, les superlatifs sont permis à ceux qui les poussent. Ces exagérations laudatives renferment d'ailleurs implicitement la satire du pouvoir; et il est toujours bon de médire même indirectement de quelqu'un pour soutenir l'attention de ses lecteurs. En disant que tel homme est un grand citoyen, un grand orateur, un grand publiciste, et qu'il ferait un grand ministre, on fait la critique de ceux qui le combattent. Certes, tout le monde ne croit pas à ces titres d'honneur que les journalistes prodiguent à leurs amis politiques; mais ceux même qui en doutent assistent comme curieux à l'ovation qu'on décerne à ces héros de la tribune. Ces triomphateurs, que peut renverser le lendemain un caprice du même journal, n'en sont pas plus heureux; ils soupirent sous l'arc de triomphe, et gémissent aux accords de la sérénade. S'ils sont de bonne foi dans leurs votes et dans leurs paroles, ils souffrent de la direction qu'a prise le gouvernement. Les malheurs de l'État, vrais ou faux, n'en tourmentent pas moins leurs insomnies. Ils tremblent pour leur pays, pour ses institutions, pour ses destinées. S'ils ne sont opposants que par intérêt, leur ambition trompée est comme un serpent qui leur ronge les entrailles; et, en définitive, il est difficile de dire quel est le plus malheureux, du député qui éprouve ce supplice de toutes les heures, ou de celui qui reçoit tous les matins un quolibet typographique pendant que la session dure, et qui, en rentrant dans ses foyers, trouve un charivari à sa porte.

Le député de l'opposition a les solliciteurs de moins; mais il est le patron de tous les mécontents, et il y a compensation. Cette dernière cour est même plus fatigante que l'autre. Le ministériel a quelquefois le plaisir de faire des heureux: il voit alors des fronts joyeux et sereins, des visages riants; il partage lui-même leur alégresse. Son adversaire n'a jamais autour de lui que des figures sombres et soucieuses, des physionomies d'alarmistes, parfois des mines de conspirateurs qu'il est obligé de calmer, et qu'il est tenté de prendre pour des espions déguisés. Les félicitations que reçoivent son courage et son éloquence sont toujours mêlées de plaintes, de doléances, de pronostics fâcheux, qui raniment sa verve et réchauffent sa colère, mais qui n'adoucissent point les chagrins dont il est dévoré.

En résumé, sur quelques bancs de la Chambre qu'on se place, le siège et le dossier ne sont point sans épines; et les deux positions, assez semblables dans leurs résultats, ne valent guère la peine de quitter ses affaires, de fuir les douceurs du foyer domestique, de négliger ses amis, de renoncer à ses plaisirs habituels. Ajoutons-y cette irritation constante qu'on puise dans les débats parlementaires, les haines qu'on s'attire, les émotions vives et pénibles qu'on éprouve sans relâche, la tension perpétuelle des nerfs, l'inflammation des artères, l'altération progressive et rapide de la santé. Comptons les nobles victimes de cette vie d'agitation, d'inquiétude, de vivacité, de dispute, et convenons qu'il faut une forte dose d'ambition ou de patriotisme pour se jeter dans ces embarras, dans ces ennuis, dans ces combats politiques, pour livrer sa vie à qui veut la troubler, son caractère à qui veut le noircir, ses sentiments, ses intentions même à qui veut les calomnier. Les ambitieux, et ils sont en petit nombre, en jugent autrement; mais quel est le but de leur ambition? le ministère? galère d'une autre espèce! Voyez ces huit forçats qui rament sur ses bancs; et portez-leur envie, si vous en avez le courage! Le plus rude châtiment qu'on puisse infliger à cette ambition, c'est de la satisfaire; et, s'il n'y avait pas de péril pour l'État, je voudrais qu'on y fît passer tous ceux qui le désirent. Ce serait une belle progression de culbutes;

et le spectacle en serait fort amusant si nous n'étions pas exposés à le payer trop cher. Hélas! les neuf dixièmes de la Chambre ne se consolent qu'à l'aspect affligeant des huit malheureux assis en face de la tribune: ils ont, à la vérité, un siège élastique, des chancelières pour l'hiver, et de beaux hôtels payés par l'État; mais ils n'y dorment pas plus à l'aise; et je ne leur sais pas d'autre consolation que de penser qu'il est peut-être un homme plus malheureux encore sur un siège brillant, surmonté d'un dais à crépines d'or, dans un palais où les chagrins et les tribulations entrent par toutes les fenêtres.

VIENNET.

LES GRISETTES A PARIS.

Autrefois on appelait *Grisette* la simple casaque d'étoffe *grise* que portaient les femmes du peuple. Bientôt la rhétorique s'en mêla. Les femmes furent appelées comme leur habit. C'était le contenant pour le contenu. Les grisettes ne se doutent guère que leur nom est une métonymie.

Mais voyez un peu ce que deviennent les étymologies et les grisettes! La grisette n'est pas même vêtue de gris. Sa robe est rose l'été, bleue l'hiver. L'été, c'est de la perkaline; l'hiver, du mérinos.

La grisette n'est plus exclusivement une femme dite du peuple. Il y a des grisettes qui sortent de bon lieu. Elles l'assurent du moins. Je ne sais à quoi cela tient, peut-être à la lecture des romans, mais d'habitude, si la grisette est née en province, elle a failli épouser le fils du sous-préfet de sa petite ville, le fils du maire de son village, quelquefois le maire lui-même. Si Paris fut son berceau, elle eut pour père un vieux capitaine en retraite; ses bans ont été publiés à la mairie du onzième arrondissement; son futur était sous-lieutenant ou auteur de mélodrames: le mariage a manqué par suite d'un *quiproquo*. En général, la grisette a eu des malheurs; malheurs de famille, mais le plus souvent malheurs d'amour. Toute grisette est nubile.

On reconnaît une grisette à sa démarche, au travail qui

l'occupe, à ses amours, à son âge, et enfin à sa mise. J'entends parler surtout de sa coiffure.

La grisette marche de l'orteil, se dandine sur ses hanches, rentre l'estomac, baisse les yeux, vacille légèrement de la tête, et, pour tacher de boue ses fins bas blancs, attend presque toujours le soir.

Elle travaille chez elle, loge en boutique ou va en ville. Elle est brunisseuse, brocheuse, plieuse de journaux, chamoiseuse, chamarreuse, blanchisseuse, gantière, passementière, teinturière, tapissière, mercière, bimbelotière, culottière, giletière, lingère, fleuriste; elle confectionne des casquettes, coud les coiffes de chapeau, colorie les pains à cacheter et les étiquettes du marchand d'eau de Cologne; brode en or, en argent, en soie, borde les chaussures, pique les bretelles, ébarbe ou natte les schalls, dévide le coton, l'arrondit en pelotes, découpe les rubans, façonne la cire ou la baleine en bouquets de fleurs, enchaîne les perles au tissu soyeux d'une bourse, polit l'argent, lustre les étoffes; elle manie l'aiguille, les ciseaux, le poinçon, la lime, le battoir, le gravoir, le pinceau, la pierre sanguine, et dans une foule de travaux obscurs que les gens du monde ne connaissent pas même de nom, la pauvre grisette use péniblement sa jeunesse à gagner trente sous par jour, **547** fr. **50** centimes par an. Avec laquelle somme de cinq cent quarante-sept francs dix sous, il lui faut payer, si, par fortune, elle est dans ses meubles:

Son loyer	**90** fr.	
Sa nourriture	**247**	**50** c.
Son entretien, y compris chandelles, charbon, falourdes, eau, pommades, intérêts du mont-de-piété, cirage	**400**	
Bière, coco et autres	**15**	
Spectacles	**00**	
Total des dépenses	**752** fr.	**50** c.
Recettes	**547**	**50**
Déficit	**205** fr.	**00** c.

Au cas probable où la grisette ne serait pas un modèle

d'ordre et d'économie, ce déficit peut s'élever au double et au triple de la somme de 205 fr.; mais heureusement pour elle, le déficit, quel qu'il soit, tombe à la charge de cet ami que j'appellerai l'ami de raison. C'est *le monsieur* qui paie les dettes. Elle l'estime à cause de son âge et de ses procédés. L'ami de raison a cinquante ans, et n'est pas jaloux. Il fut épicier, ou bien marchand de drap en gros.

Je dois signaler encore un autre payeur, qui n'est que le payeur de luxe: c'est l'ami des dimanches, le *jeune homme.* La grisette l'adore tout juste une fois par semaine. Ses fonctions qui se continuent parfois jusqu'au lundi matin, se résument en deux mots: procurer de l'agrément à la grisette. C'est lui qui mène dîner à la campagne, qui mène danser à la Chaumière ou au bal du Saumon; c'est lui qui régale du spectacle.

L'âge de l'ami des dimanches est de dix-huit à trente ans. Il est peintre en portraits ou en bâtiments, étudiant en droit, en médecine, en pharmacie, ou en musique; vaudevilliste honoraire ou figurant à *la Gaîté*; commis ou clerc; blond ou brun, préférablement brun; car la grisette est souvent blonde. Elle *adore* les contrastes.

Je ne sais si c'est par suite de cette adoration pour les contrastes que son troisième ami a la main, le pied et l'esprit lourds. Celui-là n'est autre chose que l'ami de cœur; disons mieux, c'est l'ami de tous les instants, excepté le dimanche et les heures de la semaine consacrées par la grisette aux visites de l'ami de raison. Du reste l'ami de cœur obtient le rare privilège de la reconduire à la sortie du magasin. Il est ouvrier comme elle, a peu de défauts, place quelque argent à la caisse d'épargnes et ne se permet pas la plus petite familiarité; quelquefois cependant le baiser d'adieu sur la joue; mais rien de plus. Il se confie aveuglément en elle, par cette raison qu'il l'accompagne, de temps à autre, le soir, jusqu'à sa porte. Et puis, le dimanche matin, elle lui dit avec un gros soupir: „Guguste, ne vous fâchez pas; il faut que j'aille encore passer la journée chez ma tante qui est malade.“ Notez que cette malheureuse tante se meurt tous les dimanches. Le pis, c'est

que la pauvre femme est condamnée à souffrir long-temps sans mourir. Sa prétendue nièce a besoin d'une éternelle agonie pour tromper Guguste.

Quoi qu'il en soit, la grisette aime sincèrement son Guguste, qu'elle ne trompe que par nécessité; car Guguste n'est ni assez riche pour payer le déficit, ni même assez riche et encore moins assez propre pour la conduire à la campagne, au bal et au spectacle. De ses trois amis, l'ami du cœur est celui à qui elle n'accorde pas les droits d'un amant: elle le garde pour mari.

La grisette a un âge fixe. C'est-à-dire qu'une grisette ne saurait avoir ni moins de seize ans, ni plus de trente. Avant seize ans, c'est une petite fille; après trente ans, c'est une femme. Le nom de grisette ne lui est applicable que dans l'intervalle qui sépare ces deux âges. La trentaine venue, celle qui fut quatorze ans grisette et quatorze ans traitée comme telle, dépossédée par le temps, tombe dans le rang commun des ouvrières. Alors qu'importe son pied lourdement appuyé sur l'orteil, ses hanches qui essaient de se dandiner encore. Qu'importent les fins souliers, les bas blancs, le tablier de soie, l'œil qui se baisse pour faire croire à la pudeur, l'estomac qui se creuse pour faire saillir les reins? Qu'importe qu'elle fatigue l'aiguille, le polissoir ou le pinceau; qu'elle enlumine les étiquettes du marchand de thé suisse, qu'elle fasse éclater l'améthyste empourprée ou qu'elle taille en triangle le gousset d'un col de chemise? Qu'importe même qu'elle veuille rester fille? Son règne est fini. Adieu la grisette!

Règle générale. Acception faite de l'âge et du métier voulus, toute personne du sexe féminin est grisette, qui porte un bonnet semaine et dimanche; qui porte un bonnet toute la semaine, sauf le hasard d'une noce ou d'un grand dimanche. Mais n'est pas grisette, qui ne porte bonnet ni semaine ni dimanche. A cette règle générale, je ne connais pas une exception.

Autre règle générale. Méfiez-vous de l'individualité des grisettes coiffées en foulard.

Ceci posé, vous dirai-je tout ce qu'il faut de soins, de

peines, de tribulations, pour plaire à une grisette, ou plutôt pour *faire une grisette;* et d'abord, entendons-nous sur ce mot, bizarre à coup sûr et de mauvais goût, mais pittoresque, animé, énergique, formulant une idée qui ne s'adapte guère qu'aux mœurs faciles, décousues, d'une certaine classe; expression originale et poétique, tirée d'un dictionnaire qui, pour n'être pas approuvé, certifié conforme, naturalisé par les quarante, n'en est ni moins varié, ni moins usité, ni moins français. *Faire une grisette*, comme les petits voleurs disent: *faire une montre;* les mauvais sujets, *faire un pouf;* les fils de famille, *faire cinq cents francs*, *faire mille francs*, c'est-à-dire dérober une montre, ne pas payer un billet de cinq cents francs, de mille francs!

Faire une grisette! c'est surprendre son cœur, se l'approprier, le voler, comme eût dit Trissotin! Il y a ellipse, vous le voyez, ellipse trois fois ingénieuse, et dont le mérite n'est pas à moi; il appartient tout entier à ce dialecte appelé *argot*, dont je voudrais vous dévoiler la mystérieuse origine et la piquante nomenclature; mais un sujet aussi important exige trop d'érudition et de recherches; nous lui consacrerons dans ce livre un article séparé.

Aussi bien je reviens à la grisette! Ce serait, dis-je, une folie que de vouloir suivre dans toutes leurs intrigues les jeunes gens riches ou pauvres, qui recherchent le bonheur *de faire une grisette.* Rien ne leur coûte, mensonges, argent, bouquets, coups d'œil, travestissements, lettres, langage muet à travers les vitres de la boutique, langage caressant du tête-à-tête, le soir, dans la rue, quand ont sonné huit heures. Bien souvent ils échouent.

Celui-là surtout, qui s'en va dans les théâtres du boulevart flâner aux grisettes, risque plus que tout autre de perdre son argent et ses soins. Il a pris un billet de loges parce qu'il veut explorer toutes les places, depuis le parterre jusqu'au cintre; parce qu'il veut lier conversation avec toutes les grisettes, depuis celle qui boit de la bière au paradis dans l'entr'acte, jusqu'à celle qui partage une orange avec les musiciens de l'or-

chestre. Mais c'est en vain qu'il essaie d'attaquer la passion à propos de l'ingénue qu'on enlève, de la décoration qui est neuve, de la scène terrible où le père noble poignarde son rival dans la personne de son fils; en vain qu'il veut faire tourner l'horreur du drame au profit de l'amour: la grisette demeure insensible; et si parfois elle sourit au compliment qu'il lui glisse tout bas sur la beauté de ses yeux ou sur la gracieuseté de sa taille, c'est par bienséance pure, et pour faire comprendre aux femmes ses voisines, que c'est bien à elle que ce compliment s'adresse. Du reste, elle rend froideurs pour fadeurs; insensibilité pour cajoleries; là, près d'elle, est sa mère ou sa tante, sa bonne amie ou son amant.

Quand la foule sort, il se précipite pour offrir son bras... Peine inutile! La grisette, ou jette un regard dédaigneux sur l'importun, ou, riant aux éclats, se prend à courir jusqu'à la rue du Temple; suivez-la si vous avez un cabriolet. La grisette aime les messieurs qui ont cabriolet; et, peut-être en faveur de votre cheval, en considération de votre groom, l'apercevrez-vous, sa chandelle à la main, penchant la tête aux lucarnes qui s'ouvrent sur les paliers de tous les étages, jusqu'au cinquième, où elle loge. Et puis c'est tout.

Il est sans exemple qu'on ait fait la conquête d'une grisette au théâtre. La raison en est si simple, que j'éprouve quelque pudeur à la dire. La grisette ne va jamais seule au spectacle.

La même raison s'oppose à ce qu'on fasse sa conquête dans la rue, alors qu'une autre grisette l'accompagne. Celle à qui vous adressez vos hommages vous trouve fort aimable sans-doute; mais l'autre, la délaissée, celle à qui vous ne dites mot à cause de son air maussade et laid, celle-là vous décourage du geste et de la voix; son glacial *passez votre chemin!* vous fige le sang au cœur, tandis que, hâtant le pas, elle entraîne la pauvre petite, dans l'oreille de qui elle murmure: „Ah! qu'il est ennuyant ce monsieur! Que c'est embêtant un homme! Fanny ne te retourne donc pas, je le dirai à ta mère!“

Que si vous les caressez toutes deux de vos louanges, ce sera pis encore, vous déplairez à toutes deux: vous aurez

offensé deux amours-propres; de toutes manières vous ne gagnerez rien à les suivre. Pour unique ressource, il ne vous reste plus qu'à trouver la grisette cheminant seule; et encore devez-vous, cette fois, compter sur d'interminables objections, soit qu'elle vous dise naïvement: „Je ne fais pas de connaissances dans la rue,“ ou plus naïvement encore: „Comment voulez-vous que je parle à un homme que je ne connais pas?— Mais on fait connaissance, mademoiselle — Ah! monsieur,... quelqu'un qu'on voit pour la première fois!“

C'était un soir de printemps, à l'heure où l'on rencontre sur les boulevarts le Paris des jours heureux avec ses femmes parfumées de jeunesse, ses cafés qui se promènent à dos d'homme, ses enfants étiolés qui se jouent parmi les jambes des promeneurs, sa longue file d'arbres, ses fleuristes, ses baladins, son haleine qui sent le renfermé, ses bouquets de jeunes filles et de lilas; c'était l'heure où la campagne est si belle à voir, où la fraîcheur des vallées est si douce à sentir. J'aurais voulu respirer l'air des champs.

Sur ce blanc et monotone grand chemin qu'on appelle les boulevarts, le piéton se fatigue sans ombre, et vainement il cherche un peu d'herbe pour s'asseoir. La verdure ne fleurit qu'au chapeau des femmes, l'ombre est factice, on se la fait à la main, sous un parasol.

Au spectacle de ces arbres grêles et poudreux, de ce pâle printemps de grande ville, de cette joie triste comme la joie d'un malade qui se chauffe au soleil de mai, par ordonnance du médecin, je quittai bien vite la poussière ardente des trottoirs pour me plonger dans l'ombre et dans la boue des rues: elles étaient silencieuses. Le silence, du moins, peut faire croire au printemps. Presque seul, dans la vaste rue Saint-Denis, je laissais vagabonder mes pensées à travers plaine, tantôt déchirant mon habit aux ronces, tantôt effeuillant avec mes doigts des marguerites blanches et rouges: j'étais à la campagne, tout près de mon village.

Par aventure, je posai le pied sur le pied d'un homme qui faisait sentinelle à l'entrée du passage du Caire.

— „Te voilà? — Et toi? — Fort bien, je te remercie. — Que fais-tu là? — Enchanté. — D'où sors-tu? — Je me promène."

Véritable reconnaissance de comédie, car nous nous embrassâmes. Eugène, lui dis-je, si je te dérange en quelque chose, ne t'en cache pas, je vais continuer mon chemin.

A la façon dont il me dit: „au contraire!" à la distraction de ses yeux qui semblaient guetter quelqu'un, j'imaginai que ce quelqu'un devait être *quelqu'une*, et je partis d'un fol éclat de joyeuseté. Les amoureux me font toujours rire. Cela me rappelle le temps où je leur ressemblais.

— „Franchement," me dit-il, „j'attends une petite fille charmante. — Franchement," lui répondis-je: „tu ne m'étonnes pas: toutes les petites qu'on attend sont charmantes. Mais fais-moi ta confidence jusqu'au bout: la petite fille est une grisette? — Qui a pu te dire? . . ."

Je tirai ma montre, et, lui montrant du doigt l'aiguille qui marquait huit heures moins cinq minutes: „Quand, à huit heures du soir, Eugène, un jeune homme guette ses amours dans la rue Saint-Denis, sois assuré que ces amours-là sont une grisette. Mais, ajoutai-je, rien ne presse encore, nous pouvons causer. Je t'engage ma parole que ta maîtresse ne passera point avant une bonne demi-heure au plus. — Ma maîtresse! Ah, mon cher, ne te figure pas qu'elle le soit! c'est un enfant, et sage! — Sage comme une grisette. Quel âge? — Dix-sept ans environ. — Blonde ou brune? — Blonde. — Toujours; et tu n'as rien obtenu? — Rien, pas même la faveur de la reconduire. Elle ne veut pas que je lui parle. — Diable! et tu l'aimes? — Beaucoup. — Il faut que je te donne cette femme. — Toi? — Moi. — Y penses-tu? — J'y pense à tel point, que si tu suis mes conseils, tu seras, avant huit ou quinze jours, l'heureux amant de ta grisette, pourvu, toutefois, que ce soit une véritable grisette, car, prends-y garde, il y en a de fausses. — Oh! mon ami, vraie grisette, je te jure; des yeux, une taille, une petite mine.... — Qui ne prouvent absolument rien. Quelle est sa mise? son état? ses mœurs?"

Il me conta que sa jeune fille, vêtue d'une robe d'indienne, et coiffée d'un bonnet de perkale, portait le tablier de soie noir, les souliers noirs, les bas blancs et le fichu rose, à 55 sous, prix fixe. De plus, me dit Eugène, elle est chamarreuse en boutique. C'est à travers les vitres que je l'ai connue. Il y a bientôt un mois de cela. Je passais une grande partie de mes journées dans les rues Saint-Martin et Saint-Denis, lorgnant aux fenêtres des rez-de-chaussée, et le soir, après huit heures, courant à toutes les jeunes filles que je rencontrais avec un petit panier sous les bras. Je m'adressais à toutes, j'étais repoussé par toutes. Bref, je commençais à me lasser d'un rôle aussi pénible, lorsque, par un bonheur inouï, je m'arrêtai devant une boutique... Tiens, celle que tu vois là-bas à côté du parfumeur. Une petite blonde, jolie comme un ange, était occupée à plier dans un .... — Je connais ton histoire. Elle t'a regardé, tu l'as regardée; elle est sortie, tu l'as suivie; et puis rien. — Pour le premier soir, oui. Mais, le lendemain je lui ai parlé. — Et que t'a-t-elle répondu? — Elle ne m'a pas répondu.

Le pauvre Eugène poussa un lamentable soupir. — „Où demeure-t-elle?“ lui demandai-je. — „Dans le faubourg Saint-Denis, la quatrième porte à droite; on entre par une allée. C'est tout ce que j'en sais. A sept heures du matin elle sort de sa maison, où elle retourne à deux heures précises. — Tous les jours? — Tous les jours. — Eh bien, mon cher, lui dis-je, tu as trouvé là, sans le savoir, un des types les plus nombreux et les plus intéressants de la grisette: celle qui a des parents, qui dîne chez ses parents, qui couche chez ses parents. Presque tout ce qu'elle gagne, elle le leur abandonne. — Chère petite!“ fit-il.

„Je vais te dire,“ continuai-je, „les mœurs de la jeune fille que tu courtises. Sur les dix francs que son travail peut lui rapporter par semaine, elle remet sept francs à sa famille qui lui donne, en échange, le logement et la nourriture. Son entretien reste à sa charge. — Quoi! ne lui laisse-t-on que trois francs par semaine pour fournir aux frais de sa toilette?—

Pas davantage. Mais tu comprends bien que, s'il vient à lui manquer un franc ou deux pour acheter une paire de bas ou une collerette, ses parents ne lui refusent jamais cette faible somme; car ils bénéficient sur les sept francs de chaque samedi. La loger n'augmente pas leur dépense: elle couche en famille, et, le jour, elle habite dehors. Quant à la nourriture, cela se réduit à si peu de chose que j'ai honte d'en parler. Le matin, avant qu'elle sorte, sa mère lui donne deux sous qu'elle consomme en un déjeûner fait en commun avec ses petites camarades de boutique. A deux heures, elle rentre dîner chez sa mère; repas indigeste où toute la maisonnée se repaît à bon compte de bœuf de halle et de salade. Les jours où la salade manque, le bœuf est mangé à la vinaigrette; et si la vinaigrette est absente, le plat de petit salé aux choux y supplée. Cette fois, la salade est tenue en réserve pour le repas de neuf heures, alors que la grisette a fini sa journée. La mère boit du vin et aussi le père, quand il s'en trouve un à la maison. Le père est un objet de luxe dans la parenté des grisettes. Beaucoup de pauvres familles s'en passent.

„Pour achever, je dois t'apprendre, par forme de compliment sur ton choix, que la grisette qui dîne, soupe et couche chez sa mère, est, de toutes les jeunes filles de son espèce, la moins relâchée dans ses mœurs. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit sage.“

Eugène, d'un coup qu'il me porta dans la poitrine, faillit me renverser, en agitant ses bras comme deux ailes pour s'enfuir. Sa grisette était alors à plus de vingt-cinq pas devant nous; elle touchait presque à la porte Saint-Denis. Le malheureux ne l'avait pas vue passer. Je compris la brusque précipitation de son départ.

Cependant à mesure qu'il se rapprochait d'elle, sa course devenait moins pétulante. Tout-à-coup il s'arrêta pour marcher. Elle venait de détourner la tête.

Je les vis tous deux un moment cheminer côte à côte. Il me sembla qu'Eugène n'osait lui adresser la parole. Après quelques minutes, il se plaça tout-à-fait derrière elle, la suivant

en silence, et la tête basse. Bientôt il arriva que, le roulement des voitures et le pas des promeneurs étouffant le bruit des pas d'Eugène, la grisette donna un léger coup d'œil par-dessus son épaule comme pour s'assurer si l'obstiné jeune homme était encore là. D'autres pourraient croire sur cet indice qu'Eugène était aimé. Bien fou qui s'y laisserait prendre! une femme peut aimer à être suivie, sans aimer qui la suit.

La grisette ne tarda point à disparaître derrière la porte de son allée, cependant qu'Eugène, ravi en extase, restait béant sur le seuil de cette porte étroite par où s'était envolé son bonheur. Je le rappelai au monde.

— „Eugène,“ lui dis-je, „ne serais-tu ni amoureux ni timide que tu perdrais encore bien des jours avant de plaire à ta grisette. Mais j'ai pitié de ton inexpérience. Écoute-moi; quel est ton but? Lui parler d'abord? — Sans-doute. — Lui parler sans qu'elle se fâche? — Certainement. — L'amener tout doucement à accepter ton bras? — Oh, que je serais heureux!— La reconduire de son magasin chez elle? — Cher ami! — Eh bien! pour cela faire, il faut un prétexte. — Tu as raison. Si je lui écrivais? — Quelle sottise! elle ne sait pas lire. — Tu crois? — J'en suis sûr. — Un cadeau peut-être, une paire de boucles d'oreilles, quelque chose de... — Elle se méfierait de tes intentions et tout serait perdu. — Que faire enfin? — Trancher du Richelieu et du Rochester; user d'intrigue. — Veux-tu donc que je l'enlève? — On n'enlève plus personne, même les grisettes. De la ruse, je te dis. — Mais comment? lui faire parler par une femme? — Belle ressource! — Lui envoyer des billets de spectacle, lui proposer une partie de campagne, la conduire au bal, me déguiser, la faire arrêter par la police, lui faire arriver des malheurs? explique-toi! qu'est-ce? quel biais dois-je prendre? Je suis prêt à tout, parle donc! que faire? — Rien de tout ce que tu imagines. Je ne connais qu'un moyen pour *faire une grisette*, un seul qui soit presque infaillible. — Et ce moyen, c'est? . . . — C'est, lui dis-je, d'acheter un parapluie?“

Il me regarda tout stupéfait. — „Parles-tu sérieusement? —

Très-sérieusement. — Acheter un parapluie pour elle? — Non, un parapluie pour toi, Eugène. "

Il me regarda plus stupéfait encore. — „Allons, tu te moques! s'écria-t-il. Quel rapport peut avoir un parapluie avec une grisette? — Si nous étions en hiver, repris-je, je ne te donnerais pas ce conseil. Mais par le beau temps qu'il fait, un parapluie est de toute nécessité. Achète un parapluie. — Dans le printemps, quand l'air est pur et le soleil magnifique? — Tout juste, dans le printemps, quand l'air est pur et le soleil magnifique. A quoi te servirait un parapluie par les temps de pluie?"

Il me traita d'homme ridicule, paradoxal et fou; après quoi je pus le convaincre. Il m'embrassa tout joyeux, m'appela son ami, son sauveur, et courut bien vite acheter un parapluie. Jamais le ciel n'avait été si pur.

— „Tu as bien compris?" lui dis-je. „Un parapluie pour une seule personne? — Oui, oui, me cria-t-il de loin, le plus étroit de tous les parapluies possibles! . . . Adieu! Compte sur mon éternelle reconnaissance."

Je l'abandonnai à son heureux sort.

Il n'est pas impossible qu'au mois de mai dernier, dans les alentours de la rue Saint-Denis, vous ayez vu un grand jeune homme, en bottes de castor et en pantalon blanc, se promener huit jours de suite, un parapluie neuf à la main. Il n'est pas impossible non plus que vous ayez ri au visage de ce fashionable dont le parapluie, toujours prêt à s'ouvrir, semblait défier une ondée absente. Pauvre Eugène! avec quelle ardeur il appelait l'orage!

Je lui avais expressément défendu de se montrer à sa grisette avant l'instant propice. L'instant propice, c'était l'averse; une grande averse à huit heures précises du soir.

Eugène pouvait attendre un mois, peut-être même deux. Cette pensée troublait son bonheur. Qui sait, se disait-il, quand il plaira au ciel de pleuvoir! Et puis elle, pour m'oublier, pour en aimer un autre, attendra-t-elle l'orage?

Par hasard, à une semaine de là, vers les sept heures et

demie, le ciel se chargea de gros nuages noirs. A huit heures moins un quart, quelques larges gouttes d'eau tombèrent; à huit heures, c'était une pluie superbe.

Qui pourrait dire la joie d'Eugène! Ses bottes de castor qui suaient l'eau par gouttière; son large pantalon blanc collé sur ses cuisses; son chapeau ruisselant, tout cela faisait d'Eugène l'homme le plus mouillé et le plus heureux de la terre.

Sa seule crainte, c'était que l'orage ne cessât tout-à-coup, ou bien que la jeune fille ne voulût pas quitter son magasin par un aussi mauvais temps. Mais l'ouvrage fini, l'heure du départ venue, on regarde bien un moment à travers les vitres; on hésite, on se dit: *Attendons!* Puis le ciel semble s'éclaircir, l'averse est moins forte, on pense que le trajet est court, on retrousse sa robe, et l'on part.

La voilà qui, de la pointe du pied, sautille sur les pavés luisants; ses mains s'abritent sous le tablier, son mouchoir flotte sur son bonnet, et elle penche sa tête sur sa poitrine, de peur de laisser mouiller son visage.

La pluie redouble. Eugène accourt. — „Si mademoiselle voulait profiter!... — Je vous remercie, monsieur, je demeure à l'entrée du faubourg.“

Elle a dit ce peu de mots sans lever la tête.

Eugène, qui la côtoie, prend bien garde d'envoyer quelque flaquée d'eau dans les bas de la grisette. Tout serait perdu, je le lui ai dit. Il avance le bras pour la couvrir de son parapluie, cependant qu'il a soin de marcher avec précaution et à distance. — „Mais, mademoiselle, le temps est si affreux, que vous ne pouvez vous refuser....“

Elle le regarde et le reconnaît. Un léger sourire effleure ses lèvres. Elle laisse Eugène la protéger contre l'averse. — „Il est vrai,“ dit-elle après un moment de silence, „que dans cette saison on ne se précautionne pas. Si c'était l'hiver, j'aurais un parapluie...

— Et moi, je n'aurais pas le bonheur de pouvoir vous être utile, dit Eugène. Je suis bien content que ce ne soit pas l'hiver.

— Mon Dieu, monsieur, vous vous gênez pour moi! Comme vous voilà mouillé!

— Mon parapluie est si étroit," murmure Eugène.

— „Un parapluie d'une seule personne?" réplique la grisette.

— „Oui, mademoiselle.

— Apparemment que monsieur n'est pas encore en ménage?

— Pas encore," soupire Eugène.

— „J'ai deviné cela rien qu'à la grandeur de votre parapluie," dit-elle en souriant.

Eugène me donna mentalement une bénédiction. Oh! pensa-t-il, qu'il y a de choses dans un parapluie!

L'averse ne discontinuait pas. Eugène faisait pitié à voir. La grisette lui jeta un doux regard.

— „Mais, monsieur, vraiment j'abuse de votre complaisance, c'est vous qui recevez toute l'eau.

— Mon parapluie est si étroit!" dit encore Eugène.

— „Il n'est pourtant pas juste que vous vous fassiez mouiller pour une personne que vous ne connaissez pas.

— Que je ne connais pas, mademoiselle!"

Ici, la voix d'Eugène s'affaiblit tremblante en un accent d'amour que la jeune fille n'entendit pas sans émotion.

— „Encore si votre parapluie était plus large," dit-elle quelques secondes après, „vous pourriez vous mettre à couvert!

— Il faudrait pour cela que vous consentissiez à me faire un peu de place dessous," ajouta-t-il d'un ton de voix suppliant.

Et lisant la réponse de la grisette dans le sourire de ses yeux, il s'abrita près d'elle. — „Je vais vous gêner," dit Eugène. „Nous ne tiendrons jamais deux là-dessous... Tenez, voilà votre robe déjà toute mouillée d'un côté!

— Mais comment faire?" demanda la pauvre grisette.

— „Si j'osais vous prier de me donner le bras... nous occuperions moins de place. Je vous en supplie, acceptez, dit Eugène, ou je vous abandonne le parapluie. J'aime mieux être mouillé seul.

Bientôt elle passa son bras sous le bras humide du jeune homme. A-peine si elle sentit l'eau qui en découlait. Sa tête rêvait d'amour. Eugène était déjà son amant par la pensée. Eugène avait *fait* la grisette.

Un matin Eugène entra chez moi. Sa figure était triste.— „Croirais-tu," me dit-il, „que Joséphine m'a trompé? — Comment! est-ce possible? — Elle n'a pas toujours été vertueuse! — En vérité! — Avant de me connaître, elle avait connu *un petit école polytechnique.*"

Je ne pus m'empêcher de rire — „Elle ne t'a pas fait d'autre aveu?" lui demandai-je. — „Elle m'a dit encore qu'à l'âge de quinze ans... — Un ouvrier, n'est-ce pas? — Tu le sais donc? — Je m'en doute. Le premier qu'elle aima fut nécessairement un garçon de son âge et de son rang. Quant à nous autres, mon ami, quelque diligence que nous fassions, nous arrivons trop tard. Il y a toujours un premier venu qui ne peut être ni *un petit école polytechnique* ni toi. — Mais enfin, pourquoi n'arrive-t-on jamais qu'après la faute faite? — Parce que la faute est toujours faite avant qu'on arrive. — Je ne te demande pas des plaisanteries, mais des raisons. — Des raisons? Je t'en ai donné une excellente: la sympathie de l'âge et du rang. Les premières amours d'une fille du peuple ne sauraient prendre pour confident un jeune homme qui n'ait pas une veste de gros drap et des mains rudes. — A t'entendre, il n'existerait pas une seule grisette sage? — Pardon, il y en a de sages, mais après la première faute. Alors la grisette vertueuse est celle qui n'a qu'un amant.

— Ah!" me dit-il avec un gros soupir, „si tu m'avais averti de l'inconvénient de l'ouvrier, si tu m'avais expliqué la théorie du premier venu, je ne me serais pas donné tant de mal pour plaire à cette grisette."

J'admirai la démoralisation du siècle dans cet Eugène, honnête homme parmi les plus honnêtes gens, et que je voyais là, se désolant, parce qu'il nétait pas le premier de tous qui eût jeté dans l'égout du libertinage le cœur d'une naïve et pauvre fille du peuple.

Le lendemain, Eugène désenchanté brûla son parapluie.

Ernest DESPREZ.

UNE AUDIENCE DE JUSTICE DE PAIX.

Qui est-ce qui n'a pas rencontré un voisin chicaneur, un débiteur qui ne paie pas, un agent d'affaires fripon, un honnête contrefacteur qui demande un brevet pour l'invention d'autrui, ou au moins un ami qui croit qu'il entre dans le droit de l'amitié d'emprunter pour ne pas rendre? Tout le monde a passé par ces tribulations nécessaires de la vie sociale; tout le monde comparaît volontairement ou de force devant son juge de paix; par conséquent, tout le monde sait ce que c'est qu'une audience de justice de paix. Malheureusement il n'est presque personne qui n'en sorte sans dire: La justice est une belle chose, mais bien ennuyeuse! même ceux qui ont gagné leur procès avec dépens.

Il y a donc à parier que mon lecteur a essuyé comme un autre une audience de justice de paix: car tout honnête, tout pacifique qu'il soit, il n'a pu échapper aux voisins, aux débiteurs, aux agents d'affaires, aux inventeurs si nombreux aujourd'hui, comme chacun sait, aux amis enfin. Il a vu la solennité subalterne du tribunal de son quartier, composé d'un juge, qui interroge, écoute, se résume les débats, entre en délibération avec lui-même, et prononce la sentence en arbitre souverain.

Mais sans-doute mon lecteur, en attendant son tour, aura maudit vingt fois ou la chicane de celui qui le force à perdre

son temps dans un aussi cruel ennui, ou son bon droit, si, dans l'ignorance des formes de la justice, il a eu la sottise d'attaquer lui-même et de vouloir gagner un procès. Il aura pesté contre l'huissier, le greffier et le juge de paix, sans respect pour la magistrature qui est tout entière en abrégé devant lui. Il se sera levé vingt fois pour demander à l'huissier qui appelle les causes d'une voix criarde, et en estropiant le nom des plaideurs, si son tour ne va pas venir enfin. Il aura compté d'un œil impatient les citations entassées dans la main de l'huissier, et qui doivent passer avant la sienne. Il aura mesuré sur l'intervalle des feuilles toutes les minutes d'ennui qui lui restent encore à essuyer. Aussi que n'est-il le protégé de monsieur l'huissier? Car il y a des tours de faveur même dans le sanctuaire de la justice: et même avant le jugement, on fait des passe-droits. Je vous le répète: que ne connaissez-vous l'huissier de votre justice de paix? c'est une connaissance fort utile, parfois même fort agréable. Je sais des huissiers qui ont plus d'esprit que des notaires. Que n'êtes-vous ou son propriétaire, ou son principal-locataire, ou son voisin, ou son client, ou au moins son frère d'armes dans la garde nationale? Les huissiers ont des sentiments aujourd'hui. Il passerait trente citations pour arriver à la vôtre, et vous procurer le plaisir de perdre votre procès une heure plus tôt. L'auditoire, ennemi des privilèges, aurait beau murmurer de cette fraude amicale; les plaideurs auraient beau réclamer et crier *à la queue!* comme le public de l'Opéra ou des Français, qui attend à la porte son billet pour admirer mademoiselle Mars ou mademoiselle Taglioni, vous seriez appelé, entendu, jugé, condamné avant tous les autres, et cela par la protection de l'huissier. Mais si vous ne le connaissez pas, il vous répond sèchement: Attendez votre tour; et votre tour ne vient pas. Vous bâillez, vous jurez, vous trépignez, vous causez même avec un voisin plus insipide que l'attente, vous vous ennuyez mortellement, souvent vous n'êtes pas assis, pour vous ennuyer au moins commodément; vous vous agitez dans une salle étroite, environnée d'une atmosphère cholérique, en attendant votre sentence. Car, si

vous vous en allez, vous encourez l'amende, et vous êtes tenu de mourir d'ennui et d'obtenir justice sous peine de payer dix francs. Ainsi vous voyez qu'il est bon de connaître un huissier pour faire expédier au moins son procès, si l'on ne connaît pas le juge pour le gagner.

Cependant j'ai assisté, l'autre jour, à une audience de justice de paix. Je n'étais pas assigné, et je n'avais assigné personne. Vous me demanderez ce que j'allais faire en pareil lieu. Une pluie qui me surprit m'y avait fait chercher un asile, comme on se réfugie en hiver au cours de MM. tels, où l'on est sûr de trouver de quoi s'asseoir, et un poêle bien échauffé. N'ayant pas de procès, il ne m'importait guère de connaître l'huissier, le greffier ni le juge. Ce que je voulais, c'était un abri, je l'avais; je parvins même à m'emparer d'une place où je m'assis; et n'eût été le voisinage d'un auditeur dont le parapluie vint goutte à goutte me rapporter toute l'eau que j'avais évitée, je me serais trouvé fort à mon aise. Heureusement pour moi qu'il avait un procès. On l'appela, et je fus délivré de son parapluie et de sa conversation qui devenait presque aussi incommode; car il me plaidait son affaire par anticipation. Je voyais à l'orage qui continuait que je serais forcé de l'entendre devant le juge. C'était assez d'une fois; mais vous savez qu'il est aussi difficile d'empêcher un plaideur d'expliquer son affaire, que d'empêcher les trois ou quatre Trissotins qui restent en ce monde de nous réciter leurs vers, et de nous parler de leur gloire, véritable fléau des lecteurs, des journaux, des salons, et souvent de l'Académie.

Mon voisin était un peintre en portraits; c'était un de ces artistes dont le talent à prix fixe garantit la ressemblance pour 25 francs, et en donne pour gage tous les portraits fort ressemblants de personnes inconnues qui sont affichées au coin de tous les passages de Paris, leur musée perpétuel. Il me dit qu'il avait une nombreuse clientèle de figures qui suffisait à son existence. Les leçons qu'il donnait en ville ou chez lui, passage de la Marmite, n° 12, au sixième au-dessus de l'entresol, fournissaient abondamment à ses menus plaisirs. Il était

de plus décorateur-adjoint du Cirque Olympique et des Funambules. C'était son titre honorifique. Il me cita, pour preuve de son talent, deux ou trois des derniers tableaux du *Bœuf enragé*. Je confessai que j'avais vu cet ouvrage, mais que, vers la fin, mes yeux n'étaient plus en état d'admirer la beauté des décorations. Il termina sa biographie en me donnant son adresse qui est un long prospectus de son génie, et en m'invitant à me faire peindre.

Le procès qu'il avait à soutenir intéressait l'honneur de son pinceau. Les beaux-arts plaident aujourd'hui. Ils ont été si long-temps dupes, qu'ils se sont aguerris et se défendent. Boileau lui-même les autorise à réclamer le prix de leur travail. C'est peut-être le seul de ses préceptes que l'on n'ait pas attaqué. Tous les arts le pratiquent fidèlement, et se sont corrigés du défaut de négliger leurs affaires pour la gloire. On les raille, on les critique de s'arrêter à de tels soins, mais on les paie. Cela vaut mieux que d'obtenir une élégie pour sa mort à l'hôpital. Les beaux-arts font vivre libraires, marchands d'estampes, éditeurs de musique, directeurs de spectacles, et amusent le public; il faut que ces messieurs paient les beaux-arts avec l'argent du public. Tel était l'exorde de mon peintre; et il me semble fort éloquent et très-raisonnable.

Après ce préambule, il aborda, comme on dit aujourd'hui, le fond du procès. Sa parole avait de l'aisance et de la vivacité. D'ailleurs il pleuvait toujours; j'écoutai.

Il avait pour élève une jeune veuve de 35 ans présente à l'audience, vêtue d'une simple robe de toile que rehaussait mal un mauvais cachemire, vieux présent de noces, qui n'était plus qu'un tissu de reprises perdues; elles formaient tout le schall. La jeune veuve, malgré ses 35 ans, était plus fraîche que sa toilette; son teint avait encore de l'éclat, ses cheveux d'un beau noir, arrangés à *la Malibran*, accompagnaient heureusement son visage et cachaient les rides naissantes de son front. Mais ses yeux avaient perdu la vivacité qui devait être autrefois leur seul mérite. Sa taille était lourde et sans grâce. Avec les avantages qui lui restaient, on concevait qu'elle prétendît plaire

encore; mais on ne concevait pas qu'elle pût plaire, en effet, à un jeune homme surtout, et mon peintre n'avait pas 30 ans. Car c'était un procès d'amour que M. le juge de paix avait à juger sous une question de droit.

La belle veuve, en prenant des leçons du jeune peintre, comptait le séduire: elle l'engageait par mille agaceries, par mille serments de veuvage éternel, que la coquetterie des femmes de son état sait si bien employer. Son maître, tout artiste qu'il est, ne s'enflamma point, ne s'aperçut même pas du manège. Il venait à l'heure de la leçon, la donnait très-consciencieusement, interrompait, sans les comprendre, les digressions sentimentales de son élève, finissait juste avec l'heure sonnante, prenait son cachet, et s'en allait. La dame, piquée au jeu, voulut triompher de ce cœur farouche: il était si attentif à diriger le pinceau de son élève, il avait l'œil si malhonnêtement attaché sur le modèle, qu'il la regardait à-peine; il n'avait jamais fait attention à elle. Il faut le forcer de voir ces charmes auxquels il préfère une vieille tête de Romain, de David, et un matelot de Gudin: elle lui demandera de la peindre elle-même; il faudra bien qu'il la regarde; et le succès est certain.

Notre peintre y consent volontiers, et commence le jour même. Cet empressement est d'un bon augure. Mais, devant son modèle, il observe, il ne soupire pas. Il peint les lis et les roses de ses joues, sans en dire un mot; il ne trouve à ses beaux cheveux d'autre mérite que d'être bien sous le pinceau. Il fait ce portrait comme une copie de tête d'étude; il travaille, et n'est pas épris de son ouvrage. Cette application froide, cette insensibilité d'imagination inquiètent de plus en plus la malheureuse veuve: mais, enfin, l'amour espère toujours; et elle espéra jusqu'au dernier coup de pinceau. Le portrait achevé, il le donne, ne dit rien, et sort comme après une leçon.

La pauvre veuve fut cruellement blessée de tant d'indifférence et de froideur: mais elle aimait, comme on aime à son âge, avec dépit. Puisqu'il ne comprend rien, il faut s'expliquer clairement. D'ailleurs, peut-être n'ose-t-il pas parler. Son silence est un excès de discrétion. Les bienséances n'empêchent

pas la pitié, et son embarras la mérite. Est-il défendu aux femmes de faire des déclarations? Il y en a dans les romans d'aujourd'hui, dans lés comédies de Marivaux, dans les vaudevilles de M. Scribe, où règne assurément le meilleur ton. Pourquoi ne préviendrait-elle pas ce jeune homme sans expérience, d'une extrême timidité, qui craint peut-être de l'offenser en lui disant ce qu'elle veut savoir? Elle soulagera son cœur novice d'un aveu qui lui pèse. Elle lui avouera ses sentiments, et l'autorisera à s'expliquer enfin.

Un mois s'était écoulé depuis que le portrait était fini. Notre peintre arrive chez la veuve un jour qu'il ne lui donnait pas de leçon. A sa vue, la dame se trouble; c'es assurément un aveu qu'il vient faire; il l'aime. Elle est heureuse, enfin. Elle va lui répondre avant qu'il ait parlé, quand le peintre lui dit avec une politesse parfaite: Madame, il y a aujourd'hui un mois que je vous ai remis votre portrait; mon usage est de ne presser personne; mais il faut de l'ordre à défaut de richesse. Je vous prie de me le payer! On sent quel coup affreux ces paroles portèrent dans le cœur de la veuve. Elle n'avait pas encore oublié les attaques de nerfs; elle en eut une, et s'évanouit. Elle semblait mourante, ne laissant échapper, par intervalles, que ces mots: Vous payer! vous payer! Puis elle retombait dans un profond abattement.

Le peintre n'était pas sensible, mais il était humain; il s'empressa de donner des sels, des odeurs à la dame qui revint à elle. Notre jeune homme, qui ne comprenait pas plus le sens d'un évanouissement de femme, que les coquetteries et les demandes de portrait, attribua l'attaque de nerfs à son indiscrète réclamation: aussitôt que la belle veuve fut remise, il s'excusa de lui avoir demandé trop promptement le prix de son portrait. Il ne pensait pas qu'une créance de 25 francs pût la gêner, ni surtout la faire trouver mal; et il lui protesta qu'il était prêt à lui accorder un délai raisonnable, et qu'il serait désespéré de lui causer la moindre émotion.

On devine comment ces excuses furent accueillies par la veuve; elle faillit s'évanouir une seconde fois. Mais elle aima

mieux parler. Elle n'y pouvait plus tenir; son dépit, son amour, son orgueil humilié éclatèrent dans des invectives dignes des plus éloquentes femmes abandonnées qu'on ait vues dans un poème épique ou une tragédie en cinq actes. Ces mots terribles: Vous payer! revenaient à chaque nouveau développement d'injures, et produisaient un effet comparable aux plus belles diatribes de Didon ou d'Hermione.

Notre peintre restait confondu; il ne concevait rien à cette déclaration d'amour exprimée en injures et avec l'accent de la fureur. Il reconnut qu'il avait eu affaire à une folle; mais la folie n'empêche pas de payer ses dettes; et, quand sa colère et sa poitrine furent épuisées, il répondit à la belle veuve avec la politesse la plus impertinente, qu'il n'aurait jamais osé venir demander son cœur auquel il n'avait aucun droit; mais qu'il réclamait seulement les 25 fr. qui lui étaient légitimement dus. La dame le traita de fat et d'insolent, et déclara qu'elle ne le paierait pas. Le peintre répliqua qu'il entendait être payé même des jolies femmes, et sortit pour aller chez l'huissier, au lieu d'aller chez le notaire comme l'espérait la pauvre Didon. De là, sommation, citation, comparution devant le juge de paix, et plaidoyers assaisonnés, suivant l'usage, de personnalités, de scandale, et d'injures.

Quand l'artiste eut fini d'exposer ses droits au magistrat, la veuve s'avança vers le tribunal, et leva modestement son voile vert. Aussitôt le juge de paix ouvrit les deux branches de son binocle, sans-doute pour lire la vérité dans les traits de l'intéressante plaideuse; et le greffier essaya les verres de ses lunettes bleues. Mais bientôt le greffier reposa ses lunettes sur son front, et le juge de paix replia son binocle; ce qui parut d'un mauvais augure pour la cause de la belle veuve. Après un salut, elle prit la parole, et, comme elle avait le sentiment des convenances et de la dignité du sexe, elle déclara d'abord faux et calomnieux tous les faits que je viens d'extraire de l'oraison du peintre. Elle prétendit qu'il lui avait demandé la permission de faire son portrait, et le lui avait galamment donné. Puis, par un retour soudain, il était venu réclamer le

prix d'un cadeau; elle devait le refuser. C'était spontanément, et, dit-elle tout bas en minaudant, par amour de l'art qu'il avait copié mes traits; je ne lui devais rien. D'ailleurs le portrait ne vaut pas les 25 francs; regardez-le, monsieur le juge, et regardez-moi; me ressemble-t-il le moins du monde? Ce n'est pas mon portrait. Une femme ne doit pas parler de ses charmes, mais comparez ces yeux éraillés et morts avec les miens; cette figure pâle et fanée avec la mienne. Ce n'est pas moi. Faut-il que je paie le portrait d'une vieille duègne de l'imagination de monsieur? Qu'il aille l'offrir au modèle. On ne lésinera pas sans-doute sur le prix d'un si beau chef-d'œuvre. Quant à moi, je suis prête à le rendre; le voici; j'en fais, comme on dit je crois, une offre réelle; je dépose entre les mains de M. le greffier cette belle figure. Je ne la connais pas. Je ne l'ai pas commandée. Monsieur me l'a donnée, je l'ai acceptée par politesse pour ne pas blesser son amour-propre. Il me suscite un méchant procès; je lui rends son cadeau. Mais le payer! jamais. Il est bien heureux que je ne sois pas coquette! Si je l'étais, il n'en serait pas quitte avec un pareil portrait pour deux cents francs de dommages-intérêts. Ce ne serait pas trop, je pense, estimer l'honneur de sa figure. Mais je suis généreuse, voilà le portrait. Un juge est le protecteur de la veuve J'attends justice et réparation.

Ce discours fit une vive impression sur l'auditoire. Les sensations furent diverses; deux partis étaient déjà formés. Les femmes trouvaient la harangue pleine d'éloquence et de vérité. Le peintre était un fripon, un calomniateur, un monstre, enfin. Les autres spectateurs prenaient sa défense et n'épargnaient pas les épithètes de vieille coquette et de folle à l'éloquente veuve. Ce procès avait fait naître vingt disputes au moins aussi vives que celle des parties elles-mêmes.

L'huissier imposait silence à chaque instant aux disputeurs qui dissertaient de plus belle sur le fait et le droit, et même sur la sentence qui allait être rendue.

Le juge de paix, après avoir entendu ces deux plaidoyers, suivis de répliques et de dupliques, déclara la religion du tribunal suffisamment éclairée, et se mit à délibérer.

J'étais à côté d'un habitué de tribunaux, qui connaît tous les magistrats inférieurs et supérieurs de la capitale, depuis le juge municipal qui connaît des portes ouvertes à heure indue, des pluies nocturnes tombant des fenêtres sur l'honnête passant, des refus de balayer malgré le choléra et la police, et autres menus délits, jusqu'à monsieur le garde des sceaux, qu'il a entendu plaider autrefois dans les grandes causes politiques de la restauration. C'est un honnête rentier de la rue Saint-Claude, qui vit d'audiences, sans être ni avoir jamais été juge ou avocat. Il n'est pas abonné à la Gazette des Tribunaux; à quoi bon? il la sait la veille. Il va de la police correctionnelle à la cour d'assises, et ne néglige même pas la justice de paix qui a aussi ses causes célèbres. Il sent à une lieue de loin un procès intéressant, ridicule, ou scandaleux. Il a des intelligences avec tous les huissiers; aussi a-t-il sa place réservée dans toutes les cours, dans tous les tribunaux. On le voit à la porte des audiences avant tout le monde; et il en sort le dernier. Il veut connaître non-seulement l'arrêt, mais les secrets de la chambre du conseil, et tous les commérages de la justice. Il vous dira les noms de la majorité ou de la minorité, ou s'il y a eu partage. La justice n'a pas de huis-clos pour lui. Mon savant habitué me dit, avec l'assurance d'un esprit infaillible, d'un ton de magistrat souverain: Elle sera condamnée avec dépens. — Comment prévoyez-vous si nettement la sentence? — J'en suis sûr, je connais monsieur le greffier. Il n'a jamais aimé les femmes, parce que, dit-on, les femmes ne l'ont jamais aimé. Il ne manquera pas l'occasion de s'en venger sur la belle veuve. — Mais c'est, je pense, monsieur le juge de paix qui juge, et non pas monsieur le greffier. — Vous ne connaissez donc pas monsieur le juge de paix? — Je n'ai pas cet honneur. — Monsieur le juge de paix est un ancien avoué de la création... des avoués, d'avant le code, enfin. Il n'a pas fait son droit, et ne l'a pas étudié depuis; ses lumières personnelles n'y suppléeraient guère, car, entre nous, c'est un esprit fort borné. Il est incapable de juger, et plus encore, de rédiger un jugement. Il a recours, pour l'un et l'autre, à

monsieur le greffier. Ah! c'est là un homme capable. Il était commis greffier en 1791, sous l'illustre Henrion de Pansey, alors simple juge de paix, élu à la naissance de l'institution par les citoyens de Paris. On savait choisir alors! Vous pensez que monsieur le greffier a profité sous un pareil maître. C'est lui à qui ce grand magistrat a confié le soin de corriger en second les épreuves de son traité *de la Compétence des juges de paix!* Il y a relevé trois fautes de copie! J'en ai vu la preuve. Monsieur le greffier sait donc à fond la jurisprudence de sa juridiction. Il se rappelle toutes les causes, toutes les sentences depuis 1791. Il décide, d'après cela, sans peine. Sa justice est de la mémoire: et l'autorité est sa loi. Voilà pourquoi il est l'oracle de son juge de paix qui ne rend de sentence que d'après son avis.

En effet, je m'aperçus que la délibération du juge de paix se passait en signes qu'il adressait au greffier, et auxquels celui-ci répondait d'un air impératif. J'observai sa pantomime; elle condamnait la pauvre dame sur tous les chefs. Et bientôt après cette consultation muette, le juge de paix traduisit ces gestes par un jugement de condamnation très-laconique et très-mal prononcé, qui obligeait la belle veuve à payer le prix de sa figure avec dépens.

Un grand tumulte éclate aussitôt dans l'auditoire qui s'était passionné pour les plaideurs. La moitié de l'assemblée cassa par ses protestations et ses murmures l'arrêt de la justice: on pense bien que la belle veuve n'oublia pas le droit du plaideur condamné, et qu'elle maudit tout haut son juge étourdi de tout ce vacarme, et qui ne pouvait rétablir le silence. Mais monsieur le greffier frappa sur son bureau avec un couteau de buis, et tout rentra dans l'ordre. La belle veuve, en sortant, lança un regard terrible au jeune peintre, et jeta de rage son portrait par terre; et nul galant ne vint, en le ramassant, la consoler de la perte de son procès. Le jeune homme, joyeux et calme, me salua en passant, et me rappela qu'il demeurait passage de la Marmite, nº 12.

Mon voisin, l'habitué d'audiences, me dit d'un air de satis-

faction: Vous voyez que je ne me trompe pas; mais ce sera la dernière cause aujourd'hui. — Le temps de l'audience n'est pas écoulé. — Monsieur le greffier est d'un déjeûner-dînatoire. — Pour cela la justice sera remise à huit jours? — Vous voyez bien qu'il a un habit noir tout neuf, sous sa robe qu'il vient d'acheter aussi. Son ancienne datait de l'entrée de Louis XVIII à Paris, en 1814, et avait eu l'honneur de balayer la poussière du grand escalier des Tuileries, le jour de la présentation des juges de paix à sa majesté d'Hartwell. — Pourquoi cette dépense et ce luxe nouveau? — Il a fait ces emplettes sur les produits du choléra. — Quel rapport peut avoir le choléra avec un habit neuf et une robe de juge? — Le choléra a beaucoup donné dans l'arrondissement; il y a eu par conséquent beaucoup de scellés. Le régistre du greffier pourrait servir de contrôle aux bulletins sanitaires. Notre greffier a eu la meilleure part dans la mortalité. L'épidémie lui a bien rapporté vingt mille francs; elle lui sert à compléter la dot de sa fille, dont le mariage est fixé, et à remonter sa garde-robe qui faisait honte aux justiciables de l'arrondissement. Vous voyez que le choléra a quelques bons effets: il dote les filles et relève la dignité de la justice. — Je vous soupçonnerais d'être médecin. — Je ne suis même pas apothicaire; mais j'observe, et j'ai lu qu'il n'y avait pas, dans la nature, de mal sans un bien. Voilà tout.

Pendant cette conversation, l'huissier avait appelé plusieurs causes qui, en effet, avaient été remises par le juge de paix qui, poliment, ne voulait pas retarder le dîner de son greffier. Parmi les affaires dont l'huissier disait seulement l'objet principal, il s'en trouva deux qui excitèrent la gaîté et l'intérêt de l'auditoire.

Dans la première, il s'agissait de la propriété d'un épagneul que deux femmes se disputaient. On s'attendait à un jugement égal à celui de Salomon, ou au moins à une scène des *Plaideurs*. Mais, sans ordonner la comparution de l'animal en litige, le juge de paix confia l'examen et la difficulté de l'épreuve à monsieur le directeur de l'hôtel-dieu des animaux

domestiques, rue de Clichy, dont l'expérience fut acceptée pour arbitre. La majesté de l'audience fut sauvée, mais l'auditoire, qui ne s'en soucie guère, fut cruellement *désappointé*.

L'autre affaire était une question de brevet d'invention. Deux chapeliers prétendaient chacun à l'honneur exclusif de la grande invention des chapeaux imperméables. La question était grave, et l'intérêt universel, si l'on considère l'usage de l'objet disputé. Les plaideurs produisaient deux brevets bien en forme pour la même invention. Ils étaient assistés, l'un d'un avocat en robe, qui ne croyait pas déroger en plaidant devant la justice de paix pour une si belle cause, l'autre d'un clerc d'avoué, en frac, aux cheveux bouclés et à la longue barbe; mon voisin me dit qu'il était à la fois praticien et auteur dramatique; qu'il avait composé seul un mimodrame pour Franconi, et que, même, il faisait en ce moment un quart de vaudeville. C'était tout ensemble l'espoir de la basoche et de la littérature.

Les plaidoyers étaient préparés; les parties voulaient être jugées. Mais le greffier qui n'aimait pas les procès et surtout les avocats quand il avait faim, représenta aux parties qu'il valait mieux partager les profits de l'invention, que de se les disputer en payant des frais, des dommages-intérêts et des amendes. Son allocution fit réfléchir les deux inventeurs qui se concilièrent malgré leurs avocats: ils prièrent tout bas le greffier d'accepter le lendemain, comme pièce au procès, un chapeau neuf imperméable, qui seul manquait à la restauration de sa garde-robe. Par cet arrangement le juge de paix n'eut la peine ni d'entendre plaider, ni de juger. Les plaideurs gardèrent tous deux leur brevet et leur argent, et le greffier fut honnêtement dédommagé de l'expédition du jugement qu'il perdait pour un dîner.

Toutes les autres causes furent ajournées en masse, malgré les cris des plaideurs; et, sur un signe du greffier, le juge de paix leva l'audience. Aussitôt le greffier prit furtivement son chapeau caché sous le bureau, ôta sa robe avec toute la prestesse d'un changement à vue, et disparut pour aller chez

Grignon. Mon voisin retourna dans sa rue Saint-Claude, après avoir salué l'huissier avec une familiarité tout amicale.

La pluie avait cessé. Je repris ma route sans regretter le temps perdu; et je conseille à ceux qui sont surpris par le même accident, d'entrer, comme moi, dans une audience de justice de paix. L'auditoire seul est curieux: c'est une galerie de caricatures où Charlet et Philippon n'auraient qu'à copier. Enfin, les affaires peuvent être, comme on voit, aussi plaisantes que les figures; et ce passe-temps vaut bien quelquefois une séance de la Chambre des députés, et même telle soirée de nos théâtres à grands mélodrames ou à petits vaudevilles. Si l'on s'ennuie, du moins on ne paie pas,

Et cela fait toujours passer une heure ou deux.

ALPHONSE-FRANÇOIS.

LA PLACE.....

Ibam fortè vià sacrà.
HORACE.

Comment l'appeler? Entre tous ses noms, elle est sans nom, comme ce piédestal est sans statue, cet arc de triomphe sans dédicace et sans héros, ce temple sans Dieu! Entre tous ses noms, lequel accepter?—Celui de Louis XV? On le répudie, et certes je n'y tiens pas: il n'était bon qu'à expliquer que la monarchie eût péri là, relevée de ses scandales par le martyre, et lavant ses souillures au plus pur de son sang. — Celui de la Révolution? On l'exhume en effet: serait-ce que la Révolution fût toute entière dans ce sang versé sur le pavé où nous sommes, et que ce soit son titre de gloire d'y avoir battu monnaie par la main des bourreaux! — Celui de la Concorde, enfin? Ah! point de dérision dans un tel lieu.... La Concorde! Admirez le spectacle qui nous entoure. Voyez si notre France peut s'accorder dans un sentiment, dans une volonté, dans une consécration. Pourquoi, de tous côtés, ces ruines? ruines d'hier, ruines de monuments qui semblent détruits sans être encore achevés! Pourquoi tous ces amas de pierres qui gisent épars à leur pied? Que veulent dire tous ces échafaudages noircis, que chaque gouvernement qui passe a soin de grandir d'un étage, pour déplacer l'assise que le précédent a péniblement élevée? C'est l'image des quarante ans qui viennent de s'écouler. C'est

notre histoire empreinte dans nos travaux suspendus, dans nos créations changeantes. Sur cette place fatale, il n'y a eu de stable que les échafauds. Eux, ils sont restés debout, quinze mois durant.

D'abord, ce fut la statue équestre de Louis XV. On imagina de l'appuyer sur quatre vertus pliées en cariatides, et affaissées comme les esclaves ou les vaincus antiques. Au fait, elles devaient fléchir sous le fardeau de tant de vices et de déportements. Long-temps, le monument terminé sembla redouter la lumière. Un voile pudique le cachait à tous les yeux. Louis XVI, à la longue, le fit inaugurer. C'était la victime rendant gloire à celui pour qui elle devait payer. Mais l'image profanatrice n'eut pas un long règne. Le monarque qui, en corrompant, jusqu'à la moelle des os, la monarchie de France, n'avait eu qu'une sollicitude, c'est qu'elle vécût autant que lui, ne pouvait pas attendre que ses honneurs vécussent plus qu'elle. A Louis XV succéda, par une mystérieuse justice, la liberté; la liberté d'alors, la liberté au bonnet de Phrygie et à la hache d'airain, la liberté qui promena la mort sur tous les rangs comme Louis XV y avait promené la honte, cette liberté démagogique, ministre terrible de toutes les vindictes du ciel. L'image funeste domina l'échafaud dressé contre son piédestal: c'était la divinité brillant sur l'autel. A la fin, l'autel sanglant tomba. Vint cet homme, né aux flancs de la Révolution pour haïr, combattre, et enchaîner sa mère. Il renversa la liberté, sans qu'on puisse dire s'il détestait davantage les excès qu'elle avait consacrés, ou bien son nom et ses droits. A la place de l'idole abattue, il annonça je ne sais quelle colonne, dont les Parisiens admirèrent un vain simulacre, mais que l'on ne construisit jamais. Plus tard, la Restauration décréta un monument réservé au même sort. Elle n'en a fait que les devis, les commandes, les fondations, cette enceinte de planches, l'ornement fidèle de toutes nos places publiques, le linceul dont nous semblons, par prévoyance, vêtir toutes nos créations. De loin, vous voyez surgir le piédestal désert, qui étale sur ses parois de marbre le nom de la charte écrit au charbon, et porte sur son socle blanc

un drapeau tricolore. C'était bien la peine que Charles X, le lendemain de l'expédition d'Espagne, à la tête des grands corps de l'état, au milieu de toutes les pompes de la religion et de la victoire, vînt poser la première pierre d'un monument expiatoire aux mânes du roi martyr! Ces pompes, ce vœu, ce roi et sa monarchie, tout a disparu. A la place, il y a le drapeau tricolore. Mieux avisés aujourd'hui, nous ne paraissons pas avoir encore de parti pris pour remplacer Louis XV, ou Louis XVI, ou la Liberté. Ces pierres d'attente, ces planches, ces blocs à demi taillés, une ruine enfin, tout cela a des chances de durer.

L'instabilité de ce lieu s'est étendue à tous les édifices dont l'aspect le décore. Les regards ne peuvent nulle part se réfugier sur quelque chose d'achevé. Devant nous, se déploie le vieux manoir des rois, seul immuable, parce qu'il n'est point de notre âge. Les Tuileries forment la limite du Paris antique et du Paris moderne, des anciennes mœurs et des nouvelles, la limite de deux mondes. Caravansérail fidèle de la puissance, tous les gouvernements y ont trouvé tour-à-tour l'hospitalité, la Convention, l'Empire, la royauté ancienne, la nouvelle, sans que ces murailles noires de siècles prissent l'empreinte des révolutions qu'elles ont abritées. La trace d'un boulet de juillet 1830, profondément marquée sur une des colonnes, a rendu des réparations nécessaires. Il fallait que le palais séculaire gardât une cicatrice de nos combats.

A notre droite, le Palais des Députés est en construction. C'est au sein de la demeure des Condés que la tribune s'élève. La Révolution bâtit sur une première pierre que M. de La Bourdonnaie a posée. Là, une monarchie a été abattue, une autre élevée. La vieille salle a pris ce moment pour s'écrouler. Le quai et tous ses abords sont chargés de décombres; et l'Hôpital, d'Aguesseau, Montesquieu, que nous avons vus, il y a quelques années, inaugurés sur les degrés, montrent déjà un front vert de vétusté, comme si, pour des sages même de pierre, des années telles que les nôtres pesaient du poids des siècles!

Plus loin, l'arc triomphal de l'Étoile sait-il encore quels

triomphes il sera chargé de raconter à l'avenir? D'abord, c'était Wagram; depuis, ce fut le Trocadéro. Aujourd'hui, à la place de la gloire, c'est la statistique qu'il est question de consacrer. Un rapport, que j'ai vu au Moniteur, parle de charger le monument colossal des statues de nos quatre-vingts chefs-lieux. Ce sera une leçon de géographie bien chère à donner à nos enfants. Jusqu'ici les arcs de triomphe servaient à l'histoire, mère féconde des grands préceptes et des grands services. A la vérité, les derniers mots n'en sont pas dits. Toutes ces Cybèles monotones, qu'on projette, se transformeront, j'espère, en guerriers ou en législateurs illustres. Le marbre a dû, de nos jours, se plier à changer souvent de vocation et de destinée. Qui pourrait dire quels Mutius Scévola, quels Horatius Coclès de pierre ou d'airain sont devenus ensuite des Césars, qui, se convertissant dans leur âge mûr, se disposaient à édifier nos églises, changés en saints et en apôtres, quand la révolution de 1830 a ouvert, devant leur ambition ranimée, des carrières nouvelles!

Voyez à gauche la Magdeleine! D'abord, ce sont les architectes qui tournent et retournent ses fondations. Ensuite, ce sont les gouvernants. Dévots un jour à la religion, un autre à la victoire, tantôt à des fictions, tantôt à des souvenirs, ils n'ont pas su donner à une simple église plus d'assiette qu'à nos lois. Aujourd'hui, le tour du temple de la gloire est revenu. Vaine et ambitieuse folie! On ne refait pas Rome et la Grèce après deux mille ans. L'Olympe antique fut une création heureuse, parce que c'était un effort de l'humanité pour arriver jusqu'au trône de la Providence, et qu'on peuplait l'univers de ce Dieu qu'on ignorait. Nous, c'est pour le bannir de l'univers et suppléer à ce vide immense, que nous inventons des allégories sans enthousiasme, des fictions sans foi, des apothéoses sans magie. Mais on ne fait pas de la mythologie avec des décrets de l'Empire. On n'en ferait même pas avec ses trophées. Notre temple de la gloire, s'il s'achevait, resterait désert. Il n'aurait ni un peuple, ni des pontifes, ni des dieux.

La place immense, d'où la vue s'étend sur toutes ces cons-

tructions, témoignages à la fois de la grandeur et de la fragilité de nos desseins, pourrait être la plus magnifique perspective de l'univers. Son aire est si vaste, ses proportions si régulières et si nobles! Ajoutez ce jardin royal de Lenôtre, ces Champs-Élysées dignes de leur nom, ce fleuve aux détours superbes, ces ponts élégants, ces palais rapprochés, ces dômes lointains! Où trouver ailleurs plus de splendeur et de beautés? Mais non: cette place délabrée, avec les bornes à demi enterrées et oisives qui l'obstruent, les échafaudages qui l'environnent, celui qui la coupe et la domine, frapperaient de tristesse le passant même qui ne saurait pas que chaque pavé qu'il foule peut lui raconter la chute d'un roi, d'une reine, de princesses révérées, de femmes brillantes, de jeunes filles mariées à l'échafaud, de capitaines, de citoyens illustres, de toute l'élite d'un grand peuple. Et comment l'ignorer? Il y a sur ce sol extraordinaire, je ne sais quel sceau de tous nos malheurs. L'été, un soleil ardent vous dévore: c'est le désert; c'est une vue de Thèbes ou de Palmyre. Pour qui le désert ne s'est-il pas peuplé mille fois de toutes les victimes qui y furent moissonnées par la faux impitoyable? L'hiver, la brise règne sans obstacle; on marche au milieu de la tempête. Comment ne pas se souvenir de ces autres tempêtes qui ont consommé tant de destructions? Pour mon compte, jamais je n'ai traversé le théâtre de ces affreuses scènes, sans assister de nouveau au drame horrible que pourtant je n'ai pas connu, qui a précédé de plusieurs années mon berceau, mais qui pèse sur mon ame de Français et sur ma raison, comme si nous avions tous notre part de tous ces parricides, ou bien qu'en me vouant à la discussion des intérêts de mon pays, j'eusse contracté plus qu'un autre citoyen l'obligation de défendre la liberté française contre toutes les difficultés et tous les périls amassés sur elle par ces coupables, par ces affreux débuts. Là, elle a laissé à son passage comme une traînée de sang vive, ineffaçable, qui saisit en quelque sorte à la fois l'œil et la pensée. Là, s'est accomplie la plus effroyable et la plus longue hécatombe humaine dont se soit flétrie l'histoire des nations civilisées, exemple terrible des voies où se précipite un peuple qui se méprend à

ce grand nom de liberté, et en poursuit l'image dans les révolutions, la république, la puissance populaire, au lieu de la chercher dans les progrès du temps, l'ordre et les lois. Là, une démocratie victorieuse, incapable par cela même de lutter contre ses passions déchaînées, incapable de se pacifier, de se régir elle-même, et poussée dès-lors à prendre les têtes pour avoir les patrimoines, a précipité ses flots sur ses flots, noyant dans l'abîme, comme une vaine épave, la société ancienne tout entière, et confondant avec elle, dans un même naufrage et une ruine commune, les promoteurs, les chefs, les amis, les soutiens de la révolution même. Là, nos pères ont vu la magistrature antique, le parlement en corps, les Molé, les d'Espréménil, les Gilbert des Voisins, les Hocquart, les Pasquier à sa tête, disparaître tout entiers dans ce lit de justice de la démagogie. Là, l'administration, la finance, le clergé, la noblesse, sont venus, par charretées de soixantaines, apporter leur contingent de mort. Là sont inscrits en lettres de sang tous les grands noms de la France, les Montmorency, les Villeroy, les Béthune, les Mirepoix, les Noailles, les Beauvilliers, les Créquy, les Tonnerre, les Crussol, les Broglie, les Thiars, les Boufflers, les Talaru, les Soyecourt, les d'Estaing, les Saint-Priest, que sais-je? toute cette élite de l'ancienne monarchie, dont assurément le long empire n'avait pas été sans reproche, qui avait mêlé bien des désordres à bien des travaux, à bien des progrès, à bien des conquêtes, mais qui, marquant dans l'histoire du monde par beaucoup de corruption, y marquera par encore plus de gloire. Là, le tiers-état eut aussi sa dette de sang à payer: tout ce qui se distinguait de la multitude par la richesse ou le mérite fut livré là aux Procustes populaires. Qui ne sait quelle foule de banquiers, de jurisconsultes, de notaires, d'écrivains se pressent sur les listes des proscrits immolés là? Les lettres et les sciences demandent à ce pavé muet Chénier, Roucher, Linguet, Thouret, Lavoisier, divisés de leur vivant, réunis par la mort. La vertu ou le talent ont été frappés là sur les Malesherbes et les Vergniaux, sur les Lachalotais et les Gensonné, sur les Magon-Labalue et les Brissot. La victoire ne fut pas plus respectée que

l'éloquence et la vertu. Là, l'armée vit périr ses chefs des rangs divers: Custine et Houchard, Westermann et Biron, Dillon et Ronsin, Lamorlière et Beauharnais, La Valette et Luckner, arrachés aux combats pour donner leur vie sur ce champ de bataille où il n'y a qu'une chance, la mort; qu'un adversaire, le bourreau! Là, Charlotte Corday expia son crime héroïque, madame Élisabeth ses royales, ses angéliques vertus, la malheureuse Dubarry ses joies et ses honneurs infâmes. Là, toute la cour, les duchesses du Châtelet, de Grammont, d'Ayen, les maréchales de Biron, de Noailles, de Lévy, se rencontrèrent avec la jeune Camille Desmoulins, avec la veuve d'Hébert, avec la femme forte de la république, avec madame Roland, dans ce pêle-mêle de l'échafaud. Là, périt le roi. Le roi paya pour toutes ces illustrations, ces croyances, ces traditions du passé dont il était le représentant auguste, et sa patrie a payé de quarante ans de misères l'holocauste parjure. Le vieux pacte social sur la foi duquel un peuple a long-temps vécu, ne se déchire pas, sans que le sol ne tremble jusques aux fondements.

Peut-être y eut-il un attentat plus grand encore. Un roi en définitive, c'est un homme. Quand il naît, il sait qu'il pourra mourir de la main des hommes. Le fer des combats peut l'atteindre. Le haine et la révolte ont mille chemins battus pour arriver à sa vie. Dans le jeu des destinées humaines, il met ses jours sur la carte où le sort a mis un royaume. Mais des femmes! Mais la reine! Mais Marie-Antoinette, cette princesse, arrivée au sein de la France parmi tant d'hommages, entourée d'abord de tant d'amour, faite pour régner par la magie de la grâce et de la beauté, plus que par la majesté du rang suprême! Et sur cette terre de chevalerie et d'honneur, elle ne trouve, au lieu de la brillante et douce hospitalité du trône, que des calomnies, des insultes, des périls renaissants, enfin des fers, un cachot, puis la mort; la mort affreuse, la mort des criminels, la mort sur le tombereau infâme, la mort là, en face du palais des rois, l'œil sur la demeure auguste où elle a régné, où ses enfants ont grandi pour régner à leur tour, lieux remplis long-temps des enchantements de la puissance, des illusions de la

jeunesse, de ces grandes promesses de la France, de qui l'adoption semblait être le bonheur et la gloire! Tout a disparu. Le talisman est brisé. Il reste des murailles muettes, une populace furibonde, et un échafaud. Qui dira tout ce qui s'est passé dans cette ame et si haute et si tendre! Quels flots de mépris s'en épanchèrent sur ce peuple insensé qui appelle tout cela de la liberté, qui plie sous d'ignobles tyrans, et se console d'avoir pour maître le bourreau, parce que les plus illustres têtes sont courbées sous le niveau de fer! Enfin le tombereau s'est arrêté. Marie-Antoinette jette un dernier regard autour d'elle. Là le trône; ici.... Reine, c'est le trône encore. Vous êtes plus grande que vos assassins. Montez les degrés avec votre majesté calme et fière. Eux, ils n'auraient pas votre courage; eux, ils trembleront devant Dieu, ils rougiront devant les hommes! Ah, sans-doute, à ce moment suprême, une espérance lui est apparue tout-à-coup, non plus l'espérance divine qui la soutenait jusque-là, mais l'espérance de la terre. — Un bras vengeur va se faire voir! du sein de la foule, un cri va se lever! De tous ces hommes qui l'admiraient naguère, qui étaient à ses pieds, qui auraient mis l'orgueil et la félicité de leur vie dans un de ses sourires, quelqu'un va s'élancer! — Où donc sont-ils tous? Quoi! dans notre France, pas un homme ne sera mort pour la reine, pour Marie-Antoinette, pour la plus noble des femmes et la plus belle! Pas un! tout fait silence. Je me trompe: voilà un cri.... Un cri de joie et de triomphe.... Elle n'est plus! Malheureux peuple! elle sera vengée, et avec elle ces milliers de têtes innocentes tombées là sous ta rage désastreuse. Dans quelques jours, reviens contempler un nouveau sacrifice, celui de la Gironde, menée là presque tout entière, la Gironde, coupable d'avoir voulu comme toi la république que nos mœurs repoussent, et d'avoir voulu avec toi le régicide, contre lequel sa conscience criait. Plus tard, ce sera la Montagne même que tu verras apporter ici son tronc déchiré; tu regarderas avec stupeur la Convention faisant justice d'elle-même, se décimant pour complaire aux clubs, envoyant là par coupes réglées des bandes de ses législateurs homicides, un jour, les Anacharsis-Clootz et les

Chabot, un autre les Chaumette et les Danton, jusqu'à ce qu'enfin les monstres qui ont servi d'instrument à la Providence pour châtier tous ces monstres, poussés par une force inconnue, viennent à leur tour porter là leur tête condamnée, et que les survivants de Robespierre, les Couthon, les Saint-Just, les Henriot, ferment eux-mêmes la longue procession de leurs victimes! Mais, peuple infortuné, tes tyrans tombent et non pas la tyrannie. Tu passeras de servitude en servitude; et, à cette même place, quelque jour, un autre spectacle t'attend. Là, toujours là, s'élèvera un autel autour duquel viendront, à la tête de leurs bandes victorieuses, tous les rois de l'Europe conjurée, bénir Dieu de t'avoir vaincu et de t'avoir châtié. Ce sera la messe de la fédération des rois, et il se trouvera encore dans ton sein des voix promptes à célébrer la victoire de l'étranger. Les monarques, dont le bras vengeur aura brisé les aigles, démembré l'empire, dévasté ses trophées, s'entendront remercier tout haut par des voix françaises, les voix de politiques lauréats d'alors, lauréats d'aujourd'hui, de leur *patriotisme européen*. Après la servitude, Dieu nous envoie la honte. Et tout cela se tient dans les conseils de la justice qui régit les choses humaines. La démagogie et ses crimes nécessaires nous ont poussés, comme un troupeau épouvanté de lui-même, sous la verge du despotisme; le despotisme, contraint, pour se faire suivre, de nous mener de triomphe en triomphe jusques aux bouts du monde, soulève le reflux de toutes les nations comme de tous les rois, tombe écrasé sous le flot terrible, et nous laisse en proie à la conquête.

Ainsi, la révolution revient trouver les fourches caudines à son berceau. C'est ici même qu'elle avait commencé son cours; ici, au Pont-Tournant, que s'étaient allumés les foudres du 14 juillet; et voilà son char ramené par la fortune irritée au point de départ! Ici, à la voix d'un peuple en démence, la Raison célébra ses rites en même temps que la Terreur ses sacrifices. Et, au même lieu, le même peuple verra cette religion de ses pères qu'il avait bafouée, cette royauté qu'il avait proscrite, déployer victorieusement leurs pompes expiatoires, et inaugurer des monuments vengeurs!

Sans-doute, la Restauration eût fait mieux de ne pas se rappeler l'histoire de ce lieu solennel, et celle de nos emportements. Elle eût mieux fait de ne pas vouloir des satisfactions de marbre et d'airain. Elle avait tort de se heurter à ces souvenirs, de toucher à nos plaies, de remuer nos crimes qui s'élevaient entre elle et nous!

Mais j'ai toujours admiré que l'opposition, quand elle réclamait contre cette pensée, le fît, disait-elle, dans l'intérêt des fêtes populaires qui pouvaient en être gênées.... Des fêtes! que nos orateurs et nos publicistes eussent le courage de vouloir ici des fêtes, de craindre pour les joies du peuple l'aspect d'une commémoration de deuil et de regret, je ne puis le comprendre. Avec ou sans marbre funèbre, il est des souvenirs qui pèsent éternellement sur la mémoire des nations, que le temps n'altère pas, que l'immoral oubli ne peut atteindre. Il y a du vrai dans tous ces miracles que le peuple rapporte de marques de sang restées éternellement attachées au pavé où le fer trancha de grandes vies. Il est des victimes dont le sang ne s'efface jamais.

Les Romains appelèrent *voie sacrée*, la rue où l'affreuse Tullie poussa son char sacrilège sur le cadavre de Servius, immolé comme Louis sous les murs de son palais.

Ipse, sub Æsquiliis, ubi erat sua regia, cæsus,
Concidit durâ sanguinolentus humo.

Après plus de deux mille ans ce nom et ce souvenir imposants vivent encore. Quoiqu'il n'y ait point de statues pour parler aux passants du parricide antique, l'habitant de Rome et le voyageur disent toujours: C'est ici. Une sorte d'horreur religieuse a consacré, durant le cours de vingt-trois siècles, la dalle où tomba le roi législateur! Et pourtant une seule main l'avait frappé, et il tomba seul. Ce n'est point seul que Louis trouva ici les horreurs d'un assassinat juridique. Il n'est pas une famille française qui n'ait participé à ce tribut de sang. Toutes les illustrations de son temps lui ont fait cortège. C'est au milieu d'une cour, au milieu d'un peuple de victimes, qu'il s'est avancé, comme un roi qui mène au combat ses sujets, vers l'échafaud insatiable. La nation tout entière, par la patience dont elle fit preuve,

sembla complice de ses meurtriers. Il put demander à Dieu que son sang ne retombât point sur la France, et il le demanda en vain. Ah! ayons aussi notre voie sacrée. Craignons d'affaiblir par nos jeux et nos transports populaires l'utile majesté de tant de souvenirs solennels. Craignons d'insulter à tant de mânes amoncelés. Un peuple libre qui danserait sur de tels sépulcres, serait capable d'en creuser de nouveaux.

Je sais que toutes les puissances qui ont régné sur la France de nos quarante années sont venues déployer sur ce vaste et mouvant théâtre leurs pompes éclatantes, les trophées, les alégresses du temps. Mais je sais aussi que c'étaient des alégresses, des triomphes, des grandeurs, qui devaient vivre un jour. A quoi ont servi ces fausses joies du peuple aux gouvernements qui les ont invoquées? Le bonnet rouge, l'aigle impériale, le drapeau blanc lui-même ont rallié ici tour-à-tour l'ivresse populaire. Ici, l'art des Ruggieri a été prodigué pour honorer toutes nos commotions civiles, et elles portaient des fruits aussi durables que ces bouquets et ces girandoles de lumières sitôt effacées. Ici, nous avons célébré toutes les victoires de la grande armée, et, en définitive, à quoi ont-elles abouti? Ici nos pères ont entendu la voix de Robespierre proclamant l'Être suprême à la tête de la Convention; et l'Être suprême n'a pas duré. Au fait, la Convention déposait contre lui. Ici, la république nous convia à toutes ses parades grecques et romaines; et la république nous fait horreur! Ici, le même peuple qui avait vu tomber tant de têtes illustres et sacrées, se pressa pour applaudir le dauphin de France, reparaissant heureux et fier à la tête des phalanges françaises qui avaient couru de la Bidassoa dans Cadix pour renverser la révolution espagnole, l'émule timorée de la nôtre. C'était la première fois qu'un Bourbon passait sur cet emplacement de funeste mémoire. Le roi, les princes, la fille de Louis XVI, s'étaient toujours détournés jusqu'alors, par les quais voisins, pour ne pas mettre la roue de leur voiture où avait passé la charrette impie. A dater de cette entrée triomphale, leur scrupule fut levé; apparemment ils pensèrent que la victoire lavait tout, que la puissance qui donne l'avenir couvrait le passé. Et l'avenir s'est évanoui: le passé seul est resté.

Il me souvient que, bien jeune, je ne comprenais déjà point des fêtes sur ce sol extraordinaire qui semble trembler toujours. Aujourd'hui encore, je suis près quelquefois de m'étonner qu'il n'y ait point une sorte de superstition publique qui attache l'idée de la fatalité à toutes les joies dont cette place est le théâtre. Elle avait vu les pompes du mariage de l'auguste Antoinette. Qui ne se rappelle ce qu'elles furent, quelles scènes d'épouvante et de mort les désolèrent, ici même, à l'entrée de la rue Royale, comme des avertissements et des présages? Certes, jamais présages ne furent si effroyablement véridiques. Ce n'était pas assez que le jeune et royal couple dût revenir bientôt à ce même lieu, pour y achever son rapide pélerinage à travers toutes les grandeurs et toutes les infortunes de la terre. La couche royale n'a point laissé d'héritiers. L'orphelin du Temple est mort de sa captivité, de son deuil, de ses souffrances, de son étoile qui l'avait fait naître pour le trône de France. Sa sœur, l'Antigone des temps modernes, a vécu, parce qu'il y avait un malheur plus grand que celui de mourir à quinze ans dans les fers: c'était de vivre, de vivre pour amasser les misères sur les misères, pour voir sans-cesse se relever et choir le trône, pour retomber toujours, comme par un poids fatal, sur la dure couche de l'exil.

Cette place a vu d'autres fêtes et un autre hyménée, dont nous nous souvenons tous. Celui-là fut brillant; nul augure sinistre ne l'attrista. Qui oubliera ces miracles de la magnificence impériale, ce luxe de lumières, de fanfares, d'or, de rois, ces armes resplendissantes, cette ivresse populaire, tout ce mouvement, toute cette attente de la France qui voyait se fixer enfin ses destinées flottantes, et s'éloigner pour jamais, par cette résurrection de la monarchie absolue et nobiliaire de Louis XIV, le monstre de l'anarchie, désormais l'épouvantail universel des esprits? De quel œil elle contemplait le cortège superbe, tous ces princes, les chefs de dix nations, tous ces guerriers, les vainqueurs du monde, enfin la nièce de Marie-Antoinette, la jeune impératrice et son époux fortuné, le géant, le demi-dieu, l'*Empereur!* Le soleil obéissant éclairait la scène de tous ses

feux. Que de gloire rayonnait autour de ce char d'hyménée! Quels destins semblaient y devoir éclore! La Victoire prodigue avait multiplié les titres de la légitimité impériale, et cependant Napoléon, non content de ses cinquante batailles rangées, donnait à sa race un autre appui, celui des souvenirs, une autre majesté, celle des siècles. Une fille des Césars était assise à ses côtés, et par-là il nous semblait tout-à-fait roi. Les ames émues admiraient cette alliance de tout ce qui est prédestiné à régner sur les hommes. Comment l'avenir n'eût-il pas semblé conquis à ce fils de la fortune qui avait conquis jusqu'au passé?

En effet, rappelez-vous ce jour où le canon, tonnant sur nos cités, annonça que l'Empire avait un héritier. Quel retentissement ces bruits solennels eurent d'un bout de la France à l'autre! Le royaliste pensa que Dieu avait apparemment prononcé sur la race capétienne, et qu'une quatrième dynastie était, sans retour, établie sur la France. Les républicains... j'oublie qu'il n'y en avait plus. Ils étaient comtes et ducs. L'illustre enfant naquit en ayant au front une couronne. Il fut donné pour roi à la seconde ville de l'Empire: la seconde ville de l'Empire, c'était Rome!... Et, à l'heure où j'écris, il meurt comme l'orphelin du Temple. Il meurt aussi de sa fortune, de son exil au milieu de grandeurs étrangères, de sa prison impériale, de ce supplice d'une existence fausse et déshéritée; jeune arbrisseau qui a grandi, étouffé, captif, obligé de se replier sur sui-même, et qui dépérit, s'épuise, meurt faute d'air pour s'élever vers le ciel, et ombrager la terre d'un front immense. Toute la grandeur de Napoléon n'a servi au colosse qu'à tomber deux fois du trône au lieu d'une: en 1814, devant les victoires de l'Europe unie; en 1815, devant une motion de M. de Lafayette. Le drame de cette grande vie s'achève à Schœnbrunn. Son fils s'éteint dans ce palais d'où furent datés les bulletins de ses batailles. Car où serait-il mort, sans que ce fût sur un des théâtres de toute cette gloire qui a rempli le monde? Ainsi finit une magnifique et douloureuse épopée. Ces troncs immenses ne laissent pas après eux de rejetons. Pauvre jeune homme, que le monde berça à vos premiers jours, et qui tombez, à vingt ans, oppressé sous

le poids du monde conjuré! votre mort révèle les tourments ignorés de votre ame, cette captivité intérieure plus dure que l'autre, cette impatience d'un joug vainement brillanté, ce sentiment d'un destin détruit, ce rayon de gloire égaré sur votre front et dans votre cœur, flamme terrible qui éclaire ou dévore, qui féconde ou qui tue. Dans cette cour amie, mais étrangère, vous regrettiez, sans le dire, un trône, une patrie, une histoire. Mais là même, la France ne vous a pas manqué tout entière. C'était le soleil d'Austerlitz qui brillait sur vous.

De ces ruines de dynasties et d'hommes, revenons à nos ruines de pierre et de marbre, à ce champ de bataille de nos dissensions civiles, à cette arène de nos emportements et de nos illusions, à ces monuments incomplets ou dévastés, dont on peut dire comme le poète:

Cœptæ haud assurgunt turres.......
.........Pendent opera interrupta, minæque
Murorum ingentes, æquataque machina cælo.

On s'attend bien que je ne demanderai pas à la Révolution victorieuse de faire ce que je reconnais comme une faute de la Restauration. Je sais trop bien que je ne serais pas entendu. Et cependant, c'eût été à la France indépendante un acte pieux et sage de remplir ce piédestal vacant, d'imiter l'usage de toutes les nations qui consacrent par des monuments saints les lieux néfastes, d'éveiller ainsi nos méditations pour éclairer nos voies, comme on allume un phare sur l'écueil marqué par d'éclatants naufrages. Napoléon l'eût fait. L'Angleterre de 1688 l'a fait. Elle continua de s'incliner devant la statue de Charles Ier, et elle a été grande dans l'estime des nations. La révolution de 1830, qui s'est accomplie au nom des lois, avait une manière sûre de marquer son divorce avec son effroyable sœur aînée. C'était d'exécuter la loi rendue, de prendre à cette fin la truelle et le ciseau. Elle eût appris ainsi aux jeunes générations qui fermentent au milieu de nous, que quarante ans de leçons terribles n'avaient point passé vainement sur nos têtes, que nous savions enfin combien les vindictes, le sang, le crime, la démagogie sont loin de mener les peuples à la liberté. Probable-

ment, au 5 juin dernier, les étourdis de tout âge et les insensés de tout rang, qui rêvaient de démocratie et de république, n'eussent pas fixé le rendez-vous de leur armée, sous on ne sait quel prétexte d'émeute funèbre, au pied de ce marbre fait pour les avertir des crimes qui attendent, malgré eux-mêmes, les téméraires qui, pour assouvir leurs passions ou leurs théories, ne craignent pas de violenter les mœurs, les penchants, les volontés d'un peuple. Ou, s'ils n'eussent pas reculé devant le péril d'entraînements horribles, ils se fussent arrêtés du moins devant la certitude d'un prochain châtiment. Ce témoignage de la sagesse, de la conscience, de la fermeté publiques aurait imposé à leur funeste courage. Le canon du cloître Saint-Méry n'aurait pas eu besoin de gronder dans nos murs. C'est enhardir à oser toutes les folies et tous les attentats, que de ne pas oser tous les désaveux et toutes les réparations.

Mais, quoi qu'on fasse, au nom de Dieu, qu'on déblaie du moins tous ces décombres, qu'on débarrasse la plus belle des places publiques de toutes les misères qui la rapetissent, l'obstruent, la contristent. Qu'on l'achève, s'il nous est donné d'achever quelque chose, si des flammes ne doivent pas sortir de cette terre orageuse comme de Jérusalem condamnée, quand les empereurs tentaient de relever le temple de Salomon. Que Paris n'étale plus aux regards de l'étranger tous ces témoignages de notre instabilité et de nos discordes. Le prince qui termina le Palais-Royal dans ses loisirs de citoyen, devra mettre à honneur de terminer nos monuments dans ses loisirs de roi, s'il est des loisirs de roi dans le temps où nous sommes. Je voudrais que ces fossés inutiles, qui semblent accuser l'impuissance du génie national à remplir l'espace autrement qu'en faisant des vides de plus, fussent comblés enfin. Je voudrais que les douze grands hommes de la monarchie antique, qui étouffent sur l'étroit parapet du pont Louis XVI, descendissent des piédestaux gigantesques et périlleux, d'où un coup de vent ou de peuple peut les abîmer à tout moment dans le fleuve. Nous n'avons pas assez de ces richesses de l'art pour les exposer, non plus que pour les amonceler ainsi. On ne peut les voir en face de nulle part,

et, de côté, toutes se confondent. De loin, soit qu'on monte ou qu'on descende le cours des quais, la perspective les groupe à l'œil deux par deux, comme ces jumeaux d'Asie, si malheureusement attachés l'un à l'autre. Si on va au pont, du pied de la Magdeleine, le palais de nos législateurs modernes est écrasé par ces géants d'autrefois, de manière à faire croire à une épigramme du statuaire. De partout enfin, c'est la plus fausse des conceptions, et la plus stérile.

Je voudrais qu'on les distribuât, sauf à compléter toutes ces gloires par d'autres gloires, autour de la place immense. Leurs proportions colossales iraient au grandiose du lieu et de ses accessoires magnifiques. Il y aurait plaisir à voir notre histoire ainsi rassemblée et vivante. Ce serait comme un sénat de tous les grands hommes des siècles précédents, et le passé de la patrie serait ainsi vengé noblement de tant d'effroyables injures reçues là! Peut-être pourrait-on les élever au faîte d'un double portique, circulaire en sens inverse de la colonnade imposante de Regent-Stret, ou carré pour s'harmonier aux garde-meubles; construction élégante qui règnerait au pied des Champs-Élysées d'un côté, de l'autre le long des terrasses exhaussées du Pont-Tournant, et affranchirait la traversée, des sévices de l'été, comme des tempêtes de l'hiver.

Peut-être aussi, puisque je suis en train de construire, peut-être, malgré mon respect pour la sainteté des legs inoffensifs du passé, transporterais-je ici, en signe de réconciliation et de paix, la statue du grand et bon roi de qui tous les Bourbons s'enorgueillissent de descendre. Henri IV présiderait à l'assemblée des l'Hôpital, des Suger, des Turenne, des Condé, des Suffren, par la même pensée qui l'a donné à la Légion-d'Honneur pour modèle et pour symbole; et suivant un projet impérial, j'établirais sur le terre-plein du Pont-Neuf, où une statue équestre tourne le dos à tout Paris, tandis qu'un obélisque couronnerait d'une façon magnifique ce promontoire de la cité, l'aiguille voyageuse de Luxor.

Que ces vues fussent ou non adoptées, je renverserais sur l'ombre de Louis XV les planches dressées au rond-point des

Champs-Élysées dans le but de lui restituer à toute force ou au moins de lui promettre une statue, sauf à élever celle du sage cardinal de Fleury dans mon prytanée historique, sur la place voisine.

J'achèverais l'arc de triomphe de l'Étoile en le consacrant à nos illustrations nouvelles comme la place le serait à nos anciennes renommées; et les départements aimeraient mieux, je pense, y voir régner, au lieu des images allégoriques de leurs chefs-lieux, les images réelles des plus grands de leurs citoyens. Je placerais là tout ce qui nous a consolés des crimes du dedans et ce qui les compense aux yeux de l'Europe comme à ceux de l'histoire. Du milieu de l'arène de ces crimes, nos regards pourraient s'attacher quelque part avec orgueil. Enfin, je rendrais à Dieu l'église de la Magdeleine, parce que rétrograder pour rétrograder, mieux vaut, ce me semble, s'arrêter au christianisme, que remonter jusqu'à la mythologie. Je croirais avoir élevé à la gloire un temple plus solide dans le cœur des Français, en honorant à la fois toutes les hautes croyances et tous les souvenirs illustres de la patrie.

Alors l'œil et la pensée jouiraient de toutes ces pompes et de tous ces spectacles. Aux quatre termes de la carrière ouverte devant les regards, apparaîtraient les sanctuaires de tout ce qu'il y a de grand et de tutélaire parmi les hommes. Ici la religion; en face, la loi et son trône, la tribune. D'un côté, la royauté; de l'autre, la victoire; partout ce qui élève, ce qui rassure, ce qui console! Alors, il serait manifeste que les enseignements de nos tristes annales n'ont pas été stériles pour la France, qu'elle a appris par ses longs malheurs la nécessité de donner aux institutions libres le secours des puissances morales, et qu'elle considère, comme les premières de toutes, le respect de Dieu, du temps et de ses œuvres. Les nobles ombres de ces milliers de Français, amoncelés sur l'autel de la Terreur, sentiraient que leur sacrifice sanglant ne fut pas perdu pour leur postérité, et elles rentreraient consolées dans leur cercueil. Les amers souvenirs, les émotions douloureuses s'affaibliraient à la fois. Le monde croirait à la grandeur inébranlable d'un peuple

qui aurait empreint tant de raison et de majesté dans ses ouvrages. La France aurait foi elle-même dans ses destinées et dans sa liberté. Le passé, le présent, si noblement compris, feraient croire enfin à l'avenir. — Pour en être plus sûr, j'ajouterais encore çà et là quelques changements.... Par exemple, dans l'intérieur de la chambre des députés.

N.-A. de SALVANDY.

LES TABLES D'HOTE PARISIENNES.

Paris a ses théâtres, ses musées, ses académies, ses Chambres, ses émeutes et ses revues, toutes choses fort curieuses à voir; mais la province a ses tables d'hôte; et cela seul la place au même degré de civilisation. Je ne serais même point étonné que de nombreuses gens préférassent les tables d'hôte; mais ce serait là un de ces goûts exclusifs qui ne doivent pas nous influencer.

Il est sûr, en effet, que les tables d'hôte provinciales l'emportent de beaucoup sur la plupart de celles qu'offre Paris à l'appétit vagabond de ses ruinés, de ses célibataires et de ses étrangers. La table d'hôte, à Paris, c'est l'omnibus de la fringale; c'est là que viennent s'embarquer toutes les faims sans domicile, pour arriver péniblement, insipidement, maussadement, du potage sans goût au jaunâtre gruyère, en passant, selon la saison, par le maigre épinard, ou le gros petit-pois.

En province, au contraire, c'est l'art délicieux des Véfour, des Véry, des Gobillard, augmenté de toutes les friandises du crû, enrichi de tout ce que la localité peut offrir de plus savoureusement indigène. C'est la bonne vie au rabais, mais telle pourtant que nous l'ont faite les savantes méditations des Carême.

A Paris, on s'y rassasie, si l'on peut, comme on peut. Ce

n'est, à vraiment parler, qu'une espèce de râtelier pour hommes. Le foin seul y manque.

En province, on y mange; ce qui n'est point un synonyme. Je m'en rapporte à Berchoux. La table d'hôte y est digne de son beau nom.

Ce n'est pas que cette palme, ou plutôt ce laurier culinaire que nous décernons consciencieusement à la province, doive ceindre le bonnet blanc de tous ses cuisiniers, sans exception. Non. Nous avouons qu'il en est d'indignes. Il est de malheureuses villes; il est de ces modernes Spartes où les premiers éléments du bien-vivre n'ont pas encore pénétré, où le bain-marie est ignoré, où la marmite autoclave est comme non-avenue, où le beefsteack même, le beefsteack, qui le croirait? cette plus antique, et, avec le gouvernement constitutionnel, cette plus importante de nos conquêtes sur l'industrie britannique; ce gage simple et solide de la réconciliation de deux grands peuples si bien faits pour s'estimer, s'aimer, se comprendre, se restaurer; le beefsteack enfin, si trivial, si populaire, si européen qu'il ait pu devenir, ne pourra point s'acclimater avant un demi siècle au moins.

Et, à propos d'importations anglaises, c'est tout au plus, je pense, si l'on s'est élevé là jusqu'à la pomme de terre cuite à l'eau, considérée comme entremets permanent. Sans-doute, on y mange des pommes de terre, et ces pommes de terre sont cuites, je me plais à le croire; mais on les y mange bêtement, sans savoir ce qu'on fait alors, sans se rendre compte de tout ce qu'un pareil mets a de succulent dans sa naïveté. Or, quand on ne s'en rend pas compte, c'est absolument comme si on n'en mangeait pas.

Je n'ai pas besoin de dire que là, en général, tout ce qui n'est ni bouilli indigène, ni pâte gauloise, ni fricassée française, tout ce qui porte un nom d'origine étrangère, peut passer, à volonté, pour du russe, du chinois, du groënlandais.

Mais là, surtout, on est encore à s'imaginer que l'Océan n'a été créé que pour le transport des vaisseaux, et que, lorsque l'Océan a transporté des vaisseaux tant bien que mal, on n'est

plus en droit de lui rien demander. Ainsi, l'huître n'y est connue que par ouï dire, comme peut l'être Alexandre-le-Grand; et la population croupit, pour tout ce qui tient à la marée, dans la plus déplorable ignorance.

La table d'hôte enfin, comme la table du riche, comme celle du pauvre, comme tout ce qui s'y mange, y conserve, pour long-temps encore, quelque chose d'horriblement frugal, de détestablement primitif, de hideusement patriarcal. Cela peut être fort poétique, mais cela n'est pas bon. Le bon d'abord, le beau ensuite!

Laissons donc de côté ces cités retardataires, ces malheureuses Sibéries qu'à sa seconde édition, M. Dupin devrait marquer de sa craie la plus noire; et gardons-nous de les signaler nominativement à l'animadversion publique. Hélas! les infortunées sont plus à plaindre qu'à blâmer.

Revenons aux villes de choix, aux cités où l'on dîne comme on doit dîner au dix-neuvième siècle; car nous n'aimons à considérer l'humanité que sous son plus beau jour.

La mémoire de l'épigastre est la plus ingrate, dit-on; et cependant, quel est le voyageur que ses affaires, ses plaisirs, sa santé, sa fainéantise, ont pu rouler de ville en ville; quel est le désœuvré surtout, s'étant mis à flâner par la France, qui ne conserve au fond de l'estomac le plus succulent souvenir des tables d'hôte de Mâcon, par exemple, et de cet excellent M. Delorme, qui *est si bon là!* et que ses dîners, non moins que ses aventures malencontreuses, ont fait une de nos célébrités contemporaines. Et aussi de Châlons-sur-Saône, de Beaune, de Metz, de Lille, d'Angoulême, de Mantes, de Bordeaux, etc. etc. Pardon pour les mille autres que je ne puis citer, mais qui se rappellent suffisamment elles-mêmes! Quel est l'amateur qui ne se reporte, par la pensée, au fond de ce cap Finistère, où s'élève Brest avec sa table d'hôte, succulente Oasis, sentinelle avancée de la civilisation gastronomique? Et enfin, quels sont les plus beaux fleurons de la couronne de Toulouse; de Toulouse la reine, la belle, la glorieuse, la poétique, la savoureuse? Sont-ce ses jeux floraux, ou ses Villèle, ou ses cuisiniers? La réponse est dans toutes les bouches.

Eh bien! la partie matérielle de la table d'hôte provinciale, sa propreté, son élégance, son abondance, sa délicatesse, tout cela n'en est que le moindre avantage. Ce qui lui assure une incontestable supériorité sur celle de Paris, c'est le choix, la diversité, la gaîté des convives.

La table d'hôte provinciale offre à tout voyageur une espèce de famille improvisée. Ce qui en fait le charme, c'est cette intimité, cette joyeuseté, ce sans-gêne du *chez soi*, mises à la disposition du premier venu; *chez soi* d'autant meilleur qu'il en a tous les agréments sans en avoir les ennuis. C'est un *chez soi* sans chien, sans chat, sans poète, sans voisin, sans portier, sans faux ami, sans bonne, sans parasite.

Et puis, la lanterne magique du monde social n'a pas, pour l'œil de l'observateur, de lunette plus franche, plus pittoresque, plus variée surtout. Ce sont chaque jour d'autres visages. Chaque voiture nouvelle apporte, dépose, et remporte sa collection d'originaux, gens inconnus les uns aux autres, qui se sont engouffrés ensemble dans la même boîte roulante; qui se prennent, se quittent, se recrutent chemin faisant; mais qu'à leur familiarité réciproque vous croiriez tous de vieux et bons amis.

Rien de pareil ne se retrouve aux tables d'hôte de Paris; pas même à celles dont le haut prix doit faire supposer, chez les habitués, cette aisance qui exclut les plus tristes de toutes les préoccupations, les préoccupations besoigneuses. Eh bien! chacun y apporte, avec sa faim, ses ennuis, ses projets, son humeur habituelle; et, vous le savez, l'humeur habituelle de la plupart des hommes est quelque chose de fort maussade. Les hommes, en général, ne sont bons à voir qu'une fois. Leur caractère est comme l'eau de Seltz: le premier goût en est seul excellent.

Que si nous nous sommes arrêtés à décrire sommairement la table d'hôte de province, ce n'a été qu'en vue de peindre implicitement, par la méthode des contraires, la table d'hôte de Paris. Nous avons fait, pour ainsi dire, du portrait négatif; comme ce magistrat de village, qui, dressant un procès-verbal

contre une de ses administrées, et ne sachant pas bien précisément si l'adjectif *châtain* était invariable, ou s'il faisait *châtaigne* au féminin, écrivait ainsi le signalement d'icelle: „— Enfin, „la susdite n'est ni blonde, ni brune, ni grise, ni blanche, ni „rousse."

D'où il résultait logiquement qu'elle devait être châtain. C'était tourner la difficulté d'une façon très-ingénieuse.

Eh bien! nous de même, nous avons dit: la table d'hôte de Paris ne ressemble en aucun point à celle de province. Après quoi, nous vous avons décrit celle-ci. Donc, vous savez déjà ce que la première n'est pas. C'est quelque chose. Employons, toutefois, des couleurs plus certaines.

Le nom de table d'hôte, à Paris, n'est guère qu'une appellation générique sous laquelle nous comprenons tous les pots-au-feu qui se mangent en commun, à heure fixe, avec quiconque en veut sa part, pour un prix qui varie de sept sous à cinq francs. On concevra qu'il nous serait de toute impossibilité, dans ce cadre restreint, d'en esquisser toutes les variétés. Ne nous occupons que des principales.

Il existe, en effet, des espèces d'étables où pour sept sous (sept sous!) vous pouvez assouvir la faim la plus désordonnée. Gargantua s'y fût repu. J'aime à croire que vous ne vous attendez pas à ce qu'on y mange des perdreaux. Soupe épaisse, pommes de terre frites, eau et pain à discrétion, telles sont les invariables sensualités de ces tables sans nappe. Tout au plus, en remplacement des pommes de terre, voit-on sur quelques-unes un morceau de viande noire, sèche et filandreuse; ou, du moins, un je ne sais quoi qui ressemble à de la viande un peu plus qu'à toute autre chose.

Et pourtant, si peu friand que soit un tel festin, on doit encore s'émerveiller, non pas qu'il puisse allécher de nombreux appétits (il y a, de par la capitale du monde civilisé, des estomacs si creux, des bras si long-temps croisés, des sueurs si peu lucratives!), mais seulement que l'on puisse s'empoisonner à si bon marché. Eh quoi! tout cela pour sept sous, pour les sept huitièmes du prix que coûte ailleurs un simple verre d'eau

sucrée! Je vous le dis en vérité, Paris est la ville des miracles. L'hôte de ces tavernes, ou, pour mieux dire, de ces cavernes, doit être un bien grand philantrope, car je ne lui sais qu'un moyen de ne pas se ruiner à ce faire: c'est que, selon le proverbe, tout en perdant sur chaque convive, il se rattrape sur la quantité.

De sept sous à dix-sept, il n'y a guère que des nuances à signaler. A dix-sept sous, on jouit d'une nappe; c'est une amélioration. A vingt-deux, on a la serviette, et la fourchette en métal d'Alger, voire même en argent.

Trois sous de plus, et l'on touche à la frontière du luxe, de ce luxe d'apparence qui brille, mais ne se consomme pas.

A vingt-cinq, en effet, la table d'hôte qui, jusque-là, suivant la belle expression de Bossuet, n'avait de nom dans aucune langue, commence à se décorer du titre de *cuisine bourgeoise*. Bourgeoise, soit! comme un sapeur peut se dire Osage.

Le principal de la cuisine bourgeoise, c'est l'énorme cornichon, le radis, le sel et le poivre à discrétion, disposés carrément, car la symétrie est déjà de rigueur céans.

L'accessoire, c'est la soupe, le bouilli, et deux plats de pommes de terre ou de haricots secs; le tout, terminé par un *brie* farineux, et arrosable d'un vrai *mâcon*, venu le mois dernier directement des Grandes-Indes, sous la forme, peu liquide et point du tout alcoolique, de bûches de bois rougeâtre.

Chaque couvert se compose d'une cuiller, d'une fourchette, d'un couteau, d'une serviette, d'un verre et d'un carafon de ce nectar artificiel.

Le pain est à discrétion; et la servante aussi.

Enfin, il serait injuste de ne pas dire qu'on vous change régulièrement d'assiette à chaque nouveau plat. C'est un hommage que nous nous plaisons à rendre à la vérité.

De trente sous à quarante, la table d'hôte s'élève, en général, jusqu'au surnom de *pension bourgeoise*. Continuation de la calomnie. Si l'appellation était méritée, il faudrait en conclure que le bourgeois de Paris a un goût tout particulier pour les crèmes sans sucre et l'épinard sans beurre; ce qui serait une très-fausse appréciation de cette estimable classe.

Ici, la *soupe* devient *potage,* et le *bouilli* se surnomme *bœuf.* C'est mieux, c'est infiniment mieux. Le pas fait est immense. Il y a traces, dès lors, de civilisation.

La pièce de résistance, le plat *soigné,* le centre, le pivot du système culinaire de la *pension bourgeoise*, c'est d'ordinaire le fricandeau; le fricandeau avec ses bribes de lard, et son oseille juteuse. Cette prééminence, toutefois, n'est pas invariable. Il est telle *pension bourgeoise* dont le bouilli excelle, telle autre où le rôti domine, telle autre enfin que ses vol-au-vent, ses rognons, ou quoi que ce soit, ont rendue fort célèbre dans un certain monde.

Dans quelques-unes même on va jusqu'à hasarder le beefsteack. Malheureusement, le succès ne couronne pas toujours cette audacieuse tentative. On vous sert, en ce cas, une espèce de cuir qu'on a fait rôtir sur le gril; et si vous demandez: Qu'est-ce? L'hôtesse vous répondra: C'est un *bifeustèque.* Et au bout d'un grand quart d'heure, vous voyant vous acharner après, vous mettre en nage, vous y prendre et des mains et des dents, pour en arracher quelque lambeau, elle ajoute gracieusement: „Il est peut-être un peu dur, n'est-ce pas? Cela m'étonne. La „viande en était magnifique!... Agathe, dites donc au *chef* de „prendre garde une autre fois! Ses *bifeustèques* sont d'une „*dureté* aujourd'hui!.... La viande en était pourtant magnifique! „il le sait bien! mais on dirait qu'il a ses jours pour les *bifeus*-„*tèques!*... Mais, mon dieu, monsieur, laissez donc cela... Ne „vous donnez pas la peine... Agathe, changez donc d'assiette „à monsieur... Vous offrirai-je, monsieur, un peu de ces ha-„ricots à la place? Je les crois excellents."

Car, il n'est pas un plat dont on vous offre, qui ne vous soit annoncé comme excellent! Aussi, rien n'est-il douloureux à l'amour-propre de l'hôtesse, comme le refus tacite que peut faire tel convive de vider son assiette; et de poignant surtout, comme les plaintes à haute voix que peut vous arracher l'excès du détestable. Je vous le dis, les plaintes à haute voix abrègeront l'existence de l'hôtesse. Cette femme-là se suicide à nourrir le public.

Ajoutez à cela l'obligation pour elle de cacher son dépit,

d'être gracieuse à tout propos, et de sourire bon gré mal gré. Il y a un sourire qu'a oublié Lavater, et qui n'a jamais été classé par aucun autre physionomiste; c'est le sourire, en public, des princes, des limonadières, des marchandes de nouveautés, et des maîtresses de table d'hôte; sourire artificiel, sourire mécanique; espèce d'enseigne qui n'a rien de commun avec l'intérieur du magasin, autrement dit, avec l'état de l'ame; et qu'on hisse ou descend sans motif autre que l'opportunité présente. Regardez une hôtesse: si elle ne vous voit pas, elle est grave et impassible; mais vous voit-elle: crac! la voilà qui sourit, et qui sourirait de même, durant quarante-huit heures, si vous passiez ce temps les yeux fixés sur elle.

Et puis, détournez-vous les yeux: crac! le sourire cesse; l'impassibilité recommence. On dirait d'un sourire à fil et contre-fil. Mais le plus drôle, ce sont les fractions de sourire, les velléités de sourire, ces millièmes de sourire, qu'elle commence pour vous, s'imaginant que vous la fixez, et qu'elle interrompt soudain, en s'apercevant de l'erreur; ou qu'alors elle continue pour votre voisin, si le voisin se prend à la regarder.

Du reste, la *pension bourgeoise* est déjà une de ces gracieusetés que l'on se fait, quelque part, de connaissance à connaissance. On s'offre réciproquement la *pension bourgeoise*, comme autre part, une glace, un coupon de loge, une place dans son tilbury.

„Ah çà, vous dira l'un des habitués, où dînez-vous aujourd'-„hui? Allons dîner ensemble dans ma *pension bourgeoise*. J'ai „justement deux cachets sur moi. On y est très-bien, vous „verrez! Le bœuf surtout y est excellent. Oh! ma foi! ce n'est „pas pour dire, mais il y a toujours d'excellent bœuf!"

Que si ce n'est pas le bœuf qu'il vous cite pour appât, ce sera le rôti, le fricandeau, le vol-au-vent, la salade, que sais-je? chaque *pension bourgeoise*, comme je vous l'ai dit, étant plus ou moins célèbre en un point.

Quelquefois aussi ce sera d'un *extrà*, d'un plat de choix et d'aventure, qu'il tâchera de vous allécher. „Venez, venez. „Nous avions hier un civet délicieux. Il en reste sans-doute „encore un peu pour aujourd'hui. Venez."

Ou bien: „Allons, voyons, laissez-vous tenter. Je crois que „nous aurons ce soir quelque chose de soigné,.... un pâté „qu'on dit devoir être excellent. Venez.“

C'est qu'en effet, de temps en temps, pour empêcher le pensionnaire de se blaser, de se lasser, de disparaître, l'hôtesse a soin de raviver son assiduité par quelque friandise extraordinaire. L'annonce s'en fait la veille, et souvent même plusieurs jours à l'avance. Cette espèce de programme d'hôtel a du moins l'avantage, sur les programmes politiques, que les promesses en sont remplies en quantité toujours, sinon en qualité.

„Monsieur Charles,“ dit l'hôtesse à son pensionnaire qui part, „aura-t-on le plaisir de vous avoir demain?

— „Je ne sais pas, madame. Mais.... pourquoi?

— „Parce que.... c'est que.... il y aura quelque chose....!“

Et elle accompagne ces mots d'un petit branlement de tête mystérieux; oh! mais mystérieux... à vous faire venir l'eau à la bouche! Je ne parle pas du sourire; le sourire est de rigueur; le sourire ne signifie absolument rien.

— „Ah! ah!“ répond alors M. Charles, „mais comment „donc, madame!... mais certainement!... mais tout à vous!...“

Il y a des époques, dans l'année, où ces stimulations deviennent obligées.

Il y a des localités, mêmement, certaines montées par exemple, certains sols sablonneux où les quadrupèdes ont besoin qu'on les fouaille, avec redoublement, pour raviver leur zèle.

Au nombre de ces époques figurent en première ligne, le jour de l'an, le jour des Rois, le mardi gras, la mi-carême, et quelques autres dates disséminées çà et là dans le calendrier.

Ces jours-là, l'hôtesse *régale.* Concluez pour le reste.

Elle aura dit la veille au soir: „Ah çà, monsieur Charles, „vous n'oublierez pas, n'est-ce pas?“

— „Quoi donc, madame?“

— „Eh bien! mais.... vous savez..... n'est-ce pas demain...?“

— „Oh! diable! c'est juste...!“

— „A l'heure accoutumée, n'est-ce pas?... Oh! d'abord, n'y manquez pas.... nous comptons sur vous.... je tiens à avoir

„tout mon monde.... mais ce sera *entre nous*, n'est-ce pas? „c'est plus agréable.“

Cet *entre nous* signifie que, ce jour-là, les *intrus* ne seront point admis à la participation de l'*extrà*, lequel est, en hiver, quelque poulet un peu moins phthisique que les volatiles du courant; et, en été, quelque plat d'asperges en sixième primeur. Le tout, flanqué d'un dessert à pruneaux de Tours, et clos par un petit verre de cerises à l'eau-de-vie.

Quant aux autres légumes, tels que haricots verts, artichauts, petits-pois; et, quant aux fruits de saison, tels que cerises, fraises, framboises, groseilles et raisins, leur aparition, quoique fort tardive, constitue la partie des *surprises* de la *pension bourgeoise*. On ne les annonce pas. C'est de la coquetterie culinaire. Aussi la première fraise y obtient-elle toujours un long succès d'étonnement; et le melon y cause-t-il une sensation infiniment prolongée!

Au surplus, les *extrà* sont pour l'hôtesse, en définitive, une occasion de bénéfices. C'est de la fausse générosité. Quel est donc le pensionnaire assez cancre, assez déhonté, qui oserait, ce jour-là, refuser de payer sa part, sa moitié, son tiers ou son quart d'une bouteille de *vieux mâcon*, de *vieux bourgogne*, même de *vieux tavel?* Ah! fi donc!

Le tavel y jouit surtout d'une prodigieuse estime. Le thorins seul l'emporte; mais on s'élève rarement jusqu'au thorins; et, pour ce qui est du champagne, oh! ma foi! si quelque habitué lâche un jour le champagne, il y a saisissement, rumeur, brouhaha! Le fait restera. Le fait se transmettra de génération en génération. Le fonds de commerce sera vendu, revendu, et revendu encore; le personnel de la pension se sera recomposé cent fois, que le fait demeurera tradition, debout, impérissable, comme ces colonnes de granit qui survivent, isolées, à toutes les révolutions d'empires, à toutes les commotions du globe.

Ainsi donc, il est bien entendu que si M. Charles vous invite, ce ne sera jamais un jour de grand *extrà*; ce sera le lendemain ou même le surlendemain, pour participer à la consommation des derniers débris, s'il en reste; et il en reste.

C'est-à-dire que vous êtes prié au convoi d'un poulet, d'un pâté, d'un lapin, d'une tourte. Que la pâte vous en soit légère!

Eh bien! n'importe! Acceptez. Que risquez-vous? Dînez-y. Si vous êtes gourmet, rien ne vous empêchera, en sortant d'y dîner, d'aller encore dîner ailleurs.

Et puis, la partie mangeante y est fort curieuse à observer. Elle se compose de clercs inférieurs, de jeunes commis de magasin, de petits bureaucrates, et de mille autres, y compris de soi-disant artistes, et cette espèce de littérateurs illettrés, qui signent: un tel, *homme de lettres;* et se contentent provisoirement du sourire approbateur de l'hôtesse, en attendant celui de la Gloire. En un mot, le béotien abonde. Cela produit une conversation, ou plutôt, un bavardage assez plaisant à entendre une fois en sa vie.

Vous pourrez même y trouver un farceur, lequel, si vous êtes nouveau-venu, tâchera, pour l'avantage de tous, de vous engager dans quelque bizarre pari, d'où résulte, à vos dépens, un café général; et dans un second, en vue du petit verre.

Le sujet de gageure le plus habituel est celui-ci: „Monsieur, „je parie le café, pour toute la société, que j'aurai bu cette „bouteille de bière avant que vous ayez avalé un biscuit.“ Et là-dessus, si le défi est accepté: — „Agathe! allez chercher „un biscuit pour ces messieurs. — Mais, madame, il n'y en a „plus. — Il y en a chez le pâtissier, j'imagine! Allez chez le „pâtissier. Un gros biscuit, entendez-vous?“

Et en effet, votre adversaire a englouti déjà tout le contenu de la bouteille; il est sur le point d'engloutir la bouteille elle-même, que vous êtes encore à alonger le cou, à écarquiller les yeux, à étouffer, à faire d'incroyables efforts, pour avaler la queue de ce maudit biscuit. Vous perdez, mais trop heureux d'être encore vivant!

Enfin, pour dernier agrément, on vous sert un cure-dent à la fin du dîner; car le cure-dent naît à la *pension bourgeoise*, pour ne finir qu'où commencent les bonnes manières, c'est-à-dire, aux bonnes tables de bonnes maisons. En deçà, le cure-dent est une affaire de ton, d'orgueil, d'utilité souvent. Il est certaines gens qui tiennent à promener leur cure-dent dans tous les lieux publics, de six heures du soir jusqu'à l'heure du coucher.

C'est un témoignage visible qu'ils ont dîné. C'est une décoration, une récréation, une société économique. Un cure-dent leur tiendra lieu de café, de spectacle, de courtisane, de tout.

Mais à ce qui précède ne se borne pas tout l'avantage de la *pension bourgeoise*. On vous y procure, de plus, l'émotion dramatique du jeu à longue date. Il est rare que l'hôtesse n'ait pas à vous proposer, au moment du dessert, par un: *à propos*, *messieurs*, etc.; et moyennant dix sous, quinze sous, un franc, deux francs, un billet de loterie domestique, pouvant vous rapporter, sur le premier numéro de la première série du premier tirage du premier mois suivant, quelque boîte en carton doré, quelque jonc reverni, quelque montre en argent, quelque foulard anglais, quelque édition du Voltaire-Touquet; ou même, à vous célibataire, quelque pièce d'indienne pour robe; laquelle indienne est d'une finesse, ah!... touchez plutôt!... et d'un teint!... ah! quel teint!... c'est une occasion magnifique! et cela, assure l'hôtesse, d'un ton mélancolique, au profit d'un pauvre employé sans emploi, d'un pauvre père de famille qui s'est cassé le bras; ou d'une pauvre femme en couche de son neuvième. Je ne vous conseille donc pas de rejeter la charitable proposition de l'hôtesse, pour peu que vous teniez à ne passer, nulle part, pour un anthropophage; d'autant moins qu'il ne reste plus que trois billets à placer. Règle générale, il reste toujours trois billets. Prenez, prenez. Ce doivent être les bons, puisqu'il n'en reste que trois.

Si au contraire vous refusez, vous n'aurez pas tourné le dos, qu'elle dira de vous, à ses plus familiers: — „Je ne sais „pas, en vérité, où M. Charles, qui est un charmant jeune „homme, va pêcher toutes les connaissances qu'il nous amène! „voilà un *mossieur* qui m'a l'air bien ladre, n'est-ce-pas? Il est „possible que je me trompe; mais il y a des gens, réellement, „qui n'ont pas plus de cœur que rien du tout! Pourvu qu'ils „mangent et qu'ils boivent, ces gens-là s'embarrassent peu de „tout le reste. Ils vous verraient tirer la langue d'une aune, „qu'ils ne vous tendraient seulement pas la main!“

Et alors, soyez-en sûr, vous ne serez jamais admis, le dimanche et les fêtes, aux petites parties fines de la maison.

Car, dans beaucoup de *pensions bourgeoises*, le dîner dominical est suivi, en hiver, à l'usage des abonnés de prédilection, qui toutefois sont garçons encore, d'une petite réunion *sans conséquence*, et, comme ajoute l'hôtesse, *à la bonne flanquette;* laquelle a lieu dans la pièce voisine de la salle à manger, près du poêle en faïence qui les chauffe toutes deux par égale portion.

Là, on joue au loto, d'abord des marrons, du cidre et des gâteaux feuilletés; ensuite de quoi, on passe aux petits jeux innocents, à *Collin-Maillard*, par exemple, à *la main chaude,* au *petit bonhomme*, ou aux charades en action; et on finit par le tir des gages, par les pénitences, *le chevalier de triste figure, le portier du couvent*, ou *le pont de Cythère*, qu'on exécute, au choix, avec l'hôtesse, sa jeune demoiselle de vingt-sept ans, une voisine, sa petite fille de quatre ans, ou enfin, si la société masculine est nombreuse ce jour-là, avec la grosse Agathe qu'on a fait venir tout exprès du fond de sa cuisine, où elle dormait en tricotant; et qu'on admet aux bénéfices du cidre, des marrons et des embrassades, afin qu'il y ait, consciencieusement, assez de joues pour toutes les lèvres.

Parfois, trop souvent même, on condamne la demoiselle de l'hôtesse à chanter une romance; et alors, elle en chante six, à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Ce qui fait que je lui préférerais la grosse Agathe, bien que celle-ci épande un parfum de casseroles, comme la Vénus de Virgile un parfum d'Empyrée. Mais Agathe, du moins, possède le plus agréable de tous les talents de société, le talent de ne point chanter de romances, et surtout de ne pas pincer de la guitare.

Or, ce que nous venons de dire de la *pension bourgeoise*, peut s'appliquer, en quelques points, à ce qu'on appelle plus spécialement la *table d'hôte.* La *table d'hôte* commence ordinairement à quarante sous, et finit à quatre francs. Au-dessus de quatre francs c'est le *dîner*, c'est le *souper.* On *dîne* dans telle maison; on *soupe* dans telle autre. Tout-à-l'heure nous verrons pourquoi.

On conçoit, d'ailleurs, que toutes les dénominations ci-dessus dépendent beaucoup plus encore de la vanité du *donneur à*

manger, que du prix de sa table; mais, forcés que nous sommes de nous renfermer dans les généralités, nous ne pouvons tenir compte de quelques infractions à la règle. Revenons.

Si la *table d'hôte* proprement dite est supérieure à la *pension bourgeoise*, sous le rapport gastronomique, il faut convenir qu'on y dîne, en revanche, beaucoup plus tristement. La *table d'hôte* a peu d'habitués à long terme, et conséquemment peu de convives qui se connaissent, qui se possèdent, qui soient liés assez pour se moquer les uns des autres. Or, quel plaisir social peut-il y avoir, je vous le demande, là où l'on ne se moque point les uns des autres?

Les meilleures tables, en ce genre, sont celles des grands hôtels. C'est là qu'au coup de cloche viennent converger des appétits de tous les coins de l'univers. Mais là, conséquemment, point de conversations générales, point de saillies, point d'extravagances, point de bêtises pouffantes. On y est bête, mais en dedans, mais pour soi. C'est de l'égoïsme. Quand on n'est bête que pour soi, c'est absolument comme si on ne l'était pas; et, vraiment, ce n'est point la peine de l'être. Il vaut autant, alors, être un homme d'esprit!

Le convive de la *table d'hôte* est ceci à-peu-près. C'est un homme qui arrive à l'heure dite; tant pis si la pendule retarde! qui accroche son feutre à la patère; se place à table de manière à assurer l'indépendance de ses tibias; passe la main dans ses cheveux pour en redresser la structure; salue en général; reçoit de l'hôte ou de l'hôtesse un salut ou sourire de 3 fr. 50 c.; déploie sa serviette et se la fixe au-dessous du menton; puis mange, boit, marmotte vingt paroles; se récure le bout des doigts, si l'usage des *lavabos* a pénétré jusque-là; et enfin se lève, se secoue des miettes de pain qui peuvent saupoudrer ses habits; enlève le duvet que la serviette y a pu laisser, au moyen d'un peu de salive dont il se mouille le creux de la main; reprend son chapeau, lui donne le coup d'avant-bras; salue, sort, et va digérer ailleurs.

Que si, par impossible, c'est lui qui s'est trouvé en retard, et non point la pendule, il en a pour un grand quart d'heure

à entendre les obséquieux reproches de l'hôtesse. — „Oh! mon „dieu!... il n'y a plus rien... on ne sait que vous donner... „François, demandez donc au *chef* s'il n'a pas quelque chose."

François va faire un tour à la rue, revient et dit que le *chef* n'est plus là.

„Effectivement," reprend l'hôtesse, „je me souviens qu'il „m'a demandé la permission de partir de fort bonne heure, „parce que sa femme est en couche. Mon dieu! comme ça se „trouve mal!... comme c'est désagréable!... c'est comme un „fait exprès... Il faut précisément qu'il n'y ait plus rien au-„jourd'hui!... Ma foi! je ne puis vous offrir que ce qui reste. „Ce sera un peu froid; et c'est vraiment dommage! Tous ces „messieurs ont trouvé le dîner excellent... mais vous sentez „que quand les choses ne sont plus chaudes... Allons, allons, „cela vous apprendra, monsieur, à être exact une autre fois."

La *table d'hôte*, comme nous l'avons dit, prend ensuite le nom de *dîner*, ou celui de *souper*. Le prix est de quatre ou cinq francs, même plus, même moins, même néant. Effectivement, il est des tables, et ce sont les meilleures, où l'on mange gratis. Il suffit d'être *présenté*. On veut bien vous rendre en comestibles une partie de l'or que l'on va vous voler.

Car c'est seulement dans les maisons de jeu, patentes ou non patentes, que se donnent les *dîners*, les *soupers*, et quelquefois les *bals*, et quels bals! Le dîner, le souper, l'entrechat n'est plus là qu'un prétexte. Le vrai but, c'est le jeu, l'écarté, le vingt-et-un, la roulette, le vol.

Dieu me garde de vous esquisser le personnel des plus importants de ces coupe-gorge légaux! Ce serait de la personnalité. Vous y retrouveriez, avec trop de chagrin, une foule de ces renommées littéraires, artistes, scientifiques, militaires, industrielles, tribunitiennes, gouvernementales, *dont la France est si fière.* Gardez vos illusions, lecteur. L'illusion, c'est la virginité de l'homme. Quand on la perd, c'est pour toujours; et vraiment, vous avez bien le temps d'en être défloré sans remède, quand viendra le grand jour du jugement dernier.

Je n'essaierai point non plus de vous peindre le personnel

des petits *Frascatis*, licites ou illicites. Il y aurait témérité à le faire après le tableau si complet, qu'un de nos collaborateurs vous a déjà donné des *maisons de jeu* de Paris. Je n'aime point à mal refaire ce qui a été bien fait.

Je m'en tiendrai aux seuls traits qui vont suivre.

Les *tables d'hôte*, ou mieux dit les *dîners* de bas lieux, sont servis avec une prodigalité si misérable, un luxe si mesquin, une opulence si pauvre, qu'on les regarde, avec raison, comme les dessertes des grandes tables bourgeoises, et des grands dîners diplomatiques, et des grands festins ministériels. Ce qui n'a pas été mangé ici, vient se faire dévorer là.

Le même mélange de luxe et de misère s'y fait remarquer en la personne des convives. Les habits y sont fins, mais râpés jusqu'à la corde; on y porte beaucoup de brillants, mais ces brillants ne sont que verre et chrysocolle; et je ne voudrais pas jurer que l'or même, ou plutôt que l'argent, qui se joue là sur un tapis graisseux, ne fût aussi fausse monnaie.

Ces *tables d'hôte* sont, d'ailleurs, le rendez-vous de tout ce que Paris renferme de vieux mauvais sujets, d'étourdis ruinés, de filous de bon ton, de hâbleurs, de grugeurs, de Phrynés à vendre, de Faublas à acheter. C'est une bande fort équivoque.

Vous y trouverez nécessairement un logogriphe vivant, orné de deux moustaches grisonnantes, et d'un large ruban rouge. On ignore son nom, son état, sa demeure. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il se nomme *commandant*. Il répond au nom de *commandant*.

Défiez-vous du *commandant!*

Et pour pendant, de toute nécessité aussi, une grande et sèche femme, s'étiquetant baronne de Saint-Elme, ou bien de Saint-Amour, ou bien de saint n'importe quoi; ayant un chapeau de rencontre, un fichu de hasard, des gants sales qu'elle ne quitte jamais, même pour se mettre à table; et une robe de mousseline blanche, au plus froid de l'hiver. Elle trahit quarante ans, mais n'en avoue que trente. Elle parle sans-cesse de ses ex-chevaux, de son ex-mari, de ses ex-valets; le tout, avec un ton traînant et un heurtement de consonnances qui

étonneraient, si madame de Saint-Elme n'attribuait ces légères incorrections de style à son trop de séjour dans les cours étrangères.

Du reste, madame la baronne s'asseoit, sans grandes façons, sur les genoux du premier venu; elle boit sans beaucoup de répugnance, dans le verre de son voisin, le vin d'*extrà* qu'il a pu se faire servir pour lui; et elle vous embrassera volontiers, *cher petit*, pour un verre de rhum.

Il paraît que cela se pratique ainsi dans les cours étrangères.

Défiez-vous de la baronne.

Mais c'est assez, car le reste fait dégoût à voir. Et, pour résumer en deux mots la morale de cette longue esquisse: Défiez-vous aussi, gourmands; défiez-vous, gais convives, de la table d'hôte de Paris, qu'elle soit *gargote*, *cuisine bourgeoise*, *pension bourgeoise*, *table d'hôte*, ou *dîner*, ou *souper*. Je ne connais, pour qui veut dîner bien, dîner joyeusement, dîner honnêtement, qu'une seule chose au monde, qui soit pire que de dîner à table d'hôte:

C'est de ne pas dîner du tout.

L. D. DERVILLE.

LE MÉLODRAME.

J'assistais, il y a quelque temps, à une brillante soirée chez une dame jeune et belle qui cultive les arts avec succès. Tandis que l'on dansait dans un salon; que, dans un autre, l'écarté à vingt francs avait attiré un grand nombre de jeunes gens qui eussent été beaucoup mieux dans la salle de bal où les attendait un essaim de jolies personnes, un groupe de causeurs s'était réuni autour de la maîtresse de la maison, dans un élégant boudoir qu'elle nomme à bon droit son atelier, car il est entièrement meublé de ses ouvrages. Tapisserie, broderie, peinture, tout, en ce charmant réduit, est l'œuvre de ses blanches mains. Modèle des bonnes mères, cette châtelaine aux grands yeux bleus, aux longs cils noirs, a placé près de son atelier ses meilleures productions. Deux jolis enfants reposent et voltigent près de la noble dame qui leur distribue tour-à-tour un tendre et gracieux sourire, en même temps que son pinceau léger se joue parmi les fleurs.

Les idéologues, les faiseurs d'utopies, les songecreux, classe éminemment dangereuse, classe inévitable, et qui fourmille de tous côtés, déraisonnaient à qui mieux mieux depuis deux heures au moins; chacun avait raconté son petit rêve politique, disséqué la charte, divagué à perte de vue, critiqué le gouvernement, nommé un roi, composé une chambre, un ministère

de sa façon, détruit et réédifié la machine sociale au gré de sa passion favorite, lorsque la dame du lieu, fatiguée sans-doute de voir tant d'éloquence dépensée en pure perte, fit un signe à son voisin, lui dit quelques mots à voix basse, et il advint ce que je vais vous raconter.

Ce voisin était un petit vieillard au chef poudré, au nez peintu, à l'œil fauve, au ton sec et tranchant, véritable type du pédant de collège, espèce de Sosie de mon professeur de troisième dont j'ai conservé jusqu'ici le malencontreux souvenir.

„Monsieur, me dit-il d'une voix perçante, j'ai vu dernièrement votre nom parmi les notabilités littéraires qui se sont réunies pour nous donner un tableau du Paris moderne. Soit dit en passant, je doute que ce nouvel ouvrage vaille celui que le bonhomme Mercier nous a laissé sur le même sujet; c'était un penseur profond, un sage et savant observateur. De nos jours, on se contente d'effleurer la matière sans jamais l'approfondir. Blasé sur le naturel et la vérité, on se jette dans le ridicule, dans l'absurde... témoin le mélodrame!"

L'apostrophe était rude et fut relevée très-obligeamment par la maîtresse du logis qui daigna citer avec éloge plusieurs mélodrames dont la représentation l'avait vivement intéressée.

— „Selon toute apparence, monsieur, poursuivit mon agresseur, c'est vous, créateur de ce genre que vous avez exploité avec un rare bonheur, c'est vous, dis-je, qui serez appelé à nous en révéler les beautés et à transmettre aux générations futures l'histoire de ses dangereux progrès. Les immenses succès que vous y avez obtenus depuis trente ans ne m'empêchent pas de dire que ce genre de composition dramatique est désavoué par le bon goût et par la saine littérature."

Après ces paroles sententieuces, il pirouetta sur lui-même et laissa échapper un rire sardonique en signe du parfait contentement qu'il éprouvait de son inconvenante sortie. Il cherchait des approbateurs, mais il n'en rencontra qu'un très-petit nombre; c'étaient deux académiciens, trois présidents de cour, et un membre de la commission des hospices. Tous ceux qui touchaient à la quarantaine se rappelaient avec un doux émoi

les délicieuses soirées qu'ils avaient passées, dans leur jeunesse, à l'Ambigu et à la Gaité. Tous avaient pleuré avec mesdemoiselles Lévesque et Adèle Dupuis; tous avaient frémi aux accents vigoureux, aux transports frénétiques de Philippe, de Lafargue, de Tautin, de Fresnoy, de Marty et autres tyrans oppresseurs de l'innocence et de la vertu, chargés de la persécuter trois cent soixante-cinq fois par an, moyennant dix francs par soirée. Maintenant ces messieurs se font payer quinze à vingt mille francs d'appointements; aussi n'est-ce plus la vertu qu'ils tuent, mais bien les directeurs assez fous pour accueillir leurs prétentions.

— „Vous ne vous trompez pas, monsieur, répondis-je, c'est à moi que l'éditeur a bien voulu confier cette tâche difficile, et je la remplirai en conscience.“

— „En conscience! le mot est bien trouvé en parlant des ouvrages monstrueux que l'on joue depuis quelques années, d'où est bannie précisément toute conscience, qui outragent à chaque scène le bon sens, la morale et la pudeur, ouvrages essentiellement licencieux qui ne peuvent inspirer que l'horreur de la société en nous la montrant constamment sous un aspect hideux. La représentation de ces chefs-d'œuvre enfantés par les démolisseurs de l'ordre social, cause une espèce de cauchemar convulsif, elle ne peut être supportée que par des spectateurs entièrement démoralisés, et des femmes impudiques. Certes, je ne sache pas un père sage, un mari prudent, qui puisse y conduire sa fille ou sa jeune épouse.“

— „Vous vous trompez, monsieur, plus le drame est cru, plus il fait fureur; les jolies femmes de la capitale y courent pour s'extasier et frémir.“

— „Je les plains. Que vont-elles chercher là? des espérances ou des souvenirs? Malheur aux imprudents qui ont la faiblesse de les y conduire. Insensés! le châtiment ne se fera pas long-temps attendre. Leur déshonneur datera peut-être de la représentation du chef-d'œuvre. En effet, pourquoi se refuserait-on en secret ce qui est permis en public? N'est-ce pas là l'étrange morale, la conséquence funeste, qu'en rapporte, *in petto*,

la femme sans expérience, qui croit encore, dans sa simplicité, que le théâtre est l'école des mœurs?"

— „Ce n'est point à moi qu'il convient de juger ceux qui m'ont suivi dans cette carrière. Peut-être on peut reprocher de dangereux écarts, de graves erreurs, à des écrivains pourvus d'un talent supérieur, et dont la haute capacité littéraire est appelée à un meilleur emploi; mais, dans ce cas, la satiété fera bientôt justice de leurs portraits trop ou trop peu ressemblants, et ils auront passé comme un nuage noir à travers l'ouragan."

— „Espérons-le pour l'honneur de la capitale, car la province repousse ces œuvres informes."

— „Pour éviter toute confusion dans notre petit débat littéraire, je diviserai le mélodrame en deux parties bien distinctes, le classique et le romantique."

— „Classique! le mélodrame! Ah! monsieur! quel abus de mots! quelle profanation!"

— „C'est pourtant de celui-là seul que je vous parlerai. J'abandonne le romantisme à ses frénétiques admirateurs. Il aura le sort de tout ce qui est hors des limites de la raison.

„Sans-doute, le mélodrame n'a jamais pu ni dû être classique à la manière de Corneille ou de Racine. Néanmoins il a eu pendant trente ans sa poétique; il a été soumis à l'unité d'action et de temps. C'était, à proprement parler, du drame lyrique taillé sur le patron des pièces de Sédaine, et, ce qui le prouve, c'est que les meilleurs mélodrames ont été traduits en italien, en allemand, et mis en musique par les plus célèbres compositeurs étrangers. Sans aller plus loin, *Victor ou l'Enfant de la Forêt*, le premier-né des mélodrames modernes, était un opéra reçu au Théâtre-Favart et dont Solié avait composé la musique; madame Saint-Aubin, Michu, Chénard et Solié devaient remplir les rôles de *Clémence*, *Victor*, *Roger* et *Valentin*. On voulut me faire un passe-droit dont ma jeune fierté se révolta. Je portai mon opéra à l'Ambigu-Comique où il fut joué en supprimant seulement les morceaux de chant. Telle est l'origine du mélodrame."

— „Mieux valait supporter un passe-droit et continuer à

faire des opéras-comiques. Qui sait? vous auriez peut-être réussi dans la tragédie... Alors..."

— „Permettez que je sois seul juge de mes convenances. Semblable aux enfants prodigues, j'ai mangé mon bien en herbe. En vivant de mon immortalité plus que douteuse, je crois avoir fait preuve de sagesse et de bon sens. Revenons au mélodrame.

„Pendant vingt ans il a été du suprême bon ton de dénigrer ce genre d'ouvrage dramatique. Ce mot était l'arme banale avec laquelle on attaquait l'intérêt, source unique et inépuisable de nos plaisirs au théâtre. Mille fois j'ai entendu de vieux Aristarques s'écrier: Un mélodrame! fi donc! je n'en ai jamais vu, Dieu m'en garde! Mais cela doit être mauvais, cela ne saurait être bon; et moi de leur répondre: D'ici à vingt ans, le mélodrame envahira toutes les scènes. C'était aussi l'opinion de Chénier et de Monvel. Mes prévisions se sont réalisées. On le parle, on le chante, on le danse, on le mime; il a tout remplacé, tout confondu. Il n'y a plus qu'un genre, qu'un théâtre à Paris; toute la différence est dans les acteurs. Mais il en sera du mélodrame comme de toutes les choses de ce monde; c'est du chaos que naît l'ordre. Avant peu cette confusion cessera et chaque théâtre sera rendu à sa primitive institution.

„Parlons de la naissance et des progrès du mélodrame; car, pour vous mettre à même de le juger, je vous dois son histoire depuis le déluge."

— „C'est un genre détestable et que condamne le bon goût. Voilà son histoire en deux mots."

— „Condamner en masse est toujours une injustice. Un mélodrame intéressant, bien conduit, bien écrit, est certainement préférable à une mauvaise tragédie, à une mauvaise comédie, à un mauvais opéra comique. Sans-doute on a fait aussi de mauvais mélodrames et de très-mauvais, comme on fait de mauvais écrits en tout genre; mais parce que tout ce que l'on produit n'est pas bon, s'ensuit-il que l'on doive briser les presses et ne plus écrire? Que m'importe le titre d'une œuvre dramatique, si je n'y trouve rien de contraire à la morale et à la raison? De quel droit prétendrait-on m'imposer l'obligation de

ne m'amuser que de telle ou telle chose souvent fort ennuyeuse? Si j'aime à être ému, attendri; si je suis flatté de voir des décorations bien peintes, des costumes exacts et frais, des ballets bien dessinés réunis à une action raisonnable écrite dans un style naturel, exécutée par des acteurs qui font tous leurs efforts pour me plaire, et tout cela moyennant un prix modique qui me permet de procurer de temps en temps ce plaisir à ma famille; de quel droit voudrait-on me contraindre à payer fort cher la fastidieuse représentation des chefs-d'œuvre que je préfère lire et admirer au coin de mon feu ou dans mes promenades solitaires, à les voir trop souvent dénaturés par les doubles et les triples des théâtres royaux?"

— „C'est précisément ce mélange du gai, du triste, de la musique, de la déclamation et des ballets, en un mot, cette confusion des genres qui est une innovation monstrueuse."

— „Je vous en demande pardon. Cette prétendue monstruosité existe depuis plus de trois mille ans, et je le prouve.

„Ce que l'on appelait *Jeux Scéniques* chez les Grecs et chez les Romains, était un composé de déclamation, de chant, de danse, de pantomime et de combats.

„Eschyle, inventeur de la tragédie grecque, connaissait parfaitement, selon ce qu'en dit Quintilien, la partie matérielle du théâtre, les décorations, les costumes et les machines.

„Les mystères que l'on a représentés pendant cent cinquante ans, c'est-à-dire depuis 1398 que des pélerins jouèrent pour la première fois *la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ*, sur un théâtre construit dans le bourg de Saint-Maur près Paris, jusqu'en 1548, offraient la réunion informe de ces mêmes genres. Depuis cette époque jusqu'en 1636, où Corneille fit représenter le *Cid* et produisit dans l'art dramatique et dans les lettres cette révolution qui amena le beau siècle de Louis XIV, je remarque dans les auteurs et dans les spectateurs la même tendance vers le merveilleux, le même attrait pour le plaisir des yeux. Les pièces de Jodelle, Hardy, Boisrobert, Montchrétien, La Taille, Tristan, Du Ryer, Robert Garnier, Guérin du Bouscal, Billard, Grévin, et Corneille lui-même (avant le *Cid)*, étaient

un mélange de tous les genres, ce qui est suffisamment indiqué par leurs dénominations. On les intitulait *Tragédie pastorale avec des chœurs; Tragi-comédie ou Fable bocagère avec des chansons; Poème dramatique avec figures, emblèmes et énigmes; Tragédie avec des chœurs, des pauses, des danses et arrière-danses.* Quelques-unes étaient divisées par journées, sans distinction d'actes ni de scènes. Les titres qu'on leur donnait étaient plus emphatiques encore. Ici, c'est Électre, *tragédie contenant la vengeance de l'inhumaine et très-piteuse mort d'Agamemnon, roi de Mycène-la-Grande, faite par sa femme Clytemnestre et son adultère Égistus, vers pour vers, en rime française;* là, c'est Abel *ou l'Odieux et sanglant meurtre commis par le maudit Caïn à l'encontre de son frère Abel, extrait du quatrième livre de la Genèse, tragédie morale à douze personnages, savoir: Adam, Ève, Caïn, Abel, Calmana, Débora, l'Ange, le Diable, le Remords de conscience, le Sang d'Abel, le Péché, la Mort;* plus loin, je lis La Magicienne étrangère, *tragédie en quatre actes, en vers, dans laquelle on voit les tyranniques comportements, origine, entreprises, desseins, sortilèges, arrêt, mort et supplice, tant du marquis d'Ancre que de Léonor Galligay, sa femme, avec l'aventureuse rencontre de leurs funestes ombres par un bon François, neveu de Rotomagus.*"

— „Qu'est-ce que cela prouve? voudriez-vous, en nous reportant à la naissance de l'art, éteindre les lumières, et faire rétrograder le génie?"

— „A Dieu ne plaise que ce soit là ma pensée! Si j'entre dans ces détails, c'est pour vous démontrer que depuis le moment où l'on a imaginé les représentations théâtrales jusqu'aujourd'hui, la masse des spectateurs a toujours recherché ce qui lui promettait des impressions fortes et variées. Je continue.

„De 1636 à 1790, la scène française s'est enrichie de chefs-d'œuvre. Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, de Belloy, de La Motte, de La Noue, de La Fosse, Longepierre, la Grange-Chancel, Guymond de La Touche, Saurin, Ducis, Chénier, Lemierre (dans la tragédie), Molière, Régnard, Destouches, Boursault, Montfleury, Hauteroche, Baron, Dancourt, Le Sage, Piron,

Boissy, Dufresny, Fagan, Gresset, Collin d'Harleville, Fabre d'Églantine, Picard (dans la comédie), nous ont laissé des modèles inimitables, de vrais trésors pour la portion éclairée de la nation. Mais ceux que leur goût, leur éducation ou leur état n'ont pas mis à même d'acquérir des connaissances (et l'on ne peut disconvenir que cette classe ne forme la plus grande partie de la société), n'en sont pas moins avides de plaisirs et n'ont pas moins que les autres le droit de s'en procurer; il faut donc les assortir à leur goût, à leur éducation, à leur état, et surtout à leurs moyens pécuniaires. Sans-doute une pensée sublime frappera tous les spectateurs français sans exception: j'en ai eu souvent la preuve dans les représentations *gratis;* mais la finesse du langage, les beautés de détail, la pureté du style ne peuvent être appréciés que par le très-petit nombre.

„C'est ainsi que pour faire réussir le *Misanthrope,* qui était tombé, Molière lui adjoignit, à la quatrième représentation, *le Médecin malgré lui,* et la farce servit de passe-port au chef-d'œuvre.

„C'est ainsi qu'à travers les astres de notre théâtre, dont les rayons ont éclairé l'univers, on a vu paraître et passer comme des météores, les compositions burlesques ou éphémères de Scarron, Douville, Visé, Scudéri, Calprenède, Duché, Trotterel, Claveret, Desmarais, et autres dont les noms sont encore moins connus.

„La Chaussée, surnommé le père du drame, débuta en 1733. Ses ouvrages furent généralement goûtés, et procurèrent aux comédiens des recettes abondantes. Son exemple, que des esprits chagrins appelleront contagieux, eut d'innombrables imitateurs. Pendant soixante ans, c'est-à-dire jusque vers 1790, on vit le genre sentimental s'accréditer et réussir sur tous nos théâtres indistinctement. La Harpe, Marmontel, Diderot, Mercier, Anseaume, d'Allainval, Goldoni, Sédaine, Beaumarchais, Darnaud, Fenouillot de Falbaire, Dubuisson, Du Rosoy, Desforges, Monvel, Dejaure, Marsollier, Bouilly, obtinrent presque tous des succès prodigieux. C'est au drame lyrique ou mélodrame (car un mélodrame n'est autre chose qu'un drame lyrique, dont la

musique est exécutée par l'orchestre au lieu d'être chantée) que la Comédie-Italienne a dû les jours de sa prospérité. Qu'est-ce, en effet, que *Richard cœur-de-lion*, *le Déserteur*, *le Comte d'Albert*, *Raoül de Créqui*, *la Caverne*, *Roméo et Juliette*, *Lodoïska*, *Camille*, *Montano et Stéphanie*, *Ariodant*, *la Tour de Neustadt*, *le Château de Monténéro*, *les Deux Journées*, *Béniowski*, *Zoraïme*, *Léocadie*, *le Maçon*, *la Dame Blanche*, etc., sinon des mélodrames qui ont fourni à nos meilleurs compositeurs le moyen de produire d'excellentes partitions? Il faut à la musique des situations fortes et des passions énergiques. Grétry, Dalayrac, Boieldieu, Nicolo, ont eu presque seuls le secret de mettre l'esprit en musique; mais c'est un talent fort rare. Un joli rondeau, une romance expressive, sont accueillis dans les salons, mais ne font pas faire un pas à la science; ils laissent bientôt leur auteur dans l'oubli, ou du moins sans renommée.“

— „Je suis de votre avis; mais, grâce à la confusion des genres, et surtout aux empiètements du vaudeville, les compositeurs n'ont plus le moyen de travailler. Le Conservatoire forme des élèves distingués qui remportent de grands prix, vont passer cinq ans à Rome et à Naples, aux frais de l'État, et reviennent en France pour composer des contredanses, et briller à Tivoli ou aux Porcherons. Brillante perspective! Avant dix ans l'école des Méhul, des Chérubini, des Berton, n'existera plus. Cependant la musique française est essentiellement dramatique; elle est une de nos gloires. On paie vingt francs pour entendre Paganini! un équilibriste! et l'on dédaigne nos virtuoses. Ils ont, il est vrai, le tort d'être nés Français et d'honorer le pays.“

— „Permettez que je revienne à mon sujet. Je vous ai raconté la chronologie du mélodrame ou des pièces du même genre qui l'ont précédé, et je me suis arrêté à l'époque de notre première révolution. Depuis 1789 jusqu'au gouvernement consulaire, où toutes choses rentrèrent peu-à-peu dans l'ordre, la scène française, à quelques rares exceptions près, fut salie, déshonorée par des ouvrages infâmes, à la représentation des-

quels se plaisaient les auteurs et acteurs des scènes furibondes qui ont souillé nos annales, et transformé, aux yeux de l'histoire, un peuple spirituel, aimable et poli, en une bande d'assassins et de forcenés. Les armées seules n'eurent aucune part à ces sanglants désordres. Elles conservèrent intact l'honneur français qui s'était réfugié dans les camps.

„On pourrait avancer que, depuis deux siècles, le théâtre a été le thermomètre de l'état social en France, et le miroir de nos mœurs. Admirable, sublime sous le grand roi; mou, lâche, efféminé sous la régence; fade et musqué sous Louis XV et Louis XVI, il se montra féroce pendant la période de dix ans où s'accomplirent tant de crimes; il est des préjugés respectables qu'on ne parvient à déraciner qu'en ébranlant l'ordre social jusque dans ses fondements. Toutefois, le dévergondage ne fut pas poussé aussi loin que de nos jours.

„Je trouve ici la place d'une anecdote probablement peu connue.

„En l'an II de la république, Léonard Bourdon, membre de l'instruction publique, Moline et Aristide Valcour, trois fameux montagnards, avaient composé en société une sansculottide (pièce de l'époque) intitulée *le Tombeau des imposteurs*, et qui devait être représentée sur le théâtre des Arts (l'Opéra). A la fin du premier acte une jeune fille sortait en désordre de la sacristie, où Blondinet, son confesseur, l'avait introduite pour lui parler librement de sa flamme. Révoltée de ces indécentes propositions, Rose échevelée venait retrouver sa mère qui l'attendait dans l'église, et lui racontait en pleurant cette avanie dont le récit scandalisait toutes les dévotes.

Des mains d'un prêtre infâme
Sauvez-moi, s'il vous plait....

LES DÉVOTES.

Qu'est-ce que c'est? (*ter.*)

Robespierre, qui ne laissait pas jouer un ouvrage important sans assister aux répétitions générales, fut révolté de la licence de celui-ci et en défendit la représentation; bien plus, les exemplaires furent recherchés avec soin et détruits. Celui

que je possède est une des mille raretés qui composent ma précieuse bibliothèque.“ *)

—„Ah! vous l'entendez, messieurs. Et ceci se passait en l'an II, sous la république, au plus fort de la terreur! Vous voyez donc bien que la censure est indispensable; si elle existait, nous ne verrions pas surgir les pièces monstrueuses qui font déserter le théâtre.“

—„Non, point de censure. Ce mot seul suffit pour inspirer de l'effroi à tout écrivain et paralyser le génie.“

—„Le génie, dites-vous? qu'a-t-il enfanté depuis deux ans? qu'est-ce donc qu'il a produit de grand, de sublime? A entendre les clameurs de haro, cette censure atroce emprisonnait dans les portefeuilles de leurs auteurs des centaines de chefs-d'œuvre!...

*) Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici un échantillon de cette œuvre du temps:

Chœur de Sans-Culottes.

Chapes, chasubles, saints d'argent,
Soleil, ciboire et dais brillant,
Feront bientôt le grand voyage.
A la Monnaie on les attend;
Ils nous fourniront du comptant, etc.

Or écoutez la piteuse aventure
Des desservants du temple de Jésus,
Qui ci-devant faisaient grande figure
Et grâce à nous bientôt iront tout nus.
Moines, prélats et prêtres sont fondus.

On les chagrine:
La guillotine
Au moindre mot
Pourrait être leur lot.
Abbés, chanoines gros et gras,
Curés, vicaires et prélats,
Cordeliers fiers comme gendarmes,
Capucins, récollets et carmes,
Que tout rentre dans le néant,
Que tout disparaisse devant
Le peuple sans-culotte;
A bas le régiment
De la calotte.

Eh bien! on les a ouverts ces portefeuilles! voyez ce qui en est sorti!"

—„Point de censure, je le répète; néanmoins, je reconnais la nécessité d'un examen préalable pour les ouvrages dramatiques seulement et sous le rapport des mœurs. Il n'en est pas d'une pièce de théâtre comme d'un journal ou d'un livre qu'on peut aisément soustraire à l'œil curieux d'une jeune personne. On entre dans un spectacle sans connaître les pièces qu'on va voir, et il arrive trop souvent que la décence ne permet pas que l'on assiste à la représentation entière. Aussi je ne doute pas qu'un théâtre à Paris, où l'on serait certain de ne pas voir ou entendre d'obscénités, n'attirât un grand nombre de spectateurs.

„L'examen dont j'ai parlé serait confié à des hommes de lettres honorables, estimés, ne travaillant plus pour la scène, connus par leurs opinions généreuses, et qui rempliraient très-bien ces fonctions auxquelles le gouvernement nommerait sur la présentation des directeurs réunis à la commission des auteurs. Il y aurait là *garantie* pour tous."

—„En vérité, me dit la maîtresse de la maison, je desirerais que votre projet fût adopté. J'aime beaucoup le spectacle et surtout le mélodrame; mais depuis deux ans j'ai dû me priver de ce plaisir.

„J'ai entendu souvent chez moi de jeunes romantiques répondre dédaigneusement à des hommes du premier mérite: „Vous ne „comprenez pas, vous ne pouvez pas nous comprendre." Je vous assure au contraire que je comprends trop. C'est pour cela que je ne vais plus qu'au Théâtre-Italien. Là du moins je ne suis point exposée à rougir. Vous êtes, sans contredit, messieurs, de meilleurs juges que moi, mais je nie que l'on puisse tout dire, tout montrer au théâtre. Quand même on le pourrait, je crois qu'on ne le devrait pas. Pourquoi familiariser avec l'impudeur et le vice à nu des consciences timorées, des femmes naïves encore et dont toute l'existence est destinée à des goûts suaves, à des sentiments doux, à des devoirs touchants? Qu'est-il besoin de les initier à ces repas offerts à des palais blasés et insensibles qui ne savourent plus que les liqueurs

fortes? Quel avantage les hommes peuvent-ils espérer de notre émancipation totale? N'est-ce pas à leur préjudice qu'ils s'efforcent de nous rendre leurs égales sous le rapport du perfectionnement moral porté jusqu'au délire?

„Mais pardon; je vais beaucoup trop loin. Je me jette dans les idées abstraites. Continuez, monsieur, vous vous êtes arrêté au règne de la terreur."

—„J'obéis, madame. Quand l'homme colosse fut monté sur le trône, le drame disparut tout-à-fait des grands théâtres. Napoléon n'aimait que la tragédie et la musique. Talma, le sublime, l'admirable, l'inimitable Talma; le chevaleresque Lafon, la sensible Duchesnois, et la belle Georges, tinrent long-temps le sceptre tragique. On courut à l'Opéra-Comique voir de jolis actes joués et chantés délicieusement par Elleviou, Martin, Gavaudan, Solié, Chenard, Dozainville; mesdames Dugazon, Saint-Aubin, Gavaudan, Philis, Duret, Regnault et Gonthier. Mais ces aliments trop solides ou trop délicats ne pouvaient contenter tous les goûts, tous les besoins. Le drame exilé des théâtres impériaux se réfugia aux boulevarts. C'est là que, sous le titre de mélodrames, on a représenté pendant vingt-cinq ans des pièces que les journaux et l'opinion publique ont placées plus d'une fois au-dessus des ouvrages nouveaux que l'on jouait à la Comédie-Française.

„Le mélodrame a signé des lettres de noblesse aux anciens tréteaux trop long-temps tributaires des grands théâtres, qui exerçaient sur eux leur insolent vasselage et les tenaient dans la plus humiliante dépendance. Le mélodrame a épuré le langage du peuple qui, après l'avoir vu jouer, le loue, moyennant deux sous, et le lit jusqu'à ce qu'il le sache par cœur. La poésie, ce langage des dieux, ne pouvant être comprise que par des spectateurs éclairés et instruits, la tragédie n'est point en harmonie avec l'éducation du peuple. Les grands intérêts politiques qui en font presque toujours la base, exigent, pour être appréciés, de longues études, des connaissances profondes, étendues et variées. Il a donc fallu créer un théâtre, un genre et un intérêt populaires. De là le mélodrame.

„A l'appui de mon opinion, je citerai encore celle du farouche Robespierre, qui fut agneau avant de se faire tigre; témoin le paragraphe suivant, extrait mot à mot de l'*Éloge de Gresset*, discours qui a concouru pour le prix proposé par l'Académie d'Amiens, par M. R......., avocat en parlement, imprimé en 1786, et que je possède avec quelques autres essais littéraires du même auteur; tous rarissimes et à-peu-près introuvables.

„Nous avons vu de nos jours le domaine du théâtre s'agrandir „par la naissance de ces productions connues sous le nom de „*drames*. Mais je ne sais quelle manie pousse une foule de „critiques à déclamer contre ce nouveau genre avec une sorte „de fanatisme. Ces fougueux censeurs, persuadés que la nature „ne connaissait que des tragédies et des comédies, prenaient „tout ouvrage dramatique qui ne portait pas l'un de ces deux „noms pour un monstre en littérature, qu'il fallait étouffer dès „sa naissance: comme si cette inépuisable variété de tableaux „intéressants qui nous présentent l'homme et la société devait „être nécessairement renfermée dans ces deux cadres: comme „si la nature n'avait que deux tons et qu'il n'y eût point de „milieu pour nous entre les saillies de la gaîté et les transports „des plus furieuses passions.

„Mais les drames et le bon sens ont triomphé de toutes „leurs clameurs. C'est en vain qu'ils ont voulu nous faire honte „du plaisir que ces ouvrages nous procuraient et nous persuader „qu'il n'était permis de s'attendrir que sur les catastrophes des „rois et des héros. Tandis qu'ils faisaient des livres contre „les drames, nous courions au théâtre les voir représenter, et „nous éprouvions que nos larmes peuvent couler avec douceur „pour d'autres malheurs que ceux d'Oreste et d'Andromaque; „nous sentions que plus l'action ressemble aux scènes ordinaires „de la vie, plus les personnages sont rapprochés de notre „condition, plus l'illusion est complète, l'intérêt puissant, et „l'instruction frappante."

„Il est donc vrai que par les représentations et la lecture du mélodrame, le peuple s'instruit à devenir meilleur. Vous ne nierez pas que, dans les pièces de ce genre, on n'ait reproduit

fréquemment sur la scène de beaux exemples de morale et de vertu, des actes d'héroïsme, des traits de bravoure et de fidélité puisés dans nos annales. Le mélodrame doit donc exercer sur nos mœurs une influence utile, puisque l'éternelle morale qu'on y recueille est la récompense des bonnes actions et la punition des mauvaises.“

— „Je serais curieux de savoir, s'écria mon vieux pédant, ce que vous trouvez de moral et d'instructif dans...“

— „Je me récuse, monsieur; déjà j'ai eu l'honneur de vous dire qu'il ne m'appartient pas de juger des confrères auxquels je reconnais un très-grand talent. Il est convenu que je ne défends ici que le mélodrame classique, celui auquel on a couru pendant vingt-cinq ans, et auquel on reviendra bientôt. Je le prédis.“

— „Peu m'importe! seulement je vous demanderai ce que vous trouvez de si beau dans cette classe populaire qui s'amuse à lire au lieu de travailler. Pourquoi faut-il que le peuple français connaisse l'histoire de son pays? Cela n'est pas du tout nécessaire. Quand le boutiquier, l'artisan, l'ouvrier a consacré six jours au travail, il a besoin de dissipation. La promenade, le grand air, et l'exercice du corps, voilà ce qu'il lui faut. Je ne veux pas que son esprit vienne se tendre et se fatiguer à la représentation d'un drame. Jadis c'était dans les guinguettes...“

— „Eh! monsieur, vous n'avez donc pas lu les relevés statistiques de nos départements? Sur 1130 meurtres commis en France dans l'espace de quatre ans, 546, c'est-à-dire plus de la moitié, l'ont été par suite de rixes dans les cabarets. Cela prouve assez contre votre opinion. Mieux vaut sans-doute que ces honnêtes familles aillent puiser des leçons de morale dans les théâtres du mélodrame, à raison de quinze ou vingt sous par tête.“

— „Qu'on leur donne, comme autrefois, des farces, des danses de corde.“

— „La farce, a dit un de nos meilleurs écrivains, est le spectacle de la grossière populace. C'est un plaisir qu'il faut

lui laisser, mais dans la forme qui lui convient, c'est-à-dire des tréteaux pour théâtre, et pour salle des carrefours. Par là il se trouve à la bienséance des seuls spectateurs qu'il convienne d'y attirer. Mais lui donner des salles décentes et d'une forme régulière, l'orner de musique, de danses, de décorations agréables, c'est dorer le bord de la coupe où le public va boire le poison du vice et du mauvais goût; c'est afficher ouvertement le projet de corrompre, de démoraliser, d'abrutir une nation."

— „Quelques mélodrames, j'en conviens, méritent d'être exceptés de la proscription; mais vous ne nierez pas au moins que le style de ces pièces ne soit ordinairement plat ou ampoulé, rempli de lieux communs ou de sentences rebattues?"

— „Ma foi, soit dit sans offenser personne, je ne le trouve pas plus mauvais que celui de beaucoup de pièces jouées aux grands théâtres. Je pourrais citer dans Sédaine, dans Mercier, et autres plus modernes, telles phrases plus ridicules que celles qui ont été méchamment recueillies ou supposées par des critiques de mauvaise foi."

— „Les mélodrames fourmillent d'invraisemblances."

— „Pas plus en vérité que certains ouvrages desquels on a parlé avec éloge."

— „Les règles de l'art y sont méconnues, violées."

— „C'est faux. Généralement les pièces remarquables en ce genre sont soumises ou à-peu-près aux trois unités. Celles de temps et de lieu surtout y sont observées plus scrupuleusement que dans le *Déserteur*, *Richard*, *Sargines*, etc. Soyons donc de bonne foi: si les auteurs étrangers n'avaient remarqué dans certains mélodrames un puissant intérêt, des formes dramatiques, de belles situations amenées avec art, et un style convenable, ils n'auraient pas pris la peine de les traduire *littéralement*, et j'en pourrais désigner beaucoup auxquels on a fait cet honneur. Enfin, il me semble qu'au lieu de verser le ridicule sur les hommes de lettres qui ont adopté ce genre, on devrait au contraire leur savoir gré de transporter sur notre scène l'élite des pièces allemandes ou anglaises; ce qu'ils ne font toutefois qu'après les avoir améliorées en leur donnant une forme régulière."

— „Monsieur, me dit la noble dame en se tournant vers moi, et m'honorant d'un gracieux sourire, j'ai bien écouté tout ce qui a été dit pour et contre le mélodrame, et je n'hésite point à vous donner gain de cause. Seulement il me semble que vous avez été trop modeste en faisant au peuple les honneurs exclusifs de ce genre. La bonne société l'aime aussi et le recherche avec empressement. Bien plus, (mais ceci, je le dirai tout bas) je préfère le mélodrame à la tragédie; j'y trouve plus de vérité, plus d'intérêt, plus d'entente de la scène, et surtout plus de naturel. Il me touche, m'émeut, m'attendrit; ce qu'il me retrace rentre dans les habitudes de la vie ordinaire, tandis que les grandes infortunes vraies ou supposées de ces héros montés sur des échasses et parlant un langage emphatique me laissent au moins indifférente."

— „Frémissez! levez-vous, mânes de Corneille, de Voltaire, de Crébillon!.... s'écria le petit homme."

— „Pourquoi les déranger? monsieur, laissez-les dormir en paix, car je n'ai pas le moins du monde l'intention de les offenser. J'adore les beaux vers, et ne me lasse pas de lire les ouvrages de Racine et les sublimes rêveries de Lamartine ou de Victor Hugo. Mais de baux vers ne suffisent pas pour faire une bonne pièce; vous ne me prouverez jamais qu'une exposition en deux ou trois scènes bien longues, composées de tirades éternelles presque toujours ennuyeuses, vaille, sous le rapport dramatique, le premier acte de tel mélodrame, où je vois s'engager, dès les premiers mots, une action vive, intéressante; où chaque personnage se présente avec son caractère et le langage qui lui est propre; où l'intérêt s'accroît de scène en scène, d'acte en acte, et me tient palpitante pendant deux ou trois heures jusqu'à ce que la catastrophe vienne m'arracher des larmes. Je l'avoue à ma honte, jamais je n'ai pleuré à la tragédie; et dussiez-vous me traiter de barbare, je vous dirai que je vais au théâtre pour rire ou pour pleurer. Malheur à l'auteur dramatique qui laisse le spectateur impassible!

„Il est bien entendu aussi qu'au théâtre, je préfère la prose à la poésie. C'était l'opinion de Diderot, de Mercier, de Beau-

marchais, sans parler de ce bon M. de Robespierre, dont vous nous avez dit la pensée à propos du drame."

— „Eh bien, monsieur! me dit mon interlocuteur en se mordant les lèvres et en grimaçant d'une manière convulsive, vous devez être content, vous avez obtenu le suffrage de madame."

— „Celui de toutes les femmes, ajouta la belle châtelaine. Faites-nous pleurer, messieurs, vous serez toujours certains de réussir."

— „Mais enfin, monsieur, puisque le mélodrame est une si belle chose, d'où vient que j'entends dire de tous côtés: Le théâtre se meurt! nous sommes à l'agonie! Tel est le cri de détresse de toutes les entreprises théâtrales!"

— „Si vous en cherchez la cause, monsieur, vous la trouverez:

„1° Dans le trop grand nombre des théâtres à Paris. Huit ou dix pourraient y prospérer: il y en a quarante-quatre; savoir: vingt-deux autorisés, seize dits de société où l'on entre en payant, et six hors barrière;

„2° Dans le taux excessif des appointements;

„3° Dans le luxe des décorations et des costumes;

„4° Dans la manie des pièces à tableaux qui force à doubler le nombre des décorations et à tripler celui des ouvriers machinistes, détruit toute vraisemblance, oblige l'auteur à faire plusieurs expositions, rompt l'intérêt, et empêche les spectateurs de s'identifier avec des personnages qui ne font que passer comme des ombres chinoises. C'est le cachet de la paresse et de la médiocrité, c'est la ruine de l'art dramatique;

„5° Dans cette masse énorme de billets donnés et revendus ensuite à vil prix dans des bureaux clandestins, et souvent même à la porte des théâtres;

„6° Dans la confusion des genres;

„7° Dans la faiblesse ou le dévergondage des pièces et leur éternelle tendance vers les allusions politiques. Les scènes des rues ont tué le théâtre;

„8° Dans l'ambitieuse préoccupation des uns et l'excessive misère des autres;

„9° Dans l'abandon gratuit d'un certain nombre de loges;*)

„10° Dans le droit exorbitant perçu au profit des pauvres sur de misérables recettes, insuffisantes pour payer les premiers frais. Il est contraire à la raison, à la justice de percevoir un impôt sur des pertes. Quand une maison est en non-valeur, quand un champ est ravagé par la grêle, on dégrève le contribuable. Si, dans la session prochaine, une loi ne supprime pas cet odieux impôt, avant un an plus de la moitié des théâtres aura péri. Sous prétexte de soulager quelques soi-disant pauvres à domicile, l'inexorable commission des hospices aura privé de domicile et de pain deux à trois mille familles qui vivent autour de ces établissements; elle aura entraîné la banqueroute de malheureux spéculateurs qui, grâce à elle, n'ont plus en perspective que le déshonneur et la prison."

— „Voilà, j'en conviens, bien des causes de mort, mais je sais aussi plus d'un remède. Et d'abord je réduirais le nombre des théâtres à huit, comme le fit Napoléon en 1807."

— „C'est impossible."

— „Impossible! d'où vient?"

— „Et la légalité!"

— „Poussée à l'excès, elle équivaut presque à l'anarchie. Quand une maison brûle, on l'abat pour sauver le quartier; un membre est-il gangréné? on le coupe. J'ordonnerais la démolition de toutes les salles où l'on ferait banqueroute. Il existe à ce sujet un décret de l'empereur, qui a toujours force de loi."

*) Croirait-on, par exemple, que la loge dont monsieur le Préfet de police jouit dans les théâtres autorisés, calculée à raison de quatre places seulement, donne par année l'entrée gratuite à quarante mille huit cent quatre-vingts personnes presque toutes opulentes et qui prendraient des billets au bureau si elles n'étaient assurées de voir, à leur tour, toutes les pièces nouvelles? Cet abus vient d'être singulièrement modifié. A l'exemple de M. de Belleyme, son prédécesseur, M. Gisquet soutient de tout son pouvoir les administrations théâtrales dont il connaît la misère. Grâces leur soient rendues!

— „Mais, monsieur, c'est de l'arbitraire, de la tyrannie, du despotisme.“

— „Pas le moins du monde; vous êtes avertis. Quand la police a fait mettre au bord d'une rivière des poteaux qui indiquent le gué et les bas-fonds, tant pis pour celui qui passe outre; s'il se noie, il l'a voulu.“

— „Sans-doute on place des garde-fous sur les ponts pour les gens raisonnables, mais cela n'empêche pas les insensés et les suicides de les franchir pour s'élancer dans la rivière.“

— „Tant pis pour eux.“

— „Pour me résumer, je pense que l'on pourrait peut-être remédier au mal en adoptant ies mesures suivantes:

„La suppression entière des loges et billets gratis;

„La clôture des bureaux clandestins, où l'on vend des objets volés: car ce n'est pas pour les vendre qu'on donne des billets de faveur;

„Le retrait du privilège pour tout théâtre dont le directeur aura failli;

„L'examen préalable des ouvrages dramatiques par des hommes sages, expérimentés, et qui s'interposeraient comme arbitres entre les directeurs et les auteurs;

„Un cautionnement égal aux dépenses d'une année, de la part de tout directeur nouveau. L'obligation à chaque théâtre de se renfermer dans les termes de son privilège, sous peine d'amendes très-fortes et de clôture.

„A ces conditions, la scène française pourra voir renaître de beaux jours. Après une course longue et fatigante, on sent le besoin du repos. Il en est de même du théâtre. On a battu toutes les routes du vice et du crime, épuisé toutes les ressources de l'absurde et de l'inconnu, toutes les combinaisons ridicules et atroces. On reviendra bientôt à l'intérêt vrai, à l'intérêt de tous les temps et de tous les âges, à l'intérêt de cœur, et l'on obtiendra encore de brillants et légitimes succès.“

— „Très-bien; mais qui fera ces bons ouvrages? de qui les espérez-vous?“

— „De ces mêmes auteurs que vous blâmez aujourd'hui. A

peine sortis de l'adolescence, ils cèdent à l'entraînement de l'exemple. Disciples ardents de l'école nouvelle, il s'abandonnent à toute la fougue de la jeunesse et des passions; enthousiastes de la liberté illimitée dont ils abusent, ils courent et bondissent à travers champs, comme de jeunes chevaux échappés et sans frein. Mais bientôt ils s'attacheront à la société par de doux liens; devenus époux et pères, ils comprendront ce qu'ils feignent d'ignorer ou ce qu'ils ignorent en effet; ils ne voudront pas exposer leur jeune épouse à rougir en voyant des scènes qu'ils n'oseraient avouer en face de l'innocence. Cédant alors à l'irrésistible ascendant de la raison, ils ne composeront plus que des ouvrages admis par les convenances, et maudiront eux-mêmes la route dangereuse qu'ils ont parcourue d'abord, et les précipices par lesquels ils ont passé."

G. DE PIXÉRÉCOURT.

LES VICES A LA MODE.

J'avoue qu'en commençant ce chapitre, je suis embarrassé par le titre même. Qu'est-ce qu'un vice? En physique, autant que je puis me le figurer, c'est l'absence ou la défectuosité d'une partie qui altère ou paralyse le tout. Ma définition peut être inexacte, mais je la crois suffisante. Eh bien! nous voyons des machines humaines qui, loin d'être altérées ou paralysées par des vices, leur doivent leur position, leur équilibre, leur usage: ma définition est donc mauvaise: en voici une autre: le vice est le complément de l'homme.

Qui ne sent d'abord ce que ma phrase a de conforme à ce que nous observons tous les jours? On ne peut pas dire précisément qu'il y ait des vices à la mode, comme la barbe pointue, les chapeaux gris, et le patriotisme; ils le seraient plutôt comme ces flanelles de santé que personne ne montre, mais que tout le monde porte.

Le premier, à mon sens, celui qui organise ou désorganise tout, c'est, non pas l'orgueil, comme l'a dit Victor Hugo, c'est *l'importance*, que ne pouvait attaquer le poète: l'aigle, du haut de l'air, ne discerne pas les fractions, il embrasse tout en grand: c'est *l'importance*, nuance presque imperceptible pour qui ne peut pas analyser, mais colosse pour qui voit tout, parce qu'il veut tout voir.

De là, envie des distinctions, comme l'uniforme de l'ordre public, ou le petit chapeau à la grand homme; de là, la manie des décorations, manie qui s'est étendue jusqu'à la croix de juillet.

Pourquoi le théâtre tombe-t-il? Parce qu'il n'est plus de bon ton d'être touché: parce que c'est reconnaître une supériorité; parce qu'enfin attendrir, c'est commander; l'émotion est une obéissance.

Il faut voir de quelle hauteur les célébrités se jugent! A quels diminutifs on accole les plus vastes conceptions! On détrône une gloire aussi lestement qu'un roi: il n'y a plus de prestiges pour les royautés, y compris celle de l'intelligence.

Notez qu'avec tout ce dédain des sommités, il faut tenir par quelque chose à l'un de nos grands hommes, qui, par cela même, devient pour nous le seul homme de talent: de là, ces mauvais vers adressés par des étudiants en médicine ou en droit, à Béranger, à Lamartine, à Victor Hugo, à Delavigne, pour y gagner une de ces lettres stéréotypes qu'on puisse montrer à ceux qui ne connaissent personne. Dans un ordre un peu plus élevé, on se redresse en disant comme d'un intime: Victor m'a dit... Casimir assure... Lamartine m'a écrit...

Les grandes nations ont de l'orgueil: la France n'a que de l'importance: quand chaque citoyen consent à s'effacer pour n'être qu'un dans le nombre, la masse est forte: mais quand tout individu veut renfermer la nation en lui-même, il n'y a plus d'ensemble: ce n'est plus une armée de soldats, c'est une cohue de caporaux.

Et voyez cependant comme si la vanité se punissait par le dédain, quand les intelligences ordinairement humbles servantes du public ont-elles montré plus d'insolence? quand avons-nous vu le talent plus impertinent? quel siècle enfin a été traité avec plus de nonchalance?

Il n'y a pas d'opposition qui n'ait pour but le ministère; il n'y a pas de conspiration contre le pouvoir, qui n'ait pour but le pouvoir; la liberté, l'honneur national, etc., etc., etc., sont des roues que l'on met à son char; il faut toujours prendre de bonnes roues pour ne pas verser en route.

A tout cela qu'oppose le public? il rit, il répète les épigrammes spirituelles de Figaro. Mais nous ne sommes plus au temps où une épigramme tuait, où l'on ne se relevait pas d'un vers de Boileau ou d'un bon mot de Rivarol. Maintenant cela fait vivre: c'est un levier comme un autre ; on met le pied là-dessus, et on s'élève!

Quand on examine de sang-froid les bases d'après lesquelles on juge, je suis surpris qu'un homme qui a quinze cents livres de rente s'occupe sérieusement de l'opinion des autres. Y a-t-il une estime que vous consentiez à recevoir par la petite poste, sans être affranchie?

Le mépris, ou autrement dit le ridicule politique, est un dédommagement que les puissants laissent aux faibles: arme assez semblable à la batte d'Arlequin; il s'en sert avec vigueur, il en frappe avec force; mais les coups font du bruit et peu de mal: celui que l'on assomme ne s'en aperçoit pas.

L'estime est la petite monnaie de la gloire: c'est l'indemnité des sots.

Il n'est pas bien prouvé que l'on soit esclave sous le despotisme, et libre sous la liberté.

L'opinion politique n'est qu'un esclavage de mots. Une grande erreur est de croire qu'il y a un but à quelque chose. L'arène politique est comme le cirque de Franconi, où les chevaux dévorent des lieues sans changer de place: les peuples aussi croient arpenter beaucoup de chemin, ils font le manège.

Aujourd'hui c'est de liberté surtout que l'on est amoureux, amoureux peut-être comme un homme qui a vu le portrait d'une belle femme sur une bonbonnière. Grâce touchante! beaux yeux! formes divines! voilà l'imagination qui fermente. On anime cette insensible figure: jugez alors de la passion pour celle qui est vivante! on l'aime d'autant plus qu'on ne la connaît pas. Alors sacrifices, voyages, rien ne coûtera pour l'obtenir; on la cherchera, fût-ce au bout du monde; et, quand on aura réussi à la trouver, que verra-t-on? une femme qui a été belle, il y a long-temps, quand la boîte appartenait au père du possesseur actuel, mais qui maintenant n'offre plus qu'une ombre d'elle-même,

sans grâce, sans forme enfin! ce n'est plus une divinité, c'est un être méconnaissable, mentant impudemment au portrait, dont quelques lignes à-peine serpentent dans la figure de sa petite-fille.

Quand la liberté manque, on la comprend; quand elle y est, on n'y est plus: c'est que rien ne peut être bien; l'opposition sera toujours brillante, parce qu'elle se fonde sur ce qui n'est pas. Quand sa chimère se réalise, elle subit le sort des choses qui sont, elle est mauvaise.

Et voilà pourtant pourquoi l'on se déteste! pourquoi un peuple entier se soulève, se bat comme une armée, et meurt comme un seul homme! Voilà pourquoi le 28 juillet j'ai manqué d'avoir une opinion!

Il y a des hommes qui croient avoir une opinion.

Bonne nation! qui prépare avec sa substance un repas dont elle ne goûtera jamais. Peu importent les principes! les contributions sont un fleuve, on ne veut pas le tarir, on cherche seulement à détourner son cours pour en arroser ses propriétés.

Après viendrait, si je ne me trompe, *l'inconséquence:* c'est-à-dire que souvent le bon sens populaire ne comprendrait pas la liaison entre les prémisses et la conséquence: mais nous proclamerons hautement que personne de nous n'a ce défaut-là.

Je connais une dame fort respectable qui a refusé sa fille à deux prétendants: le premier fréquentait le café; par conséquent c'était un joueur, un prodigue, etc.: le second... ah! le second! elle l'avait vu nombre de fois faire l'aumône (je ne suis pas certain qu'il crût être vu): deux actes bien différents! Mais tous deux annoncent de la générosité, de l'abandon, penchants incompatibles avec l'esprit de conduite! La blâmerai-je? elle était mère! elle voulait le bonheur de sa fille, c'est-à-dire sa fortune: pourtant elle avait moins de répugnance pour le second: elle eût été flattée qu'on l'eût pris pour son fils, mais elle ne pouvait l'accepter pour gendre.

Ce n'est pas une *inconséquence* que la méthode dont on procède dans les choses d'ordre éternel. Il fut un temps où tout crime, toute vertu, étaient confinés dans leur catégorie sans que la pensée humaine se permît d'empiéter sur leurs limites

respectives: nous avons, dieu merci, changé tout cela, comme dit Molière: dans un moment où l'on a besoin d'une provision de fidélités, la trahison, entre autres, a subi les métamorphoses les plus originales: jadis il n'en existait que d'une sorte: le mépris était pour toutes: depuis une quinzaine d'années il n'a guère été permis de trahir que les Bourbons.

Nous avons perdu les deux véhicules des grandes choses, l'amour et la religion: la religion que l'amour aurait pu remplacer, s'il n'était pas mort avec elle! Qui donc, de nos jours, incendiera une maison pour enlever sa maîtresse? Je sais que le code pénal a prévu ce genre d'héroïsme: c'est, sans aucun doute, cela qui l'a tué! Mais, du moins, une femme qu'on aime est un Dieu: elle a son temple, son culte, ses martyrs! on peut mourir pour son nom! on peut réaliser pour elle la chimère de cet amour désintéressé qu'avait rêvé l'ame niaise de Fénélon. Avec l'amour et la foi s'est enfuie la morale, guide des actions des hommes, appuyé sur une base divine! On n'a gardé que la loi naturelle, loi de ceux qui n'en veulent aucune, et qui souffre tout ce qu'elle défend. Jadis les principes de morale menaient à la politique: cette dernière n'en était que le corollaire. Maintenant elle est un principe. La morale n'admet rien qui ne soit soumis à de hautes règles: la politique se trace à elle-même sa règle définitive; la politique, maladie bizarre qui ne laisse voir qu'une seule teinte à ceux qui en sont atteints, comme on voit tout en jaune quand on a la jaunisse.

La plupart des belles choses politiques ne sont pas bien loin d'être des crimes.

Vous riez? de grâce, un mot: vous louez Ariste, et vous l'élevez haut! Pourquoi? Il a arrêté la voiture du ministre, et, sans la garde nationale, il l'eût accroché au réverbère: c'est fort bien! il y a là dévouement et courage: mais la scène change: d'autres acteurs y montent: enfin, puisqu'il faut parler net, votre oncle envahit le numéro cent un de la rue de Grenelle: un carliste, je suppose, l'attend à sa porte: il le suit, ameute quelques-uns de ses amis, et arrête la voiture du ministre: on descend une lanterne, et votre oncle est pendu! vous vous écriez:

Le carliste est un scélérat! Eh bien! qui diable vous dit que non?

L'ingratitude est un vice qu'on assure être inhérent à l'espèce humaine: quant à moi, je n'en vois nulle part. Un préfet de police qui tombe perd-il ses amis? non! l'homme politique se corrobore par sa chute: il entre dans l'opposition pour devenir ministre! ses amis lui restent.

Je crois inutile de parler de l'*hypocrisie!* il n'y en a plus: ce député libéral qui lance un coup de fouet au pauvre charretier, dont la voiture retarde l'élan de son boquey démocratique, n'est pas un hypocrite; il a parfaitement compris le système d'égalité qui lui soufflait de si belles phrases; il n'y a plus d'hypocrisie, vous dis-je: il n'y en a plus. Ceux qui allaient à la messe sous Charles X, voilà des hypocrites; où voyez-vous à-présent qu'on aille à la messe? Vous parle-t-on, aux tribunaux, de la religion, des outrages au culte, du droit divin? Ah oui! les grandes journées, la souveraineté populaire, le roi populaire, vous n'entendez que cela: les magistrats ne sont pas tous inamovibles; il n'y a plus de jésuites, il y a des patriotes.

Les sentiments élevés sont fort utiles; ils permettent les actions basses. Défiez-vous toujours d'un homme qui aime la vertu: il y a tout à parier que c'est un amour malheureux!

Laissant de côté une multitude de petits vices plus ou moins recommandables, nous en viendrons au plus important, au seul enfin devant qui s'effacent tous les autres; l'*adultère!* Et d'abord, qui me dira s'il est un bienfait ou un fléau? L'adultère est-il la plaie ou le remède de la société? Ce n'est pas à nous qu'il convient de trancher cette question, c'est aux dames seulement qui savent à quoi s'en tenir sur elle.

Un homme marié ne commet pas précisément un adultère, ce n'est qu'une infidélité.

Celui qui a eu pour maîtresse une femme mariée, est un niais ou un philosophe s'il se marie.

Il y a des femmes vertueuses, qui ne voudraient pas, *pour tout au monde,* tromper leur mari sans une cause bien légitime. Voilà qu'un jour elles ont trouvé une cause plus que suffisante: à-peine si elle aurait dû passer pour un prétexte.

On a mille manières d'endormir les soupçons, ou comme on dit, d'*enfoncer* un mari: ou l'on devient froide, et alors il dit à l'amant lui même: Il n'y a pas moyen d'émouvoir ma femme, elle est trop froide; ou bien on l'accable de caresses, et il dit à l'amant lui-même: Il n'y a pas moyen de séduire ma femme; elle m'aime trop.

D'autres fois, on confie à l'époux toutes les déclarations que l'on reçoit; les deux moitiés en rient avec une malice délicieuse; que de plaisanteries charmantes sur les prétentions des sots! C'est un feu roulant d'esprit et d'épigrammes; un mois après, vous lisez dans le journal un duel à mort entre le mari et un jeune homme de qui madame n'avait jamais dit avoir reçu une déclaration.

C'est presque toujours le mari qui présente l'amant, et ce n'est que par égard pour lui que l'on consent à le recevoir.

On a été jeune, on a eu des maîtresses, et l'on a plus d'une fois empiété sur les possessions du voisin, de l'ami, ou du maître; on s'est rendu complice de ces tours qu'on n'oublie jamais; on a serré la main, pressé le pied d'une jeune personne, en présence de père et mère, on a même ravi un baiser, et tout cela de part et d'autre avec un sang-froid immobile. Eh bien! on se marie; comme certaines gens on n'a rien appris, mais on a tout oublié. Ce qui abusa pères, mères et maris, nous abuse, et nous disons à qui veut bien l'entendre: „Écoutez: vous me connais-„sez, je ne suis pas plus niais qu'un autre, j'ai passé par bien „des aventures, enfin, je connais les femmes; mais la mienne, „voyez-vous! ah! la mienne! en vérité, j'ai plus de bonheur „que je n'en méritais; il n'y avait qu'une femme comme la „mienne, je l'ai trouvée! je suis le seul de tous mes amis... „car pour les autres..." Vous savez pourtant le sort de tous nos amis.

Les grisettes prennent pour amant l'homme qui leur plaît; les dames comme il faut celui qui plaît aux autres.

Il y a quelque chose qu'un homme méprise plus que la femme qu'il a possédée: c'est celle qu'il n'a pu avoir.

Plus une femme donne de gages d'amour, et plus on doute d'elle.

Il faut maintenant à une femme, pour être vertueuse, autant de force qu'il en fallait à Ninon pour être galante. Une femme vertueuse, c'est un esprit fort: celle-là est capable de tout, même d'un crime; c'est à se mettre à genoux devant.

On ne croit plus aux femmes, elles chez qui la vérité possède encore le seul asile qui lui reste. L'homme qui n'a plus de foi en elles est malheureux comme l'athée; il n'a ni Dieu, ni espérance.

De tous les êtres créés, la femme est celui qui a le moins d'égoïsme: elle n'en a plus quand elle aime; son *moi*, c'est *lui*.

En général elles sacrifient l'honneur à la vanité. La seule personne à qui une femme veuille cacher qu'elle a un amant, c'est son mari! et de mémoire d'homme on ne trouve pas que le public ait trahi le secret. Cependant je connais une dame qui ne tient qu'à une chose, c'est que son mari le sache.

Et vous qui, déplorant seul une coquetterie précoce, suivez des yeux et des pas les discours, les gestes et jusques aux lèvres des jeunes gens qui environnent votre fille, n'accusez que vous de vos tourments et de vos craintes. A quoi bon ces leçons de vanité? Pourquoi lui donner des arts d'agrément? Elle n'aura pas de dot! qu'elle apprenne le ménage et à ravauder vos bas! Pourquoi cette jouissance paternelle, quand la flatterie ou l'envie de faire de l'esprit érigeaient en création accomplie votre création assez vulgaire? Pourquoi ces lectures d'aventures scabreuses où l'indécence est voilée avec tant d'adresse que l'auditeur n'a pas même le plaisir de la deviner? Pourquoi ces bons mots sur les maris, mari vous-même? Pensez-vous que l'on puisse impunément couler dans une oreille chaste ces maximes dangereuses, palpitantes sous une poésie enchanteresse? Il n'y a pas de danger, dites-vous; voyez, à-peine m'accorde-t-elle, quand je lis, la plus légère attention? Elle regarde une fleur qu'elle tient à la main, ou un jeune homme. — C'est vrai... — Elle ne rougit pas!.. — Insensé! est-ce qu'une femme rougit? autrefois elle ne rougissait pas en vous entendant; elle ne comprenait rien: aujourd'hui elle ne rougit pas; elle comprend tout. La transition fut rapide; elle échappa à votre pénétration: un demi-mot, un

sourire, un regard d'homme, innocent peut-être, lui ont tout appris: on ne parle que d'amour chez vous; on ne chante que l'amour; on ne fait que l'amour: elle fera l'amour. Vous avez entrepris son éducation; un autre l'achève. La nature donne aux petites filles les meilleures dispositions: vous l'avez instruite en théorie; un autre se chargera de la pratique. Il faut bien qu'elle ait un amant, puisque vous en avez octroyé à toutes vos héroïnes.

On m'objectera sans-doute que ces mœurs n'appartiennent pas à toutes les espèces de société: il est vrai que je vois plusieurs sortes de société: quant aux mœurs, je n'en connais pas d'autres.

J. LESGUILLON.

RÉPONSE

AUX ADIEUX DE SIR WALTER SCOTT

A SES LECTEURS.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

M. de Lamartine est parti pour l'Orient; avant de quitter la France, il a bien voulu nous laisser un nouveau témoignage de son affectueuse amitié pour nous. Nous sommes trop flatté, trop fier d'un pareil souvenir, pour ne pas reproduire ici la lettre dont le chantre des *Méditations* a accompagné son Épître.

„Mon cher Ladvocat, je me croyais quitte, mais puisque „vous désirez encore une marque de sympathie bien sincère „chez moi pour vos malheurs, voici quelques nouveaux vers „faits ces jours-ci à votre intention. C'est une Épître familière „à Walter Scott, en réponse à ses adieux à ses lecteurs.

„Mandez-moi quand et comment vous voulez que je vous „l'envoie pour vous épargner les frais.

„Cela a environ quatre cents vers. Faites-m'en, je vous „prie, tirer quelques exemplaires séparément pour les envoyer „à Walter Scott lui-même. Mille amitiés.

„LAMARTINE.

„Saint-Point près Mâcon, 6 mai 1832."

Les adieux de Walter Scott qui ont servi de texte aux inspirations de M. de Lamartine, inspirations que la modestie seule de l'auteur a pu revêtir du titre d'*Épître familière;* ces adieux sont à la fois courts et touchants; nos lecteurs nous permettront, sans-doute, de leur présenter une traduction exacte de ce morceau qui devient, pour ainsi dire, le préambule indispensable, la préface naturelle de la réponse au romancier anglais.

Au poème que M. de Lamartine a composé pour nous, nous croyons aussi devoir joindre les adieux adressés par lui à l'académie de Marseille; certain que nous sommes, que nos lecteurs nous sauront d'autant plus de gré d'avoir réuni ces deux chefs-d'œuvre dans le livre des Cent-et-Un, que ce sont les derniers accents que le barde aura fait entendre, pour bien long-temps peut-être, sur les côtes de France.

ADIEUX
DE SIR WALTER SCOTT A SES LECTEURS.

Abbostfort, septembre 1831.

„Voici probablement les derniers contes que l'auteur sou-„mettra au jugement du public. Ses lecteurs le savent; il est „sur le point de s'embarquer pour des côtes étrangères. Le „roi son maître a bien voulu désigner le navire qui doit le „déposer en des climats lointains. Là, l'auteur de *Waverley* „rétablira sa santé chancelante, puis il reviendra dans son pays „natal pour y achever doucement ses jours. En se livrant „aujourd'hui à ses travaux ordinaires, le vase, suivant l'expression „pittoresque de l'Écriture, se fût peut-être, hélas! brisé à la „fontaine. L'homme à qui fut départie une large part du bien „le plus précieux ici-bas, doit-il se plaindre que le couchant „de sa vie soit obscurci de nuages et d'orages? Non, il s'est „résigné à payer cette dette inévitable de l'humanité. De ses „amis, de ceux qui eussent sympathisé à ses souffrances, beau-„coup ne sont plus, et les autres s'attendent à trouver dans „l'homme dont le pélerinage fut semé de quelques fleurs, l'exemple „de la patience et de la fermeté.

„L'auteur de *Waverley* n'a pas d'expression pour peindre „au public sa gratitude. Mais peut-être lui sera-t-il permis „d'espérer que l'esprit, chez lui, n'a pas vieilli plus vite que „l'enveloppe, et qu'il pourra réclamer encore l'indulgence de „ses amis, sinon pour des compositions de son ancien genre, au „moins pour des essais dans toute autre branche de littérature. „Puisse-t-il ne pas donner lieu à ce reproche que:

„Trop long-temps le vieillard est resté sur la scène.“

RÉPONSE
AUX ADIEUX DE SIR WALTER SCOTT
A SES LECTEURS.

ÉPITRE FAMILIÈRE.

Au premier mille, hélas! de mon pélerinage,
Temps où le cœur tout neuf voit tout à son image,
Où l'ame de seize ans, vierge de passions,
Demande à l'univers ses mille émotions,
Le soir d'un jour de fête, au golfe de Venise,
Seul, errant sans objet dans ma barque indécise,
Je suivais, mais de loin, sur la mer, un bateau
Dont les concerts flottants se répandaient sur l'eau;
Voguant de cap en cap, nageant de crique en crique,
La barque balançant sa brise de musique,
Élevait, abaissait, modulait ses accords
Que l'onde palpitante emportait à ses bords,
Et selon que la plage était sourde ou sonore,
Mourait comme un soupir des mers qui s'évapore,
Ou dans les antres creux réveillant mille échos
Élançait jusqu'au ciel la fanfare des flots;
Et moi, penché sur l'onde, et l'oreille tendue,
Retenant sur les flots la rame suspendue,
Je frémissais de perdre un seul de ces accents,
Et le vent d'harmonie enivrait tous mes sens.

C'était un couple heureux d'amants unis la veille,
Promenant leur bonheur à l'heure où tout sommeille,
Et, pour mieux enchanter leurs fortunés moments,
Respirant l'air du golfe au son des instruments.
La fiancée en jouant avec l'écume blanche
Qui de l'étroit esquif venait laver la hanche,
De son doigt dans la mer laissa tomber l'anneau,
Et pour le ressaisir son corps penché sur l'eau
Fit incliner le bord sous la vague qu'il rase;
La vague, comme une eau qui surmonte le vase,
Les couvrit: un seul cri retentit jusqu'au bord:
Tout était joie et chant, tout fut silence et mort.

Eh bien! ce que mon cœur éprouva dans cette heure
Où le chant s'engloutit dans l'humide demeure,
Je l'éprouve aujourd'hui, chantre mélodieux,
Aujourd'hui que j'entends les suprêmes adieux
De cette chère voix pendant quinze ans suivie.
Voluptueux oubli des peines de la vie,
Musique de l'esprit, brise des temps passés,
Dont nos soucis dormants étaient si bien bercés!
Heures de solitude et de mélancolie,
Heures des nuits sans fin que le sommeil oublie,
Heures de triste attente, hélas! qu'il faut tromper,
Heures à la main vide et qu'il faut occuper,
Fantômes de l'esprit que l'ennui fait éclore,
Vides de la pensée où le cœur se dévore!
Le conteur a fini: vous n'aurez plus sa voix,
Et le temps va sur nous peser de tout son poids.

Ainsi tout a son terme, et tout cesse, et tout s'use.
A ce terrible aveu notre esprit se refuse,
Nous croyons en tournant les feuillets de nos jours
Que les pages sans fin en tourneront toujours;
Nous croyons que cet arbre au dôme frais et sombre,
Dont nos jeunes amours cherchent la mousse et l'ombre,

Sous ses rideaux tendus doit éternellement
Balancer le zéphyr sur le front de l'amant;
Nous croyons que ce flot qui court, murmure et brille,
Et du bateau bercé caresse en paix la quille,
Doit à jamais briller, murmurer et flotter,
Et sur sa molle écume à jamais nous porter;
Nous croyons que le livre où notre ame se plonge
Et comme en un sommeil nage de songe en songe,
Doit dérouler sans fin cette prose ou ces vers,
Horizons enchantés d'un magique univers:
Mensonges de l'esprit, illusion et ruse
Dont pour nous retenir ici-bas la vie use!
Hélas! tout finit vite: encore un peu de temps,
L'arbre s'effeuille, et sèche, et jaunit le printemps,
La vague arrive en poudre à son dernier rivage,
L'ame à l'ennui le livre à sa dernière page.

Mais pourquoi donc le tien se ferme-t-il avant
Que la mort ait fermé ton poème vivant,
Homère de l'histoire à l'immense Odyssée,
Qui, répandant si loin ta féconde pensée,
Soulèves les vieux jours, leur rends l'ame et le corps,
Comme l'ombre d'un Dieu qui ranime les morts?
Ta fibre est plus savante et n'est pas moins sonore.
Tes jours n'ont pas atteint l'heure qui décolore,
Ton front n'a pas encor perdu ses cheveux gris,
Couronne dont la muse, orne ses favoris,
Où, comme dans les pins de ta Calédonie
La brise des vieux jours est pleine d'harmonie.
Mais, hélas! le poète est homme par les sens,
Homme par la douleur! Tu le dis, tu le sens;
L'argile périssable où tant d'ame palpite,
Se façonne plus belle et se brise plus vite;
Le nectar est divin, mais le vase est mortel;
C'est un Dieu dont le poids doit écraser l'autel,
C'est un souffle trop plein du soir ou de l'aurore

Qui fait chanter le vent dans un roseau sonore,
Mais qui, brisé du son, le jette au bord de l'eau
Comme un chaume séché battu sous le fléau!
O néant! ô nature! ô faiblesse suprême!
Humiliation pour notre grandeur même!
Main pesante dont Dieu nous courbe incessamment
Pour nous prouver sa force et notre abaissement,
Pour nous dire et redire à jamais qui nous sommes,
Et pour nous écraser sous ce honteux nom d'hommes!

Je ne m'étonne pas que le bronze et l'airain
Cèdent leur vie au temps et fondent sous sa main,
Que les murs de granit, les colosses de pierre
De Thèbe et de Memphis fassent de la poussière,
Que Babylone rampe au niveau des déserts,
Que le roc de Calpé descende au choc des mers,
Et que les vents, pareils aux dents des boucs avides,
Écorcent jour à jour le tronc des pyramides:
Des hommes et des jours ouvrages imparfaits,
Le temps peut les ronger, c'est lui qui les a faits,
Leur dégradation n'est pas une ruine,
Et Dieu les aime autant en sable qu'en colline;
Mais qu'un esprit divin, souffle immatériel
Qui jaillit de Dieu seul comme l'éclair du ciel,
Que le temps n'a point fait, que nul climat n'altère,
Qui ne doit rien au feu, rien à l'onde, à la terre,
Qui, plus il a compté de soleils et de jours,
Plus il se sent d'élan pour s'élancer toujours,
Plus il sent, au torrent de force qui l'enivre,
Qu'avoir vécu pour l'homme est sa raison de vivre;
Qui colore le monde en le réfléchissant;
Dont la pensée est l'être, et qui crée en pensant;
Qui, donnant à son œuvre un rayon de sa flamme,
Fait tout sortir de rien, et vivre de son ame,
Enfante avec un mot comme fit Jéhova,
Se voit dans ce qu'il fait, s'applaudit, et dit: Va!

N'a ni soir, ni matin, mais chaque jour s'éveille
Aussi jeune, aussi neuf, aussi Dieu que la veille;
Que cet esprit captif dans les liens du corps
Sente en lui tout-à-coup défaillir ses ressorts,
Et, comme le mourant qui s'éteint mais qui pense,
Mesure à son cadran sa propre décadence,
Qu'il sente l'univers se dérober sous lui,
Levier divin qui sent manquer le point d'appui,
Aigle pris du vertige en son vol sur l'abîme,
Qui sent l'air s'affaisser sous son aile et s'abîme,
Ah! voilà le néant que je ne comprends pas!
Voilà la mort, plus mort que la mort d'ici-bas,
Voilà la véritable et complète ruine!
Auguste et saint débris devant qui je m'incline,
Voilà ce qui fait honte ou ce qui fait frémir,
Gémissement que Job oublia de gémir!

Ton esprit a porté le poids de ce problème;
Sain dans un corps infirme il se juge lui-même;
Tes organes vaincus parlent pour t'avertir;
Tu sens leur décadence, heureux de la sentir,
Heureux que la raison te prêtant sa lumière,
T'arrête avant la chute au bord de la carrière!
Eh bien! ne rougis pas au moment de t'asseoir;
Laisse un long crépuscule à l'éclat de ton soir;
Notre tâche commence et la tienne est finie:
C'est à nous maintenant d'embaumer ton génie.
Ah! si comme le tien mon génie était roi,
Si je pouvais d'un mot évoquer devant toi
Les fantômes divins dont ta plume féconde
Des héros, des amants a peuplé l'autre monde;
Les sites enchantés que ta main a décrits,
Paysages vivants dans la pensée écrits;
Les nobles sentiments s'élevant de tes pages
Comme autant de parfums des odorantes plages;
Et les hautes vertus que ton art fit germer,

Et les saints dévouements que ta voix fait aimer;
Dans un cadre où ta vie entrerait tout entière,
Je les ferais jaillir tous devant ta paupière,
Je les concentrerais dans un brillant miroir,
Et, dans un seul regard, ton œil pourrait te voir!
Semblables à ces feux, dans la nuit éternelle,
Qui viennent saluer la main qui les appelle,
Je les ferais passer rayonnants devant toi;
Vaste création qui saluerait son roi!
Je les réunirais en couronne choisie,
Dont chaque fleur serait amour et poésie,
Et je te forcerais, toi qui veux la quitter,
A respirer ta gloire avant de la jeter.

Cette gloire sans tache et ces jours sans nuage
N'ont point pour ta mémoire à déchirer de page;
La main du tendre enfant peut t'ouvrir au hasard,
Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard,
Sans que de tes tableaux la suave décence
Fasse rougir un front couronné d'innocence;
Sur la table du soir, dans la veillée admis,
La famille te compte au nombre des amis,
Se fie à ton honneur, et laisse sans scrupule
Passer de main en main le livre qui circule;
La vierge, en te lisant, qui ralentit son pas,
Si sa mère survient ne te dérobe pas,
Mais relit au grand jour le passage qu'elle aime,
Comme en face du Ciel tu l'écrivis toi-même,
Et s'endort aussi pure après t'avoir fermé,
Mais de grâce et d'amour le cœur plus parfumé.
Un Dieu descend toujours pour dénouer ton drame,
Toujours la Providence y veille et nous proclame
Cette justice occulte et ce divin ressort
Qui fait jouer le temps et gouverne le sort;
Dans les cent mille aspects de ta gloire infinie
C'est toujours la raison qui guide ton génie.

Ce n'est pas du désert le cheval indompté
Traînant de Mazeppa le corps ensanglanté,
Et, comme le torrent tombant de cime en cime,
Précipitant son maître au trône ou dans l'abîme;
C'est le coursier de Job, fier, mais obéissant,
Faisant sonner du pied le sol retentissant,
Se fiant à ses flancs comme l'aigle à son aile,
Prêtant sa bouche au frein et son dos à la selle;
Puis, quand en quatre bonds le désert est franchi,
Jouant avec le mors que l'écume a blanchi,
Touchant sans le passer le but qu'on lui désigne,
Et sous la main qu'on tend courbant son cou de cygne.

Voilà l'homme, voilà le pontife immortel!
Pontife que Dieu fit pour parfumer l'autel,
Pour dérober au sphinx le mot de la nature,
Pour jeter son flambeau dans notre nuit obscure,
Et nous faire épeler, dans ses divins accents,
Ce grand livre du sort dont lui seul a le sens.

Aussi dans ton repos, que ton heureux navire
Soit poussé par l'Eurus, ou flatté du Zéphire,
Et, partout où la mer étend son vaste sein,
Flotte d'un ciel à l'autre aux deux bords du bassin;
Ou que ton char, longeant la crête des montagnes,
Porte en bas ton regard sur nos tièdes campagnes,
Partout où ton œil voit du pont de ton vaisseau
Le phare ou le clocher sortir du bleu de l'eau,
Ou le môle blanchi par les flots d'une plage
Étendre en mer un bras de ville ou de village;
Partout où ton regard voit au flanc des coteaux
Pyramider en noir les tours des vieux châteaux,
Ou flotter les vapeurs haleines de nos villes,
Ou des plus humbles toits le soir rougir les tuiles,
Tu peux dire, en ouvrant ton cœur à l'amitié,
Ici l'on essuierait la poudre de mon pié,
Ici dans quelque cœur mon ame s'est versée,

Car tout un siècle pense et vit de ma pensée!
Il ne t'a rien manqué pour égaler du front
Ces noms pour qui le temps n'a plus d'ombre et d'affront,
Ces noms majestueux que l'épopée élève
Comme une cime humaine au-dessus de la grève,
Que d'avoir concentré dans un seul monument
La puissance et l'effort de ton enfantement.
Mais tout homme a trop peu de jours pour sa pensée:
La main sèche sur l'œuvre à-peine commencée,
Notre bras n'atteint pas aussi loin que notre œil;
Soyons donc indulgents même pour notre orgueil.
Les monuments complets ne sont pas œuvre d'homme:
Un siècle les commence, un autre les consomme;
Encor ces grands témoins de notre humanité
Accusent sa faiblesse et sa brièveté;
Nous y portons chacun le sable avec la foule;
Qu'importe, quand plus tard notre Babel s'écroule,
D'avoir porté nous-même à ces longs monuments
L'humble brique cachée au sein des fondements,
Ou la pierre sculptée où notre vain nom vive?
Notre nom est néant quelque part qu'on l'inscrive.

Spectateur fatigué du grand spectacle humain,
Tu nous laisses pourtant dans un rude chemin:
Les nations n'ont plus ni barde ni prophète
Pour enchanter leur route et marcher à leur tête;
Un tremblement de trône a secoué les rois,
Les chefs comptent par jour et les règnes par mois;
Le souffle impétueux de l'humaine pensée,
Équinoxe brûlant dont l'ame est renversée,
Ne permet à personne, et pas même en espoir,
De se tenir debout au sommet du pouvoir,
Mais poussant tour-à-tour les plus forts sur la cime,
Les frappe de vertige et les jette à l'abîme;
En vain le monde invoque un sauveur, un appui,
Le temps plus fort que nous nous entraîne sous lui:
Lorsque la mer est basse un enfant la gourmande,

Mais tout homme est petit quand une époque est grande.
Regarde: citoyens, rois, soldat ou tribun,
Dieu met la main sur tous et n'en choisit pas un;
Et le pouvoir, rapide et brûlant météore,
En tombant sur nos fronts nous juge et nous dévore.
C'en est fait: la parole a soufflé sur les mers,
Le chaos bout et couve un second univers,
Et pour le genre humain que le sceptre abandonne
Le salut est dans tous et n'est plus dans personne.
A l'immense roulis d'un océan nouveau,
Aux oscillations du ciel et du vaisseau,
Aux gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,
On sent que l'homme aussi double un cap des tempêtes,
Et passe sous la foudre et sous l'obscurité
Le tropique orageux d'une autre humanité.

Aussi jamais les flots où l'éclair se rallume
N'ont jeté vers le ciel plus de bruit et d'écume,
Dans leurs gouffres béants englouti plus de mâts,
Porté l'homme plus haut pour le lancer plus bas,
Noyé plus de fortune et sur plus de rivages
Poussé plus de débris et d'illustres naufrages:
Tous les royaumes veufs d'hommes-rois sont peuplés;
Ils échangent entre eux leurs maîtres exilés.
J'ai vu l'ombre des Stuarts, veuve du triple empire,
Mendier le soleil et l'air qu'elle respire,
L'héritier de l'Europe et de Napoléon,
Déshérité du monde et déchu de son nom,
De peur qu'un si grand nom qui seul tient une histoire
N'eût un trop frêle écho d'un si grand son de gloire.

Et toi-même en montant au sommet de tes tours
Tu peux voir le plus grand des débris de nos jours,
De leur soleil natal deux plantes orphelines
Du palais d'Édimbourg couronner les ruines!...
Ah! lorsque, s'échappant des fentes d'un tombeau,
Cette tige germait sous un rayon plus beau,

Quand la France envoyant ses salves à l'Europe,
Annonçait son miracle aux flots de Parthénope,
Quand moi-même d'un vers pressé de le bénir
Sur un fils du destin j'invoquais l'avenir,
Je ne me doutais pas qu'avec tant d'espérance
Le vent de la fortune, hélas! jouait d'avance,
Emportant tant de joie et tant de vœux dans l'air
Avec le bruit du bronze et son rapide éclair,
Et qu'avant que l'enfant pût manier ses armes
Les bardes sur son sort n'auraient plus que des larmes!..
Des larmes? non, leur lyre a de plus nobles voix:
Ah! s'il échappe au trône écueil de tant de rois,
Si comme un nourrisson qu'on jette à la lionne
A la rude infortune à nourrir Dieu le donne,
Ce sort ne vaut-il pas les berceaux triomphants?
Toujours l'ombre d'un trône est fatale aux enfants,
Toujours des Tigellins l'haleine empoisonnée
Tue avant le printemps les germes de l'année!
Qu'il grandisse au soleil, à l'air libre, aux autans,
Qu'il lutte sans cuirasse avec l'esprit du temps;
De quelque nom qu'amour, haine, ou pitié le nomme,
Néant ou majesté, roi proscrit, qu'il soit homme!
D'un trône dévorant qu'il ne soit pas jaloux:
La puissance est au sort, nos vertus sont à nous.
Qu'il console à lui seul son errante famille:
Plus obscure est la nuit et plus l'étoile y brille!
Et, si comme un timide et faible passager
Que l'on jette à la mer à l'heure du danger,
La liberté prenant un enfant pour victime,
Le jette au gouffre ouvert pour refermer l'abîme,
Qu'il y tombe sans peur, qu'il y dorme innocent
De ce qu'un trône coûte à recrépir de sang;
Qu'il s'égale à son sort, au plus haut comme au pire;
Qu'il ne se pèse pas, enfant, contre un empire;
Qu'à l'humanité seule il résigne ses droits:
Jamais le sang du peuple a-t-il sacré les rois?

Mais adieu; d'un cœur plein l'eau déborde, j'oublie
Que ta voile frissonne aux brises d'Italie,
Et t'enlève à la scène où s'agite le sort,
Comme l'aile du cygne à la vase du bord.
Vénérable vieillard, poursuis ton doux voyage :
Que le vent du midi dérobe à chaque plage
L'air vital de ces mers que tu vas respirer;
Que l'oranger s'effeuille afin de t'enivrer;
Que dans chaque horizon ta paupière ravie
Boive avec la lumière une goutte de vie!
Si jamais sur ces mers dont le doux souvenir
M'émeut comme un coursier qu'un autre entend hennir,
Mon navire inconnu glissant sous peu de voile
Venait à rencontrer sous quelque heureuse étoile
Le dôme au triple pont qui berce ton repos,
Je jetterais de joie une autre bague aux flots;
Mes yeux contempleraient ton large front d'Homère,
Palais des songes d'or, gouffre de la chimère,
Où tout l'Océan entre et bouillonne en entrant
Et d'où des flots sans fin sortent en murmurant,
Chaos où retentit ta parole profonde,
Et d'où tu fais jaillir les images du monde;
J'inclinerais mon front sous ta puissante main
Qui de joie et de pleurs pétrit le genre humain;
J'emporterais dans l'œil la rayonnante image
D'un de ces hommes-siècle et qui nomment un âge;
Mes lèvres garderaient le sel de tes discours,
Et je séparerais ce jour de tous mes jours,
Comme au temps où d'en haut les célestes génies,
Prenant du voyageur les sandales bénies,
Marchaient dans nos sentiers; les voyageurs pieux
Dont l'apparition avait frappé les yeux,
L'œil encore ébloui du sillon de lumière,
Marquaient du pied la place, y roulaient une pierre,
Pour conserver visible à leurs postérités
L'heure où l'homme de Dieu les avait visités.

HOMMAGE

A L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

Si j'abandonne aux plis de la voile rapide
Ce que m'a fait le ciel de paix et de bonheur;
Si je confie aux flots de l'élément perfide
Une femme, un enfant, ces deux parts de mon cœur;
Si je jette à la mer, aux sables, aux nuages,
Tant de doux avenirs, tant de cœurs palpitants,
D'un retour incertain sans avoir d'autres gages
Qu'un mât plié par les autans;

Ce n'est pas que de l'or l'ardente soif s'allume
Dans un cœur qui s'est fait un plus noble trésor;
Ni que de son flambeau la gloire me consume
De la soif d'un vain nom plus fugitif encor;
Ce n'est pas qu'en nos jours la fortune du Dante
Me fasse de l'exil amer manger le sel,
Ni que des factions la colère inconstante
Me brise le seuil paternel.

Non, je laisse en pleurant, aux flancs d'une vallée,
Des arbres chargés d'ombre, un champ, une maison
De tièdes souvenirs encor toute peuplée,
Que maint regard ami salue à l'horizon.
J'ai sous l'abri des bois de paisibles asiles
Où ne retentit pas le bruit des factions,
Où je n'entends, au lieu des tempêtes civiles,
Que joie et bénédictions.

Un vieux père entouré de nos douces images
Y tressaille au bruit sourd du vent dans les créneaux,
Et prie, en se levant, le maître des orages
De mesurer la brise à l'aile des vaisseaux;
De pieux laboureurs, des serviteurs sans maître,
Cherchent du pied nos pas absents sur le gazon,
Et mes chiens au soleil, couchés sous ma fenêtre,
Hurlent de tendresse à mon nom.

J'ai des sœurs qu'allaita le même sein de femme,
Rameaux qu'au même tronc le vent devait bercer;
J'ai des amis dont l'ame est du sang de mon ame,
Qui lisent dans mon œil et m'entendent penser;
J'ai des cœurs inconnus, où la muse m'écoute,
Mystérieux amis à qui parlent mes vers,
Invisibles échos répandus sur ma route
Pour me renvoyer des concerts!

Mais l'ame a des instincts qu'ignore la nature,
Semblables à l'instinct de ces hardis oiseaux
Qui leur fait, pour chercher une autre nourriture,
Traverser d'un seul vol l'abîme aux grandes eaux.
Que vont-ils demander aux climats de l'aurore?
N'ont-ils pas sur nos toits de la mousse et des nids?
Et des gerbes du champ que notre soleil dore,
L'épi tombé pour leurs petits?

Moi, j'ai comme eux le pain que chaque jour demande,
J'ai comme eux la colline et le fleuve écumeux;
De mes humbles désirs la soif n'est pas plus grande,
Et cependant je pars et je reviens comme eux!
Mais comme eux vers l'aurore une force m'attire,
Mais je n'ai pas touché de l'œil et de la main
Cette terre de Cham, notre premier empire,
    Dont Dieu pétrit le cœur humain.

Je n'ai pas navigué sur l'Océan de sable,
Au branle assoupissant du vaisseau du désert;
Je n'ai pas étanché ma soif intarissable,
Le soir, au puits d'Hébron de trois palmiers couvert;
Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,
Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,
Ni la nuit, au doux bruit des toiles palpitantes,
    Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire,
Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux,
Sous quel poids de néant la poitrine respire,
Comment le cœur palpite en approchant des dieux!
Je ne sais pas comment, au pied d'une colonne,
D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,
    Ou la brise pleure en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
S'abattre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr;
Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre
Où Palmire n'a plus que l'écho de son nom,
Ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,
    L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu, du fond de ses abîmes,
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots;
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon ame
Dans la grotte sonore où le barde des rois
Sentait, au sein des nuits, l'hymne à la main de flamme
    Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines
Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier;
Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines
D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer!
Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
Au jardin où, suant sa sanglante sueur,
L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
    Retentirent dans un seul cœur.

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
Où le pied du Sauveur en partant s'imprima;
Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre
Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma;
Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde
Aux lieux où, par sa mort conquérant l'avenir,
Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde
    Et se pencha pour le bénir.

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue
Quelque reste de jours inutile ici-bas;
Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
L'arbre stérile et sec et qui n'ombrage pas!
L'insensé! dit la foule. — Elle-même insensée!
Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu:
Du barde voyageur le pain c'est la pensée,
    Son cœur vit des œuvres de Dieu!

Adieu donc, mon vieux père, adieu mes sœurs chéries,
Adieu ma maison blanche à l'ombre du noyer,
Adieu mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies,
Adieu mon chien fidèle, hélas! seul au foyer!!!
Votre image me trouble et me suit comme l'ombre
De mon bonheur passé qui veut me retenir,
Ah! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
L'heure qui doit nous réunir.

Et toi terre, livrée à plus de vents et d'onde
Que le frêle navire où flotte mon destin!
Terre qui porte en toi la fortune du monde!
Adieu! ton bord échappe à mon œil incertain!
Puisse un rayon du ciel déchirer le nuage
Qui couvre trône et temple, et peuple et liberté,
Et rallumer plus pur sur ton sacré rivage
Ton phare d'immortalité!

Et toi Marseille, assise aux portes de la France
Comme pour accueillir ses hôtes dans tes eaux,
Dont le port sur ces mers rayonnant d'espérance
S'ouvre comme un nid d'aigle aux ailes des vaisseaux,
Où ma main presse encor plus d'une main chérie,
Où mon pied suspendu s'attache avec amour,
Reçois mes derniers vœux en quittant la patrie,
Mon premier salut au retour!

ALPHONSE DE LAMARTINE.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME SEPTIÈME.



FRANCFORT S. M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1832.

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

DU COSTUME PARISIEN,

ET DE SON AVENIR.

Je me suis souvent étonné que, dans le plan tout spécial du livre des *Cent-et-un*, personne n'ait encore abordé le sujet éminemment parisien de la *Mode*. Cette puissance, naguère encore absolue, aurait-elle succombé comme tant d'autres puissances, et ne resterait-il chez nous, à la mode, d'autre privilège que celui de donner son nom à un journal de l'ancien régime? Oh! alors, qui ne se garderait de remuer cette cendre refroidie? qui ne renoncerait à la prétention d'auteur original devant la crainte de passer pour un plagiaire de Mercier ou de Sainte-Foix? Il n'en est rien pourtant. La frivolité, compagne obligée de la mode, n'a pas abdiqué son rôle de souveraine: nous continuons d'être frivoles en révolutions, en discussions, en émeutes, comme en tout le reste: nous n'avons de plus qu'autre-

fois qu'un singulier avantage, celui de profaner un plus grand nombre d'idées sérieuses. Mais, quelle que soit la direction de notre esprit, le fond n'en change pas: le livre des *Cent-et-un*, qui peint sous des couleurs si diverses, et avec des contradictions si amusantes, nos passions, nos répugnances, toute notre vie actuelle, le livre des *Cent-et-un* est un monument précieux dans lequel la postérité (si postérité il y a) cherchera surtout quelles étaient, après la révolution de 1830, les modes de Paris, en politique, en croyances, comme on cherche ailleurs la façon des robes et des habits d'une époque.

Si donc on ne peut nier que nous ayons gardé nos habitudes de légèreté en matières sérieuses, on me pardonnera peut-être de traiter avec quelque sérieux un sujet sur lequel chacun ne pense guère plus loin que la pensée de son tailleur. C'est notre défaut à nous autres, qui avons prodigieusement *doctrinalisé* sous la restauration, qui avons tout prévu, tout calculé, tout systématisé dans nos écrits, sauf la nature humaine, et ses éternelles passions. Battus dans toutes les rencontres, chassés de poste en poste, par nos amis de la veille, par ceux même qui trouvaient hier notre prose plus lucide et nos principes de meilleur aloi, nous avons renoncé à la politique, aux arts, à la littérature même: qu'on nous laisse au moins, pour fiche de consolation, de parler en toute sûreté *doctrine* sur quelque sujet, sur la mode, par exemple.

Chose étrange, pourtant! Grimod de la Reynière, et mon respectable parent, Brillat-Savarin, ont fondé les doctrines de la cuisine! Il est de bon goût, dans le monde, de passer pour doctrinaire en gastronomie: on proclame et reproclame, malgré la proscription du mot, la doctrine de Ch. Fourier et celle de Saint-Simon; et nous n'avons pas encore les doctrinaires de la toilette: rendons à la société le nouveau service de lui révéler une de ses forces: montrons-lui les richesses philosophiques qu'elle possède dans son sein, sans qu'elle s'en doute: et puis nous nous inscrirons d'office au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Nous disions autrefois: la littérature est l'expression de la

société; mais l'axiome s'est bien usé depuis. Ce que je serais tenté de dire, pour renouveler la phrase, c'est *que tout est l'expression de tout*: cette formule a l'avantage d'être à la fois moins claire et plus vraie; ce qui nous satisfait parfaitement, nous autres. Ainsi donc, le costume sera une de nos expressions, aussi bonne, aussi complète que toute autre. Mais la doctrine ne s'en tient pas là: elle prophétise le costume, aussi bien et mieux que le reste: pour cela, nous possédons une méthode à-peu-près infaillible: le lecteur me pardonnera, en faveur de l'importance de la découverte, les longueurs du *prospectus*.

Le siècle de Louis XIV, comme chacun sait, a renouvelé le costume en France; pour ne parler maintenant que des hommes, ce qu'il y a au monde de plus moderne parmi les choses modernes, le vêtement le plus antipathique à la nature, à l'antiquité, à tous les siècles et à tous les lieux, hors le dix-septième siècle et la France, l'habit français est sorti tout brandi de cette époque; et l'Europe, alors plus réellement soumise qu'il y a vingt ans, adopta tout aussitôt cette pompeuse extravagance: en 1670, l'habit français était d'un ton clair, et décoré d'une assez élégante broderie; en 1710, ce n'était plus qu'un cilice de couleur sombre, et bordé d'une espèce de galon mortuaire. Nous avons, pour les femmes, l'équivalent de l'habit de Louis XIV, vieux, triste, et dévot: c'est le bonnet sec, empesé, pointu, le vrai bonnet de prude qui commence à l'avènement de madame de Maintenon: ce bonnet disparaît à la Régence; la duchesse du Maine est la seule qui le garde: il fait bon effet aux visites de Saint-Cyr; madame de Staël est probablement la première qui, à la cour de Sceaux, l'ait quitté.

Sous Louis XIV, il en est de même qu'en Turquie: il n'y a pas d'enfant, mais de petits hommes et de petites femmes: tandis que les filles étouffent et sèchent, comme des victimes de galère, sous les *corps de fer* et les carcans, nous voyons, sur une gravure du temps, M. le comte de Toulouse, à sept ans, avec habit, veste et culotte, la vaste perruque sur la tête, les souliers à boucles aux pieds, le chapeau sous le bras, regardant son majestueux père occupé à jouer au billard, c'est-à-

dire à pousser du bout des doigts une *houlette* sur un tapis dont l'étendue n'est guère plus grande que celle d'un trou-madame, et au centre duquel s'élève un fer-à-cheval, gentillesse ingénieuse que nous avons oubliée avec tant d'autres: dans ce monument curieux, supplément nécessaire à madame de Sévigné, et à l'autre Saint-Simon, le petit garçon est exactement le diminutif de son père: c'est une contre-épreuve de la fable de la grenouille et du bœuf, si ce n'est que la grenouille est contente, et qu'elle s'est mis des cornes au lieu de s'enfler. Aussi le petit n'en meurt-il pas; il est chevalier des Ordres, et grand-amiral de France.

Les diminutifs d'hommes continuent jusqu'à la fin du règne de Louis XV. Les révolutions progressives du costume s'opèrent uniformément sur tous les âges. D'abord, on conserve avec dégoût ce grand et triste habit du vieux roi; puis, on commençe à en rogner les basques, à en arrondir les contours: les couleurs tendres reparaissent; les fleurs de soie remplacent les broderies d'or et les galons. Je ne veux pas raconter après tant d'autres toute cette folie de l'époque sans nom; toute cette végétation exubérante, qui chaque année, et principalement chez les femmes, croissait en volume et en bizarrerie: espèce de ramure qui, comme celle des cerfs, ne tombait que pour donnner place à un bois enrichi d'une nouvelle branche, et, sous ce fantastique de la toilette, l'individu, sa chair, et ses os, s'amoindrissant de plus en plus, au point de ne plus paraître qu'une armature à ressorts qui plie sous le poids, et pense dessous, si elle peut.

C'est pourtant au milieu de cette inexplicable société que Jean-Jacques lançait ses théories sur l'allaitement et sur l'éducation première. L'effet de ces doctrines, quant à la question qui nous occupe, consista à faire reconnaître qu'il y avait quelque différence entre les enfants et les hommes, et que par conséquent le costume dont ceux-ci s'arrangeaient pouvait ne pas convenir aux autres. Ainsi Rousseau parlant en langage divin de nourrices et de maillots, ouvrit la première brèche dans les habitudes extérieures de l'époque; et les enfants, habillés d'une manière plus conforme aux volontés de la nature, commencèrent cette

réforme radicale, qui, des culottes et des paniers, devait aboutir à la *carmagnole.* Depuis cette révolution, d'abord si peu observée, comme il en arrive du principe de toutes les grandes révolutions, depuis l'introduction du *fourreau* des petites filles et du *matelot* des petits garçons, tous les changements du costume ont constamment commencé par les derniers venus: les enfants ont épargné la honte de l'essai aux adultes; et c'est après que l'œil s'est habitué par ces épreuves sans conséquence, qu'on a risqué les grandes métamorphoses. Notez ce point surtout; car c'est la clef de ma voûte.

Mais cette influence que j'attribue à Rousseau, l'Angleterre ne peut-elle en réclamer la meilleure part? ceci est d'autant plus probable, que la doctrine de Rousseau, si neuve en-deçà du détroit, n'était au-delà qu'une stricte imitation de celle de Locke. De même que Pope a chanté la forêt de Windsor, et Thompson les saisons, avant qu'on se doutât en France qu'il pût exister une poésie au-delà des bosquets de Versailles, de même les jeunes *miss* ont porté, bien avant les dames françaises, le chapeau de paille et les *déshabillés.* Le frac, cette transition bizarre, qui repousse l'habit français, et ne saurait encore lui substituer qu'une copie un peu altérée, le frac est aussi anglais de nom comme d'origine. Mais je n'en suis pas moins résolu à soutenir (et ma théorie en a besoin) que si les enfants n'avaient pas, chez nous, essayé les modes anglaises, jamais, dans cet empire du respect humain, la glace n'aurait été rompue.

Ainsi donc, tant que notre état social ne sera pas redevenu stationnaire, les changements du costume continueront de s'opérer par une marche ascendante, qui commence aux petits enfants, et gagne peu-à-peu tous les âges, à l'exception d'une minorité protestante de la vieillesse. Il y a peu d'années, nous rencontrions encore, dans les rues du Marais, un vieillard poudré à blanc, revêtu d'un habit de velours vert, et portant sous le bras un large chapeau qui n'avait jamais reposé sur sa tête. C'était le type le plus parfait de la résistance en costume: et pourtant, ce brave homme, quand il était jeune, avait dû faire partie du *mouvement.* Car si son habit n'était pas d'origine anglaise,

son chapeau rond, à large bord, avait paru pour la première fois aux courses importées de New-Market par le duc d'Orléans. Beaucoup d'autres qui avaient cédé pour l'habit, étaient demeurés fidèles au chapeau à trois cornes. Or, comme le chapeau représente plus nettement les opinions politiques que l'habit, je ne fus pas étonné d'apprendre que notre résistant avait montré, dans sa jeunesse, un amour très-vif pour la liberté; je reconnus le costume favori de Rabaut-Saint-Étienne; et pour moi, le *voltigeur de Louis XIV*, comme on l'appelait dans le quartier, ne fut plus que le voltigeur de 1790.

Quoi qu'il en soit, les gens d'un âge mûr s'étaient assez bien tenus jusqu'en 1814. On comptait à cette époque une majorité notable au-dessus de cinquante ans en fait de poudre et de culottes. C'est encore à l'arrivée des Anglais qu'on doit la dernière défaite des modes de l'ancien régime, au moment où sa politique renaissait par miracle. Il faut en convenir, le costume civil de 1814 était un hideux et ridicule costume. Il semblait qu'alors l'uniforme militaire fût seul de mise, et que les hommes, condamnés par leur profession ou leur timidité naturelle à vivre loin des camps, fussent comme ces maris des Amazones, auxquels on imposait le travail de la quenouille et les soins du ménage. Et puis, la nation entière était devenue semblable à l'aveugle qui, ne pouvant comparer ses mouvements avec ceux des autres hommes, perd bientôt toute harmonie et toute convenance dans les gestes et la démarche. Toute notre façon d'être, comme les produits de notre industrie, avaient subi l'influence du blocus continental. Le lendemain de la bataille de Montereau, après que Paris eut entendu distinctement le canon de la confédération européenne, le flâneur parisien ne s'en croyait pas moins encore, comme en 1812, une fraction du maître du monde, un arbitre, pour sa quote-part, du sort et du goût des peuples subjugués. Il ne se comparait à rien, s'attendant toujours à ce que tout se réglât sur lui. Son illusion n'était point détruite, le jour où l'autocrate lui tendait ironiquement la main dans ses rues capitulées. Aussi vous vous rappelez les rires et les huées qui accueillirent le premier débarquement

des Anglais dans la capitale-modèle. Je conviens que les Anglais à leur tour, séquestrés du reste de l'Europe, avaient ressenti l'effet du *solitary confinement*, comme disent les criminalistes de la nouvelle école. Aussi les deux peuples auraient-ils eu peine à se regarder réciproquement sans rire, si l'un eût eu la moindre envie de se contenir, et si l'autre n'eût imaginé d'avance des choses cent fois pires que ce qu'il voyait.

Les femmes comprirent les premières qu'il y avait plus à gagner qu'à rire à ce *vice-versa* d'ébahissement; et à cet égard, le bon sens fut réciproque. Les dames anglaises ne furent pas long-temps à s'apercevoir que leurs cordonniers et leurs marchandes de modes indigènes étaient des barbares; les dames françaises apprécièrent aussitôt la supériorité des produits anglais en matière de toilette, et combien le caprice de leur goût national convenait mieux à nos habitudes et à notre climat que l'antique à tout prix dont la révolution et l'école de David nous avaient gratifiés. Mais ce qui étonna le plus les vieillards, c'est que le frac si mesquin et si frivole que le siècle leur avait imposé, et qu'ils n'avaient admis qu'avec des restrictions infinies et un recours perpétuel aux formes de l'ancien habit, que le frac, dis-je, pût devenir pour l'âge avancé et sérieux un costume ample, commode, convenable, et qui tînt l'*estomac chaud*, comme le pourpoint proscrit par la jeunesse de Louis XIV. C'était certes une nouveauté précieuse pour les infirmités de la vieillesse, que de voir apparaître des gens qui se vêtissaient pour eux et non pour les autres; c'est à ce bon sens du costume anglais que nous devons la disparition presque complète du reste des habitudes antérieures à 1789, et généralement les progrès que nous avons pu faire depuis dix-huit ans.

Quels que soient ces progrès sur lesquels je reviendrai bientôt, nous tendons aujourd'hui vers un excès opposé. Les vieillards en sont venus peu-à-peu à ressembler beaucoup trop aux jeunes gens. De même qu'en 1730, il n'y avait que de petits hommes, et point d'enfants, de même aujourd'hui il n'y a que de vieux jeunes gens, et point de vieillards. La nature qui trace une limite si profonde entre les deux derniers tiers de la vie,

indique pourtant un changement positif à opérer dans le costume quand les traces de la jeunesse ont disparu. S'il ne s'agissait ici que des personnes qui gardent la prétention de paraître jeunes, notre morale n'aurait que faire; mais les choses en viennent au point, qu'à moins de se singulariser, un vieillard ne peut guère opérer dans son costume les modifications que réclament ses habitudes et ses infirmités. C'est un reste du préjugé français qui commande encore à certaines personnes de s'habiller pour le plaisir des autres. Espérons que le bon sens, réfugié chez nous dans les habits, en aura bientôt fait justice.

Si je ne craignais d'aborder un sujet délicat, j'aurais des conseils plus graves à adresser à l'autre sexe sur l'oubli de l'âge dans le costume. Mais je répugne d'autant plus à parler, qu'ici nous vivons en pleine absurdité. Pourtant, me suis-je dit souvent, nos grand'mères étaient-elles moins coquettes, ou leur miroir plus véridique? l'histoire ne le rapporte pas. Et néanmoins, quand une certaine heure avait sonné, les étoffes légères, les couleurs brillantes, les coiffures évaporées disparaissaient sans retour. Était-ce de la part de nos grand'mères une coquetterie mieux entendue de chercher à paraître jeunes sous un costume austère, que de s'exposer à ce qu'on comparât injurieusement la maturité de l'âge à la jeunesse du costume? Ce sera une belle question à discuter pour la *chambre haute,* quand la constitution saint-simonienne sera promulguée.

Il ne faut pas une bien profonde réflexion pour s'apercevoir de la tendance démocratique de notre costume actuel. Ce mot de démocratie, je l'emploie dans toute l'étendue de ses acceptions, et comme l'équivalent de la proscription de toutes les espèces d'aristocratie. Marie-Antoinette, à Trianon, en robe blanche et en chapeau de paille, faisait de la démocratie sans s'en douter, la malheureuse reine. Le duc d'Orléans, en frac, en *reading-cott,* et en bottes à revers, faisait sciemment de la démocratie parlementaire; et les enfants, avec leurs pantalons flottants, et leurs larges ceintures, préludaient à la carmagnole. La carmagnole fut une invention de terreur, une mesure violente, odieuse à ceux même qui la favorisaient, témoin Robes-

pierre qui ne l'a jamais portée; d'ailleurs elle était trop courte de moitié. Elle ne pouvait donc subsister long-temps par elle-même; mais elle avait valeur de prophétie, ce dont nous commençons à nous apercevoir.

Je parlerais à-peine de la concurrence que les élèves de David opposèrent à la carmagnole, du costume grec qu'ils traînaient dans la boue du quartier des Halles, si ce costume n'avait préludé aux merveilleuses folies de l'habillement des femmes sous le Directoire. La noblesse française abâtardie au physique, comme la plupart des noblesses du continent, avait imaginé les échafaudages de coiffure et d'habit du dix-huitième siècle, pour faire, en quelque sorte, oublier ce qui manquait en développement aux formes du corps. Sous le Directoire, on vit paraître une nouvelle espèce d'aristocratie, celle de la beauté. Celle-ci pesa sur le reste des femmes d'un poids bien autrement lourd que celui de l'aristocratie de rang. Ce qui restait de la société nivelée et proscrite proclama ses reines en se reformant, et ces reines, pour garder le trône, forcèrent les autres femmes à ne pas plus dissimuler qu'elles leurs avantages ou leurs défauts. C'était presque comme dans l'atelier de Zeuxis, si ce n'est qu'au lieu de rassembler les plus belles jeunes filles, on forçait toutes les femmes indistinctement de se montrer, j'allais dire sans voiles; mais le lecteur mesurera la portée de l'hyperbole. Les beautés de cette époque, choisies comme des modèles par l'artiste le plus habile, ne se contentèrent pas de vaincre publiquement leurs rivales; elles les tuèrent. La vie ne fut plus alors qu'une lutte perpétuelle contre le climat, dont les plus belles sortirent seules victorieuses, parce qu'elles étaient en même temps les plus fortes. Une aussi violente tyrannie ne pouvait long-temps subsister. L'Empire, en ramenant l'aristocratie de rang, détruisit l'aristocratie de beauté. La Restauration ne pouvait que continuer cette œuvre hygiénique. Le premier châle long parut sous l'Empire: le retour des Bourbons fut signalé par celui des pelisses.

L'ancien régime, favorable en général aux imperfections des femmes, avait tenu les hommes dans une tutelle gênante: cette manifestation des avantages extérieurs que les femmes avaient été

obligées de subir sous le Directoire, l'ancien régime l'imposait aux hommes; l'épreuve de la jambe consommait, chaque année, un nombre effrayant de victimes, que souvent la figure ou le reste du corps auraient sauvées: c'était la conséquence de l'ancienne soumission du sexe le plus fort au plus faible. La révolution devait nous délivrer de cet appendice incommode de la féodalité; la carmagnole put faire croire que le moment de l'émancipation des jambes était venu; mais la réaction fut violente sous le Directoire, et les culottes de peau, plus meurtrières encore que la soie de l'ancien régime, firent une rigoureuse justice de toutes les formes malheureuses ou incomplètes: c'est que l'âge des héros homériques étant alors revenu, on dominait la société non-seulement par l'audace et la bravoure, mais par la vigueur du corps et l'allure des athlètes. C'était un monde où l'antique semblait avoir tout renouvelé, où les halles pouvaient bien aussi réclamer leur part d'influence. Ce genre de domination dura plus long-temps pour les hommes que pour les femmes. La guerre conserva leur prépondérance; l'Empereur, en établissant une cour, prolongeait l'oppression des jambes vulgaires. Les bals, où l'étiquette n'était pas moins rigoureuse, contribuaient à rendre la position des mal jambés plus cruelle; seulement, à mesure que la guerre moissonnait la plus belle partie de la jeunesse, ou la dispersait aux quatre coins de l'Europe, le nombre des opposants augmentait. Il devint formidable quand Paris, dépeuplé de militaires, rassembla dans ses salons une majorité immense de ce qu'on appelait alors si impoliment les *pékins*. Ce fut alors que se développa la conjuration des culottes noires, conjuration ourdie par les conscrits réfractaires en lunettes, par les clercs d'avoué et de notaire, par les employés des ministères, par toute cette population hybride qui tenait lieu alors aux femmes de Paris des véritables hommes, et dont le peu de mérite réel justifie jusqu'à un certain point l'accueil dont ces mêmes femmes gratifièrent, en 1814, les vainqueurs de leurs frères et de leurs maris. Quoi qu'il en soit, le prétexte était plausible: la grande partie des danseurs admis dans les bals appartenait aux professions civiles; il était tout

simple qu'on leur vît adopter le noir parlementaire. Les culottes noires, en démontrant aux femmes qu'on pouvait avoir beaucoup d'esprit, et même d'agrément extérieur, sans que le diamètre du mollet atteignît le degré classique de l'Antinoüs, rompirent le charme héréditaire des belles jambes, et les esprits pénétrants entrevirent la prochaine invasion du pantalon large dans les bals: il fallait la révolution de 1830, pour qu'ils pénétrassent même à la cour.

Je me suis laissé dire qu'aux États-Unis d'Amérique les maçons arrivent à leur travail en frac noir, et portant sous le bras un paquet très-propre, contenant ce que nos pères malhonnêtes auraient nommé une souquenille. Au pied de l'échelle, le maçon américain dépouille son habit, le ploie avec soin, et le reprend ensuite quand sa besogne journalière est terminée. Toute la nation, depuis le président du congrès jusqu'au manœuvre, est vêtue identiquement de la même manière: les *gentlemen* se comptent par millions. On conviendra que c'est une bizarre espèce de démocratie que celle qui tend à se niveler en remontant par en-bas. Je doute qu'il en soit jamais de même en France, pays bien plus essentiellement démocratique que ne l'est et ne sera jamais l'Amérique. Chez nous, personne ne rougit de son habit; l'ouvrier répugne à dépouiller les insignes de sa profession; si, à de certains jours, il affecte le costume des classes supérieures, c'est à titre de réjouissance, de fête, d'extraordinaire, mais nullement pour se faire croire autre qu'il n'est: ce genre de vanité, si commun hors de France, ne compte ici que dans les exceptions. Je sais que l'effet de la révolution a été d'en augmenter le nombre; mais le peuple a plus gâté son langage que ses habits: la lecture des journaux a détruit toute l'originalité de sa vieille langue, sans lui faire abandonner, comme à l'Américain, la veste ronde et la casquette du compagnon. Les femmes se laissent plus volontiers aller à faire les comtesses; mais est-ce leur faute si leur grâce naturelle facilite les métamorphoses? Suivez, un jour de fête, une famille parisienne à la promenade; s'il vous prend fantaisie de deviner à quelle classe et même à quelle profession elle appartient, laissez là les jeunes filles: on

pourrait parier qu'elles mettront vos observations en défaut : il y a des jours où la grisette de la capitale est aussi bien chaussée et porte un aussi joli chapeau que la dame la plus élégante ; la mère vous servira mieux ; au bout d'un petit nombre d'années de mariage, elle a renoncé à toute espèce de prétention, et déjà les habitudes du corps peuvent vous montrer si elle sort d'un comptoir, ou si ses mains sont occupées d'un travail assidu et pénible. Mais le père, sa démarche, ses mains, le mouvement de sa tête et de ses bras, la forme de ses habits, tout vous criera ce qu'il est, ce qu'il fait, et presque où il demeure. A quoi cela tient-il? A beaucoup de causes, mais surtout à ce que le frac ou la redingote ne sont pas les vêtements définitifs de la démocratie.

Ici, nous devons remonter plus haut, pour nous faire entendre, non jusqu'au déluge, mais au moins jusqu'au temps où nos pères gaulois peuplaient l'immensité des forêts dont leur sol était couvert. Le vêtement des Gaulois, depuis Vercingetorix jusqu'aux regrattiers d'Uxellodunum ou d'Aleria, consistait en un large pantalon *(braccœ* ou braies), en une tunique à manches, ce que nous appellerions aujourd'hui une blouse, serrée autour des reins au moyen d'une ceinture, et un *sagum* ou *sayon,* quelquefois une cape à coqueluchon *(bardocucullus),* qui protégeait le dos et la tête contre les intempéries de l'air. Dans les vêtements de cérémonie, un manteau à franges remplaçait le sagum, mais on le posait perpendiculairement sur les épaules comme ce dernier vêtement ou comme la *limousine* des rouliers qui le remplace. La chaussure consistait en bottines ou caliges, qui montaient à moitié de la jambe, et couvraient le bas du pantalon. La coiffure, dans les saisons où la cape devenait inutile, n'était autre chose qu'un bonnet probablement en feutre ou en étoffe foulée, et dont la forme s'est reproduite plus tard dans les *mortiers* des présidents au parlement. Que l'on compare maintenant à ce costume primitif et dicté par les lois de notre climat, le vêtement des Français au treizième siècle, c'est-à-dire au moment où le développement social était chez nous le plus dégagé d'influence étrangère : les chausses un peu plus serrées remplacent les *braccœ* gauloises ; la cotte ou pourpoint n'est

qu'une tunique rarement boutonnée par devant; la cape ou surcot rappelle d'une manière frappante le bardocuculle des Gaulois, si ce n'est que ce vêtement est aussi moins ample, caractère constant des costumes modernes comparés aux costumes anciens. Il n'existe absolument aucune différence entre les bonnets et les bottines de la Gaule et ceux du treizième siècle; ce qu'on doit remarquer surtout, c'est qu'à cette époque le costume que nous venons de décrire était celui de la nation tout entière: les guerriers recouvraient de leur armure la cotte et les chausses; les rois, les grands barons, les magistrats, alongeaient la tunique jusqu'aux pieds, mais le principe de l'habillement était le même; la seule trace d'importation étrangère qu'on distingue provient de l'Orient. De légers turbans remplacent peu-à-peu les mortiers chez les jeunes élégants ou les personnes élevées en dignité. On donne aussi, d'après les modèles levantins, plus d'ampleur aux manches, plus de plis à la tunique; on ouvre ce dernier vêtement; on recherche les couleurs les plus vives, mais le naturel du costume ne disparaît qu'à l'invasion des chaussures polonaises, des souliers *à la Poulaine*, comme on les appelait. C'est alors qu'une ligne de démarcation sépare les grands et le peuple; ceux-là enchérissant chaque jour sur le ridicule et la désharmonie de leur accoutrement; ceux-ci conservant le costume pauvre, mais naturel et protecteur de la vieille Gaule. Tout cela continue ainsi jusqu'à l'apparition des modes italiennes et espagnoles, sous la domination desquelles le vêtement national disparaît complètement.

C'était aux provinces les plus éloignées seulement qu'il appartenait de conserver le dépôt des traditions naturelles du costume. Quels que fussent les progrès de l'habit français même dans les campagnes, on retrouvait pourtant au centre et à l'est de la France, la *blaude* ou blouse des anciens Gaulois. Il serait important de déterminer à quelle époque la blouse, confinée dans les bois de l'Auvergne, commença de nouveau à se répandre dans les autres parties du territoire; mais rien ne m'empêche, je crois, de réunir le développement de ce fait à celui de la révolution française; d'autant plus que la carmagnole n'était

qu'une blouse mal taillée. Depuis cette époque, il ne s'est pas passé d'année que la blouse n'ait fait des progrès remarquables: elle est d'abord devenue le costume universel des conducteurs de charrois; des routes elle a passé à l'agriculture; des champs elle a fait invasion dans les villes, et déjà beaucoup de professions industrielles l'ont réadoptée sous nos yeux. Dans les provinces elle a conquis une partie notable des classes supérieures: c'est le vêtement obligé des chasseurs, dans tous les lieux où la chasse n'est pas, comme aux environs de la capitale, une niaise promenade. Les riches propriétaires la revêtent l'hiver à cheval ou en voiture, dans les mauvais chemins: vous voyez tout d'un coup une toilette *fashionable* sortir de dessous une blouse de roulier. Enfin la blouse est redevenue un vêtement militaire, et bien que ses progrès soient plus lents sous ce rapport, son invasion définitive n'en est pas moins certaine là comme dans le costume civil.

C'était pendant la mémorable campagne de 1814: au moment où les blouses de nos paysans champenois inspiraient aux étrangers tout autant de terreur que la crinière des dragons, on présenta à l'Empereur un modèle d'uniforme pour les gardes nationales rurales, et la partie principale de cet uniforme était la blouse: „Ce vêtement me plaît," dit Napoléon, „il est militaire, il aide le soldat à lutter contre la mauvaise saison: „j'aimerais une armée revêtue de cet uniforme." Napoléon a pronostiqué l'avenir de la blouse.

Maintenant retournons au frac, et étudions les modifications successives que ce vêtement a subies. Le principe de l'habit français consiste à diviser en deux parties l'ancien pourpoint boutonné: la *veste* continue de protéger la poitrine: l'habit superposé défend les bras et les épaules. Sous Louis XV, l'habit devient de jour en jour plus léger, la veste plus riche et plus découverte: à cette époque, une veste bien faite produisait l'effet d'une cotte ornée de lambrequins. Le frac a, au contraire, pour conséquence immédiate, de rendre la veste presque inutile: elle la réduit au rôle secondaire du gilet: le frac reproduit donc, quant à la partie supérieure, le pourpoint boutonné; mais

il est incomplet sur les hanches, et quelque ampleur qu'on donne aux basques, l'échancrure des côtés reste disgracieuse et incommode: c'est une concession à la prétendue élégance de l'habit français. On fut donc amené à introduire presque aussitôt, pour le matin, l'exercice du cheval, les heures sans cérémonies, un vêtement plus naturel et plus complet: ce fut le *readingcott*, dont nous avons fait la redingote. Qu'on se rende compte maintenant des progrès de la redingote depuis trente ans: la chose en est au point que le frac n'est plus qu'un habit de cérémonie; et les élégants ont décidé qu'un homme était perdu s'il se montrait, avant cinq heures, en habit. Laissez les choses suivre leur cours naturel, et dans vingt ans on se présentera au bal en redingote. Le goût du *débraillé* s'affaiblit aussi progressivement. Nos pères, qui ne laissaient pas que de se montrer étranges en ce genre, conservaient quelque convenance au moyen des cols; mais ce rhabillage bâtard doit un jour disparaître: nous voyons d'année en année, le gilet remonter sur la poitrine, et peu s'en faut qu'il n'ait repris sa forme naturelle: les progrès dans ce genre ont surtout été sensibles depuis la révolution de juillet. Ils nous frappent d'autant plus que les tentatives du ministère Polignac, ce ministère où l'on a rêvé les habits vert-pomme des fils de pairs, avaient remis quelque peu les *débraillés* à la mode.

Ainsi donc, tout concourt à rendre notre costume plus sérieux et plus naturel. Nos bottines sont presque les mêmes que les caliges gauloises: peu s'en faut qu'elles n'aient obtenu un droit complet de bourgeoisie dans les salons: nos pantalons, retenus par en-bas, s'unissent convenablement aux mouvements du corps: on les perfectionnera en adoptant des étoffes plus souples, et en permettant aux bottines d'en recouvrir l'extrémité inférieure: les Hongrois ont conservé cet usage auquel nous ne pouvons manquer de revenir. Enfin, le dernier progrès consistera à substituer la blouse à la redingote, laquelle aura remplacé définitivement le frac. En même temps, le feutre espagnol, si grotesquement travesti par l'industrie de nos chapeliers, disparaîtra de nos têtes qu'il protège si mal. L'usage des capuchons

recouvrant les oreilles, et encadrant le visage pendant l'hiver, ne peut manquer de se remontrer chez nous : j'en ai la preuve dans l'emploi des larges cravates, dites *confortables*, importées depuis trois ans de l'Angleterre : j'ai même déjà vu, chez des bonnetiers, de véritables capuchons du treizième siècle, en étoffe tricotée, à l'usage des voyageurs : ce sont autant d'indices qui ne permettent pas à notre prophétie de s'égarer.

Mais la preuve la plus manifeste de ce que j'avance, celle qui me paraît absolument irréfragable, c'est le costume que portent actuellement les petits garçons. Ne sont-ce pas là, dites-moi, de bien plus sûrs précurseurs que les Saints-Simoniens ; et qu'est-ce que les redingotes sans col à ceinture de cuir des Pères de Ménilmontant, au prix de ces tuniques gauloises que réinventa l'école d'enseignement mutuel ? Remarquez le berceau du nouveau costume ! Voyez-le gagner bientôt les écoles rétrogrades des frères, et des enfants du peuple monter aux enfants des classes élevées : c'est par-là que notre œil s'habitue, que nos répugnances s'affaiblissent : aussi voyez quel est le sort du frac, auprès de cette marche constante et régulière ! Que de fluctuations, d'incertitudes, de folies ! Aujourd'hui, après nous être laissé faire si long-temps la loi par les tailleurs, qui improvisaient chaque année la forme diamétralement opposée à celle de l'année précédente, aujourd'hui nous avons introduit dans le costume un peu plus d'indépendance : les formes sont amples et commodes ; et la tyrannie de tel ou tel détail, aux dépens de toutes les différences de taille, de corpulence ou de tournure, a presque disparu : mais le résultat de tout cela, c'est que nos habits ressemblent de plus en plus aux redingotes, et celles-ci se rapprochent à mesure des blouses : dans cinquante ans ce dernier costume sera celui de toute la nation française : ceux d'entre nous que la nature aura gratifiés du triste privilège de prolonger l'existence au-delà des limites ordinaires, ceux-là seulement, indignés de l'*indécence* des modes nouvelles, persisteront à porter des fracs, des souliers et des chapeaux ronds, comme certains vieillards restent encore fidèles aux ailes de pigeon et à la poudre. Or, pour prédire cette révolution, je

n'ai aucun besoin de recourir à des suppositions forcées dans les évènements politiques, à retarder, ni à précipiter la marche de la société; je laisse la monarchie vivre ou mourir, les Saints-Simoniens mêmes prospérer ou disparaître, les machines à vapeur couvrir le monde ou sauter: je soutiens seulement que, s'il existe alors une cour, ce sera une cour si débonnaire, que le premier président de la cour de cassation n'hésitera pas à se présenter devant le roi en blouse bleue de drap de vigogne, bottines hongroises, et large bonnet comme celui des Basques. Reste à savoir comment la reine sera parée: mais ici les lunettes de l'astrologue s'embrouillent, et la prédiction s'arrête en beau chemin: voici pourtant les probabilités, à défaut de la certitude.

Ce qui caractérise la toilette des femmes depuis deux siècles, c'est la dépréciation progressive des étoffes qu'elles emploient à cet usage: chez les hommes l'habit s'est montré tantôt riche, tantôt fort simple; chez les femmes, au contraire, depuis l'habit de noces qui, sous Louis XIV, reparaissait à toutes les grandes occasions de la vie, et se transmettait de génération en génération, habit riche, épais, métallique, et plus solide que les plus fortes tentures de notre époque; depuis cet habit, disons-nous, jusqu'à la légère cotonnade que ne dédaignent plus les femmes du rang le plus élevé, il s'est opéré dans l'industrie un genre de progrès fort singulier, et dont le résultat a été de réduire le prix des étoffes aux dépens de leur valeur intrinsèque et de leur durée. Si j'examinais cette question sous le rapport de l'art, je verrais probablement les choses sous un moins riant aspect. Mais à ne considérer que le bien-être des classes pauvres, on ne peut nier qu'actuellement les femmes ne puissent être mises avec élégance a bien meilleur marché qu'autrefois. Le besoin de renouveler souvent leur toilette est plus que compensé par le plaisir naturel qu'elles trouvent à changer; et quelque fréquent que soit ce renouvellement, il existe une si énorme disproportion entre le prix des étoffes anciennes, et celui auquel on les donne aujourd'hui, qu'on ne peut refuser tout l'avantage au temps présent. Cette révolution, qui n'en est pas à son terme, en réduisant, pour ainsi dire, au même niveau

les éléments de la toilette des femmes, a développé chez elles toutes les ressources de leur adresse et de leur goût, en sorte que le but de toute parure semble être maintenant de donner à l'échantillon d'une étoffe un avantage marqué sur les autres échantillons de la même pièce, par la manière dont il est disposé et porté. Je serais donc tenté de croire qu'à part certaines erreurs de goût qui sont radicales sous notre ciel, telles que la préférence pour les couleurs indécises, la prétention exagérée des tailles fines et serrées, etc., les femmes n'ont jamais été mises avec un art mieux entendu qu'elles ne le sont aujourd'hui. Il existe chez elles encore plus de liberté individuelle que chez les hommes; et si quelque tyrannie se fait sentir du grand nombre envers le petit, ce sont seulement les femmes de la nature de celles qui régnaient il y a trente ans, qui souffrent de ce despotisme. Tout, au contraire, paraît disposé pour qu'une génération grêle, délicate, maladive, comme celle que nous ont léguée le Directoire et l'Empire, ne perde aucun des avantages qui peuvent compenser sa faiblesse. Enfin le costume actuel est non-seulement calculé en faveur de la grande majorité des femmes, il semble encore avoir été dicté par la faculté de médecine elle-même. Si nos femmes ont peu gagné à cette soumission hippocratique, nos enfants en profiteront peut-être. Or, plus que jamais nous avons besoin de recourir à l'avenir pour nous consoler du présent.

Il résulte de tout ceci, que le costume à venir des femmes, dont je renonce à préciser la forme, se rapprochera de plus en plus, par la simplicité, de celui des hommes; notre société ne sera point celle des États-Unis, où le maçon tâche de paraître aussi gentleman que le président du congrès; chez nous, au contraire (et de cela nous voyons déjà une preuve remarquable), le chef de l'État prendra peu-à-peu le costume du peuple; et comme aux deux époques que j'ai signalées plus haut, le peuple imposera son costume aux grands, à l'armée, à toutes les parties de la nation qui garderont des prétentions à la supériorité, soit de position, soit d'origine.

Or, ce costume est-il beau en lui-même? a-t-il rien de

désirable? Oui, si vous considérez la triste nature où nous vivons, et la vie plus triste encore que nous serons de plus en plus forcés de mener. Quant à la beauté du costume, c'est-à-dire aux avantages qu'un homme peut tirer de sa figure, de sa taille, à l'effet qu'il peut produire sur les autres hommes, au moyen des artifices de la toilette; tout cela depuis long-temps a disparu du dictionnaire de nos idées. Il y a là tout un ensemble d'intérêts et d'impressions qui tenait à la jeunesse du monde. Qui s'aviserait de compter la figure de M. de Villèle parmi les causes de sa chute, et si nous avions un Duguesclin à la tête de nos armées, qui s'inquièterait de sa laideur? Or, c'est là qu'est toute la question de la beauté chez les hommes.

Ch. LENORMANT.

LES COMITÉS DE LECTURE

DES THÉATRES EN 1831.

De commis qu'il était dans les bureaux de monsieur le sous-préfet de sa ville natale, Trois-Étoile, avec le temps et en sa qualité de filleul de monsieur le maire, eût pu parvenir au perceptorat de quelque canton voisin; mais le démon dramaturgique en avait décidé autrement. Au lieu de dire, selon l'usage, quatre et quatre font huit, Trois-Étoile disait: quatre et quatre font neuf, renversait l'écritoire sur les régistres, et composait une tragédie avec unités, récits initial, final, et tout ce qui s'ensuit. Elle avait pour titre: *Aristote*, ou *les tragiques Infortunes du régulateur de la scène antique et moderne.*

C'était dans ces jours de crise littéraire où les barbes moyen âge disputaient les planches aux perruques Louis XIV, où le coup de sifflet s'échangeait pour le coup de poing, où, des loges, on jouissait de deux spectacles à la fois, dont le plus sanglant ne se passait pas toujours sur la scène.

Trois-Étoile s'était inspiré de son journal, qui était animé d'une vénération traditionnelle pour les monuments quadrangulaires du grand siècle. Ce fut sa tragédie d'*Aristote* sous le bras que, par un beau jour, il posa pour la première fois le pied sur le pavé glissant de Paris. Il était venu, intimément persuadé qu'il allait trancher la question vitale, en cinq actes

et avec l'aide de l'alexandrin à double compartiment. Le titre seul de sa pièce lui semblait suffisant pour détrôner tous les *Hernani* du globe.

Fort de sa conscience, il demande, sans autre forme de procédure, où est situé le Théâtre-Français. Il s'y dirige, salue le portique, entre, et salue de nouveau en apercevant, au milieu d'un cercle de colonnes, la statue diabolique du vieux Voltaire.

— „Qui demandez-vous, monsieur?“ lui cria soudain une voix qui vint interrompre sa méditation.

— „Madame, j'apporte une pièce à la Comédie-Française: à qui dois-je m'adresser?...“

— „La porte à droite, l'escalier à gauche, la première porte ouverte à gauche dans le couloir, encore à gauche, puis à droite, puis à gauche. Au bout, un garçon de salle vous indiquera un autre escalier, et vous arriverez au cabinet de monsieur le secrétaire de la Comédie-Française. C'est à lui qu'il faut que vous vous adressiez.“

Après une multitude de marches et de contre-marches, que, soit dit en passant, il serait humain d'abréger, Trois-Étoile arriva au secrétariat, non sans avoir heurté, à son passage dans les corridors, mademoiselle Leverd, qui sortait de sa loge, et dont le nom, inscrit sur la plus visible des portes du couloir, brille comme un phare à travers ces sinuosités désespérantes.

Et, s'adressant à M. Masson, qui posait gravement à son bureau de secrétaire:

— „Monsieur, dit Trois-Étoile, j'ai sous le bras les infortunes d'Aristote, le régulateur de la scène antique et moderne, et je m'estime heureux de faire quelque chose pour notre premier théâtre, en venant de cent lieues pour les lui offrir.“

— „Vous n'avez pas une recommandation de quelque auteur dramatique connu?“

— „Monsieur, un tel ouvrage, avec un tel titre, se recommande assez de lui-même.“

— „C'est juste, monsieur. Alors, déposez votre manuscrit;

mettez-y votre nom, votre adresse; et l'on vous écrira s'il y a lieu d'accorder une lecture."

— „Comment, monsieur, s'il y a lieu! Y songez-vous? Les infortunes d'Aristote! du régulateur de la scène antique et moderne!..."

— „C'est juste encore, monsieur: mais si vous n'avez pas de pièces jouées ou tout au moins reçues, il faut que vous en passiez par l'examinateur provisoire, qui décidera s'il convient ou non que le comité vous entende. Les règlements sont là."

— „Tant pis pour les règlements! Comment, monsieur, deux examens! Mais quel est-il donc, cet examinateur provisoire? Où demeure-t-il? Que je le voie! Que je lui fasse comprendre que, dans les circonstances dramatiques où nous nous trouvons, ma tragédie est palpitante d'intérêt, qu'il y a une mine d'or dans le titre seul!"

— „Monsieur, l'examinateur tient à ne pas être connu pour deux raisons: la première, pour n'être pas importuné..."

— „Comment, monsieur, importuné, quand il s'agit de la sainte cause de Melpomène et de Thalie!"

— „La seconde, parce qu'il n'y a rien de plus à craindre qu'un auteur trompé dans ses espérances."

— „Mais, permettez-moi, monsieur: où enfouissez-vous donc là mon manuscrit? Mais il va prendre la poussière de cette masse de papiers sous lesquels vous le placez."

— „Chacun son tour, monsieur. Ces papiers sont des ouvrages déposés avant le vôtre, et qui, conséquemment, doivent être examinés avant lui."

— „Ah! monsieur, on m'avait bien dit qu'il n'existait plus de goût en France. Rendez-moi mon manuscrit. J'irai tenter le sort à un autre théâtre."

— „Le voici, monsieur: mais c'est encore à la Comédie-Française que vous aviez le plus de chances."

— „Serait-il possible? Alors..."

— „Allons, monsieur, décidez-vous à quelque chose."

Trois-Étoile laissa tomber de nouveau son manuscrit de ses mains; il le suivit d'un long regard de regret, et une larme

d'indignation brilla sur les cils de sa paupière, quand on refoula sa tragédie sous la masse poudreuse qui l'avait déjà tant effrayé.

Ce que fit Trois-Étoile durant les six mois qui suivirent ne me regarde pas. Je dirai seulement que son corps était devenu transparent comme la faim, et que la rage aristotélique allait chaque jour décroissant dans son imagination jeune et impressionnable. Il avait, en outre, considérablement rabattu de son aristocratie en cinq actes et en vers; il s'était occupé de comédie de genre, de vaudeville, et s'était même humanisé jusqu'au mélodrame. Après ces six mois de travaux, appuyé sur un répertoire vaste et varié, il s'en alla frapper à la porte d'un de nos théâtres secondaires.

— „Monsieur le secrétaire, pourriez-vous faire en sorte que j'obtinsse lecture pour l'une de ces deux pièces?" (Il y avait progrès dans l'expression, et de plus habit d'emprunt, pour séduire et fasciner.)

— „Veuillez parler à monsieur le directeur: le voici."

— „Monsieur le directeur, me ferez-vous la faveur de m'accorder une lecture?"

— „Votre nom, monsieur?"

— „Trois-Étoile."

— „Alors, monsieur, veuillez aller rue... (l'historien a oublié la rue et le numéro), vous y trouverez mon comité de lecture."

Il ne fit qu'un saut du théâtre à la rue désignée.

— „N'est-ce pas ici que se trouve le comité de lecture du . . . . . .?"

— „Au premier au-dessus de l'entre-sol."

Il monta au premier.

— „Le comité de lecture du . . . ., s'il vous plaît?"

„Il est encore au lit, monsieur; mais repassez demain."

On le promena ainsi une longue semaine. A la fin cependant il fut admis dans un appartement riche et soyeux; et, s'adressant à un personnage qui lui semblait d'importance: — „Monsieur, le directeur du . . . . . . m'a dit que je trouverais ici son comité de lecture?"

— „C'est plaisanterie ou excès d'amitié de la part de monsieur le directeur: car c'est moi, répondit ce personnage, sans engager Trois-Étoile à s'asseoir, c'est moi qu'il a sans-doute voulu désigner ainsi. Que désirez-vous?"

— „Monsieur, voici deux pièces . . . ."

„Laissez-les moi, si vous voulez. J'examinerai, quand j'en aurai le loisir, si l'on peut en tirer parti."

— „Quel jour, à-peu-près, me faudra-t-il revenir?"

— „Oh! cela ne presse pas: le plus tard possible."

Six semaines environ après, Trois-Étoile s'arrêtant devant l'affiche du . . . ., y lut le titre de l'une de ses pièces. Il retourna, tout essoufflé de joie, dans la rue du comité; Monsieur n'y était pas pour l'instant. Le soir, Trois-Étoile paya sa place au . . . . pour voir la première représentation de la pièce dont il avait au moins créé le titre. Deux scènes et quelques jolis petits mots exceptés, il reconnaît son œuvre tout entière. Il trépigne d'aise et d'enthousiasme à mesure que les applaudissements redoublent. On demande à grands cris l'auteur. Il espère qu'on va lui donner une part dans ce brillant succès. Vaine attente! On lève la toile entre deux salves de bravos; il n'est pas plus question de Trois-Étoile que s'il n'existait pas. Pauvre jeune homme, qui n'avais rencontré personne qui te peignis en un seul nom le comité de lecture du . . . . . .!

Il tira une autre pièce de son répertoire, la reconstruisit tout exprès sur le nez d'Odry, et la présenta aux *Variétés*. On lui fit entendre que le théâtre avait ses auteurs d'habitude, qu'il eût à lire leur nom sur l'affiche, et que, s'il tenait absolument à être joué, il pouvait aller chez ces messieurs, qui ne manqueraient pas de lui accorder un septième de leurs droits sur l'ouvrage, s'il était vraiment bon. Il commençait à comprendre: il garda sa pièce. Il n'osait plus chercher un comité de lecture. Au Vaudeville, au défunt théâtre des Nouveautés, et ailleurs, ces comités ne furent ou ne sont que momeries, faites pour duper les enfants et rien de plus. Monopole! monopole! Heureux encore quand c'est celui du talent!

De toutes parts éconduit, l'infortuné Trois-Étoile n'osait pas même aborder les Funambules, quand, par un de ces beaux mouvements qui parfois jaillissent du désespoir, il songea au théâtre de madame Saqui.

Madame Saqui n'est pas une divinité qui se fasse invisible comme certains directeurs des autres théâtres; elle n'est pas fière, madame Saqui; et quelquefois en robe scintillante de paillettes d'or, elle distribue elle-même les billets à la porte de son théâtre.

Elle était livrée à cette occupation, lorsque Trois-Étoile prit sur lui de l'aborder et de lui présenter humblement sa requête. Ici du moins on encouragea sa jeunesse, et lecture lui fut accordée.

Son mélodrame avait je ne sais quelle odeur du terroir pour lequel il était fait. Des gendarmes; un adjoint au maire; une auberge isolée; un homme sombre et caverneux, qui semblait compter ses pas en méditant le crime; un campagnard bien niais dont l'unique affaire était de rire toujours; puis, en forme de bouquet, six coups de pistolet; le tout couronné d'un parricide et d'un triple suicide, pour dénoûment.

Trois-Étoile comparut donc devant madame Saqui. Elle l'écouta, gracieusement appuyée sur son balancier, comme l'amour sur son arc; et, quand on filait une entraînante tirade, l'acrobate présidente levait les yeux de telle sorte, que vous eussiez cru la voir exécuter son ascension sur le fil de fer. Elle était escortée de deux des artistes les plus distingués de sa troupe: de celui qui se tord les bras, pour se communiquer le feu sacré; et de cet autre qui se met le doigt dans l'œil, à l'effet de larmoyer le pathétique.

La pièce fut reçue par acclamations, et, qui plus est, jouée sans procès et sans collaborateur imposé. Ce fut, dans cette soirée décisive, un tonnerre d'applaudissements à faillir briser les glaces qui ornent l'intérieur du théâtre; ce fut une ivresse! Les bruits de toutes sortes se croisaient du parterre au cintre. — „*Aie! Ti-Ti! ça te semble-t-y beau?*“ — „*Ça me suffoque, mon chéri, ça me suffoque.*“ C'était cela, et mille autres éloges non

moins énergiques. Tout le monde y trouvait son affaire, jusqu'au petit limonadier, qui résumait chaque acte par cette finale adoucissante: — *„Mon dernier bâton de sucre d'orge à la fleur d'orange, un sou!"*

En un mot, ce fut un succès complet, et qui, durant deux mois entiers, mit en émoi les faubourgs Saint-Antoine et du Temple.

Le petit Lazary, les Funambules, ces éternels rivaux du théâtre Saqui, supplièrent l'auteur de leur faire des pièces; mais, comme il s'y refusait par reconnaissance pour sa bienfaitrice, on députa vers lui le célèbre Debureau, avec ses yeux bordés de rouge et sa face enfarinée. Il céda: mais ceci n'est plus de mon sujet.

Le cercle de ses connaissances s'agrandissait. Il eut pour amie une dame, qui lui offrit la protection de son fils, âgé de neuf ans, auprès de M. Comte, le physicien directeur du théâtre des jeunes artistes. Trois-Étoile accepta, et l'enfant protecteur le présenta à M. Comte. Mais, ô démence! ô folie du siècle! ici encore il y avait monopole. Cependant, grâce à l'imposant appui du jeune élève, il obtint une lecture. Les plus intelligents d'entre les enfants furent convoqués. Plusieurs manquèrent à l'appel parce qu'ils avaient eu, la veille, une indisposition de bonbons. Un auteur destiné peut-être à un haut avenir littéraire, et dont la réputation est sortie du passage Choiseul, il y a peu de temps encore, assistait à cette lecture, et paraissait, à la déférence que lui témoignait le directeur, être l'arbitre suprême du lieu. M. Comte suivait ses mouvements de tous ses yeux, et, de temps à autre, il lui glissait dans l'oreille un mot, auquel on ne répondait que par un signe affirmatif ou négatif. La pièce lue, le jeune arbitre fut pris à part, et, après une courte explication, le directeur se retournant vers Trois-Étoile, lui dit, avec bienveillance, de revenir le lendemain. Le fait est que, de ce moment, la pièce était admise. Mais il importait de savoir si l'auteur avait la prétention d'imposer son nom à l'affiche du théâtre Choiseul.

Trois-Étoile ne fit qu'un bond du passage Choiseul au théâtre

de la Gaîté, pour lequel il avait préparé un drame bien triste et bien noir. Il prenait confiance dans sa naissante réputation.

Le directeur de la Gaîté, qui, je crois, est acteur en même temps, a bien quelque chose de ses confrères de province: mais il n'en vaut pas moins pour cela. Je n'en veux d'autre preuve que les égards tout particuliers avec lesquels il semble recevoir les hommes de lettres, connus ou inconnus, qui se présentent à lui. Il ne refuse jamais de leur assurer une lecture. Le reste n'est pas sa faute. Peut-il empêcher son vénérable doyen et collègue d'avoir la goutte?

La lecture que sollicitait Trois-Étoile lui fut accordée. Le jour arrivé, il se rendit à la salle du comité. Plusieurs personnes qui s'y trouvaient, et parmi elles le monopoliseur de droit de talent à ce théâtre, se confondirent en excuses à sa venue: un seul membre du comité, mais le plus important de tous, était retenu au lit par la goutte. La séance fut ajournée à huitaine. Huit jours, puis huit autres jours se passèrent, sans que la lecture eût lieu. La goutte et le doyen étaient toujours là, s'opposant. Trois-Étoile renonça.

En dînant chez Quiney, au café de l'Ambigu-Comique, il advint à Trois-Étoile de faire une précieuse découverte. Il vit deux hommes, à la tournure assez épicière, qui causaient entre eux du succès de *leur* dernier ouvrage. — „J'ai acheté une part dans un nouveau mélodrame qui ne le cèdera pas à celui-ci, dit l'un d'eux. C'est un chef-d'œuvre, mon cher, qui fera ma fortune et ma réputation.“ Trois-Étoile avait acquis du tact, et, sans plus attendre, il prit l'autre grand homme en un coin, et lui offrit d'acheter aussi une part dans un nouveau mélodrame. Avec de tels gens, une lecture lui était assurée, ou plutôt il n'en eut pas besoin. Tout se passe en famille à l'Ambigu. Je n'en sais pas davantage sur le compte de ce théâtre: si ce n'est qu'un matin j'y trouvai un directeur vieux troupier, dont la vue seule me suffit pour me glacer d'effroi et me faire mettre en poche le manuscrit que j'allais présenter.

Jusqu'ici, j'ai pu me donner des airs de Tacite et faire de l'histoire par hyperbole. Voici le tour du positif, de l'irrécusable.

Vous avez peut-être ouï conter qu'autrefois, de là les ponts, il existait un théâtre, appelé l'Odéon. Eh bien! avant que ce beau monument, si grec et si pur dans ses formes qu'il semblait fait pour la muse d'Euripide, eût servi de bauge et de tréteaux à un éléphant, il y avait là aussi un comité de lecture dramatique. Je ne veux pas dire qu'il servît à quelque chose: car, d'ordinaire, l'examinateur en chef, l'examinateur intéressé, le directeur, pour tout dire, réformait les arrêts à sa guise, et mieux valait une petite lecture sans autre témoin que lui dans son cabinet, que la présence de tous ces messieurs siégeant et votant en grand conseil. D'abord vous pouviez vous tenir à-peu-près pour battu si vous n'aviez pas dans votre pièce un rôle convenable pour certaine personne; et, après tout, c'était peut-être sagesse, si le talent de cette personne garantissait le succès. Au reste, ce comité, au fond le mieux composé de tous, n'était pas fort empressé de se réunir, et, après les lettres de convocation, les visites, les prières d'un ami, vous étiez trop heureux de trouver à leur poste cinq membres sur dix. Quand Trois-Étoile obtint lecture à ce théâtre, il ne put en assembler plus de deux. Il est vrai que l'on fut ramasser, je ne sais où, deux juges suppléants, qui votèrent tout comme s'ils avaient compris. Le directeur, toujours pour se réserver son droit d'examen particulier, eut soin de n'être pas présent. Le secrétaire le remplaçait, et ce fut grâce à son vote que l'ouvrage de Trois-Étoile fut reçu. Il était encore dans le carton des pièces à revoir, quand vint l'éléphant, et l'enterrement définitif de l'Odéon. Si j'ai parlé de ce défunt comité, c'est que devers la Porte-Saint-Martin il s'en forme un tout semblable, assure-t-on, avec semblables éléments, semblables entraves, auxquelles même il paraît qu'on veut en ajouter de nouvelles.

J'ai oublié de vous avertir que Trois-Étoile avait reçu, au bout de deux ans, une lettre du secrétaire du Théâtre-Français. On le priait de venir chercher sa tragédie d'*Aristote*, dans laquelle on avait trouvé un germe de talent, *qui depuis s'était développé sur différents théâtres.* En forme de *post-scriptum* palliatoire, on lui offrait, au nom de messieurs les sociétaires,

une lecture, sans examen préalable, pour un prochain ouvrage. O effet de la réputation, et de la justice comique!

Un vieil usage à la Comédie-Française, où, du reste, peu de choses sont jeunes, c'est d'exiger que les débutants s'appuient d'une recommandation d'auteur connu, comme le secrétaire l'avait insinué autrefois à Trois-Étoile, qui s'en courrouça si fort. Soit qu'ils prennent cette recommandation pour un guide, un parachute, soit qu'ils s'en étaient pour réclamer au besoin les services du protecteur, soit que leur amour-propre l'inscrive comme fiche de consolation, au cas où l'ouvrage n'aurait pas de succès, et qu'ils s'estiment ainsi moins blessés de ne s'être pas trompés seuls, le fait est que les sociétaires du Théâtre-Français ne négligent jamais d'en prendre note pour l'avenir. Malheur à qui n'arrive pas avec une de ces lettres! Il faudra, comme Trois-Étoile, qu'il attende que sa réputation l'exhume du carton fatal; à moins cependant qu'il ne soit comte ou baron. Les comtes et les barons de 1832 sont de droit lus et reçus à notre premier théâtre, comme jadis les ministres et les évêques à l'Académie française. Je dis: lus et reçus. Pour *joués*, c'est selon la manière dont vous l'entendrez: mais comme ordinairement les grands seigneurs ne se donnent pas le ridicule de plaider pour une pièce, ils sont reçus pour la forme seulement. N'est-il pas suffisant qu'en plein comité, on ait souri, applaudi à chacun de leurs petits vers ambrés, musqués et pomponnés?

Pour en revenir à mon sujet, l'auteur des infortunes d'Aristote était devenu le plus intolérant romantique qui fut jamais, tant il est vrai que toute imagination se laisse impressionner et façonner par son siècle.

Trois-Étoile mit à profit le *post-scriptum* de monsieur le secrétaire de la Comédie, et se trouva bientôt en mesure de présenter un drame en cinq actes et vingt-deux tableaux avec prologue, épilogue, monologue, etc., en un mot, une véritable contre-partie d'Aristote.

Le jour fut pris, et quelques minutes avant l'heure désignée, il arriva dans l'immense foyer du Théâtre-Français. En traversant cette longue galerie de bustes glorieux, il ne put empêcher son

front romantique de s'incliner. Un garçon de bureau, en livrée, vint lui annoncer qu'il pouvait entrer dans la salle du conseil. Tout se fait avec solennité chez messieurs les comédiens ordinaires du roi. Fussent-ils des Brutus et des Cinna en toge retournée, ils mettraient la pompe de l'alexandrin jusque dans leur misère.

Quand Trois-Étoile entra dans la salle du conseil, M. le baron Taylor, avec son fidèle semainier, était seul arrivé. Le salut d'usage fut tiède, mais non glacial, comme c'est l'habitude pour les débutants.

Ce grand tapis vert sur lequel s'appuient les juges, qui, à l'exception du commissaire royal, sont tous acteurs-sociétaires à la Comédie-Française, cette urne qui enserre les boules du vote, tous ces grands portraits d'artistes immortels qui semblent avoir les yeux cloués sur vous, cette sublime tête de Talma trois fois répétée, ce Lekain en Orosmane, et si beau dans sa laideur, le grandiose, la sonorité du lieu, que sais-je, une magie! tout ici vous élèverait l'ame, vous ferait hausser de dix pieds votre œuvre avec le geste et la voix, si des hommes qui doivent avoir, de profession, un éternel enthousiasme, ne venaient pas bientôt vous intimider, vous froidir de leur impassibilité compassée. L'œuvre d'un débutant leur semble une embuscade contre laquelle ils doivent se tenir en garde. Ils refoulent l'approbation en eux-mêmes, cachent un sourire, et se feraient honte d'une larme. Mais que ce soit une célébrité qu'ils entendent: oh! alors, quelque pauvre que soit l'ouvrage, ils auront des regards, des signes de tête encourageants, des paroles mielleuses, et puis un tonnerre d'applaudissements, avec des embrassements d'ivresse. C'est démence ou infamie!

Mademoiselle Rose Dupuis ne tarda pas à venir. Dût-il vous condamner, c'est un juge qu'il faut absoudre; car son souris est doux! il y a tant de bienveillance et de bonté dans les mots qui s'échappent de ses lèvres!... MM. Monrose et Grandville la suivirent de près. M. Taylor gourmandait de loin la lenteur du grave M. Desmousseaux, qui enfin arriva. MM. Perrier et Joanny manquaient; et c'était sur eux particulièrement que

Trois-Étoile comptait pour son drame nouveau. Ce fut le premier signal de découragement. Le comité se trouvant en nombre pour délibérer, on pria l'auteur de commencer; et les juges se posèrent comme des thermes, sans gestes et sans voix. Seulement, à la quatrième scène, le semainier se leva et fut dire deux mots bas à l'oreille de l'un de ses camarades. Deuxième signal de découragement. Le semainier actuel est dans l'usage de se tenir à l'écart dans un fauteuil, le front appuyé sur sa main, comme un homme qui soutient sa pensée. J'oserais parier qu'il ne pense pas à l'ouvrage en lecture.

Le premier acte fini, rien,... rien!... si ce n'est le verre d'eau sucrée qui ne manque jamais, et que M. Desmousseaux a souvent la bonté de vous apprêter. Après le second acte, rien encore. Seulement on pria Trois-Étoile de ne se pas tant fatiguer. — „Nous n'avons pas besoin du prestige de la déclamation, disaient ces messieurs.“ Au troisième acte, une situation à faire se dresser tout un public émut légèrement les juges, qui se continrent.

Le quatrième acte commença, mais avec ce découragement profond qui s'était infiltré dans tout l'être du pauvre Trois-Étoile. O bonne et indulgente madame Saqui, où étiez-vous alors?... Trois-Étoile éprouvait une de ces fièvres énervantes qui ne communiquent pas même au physique la force apparente du délire; une froide rosée tachetait son front; son visage était çà et là marqueté de rougeurs; sa langue paralytique ne laissait plus tomber que des sons assoupissants et mal articulés; sa main, tout-à-l'heure encore crispée, maintenant dépourvue d'énergie et de grâce, se traînait à-peine sur le bras du large fauteuil où tant d'illustrations s'étaient assises avant lui, comme sur un banc d'accusés. Il n'y avait plus souffrance à force de tortures. C'était à faire pitié à tous... hors à ces comédiens-juges qui, sans-doute, apprêtant leurs larmes pour le soir, étaient là flegmatiques et les bras alongés sur le tapis vert. Et le baron Taylor les voyant ainsi pétrifiés, semblait tout préoccupé des sphinx immobiles de sa vieille Égypte.

Après la troisième scène de cet acte, sur laquelle il avait

encore, mais vainement compté pour électriser ses auditeurs, Trois-Étoile mettant, avec un calme affecté, son manuscrit dans sa poche:

— „Messieurs,“ dit-il, „je suis désolé de vous avoir déjà fatigués si long-temps: il est inutile que je continue.“

Ces messieurs ne l'entendaient pas de cette façon. Si l'auteur eût été absolument ignoré, on eût aussitôt levé la séance: mais Trois-Étoile était un homme à ménager, un homme que l'on voulait traiter froidement, il est vrai, en quart de renommée, en renommée du boulevard du Temple; mais, enfin, il y aurait eu imprudence à rejeter si brutalement sa pièce. Un murmure se fit entendre, un groupe se forma, et s'approcha soudain du malheureux Trois-Étoile.

— „Votre ouvrage commençait à m'intéresser,“ dit l'un des examinateurs, bâillant à bouche close.

— „Il contient de fort belles choses,“ dit un second avec un épouvantable tiraillement de bras.

Je ne sache rien de mortel, pour la réception d'une pièce, comme ces fort belles choses. Jeunes gens, défiez-vous des fort belles choses. C'est le préambule obligé quand on a de funestes nouvelles à vous apprendre. *Il y a de fort belles choses... mais...* Entendez-vous: *mais!...* fatal monosyllabe qui bouleverse vos projets, ruine vos espérances, et tue votre avenir. L'ouvrage repoussé, prenez ces messieurs l'un après l'autre, à l'écart; je gage que voici par où débutera chacun d'eux.

— „Courage, mon cher, travaillez! Vous avez de la chaleur, de la poésie, du nerf!“

— „Que manquait-il donc à ma pièce, alors?“

— „Je commence par vous déclarer que, pour moi, j'ai voté de grand cœur pour la réception.“

— „Mais chacun de vous m'en dit autant, comment se fait-il donc?...“

— „Ah! mon cher, que voulez-vous? Si vous saviez.... Le commissaire royal.... Enfin.... Que vous dirai-je?... etc.“

Pauvre M. Taylor, quel rôle!... à votre insu, je pense: car, si l'on va vous trouver, vous aussi ne manquerez pas de n'avoir en rien trempé dans la déconvenue du jeune homme.

Admirable autant qu'inévitable conséquence! La pièce approuvée, reçue par chacun des membres en détail, a été refusée par chacun d'eux en masse.

Mais, aussi, pourquoi tenir le couteau sous la gorge de vos juges? Pourquoi les poursuivre de cet interrogatoire immoral? Ils rendent des arrêts, et gardent leurs raisons. Il n'y a pas long-temps encore qu'il n'en était pas ainsi. Bien écrit ou mal *écrite*, il fallait que l'ouvrage fût jugé par bulletin motivé et lu à haute voix. On ne dit pas pourquoi l'on a supprimé cet usage, qui pouvait éclairer l'auteur sur ses défauts: mais les moins méchants pensent que c'est par enthousiasme pour les coutumes de nos assemblées, que plus d'un acteur aussi se renferme dans le silence de sa boule législative.

Trois-Étoile avait cédé aux sollicitations du comité, qui s'était gravement remis en place; mais, cette fois, en tribunal qui a de bonnes intentions. Cette fois, en effet, mademoiselle Rose Dupuis parut s'abandonner à des sentiments qu'elle avait trop long-temps comprimés, et une larme de ses yeux, une larme *en plein comité*, vint se mêler à un sourire de ses lèvres; le semainier décroisa ses jambes et inclina sa tête, en levant à demi vers le poète sa grande paupière, avec un regard *presque* approbateur; le savant M. Desmousseaux fit une réflexion historique à l'avantage de la pièce; le naïf M. Grandville fit un gracieux signe de main; M. Taylor s'oublia jusqu'à dire devant tout le monde: C'est bien! Et, après une scène de comédie assez piquante, l'incisif Monrose s'écria avec un long rire: „Ma foi, messieurs, tant pis! cela m'amuse.“ On dit même que quelqu'un se permit un applaudissement, qui fut, il est vrai, immédiatement suivi d'un chut! chut!

Mais voici que vient le cinquième acte, l'acte pour lequel ont été rassemblés tous ces rouages, tous ces fils si nombreux, si imperceptibles quelquefois, que l'auteur seul les distingue; l'acte pour lequel toutes ces passions, tous ces personnages ont été créés et agités. C'est l'histoire du cœur humain auquel viennent se rattacher toutes les fibres du corps. Qu'une seule se brise, et voilà le néant!... C'est le cinquième acte avec ses voix

lamentables, ses pleurs de sang, ses femmes échevelées; c'est la péripétie dernière, avec son cri de mort.

On a beau faire, un char ne rétrograde pas sur la pente. Les juges, qui s'étaient laissés aller à une émotion au quatrième acte, ne purent se défendre d'approuver celui-ci; et, quand l'auteur, les yeux ardents, l'organe en délire, jeta, tout haletant, le dernier vers de sa dernière scène, un murmure flatteur, qui faillit dégénérer en bravos universels, caressa doucement ses oreilles.

La mise en poche du manuscrit avait produit son effet.

Toutefois Trois-Étoile n'eut pas les honneurs de la réception avant la lettre, c'est-à-dire sur-le-champ, avec transports et accolade. Seulement on le pria de passer un moment dans une salle voisine.

Pauvres débutants, lorsqu'on vous fera passer ainsi dans une salle voisine du comité, prenez patience; car c'est bon signe. Mais si l'on vous renvoie au lendemain pour une réponse, je vous plains. Vous pouvez alors, tout au plus, vous bercer de l'espoir d'être admis à corrections; et vous le savez bien: les corrections ne seront jamais suffisantes: mais, du moins, vous aurez vos entrées au théâtre, votre place au balcon, et ce sera un acheminement vers un avenir meilleur.

Oh! qui me dévoilera les mystères du vote de ces législateurs de théâtre? Cette urne, ces boules noires et blanches ne sont-elles là que pour la forme? Est-il vrai qu'il n'y ait là aussi qu'une minorité indépendante? que le commissaire du roi, qui, en cas de partage, a déjà sa double voix, tienne en outre dans sa main la majorité des votes?... Je ne le pense pas. Ce serait une trop ridicule et sanglante parodie de nos chambres. Vous imagineriez-vous ces hommes, parmi lesquels plus d'un a les cheveux blancs, vous les imagineriez-vous se fatiguant de menées et d'intrigue pour jeter un sort infernal sur un pauvre enfant-poète, pour effeuiller sa vie avec la fleur qu'il avait si longtemps cultivée? Ce serait misère et pitié! — Je ne le pense pas.

Cependant on rappela Trois-Étoile, qui revint tout pâle et chancelant, quoiqu'il eût bon espoir. Alors, avec un sourire

aimable, comme il en sait avoir, le commissaire du roi lui dit que la pièce était reçue; mais qu'on se réservait d'exiger quelques changements. Ce n'est pas ce qu'on appelle être reçu à corrections. Trois-Étoile était au comble du bonheur: car il y avait là plus que de l'argent, il y avait une pensée de gloire.

Ne te flatte pas trop encore, jeune homme. Moi aussi, j'ai vu mon œuvre reçue; que dis-je, reçue, emportée, arrachée de mes mains, de peur que je ne la livrasse à d'autres. Deux fois de suite on la dévora, et cent fois on me pressa la main en disant: C'est beau! c'est vraiment beau! C'est de l'or! C'est à jouer sur-le-champ!... On me conduisait partout. Les flatteurs me disaient: Ce théâtre, il est à vous, c'est votre bien, votre maison! Il y avait là des gloires qui m'abordaient, qui me félicitaient! Oh! c'était un beau rêve!... un beau rêve, qui s'évanouit un jour... devant les robes noires d'un tribunal de commerce.

Voilà ce que sont nos comités de lecture.

Voici, en deux mots, ce qu'ils étaient en Grèce: Des magistrats étaient proclamés par le vœu libre du peuple, et formaient cet auguste tribunal devant lequel comparurent Sophocle et Euripide, leur manuscrit en main, et le front ceint des palmes olympiques.

Léon GUÉRIN.

LES BARBUS D'A-PRÉSENT

ET

LES BARBUS DE MDCCC.

Je me suis toujours rasé, cependant j'ai eu autrefois et j'ai encore aujourd'hui des amis qui ont eu et ont la manie de porter leur barbe, de s'habiller d'une manière étrange et bizarre; de se donner beaucoup de peine, en un mot, pour ne pas avoir l'air d'être de leur pays, de leur siècle, de leur temps. Au nombre de ces amis, de ces connaissances, il s'est trouvé et il se trouve encore des hommes qui n'ont manqué ni d'esprit, ni de mérite, ni même de talent. Or, il n'y a que les bizarreries des sots qui ne m'occupent pas. Quant à celles des gens d'une certaine étoffe, je les observe, je les étudie même volontiers avec soin, comme on écoute avec d'autant plus d'attention la touche fausse d'un instrument que l'on désire mettre d'accord.

J'ai donc eu deux générations d'amis barbus. Les uns, de 1799 à 1803; les autres, depuis 1827, à ce que je crois, jusqu'à l'année présente 1832. Remontons d'abord à l'histoire des premiers.

On sait que la révolution qui s'est opérée dans les beaux-arts et dans la science de l'antiquité en Europe, a précédé la grande révolution politique de la France de quelques années. Les études sérieuses que Heyne et Winkelman firent sur les écrits et

les monuments de l'antiquité, ayant remis les Grecs et les Romains en faveur, il est assez naturel de croire que cette prédisposition des esprits put contribuer à donner aux révolutionnaires politiques de 1789 cette tendance qu'ils ont eue à nous gouverner, à nous habiller même à la spartiate et à la romaine. Quoi qu'il en soit, le fait est que cette manie d'imiter les anciens s'est emparée alors, sinon des meilleurs esprits, au moins des plus énergiques et des plus entreprenants. Les arts d'imitation, les théâtres, la littérature en général et jusqu'aux ameublements, tout se ressentit de cette fureur d'imiter les Romains d'abord, puis, plus tard, les Grecs. Ce fut quelque temps après la terreur que la connaissance des vases grecs, dits étrusques, devint plus familière aux artistes; et c'est de cette époque que date précisément le goût pour les formes et les ornements grecs, dont on fit l'application aux modes de femmes, à la décoration des appartements et aux ustensiles les plus communs.

Mes premiers amis barbus étaient de ce temps. Jusque-là ils s'étaient rasés et vêtus comme tout le monde. Mais il arriva que David, dont ils étaient élèves ainsi que moi, venait d'exposer son tableau des Sabines. Cet ouvrage qui excita l'admiration du public, n'eut pas l'approbation entière de quelques disciples du maître. Ces jeunes gens osèrent hasarder d'abord des critiques légères, puis plus graves, tant qu'enfin le jugement porté sur ce tableau fut qu'il y avait bien quelque bonne intention de marcher dans la voie des Grecs, mais qu'on n'y trouvait rien de simple, de grandiose, de *primitif* enfin, car c'était là le grand mot, comme dans les *peintures des vases grecs*, et séance tenante, David fut déclaré, par ses élèves hérétiques, *Vanloo, Pompadour* et *Rococo;* car il est bon que l'on sache que ces sobriquets, nés dans les ateliers de peinture, ont plus de vingt-cinq ans de date.

Cependant David ne put souffrir que l'on exerçât de telles critiques contre lui, dans son école même. Sans faire d'éclat, il trouva moyen de donner à entendre à ceux de ses disciples à qui ses leçons ne convenaient pas, de ne plus troubler les études de leurs anciens camarades.

C'est alors que la secte des *penseurs* ou des *primitifs*, car on leur donnait indifféremment ces deux noms, se forma. Sans parler encore des principes singuliers d'après lesquels ils comptaient exercer l'art de la peinture, il fut convenu entre eux que, pour se garantir plus sûrement de toutes les habitudes maniérées et grimacières de la société des temps modernes, ils prendraient des costumes grecs, et parmi ces habillements, ceux encore qui étaient en usage dans l'ancienne Grèce; car pour eux, Périclès était un autre Louis XIV et son siècle sentait déjà la décadence. Bref, ils firent tailler leurs habits sur le patron de ceux qui couvrent les figures représentées sur les vases siciliens, réputés les plus antiques de tous, et ils laissèrent croître leurs cheveux et leurs barbes.

Le nombre de ceux qui eurent la volonté ferme et les moyens de se passer cette fantaisie, ne fut pas grand; il se monte à cinq ou six; mais ils ont excité la curiosité; et il y a sans-doute encore à Paris des personnes qui doivent se souvenir d'avoir vu, vers 1799, se promener dans les rues deux jeunes gens portant leur barbe, dont l'un était vêtu en Agamemnon, et l'autre en Pâris, avec l'habit phrygien. J'étais lié d'amitié avec tous deux, mais plus particulièrement avec Agamemnon, qui venait assez souvent chez moi, au grand étonnement du portier de la maison et de mes voisins.

Agamemnon avait alors vingt ans environ. Grand, maigre, les cheveux et la barbe noirs et touffus, son regard ardent, et son expression tout à la fois passionnée et bienveillante, avaient quelque chose qui imposait et attirait en même temps. On retrouvait dans cet homme du Mahomet et du Jésus-Christ, deux personnages pour lesquels il avait du reste une profonde vénération. Agamemnon, jeune homme fort spirituel, avait l'élocution facile, nombreuse, élégante; et, soit que cela lui fût naturel, ou que cette qualité fût acquise, il trahissait toujours par le choix de ses expressions, par l'arrangement de ses phrases et par le fréquent emploi qu'il faisait des comparaisons et des images les plus brillantes, une certaine abondance un peu boursouflée, telle qu'on la remarque dans les discours et les écrits des

Orientaux. Cependant sa conversation était pleine, nourrissante et variée. Quant à son costume, qui consistait en une grande tunique descendant jusqu'à la cheville du pied, et en un vaste manteau dont il couvrait sa tête en cas de pluie ou de soleil, il était fort simple, et j'ai vu peu d'hommes de théâtre, je n'en excepte pas même Talma, qui portassent cette espèce de costume avec plus de grâce et d'aisance que mon ami Agamemnon.

Il faut croire que le fond de mon caractère plaisait à Agamemnon, car j'étais loin de partager ses doctrines exorbitantes sur la pratique des arts d'imitation. Je ne prenais même aucune précaution pour combattre ses opinions, bien qu'il fût habitué à les voir reconnaître comme des lois par ses adeptes et ses imitateurs. Je ne le vis qu'une ou deux fois dans son atelier. C'était une immense pièce dans laquelle une toile de trente pieds de long était placée diagonalement. Dans le triangle noir derrière la toile, étaient de la paille pour dormir et quelques ustensiles de ménage. L'autre triangle formait l'atelier proprement dit, et c'est là que j'ai vu mon ami Agamemnon chargeant sa palette, qui avait quatre pieds de diamètre, devant sa toile, où était dessiné seulement le sujet de Patrocle renvoyant Briséis à Agamemnon, le roi des rois.

Cet ouvrage n'a jamais été même ébauché. Toutefois Agamemnon le peintre était fort laborieux, contre l'usage de tous les *penseurs* et *primitifs* ses imitateurs. A l'école de David il a fait une assez grande quantité d'études, auxquelles il a imprimé un cachet de vérité, de grandeur et de beauté qui frappait tout le monde. Depuis ce temps, où mon jugement s'est formé par la comparaison d'un grand nombre de peintures, j'ai eu l'occasion de revoir les productions de ce jeune homme, et il est certain qu'elles promettaient un peintre.

Ce fut lorsqu'il se déclara chef de secte et qu'il se retira de l'atelier de David, que ses idées, fort exagérées déjà, s'embrouillèrent et le conduisirent peu-à-peu à un état d'extase et d'enthousiasme permanent, qui tenait, je crois, de la folie. Mais c'est avant cette catastrophe qu'il est venu assez souvent chez moi, où nous nous réunissions avec quelques-uns de ses amis et des miens.

On sait déjà le petit nombre de monuments antiques qu'il admettait parmi ceux qui dussent servir de modèles pour appuyer les études et former le goût. Selon lui, et afin de couper court aux pernicieuses doctrines et d'empêcher la propagation du faux goût, il aurait fallu ne conserver que trois ou quatre statues du musée des antiques d'alors et mettre le feu à la galerie des tableaux, quand on en aurait ôté une douzaine de productions, tout au plus. Le fond de son système était d'observer l'antique et de ne travailler que d'après nature; mais il ne regardait l'imitation que comme un moyen très-accessoire, et la plus sublime beauté comme le seul but véritable de l'art.

Parmi les raisons qui ont pu lui rendre ma société agréable, malgré notre dissentiment sur la nature et le but réel des arts dans nos sociétés modernes, j'ai pensé que l'étude assez suivie que je faisais alors de la langue grecque en était une assez forte. Ses goûts littéraires étaient tout aussi exclusifs que ses doctrines d'artiste. De même que de l'art antique grec, il ne reconnaissait pour bon que les peintures des vases, les statues et les bas-reliefs du plus ancien style; en fait d'écrits, il ne trouvait de mérite vrai, solide, inattaquable, qu'à la Bible, aux poèmes d'Homère et d'Ossian. Il ramenait tout à ces trois chefs, et n'accordait d'attention à d'autres écrits qu'autant qu'ils participaient plus ou moins de ces trois monuments littéraires. Agamemnon avait réparé les inconvénients d'une éducation négligée, par des lectures en général bien choisies et faites avec une rare pénétration d'esprit. Il était très-versé dans la connaissance de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament;* il avait lu, outre la traduction des poèmes d'Homère, celles de tous les écrivains grecs du meilleur temps, et, enfin, il savait la traduction française d'Ossian presque par cœur. J'eus alors l'occasion d'observer combien un petit nombre de livres, lus avec amour et intelligence, fécondent heureusement l'esprit. Agamemnon m'en donna une preuve frappante par un jugement, fort exagéré sans-doute dans sa forme, mais vrai pour le fond. Après avoir parlé d'Homère, l'un de nos sujets de conversation favoris, le nom de Sophocle fut prononcé et ses tragédies passées en revue avec

le respect dû à un disciple d'Homère, à un poète qui avait eu la force de conserver intactes les hautes traditions de l'antiquité grecque. Mais lorsque le malheur voulut que le nom d'Euripide échappât de ma bouche, à ce mot, mon peintre Agamemnon se leva et, furieux, il s'écria avec l'accent du mépris: „*Euri-„pide? Vanloo! Pompadour! Rococo! C'est comme M. de Vol-„taire!*"

Originairement, ses camarades d'atelier, chez David, l'avaient surnommé Don Quichotte. Ce sobriquet, comme l'on voit, lui convenait assez bien. Mais, ce qui mérite attention, c'est la satisfaction qu'éprouvait Agamemnon d'être comparé à ce personnage, pour lequel il avait une admiration respectueuse et qu'il mettait, quoique à une immense distance, sur la ligne des êtres comme Jésus-Christ, nés pour faire de grandes choses et pour être raillés par les hommes. Aussi l'ironie, qu'il supportait d'ailleurs avec bonne grâce, était-elle le défaut qui lui donnait la plus défavorable idée du caractère de ceux qui s'y laissaient aller.

L'éloignement que j'ai toujours eu pour la moquerie m'avait donc mis tout-à-fait dans les bonnes grâces d'Agamemnon. Je me souviens d'un soir d'été où nous étions tous deux ensemble chez moi; il avait apporté une traduction séparée de l'Ecclésiaste, livre de la Bible que je n'avais pas encore eu l'occasion de connaître. Il me le lut presque en entier avec une simplicité à la fois tendre et majestueuse, dont le souvenir s'est vivement empreint dans ma mémoire. En le remerciant, et de m'avoir fait connaître ce bel ouvrage, et de me l'avoir lu d'une manière si touchante, je lui demandai si, parmi les livres qu'il voyait près de nous, il y en avait dont il voulût connaître quelques beaux passages. — „Oui, me dit-il aussitôt, lis-moi un morceau d'Homère, mais en grec!" — „En grec!" Je ne sais si sa barbe, et l'étrange habit qu'il portait, me firent illusion, ou si ce fut la rapidité et la franchise avec lesquelles il manifesta son désir, qui m'interdirent toute réflexion en ce moment, mais je pris aussitôt un volume d'Homère, et je lui lus en grec l'admirable description de la tempête, dans le cinquième chant de

l'*Odyssée*, que j'étudiais alors. Je le lui lus comme si j'eusse été certain qu'il dût comprendre; et, de son côté, il écouta avec toute l'attention et la satisfaction apparente de quelqu'un qui aurait possédé à fond l'intelligence de la langue grecque. Lorsque j'eus fini, il paraissait ému. Il se leva; et, m'imposant gravement la main sur la tête, il me dit d'un ton qui exprimait à la fois un remercîment et le regret de ne pas me voir plus enthousiaste, — „Pauvre enfant! merci; mais tu ne connais pas ton bonheur!“ Je ne savais pas trop où j'en étais, et je me demandais intérieurement s'il n'était pas préférable d'être ému par le son des syllabes grecques, plutôt que de comprendre raisonnablement le sens des mots et des phrases de cette langue. Toutefois, ni lui ni moi ne jugeâmes à propos de faire de trop longs commentaires sur cette bizarre lecture, et la conversation tomba bientôt sur les poésies d'Ossian.

Alors personne ne doutait de leur authenticité. Les uns seulement, comme mon ami Agamemnon, les trouvaient sublimes, admirables; les autres les jugeaient monotones et parfois ennuyeuses: j'étais de ces derniers. Après de nombreuses citations qu'il me fit du poème de Fingal, citations qui me fournirent l'occasion de donner encore plus de force et de justesse à mes critiques, Agamemnon, peu sensible aux reproches que je faisais à ses poésies de prédilection, et sans daigner répondre à mes critiques, me dit, avec l'autorité et l'enthousiasme grave d'un prophète: — „Homère est admirable; mais la Genèse, Joseph, „Job, l'Ecclésiaste et l'Évangile sont bien supérieurs aux livres „d'Homère, voilà qui est certain. Mais, je te le dis, ajouta-t-il „avec plus d'emphase encore, Ossian surpasse tout cela en „grandeur! et en voici la raison: il est beaucoup plus vrai, „écoute bien! il est plus *primitif!*“ Comme ces phrases avaient plutôt l'air de l'exposition d'un dogme que d'une critique littéraire, je ne répondis rien, et je promenai mon regard incertain et douteux, comme quelqu'un qui n'est disposé ni à approuver une opinion qu'il condamne, ni à combattre une erreur qu'il regarde comme une folie. Ma perplexité accrût encore l'assurance de mon ami Agamemnon qui, enveloppé dans son manteau

à ce moment, caressant sa longue barbe et ayant l'air de concentrer toutes ses réflexions en un point pour les réduire en une pensée, en une phrase ferme et courte: — „Homère? „Ossian? se demanda-t-il, le soleil? la lune? Voilà la question. „En vérité, je crois que je préfère la lune. C'est plus simple, „plus grand; c'est plus *primitif!*"

Tels étaient à-peu-près les opinions et les discours du grand maître des hommes portant la barbe à Paris, dans la dernière année du dixhuitième siècle; d'un homme qui, malgré les travers de son esprit, a captivé l'estime, l'amitié et quelquefois l'admiration passagère de ceux qui l'ont vu et entendu. Quant à la plupart de ses imitateurs, qui n'étaient que des *Grecs*, des *primitifs* honteux; qui n'émettaient leurs opinions que devant ceux qui les partageaient; qui s'attachaient de fausses barbes et des tuniques le soir en rentrant chez eux, pour se regarder dans une glace; qui s'endormaient auprès des statues antiques, en se donnant l'air de réfléchir sur l'art, et qui, enfin, parlaient à tort et à travers de la lune et du soleil, nous n'en dirons rien. C'était alors le troupeau des imitatenrs niais et serviles, comme chaque époque en fournit un.

Chose bien commune, qu'il est triste mais utile de dire; de tant d'efforts d'imagination, de ces conversations bizarres, originales même, qu'en est-il resté? Rien; pas un ouvrage de peinture, pas même une notice historique, une lettre du temps qui prouve que je ne conte pas ici une histoire faite à plaisir!

Cette secte d'artistes *penseurs*, *primitifs*, a été la partie la plus aiguë et la plus audacieusement élevée de cette espèce de cône où la société d'alors était contenue. C'était sous le directoire et pendant le consulat. Depuis la fin de la terreur, le goût des arts antiques avait remplacé momentanément les sentiments religieux et toutes les distractions sociales et littéraires qui avaient occupé les facultés de l'ame et de l'esprit avant la révolution. C'était comme une représentation du paganisme que la France se donnait. Toutes les classes se confondaient dans les spectacles et au milieu des plaisirs. Dans les jardins publics, les femmes, vêtues à la grecque, allaient faire admirer la grâce et la beauté

de leurs formes. Tous les jeunes gens, depuis les plus pauvres jusqu'aux plus riches, exposaient journellement leurs membres nus, sur les bords de la Seine, et rivalisaient de force et d'adresse en nageant. Au bois de Boulogne il y avait, chaque soir d'été, une partie de barre célèbre; les jours de fêtes, on faisait au Champ-de-Mars des courses à pied, à cheval et en chars, le tout à la grecque; dans les cérémonies publiques, on apercevait des grands-prêtres en façon de Calchas, des canéphores comme sur les frises du Parthénon, et, plus d'une fois, j'ai vu brûler, dans les grands carrés des Champs-Élysées, de la poix-résine au lieu d'encens, devant un temple de carton copié d'après ceux de Pœstum. Alors toutes les classes de la société, confondues, se promenaient, riaient, dansaient ensemble sous les auspices de la seule aristocratie véritable que l'on reconnût pour le moment en France, la beauté.

A vrai dire, l'histoire de la *barbe* de mon ami Agamemnon est l'extrait compacte de celle du temps où cet homme a vécu, car il est mort jeune, et sa fin a coïncidé avec celle des fêtes Saturnales ouvertes par le directoire.

Agamemnon mort, tous ses co-sectaires se coupèrent la barbe, remirent des bas et endossèrent de nouveau le vil frac. Bonaparte était déjà là avec son chapeau à trois cornes et l'épée au côté.

Je ne parlerais pas d'une vingtaine de mauvais petits écervelés, maladroits imitateurs de la secte d'Agamemnon, s'ils n'eussent pas porté la barbe. Mais comme ils ne se rasaient point et qu'ils fagotaient leurs vêtements à la grecque ou à la scandinave, ils appartiennent de droit au sujet que je traite. Ceux-là donc, bien que passant la plupart de leur temps en extase devant les vases étrusques, car ils étaient peintres aussi, s'embrouillaient particulièrement l'esprit avec les poèmes et la mythologie ossianique. Quoique habitant Paris, ils parlaient sans-cesse du bruit de la mer sur les récifs et des forêts de Morven. Un soir, après avoir bu un peu trop de bière, qu'ils préféraient au vin parce que c'était plus ossianique, ils résolurent, d'un commun accord, de quitter la cité des vices, Paris, pour aller vivre

dans les forêts. Les voilà partis, ayant à leur tête le plus extravagant d'entre eux, chargé d'une guitare, à défaut de la harpe des bardes. Voilà mes gens qui, à force de marche, arrivent au bois de Boulogne et se mettent à réciter et à chanter même la prose de M. Le Tourneur. C'était en automne : nos inspirés n'avaient pas réfléchi que la nuit vient vite, et que les soirées sont fraîches à cette époque de l'année. Surpris donc par l'obscurité et le froid, ils s'avisèrent, dans un accès d'enthousiasme, de se comporter tout-à-fait comme les héros d'Ossian, et, après avoir battu le briquet, ils voulurent mettre le feu à un arbre. Mais à-peine la flamme commençait-elle à briller que la gendarmerie, alarmée de ce commencement d'incendie, vint sur les lieux, vous *empoigna* tous les bardes parisiens et les conduisit à la préfecture de police, d'où on ne les lâcha qu'après les avoir fait raser.

Depuis ce temps, 1802, jusqu'à 1825 et 26, excepté les sapeurs de nos régiments, personne ne s'est promené dans Paris sans avoir fait sa barbe. C'est à la dernière époque que je viens d'indiquer, lorsque la mort de lord Byron en Grèce avait décidément mis à la mode chez nous la délivrance de ce malheureux pays, que l'on vit les jeunes Parisiens s'occupant des lettres et des arts, commencer à laisser croître leurs moustaches, à se coiffer avec la petite toque orientale et à fumer avec des pipes turques, en se tenant tout de travers sur leurs sièges et sur les canapés.

La révolution que Heyne, Winkelmann et Hamilton avaient faite en 1772, par leurs travaux, pour remettre l'antiquité, l'art antique en honneur, et opposer une digue au goût dépravé qui régnait dans toute l'Europe, lord Byron, par ses ouvrages, l'arrêta court, en refit une autre, et imposa aux hommes de son temps un goût tout particulier, *excentrique*, comme disent les Anglais, et qui n'est autre chose que les fantaisies énergiques et fashionables tout à la fois de l'auteur de *Lara* et de *don Juan*. Depuis 1824, tout ce qui a été fait en prose, en vers et en peinture, sur le théâtre ou dans les romans, l'aspect donné aux appartements, la forme des meubles, tout enfin s'est senti

et se sent encore de cette volonté fantasque, cruellement impartiale et moqueuse, qui se plaît à garotter le bien et le beau avec le mal et le laid; de cette volonté qui, du même effort, apprécie et déprise le mérite de chaque être, de chaque objet, de chaque chose; enfin de cette volonté puissante, il est vrai, mais satanique, qui a imprimé aux ouvrages de lord Byron leurs beautés sublimes et leurs tristes défauts. C'est encore aujourd'hui le souffle capricieux de cet homme qui fait voguer depuis les frêles barques jusqu'aux grands navires sur lesquels nos écrivains et nos artistes se confient à l'océan poétique.

L'impulsion donnée aux lettres et aux arts par Byron, quoique excessivement forte, n'ayant cependant frappé qu'en biais, si je puis m'exprimer ainsi, ne peut se faire sentir bien longtemps. En effet, l'expérience a déjà prouvé la vérité de ce que j'avance; car, de l'imitation des ouvrages de ce poète, où il s'est plu à dépeindre les rêveries de personnages fantastiques dont on ne connaît ni le pays, ni le nom, ni précisément les malheurs, on n'a pas tardé, en imitant Walter Scott (car nous autres Français nous avons toujours besoin de quelqu'un qui nous pousse pour faire du nouveau), on n'a pas tardé, dis-je donc, à se jeter dans les pastiches des ouvrages du moyen âge. On a fait des chroniques des douzième, treizième et quatorzième siècles; on a contrefait le langage de Rabelais, en regrettant beaucoup de ne pouvoir faire revivre celui de Joinville et de Ville-Hardouin; et, non content de remettre en lumière ces curiosités du style ancien, on a compulsé les manuscrits, étudié les miniatures qu'ils renferment, pour donner au surcot, à l'aumonière et aux souliers à la poulaine, tout le degré de réalité possible dans les représentations que l'on en devait faire.

Dans le moyen âge, on portait de la barbe. La fureur que l'on avait eue à Paris pour les Grecs modernes, avait déjà introduit l'usage de la moustache. On laissa pousser la *royale*, et au bout de quelque temps on se décida à être complètement barbu.

Or, c'est en étudiant avec un amour désordonné les peintures des vases étrusques et la statuaire antique, que mon ami

Agamemnon et ses imitateurs en sont arrivés à s'habiller à la grecque et à laisser croître leur barbe; de même dans les quatre ou cinq années qui viennent de s'écouler, tous ceux qui ont recherché curieusement les points de centre des ogives, qui se sont passionnés pour les costumes du temps de Charles VI, qui ont étudié les diablotins symboliques et énigmatiques sculptés sur les cathédrales, qui se nourrissent l'esprit de l'*Enfer* du Dante et de l'espèce de mythologie infernale introduite en Europe par le catholicisme et la chevalerie, tous ceux-là donc apprenant par les manuscrits et les peintures qui les ornent, que les hommes qui vivaient dans les temps où l'on a inventé, chanté, peint et aimé toutes ces choses, portaient la barbe, ont laissé pousser la leur, et, autant que la mode et les bienséances l'ont permis, ils ont même porté et portent encore des habits taillés et ornés comme pendant le moyen âge.

Cependant, il faut le dire, les *gothiques* de 1832 ne sont pas aussi sincèrement enthousiastes du moyen âge que les *antiques* de 1799 l'étaient de la Grèce du temps d'Homère. Ce n'est pas le costume de l'époque d'Alexandre ou même de Périclès qu'a été prendre mon peintre *primitif*, mais celui d'Agamemnon, de Calchas.

Quelle honte pour les écrivains, les peintres, et même un certain nombre de fashionables d'aujourd'hui, épris des charmes du moyen âge, lorsqu'au lieu de les trouver couverts des vêtements des douzième et treizième siècles, temps héroïques de la chevalerie, on les voit adopter l'habit (imparfaitement copié encore) de Henri III, et se donner l'air et la tournure de crispins sombres et préoccupés!

Mais cette différence peut s'expliquer par un mot: nos maniaques de moyen âge ne sont pas si fous qu'ils voudraient l'être, et, par nécessité comme par goût, ils portent des gants blancs, fréquentent le monde et les salons. Mon pauvre ami Agamemnon avait la société en horreur, parce qu'il y rencontrait des fracs et des bonnets à dentelles, et il s'habillait à la grecque pour régénérer les habitudes, les goûts, les mœurs mêmes de ses contemporains.

A part le degré de bonne foi ou de folie des uns et des autres, et en considérant cette manie qui s'est manifestée en Europe depuis la réformation de Luther, de *restaurer* les mœurs, les croyances, les gouvernements, les goûts, les arts, et jusqu'aux habillements mêmes, d'après de vieux types usés par le temps et les améliorations progressives, on s'étonne que ces tentatives, qui en général ont eu un si mince succès et si peu de bons résultats, séduisent encore périodiquement toutes les jeunes têtes, à chaque génération. Le comique de la chose est de voir les fous enthousiastes venus en dernier, se moquer très-justement et très-raisonnablement de ceux qui les ont précédés. Ainsi je me souviens d'avoir vu mon ami Agamemnon rire à se tenir les côtes, en entendant le récit du repas où M. Dacier, le traducteur d'Homère sous Louis XIV, faillit à empoisonner ses amis avec un brouet noir préparé à la lacédémonienne. Ceux de nos lecteurs qui portent la barbe pointue et des gilets pincés, comme on en vit, en 1581, aux noces du duc de Joyeuse, ne vont pas manquer de se récrier sur l'inconcevable folie de mon pauvre Agamemnon et de ses co-sectaires. — „Mais c'est un conte que nous brode là l'auteur, diront-ils; comment est-il possible que des hommes qui n'étaient pas fous à lier, aient eu l'idée de faire revivre les idées, les usages et le costume du paganisme grec, dans un pays chrétien? Ces idées étaient toutes contraires à nos croyances religieuses; les pratiques des statuaires grecs et tout le système *artistique* de l'antiquité, basé sur une mythologie et des idées morales pétrifiées aujourd'hui, comme les statues qui en consacrent le souvenir, sont hors d'harmonie avec nos habitudes religieuses et nationales! — Cela est hors de doute, dira un autre qui à grand'peine s'est donné l'air pâle et échevelé du chevalier Bertram dans *Robert le Diable*, ces gens-là étaient fous avec leur Grèce antique et leurs costumes d'opéra. Mais tout ce qui se faisait alors dans les arts était théâtral. Rien n'était naturel, parce qu'on allait chercher le principe de tout ce que l'on avait à faire ou à dire, hors de notre religion, hors de notre pays, hors de nos mœurs, Nous sommes chrétiens; disons mieux, nous sommes catholiques. La

véritable civilisation moderne date du moyen âge; elle est née avec les monuments à ogives, avec les poèmes religieux et chevaleresques de la Table ronde et du Dante. Notre imagination sympathise avec les géants, les nains, les anges, les fées, les diables, les goules et Satan. C'est là qu'il faut retourner pour reprendre la véritable route que les écrivains et les artistes de la prétendue renaissance sous François I[er], et du classicisme sous Louis XIV, nous ont fait abandonner. Alors nous serons véritablement originaux et naturels dans nos productions, et, si nous nous y prenons avec tant soit peu d'adresse, nous arriverons à être naïfs, soyez-en sûrs."

Ce qu'il y a de curieux et de très-amusant, en comparant les faits et les discours des barbus de 1799 avec ceux des barbus de 1832, c'est de reconnaître l'analogie qui se trouve dans les plus petits détails des opinions de ces deux sectes. Ainsi à l'Homère des uns s'oppose le Dante des autres; les premiers voulaient redevenir *primitifs*, les seconds prétendent modestement à la naïveté; mon ami Agamemnon n'admettait en architecture que les temples de Sicile et de Pœstum, que les vases grecs comme modèles de peinture; les *naïfs* de nos jours étudient religieusement la cathédrale de Cologne, les peintures de la première école allemande et les vignettes des plus anciens manuscrits. Enfin il n'est pas jusqu'aux poésies septentrionales et vaporeuses de ce pauvre Ossian, si complètement oublié de nos jours, dont les *naïfs* de ce temps n'aient retrouvé l'analogue dans les ballades anglaises et écossaises du moyen âge, publiées par Percy et mises en œuvre par Walter Scott.

On voit que, sans compter celle de la barbe, toutes ces analogies sont frappantes.

Mais revenons à la barbe et examinons scrupuleusement l'influence qu'elle a pu avoir sur le mérite, les talents et les productions des *primitifs* qui l'ont portée en 1799, afin de préjuger des avantages qu'en retireront les *naïfs* barbus de 1832. A la première époque, nous voyons que mon ami Agamemnon et ses co-sectaires n'ont rien produit, n'ont transmis aucun ouvrage qui témoigne de leur passage en ce monde, tandis que les deux

Chéniers, les Ducis, les Delille, les Parny, les David, les Girodet, M. de Châteaubriand, M. L. Lemercier, M. Gérard, M. Gros, M. Ingres, M. Hersent, et quelques autres qui se sont toujours rasés, ne laissent pas cependant d'avoir leur mérite et nous ont donné des ouvrages qui, bien que pour ne pas être à la mode, ont fait et font encore quelque bruit dans le monde.

La barbe, en 1799, a donc été un indice du mérite que l'on voulait avoir, du génie dont on se croyait doué, mais point du tout d'un talent acquis et réel que l'on possédât.

Or, j'observe que, de nos jours, outre les vivants déjà nommés ci-dessus, MM. de La Mennais, de Lamartine, Casimir Delavigne, Victor Hugo, P. Mérimée, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Robert, Schnetz, P. Delaroche, H. Vernet, Champmartin, E. Delacroix, les frères Johannot, et quelques autres, se rasent.

Porter la barbe longue quand tout le monde se rase n'est donc pas, comme quelques personnes le croient aujourd'hui, un moyen infaillible de devenir naïf, original; d'avoir un talent vrai, fort ou poétique, et de donner une direction nouvelle et heureuse aux lettres et aux arts: cela indique tout simplement que l'on désire avoir ces qualités, ce mérite, et assez souvent que l'on croit les posséder.

Dans tous les pays et chez tous les peuples, la barbe, portée par des hommes isolés au milieu d'une population imberbe, a toujours été la preuve non équivoque d'une prétention de leur part à restaurer, à régénérer quelques vieux usages ou des goûts anciens que le temps avait usés. Depuis qu'Octavien-Auguste avait pris pour lui et donné à la haute société de Rome l'habitude de se raser chaque jour, tous les marchands de philosophie, tous les gens qui colportaient de la rhétorique et des vers dans cette ville, ainsi que ces petits républicains entêtés et hargneux qui, sous les empereurs, parodièrent Caton l'ancien et Régulus, se teignaient la figure de cumin, afin d'être bien jaunes, et portaient le bâton, la barbe et des poignards, pour avoir l'air d'être plus vertueux et meilleurs citoyens que les autres.

Les folies des hommes changent de formes; au fond ce sont toujours les mêmes.

DELÉCLUZE.

LA CHANSON
ET LES SOCIÉTÉS CHANTANTES.

Sans chanter peut-on vivre un jour?
(*Mélomanie.*)
Tout finit par des chansons.
(BEAUMARCHAIS.)

Notre premier besoin est de rire et fronder. En France, on a toujours chanté, et l'on chantera toujours, parce que le caractère distinctif de la nation est la gaîté, qui va trop souvent jusqu'à l'insouciance.

La chanson rend meilleur; elle dispose à la bonté, à l'indulgence; il est rare que l'homme qui chante pense à mal faire. Un magistrat, enlevé trop tôt au barreau et aux lettres, Frédéric Bourguignon, a dit, dans de fort jolis couplets:

Le penchant
Du chant
Jamais du méchant
N'a calmé l'insomnie;
Avec nos accords,
Le cri du remords
N'est pas en harmonie.

En traçant cet article, je n'ai pas la prétention de faire ce qu'on appelle une histoire raisonnée de *la chanson;* cela demanderait des développements et un travail qui ne pourraient trouver place dans ce livre.

Je laisse à des talents d'un ordre plus élevé, à des plumes plus exercées que la mienne, le soin de fouiller les vieilles chroniques, de prendre *la chanson* à son berceau; depuis le guerrier scalde qui s'écriait sur le champ de bataille: *Corbeaux, voici votre pâture; nos ennemis sont morts: remerciez-moi, venez, voici votre pâture!...* jusqu'aux soldats de la république, qui chantaient, pieds nus et mourant de faim: *Veillons au salut de l'empire*, sans se douter que l'empire allait bientôt dévorer la république.

Voulant ne m'occuper que de l'influence de *la chanson* dans les temps modernes, je ne parlerai pas des anciens cantiques; le plus connu, comme le plus ridicule, est celui que le peuple chantait tous les ans à la fête de l'âne, car l'âne avait sa fête chez nous.

Je ne parlerai pas non plus d'Olivier Basselin, ce père du vaudeville. Je nommerai, pour mémoire seulement, Gauthier Garguille, comédien du treizième siècle; Guillaume Michel, audiencier à Paris; le *Savoyard*, qui chantait à la suite d'un marchand d'orviétan, et dont Boileau disait, en parlant des poésies de Neuf-Germain et de La Serre:

Et dans un coin relégués à l'écart,
Servir de second tome aux airs de Savoyard.

Je pourrais parler des fameux Nœs Bourguignons, du sieur de La Monnaie, receveur des tailles de Dijon, ainsi que d'une foule de chansonniers de la même époque, et d'autres qui leur sont inférieurs.

De tout temps le peuple a été moqueur. N'était-il pas le même qu'aujourd'hui, quand il allait sous le balcon de ce Charles VII, que, par dérision, il appelait le roi de Bourges, et qu'il chantait à ce dauphin qui oubliait dans les bras d'Agnès Sorel que les Anglais étaient les maîtres des deux tiers de la France:

Mes amis, que reste-t-il
A ce dauphin si gentil?
Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme... Vendôme?...

Plus tard vinrent les chansons sur la ligue, sur la fronde; les Richelieu, les Mazarin ne furent pas épargnés. On appelait *mazarinades*, les chansons qui frappaient sur ce ministre. Le nombre seul de ces dernières fournirait des volumes.

On voit qu'il y a long-temps que le peuple chansonne les excellences; n'est qu'il chantait tout bas, et qu'aujourd'hui il chante tout haut: c'est toujours cela de gagné; il a payé ce droit assez cher pour qu'on ne le lui conteste plus.

Le Français chante dans les revers comme dans les succès, dans l'opulence comme dans la misère, à la table d'un marchand de la rue Saint-Denis comme à celle d'un banquier de la Chaussée-d'Antin, avec du vin de Bourgogne comme avec du vin d'Argenteuil, dans les fers comme en liberté; il chante même sur les degrés de l'échafaud.

Depuis plus de deux cents ans, il existe en France des sociétés chantantes. Sous la ligue, sous la fronde, sous la régence, pendant nos troubles révolutionnaires, sous l'empire, sous la restauration, même après la révolution de juillet, on a chanté avec plus ou moins d'esprit, avec plus ou moins de liberté.

En tête des chansonniers, nous sommes fiers de placer des rois, des princes, des grands seigneurs, voire même des curés et des chanoines.

Henri IV chantait Gabrielle, François Ier la belle Féronnière; le bon roi René chantait le vin de Provence, le Régent ses amours licencieuses; le cardinal de Bernis sacrifiait aux grâces dans des couplets que l'on dirait avoir été dictés par elles; Rabelais.... ce fou qui était si sage, ou ce sage qui était si fou... chantait plus souvent à table que dans son église de Meudon. Le Victorin Santeuil ne se bornait pas à célébrer les louanges du Seigneur, il en festoyait aussi la vigne; Louis XVIII, de nos jours, fit des vers et des chansons. Enfin, Bonaparte!... Bonaparte ... l'homme de bronze ... l'homme de fer ... l'homme complet ... l'homme le moins chantant du monde, avait, dit-on, pour refrain favori, lorsqu'il se mettait en campagne:

Malborough s'en va t'en guerre.

Les charmants dîners du Temple, immortalisés par Chaulieu,

firent éclore une foule de jolies chansons qui n'ont pas vieilli. Les explorateurs du vieux Paris, ceux qui se font gloire de savoir leur *Dulaure* sur le bout du doigt, vous montrent encore aujourd'hui, au carrefour Bussy, la place où était le cabaret du fameux Landelle, qui réunissait chez lui les Collé, les Gallet, les Panard, les Crébillon, et où quelques grands seigneurs sollicitaient chapeau bas la faveur de se glisser incognito; car, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts ou de leurs plaisirs, les grands seigneurs se font volontiers courtisans, valets même... un peu plus j'allais dire chambellans.

La révolution éclata, la terreur moissonna, et les chants ne cessèrent point. Combien de victimes ont composé, peu d'heures avant de mourir, des chansons que l'on croirait avoir été faites au sein d'un festin joyeux. Les uns exhalaient leurs plaintes dans des romances pleines de larmes, les autres dans des couplets remplis d'insouciance et de pyrrhonisme.

Montjourdain, condamné à mort, envoie à sa femme cette romance si connue:

L'heure avance où je vais mourir, etc., etc.

Un détenu dont le nom m'échappe, et qui attendait de jour en jour l'instant de paraître au sanglant tribunal, compose le couplet suivant que ses compagnons d'infortune répètent en chœur:

La guillotine est un bijou,
Aujourd'hui des plus à la mode;
J'en veux une en bois d'acajou
Que je mettrai sur ma commode.
Je l'essaierai chaque matin,
Pour ne pas paraître novice,
Si par malheur le lendemain
A mon tour je suis de service.

Et le lendemain il était de service.

Croira-t-on que, dans certaines prisons de Paris, les geôliers forçaient les détenus à chanter avec eux d'infâmes couplets, qui avaient pour refrain:

Mettons-nous en oraison,
Maguingueringon,
Devant sainte guillotinette,
Maguingueringon,
Maguingueringuette?

On n'a pas oublié le fameux procès des 21 députés de la Gironde, condamnés tous à mort le 30 octobre 1793, pour être exécutés le lendemain.

Le lendemain, ils se font servir un déjeûner qui sera le dernier; ils se livrent tous à la joie la plus folle; les mots piquants circulent avec les vins... On discute gaîment sur l'immortalité de l'ame. Les uns doutent, les autres croient... beaucoup espèrent. L'un d'eux se lève: „Amis," dit-il, „ne disputons pas sur les mots, dans une heure, nous saurons tous ce „qu'il en est." Alors, des couplets sont improvisés au bruit du champagne qui fulmine. En chantant, on donne des larmes à la patrie... on cause d'amour... d'amitié... de poésie... on se fête... on se serre la main... on s'embrasse. A voir ces hommes forts, on croirait qu'ils ont un avenir... une espérance... un lendemain... une heure... Point! c'est en Grève qu'ils vont!!... c'est le bourreau qui les attend!!!...

Boyer-Fonfrède chante pendant le trajet:

Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise d'un Français.

Le jeune François Ducos fait entendre *le Chant du départ*, triste refrain de circonstance, et qui n'était là que le chant du cygne!

Une chose digne de remarque, c'est que chaque opinion mourait en chantant. On entendait toujours les mêmes airs. *O Richard*, *ô mon roi!* ou *la Marseillaise; Vive Henri quatre* ou *Ça ira*.... Ainsi, en France, *la chanson*, qui console des misères de la vie, vient encore nous aider à mourir... Grâces soient rendues à *la chanson!...*

Lorsque l'affreux règne de 93 fut passé, le Français, qui n'avait rien perdu de sa gaîté, éprouva le besoin de se venger de ses gouvernants. Que d'épigrammes, que de refrains mordants

furent lancés contre ces Brutus de carrefours, ces Aristides aux mains calleuses, ces bouchers législateurs et ces législateurs bouchers, *ces tyrans barbouilleurs de lois*... (comme les appelle André Chénier.)

Les Dîners du Vaudeville prirent naissance à cette époque; et l'on se rappelle les charmantes chansons que les circonstances inspirèrent à leurs joyeux auteurs.

Dans un dîner préparatoire, qui eut lieu le 2 fructidor an IV, MM. Piis, Radet, Deschamps, et Ségur aîné *), avaient été nommés commissaires pour rédiger les bases de la société; chacun avait sur-le-champ donné un sujet de chanson. Tous ces sujets mêlés ensemble, tirés au sort et remplis par ceux à qui ils étaient échus, furent rapportés au dîner du 2 vendemiaire suivant, le premier de la fondation. Le prospectus en couplets, qui pétillait d'esprit et de gaîté, fut adopté séance tenante, *inter pocula et scyphos*, par les convives dont les noms suivent:

Après dîner, nous approuvons,
De par la Muse chansonnière,
Ledit projet, et souscrivons,
Barré, Léger, Monnier, Rosière,
Demeaufort, Despréaux, Chéron,
Desprez, Bourgueil et Desfontaines,
Ségur aîné, Prévôt, Chambon,
Onze de moins que deux douzaines.

A mesure que de nouveaux auteurs obtenaient des succès marquants sur le théâtre de la rue de Chartres, ils étaient admis aux Dîners; car, il y avait un article qui disait:

Pour être admis, on sera père
De trois ouvrages en couplets,
Dont deux, au moins (clause sévère!),
Auront esquivé les sifflets!...

C'est ainsi que l'on vit arriver successivement, Armand-Gouffé, Philippon de la Madelaine, Prevost-d'Iray, Ségur jeune, Philippe Ségur, Maurice, Séguier **), E. Dupaty, Chazet, et autres.

*) M. le comte de Ségur a été depuis grand-maître des cérémonies de France.

**) M. Séguier était frère du premier président de la cour royale de Paris.

Les convives des Dîners du Vaudeville se réunirent d'abord chez Julliet, cet acteur si gai, si vrai, si original, et qui s'était fait restaurateur, comme plus tard, Chapelle, le Cassandre du Vaudeville, se fit épicier.

Piis célébra l'Amphitrion dans une chanson qui courut tout Paris, et s'excusait ainsi d'avoir ajouté un *e* muet à la fin du nom de Julliet.

J'ai bardé d'un *e* muet
Le nom de notre hôte;
C'est la faute du couplet,
Ce n'est pas ma faute.
Il signe, il est vrai, *Julliet:*
Mais par un refrain qui plaît,
J'aime mieux dire en effet:
Julliette notre hôte.

S'il est bon restaurateur,
Notre hôte *Julliette*,
S'il n'est pas moins bon acteur,
Son enseigne est faite.
Pour favori de Comus,
Pour favori de Momus,
Proclamons en grand chorus
Notre hôte *Julliette!*...

Cette société dura près de cinq ans; elle avait été créée le 2 vendemiaire an 5, et cessa d'exister le 2 nivose an 9.

Lorsque le conquérant qui remplit l'univers du bruit de ses exploits, promenait nos drapeaux triomphants de capitale en capitale, de monde en monde, il était naturel que l'on chantât encore.

MM. Armand-Gouffé et Capelle conçurent l'heureuse idée de ressusciter l'ancien Caveau; ils appelèrent à leur secours une grande partie des convives des Dîners du Vaudeville, et choisirent pour le lieu de leur réunion le Rocher de Cancale, si renommé pour ses huîtres et son poisson.

Le vieux Laujon fut nommé président de cette société; il en devint l'Anacréon; il y chanta, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le vin et les femmes, et mourut comme le vieillard de Théos, non d'un pépin de raisin, mais en fredonnant un couplet.

Parmi les membres de cette joyeuse bande, on distinguait encore Armand-Gouffé, Dupaty, Piis, Moreau, Chazet, Delongchamps, Francis, Antignac, Rougemont, De Jouy, Tournay, Capelle, Ducray-Dumesnil, Coupart, Théaulon, Eusèbe Salverte (aujourd'hui député), et, surtout, le gai, le spirituel, le verveux, l'entraînant Désaugiers!...

A l'instar des Dîners du Vaudeville, un prospectus en couplets fut lancé dans le public. Il fut arrêté que le cahier qui paraîtrait tous les mois, porterait le titre de *Journal des gourmands et des belles:* plus tard, ce titre fut changé contre celui du *Caveau moderne.* Le dîner d'inauguration eut lieu le 20 décembre 1805, et le premier numéro parut le 10 janvier 1806. D'abord, la société ne se composa pas seulement de chansonniers; des hommes du monde concoururent à la formation de ce journal; le docteur Marie de Saint-Ursin, Réveillière, Cadet-Gassicourt, et le fameux épicurien Grimaud de la Reynière, y fournirent des articles de gastronomie et d'hygiène fort amusants.

A cette époque, un nommé Baleine venait d'ouvrir un établissement modeste, rue Montorgueil, au coin de la rue Mandar. C'était presque un cabaret, car il fallait passer par une boutique encombrée de poissons et de viandes pendus au croc, pour arriver au lieu de la réunion.

Il y avait à-peine un an que cette société existait, que l'on se disputait les chambres voisines de celle où les épicuriens buvaient et chantaient. On retenait un cabinet deux mois d'avance, pour le seul plaisir d'entendre quelques refrains à travers une cloison mal jointe. Quel bon temps!... Baleine a dû à la société épicurienne une fortune considérable; il est vrai qu'il l'avait méritée par son travail, et surtout par une ponctualité, une politesse que l'on aurait peine à trouver aujourd'hui que tout s'est perfectionné, comme on sait. Je n'ai jamais vu montrer tant de zèle, tant d'égards, tant d'attentions pour des convives; il nous en accablait. Je n'ai pas souvenance que les huîtres aient jamais manqué, même dans les chaleurs les plus brûlantes.

Une fois seulement (c'était l'année de la comète), nous allions nous mettre à table: Baleine paraît dans le salon, la

serviette sous le bras, l'air pâle et défait... „Messieurs, vous „voyez un homme au désespoir... J'attendais les huîtres par la „voiture de quatre heures,... elles n'arrivent pas... Je vous „avoue que je suis dans une anxiété!... Messieurs, si ce mal-„heur m'arrivait!... je ne m'en consolerais jamais!... Messieurs..." Et il se promenait comme un fou dans le salon, en levant les mains au ciel, et regardant de temps en temps par la fenêtre, pour voir si les huîtres ne venaient pas. Puis il descendait, puis il remontait: c'était pitié de le voir... En vain nous cherchions à le rassurer, en lui disant qu'un dîner sans huîtres n'en était pas moins un excellent dîner. Rien ne pouvait lui faire entendre raison. Nous avions vraiment peur qu'il ne se portât à quelque extrémité, et ne renouvelât la scène de l'infortuné Vatel. Enfin, un garçon vient annoncer la fameuse *bourriche!*... La figure de Baleine s'épanouit, elle reprend sa sérénité; un sourire de satisfaction se peint sur ses lèvres, et il s'écrie, avec un certain air d'assurance, moitié grave et moitié comique: „Ah! je savais „bien que les huîtres ne manqueraient pas!..."

Les dîners que Baleine nous servait le 20 de chaque mois étaient d'un luxe et d'une recherche qui rappelaient ceux d'Archestrate à Athènes.

Archestrate était poète et cuisinier; Baleine n'était que cuisinier. Archestrate voyageait dans tous les pays, non pour s'instruire des mœurs et des usages des différents peuples, mais pour connaître par lui-même ce qu'il y avait de meilleur à manger. Archestrate a fait un poème sur la gastronomie, qui n'est pas arrivé jusqu'à nous; Baleine n'a fait ni vers ni chansons, mais il entendait à merveille la manière d'arranger un jambon aux épinards, et de confectionner un vol-au-vent à la crème. Rien n'était oublié par cet homme vraiment pénétré de sa mission: des orangers, des grenadiers, des lauriers-roses, étaient placés sur l'escalier qui conduisait à la salle des festins. Un couvert magnifique était dressé par lui; un surtout de chez Tomire garnissait le milieu de la table; des girandoles de chez Ravrio étaient arrangées avec symétrie. Les fleurs les plus belles brillaient dans des vases de cristal: des garçons arrosaient de

quart-d'heure en quart-d'heure. Par un raffinement d'atticisme on dînait presque toujours aux lumières, même en été. On prétendait que le feu des bougies donnait plus de gaîté à un repas, que la gaîté facilitait la digestion... Et, comme on tenait à digérer avant tout, on employait tous les moyens pour y parvenir.

C'était un coup d'œil vraiment original que ces vingt convives riant, causant, buvant ensemble. Les mots piquants s'échappaient avec le champagne. La diversité des physionomies animait le tableau. A côté de la figure grave et reposée d'Eusèbe Salverte, Désaugiers étalait sa bonne grosse face réjouie et rebondie. Armand-Gouffé, avec ses bésicles et son rire sardonique, contrastait à ravir avec Ducray-Dumesnil, qui tendait une bouche béante, un visage rouge et bourgeonné. Deux petits vieillards, aux manières de l'ancien régime,

Les seuls qui nous étaient restés
D'un siècle plein de politesse,

montraient, avec coquetterie, leurs cheveux blancs: c'étaient Philippon de la Madelaine, qui composait encore, à soixante-quinze ans, des chansons pleines de grâce et d'esprit; puis ce bon vieux Laujon, qui traversa, comme je l'ai dit, en chantant, une vie de poète de quatre-vingt-cinq ans.

Je n'ai rien connu d'aussi aimable, d'aussi insouciant, d'aussi heureux que ce petit vieillard!... C'était le vaudeville ambulant, la chanson incarnée, le flonflon fait homme... Ah! pauvre Laujon, si tu vivais!... Il assista, quoique malade, au dernier dîner qui précéda sa mort de quinze jours. A propos de Laujon, on se rappelle ce mot charmant de l'abbé Delille. Il y avait près d'un demi siècle que l'auteur de *l'Amoureux de quinze ans* faisait des visites pour arriver à l'Académie française. Comme quelques membres du docte corps élevaient des difficultés, en raison du genre frivole que le solliciteur avait cultivé, Delille se lève: „Mes chers confrères,“ dit-il, „je pense qu'il est important „que M. Laujon soit nommé cette fois; il a quatre-vingt-deux „ans, vous savez où il va... Laissons-le passer par l'Académie.“ Tout le monde applaudit à ce mot délicieux, et le *chansonnier* fut *académicien*.

Une autre anecdote qui, je crois, n'a jamais été imprimée, mérite de trouver place dans cet article.

Laujon avait vécu dans l'intimité du comte de Clermont, et, après la mort de ce grand seigneur, qui arriva en 1770, le prince de Condé le nomma secrétaire du duc de Bourbon, et le chargea des détails des fètes de Chantilly, emploi dont il s'acquitta jusqu'à la révolution. Lorsque la plupart de ceux qui avaient été comblés des faveurs de la cour furent les premiers à donner dans les excès de cette révolution, Laujon crut se devoir à lui-même de ne pas chanter un ordre de choses qui avait renversé ses bienfaiteurs.

Le régime de la terreur arriva; et, comme tant d'autres, il fut dénoncé à sa section; son plus grand crime était de ne pas vouloir *chanter la République.* Son ami Piis ayant appris qu'il courait un grand danger à garder un silence obstiné, alla le voir, et l'avertit qu'il devait être arrêté; il l'engagea à faire quelques couplets, lui promettant de les chanter lui-même à sa section, le décadi suivant.

Le vieillard se fit d'abord beaucoup prier; mais, voyant qu'il s'agissait pour lui d'une question de vie ou de mort, il composa un vaudeville républicain, et mit au bas, en gros caractères, par le CITOYEN LAUJON, *sans-culotte pour la vie....* Cette petite ruse jésuitique lui réussit; et depuis, il passait dans sa section pour un excellent patriote.

Chaque convive avait le droit d'inviter à son tour une personne de son choix; c'est à cette heureuse idée que nous dûmes le plaisir de recevoir le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, le géographe Mentelle, l'abbé Delille, le chevalier de Boufflers, le vieux Mercier (qui ne vivait plus que par curiosité), Daigrefeuille, le gourmand par excellence, et l'ami de Cambacérès; enfin, le fameux docteur Gall! Le jour où nous reçûmes la visite de ce dernier, on lui servit un plat de friture composé seulement de *têtes de gibier, de poissons* et *de volailles.* On lui demanda s'il voulait tâter les crânes de ces messieurs ou de ces dames?... Le savant se dérida, et répondit en riant: „Qu'il „fallait qu'il tâtât les corps auparavant, vu qu'à table son système „ne s'isolait point.“ Pas mal pour un Allemand.

Plus tard, on renchérit encore sur les plaisirs, et l'on s'adjoignit des artistes et des chanteurs.

Frédéric Duvernoy, Lafont, Doche, Mosin, Romagnesi, Baptiste, Chenard, et d'autres artistes, vinrent embellir nos dîners.

C'est en 1813 que notre Béranger prit place au milieu des enfants de la joie.... Jamais réception ne fut plus aimable, ni plus spontanée. Plusieurs chansons de lui, qui couraient manuscrites, entre autres le *Roi d'Yvetot*, donnèrent une si haute idée de son génie et de son talent, qu'il fut élu par acclamations....

Béranger a donné à la chanson une direction qu'elle n'avait pas eue jusqu'à ce jour; il l'a nationalisée.

1814 arriva; chacun prit sa couleur; les uns restèrent fidèles au drapeau d'Austerlitz, les autres crurent devoir reprendre la bannière de Henri IV. Les chansonniers se trouvèrent partagés en deux camps bien distincts. (En ce temps-là, le juste-milieu n'avait pas encore été inventé.) On pensa bien qu'une fois la politique introduite dans une réunion chantante, elle ne pouvait conserver cette allure franche et gaie qui en avait fait le charme pendant dix ans.

Les deux sociétés dont je viens de parler représentent une époque, et une époque glorieuse... car elles ont presque toujours chanté entre deux victoires!... Leur éclat a été assez vif, assez brillant, pour que j'aie pris le soin d'enrégistrer les noms des hommes qui s'y sont distingués.

Sur plus de soixante chansonniers dont elles se composaient, les deux tiers au moins sont morts; ils ont emporté avec eux le secret de rire et de chanter. Une littérature nouvelle remplace celle que nous avons perdue: fasse le ciel qu'elle donne à ses adeptes autant de plaisirs, de jouissances pures, que nous en avons goûtés au sein de l'amitié et des muses.

Alors les vaudevillistes ne s'isolaient pas. On pensait moins à l'argent qu'au plaisir. La calomnie, les passions haineuses ne guidaient pas la plume; j'ai vu un temps où les auteurs s'aidaient de leurs conseils; on faisait répéter la pièce d'un camarade, on travaillait même à la rendre meilleure, sans penser à lui demander pour cela une part de ses droits d'auteur.... Mais à quoi bon gémir sur un temps que nous ne reverrons jamais!...

On devenait alors chansonnier et auteur par goût, par vocation; aujourd'hui la petite littérature est devenue un métier.

Lorsque le *Caveau moderne* cessa de paraître, M. Dusaulchoix, littérateur estimable et publiciste distingué, fonda les *Soupers de Momus.* Cette société marcha dix ans avec esprit et gaîté sur les traces de ses aînées.

Ainsi, les sociétés chantantes changent de noms, de formes, mais ne meurent jamais chez nous; parce que la chanson tient essentiellement à notre sol, à nos mœurs; c'est une plante indigène que rien ne pourra déraciner. L'enfant jette une pierre au pédant qui le contrarie; le Français lance un couplet au puissant qui l'opprime.

On ne saurait comprendre combien le goût de la chanson s'était répandu en France, et à Paris surtout, dans la première année de la restauration. En 1818, le nombre de ces sociétés était incalculable.

Après avoir parlé de l'aristocratie de la chanson, je vais essayer de tracer le portrait d'une de ces réunions bachiques, où se rassemblaient des ouvriers, des artisans, des gens en veste, gens qui ne sont pas les moins gais, ni les moins spirituels.

Il existait à Paris, à cette époque, la Société des *Lapins*, la Société du *Gigot*, la Société des *Gamins*, la Société des *Lyriques*, la Société des *Joyeux*, la Société des *Francs Gaillards*, la Société des *Braillards*, la Société des *Bons Enfants*, la Société des *Vrais Français*, la Société des *Grognards*, la Société des *Amis de la Gloire*, et cent autres sociétés dont j'ai oublié les noms, ou, pour mieux dire, dont je n'ai jamais su les noms.

J'avais un mien parent, commissaire-priseur, grand amateur de chansons, et qui aurait volontiers manqué dix ventes à l'hôtel de Bullion, plutôt qu'une goguette à l'Ile-d'Amour... C'était un intrépide, un *gobletteur quand même!*... Il n'aurait pas reculé devant la *mère Radis*, pourvu qu'il eût été certain d'y entendre un couplet.

Mon cousin le commissaire-priseur arrive un jour tout essoufflé: „Cousin," me dit-il, „je viens pour vous conduire dans „une réunion qui vous fera plaisir, je veux vous mener dîner

„chez les *Enfants de la Gloire!...*" Moi, qui ai toujours aimé la gloire, moi, qui l'ai chantée n'importe sous quelle bannière elle a brillé, j'accepte l'invitation.

„Je vous préviens," ajoute mon cousin, „que vous allez vous „trouver avec des ouvriers, des artisans; c'est tout-à-fait une „société populaire. — Parbleu!..." lui dis-je, „j'aime beaucoup „le peuple, *surtout quand il chante.*" Nous partons tous deux, bras dessus, bras dessous; nous voici rue du Vert-Bois, ou rue Guérin-Boisseau, je ne me souviens pas au juste: je ne suis pas obligé de me rappeler le nom d'une rue. Nous entrons dans un modeste cabaret; la bourgeoise, qui était une grosse joufflue, nous dit avec un certain air de prétention: „Ces messieurs sont- „ils de la société?..." — „Oui, madame..." — „Conduisez „ces messieurs à la société."

Nous traversons la boutique, ensuite une petite cour carrée, aux quatre coins de laquelle il y avait les quatre tilleuls obligés, et nous nous trouvons dans une salle basse et noire.

Là, point de service damassé, point de surtout en cristal, point de fleurs dans des vases, point de couverts à filets, point d'aiguières en argent ni en vermeil; mais une table de bois de bateau, recouverte d'une nappe de toile écrue, des assiettes en faïence brune, des couteaux en forme d'eustaches, des verres communs et ternes, un pain rond de douze livres au moins, du sel et du poivre dans des soucoupes ébréchées. Une bouteille de vin rouge était placée devant chaque assiette: deux bancs de bois de chaque côté de la table; seulement, au haut bout pour le président,

un tabouret de paille,
Qui s'était sur trois pieds sauvé de la bataille *).

Quand je fus au milieu des *amis de la gloire*, mon cousin me présenta au président, qu'il me dit être compagnon menuisier. Je pensai à maître Adam, et cette analogie me fit sourire.

Les autres convives étaient des serruriers, des vitriers, des peintres en bâtiments, etc., etc. Je remarquai un gros papa, qui avait un ventre effrayant et des favoris affreux; il était

*) Mathurin Reignier, *le Mauvais Gite*, satire.

débraillé, sans cravate, et suait tant qu'il pouvait. On m'apprit que c'était le charcutier d'en face. Je l'avais déjà deviné, les charcutiers ont une physionomie à part.

La grosse dame que j'avais vue au comptoir apporta, dans un énorme saladier, un civet de lapin dont, en entrant, j'avais senti l'odeur; il embaumait le lard et les petits oignons. Vinrent ensuite le carré de veau, la barbe de capucin flanquée de betteraves, un morceau de fromage de Gruyère; deux assiettes de mendiants fermaient la marche.

On se mit à table: on me plaça à côté du président. „Monsieur," me dit-il, „ici chacun a sa bouteille; si le rouge vous „incommode, vous avez *celui* de demander du blanc." Je répondis que le rouge ne m'incommodait pas.

Je mangeai de bon appétit. Le civet de lapin me parut délicieux; je dis de lapin, parce que c'est la foi qui sauve, et que j'ai le bonheur de croire.

Pendant le dîner, on ne parla que du grand Napoléon.... „Hem! disait l'un, c'est *célui-là qu'en vallait bien un autre*.... „Hem! oui.... *qui n'était pas faignant comme on dit chez nous*.... „Hem! *s'il n'avait pas été trahi à Waterloo!*.... Hem!.... *qui* „*n'est pas mort pour tout le monde.*" — „Ah! oui...." dit le charcutier en s'essuyant le visage (car le malheureux ne faisait pas d'autre métier), „*le petit caporal vit encore*.... *et il leur z'y en fera voir de toutes les couleurs*...." — „*Il n'en faut pas tant des couleurs*...." reprit le peintre en bâtiments, avec un sourire de Méphistophélès.... „*qu'on nous en donne seulement trois des couleurs*...." A ce mot de *trois couleurs*.... les applaudissements partirent de tous les points de la salle; j'ai vu le moment où l'on allait crier Vive l'empereur!.... Alors la conversation prit une teinte tout-à-fait politique.

Je m'aperçus que j'étais dans une réunion séditieuse, et je pensai que si le commissaire du quartier venait à faire sa ronde, il pourrait faire évacuer la salle, et envoyer les *enfants de la gloire* à la préfecture de police. Je comptai combien nous étions; quand je vis que le nombre ne dépassait pas *dix-neuf,* c'est bon, me dis-je, *nous sommes dans la loi.*

Le moment de chanter étant venu, le président fit l'appel nominal, et quand chacun eut répondu, en portant la main droite au front, le numéro 1 monta sur la table, et chanta d'une voix de Stentor:

Salut! monument gigantesque
De la valeur et des beaux-arts,
D'une teinte chevaleresque
Toi seul colores nos remparts.
De quelle gloire t'environne
Le tableau de tant de hauts faits:
Ah! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la colonne.

A chaque couplet, les convives se regardaient, se faisaient des yeux; j'en ai vu qui pleuraient. Le numéro 2 ne se fit pas attendre; je me souviens encore qu'il chanta un couplet dont le premier vers était:

Sur son rocher de Sainte-Hélène....

et qui finissait par celui-ci:

Honneur à la patrie en cendre!

Du reste, toutes les chansons respiraient le plus pur napoléonisme; c'était toujonrs:

Il reviendra le petit caporal.
Vive à jamais la redingote grise.
Honneur, honneur à not' grand empereur!

Je demandai si l'on ne chantait que des couplets qui eussent rapport au grand Napoléon? „Monsieur," me répondit mon voisin, „je vais vous dire; nous sommes tous ici des bons en„fants *qu'aservi* ensemble; nous ne *réconnaissons* que deux „choses, *l'empereur* et la colonne."

Quand mon tour de chanter fut arrivé, tous les yeux se tournèrent vers moi, au point que je devins timide et embarrassé. Je me défendis de mon mieux, mais avec la modestie d'un auteur qui n'est pas fâché qu'on le prie un peu. Je dis à ces bonnes gens que j'étais venu pour les entendre. Le président fit faire silence; il fallut se résigner. On me fit un honneur; je fus dispensé de monter sur la *table*. Je n'ai jamais su

pourquoi. Bien que je possède un volume de voix assez étendu, je craignais qu'elle ne parût faible et flûtée à côté de celle des *amis de la gloire;* car ces lurons-là avaient tous des voix de tonnerre, c'étaient des *petits Dérivis*, dans son bon temps.

Je chantai une chanson que j'avais faite en 1809, et dont le refrain était: *Comme on fait son lit on se couche.* Lorsque j'eus chanté ce couplet:

> Bravant la chance des combats,
> Lorsque leur chef les accompagne,
> Voyez tous nos jeunes soldats
> En chantant faire une campagne.
> Ils brûlent, ces braves guerriers,
> Jusqu'à leur dernière cartouche,
> Puis ils dorment sur des lauriers:
> Comme on fait son lit on se couche.

je laisse à penser l'effet que produisirent *guerriers* et *lauriers*... ce fut une explosion!... un délire!... une rage!... On me criait *bis!*... encore!... encore!... Tous les convives parlaient ensemble; on m'entourait... on me serrait la main; tout le monde m'embrassa... même le charcutier (après s'être essuyé le front, bien entendu).

On proposa mon admission séance tenante. Je répondis que j'étais très-sensible à cette marque de bienveillance, mais que je craignais de ne pouvoir assister régulièrement aux séances. On me nomma associé libre, on me fit promettre de revenir quelquefois; je promis, mais je jurai en moi-même de n'y jamais remettre les pieds.

J'avais assez bien supporté le vin et les chansons, mais je craignais les accolades; les baisers fraternels me tenaient au cœur; long-temps après, j'en étais encore poursuivi, comme le père *Sournois par un songe.* Le charcutier surtout n'a jamais pu s'effacer de ma mémoire...

Après avoir cité avec orgueil les noms des maîtres de la gaie science, il est juste que je mentionne honorablement d'autres noms, moins grands sans-doute, mais qui méritent de trouver place dans cet article.

Parmi les chansonniers qui brillaient dans les sociétés

plébéiennes dont je viens de parler, on remarquait en première ligne Émile Debreaux, Dauphin, Marcillac, et d'autres qui ont fait des chansons pleines de verve, de patriotisme, et de gaîté.

Je dois parler des chansonniers des *rues*, des faiseurs de *complaintes*... parmi lesquels on comptait les Duverny, les Cadot, les Aubert, les Collaud, poètes qui tous ont eu de la renommée dans leur temps, et qui nous ont laissé des successeurs.

Aujourd'hui, la chanson des rues a suivi le torrent politique; elle a son côté gauche, son côté droit, et même son juste-milieu. Si vous voulez un échantillon de couplets contre les émeutes, en voici un de M. Lebret, que je copie textuellement.

Quoique consul, Bonaparte sut s'y prendre
Pour apaiser tout genre d'opinion,
De grands travaux il a fait entreprendre;
L'on ne pensait qu'à son occupation.
Il appuya aussi des lois sévères,
En se montrant à la tête de tout;
Mais il n'est plus cet homme qu'on révère....
Pleurons, Français, nous avons perdu tout.

Je sais que, sous le rapport du style et de la versification, quelques critiques pourraient peut-être trouver à reprendre à ce couplet; bien des gens riront de l'ingénuité de ce vers:

L'on ne pensait qu'à son occupation...

Eh! bien, moi, j'y vois le secret de la politique de Bonaparte... et peut-être aussi de la puissance... *On ne pensait qu'à son occupation*... pesez bien ces mots!!... *on ne pensait qu'à son occupation*... c'est-à-dire, on ne se mêlait pas des affaires de l'état, on ne critiquait pas le budget, la liste civile, on ne courait pas les rues comme des fous; enfin, *on ne pensait qu'à son occupation.*

Une complainte sur le *choléra-morbus*, par M. de Courcelle, me paraît le chef-d'œuvre du genre. Elle est sur l'air *Fleuve du Tage.*

Pleurons sans-cesse
De Paris les malheurs,
Quelle tristesse!
Tout le monde est en pleurs.

Partout, sur son passage,
Le choléra ravage
Rues et faubourgs,
Partout fixe son cours.
Hélas! que de victimes,
A plongées dans l'abime!
Implorons Dieu, . . .
Qu'il fuie de ces lieux.

Cela me rappelle la complainte des fameux chauffeurs, qui finissait par ces quatre vers:

Ils ont commis des crimes affreux,
Ils ont commis tous les délires . . . .
Prions le Dieu miséricordieux
Qu'il les reçoive dans son empire.

A-présent que j'ai rendu à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, je me résume.

La chanson, qui, à sa naissance, était gaie, frondeuse, et presque toujours opposante, a fini, avec le temps, par oublier son origine; dans l'espace de cinquante ans, nous l'avons vue flatteuse, caustique, gaie, triste, impie, athée, bigote, pauvre, riche, cupide, désintéressée; enfin, elle a suivi tous les partis, porté toutes les couleurs, et donné dans tous les excès.

Sous Louis XIV, ce monarque qui disait: „L'état c'est moi!"... *la chanson* mettait des paniers, du fard et des mouches, pour assister aux fêtes de Versailles.

Pendant la régence, elle allait aux orgies du Palais-Royal comme une fille... en bacchante... échevelée, la gorge nue... Elle faisait des yeux à un laquais, se vautrait sur les genoux d'un mousquetaire, mettait ses doigts dans l'assiette du régent, et trempait son biscuit dans le verre du cardinal Dubois. *La chanson* a trouvé des refrains pour les vertus comme pour les crimes; elle a célébré la bonté de *Louis XVI* et les *massacres des 2 et 3 septembre*, *la vertueuse Élisabeth à la Conciergerie* et *Marat dans son égoût;* elle a vanté les grâces de Marie-Antoinette, de cette fille de Marie-Thérèse, qui n'a connu que les malheurs du trône... Quand cette reine donnait un dauphin à la France, *la chanson* s'habillait en poissarde, allait à Versailles,

à Trianon, lui porter des bouquets, et lui chantait sur son passage :

La rose est la reine des fleurs,
Antoinette est la rein' des cœurs.

Pauvre femme!... pauvre mère!!... pauvre reine!!!... elle croyait peut-être à ces cris de joie... à ces démonstrations d'amour!... Eh bien! quelques années après, *la chanson*, vêtue en tricoteuse, suivait *la charrette* de Sanson, et criait à cette malheureuse princesse:

Madam' Veto avait promis
De faire égorger tout Paris,
Mais son coup a manqué,
Grâce à nos canonniers.
Dansons la carmagnole,
Au bruit du son
Du canon!

Quand Napoléon se fit empereur, *la chanson* courut la première au-devant de lui, se jeta à son cou comme une folle, lui donna les noms les plus doux, les plus beaux! Elle l'appelait César, Alexandre, Auguste, Trajan; c'était son dieu, son héros, son idole, son chéri... Elle le flattait, le caressait, le baisait sur les deux joues, et lui cornait aux oreilles soir et matin:

Vive, vive Napoléon
Qui nous baille
De la volaille,
Du pain et du vin à foison.
Vive, vive Napoléon!

Comme elle l'avait suivi à pied en Égypte, en Italie, elle le suivit encore en Russie. Elle avait pris pour le séduire le costume d'une vivandière; elle riait avec les vieux grognards qui lui pinçaient la taille; elle couchait au bivouac, sur l'affût d'un canon; dînait à la table des officiers et buvait la goutte avec les tambours. En 1814 et 1815, elle l'escorta à l'île d'Elbe, puis à Sainte-Hélène, en faisant entendre contre lui ce refrain ignoble:

Faut qu'il parte d'bon gré z'ou d'force,
Nous n'voulons plus d' l'*ogre d' la Corse*.
A bas, à bas l'*ogre d' la Corse*.

A la restauration, *la chanson* se fit sentimentale et pleureuse; elle fréquentait les salons du faubourg Saint-Germain, elle hantait les églises... Voyez-vous la Tartufe!... voyez-vous la jésuite!...

Qui croirait que *cette chanson*, si gaie, si folle, si indépendante, a donné même dans les cantiques!!... Qui croirait qu'on l'a entendue à Saint-Roch et à Saint-Étienne-du-Mont, psalmodier d'une voix douce et pieuse, sur un air de la *Marchande de goujons:*

C'est Jésus (*bis*)
Qu'on aime
Plus que soi-même,
C'est Jésus (*bis*)
Qu'il faut aimer le plus!

Le 20 juillet 1830, *la chanson* était encore dévouée à la branche aînée des Bourbons, elle redisait encore: *Vive Henri quatre* et *Charmante Gabrielle;* mais les 27, 28 et 29, elle criait dans Paris, en faisant des barricades pour les chasser,

En avant marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Volons à la victoire.

Pauvre *chanson!* comme elle s'est prostituée!... ah! la vilaine!!....

On dit qu'en France tout finit par des chansons, même les révolutions... Voilà cinquante ans que nous chantons la nôtre, et elle recommence toujours. Que faire à cela?... attendre et chanter.

N. BRAZIER.

LE GAMIN DE PARIS.

Naples a ses *lazaroni*, Venise ses *condottieri*, toutes les villes de France ont une classe de leur population qui sort du cadre ordinaire; mais nous autres Parisiens, que pouvons-nous leur envier? n'avons-nous pas notre gamin?

Faire l'histoire de Paris sans d'abord parler du gamin!... autant vaudrait commencer celle de Rome à Brutus, en passant sous silence les rois qui l'ont fondée; autant vaudrait prendre un peuple tout formé, sans s'occuper de son origine.

Le gamin, dont le nom n'a réellement pas de traduction dans aucune langue, est l'enfant de la ville; les rues sont son berceau... elles ont vu son premier sourire et ses premiers pas. Fils soumis, il ne quitte pas le giron de sa mère. Vous le trouverez à tous les coins, sous toutes les formes, dans tous les métiers.

Semblable aux divinités de l'Inde, à la sainte-ampoule, aux dieux du paganisme, au lait de la Sainte-Vierge, au grand-lama, et à mille autres saintetés dont ni vous ni moi n'avons envie de nier le caractère sacré, le gamin est immortel! il est toujours jeune. Depuis que Paris est debout, il bat le pavé des rues: que dis-je... le pavé? le gamin existait bien avant que Paris fût pavé; il barbotait dans les boues du onzième siècle: j'oserais presque dire qu'il a vu les rois de la première race, et qu'il

sait mieux que tel historien, qui pourtant est de l'académie, ce que c'était que Pharamond.

Si Paris eût existé au temps de Jules-César, nul doute que le gamin eût escorté son char; car de sa nature il est de tous les triomphes, comme les autorités municipales, les mâts de cocagne, les gens du juste-milieu, les buffets de distribution et les gendarmes. — Il est de tous les deuils, comme les employés des pompes funèbres et les gens en place; avec cette différence qu'il ne porte pas de crêpe. — Il assiste aux enterrements de tous les partis; il est neutre, et il a raison. — Il profite des triomphes, sans s'occuper de leurs conséquences; il boit le vin du vainqueur, tout comme il boirait celui du vaincu, si ce dernier était d'humeur à payer à boire.

Il se jette sur un cervelas, sans y voir d'humiliation: dites qu'il n'est pas philosophe!

Les réjouissances publiques sont pour lui, car le bon ton ne lui défend pas de s'y amuser; et puis c'est à lui que reviennent de droit les baguettes après un feu d'artifice. — Il crie: Vive tout le monde! A bas tout le monde! et n'est payé par personne; c'est pour son plaisir, par désœuvrement, sans motif. Pourvu qu'il y ait du bruit, que lui importe au gamin? qu'a-t-il à risquer? Il serait bien bon de tenir à l'ordre; il est enfant, libre, en haillons. Il ne craint pas de perdre ses souliers dans la foule; souvent il n'en a pas. Il se jette avec joie dans tout ce qui promet du mouvement, il s'y vautre; il est heureux quand il peut détruire... ah! mais heureux! il ne possède rien. Combien de hurleurs de tribune en feraient autant, s'il ne fallait pas être propriétaire avant d'être député?

A lui seul le gamin représente tout le caractère intime de l'homme; non pas tel que nous le voyons, étroitement busqué au balcon de nos théâtres, les mains emprisonnées dans une peau si blanche et si fine, qu'on ne peut s'empêcher, en l'examinant, d'admirer jusqu'où est porté parmi nous le perfectionnement des automates; mais l'homme calme et emporté, bouillant et froid, avec ses passions intérieures mises au jour, comme si un autre Asmodée eût agi sur la triple enveloppe de son cœur de la même façon que sur les maisons de Madrid.

Le gamin est un peu de ce qui compose une organisation d'homme; il est, et il n'est pas. C'est un homme et un enfant; c'est tout, et ce n'est rien; c'est.... un être courageux et lâche, hardi et poltron, fier comme un homme, rampant comme un courtisan parvenu, sérieux, puis rieur à la folie, rieur comme un enfant heureux, moqueur, faisant des niches comme le polichinelle de la foire, spirituel comme un enfant de Paris, ou bête... oui bête, mais de cette bêtise des paysans de la banlieue, qui met en défaut la finesse musquée des citadins.

Le gamin est compatissant; il rendra service si son idée l'y porte, et s'il n'a rien de mieux à faire; il sera cruel, s'il y a pour lui du plaisir à être cruel. Il plaindra un pauvre diable blessé dans une rue, et, l'instant d'après, vous le verrez tirer avec une longue corde une échelle dont la chute va peut-être tuer un ouvrier. Le mal fait, il se sauve; car il a la conscience de sa faiblesse, et avant tout il révère l'impunité. Il y en a bien d'autres qui se sont sauvés, et qui se sauveraient encore.

Du reste, insouciant comme Diogène, il joue dans les rues; s'il est en retard, et qu'il craigne d'être battu en rentrant, oh! ne soyez pas inquiet, il a un moyen sûr d'échapper au châtiment; il ne rentrera pas. La pluie, le vent, que lui importe? ses vêtements, craint-il de les gâter? Et puis il est chez lui dans les rues; les rues lui appartiennent! Vous possédez une maison; fort bien; mais les bornes qui la garantissent sont plus à lui qu'à vous; le voilà qui s'installe, pour y jouer, et tâchez de l'en faire partir! il se moquera de votre éligibilité. Si vous voulez employer la force, il s'en ira. Mais que lui font quelques coups? il aura raison contre vous; il se sauvera pour revenir et se sauver encore en vous faisant des cornes: il y a des propriétaires que cela offusque.

Avant d'aller plus loin, il serait bon, je crois, de tracer le portrait de notre héros.

Le gamin a de dix à quinze ans; fils d'ouvrier, il est apprenti; quand vous le rencontrerez, il est très-probable qu'il sera en course pour *le bourgeois*, *le maître*, ou *le patron*. Peut-être encore, depuis que l'instruction court les rues, ira-t-il à

l'*école mutuelle* de son arrondissement. Autrefois il allait chez les *Ignorantins*. C'est là qu'il aurait fallu le voir faisant des niches au frère! — Vous avez été au collège, n'est-ce pas? Eh bien! imaginez ce dont peuvent être capables des enfants qui ne craignent pas le pain sec; ils ne mangent que cela; et encore!... On ne peut les priver de sorties; quant aux pensums, ils ne savent pas écrire: il ne reste donc pour les contenir que les oreilles d'âne, les écriteaux, toutes les punitions d'amour-propre; et, comme ils le disent en tirant la langue, on n'en meurt pas. Veut-on les battre? ils se défendent... Jugez!

Le gamin travaille chez un cordonnier, un menuisier, un serrurier, un peintre en bâtiment, un imprimeur, un colleur de papiers. Rien quant à lui-même, il est tout par son insolence.

Et puis, le gamin n'a pas de costume attitré; il porte tantôt le tablier vert, ou la blouse noircie par le fer; tantôt un bonnet de papier, une chétive casquette, une calotte à la grecque. Pour des bas, c'est du luxe; pas de mouchoir de poche, à quoi bon? Quelques lambeaux de chemise passent à travers son pantalon troué, et complètent son costume. Il faut que ses vêtements soient percés, ou au moins qu'ils aient des pièces non assorties. Comment ne pas s'amuser avec une telle liberté? Le gamin joue continuellement; pour lui, la vie est une partie de plaisir jusqu'à quinze ans. Quelle différence de cette enfance si pleine et si variée, de cette existence si belle, avec celle que traînent vos enfants, à vous qui me lisez; au lieu d'être tiré à quatre épingles depuis le matin, le gamin est libre de ses actions; il n'a pas sans-cesse auprès de lui un tyran galonné qui lui dit à chaque pas: Monsieur va se salir! Monsieur joue dans le sable! Monsieur va déchirer son pantalon! — et monsieur voulait monter sur un banc, dont il s'éloigne en pleurant. — „Oh! le vilain enfant!“ s'écrient les bonnes qui sont dérangées dans leur tête-à-tête! „il va rentrer tout sale; fi! le vilain!“ et l'enfant pleure de nouveau. C'est votre faute; pourquoi emprisonnez-vous cette vie qui ne demande qu'à s'exhaler*)? Dites à votre enfant qu'il

*) Ceci me rappelle une petite anecdote que je crois bien placée ici. Le premier jour de l'an 1806, la mère du jeune prince Louis de

ira déguenillé; il y a mille à parier contre un que, s'il a seulement trois ans, il va se désoler. C'est encore votre faute, votre avarice lui a déjà inspiré de l'orgueil; car si ce pauvre petit garçon, en jouant aux soldats, déchire sa veste si frêlement faite, vous allez le gronder, vous emporter plus qu'après un homme, et pour cause; l'enfant ignore le sujet d'une si grande colère; mais je le sais, moi, et bien d'autres; il faudra lui acheter d'autres habits, et votre amour-propre combat contre votre bourse. Mais mon gamin, si une fois, une seule fois dans sa vie de gamin, il se trouve possesseur d'un habit neuf, trouvé comme par miracle dans les pans d'une vieille redingote de son père, et qu'il vienne à le déchirer, — „Tu iras déchiré," lui dit-on. Eh bien! soit, il ira déchiré. Cela ne lui fait rien, puisqu'il faut toujours qu'il aille en haillons. C'est sa condition, à lui, son avenir du mois suivant; pour retarder d'un si court délai sa misère, se privera-t-il d'un plaisir? s'abstiendra-t-il de monter à un des arbres du boulevart, quand il y en avait, pour si peu de chose? Oh! que non! et il fera bien. Qu'est-ce qui lui en reviendrait? il aurait l'avantage de se mirer dans les glaces des cafés où il n'entre pas; bel avantage vraiment pour valoir de la gêne! Le gamin est trop philosophe pour sacrifier à une aussi vaine jouissance le bonheur du moment. Il joue dans les rues. Sa toilette ne lui donne pas accès dans vos promenades; et qu'y ferait-il? Rien! Il lui faut ses égaux; au milieu d'eux il respire, il s'appartient! Cependant vos riants jardins l'ont vu quelquefois, à plusieurs époques il y a régné; quand le peuple était souverain, le gamin jouissait des prérogatives d'un fils de France.

Hollande, héritier adoptif du trône de Napoléon, princesse si ingénieuse à se faire aimer de tous ceux qui l'entouraient, et surtout si bonne, si attentive, si pleine de sollicitude pour son fils, promit de lui donner en étrennes tout ce qu'il demanderait. „Oh! „je t'en prie, ma petite maman, répliqua l'enfant en voyant le „jardin d'Amsterdam trempé des pluies de la veille; oh! je t'en „prie, laisse-moi jouer un peu dans la crotte!"

(Note de l'Éditeur.)

Vous qui me lisez, vous êtes tout au moins contribuable et sergent-major de la garde nationale, par conséquent trop haut placé dans ce monde pour jeter vos regards sur un enfant pauvre; mais voyez ceux que la nature gouverne encore malgré vous; vos enfants ont en eux un instinct de liberté qui ne les trompe pas; cette liberté chérie que vous leur ravissez, ils la devinent dans l'enfant du peuple. Le gamin passe-t-il auprès de votre propre fils, l'espoir de votre aristocratie se retournera avec envie. Combien j'en ai vu de ces pauvres victimes, qui vont processionnellement aux Tuileries, flanquées d'un grand laquais chamarré, disant des fadaises à une jolie bonne, blonde et fraîche, avec une taille charmante, beaucoup mieux que sa maîtresse! Si c'est Monsieur qui conduit la maison, quelquefois même quand c'est Madame qui commande, un brillant chasseur balance son panache devant l'héritier présomptif d'une pairie devenue bien chancelante. Combien, dis-je, en ai-je vu de ces notabilités en herbe se faire pour ainsi dire remorquer, tant leurs regards envieux restent long-temps fixés en arrière, quand vient à passer notre gamin, l'air gai, une fleur à la bouche, avec un coin du tablier de manœuvre coquettement retroussé, et chantant à tue-tête l'air qu'un orgue de Barbarie accompagne plus ou moins juste! Comme il a l'air dégagé, mon gamin, à côté de votre poupée à ressorts! comme il porte avec lui un air de liberté qui n'échappe pas à l'enfant de bonne maison, car il soupire en voyant quelqu'un de plus heureux que lui! il sent sôn infériorité, et brûle d'obtenir un sourire plébéien. Voyez, aussitôt on s'empresse de le distraire de cette envie: Venez donc, monsieur, lui dit-on, et laissez tranquille ce petit polisson. — Petit polisson, c'est le nom qu'on donne aux enfants de la classe ouvrière! C'est ainsi que vous commencez l'éducation de vos enfants, par du mépris pour le peuple. Plus tard, chacun aura son tour.

Assez sur vous, enfant du grand monde; restez sous la haute surveillance d'une armée de valets; moi, je retourne à mon être privilégié, à mon enfant de Paris, à mon gamin enfin, que j'aime parce qu'il est lui, parce qu'en l'aimant, je sais ce que

j'aime, et que je vois en lui toute une souche d'hommes libres et forts.

Il n'y a pas de collège pour le gamin; il ne va pas user son enfance sur les gradins d'une classe; il fait mieux que cela, il vit. Avec une heure tout au plus par jour, il ne fera pas un pédant, mais il en saura assez pour lire des lois iniques, et les comprendre quand elles l'atteindront: que lui faut-il de plus? Vous occupez-vous des règlements qui entravent les petites industries? Il en saura surtout assez pour savoir à quel signal il devra dérouiller la carabine de son père.

J'aime à voir le gamin à lui-même; c'est une étude d'homme; mais, pour cela, il faut aller le chercher, car, semblable aux grandes notabilités, le gamin ne se dérange pas; tant pis pour vous si, avec le désir de faire connaissance avec lui, vous êtes trop paresseux pour aller le trouver sur son terrain; tant pis pour vous, vous ne le verrez pas: vous ne le verrez pas, et vous y perdrez.

Tous les quartiers de Paris donnent naissance au gamin; il appartient à toute la ville; cependant il en est qu'il affectionne plus que tout autre. Si vous voulez l'étudier, allez sur le boulevart du Temple, c'est là qu'il se montre sous toutes ses formes, qu'il se pavane, allant, venant, sans occupation et sans souci comme un véritable gamin; le nez au vent, l'air moqueur, la tournure hardie; il vient de s'arrêter une heure devant un escamoteur, et maintenant il va tuer le temps devant une parade. Son essence est l'oisiveté, mais l'oisiveté italienne; il savoure l'oisiveté. Là, vous le verrez tout entier à son existence de gamin, heurtant tout le monde, sans même s'occuper s'il est repoussé; il sait qu'il n'est pas le plus fort, et son honneur n'est pas compromis pour si peu de chose. Bien des gens ont reçu d'autres coups sans compter ceux de l'opinion publique, et n'en marchent pas pour cela la tête moins haute. D'ailleurs le gamin lutte avec vous; vous êtes dans son sanctuaire, il joue avec les basques de votre habit; il tracassera votre chien. Malheur à vous si vous portez encore une queue! Vous répondrez par un coup de canne, et ce sera la seule supériorité que vous ayez

sur lui; que dis-je? il n'est pas vaincu pour cela; ce qui vient de lui attirer votre colère, il le renouvelle contre un autre, ou même vous attaque de plusieurs côtés à la fois, et toujours riant, toujours sautant: oh! c'est une belle vie!

Vous avez voiture, vous! et lui aussi; il monte derrière les fiacres et les cabriolets, il s'y cramponne et n'est pas laquais; son pareil passe et crie: *Cocher, tapez derrière;* eh bien! il descend et attend une nouvelle voiture. Comment se fâcher avec lui, même quand il vous taquine, lui qui est toujours si joyeux qu'on le croirait né sous le ciel brillant de l'Italie, par un jour de carnaval. Il n'y a pas de chagrin pour lui, pas d'avenir, tout est présent, et le présent est beau à douze ans, quand on ne connaît pas les collèges. Il sautille avec tant d'abandon, sa vie est toute joie, tout plaisir; c'est la vie d'Arlequin, de l'Arlequin de Bergame, avec sa batte et sa queue de lapin; c'est la vie d'Arlequin enfant avant qu'il soit amoureux, avec le gros bon sens de Polichinelle, et les niaiseries de notre Jeannot national, toujours le même, mais toujours si vrai, que ses bêtises portent en tout temps, parce qu'on est sûr d'y reconnaître quelqu'un.

Le gamin est joueur, mais joueur dans l'âme, joueur avec frénésie; ne vous ai-je pas prévenu que c'était un peu de tout l'homme? C'est avec passion qu'il joue des gros sous; vous jouez de l'or: voilà toute la différence. Le jeu national du gamin, son jeu favori, c'est *le bouchon.* Il faut du coup d'œil, il faut de l'adresse; ce n'est pas comme à vos jeux... Ah! pardon, j'oubliais que maintenant il faut une grande adresse pour gagner à l'écarté.

Le gamin joue ce qu'il a, quelquefois même ce qu'il n'a pas; il emprunte; il paie ou ne paie pas s'il a perdu; mais aussi il prête quand il gagne. Tout cela ne sort pas de sa confrérie, il n'y a donc pas de mal! D'ailleurs, depuis Figaro, il y en a bien d'autres qui ne paient pas ce qu'ils doivent, ou qui ne remplissent pas leurs engagements. La galerie applaudit quand le bouchon est renversé d'un coup hardi; s'il y a du doute, la canne d'un spectateur sert de mesure pour *piger,* et le gagnant

range par piles les gros sous dans sa main. Jamais il ne refuse une revanche, mais sitôt que le perdant se retire, alors le gain se métamorphose en marrons, fruits, ou pommes de terre frites, et tout le monde est appelé à profiter du régal. Que voulez-vous? on ne peut pas aller au Cadran-Bleu avec huit ou dix sous.

Si des querelles s'élèvent, oh! il n'est pas nécessaire de se faire la mine pendant douze heures; sur-le-champ les vestes et les casquettes tombent; les coups de pied, les coups de poing pleuvent de toutes parts, et puis après on n'en est pas moins bons amis pour cela. On n'a pas tiré le pistolet à blanc; on n'a pas déjeûné chez Gillet: mais on s'est battu franchement; le reste est trop raffiné en civilisation.

Le gamin possède un sentiment de justice qui ferait honneur à un conseil de guerre et à un tribunal, même lorsqu'il est présidé par un conseiller à la cour royale. Qu'il voie un autre gamin prêt à succomber sous la force d'un plus grand, il ira se joindre au vaincu pour rétablir l'équilibre; il ira se battre sans souci, sans crainte, sans motif, uniquement par bonté d'âme, et pour le principe. N'est-ce pas toute la politique moderne?

Ainsi que vous, le gamin a ses spectacles; le boulevart du Temple est couvert de théâtres où la gaîté est franche, où l'on rit tout haut; on fait ses réflexions de même. Chacun est libre, car chacun peut faire taire celui qui l'importune. Le gamin est là dans son centre, dans le sanctuaire de ses plaisirs. Le gamin ressemble aux journalistes et aux auteurs; il paie rarement sa place au théâtre. Il sait, grâce à son industrie, s'y créer des entrées gratuites. Solliciteur infatigable, il s'adresse aux promeneurs: „Oh! mon bourgeois, il ne me faut plus que „deux sous pour aller au spectacle, donnez-moi deux sous, mon „bourgeois!“ Et si vous lui refusez ses deux sous, il tire la langue, fait la grimace, et court s'adresser à un autre. Certes il aura bien du malheur si ce manège, vingt fois répété, ne lui procure pas une douzaine de sous. Et voilà mon gamin au bureau dans les corridors, bruyant, appelant, criant; il pousse afin d'arriver; il pousse afin de se mettre, à son aise, accoudé, sur

le devant. S'il a chaud, il quitte sa veste; s'il s'ennuie, à toutes ses autres qualités il joindra celle d'agioteur; le voilà qui vend sa contre-marque. Plus heureux que vous, qui êtes obligé de louer très-cher une loge pour voir souvent une mauvaise pièce, jouée par de mauvais acteurs, il a sa place réservée à laquelle personne ne touche; c'est comme la loge royale à nos grands théâtres, si ce n'est que celle de ce roi du boulevart est toujours pleine; le gamin la remplit en entier de sa capacité populaire; et ses acteurs sont bons, et ses pièces sont bonnes; il ne bâille pas devant des drames romantico-ridicules; il ne s'endort pas devant des tragédies classico-somnifères, mais il rit aux éclats devant une pantomime rappelant l'enfance de l'art, où le sylphe Arlequin tourmente de ses plaisanteries vieillies le malencontreux Pierrot Desbureaux, le premier mime d'une époque déjà si riche en ce genre. Le gamin rit à se pâmer d'aise devant cette peinture si vraie des tribulations de cet honnête serviteur, à qui rien ne réussit lorsqu'il veut le bien, et qu'un fripon berne d'un bout à l'autre de la pièce. Le gamin rit, le peuple rit quand on lui joue de pareilles scènes tous les jours; ce sont de bien grands philosophes!

Le *poulailler* est la place du gamin; c'est la moins chère; il s'y pavane, il mange des noix, et jette les coquilles sur le parterre. Il appelle le marchand de coco et boit en répandant la moitié de son verre sur la galerie, puis rit aux éclats de la mauvaise humeur de ceux qu'il vient de baptiser avec du jus de réglisse.

Il y a des barres de fer; dans l'entr'acte, le gamin s'y cramponne, et répète un tour de force de madame Saqui, tout comme, en sortant des Bouffes, vous fredonnez une cavatine de la *diva Cinti.* Que de plaisirs avec la liberté!

Le gamin nargue un agent de police, en décrochant un réverbère pour embarrasser les chevaux d'un fiacre; ou bien, s'il est pris en flagrant délit, attachant la boutique d'un marchand de marrons à la roue d'un cabriolet, eh bien! que lui faire? avec quoi paierait-il l'amende? ses vêtements ne valent rien: quelques taloches, tout est dit, et les autres rient, autant de

sa mésaventure que de celle du pauvre marchand qui cherche ses marrons de Lyon dans le ruisseau pour achever de les faire cuire.

Le gamin passera entre vos jambes dans une foule, peut-être même il vous pincera, et puis, courez après. Le monde, la foule, les cohues, voilà son élément; il est partout où il y a du mal à faire, car il est méchant; partout où il y a de quoi s'amuser, car il est enfant. Comme je vous le disais tout à l'heure, il aime le bruit, uniquement pour faire du bruit; depuis que le gamin existe, et par conséquent depuis l'origine de Paris, il se trouve dans toutes les émeutes, dans tous les bouleversements. Il se dresse à côté de la révolte sans craindre son sifflement aigu. Du temps de la ligue, il suivait les processions en chantant, puis tout-à-coup criait Vive le Navarrais! Un coup de plat d'épée le faisait taire; un homme aurait été perdu; mais lui, un enfant! quelle importance avait-il? On n'aurait pas osé. Il est le seul en France qui jouisse pleinement de l'inviolabilité.

Avant cette époque, il était à la Saint-Barthélemy; quand, dans la nuit du 23 au 24 août 1572, la grosse cloche du Louvre donna le signal du massacre, le gamin, comme s'il eût été du complot, fut le premier debout, et marcha dans les rues d'un pas ferme, par curiosité, pour voir; et vous savez ce qu'il vit!

Il passa au milieu de toutes les époques sanglantes, pur de sang; sa main était sans armes, et cependant il aurait pu, comme tant d'autres, frapper un homme sans défense. Il a regardé souffrir, sans faire souffrir, seulement pour s'instruire; et il s'est instruit.

A une grande journée de notre révolution, le gamin suivait les combattants. Sous la terreur il suivit les charrettes, sans colère et par désœuvrement; qu'avait-il à gagner? Lui qui est toujours libre, il n'avait pas à craindre d'être enfermé à la Bastille, et pourtant il était à la prise de la Bastille; il y est entré sans armes; il a encloué un canon, non par mesure de sûreté, mais pour s'amuser, parce qu'il est toujours drôle de pouvoir s'écrier: *Eh! dis donc, Chauvin, j'ai encloué un canon*,

moi. Il en aurait fait autant de l'artillerie des assaillants si on l'avait laissé faire. Mais aussi, quand on a frappé des médailles avec la pièce qu'il avait prise, il n'y en a pas eu pour lui, pas plus que de croix de juillet; tandis que tant de gens la portent, qui n'y étaient pas.

C'est à cette époque, c'est pendant ces chaudes journées, que plus que jamais j'ai pu me convaincre de toute l'importance du gamin dans l'état! Je l'ai vu dresser des barricades, je l'ai vu arracher des pavés, et les monter dans les maisons. Lui aussi a servi la liberté! Monté sur un toit, les jambes pendantes au-dessus de la porte Saint-Denis, il faisait pleuvoir des pierres, et criait: Vive la Charte! — Pauvre enfant!

Je l'ai vu seul, en vrai don Quichotte, s'avancer, un bâton à la main, contre un peloton entier! Il était au pillage des armes, et n'a rien pris, parce qu'il n'a rien trouvé à sa convenance. Il a pillé l'archevêché pour détruire, sans rien garder pour lui. Par compensation, ceux qui sont payés pour conserver, détruisent à leur profit.

Enfin, pour terminer ses hauts faits, il a été blessé sur la place Vendôme; la dernière décharge d'artillerie lui a valu un rhume. Chaque fois que vous le rencontrerez, il aura l'air de vous narguer avec ses longs cheveux en désordre, son nez retroussé et sa bouche sardonique, l'air railleur et surtout insolent. C'est sa manière d'être; tant pis pour vous si elle ne vous plaît pas, elle a su plaire à bien d'autres. Le gamin! c'est l'enfant d'adoption de Charlet! Charlet l'a immortalisé avec ses crayons; c'est lui qui vous le montrera sous mille formes différentes, comme un amant pourrait peindre sa maîtresse. Tenez, le voyez-vous avec son gros livre, ses yeux, sa bonhomie, ses réflexions naïvement profondes? Le gamin est, avec le vieux troupier, le type choisi par notre peintre national, et vraiment il y a une bien grande pensée dans le choix de ces deux héros. C'est le peuple dans son enfance et sur son déclin. Les extrêmes se touchent.

Et si vous demandez à Charlet ce qu'est devenu le gamin, il vous montrera le vieux grognard, racontant *comme quoi l'autre a témoigné sa satisfaction aux enfants.*

La gaîté du gamin républicain se retrouve dans les jambes avinées de l'invalide décoré à Marengo.

Et si vous demandez encore autre chose, vous apprendrez que le gamin de 1815, celui qui saluait toutes les rentrées en véritable gamin qu'il était, s'est formé depuis ce temps, qu'il est rentré au Louvre un fusil noirci de poudre à la main, et qu'il a respecté la propriété nationale. Quelques coups de feu, après il buvait le vin du roi; c'était encore une gaminerie. Et si vous demandiez encore ce que deviendra celui qui l'autre jour jouait avec les gibernes des gardes royaux, morts sur la place du Palais-Royal, je vous dirai: si vous êtes ministre dans quelques années, et qu'il vous prenne fantaisie d'imiter vos devanciers, je vous dirai donc de prendre garde à vous; car mon gamin d'aujourd'hui aura grandi, il saisira le fusil que son père portait hier, son bras aura acquis assez de force pour le mettre en joue; alors votre poitrine à vous ministre, qui voudriez essayer du despotisme, deviendrait son but; et prenez-y garde, le gamin viserait bien.

Gustave D'OUTREPONT.

PORTRAITS ET SOUVENIRS
CONTEMPORAINS,

PAR

BENJAMIN CONSTANT;

SUIVIS

D'UNE LETTRE DE JEFFERSON,

PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS,

A MADAME DE STAEL.

NOTE DE L'EDITEUR.

Nous étions loin d'espérer qu'un publiciste fameux, qu'un député célèbre, enlevé trop tôt aux lettres et aux débats parlementaires, Benjamin Constant, dût payer aussi son tribut au livre des *Cent-et-Un*. Les portraits qui suivent, échappés de sa plume spirituelle, nous les devons à une illustre amitié. L'original en est déposé dans nos mains. A ces souvenirs posthumes était jointe une lettre autographe du président Jefferson à madame

de Staël. L'intimité qui existait entre cette femme célèbre et Benjamin Constant explique comment ce dernier se trouvait en possession de ce curieux document, que nous n'avons pas craint de publier dans les *Cent-et-Un*, le croyant de nature à piquer la curiosité de nos lecteurs.

Cette pièce, en effet, qui date de l'année 1816, a cela de remarquable qu'elle contient la prédiction exacte de tous les évènements qui se sont réalisés depuis, tant en France qu'en Amérique.

L'ABBÉ SIÈYES.

Sièyes avait environ trente-cinq ans quand la révolution commença. Il embrassa le parti de la liberté, parce que ce parti était l'ennemi de la noblesse, et que la noblesse était ce qu'il détestait le plus. Depuis son enfance, cette haine l'avait dominé; et comme il avait plus d'esprit que les autres révolutionnaires, sa haine s'augmentait du sentiment qu'on ne parviendrait pas à la détruire. Quand il avait bien déclamé contre elle, il finissait par dire en soupirant: „Et après tout cela, je ne serais „jamais un Montmorency!“ Quand il fut question de chasser tous les nobles de France, il n'y eut aucun raisonnement qui pût faire impression sur lui. Il répondait toujours: „Quand on „n'est pas de mon espèce, on n'est pas mon semblable; un noble „n'est pas de mon espèce, donc c'est un loup, je tire dessus.“

A son entrée dans l'Assemblée constituante, l'aversion contre les prêtres était encore plus violente que celle que l'on avait contre les nobles; ce qui lui déplut fort, parce qu'il était prêtre par caractère autant que par état. Aussi les défendit-il avec un courage qu'il ne montra plus depuis, et dit-il, à l'occasion de la vente de leurs biens, cette fameuse phrase qui ne s'est que trop vérifiée: „Vous voulez être libres, et vous ne savez pas „être justes!“

Mirabeau, qui n'aimait pas Sièyes, crut le déjouer en le noyant

d'éloges. Il dit à la tribune que le silence de l'abbé Sièyes était une calamité publique. Sièyes eut le bon esprit de persister dans son silence, et la phrase de Mirabeau ne servit qu'à augmenter sa réputation.

Après la haine, la passion la plus vive de Sièyes, c'était la peur. Il se croyait toujours menacé, et alors il cherchait quelqu'un qu'il pût exposer à sa place. Un jour qu'on lui annonça qu'un des hommes qu'il voyait le plus était arrêté: „Ce diable „d'homme, dit-il, ne pense jamais qu'à me compromettre," et il appuya de toutes ses forces les charges qui pesaient sur cet homme.

Au commencement de sa carrière il était fort désintéressé, parce qu'il ignorait le prix de l'argent, comme les lions ne sont cruels que lorsqu'ils ont goûté du sang. Dès qu'il eut découvert ce que l'argent pouvait rapporter, il changea de caractère, et il crut qu'il n'en pouvait avoir assez. Il disait à une de ses amies qui le lui reprochait: „Voyez-vous, quand j'allais à pied, les „gens qui me rencontraient disaient du mal de moi et je l'en„tendais; à-présent je vais en voiture et je ne l'entends pas: „voilà la différence."

Une fois engagé dans la révolution, ses deux passions, la haine et la peur, le rendirent terrible. Il ne figura pourtant point sous le règne de Robespierre. Mais après sa chute, il fut le promoteur ou le partisan de presque toutes les mesures rigoureuses, sans jamais vouloir paraître en première ligne. La nuit du 18 fructidor, il était derrière une espèce de rideau qui séparait en deux l'estrade où siégeaient les députés à l'École de médecine, et il passait son bras par une ouverture pour donner des noms qu'il faisait ajouter aux listes de proscription.

Quand il fut nommé directeur, son premier et son unique but fut de changer la constitution pour faire chasser ses collègues, et quand on lui faisait des objections, il répondait toujours: „Je suis un bon cheval de charrette, mais je ne vaux „rien pour un attelage."

Quand il eut réussi à en faire expulser deux, il aurait désiré qu'on n'en nommât point, ou qu'on prît deux de ses créatures.

Mais il voulait être deviné, et se mettait en fureur de ce qu'on ne le devinait pas. Les jacobins vinrent lui demander qui il voulait. Il les regarda fixement les bras croisés, puis il leur dit: „Allez au diable, et pensez par vous-mêmes!"

Ils pensèrent si bien, qu'ils choisirent précisément les deux hommes qu'il ne voulait pas!

Sièyes aurait pu pourtant gouverner encore; car ses nouveaux collègues ne demandaient pas mieux que de lui obéir. Mais il prétendait aussi qu'ils le devinassent, et jamais il ne répondait un mot aux questions qu'ils lui adressaient.

M. DE TALLEYRAND.

Ce qui a décidé du caractère de M. de Talleyrand, ce sont ses pieds. Ses parents le voyant boiteux, décidèrent qu'il entrerait dans l'état ecclésiastique, et que son frère serait le chef de la famille. Blessé, mais résigné, M. de Talleyrand prit le petit collet comme une armure, et se jeta dans sa carrière, pour en tirer un parti quelconque.

Jusqu'à la révolution il n'eut que la réputation d'un homme d'esprit et d'un homme à bonnes fortunes. Entré dans l'Assemblée constituante, il se réunit tout de suite à la minorité de la noblesse, et prits a place entre Sièyes et Mirabeau. Il était peut-être de bonne foi, car tout le monde a été de bonne foi à une époque quelconque. D'ailleurs, dans ce temps-là, on pouvait être de bonne foi et réussir, parce que les opinions et les intérêts étaient d'accord.

Pour briller dans l'Assemblée, il aurait fallu travailler; or M. de Talleyrand est essentiellement paresseux: mais il avait je ne sais quel talent de grand seigneur pour faire travailler les autres.

Je l'ai vu à son retour d'Amérique, quand il n'avait aucune fortune, qu'il était mal vu de l'autorité, et qu'il boitait dans les rues, en allant faire sa cour d'un salon dans l'autre. Il avait, malgré cela, tous les matins, quarante personnes dans son antichambre, et son lever ressemblait à celui d'un prince.

Il ne s'était jeté dans la révolution que par intérêt. Il fut fort étonné quand il vit que le résultat de la révolution était sa proscription, et la nécessité de fuir la France. Embarqué

pour passer en Angleterre, il jeta les yeux sur les côtes qu'il venait de quitter, et il s'écria: „On ne m'y reprendra plus à „faire une révolution pour les autres!"

Il a tenu parole!

Chassé d'Angleterre fort injustement, il se réfugia en Amérique, et s'y ennuya trois ans. Son compagnon d'exil et d'infortune était un autre membre de l'Assemblée constituante, un marquis de Blacous, homme d'esprit, joueur forcené, et qui s'est brûlé la cervelle de fatigue de la vie et de ses créanciers, à son retour à Paris. M. de Talleyrand parcourut avec lui toutes les villes d'Amérique, appuyé sur son bras, parce qu'il ne savait marcher seul.

Quand il a été ministre, M. de Blacous, revenu en France, invité par lui, a demandé une place de 600 livres de rente: M. de Talleyrand ne lui a pas répondu, ne l'a pas reçu, et Blacous s'est tué. Un de leurs amis communs, ému de cette mort, dit à M. de Talleyrand: „Vous êtes pourtant cause de la „mort de Blacous," et lui en fit de vifs reproches. M. de Talleyrand l'écouta paisiblement, appuyé contre la cheminée, et lui répondit en bâillant: „Pauvre Blacous!"

Pendant qu'il était en Amérique, il apprit que madame de Staël était rentrée en France, et il chargea ses amis de lui monter la tête pour son retour. Cela ne fut pas difficile. Madame de Staël est de toutes les femmes celle qui aime le plus à rendre des services. Elle croit qu'on ne peut pas les refuser, comme s'il y avait quelque chose qu'on ne pût pas refuser dans ce monde. Elle s'employa pour M. de Talleyrand avec un zèle admirable. Grâce à ses soins, Chénier le présenta à la Convention comme un des républicains les plus purs, comme un ennemi de la monarchie dans tous les temps, etc. La Convention, qui à cette époque votait également d'enthousiasme la proscription de ses membres et le rappel de ses ennemis, vota la rentrée de M. de Talleyrand.

Une fois rentré, il fallait arriver au ministère, et madame de Staël fut encore son moyen.

MME RÉCAMIER, LA HARPE, MME DE STAEL, ET M. NECKER.

Parmi les femmes de notre époque que des avantages de figure, d'esprit ou de caractère ont rendues célèbres, il en est une que je veux peindre. Sa beauté l'a d'abord fait admirer, son ame s'est ensuite fait connaître, et son ame a paru encore supérieure à sa beauté. L'habitude de la société a fourni à son esprit le moyen de se déployer, et son esprit n'est resté au-dessous ni de sa beauté ni de son ame.

A-peine âgée de treize ans, mariée à un homme qui, occupé d'affaires immenses, ne pouvait guider son extrême jeunesse, elle se trouva presque entièrement livrée à elle-même dans un pays qui était encore un chaos.

Toutes les sociétés étaient mêlées, tous les rangs étaient confondus; les familles anciennes étaient détruites, les nouvelles fortunes précaires; les lois qui avaient régi le passé n'existaient plus; les lois qui devaient régir le présent n'étaient basées sur aucune habitude; l'opinion, qui remplace les lois, n'avait plus de centre; personne ne croyait à soi ni aux autres; les individus des classes élevées n'échappaient à la persécution qu'en se perdant dans les classes parvenues. Celles-ci, qui sentaient que tout ce qui les avait précédées était en opposition avec elles, prenaient pour autant d'ennemis la religion, les mœurs, les

souvenirs, et même les convenances. La morale ne commandait plus l'estime; la puissance était séparée de la considération.

Plusieurs femmes de la même époque ont rempli l'Europe de leurs diverses célébrités. La plupart ont payé le tribut à leur siècle, les unes par des amours sans délicatesse, les autres par de coupables condescendances envers les tyrannies successives.

Celle que je peins sut échapper à l'influence de cette atmosphère, qui flétrissait ce qu'elle ne corrompait pas. L'enfance fut d'abord pour elle une sauvegarde, tant l'auteur de ce bel ouvrage faisait tourner tout à son profit. Éloignée du monde, entourée, dans la solitude, de ses jeunes amies, elle se livrait souvent avec elles à des jeux bruyants. Svelte et légère, elle les devançait à la course. Ses yeux, qui devaient pénétrer plus tard toutes les ames, n'étincelaient alors que d'une gaîté vive et folâtre. Ses cheveux, qui ne peuvent se détacher sans nous remplir de trouble, tombaient quelquefois, sans danger pour personne, sur ses blanches épaules. Un rire éclatant et prolongé interrompait souvent ses conversations enfantines. Mais déjà l'on eût pu remarquer en elle cette observation fine et rapide qui saisit le ridicule, cette malignité douce qui s'en amuse sans jamais blesser, et surtout ce sentiment exquis d'élégance, de pureté, de bon goût, véritable noblesse native, dont les titres sont empreints sur les êtres privilégiés.

Le grand monde d'alors était trop contraire à sa nature, pour qu'elle ne préférât pas la retraite. On ne la vit jamais dans les maisons ouvertes à tout venant, seule réunion possible quand toute société fermée eût été suspecte; où toutes les classes se précipitaient, parce qu'on pouvait y parler sans rien dire, et s'y rencontrer sans se compromettre; où le mauvais ton tenait lieu d'esprit, et le désordre de gaîté. On ne la vit jamais à cette cour du Directoire, où le pouvoir était à la fois terrible et familier, et inspirait la crainte sans échapper au mépris.

Cependant elle sortait quelquefois de sa retraite pour aller au spectacle ou dans les promenades publiques; et l'on peut dire que, dans ces lieux fréquentés par tous, ses rares apparitions, quoique toujours imprévues, étaient comme de véritables

évènements. Dès qu'elle paraissait, tout autre but de ces réunions immenses était oublié; chacun s'élançait sur son passage. L'homme assez heureux pour la conduire avait à surmonter l'admiration comme un obstacle; ses pas étaient à chaque instant retardés par les spectateurs pressés autour d'elle: elle jouissait de l'effet de ses charmes avec la gaîté d'un enfant et la timidité d'une jeune fille. Mais son esprit avait besoin d'un autre aliment. L'instinct du beau lui faisait aimer d'avance, sans les connaître, les hommes distingués par une réputation de talent et de génie.

M. de La Harpe, l'un des premiers, sut apprécier cette femme qui devait un jour grouper autour d'elle toutes les célébrités de son siècle; il l'avait rencontrée dans son enfance, il la revit mariée, et la conversation de cette jeune personne de quatorze ans eut mille attraits pour un homme que son excessif amour-propre, et l'habitude des entretiens les plus spirituels de France, rendaient fort exigeant et fort difficile.

M. de La Harpe se dégageait, auprès de madame Récamier, de la plupart des défauts qui rendaient son commerce épineux et presque insupportable. Il se plaisait à être son guide: il admirait avec quelle rapidité son esprit suppléait à l'expérience et comprenait tout ce qu'il lui révélait sur le monde et sur les hommes. C'était au moment de cette conversion fameuse que tant de gens ont qualifiée d'hypocrisie. J'ai toujours regardé cette conversion comme sincère. Le sentiment religieux est une faculté inhérente à l'homme. Il est absurde de prétendre que la fraude et le mensonge aient créé cette faculté. On ne met rien dans l'ame humaine que ce que la nature y a mis. Les persécutions, les abus d'autorité en faveur de certains dogmes peuvent nous faire illusion à nous-mêmes et nous révolter contre ce que nous éprouverions si on ne nous l'imposait pas: mais dès que les causes extérieures ont cessé, nous revenons à notre tendance primitive. Quand il n'y a plus de courage à résister, nous ne nous applaudissons plus de la résistance. Or la révolution ayant ôté ce mérite à l'incrédulité, les hommes que la

vanité seule avait rendus incrédules purent devenir religieux de bonne foi.

M. de La Harpe était de ce nombre, et le spectacle des malheurs qui l'entouraient le confirma sans-doute dans cet appel à la protection d'un Dieu contre les fureurs des hommes; mais il porta dans sa conversion son caractère intolérant, ses formes tranchantes, et cette disposition amère, qui lui faisaient concevoir de nouvelles haines sans abjurer les anciennes. Toutes ces épines de sa dévotion disparaissaient cependant auprès de madame Récamier; elle connaissait peu le passé qui embarrassait M. de La Harpe, elle ne l'importunait point par les souvenirs que d'autres lui rappelaient par leurs insinuations ou par leur silence. Il était donc avec elle plus libre et plus à son aise. Il jouissait d'autant plus de la confiance qu'il lui inspirait, qu'il n'inspirait pas la même confiance à tout le monde; et, sûr d'être cru sur sa parole, il n'éprouvait pas, dans sa société, l'irritation qui, ailleurs, le poursuivait toujours parce qu'il se sentait toujours soupçonné.

Ce n'est pas que les ridicules de M. de La Harpe pussent échapper aux regards pénétrants et fins de sa jeune amie, mais elle en riait de gaîté et non de moquerie; elle respectait son âge, elle respectait sa réputation. L'une de ses qualités distinctives est d'éviter, avec une délicatesse d'autant plus admirable qu'elle est à-peine aperçue, tout ce qui peut blesser. On sait si bien que dans ses plaisanteries et dans ses jeux elle ne veut causer aucune peine, qu'en en devenant l'objet, on ne se sent ni humilié, ni embarrassé; on lui sait gré d'être gaie, et l'on se sait gré de lui en avoir fourni l'occasion.

Quelque temps après, madame Récamier contracta, avec une femme bien autrement célèbre que M. de La Harpe, une amitié qui devint plus intime et qui dure encore.

M. Necker ayant été rayé de la liste des émigrés, chargea madame de Staël, sa fille, de vendre une maison qu'il avait à Paris. M. Récamier l'acheta, et ce fut une occasion naturelle pour madame Récamier de voir madame de Staël.

La vue de cette femme célèbre la remplit d'abord d'une excessive timidité. La figure de madame de Staël a été fort discutée. Mais un superbe regard, un sourire doux, une expression habituelle de bienveillance, l'absence de toute affectation minutieuse et de toute réserve gênante, des mots flatteurs, des louanges un peu directes, mais qui semblent échapper à l'enthousiasme, une variété inépuisable de conversation, étonnent, attirent, et lui concilient presque tous ceux qui l'approchent. Je ne connais aucune femme et même aucun homme qui soit plus convaincu de son immense supériorité sur tout le monde et qui fasse moins peser cette supériorité.

Rien n'était plus attachant que les entretiens de madame de Staël et de sa jeune amie. La rapidité de l'une à exprimer mille pensées neuves, la rapidité de la seconde à les saisir et à les juger; cet esprit mâle et fort qui dévoilait tout, et cet esprit délicat et fin qui comprenait tout: tout cela formait une réunion qu'il est impossible de peindre sans avoir eu le bonheur d'en être témoin soi-même.

L'amitié de madame Récamier pour madame de Staël se fortifia d'un sentiment qu'elles éprouvaient toutes deux, l'amour filial. Madame Récamier était tendrement attachée à sa mère, femme d'un rare mérite, dont la santé donnait déjà des craintes, et que sa fille ne cesse de regretter depuis qu'elle l'a perdue. Madame de Staël avait voué à son père un culte que la mort n'a fait que rendre plus exalté. Toujours entraînante dans sa manière de s'exprimer, elle le devient surtout encore quand elle parle de lui. Sa voix émue, ses yeux prêts à se mouiller de larmes, la sincérité de son enthousiasme, touchaient l'ame de ceux même qui ne partageaient pas son opinion sur cet homme célèbre. On a fréquemment jeté du ridicule sur les éloges qu'elle lui a donnés dans ses écrits; mais quand on l'a entendue sur ce sujet, il est impossible d'en faire un objet de moquerie, parce que rien de ce qui est vrai n'est ridicule. M. Necker, d'ailleurs, trop faible pour les circonstances où il s'est trouvé, ou dans lesquelles il s'est placé, méritait néanmoins à beaucoup d'égards les louanges de sa fille. Peu d'hommes ont

eu des intentions aussi pures. Son orgueil même le préservait de toute personnalité étroite ou avide. Les hommages qu'il se rendait, l'engageaient à en rester digne à ses propres yeux. Il se considérait lui, sa femme, et sa fille, comme d'une espèce privilégiée, et presque au-dessus de l'humanité; mais il en résultait qu'il aimait à remplir quelques-unes des fonctions de la Providence, et qu'avec des formes un peu superbes, il faisait beaucoup de bien. Ses relations avec madame de Staël se ressentaient de l'immense distance qu'il mettait entre tout ce qui était émané de lui et le reste du monde. Il jouissait de son esprit, de sa grâce, de sa vivacité, et même de sa véhémence, comme de qualités surnaturelles. Il avait pour elle la protection d'un père et l'adoration d'un amant. L'amour-propre de madame de Staël souvent satisfait, mais quelquefois froissé dans la société, parce que la société est sévère pour qui se met trop en avant, n'était jamais en souffrance avec M. Necker, dont l'affection exclusive approuvait tout, et dont l'ingénieuse partialité expliquait ce qu'on était surpris de lui voir ainsi approuver sans réserve. De là une véritable passion pour ce père, dont l'indulgence s'annonçait comme justice, et dont le suffrage était la meilleure des apologies, et répondait à tout. Quand madame de Staël parlait de son père à madame Récamier, celle-ci admirait en elle la force et la profondeur du sentiment le plus respectable.

Il y a, dans l'admiration, quelque chose de noble qui attache presque autant à celui qui sait l'éprouver qu'à celui qui en est l'objet; et à celle de madame de Staël pour son père se mêlaient encore des regrets qui la rendaient plus touchante. Ce père qu'elle idolâtrait, elle le quittait assez fréquemment. Son éducation au milieu de Paris, dans le salon d'une mère qui plaçait au premier rang des plaisirs, et même des devoirs, celui de briller en conversation, lui avait fait des succès de ce genre un besoin qui la tourmentait dans la retraite; elle laissait donc M. Necker dans la solitude durant une partie de l'année, pour chercher à Paris des applaudissements, et, comme nous le dirons, pour y trouver aussi des persécutions. Mais la satisfaction

qu'éprouvait son amour-propre à enchanter de nombreux auditeurs par ses entretiens, ne l'empêchait pas d'avoir un certain remords de soigner trop peu la vieillesse d'un père qui, dédaignant ses alentours, ne s'amusait qu'avec elle; et ce remords donnait à tout ce qu'elle disait de lui une expression sensible et triste, dont on ressentait l'effet sans en connaître la cause.

LETTRE DE M. JEFFERSON
A Mme DE STAEL.

Monticello, 6 septembre 1816.

Madame, une demande que renferme votre lettre du 6 janvier vous donnera la peine de lire ce qui suit.

Vous désirez des éclaircissements sur l'état actuel de l'Amérique méridionale. Nous-mêmes, qui avons des relations furtives avec ces contrées, nous avons peine à nous en former une idée précise; mais ce qui est difficile aux États-Unis, est, je le suppose, impossible en Europe. Le système de mensonge dont l'Espagne, à l'exemple de l'Angleterre, fait un des principaux rouages de la machine du gouvernement, déjoue toutes les recherches, et rend impossible de démêler le vrai du faux. Les Espagnols, à en croire leurs rapports, ont remporté de grandes victoires dans des batailles qui ne se sont jamais livrées; ils ont massacré un million de rebelles qu'ils n'ont jamais vus; et, de même que, lors de notre révolution, les Anglais remportaient sur nous des avantages journaliers, jusqu'à ce qu'à force de victoires ils aient été chassés de l'Amérique du nord, à force de gagner des batailles, ils sont en bon train d'être chassés de l'Amérique du sud. Mais, cependant, comme ces notions sur la situation des colonies espagnoles sont loin d'être claires et certaines, je ne pourrai vous en donner qu'une idée

générale. — Pour y parvenir, il faut diviser ces colonies en grandes masses dont le Brésil forme le noyau, et autour duquel se groupent comme il suit:

1º Buénos-Ayres, et le pays au sud du Brésil.

2º Le Chili, la province de Rucuman, et le Pérou, à l'ouest du Brésil et sur l'Océan Pacifique.

3º Caracas et les contrées au nord du Brésil sur le golfe du Mexique.

4º Le Mexique.

1º La province de Buénos-Ayres a fondé son indépendance, ainsi que les fonctionnaires espagnols en conviennent eux-mêmes. Elle a été troublée pendant quelque temps par l'ambition de Monte-Video, sur la rive gauche de Rio de la Plata, qui voulait être la capitale, et soutenait ses prétentions par la force des armes; mais enfin les deux partis en sont venus à un accommodement, et se sont donné un gouvernement régulier. L'Espagne, qui sait fort bien que ce pays est irrévocablement perdu pour elle, traite, à ce qu'on dit, avec la cour du Brésil, d'un échange contre le Portugal. Vous êtes plus capable que nous de juger si l'Espagne pourra de gré ou de force transformer en amour la haine que le Portugal a eue jusqu'ici pour elle. Au reste, l'usage de vendre un peuple, ainsi qu'un troupeau, avec le sol qu'il habite, me paraît devenir un des articles du droit des gens européen; mais il est peu probable que cette doctrine s'introduise ici, où nous regardons les troupeaux comme propriétaires du sol. Entouré, ainsi que l'est le Brésil, de pays et de principes révolutionnaires, il pourrait bien se faire à la fin que ce fût le Brésil qui fût donné à Buénos-Ayres, au lieu que Buénos-Ayres fût transféré au Brésil.

2º Le Chili, Rucuman et le Pérou, qui étaient déjà dans une marche ascendante, ont depuis lors éprouvé des revers; toutefois on nous assure que Buénos-Ayres leur a envoyé des secours, et que la métropole aura peu d'action sur cette côte.

3º La province de Caracas est la plus accessible aux armes d'Espagne, et c'est aussi là que les succès ont été le plus variés; dernièrement, les patriotes renversaient tout ce qui s'opposait

à eux, mais maintenant il y a lieu de croire qu'ils ont éprouvé des échecs sérieux; les cruautés les plus atroces ont été commises. Les patriotes ont en vain cherché à y mettre fin par des exemples de modération; les royalistes y ont répondu par des exemples d'extermination. Mais, quelque difficile que soit la lutte, ce pays finira sa révolution.

4° Le Mexique; les royalistes sont encore en possession de la ville de Mexique et du port de la Véra-Crux, le seul qu'il y ait dans cette province, tandis que les patriotes occupent le reste du pays. On dit que le siège de la Véra-Crux est commencé, ou va l'être, et c'est à ce motif qu'on attribue le retour d'Apadoca, le nouveau vice-roi du Mexique, qui avait fait voile de la Havane pour la Véra-Crux, et qui a été forcé de s'en aller sans avoir osé débarquer. Cette province, la première de toutes les possessions espagnoles, supérieure à l'Espagne elle-même en étendue, en fertilité, en population, en richesses et en lumières, n'a rien à redouter de la chétive puissance de l'Espagne. Jusqu'ici tout serait donc bien; mais leur tâche la plus difficile n'est pas de repousser les efforts de la métropole, c'est de désarmer les factions qui déchirent leur propre sein dans toutes ces contrées, qui existent soit entre les différentes côtes, soit entre des chefs rivaux. On a fondé et renversé constitution après constitution, et, en attendant, tout est à la merci des commandants militaires! Le continent méridional est plongé dans l'ignorance et la bigoterie les plus profondes; un seul prêtre suffit pour tenir tête à une armée, et si le bas clergé, qui est aussi opprimé que le peuple lui-même, n'avait pas pris en général parti pour les insurgés, leur cause aurait été désespérée dès l'origine. Mais, lorsqu'ils auront conquis leur liberté, la même ignorance et la même bigoterie les rendront incapables de former et de conserver un gouvernement libre; et il est cruel de penser que tout finira par un despotisme militaire sous les Bonapartes de ces régions. Le seul aspect consolant qu'offre cet horizon couvert de nuages, c'est que les mouvements révolutionnaires ayant excité chez ces peuples l'usage du sens commun que la nature a donné à

tous les hommes, ils continueront à marcher vers les lumières d'une raison cultivée, qu'ils acquerront peu-à-peu le sentiment de la liberté, et qu'ils pourront, avec le temps, assujétir leurs chefs à la respecter.

En attendant, nous prions Dieu de tout notre cœur pour votre pays; nous lui demandons de vous donner la patience pendant vos malheurs, et une heureuse délivrance de toutes vos afflictions.

La résolution de ne pas retourner dans votre patrie, tant qu'elle sera soumise à une puissance étrangère, est digne de vous. Le patriotisme le plus ardent ne nous oblige pas à être témoin de maux auxquels nous ne pouvons apporter de remède ni de soulagement; et, d'ailleurs, pour ce but même, votre plume est plus efficace, quoique loin, que votre présence. Une nation telle que la nation française ne peut pas rester long-temps dans un état d'oppression et d'humiliation; c'est un des décrets du ciel qui ne seront point effacés. Notre plus grande crainte, c'est qu'elle ne prolonge ses souffrances par des efforts trop prématurés pour s'en délivrer, et nos vœux sont qu'elle attende avec patience jusqu'au moment où des dissensions entre ses ennemis lui permettront de choisir des amis. C'est en général un vœu coupable que de souhaiter la guerre et le trouble entre les nations, mais ce souhait devient pieux lorsque c'est le seul moyen de dissoudre leurs combinaisons criminelles. Je vous félicite de l'heureux mariage de votre fille avec un pair et un patriote de France; et si votre fils réalise le projet de visiter le sanctuaire de tous les malheureux de tous les pays, où le loup habite avec l'agneau, et où le léopard repose en paix avec le chevreau, il sera salué comme le fils de madame de Staël et le petit-fils de M. Necker; il verra dans la réunion paisible de tous les réfugiés français d'opinions différentes, un exemple du bonheur dont ils auraient joui dans leur patrie, si les principes de tolérance de son grand ancêtre avaient été suivis.

Permettez-nous de vous renouveler, etc., etc.

UN JOUR DE PAIEMENT DE RENTES
AU TRÉSOR PUBLIC.

Quand, après un long travail, vous allez vous promener aux Tuileries, sur la terrasse des Feuillants, par un beau jour d'automne, dans ce doux état de nonchaloir, de presque absence de pensée, que l'on a comparé souvent au mouvement plein d'indolence d'un canot abandonné au flottement d'un petit lac, votre esprit fatigué qui veut du repos, comme l'œil ébloui veut de l'ombre, en a assez pour l'occuper du tourbillon de feuilles mortes qu'emporte un coup de vent, du léger froissement des pas dans ces feuilles desséchées, du frôlement de la robe d'une jolie promeneuse, ou d'un coup d'œil vague jeté sur la longue façade du ministère des finances.

Ne vous êtes-vous pas alors rappelé l'illumination magique qu'aux jours de réjouissances forme cette rangée de pots à feu, de chacun desquels s'élève un jet de gaz resplendissant, qui inonde de tant de lumière cette ligne d'arcades, qu'elle semble transparente comme un château de fée? De cette fantaisie des *Mille et une Nuits* passant à de plus graves méditations, à l'aspect du centre des mouvements financiers de toute la France, une image immense ne vous a-t-elle pas-tout-à coup apparu? Quarante mille conseils municipaux épars sur notre vaste sol, pérorant, délibérant, votant, pour venir concentrer leurs opéra-

tions dans trois cent soixante-six arrondissements; les arrondissements, dans quatre-vingt-cinq préfectures; les préfectures, dans sept ministères; les ministères, dans les trois pouvoirs qui font la loi; puis la loi tombant de son haut dans cet océan de hiérarchies; et le cercle qu'a produit sa chute s'étendant, s'étendant toujours, jusqu'à ce qu'il embrasse les quarante mille communes, et, en se rétrécissant, rapporte l'argent rue de Rivoli.

Ce mouvement perpétuel du centre à la circonférence, de la circonférence au centre, vous aura sans-doute rappelé le dieu des brames, immense soleil qui épanche ses rayons toujours, et toujours ses rayons reviennent à lui; type admirable de la centralisation!

Puis, en regardant encore les quatre rangs de fenêtres du ministère, n'aurez-vous pas aperçu quelque jeune dame au premier? Là, demeurent les gens que l'on sollicite. Au second, au troisième, un chef et un sous-chef se montrent au balcon pour observer leurs femmes qui passent la journée aux Tuileries, au pied de la statue de Méléagre. Du haut du quatrième, un jeune expéditionnaire guette certaine dame ou demoiselle, peu importe? Et puis, qu'un régiment passe dans la rue de Rivoli, et au bruit de la musique militaire, tous les employés prennent leur volée sur les balcons. Eh! messieurs, permettez-leur de venir se réveiller un peu de leur torpeur à l'enivrante harmonie des fanfares guerrières: le sang coule si lourdement à travers les rapports et les chiffres.

Ou bien ne vous êtes-vous pas dit: — Heureux qui vient là toucher vingt mille francs de rente!

Vous qui n'avez pas cet honneur ou ce bonheur, vous n'allez guère au Trésor, à moins que vous ne soyez employé ou de garde. Je vais donc vous parler des paiements du Trésor.

On entre dans l'immense édifice par la rue Neuve-de-Luxembourg, de Rivoli, du Mont-Thabor, et de Castiglione. Que de souvenirs de gloire militaire autour du pays fort positif de l'or! L'entrée principale est rue du Mont-Thabor, n⁰ 11. C'est au-dessus de cette porte qu'on lit en lettres de bronze ces mots: *Trésor public.* Que de gens, dans Paris, qui concluraient

volontiers qu'ils peuvent, en leur qualité de public, y venir puiser, comme ce bouffon personnage de théâtre, qui voulait gagner à la loterie sans y avoir rien mis.

Cette belle porte conduit à la cour de l'Horloge, entourée de galeries comme on en voit à l'extérieur; et sous ces galeries sont les différentes caisses; mais c'est au n° 6 qu'est le couloir où l'on attend ses rentes et ses pensions.

Nous sommes au premier jour du paiement. Le tableau des séries a été affiché. Croiriez-vous bien, vous qui pouvez à votre aise attendre vos rentes huit et quinze jours, croiriez-vous que, pendant que vous dormez, une foule veille dans la rue Neuve-de-Luxembourg, pour entrer dès l'ouverture des portes, et avoir les premiers numéros? Sans-doute parmi ceux qui font si longue faction, beaucoup s'y résignent pour vendre leurs places, comme le soir ils le feront aux entrées des théâtres; mais il y a là aussi de pauvres rentiers qui peut-être ont besoin d'un prompt paiement pour avoir un pain le matin, ou un gîte assuré le soir.

Il est huit heures. Un ou deux chariots verts sont dans la cour de l'Horloge, et les garçons de caisse y viennent puiser les pesantes sacoches d'argent que les payeurs verseront bientôt dans des milliers de mains.

Je n'ai jamais pu voir l'argent qui aboutit ici de tous les coins de la France, sans être assailli de réflexions philosophiques, géographiques, pittoresques, morales. Dans cet immense amas de pièces de cinq francs, il n'y en a pas une seule qui n'ait subi plus de transformations, de métamorphoses, d'incarnations que Vichnou, le dieu conservateur de la trinité indoue. Le nord, avec son houblon et son colza; l'est, avec ses forges, ses maïs, ses vignobles; l'ouest, avec ses champs de blé, ses vergers, ses bruyères, et son Océan; le midi, avec ses Alpes et ses Pyrénées, sont là, oui là, dans ces deux chariots verts. Voyez quel vaste paysage! quel tableau de genre! quel tableau de mœurs! Il y a, dans cet argent, bonnes, mauvaises consciences, avarice, générosité, actions grandes et viles, tous les vices, toutes les vertus, le livre des *Cent-et-Un*.

Combien de laboureurs se sont levés au point du jour, sé sont desséchés aux ardeurs du soleil! combien de buveurs se sont enivrés en Champagne, en Bourgogne! combien ont absorbé Surêne ou Bordeaux! combien d'amoureux ou de moribonds ont passé contrat de mariage ou testament! Enfin, ils ont rempli ces deux chariots verts!

Neuf heures approchent. Le long couloir d'attente est plein de rentiers: les banquettes sont couvertes de cette foule: il y a encore foule debout. C'est là que l'on apprend ce que c'est que la vie à Paris. Voyez ce petit homme rond, à cheveux blancs, qui s'étendent en ailes sur sa redingote bleue des dimanches; il avait deux mille livres de rente en 89. Il vient de la rue Copeau chercher son tiers consolidé, terriblement ébranlé par le projet de remboursement du ministère Villèle. Il faut entendre aussi ses exclamations, ses terreurs: il est toujours malade quinze jours avant le paiement du semestre, de peur qu'une révolution n'arrive. Il y a un an, il se le rappelle avec épouvante, une émeute éclata le jour qu'il était ici pour toucher son pauvre revenu. Au premier rappel qui retentit sous les arcades comme un long tonnerre, il y avait encore cent numéros à passer avant le sien. Quelle impatience! quelle irritation! Concevez: chaque nouvel arrivant apportait un bruit sinistre. — Si je n'allais pas être payé! que dira ma femme! Mon Dieu! mon Dieu! — Et l'on appelait si lentement les numéros! Son sang bouillait et s'en allait en vapeur. — Un second rappel! ah! mon Dieu! je suis perdu! vingt personnes avant moi encore! — Il ne respire plus, sa tête se perd. — Dépêchez-vous, ou je me trouve mal. — Et voilà que l'on rappelle pour la troisième fois. — Pour le coup, c'est la générale. — Non, monsieur, c'est une marche. — Quel numéro? Heim?... Ah! merci, c'est le mien. — Et d'un pas chancelant il court à la caisse, en souhaitant de tout son cœur qu'il n'y ait pas d'émeute au prochain semestre. Il en a été pendant huit jours à la mort.

Il conte toutes ses peines à une ancienne femme de chambre qui s'est constitué une inscription de douze cents francs, à

force d'ouvrir la porte de sa maîtresse, et de la tenir fermée à propos.

A côté de la camériste est une chétive et débile femme, courbée en deux, et ayant peine à tenir dans ses mains tremblotantes l'inscription de 300 fr. qui la fera admettre à l'hospice La Rochefoucauld. C'est une de ces bonnes petites vieilles femmes d'une exquise propreté. On baiserait avec plaisir ses joues colorées de la teinte du soleil couchant, et dont les rides inspirent un calme respect, parce qu'on est sûr que les orages de la vie et les remords n'y sont pour rien. Son bonnet rond est si bien plissé! C'est en vérité sa robe de noce qu'elle met pour venir toucher ses rentes, et elle n'est pas usée cette robe, elle l'a ménagée comme un monument de joie. Elle ne descend la rue Saint-Jacques que deux fois par an, pour venir toucher ses 150 fr. au 22 mars et au 22 septembre. Pauvre vieille! c'est toute sa vie que ces 300 fr., toute sa vie, c'est le mot. Depuis dix-huit ans jusqu'à soixante elle a travaillé le jour, la nuit souvent, pour composer sa petite fortune; toujours son aiguille allait, et ne s'arrêtait que le dimanche quand sonnait la messe à Saint-Médard. Elle l'allait entendre dévotement, retournait à vêpres, se couchait à huit heures, et dès le lundi recommençait sa laborieuse vie, et ainsi travaillant et priant, elle était arrivée à la soixantaine.

Aussi elle aime son inscription, la ménage, la choie comme on ferait de la dernière lettre d'une femme chérie. Elle aime son trésor; et ce n'est point avarice, c'est bien plus un souvenir de jeunesse, c'est la tendre amitié que l'on éprouve pour l'être avec qui on a grandi, vieilli. Ce trésor, c'est son enfant de tous les jours. Elle a eu tant de peine à l'élever!

Aventureux capitalistes, qui compromettez dans vos jeux de si chères fortunes, vous êtes plus coupables que l'assassin!

Eh bien! à côté de cette vieille est un jeune commis d'agent-de-change, qui avant-hier n'avait pas un sou, qui a gagné hier dix mille francs de rente dans une bourse très-agitée, qui demain les perdra dans une autre tempête.

Déjà chacun a pris la quittance que, moyennant cinq cen-

times, préparent des écrivains rangés dans le couloir, devant chacune des hautes fenêtres.

C'est à un de ces écrivains que l'éditeur du livre des *Cent-et-Un* devrait demander un chapitre, et je certifie qu'il serait curieux: c'est l'écrivain qui voit défiler devant son bureau les gros, les petits, les moyens rentiers. L'écrivain seul pourra vous dire comment son état l'a rendu bon physionomiste, comment il distingue l'avare du prodigue, à la manière dont l'un ou l'autre lui délivre les cinq centimes. Il vous montrera un homme gros, jeune encore, au teint fleuri, à l'œil plein d'un calme contentement de soi, fredonnant, chantonnant le couplet, et qui lui demande une quittance de douze mille francs: l'écrivain vous dira alors: Vingt-quatre mille francs de revenu gagnés à faire des vaudevilles!

— Et vous, monsieur? — Une quittance de cinq cents francs, s'il vous plaît, répond un grand vieillard au front jauni, ridé, à l'habit blanchi par l'âge, à la voix chevrotante comme ses maigres jambes. — Oh! oh! s'écrie l'écrivain, mille francs de rente pour vingt tragédies ou vingt in-quarto de science: hélas!

Et il soupire; car l'écrivain a le cœur attendri par l'aspect de tant de misère, révolté par le spectacle de tant d'opulence; opulence et misère également imméritées!

Des sentinelles sont placées à la porte de la caisse. Neuf heures sonnent: on appelle les numéros.

Plus de noms, plus de titres quand vous êtes entré là; vous n'êtes plus qu'un nombre, un chiffre dans le pays des chiffres. J'ai vu notre bonne vieille à trois cents francs de rente passer à la caisse avant une dame qui en allait toucher trois mille. Il est vrai que celle-ci se vengea de l'inflexibilité de la série arithmétique par un coup d'œil de dédain qu'elle laissa tomber sur la petite pile de la pauvre femme. — Avez-vous donc passé bien des jours, bien des nuits, madame, pour gagner vos rentes?

Quelle agitation! chaque numéro nouveau que l'on appelle amène dans la foule un mouvement de fluctuation, et la sentinelle a peine à contenir le torrent.

J'ai toujours été pris d'une foule de réflexions en voyant la

sentinelle placée, comme le Destin, à la porte d'une caisse. Un malheureux soldat, qui a par jour cinq centimes à employer en menus et bien menus plaisirs, constitué pendant deux heures le protecteur de millions, et condamné à voir défiler devant lui les rentiers qui emportent, joyeux, leurs sacs plus ou moins ronds! Il me semble qu'en passant devant ces factionnaires, que doit torturer le son clair de l'argent, je cacherais avec soin ce que je viens de recevoir. Il est délicat de ne pas faire parade d'agilité devant un estropié, ou preuve d'esprit devant un imbécille.

Quel numéro? C'est un homme d'affaires, un receveur de rentes. Il va déposer toutes les inscriptions dont il est chargé; on passera les écritures, et demain il viendra toucher à l'heure où les caisses ne sont pas encombrées.

Le receveur de rentes n'est qu'un membre de cet homme complexe qu'on appelle homme d'affaires, homme-affaire plutôt. L'homme d'affaires a tant pour cent sur les maisons, sur les fermes, sur les remplaçants, sur les filles ou veuves qu'il vend: l'homme d'affaires ne vit que de remises, de primes, de prélèvements. Les affaires vont-elles bien? il a une existence proportionnelle. Plus de maisons à vendre, de rentes à recevoir, de femmes à marier? Plus d'affaires, plus d'homme.

Si votre numéro est éloigné encore assez pour que vous ayez une heure à attendre, allez, je vous y engage, faire une promenade dans le ministère. C'est une promenade longue, curieuse, une promenade en labyrinthe, et il est plus facile, je vous le proteste, de s'y perdre que dans celui du Jardin des Plantes.

Quatre grands escaliers, une vingtaine de petits vous conduisent à cinq corridors aussi longs que la façade, artères de ce grand corps financier; des corridors latéraux, ce sont les veines, y aboutissent et vont joindre cinq autres corridors parallèles aux premiers. C'est le corridor du nord, c'est le corridor de l'ouest; ici du midi, ici de l'est: on se croirait dans un roman de madame Radcliffe. De chaque côté est une ligne de bureaux numérotés comme les rues, pair à droite, impair à gauche.

Et ces corridors sont aussi animés que les rues. C'est le commis d'ordre qui court un papier à la main; le chef de bureau qui marche à grands pas, sous le bras son portefeuille, et dont les souliers crient d'une façon fort distinguée. Voici le marchand de *bouillon à domicile*, qui fait élection de domicile dans le couloir; voilà les gardiens de bureau (on ne dit plus garçon de bureau depuis qu'on ne dit plus boutique ou apothicaire). Cet homme qui se promène à pas lents, c'est un employé qui fait son second déjeûner. On se heurte, on se coudoie. — „Bon jour, comment va?" et l'on passe sans attendre la réponse. C'est ainsi qu'on se prend, qu'on se quitte dans les bureaux.

— Monsieur, le bureau de M. un tel? — Je ne le connais pas. — Pourtant, monsieur, il est dans le ministère. Et voici l'étranger qui court de bureau en bureau à la recherche de son ami, et on le renvoie de numéro en numéro. — Madame, que cherchez-vous? — M. un tel: vous devez le connaître. — Non, madame. — Impossible! — Et la dame continue, en murmurant, des investigations. — Écoutez donc: le ministère est plus grand qu'une ville de province.

Les vestibules du premier étage sont magnifiques, ils conduisent aux bureaux du directeur et aux appartements du ministre: là on adjuge les emprunts, et l'on donne les places. Le second est déjà moins beau; le troisième moins encore; plus on monte, plus l'on descend: mais c'est au quatrième que sont les timbres visibles. Si vous passez d'un soleil éclatant et chaud sous ces voûtes fraîches, vous y marchez long-temps à tâtons comme sous la voûte du canal Saint-Maur. Ce long corridor est éclairé au fond par une seule fenêtre devant laquelle les employés qui passent et repassent se dessinent noirs comme des fantômes: cependant il faut reconnaître qu'à chaque porte est un carreau de verre dépoli qui laisse arriver, à travers les cartons, un peu du jour de la rue dans cette espèce de galerie souterraine au quatrième étage. J'y ai vu, vers la fin d'un jour sombre d'hiver, tout au fond de la partie la plus obscure, des hommes qui soufflaient un large réchaud de charbon, et la

flamme, à chaque coup de vent, leur jetait sur la face un reflet sanglant. Un poète en aurait fait une scène infernale, une conjuration magique: un employé habitué à cela n'y a vu que des plombiers qui réparaient les tuyaux du gaz.

En continuant votre marche dans un étroit corridor du quatrième étage, vous arriverez à une large porte vitrée qui laisse voir l'immense mouvement de l'horloge de la grande cour: elle est au premier; ainsi vous voyez que, comme pour toutes les choses d'ici-bas, la loi lui vient d'en haut. C'est à ce cadran que les employés voient si, par hasard, ils ne sont pas arrivés avant neuf heures, s'il n'est pas plus de quatre heures quand ils s'en vont.

Peut-être avez-vous remarqué le long des murs de nombreux tuyaux? ils descendent du cinquième étage, et aboutissent à trois vastes bassins de plomb toujours remplis d'eau. Figurez-vous bien un incendie qui viendrait à éclater le jour, la nuit ce serait plus pittoresque; vous frémiriez en voyant les arrêtés, les ordonnances, les décisions, les bordereaux, les cartons, voltigeant en étincelles ou en dentelle noire, les caisses flambant comme des bûches de Noël, et les espèces d'or et d'argent coulant comme une lave! Eh bien, les réservoirs s'ouvrent, les cataractes sont déchaînées, et un déluge fond sur cet embrasement; et il y a bien plus d'un paresseux surnuméraire qui se dit voyant cela: Je n'irai pas demain au bureau.

O fortunatos! Heureux les employés, s'ils connaissaient tous leurs biens! et ils se plaignent! Consultez sur leur compte les rentiers entassés dans le couloir d'attente, et vous verrez si ce n'est pas le plus bel état de tout Paris que l'état d'employé. Ma foi! je suis de leur sentiment: l'employé a cette médiocrité d'or si précieuse! il l'a au positif comme au figuré: partant, point de crainte des larrons. L'employé entre à vingt ans dans son ornière, et l'y voici lancé pour toute sa vie, il aime à le croire. Voyez-le donc roulant toujours sur la même ligne, comme les roues d'un char sur les rainures d'un chemin de fer; mais il ne voyage pas si vite. Sentez-vous bien l'inapplicable avantage de ne pouvoir s'écarter de sa voie étroite?

l'employé en jouit pleinement. Eh! mon Dieu! capitalistes, banquiers, négociants, propriétaires, deux pas de côté peuvent vous faire tomber dans l'abîme: ces deux pas, l'employé ne peut pas les faire; donc il est heureux. L'employé est un homme à heures fixes, à idée fixe, à repas fixes; donc il a bon estomac, source de la santé. L'employé est, de par sa profession, un homme calme, régulier, sans passions; il ne faut pas qu'il soit amoureux, il ne travaillerait pas ou ferait une fausse addition, heureux s'il ne mettait pas le nom bien-aimé dans un rapport au ministre; il lui convient encore moins d'être ambitieux, car son ambition serait aussi triste qu'un amour malheureux; qu'il ne soit pas jaloux surtout, car il passe sept heures loin de sa femme. Mais on est homme avant tout! Non, monsieur, quand on est employé, on est employé. J'en ai connu un, nouveau marié, qui avait dans la journée des appréhensions conjugales, et, pour les aller apaiser, quittait le bureau; le chef passait et le notait comme mauvais employé. C'est, je le répète, l'état le plus heureux du royaume. La plus complète tranquillité d'esprit sur toutes les choses de cette vie, pas même le sentiment de l'amitié qui, n'étant point une passion, n'est pas défendu à l'employé. *On se prend sans se connaître*, *on vit ensemble sans s'aimer*, *on se quitte sans se regretter*. Je sais un employé qui a vécu trente ans dans les bureaux, sept heures par jour, un tiers de la vie, avec d'autres hommes, des centaines peut-être: il n'a retiré de tout cela qu'un seul ami.

Quel calme d'ame a l'employé! Il y a des millions d'êtres humains qui, dès leur entrée dans la vie, regardent par où ils iront, comment, jusqu'où; l'horizon illimité les éblouit, leur tête s'y perd: l'employé n'a point de ces moments de vertige; il sait qu'à soixante ans il aura la moitié de son traitement pour vivre, pour vivre à moitié: c'est là toute sa perspective. Rien ne peut l'étourdir pendant sa marche entre des cartons et des régistres; il n'a pas de ces immenses points de vue qui peuvent égarer; s'il lui en survenait, qu'il se couvre les yeux: désirs affections, espoir, pensée, tout, dans un excellent employé, est borné comme son revenu.

Je vous le dis, la vie de bureau serait une ineffable béatitude, le *sourire éternel* du paradis de Dante, sans le retour annuel de la session. L'employé redoute le député, comme les animaux redoutent l'anatomiste qui fait ses expérimentations sur la nature vivante. C'est que le député prend corps à corps l'employé: il a pour arme une lime et une varlope, puis il l'étend sur le bureau d'une commission, et là, sans écouter ses cris de détresse, le rogne et le rabote à merci et à miséricorde. Si du moins chaque coup de rabot n'emportait que les rugosités et les superfétations; mais non, il enlève la peau, la chair, les nerfs, les muscles au pauvre employé: ses petits projets d'économie, l'éducation de son fils, la mince dot de sa fille, tout cela s'en va sous quelques tours de l'inflexible varlope; et c'est ainsi que, depuis quinze ans, le député traite l'employé. Aussi, je dois en prévenir le public, si bientôt il rencontre dans les rues un être, espèce de fantôme, un être grêle, décharné, amenuisé, tenu, diaphane, transparent, disloqué comme une créature fantastique de Burger, d'Hoffmann ou de Boulanger, qu'il n'ait pas peur.... C'est un employé. — C'est l'état le plus heureux, je le répète, que l'on puisse envier!

Redescendez: votre numéro est-il arrivé? Non. Faites alors un tour dans les cours voisines. Dans la cour du sud-ouest est la vaste salle de la loterie.

Il y a tout auprès de cette salle un bureau qui fait aussi battre bien des cœurs: c'est le bureau *des oppositions.*

L'écrivain dont je vous parlais comme étant bien capable de coopérer au présent livre, m'a raconté qu'une pauvre veuve qui avait à rentrer dans le cautionnement de son mari, se présenta un jour à la caisse pour le recevoir. C'était au fort de janvier. Elle n'avait pas de bois, des vêtements à-peine, plus de logement le lendemain. Cet argent la sauvait: sans cet argent elle était perdue.

— Madame, allez au *visa,* lui dit, sans la regarder, le payeur.

— Au *visa?* Et elle balbutiait.

— Oui. Pour savoir s'il y a opposition.

— Opposition! murmura-t-elle douloureusement entre ses lèvres.

Elle avait des raisons de trembler: son mari avait des dettes.

Elle passe au bureau des oppositions, le cœur gros et la langue amère.

L'employé prit le mandat que lui présentait la veuve d'une main frémissante, et alla à un régistre. Il le feuilleta, le feuilleta encore, tourna le mandat, le retourna comme s'il était embarrassé, puis revint à sa place la tête baissée: la veuve voyait son trouble, et s'en troublait davantage. Elle n'osa provoquer une parole que par un de ces regards désolés qui brisent le cœur.

L'employé allait parler: il se tut.

— Madame, reprit-il enfin, il y a opposition.

La malheureuse femme sortit en courant comme une désespérée.

En achevant ainsi sa simple narration, l'écrivain frappa sa table de sa plume, et sa plume se brisa.

Quel numéro appelle-t-on? C'est le vôtre. Prenez votre quittance: le temps presse; voici bientôt trois heures. Les écrivains, hommes et femmes, ayant cessé leurs travaux administratifs, tricotent, ou lisent des romans.

J'ai vu ces jours derniers payer les pensions militaires, et c'est une scène d'un intérêt plus vif que le solde de ces annuités que vous avez gagnées au coin de votre feu à écrire de la prose, à faire des actes judiciaires ou dramatiques. Ce sont de plus nobles combats que ceux de la bourse qui ont valu aux soldats leurs pauvres retraites.

— Monsieur, dit celui-ci, en montrant au payeur qui se sert fort bien de ses deux mains, une manche vide, monsieur, voici mon inscription.

— Mes cent francs de pension! dit un autre. Je les ai gagnés bien lentement. Dix francs aux Pyramides, dix à Marengo, dix à Austerlitz, dix à Leipsick, soixante à Waterloo; et il essuie ses yeux éteints.

Et voilà qu'entre tous ces vieux soldats il y avait un grand vieillard aux cheveux blancs qui se bouclaient sur le collet de

son habit noir à forme très antique. Pendant que tous ces troupiers parlaient garnison et batailles, en sacrant, Dieu sait comme! on voyait les lèvres du vieillard s'agiter, et sa main se lever souvent comme pour faire le signe de la croix. C'était un prêtre qui venait chercher sa pension. Voyez comment cet homme de l'autel et ces hommes du camp avaient vécu différemment pour acquérir cet argent qu'ils allaient recevoir ensemble. Que de baptêmes, de carnages; de prières solitaires, de tumultueuses orgies; que d'agitations, que de recueillement! le calme presbytère, les villes prises d'assaut; le jardin riant de la cure, les champs brûlés et dévastés! et tout cela pour venir un jour, à la caisse centrale du trésor, demander le même pain pour la même vieillesse, tout aussi caduque, tout aussi abandonnée.

Voyez-vous cet homme au teint basané, il marche sur deux jambes de bois, c'est que les véritables ont été enlevées par un boulet au siège de Saint-Jean-d'Acre. Il a traversé tout le désert de Syrie, ainsi mutilé, porté par ses soldats: il était capitaine. — Au nom de Dieu, dépêchez-vous de me payer: mes deux jambes valent bien 900 fr. par an.

Et les pauvres veuves qui viennent là, tristes, désolées, seules sur la terre, ne semblent-elles pas dire? „Les affections „d'un époux, son dévouement, son sang qu'il a mêlé au mien „pour laisser un héritier de son nom, vous payez tout cela „soixante francs!“

Et une fausse nouvelle, qu'elle soit mauvaise ou bonne, un tour de roulette, un hasard à la loterie, font à un fat une existence opulente.

Voilà la morale des paiements au Trésor.

Ernest FOUINET.

LES THÉATRES DE SOCIÉTÉ.

Parmi tous les amusements que multipliait la prospérité dont nous jouissions avant la révolution de 1830, la comédie de société occupait le premier rang. Les concerts et les bals pâlissaient devant une soirée dramatique, et les mots *On fera de la musique*, ou bien *On dansera*, n'avaient pas, sur une invitation, l'attrait puissant de cette courte et modeste annonce: *On jouera des proverbes*. Il n'était pas de prières, pas de démarches, pas de ruses dont on ne se servît pour être invité. On se réconciliait avec un ennemi, on donnait la main à un homme de police, on écoutait sans bâiller un député du centre: aucun sacrifice ne coûtait si l'heureux billet devait en être le prix. C'était alors un billet de spectacle qui éveillait la concurrence: c'est aujourd'hui un billet d'hôpital. Comme tout a changé!

Ce n'était pas seulement dans les vastes galeries du faubourg Saint-Germain, et dans les riches salons de la Chaussée-d'Antin, que s'élevaient ces théâtres improvisés: le simple atelier de l'artisan s'embellissait parfois du double rang de paravents et de la rampe de chandelles: aucun plaisir n'était interdit à la classe ouvrière, qui trouvait dans le travail de la veille les amusements du lendemain. Il m'est arrivé d'assister, dans un grenier, à la représentation de *Zaïre* et du *Dîner de Madelon*. Zaïre était une jeune et jolie blanchisseuse qui savait mal son rôle,

ce qui donna lieu à un plaisant de dire qu'elle aurait dû le *repasser;* mais, comme à chaque instant elle essuyait ses yeux avec un beau mouchoir brodé, je fus convaincu de son extrême sensibilité; et, quand elle tomba morte sous le poignard d'Orosmane, je fus édifié de voir avec quelle décence elle s'occupa de cacher au public la jarretière que le mouvement de sa chute avait mise à découvert. Je ne dirai rien du jeu de l'Orosmane: on peut s'en faire une idée maintenant au Théâtre-Français: mais je n'ai point oublié avec quelle présence d'esprit il se jeta, après s'être frappé, sur la malheureuse Zaïre, de manière à l'embrasser à plusieurs reprises. Tous les spectateurs applaudirent; et on persuada à la mère de Zaïre, qui ne savait pas lire, que c'était écrit dans le rôle. *Le Dîner de Madelon* ne fut pas moins remarquable par la dignité que la cuisinière mit dans son rôle. Elle eût joué Cléopâtre, Athalie, avec les mêmes gestes, le même accent, et les mêmes attitudes; et, lorsqu'elle s'assit à la table de son maître, elle déploya toute la grâce et toute la noblesse de Sémiramis montant sur son trône. Cette Madelon était pourtant une cuisinière; mais une cuisinière sur un théâtre ne doit pas ressembler à une cuisinière dans sa cuisine: aussi ses grands airs de princesse eurent-ils beaucoup de succès. Cette bizarre représentation, qui m'amusa beaucoup, m'a convaincu que le mérite le moins apprécié dans un acteur par un public peu éclairé, c'est le naturel. La dame de province qui se plaint de ce que mademoiselle Mars joue sur le théâtre comme si elle était dans sa chambre, m'aide à comprendre le public de nos boulevarts. Je me rends compte de son engouement pour des pièces où l'exagération du style répond à l'invraisemblance des situations, et pour des comédiens qui joignent à la fausseté d'une déclamation emphatique le ridicule d'attitudes forcées et de contorsions bizarres. Le naturel n'est senti que par les gens de goût; et c'est l'art seul qui le donne.

Ce naturel, qu'on ne trouve jamais chez les acteurs qui s'exercent sur les planches d'un grenier, ne se rencontre même que bien rarement parmi les comédiens qui se montrent dans

un salon. Ce n'est pas que l'intelligence, l'esprit et le goût leur manquent; mais la plupart ont le tort de chercher leur talent dans le talent d'un comédien de profession. Ils apprennent des gestes, ils étudient des intonations; et comme ces gestes et ces intonations ne sont pas les leurs, mais ceux d'un maître, il en résulte qu'ils deviennent nécessairement de mauvaises copies souvent même d'un mauvais original. Les conseils d'un comédien sont utiles pour la mise en scène, mais non pour l'art de dire. Si vous n'avez pas en vous-même la faculté d'exprimer nettement ce que vous sentez, si votre organe se refuse à peindre les émotions de votre ame, si vos regards ne s'animent pas du feu de vos paroles, et si vos traits restent immobiles dans le trouble des passions, croyez-moi, ne jouez jamais la comédie, et n'espérez pas que les meilleures leçons puissent suppléer à ce qui vous manque. Permettez-moi de vous dire, en parodiant le *Misanthrope*:

> Et n'allez pas quitter, de quoi que l'on vous somme,
> Le nom que, dans la cour, vous avez d'honnête homme,
> Pour prendre, *des leçons d'un pauvre professeur*,
> Celui de ridicule et misérable *acteur*.

Il n'y a ni honte ni malheur à ne pas jouer la comédie; mais comme il y a toujours un peu de ridicule à la mal jouer, beaucoup de gens devraient s'abstenir, qui ne s'abstiennent pas. D'où vient? C'est que rien n'est plus amusant.

Que, dans une société où la langueur et l'ennui commencent à s'introduire, une voix s'élève tout-à-coup et dise: Jouons la comédie! voyez soudain comme toutes les figures s'animent, comme toutes les ambitions s'éveillent, comme tous les amours-propres surgissent. Mais qui jouera? Personne n'ose encore se proposer. Une jeune dame s'écrie: J'aurais trop peur... Ce mot suffit pour prouver qu'elle veut qu'on la rassure... et pendant qu'on s'efforce de dissiper la frayeur qu'elle n'a pas, la maîtresse du logis va chercher dans un coin un jeune homme auquel personne ne prend garde. Il a fait le quart d'un vaudeville.... cela suffit, c'est un auteur, et on le proclame directeur de la troupe.... Voyez alors comme on se presse autour

de lui. Il n'est pas d'attentions et de prévenances qu'on ne lui montre. On le complimente sur ce qu'il a fait, sur ce qu'il n'a pas fait, peu importe. Il faut le gagner, il faut le mettre dans ses intérêts. On propose de jouer un de ses ouvrages. Ils sont tous charmants; on n'a qu'à choisir. Par malheur on n'en sait pas même les titres; et la modestie de son refus vient secourir l'embarras de ses flatteurs. On s'occupe d'abord du choix des pièces.... et comme la maîtresse de la maison a une jolie voix et prend des leçons de Benderali, on se décide pour le vaudeville.... mais quel vaudeville? On n'en manque pas, cherchons: *La Visite à Bedlam?* — „Non pas," dit une dame, „j'ai mon „mari à Charenton, et cette pièce me le rappellerait." — *Le Secrétaire et le Cuisinier?* — „Vous n'y pensez pas," s'écrie tout bas un jeune homme. „Ce gros intendant militaire qui joue „là-bas au whist, a porté autrefois le bonnet de coton, et ce „serait une personnalité." — Eh bien, *le Diplomate?* — „Je „m'y oppose," dit une vieille dame, „mon petit-fils est troisième secrétaire d'ambassade à Copenhague, et je ne sais vraiment pas comment M. Scribe ose se permettre de tourner en ridicule la diplomatie." — Vingt ouvrages sont tour-à-tour proposés et rejetés pour des motifs non moins puissants. Enfin, après avoir parcouru tout le répertoire du Gymnase, du Vaudeville et des Variétés, on s'arrête à deux vaudevilles qui ont le mérite de ne pas présenter d'allusions fâcheuses. Vient alors la distribution des rôles. Après une révolution, lorsque se fait le partage des places, on voit accourir de toutes parts une nuée de solliciteurs: l'un veut être ministre, l'autre conseiller d'état, celui-ci préfet, celui-là receveur-général. Nul ne trouve le fardeau trop lourd pour ses épaules: on se croit administrateur, financier, du moment que le Moniteur vous a nommé: on revient jouer son rôle dans son département, et on est tout furieux de voir que le public se moque de vous. C'est avec moins de légèreté et plus de discernement peut-être que se fait la distribution des rôles d'un vaudeville; mais l'ambition est la même dans les aspirants, et personne ne se croit fait pour un emploi ou pour un rôle subalterne. Enfin, après de longs débats,

tout se concilie. Une dame de quarante-cinq ans, maigre, sèche et ridée, jouera l'ingénue; sa fille fera la mère, et, en la grimant un peu, elle sera charmante. Un jeune homme que cet arrangement n'arrange pas, prend par dépit le rôle d'un grand-père et cède l'amoureux à son oncle, qui mettra une perruque blonde, se peindra les sourcils, et achètera des mollets. Une jeune et jolie brune, dont la main s'appuie sur le bras du directeur, obtient de lui l'emploi de soubrette, et comme il jouera le valet, il lui fera souvent répéter son rôle en particulier. Quant à la maîtresse de la maison, elle se sacrifie. Elle accepte un bout de rôle: cependant il faut qu'on trouve moyen d'y insérer un grand air de Rossini qu'elle chante à merveille. C'est tout ce qu'elle demande: on n'est pas moins exigeante. Mais voilà que le mari de la jolie soubrette s'avise de trouver mauvais qu'on n'ait pas employé son talent pour la comédie, et il en a beaucoup, lui, qui était autrefois chambellan de l'empereur. Il se plaint amèrement de l'oubli dont il est victime. Comment faire? Il ne reste plus que l'emploi de souffleur: il s'en empare, et peut-être espère-t-il que la maladie ou la mort de quelque acteur le fera sortir de son trou et le lancera sur le théâtre. Cet autre monsieur, qui ne sait pas dire trois paroles, mais qui plante admirablement un clou, est proclamé machiniste du théâtre. Il lèvera et baissera le rideau. Quant aux trois coups, c'est un autre qui les frappera; car tant de fonctions pourraient l'embarrasser. Mais le sujet le plus intéressant de la troupe, c'est le fils de la maison; il doit apporter une lettre et répondre: *Oui, monsieur.* Sa mère, qu'étonne son intelligence précoce, ne doute pas qu'il ne s'en tire à merveille: mais pour en être plus sûre, elle le fait répéter vingt fois, et s'extasie sur sa bonne grâce et son naturel sous la livrée. Voyez, s'écrie-t-elle, ne dirait-on pas que c'est un vrai domestique? et elle est enchantée.

Bientôt les répétitions commencent, et avec elles les tribulations de la maîtresse de la maison. Ce n'est pas chose facile de réunir à jour et heure fixes, même pour un plaisir, huit ou neuf personnes, chacune d'elles ayant ses devoirs, ses intérêts, ses passions, et surtout ses caprices. L'une veut qu'on répète le

soir, l'autre le matin: celle-ci n'est libre que le dimanche, celle-là va à la campagne. Enfin on convient du jour et de l'heure, et on se promet réciproquement de savoir son rôle. Le rendez-vous général est pour deux heures: il en est trois, et personne ne paraît encore. Le premier acteur qui arrive fait constater son exactitude, et va faire, en attendant, une visite dans le voisinage: le second (c'est une dame) se récrie sur l'inconvenance de faire attendre une femme: le troisième arrive tout en nage, et annonce que, dans une heure, il est obligé de se trouver chez son notaire. Puis vient une lettre d'excuse: le chien de la jeune première est malade, et elle attend le médecin; elle ne sait pas même si elle pourra jouer, tant la santé de cet être chéri lui cause d'inquiétude. Quatre heures sonnent, et on n'a pas encore dit un mot de la pièce. C'est à-peine si chacun a lu son rôle, car on répète sur le manuscrit. Il est cinq heures, qu'on n'est pas encore convenu des places, des entrées, des sorties. On se sépare en se jurant d'être plus exact à la seconde répétition, et chacun s'en va en se promettant bien de n'en rien faire. On ne veut pas être victime de la paresse des autres. Une, deux, trois répétitions pendant lesquelles on se raille, on se flagorne, on se querelle, n'offrent ni plus d'ensemble ni plus de mémoire. Cependant le jour de la représentation approche, et on se décide à faire partir les lettres d'invitation. Chaque acteur en demande pour sa famille, pour ses amis, pour ses connaissances. Comment refuser des gens qui se fâcheraient peut-être, et qui feraient tout manquer? Il faut bien les satisfaire; et la malheureuse maîtresse de maison est condamnée à exclure ses amis pour faire place à des étrangers. Cependant les répétitions marchent au milieu de discussions sans-cesse renaissantes. L'un s'arrête, et s'obstine à ne rien dire tant que l'on cause bas dans la coulisse: le plus léger bruit le trouble: le chien qui jappe le déconcerte; la porte qui s'ouvre lui fait perdre la tête. L'autre a la manie de donner des conseils à chaque phrase, il vous interrompt pour vous dire: Gonthier dit cela ainsi; Léontine Fay joue ici avec son éventail. Il imite Gonthier et Léontine, et on ne reconnaît ni l'un ni l'autre.

Celui-ci ne veut pas qu'on le souffle, et à chaque instant il reste court, et se fâche de ce qu'on ne le souffle pas. Celui-là ne peut se résoudre à dire son rôle tel qu'il est: il le brode, et le charge, et l'arrange, et fait si bien qu'il dénature et gâte tout.

Le plus à plaindre est le pauvre jeune homme qu'on a nommé directeur, et qui ne dirige rien, car chacun fait à sa tête. Cependant tous l'assiègent pour lui demander ses avis. Malheur à lui s'il se permet quelques observations, et si ses conseils ne se bornent pas à dire: Vous serez ravissante! vous serez parfait! Qu'il s'avise de blâmer! on lui tourne le dos, on se moque de lui; et, si la pièce va mal, c'est de sa faute, car il est directeur.

Trois jours avant la représentation, une grande question s'agite: c'est celle des costumes; et, comme le dit M. Leclercq dans l'un de ses plus jolis proverbes: *Les costumes font beaucoup*, si ce n'est tout.

— „J'aurai une robe rose," dit la dame de quarante-cinq ans.

— „Et moi aussi," ajoute la jeune soubrette.

— „Mais, ma chère, c'est impossible, nous ne pouvons pas être habillées de même. Ce serait ridicule; et d'ailleurs le rose ne vous sied pas."

— „Le rose ne me sied pas!... à mon âge!... Est-ce vrai, monsieur?"

— „Quand on est jeune et jolie, tout sied également bien. Le rose a l'avantage de rajeunir."

— „Eh bien, ma chère, je vous cède le rose, réplique malignement la soubrette. Moi je ne tiens pas à me rajeunir."

Et voilà deux amies qui, de trois jours, ne se parleront pas.

Mais ce ne sont pas seulement les dames qui attachent une haute importance à leur toilette. Suivons chez Babin nos comédiens de société, et nous serons en peine de savoir dans quel sexe la nature a jeté le plus de prétentions. Là, on essaie vingt habits différents; mais aucun ne prend bien la taille, aucun n'a bonne grâce; le drap est trop gros; il est couvert de taches; la couleur en est terne, et n'aura pas d'effet au théâtre. Après avoir mis les magasins sens dessus dessous, et madame Babin

au désespoir, on se décide enfin, sans trop penser à son rôle, pour le costume qui plaît et non pour celui qui convient. Il ne faut pas croire que ce soient les premiers sujets qui s'occupent le plus de cette grande affaire. L'acteur chargé d'apporter une lettre est précisément celui qui y met le plus d'importance, et plusieurs heures se passent avant qu'il ait décidé s'il apportera sa lettre en livrée jaune, ou rouge, ou verte. On délibère moins long-temps pour mettre un pays en état de siège.

Enfin le grand jour arrive! Mais voici bien une autre tribulation!... l'amoureuse a la migraine, et on ne croit pas qu'elle puisse se lever.... L'oncle a une extinction de voix, et on craint qu'il ne puisse ni chanter ni même parler. — Malheureuse maîtresse de maison, que va-t-elle faire de tout ce monde, qui dès sept heures assiègera sa porte? — „Au moins," s'écrie-t-elle dans son désespoir, „s'il était mort il y a trois jours, j'aurais eu le temps de le remplacer!" Dix fois dans la journée elle va chez la pauvre malade: vingt fois elle envoie chez le malheureux enroué: jamais on ne vit tendresse pareille, ni plus touchant intérêt: une mère, une amante, pâlissent devant elle en soins, en attentions, en dévouement. Mais, comme il y a un dieu pour les amants et les ivrognes, il y en a un aussi pour les comédiens; et quand l'heure du spectacle arrive, la migraine a disparu, l'enrouement a cessé.

Quelle foule dans ce salon! on se presse, on s'entasse: les plumes, les fleurs, les diamants forment un coup d'œil ravissant. Mais qui vois-je, bon Dieu! aux premiers rangs? des dévotes qui jamais n'ont mis le pied dans un théâtre! Elles sont arrivées les premières, et elles ont pris place avant tout le monde. C'est qu'ici il n'y a pas de péché: les pièces, à la vérité, sont les mêmes qu'au théâtre; mais les comédiens de société vont à la messe. D'ailleurs, comme me l'a dit une d'elles, on ne paie pas ici, et tout le mal est de payer pour soutenir ce que l'église combat. J'ai admiré, sans trop la comprendre, cette subtile distinction.

Mais chut! chut!... on va commencer.... Pourquoi ce bruit dans la coulisse? Hélas! c'est que l'oncle se désespère.... Babin

a oublié sa perruque, sa perruque blonde qui devait lui donner vingt ans de moins.... sa perruque, vrai chef-d'œuvre de Michalon. Comment faire? on commence à s'impatienter dans la salle où la chaleur est accablante: par malheur, le perruquier du coin n'a que des faux toupets. Enfin on aperçoit dans la salle un vieux monsieur dont la chevelure blonde et frisée paraît plutôt l'œuvre d'un perruquier que de la nature. On l'appelle; et, bon gré mal gré, il est obligé de prêter sa perruque, quoiqu'il soutienne que ce sont ses cheveux. Pour le consoler, on lui met un bonnet de coton, et on lui permet de rester dans la coulisse et de ne rien voir.

Enfin le rideau se lève, et la pièce commence.

Au milieu de la seconde scène, la femme d'un ministre arrive, et il faut que tout le monde se dérange pour la laisser parvenir à la place qu'on lui garde sur le devant. Cette interruption trouble l'actrice qui était en scène.... Elle cherche en vain à se remettre: sa mémoire s'égare; sa voix s'altère: elle ne voit plus rien, n'entend plus rien, ne dit plus rien, et elle tombe évanouie dans les bras de son interlocuteur, qui lui-même ne sait plus où il en est.... Il faut baisser la toile. — Après une demi-heure pendant laquelle on fait respirer à l'infortunée, qui pâlit sous son rouge, des sels de toute espèce, on recommence le vaudeville. Cette fois tout va bien; et les spectateurs, que glaçait d'abord la chaleur de la salle, finissent par s'échauffer, et paient en bravos le talent des acteurs. Le grand air de la maîtresse du logis a obtenu trois salves d'applaudissements, et la grâce et l'intelligence que son fils déploie en apportant la lettre, enlèvent tous les suffrages. La toile tombe au milieu de l'enthousiasme universel: mais la femme du souffleur se promet bien de faire une scène à son mari, qui lui a fait manquer la sienne, en la soufflant mal à propos.

Le second vaudeville a encore plus de succès que le premier. Mais au dénouement, au moment de la reconnaissance, dans l'instant le plus pathétique, quand les deux époux se jettent dans les bras l'un de l'autre, voilà que la moustache postiche du mari s'accroche dans le bonnet de sa femme. Il s'en aperçoit,

et, la pressant plus tendrement dans ses bras, il lui dit tout bas.... Ne me quittez pas.... vous emportez ma moustache. — Mais la jeune actrice, dont la position embarrassante commence à exciter le rire, s'efforce de s'arracher des bras de son trop tendre époux, qui, de son côté, s'obstine à la retenir, et fait d'inutiles essais pour dégager sa monstache. Enfin il faut bien se quitter, et la malheureuse moustache reste suspendue aux barbes du bonnet. Alors un rire général part de la salle, et gagne le théâtre: spectateurs et acteurs, comparses, machinistes et valets, tout le monde rit aux éclats, et la toile tombe au milieu de l'hilarité générale, comme on dit à la chambre des députés.

A la comédie sur le théâtre succède la comédie dans la salle. Il n'est pas de compliments, pas d'éloges, pas de flatteries, qu'on ne jette à la tête des acteurs, qui finissent par en être embarrassés. On n'entend plus que ces mots: *Comme un ange!..* C'est le terme convenu, la formule obligée. *Comme un ange!..* se dit et se répète à tous sans distinction... *Comme un ange!.* subit tous les tons et toutes les inflexions de l'accent laudatif, et il n'est pas jusqu'au souffleur qui ne reçoive aussi son *Comme un ange!*

Et bien, de ces ennuis, de ces tourments, de ces contraintes, de ces intrigues, de ces querelles, de ces accidents, de ces désespoirs, se compose un des plaisirs les plus vrais et les plus amusants, celui de jouer la comédie.

Il ne faut pas croire que le tableau que je viens d'ébaucher, d'après ce que j'ai vu souvent, soit l'image fidèle de tous les théâtres de société. Dans plusieurs salons du faubourg Saint-Germain, on jouait la comédie, le vaudeville, et même l'opéra comique, avec un ensemble qui eût fait envie à des comédiens de profession. Les maîtresses de maison prenaient à elles seules toute la peine; mais le plaisir des autres la leur faisait oublier.

Après avoir peint la tragédie dans un grenier, le vaudeville dans un salon, il me reste à vous parler de la comédie dans un château. Là, ce ne sont plus des planches mal jointes qui crient sous les pas des acteurs; les coulisses ne se composent

plus des débris d'un paravent, dont les feuilles trop rapprochées ne permettent d'entrer en scène qu'en marchant de biais: la rampe n'est plus un cordon de bougies dont la flamme peut incendier la robe d'une actrice, ou brûler la manche du souffleur. Là, c'est un vrai théâtre avec ses décorations peintes par Cicéri; son parquet légèrement incliné et recouvert d'un tapis, et sa rampe de quinquets qu'on élève et qu'on baisse à volonté, pour faire le jour ou la nuit. Là, les spectateurs ont des loges élégantes, et les bancs de l'orchestre et du parterre, élevés en gradins, permettent aux dames d'étaler dans leur coiffure tout le luxe des plumes et des fleurs. Là, ce n'est point un maigre piano, que souvent n'entend pas l'acteur qu'il accompagne; c'est un orchestre complet, que dirige un de nos meilleurs violons, et qui fait honte aux symphonistes du Théâtre-Français.

Mais ce n'est là qu'un des moindres avantages de la comédie à la campagne sur la comédie à Paris. Quinze jours avant l'époque fixée pour la représentation, la dame du château rassemble les sujets épars qui composent la troupe qu'elle a formée elle-même avec soin. On se connaît à-peine en arrivant, et souvent il suffit d'une répétition pour établir entre tous les nouveaux camarades cette bienveillance, cette union, et même cette familiarité, dont l'aimable abandon fait le charme de la vie de château. On n'est plus étranger l'un à l'autre, et l'intérêt commun fait aussitôt disparaître toutes les distinctions sociales. On dirait une république de gens heureux; et c'est par une grâce charmante, par mille attentions délicates, par les prévenances les plus aimables que la châtelaine établit son doux despotisme, sans qu'aucun murmure proteste contre la légitimité de son pouvoir. Les répétitions ne causent là ni gêne, ni ennui. On n'a pas d'autre affaire, et cette affaire est un plaisir de plus au milieu des autres plaisirs. J'en appelle ici à tous ceux qui, comme moi, ont eu le bonheur de faire partie des aimables et brillantes réunions de Lormois, du Marais, et de Luciennes. Je ne doute pas que ces jours de fête ne soient au nombre de leurs plus doux souvenirs, et qu'ils ne trouvent place au milieu de tous leurs regrets du passé.

On ne se renfermait pas là dans les étroites proportions d'un vaudeville; c'était la vraie, la bonne comédie de Molière, dont nous tentions d'atteindre la hauteur. C'était déjà une jouissance réelle d'enrichir sa mémoire de ces beaux vers qui seront à jamais les plus nobles enseignements de la raison, et les plus sublimes inspirations du génie. La force de ces chefs-d'œuvre soutenait notre faiblesse; et l'admiration qu'excitait le poète, suppléait au talent qui manquait à l'acteur. *Le Misanthrope, les Femmes savantes, le Tartufe!* voilà les ouvrages que nous osions jouer devant des spectateurs blasés sur tous les talents dramatiques de nos jours: l'effet que nous parvenions à produire était comme un nouvel hommage au génie de Molière, et ce n'était peut-être qu'à l'admiration qu'il inspirait que nous devions les suffrages qu'on donnait à nos efforts.

Souvent alors une princesse, dont le nom sera grand dans l'histoire, venait, par sa présence, ajouter à nos plaisirs; l'intérêt qu'elle semblait y prendre ne prouvait pas moins son goût pour les arts que sa bienveillance pour nous, et la grâce de son esprit était d'accord avec la bonté de son cœur, pour dire à chacun le mot qui devait lui plaire. Ce n'est plus, hélas! à des jeux de théâtre qu'elle assiste aujourd'hui! Quand je la voyais au milieu de nous, si heureuse et si gaie, j'étais loin de penser que cette jeune et faible femme dût bientôt, comme Marguerite d'Anjou et Marie-Thérèse d'Autriche, étonner le monde par l'énergie de son courage et l'héroïsme de son dévouement.

Ed. MENNECHET.

UNE SCÈNE DE MAGNÉTISME.

This only is the with craft I have us'd.
SHAKSPEARE.

Monsieur l'éditeur du livre des *Cent-et-Un* veut bien me demander un nouvel article; c'est fort obligeant, sans-doute: mais il exige absolument que j'y parle du magnétisme; c'est fort embarrassant.

D'abord, il n'est pas du tout agréable de passer dans le monde pour s'occuper de magnétisme. Beaucoup de vos meilleurs amis vous considèrent alors avec une sorte d'inquiétude compatissante; comme celle que nous inspirent les gens dont la tête n'est pas bien rassise. Je trouve cela tout naturel; il y a quelques années que j'en usais ainsi avec les autres, et aujourd'hui, par la même raison, je suis presque honteux d'être signalé comme un adepte de Mesmer, de Puységur, et du bon M. Deleuze.

Ne voyez-vous pas tout de suite les inconvénients d'une réputation de ce genre? En politique, cela vous classe infailliblement parmi les esprits faibles; en philosophie, parmi les cerveaux creux; en littérature, parmi les niais. Ainsi, par exemple, si jamais je trouve assez de confiance en moi-même pour ramasser dans mes paperasses de quoi remplir un ou deux in-octavo, et puis après cela que je m'avise, tout comme un autre, de me mettre sur les rangs pour l'Académie française, pensez-vous

qu'une pareille note sur mon compte soit une bien bonne recommandation auprès de MM. les trente-neuf? Supposez encore un député à nommer, et un candidat véhémentement suspect de magnétisme; comment l'accueilleront les électeurs avec un antécédent, ou, si vous voulez, un précédent semblable? Je vois déjà venir toutes les railleries: Il veut magnétiser la chambre, endormir l'Europe; enfin, une nuée de traits qui tuent un candidat dans un chef-lieu d'arrondissement.

Parbleu! c'est une chose bien singulière! dans un temps où le magnétisme n'était pas encore publiquement constaté, alors que le charlatanisme se chargeait de l'exploiter en grande partie et que le mystère ajoutait à son merveilleux, il était du bon ton de s'en mêler, et chacun, sans risquer sa réputation, pouvait y croire tout à son aise. On croyait à cela et à bien d'autres choses. Je me souviens d'un vieux brave homme, ancien capitaine de dragons, qui, au retour de l'émigration, avait conservé, comme une sorte de bagage de l'ancien régime, le magnétisme, la baguette divinatoire, nombre d'anecdotes sur M. le comte de Cagliostro, le tout entremêlé de citations de M. de Voltaire, et d'une quantité de remèdes de bonne femme empruntés au journal de Verdun. Le digne oncle! il n'avait pas de plus grand bonheur que de donner ses recettes et d'administrer ses simples, et il croyait à leur efficacité aussi fermement qu'il était convaincu que, sans M. Necker, la révolution française n'aurait pas eu lieu! Pardon de la digression.

Je disais donc qu'avant la révolution, il n'y avait nul inconvénient à croire au magnétisme, qui pourtant n'était rien moins que démontré; et aujourd'hui que nombre d'expériences ont été faites solennellement en présence des plus célèbres facultés d'Europe, que de nombreuses cures ont été opérées publiquement dans un hôpital de Paris à la face de tous les médecins, étudiants, et curieux, qui ont voulu en être témoins; aujourd'hui qu'une commission nommée *ad hoc* a conclu à l'existence des phénomènes du magnétisme animal et du somnambulisme; aujourd'hui que vous rencontrez partout des gens qui ont vu, ou qui ont été guéris, ou dont les amis l'ont été, ou qui conviennent

d'avoir éprouvé un effet quelconque de cet agent physique singulier, comment se fait-il qu'il y ait un peu de ridicule à passer pour étudier le magnétisme et pour y croire?

Voilà pourtant où en est maintenant la question. C'est une des bizarres inconséquences de l'humaine nature. Les uns croient parce qu'ils ont vu ou éprouvé; les autres ne croient pas, parce qu'ils n'ont pas eu de preuves; et tous s'en tiennent là. Ceux qui n'ont pas été convaincus, aiment mieux ne pas y croire que d'y aller voir; et il leur est également commode de se moquer de ceux qui ont jugé que la chose valait la peine d'être vérifiée. Tâchons de savoir pourquoi cela.

Quand il se fait une découverte dans les sciences physiques, et qu'elle est suffisamment constatée par les témoignages du monde savant, personne ne prend la peine de la révoquer en doute; on a plus tôt fait d'y croire sur la foi d'hommes spéciaux et capables, qui ont comme la procuration de l'humanité civilisée pour admettre les nouvelles vérités et leur donner cours. Quand j'entendis parler pour la première fois de l'action extraordinaire du galvanisme sur le système nerveux même après la mort, je fus sans-doute fort émerveillé; mais le fait n'étant contesté de personne, je n'hésitai pas un moment à l'admettre. S'il eût été contesté, j'eusse pensé qu'il méritait bien qu'on s'en assurât, et je n'eusse rien négligé pour savoir parfaitement à quoi m'en tenir. Ainsi ai-je fait pour le magnétisme; ainsi, ce me semble, devrait faire tout le monde, ou bien je ne sais plus ce qui est digne de curiosité, dans un temps surtout où tant de gens s'évertuent à chercher de la poésie.

Mais, voyez-vous, il y a quelque chose qui nuit au magnétisme; c'est qu'il dévoile un côté du monde physique qui nous était entièrement inconnu; c'est que la science, suivant son habitude, a irrévocablement fixé les lois du monde connu; c'est qu'elle est fondée à regarder comme impossible ce qui semble déroger à ces lois, et ce que le vulgaire, moins scrupuleux qu'elle, admet tout bonnement comme merveilleux. Cette manière de raisonner est en effet fort plausible; ce qui a une apparence de merveilleux étant jugé impossible, on décide qu'il ne vaut

pas la peine de s'en occuper. Mais combien d'autres faits maintenant admis, ont passé autrefois pour merveilleux, parce qu'ils semblaient choquer les idées reçues, et sortir de l'ordre naturel? Les phénomènes de l'électricité, du galvanisme, du magnétisme minéral, etc., ne parurent-ils pas merveilleux d'abord, et les explique-t-on bien aujourd'hui? Eh bien, ceux du magnétisme animal doivent entrer dans le domaine physique, quoiqu'on ne les explique pas, et ils doivent avoir aussi leur loi, qui peut-être un jour sera connue et les expliquera.

Oh! pardon, voilà que je me laisse aller à traiter la question scientifique, et pourtant je me suis bien promis de n'en rien faire. Je ne veux que me placer au point de vue moral, poétique, philosophique, pittoresque, si vous voulez. Je ne dois vous donner ni un procès-verbal de clinique, signé de trois médecins, ni une théorie sur le magnétisme, ni une discussion pour ou contre. Tout cela serait ici hors de propos.

Cependant, il faut bien que je prenne mes précautions avec le lecteur sérieux. Ainsi, de grâce, laissez-moi ajouter quelques mots à ce préambule. Je vous assure donc que je crois au magnétisme, et même au somnambulisme, qu'il serait mieux d'appeler autrement *). J'y crois, parce que j'ai examiné nombre de somnambules avec la prévention la plus défavorable d'abord, et ensuite avec la plus impartiale attention. Je vous dirai encore que l'appareil nerveux est principalement en jeu dans l'action

*) Le somnambulisme magnétique, c'est le développement d'un sixième sens, ce sens qui se révèle quelquefois dans les pressentiments, les sympathies, et tant d'autres phénomènes de la vie ordinaire; c'est, si l'on veut, l'instinct naturel stimulé à tel point qu'il a des perceptions que nous refusent nos sens dans l'état de veille. Nous ne savons ni pourquoi ni comment cette faculté se développe ainsi; les somnambules ne peuvent nous rendre compte du genre de leur perception, de leur vision. Mais, du moins, les gens qui se donnent la peine d'observer le fait ne peuvent le nier. J'en ai vu bien d'autres chez le docteur Chapelain, cet ardent expérimentateur magnétique, qui a sacrifié toute sa carrière médicale aux progrès de la science, et qui, chemin faisant, opère des cures étonnantes.

magnétique, et qu'ainsi, moins il y a de sensibilité nerveuse, moins le magnétisme agit. On conçoit dès-lors pourquoi les femmes sont plus aisées à magnétiser que les hommes.

Je crois aussi que le charlatanisme s'est souvent emparé de cette découverte, sans-doute renouvelée des anciens, et que l'enthousiasme l'a exagérée; mais, dites-moi un peu, quelle découverte en médecine n'a pas eu ses enthousiastes, ses fripons et ses dupes?

La panacée physique et morale, le moyen d'arriver à l'absolu, à la vérité universelle: il y a des gens qui voient cela et bien d'autres choses dans le magnétisme. Quant à ceux qui ne sont ni dogmatiques, ni illuminés, mais qui observent les faits à l'aide de l'expérience et de la raison, qu'ils se bornent à étudier le plus possible de faits magnétiques, avec toute la prudence du doute. Mais qu'ils se gardent bien de faire aussi leur théorie, que d'autres faits viendraient bientôt renverser. De tout temps on a pensé que l'époque de la synthèse était venue; aussi combien de systèmes ont passé sur cette planète, comme les générations, les monuments, les empires! Dans deux mille ans on en fera d'autres qui seront supplantés plus tard. Pour moi, j'aime assez les systèmes, mais seulement comme méthodes. En voilà bien assez là-dessus.

Pour en finir, voici une lettre dans laquelle se trouvent rassemblés, comme dans un cadre, les phénomènes les plus intéressants, mais non pas les plus merveilleux du magnétisme. Elle m'a été adressée par un ami dans lequel j'ai autant de confiance qu'en moi-même, et je la publie toutefois sans en prendre la responsabilité.

. . . .

„.... Décidément, mon très-cher, nous n'allons point aux eaux. La saison commence à être avancée. Les bains de mer n'ont rien fait, et, qui pis est, ils ne sont pas en vogue cette année; on n'y va pas non plus. Le voyage d'Écosse est remis à l'année prochaine, et voilà tout l'été passé à Châteauverger. Ne serait-ce pas à périr d'ennui sans les ressources de ton ami?

Mais qu'il est difficile d'amuser une jolie femme accoutumée à faire effet partout et gâtée par les succès du monde!

„La charmante cousine se plaint donc toujours de ses nerfs. Elle gémit de ce que son mari soit obligé d'être maintenant à la tête de son régiment. Sa première ferveur de romantisme est passée; les romans de Walter Scott et à la Walter Scott ne l'intéressent plus. Nous lisons encore parfois quelques vers de Wordsworth et de Byron, mais avec une attention languissante. Elle s'est dégoûtée de la peinture, parce que les talents sont devenus trop communs, et que, dans les couvents, les petites filles composent des tableaux de genre ou peignent d'après le modèle. Rossini? elle a tant chanté ce qu'on chante de lui dans les salons! Elle ne conçoit plus qu'on fasse de la musique d'amateur sans exécuter un acte entier avec chœurs et orchestre. Quoi donc faire?

„J'ai trouvé les circonstances plus favorables que jamais pour reproduire mes offres de magnétisme. On a ri, on a rejeté cela bien loin comme folies, comme chimères. Le lendemain, migraine insupportable. C'était un excellent motif. J'ai ramené la question, j'ai exposé ma théorie, j'ai cité mes cures merveilleuses, j'ai vanté mes somnambules. La curiosité a paru excitée. „Mais est-il possible? n'est-ce pas une illusion? — Essayons, vous verrez. — On va se moquer de nous. — Qu'importe? — Cela me rendra plus malade. — Au contraire, je réponds de vous guérir. — Eh bien, cela m'ennuiera. — Vous n'en aurez pas le temps. — Sera-ce long? — Au plus dix minutes. — Et puis, n'êtes-vous pas un peu jeune, ou bien moi? — Oh! je suis votre cousin. — Au fait, c'est vrai. Allons..... au moins Alberte peut rester, n'est-ce pas? — Comment donc? sans-doute."

„Franchement elle en mourait d'envie, et la belle Alberte n'en était pas moins curieuse qu'elle. Te le dirai-je? c'était surtout à cause de celle-ci que je souhaitais si ardemment cette expérience. Avec ses beaux yeux si noirs, si brillants, ses grands cheveux lisses qui ceignent son front comme un bandeau de jais; cette expression de physionomie si touchante, cette pâleur que relève un teint légèrement espagnol, enfin tout ce charme répandu

sur sa personne, quelle somnambule ce serait qu'Alberte! mais je n'osais y songer; et pourtant, me disais-je, c'est alors que je saurais son secret....

„Madame de B... a plus d'esprit que la jeune pupille de son mari, et d'ailleurs l'usage du monde, sept à huit ans de plus, cela se conçoit. Mais quelle ame que celle d'Alberte! et puis dans sa dix-huitième année, à l'âge des pâles couleurs... il lui faut un mari. Or dans ce siècle et dans le monde où elle se trouve placée, quel mari trouverait-elle? La pauvre enfant, elle n'a rien! cinquante mille écus tout au plus! Il est vrai que c'est tout venu; mais au point où en est le luxe, surtout au Gymnase!

„Tu t'impatientes: j'arrive. Je voudrais bien pourtant m'arrêter sur la charmante composition de chevalet que j'avais sous les yeux. J'ai toujours regardé comme l'un des plus délicieux contrastes que nous offre la nature, un groupe formé d'une brune et d'une blonde, appuyant leurs deux jolies têtes l'une contre l'autre, et joignant leurs chevelures aussi dissemblables que leur teint, leurs yeux, leur port, et l'expression de leur physionomie.

„Ici, comme il arrive souvent malgré le préjugé contraire, c'est la brune qui est tendre, sérieuse, mélancolique; c'est la blonde qui est vive, enjouée, piquante. Madame de B... est au fond beaucoup plus sensible qu'elle ne veut le paraître. Elle a l'air de ne s'intéresser à rien et de traiter les choses en pirouettant. Mais, en dépit de son cerveau d'homme qui comprend tout, elle a une ame de femme qui sent vivement, un cœur qui a besoin de quelque idole... pour long-temps? j'en doute.

„Pour Alberte, sa tête souvent penchée sur sa poitrine, ses yeux un peu battus et sur lesquels s'abaissent de longs cils noirs, son regard souvent fixe, humide et pourtant brûlant, tout en elle annonce une prédestination à quelque passion profonde, c'est-à-dire aux plus grandes ivresses de bonheur et aux douleurs les plus poignantes. Passion à toujours? je le crois.

„Enfin, madame de B... est sur un divan, moi devant elle sur une chaise, pressant légèrement ses genoux entre les miens. Je lui dis de s'appuyer la tête sur un coussin, de se laisser

aller au sommeil sans essayer de résister à mon influence; car, à quoi bon rendre l'expérience plus longue et plus pénible pour tous deux ? Qu'est-ce que cela prouverait ? Je prends une de ses mains (fort belles comme tu sais, mais je n'y songe pas alors, comme de raison); je laisse Alberte, qui est aussi sur le canapé, tenir l'autre dans les siennes. C'est pourtant contre les principes qui prescrivent l'isolement; mais penses-tu que je veuille m'isoler d'Alberte?

„Après trois minutes de recueillement ou de concentration, pendant lesquelles je dirige très-faiblement mon action magnétique pour la ménager, je projette doucement ma main vers le front, puis je l'abaisse le long de la figure avec beaucoup de lenteur; et, descendant ainsi, je m'arrête successivement devant la clavicule, le sternum, les plexus solaires et l'épigastre, que je presse un peu. Bienheureuse langue anatomique! elle n'effarouche point la pruderie; aussi je ne manque pas de m'en servir.

„Tout cela n'a été en tout que l'affaire de cinq minutes, et déjà la respiration devient plus fréquente, les mains plus chaudes et un peu moites, le sein légèrement agité, les regards incertains et les paupières demi-closes. Je continue avec assurance du succès. Mais j'en obtenais bien un autre pendant ce temps-là! Je tourne la tête du côté d'Alberte; elle était profondément endormie. Cette organisation si délicate et si impressionnable avait absorbé le fluide, comme nous disons nous autres magnétiseurs.

„Madame de B... s'aperçoit de mon étonnement, et en voit aussi la cause. Encore entre la veille et le sommeil, elle n'était pas tout-à-fait sous ma puissance.

„Je ne veux plus être magnétisée,“ me dit-elle en se levant tout-à-coup.

— „Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il? — Mais vraiment, c'est „sérieux; voyez donc cette enfant. — Elle dort profondément, „voilà tout. — Il me semblait tout-à-l'heure que je ne m'appar„tenais plus à moi-même. Je sentais comme si le moi s'en allait. „— Cela se passe toujours ainsi. — Mais je vous dis (en sou„riant un peu) que cela est fort dangereux. — Idée que cela!

„avec moi du danger! — Je vous déclare que je ne voudrais „être magnétisée que par l'homme que j'aime le mieux au monde, „et ce n'est pas vous. — Imaginez donc que dans l'état de veille „les affections habituelles reprennent tous leurs droits, et l'in„fluence du magnétiseur n'est presque plus rien. — Je le veux „croire; mais convenez alors du moins que, dans l'état magné„tique, ces affections peuvent être remplacées un moment par „d'autres. — Quelquefois, il est vrai. Eh bien! le grand mal! „C'est comme une infidélité en songe, comme une passion pour „un être imaginaire rencontré dans un roman. Bien fou qui „serait jaloux de ces choses-là!"

„Alberte dans ce moment paraissait agitée, sans-doute parce „que j'étais moi-même un peu ému, tant le rapport magnétique existait dès lors intimement entre nous deux. Je calme aisément, par quelques passes à distance, de légères crispations nerveuses, et me tournant vers madame de B...:

„Tenez, c'est vous qui êtes cause qu'elle souffre. Les nerfs „sont si irritables dans cet état, que notre petite contestation „suffit pour l'inquiéter. Il vaudrait mieux finir tout uniment par „vous laisser endormir. — A quoi bon? ma migraine est passée. „— Cela ne se peut pas. Au contraire, je vois que vous avez „la tête pesante. — Oui, je suis toute maussade. — Il faut que „vous dormiez un peu pour vous calmer avant que je vous dé„gage du fluide; sans cela vous seriez indisposée tout le jour. „— Est-ce que vous allez laisser encore dormir cette jeune „fille? — Un peu de temps, par la même raison. — Comme „çà, vous allez donc être seul avec deux femmes endormies? „Savez-vous que ce sera un peu singulier? Et mes devoirs de „tutrice? — Allons donc; laissons ces enfantillages. Et puis, „ne disiez-vous pas que vous êtes curieuse de voir ce que fait „à-présent votre mari? — Oh! j'oubliais cela. Sans-doute, si „j'étais sûre de voir! Allons."

„Elle se rassied, et je l'endors, mais sans m'occuper d'elle avec trop d'intérêt, car je craignais de renouveler les crispations de nerfs d'Alberte. Je savais que la jalousie se développe à un point étonnant chez les somnambules. Je n'étais pas sûr qu'Alberte

le fût, car je ne lui avais pas parlé; mais je m'en doutais bien. Malgré toute mon attention, la charmante pupille donnait des signes d'agitation au moment où madame de B... faisait les derniers bâillements, et, se laissant aller à un sommeil invincible, étendait ses membres, et posait sa tête en arrière avec cette grâce qui n'abandonne jamais les femmes, lors même qu'elles ne songent plus qu'on les regarde.

„Figure-toi, si tu peux, ce ravissant tableau et les émotions ineffables qui faisaient vibrer mon ame après cette petite victoire magnétique si facilement obtenue.

„Je l'ai dit vingt fois: on ne connaît pas encore tout ce qu'il y a de poétique, de sublime, d'aérien dans la femme, quand on n'en a pas vu dans l'état de somnambulisme. Telle même qui attire à-peine les regards dans l'état ordinaire, possède alors un charme à part. La carnation devient plus transparente, plus fraîche; la peau mieux tendue, la physionomie a une expression plus gracieuse ou, suivant l'occasion, plus énergique, quoique les traits semblent reposés comme dans le sommeil; les poses sont toujours heureuses, et les gestes aussi; enfin la voix est plus douce, plus pénétrante. Une fois je fis chanter une somnambule, et on versait des larmes à l'entendre: réveillée, je lui demande le même air qu'elle ne se doutait pas d'avoir chanté un moment auparavant; ce n'était plus ni la voix ni l'ame de tout-à-l'heure.

„J'aurais voulu d'abord parler à la charmante Alberte; mais je n'osais en vérité. Je tremblais qu'elle ne fût pas tout-à-fait en somnambulisme, et qu'elle ne se réveillât en m'entendant. Je lui prends donc seulement la main bien doucement; elle est complètement insensible, comme il arrive dans cette sorte de catalepsie. Mais je veux qu'elle sente la mienne et me donne un signe de connaissance; alors il me semble que je trouve cette main un peu *responsive*, comme on dit si joliment en anglais.

„Alberte dormait toujours, et avait entendu ma pensée; le rapport était complet.

„Après un long regard d'amour, de désir et d'espoir, épandu avec délices sur toute sa personne, je me tourne vers madame

de B... et j'essaie de lui dire tout bas quelques mots, comme: „Vous trouvez-vous bien?" Elle répond faiblement: „Oui," sans cesser de dormir. Évidemment elle était en somnambulisme. Ce succès m'enchante, m'encourage et m'intéresse plus vivement à elle. Je lui porte une main devant le front, une autre vers le cœur en la magnétisant avec un peu plus d'intensité; en moins d'une minute, elle donne des marques de l'influence de cette action, et commence à parler spontanément pour chercher à me rendre compte de l'état singulier où elle se trouve.

„Je ne sais plus où je suis," me disait-elle, „mais je sens que „je suis avec vous, avec Alberte aussi; cependant c'est par vous „que je la vois. C'est un monde nouveau qui se développe en „moi; mais c'est encore le chaos, tout est dans le vague. Plus „tard je verrais bien mieux. Oh! mon Dieu, que c'est extraor- „dinaire!"

„Mais l'attention trop exclusive que je lui portais dans ce moment-là paraissait faire mal à Alberte: elle sentait que je ne m'occupais plus d'elle; les battements de son cœur étaient violents, pressés; j'entendais comme des soupirs douloureux; ses membres se roidissaient déjà; aussitôt je me mets à la calmer.

„Vous magnétisez Alberte," dit madame de B... „Oh! „comme vous aimez cette enfant; vous ne pouvez plus me cacher „cela; je lis maintenant dans votre cœur."

— „Je ne prétends rien vous cacher non plus. Mais elle?"

— „Je ne sais... Allons, il faut nous réveiller. Vraiment, „c'est très-dangereux; vous auriez bientôt tous nos secrets."

„Le visage d'Alberte s'était un peu coloré pendant ce temps; une légère transpiration avait rafraîchi tout son corps; un sourire d'innocence et de bonheur parcourait ses lèvres; sa physionomie annonçait une douce sécurité, une sorte de béatitude. J'ose alors lui adresser mentalement, et sans ouvrir la bouche, cette question: „M'entendez-vous? — Oui," repond-elle d'une voix embarrassée.

„(Toujours mentalement.) — „Connaissez-vous à présent ce „qui est dans mon cœur?"

„Elle paraît avoir peine à répondre: — „Peut-être."

„J'ajoute encore mentalement: „— M'aimez-vous aussi?"

„Son visage se couvre de rougeur; elle ne répond rien, mais je sens qu'elle m'a pressé la main à-peine sensiblement. Je n'ai pas besoin de te dire si cette réponse me plaît mille fois plus.

— „Vous croyez donc que je ne vous entends pas?" dit madame de B... avec humeur; „c'est comme si vous parliez „tout haut; ne vous gênez point."

„Alberte ne l'avait peut-être pas entendue; toutefois elle paraissait souffrir dans ce moment.

— „J'étouffe," me dit-elle, en portant la main à son cœur.

„Je la magnétise dans cet endroit: j'en approche ma bouche, et, connaissant les heureux effets de l'insufflation, j'y exhale toute mon haleine, ce qui semble aussitôt la soulager, et même lui faire éprouver un vif sentiment de plaisir.

— „Oh! comme cela me fait de bien! Le sang se portait „trop au cœur."

„Je lui dis tout haut: — „Pourquoi cela? que voyez-vous „en vous-même?"

— „Je vois que j'ai une tendance à l'anévrisme."

— „Cela vous semble inquiétant? — Oh! mon Dieu! j'en „mourrai, si j'éprouve quelque chagrin cuisant. — Ne vous mettez „point de telles idées dans l'esprit. — Je n'y peux rien. — Vous „vous guérirez; j'en ai l'espoir, j'en suis certain; je veux que „vous ayez la même confiance... Croyez-vous qu'en vous magné„tisant je vous guérirais?"

— „(Vivement.) Sans-doute!... (Lentement.) Peut-être, „veux-je dire... Mais je ne veux plus; non, plus; c'est trop..."

— „Quoi! vous ne voudriez pas me devoir la santé, ma chère „Alberte?"

„Elle ne répond que par quelques sanglots apaisés bientôt par d'abondantes larmes, qui s'échappent de ses paupières fermées.

— „Ne pleurez pas, ma tendre amie; non, ne craignez au„cun chagrin, de moi surtout. Je vous guérirai; vous serez heu„reuse, s'il dépend de votre meilleur ami... Mais voici madame „de B... qui souffre; il faut que je m'occupe d'elle. Essuyez vos „larmes, pour qu'il n'y paraisse pas quand vous vous réveillerez. „Je veux à-présent que vous dormiez d'un profond sommeil."

„Elle me dit qu'elle a grand'soif. Je remplis un verre d'eau que je magnétise avec la volonté qu'elle ait le goût de limonade. Elle boit avidement, et dit: „Qu'est-ce?... c'est, je crois, de „la limonade... Oh! que cela me paraît bon maintenant!“ En même temps, je pose une main devant l'épigastre, l'autre sur le front, avec l'intention déterminée de la faire dormir jusqu'à ce qu'elle se réveille d'elle-même. Je veux même qu'elle se trouve plus calme, plus heureuse; qu'elle conserve de son sommeil un souvenir agréable sans pouvoir s'en rendre compte. Tout cela ferait hausser les épaules à beaucoup de gens; mais toi, qui connais ces expériences, tu n'as pas besoin de commentaires.

„Après deux minutes, Alberte est déjà profondément assoupie. J'approche une chaise de madame de B..., et je la soulage *avec des passes à grand courant;* elle se calme un peu, et me dit: — „Vraiment, je crois que vous m'auriez laissé mourir sans „daigner songer à moi, tant vous étiez tout entier à cette petite.“

— „Vous jugez sévèrement votre cousin. Est-ce que vous „étiez bien mal?“

— „Oui; la migraine était revenue; mes nerfs étaient agacés; „je souffrais à l'estomac. — C'était peu de chose, et à-présent? „— Je suis mieux; mais ne faudrait-il pas qu'on fût à la mort „pour vous émouvoir? — Allons, belle cousine, plus de cour-„roux; je suis à vos pieds... Que dites-vous de la modération „d'un puissant magicien qui demande pardon à la beauté en-„chantée, et qui s'humilie quand il pourrait commander? — „C'est pourtant vrai ce que vous me dites-là!... Il me semble „que mon ame est soumise à la vôtre, existe en elle, et ne voit „plus que par elle; vous dirigez jusqu'à ma pensée.“

„En même temps, je lui baisais la main; il est vrai, par pure galanterie, mais avec la volonté qu'elle le sentît. — „Oh! „ce n'est pas sincère; je sens que vous ne pensez pas à moi „dans ce moment-ci. — Et vous? je vous crois aussi un peu „préoccupée. Vous froncez le sourcil; à quoi songez-vous? — „Mais, je ne sais; je songe à mon mari; je me demande s'il „serait bien aise que... — Bon Dieu! que lui importe? quel „mal y a-t-il à cela? — Ce n'est pas tout; je voudrais bien le

„voir, savoir ce qu'il fait, ce qu'il pense à-présent; s'il s'oc„cupe de moi. — Essayons un peu. — Eh bien! oui, je tâche... „Ah! je commence à l'entrevoir confusément; mais c'est encore „si entouré de brouillard... je pense qu'avec de l'application, „et si votre volonté me soutenait, j'en viendrais à bout avec le „temps. — Je dirige de ce côté toute ma pensée. — Je le sens „bien."

„En même temps, j'approche mon front du sien, et je les mets en contact.

— „Bien," dit-elle, „je vois mieux. Oh! que cela donne de „force à mon cerveau! Mais j'en viendrais à bout tout de suite, „si je tenais quelque objet qui me mît directement en rapport „avec lui, quelque chose qu'il eût touché récemment. C'est juste: „qu'allons-nous prendre? — Ah! tenez; c'est bien ce qu'il nous „faut; donnez-moi sa dernière lettre, qui est là, sur la chiffon„nière."

„Je la lui donne; elle la palpe avec soin, la pose sur son cœur, sur sa poitrine, sur son front, où elle la tient plus longtemps; puis s'écrie avec transport: — „Oui, je le vois bien, bien „clairement; pas à-présent, du moins, mais au moment où il „écrivait la lettre. Oh! il songeait bien à moi! Comme il m'aime, „ce cher Gustave!... Eh! mais, quelqu'un entre dans sa chambre... „Qui est-ce? Dieu! c'est une femme. Il se lève. Ah!"

„C'était un grand cri qui sortait du fond de sa poitrine. Elle serait tombée évanouie, si elle n'eût été dans l'état somnambulique, où ma volonté la soutenait et l'empêchait de défaillir sans se réveiller. Elle se lève brusquement, et se précipite vers la fenêtre comme pour accomplir un acte de désespoir. Je la retiens; et, en même temps, il faut que je dirige mon attention vers Alberte, qui semblait se ressentir de la commotion que j'éprouvais. Imagine un peu mon embarras durant une telle scène.

„Enfin, en le voulant fortement, je fais asseoir madame de B... dans l'attitude de la résignation; puis je la calme par les passes, le souffle à distance, et surtout par ma ferme intention de lui ôter tout souvenir de sa fâcheuse vision.

— „Faut-il que je vous réveille bientôt?"

— „Oh! je suis encore bien agitée. Était-ce réalité ou illu„sion? Pourtant j'ai bien vu, comme si j'y eusse été. (Je pose „ma main sur son front.) Non, non, j'ai cru voir. Oui, c'était „pure illusion. Justice du ciel! serait-ce possible, lui qui en me „quittant... Cependant, j'ai... Oh! ce n'est pas vrai; sinon... „je me... vengerais peut-être. Gustave infidèle à ce point! Oh! „malheureuse que je suis! Non, non, cela ne peut être, cela „n'est pas."

— „Dormez, je vous en conjure. En ma qualité d'enchan„teur, je l'exige."

— „Oh! ne plaisantez plus. Il n'est pas en votre pouvoir de „me faire dormir à-présent. Je voudrais me réveiller et me „souvenir..."

— „Pour cela, non," lui dis-je avec force, je veux que „tout cela s'efface de votre esprit, comme tant de vains songes; „et puisque vous le désirez, réveillez-vous."

„En disant cela, je fais le geste d'usage, c'est-à-dire que je sépare vivement mes deux mains devant le visage de la somnambule, et que je lève plusieurs fois mes doigts sur ses yeux, comme pour lui ordonner de les ouvrir; ce qu'elle fait bientôt en les frottant, car elle y éprouve une légère cuisson. Je la fais disparaître en passant légèrement sur ses paupières mes pouces que je sépare aussi. Le nerf optique est encore comme paralysé.

„Eh bien! Madame, comment cela va-t-il? — Sommes-nous „dans les ténèbres? Ah! je commence à voir. Je suis comme si „l'on m'avait grisée. Je sens des vertiges. Vraiment, je ne pour„rais marcher... Oh! mon Dieu, quelle faiblesse j'ai dans les „jambes! Concevez-vous cela?"

— „Rien de plus naturel, c'est toujours ainsi. Vous êtes sa„turée de mon fluide; il faut que je vous en débarrasse."

— „Oh!" dit-elle en riant, „débarrassez-moi de votre fluide; „car il me met fort mal à l'aise. Remettez-moi comme aupara„vant, et que je sois tout-à-fait moi-même."

— „C'est bien facile: tenez-vous debout."

„Alors je fais avec mes deux mains, de la tête aux pieds, plusieurs passes sur les côtés, puis devant elle, et sur la colonne vertébrale. Elle est parfaitement dégagée.

— „Comment vous trouvez-vous maintenant? — Bien. — „Rien que cela? — J'ai peur de vous donner trop de vanité, „mais il faut l'avouer: en honneur, je me trouve mieux qu'au- „paravant. Pourtant, il me semble que j'ai fait un rêve désa- „gréable; je croirais avoir eu le cauchemar. — Cela produit „parfois cet effet-là; et la migraine? Disparue; mais je me sens „la tête un peu exaltée, je ne sais pourquoi. Est-ce que j'ai „dormi long-temps? — Voyez la pendule: trois quarts d'heure. „— Je n'ai rien dit au moins? — Vous avez dormi, vous dis-je. „— Pourquoi cette lettre sur le canapé? (J'avais oublié de la remettre où elle était, et je m'en repentais cruellement; je tremblais déjà.) — „C'est que je vous l'ai mise entre les mains „pour voir... — Ah! vraiment? Et mon mari, qu'avez-vous appris „de lui? — Mais autant que j'ai pu entrevoir, il se porte fort „bien. — Vous riez, n'est-ce pas? Vous n'avez rien vu, serait- „ce possible? — Au fait, à une telle distance, il faudrait un „rapport bien mieux établi. — Eh! mais (se regardant à une „glace), comme me voilà en désordre! que m'avez-vous donc „fait? — Vous avez eu un peu d'agitation, que j'ai calmée. Voilà „tout. — Je crois tout ce que vous me dites. Il le faut bien. „Mais voyez donc: et moi qui devais lire dans votre pensée, je „ne me souviens de rien. A quoi cela m'avance-t-il? Au surplus, „c'est une chose bien étrange. Je me rappelle encore le moment „où je m'endormis et celui de mon réveil. Et cette jeune fille, „comme elle dort de bon cœur! La laisserez-vous se réveiller „toute seule? le pourra-t-elle? Je crois que le magnétisme lui „est bon. — Oui, sans-doute; et à vous? — Oh! à moi? non... „je ne sais.“

„Alberte s'est réveillée deux grandes heures après, avec des couleurs charmantes, n'ayant pas l'ombre du souvenir de son sommeil, et pourtant me regardant avec des yeux plus timides ou plus éloquents, car c'est la même chose. Je l'ai laissée aussi, et d'après les prescriptions de la prudence magnétique, dans l'ignorance de son somnambulisme. En effet, les indiscrétions en pareil cas sont presque toujours dangereuses. Elles donnent de l'inquiétude aux somnambules sur ce qu'elles peuvent avoir

dit, troublent leur cerveau, nuisent à leur isolement, en mêlant l'existence de l'état de veille à l'existence tout-à-fait à part du sommeil magnétique; enfin, elles affaiblissent leur lucidité, et la détruisent quelquefois.

„Alberte ignore qu'elle a laissé échapper son secret dans mon cœur, et moi j'ai tout cela encore présent; je sais tout. Quel avantage j'ai sur elle! Ne crains rien, charmante fille! je n'en abuserai pas; et si ton bonheur dépend de moi, tu seras heureuse.

„Ah! çà, mon cher, que dis-tu de moi à-présent? N'est-ce pas là de la vertu, modestie à part? car il faut bien appeler les choses par leur nom. Combien connais-tu de gens qui ayant surpris le secret d'une jolie fille, et entendu une jolie femme proférer le mot de vengeance, en useraient comme moi? Et puis, dis-moi si je ne t'ai pas fait là, en style naïf, mais par fois prétentieux, une manière de petit conte physiologique, dramatique et moral? Oui, moral; et tout autant pour le moins que ceux dont M. de Marmontel édifiait le dix-huitième siècle."

Je répète que je ne donne pas toute cette lettre sous ma garantie. Il s'y trouve certaines allégations qui soulèveront l'incrédulité. Eh bien! que les incrédules expérimentent aussi. Ce n'est pas mon affaire de les convaincre. En affirmant tout, je ne serais cru sur rien. Je veux une issue pour une honorable retraite.

Voilà, du moins, le côté poétique du magnétisme. Si de là vous descendez à certaines somnambules de profession, qui dorment pour tout le monde, et moyennant un prix fait, qui chaque jour délivrent nombre de consultations, et souvent toujours la même pour toutes les maladies, qui ont enfin acquis une telle habitude du sommeil magnétique, qu'on le dirait attaché à leur canapé, alors vous pourrez bien être arrivé quelque peu sur la limite du charlatanisme.

FÉLIX BODIN.

LA FACTION DES ENNUYÉS.

La plus terrible, la plus cruelle, la plus dangereuse, la plus violente des factions qui s'agitent à la surface de la société parisienne!

Ne riez point; car il n'y a pas de quoi rire, je vous assure.

Vous vous accommoderez avec toutes les factions politiques, si vous renoncez à l'ambition de gouverner le pays, si vous vous condamnez à ne pas discuter les droits, la force, les intentions et le mérite des partis; si vous payez bien vos contributions, quelque système qui les réclame. Comme vous ne serez gênant pour personne, personne ne vous attaquera; vous glisserez entre la république américaine, la république renouvelée de 1791, le napoléonisme, l'henriquinquisme, l'opposition, la doctrine, la royauté des Tuileries, le programme de l'hôtel-de-ville; vous passerez au milieu de tout cela sans coudoyer une opinion, sans heurter une idée, parce que vous vous serez fait prudemment bien mince, bien petit, bien souple, bien adroit.

Vous vivrez en paix avec toutes les factions religieuses, si vous avez assez de bon sens pour vous abstenir de controverses sur des principes que les sectaires ne comprennent pas plus que vous, sur des symboles, des mythes qui valent la peine d'être examinés, mais qui ne valent pas assurément qu'on se tourmente

un quart-d'heure, qu'on s'irrite, qu'on s'arrache un cheveu de la tête, ou une goutte de sang de la veine.

Si vous n'êtes pas trop entêté (et un homme sage ne doit point avoir d'entêtement pour une idée d'art); si, dis-je, vous n'êtes pas trop entêté de Racine ou de Goëthe, vous vivrez bien, ou au moins politiquement, avec toutes les factions de la littérature. Les classiques vous passeront votre tendance au romantisme, à condition que vous reconnaîtrez que la perfection se rencontre aussi quelquefois chez Corneille et Racine; les romantiques vous pardonneront *Britannicus*, les *Horaces* et *Phèdre*, à condition que vous leur concèderez la moitié de Shakspeare, et les très-belles parties de Hugo, de de Vigny et de Dumas.

Les partisans de Ingres ne transigent guère; les imitateurs de Delacroix ne font pas davantage l'abandon de leurs principes: mais enfin vous pourrez rester en paix avec ces deux factions extrêmes de la peinture, en faisant comprendre aux descendants du descendant de Raphaël, que, pour aimer la couleur, l'énergie, la chaleur, l'originalité, la vie passionnée dans les œuvres du pinceau, vous ne faites pas mépris du dessin; et vous leur donnerez pour preuve que vous admirez les belles improvisations que la plume libre d'Eugène Delacroix produit avec tant de bonheur, le soir, dans une causerie d'amis, sur le revers d'une lettre, sur le livre de marché de votre cuisinière, sur une carte de visite, sur un billet de garde; vous leur direz que vous aimez cela justement parce que vous aimez Michel-Ange, parce que vous aimez le beau style, la noblesse, le grand caractère du dessin de Raphaël. Les ingristes finiront par vous permettre la couleur et l'effet, si vous prenez la peine de leur démontrer que vous n'êtes pas aveugle aux beautés des maîtres qui ont dessiné plus que coloré. De ce côté-là, je suis encore assez tranquille.

Je ne suis pas trop effrayé non plus du côté des philosophes, bien qu'à vrai dire ces amis de la sagesse soient des gens fort intraitables, chicaneurs à propos de rien et de tout, vous toisant leur homme du haut de leur grandeur, et le traitant avec un

mépris très-peu civil. Mais, à la rigueur, il est des transactions possibles avec eux si l'on flatte leur chimère, si l'on ménage leur amour-propre, si, sans approuver complètement leur doctrine, on critique amèrement les doctrines opposées ou rivales.

Donc vous pourrez vous arranger avec les factions musicales;

Avec les factions médicales;

Avec les factions qui se disputent le domaine des sciences;

Avec les coteries philosophiques;

Avec les partis qui agitent les arts et la littérature, et disputent beaucoup, quand ils devraient, au lieu de cela, nous donner leurs chefs-d'œuvre;

Avec les sectes religieuses:

Avec les factions politiques;

Mais, avec la faction des *Ennuyés*, jamais!

Et pourquoi jamais avec celle-là, quand il y a accommodement avec toutes les autres? Pourquoi? le voici.

L'Ennuyé est l'homme le plus tyrannique que je connaisse. Il ne trouve rien de bien; et si, par hasard, vous vous amusez de quelque chose, d'une pièce de théâtre, d'un livre, d'un tableau, d'un article de journal, il vient se mettre à côté de vous, s'offense de votre plaisir d'un moment, se fait une joie de le troubler, et dit en bâillant tout haut: „Dieu! que c'est mauvais! c'est stupide! c'est insupportable!“ Et ne croyez pas qu'il s'en ira ensuite, ce qui paraîtrait tout simple, puisqu'il s'ennuie; non, il restera là, attaché à vous comme un insecte incommode, bâillant à vous faire bâiller, à se décrocher la mâchoire, et à vous causer un mal horrible à l'estomac; il restera pour siffler l'air qu'on chante, pour se moquer de la prose ou des vers que débite le comédien, pour faire de plates critiques du roman, de la peinture, ou des sentiments du journaliste; il restera jusqu'à ce qu'il vous ait forcée de lui quitter la place, parce que, où irait-il pour s'amuser davantage?

Heureux encore, et félicitez-vous-en, s'il vous poursuit seulement par ses larges hiatus ou ses interjections méprisantes lancées à demi-voix! car, s'il vous aborde avec sa discussion, vous êtes perdu. Son intolérance est inimaginable! Il faut penser

comme lui, c'est-à-dire n'avoir que cette seule pensée: Tout ce qui se fait, se dit, se montre, se vend, est mauvais et ennuyeux. Si vous lui contestez cette vérité, il s'emportera, et frappera par terre de son bâton.

Car il porte un bâton, l'Ennuyé, un gros bâton. Il a renoncé aux petites cannes, aux badines des *incroyables* ses devanciers et ses maîtres; il lui faut, pour supporter son corps nonchalant, un bâton fort et solide; comme au vieillard ou au libertin usé, il faut une béquille pour soutenir sa faiblesse..

Si vous vous fâchez, il se battra; parce que se battre, c'est quelque chose qu'on ne fait pas tous les jours, et qui réveille les sens blasés, les émoustille un peu, donne du ressort à l'esprit, au cœur, aux bras, pendant une heure ou deux. L'Ennuyé se bat donc volontiers; il aime le duel autant qu'il peut aimer quelque chose, comme il aime les révolutions, les violentes émeutes. Que le peuple s'assemble, qu'il y ait des chants, des cris de guerre et de sang, l'Ennuyé se mettra à sa fenêtre; le drame l'intéressera tout d'abord, et l'amusera. Il ira s'y mêler, non pour y jouer le rôle de séditieux qui veut de l'énergie, ou celui d'ami de l'ordre qui veut de la persévérance, mais pour s'y donner une émotion. Des blessés, des morts, la frayeur de la population, les boutiques fermées, les discussions vives dans les cafés à propos des évènements de la matinée, les bulletins, les réclamations, et surtout les déclamations le lendemain matin dans les journaux; tout cela lui convient à merveille. Mais qu'une seconde journée de trouble et de mouvement suive la première, que la fusillade se fasse entendre plus de vingt-quatre heures, oh! alors il rentrera dans son caractère; cela l'ennuiera; il ira criant partout:

„Pour dieu! que ces gens-là en finissent! c'est toujours la même chose! Que fait donc la police? pourquoi souffre-t-elle ces démonstrations si longues qui ennuient tout le monde? Un jour, c'était bon; mais deux!"

Que dira-t-il donc le troisième! Rien. Il haussera les épaules, restera étendu sur son canapé en fumant un cigare espagnol, laissera sa porte et sa croisée soigneusement fermées, pour

entendre le moins possible ce qui se passe, pour ne recevoir personne qui puisse venir lui en parler.

Une des joies de l'Ennuyé, c'est le débit d'une mauvaise nouvelle. Aussitôt qu'il apprend quelque chose de fâcheux (et il est à la piste de ces exquises jouissances!), il va partout pour le redire. Vous le trouveriez à la fois dans tous les salons; il crevera le cheval de son tilbury, pour arriver le premier, afin de raconter l'affaire dans le lieu où elle devra produire la plus vive, la plus cruelle impression. Ce n'est pas méchanceté, c'est besoin de se distraire, et voilà tout. Les pleurs que fera verser le fatal incident qu'il est venu annoncer ne lui plairont pas pour le chagrin qu'ils expriment, mais pour la sensation qu'ils lui procureront. Pénible ou agréable, peu lui importe, pourvu que ce soit une sensation!

Tout ce qui lui fait sentir qu'il existe est un bienfait pour lui. Il court après un accident qui lui donnera quelques heures de fièvre, quelques instants d'angoisse, qui doublera les pulsations de son cœur, qui agira avec violence sur son cerveau pendant une demi-journée, comme vous courriez, vous, pour vous en préserver. C'est là son courage spécial. Le premier qui ait essayé les montagnes russes, c'était un de ces Ennuyés dont je vous parle. J'en ai vu un tourmenter, supplier madame Blanchard de le recevoir dans la nacelle de son ballon, le jour même où cette pauvre femme tomba du ciel pour mourir au coin de la rue de Provence, sur la maison d'Hoffmann.

Quand il y a course de chevaux au Champ-de-Mars, l'Ennuyé y va; et ce n'est pas pour voir, parce qu'il n'a pas plus de goût pour ce genre de spectacle que pour un autre. Que tout se passe convenablement, il sera désolé d'y être allé; mais qu'un cheval s'abatte, qu'il blesse le jockei qui le monte, que ce jockei ait une jambe cassée, qu'on le porte dans une des tentes réservées aux concurrents, qu'un chirurgien vienne à l'instant poser un premier appareil: c'est du mouvement, du désordre, de la douleur, des plaintes, quelque chose d'extraordinaire; c'est ce qu'il lui faut. Il se sera amusé, et peut-être que le soir, aux Bouffes ou à l'Opéra, il ne vous importunera

point comme à l'ordinaire; il sourira en se rappelant le malheur du groom, et le racontera à tous ceux qui voudront l'entendre, et même à ceux qui ne s'en soucieront guère. Mais la chute du cheval, la blessure du cavalier, sont de ces chances dont le ciel est avare; il faut donc que l'Ennuyé se défraie autrement. Un de ses amis fait courir sans avoir de prétention au prix, mais seulement pour montrer sa jument, lui délier les jambes, et avoir son nom dans tous les journaux à l'article *Courses du Champ-de-Mars;* l'Ennuyé va à lui:

— Qui est-ce qui monte ta *Sylphide?*

— John Parquir, un des piqueurs de lord Seymourd.

— Te promet-il de gagner la course?

— Non, certainement! il y a trois chevaux plus forts que ma bête; mais la *Sylphide* ne sera pas la dernière, et c'est tout ce que je veux.

— Et combien donnes-tu à John?

— Trois louis, s'il est le quatrième; cinq, s'il se maintient entre le second et le troisième; dix, s'il gagne la course.

— Donne-lui deux louis pour ne pas courir; je monte ta jument, et je te promets de te faire honneur. Veux-tu? cela me fera bien plaisir!... je suis malade, et le médecin m'a recommandé de transpirer un peu... Tu hésites?

— Non, fais comme tu voudras.

Voilà notre homme aux anges! John était déjà habillé, botté, paré, garni de plomb dans sa ceinture:

John, déshabille-toi; c'est moi qui cours la *Sylphide.* Monsieur te donne deux louis, et moi un. Prête-moi ta veste et ta casquette.

Le jockei est dépouillé en un instant de son costume, et l'Ennuyé s'en affuble. Bientôt, il est à cheval, appuyé sur ses courts étriers, le menton pris dans la gourmette de son bonnet de velours violet à visière de cuir noir, le haut du corps libre, dans une veste de soie aventurine, la taille serrée et fortement amincie par une ceinture de buffle à grande boucle de cuivre, semblable à celle qui porte l'innocente épée de Crispin. La *Sylphide* est impatiente de partir, mais non pas plus que son

cavalier, qui déjà ne s'amuse plus de son travestissement, et de sa camaraderie ou de sa rivalité avec cinq valets. Cependant il prélude par quelques temps courts de galop devant les loges où sont cinquante personnes de sa connaissance qui se moquent de lui, et qu'il salue comme un enfant vaniteux, enchanté qu'on le voie jouer au soldat ou à la chapelle. Au bout de quelques instants, les concurrents sont mis en ligne dans l'hippodrome, et le signal du départ est donné. Au premier tour, l'Ennuyé se soutient assez bien; la *Sylphide* est long-temps la troisième, son jockei lui donne un coup d'éperon fort à propos, en lui rendant la main, et d'un saut elle dépasse les deux premiers chevaux; c'est que pendant ces premières minutes, l'Ennuyé s'est distrait; il a vécu, il a trouvé de la force corporelle et de l'activité d'esprit. Mais ces ressorts se détendent vite chez lui: au second tour tout est mort. La *Sylphide* va seule, la généreuse bête! elle entraîne son conducteur et n'est plus aidée par lui. Soutenue par l'écuyer, elle remporterait peut-être le prix, parce qu'une noble émulation l'enflamme; abandonnée, elle court, mais se décourage. Une seconde de cette démoralisation a tout perdu! Le jockei aventurine ne songe plus à sa course, il s'ennuie; aussi la *Sylphide* est dépassée par tous ses concurrents; elle reste seule, loin, bien loin en arrière, honteuse, fuyant pour se cacher, sifflée, honnie, conspuée. Quand elle arrive devant les loges, de grands éclats de rire accueillent le groom amateur qui paierait bien cher pour n'avoir pas ce vêtement aux couleurs éclatantes, que tout le monde montre du doigt en riant. Envié d'abord par les jockeis, il en est moqué à son retour; il faut qu'il supporte patiemment ces railleries! Il va essuyer les reproches de son ami qui plaint la défaite de la *Sylphide*.

— Comment as-tu fait pour mollir ainsi au second tour? Étais-tu fatigué?

— Non.

— La jument ne voulait-elle plus courir?

— Je crois que si.

— Sais-tu que tu m'as fait perdre six mille francs!

— Que veux-tu? je m'ennuyais.

Il n'y a rien à répondre à cela.

Mais cet homme à qui il faut des commotions violentes, parce qu'il n'y a plus pour lui d'émotions, vous allez croire que c'est un corps usé par de longs plaisirs, une imagination blasée par l'abus des vives jouissances, un cœur décrépit, un vieillard enfin; point. L'Ennuyé a de seize à vingt-cinq ans; c'est une plante avortée, flétrie, dont un ver a rongé la racine. La fatuité a fait cette victime qu'elle est allée chercher au collège. C'était un mauvais écolier, et pour cacher sa nullité, il a pris le rôle du mélancolique, du misanthrope, du difficile; il a quitté la classe avant l'âge, avant cet âge où nous, autrefois, travaillions avec constance, avec amour, pour entrer à l'École Polytechnique, à Saint-Germain, à Saint-Cyr, ou à l'école de la Marine, pour venir à Paris faire des études sérieuses en médecine ou en droit; il a quitté la classe, et sans avoir rien appris, il s'est fait le juge, le dénigreur de tout ce qui se produit, espèce de frêlon ou d'eunuque, plus insupportable encore que ces deux êtres dégradés auxquels je le compare. Le besoin de paraître capable l'a jeté dans un travers qu'on ne pardonnerait pas à un homme fait, et qui est intolérable dans un adolescent. Il a le dégoût de la vie où il entre à-peine; il parle au moins une fois par jour de ses projets de suicide; il n'a aucune croyance, aucune conviction; tout lui paraît également vrai ou également faux; il ne comprend pas le dévouement à une cause; s'il nie ou doute, ce n'est point par sagesse, c'est parce que croire et discuter sont un travail, et que d'ailleurs le doute ou la négation absolue est de bon genre: on a bien plus d'importance, en effet, dans un salon quand on n'est pas de l'avis général, et que, pour contredire, on se renferme dans une fin de non-recevoir tirée de sa supériorité personnelle, ou dans cette fière argumentation: „Cela n'est pas, puisque je le dis; d'ailleurs, mauvais, archi-„mauvais, ennuyeux à périr!"

La vie de nos Ennuyés est incompréhensible pour moi. J'en sais vingt qui n'ont pas cinq sous vaillant, et qui mènent le train de millionnaires. Ils ont maîtresses, valets, voitures, chevaux de main, beaux habits, appartements de luxe, entrées à

l'année à trois ou quatre théâtres: comment font-ils? je ne sais. Encore si tout cela les amusait un peu, j'en serais ravi, parce que nous en serions débarrassés! Hélas! rien ne les amuse, malheureusement pour nous!... Ils s'éveillent à onze heures; parcourent dans leur lit deux ou trois journaux qui les ennuient; — je le leur pardonne; — lisent les lettres de leurs maîtresses qui les font bâiller; se lèvent à midi; restent jusqu'à une heure dans les mains de leurs valets de chambre, ce qui les impatiente (les valets encore plus que les maîtres, je veux dire); puis ils vont déjeuner à un des grands cafés des boulevarts. — Que manger? — Cette carte ne varie pas! — C'est exécrable! — Nous finirons par vous quitter, ma chère madame ***, si vous n'avez chaque jour quelque chose de nouveau pour exciter notre estomac. — Votre tisane est bouillante, garçon; vous savez bien que nous la voulons frappée. — On ne peut boire le champagne sans cette première préparation. — Dieu que c'est ennuyeux! il n'y a pas un endroit à Paris où l'on déjeûne passablement! — En vérité, la vie est une sotte chose! heureux sont les morts! — Si on digérait bien, au moins!... Je ne sais pas s'ils digèrent mal, mais ils finissent toujours par bien manger, tout en trouvant mauvais ce qu'ils mangent, et en répétant leur refrain d'ennui.

Ils ne quittent la table que vers trois heures; alors le cigare entre en jeu. Ils vont fumant le long des boulevarts qu'ils empestent, et dont ils chassent les femmes. Fumer les ennuie comme le reste; mais il faut fumer, c'est une des cent petites occupations des gens comme il faut, c'est-à-dire des gens qui n'ont rien à faire; c'est un des nombreux besoins factices qu'on se fait quand on a dépravé son goût et son estomac. Pour le marin et le soldat, fumer est une distraction, un délassement que je comprends; ils ont tant de peine, tant de fatigues, tant d'ennuis réels, ceux-là, que si la légère colonne de fumée qui s'échappe d'une pipe peut les leur faire oublier un instant, on aurait tort de les blâmer; pour le paysan c'est comme pour le soldat et le matelot. L'Allemand qui aime à se perdre dans ses vagues rêveries; l'Italien, l'Espagnol, le Grec, le Turc, dont le

cerveau élabore sans-cesse quelque idée de sublime ou de folle poésie, fument toute la journée, et je le conçois; cet excitant leur convient, comme le café, le bétel, l'opium; mais nos Ennuyés qui ne font pas de poésie, qui ne pensent point, qui ont une vie purement matérielle!...

Après la promenade, une seconde toilette. Celle-là est plus longue que l'autre; il n'y a pas de femme coquette à qui il faille plus de cosmétiques, qui use plus de petites brosses, qui répande dans ses cheveux plus d'essences, plus d'odeurs, qui souffre plus impatiemment le dérangement d'un pli dans une pièce de son costume. Nos Ennuyés vont faire quelques visites! Voilà l'heure de leur tyrannie, l'heure où ils sont impitoyables! Malheur à qui va les recevoir! Ils s'emparent de Paris, comme autrefois, à la tombée de la nuit, s'en emparaient les chevaliers de la courte épée; ils ne feront grâce à personne.

Celui-ci ira s'asseoir dans l'atelier d'un peintre. Le peintre est très-pressé; l'époque du salon est prochaine; sa composition n'est pas tout-à-fait fixée encore, ou bien *il a le modèle;* le déranger d'un quart d'heure, c'est lui faire un grand tort: il a besoin d'être seul pour que, de la nature qu'il copie, rien ne lui échappe; le terrible Ennuyé ne s'en apercevra point. Il mettra sa chaise à côté du marche-pied de l'artiste, roulera du tabac dans un petit papier espagnol, allumera le *cigarrito*, et commencera une conversation qu'il ne finira pas, et qu'il coupera par de longs bâillements. S'il pouvait s'endormir! mais non, le cruel veille pour dégoûter le peintre de la pensée de son ouvrage et du mérite de l'arrangement de ses figures, pour blâmer la forme, critiquer le drame, demander plus de fermeté dans l'effet, ou plus d'éclat dans la couleur: il veille pour reprendre tout ce qu'il faudrait louer, louer tout ce qu'on pourrait reprendre; et quand il s'en ira, afin de se faire pardonner ses observations, il ne manquera pas de dire:

— „Du reste, ne faites pas attention à ce que je vous ai dit là; je puis fort bien me tromper, parce que rien ne m'ennuie comme la peinture!“

Victor Hugo travaille, il improvise, il écrit une scène; il

n'a pas fait fermer sa porte, il avait compté sans l'Ennuyé. Que ses amis aillent le voir dans la rue Jean Goujon qu'il habite tout seul, non loin de ce délicieux petit logis de François Ier, ruine qu'on a restaurée pour en faire une ruine, c'est tout simple, il les attend, la porte de son cabinet leur est toujours ouverte; mais peut-il prévoir qu'un Ennuyé se traînera comme une limace le long du boulevart et des Champs-Elysées pour venir se coller à lui pendant une heure! Le poète est donc pris; l'Ennuyé entre tout droit, repoussant le domestique, lorgnant et saluant à-peine madame Hugo, qui le regarde passer avec étonnement, demandant à un des beaux enfants qui jouent dans le salon:

— „Où est donc ce cher Victor?"

Le petit garçon naïf, et qui ne soupçonne pas le danger, répond à l'instant: „Papa est là," et bon gré, mal gré, il faut que Hugo se lève, salue, sourie à l'arrivant et lui donne la main.

— „Eh! ben, mon cher, travaillons-nous?"

— „Mais je travaillais, monsieur, quand vous êtes arrivé."

— „Et que faisons-nous? est-ce vers ou prose?"

— „Monsieur, ce sont des vers."

— „Vous faites bien les vers, quand vous voulez, mon cher ami; mais j'aime mieux votre prose."

— „Vous êtes bien bon, monsieur."

— „Non, c'est la vérité. Je ne connais rien de mieux que votre *Notre-Dame de Paris*, après *Faublas*. C'est de beaucoup préférable au *Solitaire*, quoique le *Solitaire* de d'Arlincourt soit un bel ouvrage."

— „Vous me flattez, monsieur, et vous vous rendez injuste par complaisance."

— „Si je ne le pensais pas, je ne le dirais pas, soyez-en sûr. Il faut qu'un ouvrage soit bien bon pour ne pas m'ennuyer; or, j'ai lu tout le livre de d'Arlincourt, et je suis sûr que je n'ai pas sauté cent pages du vôtre. Du reste, ce que je préfère dans la *Notre-Dame*, c'est le capitaine Phœbus. De tous les personnages, c'est celui que..."

— „Vous comprenez le mieux, monsieur?"

— „Par exemple, j'ai glissé légèrement sur tout ce que vous racontez de Paris, et sur le portrait de sa cathédrale; ce n'est pas que ce soit mal au moins, mais l'architecture m'ennuie à mourir. Je suis difficile à amuser, voyez-vous.“

— „J'ai été malheureux, monsieur, de donner dans un sujet où l'architecture avait un rôle obligé!“

— „Ce n'est peut-être pas votre faute, mon pauvre Victor, c'est la mienne... Ah! çà, les vers que vous faites, sont-ils pour le théâtre ou seulement pour la lecture?“

— „Pour le théâtre, monsieur.“

— „Les drames qu'on fait de ce temps-ci sont furieusement ennuyeux; il n'y a que les vôtres qu'on puisse voir. J'ai vu tout le premier acte d'*Hernani*, et les deux derniers de *Marion Delorme.*“

— „Vous me comblez.“

— „Ah! puisque nous parlons de *Marion Delorme*, dites-moi si cette fille était parente de Joseph Delorme, dont on a imprimé des vers, il y a quelques années? connaissez-vous ces vers?“

— „Je les connais, monsieur, et je les aime.“

— „Vous avez ben de la bonté, par exemple! j'en ai lu six dans le temps, un soir, ou plutôt une nuit en revenant du bal où j'avais perdu mille francs; je n'y ai rien compris, ça m'a ennuyé, et j'ai juré de ne plus rien lire de ces vieux auteurs.“

— „Mais, monsieur, l'auteur est notre contemporain, un de nos poètes et de nos critiques les plus distingués.“

— „Parbleu, c'est ben étonnant que je ne le connaisse pas, moi qui connais tout ce qu'il y a de gens de lettres et d'artistes à Paris. Ce monsieur Delorme ne va donc jamais à l'Opéra ou au foyer de la Gaîté, les jours de premières représentations?“

— „Bien rarement, je pense.“

— „C'est donc ça! Si vous le connaissez, dites-lui donc, dans son intérêt, que nous sommes une centaine de jeunes gens qui faisons les réputations, et pour qui il faut travailler par conséquent quand on veut réussir. Or, sur le chapitre de l'ennui nous sommes intraitables....“

— „Je le vois, monsieur.“

— „Nous avons tant vu, tant lu, que nous sommes très-difficiles! on nous ennuie bien vite. Heureux l'auteur dont nous faisons l'éloge, il va aux nues! Delorme est triste! il nous faut du gai, pas trop gai encore, parce que c'est ennuyeux aussi, du raisonnablement gai, entendez-vous.“

Et l'Ennuyé poursuivra ce propos, malgré les sourires ironiques ou les impatiences évidentes du poète qu'il met à la torture. Hugo n'osera pas s'approcher de sa table, de peur que son insipide visiteur ne le contraigne à lire le morceau dont il est venu troubler la composition; il se lèvera, regardera le cadran de la pendule, taillera sa plume, se promènera dans son cabinet, en interrogeant les bronzes de David, les dessins de Boulanger et les esquisses de Devéria qui en ornent les murs; l'autre n'entendra pas cette pantomime; il restera cloué sur le fauteuil gothique où il est étendu comme un sot, et, s'il s'en va, c'est qu'il sera arrivé à ce degré d'ennui qui divorce avec tout respect humain, et rompt brusquement une conversation, à la grande joie de deux interlocuteurs.

Si vous avez des affaires pressantes, des intérêts de famille à régler, Dieu vous garde de la présence d'un de ces fâcheux qui, sans s'immiscer dans les questions que vous traiterez, n'en sera pas moins importun! Il ne dira pas un mot, écoutera sans trop entendre, mais demeurera; et quand vous lui ferez comprendre qu'il s'agit de choses qu'on voudrait tenir secrètes, il prendra congé de vous.

— „Je vois que vous êtes en affaire; je m'en vais de peur d'être indiscret. Du reste, n'ayez pas peur, je ne suis pas curieux du tout, et d'ailleurs ces choses-là m'ennuient infiniment.“

Un quart-d'heure à la Bourse pour savoir le cours des fonds, vingt minutes de flânerie à la porte de Tortoni, pour apprendre des nouvelles, une demi-heure chez sa maîtresse, pour lui proposer une promenade ou un spectacle; tel est l'emploi du temps de l'Ennuyé, de quatre heures et demie à six heures. Puis, le dîner comme le déjeûner, triste, maussade, succulent, et cher. Un Napoléon d'or, jeté négligemment sur la nappe, acquitte la

dépense; le garçon a eu l'adresse d'apporter en monnaie de cuivre l'appoint d'un franc que le dîneur repoussera avec sa carte déchirée, parce qu'il ne saurait mettre des sous dans son gilet; cela sonne mal, cela pèse, cela enfle désagréablement la poche, cela gêne et fatigue, cela ennuie!

Vite un tour au bois, maintenant! Pourquoi pas ailleurs? parce que tout le monde va là, que c'est bonne compagnie, et qu'on ne saurait présenter ailleurs sa maîtresse et son tilbury. Toujours la même allée, la même poussière, les mêmes hommes, les mêmes chevaux; l'Ennuyé n'y manque pas cependant, bien que là, plus que partout ailleurs, il s'ennuie. Pendant toute la course, que le cheval fait au grand trot, il ne dira pas un mot à la femme qu'il a à son côté; il sifflotera, essaiera quelques passages d'un air nouveau, et, si on l'interroge, si on lui parle d'amour, de tendresse, de plaisirs: „Oui, non, peut-être, cela m'ennuierait!“ Oh! l'aimable amant, n'est-ce pas?

A neuf heures, envahissement des spectacles par nos Ennuyés. Cachez-vous bien, enfoncez-vous dans les coins obscurs des galeries ou de l'orchestre; fermez soigneusement les portes de vos loges; payez grassement les ouvreuses pour qu'elles vous épargnent la visite de ces fats aux gants blancs, aux longues chaînes de platine pendantes à triple rang sur le gilet; au double jabot; à l'habit largement ouvert, qui laisse voir une vaste poitrine de piqué blanc de coton ou de velours broché d'argent; au chapeau pointu comme les bicoquets des mignons de Henri III, et mis de côté sur l'oreille droite; au bâton noir couronné d'un gros pommeau d'or guilloché; au lorgnon enfermé à l'anglaise entre la voûte de l'œil et l'os de la pommette. Que si vous ne pouvez leur échapper, prenez en patience l'impertinence de leurs manières, leurs regards insolents, et la niaiserie de leurs arrêts en matière de goût. Ils ont le droit reconnu de fatiguer tout le monde, de s'imposer partout, de trancher sur tout, de déraisonner à dire d'expert, de siffler aux meilleurs endroits d'une pièce; d'arriver tard dans leurs stalles, où ils parviennent en dérangeant cinquante personnes sans demander à aucune pardon de l'embarras qu'ils causent; sans saluer, sans

se découvrir quoique la toile soit levée: c'est le privilège que La Fontaine accorde à la mouche, de goûter la première au bœuf immolé à Jupiter, de se planter sur la tête des rois et sur celles des ânes.

Gardez-vous du voisinage de ces inutiles! Mieux vaudrait, pour vous, tomber la tête la première dans une république de guêpes qu'entre deux Ennuyés. Vous n'aurez pas un moment de repos; vous n'obtiendrez pas une minute de silence; leurs paroles se croiseront devant vous; vous ne pourrez entendre un mot ni une note de l'ouvrage qu'on jouera; ils s'entretiendront des choses les plus étrangères à la représentation; et si vous leur faites observer poliment que des gens bien élevés ne se font pas ainsi un plaisir de gêner leurs voisins, que vous avez payé pour jouir du spectacle, que la comédie ou l'opéra vous amuse: „Parbleu," vous répondra l'un, „vous êtes ben heu-„reux de vous amuser de quelque chose! Je donnerais dix louis „d'être assez bonhomme pour trouver bien les niaiseries qu'on „vous récite là! vous n'êtes pas difficile, et cela fait honneur „à votre bon naturel! „Oh!" ajoutera l'autre, „ceci est bon „tout au plus pour des épiciers! Monsieur est-il ou a-t-il été „dans l'épicerie?" De longs éclats de rire suivront ces phrases impolies, interrompront le spectacle, vous irriteront; vous vous fâcherez, on se fâchera contre vous; le parterre criera: Silence! A la porte! le commissaire de police arrivera, et vous enjoindra de le suivre, parce que vingt voix auront déposé contre vous. Comment tant de témoins menteurs se seront-ils donc trouvés par hasard ligués contre un homme tranquille? c'est qu'au premier bruit tous les Ennuyés ont accouru pour prêter aide et secours aux leurs, ainsi qu'au coin d'un bois accourent tous les chevaliers errants de la grande route, lorsqu'un coup de sifflet jeté au vent les convoque pour une expédition importante.

Pour moi, qui connais ces Ennuyés, qui les étudie depuis dix ans, qui les devine de loin, et qui tâche de vous les signaler assez bien pour que vous puissiez éviter leur rencontre funeste, vous ne me verrez jamais assis au théâtre à côté d'eux! J'aime mieux rester debout, pendant toute une soirée, dans un couloir,

contre l'huis d'une porte, au risque d'une courbature ou d'un coup d'air, que de subir cinq minutes la peine de leur voisinage; je les fuis comme la contagion, comme une odeur infecte, comme un nid de vipères, comme le contact d'une torpille, comme une rue déserte à deux heures du matin, comme un tête à tête avec une vieille femme qui se passionne encore à cinquante ans, comme on fuyait, dans les petits foyers de Feydeau et de l'Opéra, Mazuel et ses aimables amis de la commune de Paris, quand ils venaient, en 1793, le grand sabre traînant au côté, la grosse cravate rouge au cou, les larges boucles d'oreilles pendantes sous les faces de leurs cheveux gras et plats, si bien nommées *oreilles de chien*, le chapeau haut empanaché, prendre le menton à madame Saint-Huberti ou à madame Dugazon, et dire, avec cette bonne grâce qui leur était propre, aux comédiens qui n'étaient que fayétistes ou modérés: „Nous prendrons „vos femmes, nous boirons votre vin, nous coucherons dans „vos lits, et si vous n'êtes pas contents, nous vous enverrons „à la guillotine *).

C'est surtout après la représentation d'une pièce nouvelle que je mets un soin prodigieux à m'éloigner du groupe de ces cruels mécontents. Que Dieu vous préserve de vous y laisser emprisonner! Vous avez été satisfait de l'ouvrage; vous avez distingué dans la musique de belles parties; vous avez applaudi à la combinaison dramatique de tel acte ou de telles scènes; les acteurs vous semblent avoir bien joué, bien chanté, bien dansé; vous êtes heureux de votre soirée, et vous iriez vous coucher sur cette bonne impression qui prépare une nuit calme: mais vous avez donné étourdiment dans l'émeute des Ennuyés, attiré par le bruit qu'ils font; et adieu votre plaisir; adieu les

*) Ceci est arrivé au foyer de l'Opéra-Comique. Mazuel eut l'impudence de tenir ce propos devant un des acteurs (Elleviou ou Philippe, je ne me rappelle pas lequel); le comédien terrassa à l'instant même l'insolent terroriste, traîna sa tête jusque dans les cendres chaudes de la cheminée, et ne le quitta qu'après qu'il eut demandé pardon de son propos. Mazuel n'osa pas traduire l'acteur au tribunal révolutionnaire.

suaves impressions qui devaient accompagner votre sommeil! adieu cette assurance du bien-jugé qui était en vous, et vous avait coloré l'œuvre nouvelle! Un doute affreux, désenchanteur, va succéder dans votre esprit à cette joie naïve que vous éprouviez; vous serez blessé dans cet amour-propre tout naturel du critique dont on conteste la décision; vous vous portiez bien tout-à-l'heure, votre poitrine se dilatait à son aise, votre esprit était calme, votre pouls battait régulièrement; les Ennuyés vont changer ce doux état; ils vous irriteront, vous donneront la fièvre; vous sortirez de leur cercle avec la migraine, et encore avec un mal plus grand que celui-là: le doute sur votre propre goût, sur la sûreté de votre jugement. — Il n'y a rien là-dedans. — C'est absurde. — Pauvre musique. — Pleine de réminiscences. — Aubert se répète. — Rossini vieillit décidément. — En somme, exécrable, mort-né, ennuyeux. Ça ne durera pas quinze jours. Je leur ai entendu dire cela du *Comte Ory* et de *Robert-le-Diable.* Quant au *Philtre,* ce joli, gracieux et spirituel opéra-comique d'Aubert, ils l'ont traité bien autrement encore que le délicieux *Comte Ory* de Rossini, que le *Robert,* admirable ouvrage, chef-d'œuvre de Mayer-Beer! — Cela n'existe pas, disaient-ils. — Cela est impossible. Demandez-leur ce que veulent dire ces étranges paroles, car il n'y a qu'eux qui puissent expliquer les termes de leur argot! Le public casse tous les arrêts de ces juges; mais la faction se révolte, proteste, se soulève; pendant qu'on va en foule au *Comte Ory,* au *Philtre,* à *Robert-le-Diable,* pendant qu'on bat des mains aux chants heureux des compositeurs italiens, français et allemands, les Ennuyés crient et bâillent.

Tels vous les voyez au théâtre, tels ils sont au salon du Louvre. Ils y vont le vendredi et le samedi, les jours du beau monde, les jours des rendez-vous, les jours où les amateurs veulent se faire voir, et s'inquiètent assez peu de la peinture. Ils daignent cependant jeter un coup d'œil sur quelques tableaux.

— „Pal mal, ces *moissonneurs* de Robert; mais l'Italie, toujours l'Italie avec son ciel bleu et ses femmes noires, c'est bien ennuyeux!"

— „Delaroche aussi devrait bien choisir ses sujets autre part que dans l'histoire d'Angleterre! Voilà *Cromwel* après les *enfants d'Édouard,* après *miss Macdonald*... C'est toujours la même chose."

— „Mais voici *Richelieu* et *Mazarin,* pour changer!"

— „Oui, du Louis XIII, des manteaux, des plumes, des velours et des broderies, c'est bien rococo! ça m'ennuie. Du reste, assez bien exécuté."

— „Voyez donc ce portrait de la comtesse. de B. C'est de Kinson, ce qu'il y a de mieux, par conséquent; c'est charmant, poli, luisant, blanc, rose, bleu-clair; ça n'est pas mou et jaune comme de la chair naturelle, c'est appétissant, c'est délicieux; il n'y a ici que cela qui ne m'ennuie pas trop."

— „Oh! c'est trop dire. Mais voilà des portraits de madame de Mirbel qui sont assez estimables."

— „Parbleu! la belle merveille! ça ressemble à la nature à s'y méprendre. L'art doit être un mensonge; et il ne vaut pas la peine de faire de la peinture pour imiter tout bonnement une tête telle qu'elle est. Je ne viens pas au Louvre pour voir des têtes que je rencontre dans les salons, aux Tuileries, ou sur les boulevarts; je viens pour voir de la peinture; je trouve la nature partout, elle m'ennuie ici."

— „Moi, il y a ici une nature qui me plaît, c'est celle de ce M. Dubuffe. Parole d'honneur, c'est très-joli! ces femmes nues m'amusent à voir. En voilà une dans un manteau de satin-violet, sur un lit, en plein air, c'est très-ingénieux. Ne trouves-tu pas que sa gorge ressemble beaucoup à celle de la petite Virginie, la maîtresse d'Alfred?"

— „Oui, et c'est justement pourquoi cela m'ennuie. Nous avons bien assez de Virginie. Pourquoi diable vient-elle nous poursuivre jusqu'ici?"

— „Assez de salon pour aujourd'hui. Toute cette peinture me donne des nerfs; si je restais ici un quart-d'heure de plus, je suis sûr que j'en aurais des vapeurs. Allons-nous-en."

Ils s'en vont, en effet, chercher des victimes nouvelles... Et toutes leurs journées seront remplies comme celle-là; toutes

finiront de même: trois heures durant, ils iront tenter le sort sur une carte à Frascati, ou dans une de ces honnêtes maisons que des femmes de bien ouvrent aux jeunes gens qui ont besoin d'exciter leurs sens par des passions brutales; qui sont incapables d'un travail quelconque, et qui, dépensant beaucoup d'argent, quoique la fortune leur manque tout-à-fait, mènent la vie du tripot chaque nuit, et le matin rêvent de suicide; race dégénérée, enfants étiolés par l'ombre de honteux boudoirs; qui remuent, s'agitent, parlent haut, pour faire croire qu'ils sont quelque chose; se coalisent, forment une coterie, une faction tyrannique, impuissante, vaniteuse, insolente, dont un classique trouverait la ressemblance dans la hideuse famille des harpies, et que j'appelle, moi, du nom indulgent d'Ennuyés.

Cette hydre qui pousse chaque jour une tête, quand en serons-nous délivrés? Si la faction des Ennuyés n'était que ridicule, comme celle des *Incroyables*, des *Raffinés*, des *Importants;* si elle était spirituelle comme celle des *Frondeurs*, je ne m'en occuperais pas, ou j'aurais quelque estime pour elle. Mais elle flétrit tout, dessèche tout, méprise tout; elle porte le découragement dans tous les cœurs artistes; elle aspire à la domination de la société, comme si le principe du bien et du beau était tout-à-fait perdu, comme si le mauvais principe devait régner: je la déteste. Cette faction est une des causes de nos malheurs, par son alliance avec celle des roués politiques. A elles deux, elles ruineront la France, pour peu que vous les laissiez faire. Paris a eu peur des clubs; il ne sait pas ce qu'il doit redouter de la faction des Ennuyés!

A. JAL.

DE L'IMPROVISATION

APPLIQUÉE

AUX DISCOURS DES PRINCES. *)

Les princes croient peut-être qu'ils ont moins besoin que d'autres de savoir bien parler; car il ne manque pas de gens autour d'eux, toujours empressés de trouver charmant ce qu'ils ont dit, ou même ce qu'ils ont voulu dire, quoiqu'ils y aient mal réussi.

Ce genre d'approbation ne peut flatter que les princes sans esprit, sans mérite réel; ceux que l'amour-propre aveugle, au

*) L'art difficile de l'improvisation n'est pas seulement utile aux princes: son usage deviendra de plus en plus général par le développement progressif de nos mœurs constitutionnelles. Aussi les réflexions suivantes (écrites en 1829 pour le duc de Ch..... qui, à cette époque, achevait son cours de droit), s'adressent-elles à tous ceux qui désirent ne point rester étrangers à la discussion des affaires publiques, et qui, tôt ou tard, peuvent être appelés à y prendre une part plus ou moins active. Du reste, chacun séparera facilement, dans ce morceau, des applications particulières à la position de la personne pour laquelle il fut primitivement écrit, les préceptes généraux qui peuvent convenir à tous.

point de ne pas leur laisser voir qu'on les trompe, si même, au fond, on ne se moque pas d'eux.

Un prince doué de bon sens méprisera toujours les flatteurs, comme l'espèce d'homme la plus détestable et la plus dangereuse. Il n'en devra pas moins sentir le prix d'une approbation justement méritée : mais il saura que l'estime des autres hommes ne s'achète pas sans quelques efforts, même de la part de ceux qui, par l'élévation de leur rang, sembleraient en être dispensés.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Cette admirable sentence du bon La Fontaine n'a été dite que pour les grands. Ils ont besoin d'appui ; et pour eux ce n'est pas un médiocre avantage que de savoir se concilier le dévouement et l'amitié d'autrui.

Or, quel moyen plus efficace pourraient-ils employer pour y réussir, que celui de la parole, qui ne nous a été donnée par la bonté divine que pour apprendre, enseigner, discuter, communiquer nos sentiments et nos affections à nos semblables, resserrer les nœuds de la société civile, et faire régner la justice et l'union parmi les hommes.

Mais il en est de la parole comme de toutes nos autres facultés ; on peut être heureux ou maladroit dans l'emploi que l'on en fait ; il faut apprendre à en régler l'exercice, pour en faire l'instrument docile de nos besoins et de nos volontés.

Le défaut d'habitude est l'excuse qu'on allègue toujours, quand il s'agit de s'exprimer en public. Mais, c'est précisément parce qu'on n'a pas l'habitude de la parole sans l'avoir acquise, qu'il faut de bonne heure travailler à l'acquérir ; surmonter cette fausse honte qui enchaîne nos facultés ; et, sans jamais déposer cette modestie qui convient même au rang suprême, abjurer cette timidité qui s'allie mal avec la générosité du caractère et la véritable grandeur.

Improviser ne signifie point parler à tort et à travers, sans savoir ce qu'on dit. Le sage, dit-on, tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Cela veut dire seulement qu'on ne doit jamais parler avec irréflexion et sans y avoir songé.

Avant donc que de dire, apprenez à penser.

Je n'applique pas le mot *improvisation* au fond de la pensée, mais seulement à la facilité de parler, *en termes non préparés,* sur un sujet suffisamment conçu et médité. Avec cette seule prédisposition, on doit être en état de rendre ses idées, si le poète n'a pas menti en disant:

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Mais on peut être pris au dépourvu; notre intelligence parfois se trouve brusquement attaquée; le temps lui manque pour se reconnaître et se disposer: c'est dans ces occasions rares que l'on reconnaît la *présence d'esprit,* c'est-à-dire, l'art d'appeler promptement ses idées à son secours, de les mettre en ordre, et de se disposer au combat, comme à l'attaque d'un camp surpris, qu'il faut défendre avec les premiers hommes que l'on trouve sous sa main, pour donner le temps au reste de se former et de venir nous dégager.

Dans ces circonstances souvent très-embarrassantes, un double écueil peut se présenter: l'homme attaqué à l'improviste sur un sujet délicat doit également craindre d'inspirer la défiance s'il se montre trop réservé, ou de se trahir par indiscrétion, s'il n'est pas assez en garde contre un premier mouvement. On doit se cuirasser d'avance pour ces sortes de combats, s'affermir contre une interpellation brusque, comme on s'accoutume à ne plus tressaillir au bruit d'une subite explosion: il faut tenir le milieu entre la dissimulation et l'emportement, et savoir *se posséder*, c'est-à-dire, rester maître de soi, grand moyen de se rendre maître des autres.

L'improvisation doit être différente selon les genres de discours. — Les princes n'ont guère occasion de faire des discours d'apparat; et si cela leur arrive, on prend soin de les rédiger par écrit: trop heureux alors si la copie a été disposée avec assez d'intelligence pour que le sens ne soit pas rompu au moment où il faut tourner le feuillet....

Mais ils sont fréquemment exposés à soutenir des conver-

sations, ou sérieuses, ou légères, qui toutes, cependant, ont leur mérite comme leur difficulté. En toute rencontre, il leur importe de se garder d'une défaite et de s'assurer la supériorité, soit qu'ils parlent à de simples particuliers ou à des chefs de corps, à des nationaux ou à des étrangers.

Tout l'art des princes est de faire en sorte que l'on soit satisfait d'eux. Personne ne doit sortir mécontent de leur audience; ils doivent se réserver les paroles gracieuses, et laisser les sévérités à d'autres organes. Louis XIV excellait en cela. Au contraire, j'ai entendu des amis de Louis XVI déplorer son inaptitude à parler en face à ceux qui lui étaient présentés. A-peine un officier, un savant, un artiste, étaient sortis, ce prince trouvait sur leur compte des choses aimables, mais dont l'effet était perdu, puisqu'ils n'étaient plus là pour les entendre.

Ce manque d'à-propos est très-malheureux pour un prince; car il ne peut pas donner à tous ceux qui l'approchent des titres, des honneurs ou des pensions: mais il peut donner à tous de *bonnes paroles*, et leur adresser des *mots obligeants*; cette monnaie ne ruine pas le trésor, et a un grand cours pour gagner les cœurs, surtout ceux des Français. *Il m'a bien reçu*; cela réconcilie même le plaideur avec le juge qui, plus tard, lui a fait perdre son procès.

Ceci nous conduit à remarquer que les princes doivent soigneusement s'interdire toute raillerie: rien ne serait plus propre à leur faire des ennemis irréconciliables: un trait indifférent de la part d'un égal, à qui l'on peut répondre sur le même ton, devient poignant de la part d'un prince dont on se croit obligé de tout accepter sans murmurer. L'ame en reste profondément blessée: *manet altâ mente repostum*; et plus d'une fois la vengeance s'en est suivie.

Cette expérience que donne l'âge mûr, la jeunesse ne l'a pas toujours. On raconte que, sous Louis XIV, madame la Dauphine ayant vu entrer un officier tout balafré, s'écria: *Mon Dieu! qu'il est laid!* — „Vous vous trompez, madame," reprit à l'instant le grand roi, „c'est un des plus beaux „hommes de mon royaume, car c'est un des plus

„braves.*)“ Sans cette heureuse répartie, un brave homme restait humilié en présence de toute la cour.

Louis XII et Henri IV ont rendu leur personne aimable à leurs contemporains et leur mémoire chère à la nation, par une foule de mots heureux partis du cœur, et qui prouvent la bonté de leur caractère. Cela vaut mieux que ces dictons apprêtés qui ne sont qu'ingénieux, et ces citations amenées de loin qui font tout au plus passer celui qui les a proférées pour un roi bel esprit....

Le grand nombre de gens qui défilent devant les princes devient sans-doute pour eux une source d'embarras: comment, en effet, dire toujours des choses remarquables à des personnes que l'on ne connaît pas, ou que l'on connaît peu, ou que l'on connaît trop? Cela est impossible, j'en conviens.

Mais, remarquons d'abord qu'il ne s'agit pas d'être brillant avec tout le monde. Les compliments ont aussi leur justice distributive, dans laquelle il faut tenir compte du mérite, des rangs, des services, de la position particulière de chacun.

L'essentiel est d'acquérir une aisance générale avec tous, et de n'être pas plus embarrassé pour diversifier le langage que pour varier le salut. Précisément parce qu'on voit beaucoup de monde, on a bientôt contracté l'habitude des réceptions; et, une fois rompu à ce qui fait le fond de ce manège, à l'un un regard, un sourire, à l'autre un mot sur la place qu'il a obtenue, sur celle qu'il mérite, une condoléance sur un malheur ou un accident, on se réserve pour les hommes qui sortent de ligne, ceux qu'on a une raison particulière de distinguer et d'engager à soi par de bonnes manières.

Pour apporter à cette distribution de la variété et de la justesse, on doit, si je puis m'exprimer ainsi, étudier sa cour, ou son salon.

*) Cela me rappelle un trait dont j'ai été témoin. A une cérémonie de Saint-Eustache, où une dame se trouvait avec son fils, celui-ci, voyant passer un militaire amputé, dit: — „Ah! maman, „vois-tu ce monsieur qui n'a point de jambe. — Mon fils, ne voyez-vous pas qu'il la porte à sa boutonnière!“ Il était décoré.

Il y a une manière de parler aux dames, qui n'est point celle de parler aux hommes: la première s'apprend assez vite par un jeune prince; elle tient plus encore à la forme qu'au fond: l'autre présente plus de difficulté.

Distinguez les personnages qui apparaissent dans votre panorama, par leur profession, leurs fonctions, leur genre de mérite.

On ne parle point au militaire comme au magistrat: l'un veut un parler bref, positif; c'est du service, de l'armée, de la gloire qu'il faut l'entretenir: à l'autre, on parlera des lois, de la justice et de l'indépendance qu'elle exige: relevant toujours dans chacun les devoirs de son état; moyen indirect mais puissant d'exciter à la vertu, en montrant l'estime qu'on en fait.

Les poètes, les gens de lettres, en général les auteurs aiment qu'on leur parle de leurs travaux. Faites-le en amateur éclairé; abstenez-vous de critique, et toutefois ne louez pas sans discernement; il ne vous resterait rien à dire à ceux qui méritent réellement d'être loués. On dira à l'un***: „Vos pièces sont remplies d'esprit;“ et à l'autre***: „Vous honorez „votre époque, vos vers se recommandent autant par la noblesse „de vos sentiments que par le charme qui s'y fait remarquer.“ Selon Horace, ce n'est pas une médiocre gloire que de plaire aux princes,

Principibus placuisse viris haud ultima laus est;

mais c'est à condition que les princes se connaîtront en vrai mérite, et sauront le distinguer de la médiocrité.

Après avoir fait porter ses considérations sur les particuliers, il faut faire encore plus d'attention aux Corps. Tout Corps est respectable, parce que c'est une universalité, et que le Corps entier sera sensible, en bien ou en mal, à la manière dont ses chefs auront été reçus. Voilà pourquoi les Dames de la Halle sont accueillies avec politesse, ainsi que l'Académie, quoiqu'il y ait loin de l'une à l'autre sous le rapport de la rhétorique et du poli.

Il faut ensuite passer en revue, à part soi, les différents corps que l'on doit recevoir; corps diplomatique, avec lequel il

faut toujours user de politique, par la raison qu'il n'en manque jamais; le clergé, auquel il ne faut jamais rien disputer sur le spirituel, pour être en mesure de ne lui rien céder sur le temporel; la magistrature, grave par elle-même, qu'il faut laisser parler, et qui aime à débiter et à entendre de grandes vérités comme à pratiquer de vertueuses maximes; le militaire, avec lequel un prince doit entrer plus particulièrement en communication, mais sur un ton particulier. Le civil aime qu'on soit caressant; il flatte, il voudrait presque être flatté. Le militaire se tient plus roide; on doit l'être aussi davantage avec lui. Devant les officiers, il faut être, pour ainsi dire, toujours sous les armes; ils aimeraient encore mieux un peu de rudesse que l'excès contraire.

Il faut qu'ils aient du prince l'opinion qu'il est *militaire comme eux*, qu'il se battrait *comme eux;* qu'il aime aussi la gloire, et qu'il n'hésiterait pas à verser son sang pour la patrie.

Rien surtout ne concilie plus à un prince l'estime du militaire que *la connaissance du métier.* Dans une revue, soyez bon, affable, mais tâchez de vous y connaître, et qu'on voie que vous vous y connaissez. Parlez aux chefs, parlez aussi aux soldats avec bonté, cette bonté qui, sans déposer le commandement, s'occupe de leur bien-être et de la justice qui leur est due; mais qu'aucun détail du service, de l'armement ou de la manœuvre, n'échappe à vos regards.

L'éloquence militaire est un langage à part: il faut l'étudier, non pour y mettre de l'artifice, le soldat n'est pas rhétoricien; mais pour prendre le ton qui convient. A la première revue passée par un roi dont les prémices furent populaires, un vieux soldat sortit des rangs, l'arme au bras, et lui dit: „Sire, vingt-„un ans de service, trente campagnes, dix blessures méritent „la croix, et je ne l'ai pas! — Tu l'auras," dit le roi. — Aussi brièvement et avec autant de justesse, à un soldat qui venait de lui dire: „Sire, deux mots: *Congé, argent.* — Soldat, quatre: „*Ni l'un, ni l'autre,*" répondit Henri IV.

Les soldats français excellent en tours de phrases qui leur sont propres. Ils aiment dans leurs chefs une vivacité qui

réponde à la leur. La harangue de Henri IV, avant la bataille d'Ivry, doit être citée pour modèle. „Enfants," disait-il à ses soldats, „si dans le fort de l'action vous perdez vos enseignes, „ralliez-vous à mon panache, vous le trouverez toujours au „chemin de l'honneur et de la victoire!" Voilà l'improvisation militaire: avec de pareils discours tenus à des Français, ils se feraient tuer jusqu'au dernier pour leur chef.

Si vous parlez à une grande réunion de troupes, ayez attention à une chose; c'est de n'employer que des tournures qui provoquent *l'adhésion* des auditeurs. Bonaparte a manqué à cette règle dans une grave circonstance, au 18 brumaire.

Il pérorait les troupes à Saint-Cloud; et, au lieu de leur dire: „N'est-il pas vrai que c'est moi que vous voulez pour chef, moi qui tant de fois vous ai conduits à la victoire.....?" et de provoquer ainsi un *oui* qui se serait propagé dans toute la ligne; il leur dit: „N'est-il pas vrai que vous ne voulez plus du directoire, de ce gouvernement faible et méprisé?"—*Non, non*, s'écrièrent les plus proches. „N'est-il pas vrai que vous ne voulez point de l'anarchie?"—*Non, non,* répondirent-ils encore plus fort. Mais ce *non*, parvenu aux derniers rangs, jeta de l'hésitation parmi les plus éloignés, qui, n'ayant pas entendu le discours, crurent que leurs camarades n'étaient pas de l'avis du général, et qu'ils ne voulaient pas de lui. Ajoutez à cela que le *oui*, dans une réunion d'hommes, comporte toujours plus d'enthousiasme que le *non*.

Il y a deux volumes des harangues militaires, qu'il est bon de lire comme étude et comme modèle.

Un prince peut avoir encore à visiter un port de mer, une marine, une place de guerre; tout cela exige du travail de sa part. Il ne faut pas qu'il arrive là pour s'extasier comme un homme qui n'a jamais rien vu!—Qu'il étudie d'avance la position; qu'un bon ingénieur lui en ait signalé le fort et le faible; qu'il connaisse les termes de l'art; qu'il soit en état de ne louer que ce qui sera bien; de percevoir avec réflexion et d'indiquer avec discernement ce qui peut être réformé ou perfectionné; et qu'il laisse tous les esprits convaincus, non seulement qu'il veut

le bien, mais qu'il a toutes les connaissances nécessaires pour l'opérer.

Genre de charlatanisme louable et certainement permis! Napoléon n'allait jamais visiter une manufacture sans s'être fait faire la leçon par Monge ou par Fourcroy, et avec ce qu'il y ajoutait de son chef (car son esprit était excellent), il remplissait d'admiration des *industriels*, tout surpris de voir le grand homme au courant de leurs machines et de leurs procédés, leur indiquer même des perfectionnements, échanger avec eux des observations avec une facilité d'expression d'autant plus grande, qu'il avait fait d'abord sa provision d'idées.

Mais c'est assez avoir parlé de l'improvisation appliquée à la conversation, aux courtes harangues, aux discours rompus et dialogués; il faut arriver aux moyens plus difficiles d'improviser des discours d'une certaine étendue sur un sujet donné.

La logique est la base de toute improvisation; le bon sens en est l'ame. Le plus grand reproche que l'on puisse adresser à celui qui parle, est *qu'il ne sait ce qu'il dit*.

La première question qu'on doive se faire est donc celle-ci: *Que dirai-je?*

La seconde: *Comment dirai-je?*

Il faut prendre son parti, et ne pas se lancer dans une discussion avant de savoir quel en sera le terme. J'ai vu des orateurs parler long-temps à la tribune et à qui l'on criait de toutes parts: *Concluez! que demandez-vous?* et rester courts, ne savoir comment se résumer.....

Il n'y a ordinairement que trois partis à prendre sur une question: l'affirmative, la négative, ou le plus ample informé, si l'on ne croit pas que le moment de la résoudre soit venu.

Quant à la gradation que l'on doit suivre pour disposer ses raisonnements, je la comparerai au chemin que l'on doit tenir pour aller d'un lieu à un autre. Voulez-vous aller du Palais-Royal aux Tuileries?... voilà déjà deux points indiqués, le point de départ et le point d'arrivée; plusieurs chemins y conduisent, car tous chemins, dit-on, mènent à Rome. Il faut pourtant choisir. Je ne passerai pas par le Perron, il est à l'opposite

de ma route; je n'irai point prendre le Pont-Tournant, ce détour est trop long; je passerais bien par la rue Saint-Honoré et la petite rue Saint-Louis, mais on les pave, et le plus difficile équivaut au plus long: j'irai donc par la rue de Chartres, c'est le plus beau et le plus sûr.

Eh bien! le travail de l'imagination est le même pour choisir les arguments les plus propres à conduire de la proposition à la conclusion. On veut démontrer l'une pour rendre l'autre évidente; une foule de raisons se présentent, et se croisent comme des chemins à l'entrée d'une forêt ou les rues dans un carrefour. Choisissez, mais choisissez bien: une route prise pour une autre, vous vous fourvoyez; de même un faux raisonnement peut vous égarer. Le plus court est généralement préférable, mais cent pas à travers des épines et des chausses-trapes sont plus longs et plus périlleux à faire qu'un quart de lieue sur une belle route: éloignez donc les arguments captieux, les raisonnements trop subtils; allez droit au but, mais sans heurter, et, s'il le faut, éloignez-vous quelque peu: la rue n'est pas droite, est-ce une raison pour ne pas se prêter à ses détours? Ira-t-on se battre la tête contre les murs?

Ces ménagements obligés constituent ce qu'on appelle les *précautions oratoires*, grand art qui consiste à raisonner sans blesser les autres, comme, en marchant, l'essentiel est de ne pas se laisser choir en heurtant les obstacles qui peuvent se trouver sur le chemin.

Venons à un exemple. Supposez qu'un homme s'est emparé avec violence de la propriété d'autrui; vous avez à prouver que cet acte est illicite et que la propriété doit être rendue à son maître.

Quel sera le travail de votre esprit?

Un mouvement d'indignation! comprimez-le pour un instant; la colère est un mauvais conseiller, des injures ne sont pas des raisons; soyons d'abord de sang-froid, et analysons le discours.

„J'affirme que Paul doit être réintégré dans la maison dont „il a été injustement dépouillé par Pierre.“

Pour cela il faut prouver *ce fait* que Pierre a réellement dépouillé Paul;

Et prouver *par la loi* que ce fait est répréhensible et ne peut être toléré.

Vous mettrez donc sur votre note:

1° La proposition que vous voulez démontrer;

2° Le récit du fait avec ses circonstances; s'il y a eu violence, coups portés, meubles brisés, etc.

Je vous suppose bien instruit *du fait*, vous n'avez alors besoin de notes que pour jalonner votre discours, pour ne rien omettre d'essentiel, et tout dire dans un ordre convenable; un mot suffit par conséquent pour rappeler toutes les circonstances qui s'y rattachent. En lisant le mot *coups*, vous saurez quels coups, leur degré de violence, leurs suites funestes; s'il y a eu maladie, incapacité de travail, traitement long et dispendieux, le mot *médecin* suffira pour rappeler tout cela: de même pour tous les accidents du récit.

Arrivant au *point de droit*, vous avez trois moyens à employer:

Le droit naturel, qui défend de nuire à autrui;

L'article de la Charte, qui déclare toutes les propriétés inviolables;

L'article du Code pénal, qui punit les violences du genre de celles dont vous vous plaignez.

Ajoutez-y des considérations d'ordre public sur le danger de se faire justice à soi-même. Animez-vous alors, si vous le jugez nécessaire; la preuve est faite, on s'indignera avec vous:

Et concluez.

On peut parler là-dessus une demi-heure.

Mais pour régler l'improvisation, quelques mots suffiront; et voici l'extrait sur lequel je porterais la parole:

Motif d'exorde. — Nécessité de protéger la propriété.

Proposition. — Celui qui a été injustement dépouillé doit être remis en possession.

Fait. — Pierre a dépouillé Paul. — Préméditation... venu avec armes... comment il est entré... porte enfoncée!!! Coups portés... blessures... médecin. — Paul réduit à se loger ailleurs.

Point de droit. — Droit naturel. — Charte, art. 9. — Code pénal, art.... — Ordre public blessé... justice à soi-même.

Péroraison. — Quelle indignité! — Violation de domicile!

Conclusion. — Paul doit être réintégré, et Pierre condamné à des dommages-intérêts, sans préjudice de la peine portée par la loi.

On remplira ce cadre avec plus ou moins de bonheur et de facilité d'expression: mais avec ces notes, il est impossible de ne pas faire un discours raisonnable: et c'est l'essentiel ; il faut être vrai avant d'être beau.

Ainsi rassuré sur le fond, pourquoi s'inquiéter des termes? Ne cherchez pas des tournures alambiquées: rendez vos idées; parlez naturellement, comme vous serez affecté: et si tout-à-coup vous vous sentez animé par un mouvement qui imprime à votre discours plus de chaleur et de rapidité, *allez:* mais ne perdez pas de vue votre sujet: autrement ce serait *divaguer;* et les plus belles choses ne valent plus rien quand elles sont déplacées: *non erat his locus.*

Ceux qui n'ont pas acquis l'habitude de parler en public redoutent surtout les interruptions et ces accidents subits, imprévus, qui rompent l'allure, et obligent à s'arrêter; c'est ainsi qu'à l'audience les présidents interrompent quelquefois l'avocat, en lui disant: *Ceci n'est pas de votre cause; répondez à ceci; répliquez à cela.* C'est ainsi encore que, dans les assemblées délibérantes, les murmures couvrent la voix, l'impatience éclate, les interpellations sont adressées à l'orateur!... Comment fera l'homme qui lit ou qui récite, pour se retrouver au milieu de ce brouhaha? S'il récite, fera-t-il un trou à sa mémoire pour retomber avec justesse sur un autre point? S'il lit, sautera-t-il vingt feuillets pour se rapprocher de la fin? Impossible: il a d'avance tout coordonné, tout compassé; les termes qui suivent rappellent ceux qui précèdent et n'offrent plus de sens dès qu'une fois ceux-ci sont retranchés:

Il hésite, il bégaie, et le triste orateur
Demeure enfin muet aux yeux du spectateur.

Au contraire, l'homme qui improvise se plie à tous ces accidents; il n'en est point ému ni déconcerté. Souvent même, et sur-le-champ, il se relève avec avantage par une vive répartie,*) maintient sa position, et reprend le fil de son discours; ou, s'il lui faut accorder quelque chose à l'entêtement, à l'amour-propre ou à l'autorité de l'interrupteur, il y revient sans affectation par mille détours auxquels son improvisation se prête; il dit tout, ne fût-ce qu'en disant, *je ne vous dirai donc pas*.

C'est là ce qu'on appelle *la présence d'esprit*, nécessaire à l'orateur comme au général d'armée, pour tirer parti des accidents du terrain et faire tourner les périls même au profit de la victoire.

Tel est le mécanisme de l'improvisation; l'orateur qui lit son discours ressemble à la grosse cavalerie en ordre de bataille; l'improvisateur doit manœuvrer à la manière des Numides, qui, montés à nu et sans frein, n'en avaient pas moins l'art de lancer et de retenir leurs coursiers à volonté.

L'improvisation a des avantages incroyables: une fois qu'on a acquis la facilité de classer ses idées avec promptitude, et que les mots ne coûtent plus rien, on ne saurait croire ce qui nous arrive de force électrique, de mouvements imprévus et d'expressions fortes, qui jamais ne seraient venus nous trouver dans le cabinet la plume à la main! Moins de correction sans-doute, plus de rudesse, mais aussi plus de chaleur, plus de vie, plus d'intimité avec l'auditeur.

On objectera la difficulté de réussir! Oui, sans-doute, l'art de bien dire est difficile; mais apprenez toujours; souvenez-vous de ce que dit La Fontaine:

*) C'est ainsi que l'illustre général Foy, interpelé dans la chambre sur ce qu'il entendait par aristocratie, répondit aux interrupteurs: „Eh! nous entendons par aristocratie au XIXe siècle, la ligue et „la coalition des hommes qui veulent consommer sans produire, „vivre sans travail, tout savoir sans avoir rien appris, envahir „tous les honneurs sans les avoir mérités, occuper toutes les „places sans être en état d'en remplir aucune. Voilà l'aristocratie!“

D'abord il s'y prit mal; puis, un peu mieux; puis, bien;
Puis, enfin, il n'y manqua rien.

Vous ne serez pas un orateur parfait! mais aussi votre mission, à vous prince, n'est pas de parler comme Cicéron ou Démosthènes, et d'égaler d'Aguesseau ni Bossuet: d'ailleurs, et même pour ceux qui en font l'habitude de toute leur vie, entre la perfection et l'incapacité, il y a un milieu dans lequel il faut chercher à se placer convenablement, afin de parler dans l'occasion, sinon avec une haute éloquence, du moins avec méthode et clarté, et, s'il se peut, avec grâce et dignité.

La déclamation s'enseigne et s'apprend; mais entendons-nous sur ce point. Rien ne nuirait plus à un prince que l'emphase; elle rend ridicule tous ceux qui en sont affectés. Voici donc à quoi je réduirais les leçons de déclamation: apprendre à prononcer distinctement, nettement; à prendre des intonations justes, à les varier sans affectation; à connaître le ton caractéristique de chaque passion, et à quitter toutes les fausses inflexions de la voix. Du reste, fort peu d'étude des gestes; point de ces poses affectées où l'on chercherait à prendre l'attitude de César ou d'Auguste; éviter ce qui est ignoble et de mauvais maintien, et chercher le naturel en tout.

S'il existait des modèles, il faudrait aller les voir, les entendre, les étudier. Malheureusement, Foy est mort! et personne n'a su le remplacer...

La chaire n'a plus de Bourdaloue ni de Massillon: mais elle compte encore des ministres distingués par leurs talents oratoires! Heureux quand le fond du discours n'est pas influencé par une politique qui n'est pas de la religion!

Il serait bon aussi de visiter quelquefois les audiences: plusieurs de nos rois ont pris plaisir à aller entendre plaider. Henri IV s'y connaissait peu; car, après avoir entendu deux avocats, il trouvait que chacun d'eux avait raison; mais c'est qu'il ignorait lui-même tout principe de législation, et qu'avec un heureux instinct, il manquait cependant de connaissances positives. L'éducation des princes était alors fort au-dessous de ce qu'elle doit être aujourd'hui.

Le spectacle d'une cour d'assises est digne de l'observateur. Il faut savoir avec quel appareil se rend la justice criminelle; en quelles formes, avec quelle solennité, à l'ombre de quelles garanties la société statue sur l'honneur et la vie des citoyens.

Moins lugubres et plus animées, les audiences civiles, celles qu'on nomme audiences en robes rouges, offrent toujours un spectacle imposant, et quelquefois de belles discussions.

Il faut tout voir, tout entendre, réfléchir sur tout ce qu'on a vu et entendu, et ne s'approprier de chaque chose que ce qui convient à notre caractère, à notre position, à nos devoirs.

DUPIN aîné.

LA RUE DES POSTES.

L'habitant de la province ou l'étranger, nouveau venu dans Paris, pourrait croire, en lisant ce chapitre, que je vais lui parler de la rue où, chaque jour, des milliers de bras, s'alongeant et se croisant les uns à l'envi des autres, laissent tomber des milliers de lettres dans une ouverture large et profonde, espèce de gouffre qui revomit périodiquement ce qu'on lui jette, et dont la bouche, hérissée de dents de fer, ressemble à ces gueules béantes des gardiens du Ténare, toujours prêts à dévorer, toujours prêts à saisir. C'est le *vastâ voragine gurges* de Virgile, avec son *inhians tria Cerberis ora.*

On pourrait croire aussi qu'il s'agit de la rue où des légions de voyageurs vont prendre ou délaisser tour-à-tour le coursier qui les traîne hors Paris, ou le postillon qui les y amène; espèce de haras d'hommes et de chevaux qui logent, mangent, couchent et voyagent ensemble; postillons poudreux, au chapeau de cuir galonné et à la veste bordée de rouge; centaures d'écurie, moitié chevaux, moitié hommes; chevaux usés, vieux, maigres, rabougris et poussifs; le tout ayant seuls le droit de nous voiturer tant bien que mal hors barrières, et exploitant de conserve le monopole de la route et le privilège de la course.

Ce n'est ni de l'une ni de l'autre de ces rues que je parle; il n'y a pas plus de poste dans la rue *des Postes*, que de

bergers dans la *rue Bergère;* et il n'y en a jamais eu, je pense, car elle a toujours été placée trop loin et trop haut pour un pareil usage. Cette raison, cependant, pourrait fort bien ne plus en être une, depuis que la Poste Royale a été se nicher à une lieue du centre de Paris, sur une montagne, pour mieux se trouver à la portée du service, et la plus grande commodité des voyageurs.

Mais Paris est ainsi fait; c'est un immense fouillis avec mille quatre-vingts rues, et je ne sais combien de places et de ruelles, où tout se confond, tout se mêle, tout abonde, tout manque; tout est là, rien n'est en ordre; c'est une immense Babel, où les langues se croisent, où les mots ne suffisent pas aux choses, où les choses ne répondent pas aux mots. Aussi, bien fou et bien trompé serait celui qui, ne connaissant pas la Ninive moderne, se fierait à ses rues, et s'appuierait sur leurs noms pour en trier les fils et en classer le labyrinthe; les rues de Paris sont menteuses comme ces vases dont le liquide a mille fois changé, mais dont les étiquettes sont demeurées les mêmes. La rue *des Carmes* n'a plus de carmes; le quai *des Augustins* n'a d'autres augustins que des pigeons et des libraires; la rue *des Capucines*, d'autres capucins que ceux de nos affaires étrangères. Quant à ma rue des Postes, „anciennement," dit Sauval, „elle se nommait la rue *des Pots*, à cause de quantité „de potiers de terre qui s'y sont établis d'abord, et y ont fait „de la poterie." D'où son nom présent de la rue des Postes serait formé par altération de son vieux nom de la rue des Pots. Ainsi, tout sur la terre, jusqu'aux noms des rues, tout change, se dégrade, et se transforme.

Aujourd'hui ma rue n'a plus ni pots ni poteries; elle n'a plus que des couvents, des pensions, des séminaires, et des collèges. Elle s'est faite savante, elle s'est faite pieuse; elle est devenue la rue des moines et des nonnes, des dévotes et des prêtres.

Parfois, délaissant les quartiers vivants et les bazars d'outre-Seine, il vous est arrivé de gravir les gorges étroites et sales de la vieille rue Saint-Jacques, jusqu'à l'église Sainte-Geneviève, révolutionnairement dite le Panthéon.

La rue des Postes est tout près. En effet, faites deux pas au-delà du Panthéon; traversez la rue de l'Estrapade, où logeait Diderot, Diderot dont la tête encyclopédique était comme un dépôt de toutes les connaissances humaines; arrivez sur la place qui doit son nom à l'ancien supplice connu sous le nom de *l'estrapade*, supplice qui consistait à lier les mains d'un condamné, et à l'enlever au moyen d'une potence, du haut de laquelle on le laissait retomber à deux pieds de terre; secousse horrible, dont le heurt brisait, disloquait, cassait des os qui craquent et des muscles qui crient, et par son contre-coup imprimait à la corde une vibration d'agonie dont la pensée seule donne le frisson dans tous les membres!... Eh bien, placez-vous là, à l'endroit même, si vous le voulez, où s'élevait la potence, et regardez devant vous. Cette rue étroite et longue qui descend, sombre et resserrée, vers le faubourg Saint-Marceau, c'est elle, c'est la *rue des Postes*. En vain vos yeux la parcourent et la suivent, vous avez beau regarder et chercher de toutes parts, vous n'apercevez rien: rien que des portes fermées, rien que des fenêtres closes. La rue ressemble à un damier dont toutes les cases seraient noires. Çà et là de petites ouvertures, en forme de meurtrières, donnent au jour un passage dont elles semblent avares; on se croirait devant une place forte. Plus loin, des grilles de fer, qui se coupent et s'entre-croisent, semblent ne vouloir laisser, dans les mille nœuds de leurs interstices, que comme un point à la lumière; on se croirait devant une prison. Les fenêtres des mansardes, au plus haut point de l'édifice, sont munies d'abat-jours; la rue est anathématisée, le jour proscrit, la lumière maudite. Il semble, en traversant ces déserts, qu'on soit à côté d'un peuple de hibous, de chats-huants ou de chouettes; on ne voit rien, on n'entend rien. Le silence de la rue vous glace, vous met comme un couvercle de plomb sur le cœur; vous sentez qu'il y a près de vous des êtres qui doivent ne respirer qu'avec peine, et étouffer faute d'air; ces maisons noires, hautes, silencieuses et sombres, vous font peur. Vous êtes-vous figuré quelquefois, quand vous songez à ces vieilles cités détruites par le fer ou la

flamme, vous êtes-vous figuré être seul dans une ville déserte, longue et morne, ville cadavre dont le sang s'est figé, et la vie s'est éteinte? alors vous regardez autour de vous, et ne voyez personne; vous ouvrez la bouche, et n'osez appeler, car nul écho ne vous répond, et ce silence qui vous entoure vous épouvante. Eh bien! c'est là l'impression que la rue des Postes a souvent produite sur moi, lorsque j'allais le soir, par les longues nuits d'hiver, dans cette rue où rien ne bruissait, pas même le fiacre lointain qui roule, ou le piéton qui passe. Dans la journée, quelquefois la voix monotone et fêlée d'un mendiant qui aboie de concert avec son chien qui crie, trouble seule le silence de la rue. De temps en temps, une dévote enveloppée dans sa mante et dans son capuchon, ou quelque prêtre à l'œil sournois et à la robe noire, jettent en passant quelques sous dans le chapeau du mendiant, qui s'interrompt pour marmotter *Merci*, tandis que son chien a levé la tête, comme pour contempler le bienfaiteur de son maître; puis le chien et le mendiant continuent de plus belle leur marche et leur mélodie. C'est surtout le dimanche que cela peut se voir; car ce jour-là la rue des Postes est vivante, ce jour-là elle est sortie du tombeau; c'est son grand jour, son jour de résurrection. De toutes les rues voisines arrivent et débouchent des processions de vieilles femmes, qui vont chanter et entendre leurs messes et leurs vêpres dans les couvents; car la rue des Postes est la rue sainte, la rue sacrée, la rue bénite. C'est comme un entrepôt de sacristies et de chapelles, il y en a pour tout le quartier, il y en aurait pour tout un monde. Couvent des *Dames Saint-Augustin*, des *Dames Saint-Thomas*, des *Dames Ursulines*, des *Dames de la Visitation*, des *Dames de l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, des *Filles de l'immaculée Conception*, de la *sainte Providence*, du *sacré Cœur de Jésus*, et des *Filles de bonne volonté* (plaisanterie à part, et sans allusion coupable ni déshonnête.)

Tout cela a sa chapelle, son sacristain et son abbé, avec ses habitués et ses pratiques; et c'est à qui en aura le plus, car il y a rivalité et concurrence dans les choses saintes comme

dans les profanes, et les Dames Saint-Augustin jalousent les Filles de la Visitation, comme la Gaîté jalouse la Porte-Saint-Martin et l'Ambigu. A chacun son casuel, à chacun sa clientelle; c'est trop juste.

Dans cette rue se trouve aussi le fameux Collège des Irlandais, à côté de la rue du *Puits-qui-parle.* La rue du Puits-qui-parle! Ce nom-là a souvent piqué ma curiosité, et j'ai plus d'une fois étymologisé et rêvé, à part moi, sur son origine. Victor Hugo, dans sa *Notre-Dame de Paris*, dit qu'il y avait là, comme à la place de Grève, *un trou aux rats*... Vous savez ce Trou qui lui a inspiré la prière de Paquerette de Chante-Fleurie, redemandant sa fille, sa jolie petite Esmeralde qu'on va tuer, malgré sa taille svelte, sa grâce d'enfant, sa petite chèvre Djali, et son joli petit soulier. Vous vous rappelez ses larmes, ses angoisses, sa prière, son admirable prière de mère, le plus joli, le plus suave morceau que je connaisse. Eh bien! je pense à tout cela, quand je passe dans la rue du Puits-qui-parle. Mais d'autres chroniqueurs disent qu'elle doit tout simplement son nom à un puits qui faisait écho. Tant pis, car ce puits-là ne vaut pas mon *Trou aux rats;* c'est un puits tout simple, tout naturel, prosaïque comme une citerne, qui ne me rappelle plus mon petit soulier, ni ma prière. Tant pis!

Enfin, dans la rue des Postes était jadis *l'École Normale,* fondée par la Convention, et destinée à devenir le berceau des arts et de la science. Il y avait quelque chose de grand dans cette institution, où devaient s'élaborer pour tout un peuple et mûrir les éléments de l'instruction commune; vaste foyer, dont les rayons jaillissant de toutes parts eussent répandu la lumière et l'éclat sur la France. Elle avait de grandes pensées la Convention, des pensées marquées au coin du génie, et qui s'élevaient haut, quand elles ne se heurtaient pas à des potences ou à des cadavres. Il y a du sublime dans tout ce qu'elle a conçu, dans tout ce qu'elle a fait; car tout est imposant dans un volcan qui gronde!... Fondée par la liberté, l'École Normale s'éleva, puis décrût avec elle, jusqu'en 1822, époque où les jésuites la chassèrent de la rue des Postes, et les Pères de

la Foi en firent un séminaire. Il n'est point de monument peut-être qui n'ait eu, comme l'École Normale, ses vicissitudes et ses phases; tantôt sacré, tantôt profane; impie avec la République, saint avec la Restauration, glorieux avec l'Empire. Voyez la Sainte-Geneviève-Panthéon, et le Panthéon-Sainte-Geneviève, et voyez-en mille autres. Voyez le Temple de la Gloire rêvé par Napoléon, et qui, sous la restauration, redevient la Madeleine. Il y a tout le résumé d'une époque là-dedans, avec son caractère et sa couleur; et il n'y a guère d'édifice, ou de maison un peu vieille dans Paris, qui n'ait ainsi toute une histoire de France écrite sur ses pierres! Quant à l'École Normale, aujourd'hui c'est un hospice; juste milieu tout trouvé entre l'École et le Séminaire. Or, tout à côté de l'ancienne École, et parmi la sequelle de couvents qui pullulent dans la rue des Postes, comme les fourmis en une fourmilière, il en est un dont je dirai deux mots, parce qu'ils sont à la fois une peinture et une histoire.

C'était en 1831. L'un de mes amis me proposa un jour de le suivre au couvent des *Dames Sainte*... où il allait voir sa sœur. — „Ta sœur est-elle jolie?" lui dis-je. — „Elle est bien, et en compagnie de jeunes nonnes qui sont encore mieux qu'elle." Il mentait le frère, mais il parlait de sa sœur en indifférent et en aveugle, ce qui est tout simple, car je ne connais rien qui soit plus insouciant pour une jeune fille, plus barbare, plus rustre et plus ourson qu'un frère, si pourtant j'en excepte un mari. Quoi qu'il en soit, j'allai au couvent, attiré et séduit autant par le minois caché et encapuchonné des recluses, que par le désir de voir l'intérieur d'un monastère.

Arrivés à la porte, nous tirons une sonnette, dont le son retentissant se mit à galoper dans l'air comme un canard qui crie et bat des ailes. Nous reculâmes à dix pas, craignant d'avoir donné l'alarme au voisinage; nous avions cru tirer une sonnette, et nous étions tombés sur une cloche. Au bruit qu'elle fit, une vieille femme en lunettes, et le dos courbé, entr'ouvrit lentement un petit trou grillé, percé comme un œil au milieu de la porte, et que les Allemands ont appelé *was ist das*,

c'est-à-dire *qu'est-ce cela?* La vieille tourière y passa son nez comme un vieux singe à travers sa cage, et d'une voix fêlée, nous cria en effet: „Qu'est-ce cela? Qui demandez-vous?“ Ma sœur, répondit mon compagnon; et devant lui les portes du couvent s'ouvrirent, et peu de temps après sa sœur entra dans le parloir. C'était une jeune fille de quinze ans, vive et gaie comme son âge, avec un air folâtre et un charmant sourire. Sa petite taille serrée la rendait svelte et mince à prendre entre deux doigts; sa vivacité la faisait légère à s'échapper de vos doigts même. C'était un petit lutin avec un regard perçant, des cheveux blonds; c'était une jeune fille qui allait être femme, et qui était encore enfant. D'aussi loin qu'elle nous vit, elle courut à nous en sautillant, embrassa son frère, puis s'arrêta, ne sachant trop si elle ne devait pas m'embrasser de même. J'étais prêt à faire la moitié du chemin, et à tirer d'embarras la jeune fille, quand son frère lui dit: Monsieur est *mon ami*, en me présentant à elle. Son ami, son ami, oh! qu'il s'en aille au diable; car la jeune fille s'arrête et ne m'embrasse pas. Dieu! quel butor de frère! Son ami, l'assassin! son ami!... Ce mot-là m'a poignardé; je lui en garde rancune!

La jeune fille s'appelait Nina. — „Puisque Monsieur est „votre ami,“ dit-elle à son frère, „il faut l'amener avec vous „chez ces dames; madame de B.... reçoit samedi, et sera bien „aise de vous voir.“ Le frère promit de revenir, et je promis de le suivre moi, car elle était charmante la petite sœur, charmante à vous donner l'envie de la revoir. Aussi je pressai en sortant les mains de son frère, je l'appelai mon ami, mon véritable ami;... j'avais oublié ma rancune.

Le samedi soir, avant sept heures, nous étions au couvent... Deux sociétés, deux tables et deux salons rivaux se partageaient le monastère. A la tête de l'une, était madame de B..., vieille douairière, intolérante et bigote, qui avait à part son monde, ses chevaux et sa voiture. Vendéenne, elle a fait le coup de fusil, porté le briquet et bivouaqué dans les broussailles. Aussi a-t-elle reçu deux blessures, deux blessures

chéries dont elle parle sans-cesse. Ma blessure! elle en est fière comme un troupier de ses chevrons. A l'entendre narrer ses campagnes, à voir ses moustaches et son allure, on la prendrait pour un vieux grognard de la garde ou un dragon de la Tour. C'était une maîtresse femme. Elle recevait l'abbé, le sacristain, le marguillier de Saint-Étienne, et les fabriciens de la paroisse. Elle affectait les grands airs, disait mes valets et *mes gens*, parlait de la populace et de la canaille, de l'hérésie du temps et de l'impiété du siècle. Elle appelait Voltaire un scélérat, Rousseau un homme de rien, Béranger un misérable, Lafayette un sans-culotte, l'abbé Châtel une horreur, et les Saints-Simoniens des monstres. L'abbé Châtel et les Saints-Simoniens, c'était là surtout ce qui excitait la bile et remuait dans sa profondeur toute l'indignation de ces dames. Elles n'avaient pas assez d'imprécations et d'anathèmes contre ces renégats et ces hérésiarques du siècle. Ils étaient devenus leur plastron, leur cible, leurs suppliciés, leur *pâtira*, leur victime; c'était à qui les lacérerait, les déchirerait le plus. A toi, à moi, à nous deux, à nous tous! Pauvre abbé Châtel, va; pauvres Saints-Simoniens, je vous plaignais de toute mon ame. — „Je ne „croyais pourtant pas," dit un jour la supérieure, „que Saint-„Simon fût un athée; car enfin l'Écriture... — Ah! par Jésus," dit aussitôt le jeune abbé, „ma chère sœur, prenez garde; „vous allez blasphémer!" — „En vérité?" Et la supérieure toute pâle se signa trois fois. — „Ce n'est pas Saint-Simon le „saint," reprit le jeune abbé, „qui est le dieu de ces impies, „c'est un certain marquis, espèce de philosophe, mort dans un „grenier. — Dans un grenier!" et tout le monde de s'écrier: „Un dieu qui meurt en pareil lieu; fi l'horreur! — Mais notre „Jésus, mesdames, est bien né dans une étable? — Oui, mais „il est mort crucifié. — Ah! vous avez raison!"

Un jour le marguillier de Saint-Étienne, se frottant les mains et riant sous cape, annonça tout bas à l'assemblée que les Prussiens venaient d'entrer en France avec douze cent mille hommes, flanqués de quinze cent mille Autrichiens et de dix-huit cent mille Russes. — Oh Dieu! la bonne nouvelle. Et où

avez-vous pris cela, monsieur le marguillier? — Je l'ai lu dans mon journal. — Alors nous sommes sauvés; c'est sûr.

L'autre société avait à sa tête madame L...., vieille maman, jadis habitante d'Amiens, qui n'est venue au couvent que pour y suivre sa fille; sa seule fille, âgée de dix-huit ans, belle comme un amour, que des prêtres ont endoctrinée, et à laquelle ils ont inspiré la résolution de prendre le voile, et d'aller s'enterrer dans un cloître. Inspiration de vampire qui souffle le suicide à un enfant, le meurtre à une jeune fille! vandalisme barbare qui coupe une fleur sur sa tige, l'enlève à son ciel, à son soleil, à sa rosée, pour l'enfouir dans un cachot, puis la faire là s'étioler et dépérir à l'ombre!

En vain sa mère qui l'aime a voulu l'éclairer; en vain elle a embrassé ses genoux, supplié, versé des larmes. Sa fille est demeurée sourde; une seule idée la fascine, et cette idée l'emporte dans son cœur, même sur les pleurs d'une mère. Et pourtant cette jeune fille est si belle! il y a quelque chose de si suave dans son regard large et grand, qui se lève vers le ciel avec une expression d'archange! Un sourcil épais et noir se dessine avec tant de grâce sur son front pâle! Il y a de l'éloquence dans cette figure, il y a de la poésie en elle, quelque chose de religieux et de sublime! C'est le plus beau portrait que je me sois fait de la Vierge, la plus belle tête qu'ait peinte Rembrandt ou Raphaël! Je deviendrais religieux et fanatique, si j'avais une telle idole à qui je pusse adresser une prière. Car une femme comme cela, voyez-vous, doit être toute d'amour et de passion. Si son cœur égaré, qui s'est porté vers le ciel, comme ces ames ardentes qui se sont trompées de route, auxquelles le feu manque ici-bas, et qui vont le chercher dans l'espace; si ce cœur-là avait du premier coup rencontré sur la terre un cœur qui le comprît, et dont la vibration s'harmoniât à la sienne, il y avait dans cette femme-là toute la félicité d'une vie d'homme. Car ce ne sont pas les moindres ames que le ciel vole ainsi et dérobe à la terre!

Un jour qu'on parlait de ses beaux cheveux: „Que ferez-vous, lui dis-je, de cette parure qui vous rendrait à elle seule

un objet d'envie au milieu de ce monde dont vous feriez la gloire; ce monde qui vous fêterait, vous admirerait, et que vous voulez fuir?“ — „Ce que j'en ferai? mes doigts la couperont pour l'offrir à mon Dieu.“ — „Tu as bien tort, va,“ dit soudain la petite Nina; et montrant de la main sa jolie chevelure blonde, „la mienne est belle aussi, regarde; je ne la couperai pas, moi, ce sera pour mon mari.“ — „N'a-t-elle pas raison,“ dis-je à la jeune recluse? — „Non, me répondit-elle, Nina est un enfant, et ne sait pas qu'il y a pour nous d'autres époux que ceux de la terre, d'autres amours que ses amours. Et le Dieu que j'aime, voyez-vous, je puis l'aimer de toute mon ame, car son ame est assez grande pour embrasser la mienne, et ne me faillira pas!...“ Cette femme avait raison d'aimer un Dieu; un cœur d'homme n'eût pu lui suffire!

Pour revenir à sa mère, c'était une bonne maman peu dévote, et tant soit peu incrédule. Sans façon et sans gêne, elle avait le mot pour rire, ce dont les collets-montés du couvent se scandalisaient fort. Mais la maman n'en continuait pas moins ses joyeusetés; parfois même elle allait jusqu'au sarcasme et l'ironie amère.... quand elle songeait à sa fille, et à ceux qui la lui avaient volée! Aussi toutes les fois qu'elle pouvait prendre à part quelque petite postulante, indécise à échanger sa parure de jeunesse et de vie contre un linceul de décrépitude et de mort, elle lui disait tout bas: „Ne le faites pas, ma fille, „mon enfant, ne le faites pas. Ils vont vous entraîner, mais „du courage, entendez-vous. Dites non.“ Puis elle se frottait les mains, puis elle riait de joie, la pauvre mère! C'était sa petite vengeance, à elle. C'étaient ses représailles.

Vous pensez bien, d'après cela, qu'il y avait guerre ouverte entre madame de B... et madame L... C'était comme deux camps opposés qui s'étaient partagé le couvent sous leurs bannières. L'abbé, le sacristain, le sonneur de cloches et le bedeau, les vieilles femmes et les dévotes étaient pour madame de B...; les jeunes filles et les bonnes-gens pour madame L... La discorde était dans le paradis, les saintes étaient en guerre il y avait rivalité, il y avait schisme. J'étais, moi, du parti de

Nina; c'était, en ma qualité d'intrus, le plus joyeux et le plus sage.

Mais le jour de Noël approchait, et c'était pour le couvent un grand jour. Il s'agissait de fêter dignement la naissance du Seigneur; il s'agissait surtout d'avoir une crèche et un enfant Jésus, plus riche et plus beau que tous ceux du voisinage! C'était là le grand but, c'était la grande affaire! Aussi, quinze jours à l'avance, allait-on de toutes parts quêter des broderies, des colifichets, du clinquant et des parures. Le couvent était devenu magasin de toilette; les nonnes modistes et couturières. On eût pris le sacré lieu pour une boutique de la rue Vivienne. Tout le monde travaillait à la crèche; on fit un surplis neuf au vicaire, une tenture fraîche à la chapelle. J'offris, pour représenter l'enfant Jésus, un petit bonhomme en cire qu'un de mes amis, carabin, disséqueur, étudiant en médecine, avait depuis deux ans dans sa chambre; et l'on sauta d'aise et d'espérance, car, bien certainement, les dames de la Visitation n'auraient rien de semblable. O coquetterie de nonnes! Le grand jour, ou plutôt la grande nuit arrivée, on descendit un piano dans la chapelle, et l'on nous retint pour chanter au chœur. Moi, qui n'ai jamais été enfant de chœur, ni serpent de paroisse, je laissai mon ami avaler du plainchant; et, au moment où l'assemblée entonnait à pleine voix: *Il est pauvre aujourd'hui*, je me bouchai les oreilles et je sortis. Depuis un instant, j'avais remarqué que Nina, la jolie petite Nina était absente.

J'allai dans le jardin. Il était près d'une heure, et la lune répandait sur tout le monastère une lueur faible et vacillante, qui, venant se briser aux rameaux décharnés des arbres du jardin, s'éparpillait sur le sable en mille formes diverses: à voir ces ombres bizarres et multiples, on eût dit des squelettes alongés dans la nuit, et étendant de toutes parts leurs bras et leurs jambes. Au détour d'une allée et à travers cette fantasmagorie d'ombrages, je crus entrevoir une femme. J'écoutai, et bientôt mon oreille frissonna de ce léger bruissement produit par la feuille qui crie, et la robe qui frôle: j'allai plus vite

et reconnus devant moi une jeune fille pensive, seule, à la démarche lente. Elle paraissait souffrir, n'avancer qu'avec peine, et son front décoloré s'abaissait vers la terre, comme un lis qui se meurt. Ne voulant pas troubler sa retraite, je m'étais arrêté et reculais devant elle pour échapper à ses yeux, lorsqu'elle m'aperçut, et d'une voix faible dit: „Édouard!“ Édouard, ce n'était pas moi, et je continuai ma route afin de détromper la jeune fille. A-peine l'avais-je quittée pâle et souffrante, que je vis paraître Nina, preste, agile et légère. Elle courait dans l'allée avec la vivacité d'une biche, et glissait le long des arbres comme ces sylphides vaporeuses qu'on croit voir passer furtives avec l'ombre du soir au pied d'une muraille. Je voulus l'embrasser, mais elle m'échappa, et avant que mon œil pût la suivre, elle était dans la chapelle. Nina! Il eût fallu des ailes pour attraper ce papillon.

Au moins si je trouvais quelque petite nonne avec qui je pusse faire un instant de causette; le soir, seul, dans l'ombre, cela est si joli! Et me voilà furetant et cherchant dans le jardin comme un loup dans le bercail. Je pensais à Nina, je pensais à la belle recluse voulant se faire religieuse; je pensais à la jeune fille souffrante qui m'avait dit: Édouard! et je longeais les murs du jardin à sa partie la plus déserte, lorsque je vis quelque chose pendant à la muraille, et remuant dans l'ombre. Je m'approche, je tâte; ce sont des cordes artistement nouées et liées ensemble; en un mot, c'est une échelle. Je la tire, mais quelque chose la retient au haut du mur. Allons, me dis-je, voilà qui simplifie l'escalade, et la met à portée de tout le monde. Est-ce que par hasard il y aurait ici des maraudeurs? Parbleu! c'est à savoir, je le saurai. Et, oubliant soudain la messe et la chapelle, je me tapis contre le mur comme le garde qui, la nuit, blotti dans les broussailles, guette le braconnier et l'attend au passage.

Depuis long-temps la messe était finie, le couvent s'était endormi, et tout était tranquille, quand je vis marcher quelqu'un; je regardai: c'était un jeune homme comme moi, vêtu de noir comme moi, et qui pleurait... ce n'était plus comme moi. Je

le suivis des yeux sans bouger. Il mit ses pieds sur l'échelle, monta, retira à lui la corde; puis, jetant un dernier regard baigné de larmes sur le couvent, il disparut de l'autre côté. Cela commençait à m'intéresser. Le mur était garni de treillages; je ne fais ni un ni deux, le treillage est une échelle, j'ai suivi l'inconnu, et d'un seul bond me voilà près de lui. Il pousse un cri d'effroi. „N'ayez pas peur," lui dis-je, „et si vous „n'êtes pas un voleur, ne craignez rien de moi. Vous avez ici „quelque aventure, contez-la moi, peut-être pourrai-je vous „servir. Prenez mon bras, et marchons." A cette fraternelle harangue, le pauvre jeune homme se remit un peu de l'épouvante où l'avait jeté ma brusque apparition; et nous voilà bras-dessus, bras-dessous, descendant la rue de l'Estrapade et gagnant le Panthéon. L'air du matin était frais, vif, pénétrant; une brume épaisse mouillait nos vêtements, dont le tissu lâche et humide se collait à nos os et semblait pleurer sur nous. „Venez chez moi," dis-je à mon compagnon; et un feu clair, pétillant et scintillant dans l'âtre, nous réchauffa bientôt. Alors mon inconnu, toujours triste, me conta son histoire.

Elle était courte et touchante. Il aimait une demoiselle de *famille*, et en était aimé. Elle était riche, il était pauvre; et, quand il demanda sa main, il fut dédaigneusement rejeté. Son cœur se souleva, car il avait un cœur dont le battement était noble et fort; et, dans son égarement: „Votre fille," dit-il au père de son amante, „elle m'appartient, elle est à moi!" C'était vrai, et la jeune fille en fit l'aveu en demandant grâce à son père. Son père la mit dans un couvent; comme si le cœur était de la matière que l'on cloître, l'ame une chose qu'on emprisonne! Cette nuit même, le jeune homme avait voulu enlever la jeune fille, car la jeune fille... était mère! Mais elle avait refusé; „J'aime mieux mourir," dit-elle; et il avait été obligé de la quitter seule, seule et évanouie. Pauvres enfants!

Il s'appelait Édouard. Édouard! A ce nom je me rappelai soudain la jeune fille pâle dans l'allée sombre, et je m'écriai: Je l'ai vue, je la connais. — Vous! — Oui: mais il faudra la revoir, et nous la déciderons; je vous le promets, nous la ver-

rons. — Oh! quand donc? — Demain. — Demain! Et il me saute au cou, et il m'embrasse. Il était devenu fou, courait dans ma chambre, gambadait, sautait, remuait les meubles, cassait tout, brisait tout... J'étais gai de sa joie, heureux de son bonheur.

Le lendemain, à sept heures, quand la nuit est tombée, nous allons au couvent, et je demande madame L... Je voulais tout lui dire, car je connaissais son cœur et sa rancune maternelle contre les cloîtres. „Vous ne la verrez pas, messieurs," nous répond la tourière, „ou du moins vous attendrez, car „madame est à l'église; il y a un enterrement. — Alors nous „attendrons." A-peine étions-nous dans le jardin qu'une cloche se fait entendre; c'est le glas des trépassés. Les sons mornes et tintants du beffroi funéraire s'alternent lentement comme un tocsin lugubre; mon cœur bat malgré moi; Édouard me tient la main et me la serre avec force. Tout-à-coup une rangée de femmes sort de la chapelle, et, marchant à pas lents, s'avance et s'étend dans l'ombre. Elles tiennent des torches dont la flamme rougeâtre a, dans la nuit, quelque chose de livide. Viennent ensuite des jeunes filles vêtues de blanc; au milieu d'elles est un cercueil recouvert d'un drap blanc aussi; sur le cercueil une couronne virginale étincelante... Le cortège a entonné l'hymne des morts, et la voix des jeunes vierges se perd dans l'espace comme la voix des archanges.

— Nous étions demeurés là, silencieux et immobiles. Au bruit des chants funèbres, la tourière et d'autres femmes s'étaient approchées de nous. „Pauvre jeune fille," dit la tourière, „pauvre demoiselle Fanny, elle n'avait que vingt ans!" Fanny!... A ce nom Édouard a poussé un cri terrible. Fanny!... Il chancelle, il pâlit, et tombe dans mes bras en me disant: „C'est elle!..."

Oh! c'est là un souvenir qui ne sortira jamais de ma mémoire. Je soulevai mon ami, je l'emportai mourant; et, quand je franchis le seuil du monastère avec Édouard évanoui, un dernier chant se fit entendre,.. C'était le dernier adieu des vierges à son amante!

Frédéric GAILLARDET.

UN MAGASIN DE MODES.

HISTOIRE D'UNE CAPOTE.

Cosa bella mortal passa e non dura.
PÉTRARQUE.

I.

Oh! c'était bien le plus joli chapeau du monde, le plus élégant, le plus gracieux, le plus coquet. — C'était une capote de gaze lilas avec des tresses de paille autour de la passe, et puis un bouquet de coquelicots, d'épis et de bluets, parmi des coques de ruban, un peu penché à droite de la forme, sur la passe. —

C'était bien aussi l'amour le plus fragile, le moins profond qui se pût trouver! — C'était un sentiment léger de femme légère, un sentiment de fantaisie, avec des faveurs capricieuses, et des tendresses artificielles. —

Or, voici ce qu'il advint de cette capote de gaze, et de ce sentiment de fantaisie.

II.

Le 7 du mois de juin 18.., j'avais dîné chez madame de Saint-Clair, qui daignait m'honorer depuis trois jours de ses bontés et de son tête-à-tête. Cette révélation me coûte. Elle était cependant indispensable pour l'intelligence de mon récit. —

On verra d'ailleurs, par la suite, s'il y a de la fatuité dans mes indiscrétions.

Quoi qu'il en soit, cette dame (je dois le déclarer aussi) occupe l'entre-sol de l'une des maisons de la rue Vivienne. A l'entre-sol de la maison située positivement en face, se trouve l'atelier d'une marchande de modes. C'est là qu'aux heures du travail sont rassemblées les demoiselles autour d'une longue table; c'est là que s'élaborent et se fabriquent les chapeaux. Dès qu'ils sont finis, on les descend dans le magasin au-dessous, formant boutique sur la rue; puis on les expose alors derrière les glaces des montres, placés au sommet de longues perches d'acajou, qui ne ressemblent vraiment pas mal, ainsi coiffées, à certaines Anglaises de nos comtés, qui nous arrivent à Paris vers le mois d'octobre.

Ce soir-là je devais sortir avec madame de Saint-Clair. Après le dîner, elle passa dans sa chambre à coucher pour s'habiller, et me laissa seul au salon.

Il faut rendre pleine et entière justice à madame de Saint-Clair: entre autres qualités solides qu'elle possède, elle a surtout l'éminent mérite d'être fort expéditive à sa toilette. Cependant toute toilette demande son temps. Celle-là, qui commençait à sept heures, ne pouvait, en conscience, se terminer avant huit. Il ne s'agissait donc pour moi que de tuer ingénieusement soixante minutes l'une après l'autre. — Vous allez voir que ce me fut une besogne facile.

III.

Je m'étais établi dans un bon fauteuil près de la croisée du salon qui faisait justement face à celle de l'atelier du magasin de modes. Or, je pouvais ainsi voir aisément, sans être vu, tout ce qui se passait dans cet atelier. Il m'avait suffi pour cela d'écarter légèrement, et seulement du coin, l'un des petits rideaux de mousseline de ma fenêtre, celle des modistes étant ouverte toute grande.

Voici donc quel aspect général offrait la chambre de travail de ces dames au moment où, de mon commode observatoire, je braquai sur elles ma lorgnette.

Il y avait bien là huit jeunes et belles filles, les unes nonchalamment assises et comme endormies, les autres debout, le teint animé, l'œil vif, riant à gorge déployée, chantant et causant follement.

Quant aux étoffes dont la table était couverte, on ne s'en occupait nullement, on n'y semblait pas songer. Ces demoiselles venaient de dîner sans-doute; pour ces grandes enfants, c'était l'heure de la récréation et du repos, comme pour les petites pensionnaires, au couvent, après le goûter.

Cependant, parmi ces charmantes filles, toutes si folâtres ou si insouciantes, il y en avait une pensive et recueillie. A la place qu'elle occupait, au haut bout de la table, à côté de la croisée, et mieux encore à son air de distinction et de supériorité, on la reconnaissait facilement pour la première demoiselle.

IV.

Ici doivent nécessairement trouver place quelques considérations qu'il faut se garder de prendre pour un hors-d'œuvre, et qui ressortent au contraire essentiellement de notre sujet.

Ceci d'abord est un axiome:

Il y a partout des marchandes de modes. — Il n'y a de modistes qu'à Paris.

Une modiste véritable, voyez-vous, ce n'est pas une ouvrière qui établit des corsets, ou fabrique des broderies à la journée: c'est une artiste qui ne travaille qu'à son temps. — Une modiste, c'est un poète.

Un chapeau, ce n'est pas comme un fichu, comme une robe, une œuvre de calcul et de patience: c'est une œuvre d'art et d'imagination; c'est de la poésie.

Il est cependant important de distinguer.

Il y a chapeaux et chapeaux.

Il y a d'abord le chapeau de commande: celui qui se fait pour les pratiques. Ce chapeau-là sans-doute exige du talent et de l'habileté. Pour le bien exécuter, une modiste n'a pourtant besoin que d'observation et d'esprit. Il ne s'agit, en effet, que

de l'assortir convenablement au caractère et aux habitudes physionomiques de la femme qui le doit porter.

Ce n'est pas là le vrai chapeau poétique.

Mais il y a le chapeau improvisé, celui que dicte la fantaisie, celui qui ne doit et ne peut coiffer qu'une tête que l'artiste n'a vue jamais, mais qu'il a rêvée.

Oh! ce chapeau-là, c'est bien le chapeau d'inspiration, le chapeau lyrique.

V.

C'était l'un de ces chapeaux que méditait la première demoiselle de notre magasin de modes.

L'un de ses bras appuyé sur la table soutenait sa tête penchée; son autre bras retombait le long du dossier de sa chaise. Elle avait, à peu de chose près, l'attitude de Corinne au cap Micène.

C'est qu'il s'agissait bien, en effet, aussi pour elle d'une improvisation. Mais ce ne devait point être assurément une improvisation mélancolique.

Au contraire.

A bien observer la physionomie expressive de la belle modiste, on y lisait tous les symptômes précurseurs d'une création poétique. — Et cette création prochaine devait être élégante et gracieuse; car, certes, à cet instant, les idées de la jeune femme étaient elles-mêmes bien riantes! L'épanouissement de tous ses traits accusait chez elle une joie si intime! Oh oui! quelque doux projet lui promettait assurément beaucoup de bonheur pour la fin de cette soirée. L'idée qui s'agitait en elle sous l'influence de ces inspirations précieuses, allait donc se produire étincelante et dorée de tous leurs rayons!

Cette méditation dura bien quelques minutes.

Enfin, la modiste se tourna tout d'un coup vers la table, et, saisissant avec vivacité un grand morceau de gaze lilas qui s'y trouvait devant elle, elle en mesura plusieurs fois l'aunage sur son bras, de l'index et du pouce à l'épaule; elle l'examina dans ses divers sens, le tourna, le ploya, le fronça plusieurs

fois et de plusieurs façons; puis, ses dimensions bien calculées, l'étendant sur ses genoux, elle prit soudain ses ciseaux, et tailla hardiment en pleine gaze.

C'en était fait. Elle avait dit: Ce sera une capote; — ce fut une capote.

VI.

Pour que l'œuvre s'accomplît avant la nuit, il fallait cependant se hâter. Il n'y avait plus à compter que sur une heure de jour.

En un instant, rappelées à l'ordre par la voix de la première demoiselle, toutes les jeunes filles se remirent docilement au travail, chacune s'occupant avec ardeur de la tâche qui lui fut assignée.

L'une fut chargée de la passe; l'autre, de la forme; celle-ci, des coques, celle-là, des rouleaux; une cinquième, de la coiffe; une sixième, des lisérés.

Il faisait beau voir ces agiles travailleuses dépêcher à l'envi leur besogne, et s'escrimer de leurs longues aiguilles et de leurs longs ciseaux. — Car, il n'est pas non plus inutile de le remarquer en passant, se distinguant encore en cela du commun des ouvrières, comme la cavalerie de l'infanterie par les grands sabres et les lances, les modistes n'emploient que des ciseaux et des aiguilles d'une prodigieuse longueur.

Au bout d'un quart d'heure, les gros ouvrages de la capote étaient terminés.

C'est que dans la construction d'un chapeau de femme, — si frêle, messieurs, que vous semble ce léger édifice, — il entre plus d'éléments solides que vous ne vous l'imaginez. Le gros linon, le tulle à triple apprêt, le carton, la cannetille et le laiton qui en constituent la carcasse et l'échafaudage, ne sont-ils pas vraiment de la charpente et de la serrurerie?

Quoi qu'il en soit, ces apprêts divers furent successivement déposés devant la première demoiselle. C'était à elle l'architecte, à elle l'artiste véritable, à elle seule qu'il appartenait de les réunir et d'en former un tout. Elle seule qui avait conçu cette

capote, pouvait lui donner le souffle — la vie — et réaliser en elle sa pensée.

Sur une tête de carton qu'elle tenait entre ses genoux, l'habile modiste eut bientôt, au moyen d'épingles, ajusté l'une avec l'autre la passe et la forme du chapeau. La grande aiguille acheva d'unir indissolublement par quelques points ces deux parties principales de la coiffure. Puis, en peu d'instants, sous les doigts légers de l'artiste, la gaze étreignit et enveloppa le squelette vivifié de la capote, et se drapa sur elle en plis gracieux. Des torsades de paille à jour furent ajoutées autour de la passe et de la forme; un joli bavolet fut posé derrière, au-dessus de la coulisse.

Tout cela venait de s'exécuter rapidement et avec une incroyable verve.

Les demoiselles qui avaient chacune achevé leur besogne de détail, suivaient, d'un œil curieux et attentif, cet intéressant travail de la mise en œuvre de leurs apprêts.

La modiste, entièrement absorbée dans sa création, souriait doucement à ses progrès.

Elle éleva bientôt la capote en l'air sur l'une de ses mains, la fit tourner légèrement, l'examina sous tous les aspects, penchant la tête à droite et à gauche, et de temps en temps pressant de son autre main le bord de la passe à divers endroits, rectifiant quelques uns-des plis de la gaze, donnant ainsi son harmonie et sa perfection à l'ensemble de l'œuvre.

VII.

Ce n'était cependant pas tout encore. Le plus difficile et le plus important restait à faire. Il s'agissait maintenant de placer le bouquet. Nul n'ignore que c'est là l'instant décisif, et que de la pose du nœud, des fleurs, ou des plumes, dépend tout le sort d'un chapeau, si bien qu'il ait réussi d'ailleurs jusque-là.

Le plus profond silence régnait dans l'atelier. Il y avait une vive anxiété dans tous ces regards de jeunes filles, fixés sur la capote qui s'accomplissait.

Mais l'inspiration n'avait pas abandonné notre artiste. Sous

sa main, les épis, les bluets et les coquelicots se mêlaient aux coques de gaze, et se groupaient d'une façon ravissante, divinement penchés à droite de la forme de la capote sur sa passe.

La dernière coque posée, la modiste replaça délicatement la fragile coiffure au bord de la table; puis, croisant les bras, elle se pencha en arrière sur le dossier de sa chaise.

Une inexprimable satisfaction se lisait dans les traits de la jeune femme: elle se disait assurément: — Je suis contente; voici ma pensée exprimée.

Cette contemplation ne fut cependant pas longue. S'étant levée et approchée de sa glace, elle appela l'une des demoiselles.

Alors s'avança soudain le plus espiègle et le plus fripon minois de petite fille qui se soit vu jamais à la Grande-Chaumière ou à Tivoli. La capote fut posée sur la jolie tête et définitivement essayée. C'était la dernière épreuve. Elle ne pouvait certes mieux réussir. Ce ne fut qu'un cri d'enthousiasme dans tout l'atelier. La capote eut un succès universel. Elle allait en effet à ravir à la charmante enfant. Aussi la folle se plaisait si fort avec cette coiffure, qu'elle ne la voulait plus quitter, et la tenant du bout des doigts contre ses joues, elle sautait de joie devant la glace, en se mirant.

Il lui fallait bien pourtant l'ôter, cette chère capote! Dès qu'on y eut attaché les brides, on la descendit au magasin, où elle fut immédiatement posée dans la montre, au premier rang, sur un des pieds d'acajou.

Notre belle modiste s'était occupée de réparer un peu le désordre que son travail avait mis dans sa toilette. Elle avait refrisé ses cheveux avec soin; elle prit ensuite son schale et son chapeau, puis elle sortit.

Je la suivis des yeux jusqu'à la rue Colbert. Là se tenait en faction un grand jeune homme de fort bonne mine, portant éperons et moustaches. Elle lui prit familièrement le bras, et ils s'éloignèrent ensemble.

Ne vous l'avais-je pas bien dit qu'elle comptait sur du bonheur pour la fin de sa soirée?

Son œuvre achevée, laissons-la satisfaite d'elle-même aller

où bon lui semble avec cet ami si fidèle aux rendez-vous. Assurément, elle a bien gagné sa promenade et son bonheur.

Mais, que va devenir maintenant notre capote?

VIII.

Madame de Saint-Clair était quelque peu en retard. Huit heures venaient de sonner, et elle n'avait pas achevé de s'habiller.

Il faisait jour encore. Les modistes avaient fermé la croisée de l'atelier. J'ouvris la mienne, et je regardai dans la rue. Ce fut alors que je vis venir, du côté du Palais-Royal, un couple que je distinguai d'abord de la foule des passants, et qui attira bien vite toute mon attention.

C'étaient évidemment deux époux, et deux époux mariés depuis environ douze lunes, y compris celle qui sans-doute avait été de miel pour eux. Le mari, personnage en apparence assez disgracieux et maussade, devait être un homme de bureau. Ayant probablement passé tout le jour courbé sur des paperasses et des régistres, il avait hâte d'arriver au boulevart, afin d'y prendre l'air et de respirer un peu. Il poussait donc en avant et de son mieux: ce ne lui était pourtant pas chose facile. Sa femme, charmante créature, bien faite, bien mise, mais la plus étourdie assurément et la plus curieuse du monde, lui rendait cette besogne vraiment pénible et mal aisée; car cette tête à l'évent tournait incessamment à droite, à gauche, sur son joli cou, comme une girouette. Et puis, apercevait-elle une boutique de lingerie ou de nouveautés, il fallait absolument qu'elle s'en approchât et y fît une pause. C'était cependant devant les magasins de modes qu'elle s'arrêtait de préférence. Ils sont, nul ne l'ignore, infiniment nombreux dans la rue Vivienne, et chacun d'eux était la station d'un calvaire où le pauvre mari portait douloureusement sa croix.

Ils s'avançaient ainsi lentement: lui, tirant de toutes ses forces comme un brave et généreux limonier; elle, ne se laissant traîner qu'à son corps défendant, et disputant le terrain vaillamment, pied à pied. C'était une joûte véritable et des plus obstinées.

Ils étaient arrivés, de cette façon, sous ma croisée, et vis-à-vis de la boutique du magasin de modes en face.

IX.

Je dois le déclarer ici: je ne prétends, en vérité, nullement m'attribuer plus de pénétration qu'il m'en a été départi; mais à-peine avais-je aperçu cette mobile et capricieuse figure de jeune femme, d'un seul et premier coup d'œil j'avais découvert les secrets rapports et l'affinité qui existaient entre elle et notre chapeau de gaze lilas. C'était en effet la même coquetterie, la même légèreté, la même fantaisie. — Assurément, avais-je pensé d'abord, voici la folle tête qui est apparue à notre modiste quand elle a conçu sa folle capote! — Et vous, madame, vous cherchez, n'est-ce pas, votre coiffure? avais-je dit; oh! venez vite alors, elle est prête, elle vous attend.

Tout se passa bien ainsi que je l'avais pressenti. En dépit de la résistance de son mari, la jeune femme s'était arrêtée devant le magasin de modes, et soudain elle avait distingué dans les montres, entre tous les chapeaux, celui qui lui était destiné, celui qui avait été créé pour elle.

Alors, à la porte même de la boutique, une lutte s'engagea bientôt entre les deux époux, bien autrement grave et sérieuse que les petites hostilités qui l'avaient précédée. La jeune femme ne se bornait plus cette fois à des regards d'admiration et de convoitise, elle voulait entrer dans le magasin, elle voulait essayer cette capote et la marchander. — De son côté, voyant le danger imminent, et jugeant en homme sensé que, le seuil de cette porte une fois franchi, la maudite capote serait non seulement essayée, mais achetée aux dépens peut-être d'un mois entier d'économies, le mari tenait bon, et défendait sa bourse en désespéré.

Par malheur, deux des modistes qui se trouvaient à ce moment dans la boutique, ayant observé ce conflit, en avaient aisément deviné le sujet. Aussi, sans respect pour le droit de non intervention, les malicieuses créatures vinrent-elles au secours de la jeune femme, en ouvrant la porte dont elles lui

voyaient tenir et s'efforcer de tourner le bouton. La partie n'était plus égale. A moins de faire une esclandre dans la rue, il fallait entrer. — Le mari se résigna. Comme il avait eu si fort raison de le craindre, en quelques instants le marché fut fait, et la capote payée de sept belles pièces de cinq francs, toutes neuves, que je vis briller à travers le vitrage de la porte de la boutique, et que je pus compter au fur et à mesure que le malheureux les mettait lamentablement dans la main de l'une des marchandes de modes.

Ce qui le consola quelque peu, j'imagine, et l'aida peut-être à prendre son parti, ce fut de voir combien ses chances eussent été faibles, s'il eût prétendu lutter plus long-temps contre la volonté de sa femme. Elle avait cédé sans-doute elle-même à une envie bien puissante et bien irrésistible, car ce ne lui fut pas assez d'avoir acheté la capote, il fallut encore qu'elle l'emportât sur sa tête, et que la jouissance en commençât pour elle à l'instant. Laissant donc dans le magasin le chapeau de paille lisse qu'elle avait en venant, et qui, quoique simple et modeste, ne méritait assurément pas tant de dédain, elle sortit avec le nouveau, toute rayonnante et toute glorieuse.

Elle avait en vérité raison d'être fière, car elle était bien adorable ainsi.

Son mari lui-même, cela était évident, quelque grands que fussent ses griefs contre elle, n'avait pu résister à la séduction de cette magique coiffure, car, tandis qu'il poursuivait son chemin par la rue Vivienne, vers la place de la Bourse, sa jolie femme au bras, je le voyais lancer sur elle assez fréquemment certains regards complaisants et réconciliés. — Je ne répondrais pas néanmoins qu'au milieu des désenchantements de la chambre à coucher, il n'y ait point eu chez lui, le soir ou le lendemain, réaction contre ces bons sentiments. —

Peu nous importe! nous écrivons l'histoire d'une capote, et non celle d'un ménage.

Cette fragile coiffure que nous venons de voir se former fil à fil, ruban à ruban, fleur à fleur, la voici maintenant lancée

dans le monde sur une tête bien charmante, mais qui n'a guère vraiment plus de cervelle que les poupées de nos modistes. Dieu veuille qu'avec une pareille folle, il n'arrive pas malheur à cette gracieuse enfant de l'inspiration. Laissons-la cependant courir sans nous au boulevart sous la protection du ciel! Tout orageux et menaçant qu'il soit devenu depuis quelques moments, sans-doute il aura pitié d'elle!

X.

Il faisait presque nuit. Ne pouvant plus que difficilement continuer mes observations extérieures, je quittai la croisée, et me promenai dans le salon.

Huit heures et demie sonnèrent à la pendule.

Madame de Saint-Clair nous oublie, pensais-je, ou bien la toilette est ce soir un peu laborieuse.

Au même moment, l'une des portes du salon s'ouvrit, et mademoiselle Lise entra un bougeoir à la main.

Mademoiselle Lise, afin que vous ne l'ignoriez point, est l'intelligente et fidèle femme de chambre de madame de Saint-Clair. Cette fille, fort maussade et revêche de sa nature, avait à cet instant un certain air aimable et gracieux qui me fit trembler; — je jugeai d'abord qu'elle venait vers moi, chargée de quelque mission fâcheuse et déplaisante.

— „Madame ne sortira pas, et vient de se coucher avec une violente migraine; elle prie monsieur de ne pas l'attendre davantage,“ dit mademoiselle Lise, dissimulant mal un méchant sourire.

Moi qui suis le meilleur homme du monde, je pris au grand sérieux la triste nouvelle que m'apportait mademoiselle Lise.

— „Voilà, répondis-je, un mal de tête bien impertinent qui, sans s'être fait annoncer, s'avise d'entrer chez les femmes pendant qu'elles s'habillent! Lise, dites, je vous prie, à madame de Saint-Clair, combien je suis désespéré de la laisser entre les bras de ce malencontreux visiteur.“

Là-dessus, prenant mon chapeau, je partis, ne permettant pas à la charitable fille de jouir long-temps du plaisir qu'elle

pouvait trouver à étudier sur ma physionomie l'effet qu'y avait produit son ambassade.

Tout en cheminant par la rue Vivienne vers le boulevart, je m'expliquai de plusieurs façons ce mal de tète inopiné de madame de Saint-Clair. Je supposai d'abord que, dans l'accès d'une légitime indignation contre sa couturière, elle avait foulé aux pieds et déchiré en pièces la robe nouvelle qu'elle devait mettre le soir, ce qui suffisait bien vraiment pour déterminer l'invasion d'une très-raisonnable migraine. Mais chacun sait que madame de Saint-Clair est un ange de patience et de douceur. Il fallait donc passer à d'autres suppositions. — J'avoue ingénument que je n'en voulus admettre aucune qui portât le moins du monde atteinte à la juste considération dont jouit cette dame dans les cercles les mieux famés et les plus recommandables de la rue de Grammont et de la rue Sainte-Anne.

XI.

Grâce au fond assez riche de philosophie que je possède, et dans lequel je puise au besoin du courage contre les vicissitudes de la vie, et des consolations selon ses peines, la singulière indisposition de madame de Saint-Clair ne m'avait, au surplus, ni bien long-temps, ni bien démesurément affecté; je ne songeais même plus qu'aux moyens de passer sans elle le moins tristement possible le reste de la soirée, lorsque survinrent de nouveaux évènements qui se chargèrent pour moi de la compléter.

Je me trouvais à-peine au bout de la rue Vivienne, neuf heures sonnaient à l'horloge du palais de la Bourse, lorsque enfin éclata décidément l'orage dont le ciel avait été gros toute la soirée.

Comme je débouchais sur la place de la Bourse, j'y fus accueilli par une effroyable bouffée de vent qui s'engouffra dans la rue Vivienne, soulevant la poussière en épais tourbillons, et faisant danser les réverbères comme autant d'escarpolettes. Puis vinrent les éclairs et les coups de tonnerre précipités; puis de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber.

Je rebroussai chemin, et j'essayai de courir jusqu'à la galerie Vivienne. Mais la violence de l'averse ne m'en laissa pas le temps, et je fus contraint de me réfugier sous la première porte cochère que je trouvai ouverte. — Le hasard voulut que ce fût celle de notre magasin de modes, et, par conséquent, celle qui fait face aux croisées de l'appartement de madame de Saint-Clair.

Là, quelques passants, surpris comme moi par l'orage, étaient venus déjà chercher asile; tandis que la pluie tombait à torrents, et que le ruisseau battait les murs, il en vint encore un grand nombre; pauvres créatures qui semblaient n'appartenir plus à aucun sexe: bizarres apparitions à moitié submergées, qui abordaient à la nage, la tête grotesquement encapuchonnée dans des schales ou dans des mouchoirs, robes et pantalons assez peu décemment retroussés: toutes figures plus piteuses et plus désappointées les unes que les autres, et dont je donnerais ici l'inventaire descriptif, si ce hors-d'œuvre épique ne devait trop ralentir la marche de notre histoire.

XII.

L'ouragan s'était cependant assez vite apaisé. La plupart de nos naufragés s'étaient déjà risqués sur la foi des étoiles, et avaient continué leur route. J'allais partir moi-même, lorsque passèrent devant moi deux victimes de l'orage, plus cruellement encore maltraitées par lui que toutes celles dont je venais d'avoir si bien le loisir de prendre pitié.

J'eus d'abord quelque peine à les reconnaître; — je ne m'y pouvais cependant tromper: — c'était elle! c'était lui!

Oh! oui, c'était lui! c'était notre excellent et misérable mari, traversé de part en part, trempé jusqu'aux os!

C'était elle, c'était notre charmante étourdie, tout inondée, comme si elle fût tombée dans l'eau!

Quant à sa capote, hélas! je ne la reconnus pas! Elle avait bien encore sur la tête quelques lambeaux de gaze, quelques fleurs ruisselantes, quelques rubans échevelés; mais tout cela n'avait plus de forme, ni de nom! Ce n'était plus une capote, ce n'était plus rien!

Pauvre oiseau mouillé! pauvre jolie femme! pauvre linotte tremblante! Oh! que n'aurais-je pas à ce moment donné pour te presser contre mon sein, pour te sécher sur mon cœur, pour te réchauffer dans mes bras, pour essuyer tes yeux et tes vêtements!

Et puis, nous avions tant besoin d'être consolés l'un et l'autre! Ensemble au moins nous aurions parlé long-temps, et non sans quelques larmes, de la fin prématurée de cette capote, morte en naissant, et que nous seuls avions connue et comprise.

XIII.

Mais une disgrâce qui m'était toute personnelle vint soudain me distraire de cette pitié désintéressée et généreuse, et réclamer sa part dans mes regrets et ma sensibilité.

La jeune femme était entrée dans le magasin pour y reprendre sans-doute son chapeau de paille lisse, heureuse encore qu'au moins cet abri lui restât pour protéger sa tête jusque chez elle!

Un fiacre qui m'éclaboussa de la tête aux pieds s'arrêta devant la boutique. Puis, comme j'adressais mentalement à ceux qui me valaient cette aspersion les bénédictions usitées en pareil cas, je vis descendre lestement de la malencontreuse voiture et entrer aussi dans le magasin, devinez-vous qui? — La belle modiste, qui revenait, Dieu sait d'où!

Je n'eus pas vraiment le loisir d'y songer long-temps, non plus qu'au triste spectacle dont elle allait être témoin dans la boutique, et aux douloureuses émotions qui durent pénétrer son cœur maternel de modiste, lorsqu'elle put voir quel pitoyable débris l'orage avait fait de cette eapote, la plus gracieuse sans-doute des filles qu'eût jamais enfantées sa poétique imagination.

Le cocher du fiacre, payé d'avance apparemment, venait de remonter sur son siège et s'apprêtait à repartir, lorsqu'il fut appelé de l'une des croisées de l'appartement de madame de Saint-Clair par une voix aigre et glapissante, que je reconnus à l'instant pour celle de mademoiselle Lise.

Ceci me sembla singulier.

Le cocher venait de faire tourner son fiacre et l'avait arrêté devant la porte de la maison de madame de Saint-Clair.

Je traversai moi-même la rue à la hâte et me rangeai contre la muraille à quelques pas derrière la voiture.

Vous imaginez-vous quelle fut ma surprise, lorsqu'après plusieurs minutes d'attente, la porte cochère s'étant ouverte, j'en vis sortir, éclairée par mademoiselle Lise et accompagnée par un fort bel officier polonais, madame de Saint-Clair, jolie comme un amour et mise comme un ange, en robe de crêpe rose décoltée, des fleurs et des rubans dans les cheveux?

Madame de Saint-Clair, s'appuyant sur la main de son galant chevalier, monta dans le fiacre avec cette grâce parfaite qu'elle sait donner à ses moindres gestes, à ses plus simples mouvements. L'officier polonais la suivit et se plaça près d'elle.

— A l'Opéra, dit-il au cocher qui fermait la portière.

Et le fiacre repartit en m'éclaboussant une seconde fois.

XIV.

Il n'en fallait pas douter, j'étais sacrifié.

Madame de Saint-Clair m'avait aimé trois jours. La capote de gaze avait duré trois heures!

Je m'en retournai lentement chez moi, bien triste et bien mouillé, faisant de graves et profondes réflexions sur la fragilité des attachements et des chapeaux de femmes.

Lorsque lord Feeling, l'auteur et l'un des héros de l'histoire qui précède, est venu nous l'apporter écrite en anglais, et nous prier de la traduire pour le livre de M. Ladvocat; après en avoir pris lecture, usant de tous les ménagements convenables, nous avons cru cependant devoir soumettre à cet écrivain étranger quelques objections sur plusieurs des parties de son ouvrage.

Nous lui avons observé d'abord, que peut-être avait-il donné trop d'importance à un magasin de modes de la rue Vivienne, et que les femmes qui savent se mettre n'allaient plus guère chercher là leurs chapeaux.

Nous lui avons dit encore que la qualification de femme légère, attribuée par lui à madame de Saint-Clair, nous semblait peu juste, et que nous avions dans notre langue des expressions plus significatives et plus énergiques pour désigner la classe honorable et nombreuse à laquelle paraît appartenir cette dame.

Enfin, nous lui avons déclaré qu'il s'était, selon nous, trompé plus gravement encore en plaçant dans sa capote une coulisse au-dessous du bavolet, attendu que déjà depuis fort long-temps on ne mettait plus de coulisses aux chapeaux de femmes.

A ces diverses observations, lord Feeling a répondu d'une manière, sinon très-concluante, au moins très-peu gracieuse et en des termes qui prouvaient une grande irritabilité d'amour-propre et une obstination toute britannique.

Ce que voyant, sans insister davantage sur les objections que nous avions soumises au noble lord uniquement dans l'intérêt de son ouvrage, nous nous sommes borné à le traduire textuellement et avec une scrupuleuse fidélité.

A. FONTANEY.

H A M.*)

I secundo
Omine; et nostri memorem sepulchro
Scalpe querelam.
HORAT., liv. III, od. XI.

Trois générations nouvelles avaient été ajoutées aux vieilles générations. Le siècle qui vit l'étendard de France à Moscou et aux Pyramides; le siècle de la royauté militaire, de la royauté parlementaire, et de la démocratie royale, était achevé. Il venait de franchir ces portes fatales qui s'ouvrent sur l'abîme de l'éternité, et que le temps même ne repasse plus.

Sur le bord oriental d'un fleuve limoneux et pourtant rapide, à quelques lieues de la mer, et tout auprès d'une riche et populeuse cité, s'élevait un assez modeste manoir, construction gracieuse et presque moderne, que défendaient contre la violence des vents d'occident d'épaisses et vieilles allées d'ormes et de peupliers. Deux longues flèches de fer, disposées suivant l'art merveilleux de Franklin, en surmontaient les combles et le préservaient des ravages fréquents du tonnerre. Au haut de ces flèches, brillaient et criaient à la fois de légères girouettes

*) Les habitants prononcent Han; c'est même de cette manière que l'écrivent Philippe de Commines (liv. V, chap. XIII), Palma Cayet (Chro. nov., liv. VII), P. de L'Estoile (an 1595) et enfin de Thou (liv. CXII.)

de cuivre doré. De larges écussons chargés de chiffres au lieu d'armoiries en décoraient les frontons, et marquaient la famille dont il était le vieil héritage. C'était une demeure en même temps riante et sévère, dont le voisinage du fleuve, le mouvement animé d'une navigation qui ne s'interrompt jamais, la variété des aspects, l'heureuse nature du sol, l'énergie d'une végétation vivace et inépuisable, formaient une retraite d'une espèce à part, une solitude sans isolement et sans uniformité.

Des hôtes nombreux habitaient en ce moment le château; aucun cependant n'était étranger. C'était le vieux comte Richard (on ne le nommait pas autrement dans la contrée), et avec lui ses enfants, et puis leurs enfants.

Le vieillard avait déjà parcouru une fort longue carrière; mais ses mœurs simples et douces, le calme habituel de son humeur et de son esprit, la force d'un tempérament naturellement sain et que nul excès n'avait jamais altéré, retardaient pour lui l'époque de ce triste et inévitable affaiblissement, funeste commencement de mort au sein de la vie.

Chaque soir, quand la dernière lueur du jour avait disparu, la famille entière s'assemblait autour du vieux comte dans le salon du château. C'était un appartement assez vaste, orné d'une simple boiserie grise et d'une lampe de bronze qui descendait du plafond. Au coin d'une cheminée de marbre blanc, était un immense fauteuil de maroquin vert, vieux siège usé, boiteux, vermoulu, où s'asseyait assidûment le maître du lieu, et pour lequel il avait une prédilection toute religieuse, car c'était celui dont se servait son aïeul.

Sur l'autre côté, un large tableau était suspendu, ouvrage brillant quoique incorrect d'un peintre qui avait eu de la célébrité. Le personnage qui en occupait le centre et qui en était le sujet était vêtu d'une ample robe violette à manches pendantes. Près de lui, sur un tabouret de velours noir, un coffret d'or merveilleusement ciselé. Plus près encore, une table élégante et riche, et sur la table un rouleau de parchemin à demi déployé où se lisait ce titre: *Amnistie.* L'année s'y lisait aussi, c'était 1825. Au bas se voyait la signature du roi, celle de

Charles, et au-dessous celle du garde-des-sceaux de ce temps.

Ce portrait était en grande vénération dans le château; il rappelait à cette famille des souvenirs qui lui étaient chers, et le vieux comte Richard, qui ne voulait pas que la tradition s'en perdît, en faisait souvent le sujet de ses entretiens avec ses petits-enfants.

Il était assez vieux pour avoir assisté à tous les changements de fortune qu'avait éprouvés son grand-père. Il était né au commencement de son premier ministère, quand tout lui souriait et lui succédait. Il l'avait vu ensuite luttant contre les partis, puis se retirant devant eux, puis revenant, victime dévouée, quand d'extrêmes périls menacèrent le prince et l'état.

Sa raison précoce et cultivée par de tendres soins était déjà vive et développée dans le temps que d'affreux revers justifiant les pressentiments du bon serviteur, avaient renversé le frêle édifice de sa fortune, et l'avaient jeté proscrit et captif parmi les ruines du trône souillé et brisé.

Il avait pénétré à Vincennes, au Luxembourg, au château de Ham. Il avait vu ces grandes misères; il avait été témoin des profondes émotions qu'elles inspiraient; il avait joué au haut du donjon, sur les genoux du proscrit. Ses discours, ses exhortations, sa physionomie animée, tout était vivement empreint dans ses souvenirs. Les soixante-dix années qui s'étaient écoulées depuis cette catastrophe, n'en avaient rien effacé.

Il parlait peu de lui-même, disait souvent le vieillard, mais beaucoup et perpétuellement de la France. Sans-cesse il nous répétait d'être résignés, et de ne pas déshonorer notre malheur par d'indignes plaintes. Tous ses regrets étaient réservés à ses bienfaiteurs.

Lorsque leur nom venait sur ses lèvres, sa voix s'altérait, ses yeux s'emplissaient de larmes, son langage devenait plus pénétrant et plus élevé. C'était alors que la douleur avait accès dans son cœur.

Honte, honte, mon fils, s'écriait-il, on ne s'est souvenu de rien! Vieux droits, vieux titres, vieilles infortunes; gloire et

bienfaits du temps présent et des temps passés, on ne s'est souvenu de rien!

Mais quand le ciel veut donner de hauts enseignements à la terre, il faut bien qu'il envoie les grands malheurs aux grandes vertus.

Qu'importe que le malheur aille au crime? C'est son chemin ordinaire, et chacun le sait. Qu'avons-nous affaire de cette leçon vulgaire et stérile qui n'étonne plus et n'enseigne rien?

Il faut des victimes sans tache pour ces holocaustes par qui s'expient les grandes erreurs de la terre.

Je me souviens, poursuivait-il, de cette cour déserte et de cette royauté délaissée. Tout lui était avertissement et présage. Vous eussiez dit ces pauvres solitaires auxquels on répète à chaque rencontre: „Frère, il faut mourir."

Oui, certes, le mal était profond, invétéré, peut-être incurable. Si jamais d'extrêmes tentatives furent légitimes, c'était dans ce temps.

Seulement il y avait encore à attendre... Qui le sait?... Qui sait si l'ennemi qu'on n'attaquait pas aurait tout osé, ou si, osant tout, sa témérité même n'eût pas aidé à sa confusion et à sa défaite?

Mystères maintenant inutiles, et que le temps qui en avait le secret ne peut plus nous manifester.

Noble race de rois, ne vous abandonnez point. L'avenir aime à renouveler la face du monde. Laissez passer le vent de l'adversité.

C'était surtout du château de Ham, parce qu'il y était venu bien plus tard, que le vieux comte avait gardé de nombreux et vifs souvenirs. Il racontait sur ce château d'anciennes histoires que les plus jeunes d'entre ses petits-enfants lui faisaient souvent répéter.

Quelquefois il leur en faisait la description. C'était un château de médiocre défense, leur disait-il. Le connétable de Saint-Pol l'avait fait construire, dans la dernière moitié du quinzième siècle, sur les ruines de l'ancien château. Il était de forme carrée, et flanqué aux angles de quatre tours rondes, liées entre

elles par des remparts fort étroits. Une tour carrée protégeait au nord-ouest l'unique porte du fort; une autre tour de pareille forme s'élevait au côté opposé, dans la direction du nord-est. Deux demi-lunes, au couchant et au levant, formaient les seuls ouvrages extérieurs. Le long des remparts du midi et de l'est, coulait le canal du duc d'Angoulême. La Somme, qui baigne la ville, coulait aussi tout auprès. Dans l'intérieur de la cour, deux médiocres bâtiments faits en briques servaient de casernes. La prison d'état était placée à la pointe extrême de l'un de ces bâtiments. C'est là, mes enfants, dans une chambre triste et étroite, que j'ai vu long-temps votre aïeul, calme, patient, ne demandant rien, ne se plaignant de personne, n'oubliant des malheurs de la France que ceux qui l'avaient lui-même frappé. Seulement il avait gravé au haut de sa cheminée la naïve et mystérieuse devise de Philippe-le-Hardi: *Moult me tarde!*

Une chose pourtant méritait d'être remarquée dans ce château; je veux dire la tour de l'est, à laquelle le nom du connétable était demeuré. C'était une lourde et grossière masse de pierres, haute de cent pieds, d'un diamètre aussi de cent pieds, et dont les murs avaient trente-deux pieds d'épaisseur. Trois étages, outre les cachots creusés dans les fondements, divisaient à l'intérieur cette informe construction; mais tout cela nu, et sans aucun vestige d'art, ni de goût. La porte seule avait encore quelques ornements et une inscription; des cordons entrelacés d'où pendaient deux glands comme aux écussons des évêques, et au-dessus ces deux mots, *Mon mieux*, vaine expression d'une confiance que la fortune déçut.

Sous l'ancienne monarchie, ce château servit long-temps de prison d'état. Louis XVI, qui supprima les prisons d'état, changea sa destination; mais, sous la république, on la lui rendit. Louis XVIII la lui ôta de nouveau, quand il prit possession du trône.*) Quand Charles X en descendit, les prisons d'état se rouvrirent, et le château reprit sa destination.

A l'extrémité de la cour était un vaste tilleul. C'était le

*) Ordonnance du mois de mai 1814.

seul arbre que vissent les prisonniers, et encore de loin. Regardez cet arbre, me dit un jour mon aïeul, un homme fameux l'a planté, un homme qu'on appelait Bourdon, l'un des fondateurs de la république de France, et que la république jeta pour son salaire dans cette prison. Il voulut, tout prisonnier qu'il était, confesser encore obstinément sa foi politique, et il planta, à cette place, un jeune arbre qu'il voua, selon la folie du temps, à la Liberté. La nature, à son tour, par une dérision cruelle et profonde, voulut que l'arbre de la liberté, qui était déjà mort partout, crût et fleurît dans une prison. Il y fleurit encore, mon enfant; mais la liberté quand fleurira-t-elle?

Vous me demanderez, continua-t-il, ce que c'est que l'arbre de la liberté. C'était un symbole, mon fils, un impuissant et inefficace symbole, qui n'éveillait aucun souvenir, n'excitait aucune émotion et n'avait rien en lui pour inspirer l'enthousiasme. Cet arbre n'a pas fait oublier celui de la croix. C'est celui-ci qui est le véritable symbole de la liberté sur la terre.

D'autres fois, le vieux comte choisissant parmi les entretiens auxquels il avait assisté, retraçait à ses petits-fils quelques-unes des maximes et des instructions de leur aïeul.

Si on lui parlait, leur racontait-il, de ceux qui lui avaient fait tant de mal, il interrompait et disait: Il faut les plaindre, mes enfants, et non les haïr. Étaient-ils les maîtres? Vous voyiez mes périls; voyiez-vous les leurs? Les révolutions sont ingrates envers ceux qui les servent. Elles ont de dures exigences pour eux. Croyez-vous que ce soit en haine de moi qu'ils m'aient fait le sort qu'ils m'ont fait? Dissuadez-vous, ils étaient plus occupés de leur salut que de ma perte. Ils me sacrifiaient aux erreurs d'autrui, pensant les détourner d'eux et les assouvir.

Il ne faut pas porter dans la politique les basses passions de la vie vulgaire. Tel vous y aura servi qui croyait vous nuire; tel autre vous nuit, qui ne se proposait que de vous servir. Souvent, en attaquant l'homme, c'est à lui qu'on songe le moins. On poursuit, dans sa personne, un être idéal qui en comprend un grand nombre d'autres. On se défend contre lui d'un principe,

d'une théorie, d'un pouvoir, dont il est devenu l'expression et le simulacre. On l'aimerait peut-être s'il n'était que lui; mais on accable en lui toutes ces choses auxquelles il s'est transformé. Ses ennemis ne sont pas les siens; ils sont les ennemis de ceux dont il est l'ami.

Élevez, élevez vos pensées et vos sentiments. Je n'ai point de querelle à moi; n'ayez vous-mêmes ni ressentiments, ni regrets à vous. Rapportez tout à votre pays. L'avenir est profond et impénétrable; il vous favorisera peut-être, comme le présent m'a failli. Si quelque pouvoir vous échoit jamais, ne vous souvenez de mes souffrances que pour éviter de les faire endurer à d'autres. Ce serait me trahir que de me venger.

Souvent la vengeance est une injustice; plus souvent encore elle est une faute. Pour un ennemi dont on se délivre, combien d'autres ne suscite-t-on pas contre soi? la générosité ne désarme point, je le veux; mais la rigueur irrite et soulève, et cette irritation est contagieuse.

C'est parce qu'on est faible que l'on se venge; c'est parce qu'on a le cœur aride et l'esprit borné, que l'on ne pardonne point. Les peuples ont d'admirables instincts pour pénétrer ces faiblesses. La voix maudite qui a prononcé que les morts seuls ne revenaient pas, n'a fait entendre qu'une erreur atroce. Les plus dangereux ennemis que l'on puisse avoir, ce sont les morts qu'on a faits

Les anciens se faisaient de la vengeance un divin plaisir; plaisir abject au contraire. Une noble joie est d'avoir pu se venger et de s'en être abstenu.

Un jour qu'on lui avait proposé je ne sais quel plan d'évasion: J'accepterais peut-être, nous dit-il, si ma sentence était légale et juste. Mais, telle qu'elle est, elle me plaît trop, et je n'entends lui rien dérober. Qui s'inquiète de l'iniquité d'une sentence quand elle n'a point d'exécution? Je l'absoudrais par ma fuite; j'effacerais presque son injustice en en faisant cesser les effets. Il faut demeurer pour rendre, chaque jour, témoignage de ces violences. Il m'est bon qu'elles se prolongent, et qu'elles impriment dans ma vie une trace profonde et durable.

C'est à ceux à qui elles pèsent à se délivrer de moi s'ils le peuvent. Je ne leur en veux pas épargner le soin.

Et puis, mes enfants, réfléchissez-y: ces sortes de projets ne s'exécutent point sans faire courir quelques hasards à ceux qui les favorisent. Dieu me garde de consentir jamais que qui que ce soit s'expose pour moi au moindre péril. Ce qui me reste de vie ne vaut pas que l'on y mette ce prix.

Le plus grand philosophe de l'antiquité refusa de se soustraire même à la mort. Une si généreuse action étonnerait aujourd'hui notre faiblesse. A-peine si on la comprend; qui songerait seulement qu'on pût l'imiter? Mais, sans s'élever à un tel excès de vertu, chose qui n'appartient à personne aussi peu qu'à moi, il n'est pourtant pas interdit de prendre dans cet exemple ce qui peut s'assortir à une humble vie et à un vulgaire courage.

D'autres fois encore, le comte Richard leur redisait l'histoire du lieu, telle que son grand-père avait coutume de la lui conter.

Cette ville, leur disait-il, a eu, dans le vieux temps, des seigneurs vaillants et illustres. Eudes de Ham, quand Philippe-Auguste régnait, prit la croix des mains de ce Foulques de Neuilly „qui était un prudhomme, à ce que rapporte le chro-„niqueur,*) faisant maints miracles et parlant moult saintement „de Dieu par France et par les autres terres en tor.“ Et le bon chevalier combattit courageusement aux deux assauts de Constantinople, le jour que Lascaris, Ducas, et Marzulphe, se disputant la dépouille sanglante du jeune Alexis, quand il eût fallu la défendre, laissèrent tomber sur la tête d'un comte de Flandre la couronne des empereurs grecs.

Trois ans après, Hues de Ham, „qui sires ert d'un chastel „que on appèle Ham en Vermandois, faisait maintes et grandes „appertises d'armes“ à cette malheureuse bataille d'Andrinople où périt l'héroïque comte de Blois, et où l'empereur Baudouin tomba au pouvoir du roi des Bulgares.

Il y eut un autre seigneur de Ham, qui se fit tuer à la

*) Ville-Hardouin.

bataille de Montlhéry, au moment où les hommes d'armes de Louis XI mettaient en déroute l'aile gauche du comte de Charollais.

Comptez aussi, mais pour le maudire, comptez ce fourbe et cauteleux Héribert,*) ce déloyal seigneur de Ham et du Vermandois, qui dépouilla son maître, sans oser même saisir ses dépouilles, et le fit lâchement mourir à Péronne, après l'avoir retenu six ans prisonnier: heureux encore le malheureux prince du courage de sa femme Edgive,**) illustre et habile reine, qui sut dérober son fils, jeune enfant, aux poursuites de l'usurpateur, et, non contente d'avoir préparé son retour au trône, combattit généreusement à la tête de son armée, pour l'y maintenir.***)

Comptez de plus cet autre coupable, qui le fut beaucoup encore, quoiqu'il le fût moins, ce connétable de Saint-Pol, traître trois fois et trois fois félon, qui trahissait tout ensemble le duc de Bourgogne, le roi d'Angleterre et le roi de France, et ne mérita que trop de périr, comme il fit, victime d'une trahison.

La guerre, poursuivait-il, est venue aussi en ce lieu. En 932, Hébrard, fils de ce comte Helgaud tué par les Normands à la surprise du camp d'Arras, s'était rendu maître du château de Ham. Le comte Héribert accourut, força le château, et fit Hébrard prisonnier.

Peu après, le roi Raoul et Hugues-le-Grand en firent le siège. On y combattit long-temps; mais à la fin, *les fidèles* d'Héribert furent contraints de donner au roi des ôtages.

Ce fut devant cette ville que Jean de Bourgogne commença, en 1411, l'odieuse et sanglante lutte qui divisa si long-temps sa maison et la maison d'Orléans. Les troupes de Flamands qu'il y avait amenées ne surmontèrent qu'à grand'peine la résistance obstinée de ses habitants. Cependant il fallut céder. La malheureuse ville fut mise au pillage, „et toutes les églises

*) C'est ainsi que le nomment Frodoart et Raoul Glaber.

**) C'est le nom que lui donne Frodoart; d'autres la nomment Ogine; d'autres encore Théagine.

***) Mézeray.

„et édifices d'icelle furent consommées et arses à grand'destruc-
„tion. Mesmement l'abbaye qui estoit auprès, d'où n'eschappèrent
„que six ou sept religieux seulement.*)"

Elle se relevait pourtant de ses ruines; mais, en 1414, Jean de Luxembourg la prit et la saccagea de nouveau.

Vingt ans après, elle fut reprise par Lahire. Mais cette fois, c'était de par le roi qu'elle était sommée. Les habitants n'eurent garde de résister à leur maître, et les troupes de Charles ne commirent sur eux aucune violence.

Regardez, disait-il encore, en montrant du doigt la porte du fort: c'est là, à une très-petite distance de cette porte, que fut tué, en 1595, le brave D'Humières, heureux soldat, dont Henri IV a pleuré la mort.**) Gomeron, qui tenait la place pour le duc d'Aumale, avait eu la faiblesse de recevoir quinze cents Espagnols dans la ville, et il en était mort de douleur.***) Son fils, qui lui succéda, et qui occupait le château, eut à son tour une autre faiblesse: il consentit, je ne sais dans quelle espérance, à se rendre avec deux de ses frères à Bruxelles, auprès du général espagnol. Quand celui-ci l'eut en son pouvoir, il en voulut profiter pour se faire livrer le château, menaçant la mère de Gomeron, qui y était restée, de lui envoyer la tête de ses trois enfants dans un plat, si l'on différait. Dorvilliers, beau-frère de Gomeron, avait été mis en sa place; il eut horreur de la trahison qu'on lui proposait, et il appela le brave D'Humières.

D'Humières vint, attaqua résolument les Espagnols retranchés dans la ville, fut repoussé deux fois, et mourut d'un coup de mousquet tiré d'un clocher. Mais ses soldats le vengèrent; la ville fut prise, et il ne se sauva qu'à-peine quelques hommes des quinze cents Espagnols qui la défendaient.

Leur général faisait alors le siège du Catelet. Irrité de cette perte et de leur défaite, il marche sur Ham, somme le château, y est reçu à coups de canon, comme il devait l'être,

*) Monstrelet.

**) De Thou, livre CXII.

***) Mézeray.

et venge aussitôt sa honte en faisant pendre, sous les yeux de sa mère, le malheureux Gomeron. On montrait encore, il y a peu d'années, un arbre qui portait son nom; c'était celui où l'avait fait attacher le prévôt.

Deux cent vingt ans plus tard, les étrangers revinrent à Ham. Dix soldats d'artillerie et quatre-vingt-sept vétérans formaient toute la garnison du château. Le corps d'armée qui l'assiégeait n'avait guère moins de trente mille hommes. La résistance cependant fut longue et habile, et la plus honorable capitulation en devint le prix. On garde religieusement dans les archives du fort ce noble et précieux titre du courage de nos vieux soldats.

Ham, disait-il encore, était l'une de ces places, sises sur la Somme, qui furent engagées par le traité d'Arras, au duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, et que celui-ci, tout loyal qu'on nous le représente, n'avait nulle envie de rendre, quoiqu'on lui rendît ses quatre cent mille écus d'or; grand sujet de discorde et de ressentiments réciproques entre lui et l'artificieux Louis XI. Louis XI! Quel roi, mes enfants; quelle étrange et inexprimable figure de roi! Prince vanté, prince décrié, prince redouté et méprisé tout ensemble; qui s'affranchit, à la manière du temps, du joug que les grands essayèrent de lui imposer; qui se servit du peuple sans s'y asservir, et de la religion sans lui sacrifier un seul de ses crimes; politique quoique superstitieux, ou plutôt superstitieux parce qu'il était politique: de qui l'on a dit qu'il manquait de courage, sans songer avec quelle vaillance il combattit devant Liège et à Montlhéry; à qui l'on reproche les pièges où il attirait Charles-le-Téméraire, sans se rappeler ni la criminelle ligue du bien pubiic, ni l'empoisonneur Hardy*) que son vassal lui avait traîtreusement envoyé; à qui, sur le témoignage suspect de Brantôme, on a témérairement imputé la mort de son frère,**) oubliant que celui-ci ne mourut que sept mois après l'empoi-

*) Chronique de Jean de Troyes.

**) Petitot, note sur le chapitre IX, livre III des Mémoires de Philippe de Commines.

sonnement qu'on suppose,*) et que, faisant son testament dans les derniers jours de sa vie, ce fut Louis XI lui-même, quoique absent, qu'il choisit pour son héritier: prince parcimonieux, cruel, implacable; qui se repentit pourtant une fois de n'avoir pas pardonné;**) qui fut mauvais fils, qui fut mauvais père; qui se vengea, par la mort d'Agnès, de l'empire que lui donnait sa beauté, et punit d'un supplice atroce le crime douteux de Nemours: roi selon son peuple et selon son siècle; plus habile encore dans l'adverse fortune que dans la bonne; qui dressa beaucoup d'embûches, mais à qui beaucoup d'embûches aussi furent dressées; qui ne se trompa qu'à Péronne; qui fit cesser les invasions des Anglais, acquit la Provence, recouvra la Bourgogne, recueillit l'Anjou et le Maine, remit sous sa main la Guienne et la Normandie, et prépara l'union de la Bretagne que ses successeurs achevèrent: grand par les grandes choses qu'il fit; coupable par les coupables moyens qu'il y employa.

Il ajoutait à cela des récits d'une autre nature. Vadé est né dans ce lieu, disait-il; chansonnier libre et facile, il obtint de la célébrité dans un temps où la chanson n'était que gaie et jolie. Béranger ne l'avait pas encore rendue sérieuse et belle.

Mais voici un titre de meilleur aloi: le général Foy est né aussi en ce lieu. Je l'ai connu, mes enfants; je l'ai vu de près; j'ai eu de longs entretiens avec lui, loin du tumulte des assemblées publiques. Je ne sais s'il me rendrait aujourd'hui la même justice qu'alors; mais moi je ne cesserai jamais de lui rendre celle qui lui est due. C'était un homme sincère et habile, et qui ne suivait que de loin ceux qui l'entraînaient; le seul peut-être, entre tant d'autres orateurs du même parti, qui ne fût pas inférieur à la renommée qu'il lui avait faite.

Venaient à leur tour les détails que le bon Richard avait

*) Mézeray raconte que l'abbé de Saint-Jean-d'Angely offrit une pêche empoisonnée à la dame de Montsoreau, qui la partagea avec le duc de Guyenne, dont elle était la maîtresse.

Comment Louis XI et l'abbé lui-même auraient-ils pu prévoir ce partage?

**) Philippe de Commines, livre VI, chapitre XII.

recueillis sur les prisonniers du château. On en compte peu de considérables, disait son grand-père. Les gouvernements préféraient pour ceux-là Vincennes et la Bastille, qui étaient plus près et plus sûrs.

Un roi cependant y a été enfermé; un roi trahi, un roi dépouillé, un roi légitime souverain de la France. Quand le comte de Vermandois, perfide vassal, se fut saisi du trop confiant Charles III, il le mit d'abord, dit le chroniqueur, „dans un „fort à lui, sur la Somme, près de Saint-Quentin,“*) et le fit conduire ensuite dans un autre nommé Château-Thierry. Ce fort sur la Somme était celui où vous me voyez moi-même, neuf siècles après, ministre d'un autre roi Charles, également dépouillé.

Il y a eu aussi un comte d'Oxfort, fidèle et courageux serviteur de la maison de Lancastre, qui fut enfermé onze ans au château de Ham, et qui s'en évada à la fin, emmenant avec lui le gouverneur, Walter Blount, qu'il était parvenu à séduire. Ce brave comte d'Oxfort était celui qui combattit si vaillamment pour Henri et pour Marguerite, à la terrible journée de Barnet, et qui aurait gagné la bataille, si une fatale méprise du comte de Warvic ne l'avait fait perdre. Mais le château où il expia si cruellement sa fidélité, n'était pas, comme on l'a cru, celui des bords de la Somme. L'historien s'est trompé.

C'est une tradition du pays qu'un malheureux capucin, dont le crime est toujours resté inconnu, a vécu de longues années dans un étroit cachot de la tour, et qu'il y est mort en grande réputation de sainteté. On allait prier auprès de la pierre qui avait servi d'oreiller à ce pauvre moine. Les femmes la faisaient toucher à leurs vêtements. C'était une naïve dévotion au malheur, et elles attribuaient, non sans cause, une merveilleuse vertu à cette dévotion.

On cite encore une autre tradition plus récente et moins incertaine. Un jeune homme du nom de Lautrec, beau, ardent, formé pour toutes les choses extrêmes, né pour les excès de

*) Chronique de Frodoart, ann. 923.

la vertu ou pour ceux du vice, avait rencontré une jeune fille belle comme lui, comme lui gracieuse et passionnée, mais chaste, pieuse, pleine de candeur et de modestie. Lautrec l'aima comme il devait aimer, d'un amour furieux et désordonné. La jeune fille aussi se laissa surprendre d'amour: elle aima Lautrec, elle l'aima tendrement et innocemment.

Mais elle était de condition obscure, et n'avoit point de biens pour s'en racheter. Lui s'imagina quelque temps que l'amour serait plus fort en elle que la vertu; il se trompait: la pauvre fille étonnée et humiliée trouvait d'inépuisables secours dans sa pureté. Elle eût voulu cesser d'aimer, si la volonté suffisait.

Lautrec n'espérait point de fléchir l'orgueil de son père, et il ne l'essayait point. L'inutile passion qui le consumait devint un mal opiniâtre et profond. Son teint se flétrissait; ses regards perdaient leur vivacité. Il vivait à l'écart; sombre, soucieux, taciturne. Il entendait à-peine et ne répondait que par des gémissements.

Lautrec avait un oncle encore jeune, élevé de bonne heure à de grandes dignités dans l'église, et qui lui avait toujours montré beaucoup d'affection. Cet oncle remarqua le changement qui s'était fait en lui et s'en affligea. Il lui fit plusieurs fois de pressantes questions; le jeune homme éludait et dissimulait. L'oncle ne se rebuta point et persévéra. Lautrec enfin cédant à ses importunités et à ses caresses, laissa échapper son secret.

C'était un temps de mœurs légères et peu scrupuleuses; on n'y avait pas coutume de traiter l'amour si sérieusement. L'oncle entreprit de désabuser et d'affranchir son neveu. Il vit la jeune fille et épuisa auprès d'elle tous les artifices et toutes les séductions. Tantôt il la conjurait de renoncer par amour à son amour même, afin que celui qu'elle aimait devînt libre d'un engagement qui le rendait malheureux. Une autre fois, s'il ne suffisait pas de l'amour, il offrait d'y ajouter des richesses en dédommagement du sacrifice qu'il sollicitait. Une autre fois, puisque sa tendresse était si profonde et que le courage lui manquait pour y renoncer, il hasardait et balbutiait des conseils

d'une autre sorte, faisant entendre à la jeune fille que tout espoir d'une union légitime lui étant interdit, il ne lui restait plus, voulant garder son amour, que de lui céder.

Mais la vertu de la pauvre fille n'avait pas de moins profondes racines que sa passion. L'inflexible simplicité de son jeune esprit déconcertait toutes les ruses. Le cœur de l'oncle en fut lui-même troublé, et une pensée perverse, affreuse, funeste, s'empara de lui. Il s'était proposé de séduire, et c'était lui qui l'était. Tant de charmes l'avaient subjugué; tant de vertu lui inspirait une insurmontable admiration. Le malheureux aima et osa le dire. Un cri d'horreur et d'effroi fut la seule réponse de la jeune fille; confondu et épouvanté, il s'enfuit.

Au même moment Lautrec arrivait. La fille pleurait, gémissait, et donnait les marques du plus violent désespoir. Le jeune homme aussi se désespérait et interrogeait. D'où venaient une si grande agitation et une si vive douleur? Il voulait le savoir, le savoir à l'instant, sans ménagements et sans restriction. Sa voix était suppliante à la fois et impérieuse. Il priait et il exigeait; il pleurait et il commandait. Qu'est-ce que la pauvre fille pouvait faire? Vaincue par sa propre émotion et par les emportements de Lautrec, incapable, dans son indignation et dans sa stupeur, de rien mesurer et de rien prévoir, d'imprudentes paroles lui échappèrent: Lautrec apprit la trahison, ou la devina.

Anéanti, sa tête se troubla et ne retint plus qu'une faible lueur de raison. Il se précipita, il saisit ses armes, il suivit les traces de son oncle, il l'atteignit au pied des autels, et tout revêtu qu'il était des marques de sa dignité, il le frappa et se rassasia de son sang.

Les cachots de Ham furent depuis le refuge de son crime ou de sa folie. Il y avait passé quarante ans, quand survint la révolution de 1789; alors on le délivra. Mais oublié, réputé mort, méconnu des siens, il n'avait plus ni pain ni asile. La ville de Ham prit pitié de lui, et le remit à une pauvre femme pour en avoir soin et pour le nourrir. Il en profita peu et mourut au bout de trois mois. Peut-être eût-il vécu plus long-

temps si la liberté, cette étrangère qui lui était inconnue, n'était pas venue inopinément déranger les tristes habitudes de sa vie.

Mais si la révolution enleva au château de Ham quelques hôtes, elle ne tarda guère à lui en fournir de nouveaux. Le temps vint où la Convention, sa laborieuse ouvrière, essayant enfin elle-même de sa dure et monstrueuse justice, se délivrait en un même jour de Barrère, Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois qu'elle déportait; et de Bourdon, Hugues, Châles, Faussedoise, Duhem et Choudieu, qu'elle reléguait au château de Ham.

Bientôt, continuait le vieux Richard, ce furent des hôtes d'un autre caractère et d'un autre rang: quelques émigrés ramenés sur la côte de France par une tempête: un Vibraye, un Choiseul, un Montmorency, victimes avant nous des discordes civiles; qui faillirent à périr, punis de mort pour crime de naufrage, et dont la peine changée, changea seulement l'iniquité et la honte du gouvernement qui la leur osait infliger.

Dans le même temps, cette autre victime, ce même Polignac que la fortune vient d'y ramener; déplorable prince, qu'une inexorable fatalité poursuit et accable; associé alors à la catastrophe de Moreau, de Pichegru et de Georges; associé depuis à des malheurs bien plus grands; qui commença sa vie par une longue captivité, et recommence sa captivité sur le déclin de sa vie.

Le vieux comte ne se laissait point. Les souvenirs de Ham lui plaisaient, et il était pour eux indulgent et inépuisable. Il y avait un point cependant sur lequel on n'osait lui faire aucune question. Cent fois il avait commencé le récit des actions de son malheureux grand-père, et chaque fois qu'il l'avait entrepris, ses larmes l'avaient empêché d'achever. On craignait pour lui cette émotion douloureuse que sa vieillesse ne pouvait plus surmonter. Mais un jour que le plus jeune de ses petits-fils en avait dit innocemment quelques mots: L'histoire de votre aïeul? reprit-il. Ah! j'y songe; je puis vous la dire... qu'est-il besoin de tant de paroles? Elle est écrite, mon fils, cette histoire; c'est moi qui l'ai faite et qui l'ai écrite: elle est sur

la pierre qui recouvre les restes de cet homme si follement maudit et persécuté. Il vous y faudra aller, mon enfant, à cette vieille et modeste pierre. Ce sont de pieux pélerinages que les enfants doivent faire et qui leur portent bonheur. Agenouillez-vous et recueillez-vous, quand vous y serez. Faites ce que j'ai fait tant de fois: arrachez la mousse qui couvre la pierre; et si des mains impies n'ont pas renouvelé sur elle ces sacrilèges mutilations dont j'ai vu ailleurs trop d'exemples, vous y trouverez ce que vous cherchez; vous y lirez, dans une courte épitaphe, toute l'histoire du chef de votre famille:

PROSCRIT
PARCE QU'IL AVAIT
ÉTÉ FIDÈLE,
ET CONDAMNÉ
COMME S'IL NE L'EUT PAS ÉTÉ.

DE PEYRONNET.

NAPOLÉON II.

I.

Mil huit cent onze! — O temps où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui!
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un Mont-Sinaï!

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux: — Quelqu'un de grand va naître!
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné;
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né!

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis!

Et Lui! l'orgueil gonflait sa puissante narine;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts;
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers!

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime:
— L'avenir! l'avenir! l'avenir est à moi!

II.

Non, l'avenir n'est à personne!
Sire! l'avenir est à Dieu!
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir! l'avenir! mystère!
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits!

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
Et qu'on nomme demain!

Oh! demain, c'est la grande chose!.
De quoi demain sera-t-il fait?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zône,
C'est Paris qui suit Babylone;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours!

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo! demain, c'est Sainte-Hélène!
Demain, c'est le tombeau!

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine

Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons!

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie; —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel!

III.

O revers! ô leçon! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Être si grand et si petit!

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fronde,
Eut, à coups de cognée, à-peu-près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais;
Quand pour loger un jour ce maître héréditaire
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance,
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un Cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré!

IV.

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon:
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie;
Chacun selon ses dents se partagea la proie:
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon!

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents,
— Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, et les genoux aux dents!

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre!... —
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur!
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur!

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée;
Arcole, Austerlitz, Montmirail;
Ni l'apparition des vieilles pyramides;
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés.

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient,
Tandis qu'avec amour, sa nourrice enchantée,
D'une goutte de lait au bout du sein restée,
Agace sa lèvre en riant!

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait, d'amour éperdu... —
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu!

V.

Tous deux sont morts. — Seigneur, votre droite est terrible!
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant;
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire:
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant!

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte!
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non!
Chaque élément retourne où tout doit redescendre.
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom.

VI.

O révolutions! j'ignore,
L'œil penché sur ces grands tableaux,
Ce que Dieu dans l'ombre élabore
Sous le tumulte de vos flots.
La foule vous hait et vous raille:
Mais qui sait comment Dieu travaille?
Qui sait si l'onde qui tressaille,
Si le cri des gouffres amers,
Si la trombe, aux ardentes serres,
Si les éclairs et les tonnerres,
Seigneur, ne sont pas nécessaires
A la perle que font les mers!

Pourtant, cette tempête est lourde
Aux princes comme aux nations;
C'est une mer aveugle et sourde
Qu'un peuple en révolutions!
Que sert ta chanson, ô poète?
Ces chants que ton génie émiette,
Tombent à la vague inquiète
Qui n'a jamais rien entendu!
Ta voix s'enroue en cette brume,
Le vent disperse au loin ta plume,
Pauvre oiseau chantant dans l'écume
Sur le mât d'un vaisseau perdu!

Longue nuit! tourmente éternelle!
Le ciel n'a pas un coin d'azur.
Hommes et choses, pêle-mêle,
Vont roulant dans l'abîme obscur.
Tout dérive et s'en va sous l'onde,
Rois au berceau, maîtres du monde,
Le front chauve et la tête blonde,
Grand et petit Napoléon!
Tout s'efface, tout se délie,
Le flot sur le flot se replie,
Et la vague qui passe oublie
Leviathan comme Alcyon!

Victor HUGO.

Paris, 4-5 août 1832.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME HUITIÈME.



FRANCFORT S. M.

EN COMMISSION CHEZ SIGISMOND SCHMERBER

et chez les principaux Libraires.

1832.

Imprimerie de Henri Louis Brœnner.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

Il faut bien le reconnaître, chaque jour notre vieux Paris s'en va, son originalité s'efface, son caractère disparaît. Bientôt il ne restera plus rien de cette cité si pittoresquement construite, plus rien de ses mœurs si originalement tranchées. Voyez: ses rues s'alignent, ses boulevarts s'aplanissent, ses faubourgs s'éclairent. Voyez: ses habitants, pairs et commis, notaires et confiseurs, portent le même frac, et parlent la même langue. Hommes et maisons, tout se nivelle. Autrefois, avec des nobles féodaux, des seigneurs suzerains, des manants et des serfs, nous avions de hauts châteaux, de grands palais, des masures et des cloaques. Aujourd'hui les tours et les privilèges gisent à côté les uns des autres et les rues s'élargissent au profit du peuple qui s'élève, et aux dépens des vastes hôtels qui n'ont plus d'habitants à leur taille.

L'histoire d'une nation pourrait donc s'apprendre dans celle de ses habitations? Pourquoi non. Je sais un peintre qui prétend qu'elle est tout écrite dans la collection de nos costumes; et, sans aller bien loin, je pourrais vous enseigner un coiffeur qui démontre parfaitement que politique, morale et philosophie, tout se trouve dans la forme de la perruque et dans les progrès de la coupe des cheveux. Était-ce parce que l'on portait des perruques à la Louis XIV que les campagnes de Turenne furent si patientes, si compassées, si frisées; ou bien est-ce parce que l'on faisait la guerre avec des quartiers d'hiver, des salutations et des préséances, qu'on portait de si pompeuses perruques? Qu'importe! Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'une de ces choses est le reflet de l'autre; et je ne suis pas éloigné de croire que la tactique de Turenne ne soit le reflet de sa perruque.

Croyez-vous aussi que la pensée de Racine n'ait pas été quelquefois gênée par ce lourd attirail de faux cheveux; que, bien malgré lui, il n'ait pas fait quelquefois la même toilette à sa tête et à son style; et ne serons-nous pas forcés de reconnaître un jour que la sublime audace de Bossuet ne lui vient que de ce que son état lui défendait de porter perruque? Si cette vérité ne brille pas aussi prouvée aux yeux de tout le monde qu'à ceux de mon artiste, poursuivez la corrélation, et vous verrez que la poudre de Dorat a blanchi quelquefois la griffe noire et crochue de Voltaire, qu'elle a sali un peu le collet du président Montesquieu, et que, si Diderot a gardé sa couleur à lui, parmi tant de têtes poudrées, c'est qu'on sait bien que, lorsqu'il était en verve, il jetait sa perruque par-dessus les moulins pour laisser fumer à l'aise son crâne brûlant et bouillonner son génie.

Disons-le donc hardiment, habits et poésie, mœurs et maisons, constitutions et perruques, tout s'harmonise dans ce monde. Le code civil a tué les substitutions et les fortunes héréditaires. Les fortunes héréditaires perdues, les palais sont devenus inutiles; les palais étant inutiles, l'imagination de l'architecte et les vastes conceptions du peintre se sont rapetissées au plan de nos mesquines demeures; tout a suivi le mouvement descendant, et

nous en sommes venus au plâtre pour les maisons, au portrait pour la peinture, et pour les belles-lettres au vaudeville.

Cependant, que ceci ne soit pas considéré comme une accusation contre notre marche sociale. Si nous sommes arrivés à ce point que les grands monuments du passé s'effacent sans que rien encore les remplace suffisamment, c'est qu'on nous retient à grand'peine dans un temps de transition, où les castes privilégiées ne sont plus rien, sans qu'on permette que le peuple soit quelque chose. Et c'est une triviale vérité de tous les siècles, que rien de grand ne peut être engendré par ce qui est petit; et c'est une vérité non moins triviale de nos jours, que le petit est le type de notre époque. Pouvoir et liberté, peuple et gouvernement, ne sont ni hauts ni forts aujourd'hui. Mais laissez croître le peuple, et grandir la liberté, et, sous d'autres formes, sous d'autres aspects, le grand, le beau, le sublime reprendront leur empire et enfanteront des merveilles. Vienne une puissance, les arts se mettront à son niveau.

Pour nous, trop jeunes pour ce passé démoli, trop vieux, peut-être, pour cet avenir à construire, saisissons promptement les restes debout de nos vieux monuments pour en léguer au moins l'image à son successeurs. Quelques-uns de nous, peintres par le crayon, parcourent la France gothique et la dessinent avant qu'elle tombe tout-à-fait; d'autres, à la parole colorée, rétablissent les somptuosités délabrées du grand siècle, et une recrudescence de l'école maniérée du dix-huitième siècle se fait vivement sentir dans nos arts de luxe et de domesticité, comme pour reconstruire quelques types de cette société frivole si rudement brisée par le contact immédiat de notre première révolution.

Ainsi, dans ce vaste Paris où la rue de Seine s'est glissée dans les jardins de l'hôtel de Nesle, où le canal de l'Ourcq s'est logé dans les fossés de la Bastille, où les arcades de la rue Castiglione se sont établies dans les cloîtres des Feuillants, et où la rue Louis-Philippe menace Saint-Germain-l'Auxerrois, il reste encore quelques robustes monuments qui ont résisté, hommes et pierres, au torrent révolutionnaire. Le Palais de Justice est à coup sûr le plus enraciné de ces monuments; sous

son vaste toit, la toge, la robe, la morgue, l'astuce et le bonnet sont virginalement restés au barreau et à la magistrature ; et sur ses flancs, attaché comme une huître à son rocher, a vécu dans sa misère originelle, et dans son échoppe vitrée, l'Écrivain public, notre héros.

Or, pour que je vous explique comment je découvris ce précieux débris d'un siècle effacé, il faut me permettre de retourner de quelques années en arrière du moment où j'écris. A cette époque, je voyais assidument, je voyais tous les jours, et quelquefois plus souvent, une personne à laquelle je portais un très-vif intérêt. Soit curiosité personnelle, soit desir de répondre péremptoirement et juridiquement aux épigrammes de quelques amis, soit enfin, envie de m'assurer de la véracité de ladite personne, je me résolus à me procurer son acte de naissance. Pour ce faire, je me rendis dans la cour de la Sainte-Chapelle, et là, sous l'arcade qui la sépare de la cour grillée du Palais de Justice, je trouvai un bureau où sont rangés par ordre les registres gardiens du secret de toutes les femmes. C'est une espèce d'antre grillé à fenêtres basses et coupées verticalement de barreaux de fer; le jour y est pauvre et honteux; on dirait un mont-de-piété, J'entre, j'expose ma demande, je donne les noms, prénoms et titres de la personne, et je désigne une période de quinze ans pour faire la recherche en question. Il n'y avait pas moins de différence entre la date supposée par mes bons amis et celle avouée par la personne. Le commis chargé de cette vérification me regarda comme ferait un apothicaire à qui vous demanderiez du poivre, ou bien comme fit le coiffeur dont je vous ai parlé un jour que je le priai de me faire la barbe. Le commis, donc, me fit répéter ma proposition, me rit au nez, et me tourna le dos sans répondre. Il y avait tant de mépris dans cette façon d'agir que je n'osai me fâcher, car il me sembla que j'avais dû commettre ou dire une de ces balourdises qui font prendre un homme pour un niais ou pour un fou. Je ne savais comment recommencer ma proposition, lorsque celui qui paraissait le chef de ce bouge s'approcha de moi, s'informa de ce que je voulais, et m'écouta avec ce sourire

d'indulgence qu'un garçon épicier accorde à un provincial qui s'informe, au coin de la rue Saint-Antoine, où est situé le Palais-Royal.

— „Si tous ceux qui viennent ici, me dit-il avec une douce gravité, et en essuyant lentement ses lunettes, n'avaient pas de meilleurs renseignements que vous, il nous faudrait une journée pour chaque extrait. Nous ne pouvons faire cette recherche, mais vous êtes libre de la faire vous-même."

Comme je répondis que je me croyais très peu habile à parcourir des registres, il ajouta amicalement: — „Eh bien, vous pouvez vous épargner cet ennui pour quelque argent...

— „Je suis tout prêt," m'écriai-je rapidement en tirant ma bourse, et en croyant que c'était un moyen de réparer ma première maladresse.

Mais je fus encore bien plus interdit que je ne l'avais été, lorsque ce monsieur, ce chef, ce premier commis enfin, m'arrêtant soudainement et me montrant la porte du doigt, me dit avec fermeté:

— „Sortez, monsieur."

Je demeurai anéanti.

„Oui, reprit-il avec une bonté paternelle, sortez, prenez à droite, et, à deux pas d'ici, vous trouverez deux ou trois bureaux d'écrivains publics, et l'un de ces messieurs se chargera de votre affaire. Ils ont cette habitude et nous leur confions nos registres qu'ils explorent ici et sous mes regards."

Aussitôt le chef me salua d'un geste de la main en me montrant de nouveau la porte, et en me disant:

— „A droite, monsieur, à droite."

J'obéis à l'injonction et je sortis. A droite, en effet, je vis accrochés aux murs du Palais deux ou trois auvents fermés par un vitrage. Celui dans lequel j'entrai avait une longueur de six pieds au plus sur quatre de large. Une table, ou plutôt une planche, régnait le long du vitrage et supportait deux vastes écritoires. Un rideau, d'un calicot granité d'encre, voilait aux passants les mystères de cet asile. Au fond, sur un fauteuil garni d'un cuir jadis vert et entier, était assis un homme, les

deux pieds appuyés sur une chaufferette, dont la cendre, humectée des larmes d'un hareng cuit à propos, répandait une odeur insupportable. Le maître de la maison, en me voyant entrer, s'empressa de me pousser une chaise de paille, sœur jumelle du fauteuil, et me demanda le sujet de ma visite.

On ne peut s'imaginer un homme plus poli; il me comprit tout de suite et ne me rit point à la figure. Il écrivit sous ma dictée les indications qui devaient le guider dans sa recherche, et je profitai de ce moment pour l'observer.

C'était, il faut le dire, un écrivain public primitif; non pas l'écrivain public de nos boulevarts, dont le magasin rivalise d'annonces avec la porte-cochère de la maison Ladvocat, cet écrivain public du mouvement qui s'imagine être à la hauteur de son siècle parce qu'il a imprimé sur sa porte: *Ici l'on écrit soi-même:* admirable attestation de la façon dont on s'occupe aujourd'hui de son emploi; révélation profonde qui doit faire réfléchir le philosophe sur la manière dont les ministres gouvernent, dont les notaires et les agents de change remplissent leurs charges, et nos députés leurs mandats, dans un siècle où l'on entre chez un écrivain public pour écrire soi-même.

Ce n'était pas non plus un de ces calligraphes du Palais-Royal, peintres à la plume, qui dessinent un tableau lubrique avec l'histoire de Napoléon écrite en texte microscopique; qui enferment une tirade de Bossuet dans une queue d'oiseau, une satire de Boileau dans un cœur enflammé percé d'une flèche, et qui réduiraient une protestation d'indépendance, si longue qu'elle fût, à entrer dans l'image d'une pièce de cent sols, pile ou face.

C'était encore moins un de ces prétentieux écrivains rédacteurs, qui font des traductions, et qui mettent hautement sur leurs vitres, *English spoken hire*, avec un *i*, preuve qu'ils parlent l'anglais.

C'était, oui vraiment, c'était un naïf écrivain public, copiste lisible, sachant l'orthographe du français seulement; passablement instruit de la largeur de marge qu'exige un placet ou une pétition, très savant sur la manière de placer le *monseigneur* en

vedette, ni trop haut ni trop bas, ni trop à droite ni trop à gauche; et qui, une fois averti de votre état et de celui de la personne à laquelle vous écrivez, vous tire d'embarras sur le protocole à employer; connaissant dans toutes leurs délicatesses les diverses manières d'exploiter le respect, la considération, le dévouement, la reconnaissance, et tous les sentiments dont on fait usage à mi-ligne et au bas d'une lettre: innocents mensonges d'où vient ce dicton qu'il n'y a que les sots qui prennent tout ce qu'on leur dit au pied de la lettre.

Mais ce ne fut que long-temps après que je découvris ces précieuses qualités dans mon héros. Ce que je remarquai d'abord fut sa personne physique. M. Fabry portait soixante ans. Son visage avait quelque chose de grave et de comique. Il avait le menton rentré, la bouche mince et railleuse; son nez pointu fuyait en arrière; après son nez fuyait son front; et après son front, ses cheveux ramassés dans une queue médiocre en force et en longueur; ses yeux relevés à leur extrémité descendaient hardiment vers son nez, et ses oreilles, d'une petitesse et d'une grâce remarquable, saillissaient en rouge sur ses joues pâles et sa chevelure blanche.

Il avait des bas de laine noirs, et des souliers à boucles. Que ces boucles, avant d'arriver à ses souliers, eussent sanglé un mulet ou un ignorantin, peu importe; le fait est qu'il avait des souliers à boucles. Sa culotte avait été pantalon; mais une main amie, la sienne sans-doute, avait adroitement coupé le vêtement moderne à la hauteur de la jarretière, elle l'avait discrètement ouvert de chaque côté extérieur du genou, et là, une innocente supercherie avait attaché deux rubans de fil teints à coup sûr dans l'encre de l'écritoire. Ces rubans, noués en rosette, ne remplaçaient pas certainement la boucle antique, la boucle de nos pères; mais à l'impossible nul n'est tenu, et enfin tant bien que mal, la culotte y était. Culte honorable, mais incomplet; simulacre saint, mais tronqué des vieux jours; quasi-légitimité de la culotte, je te respecte.

Le gilet. Où était le gilet? y avait-il gilet? voilà la question importante et insoluble; une question à embarrasser Hamlet.

Eh bien, je réponds, moi, que le gilet n'y était pas. Est-ce donc que j'aie vu son absence, est-ce donc que M. Fabry m'ait confié cet interstice de sa parure? non certes; mais quelle autre raison que l'absence du gilet eût pu lui faire supporter l'habit croisé à double rang de boutons. Guenilles pour guenilles, s'il avait eu le moindre gilet, n'eût-il pas préféré quelque dépouille noire gothique, usée, taillée en frac de dix-septième siècle, avec le collet droit et la poche sur les hanches, ouverte, et se dandinant à la suite de son corps comme un gouvernail à l'arrière d'une felouque, à cet habit exactement boutonné jusqu'au menton, collé à la poitrine, collé aux reins, collé partout. Sur l'honneur, le gilet devait manquer.

A l'aspect de tant de misère, j'allais jeter à cet homme quelque misérable pièce de trente sous, avec un ordre et un ton rogue et ministériel; mais un incident m'arrêta; je vis qu'il avait les mains propres et une cravate blanche: je devinai l'ange déchu. Je lui demandai poliment ce que me coûterait son travail: il me répondit simplement que les frais à payer au bureau de l'état-civil se monteraient à quarante-cinq sous. Je lui mis un louis sur sa planche. M. Fabry rougit jusqu'au blanc des yeux; il le prit, le retourna long-temps, voulut se donner l'air de chercher la clef d'un tiroir qui s'ouvrit pendant qu'il faisait semblant de vouloir le forcer, et finit par me dire, avec un embarras qui me fit mal, „J'ai oublié ma monnaie, et je vais....

— „Non, lui dis-je, je désire savoir si vous êtes suffisamment payé."

Il faillit à me regarder d'un air aussi stupéfait que le petit employé de l'état-civil, et je sortis en lui disant que je reviendrais chercher ce que je lui avais demandé dans quelques heures.

En sortant, je vis mon commis bienveillant, le grand commis, le chef enfin, les lunettes relevées sur le front, la plume sur l'oreille, et causant tout haut avec une grisette de dix-sept ans qu'il tutoyait. Il me reconnut et me dit en passant:

— „Ah! vous sortez de chez M. Fabry; vous n'avez pas trop bien choisi, c'est un honnête homme, mais il a la vue courte et l'haleine longue..."

Il se prit à rire; je le regardai d'un air bête:

— „Je veux dire qu'il boit quelquefois, reprit-il, mais j'aurai l'œil à votre affaire."

Et de la main il me salua avec sa même supériorité, quoiqu'il ne fût plus dans son bureau. Mais je remarquai qu'entre lui et la porte de son domaine il n'y avait pas la longueur d'une canne, et je compris l'étendue de son assurance.

J'avais promis de revenir dans deux ou trois heures: il y en avait plus de six de passées lorsque je retournai chez M. Fabry. J'avais rencontré quelques amis, l'épigramme au vent, tout prêts à me saluer d'un chiffre solennel, me persécutant de leurs calculs, ameutant sous mes pas les incroyables de l'Empire et les farauds du Directoire, qui prétendaient se souvenir de quelque chose comme ça, d'une personne qui commençait de leur temps: puis je l'avais revue belle, fière, dédaigneuse, parlant d'hier tout au plus, et j'étais tombé dans une disposition narcotique, dans une envie de doute que j'avais eu bien de la peine à secouer. Cependant j'y avais suffi et j'étais retourné chez M. Fabry.

J'entre. Il n'avait plus sa tenue froide et résignée; ses jambes n'étaient plus ramassées sur sa chaufferette; il occupait lui tout seul ses deux sièges: les pieds sur sa chaise, le reste sur son fauteuil. Son œil, d'abord modestement baissé, flambait d'une expression de triomphe et de jubilation; son oreille ne se détachait plus seule, rouge et pourpre, sur la pâleur de son visage; son nez rivalisait d'enluminure avec elle, et un sourire de douce béatitude épanouissait sa lèvre légèrement pendante.

Sur la planche-table qui était près de lui, je vis un papier timbré. Je devinai que mon bonheur, mon orgueil, mon triomphe, étaient écrits sur cette feuille de vingt-cinq sols. Je voulus m'en emparer, mais mon héros y posa fièrement sa main resté blanche et distinguée, et me dit avec solennité:

— „A quel usage destinez-vous l'acte que vous m'avez fait extraire, jeune homme?

— „Que vous importe, lui répondis-je, fort étonné de sa question, et du ton qu'il y mettait, n'êtes-vous pas payé?

— „C'est parce que je le suis, et trop bien, et plus que

mon travail ne le mérite, que je m'enquiers de ce que vous voulez faire de ce papier. Un louis pour un acte de naissance!!! Ou vous héritez de la dame en question, ou vous avez de mauvais desseins: il n'y a que l'une de ces deux suppositions qui explique votre louis: et comme vous n'êtes pas en deuil, la seconde reste la seule présumable; la mauvaise action demeure prouvée. On ne paie pas si cher pour une œuvre de justice ou un renseignement légal."

L'allocution me parut tout au moins inconvenante, et je répliquai sèchement que je ne pensais pas avoir à rendre compte de mes actions à un écrivain public. J'ajoutai à ce mot le sourire le plus méprisant que je pus, et j'allongeai la main pour saisir mon arrêt, mais le digne M. Fabry m'arrêta.

— „Un écrivain public, répéta-t-il, en secouant la tête pensivement, un écrivain public, vous croyez, en disant ce mot, avoir formulé une injure bien accablante contre un vieillard qui voit au tremblement de votre main que cet acte est pour vous d'un intérêt que vous rougiriez d'avouer."

Je rougis en effet. Il arrêta les yeux sur moi, et me dit sérieusement.

— „Je ne veux pas savoir ce que vous voulez faire de ce papier, mais si votre intention n'est pas bonne, attendez à demain, faites faire ce travail par un autre. Je vous en prie, pour le repos de quelques jours qui me restent à vivre, que ma main ne soit pas encore l'instrument aveugle de quelque vengeance."

Je le rassurai sur cette crainte, et, poussé par une curiosité qu'on s'expliquera aisément, je lui demandai s'il avait eu à se repentir de quelque action coupable, et quelle avait été sa vie.

A ce moment, mon héros prit un air triste et sardonique à la fois.

— „Ma vie, dit-il, elle s'est toute passée dans cette coque de bois et de verre. J'y suis depuis que je sais tenir une plume et faire des jambages. Et pourtant ici, dans cet espace de six pieds, il s'est concentré plus de souvenirs des intérêts qui ont agité la France, que dans la mémoire du premier acteur de votre drame politique; plus de science du cœur de l'homme

que dans l'esprit de l'observateur le plus assidu aux scènes du monde. Le prêtre catholique, qui reçoit la confession des plus grandes fautes, et des plus intimes pensées, n'a jamais entendu la moitié des secrets qui ont été dits dans cet étroit réduit. Les ridicules de tous les étages y ont posé bien souvent, et le crime s'y est assis quelquefois."

Mon écrivain s'était animé; il se taisait, mais je pouvais voir sur son visage mobile, et qui changeait d'expression à chaque minute, que mille souvenirs revenaient à lui, et passaient successivement dans son esprit; il souriait aux uns, et secouait lentement la tête à quelques autres.

— „Pauvre jeune homme, dit-il, en se parlant à lui-même, il était là, devant ma porte, tremblant de joie et d'amour, tandis qu'une femme jeune et belle, comme il convenait pour être ainsi désirée, entrait furtivement chez moi. Il était là à quelques pas, et la jeune fille me dicta ces quatre mots: „Ce soir, à minuit, allée de Berry."

„Oh! je me hâtai d'écrire cette ligne si douce, je me mis de moitié dans le bonheur de la jeune fille qui avait enfin eu le courage de triompher d'elle-même, dans celui de son amant, et je la regardai sortir et remettre furtivement au jeune homme ce billet si éloquent; ils s'échappèrent chacun de son côté...

— „Eh bien! qu'arriva-t-il? dis-je à M. Fabry; car il s'était arrêté.

— „Il arriva, me répondit-il en relevant hautement la tête, que le lendemain, dans l'allée de Berry, le jeune homme fut retrouvé assassiné et volé; il arriva que j'avais servi d'instrument à un guet-apens et à un meurtre.

— „C'est affreux, lui dis-je.

— „Oui, répondit-il, bien affreux; mais cette affaire est une exception, un malheur, c'est le côté tragique de notre état. Car cette échoppe, c'est le drame romantique tout entier. Le grotesque y prend aussi sa place; il y vient à chaque changement de ministère, avec un solliciteur qui depuis vingt ans demande le même emploi avec la même pétition, le même dévouement et la même fidélité. N'ai-je pas copié toute la *Nouvelle Héloïse*

plus de vingt fois au profit des grisettes de la rue Saint-Denis, qui écrivent à des marchands de bœufs, et n'ai-je pas fait d'une danseuse de Franconi une baronne allemande avec les *Liaisons dangereuses* habilement arrangées?"

J'écoutai avec surprise, et M. Fabry me paraissait ravi de l'effet qu'il produisait sur moi.

— „Et ne croyez pas, continua-t-il, que toute la tâche d'un écrivain public soit bornée à cette copie littérale et prosaïque d'une correspondance amoureuse. La partie poétique est immense. Je ne sais si vous faites des vers! eh bien, je vous donne en cent à deviner le mécanisme ingénieux de mon fameux couplet. Mes confrères en ont deux ou trois cents, moi je n'en ai qu'un, et celui-là suffit à tout. Comme la canne-parapluie, comme la montre-tabatière, comme le couteau-scie-fourchette-cuiller-canif-tirebouchon-greffe-sécateur, etc., etc., mon couplet a mille usages cachés, inattendus; il est domestique, il est politique, il sert aux pères, mères, sœurs et belles-sœurs; il accepte le tutoiement, il est tendre, il est respectueux, il est particulier, il est collectif; enfin, c'est le couplet universel, et cela à l'aide d'une pièce de rechange qui s'adapte au premier vers.

Voici ce couplet. Exemple: un enfant apporte à son père une page d'écriture, et il dit:

Ah! de votre fils en ce jour
Acceptez le sincère hommage,
Et ne jugez pas son amour
Sur la faiblesse de l'ouvrage.

Est-ce une jeune personne avec une tapisserie au petit point? changez, et dites:

Ah! de votre fille en ce jour.

Est-ce un gendre?

Ah! de votre gendre en ce jour.

Est-ce un frère?

Ah! de votre frère en ce jour.

Est-ce une famille?

Ah! de vos enfants en ce jour.

Et les pluriels suivent parfaitement.

Est-ce un roi qui passe sous un arc de triomphe en feuillage?

Ah! de vos sujets en ce jour.

Vous vous irritez de sujets; je rentre dans le système du gouvernement paternel, et je dis:

Ah! de vos enfants en ce jour,

ou bien:

Des bons citoyens en ce jour.

Une fois c'était:

Ah! des bons chrétiens en ce jour.

Et j'ai mis souvent:

Des républicains en ce jour.

Et puis la province:

Des Orléanais en ce jour,
Des braves Nantais en ce jour,
Ah! des Bordelais en ce jour,
Oh! de Toulousains en ce jour,
Des bons Marseillais en ce jour,
Etc., etc.

La seule ville qui ait résisté à mon couplet, c'est Saint-Jean-Pied-de-Porc; mais Napoléon n'a pas toujours vaincu, et mon couplet n'est pas plus vaste que son génie.“

J'écoutais et je commençais à admirer, et à douter que toute la littérature ne fût pas renfermée dans le couplet de M. Fabry. Il me considérait en souriant, et m'accablait de son incontestable supériorité. Je craignis un moment qu'il ne s'arrêtât, mais mon louis avait fermenté, et il reprit avec plus de calme.

— „Êtes-vous un aspirant politique, un de ces hommes qui, sans revenus ni contributions, veulent savoir comment se meuvent les hautes puissances électives, venez ici. Je vous dirai comment se font les dénonciations sur toutes les échelles. J'ai dénoncé pour ma part, en 1815, onze directeurs des contributions directes, vingt de l'enregistrement; soixante receveurs généraux; deux cents receveurs particuliers; seize procureurs généraux; cent trois procureurs du roi; deux mille contrôleurs de tout fisc; treize capitaines de gendarmerie; deux cent un juges de paix; cent trente vérificateurs de l'enregistrement; onze mille

percepteurs, gardes-champêtres et maîtres d'écoles; soixante mille employés sans titre, et deux mille vieux officiers. J'ai désorganisé les finances et la justice, j'ai tué le cadastre et décimé l'armée.“

Je ne sais, mais je devenais stupéfait, je frémissais d'en entendre davantage; il recommença sa période et ajouta.

— „Et tout cela signé avec des noms et des adresses au bas de chaque dénonciation.

— „Des noms! m'écriai-je.

— „Oui, reprit-il, des noms dont seul je me souviens peut-être, mais que je garderai dans ce crypte, pour me consoler des mépris des hommes en les méprisant davantage. Écoutez, jeune homme, une fois, j'ai copié les Mémoires d'un de vos hommes politiques les plus élevés, d'un homme de l'empire. Oh! que de grandes lâchetés, que de petites infamies mises à jour! que de trahisons, de turpitudes! que d'habits retournés, que de mensonges découverts! Je copiais avec délices. On imprima. Je cours chez le libraire. J'achète, je lis. O métamorphose inouïe! le noir devenu blanc; le vice, vertu; la bassesse, héroïsme. Je ne voulus pas le croire; je revins au titre, c'était bien le même. Mais pendant que le livre s'imprimait, chacun avait acheté au libraire ou à l'imprimeur, ou à je ne sais qui, la page qui le nommait, et alors l'un avait prié, l'autre menacé; celui-là avait envoyé sa sœur, un autre sa femme; il y en a qui ont livré leur fille: les amis avaient couru, l'or avait coulé, les promesses avaient été signées, et chacun était resté avec son habit de parade, tout entier, bien fermé sur sa vie, bien croisé sur sa honte! Misérable habit que j'avais déchiré du bec de ma plume pour montrer à nu les hideuses plaies de nos grands hommes. Je sais tout cela, je sais les noms, les dates, les heures, et ma main ne tremble pas encore sous le poids d'une plume. Oh! si je voulais!“

Il avait à ce moment l'œil enflammé, son visage rayonnait d'une superbe colère. Cependant il se calma tout-à-coup et se prit à rire ingénument en me regardant.

— „Tout cela n'est-il pas bien poétique, me dit-il, pour un

homme qui tient des comptes de cuisinières et qui a copié les tragédies de l'empire? Oh! les malheureuses cuisinières; oh! les misérables tragiques: hémistiches et légumes, tirades et chapons, ils volaient à qui mieux mieux. Que le public leur pardonne et leurs maîtres aussi: quant à moi, je n'en ai pas le courage. Il y en a un surtout qui aimait son œuvre d'un amour de menuisier, car il la rabotait sans-cesse, et à chaque coup de rabot, si petit qu'il fût, il lui fallait une nouvelle copie pleine et entière de son œuvre. Il s'est ruiné à ce métier; et comme il est aussi gueux que moi, je vais le voir quelquefois. Hier, je lui fis visite; je le trouvai devant sa table, et lui demandai ce qu'il y faisait: — Hélas! je copie ce pauvre *Xerxès*, répondit-il. — Vous l'avez donc retouché? — Mon Dieu, oui, ajouta-t-il; dans le second acte, à la troisième scène, au lieu de ce vers:

Approchez-vous, seigneur, et daignez m'écouter,

j'ai mis:

Seigneur, approchez-vous, car il faut m'écouter:

le *car* est un petit sacrifice que j'ai cru devoir faire à l'école moderne."

Et comme je riais, M. Fabry se mit à hocher la tête:

— „Vous trouvez cela plaisant? me dit-il; que vous semblerait-il donc d'un homme qui me donne à copier tous les matins la carte de son dîner de la veille sur beau papier vélin, et qui les fait relier par Thouvenin?

— „Il me semble qu'il ferait mieux de vous donner le dîner," lui répondis-je assez niaisement.

M. Fabry me regarda d'un air grave et triste, et pliant soigneusement mon papier que j'attendais depuis long-temps, il me le tendit sans mot dire. Je compris que je l'avais blessé, et je me sentis honteux d'avoir frappé ce vieillard de sa misère.

— „Pardon, lui dis-je; mais cette sotte plaisanterie ne s'adressait qu'à la lourde gastronomie de votre client. Croyez que je respecte votre position, quoique, à vrai dire, je ne la comprenne guère d'après toutes les ressources que, selon vos aveux, possède un écrivain public.

— „Elles sont bien maigres en résultat, me répondit-il.

Cependant il y en a une qui vaut à elle seule toutes celles dont je vous ai parlé; mais que Dieu me préserve d'y recourir, et puisse ma main se dessécher avant d'en faire usage. Avec celle-là rien ne manque à l'écrivain qui veut prêter sa plume à la lâcheté et au crime: une ligne se paie avec de l'or; chaque mot vaut plus que le travail d'une semaine.

— „Qu'est-ce donc?" demandai-je à M. Fabry.

— „C'est la lettre anonyme," me répondit-il.

— „La lettre anonyme! m'écriai-je; quoi! un homme ose donc confier à un autre qu'à lui cette tâche d'infamie!

— „Oui, me répondit mon écrivain; oui, c'est le plus souvent par les mains de mes confrères que sont lancés tous ces traits empoisonnés qui enveniment la société. Jeune homme! jeune homme, prenez garde: si vous êtes marié et que votre femme vous accueille d'un air triste et glacé, si votre ami vous boude, si votre père est silencieux avec vous, n'accusez ni eux ni vous: il y a une lettre anonyme. Oh! les larmes et le sang qu'a fait verser cette détestable délation sont au-delà de ce que vous pouvez imaginer. Que de combats entre amis, de séparations d'époux, de mariages brisés, de fiancés désunis pour un mot non signé! Si jamais il vous arrive une lettre sans signature, ne la lisez pas, pour votre honneur, ne la lisez pas: d'abord, vous n'y voudrez pas croire; votre loyauté se supposera capable de mépriser des avis clandestins; vous vous croirez fort contre de telles atteintes; mais à votre insu le coup aura porté; il aura déposé un germe fatal dans votre ame; le germe s'y développera, et maîtresse ou ami, vous abandonnerez bientôt celui qu'on vous aura dénoncé.

— „Oh! lui dis-je, il n'y a qu'un homme sans courage qui puisse se laisser influencer par de si viles manœuvres.

— „Écoutez donc mon récit, reprit M. Fabry, et fuyez cet horrible piège; car on ne peut prévoir où il peut nous faire tomber, même lorsqu'il n'est qu'un jeu de la part de ceux qui le tendent:

„Il y a quelques années, c'était en 1820, le jeune Juan de V.... avait épousé mademoiselle Lise d'Ar....... Quoique d'un

caractère différent, ils s'aimaient d'une tendresse vive et se rendaient mutuellement heureux. Le caractère sérieux et ferme de Juan imposait à l'ardente résolution et à la promptitude de Lise; quelquefois même M. d'Ar...... reprochait à son gendre de préférer l'ennui de ses devoirs d'avocat aux plaisirs du monde. Un jour, c'était un samedi de carnaval, M. d'Ar...... avait voulu retenir Juan qui devait aller plaider à Senlis, et il l'avait vivement pressé de conduire sa femme au bal masqué: Juan, sans dire que le bal lui déplaisait, avait objecté la nécessité de son absence et était parti, laissant M. d'Ar...... très-piqué de sa persévérance. Dans son dépit, celui-ci engage sa fille à l'accompagner au bal, et trouve chez elle une résistance non moins forte, mais fondée sur la crainte de déplaire à son mari.

„Battu des deux côtés, M. d'Ar...... trouve qu'il serait plaisant de faire venir les époux au bal malgré eux et chacun de son côté. En conséquence, à-peine sorti de chez sa fille, il lui fait écrire et lui envoie une lettre anonyme lui annonçant que le départ de son époux n'est qu'une ruse, et qu'il doit se rendre masqué à un rendez-vous au bal de l'Opéra, où il doit rencontrer un domino noir portant des bracelets de ruban bleu. Trop sûr du caractère jaloux et irréfléchi de sa fille, il laisse passer la journée sans la revoir pour donner à son cœur le temps de s'exalter dans le faux avis qu'il a reçu; puis il expédie un homme à cheval jusqu'à Senlis, et une lettre, non signée de même, apprend à Juan que si sa femme ne s'est pas montrée plus soucieuse d'aller au bal avec lui, c'est qu'elle préférait s'y trouver avec un autre. Ces deux lettres parties, il se prépare à bien tourmenter les malheureux époux, certain de les réconcilier au premier mot.

„La nuit vient, et comme l'avait prévu M. d'Ar....., Lise court à l'Opéra; elle tremblait dans ce tourbillon noir et bruyant, et rougissait sous son masque impénétrable; elle était si confuse, si épouvantée de cette espèce de bacchanale inconnue, qu'elle avait oublié sa douleur et sa jalousie, lorsque tout-à-coup un homme masqué passe près d'elle; c'est la taille, c'est la tournure

de Juan; elle le vit ainsi du moins. Elle se jette à son bras en lui disant:

— „Ah! c'est toi, Juan!

— „C'est moi, répond le masque.

„Ce mot la rappela au motif qui l'avait amenée. Elle comprend que son mari a cru reconnaître celle qu'il attendait aux rubans qu'elle avait attachés à son bras. Pour mieux s'assurer de sa perfidie, pour mieux savoir jusqu'où elle peut aller, elle continue à contrefaire sa voix.

„Le masque, habile à profiter du trouble de Lise, dont il devine la beauté et surtout la distinction à la délicatesse de ses pieds, à la grâce de ses mains, l'accable de ces galanteries hardies qu'autorise l'incognito. Lise, qui n'a dans le cœur d'autre indignation que celle de la jalousie, loin de réprimer les propos légers qu'on lui adresse, les excite, les anime. Le masque, Juan sans-doute, fait succéder aux louanges et aux flatteries adroites les prières et les serments. Lise est hors d'elle-même, elle demeure sans force en découvrant tant de perfidie; et anéantie par sa douleur, la tête perdue, elle se laisse entraîner loin du foyer du bal, d'abord dans les hauts corridors de la salle, puis dans une loge abritée, étroite, profonde.

„Oh! jeune homme, l'ame de Lise était folle: elle avait été prise à l'improviste; elle avait été tout-à-coup avertie et assurée de la trahison de Juan. Une fois dans le réduit où ils étaient tous deux, aux paroles passionnées qu'elle entendait, elle comprit qu'il fallait mourir; car elle n'était plus aimée. Mais avant de mourir, avant de renoncer au bonheur dont elle avait fait le rêve de sa vie, elle veut n'avoir pas à douter de tout l'abandon de Juan: elle l'écoute, lui livre sa main, ne résiste pas à ses désirs, et le masque attaché sur la figure le laisse devenir le plus coupable des hommes.

„Elle s'élance alors hors de la loge, car l'heure de le confondre n'était pas venue: un rendez-vous nouveau avait été donné par elle à Juan, et à ce rendez-vous son père devait être présent. Elle sort: une figure pâle et terrible était debout près de la porte; une figure sans masque cette fois, celle de Juan. Lise

le voit, veut se jeter vers lui, pousse un cri et tombe à ses pieds. Par-dessus son corps qui barrait le corridor, Juan se jette à la face de l'homme qui sort de la loge où était Lise, lui arrache son masque pour que l'outrage pèse à nu sur sa joue.

„Ils sortent, et sans s'expliquer davantage, sous un réverbère, pendant que la pluie froide et glacée battait sur leur visage, ils croisèrent leurs épées et l'inconnu tomba mort au bout de quelques secondes.

„Pendant ce temps, M. d'Ar...... qui, ayant suivi son gendre pour épier l'effet de sa supercherie, avait entendu le tumulte du corridor, avait retrouvé sa fille et l'avait fait enlever et transporter chez elle. Elle n'était pas morte comme il l'avait craint d'abord; elle était folle: le malheur était complet.

„Car elle vit encore, elle vit pour être un objet fatal de pitié pour Juan, un remords de feu pour son père; car Juan sait tout maintenant, et il m'a cru sur parole lorsque je lui attestai que les deux lettres avaient été écrites par moi, sous la dictée de M. d'Ar...... qui riait en me les dictant et en songeant à ce qui en arriverait."

— „Voilà, jeune homme, le résultat d'une lettre anonyme innocente dans son intention; jugez de ce qu'elles doivent être lorsqu'elles sont combinées par l'astuce et la méchanceté.

Aussitôt, M. Fabry me remit mon papier plié, et il tomba dans un accablement dont je ne pensai pas pouvoir le tirer. L'heure était avancée. Profondément préoccupé de cet entretien, je rentrai chez moi; je me déshabillai, après avoir posé mes papiers près de mon lit, mais sans souvenir de les regarder: j'eus des rêves affreux, un cauchemar épouvantable, et je haletais sous une de ces obscures visions qui tiennent le milieu entre la veille et le sommeil, lorsque je fus éveillé tout-à-fait par un ami qui était entré furtivement dans ma chambre, y avait tout retourné, et qui brandissait au-dessus de ma tête un papier timbré, en riant aux éclats et en criant:

— „Quarante-cinq ans!"

Frédéric SOULIÉ.

UNE DEMOISELLE DE PARIS,

EN 1832.

PETIT ROMAN TRÈS HISTORIQUE.

CHAPITRE I.

Qu'elle est jolie!... Vous la connaissez, j'en suis sûr.

Plus d'une fois, sans-doute, il vous est arrivé, par un beau jour de juillet ou d'août, entre quatre et cinq heures, d'aller vous mêler à la foule élégante que la mode appelle, et que la fraîcheur d'un bel ombrage retient dans les vastes allées de la royale demeure.

Ou bien aussi, par une douce soirée, un beau ciel de nuit azuré, vos pas appesantis par le poids du jour, heurtés, interrompus par un essaim de beautés, ont, trente fois dans une heure, mesuré la distance entre la rue Laffite et la rue Taitbout, au milieu d'un double rang de femmes éblouissantes, de lanternes où le gaz rayonne, et des bouffées de tabac de nos modernes élégants: enfin, sans métaphore, vous vous êtes promené le matin aux Tuileries, ou le soir à Coblentz?

Eh bien! là, dans l'un ou l'autre de ces riants parterres de jeunes demoiselles à la blanche parure, de jolies femmes coquettes, de délicieuses mamans, si votre œil exercé, observateur,

curieux de frais visages et de tailles mignonnes, a scruté ces groupes diaprés, émaillés comme les fleurs; s'il a fouillé ces charmilles de femmes toutes parées et toutes belles... vous l'avez vue.

— Qui?

— La demoiselle de Paris; et, devant cette fraîche et légère figure, moitié grâce et moitié sylphide, dont la forme est si moelleuse et si leste, dont les traits délicats sont pétillants d'esprit, dont le sourire est si fin et le regard si piquant, vous avez suspendu vos pas, et, saisi de ce charme subit qui s'empare de vous à l'insu de vous-même, sans réfléchir, vous avez dit:... Qu'elle est jolie!

Ce mot s'entend toujours... Elle a rougi de plaisir... Sa belle maman a souri; et, prudente, mais avisée, de ses doigts affectueux, la bonne tante, aux aguets, a relevé soudain autour des jolies épaules de la jeune étourdie, le barège voltigeant et fugitif sous lequel le zéphyr badinait.

C'est un ange, un lutin, un amour... tout ensemble, que cette demoiselle-là! Combien, sous ses longs cils et sur ses fines lèvres, on voit briller d'esprit, de malice, de gentillesse!... Elle a dix-sept ans... et tous leurs charmes... Ne rêvez rien de plus joli, et... si vous promettez d'être discret, je vous dirai son nom... ne me trahissez pas!... On l'appelle Amanda.

CHAPITRE II.

Elle est à marier....

Vous voilà près déjà de voler aux genoux de sa charmante mère, et de solliciter la protection de la tante... Attendez donc! vous avez à-peine admiré la moitié de ses charmes; vous ne connaissez encore que sa forme élégante, son spirituel regard et sa jolie parure. Oh! que ce n'est pas tout! Une demoiselle de Paris a bien d'autres attraits!

Amanda est un diamant taillé, poli, façonné par l'exquise éducation du jour et du beau monde. Dans le pensionnat renommé dont elle était la gloire et la plus jolie fleur, elle a moissonné toutes les couronnes, et remporté tous les prix de

grâces, de chant, de danse, de poésie, d'éloquence, et de l'art de parler des yeux et du visage, ainsi que de la langue, car en tout pensionnat de haute renommée, on joue la comédie.

Pour tout dire en un mot, Amanda est la merveille du jour. Elle sait tout Walter-Scott, Byron, Cooper, Hugo, Sainte-Beuve, et Lamartine ; son esprit a fleuri au vent du romantisme. Elle a peu lu Racine, point du tout Fénelon, et son front, ceint de perles, rougit et se détourne au langage grossier du Malade imaginaire. Mais Amanda, nourrie de la manne féconde des modernes chefs-d'œuvre, a l'oreille exercée aux accents *ingénus* de Marion Delorme, et les yeux à l'épreuve du *pudique* amour d'Antoni.

A toutes ces qualités d'un esprit si brillant et si bien cultivé, joignez que l'aimable enfant, comme toute fille jolie, possède surtout le secret divin d'ajouter à la beauté le sel de la parure, le fard de la coquetterie... Et si vous n'avouez qu'avec autant d'attraits, d'esprit, de grâces et de sentiment, elle n'est la plus parfaite des demoiselles à marier, vous ne méritez pas que son piquant sourire, que son charmant regard, en parcourant l'essaim de ses adorateurs, par hasard, fortune, distraction ou caprice, rencontrent votre cœur...

Mais ne le laissez prendre!... Il faut vous avertir.

CHAPITRE III.

Amanda va se marier...

— Dieu!... quoi?... Ciel!

— Ne vous pressez donc pas de vous désespérer! C'est un petit cousin qui s'en vient l'épouser.

— Ah!...

— Il arrive, pour cela, tout frais de sa province.

— Eh!...

— La malle-poste l'amène.

— Oh! oh!... De Gonesse ou de Pontoise?

— A peu près: d'Avallon.

— Heureux petit cousin! Cousin prédestiné!

— Eh, mais!... peut-être... Vous pensez voir un Dumolet?...

En est-il encore? N'allez pas non plus, je vous prie, vous figurer, par analogie, à cause de la parenté, un héros de la nouvelle fabrique, un jeune homme superbe et funeste, à la Bocage, quelque peu blême, et fauve, jurant Saint-Christophe! Notre-Dame! n'entrant chez vous que par la fenêtre, jamais par la porte, et la rapière au poing, sans guide et sans lanterne, cherchant au clair de la lune, entre le destin et la fatalité, un être inouï, une étoile, un néant, un abîme, une femme!!... à l'usage d'une existence d'homme.

...Tel n'est pas, en général, le citoyen d'Avallon, ni en particulier le prétendu d'Amanda. Le cousin provincial n'a point, sur l'épaule, un cor de chasse, comme Hernani; il n'a point, dans sa poche, un bon couteau comme Antoni; même, hélas, s'il faut tout dire, il n'est (passez-moi le mot, puisque la chose est de bonne compagnie) bâtard ni vagabond. C'est un simple jeune homme, candide, honnête, poli; ayant connu monsieur son père, ayant chéri madame sa mère; doué de peu d'esprit, mais de bon sens beaucoup; de figure... ronde et gaie, rasé jusqu'à l'oreille; élevé comme on peut l'être dans un fond de province, classiquement instruit jusqu'à sa rhétorique, révérant fort Boileau, s'inclinant, par respect, au grand nom de Corneille, trouvant belle Andromaque, citant le *Qu'il mourût*, sans remarquer qu'on rit de sa naïveté; bref, un garçon si simple qu'il ôtait son chapeau même devant une femme, et croyait que l'amour parle et s'exprime encore comme aux temps des amants de Tibulle et d'Ovide, par la timide rougeur, le craintif regard et le tendre respect.... Il était loin du siècle, le cousin d'Amanda. Mais il faut observer que le progrès des mœurs ne peut, dans une ville de province, égaler, en vitesse, le rapide essor de Paris... Le voilà.

D'ailleurs, pour se consoler d'être peu romantique, et se faire excuser d'être enfant légitime, le petit cousin prétendant, vu son extrait de baptême dûment homologué, apportait en malle-poste, pour le tout mettre aux pieds de sa belle cousine, vingt mille écus de bonnes rentes, parfaitement classiques, en beau bien paternel, un cœur novice, et son premier amour.

Considérant le premier point, il fut reçu comme un prince... un prince qu'on reçoit bien.

CHAPITRE IV.

Qu'elle est jolie!...

Ce fut aussi tout d'abord, et, dès en arrivant, le cri du petit cousin; et tout le premier jour, il le passa, à deux genoux, devant la ravissante Amanda, balbutiant: Je vous aime!... et, tout ébloui, mille fois, dans sa candide extase, il s'écria: Dieu! que les demoiselles de Paris sont belles!... même en comparaison des demoiselles d'Avallon.

Certes, l'enfant disait vrai.

On fêta le prétendu: c'est l'usage. On lui fit les honneurs de la demoiselle à marier: c'est la règle; et jusques au bonsoir de cette heureuse journée, tout fut enchantement pour le petit cousin.

Le lendemain, la demoiselle montra tous ses talents... Fauvettes et rossignols n'ont jamais eu de ramages aussi légers, aussi brillants que le chant d'Amanda... C'était le zéphyr, lui-même, qui voltigeait, avec ses doigts, sur le clavier d'ivoire... Noblet et Taglioni ont moins de grâces dans leurs bonds, moins de volupté dans leurs pas... Enfin, jamais crayons moelleux, pinceaux délicats, obéissant à des mains plus habiles et plus savantes, n'avaient su mieux saisir et confier au vélin les secrets de la nature.... Il y en avait pourtant quelques-uns, de ces *secrets de la nature,* que le cousin modeste aurait trouvés mieux placés sous un voile pudique que sous les regards d'une demoiselle... Mais on lui dit qu'à Paris l'on n'y prenait point garde; que ce sont objets d'arts, choses d'étude, et que tout le monde voit cela... Habitude fait loi; va pour les objets d'arts, pour les choses d'étude: le cousin resta dans l'ivresse.

Quant au code du ménage, on n'en parla point ce jour-là.

Le lendemain, on fut au bois; le temps y invitait.

On roulait dans un char ouvert. La gaze et le barège, gonflés, arrondis par le vent et la course autour du front d'Amanda,

lui formaient, comme l'écharpe d'Iris, une auréole de pourpre et d'argent. La jeune fille était une déesse.

Trente cavaliers, jeunes, hardis, bien tournés, au poil hérissé sur la lèvre, à la barbe gauloise, fermes et moelleux sur l'étrier, légèrement et tour-à-tour passaient, galopaient, voltigeaient aux portières de la calèche; venaient, en paladins, caracoler autour des dames, échanger un mot, jeter un bouquet; puis emportaient, à travers le vent et la poussière, un salut, un coup d'œil, un sourire d'Amanda, dont le regard animé du vermillon de ses joues poursuivait, dans la carrière, les fougueux destriers et leurs cavaliers intrépides...

— Maman! voilà le jeune duc. — Salue donc le chevalier. — Bonjour, Arthur! — Vois donc! vois donc comme Alfred se tient bien! — Ah! maman, le joli chanteur à la mode: invite-le à dîner. — A propos! Isidore! avez-vous encore votre alezan? — Répondez-donc, ma tante, le baron nous salue... — Ah!... ciel!... Arrêtez!... Pardon, maman... Albert, mon éventail est tombé...

Pas un beau cavalier ne passait sans avoir le salut d'Amanda.

Eh, eh! songeait le cousin, il me paraît que ma cousine connaît beaucoup de beaux messieurs!... Oh! c'est sans-doute encore un usage de Paris... Nous sommes trop sauvages en province... Et d'ailleurs, quand on est si belle, peut-on passer inaperçue?...

Cependant le cousin devenait un peu pensif... mais il aimait toujours: Elle était si jolie!

CHAPITRE V.

Le lendemain, il y avait bal.

Un bal de Paris!... Quand on eut allumé, quand les salons furent pleins, le cousin d'Avallon se crut au sein de l'Olympe, et pensa voir la cour de Vénus... Néanmoins, les messieurs tout noirs et sans linge, quoique fort bien tournés, dérangeaient quelque peu son illusion mythologique, et, pour la circonstance, il les trouvait *funèbres*... Mais Amanda! oh! Amanda!... c'était Flore, Aglaé, Terpsichore, toutes les Muses, toutes les Grâces,

toutes les Nymphes, sous les traits d'une sylphide, d'un lutin, d'un amour... C'était une demoiselle au bal.

Tous les élégants cavaliers du bois, et beaucoup d'autres, avaient pris dès long-temps leur tour de contredanse et leur rang d'inscription. Le petit cousin venait un peu tard: il invita... — La dix-septième. — Dieu!... — Toutes les autres sont retenues.

Ne danser qu'une fois avec elle!... la dix-septième! Mais ne la voyait-il pas chasser, balancer et faire le moulinet avec les plus beaux danseurs de Paris?... Qu'elle était légère, et piquante, et jolie! on eût pu croire, à ses charmants sourires, à ses coquets regards, qu'elle avait entrepris de faire la conquête de tous les cavaliers...

— La valse, messieurs!

— Ciel! la valse! répéta le cousin; on valse donc à Paris? Ah! du moins, mademoiselle, ma cousine, avec moi seul, je vous en prie!

— Impossible, mon cousin; j'ai mon valseur pour tout l'hiver; M. Amédée: c'est le plus fort de Paris.

Le signal est donné; l'archet résonne, un cercle étroit s'ouvre avec peine, et vingt couples charmants, deux à deux enlacés avec grâce, souplesse et volupté, partent, se suivent, s'atteignent, se croisent et se défient sur le parquet glissant... Le cousin n'en suit qu'un du regard... le plus joli, le plus ardent... et contemple à loisir comme on valse bien à Paris.

Bientôt tous les autres couples s'arrêtent; Amanda et son beau danseur restent seuls dans l'arène, qui s'élargit pour eux. Animés, infatigables, de plus en plus légers, c'est alors qu'il faut les voir! ils ne dansent plus, ils tourbillonnent, ils volent, la sauteuse a triplé la mesure. On les admire, on les excite... Unis, serrés, les pieds entre les pieds, les genoux s'effleurant, ils semblent ne plus former qu'un seul être, et n'avoir plus qu'un même souffle, un même élan, tant leur mouvement rapide est égal, tant leurs bonds sont d'accord, tant la flexible taille de la légère Amanda obéit aisément au bras nerveux qui l'étreint et l'enlève, à la main qui la presse, la ramène et la guide...

jusqu'au moment où, palpitante, enivrée, les joues en feu, et le sein haletant, la valseuse étourdie, tombe enfin sans haleine, riante et folle, dans les bras du danseur, qui, fier de la victoire la rapporte à sa mère, enchantée des bravos... C'était charmant, divin, éblouissant à voir!... En effet, le cousin semblait tout ébloui, et disait tout sérieux: Peste! que les demoiselles de Paris valsent bien!... Oh! il n'avait rien vu; il n'était pas au bout, le cousin d'Avallon!

— Le galop, messieurs.

Pour le coup, le cousin bondit sur sa banquette... Il court, il vole vers la maman: elle était entourée d'un cercle d'adulateurs.

— Madame, est-ce une erreur? Ai-je bien entendu? Quoi! réellement... le galop?

— Le galop, certainement, mon cher petit cousin; c'est le triomphe d'Amanda; elle y excelle, elle s'y surpasse: aussi, pas un bal comme il faut où je ne sois priée, où ma fille ne le danse: c'est la fureur cet hiver; vous allez voir... Tenez!... on se range... on fait silence... Voilà son cavalier, le danseur à la mode, le seul qui soit de sa force au galop... Voyez! voyez! on applaudit d'avance... Ils partent!... on bat des mains... C'est charmant! charmant!... Mais applaudissez donc ma fille, petit cousin.

Le cousin ne dit mot, mit ses mains dans ses poches, et regarda au plafond... Quelque chose, aurait-on dit, blessait sa vue, embarrassait sa contenance... Je ne sais vraiment ce que ce pouvait être, car le couple galopant... galopait à ravir... Le prétendu d'Avallon aurait peut-être préféré que sa fiancée figurât le menuet d'Exaudet... un peu moins près de son cavalier... Qu'on est ridicule en province! ne s'avisait-il pas de grommeler dans son coin (tout bas): La police interdit, aux guinguettes, certaine danse... dont la pudeur proscrit jusqu'au nom: la décence qu'on exige du peuple est-elle donc bannie des salons?... Le méchant trait du petit pédant sentait un peu le provincial. Pourtant il ajoutait, avec quelque bon sens: Après tout, si c'est l'usage de Paris... si c'est la mode de galoper, comme... alors... au fait... et puis, les demoiselles de Paris galopent si joliment!... Cependant...

On ne se coucha qu'au jour; et sur son traversin, le cousin d'Amanda ne trouva point de songes couleur de rose... Mais il aimait encore... Et le lendemain matin, elle était si charmante, devant son piano, en petit tablier de pourpre sur une robe de neige... Oh! demoiselles de Paris! que vous êtes jolies! le matin comme le soir, et le soir comme le matin.

CHAPITRE VI.

Le lendemain, pour se reposer du bal, on allait au théâtre. Les plaisirs se suivaient par ordre progressif... Bon! songea le cousin; jusqu'ici je n'ai vu, de ma belle cousine, que les grâces, les talents, et l'esprit un peu coquet. Les qualités de l'ame sont l'essentiel... La comédie, m'a-t-on dit au collège, est l'école des mœurs... et le miroir du cœur... Nous allons voir un drame! O Dieu! fait donc ce soir que le charmant visage de ma vive cousine soit le miroir de son ame!

Le soir vient; on dîne à-peine; depuis long-temps l'impatience éclate au front d'Amanda; elle adore le spectacle... L'heure sonne... Partons, maman!... On s'enveloppe d'écharpes, on jette des châles dans la calèche, on vole... Enfin, on est au temple de Thalie, et le dernier coup d'archet fait lever le rideau, au milieu d'un long murmure d'attente et d'intérêt.

La pièce était nouvelle, de l'auteur à la mode, et le sujet du poème un des chefs-d'œuvre de l'époque: on attendait merveille.

Au premier acte, pourtant, chétif se montrait le drame; rien qu'un petit aldultère, encore en perspective: c'était maigre pour le temps; cela donnait peu d'espoir. — C'est froid, disait Amanda; l'auteur fait mieux habituellement. — Attends, ma fille, attends; laisse-le commencer; il est si riche d'intérêt!

Au second acte, un inceste... A la bonne heure! on s'en doutait. — L'intérêt va venir, mon cousin.

Au troisième acte, deux adultères... On commençait à pleurer, on ouvrait les flacons. — Vous n'êtes pas ému, mon cousin?

Au quatrième acte, trois incestes... Les loges s'inondaient de pleurs, les trépignements du parterre se mêlaient aux bravos des

galeries, le mouvement onduleux des chapeaux et des plumes manifestait l'émotion des dames; trois jolies femmes s'évanouissaient; Amanda sanglotait. — Vous n'admirez pas, mon cousin?

Au cinquième acte, confusion générale, mélange inextricable d'adultères et d'incestes; pères, mères, époux, femmes, filles, gendres, enfants, amis, voisins, valets, tout le monde en est, je crois même le souffleur. Le cintre allait crouler sous les applaudissements. Le monstrueux délire de ces folles passions, de ces hideuses orgies de la débauche, des visages plâtrés des acteurs, avait passé sur les traits frémissants, convulsifs des spectatrices de tout âge, des jeunes filles et des mères, des épouses et des fiancées... La moitié de la salle était dans l'ivresse; l'autre... stupéfaite.... On voyait les nerfs d'Amanda tressaillir autour de sa bouche... hélas! encore parée des grâces enfantines; ses jolis yeux de demoiselle, que le pur éclat de son âge eût seul rendus si beaux, étaient inondés de pleurs; et son sein jeune et frais, qu'un amour innocent, peut-être, n'avait pas même agité, palpitait sous les brûlantes impressions du vice, jeté nu sur la scène.

Le petit cousin était pourpre, et sa pudeur de jeune amant, en présence de sa fiancée, ruisselait en sueur de son front.

On essuyait ses yeux, on mettait les châles, on exprimait ses émotions.

— Ah! maman! quel intérêt! quelle vérité! quel amour de femme! que c'est nature!... Regarde donc comme j'ai pleuré!

— Vous voyez, petit cousin, comme ma fille est sensible, nerveuse, impressionnable... Pauvre Amanda! elle comprend tout cela; n'est-ce pas, mon enfant?

— Ah! maman! quelle soirée charmante! Nous reverrons cette pièce.

....

Le lendemain, au déjeûner, le petit cousin ne paraissait point.... C'est qu'il dort. — Montez chez lui, Joseph; appelez-le...

— Madame, la chambre de monsieur était ouverte, ce billet sur la table...

— Et lui?...

Le billet répondit... Le petit cousin était sur le chemin d'Avallon...

— L'Impertinent!...

— Ne te fâche donc pas, maman! c'est un petit sot... N'aie pas peur que je manque de mari, va!

Je le crois bien, vraiment! Elle est si jolie, Amanda!

Ce soir-là sa charmante mère la mena voir... *Un de plus.*

Victor DUCANGE.

LES APPARTEMENTS A LOUER.

Voici une lettre que j'ai reçue vers le milieu du mois de juillet dernier:

London, 4 juin 1832.

„Après tous les chagrins que j'ai éprouvés ici, mon cher ami, j'éprouve le besoin de quitter ma belle Angleterre pour quelques années, et c'est à Paris que je désire passer ce temps d'exil. Quoique assez jeune encore, mon brick et ma calèche ont tant couru, que je connais tous les petits et grands états des quatre ou cinq parties du monde connu, aussi parfaitement que mon comté de M....; et ce que j'ai rapporté de plus clair de mes voyages, c'est que, lorsqu'on ne voyage plus, il faut en revenir à votre Paris. On parcourt, on visite d'autres capitales avec plus d'intérêt et plus de charme peut-être, mais c'est Paris qu'il faut habiter, quand on ne peut pas habiter un bon château de la Grande-Bretagne. Paris, c'est le grand asile et la fête perpétuelle. Tout le monde y trouve sa place; chacun y est le bien venu; personne n'y gêne personne. Paris est réellement la patrie de tous ceux qui fuient la leur; d'ailleurs mon ami, vous y faites votre résidence habituelle, cette seule...."
(Je passe quatre lignes de flatteries amicales, afin que personne ne puisse dire que j'ai inventé la lettre entière tout exprès pour ces quatre lignes.)

„Et puis, vous le dirai-je? Mathilde N*** était de Paris!... Bref, aurez-vous le temps et la bonté de me chercher un *grand et bel appartement non meublé*, pour le mois d'octobre prochain. Ma mère et ma sœur m'y viendront voir tous les ans; il faut donc quelque chose de très-complet. Vous connaissez mes goûts, vous savez le prix que j'y puis mettre. Voyez le plus de maisons que vous pourrez, et ce que vous aurez choisi sera bien choisi. Surtout un jardin; n'oubliez pas le jardin. Le quartier m'est indifférent, pourvu qu'il soit *comme il faut*; avec des chevaux, on est voisin de tout.

J'ai encore quelques affaires à régler, mais j'irai bien certainement vous serrer la main au commencement de l'automne. Que deviendrais-je, bon Dieu, si j'attendais à Londres le brouillards de novembre! ... de ce mois néfaste, à l'approche duquel l'Anglais le plus heureux a toutes les peines du monde à ne pas se brûler la cervelle!

„Tout à vous, *for ever.*

„Robert S***."

P. S. „Pour que cette lettre vous arrive plus promptement et plus sûrement, je vous l'envoie par une bonne occasion. Répondez-moi vite un mot."

Je répondis en effet par le premier courrier le billet suivant que j'eus l'attention, pour ne pas rester en arrière de politesse, d'écrire en *anglais*, tout aussi peu élégant que le *français* de la lettre de sir Robert.

(Traduction française de ma réponse.)

Paris, 18 juillet 1832.

„Comme vous m'avez adressé, mon cher Robert, par une occasion sûre et prompte, votre lettre du 4 juin, je ne la reçois qu'au bout de six semaines et dans un tel état d'avarie, qu'en l'ouvrant elle est tombée en mille morceaux; on dirait du premier billet d'amour que vient de lire une jeune fille, ou du dernier miroir qu'une vieille coquette a brisé de dépit. Enfin, j'ai tout rapproché, tout recomposé ou deviné, et je vous envoie ce mot de réponse par la poste, la meilleure des occasions.

„Je sais les tristes motifs qui vous éloignent pour quelque temps de votre pays natal; j'approuve, pour mille raisons, et surtout pour une qui vaut les mille autres, le choix que vous avez fait de ce cher Paris que je ne quitte jamais; et c'est moi qui vous remercie de la peine, très-légère d'ailleurs, que je vais prendre avec un grand plaisir, pour vous trouver un appartement à votre convenance. ... J'allais dire *confortable*; mais c'est un mot qu'on a tant répété avec un rire bête, qu'il ne faudrait maintenant rieu moins que la torture pour le faire sortir de ma bouche. Ne plaignez pas le moins du monde mes ennuis ou mes fatigues. Je vous dirai en confidence que je suis le *cent quarante-troisième* des *Cent-et-Un;* et, en cette qualité, rien ne peut me dispenser d'avoir de l'esprit ou d'en faire, à telle époque, sur quelque sujet qui se *rattache* à Paris, comme disent nos grands orateurs qui ne s'attachent pas à bien parler. Or, l'échéance approche, et j'ai le désert dans la tête!... Peut-être en courant pour vous dans toutes les rues, attraperai-je quelques idées, accrocherai-je quelques observations?... Et le monde littéraire vous sera ainsi redevable d'un chapitre dont l'absence eût été vivement sentie par trois personnes: moi, d'abord, mon libraire, et puis, je ne sais plus qui.

„Toutefois, je n'userai pas des pleins-pouvoirs que vous me donnez. Je ne ferai que prendre note des appartements qui me paraîtront le plus selon votre goût, et j'irai les revoir avec vous à votre arrivée, et c'est vous, s'il vous plaît, qui choisirez parmi tous ces candidats ; je ne me réserve que le droit de présentation. Car, il est aussi difficile de loger quelqu'un que de le marier. On a beau savoir qu'il veut un appartement de tel prix et de telle grandeur; une femme de telle dot et de telle taille; il y a toujours quelque petite chose qu'on ignore dans l'ami que l'on connaît le mieux, et c'est ordinairement une très-petite chose qui détermine nos préférences ou nos antipathies. Cela tient à l'organisme humain. Le plus sûr est donc de se marier et de se loger soi-même. — Et encore!...

„Ne craignez pas, mon ami, qu'on nous enlève, dans l'intervalle, les appartements que j'aurai notés. Hélas! dans tout

Paris, en l'an de colère et de choléra 1832, les écriteaux sont fidèles aux loyers de 6000 francs! c'est la solitude des palais de Venise, avec de bons impôts français!

„Puisse du moins notre Paris... ce qui reste de notre Paris, suffire à distraire votre mélancolie. Et le souvenir de vos chagrins! j'en retiens la moitié pour ma part; c'est déjà un allègement. Qu'en dites-vous, mon cher Robert?

„A bientôt, à toujours. Votre ami, etc.“

Sir Robert S*** avait fait son entrée, pour la première fois, à Paris, le 31 mars 1814, avec toute l'Europe; il était alors le plus jeune capitaine de cavalerie de l'armée anglaise. Le maire du premier arrondissement, ou le destin, si vous l'aimez mieux, voulut que cet officier nous fît une visite par billet de logement; la visite se prolongea un peu, elle dura trois mois! et pourtant, lorsqu'il se leva pour s'en aller, nous lui dîmes tous: „Quoi, déjà! mais il n'est pas tard!“ C'est qu'on n'a jamais vu d'ennemi plus amical, de vainqueur plus attentif. Il comprenait, il ménageait toutes les susceptibilités de notre patriotisme blessé. Je me rappelle qu'il n'entrait jamais dans le cabinet de mon père avec son habit rouge. Il y avait dans ses jeunes manières quelque chose de la vieille politesse française; du reste, blond, silencieux, et instruit comme un officier anglais.

Pour moi, à-peine sorti du lycée, où j'avais dépensé dix ans à apprendre mal un peu de latin, je continuais, ou plutôt je recommençais mes études dans ma famille, et tout ce qui se passait ne me donnait pas cœur à l'ouvrage; pauvre petit bonapartiste que j'étais! Sir Robert, tout en causant fort peu, m'apprit l'anglais. Sans lui, je croirais encore, avec mon vieux professeur de seconde, et avec la moitié de l'académie, que Shakespeare est un *barbare!*

Depuis cette époque, sir Robert est revenu dix fois à Paris, et je l'aime dix fois devantage. Deux traits de sa vie: En 1814, il coupa de son sabre étranger la première corde que des Français avaient attachée au cou de leur empereur de bronze, pour

le jeter à bas, et il cria: „Du trône, *wery well*, mais de la colonne, *horror!*“ — Dix-sept ans après, vers le mois de février 1831, il reconnut la même corde qui traînait dans quelque ruisseau la croix d'une église; de son pied hérétique il arrêta le sacrilège, et dit à cette populace: „Vos bazars et vos théâtres ont tous leurs enseignes; et Dieu, lui seul, ne pourrait pas avoir la sienne sur ses temples! Quelle égalité! quelle liberté!“ Point de coups de pied au lion ou à l'agneau tombés! la vérité à tous les pouvoirs de la terre, et l'encens à Dieu seul! voilà votre politique, sir Robert. Vous avez fait sagement de venir au monde avec de la fortune. Vous n'auriez pas habité de si tôt un appartement comme celui que je vais vous chercher.

Les chagrins de mon honorable ami sont bien *anglais;* je vous laisse en juger.

Il y a un an que le père de sir Robert se trouvant à Naples fut insulté de la façon la plus scandaleuse par un seigneur sicilien. „C'est de la mort qu'il s'agit entre nous, lui dit-il; pour de telles offenses, on prend chacun un pistolet, et on se les tire à bout portant dans la poitrine: c'est la seule manière dont je consentirais à me battre avec vous. Mais des affaires impérieuses me rappellent à Londres; il est indispensable que j'y mette ordre avant de mourir: qui sait ensuite où et quand nous nous retrouverions?... Il est un moyen plus simple et plus certain d'en finir. Jurons ici que, le 2 novembre prochain, jour des Morts, à 6 heures du soir, nous monterons, moi, sur le toit de mon hôtel de Portland-Place, vous, sur la terrasse de votre palais de la rue de Tolède, et que chacun de nous se précipitera du haut en bas, la tête la première. Acceptez-vous ce duel, ou sinon?... Vous acceptez; bien. Je jure par l'honneur de la marine anglaise! jurez par telle madone que vous voudrez. Adieu.“

Il revint à Londres, s'occupa de trois procès avec son sang-froid ordinaire et extraordinaire, et le 2 novembre, au moment où sa famille allait se mettre à table pour dîner, on entendit un bruit affreux, comme la chute de quelque cheminée... C'était lui, qui venait de se jeter par la fenêtre du grenier dans la

rue. Un billet de son écriture, laissé ouvert sur son bureau, expliquait la chose, et pourquoi, et avec qui il *s'était battu.*

Malgré cette précaution, les hommes de justice ne voulurent jamais reconnaître qu'il eût été tué en duel, et ses amis furent obligés de le *certifier insensé*, afin de soustraire son cadavre au supplice des suicides.

Les malheurs arrivent par légions, dit le poète. En effet, peu de temps après, le jeune frère de sir Robert tomba *fabuleusement* amoureux de dona Léonora, jeune veuve espagnole, d'une conduite équivoque, mais d'une incontestable beauté, qui venait à Londres chercher un second mari ou un vingtième amant. Quoi qu'il en soit, le *gentleman* ne voyait rien... que ses yeux de velours noir, et ses mains de satin blanc. La dame, qui le trouvait riche et sans-doute aimable, mais qui en espérait de moins aimables peut-être, et de plus riches encore, tenait son amour en haleine avec un art merveilleux. Le tout pour elle était de gagner du temps, sans que lui crût perdre le sien. C'étaient donc chaque jour des jalousies inconcevables, des épreuves inimaginables, des exigences impossibles... Mais tout s'aplanissait et s'exécutait avec une grâce et une facilité désespérantes. Toute la science de la coquetterie venait échouer contre la naïveté d'un premier amour. Il n'y avait plus moyen de reculer. Poussée à bout par tant de résignation, elle s'avisa de prendre en haine la jument adorable sur laquelle il volait à sa porte soir et matin; un Anglais, lui dit-elle, renonce à tout, excepté à ses chevaux, qu'il aimera toujours plus que femme et maîtresse. Le malheureux gémit comme un cerf aux abois, mais le lendemain *Sylphide* était vendu, et il arriva dans un landau. — Bon! dit-elle; mais si je cède à votre amour... et au mien, qui me répondra que, bientôt après, je ne serai point seule à me promener dans ce landau, tandis que vous courrez sur quelque nouveau cheval, faisant admirer ses jambes et les vôtres! cette idée me tue. — Faut-il, Léonora, vous signer de mon sang que je ne monterai jamais à cheval? Donnez-moi cette aiguille d'or... Tenez, êtes-vous contente? —

Elle étancha le sang avec ses lèvres; il posa les siennes sur les yeux de velours noir, et il partit triomphant.

Un soir de la même semaine, Léonora revenait d'une longue promenade, dans une voiture bien fermée, avec *ce monsieur moins aimable*, *mais plus riche,* qu'elle avait enfin trouvé, lorsqu'elle aperçut, à deux milles de Londres, son jeune amant qui galopait sur une bête d'assez mauvaise mine. Oh! la bonne rencontre! Le pauvre enfant, avant de se coucher, reçut un billet dans lequel on lui disait: „Vous m'avez trompée indignement;... je ne puis croire à aucun de vos serments... Ne remettez plus les pieds chez moi... Je veux mourir seule!" Il eut beau répondre dans vingt lettres: „Mais c'est un mauvais cheval de louage que j'avais pris pour courir au château de ma mère, afin d'obtenir son consentement à notre mariage, ou de lui jurer désobéissance!" tout lui était renvoyé recacheté. — Ah! c'est ainsi, dit-il, nous verrons!

Pendant un mois, amis ni parents ne surent ce qu'il était devenu. Au bout de ce temps, il se rend chez Léonora, frappe avec autorité à la porte, écarte tous les domestiques sur son passage.... On entendait sur le tapis de l'escalier *pouf*, *pouf*, *toc*, *toc;* il entre dans le salon. — „Eh! bien, Léonora, dit-il avec une émotion qui laissait percer l'assurance, vous m'avez défendu de remettre les pieds chez vous; je n'y en mets qu'un. Voyez! j'ai trouvé un chirurgien qui a bien voulu me couper une jambe pour que je ne lui brisasse pas la tête. Craindrez-vous encore que je monte trop à cheval, avec ma jambe de bois? Oh! ma chère Lé... — Ah! mon cher, quelle sottise vous avez faite là! Vous étiez mille fois mieux avec vos deux jambes. Mais prenez garde de vous blesser en descendant... et de marcher sur le pied de lord B*** que j'entends monter." Le pauvre jeune homme tomba roide mort. Que vouliez-vous qu'il fît?

Quant à Mathilde N***, c'est une jeune Parisienne que sir Robert rencontra aux eaux de Bath, avec son mari, il y a plus de quinze mois. Il m'écrivit alors qu'un regard de Mathilde

avait décidé de sa vie entière. Je croyais donc qu'il n'y pensait plus. Mais les Anglais ont le cœur entêté.

Avec tout cela, nous nous amusons (nous amusons-nous?) et nous ne cherchons pas d'appartement. Commençons.

Si vous voulez bien connaître une ville, il faut avoir, comme moi, un Anglais qui vous a prié de le loger. Jusque-là, à l'exception des lieux publics, et de quelques domiciles amis, vous ne connaissez que l'écorce des cités. Cela est vrai, surtout de Paris, qui cache souvent au fond de ses cours, et derrière quelque insignifiante façade, un majestueux château, avec son parc, ou quelque gracieuse maison d'Athènes, avec ses grands vases de fleurs et son petit bois sacré. On dit qu'il n'y a qu'un Paris dans le monde; on devrait dire qu'il y a deux Paris bien distincts dans Paris même: la ville des boulevarts, des quais, des promenades, des magasins, des monuments, la ville *officielle*, en un mot; et puis, la ville *intime*, belle aussi, mais voilée et variée à l'infini, et toujours imprévue. Londres a je ne sais combien de rues magnifiques, bordées de bâtiments alignés et assez réguliers, mais sans caractère architectural, et dont les intérieurs sont fatigants de convenance et d'uniformité. Un étranger qui s'est promené dans Londres, a vu les plus belles rues de l'Europe, et peut se vanter de connaître Londres à fond. Au contraire, il y a telles rues de Paris, d'un aspect assez mesquin, qui ne sont composées que d'hôtels splendides ou d'habitations charmantes; mais vous n'en voyez que les murailles extérieures ou les *communs*. On n'en a jamais fini avec Paris; c'est une capitale dont l'observateur doit faire le siége maison par maison. Il faut sauter par-dessus les murs pour y surprendre des palais tels que ceux qui vous sautent aux yeux dans les rues de Gènes ou de Berlin. J'habite depuis six ans la même maison, et je sais depuis six semaines que j'ai pour voisin, porte à porte, un Trianon, un palais de fée!...

Il se trouve à louer en totalité ou en partie, et c'est par là que j'ai commencé mes perquisitions. Un grand valet de chambre m'en a fait les honneurs avec une prévenance très-digne. En me conduisant de pièce en pièce, il ne manquait jamais de

me dire avec un ton de respect orgueilleux: „Ceci est le cabinet de monsieur le duc;... voici l'appartement de madame la duchesse;... l'appartement de mademoiselle est auprès;... ces trois pièces étaient occupées par monsieur le vicomte quand il venait en semestre, etc., etc." Puis il ajoutait, en baissant son diapason: „A gauche est le billard; plus loin, la bibliotheque; à droite, la salle de bain; et, dans le fond, là-bas, un oratoire avec son prie-Dieu, mais dont la personne qui prendrait l'appartement, continuait-il avec une intention marquée, pourrait facilement faire un boudoir." Du reste, grand vestibule, salle à manger en marbre, salons en boiseries dorées, tentures de damas partout; enfin, un de ces beaux hôtels du faubourg Saint-Honoré, qui sont les frères cadets de ceux du faubourg Saint-Germain, presque aussi grandioses, avec des distributions plus commodes, des ornements plus modernes, et les mêmes valets de chambre. Je sortis par le jardin qui va se perdre dans les quinconces des Champs-Élysées.

„Cocher, au faubourg Saint-Germain, par le pont Louis XVI... c'est-à-dire, le pont de la Révolution... non, le pont de la Concorde... je disais bien, le pont Louis XVI;... enfin ce pont aux grandes statues." Nous passâmes au milieu de cette double haie de grands hommes, qui se termine à la Chambre des Députés, et nous voilà dans la rue de Lille. — Une haute et large porte cochère de bois de chêne, sculptée comme le chœur de la cathédrale de Rheims, encadrée de colonnes corinthiennes, et surmontée d'armoiries de pierre qui se découpent blanches sur le ciel bleu: j'entre dans une cour spacieuse, semi-circulaire; tout à l'entour, de grosses bornes enchaînées; des deux côtés, des arcades dessinées comme des arches d'aquéduc; au fond, l'hôtel, ou pour mieux dire, le château avec ses deux ailes et son vaste perron. C'est l'architecture un peu vague, mais noble et sévère de la fin du siècle de Louis XIV; des colonnes plates, des balcons saillants, des fenêtres énormes, dont quelques-unes ont encore des petits carreaux; un toit à mansardes aussi élégantes que mansardes peuvent l'être, et des cheminées monumentales. A l'intérieur, même style: d'abord,

au rez-de-chaussée, une salle d'armes, avec des faisceaux et des trophées en bas-reliefs, puis des antichambres, salle à manger, salon de 22 pieds de hauteur, et partout doubles portes et doubles croisées, plafonds peints et corniches d'or. (Moi, je me trouverais pourtant mieux là-dedans avec une banquette de jonc, et une peau de tigre, que dans nos jolis appartements, bourrés de meubles et si commodément *distribués.*) Je montai au premier étage par quarante marches longues de deux toises. Un aigle volerait à l'aise dans la cage de l'escalier. Là, sont les chambres à coucher d'hiver et d'été pour Monsieur et pour Madame, avec toutes leurs dépendances; les unes sur la cour, au midi; les autres, au nord sur le jardin et la Seine. C'est, avec les maisons de la rue de Rivoli, la plus belle position de Paris; de même que les maisons du boulevart Italien sont celles qui ont la vue la plus animée et la plus amusante. Au deuxième étage sont les logements des enfants et des amis. Quant aux mansardes (avant la première révolution), elles étaient habitées par l'abbé, un musicien, un homme de lettres et trois perroquets attachés à la maison. — Telle fut jadis l'ancienne distribution de l'hôtel, qu'on a depuis divisé en autant d'appartements qu'il a d'étages. Voilà ce que m'expliqua un petit vieux concierge qui, du fond de sa loge, avait vu entrer, briller, gesticuler, et disparaître, douze propriétaires et cinquante locataires, comme autant d'acteurs dont le rôle est fini. Lui seul était resté, avec les jambes torses, un œil de moins, cinquante ans de plus, des douleurs par tout le corps, pauvre comme Job, et gai comme Piron; il avait en outre une femme acariâtre et sept enfants sans ouvrage. Si cet homme-là était triste, comme il serait malheureux! Mais Dieu est juste. En descendant, je lui demandai pourquoi on avait laissé, dans des chambres démeublées, deux douzaines de grands portraits de famille. — „Oh! monsieur, c'est la famille de tout le monde; ils sont à louer avec le reste... Excusez que je remette mon bonnet de coton de soie noire... Mon maître actuel s'étant fait marquis en 1816, avait acheté des aïeux sur le quai, pour 20 ou 25,000 francs... A présent, ceux qui en ont vendraient leurs vrais aïeux pour

moins que ça, n'est-ce pas, monsieur?... — Eh! mais, mon cher, vous êtes un savant, et je vois que vous marchez avec le siècle. — Tout comme un autre, reprit-il en boitant des deux jambes.

J'ai visité, je crois, dans le même quartier, des appartements vacants pour quinze cent mille francs de loyers. Et les propriétaires qui ont horreur du vide, comme les philosophes cartésiens! mon Dieu, mon Dieu, où en sont-ils logés? Soyons justes pourtant; il y a, de ce côté, quatre ou cinq hôtels parfaitement occupés, et qui même, dit-on, sont retenus d'avance; ce sont les hôtels du ministère de l'intérieur, du ministère de la guerre, du ministère des cultes, du ministère des travaux publics, du ministère, etc.

Sir Robert m'ayant recommandé d'étendre mes recherches dans tous les quartiers *comme il faut*, je ne pouvais pas oublier la Place-Royale qui, dans son temps, a remplacé l'île Saint-Louis, en qualité de quartier à la mode, et qui, plus tard, a été remplacée elle-même par le faubourg Saint-Germain, qui l'a été par le Palais-Royal et la place Vendôme, qui l'ont été par la Chaussée-d'Antin, qui l'a été par le faubourg Saint-Honoré, qui le sera par Beaujon et la ville François Ier. Paris va toujours s'allongeant au sud-ouest vers Auteuil et Neuilly, tandis qu'il est comme paralysé du côté de Charenton et de Saint-Mandé, et que la vie se retire peu-à-peu de ses extrémités nord-est. Toute ville, par une pente irrésistible, suit le courant de sa rivière; elle est, pour ainsi dire, embarquée. Les deux préfets, soutenus du conseil-général-municipal, tenteraient en vain, pendant quinze ans, de reculer de quinze toises la barrière du Trône; et demain Passy sera dans Paris, sans que personne n'y ait songé; mais la Seine est là qui commande. C'est une loi naturelle que les populations exécutent aveuglément et d'instinct. On ne fait pas plus rebrousser les fleuves et les villes que rétrograder le temps: il faut que tout le monde en prenne son parti; c'est le meilleur qu'on ait à prendre.

Revenons à la Place-Royale. Il tombait une pluie fine et serrée quand j'y arrivai; mais, grâce aux longues arcades qui

règnent tout autour, j'ai pu faire à pied sec mes perquisitions. Ces arcades de larges pierres écrasées sous leurs grosses maisons de briques; la teinte garance des façades, d'une construction assez irrégulière, quoique uniformes entre elles; le vaste carré qu'elles décrivent; la grille carrée qui, au milieu de la place, entoure quatre allées d'arbres taillés et plantés carrément; le bruit faible et monotone des quatre fontaines épuisées qui pleurent aux quatre angles de ce maigre jardin; tout cela, par un temps de brouillard, a quelque chose de mélancolique et de monacal, comme Louis XIII, dont la statue n'était pas possible ailleurs. Cependant, cette tristesse a de la majesté; cette architecture, quoique d'un ordre peu harmonieux, a encore un caractère et une physionomie qui décèlent une époque et une école. A tout prendre, ces constructions sont infiniment supérieures aux faces de plâtre de nos maisons blafardes: c'est la différence de l'architecte à l'entrepreneur.

La disposition des hôtels de la Place-Royale ne ressemble en rien à ce que j'avais vu précédemment. — Ici, l'on entre d'abord sous un portail assez bas, où débouche le grand escalier; après le portail, la cour entourée de trois côtés par des bâtiments; au fond de la cour, le jardin emprisonné dans une grille. Les escaliers sont beaux, sans avoir rien de très-remarquable, si ce n'est leur rampe qui, ainsi que les balustrades des balcons, sont tortillées et embrouillées comme des logogriphes de fer. Le plus bel appartement que j'aie visité est un premier étage qui se trouvait encore occupé; à cela près de poëles et de cheminées immenses qui auraient avalé en quinze jours le bois de Boulogne, quand il avait des arbres; de quelques tapisseries à jets d'eau, à guirlandes et à Dianes poudrées; de solives saillantes et dorées à quelques plafonds, tout y est moderne et presque à la mode. Un domestique très-âgé, très-goutteux, et surtout très-prévenant, s'offrit à me conduire. Quand nous entrâmes dans le salon, une dame, jeune encore, brodait un meuble au métier, en souriant à ses deux filles, déjà grandes, dont l'une peignait des fleurs, et l'autre faisait de la porcelaine du Japon avec des découpures de robes; tandis

qu'un cousin leur lisait des vers que je reconnus à une rime pour être de mes amis. Je traversai le salon en baissant la tête et en me faisant petit, comme un conscrit qui passe au milieu des balles; on me conduisit de là vers la chambre du fils de la maison. Ce grand jeune homme travaillait avec son maître d'allemand; je ne fis qu'entr'ouvrir la porte, et je la refermai honteusement comme un voleur qui se trompe. Nous passâmes ensuite dans le cabinet du père; c'était une bibliothèque de quatre mille volumes: un vieillard, poli et coiffé comme autrefois, vint à moi avec une physionomie sereine et un sourire grave; puis, après m'avoir dit deux mots de l'appartement qu'il quittait, il saisit l'occasion de sa bibliothèque pour m'entreprendre sur la littérature. On voyait que c'était sa grande affaire; il en avait suivi toutes les révolutions, sans être jamais abandonné du goût qui critique, et du goût, bien plus rare, qui admire. Aussi conservait-il la jeunesse et la mobilité des impressions, n'ayant de la vieillesse que l'expérience et la mémoire. On peut dire de lui: Il a tout appris, et rien oublié. J'oubliais les heures dans son entretien, et la pendule, en sonnant, me réveilla d'un songe pour me rappeler que j'avais manqué l'heure d'une affaire très-essentielle. — Tant mieux.

De la poésie qu'on écoute, au lieu du journal des modes; un maître d'allemand, au lieu d'un tailleur ou d'un chien de chasse; une bibliothèque de quatre mille volumes dans le siècle des cabinets de lecture,... et un domestique de quatre-vingts ans!... Oh! oh! me dis-je, en reprenant mon cabriolet, nous sommes bien loin du centre de Paris; bien loin des quêteurs de places, des quêteurs d'argent, des quêteuses de regards et de frivolités. C'est à la Place-Royale que s'est réfugiée la vie de famille, la vie du cœur et de l'intelligence; on ne vit noblement qu'à la Place-Royale. Aussi n'est-elle guère peuplée. Tous les poètes devraient y aller demeurer.

Continuons. — Pendant une semaine entière je ne sortis pas de la Chaussée-d'Antin. Là, malgré le haut prix des loyers, on voit peu d'écriteaux; les locataires y sont beaucoup plus communs. Nous ne nous arrêterons qu'à la rue de Londres, qui

est la plus nouvelle *expression* de ce riche quartier. D'ailleurs, ne serait-ce pas tout concilier que de loger Sir Robert, à Paris, rue de Londres? — C'est donc là que fut Tivoli! Tivoli, les délices des soirées de 1799; le jardin des feux d'artifice et des amours du *Directoire;* le rendez-vous des *muscadins*, ces prédécesseurs classiques des *dandis!* Tivoli, l'aristocrate, le parfumé, l'illuminé! le salon d'été, la promenade nocturne de l'ex-bonne compagnie; l'endroit de l'Europe, enfin, où les femmes honnêtes ont étalé les plus belles épaules, et attrapé les meilleurs fluxions de poitrine! A-peine reste-t-il quelques tilleuls mourants avec leur lampion mort; et ces belles épaules, où se cachent-elles!!.. Mais rien ne périt, tout change. Quel magicien, venu d'Orient, a bâti dans une nuit ces portiques, ces belvédères, ces colonnades, ces kiosques, ces maisons-pagodes, qu'on appelle la rue de Londres? — Voici la plus extravagante et la plus jolie. Entrons. Aux formes élégamment bizarres de l'architecture, à l'extrême délicatesse des murs et des toits, à l'air d'étrangeté fantastique de tout l'édifice, on croirait voir une charmante décoration de Daguerre ou de Cicéri. Quelqu'un siffla dans l'arrière-cour, et je trouvai que le changement à vue se faisait attendre. Si l'on peut faire du feu dans ces cheminées, si un porteur d'eau peut monter par cet escalier sans qu'il croule avec lui dans la cave; si, dans cette rotonde magique et sous ce plafond aérien, il ne faut pas dîner, la moitié du temps, avec un parapluie; si, enfin, tout cela est habitable, c'est une délicieuse habitation.

La divinité de ce temple était en plein déménagement, mais elle paraissait n'en rien savoir. Étendue sur un sopha dans la seule pièce encore meublée, elle écoutait les propos de quelques jeunes élégants, et la romance d'un vieux fat, au piano; et elle bâillait fréquemment, en signe d'attention, tandis qu'un petit singe lui dénouait ses souliers et les emportait par toute la chambre. J'entrevis cette scène à travers une porte en glace, et je passai rapidement aux autres parties de la maison. Cependant, douze laquais, en bas blancs et en gants blancs, avec des aiguillettes sur l'épaule, présidaient à l'emballage de tout

le mobilier. Ce n'étaient que vaisselle et *surtout* de vermeil, fauteuils de velours et d'or, lustres et candélabres, tableaux et statues; à remplir un palais, que sais-je? Deux carrosses s'arrêtèrent à la grille de la rue; deux ambassadeurs en sortirent, et coururent à la déesse, que ses domestiques n'abordaient qu'avec un religieux respect. Je me dis, c'est une princesse russe, ou une danseuse de l'Opéra.

En sortant, j'eus la curiosité de regarder plus fixément. — Eh! mais... oui... Oh! non. — Si fait... — C'est Agathe, la gentille grisette d'autrefois, maintenant la *prima dona.* — Comment, c'est toi, belle Agathe! — Comment, c'est vous, madame! — Oh! comme tu étais fraîche et pauvre! — Comme vous voilà riche et fardée! — A-peine avais-tu un petit jeune homme pour t'aimer le dimanche dans ta chambrette ; et votre hôtel, madame, ne désemplit pas de courtisans et d'adorateurs. — Tu avais dix-huit ans, tu étais mince et grasse, tes joues faisaient honte aux pêches de Montreuil; tu portais deux colliers de perles dans ta bouche, et un ruban de velours au cou; et tu donnais à un seul tout ton amour pour quelque fleur; car qui connaissait la pauvre Agathe! — Vous avez, madame, l'âge qu'une femme n'a jamais; votre cou est éblouissant... de perles et de diamants; votre blancheur, votre fraîcheur, vos paroles d'honneur et d'amour, toutes ces choses ne sont pas très-vraies; et la moindre de vos faveurs est, dit-on, hors de prix; car, qui ne connaît pas la célèbre *prima dona?* — On te plaisait avec la moindre chose, un rien, bonne Agathe, quand tu valais des trésors. — Aujourd'hui, madame, on jette à vos pieds des trésors, quand vous ne valez plus... Oh! double sottise des hommes! ce n'est pas le cœur, ce n'est pas la beauté, c'est le nom d'une maîtresse qu'ils convoitent! Ils n'aiment plus par amour, plus même par les sens, mais par vanité! Ce ne sont plus des plaisirs secrets, mais du scandale public qu'ils achètent. — Adieu donc, ma petite Agathe!... Va, je ne t'aurais pas *changée* pour tout l'or que vous avez gagné, madame, depuis que vous l'êtes tant.

Arrêtons-nous un peu, et réfléchissons. Ce serait grand'pitié que de toutes ces courses il ne nous restât dans la tête que

des écriteaux, des numéros et des portiers. Autant vaudrait voyager comme ces Anglaises qui ont fait trois fois le tour du monde, et n'en ont rapporté que leur ombrelle.

Donc Paris, à ce que j'ai pu voir, est une œuvre qui ne brille point par l'ensemble et la composition, mais par la richesse et le charme des détails. C'est une ville qui manque d'harmonie et d'unité. Regardez-la bien, elle n'a d'autre caractère que le caprice, d'autre physionomie que la mobilité. Ce sont de belles parties qui ne se coordonnent point entre elles. Il y a de tout à Paris, et cela ne forme pas un tout. Les différents quartiers de Paris, comme les provinces de France, n'ont rien d'homogène. Le type parisien, le type français, pour la nature comme pour l'art, est peu saisissable. C'est un thème qui disparaît sous les variations. Mais, en cherchant un peu, vous trouverez, dans les monuments, dans les figures, dans les sites et les productions de ce peuple et de ce pays, des modèles perfectionnés de tous les genres de beautés et de mérites qui sont divisés entre vingt autres peuples. La *spécialité* de Paris et de la France, c'est l'*universalité.*

Si l'aspect des rues et des maisons de la capitale offre tant de contrastes heurtés, tant de bigarrures architecturales, c'est sans-doute parce que *Paris n'a pas été fait dans un jour;* sorti de son berceau romain, il a passé par une adolescence gothique pour arriver à sa virilité. Mais, à cette raison chronologique, il faut ajouter une autre cause, tirée de l'irrésolution même du goût français; car des constructions de dates pareilles n'ont bien souvent, entre elles, que cette seule analogie. Encore une fois, les Parisiens n'ont point de parti pris sur les plus simples choses. Sont-ils Grecs ou Gaulois, anciens ou modernes, hommes du Nord ou du Midi? Ils ne se rendent pas bien compte de ces petits détails. De là les variétés et les indécisions de leur *architecture domestique.* Rien n'y est franchement abordé. Sous le prétexte fort léger d'un climat tempéré, on y a négligé le plus essentiel: les cheminées, par exemple. Toutes fument, et aucune ne chauffe; ce sont deux grands défauts sans-doute pour les cheminées, mais passe encore pour cela. Ce qu'elles

ont d'impardonnable, c'est qu'elles sont abominables. Les toits de Paris sont monstrueux et barbares, et si j'étais *le Diable boiteux*, je les ferais sauter d'un coup de béquille, moins pour voir ce qu'il y a dessous que pour ne les plus voir eux-mêmes. Je ne suppose pas d'architecture possible avec toutes ces oreilles de plâtre ou de fonte, dressées sans symétrie et sans grâce, sur la tête de nos habitations. Nos plus jolies maisons ne serontelles jamais que des élégantes mal coiffées? Dans les pays chauds, le peu de cheminées dont on a besoin se trouve facilement caché derrière les grandes corniches des toits dits à *l'italienne;* dans les pays froids, où le gothique est resté en vigueur, les cheminées, sculptées et disposées artistement, se groupent dans un ordre pittoresque, autour des toits en clocher, et simulent, à l'œil, comme un grand jeu d'échecs, dont les figures verticales remplacent, par d'autres agréments, la pureté des lignes horizontales de l'architecture grecque. Mais nous, dans notre pays tiède, avec les toits simplement inclinés de la plupart de nos maisons modernes, comment dissimuler nos horreurs de cheminées, ou comment en faire un ornement qui s'harmonise avec le reste de l'édifice? — Et comment aucun architecte n'a-t-il tenté la solution de ce problème, en se rappelant surtout que le toit est le trait caractéristique, et, pour ainsi dire, le *générateur* de tout ordre d'architecture?

Puisque, par mille raisons d'économie, de convenance, ou d'habitudes impérieuses, les toits à *l'italienne,* ainsi que les toits *gothiques*, ne peuvent être appliqués à nos maisons ordinaires, le gouvernement devrait ouvrir un concours solennel sur la question suivante:

„Proposer, *pour les habitations bourgeoises de Paris*, une „forme de toit appropriée au climat, et qui donne la possibilité „ou de cacher les cheminées, ou de les employer comme orne- „ment architectural.“

Pendant que nous y sommes, j'ouvrirais encore un autre concours, en ces termes:

„Proposer, *pour les monuments publics de Paris*, plusieurs „ordres d'architecture *nationale* et *actuelle*, de manière à ce

„qu'on puisse distinguer extérieurement une église d'une bourse, „un musée d'une halle, et une chambre de députés d'un théâtre."

Telles étaient mes petites réflexions en courant d'appartement en appartement. J'achevai ma tournée par les magnifiques quartiers du cœur de Paris; entre la rue de Richelieu et la place Vendôme (la place Vendôme, Louis XIV et Napoléon tout à la fois!); entre le boulevart des Capucines et les Tuileries. On y remarque peu d'hôtels à jardins, mais un grand nombre de belles maisons à plusieurs locations, et dont beaucoup de gens fort riches préfèrent les premiers étages à des hôtels entiers dans d'autres parties de la ville. C'est encore le contraire de Londres, où le moindre bourgeois un peu aisé a sa petite maison pour lui, dont il emporte la clef dans sa poche, et où il rentre, le soir, tout seul, comme un égoïste. Ce que j'ai vu de logements dans ce Paris central serait à tuer mille fois de lassitude un homme mille fois plus fort que moi, s'il n'y apportait que l'esprit *locataire*. Mais la philosophie nous soutient dans toutes les circonstances de la vie; et un philosophe ne se fatigue point, tant qu'il observe. — Savez-vous qu'il n'y a pas de commissaire de police, dans les temps même de grande liberté, qui puisse lutter de persécutions et de visites domiciliaires avec le plus simple particulier qui cherche des appartements? C'est un inquisiteur qui pénètre partout, et à toutes les heures, et qui poursuit les plus chastes mystères du domicile jusque dans le fond des *gynécées*, sans aucune pitié des pénates effarouchés. — Combien de jolies demoiselles se sont-elles enfuies à mon approche, de peur que je ne reconnusse, sous le tablier de Cendrillon, les nymphes couronnées de nos bals! Combien ai-je entendu, à travers quelque indiscrète cloison, de gentilles pensionnaires babiller hardiment sur des choses!... elles qui encore, hier au soir, osaient à-peine répondre: Oui, monsieur! Combien de beautés, de diamants et d'amabilités *du soir*, qui, le matin, ne sont que mauvaise humeur, créanciers et jaunisses! — J'ai trouvé, devant un déjeûner splendide, trois banqueroutiers qui ont fait mourir de faim trente familles; j'ai trouvé, sur une mauvaise couchette sans rideaux, un jeune fashionable

qui répand l'or sur toutes les tables de bouillotte. Et nos grands politiques, nos profonds diplomates qui, dans les cercles ébahis, pèsent et traînent leurs paroles, *houa! houa!* et qui hochent la tête et se grossissent les épaules, *oh! oh!* comme s'ils portaient le fardeau du monde et le secret de Dieu.... combien en ai-je trouvé de ces messieurs, gravement occupés, chez eux, à de misérables futilités dont nos petites filles ne se mêleraient plus.

J'ai eu vraiment du bonheur; j'arrivais toujours aux bons moments, comme au signal d'une fée qui voudrait

Étaler devant moi les cœurs, la vie à nu,
Et des types humains le revers inconnu ;

d'une fée qui m'aurait dit, de grand matin :

Viens, et lorsqu'il se glisse à-peine hors du lit,
Prenons Paris entier comme en flagrant délit.

Mais je l'ai souvent pris aussi en *flagrante vertu;* et, dans mes *visites domiciliaires*, je me suis convaincu de tout le bien que fait, avec peu d'argent, l'ingénieuse charité. C'est le vice qui est cher; l'or s'y abîme comme dans un gouffre; tandis que le denier de l'aumône prospère et se multiplie miraculeusement comme les pains de l'évangile. Les riches, qui, en général, aiment à s'enrichir, ne devraient pas chercher d'autres plaisirs que la bienfaisance; ne fût-ce que par économie.

Une autre vérité dont je me suis convaincu encore, en étudiant, avec ma méthode expéditive, le langage et les manières de tant de propriétaires ou locataires, si différents de professions, de naissance et de fortune, c'est qu'un étranger, sir Robert, par exemple, qui voudrait se former, à Paris, une société charmante d'instruction et d'éducation, devrait la prendre çà et là dans tous les états et dans tous les étages, comme l'abeille compose son miel du suc de mille fleurs. Il n'y a plus, comme autrefois, de castes, de rangs, de professions qui présupposaient l'élégance ou la vulgarité des mœurs, l'érudition ou l'ignorance, l'esprit délié ou l'intelligence épaisse. La société entière a été *déclassée* par les révolutions; le fort et le faible, le commun et le distingué, sont épars et mêlés sur les divers degrés de l'échelle sociale. L'individu est tout par lui-même

aujourd'hui, et peu de chose par sa position. On demande beaucoup moins: *Qui est-il?* et beaucoup plus: *Comment est-il?* C'est presque le dernier mot de la philosophie chrétienne. Voilà pourtant le progrès moral qui s'est accompli graduellement depuis 1789, à travers toutes les turpitudes de l'esprit de parti, *le plus bête des esprits* (je le répète), quelque drapeau qu'il prenne. Il faudra bien que la politique, qui est toujours en arrière du mouvement intellectuel, reconnaisse à son tour que l'argent même a perdu de son poids dans la balance de l'opinion, et que l'aristocratie flottante du mérite personnel est la seule aristocratie de l'avenir.

J'en étais là de mes prophétiques méditations, lorsqu'un équipage à quatre chevaux m'éclaboussa depuis la cheville droite jusqu'à l'œil gauche, pour me rappeler que l'argent garde encore quelques-uns de ses privilèges. Tacheté comme un zèbre, je me réfugiai sous une porte-cochère... Est-ce bien l'ancienne maison que nous avons occupée vingt ans?... Oui; c'est elle, c'est notre chère maison de la rue Saint-Florentin! Et notre vieux appartement est vacant! Oh! j'y monterai! J'y monte; j'y suis monté! Je veux en baiser tous les murs, regarder par toutes les fenêtres, m'asseoir dans tous les coins, là,... là,... comme autrefois,... quitte à en mourir de joie ou de douleur! Le toit de notre enfance, l'appartement de nos belles années, c'est une patrie; tout autre, c'est l'exil! un exil bien désert, bien froid! Hier, hier, toujours! Jamais, demain!... Voyons, voyons: on ne t'a point changé; j'avais peur qu'ils eussent voulu t'embellir, les barbares! Personne ne t'habite, oh! non! personne ne t'habitera, n'est-ce pas? Ferme religieusement tes portes. Ce sont des ombres qui t'occupent; trois fantômes adorés ont passé avec toi le bail éternel de la tombe; et moi, je reviens demeurer avec eux! Je te ramène tous mes amis, et nos fraîches amours qui ne devaient point se faner, et nos rires, et nos fêtes poétiques;... mais, pourquoi donc ne les vois-je pas, ces trois pauvres ombres... dans cette glace, au moins, comme dans un tableau magique!

Oh! qui me rendra ma jeunesse,
Ma jeunesse de dix-huit ans!
Qu'avec vous encor je renaisse,
Première saison, heureux temps,
Où l'azur du ciel se reflète
Au fleuve indolent de nos jours;
Age ou la famille est complète,
Age où l'on aime pour toujours!...
Auprès d'une mère et d'un père,
Quel malheur peut nous effrayer? etc.

Ces stances me reconduisirent, tout en pleurs, jusque chez moi. J'y trouvai sir Robert qui descendait de sa calèche de poste, et je l'abordai en souriant,... même en riant. — Toujours gai, me dit-il. — Toujours, lui répondis-je, quand je vous vois. — Je devrais être ici depuis deux heures, ajouta-t-il, mais j'ai fait le tour de Paris, pour entrer par la barrière de l'Étoile. Aucune capitale du monde n'a une entrée comme celle-là. Si nous pouvions la transplanter à Londres!... Ah! çà, mon ami, m'avez-vous retenu un logement? — Mais vous avez le mien d'abord; nous verrons les autres ensemble. — Pourquoi? je ne comptais que sur votre choix. C'est mal.

Je revisitai avec lui les soixante et quinze appartements que j'avais mis en réserve, sur trois cent trente; aucun ne lui convint. Quand je vous le disais! — Un jour, nous entrâmes dans une nouvelle maison à louer, dont les domestiques étaient en demi-deuil. Une dame d'un certain âge nous pria fort poliment de revenir le lendemain, parce que sa fille, qui occupait le grand rez-de-chaussée, était en conférence avec des hommes d'affaires. Il fallait que je partisse le soir même pour quinze lieues et pour quinze jours de sorte que sir Robert dut y retourner seul. J'étais à-peine arrivé au but de mon petit voyage, que je reçus le billet suivant:

„Revenez vite, my dear; c'était la mère de Mathilde!... „Mathilde est veuve depuis près d'un an!... Mathilde m'aimait!... „Qui eût pu imaginer tant de hasards?... Enfin, je prends l'ap- „partement, et Mathilde y reste. Vous aviez raison: il n'est pas „plus difficile de se marier que de se loger."

Ils sont mariés depuis hier: c'est un des ménages les plus unis que je connaisse.

Émile DESCHAMPS.

LE NAPOLÉON NOIR.*)

La génération présente doit s'attendre à être encombrée de fils de Napoléon, concurremment avec les faux dauphins: chaque dynastie déchue nous léguant ses glorieux bâtards et ses faussaires. Ce n'est pas que les branches nouvelles s'alarment beaucoup de ces prétendants apocryphes; il y a mille raisons pour cela: d'abord le nombre exclut la vraisemblance; et, dans le contingent des héritiers présomptifs, les imbéciles nuisent trop aux fripons. Mais les superstitions populaires s'alimentent à cette source équivoque; et pour peu qu'on ait le nez ou la bouche offrant quelque ressemblance avec le masque de l'ex-souverain, le chapeau fait le reste. La foi nationale est robuste. On a compté cinquante-huit faux Néron, trente-deux faux Charles-Quint; on a perdu le nombre des faux Louis XVII. Qu'on juge, après cela, si le vol de filiation souffre le moindre blâme, quand les pères sont dans une proportion si effrayante.

Ce préambule accuse, par anticipation, et le peu d'envie que j'ai de séduire la crédulité du lecteur, et mon indifférence

*) Il a fallu l'immense intérêt qu'inspire le livre de M. Ladvocat pour m'obliger à livrer au vent de la publicité cette vie si tragiquement exaltée, et dont la confidence m'était personnelle. J'aurais voulu ne pas le savoir. Mais c'est de l'histoire: cela ne m'appartenait pas.

à lui faire partager une conviction. Je suis jaloux seulement de lui inspirer, par la simplicité de ce récit, et l'autorité des dates, des faits et des noms que j'invoque, quelque confiance dans mes doutes.

Rien n'est moins prouvé que cette stoïque froideur de Napoléon pour les femmes; ceux qui ont voulu en doter le vainqueur de Wagram, n'ont jugé de Napoléon que le buste; ils en ont fait une dame qui écrit ses mémoires. Il en eût singulièrement ri lui-même, si la flatterie était allée jusque-là devant lui. Corse, italien par tout son sang, d'une constitution ardente, toujours en combustion d'idées, faisant de la passion avec tout, n'aurait-il trouvé de la froideur que pour ce qui en suppose le moins? Soutenir cette thèse, c'est abuser du silence que n'osent rompre des regrets superbes; d'un autre côté, c'est s'exposer à voir fondre sur nous de nouveau ces révélations d'alcôve qui ont déjà touché le prix de leur spéculation dans les mémoires.

Je ne conclus pas pour cela, et en faveur de mon anecdote, que Napoléon ait eu autant d'enfants qu'il a gagné de batailles et conquis de contrées: au contraire, je pense surabondamment avec le poète Boursault, que les personnes d'esprit, fort estimables d'ailleurs, ont fort peu de talents pour créer leurs semblables. Je ne réclame ici, en faveur des héros et des gens d'esprit, que le bénéfice des chances. Napoléon a pu avoir des enfants.

Si je voulais indirectement raffermir les probabilités du fait que je rapporte, j'ajouterais qu'à l'époque de l'expédition d'Égypte, Napoléon était dans toute la hardiesse du tempérament et de l'âge: c'est à cette époque que je dois remonter.

Dans les loisirs des mille prodiges qui ont fait de cette campagne un poème, une féerie, Napoléon, qui ne se nommait alors que Buonaparte, promena ses caprices dans les amours colorés des femmes égyptiennes. Belles, soumises, nues, couchées sur le sable ou sur les divans, exaltées par la vue d'un homme qui projetait son ombre du Caire à la Haute-Égypte, comme une pyramide, il n'est pas étonnant que ces femmes aient demandé par enthousiasme, et obtenu par reconnaissance ce que les hommes ordinaires n'obtiennent guère que par amour. Ainsi le

caractère du héros est sauvé, quoique au fond l'observation de Ninon subsiste: Il faut finir par où finissent les paysans.

Je suis d'accord avec tout le monde qu'il est prodigieux de vaincre, et d'avoir vaincu les Anglais, les Mamelucks, la peste, l'ophthalmie, la soif, et le désert; convenez qu'il l'est beaucoup moins d'avoir un descendant. Je vous concède le merveilleux, passez-moi le possible; passez-moi que Napoléon ait eu un fils en Égypte, et que ce fils ait été mulâtre, petit, taillé comme son père, cuivré comme sa mère.

Je connus à Marseille, et au sortir du collège, en 1824, un jeune Égyptien âgé de vingt-six ans, nommé Napoléon Tard... Une certaine communauté d'opinions politiques, les mêmes goûts d'isolement, nous eurent bientôt étroitement liés. Tout le désavantage de cette union était pour lui: car je puisais dans sa conversation, forte des plus belles études dans les langues grecque et arabe, sillonnée de mille traces de voyages en Nubie, en Éthiopie, et à travers le Jourdain, des connaissances nouvelles, de ces aperçus que les livres ne donnent pas, parce que les livres, stupides muets, n'ont, pour arriver à l'ame, ni la surprise du geste, ni l'éclair des yeux, ni la musique de la voix, ni le tremblement des muscles. Sa mémoire, qu'il se plaignait d'avoir perdue, était une encyclopédie: si vous lui demandiez un mot, elle vous donnait un volume. Je ne l'écoutais pas: je le lisais. Mais, dès que ce débordement de poésie, de science, de pensées, d'enthousiasme, tarissait, Tard... tombait dans la plus sourde mélancolie. Rien ne pouvait l'éveiller. Un rire continuel et doux dénotait seul chez lui la mobilité de la vie. C'était dans cette tranquillité léthargique qu'on était frappé par ce qu'il y avait de puissant dans le jet ramassé de son corps, dans ses épaules pensives, arquées et modelées à l'antique. Il était petit; à-peine devait-il atteindre cinq pieds; mais, dans de pareils hommes, le corps, c'est la tête. La sienne était dans une effrayante disproportion avec son buste, bien que très-fort, et avec ses jambes grêles et nerveuses comme les ont, sans exception, les Orientaux qui habitent la lisière des déserts. Elle offrait le concours du plus large développement cérébral chez un Eu-

ropéen, du plus beau choix de caractère dans un Africain. Son nez, énergiquement aquilin, descendait sur des lèvres plus naïves de forme que fines: on voyait que sa pensée sortait plus habituellement de ses yeux que de sa bouche, qui n'était ni déchirée par la colère, ni renversée par le mépris. Seulement son menton, tendre et caressé, rebroussait trop vers la bouche: ce qui donnait au bas de son visage, une expression énervée et un peu monacale. Mais il était impossible de s'arrêter à ce défaut, devant ce qui caractérisait chez lui la prétention la plus légitime à la ressemblance dont il était fier. D'un bleu hasardé et transparent, ses yeux peignaient cette supériorité d'ame que Dieu jette, de siècle en siècle, dans le cœur de certains hommes, pour prouver aux niveleurs de tous les âges le mensonge de l'égalité. La persécution de son regard vous entraînait dans le cercle de sa volonté; il fallait y demeurer pour subir le choc de ses émotions, et l'ébranlement de sa masse nerveuse. De ces yeux, qu'on n'aurait jamais voulu avoir vus, et qu'il était impossible d'oublier, selon la belle expression du P. Mathurin, il jaillissait du feu; et, à l'orbe noir et fatigué qui enfermait ces deux miroirs ardents, on comprenait à quel prix Dieu verse le génie, et quelle perpétuelle souffrance il allume dans les cœurs qui en sont les autels. A ce signalement, qu'une exécution inhabile laisse manquer de précision, le lecteur retrouvera dans sa mémoire cette grande figure de Napoléon, qui passera à l'éternité comme celles du Christ et de Voltaire: ce sont les portraits de famille de l'humanité.

On n'aurait qu'une idée incomplète de la figure de Tard... si l'on oubliait qu'il était mulâtre. Sur son crâne vaste, épais et dur, s'étendait une peau tannée et toujours en sueur. Les cheveux plats du Corse baignaient deux oreilles primitives, longues, et à-peine plissées: c'était la charpente de Napoléon sous la peau de Sésostris.

Que ceux qui comprennent la mission de Napoléon sur la terre, qui savent quel énergique ressort il a dû emprunter au sang corse, génois et florentin, dont il était formé, mesurent, s'ils l'osent, le désordre qu'eût jeté, dans l'économie sociale, le

même homme, né en Afrique, gorgé de sang noir, galopant nu sur un cheval nu, montrant aux peuples soulevés l'Occident au bout de son sabre, comme on le ferait d'un quartier de viande fraîche à un lion; et cet homme ne remuant pas les hommes avec des idées d'indépendance et des mots de gloire, symboles qui n'ont un sens que chez les peuples vieillis et les civilisations usées, mais avec des miracles de faits; prolongeant le désert partout où il passe; réalisant l'unité des empires par la mort, la paix universelle par le silence; laissant dans chaque ville pour drapeau de conquête une flamme, l'incendie pour garnison.

La conscience de sa haute naissance et de sa double origine ne laissait jamais Tard... sans sombre préoccupation. Dès que notre intimité put oser toutes les confidences, il ne manqua pas de me parler de ses espérances folles, tournées vers l'Orient. — „L'Orient est à moi, me disait-il, comme l'Occident fut à Napoléon mon père. Je dirai mon sang, mon nom, mes projets; je me mettrai à la tête, non des Turcs, mais des Arabes: les Turcs sont finis. Avec les Arabes, je reprendrai la civilisation des Ptolémées. Je parle leur langue, je suis de leur race, de leur chair; ils m'écouteront. J'appellerai chaque ville, chaque hameau, chaque homme, chaque enfant par son nom. Tout viendra à moi; et le Nil, et les sables, et les vents rouleront sur le Caire et sur Alexandrie, comme les soldats de Cambyse. La croix cophte et les trois couleurs opéreront des prodiges nouveaux. Je ferai pour l'Égypte ce que mon père n'a pas eu la générosité de faire. Il la destinait à un grand chemin pour passer aux Indes, au lieu de la rendre indépendante. Elle sera avec moi, et par moi, libre; libre par mon épée, par la croix, et par les trois couleurs. Plus de beys, ni de pachas, ni d'esclaves. L'affranchissement comme au temps des kalifes, et voilà! Voyez-vous cette casquette, disait-il, je la poserai sur l'aiguille de la Mecque, et la civilisation tournera tout autour. Je ne la quitterai qu'à ce moment. Et alors nous rouvrons les saintes bibliothèques. Nous appelons chez nous la science esclave en Europe. Nous l'appelons de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne; les chaires retentissent. L'arabe des kalifes, le grec de Platon,

le latin de Tacite, courent les rues d'Alexandrie. La lumière vient encore de l'Orient: les prophéties s'accomplissent."

Et je l'ai vu plein de ces idées étranges, et de ces projets conquérants, courir à demi nu sur le sable, emporté par un cheval, le long de la mer, appelant de sa voix forte toutes les populations qui bordent le Nil, le désert, qui s'échelonnent jusqu'aux montagnes de l'Éthiopie, tendant la main au vent, comme si le sabre courbe s'y balançait, et criant en arabe: „Peuples! peuples! voilà le fils de Kébir!"

Puis s'arrêtant tout-à-coup pour reprendre ce sourire doux et continuel dont j'ai parlé, tandis que le haut de son visage gardait la plus profonde immobilité. Et insensiblement la teinte joyeuse se dégradait, allait se perdre dans la tristesse qui descendait de son front; et c'était encore cette immortelle douleur de Napoléon, si admirablement reproduite dans le tableau de la bataille d'Eylau.

A une époque où des vanités bourgeoises n'avaient pas encore déshonoré l'attitude familière de l'empereur, où les tailleurs et les chapeliers, à défaut de son génie, ne nous avaient pas rendu la redingote et le tricorne de Marengo, je voyais souvent Tard... croiser, par un pli héréditaire, ses bras sur sa poitrine, arrêter sa tête comme sur un piédestal, et enfoncer sa pensée dans l'espace.

Admettons un instant, sous le privilège de la poésie, que le fils légitime de Napoléon, le duc de Reichstadt, eût réalisé quelques-unes des espérances sublimes rêvées par les idolâtres du nom de son père, gens assez enthousiastes pour adorer ce nom comme un prodige, et assez irréfléchis pour le déshonorer en croyant à la facilité banale de l'illustrer deux fois de suite, et par bénéfice de race; admettons que les liens de la politique si bien et si adroitement tordus autour de l'existence du duc de Reichstadt, fussent tombés d'eux-mêmes, et que, soldat à Saint-Roch, canonnier à Toulon, général en Italie, le fils de Napoléon eût mérité de pousser nos armées sur les plages de l'Égypte où nous serions allés chercher une seconde fois ce qu'était allé chercher son père, du soleil assez chaud pour sécher les taches de sang d'une autre révolution (car après des

meurtres civils il faut de la gloire: il faut choisir entre la guerre au dehors et les bourreaux au dedans); qui sait si alors la Providence n'eût pas mis face à face deux principes sortis, comme Oromase et Arimane, de la même origine, et n'eût renouvelé pour nous, peuples incrédules, ces mythes qui, d'abord sous des formes réelles, mènent les hommes par troupeaux à quelque régénération ou de sang ou de feu, et qui, plus tard, lorsqu'ils disparaissent, sont des vérités morales comme Typhon, Isis et Osiris? Pourquoi celui-ci, le Napoléon légitime, n'aurait-il pas résumé cette éternelle tendance de l'Europe à s'emparer de l'Égypte, pour remonter dans l'Inde, berceau de tout; et pourquoi celui-là, le Napoléon adultérin, n'eût-il pas été la figure de ce besoin déjà senti pour l'Afrique, sous les Mamelucks et sous les pachas, de sortir de la tutelle hébétée des sultans? C'eût été un prodige bien grand pour la terre, que ces deux hommes nés d'un même sang; mais l'un pâle comme l'Europe, l'autre bronzé comme l'Afrique, se rencontrant sous la courbe de leur sabre dans une première marche l'un vers l'autre, se demandant leurs noms, et répondant tous deux: „Napoléon! — Napoléon!“

Oui, je crois à la puissance énergique et divine de la rencontre des nombres et de certaines syllabes; je crois, sans dérouler ici tous les trésors mystérieux de la cabale, que ces deux noms auraient réveillé de leur sommeil de pierre, Alexandrie, et son phare, et ses rues qui toutes regardent la mer; les bazars, les arsenaux, les tours, neuf cent mille ames; je crois que le souffle puissant de cette double apparition aurait emporté le sable fin qui ronge tant de granits; que de cette poussière se seraient élancés les pilastres, les chapiteaux, pétrifications du dattier, et toute cette population de statues qui sont les productions naturelles de l'Égypte.

Le sol de l'Égypte ne produit que des statues qui sont faites de son sable, et du sable qui n'est fait que de ses statues. Le néant et la forme vont et viennent: aujourd'hui une pyramide, demain quelques tombereaux de sable. Le grand désert n'est qu'un amas de villes pilées.

Mais laissons le champ des suppositions, et rentrons dans la réalité de mon histoire.

Tard... joignait à son caractère, d'une trempę si énergique, des goûts simples et une grande innocence de distraction : il aimait passionnément les fleurs ; un coucher du soleil dans notre Méditerranée le tenait en extase ; la vie orientale reprenait toujours le dessus dans ses habitudes européennes ; il faisait excès de bains et de parfums, et quand la chaleur était ardente, un voile de sommeil jetait sur ses yeux cette langueur qu'ont, aussi bien que les lions et les tigres, les femmes de l'Orient.

Avant d'aller plus loin, je dois prévenir que Tard... était fou : mais sa folie n'était qu'une monomanie philosophique ; elle était si bizarre qu'il serait puéril de la rapporter, si elle n'expliquait le dénoùment de sa vie, si elle ne justifiait pleinement la fatale circonstance qui l'a amené. Je ne sais dans quelle lecture insensée il avait puisé son système. Il ne croyait ni à la mortalité de l'ame, ni à la mortalité du corps. La mort, autant qu'il a pu me le définir, n'était qu'une mutation de pays, un voyage forcé. L'homme assassiné ou présumé mort à Paris se retrouvait à Berlin ou à Londres ; il niait hautement la disparition complète. Ainsi il disait avoir rencontré quelque part, se promenant ensemble, Rousseau et Raynal, Buffon et Linnée ; et, selon lui, les fossoyeurs étaient des sinécuristes, les cimetières des plaisanteries. Avec de pareilles croyances et le secours officieux de la logique ; le meurtre n'était qu'un enlèvement, l'arrêt de mort un passeport visé pour l'étranger. Je crois que sa fatale extravagance provenait d'un accident assez explicable au fond : dans son enfance, et peut-être à propos de quelque soulèvement tenté en faveur de ses droits au trône des Pharaons, il avait poignardé au Caire un conducteur de chameaux ; quelques années après cet assassinat ou ce duel, il avait rencontré ou cru rencontrer le même homme à Alep. Maintenant, le conducteur de chameaux avait-il été la victime de l'application de son système, ou l'idée première de son erreur ? c'est ce que je n'ai jamais su. Quoi qu'il en soit, il niait la mortalité du corps.

Il était arrivé à cet âge de la vie où le contraste d'une position précaire avec les vœux immenses de l'avenir cesse d'être en équilibre. La poésie s'évanouissait. „La douleur, m'assurait-il un jour, n'est pas d'ignorer son père: on pleure sur le sort de bâtards; il y a du préjugé dans cette compassion. Citez-moi une famille, une seule, à la circonscrire du grand-père au petit-fils, qui n'ait dans son sein une fille sans mœurs, un fils débauché, un membre enfin dont l'existence ne compromette le nom qu'il porte? Je ne parle pas des douleurs gratuites qu'on est obligé de partager à la mort de ses proches; on a toujours cinquante décès à regretter avant la fin de sa carrière. Le bâtard est exempt de ces chagrins-là. Du reste, jusqu'à la preuve du contraire, il a le droit de se croire fils de duc, de prince, de roi même. Si je n'étais le fils de l'empereur, je voudrais être bâtard; mais ce qui est un éternel désespoir dans le cœur, c'est de savoir qui l'on est, et de voir l'immense intervalle qui sépare ce qu'on est de ce qu'on pourrait être: à quel signe, par quel nom se faire reconnaître, légitimer par la foule qui me croirait plutôt si je lui annonçais, qu'au lieu du fils de Napoléon, je suis le fils de Dieu?"

Ces réflexions amères présageaient la résolution qu'allait prendre Tard.... Fatigué des lenteurs qu'apportaient à son voyage deux oncles respectés, négociants recommandables, dont l'un avait été proposé plusieurs fois avec succès à la représentation nationale, Tard... se plaignit de leur parcimonie; il ne concevait pas qu'ils lui refusassent l'or nécessaire à sa prise de possession de la couronne des kalifes. Les honnêtes commerçants, sans nier la naissance auguste de leur neveu, eussent préféré augmenter leur famille d'un bon teneur de livres, plutôt que d'un Pharaon Ier, d'un Aroun, ou d'un Abasside. L'argent de l'expédition fut refusé.

Un jour que je me promenais sur le port de Marseille avec lui, il se prit à jouer avec un petit couteau de deux pouces de longueur, puis il me pria de l'attendre; il revint ensuite froidement me dire, en pliant son couteau: — „Je viens de

faire partir mes oncles pour l'Amérique; dans votre langage, je viens de tuer mes deux oncles. *)"

En même temps deux gendarmes de la marine complétèrent ma stupéfaction, en arrêtant par ces mots l'expéditif neveu: — „Au nom de la loi! Napoléon Tard..., vous êtes notre prisonnier; vous avez assassiné vos deux oncles."

Conduit aux assises d'Aix, Napoléon Tard... ne démentit point son caractère. Sa folie métaphysique sur la mort ne le sauva point. Que pouvait-il y avoir de commun entre dix ou douze jurés de province et cet être excentrique qui ne daigna pas même leur expliquer la moralité de son action. Des négociants de Marseille décidèrent gravement s'il fallait lui couper le cou ou le brûler à l'épaule. Ce jour-là, ces estimables patentés durent négliger la bourse. Je ne veux pas dire par là que cette considération entra pour beaucoup dans la sévérité de leur jugement, et que c'est parce qu'ils manquèrent la vente de douze sacs de cochenille, au moins, que Tard... fut condamné à mort.

Il marcha au supplice sans peur, sans plainte, fort de l'idée qu'il n'allait point mourir. Il ne laissa échapper que ce sourire moitié sinistre, moitié divin qu'on lui connaissait.

Il dut même être bien content de voir tant de fleurs et de fruits sur la place où on le conduisait.

Ce lieu de supplice est embaumé deux fois la semaine de toutes les merveilles végétales de la Provence, le Delta du Midi. Le Nil n'est pas plus généreux que le Rhône et la Durance. Il crut qu'ils étaient pour lui, ces parfums! Dépouillé de la cravate, le cou libre, l'œil clair et riant, il marcha à travers la foule, comme il allait à travers la campagne.

Si l'on avait voulu lui permettre d'avoir un œillet à la boutonnière et un jonc à la main!

Il était sur la place du marché, à Aix, un jour de marché.

C'est l'usage: à Aix, on guillotine les jours de marché, afin que les paysans qui retournent dans leurs montagnes aient

*) Un des deux a survécu à l'assassinat.

quelque chose à raconter de la civilisation des villes. Il ne faut pas qu'ils rentrent les mains vides.

A Aix la guillotine est fixée au milieu des pyramides de pommes, entre des corbeilles de raisins et de gerbes de fleurs. On est très-poétique dans le Midi On finira par attacher un chapeau de bergère au sommet de la guillotine. Et quelle guillotine encore! une guillotine de province, vieille et sale comme un juge au parlement.

Par un beau soleil de Provence, sa tête impériale tomba sous le couteau de la guillotine: le sang de Napoléon jaillit sur le pavé.

Un jour que le bourreau était venu à Marseille pour acheter une meilleure lame et deux ais plus solides, un jeune homme, on me permettra de ne pas le nommer, reçut de la part de Tard ... une casquette.

C'était celle qui devait couronner le minaret de la Mecque, et rallier la civilisation de l'Orient.

Léon GOZLAN.

LES MUSÉES EN PLEIN VENT.

On doit regarder comme un des plus notables agréments de Paris toute la jouissance qu'on peut s'y procurer pour rien. C'est une des villes du monde où le pauvre s'amuse le plus, et, parmi ces plaisirs qui s'offrent gratis à un chacun, les boutiques de gravures occupent incontestablement un rang fort distingué.

Les boulevarts, les passages, les quais, particulièrement le quai Voltaire et le quai Malaquais, sont des espèces de galeries populaires, d'expositions permanentes, où les amateurs trouvent sans-cesse à se récréer. Ce n'est pas comme le Louvre et le Luxembourg qui ne s'ouvrent au public que le dimanche; ce n'est pas comme le salon des peintres modernes qui revient une fois tous les trois ou quatre ans: les magasins d'estampes sont là tous les jours et pour tout le monde. Point de suisse ni de factionnaire qui vous observe; s'y arrête qui veut; personne n'est repoussé, pas même celui qui porte une casquette au lieu d'un chapeau, une veste au lieu d'un habit. Je ne connais guère de plaisir moins aristocratique et qui réalise mieux, pour un moment, la chimérique égalité des philosophes. Le millionnaire est coudoyé par le mendiant, l'homme de génie supplanté par le garçon perruquier: en un mot, c'est un nivellement parfait, une promiscuité plus que saint-simonienne.

Une seule chose m'intrigue, je l'avoue, quand je songe à un magasin d'estampes: comment le marchand peut-il vivre? Ou je me trompe fort, ou ce commerce-là doit donner de maigres profits. Je comprends très-bien qu'un marchand de comestibles étale ses denrées, son gibier, ses volailles, ses pâtés, ses poissons, ses fruits: s'il s'adresse à la vue, c'est pour tenter un autre sens; il sait bien qu'on ne mangera pas tout cela avec les yeux. Mais une gravure, c'est différent; tout ce qu'on peut en faire, même quand on la tient, c'est de la regarder. Or, je le demande, est-il probable qu'on ira l'acheter, lorsqu'on est libre de la voir tant qu'on veut, sans qu'il vous en coûte un sou? Tous les promeneurs se sont fait une douce habitude de cette jouissance économique; ils vont de boutique en boutique, de station en station, et, quand ils ont bien regardé, ils s'en retournent pleinement satisfaits; cela ne leur laisse aucun regret, aucun désir. Remarquez-le, les curieux sont toujours en grand nombre: quant aux acheteurs, on n'en voit point, et c'est précisément là ce qui m'inquiète et m'embarrasse. A moins que la province n'offre de larges débouchés, c'est pour moi un problème que l'existence du marchand d'estampes.

Du reste, si le marchand n'est pas heureux, le passant par compensation l'est infiniment. Je suppose que mon lecteur a plus d'une fois passé dans la rue du Coq, devant la boutique du célèbre Martinet. C'est là qu'on peut juger quel attrait a pour l'homme la représentation de lui-même. Il n'y a presque pas un individu, jeune ou vieux, homme ou femme, désœuvré ou appelé par ses affaires, qui ne s'arrête un moment pour contenter sa curiosité, ou qui du moins ne jette en passant un coup d'œil scrutateur snr ces vitres bariolées de figures. Aussi la presse y est-elle toujours fort grande. Comme ce musée se trouve dans un quartier singulièrement fréquenté, on s'y précipite avidement, on s'y dispute les places. Il faut faire queue si l'on veut voir, il faut attendre son tour; et, lorsqu'à force de persévérance et de poussades on s'est faufilé au premier rang, lorsqu'on a fini son examen, c'est un autre travail pour sortir de là: on se trouve cerné, bloqué, emprisonné par une

épaisse muraille de badauds qu'il faut démolir à coups de coudes, de genoux et d'épaules, avant de continuer sa route; car le Parisien est d'une patience mirifique, dès qu'il y a quelque chose à voir; il attendrait des siècles derrière vous, plutôt que de s'en aller sans avoir vu. Et notez que, parmi les regardants, il se trouve parfois de minutieux observateurs qui, sans pitié pour le prochain, restent des heures immobiles devant une gravure, l'étudient dans tous ses détails, la savourent avec une lenteur allemande, sans se soucier le moins du monde des malheureux qui aspirent à leur succéder.

Il n'y a qu'un moyen à Paris de circuler librement, même dans la foule la plus compacte; voulez-vous que je vous donne ce beau secret? le voici: c'est d'être maçon, c'est d'avoir ses habits de travail, une veste et un pantalon tout blancs de plâtre. Ces vestes et ces pantalons-là sont bien connus, je vous en réponds, des élégants qui vont à pied. C'est une espèce de fléau qui fait trembler tout le monde: aussi du plus loin qu'on aperçoit un maçon, chacun s'empresse-t-il de se détourner et de lui laisser le passage libre; il n'a jamais besoin, lui, de s'écarter de sa route; sans crier gare, il se fait faire place. La presse est-elle grande, on se tient à distance; on fait cercle autour de lui comme autour d'un pestiféré. Il peut, tout en déjeûnant, regarder à son aise les caricatures; personne ne le touche, et, s'il veut se retirer, il verra le flot de l'assistance s'ouvrir respectueusement devant lui. La cause de tout cela est sa redoutable veste, épouvantail des habits propres, attendu que qui s'y frotte, je ne dirai pas s'y *pique*, mais s'y *blanchit* infailliblement; et, à coup sûr, il y a tels de nos fashionables qui aimeraient beaucoup mieux être piqués, blessés même, pourvu qu'il n'y parût pas, que de voir ainsi leur beau drap, noir ou bleu, poudré à neige en pleine rue.

La foule, suivant moi, est un grave inconvénient qui gâte le plaisir. Aussi n'est-ce pas chez Martinet qu'il faut s'arrêter: il y a tant d'autres étalagistes dont les cartons sont bien fournis, et chez lesquels on peut badauder plus à son aise. Quelques spectateurs, fort bien; mais il ne faut pas de cohue. Quelle

suprême félicité, une fois tous les mois, de rôder, de faire sa ronde, de passer en revue la devanture du magasin d'estampes, pour se tenir au courant des nouveautés ! Quelle variété d'objets! des gravures au burin, des lithographies, des aquarelles, marines, paysages, monuments, vignettes, caricatures! tout se présente pêle-mêle et dans un piquant désordre: croquis informes, boutades d'artistes, assortiments de portraits, compositions grotesques, diableries, scènes de caserne et de guinguette, archives de nos mœurs, de nos ridicules, de nos opinions, de nos révolutions. Les anciennes célébrités et les notabilités contemporaines, les princes, les députés, l'Institut, M. Enfantin et Paganini, le duc de Reichstadt et le duc de Bordeaux, tous les temps, tous les partis sont là, confondus, forcés de se souffrir et de vivre ensemble.

Ce serait chose curieuse de suivre l'historique de la caricature, et de voir les révolutions que ce genre a subies dans notre siècle. Quelle immense différence, pour les idées et pour l'exécution, entre ce qui se faisait sous l'empire et ce qui s'est fait depuis la restauration ! Comme nos anciennes charges paraissent plates et insipides auprès des délicieuses et bouffonnes esquisses d'Henri Monnier, des têtes d'animaux de Grandville, métempsycose si plaisante, et des innombrables bambochades, des tableaux si naturels et si fins du grand artiste Charlet !

Mais, il est temps de le dire, la description de toutes ces œuvres d'art, que chacun connaît et peut voir encore tous les jours, n'est point le but spécial de ce chapitre. Une pensée plus grave m'occupait lorsque je l'ai entrepris: c'est ici, à proprement parler, une réclamation au nom de l'honnêteté et de la décence publique ; c'est un réquisitoire, un acte d'accusation contre des hommes coupables que l'autorité semble craindre de réprimer. Tout le monde comprend déjà ce que je veux dire, car tout le monde les a vues ces compositions licencieuses qu'on étale ouvertement dans Paris et qui nous inondent depuis quelque temps.

La vérité exige que nous en fassions la remarque: c'est depuis juillet 1830 qu'on s'est mis à outrager ainsi publiquement les mœurs; non que je veuille tirer de cette date et de ce rappro-

chement aucune conséquence fâcheuse pour notre révolution ; je ne prétends pas lui faire porter la responsabilité de tout le mal qu'on peut commettre en abusant de la liberté qu'elle nous a donnée; mais il n'est pas moins vrai que l'invasion de ces estampes scandaleuses coïncide avec l'établissement du nouvel ordre politique. Depuis long-temps on n'avait osé porter à ce point l'indécence et le cynisme, et pour retrouver pareil dérèglement, pareil oubli de toutes les lois de la pudeur, il nous faudrait, que sais-je? rétrograder jusqu'au directoire, jusqu'au dix-huitième siècle, jusqu'à la régence.

De tout temps, en effet, il s'est trouvé des malheureux que le besoin ou une imagination dépravée poussait à déshonorer leur plume ou leur burin par des productions licencieuses; mais le public n'en était point scandalisé, et si un marchand se hasardait à vendre des gravures libres, du moins il les vendait en cachette, sous le manteau.

Maintenant, au contraire, les peintures les plus immodestes paraissent à découvert, et cela est venu si subitement qu'il est difficile de n'en pas être frappé. Pour ma part, je doute que l'autorité ait fait son devoir en tolérant si long-temps un pareil dévergondage. Elle laisse publier les gravures qui l'attaquent et la vilipendent elle-même, et de cela on peut la louer, bien que dans ces derniers temps la caricature politique soit descendue aussi à d'étranges licences, et qu'elle n'ait pas craint de faire usage de personnalités; mais bien certainement l'autorité a le droit d'empêcher qu'on ne blesse, comme on le fait tous les jours, la pudeur et la morale, et ce n'est pas dans cette occasion qu'on l'accuserait d'employer l'arbitraire et de gêner la liberté individuelle. Tous les honnêtes gens, je l'affirme d'avance, l'appuieraient de leur suffrage, et il n'y aurait qu'un cri pour approuver sa conduite.

A son défaut, c'est à nous, particuliers, de faire la police, et je vais l'essayer ici. Je suis même surpris, je l'avoue, de n'avoir entendu encore aucun moraliste, aucun journal élever la voix pour flétrir les excès dont je parle. Il est impossible qu'on ne les ait pas remarqués; il est impossible également qu'on les

approuve. Pourquoi donc se taire? Serait-ce qu'on regarde cela comme une chose de nulle importance? Dans ce cas, je pense bien différemment, et c'est pour cela que je prends la parole. Je me porte dénonciateur des outrages qu'on fait chaque jour à la décence; je cite les coupables au tribunal de l'opinion, dont nous sommes tous en tout temps justiciables. Si on les a laissés tranquilles jusqu'ici, je vais leur payer les arrérages de blâme qu'on leur doit. Il ne faut pas que de semblables exemples puissent être donnés impunément; il faut que la pudeur publique trouve un organe et un défenseur, de peur que, si aucune protestation ne se faisait entendre, nous ne parussions tous de connivence avec les délinquants.

Certes, ce serait un grand, un effroyable malheur, si les estampes dont je parle exprimaient la pensée générale, s'il fallait expliquer leur apparition par un besoin correspondant des esprits, si elles avaient été provoquées et inspirées par la corruption intime de nos cœurs, si enfin on les exposait chaque jour avec l'approbation tacite du public. Dans ce cas, je les regarderais comme le plus sinistre des présages.

Mais, je puis bien le dire ici sans être démenti, des gravures libres, publiquement mises en vente, sont de nos jours quelque chose d'étrange, d'intempestif, une sorte d'anachronisme moral.

Il s'en faut bien que tout le monde applaudisse à une pareille impudeur, et il suffit, pour s'en convaincre, d'observer l'impression que les passants en reçoivent: j'ai vu plus d'une fois de bons bourgeois, des pères de famille, d'honnêtes citoyens portant l'uniforme de la garde nationale, que ces estampes scandalisaient profondément, et qui confiaient hautement à tout ce qui les entourait l'impression de leur vertueuse indignation.

Ainsi donc le désordre que j'attaque est loin d'avoir l'approbation publique. J'aime à croire, au contraire, que ce sont là des excès purement individuels; j'aime à supposer, dans ceux qui s'en rendent coupables, de l'irréflexion, du vertige. Quelques écervelés, qui ne savent pas mesurer les conséquences des choses, n'y voient peut-être qu'un badinage, que des joyeusetés pardon-

nables à la rigueur. Peut-être aussi, dans notre siècle industriel où le lucre est la règle de tout, n'est-ce là qu'une spéculation mercantile, une entreprise comme une autre, qu'on espérait voir prospérer et donner de gros bénéfices. J'ignore si on en trouve effectivement le débit, de ces dessins effrontés; mais ce que je sais, c'est que le plus brillant profit est une triste chose, lorsqu'il résulte d'un travail déshonnête, lorsqu'auteur, éditeur, acheteur sont obligés, pour ainsi dire, d'entrer en complicité de crime et en partage d'ignominie. Je ne conçois même guère les marchands comme j'en ai remarqué quelques-uns, qui ont des filles, des jeunes personnes, et qui n'en exposent pas moins derrière leurs carreaux des images libidineuses.

Eh quoi! les promenades seront donc désormais des endroits dangereux, où mille embûches attendront l'innocence et la pudeur! Un père, une mère devront craindre que leurs enfants, à-peine échappés des lisières, ne soient fatalement impressionnés par des images lascives! Quelle école, en effet, pour ce premier âge à qui l'on doit tant d'égards, que les gravures qui se publient depuis quelque temps! quels instituteurs pour lui que de pareils artistes!

Non, cela ne peut être toléré. Nous avons tous des filles, des sœurs, des épouses, des mères que nous voulons qu'on respecte. Laissons à l'enfant son ignorance et à la femme sa modestie. C'est un scandale que celle qui n'y voit point de mal, contemple ingénûment ces coupables productions; c'est un autre scandale que celle qui comprend, jette en passant un furtif regard sur ce qu'elle n'ose envisager en face. Un homme même, ne craignons pas de le dire, un homme ne peut se défendre de quelque confusion à l'aspect de ces figures impudiques. Grande est en effet la différence entre les conduites privées et les principes ostensibles et publics.

Que peut penser un étranger, un Russe, un Allemand, qui se promène pour la première fois dans Paris, et qui ne voit dans nos magasins d'estampes que des compositions libres et des groupes lascifs?

Quelle idée veut-on qu'il prenne de nous?

Malheureusement c'est à qui, dans ce genre, ira le plus loin: il y a émulation; on enchérit les uns sur les autres; car il est de la nature de l'homme d'avancer toujours, dans le mal comme dans le bien. Aussi Dieu sait où l'on en viendra, si cette licence n'est promptement réfrénée. De coupables artistes ont trouvé moyen de rendre indécents les sujets naturellement les plus chastes. S'ils représentent l'intérieur d'une famille, une scène de ménage, ils y impriment le cachet de l'immoralité; on sent que c'est la main du vice qui a souillé, en le traçant, le portrait de la vertu. Tout a été pollué par eux, les caresses conjugales, la maternité, l'allaitement; on ne peut regarder, sans que la rougeur de l'embarras et de la honte vous monte au front, les compositions même où ils ont mêlé des enfants, innocentes et saintes créatures, dont ordinairement la présence purifie tout!

L'intrépidité du vice est poussée si loin, qu'il y a, si je ne me trompe, quelques-unes de ces estampes qui ne sont pas même anonymes: on les signe, on en fait trophée, on en réclame la gloire. Quel mépris de toutes les convenances! quelle fureur de se diffamer soi-même! comme il faut être cuirassé d'impudence, pour ambitionner une aussi flétrissante célébrité! Est-il possible que des artistes connaissent si peu les obligations que ce titre leur impose? Puisqu'ils les ignorent, je m'en vais les leur apprendre: la plume, le pinceau, le crayon, le burin, le ciseau, sont choses sacrées; celui qui abuse de ces nobles instruments pour encourager les coupables passions de l'homme se rend indigne de les manier. Il n'y a pas de sophisme qui puisse ébranler le principe que je pose. La mission des lettres et des arts est d'augmenter l'attrait de la vertu, d'élever les ames par la contemplation du beau, d'épurer nos sentiments et nos pensées, de tempérer nos mauvais désirs, de nous rendre meilleurs, de nous fournir d'honnêtes distractions, et non de démolir les peuples, de salir les imaginations, de préparer des amorces au vice, de multiplier les tentations du crime, de seconder en un mot et d'irriter les perverses inclinations de notre nature. C'est déroger à la dignité de l'art, c'est avilir et déshonorer une profession sublime, c'est dégrader tout ce qu'il y a de noble au monde,

c'est tomber du ciel dans la boue, c'est enfin faire œuvre de mauvais citoyen, que de blesser la décence, d'outrager les mœurs par des ouvrages destinés à la publicité, que ces ouvrages soient des écrits, des dessins, des tableaux ou des statues.

Parcourez la série des hommes célèbres: tous les grands poètes, tous les grands artistes ont été chastes dans leurs productions. Tous ont montré sur ce point une retenue, un scrupule, un sentiment des bienséances, une circonspection admirables. Le génie sent confusément qu'il serait infidèle à son mandat, s'il oubliait de rester fidèle à la pudeur. Aussi voyez Homère quoique Grec, voyez Virgile quoique Romain; voyez, dans le christianisme, Dante, Raphaël, Michel-Ange, Le Corrège, Milton, Racine, Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand, Walter-Scott, Lamartine. Quels hommes! quelle chasteté de pinceau! comme ils ont respecté, comme ils ont maintenu dans sa pureté virginale ce génie qu'ils reçurent du ciel pour enchanter et pour édifier la terre! Qui ne voit combien cette palme est à envier? qui ne sent combien cette gloire sans reproche est une belle auréole au front de l'artiste ou de l'écrivain?

On a beau faire et beau dire; on a beau entasser les subtilités et les quolibets: la conscience décide nettement que ceux qui font ainsi font bien, que ceux qui font autrement font mal. Le talent, don magnifique de la Providence, ne saurait avoir été jeté parmi les hommes pour les égarer, pour leur complaire au détriment des mœurs et de la vertu. Il a une plus noble tâche à remplir, et tant pis pour lui s'il trompe sa destinée; car une loi équitable et mystérieuse semble avoir établi que la supériorité serait la récompense de la sagesse, et voilà pourquoi, dans l'histoire de la littérature et des arts, on trouve que les plus austères et les plus purs sont aussi les plus renommés et les plus grands.

En vain m'objecterait-on que les gravures dont je parle ne sont pas précisément des obscénités, qu'on y garde une certaine mesure, qu'on n'y soulève point tous les voiles. Je maintiens que le délit d'outrage aux mœurs est ici parfaitement caractérisé. A qui ferait-on accepter ces excuses dérisoires? ne sait-on pas

qu'au moyen de semblables escobarderies on éluderait toutes les lois de la morale? ne sait-on pas qu'il y a moyen d'être indécent avec des draperies, comme il y a moyen aussi d'être chaste, même avec la nudité la plus entière? Certainement, il y a tel Apollon, telle Vénus antique, mille fois moins inconvenants et surtout mille fois moins dangereux que ces figures gazées tout juste assez pour allumer l'imagination sans trop effaroucher l'honnêteté. Mieux vaudrait une effronterie complète, mieux vaudraient des peintures tout-à-fait immondes; car alors, il faut le croire, l'indulgence cesserait et on mettrait un terme à l'audace des coupables; au lieu que ces malheureuses compositions, qui ont l'air de ne pas franchir toutes les bornes, apprivoisent doucement au vice sans que la luxure y perde rien.

Et observez que la lithographie, cet ingénieux procédé qu'on a tourné au mal comme tant d'inventions utiles, donne le moyen de les multiplier et de les répandre avec une profusion et une facilité déplorables. Mais qui donc enfin exploite une si dégoûtante industrie? Je ne crois pas me tromper en disant que ce sont des jeunes gens. Chose étrange! funeste délire dont l'aspect contriste le philosophe! Ceux qui contaminent ainsi le crayon et le papier sont peut-être (car aucune contradiction ne doit étonner dans l'homme), sont peut-être les mêmes qui affichent un ardent civisme, qui demandent à grands cris plus de libertté, plus de bonheur pour la France: ils prétendent aimer la patrie, et ils lui font un mal irréparable. Quelle absurde inconséquence! vice et liberté, choses incompatibles, véritable antinomie! Quoi! nous vivons dans un siècle de réformes, dans un temps de régénération, comme on dit, et voilà les principes qu'on y propage! On croirait vraiment parfois que certaines gens ont compris notre dernière révolution comme le droit acquis à chacun de braver toutes les censures, de mépriser toutes les bienséances, de secouer tous les jougs, de contrevenir à toutes les lois. Si c'était là, en effet, cette civilisation et cette perfectibilité tant vantée, mieux vaudrait cent fois la barbarie: la barbarie est inculte, mais du moins elle n'est pas moisie.

Jeter dans la circulation des ouvrages immoraux est à mes

yeux une action des plus graves, et beaucoup de ceux qui s'en rendent coupables n'ont pas réfléchi, j'en suis sûr, aux conséquences qu'elle entraîne. Le mal que peuvent produire ces productions déhontées est immense et incalculable. Qu'on y songe, en effet: cela ne se borne pas à un lieu, à un temps; cela reste, cela circule, cela exerce une influence dont on ne peut assigner les limites. Le mal en existe-t-il moins, parce qu'il n'est pas immédiat et visible, parce que ce n'est point un fait accompli à telle heure et en tel endroit, un acte du corps qui se puisse constater comme un vol ou un meurtre sur le lieu et à l'instant même du délit? Un mauvais livre, un dessin obscène iront corrompre les générations futures après avoir corrompu les contemporains. On ne sait dans quelles mains ils tomberont; on ne sait quelles pensées ils feront naître, ni quels crimes seront conseillés par eux. Et nul doute que la responsabilité de tous les excès et de tous les malheurs auxquels ils auront contribué jusqu'à leur anéantissement ne doive peser sur ceux qui ne rougissent pas de les mettre au jour.

Si l'on avait l'histoire fidèle d'une de ces indignes productions depuis qu'elle a été lancée dans le monde, si l'on pouvait suivre, récapituler, additionner toutes les passions qu'elle a stimulées, tous les enfants qu'elle a corrompus, tous les cœurs qu'elle a pervertis, tout le venin, tous les ferments de vice qu'elle a jetés dans le corps social, il y aurait de quoi effrayer l'auteur lui-même.

Il n'y a que les esprits frivoles, les hommes à vue courte, les gens qui rient de tout, même de l'opprobre, qui puissent regarder les égarements de cette espèce comme d'innocentes plaisanteries. On prend des précautions contre les fléaux physiques: n'en doit-on pas prendre aussi contre l'invasion des vices? n'y a-t-il pas l'hygiène des ames comme celle du corps? si une épidémie qui attaque notre chair est une chose si terrible, ne redoutera-t-on point celle qui vient gangrener nos cœurs? sera-ce un forfait irrésistible que d'enfreindre les lois sanitaires d'un pays et d'y apporter la peste, et ne sera-ce rien que d'y infecter la pensée publique? Qui osera dire que la pudeur soit

moins importante que la santé? qui osera dire que la salubrité des mœurs ne mérite pas autant d'attention que celle des rues?

Je regarde donc un livre et un dessin licencieux, rendus publics, comme des objets très-funestes, et si on me demandait lequel des deux l'est davantage, je répondrais, je crois, que c'est le dessin. Il n'y a rien de tel que ce qui frappe nos yeux: la vue est dans l'homme le sens le plus énergique, celui qui nous transmet les impressions les plus vivaces et les plus profondes. Il faut acheter un mauvais livre, et tout le monde n'a pas de l'argent à mettre à de pareilles emplettes; tout le monde non plus ne sait pas lire. Mais une estampe exposée dans la rue, et dont la vue ne coûte rien, porte son poison dans tous les cœurs sans exception: elle parle un langage qui n'a pas besoin d'être interprété, et que tout le monde comprend sans truchement; elle exhorte au vice avec la plus terrible éloquence.

Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est de voir que l'art en général s'engage, depuis quelque temps, dans cette malheureuse voie. Je ne sais qui lui a imprimé une si pernicieuse tendance; mais, sous ce rapport, le dernier salon frappait l'observateur. Or est-il étonnant qu'on voie dans la rue des gravures immodestes, lorsqu'au Louvre même on se complaît à nous représenter des tableaux voluptueux et des nudités sans motif.

Assurément, pour blâmer cela, il n'est pas besoin d'être bigot, rigoriste, puritain: il suffit d'être honnête homme et d'avoir un tant soit peu réfléchi. Ce n'est pas comme chrétiens, ce n'est pas au nom d'une loi divine que j'interpelle ici les artistes; je leur parle au nom de l'honneur, qui est la dernière religion du peuple, et dont on reconnaît toujours la juridiction, pour peu qu'on s'estime soi-même. J'invoque la seule chose que l'on comprenne aujourd'hui, les intérêts positifs, matériels, palpables de la société.

Des hommes qui se croient de profonds penseurs traitent la pudeur de préjugé: à la bonne heure. Mais, à moins que ces gens d'esprit-là ne soient les plus grands sots de la terre, je parie bien que, quand ils veulent se marier, ils n'ont garde d'aller choisir une compagne délivrée du préjugé de la pudeur,

et que, s'ils ont une fille à élever, ils ont grand soin de la laisser et de l'entretenir dans le même préjugé. Pour mon compte du moins, quoique j'aie aussi l'orgueil de me croire au-dessus de quelques préjugés, je sais qu'il m'eût très-fort déplu d'avoir ou une mère, ou une sœur, ou une épouse, ou une fille, dégagée du préjugé dont nous parlons. Les esprits étroits peuvent seuls regarder la pudeur comme une convention frivole; les hommes d'état et les véritables philosophes savent bien quelle est son importance sociale, et combien il y a de danger à la laisser outrager impunément.

On voit qu'en réfléchissant sur cette nature, il est possible de rattacher des considérations bien sérieuses à un désordre que beaucoup de personnes regardent peut-être comme une bagatelle. Que les artistes respectent donc le public et se respectent eux-mêmes; car, ainsi que l'a dit excellemment Victor Hugo, c'est quand on a toute liberté qu'il sied de garder toute mesure. Si on persiste à nous inonder de lithographies indécentes, les honnêtes gens seront obligés de réclamer l'intervention de l'autorité, et elle défendra au moins de les exposer en vente, si elle n'a pas le droit de les faire supprimer. N'y aurait-il pas, en effet, une insigne contradiction à les laisser paraître, tandis qu'on distribue des prix de vertu, que la philantropie cherche à augmenter la moralité des masses, qu'on affecte un respect délicat pour la décence, qu'on fait couvrir les écoles de natation et mettre des feuilles de vigne aux statues dans les jardins publics?

Peintres, dessinateurs, gens de lettres, ne jouez pas avec les mœurs; ce n'est point là de la gaîté, sachez-le bien; c'est de l'impudence. Laissez à l'homme ses illusions, dans l'intérêt même de son bonheur; rappelez-vous qu'ici-bas la réalité est toujours affligeante, et que l'imagination seule est poétique.

Amédée POMMIER.

LES FILLES D'ACTRICES.

MLLE ROSE D*** A MLLE JENNY R***.

Paris, 1er mai 1832.

Ma chère cousine,

Je suis bien malheureuse, et je veux te faire part de toutes mes peines; car, dans les rôles que l'on me fait apprendre malgré moi, j'ai lu souvent que les peines diminuent à les partager avec une amie. Oh! mon Dieu, je suis tout effrayée; mon sort est décidé; je sais déjà mon rôle par cœur; j'assiste aux répétitions tous les jours; mon nom est sur l'affiche; me voilà livrée au public; on veut que je débute avant un mois: j'en mourrai. Mon Dieu! mon Dieu! quand on n'a qu'une fille, peut-on la destiner au théâtre! Mais elle est perdue. Cette vie-là me répugne et me dégoûte. Que ne suis-je née dans la rue Saint-Denis, entre deux ballots! Que ne suis-je la fille d'un marchand de bonnets! Ma Jenny, tu as du bonheur, toi, ta mère ne te fait pas réciter des vers du matin au soir; tu n'es pas condamnée à Racine et à Molière du soir au matin. On ne te traîne pas au théâtre en plein jour, au moment où il est si doux de se promener aux Tuileries! A midi, quand le soleil est chaud et l'air pur, il faut, moi, que je respire dans les coulisses! Tu vas au spectacle, toi; moi, je vais au théâtre.

Si tu savais ce que c'est qu'un théâtre à midi, sans spectateurs et sans lustre; c'est affreux comme une tombe vide. Figure-toi d'abord trois quinquets qui fument plus qu'ils ne brillent; un pompier qui s'ennuie, un directeur qui gronde, s'il est vieux; qui vous dit des douceurs (ce qui est pis), s'il est jeune; des acteurs qui se disputent, des actrices sales et fières; de temps en temps un pauvre auteur qui hasarde une observation avec une timidité d'écolier; enfin quelques habitués qui ont leurs entrées, qui donnent des poignées de main aux *jeunes premiers*, qui lorgnent toutes les figures nouvelles. Ces mœurs-là me sont odieuses! Quand on te parle, on te dit *Mademoiselle Jenny*, à toi! Moi, c'est fini! on m'appelle à-présent *la Rose D****, tout court; car il n'y a plus de respect possible pour moi: j'ai perdu cette obscurité qui fait l'indépendance, qui permet de sortir sans être reconnue, sans qu'on vous montre au doigt, sans qu'on vous dise en passant: C'est *la Rose D****. Je suis marquée! Chacun, pour cinquante sous, achètera le droit de me reconnaître. Quand tu seras mariée, eh bien! tu porteras le nom de ton mari: on mettra *madame* sur ton adresse. Moi, j'aurais beau me marier cent fois, je suis demoiselle à tout jamais! Ah! je suis bien malheureuse. Si mes parents avaient été riches comme les tiens, comme toi j'aurais existé dans le monde, j'aurais été une bonne femme de ménage, je le sens; j'aurais vécu dans l'obscurité la plus profonde, entre les quatre murs de ma maison, pour mon mari et mes enfants! Hélas! je n'étais pas destinée à ce bonheur bourgeois, si simple et si vrai. On me lance dans une vie de confusion, de tourbillon, de rotation continuelle; cela me fatigue et me tue; il faut que je n'aie pas une organisation d'artiste, car j'aimerais mon mari, j'aimerais à ranger un ménage, à tricoter, à plier des chemises, à tenir un petit enfant sur mes genoux; je ne voudrais être que la femme de mon mari, je voudrais n'avoir de charmes que pour lui, ne plaire qu'à lui! J'ai des goûts, tu vois, très-peu dramatiques; je rougis facilement; ma timidité est excessive. Comment, avec cela, paraître sur la scène! Ah! que l'on est bien dans une loge, à côté d'une mère, à regarder avec la lorgnette une

pauvre actrice qui s'efforce de rire ou de pleurer! On vient la voir quand on veut; quand on a envie de rire ou de pleurer, on prend son billet au bureau, et tout est dit. Mais l'acteur est forcé; c'est le fou du peuple, il faut qu'il le fasse rire ou pleurer! Et si je suis joyeuse, moi, lorsque vous me demandez des larmes; et si j'ai perdu ma mère lorsque vous voulez ma gaîté. C'est affreux, Jenny! Plains-moi, écris-moi, relève un peu mon courage, si tu peux, j'ai besoin que tu penses à moi, que tu me consoles; dis-moi que tu ne rougiras pas de m'appeler ta cousine, même quand j'aurai débuté, quand je serai une actrice? Ce mot-là m'épouvante, je ne peux ni l'entendre, ni le prononcer sans frémir. Adieu, ma bonne, ma chère Jenny; plains-moi comme je t'aime.

Ta cousine Rose D***.

Mlle JENNY A Mlle ROSE.

Paris, 15 mai 1832.

Ma chère cousine,

De quoi te plains-tu donc? que désires-tu? Nous ne nous comprendrons guère, car nous ne nous ressemblons pas. Ce qui fait ta peine, fait mon bonheur; ce qui cause ta joie, cause ma désolation. J'envie ton sort autant que tu regrettes le mien! Oh! si j'étais à ta place! oh! quelle brillante carrière! Si tu étais la fille de ma mère, quel ennui pour toi! quelle vie monotone et insipide! sans accidents, sans émotion, tranquille et sereine, et longue à me faire croire que les jours sont des années. C'est la mer vue toujours avec un calme plat. Si tu savais comme j'ai été élevée. Ah! je voudrais bien, comme toi, être née de parents pauvres! Au moins, j'aurais fait comme les enfants de la vieille Égypte, j'aurais exercé le métier paternel. Au contraire, on veut me marier au fils d'un banquier, moi, enfant de troupe dramatique, moi, née au théâtre et par le théâtre, moi, comédienne dans le sang, dans l'ame, qui sais tout Molière par cœur! car je l'ai appris en cachette; j'ai acheté la plus petite édition, et je cache le livre dans mon fichu quand

ma mère entre. Oh! c'est moi qui ai besoin de consolations: écris-moi souvent, longuement; révèle-moi tout le théâtre, explique-moi tout, emmène-moi derrière le rideau, au fond des coulisses; que je sois initiée à tous ces mystères si poétiques, si pleins de charmes pour nous autres bourgeois! Que j'entende parler ces acteurs, ces auteurs, ces hommes qui ont le privilège d'émouvoir les masses, qui règnent sur les esprits! Ils ne doivent pas parler comme d'autres, ces hommes-là! Mon Dieu, que tu es heureuse! Que dirais-tu, si, comme moi, on te sevrait de tout ce que tu aimes, de tout ce qui est grand et beau; s'il fallait te cacher pour pleurer avec la pauvre *Iphigénie;* si tu n'avais que le matin, au lever du jour, avant le réveil de ta mère, pour lire ces beaux vers de Racine; si l'on ne te menait au spectacle qu'une fois par an; si l'on te faisait apprendre la musique, la danse, le dessin, tout cela pour amuser froidement quelques vieux habitués du salon maternel? Là, vois-tu, ni applaudissements, ni pleurs, ni trépignements; c'est un compliment fade, une félicitation à froid; mais il n'y a que le public payant qui s'emporte et se passionne, qui applaudisse à vous faire venir les larmes aux yeux, et tout le sang au cœur! Oh! la scène! la scène! Changeons, si tu veux. Sois Jenny, je serai Rose: veux-tu? Je te demanderai un peu: c'est bien la peine d'avoir pâli sur mes livres de solfège et sur mes tableaux; d'avoir étudié long-temps, d'avoir travaillé avec tant de patience et d'exaltation; d'avoir eu les leçons de Hertz et de Redouté, pour faire de la musique à des sourds, ou de la couleur à des aveugles!

Que me parles-tu d'un mari, d'enfants! Si tu voyais dans le monde ce que sont les maris; la plupart, absorbés par leurs intérêts et leurs affaires, s'occupent moins encore de leurs femmes que de celles des autres! A toi, heureuse cousine, la haine des femmes et l'amour des hommes! Mariée, au contraire, tu aurais le déplaisir, dans ta loge, dont tu me vantes la douce obscurité, d'entendre ton mari applaudir une autre femme, l'admirer des pieds à la tête! Et cette autre femme, c'est l'actrice, la femme de tout le monde, dont tout le monde s'inquiète, qui est aimée et fêtée, qui a, dans les journaux, ses bulletins de voyage et

de santé comme un prince: le beau métier! et c'est le tien; et tu te plains, et tu parles de mari jaloux et injuste, de ménage, d'enfants, de chemises à ranger! que sais-je! tu es folle, ma chère. Ton bonheur t'a fait perdre la tête! Voilà ma mère qui entre dans ma chambre; je jette mon mouchoir sur ma lettre pour la cacher, risque à tout effacer: mais si elle voyait ce que je t'écris, je serais morte! Bientôt viendra l'heure du salon. Il me faudra me poser fille nubile, m'habiller avec recherche, me tirer à quatre épingles, être bien roide et bien froide, bien élevée, c'est-à-dire baisser les yeux, fermer la bouche, clore ses oreilles, c'est-à-dire n'avoir pas la permission de ses sens! être ennuyeuse autant qu'ennuyée; faire dignement les honneurs de la maison! Tant pis! je ne suis pas née pour ce genre-là! Pourquoi suis-je la fille d'une actrice? Il ne faut pas être si près du feu quand on ne veut pas brûler: je vais tout te révéler; ma mère n'en saura rien: ma mère, qui aime beaucoup sa fille et beaucoup la fortune, m'a dit plus d'une fois en confidence: Je te mettrais bien au théâtre, mais le métier est perdu; la révolution de juillet a tout gâté. Le bon temps est passé pour les actrices surtout; le temps des grands seigneurs, des maréchaux de l'empire, et des calèches. A-présent, il n'y a plus de calèche pour nous; les grands seigneurs sont morts, les maréchaux sont vieux. Il n'y a plus que des banquiers, et les banquiers épousent les femmes, et ne les entretiennent pas! Les banquiers sont funestes à l'art dramatique: ils ont des épouses, et non des maîtresses! Il n'y a donc pas d'autre avenir pour nous, toujours selon ma mère, que d'être la femme d'un banquier, faute de mieux. Alors il faut renoncer au théâtre, il faut se faire bonne bourgeoise; il faut savoir ce que c'est qu'une lessive, et un pot-au-feu! Alors il faut composer son maintien, prendre un air sage et réservé, ne pas rire quand les hommes rient; ne parler que lorsqu'on interroge, mais non toutes les fois qu'on interroge; être enfin un modèle de réserve et de dignité, à faire perdre la raison à un négociant de la place des Victoires; à figurer admirablement au comptoir d'un change de monnaies, dans la boutique d'un orfèvre, ou à la tête d'un grand magasin de confiance, à

prix fixe. Voilà pourtant ce qui m'arrive. Un papillon doré s'est déjà pris, ma chère, à l'éclat de toutes ces qualités! M. Jules C***, marchand quincaillier en gros, est reçu chez ma mère tous les soirs: il est stupide comme un quincaillier en gros; il me sourit toujours, parce qu'il prétend avoir des dents blanches; il met peu de gants, quoiqu'il ait les mains rouges; il parle toujours de la tenue des livres, du compte courant, de la prime, de ses commis, de ses débiteurs! Il est insupportable! Voilà pourtant l'homme qui probablement me fera quitter mon nom pour le sien! Voilà l'homme pour qui Dieu m'a fait une ame, pour qui je suis belle et jeune, pour qui je lis couramment Mozart et Beethoven; j'aurai appris Corneille, tout Shakespeare, tout Schiller, et l'admirable *Faust*, de Goëthe, cette tragédie qui résume si fortement l'inquiétude et la curiosité humaine, pour aller tenir des registres en partie double, pour écrire le *doit* et l'*avoir*, balancer la recette et la dépense, et tenir un fonds de quincaillerie! Non! ma mère dira, fera tout ce qu'elle voudra, je me révolterai, j'irai te retrouver! je m'engagerai à ton théâtre. Tu me donneras des leçons, n'est-ce pas? N'aie pas peur; je profiterai, je serai bientôt en état de débuter; j'ai une mémoire excellente, à force de l'exercer le matin dans ma chambre. J'ai de la bonne volonté, des dispositions. Je m'entends dire tous les jours au salon que je suis jolie. Mais le public payant est plus difficile. N'importe, je travaillerai tant et tant, qu'il faudra bien que je réussisse. Donne-moi des conseils, écris-moi comment il faut faire pour étudier; dis-moi les principes que tu as appris de tes maîtres de déclamation: je suis résolue à ne pas être quincaillière, vois-tu; je t'en prie, une lettre longue, bien longue, à ton amie et cousine

JENNY.

Mlle ROSE A Mlle JENNY.

Paris, 10 juin.

Ma chère cousine,

Il faut que je te raconte toute mon existence, pour te faire adorer la tienne. Il faut que je te fasse voir le théâtre à nu,

dépouillé de ses prestiges, de ses décors, et de ses illusions, pour que tu le prennes en horreur avec ses femmes fardées, ses cartons peints, ses hommes laids et flétris, au teint hâve, aux yeux brûlés par la rampe.

Le matin, ma mère me fait lever de bonne heure; alors on m'enferme dans une chambre où se trouvent une chaise, une table, et une psyché, le meuble indispensable de l'actrice. On m'enferme là avec une tasse de café et un Molière, et puis, mange si tu veux, mais apprends tant que tu peux, car à dix heures viendra le professeur de déclamation qui fera réciter, qui fera lever les bras, qui fera marcher, qui fera poser la tête, qui me mettra à la torture pendant une heure. Lorsque j'aurai été bien serinée, lorsque j'aurai appris comme un perroquet toutes les inflexions du maître, que j'aurai imité tous ses gestes comme un singe, que j'aurai observé comme lui la cadence du vers, le sens de la phrase, la ponctuation, les repos; que j'aurai pris haleine où il aura pris haleine, que j'aurai couru où il aura couru; enfin, quand je serai un calque ridicule et faux, sans idées, sans inspiration à moi, que je serai montée comme une horloge qui doit tourner pendant soixante minutes comme toutes les horloges, alors viendra la répétition au théâtre. Je me mets un châle sur les reins et je vais avec ma mère à ce maudit théâtre infect; là, j'entends les plaisanteries les plus grossières sur les mères d'actrices; les compliments sur ma beauté à me faire rougir, même quand j'aurais du fard! Là, il se passe des choses étranges, inouïes, que je vais te dire, puisque tu me demandes, dans ta dernière lettre, des avis et des renseignements sur les acteurs et les auteurs, sur *ces grands hommes qui ont le privilège d'émouvoir les masses;* écoute bien. Si l'auteur est peu célèbre encore, il paraît humble et rampant; il a une tabatière, et offre du tabac aux acteurs. Il les reprend quand ils font des fautes, mais d'un air si contrit, qu'on dirait que c'est lui qui a fait la faute. Si au contraire, il est déjà connu par plusieurs succès d'argent, oh alors, il est fier et despote; les acteurs tiennent la tabatière alors et lui offrent la prise à leur tour! ils lui demandent servilement des rôles, et lui demandent

même des conseils, entends-tu bien! Faut-il qu'ils se fassent violence! Entre eux, les auteurs se déchirent; les acteurs se dévorent. Dans ce monde-là, ils sont tous jaloux, plus que des femmes qui n'ont que cela à faire, des sultanes par exemple. Tu me parles de poésie, d'illusion, d'art: l'art est une chimère; la poésie n'existe pas, l'illusion serait un ridicule. C'est le trafic le plus prosaïque, le plus positif, et le plus ignoble. Les auteurs se volent entre eux, ils se vendent des idées; ils s'associent; les acteurs s'achètent des rôles: j'en ai entendu un qui disait à l'autre: Tu as de beaux vers dans ton rôle, vends-moi les... et les vers étaient vendus. Et il fallait que, bon gré mal gré, le pauvre auteur trouvât moyen de les enchâsser au rôle de l'acheteur; parce que le vendeur ne les voulait pas apprendre, parce qu'il prétendait que ces vers le gênaient, lui coupaient la respiration. J'en ai entendu un autre forcer l'auteur à retrancher les derniers vers de son rôle, parce que les vers étaient de rime féminine, et que l'acteur ne voulait pas sortir sur une finale en *e* muet, et qu'il voulait sortir bruyamment par la rime masculine. Enfin, j'ai vu les tripotages les plus honteux, les plus ridicules; oh! cette vie de trouble et de querelles n'a pas assez de compensation pour être préférée à la paix d'intérieur, aux joies tranquilles de la vie domestique.

Après la répétition, je rentre dans ma chambre étudier encore! alors on me fait essayer ma robe de théâtre, pour m'y habituer, pour m'apprendre à marcher avec, et à ne pas marcher sur la queue; pour que je n'aie pas l'air gauche et neuf dans mes atours de reine. Si tu me voyais ainsi vêtue, toute de velours de la tête aux pieds, avançant, reculant, faisant des mines et des gestes devant l'immense psyché, tu rirais de ta pauvre cousine. Et ta pauvre cousine pleure, emprisonnée dans son royal corsage; apprenant à saluer, à sourire, à s'indigner, à s'évanouir, à embrasser, à parler sans montrer les dents; car tu sais, malheureusement que je n'ai pas les dents belles! Ah! oui, je déchirerais mes rôles, je jetterais les livres par la fenêtre, je briserais la psyché, quand je suis seule, enfermée dans cette chambre, en tête-à-tête éternel avec Pyrrhus, ou Oreste, ou

Pylade! Que je m'ennuie! Et je n'ai rien pour me distraire dans cette maudite chambre, rien de ce qui fait le charme d'un appartement de jeune fille... Des romans, des pinceaux, des aiguilles à broder! Tout cela m'empêcherait de travailler.

22 juin.

Voilà plusieurs répétitions qui ne servent qu'à me mettre en colère. Tu vas voir. Tu sais que l'odeur des fleurs me fait mal. Eh bien! l'actrice qui joue avec moi, et qui, dit-on, est jalouse de ma jeunesse, ne manque jamais d'apporter en scène ces énormes bouquets dans lesquels le seringat domine, de façon que je ne peux l'approcher, ni jouer avec elle, et les répétitions n'ont pas lieu; pourtant elles seraient nécessaires, car le temps presse. Je débute après demain! Depuis long-temps ma robe est prête! c'est ma robe nuptiale, car je vais aller me marier, mais à un mari bien autrement fantasque que ton quincaillier! si tu songeais combien c'est un mari quinteux, inégal, brutal, bizarre, volontaire, jaloux de son pouvoir, et difficile à contenter! Je tremble de paraître devant ce public inexorable, qui a tant de goûts, blancs et noirs, dont les volontés sont si mobiles et si contradictoires! moi qui aurais voulu être la femme d'un seul homme, moi qui l'aurais tant aimé, qui aurais élevé mes enfants moi-même avec tant de soin et d'amour! Ah! personne que moi ne les eût allaités, personne que moi ne les eût habillés, lavés, soignés, mes enfants! et je n'en aurai pas! ou, si j'en ai, il faudra m'en séparer, les donner à nourrir à des mercenaires; car le théâtre me réclamera chaque soir avec ses cruelles exigences qui ne vous tiennent compte ni de l'amour maternel, ni de vos joies, ni même de votre deuil. Votre nom est sur l'affiche, il faut paraître. Mais vous voulez bercer vos enfants, vous voulez les veiller s'ils sont malades, les pleurer s'ils meurent: une autre fois! car le public vous attend, le public vous appelle; mettez votre joie ou vos larmes où vous voudrez. Le public a pris ses billets au bureau.

Je ne t'écrirai plus qu'après mon début, ma chère Jenny, et je crains bien que tu ne reçoives plus jamais de lettres de ta

cousine Rose. Je crains de tomber malade! je crains de ne pouvoir supporter la terrible secousse du début; je crains que toutes ces émotions fortes ne détruisent ma santé après avoir détruit tout mon bonheur. Adieu, ma chère cousine, c'est peut-être la dernière lettre que je t'écris.

Adieu. Rose D***.

Mlle JENNY A Mlle ROSE.

24 juin.

Rose, d'où vient donc ce désespoir, ces pressentiments si tristes, mon Dieu! Du courage, le public ne te mangera pas; le public est bon enfant; il te trouvera charmante et applaudira! Tu m'as peint le monde artiste sous un jour bien défavorable; mais avoue que le trait est chargé; et puis d'ailleurs, que de compensations! que de récompenses! Qu'importe ce qui se passe derrière la toile? qu'importe ce qui se fait dans le jour? l'artiste ne vit que le soir, de sept heures à minuit, devant le public, quand le lustre brille de toutes ses étoiles; quand les loges sont pleines, quand l'orchestre éclate; quand les femmes pénétrées, et respirant à-peine, agitent leurs mouchoirs, en s'essuyant les yeux; quand les hommes battent des mains et jettent des couronnes de fleurs; quand la foule enivrée t'envoie de toutes parts mille acclamations et mille baisers! La coulisse est oubliée, n'est-ce pas? les décors de carton s'agrandissent et se solidifient; on ne pense plus aux taches d'huile, aux propos des jaloux; on ne sent plus le seringat de la rivale. Alors tout le public est à toi, corps et ame; tu l'animes, tu le domines, tu en fais ce que tu veux; il est à tes pieds, haletant, hurlant, prêt à rire ou à pleurer, ton amant, ton esclave! O femme heureuse, femme idolâtrée! dans ces communs transports, tous les cœurs s'élèveront vers toi, et tu ne seras soumise à aucun d'eux, et tu n'auras juré fidélité à aucun; et tu ne t'es engagée à personne pour la vie; et l'existence est un droit que tu n'as aliéné au profit de personne, et tu es libre autant qu'un homme. Rose, sois donc heureuse! comprends donc un peu ce que c'est

que le bonheur! on ne le trouve pas avec un mari quelquefois sans intelligence, à coup sûr sans amour. Dis-moi quel homme à lui seul a autant de passion que la foule, autant d'ivresse qu'un parterre, autant d'amour que tout un peuple, autant de transports et d'embrassements que la multitude; trouve-le celui-là, si tu peux, et sois sa femme!

Tu trouveras, comme moi, quelque quincaillier, quelque bonnetier, quelque propriétaire ayant un domaine en Beauce, ou une maison dans la rue Montmartre; tu lui sacrifieras pleinement toute ta liberté, tes sympathies, tes goûts les plus chers, et il ne t'en aura aucune reconnaissance! il s'imaginera avoir payé tout cela en te donnant sa fortune et son nom!

Moi aussi je vais débuter dans le triste emploi des femmes mariées. Car décidément j'épouse M. Jules dans huit jours. Je t'invite à mes noces, comme tu m'invites à t'aller voir au théâtre; et tu ne seras pas plus timide, pas plus ennuyée que moi! La corbeille de noces m'a été apportée par le futur hier soir. Il m'a fallu savoir combien les bijoux avaient coûté, dans quel magasin on les avait achetés, pourquoi ils avaient telle forme plutôt que telle autre. Puis, on me les a essayées toutes ces parures! j'avais l'air d'un devant de boutique de joaillier, d'un étalage du quai des Orfèvres! Puis il a fallu faire des visites de famille; je dîne en ville presque tous les jours, chez les grands parents; je fais connaissance avec les gens de mon *prétendu.* Tu comprends combien je dois être enrouée à force de chanter! car chaque famille veut une romance; chaque dîner une cavatine! Si tu les entendais parler musique, littérature, beaux-arts, tous ces quincailliers, bonnetiers, rentiers, c'est à mourir de rire quand on n'en meurt pas d'ennui. C'est ce dernier parti que je prendrai. Je ne pourrai jamais m'habituer à vivre dans ce monde-là. Tout en eux me choque et me blesse, même leur honnêteté. Le chagrin me ronge; je ne me sens pas la force de consentir à cette complète immolation! Encourage-moi, je t'en prie, ne m'abandonne point, ma chère Rose, je suis souffrante, très-souffrante. Ma santé s'altère au milieu de toutes ces contrariétés; je suis obligée de sourire à des êtres qui me

dégoûtent ; de faire bon visage, de paraître gaie, aimable, quand j'ai envie de pleurer, quand les larmes me sortent des yeux ! Je n'y tiendrai jamais ! Oh ! mon Dieu ! vivre jusqu'à la fin dans une boutique, la femme de M. Jules, marchand quincaillier; aller tous les dimanches d'hiver dîner chez son papa, qui a une toux de quatre-vingts ans ; aller tous les dimanches d'été à Montmorenci ! bien sûr j'en mourrai. Adieu. Réjouis-toi de ton sort en connaissant le mien.

JENNY D***.

ROSE A JENNY.

1er août 1832.

Pardonne-moi, chère cousine, d'être restée si long-temps sans t'écrire. Je ne t'ai pas oubliée. Mais les embarras de mon début m'ont empêchée de causer plus tôt avec toi. Es-tu heureuse, dis-moi, maintenant? Je commence, moi, à m'habituer à ma nouvelle position. Mon Dieu, le public n'est pas si méchant qu'on pense! Il ne m'a pas mangée, comme tu me le disais. J'ai débuté, et débuté avec succès. J'ai vaincu la grande difficulté; j'ai fait le premier pas. J'éprouve moins de répugnance maintenant pour le théâtre, même pour l'odeur du seringat; je m'accoutume à mon métier et à ses inconvénients; je commence à mieux comprendre tous ses avantages ; enfin je suis guérie de cette maladie d'ennui et de désespoir qui m'avait prise au cœur le jour de ma dernière répétition, la veille de mon début ; il faut bien que la joie soit moins bavarde que la peine ; car, après t'avoir dit que je t'aime, je ne trouve plus rien à te dire maintenant.

Ta cousine ROSE.

JENNY A ROSE.

4 août 1832.

J'ai reçu ta dernière lettre avec plaisir, car tu m'apprends que tu es heureuse ! Eh bien, je suis heureuse aussi, moi, à te parler franchement. Je t'écris au comptoir avec une lettre qui a en tête : Maison *Jules D*** et Compagnie*. Je t'avoue que

j'avais craint de ne pas m'habituer si vite à la vie bourgeoise. Je ne regrette rien. Mon mari s'occupe peu de moi : aussi, je suis libre et maîtresse dans la maison! je vais, je viens, je tourne, je range. Sais-tu que je fais déjà très-bien une chemise, et que je m'occupe à-présent, je te dis cela en confidence, de faire un petit trousseau. J'aime mon mari. Je l'aimerai davantage lorsque ce petit trousseau servira. Je compte les mois; il y en a encore sept à passer! Je te retiens pour être marraine, toi, la première tragique du théâtre, avec le frère de Jules, qui fait le commerce des cuirs, et qui sera le parrain. Je suis forcée de m'arrêter là, car on m'appelle au magasin. Au revoir, ma charmante cousine, viens dîner un soir avec nous, et apporte-nous un billet de spectacle.

Ton amie et cousine Jenny.

Ainsi, par ces lettres que le hasard nous a fait tomber entre les mains, et que nous avons l'indiscrétion de publier, vous voyez que mademoiselle Rose avait fini par ne plus penser aux maris, aux enfants, à tout le bonheur de la vie privée; que mademoiselle Jenny avait oublié Racine, Molière, et toutes les émotions de la vie dramatique. Ce qui prouve la force de l'habitude, la malléabilité de notre nature, toutes choses qui n'ont pas besoin d'être prouvées; ce qui prouve enfin qu'on peut se faire à toutes les positions sociales, s'accommoder à toutes les circonstances, s'arranger des mœurs bourgeoises, ou de la vie d'artiste; puisque, des deux femmes les plus opposées de caractère, l'une, si prosaïquement organisée, s'habitue à l'art; et l'autre, si poétique et si hostile au code civil, s'habitue même au mariage!

Jules MAYRET.

Spa, ce 10 septembre 1832.

L'HOTEL CARNAVALET.

Le sixième personnage, qui n'avait encore rien dit, se leva et se mit aussi à raconter son histoire.
Candide.

Au fond du Marais, à deux pas de la place Royale, est encore la maison qui fut habitée si long-temps par madame de Sévigné. On l'aperçoit à l'angle de la rue Culture-Sainte-Catherine, ou de la Couture-de-Sainte-Catherine, comme on disait autrefois. Cette culture ou terrain cultivé appartenait aux religieux de Sainte-Catherine ; ce qui n'empêchait pas les courtisanes d'y demeurer ; car à ce même coin de rue logeait, du temps de Charles VI, la belle Juive, dont son frère, le duc d'Orléans, était si épris, et à la porte de laquelle fut assassiné le connétable de Clisson, meurtre fameux, si curieusement conté par nos historiens, qu'il semble qu'on y assiste. On le voit passer, par une nuit sombre, ce grand connétable, armé seulement d'un petit coutelas, et fongeant au trot de son bon cheval cette étroite rue déserte. On est caché avec les assassins sous l'auvent du boulanger, où ils l'attendirent; on entend le bruit de la lourde chûte du cheval percé de trois grands coups d'estramaçon, le bruit de la chûte du connétable, dont la tête va frapper contre une porte qu'elle fait ouvrir ; ses plaintes, ses gémissements, les pas des assassins qui s'enfuient, puis le silence. Puis les cris

des bourgeois accourant avec des flambeaux, pieds nus, sans chaperon, et le roi qu'on a réveillé comme il allait se mettre en sa couche, à qui on a annoncé la mort de son bon connétable, et qui, au lieu de refermer le rideau et de se rendormir comme fit l'évêque de Châlons en apprenant la mort de M. de Turenne, se couvre d'une houppelande, *se fait bouter ses souliers ès pieds*, et accourt à l'endroit où on disait que son bon connétable venait d'être occis. Lisez l'histoire du connétable de Clisson, elle est bien belle.

A deux portes de là, deux siècles plus tard, une autre maison de courtisane s'ouvrit au petit jour, et un homme en sortit le manteau sur le nez, et tirant le long des murailles. La maison était bien connue: c'était celle de la belle Romaine, la fille de joie la plus renommée du temps de Henri II; l'homme, bien connu aussi; il se nommait Charles de Lorraine, duc de Guise, cardinal, archevêque; l'homme le plus hardi, le plus éloquent et le plus vicieux de son temps. Sa compagnie des gardes qui ne le quittait jamais, même à l'autel, où elle mêlait l'odeur de la poudre à canon et de la mèche au parfum de l'encens, n'était dispensée de le suivre qu'en de semblables lieux. Il s'en trouva mal; car il faillit subir le sort du connétable et laisser sa dépouille sacrée dans cette rue dangereuse, où il eut toutes les peines du monde à échapper aux rufiens qui l'attendaient, et à gagner son bel hôtel de Cluny gardé par trois cents hallebardes.

En ce même temps, peut-être la veille de ce jour, dans cette même rue, un nommé Jean Goujon, debout sur un échafaudage, était occupé à orner à sa manière, de quelques gentilles figures, le devant d'une maison qu'on venait de bâtir. C'était à l'hôtel Carnavalet que travaillait le bon sculpteur. Jean Goujon mourut comme mourait presque tout le monde dans son temps et avant lui, comme mouraient les connétables, les cardinaux, les hommes illustres et ceux qui passaient tard à travers la Culture de Sainte-Catherine. Il eut son coup d'arquebuse à la Saint-Barthélemy, ainsi que bien d'autres hérétiques. Le lendemain de la grande nuit, Jean Goujon s'en alla, comme de

coutume, à son échafaudage du vieux Louvre, où il venait de terminer sa belle salle des cariatides: l'artiste prit son ciseau et se mit à travailler paisiblement au fronton extérieur, à deux pas de la fenêtre du bon roi Charles IX, à deux pas de la rivière toute teinte du sang des protestants. Il achevait de sculpter sur les murs rougis, et encore humides de la veille, ses riantes et légères nymphes, ses gracieuses figures d'enfants et de sylphes, sans se laisser troubler par le bruit des coups de pistolet et d'arquebuse, par les cris et les hurlements qui retentissaient partout sur les pas des assassins; car il disait que l'art doit préserver la croyance, et que lui, protestant, qui n'avait pas hésité, par amour pour ce bel art chéri, à tracer le triomphe du saint-sacrement sur la croix des Innocents, ne devait rien avoir à craindre de l'épée des catholiques. Le pauvre sculpteur ignorait que l'éloquence n'avait pas préservé Ramus dans son collège de Presles, dont le fanatisme avait brisé les portes, et que la science n'avait sauvé Ambroise Paré que grâce à la honteuse maladie de Charles IX. Comme tous les grands artistes, Jean Goujon n'entendait rien aux affaires de son siècle; une balle d'arquebuse qui lui fracassa les reins vint lui apprendre qu'il l'avait méconnu. Le Phidias français tomba au pied de son échafaud: peut-être expira-t-il victime de quelque détestable jalousie; peut-être un sculpteur obscur et envieux guida-t-il le bras du meurtrier, comme Jacques Charpentier avait guidé les assassins du pays latin jusqu'au grenier et au lit de paille de Ramus. N'importe! il périt devant son ouvrage et sa gloire, et la reine, suivie de ses femmes, put venir aussi parcourir son corps avec une impudique curiosité, et s'assurer si Jean Goujon, qui avait toutes les qualités du génie, possédait aussi toutes les puissances de l'homme! Puis, tout fut dit: ses amis chéris, ses élèves, Germain Pilon, Pierre Lescot, Bullant, passant par là, versèrent quelques larmes sur le cadavre de leur maître; mais le courage leur manqua pour lui creuser un marbre. Le restaurateur de la sculpture en France ne trouva pas un ciseau ami pour graver son grand nom sur une pierre, et son épitaphe ne fut tracée que sur le registre des dépenses de la ville, avec

celle des douze cents victimes qu'on tira de la rivière, et pour lesquelles on inscrivit dans ce livre une quittance de vingt écus comptés aux fossoyeurs qui les ensevelirent. — Heureusement, Jean Goujon avaït achevé les frises de l'hôtel Carnavalet, immortalisé Diane de Poitiers par ses merveilleuses sculptures du château d'Anet, couvert de bas-reliefs la tribune de la salle des Suisses, la porte Saint-Antoine, et orné la fontaine des Innocents de ses cinq naïves et délicieuses naïades. Ne demandez pas ce que devint l'hôtel Carnavalet après la mort de Jean Goujon! L'hôtel Carnavalet ne réveille en moi que deux idées: le souvenir de Jean Goujon et celui de madame de Sévigné; le réveil des arts sous le règne de Henri II, et le goût spirituel et fin de la cour de Louis XIV.

Un jour que vous n'aurez rien à faire, dirigez vos pas vers les grands boulevarts déserts du quartier Saint-Antoine, vous suivrez la rue des Minimes, vous passerez devant le cloître de ces capucins qui s'intitulaient *Minimi*, les plus petits de tous. Ce cloître, jadis si fameux par sa messe, rendez-vous de toute la noblesse d'épée et de robe, de toute la livrée, de tout le luxe, de tout l'orgueil du temps, est devenu une caserne. Un garde municipal couche et fume sur la place où madame de Sévigné venait s'agenouiller, chaque jour, et prier délicieusement pour sa fille, à haute voix, afin qu'on pût l'entendre. Tout est flétri en ce lieu, passez; vous n'irez pas plus loin que l'angle de la rue voisine; là, vous serez arrêté involontairement par les figures de Jean Goujon.

La porte est largement cintrée et surmontée d'une femme légère, à la robe flottante et diaphane comme les naïades de Jean Goujon, élégante, riante et svelte comme toutes ses figures, debout sur un seul pied, et ce pied appuyé sur un joli masque. Au-dessus du masque, qui faisait partie, je le suppose, des armes parlantes des Carnavalet, est un écusson mutilé par le marteau, où se trouvaient sans-doute les armoiries noires et blanches des Sévigné, et les quatre croix des Rabutin dont le comte de Bussy était si jaloux et si fier. Des lions, des victoires, des boucliers romains et des renommées s'étendent en longs bas-reliefs de chaque côté

de la porte, qu'un artiste de mauvais goût, du temps de Louis XIV, a travaillée en rocailles, en *bossages vermiculés*, ainsi que disent les architectes en termes non moins barbares que la chose. C'est un bel ornement que le bossage! Il produit un effet admirable sur la porte Saint-Martin, où Desjardins a étalé ses vermicelles de pierre tout autour de Louis XIV, armé de la massue d'Hercule et couvert de la perruque de Cassandre; le bossage est bien à sa place sur cet arc de triomphe, qui semble avoir été élevé par les Sicambres au grand Attila, au retour du sac de quelque noble cité romaine; mais jeté près des sculptures de Jean Goujon, le bossage, tout ingénieux qu'il soit, est un odieux sacrilège.

Il y a quelque chose de si doux, de si terne, de si placide dans les traits des habitants de cette partie du Marais, qu'ils ne semblent pas appartenir à la génération de ce siècle. En franchissant une des deux petites portes de l'hôtel Carnavalet, je me trouvai en présence d'une de ces figures, celle du portier nommément. Tout ajoutait à l'illusion; la maison, qui est aujourd'hui une pension autorisée par l'Université, comme dit l'affiche, était déserte. C'était le temps des vacances; le maître, les écoliers, les valets, tout s'était échappé; le calme régnait dans cette vaste demeure, et de longs rideaux blancs, flottant au soleil, annonçaient seuls qu'elle n'était pas inhabitée. Un instant je fus tenté de demander à cette bonne figure du vieux temps, qui m'avait accueilli à la porte, si madame la marquise de Sévigné était chez elle, ou à Grignan, à sa terre des Rochers, ou à Bourbilly? Quelque chose me troubla bientôt dans ces illusions, c'était la voix d'un pauvre cuistre qui expliquait Quinte-Curce à deux ou trois enfants encore plus infortunés que lui. Je me souviens que jadis, dans mon collège, j'allais rarement en vacances, et c'était justement ce fatal Quinte-Curce qu'on me faisait traduire pendant ces jours de repos et de réjouissance. L'émotion que j'allais chercher en parcourant cette maison, fut remplacée par une autre émotion plus vive, mais je ne dirai pas plus agréable. Je ne m'attendais pas à trouver mon ennemi personnel, Quinte-Curce, établi sous l'alcôve de madame de Sévigné!

La cour est belle, la maison grande, tout ornée au-dehors de ces belles figures de Jean-Goujon, gâtées partout par les artistes du grand siècle. Un gracieux fronton s'élève dans la cour derrière la porte, il est surmonté d'une galerie qui couronnait jadis une terrasse; mais sur cette terrasse on a bâti un toit et des greniers, comme sur les frises du grand sculpteur de Henri II, on a jeté de lourdes figures des mois, surmontées des signes du zodiaque. Au-dedans, tout a disparu. Les dorures, les panneaux, les boiseries, rien n'est resté. Hélas! telle que se trouve maintenant cette maison, Boileau y serait bien à l'aise. Pas le plus petit feston, pas la moindre astragale! On monte un grand escalier qui n'a même plus sa rampe gothique, et l'on parcourt à perte de vue des dortoirs blancs, peints à la chaux, qui a mangé jusqu'au moindre souvenir. Enfin, après avoir traversé ces longues distributions monacales, qui ne vous permettent de reconnaître ni un appartement, ni un salon; au moment de sortir et de m'en aller, très-fâché de ma visite, le bon pédagogue, qui avait bien voulu quitter son Quinte-Curce et ses marmots pour me conduire, me dit négligemment sur le seuil de l'antichambre: „Il y a encore un petit cabinet de ce côté. Vous plaît-il le voir?“ — J'allai au cabinet. Jugez de ma joie! dans le cabinet, je trouvai madame de Sévigné tout entière.

D'abord, le cabinet est petit et carré; il a deux doubles croisées, encaissées, bien conservées, avec de lourds balcons en fer, dignement travaillés et chargés de ces bons ornements qui disent toute une époque. Les peintures, les sculptures en bois, les corniches manquent comme partout; mais une petite vieille cheminée de marbre s'est conservée intacte, et dès qu'on se met aux fenêtres, il semble qu'on voie tout le mouvement et qu'on entende tous les bavardages du temps. De l'une de ces fenêtres, votre regard plonge dans le grand jardin de l'hôtel de Lamoignon, avec ses débris de statues, de vases et ses restes de cascades. De la fenêtre d'une maison construite sous Henri II, vous examinez à loisir un hôtel bâti sous François Ier, et qu'on essaya, comme la maison où vous êtes, mais vainement, de terminer sous Louis XIV. C'est qu'il faut vous dire que l'hôtel

Carnavalet est inachevé, outre que par ses deux styles il est informe. On voit bien qu'on a tenté de temps en temps de pousser plus loin ce grand édifice. Un œil attentif y marquerait les dates. — Voilà une aile qui a été bâtie par madame de Sévigné avec la succession du bon abbé de Coulanges; une autre commencée avec celle de l'évêque de Châlons: mais bientôt il a fallu s'arrêter; le lansquenet et la dot de madame de Grignan ont empêché d'élever davantage cette façade: puis sont venues les dissipations et les campagnes du jeune baron; la Champmêlé a mangé tout ce qui manque à ce premier étage, et le second a été employé à faire les équipages du beau guidon, lorsqu'il s'en alla montrer sa valeur en Candie. Véritable et bon gentilhomme que ce baron de Sévigné, qui n'avait que de nobles passions, la gloire, le jeu et les filles!

Ce n'est pas certainement un de ces goûts de grande famille qui a mis obstacle à l'achèvement de l'hôtel Lamoignon. Fléchier a comparé la famille des Lamoignon à ces larges fleuves qui, se séparant en nombreuses branches, se creusent de nouveaux lits, et s'étendent sur toutes les campagnes sans rien perdre de leur abondance et de la pureté de leurs ondes; comparaison aussi vraie qu'elle est noble et belle. Dans ces antiques maisons de magistrats, nul trouble, nul désordre, nul embarras, ne venaient déranger la sérénité des jours et le sommeil des nuits. On se léguait, de père en fils, une vie honorée, laborieuse et tranquille. Le président de Lamoignon succédait au président de Lamoignon, comme le roi au roi; ce grand nom, ce personnage docte et grave, siégeait toujours sur les lis de la grand'chambre, sous Henri II comme sous Henri IV, comme sous Louis XIV. A toute heure vous pouviez pénétrer dans son antique demeure; rien n'y changeait, pas même le maître. En tout temps le plaideur n'avait qu'à frapper à cette grande porte aux anneaux majestueux; dès l'aube du jour elle était ouverte à ceux qui demandaient justice; et, comme un grand orateur l'a dit sur la tombe du président Guillaume, on n'y essuyait jamais de mauvaises heures. Des laquais fiers et bien vêtus, mais sans insolence et sans luxe, étaient déjà debout, veillant à la porte du vaste cabinet où, à

la lueur d'une lampe dont la clarté mourante combattait les premiers feux du matin, le maître lisait assidument des recueils de jurisprudence et des mémoires, pénétrait dans les ennuyeux détails des procès, et se préparait de toute la force de ses lumières, de sa conscience et de sa raison, à rendre bonne et fidèle justice. Puis, le jour venu, selon le temps, selon les mœurs, l'austère chef de cette famille mettait le pied sur l'étrier de sa mule, ou montait dans son carrosse suivi de sa livrée grise, pour se rendre au tribunal, et y consacrer tout son temps au repos des citoyens, à la conservation de leur honneur et de leur fortune. Aux seuls jours des grandes fêtes, au temps des vacations, l'hôtel de Lamoignon, l'hôtel Daguesseau étaient fermés et déserts; les grands présidents s'en allaient dans leurs belles retraites, à Bâville, à Fresnes, se décharger du poids de leur dignité, sourire librement au milieu des leurs, s'adonner sans contrainte aux plaisirs des champs, et terminer, pour se distraire, les différents des villageois, après avoir apaisé les querelles des princes, des seigneurs et des grandes familles. Aussi quelle succession de grandeur et de richesses; quelle transmission de bien-être et de prospérité! Si grande, qu'elle éclate encore au milieu des ruines de leurs habitations, et que de toutes ces pierres écroulées sortent les témoignages d'une fortune inouïe, et d'un éclat qui, pendant des siècles, ne s'est pas affaibli un moment!

De la fenètre du cabinet de madame de Sévigné, vous apercevez ces grands arbres qu'une main industrieuse a cessé de contenir et d'émonder, et qui périssent par un excès de vie et de sève; qui meurent comme notre génération, faute de règles et d'appui dans leur liberté; des larges pans de murailles, des hautes croisées, d'immenses pavillons, une horloge muette et brisée, un écusson vide et rompu; et, comme par une dérision amère du temps que semblait défier cette longue et heureuse lignée, il ne reste plus, çà et là, sur la façade, que des ornements modernes inventés par quelque sculpteur facétieux. Un artiste du temps de Louis XIV, comme son style l'indique, employé par les Lamoignon à embellir cette maison, l'a décorée

de mascarons bizarres formés par de maussades figures de robins dont le rabat et le manteau s'étendent en ailes de chauve-souris au-dessus de leurs têtes, et que des cornets d'épices, ingénieusement disposés, surmontent de deux longues cornes. Les artistes ont souvent exercé de la sorte leur verve satirique contre ceux qui les employaient, et l'on voit ainsi, dans les vitraux de la chapelle des princes de Corbie, en Westphalie, les injures les plus obscènes et les moins équivoques contre ces grands dignitaires de l'église.

Je vous ai dit que ce cabinet a deux fenêtres. La seconde fenêtre ouvre sur le jardin de l'hôtel Carnavalet. Le jardin est maintenant une cour où les écoliers jouent à la toupie et à la corde, où jure, où se bat, où s'injurie cette florissante jeunesse. Il ne reste que deux grands sycomores qui ont été plantés par madame de Sévigné, m'a-t-on dit. Leurs larges feuilles, luisantes, sombres et découpées, s'échappent au dehors et ombragent la rue voisine, en formant un parasol de verdure au-dessus de la petite porte du jardin. Cette porte est fermée; les verroux, les gonds sont rouillés; jamais elle ne s'ouvre, cette porte inutile; la clef est peut-être restée dans le dernier justaucorps du baron de Sévigné; et, depuis, personne n'a songé à la réclamer ni à en faire usage. Que de fois le baron de Sévigné, quittant la rue des Tournelles, et s'esquivant de la maison de Ninon pour regagner furtivement la sienne, a dû rencontrer le président de Lamoignon, près de cette petite porte! Le joyeux et fringant gendarme-dauphin, pâle alors, débraillé et défait, ruiné par l'amour et par le jeu, sa perruque renversée, ses rubans chiffonnés et en désordre; tandis que le grave président portait sur ses traits toute la sérénité d'une nuit tranquille, et s'en allait, l'œil vif et frais, l'habit de velours bien boutonné, à la matinale audience de sept heures. En vérité, l'immobilité de l'hôtel Lamoignon n'était rien près de cet enchantement de la rue des Tournelles, où rien ne finissait non plus, où les générations passaient sans emporter une grâce à mademoiselle de Lenclos, sans lui laisser une ride! Vingt-cinq ans avant, la jeune Marie de Rabutin, fière de sa beauté et de sa fraîcheur, accourant

du fond de sa province pour se jeter au milieu des plaisirs et des inquiétudes de la Fronde, avait vu son mari prendre le chemin de cette maison fatale, et dissiper sa vie et son avenir aux pieds de Ninon. — Qu'elle est dangereuse, cette Ninon! s'écrie vingt-cinq ans plus tard, la jolie fille, changée en une femme spirituelle, la jeune femme jalouse de son mari, devenue une mère inquiète de son fils. Son fils a trouvé aussi le chemin de la rue des Tournelles; il y passe ses nuits et ses jours; sur le coussin où s'agenouillait son père, à son tour il est à genoux aux pieds de Ninon; ses lèvres s'attachent aussi sur ses mains encore douces, blanches et polies; et il a pris possession du lit de la belle Lenclos comme on entre dans son héritage. — Qu'elle est dangereuse, cette Ninon! aurait encore pu s'écrier madame de Sévigné vingt-cinq ans plus tard; car, cette fois, le petit-fils avait pris la place de l'aïeul et du père; la maison, le boudoir, le lit de la rue des Tournelles s'ouvraient encore pour un Sévigné; et l'éternelle Ninon, toujours voluptueuse, toujours attrayante et adorée, semblait défier cette race qui finissait, et se plaindre qu'elle n'eût pas une quatrième génération à jeter dans sa ruelle.

Si la pauvre madame de Sévigné avait pu, du moins, échapper aux confidences! Mais, quand elle avait passé la nuit à se désoler, à calculer combien il faudrait couper de ses beaux chênes et de ses grands marronniers de Bretagne, pour payer les pertes que faisait en ce moment son fils à la bassette, le baron venait gaîment la relancer dans ce cabinet, et lui contait sans pitié ses amours burlesques et ses joyeuses histoires nocturnes. — „Il me conte toutes ses folies," écrivait la mère; „je le „gronde, et je fais scrupule de les écouter, et pourtant je les écoute." — Elle entendait en effet des mots étranges pour l'oreille d'une mère! Aussi n'y peut-elle tenir; elle écrit tout à sa fille. Les lettres sont curieuses: „Votre frère est dans „un grand embarras," lui mande-t-elle; „la maladie de son ame „est tombée sur son corps, et ses maîtresses sont d'une manière „à ne pas supporter cette incommodité avec patience: Dieu fait „tout pour le mieux." — L'intention pieuse de ce retour à

Dieu, n'est-elle pas admirable de la part de la bonne mère? Elle continue toujours d'écouter son fils: „Le baron est plaisant; „il dit qu'il est comme le bonhomme Éson; il veut se faire „bouillir dans une chaudière avec des herbes fines, pour se „ravigoter un peu. Il a de plus une petite comédienne, et tous „les Despréaux et les Racine, et paie les soupers; enfin, c'est „une vraie diablerie." — Le baron de Sévigné voyait assurément bien mauvaise compagnie; la Champmèlé, Ninon, Molière, Boileau, et Racine; des femmes galantes et des hommes de génie, deux espèces auxquelles n'a jamais pu pardonner le grand monde, et qu'il confond toujours dans son mépris. Encore les femmes de plaisir ont-elles un peu de contact avec les goûts et les idées de la société; aussi, quant à la comédienne et à Ninon, madame de Sévigné ne s'en plaint jamais que gaîment; elle se sent involontairement un fond d'indulgence pour ces vices et ces entraînements dont la nature l'a faite exempte. Ouvrez encore une de ses lettres à sa fille: „Le baron n'est pas guéri de ce „mal qui fait douter ses précieuses maîtresses de sa passion. „Il me disait hier soir que, pendant la semaine sainte, il avait „été si épouvantablement dévergondé, qu'il lui avait pris un „dégoût de tout cela, qui lui faisait bondir le cœur. Il n'osait „y penser, il avait envie de vomir; il lui semblait toujours voir „autour de lui des *panerées* de baisers, des panerées de toutes „sortes de choses en telle abondance, qu'il en avait l'imagination „frappée, et ne pouvait pas regarder une femme... Il me „montra des lettres qu'il a retirées de cette comédienne; je „n'en ai jamais vu de si chaudes ni de si passionnées; il pleu„rait, il mourait; il croit tout cela quand il écrit, et s'en moque „un moment après: je vous dis qu'il vaut son pesant d'or." — Mais, qu'il s'agisse de Racine, de Boileau, des petits soupers littéraires, des innocentes débauches d'Auteuil, il n'y a pas de termes assez forts, de lamentations assez hautes pour déplorer ces grands désordres. La chose est bien simple et facile à concevoir: près de Ninon et de la comédienne, le baron ne risquait que sa personne, son corps, et sa santé; dans cette affaire, il n'aventurait que lui-même; au lieu que, vivant avec Racine

et Boileau, disputant sur une règle d'Aristote et sur un vers d'Horace, il hasardait sa qualité et sa noblesse, et descendait de son rang de gentilhomme. Tout ceci n'avait pas besoin d'explication du temps de madame de Sévigné.

Tout le siècle de Louis XIV se trouve dans l'esprit, dans le caractère, jusque dans les traits de cette femme; le grand siècle qui commence, comme elle, dans les troubles de la Fronde, dans cette guerre de boue et de pots de chambre, avec la famine, les épigrammes, les intrigues de boudoir au milieu des camps, et une fin encore plus ridicule et plus futile que le commencement. Louis XIV qui plus tard devait fouler de ses bottes de chasse les tapis de velours du parlement et les déchirer de son éperon, fuyait alors sur un cheval maigre devant la puissance de ces robes noires, et courait jusqu'à Saint-Germain, poursuivi par les cavaliers de Bussy et par les sarcasmes de sa belle cousine, qui riaient de son pourpoint troué et de sa misère, sans prévoir qu'un jour les Indes n'auraient pas assez de diamants pour orner la casaque de ce prince sans titre, sans château et sans refuge; qu'il le ferait languir, lui, dans un misérable exil; et que pour la jeter pâmée d'admiration à ses genoux, il n'aurait qu'à danser un menuet avec elle.

Le roi grandit: il devient beau, fougueux, passionné; tout se range, tout obéit. Bussy s'en va expier ses satires dans une obscure terre, et madame de Sévigné, que Ménage, son précepteur, avait trouvée pétrie de dédains et de glace; dont le mari avait été forcé d'aller près de Ninon se réchauffer du froid de la couche conjugale; que Bussy, son cousin, avait trouvée si insensible; que le comte de Ludre n'avait pu toucher par sa courtoisie; devant qui Turenne avait senti expirer sa timide tendresse, se prend de la plus vive passion du monde pour Louis XIV! Peu s'en faut qu'elle n'envie tout haut le sort de madame de Montespan; au moins prend-elle tout-à-fait le ton du siècle. Les rieurs avaient passé, mais non pas la licence. La duchesse de Mazarin qu'on voulait réunir à son mari, s'en allait crier à tue-tête à Versailles, comme du temps de la Fronde: Point de Mazarin! point de Mazarin! Quand passait une fille d'honneur

assez décriée de madame Henriette d'Angleterre, la prude madame de Lafayette ne se gênait pas pour s'écrier qu'elle sentait la chair fraîche, et le reste était à l'avenant. Madame de Sévigné, si rigide autrefois, trouve tout au mieux dans la plus belle des cours: elle fait violence à son tempérament froid pour ne pas paraître trop guindée dans ce monde de jouissances et d'amours, et je crois que Bussy-Rabutin eût réussi près d'elle, s'il l'eût courtisée, comme il l'avait fait gauchement dix ans plus tôt; cette fois elle l'eût peut-être écouté pour se conformer au bon ton, elle se fût rendue, crainte de choquer les bienséances.

Versailles change. Madame Scarron s'établit, avec sa coiffe noire et son mantelet de veuve, sur le fauteuil où la radieuse Montespan étalait ces robes d'or sur or, brodées d'or, rebrochées d'or, que lui donnait Langlée. Le roi devient lourd, scrupuleux, dévot, rigide. Madame de Sévigné, sans le vouloir, toujours par cette influence qu'à son insu la cour exerçait sur elle, se fait rigide, scrupuleuse, dévote. Elle passe sa vie aux Minimes et aux sermons du P. Bourdaloue. L'admiration qu'elle avait pour les yeux du roi, pour la jambe du roi, elle la transporte tout entière au P. Baurdaloue. Elle n'a jamais rien entendu de plus beau, dit-elle, de plus noble, de plus étonnant que le P. Bourdaloue! Elle prêche la dévotion à son fils et à sa fille; elle ne veut plus entendre parler ni de Ninon, ni de la Champmêlé; et cette femme qui fatigue chaque jour trois courriers de sa sensibilité et de sa tendresse, qui a mal à la poitrine de madame de Grignan, qui pleure aux coliques de sa chienne Marphise, exalte la révocation de l'édit de Nantes, montre la joie d'un inquisiteur dans un auto-da-fé, et applaudit aux dragonnades!

C'est pourtant cette même femme qui gardait noblement fidélité à ses amis les jansénistes dans le malheur, et qui posait la première pierre d'une succursale de Port-Royal, le jour où madame de Maintenon faisait signer la destruction de Port-Royal à Louis XIV! Déjà cette femme s'était attachée seule, avec l'innocent La Fontaine, à la mauvaise fortune de Fouquet; elle avait passé des journées entières, le visage couvert de son masque, sur un toit voisin de l'Arsenal, pour voir passer le

surintendant, gardé par cinquante mousquetaires; et quand elle avait obtenu de son pauvre ami un signe de la main et un triste sourire, ses jambes tremblaient, et le cœur lui battait si vite qu'elle avait peine à lui répondre. Après cela, évertuez-vous, disputez, écrivez des volumes pour savoir si madame de Sévigné a aimé ou si elle n'a pas aimé sa fille: comme s'il était possible de savoir ce qui a passé dans le cœur d'une femme, — surtout d'une femme d'esprit!

Madame de Sévigné avait dit, en parlant de madame de Coulanges, que l'esprit est une dignité en France; on peut en dire autant de sa tendresse pour sa fille. C'est une position qu'elle avait prise et qui lui rapportait les honneurs et les distinctions des positions les plus éminentes. Aussi quelle publicité dans cette tendresse maternelle! A la cour, à la ville, on se passe les lettres de madame de Sévigné à sa fille, comme les nouvelles à la main. Sa fille se marie. Elle se jette aux genoux de son gendre: — „Monsieur le comte, au nom du ciel, ménagez „ma fille! vous m'en répondez sur votre tête, monsieur le comte!“ Sa fille s'en va à Lyon. Elle se jette au cou du voiturier: — „Monsieur Busch, au nom du ciel, ne versez pas ma fille! vous „me répondez de ma fille sur votre salut, monsieur Busch.“ Sa fille partie, elle la redemanda à son gendre, à sa gouvernante, aux états de Provence, à la reine, au monde entier; et sa fille revenue, elles se querellent, se tourmentent, se font mourir; elles ne peuvent vivre ensemble. Loin de moi la pensée de suspecter le cœur d'une mère. Oh! je n'en doute pas, madame de Sévigné avait bonne envie d'aimer madame de Grignan; elle avait arrangé sa vie de façon à la remplir par cette longue tendresse; ce n'est pas sa faute, à cette aimable femme, si l'objet de ses adorations se trouva un beau matin une créature roide, égoïste, pédante, qui oubliait souvent sa mère pour s'occuper de son *père* Descartes, qui s'éloignait d'elle pour se rapprocher de Peslages et de saint Augustin, prenant parti pour M. de Cambrai et M. de Meaux contre Claude et Arnaud, et subtilisant si fort sur les cinq amours célestes qu'il ne lui restait pas le loisir pour l'amour filial au milieu de toutes ses contro-

verses. Madame de Sévigné fit alors ce que tout autre femme d'esprit eût fait à sa place; elle continua d'aimer sa fille avec violence pour ne pas changer ses habitudes, et sa tendresse maternelle alla son train dans le salon de l'hôtel Carnavalet, à l'hôtel de Sens et à Versailles. Mais les portes fermées, elle faisait, je pense, d'étranges retours sur elle-même, et le petit cabinet où je me trouvais hier, dut entendre souvent des exclamations et retentir de mouvements d'impatience qui eussent bien étonné les belles ames qui lisent en toute confiance les six gros volumes de lettres qu'elle y a tracées! Quant à moi, vraiment, je montre une bonhomie tout aussi grande en agitant cette importante question qui faisait les délices et le tourment des littérateurs de l'empire. Si elle se fût présentée avant le seizième siècle, à la bonne heure! Au temps où le P. Kirchmann écrivait son lourd traité sur les anneaux, Balduinus sur les chaussures, un savant serait monté dans son grenier, il eût vitement taillé sa plume, et après deux ans de solitude et de travail en fût descendu tenant à la main une effroyable thèse taché d'huile par laquelle il eût prouvé que madame de Sévigné aimait beaucoup sa fille, et que cette fille se nommait madame de Grignan. Mais nous, hommes graves et à tête froide, que nous importe?

Tout en me disant les choses au moins inutiles dont j'ai couvert ces pages, je m'en allais le long des grands appartements de l'hôtel Carnavalet, encombrés par des lits en fer, et je traversais la chambre à coucher qu'un procureur au Châtelet, du temps de Louis XV, a peinte en gris pour n'être pas distrait dans ses rêves de procureur par les peintures de Hyacinthe Rigaud et de Lebrun.

Tout ce qui m'avait manqué, en pénétrant dans cette demeure, se retrouvait alors dans ma pensée, avec son coloris et son éclat. Je revoyais cette antique société tout entière sur laquelle se sont modelées toutes les cours et toutes les sociétés de l'Europe; je m'étonnais de n'avoir pas aperçu en entrant les lourdes dorures, les peintures majestueuses, les tapisseries, les vastes fauteuils, les girandoles, et tout l'attirail de luxe et de grandeur dont ces murs étaient chargés. Il me semblait entendre, dans la chambre voisine, les causeries spirituelles, libres et folles, de madame

de Coulanges, de madame Saint-Aignan; le bégaiement de la duchesse de Ludre, le rire éclatant de l'abbé, et la parole grave et fine du duc de La Rochefoucault. Les battants s'ouvrent. C'est le cardinal de Retz, le grand coadjuteur, bras dessus bras dessous avec le chancelier Séguier, avec Pierrot, comme on le nomme en ce lieu de bonne humeur; le parlement et l'Église n'ont plus rien à faire, sous cette royauté absolue, que se promener et deviser ensemble. Qui vient, en pâmant de rire, à travers l'antichambre pleine de laquais? C'est le marquis de Pomenars, qui n'a plus que deux petits procès, l'un pour un rapt, l'autre pour fausse monnaie. Hier il soupa et coucha chez le juge qui l'avait condamné la veille comme empoisonneur. Aujourd'hui il vient chercher le baron pour passer la nuit chez des comédiennes; il est doré, brodé, parfumé, couvert de dentelles et de rubans; demain il se confessera à Bourdaloue, ôtera sa perruque blonde, et se couvrira de cendres. Quel bruit dans la cour! quel mouvement! que de flambeaux! que de carrosses! Place à monsieur le Prince! place à M. de Turenne! Place, surtout, à son éminence monsieur de Marseille, car on l'a surnommé *la grêle;* il est brutal, et il se fâche. Le bon Corbinelli reçoit tout le monde dès la porte, et madame de Sévigné, sur son sofa, avec sa cour, entourée de Brancas, de Latrousse, de Thianges, brillante, parée, le sein découvert et garni d'une longue guirlande de fleurs, comme l'a peinte Petitot, prodigue ses grâces et son esprit, et recueille toutes les histoires, toutes les nouvelles du jour, pour les mander à sa fille. J'allais enfin entendre, par un trou de serrure, une de ces conversations dont l'esprit a disparu avec les dernières années du siècle de Louis XIV; j'allais m'initier au secret de cette pensée noble et grave, entremêlée de licence et de trivialité, de ces égards familiers, de personnalités innocentes, de cette ignorance gracieuse, que l'usage du monde et la connaissance des hommes rendaient presque semblable à du savoir; toutes choses que madame de Sévigné a emportées dans la tombe, lorsqu'on me tira doucement par la manche. C'était mon bon pédagogue qui avait laissé ses écoliers sur les bords du Granique avec Alexandre-le-Grand, et qui avait hâte de retourner à son Quinte-Curce.

Ce fatal Quinte-Curce! A. LOÈVE-VEIMARS.

LES AMOURS DE DILIGENCE.

C'était une femme comme on en trouve beaucoup à Paris, mais comme il n'y en a qu'à Paris: élégante, belle, jeune avec trente ans, et riche avec dix mille francs de rente. Ces femmes-là sont, pour l'ordinaire, réellement veuves, et gardent un fils de sept ou huit ans dans un des deux grands collèges. Quelquefois leur mariage les a fait baronnes, mais elles n'en tirent nulle vanité; elles comptent trop sur elles-mêmes pour se parer d'un mot. Elles ont des cheveux blonds, une peau de satin, des ongles blancs, un corps frêle, une physionomie douce, des bas de fil d'Écosse, des robes faites par la bonne faiseuse, des mouchoirs de batiste, et des gants de Suède. Toute leur personne est d'une délicatesse exquise, et elles laissent après elles un parfum presque insensible de mille odeurs délicieuses. Elles habitent une jolie maison dans la Chaussée-d'Antin, meublée avec recherche, toujours ornée de fleurs, dans laquelle on trouve un domestique attentif, une cuisinière indifférente, et une femme de chambre dévouée. Elles passent ordinairement l'été à la campagne, ne reçoivent pas avant midi, se promènent quelquefois sur les boulevarts, et jamais aux Tuileries. Elles ont une place le dimanche à Saint-Roch, et une loge le vendredi à l'Opéra. Saluées respectueusement par les vieillards, courtisées par les jeunes gens, beaucoup regardées par les jeunes femmes,

elles vont dans le meilleur monde, où elles sont étudiées comme modèles de bonne compagnie. Possédant au plus haut degré ce que l'on appelle le bon goût, elles dédaignent profondément les salons de Louis-Philippe; et si elles avaient assez de cœur pour avoir une opinion politique, elles seraient républicaines. Du reste, elles sont fort ignorantes, lisent peu, ont une écriture de mouches, qu'elles vous envoient, à propos de tout, sur du papier *bath*, et ne savent l'orthographe que des mots courants. Leur conversation est généralement nulle, mais il y a dans leur langage quelque chose de fin, dans leur société quelque chose de parfumé qui charme et captive. A tout prendre, ce sont des objets d'une valeur réelle assez mince; on peut les considérer comme une monnaie sans cours hors du département de la Seine; c'est enfin une création de fantaisie essentiellement parisienne, qui serait tenue pour inutile et vile, malgré ses formes séduisantes, par tout homme qui n'en connaîtrait pas l'usage, ou ne serait pas accoutumé à la voir.

Quand vous rencontrerez une de ces femmes-là quelque part que ce soit, en chemin ou dans un salon, au théâtre ou dans la rue, tenez-vous sur vos gardes, autrement vous en aurez pour huit jours à penser à elle: car elles ne rougissent plus, il est vrai, mais elles ont une voix douce comme celle des anges, des airs de tête et des regards à remuer l'ame la plus stoïque!

Or, celle dont je vous ai parlé au commencement de cette histoire, monta un matin dans le coupé de la diligence où je me trouvais pour aller je ne sais plus où; n'importe? Nous étions seuls, les chevaux couraient vite, et la route était, autant que je puis me rappeler, peu fréquentée. Sitôt qu'elle fut assise, elle tira gracieusement son gant, et passa ses doigts avec élégance dans les touffes de ses cheveux: cela voulait me dire qu'elle avait de beaux cheveux blonds, de longs doigts bien effilés, et une grosse bague ciselée au dernier goût, non pas avec ces vilains chiens qui courent gauchement après de vilains lièvres, mais avec ces beaux feuillages enroulés, larges et brillants, comme les Anglais savent les faire.

Quand je vis cela, j'eus grand'peur, et je me mis à réfléchir sur ce qu'il pouvait arriver de moi.

Peu de minutes après, elle respira un flacon de vinaigre; je lui demandai si elle se sentait incommodée; elle me répondit froidement: Non, monsieur. Ma demande était assez sotte pour me valoir cette froideur. Je gardai le silence durant au moins un quart d'heure.

La femme était calme, et ne jeta sur moi, pendant cet espace de temps, qu'un coup d'œil assez indifférent. C'était un coup d'œil d'observation: elle voulait savoir à qui elle avait affaire. Ces femmes-là jugent très-bien un homme sur sa redingote et sa cravate. Cependant je me rappelai que ma mère m'avait mis dans la poche, avant de partir, une boîte de pastilles de chocolat. J'en mangeai une, et je présentai la boîte; on me fit un petit sourire tout plein de grâce, mais on refusa.

Je n'avais plus qu'à regarder la campagne; je commençais à être piqué: la diligence relaya, et je fus bien heureux d'avoir les chevaux à examiner.

Il se passa ainsi pour le moins une grande demi-heure!

Alors elle me demanda le nom d'une ville que nous traversions, et comme cette ville était célèbre par de grandes beautés d'art et d'antiquités dont j'avais entendu parler, je me mis à en causer, et la conversation s'engagea. Tout en bavardant, je lui faisais la cour sans savoir où cela me conduirait, sans un but bien déterminé. Notre société est arrangée ainsi, que, sous peine de passer pour un homme mal élevé, vous devez toujours être amoureux de la femme que vous voyez pour la première fois en tête à tête. Que voulez-vous que je fasse à cela? Ma compagne savait d'ailleurs trop bien son monde pour s'étonner de mes galanteries, et peut-être ne les prenait-elle que comme un moyen de passer sa journée sans ennui. Froide et blasée, elle se croyait en état de jouer impunément à ce jeu. Elle avait tort. Elle n'était pas si dévergondée assurément que de se prendre aux mots de tendresse d'un premier venu, mais elle était assez pervertie pour chercher un combat toujours déshonorant, parce qu'elle se croyait sûre de la victoire.

Rien dans nos coquetteries ne fut d'abord personnel; toutes les choses d'amour se disaient indirectement, comme ces choses-là se disent en pareilles circonstances. Oh! nous savions notre métier l'un et l'autre! il était évident néanmoins que mon adversaire avait beaucoup d'envie de se moquer de moi; cette intention perçait malgré lui, et, de moment en moment, je me sentais frappé de traits ironiques, qui ne me laissaient pas de doute sur ses desseins.

Malheureusement il arriva ce qui m'arrive toujours: j'avais commencé en plaisantant, presque par devoir de société; j'avais fait la cour à cette femme, en diligence, comme je l'aurais saluée dans un salon; mais je ne puis prendre l'amour qu'au sérieux, mon cœur avide d'émotions tendres s'épanche avec enivrement sitôt qu'il est ému, et je ne sais plus tromper; je deviens grave, pénétré, fougueux; je suis sincère. La belle dame me voyant ainsi, devint sérieuse à son tour; en vain voulut-elle se débarrasser par des moqueries et de la légèreté, elle n'était plus maîtresse d'elle-même; et, soit entraînement, soit tout autre sentiment que vous voudrez lui prêter, au bout de quelques heures elle me regardait avec tendresse à ses pieds, et me répétait: „Ivan, je vous aime," quand je lui disais: „Lina, je vous aime." Comment nous avons été amenés là, on concevra bien qu'il m'est impossible de le dire. Ce fut une foule de nuances qu'il faut renoncer à analyser, un échange de petites coquetteries et de mouvements passionnés qui s'épuraient à mesure qu'ils devenaient plus vifs. Il y eut des colères, des souvenirs, des confidences, des jalousies, et mille projets romanesques.

Une fois, après être descendu de voiture pendant un relais, pour me délasser un peu et respirer, je la trouvai en remontant triste et préoccupée. Il ne lui avait fallu qu'une minute de réflexion, disait-elle, pour être épouvantée de ce qu'elle avait fait; je devais mépriser une femme, ajoutait-elle, qui livrait ainsi son ame en quelques heures. Ce n'était là qu'une comédie. Restée seule un instant, elle avait déjà recouvré ses pensées du monde; mais j'avais, moi, trop d'intérêt, je trouvais trop de

contentement à maintenir son exaltation, pour la laisser faire : aussi j'employai de bien tendres paroles afin de chasser ces vieilles idées, afin de la mettre au-dessus de nos étroites conventions sociales, et de lui prouver que l'amour ne se calculait à la journée qu'au milieu d'une société corrompue comme la nôtre qui, pour déguiser ses vices à ses propres yeux, a tout réglé, tout étiqueté, même les sentiments les plus intimes. De tels principes lui plaisaient, l'ardeur que je mettais à les soutenir paraissait exciter sa curiosité, elle m'écoutait attentivement, et à la fin, la sérénité reparut sur son beau visage. Elle souriait en me remerciant, je roulais ma tête dans ses blanches mains, ses lèvres touchaient doucement mon front, les boucles odoriférantes de ses cheveux plus fins que la soie effleuraient ma figure, et je me mirais dans ses yeux humides. La route ne fut plus qu'une longue caresse d'une voluptueuse chasteté ; nous sentions le besoin de paraître purs et candides aux yeux l'un de l'autre, de nous montrer dignes de cette passion rapide, qui était venue à nous comme un rayon du ciel, et, sans nous en rendre compte, nous cherchions à nous faire illusion sur nous-mêmes ; car l'amour des enfants, cet amour sans regret et sans arrière-pensée, cet amour si vif et si doux, a tant de charmes dans son innocence virginale, qu'on voudrait toujours y revenir, même lorsqu'on a goûté les enivrements de la terre. Pour moi, quand nous vîmes les murs de la ville où nous devions nous séparer, quand elle s'écria d'un ton de regret, Déjà! j'éprouvai, je l'avoue, un véritable chagrin. J'étais heureux du bonheur factice que je m'étais créé ; ne connaissant pas ma nouvelle maîtresse, je lui prêtais toutes mes qualités favorites, et elle les avait ; je la faisais tendre, suave, mélancolique, timide, malicieuse, et elle était tout cela ; mais je comprenais bien qu'une fois descendus de cette voiture, nous rentrerions dans la vie réelle pour reprendre les vices et les doutes que nous venions d'oublier ; je comprenais bien que la société viendrait tomber de toute sa prosaïque lourdeur entre elle et moi, et j'étais triste.

Peut-être avait-elle la même pensée, car elle était triste aussi !

Enfin il fallut se résigner; nos adieux se firent long-temps d'avance, nous nous promîmes vingt fois de nous revoir dès notre retour à Paris, de nous écrire chaque matin; il fut bien convenu que Dieu seul avait pu faire en si peu de temps deux amants dévoués de deux indifférents, et qu'elle n'avait aucun reproche à s'adresser. La diligence arrêta; on m'attendait: je descendis après lui avoir pressé la main, puis nous saluant avec respect devant le monde, elle continua son voyage.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il n'y a pas de jouissance intime égale à celle de saluer avec respect, devant le monde, une belle femme bien habillée, à qui l'on peut toucher la main sitôt que le monde ne vous regarde plus, à qui l'on peut dire *toi* sitôt que le monde ne vous écoute plus. Concevez-vous en effet une joie plus vraie que celle de voir une femme entrer pompeuse et superbe dans un théâtre, de vous trouver au milieu de la foule qui se récrie et admire à son aspect, et d'entendre cette divinité vous dire d'un regard plein de tendresse: „A vous ce triomphe, mon ange, tout pour vous?“ Est-il un bonheur plus ineffable que celui d'être ainsi deux tout seuls sur la terre?

L'amour est au fond une impulsion simple et tranquille dont le cours régulier ne peut engendrer que plaisir. Tel honnête fermier éprouve le véritable amour, et cependant n'aime pas autrement qu'il ne s'assied à table avec un bon appétit pour prendre un bon repas; mais il y a des hommes qui ont été amenés, je ne sais comment, à sentir tout autrement que ce brave fermier; leur irritabilité n'est excitée que par la quintessence de perfections réelles ou imaginaires, et quand ils deviennent amoureux, ce qui leur arrive très-souvent, leur imagination se monte à un tel diapason, qu'elle n'est plus d'accord avec rien: de là des extases, des ravissements, des joies du ciel; mais bientôt après, des désappointements et des déceptions; car il est presque impossible que ces gens-là rencontrent des femmes assez folles pour répondre à leur délire par un délire égal.

Je n'ignorais pas ces choses, je n'ignorais pas que Lina avait perdu la primeur de pensée nécessaire à l'idéalité que je voulais

conserver à notre union; et cependant, dès le lendemain, je lui écrivis: mais je ne tardai pas à être obligé de renoncer à toutes mes illusions; ses lettres étaient autant de modèles d'égoïsme, de lieux communs et de parti pris; rien de naturel ni de vrai dans cette correspondance, et c'était pitié de voir y grossir la froideur et l'insensibilité à mesure que le temps s'écoulait, à mesure que les souvenirs du voyage s'effaçaient. La première lettre était triste, on voyait dans le style les yeux de Lina à demi fermés, et elle disait en terminant, Je vous presse sur mon cœur; dans la seconde, elle écrivait plus tranquillement, Tout à vous; dans la troisième, Je vous serre la main; dans une autre, Mille tendres compliments; une dernière enfin était close presque avec civilité par, Je vous offre mes amitiés.

Quelques extraits de ces épitres amuseront peut-être nos philosophes psychologistes. Je les leur livre sans accepter la responsabilité du style, je ne veux pas même corriger les fautes, afin de mieux conserver à toute cette histoire le cachet de la vérité. Dans la première on trouvait encore quelque sensibilité, elle se ressentait de l'influence du coupé de la diligence „Votre lettre a été dien douce à mes yeux, écrivait Lina, car elle m'a appris que vous m'aimez encore. J'avais peur vraiment, je suis si coupable! Mais je réclame votre indulgence; je ne puis vous dire par écrit ce que je voudrais vous confier, le temps me permettra un jour cette satisfaction.

„Dites-moi ce que vous faites et ce qui vous occupe. Si vous voulez que je vous le dise, mon bon Ivan, vous me paraissez un peu fou, mais c'est égal. Je veux partager vos peines et vos plaisirs. Adieu, mon ami, vos billets aimables seront reçus avec plaisir; j'ai dit ce qu'il fallait pour qu'on ne s'étonne pas que je les reçoive. Adieu encore, *je vous serre sur mon cœur.*"

Dans la seconde, il y avait déjà plus de calme, et moins d'intimité.

„Je voulais répondre hier à votre joli billet, mais impossible. Je suis accablée des visites de gens que je ne connais pas, et qui viennent directement à moi pour savoir de mes nouvelles;

rien ne m'amuse comme cet usage. J'ai déjà reçu vingt invitations à dîner. On dit que c'est un honneur que l'on doit faire à ma famille.

„Votre lettre n'a pas servi à me rendre ma gaîté. Je suis d'un sombre à faire peur. Je connais tous mes torts, et quoi que vous disiez, votre jugement sur mon compte doit être défavorable. Je vous quitte, car je suis peu disposée à être aimable aujourd'hui, et je crois que j'ai été déjà dérangée dix fois de ma lettre. Pour me dédommager des importunités dont je souffre, ne pouvant vous écrire en repos, *je vous presse affectueusement la main.*"

Voici l'avant-dernière. Elle est bien courte. Quinze grands jours de séparation avaient passé par-là.

„Je n'ai que le temps de vous dire que je pars demain. Vous ne pouvez douter du regret que j'ai de ne pas vous avoir vu ici, mais j'espère que j'aurai le plaisir de vous recevoir dès votre retour à Paris. J'écris au milieu des paquets, je ne puis vous en dire plus long, et je suis toute honteuse de vous envoyer un pareil griffonnage. *Mille tendres compliments.*"

La dernière n'est pas la moins curieuse, je la reçois après m'être présenté chez elle, lors de mon arrivée à Paris.

„Le hasard a voulu que je sois absente hier soir, j'espère qu'il vous sera possible de revenir demain avant onze heures, heure à laquelle je pars pour la campagne, au château de Leach. Un mot. *Je vous offre mes amitiés.*„

Je n'ai pas besoin de dire que depuis long-temps je ne considérais plus cette aventure que comme un sujet d'observation; je prenais intérêt à étudier les phases de cette rapide décroissance, et quoique je connusse bien la mauvaise qualité de la matière que j'avais employée pour faire mon idole, j'avoue que je m'émerveillais encore à la voir si vite se décomposer et tomber en poudre. Aussi je ne manquai pas d'être exact au rendez-vous de Lina, la chose en valait la peine. Je la trouvai brillante, penchée sur un riche canapé, ravissante de bon air et d'hésitation. Jamais je n'ai vu de tenture d'appartement qui allât mieux à une tête de femme, jamais je n'ai vu de petit

jour qui fût plus avantageux à une figure un peu fatiguée. Je ne sais pas si l'on trouvera beaucoup d'esprit dans sa correspondance, mais je sais qu'il y en avait énormement dans son cabinet, Elle me reçut avec une grâce à me faire tourner la cervelle. et je crois que je serais retombé sous le charme, si j'avais éte moins prévenu d'avance; mais j'arrivais froid, je restai froid. Elle, de son côté, était redevenue femme coquette, femme de Paris comme je l'ai décrite, belle, délicate, séduisante, mais blasée, vaniteuse, pleine de mensonges, sans passion et l'ame desséchée. Elle se fit grande dame: elle parut confuse des souvenirs de la diligence; elle voulait commencer une intrigue selon les règles, elle n'avait rien compris au rôle que je prétendais lui faire remplir; mais elle joua le sien avec un charme inexprimable. Tout cela me parut pitoyable, et au bout d'une heure, je me levai plein de dégoût pour prendre congé. Je vis bien qu'elle comprenait ce qui se passait en moi. Mais elle ne voulut pas paraître s'en apercevoir, et me reconduisit jusqu'à la porte du salon avec une exquise politesse. Depuis je n'ai jamais remis les pieds chez elle, et quand nous nous rencontrons au théâtre ou à la promenade, elle ne semble pas du tout embarrassée. Nous ne nous saluons pas.

Quand une femme fixera sur vous ses regards, et vous laissera entendre de douces paroles, écoutez, mais doutez; et si le lendemain elle a disparu, ne vous roulez pas dans la cendre, ne rasez pas votre tête, ne fuyez pas au désert.

Voilà mon histoire. Elle paraîtra peut-être assez futile, surtout dans un temps où l'on s'occupe sérieusement de choses sérieuses; à moi cependant, il m'a semblé bon de l'écrire, pour l'instruction de ceux de nos jeunes frères au cœur ardent, qui s'en vont voyager en diligence dans notre pays de France.

V. SCHŒLCHER.

LE LUXEMBOURG.

Je me connais mal en architecture : aussi, au risque d'être appelé Vandale, je dis franchement que j'aime peu le palais du Luxembourg.

J'avoue que le travail en est savant et régulier; mais tous ces bossages qui sillonnent l'édifice et le zèbrent horizontalement me paraissent un enjolivement mesquin, sans grâce comme sans candeur. Il me semble voir une tête d'étude qu'une main inhabile a voulu ombrer, et qu'elle a chargée de hachures roides et tirées pour ainsi dire au cordeau. Enfin quel qu'il soit, de grands souvenirs le recommandent à notre attention.

Passant de maîtres en maîtres, et d'usages en usages; tour-à-tour sanctuaire de plaisirs et sanctuaire de douleurs; poussant des cris d'alégresse ou des cris de terreur; ayant à ses portes des geôliers ou des gardes; tribunal et prison en même temps; se parant un jour pour une fête, se voilant le lendemain pour une mort; espèce de monument *factotum;* propre à tout, même à couvrir des têtes royales; insignifiant par cela même qu'il est sous la main du premier venu haut placé, et qu'il sert de pis-aller à tous venants; maintenant changé en un prytanée politique où toutes les vieilles gloires et les vieilles réputations vont prendre leur retraite, en cassant ou en sanctionnant des lois: voilà quelles ont été ses destinées!

Il fut bâti en 1615 par Marie de Médicis, sur le modèle du palais de Pitti à Florence, et d'après les dessins de l'architecte Desbrosses. Marie avait acheté quelque vieille maison d'un certain duc d'Epinay-Luxembourg, quelques arpents de certains chartreux, et sur cet emplacement avait jeté les fondements du palais qu'elle voulait habiter. Son séjour y fut court, et bientôt elle le céda à Gaston de France, duc d'Orléans. Ce prince lui donna son nom, et le palais s'appela *Palais d'Orléans* jusqu'à la révolution, époque à laquelle on détacha de la façade la table de marbre où ces mots étaient gravés en lettres d'or. Plus tard Élisabeth, duchesse de Guise et d'Orléans, le donna à Louis XIV, sans-doute pour attirer sur elle les regards bienveillants du grand roi. Après la mort de Louis XIV, il devint le théâtre des galanteries d'une princesse royale.

Sous la Régence, on sait qu'il était de bon ton d'avoir sa petite maison. Les grands seigneurs roués en outraient même la mode. Richelieu et le duc d'Orléans en comptaient au moins une dans chaque quartier. Dans ces petits harems bien coquets, bien élégants, nos sultans poudrés du dix-huitième siècle venaient *célébrer leur délire.* La petite maison était indispensable à un homme né. C'était le boudoir transformé en salle à manger, ou mieux le boudoir et la salle à manger à la fois: c'était le bosquet de Daphnis et Chloé transporté à Paris, au premier sur le derrière (crainte du bruit et du guet): l'île de Cypre entre quatre murs avec ses amours ailés, sa Vénus nue, et son encens fumeux et odorant. La petite maison fit donc fureur: et les dames elles-mêmes voulurent prendre exemple sur les hommes. Le croirait-on? les maris du temps accédèrent sans trop de difficulté au caprice de leurs femmes. La fille du régent, Madame de Berri, tenait beaucoup à avoir la sienne. Sans-doute elle se plaignit à son père de ce qu'une femme comme elle n'eût pas sa petite maison. Le duc trouva la plainte juste, et lui donna le Luxembourg. Que de débauches alors, que de danses, que de repas ce palais ne vit-il point! Naguère il était une propriété de la couronne, peut-être alors était-il un peu abandonné, un peu désert; peut-être ne servait-il que comme

un pied-à-terre aux têtes couronnées qui venaient en France. Louis disparaît, et le Luxembourg devient le *Thalamus* d'une femme de mauvaise vie et de bonne qualité. Vite des fleurs et des essences; qu'on l'éclaire, qu'on le parfume; la Messaline française va y célébrer ses dégoûtantes saturnales. Là, les raffineries de la luxure, et de la luxure sur le flanc: là, ces monstrueuses voluptés, ces indicibles saturations des sens: là, une fille de sang royal, se faisant déesse de l'orgie, dressant ses tréteaux, et jouant la farce scandaleuse avec un petit nombre d'acteurs. Elle fit murer toutes les portes du jardin, une exceptée, pour pouvoir se livrer, sans d'autres témoins que ses complices, à ses honteuses débauches. Par les beaux soirs d'été, demi-nue au milieu de ses mignons, elle prostituait la dignité royale, et privait déjà Louis XV, enfant, de cette auréole majestueuse qui avait resplendi autour de la tête de son bisaïeul. A quoi bon vous récrier ensuite contre le Parc-aux-Cerfs? du temps de Louis-le-Grand et de la dévote Maintenon, cette reine de France à huis clos, les mœurs déréglées se cachaient sous le manteau de la religion: sous le régent, le manteau tombe, et les mœurs se montrent sans masque dans leur hideuse nudité. Louis XV les prit telles qu'il les trouva, et Saint-Cyr fut remplacé, ou du moins supplanté par le Parc. A qui la faute?

Le Luxembourg, après être retombé dans les propriétés du roi, fut donné par Louis XVI à M. le comte de Provence, qui l'habita jusqu'à son évasion de Paris.

La terreur arrive, et les cachots regorgent de prisonniers: les demeures royales sont vides par la mort ou la fuite de leurs hôtes: qu'elles servent au moins à quelque chose; on en fait des prisons. Des grilles aux fenêtres, des gardiens aux portes, et le Luxembourg remplace la Bastille démolie. „De quoi se „plaignent donc ces damnés d'aristocrates?“ disait un montagnard, „nous les logeons dans des châteaux royaux!“ Il n'eût plus fallu, après les avoir guillotinés, que de les enterrer à Saint-Denis: alors le mot de Bossuet serait devenu d'une épouvantable vérité.

Que de noms, que de plaintes les murs ne révèleraient-ils

pas à notre curiosité, s'ils n'avaient été recrépis! On m'a montré la fenêtre d'une petite chambre au second étage, donnant sur le jardin, où David fut renfermé. C'est là qu'il conçut le plan de son magnifique tableau des Sabines. Étrange privilège de l'artiste, de pouvoir toujours être lui, jusque sous le couteau de la guillotine, et d'être poète à sa manière alors que toutes les questions d'art se débattaient sur la place de Grève! Un jour, se sentant inspiré, David s'arme d'un pinceau ou d'un crayon, ou d'un charbon, n'importe; et il esquisse à grands traits le plan de son tableau. Au fort de son travail, le guichetier arrive suivi de gens armés. — „On demande le citoyen David au tribunal, dit une voix rauque. David continue sans rien répondre. Heureusement le guichetier avait été sobre ce jour-là, et les hommes qui l'accompagnaient n'étaient point par trop ivres. Sans quoi notre grand peintre aurait pu avoir le sort d'Archimède. — Allons, citoyen, reprend le porte-clefs, tu griffonneras la muraille à *ton retour*, le tribunal attend. — Je ne demande qu'une heure, répond David en se retournant à-peine: mais il me la faut, je n'ai pas le temps à-présent.“ Le geôlier sortit tout stupide: la réponse fut portée au tribunal: on mentionna le tout dans un procès-verbal. L'artiste se sentait dans un de ces rapides et précieux instants de la vie où la poésie et l'inspiration vous tiennent, et il ne voulait quitter ni l'une ni l'autre. Aussi faisait-il faire antichambre au bourreau. Par bonheur, ce dernier attendit en vain.

C'est là encore que fut écroué le vieux maréchal de Mouchy, serviteur fidèle de Louis XVI. Brusquement séparé de sa femme, et jeté dans un cachot, il attendait qu'on le traduisît devant le tribunal révolutionnaire. La maréchale se présente au Luxembourg pour partager la captivité de son époux. „Puisque mon mari est arrêté,“ dit-elle au guichetier, „je le suis.“ Ce dernier haussa les épaules, et lui ouvrit la porte sans rien comprendre. Quand le maréchal comparut devant ses juges, la maréchale était à son côté: „Puisque mon mari est mandé,“ dit-elle à l'accusateur public, „je le suis.“ L'accusateur public eut la cruelle bienveillance d'accéder à sa demande. Lorsque

enfin le maréchal fut extrait de prison pour marcher à l'échafaud, la maréchale, moins âgée que lui, guidait ses pas tremblants sur les marches sanglantes: „Puisque mon mari est condamné," dit-elle au bourreau, „je le suis." Ce dernier ne se fit pas plus prier que le geôlier et l'accusateur. Touchante solidarité! sublime dévouement!

La terreur est détrônée: le Directoire lui succède, et va droit s'installer au Luxembourg. Alors recommencent les saturnales et les orgies dont ce palais avait déjà été le théâtre. Cependant un homme inquiète la liesse directoriale. Les lauriers de Napoléon empêchent les directeurs, je ne dirai pas de dormir, mais de se livrer sans crainte, pendant la nuit, à leurs longues débauches. Néanmoins, lors de son retour de sa grande campagne, quand il apporta au Directoire le traité de Campo-Formio, rien ne fut épargné pour donner à croire que la plus grande intelligence régnait entre lui et les directeurs. C'est dans la grande cour du Luxembourg qu'eut lieu la réception de Bonaparte. M. de Talleyrand le présenta, et prononça, à cette occasion, un long discours digne de remarque. Dans cette harangue d'apparat, M. de Talleyrand repousse loin de Bonaparte les soupçons qu'on pourrait concevoir sur ses projets ambitieux, et, à ce propos, il fait valoir le goût du général pour les poésies d'Ossian. Un homme qui choisit Ossian pour sa lecture favorite peut-il inspirer des craintes sérieuses? Peu s'en est fallu que M. de Talleyrand, pour laver Bonaparte des *injustes* soupçons qui pesaient sur lui, ne le représentât comme un berger de Théocrite, amant de la campagne et du chalumeau, fuyant le fracas des villes, ou comme le vieillard des *Géorgiques* de Virgile, habitant les bords du Galèse. En vérité, je ne sais si tout cela fut une plaisanterie; mais Bonaparte, qui pensait déjà au 18 brumaire, dut trouver étrange l'apologie que M. de Talleyrand faisait de sa conduite. Quoi qu'il en soit, dans son discours au Directoire, il passa Ossian et ses poésies nébuleuses sous silence. Barras lui répondit très-longuement au nom de ses collègues, l'accabla de louanges comme d'ordinaire, et finit son allocution par l'accolade obligée. Bonaparte prit toutes ces marques d'amitié

pour ce qu'elles valaient, et ne renversa pas moins le Directoire malgré les prévisions du célèbre diplomate.

Sous lui, le Luxembourg devient successivement *Palais du Consulat* et *Palais du Sénat conservateur:* enfin, depuis la restauration, il a pris le nom de *Palais de la Chambre des pairs,* et il le conserve de nos jours.

Le petit Luxembourg, qui fut bâti en 1629 par Richelieu, pour lui servir de demeure en attendant que le Palais-Cardinal fût construit, communiquait jadis au grand par un corps de bâtiment. Ce fut là que le *brave des braves,* le maréchal Ney, attendit sa condamnation. Depuis la mort de Ney il avait été désert; la révolution de juillet s'est chargée de lui donner de nouveaux habitants. Les ministres de Charles X y furent écroués avant le jugement de la Chambre. Singulier rapprochement! Le premier hôte du petit Luxembourg fut ce cardinal qui le premier établit solidement sur sa base la monarchie absolue; et les derniers hommes qui en ont passé le seuil étaient les derniers soutiens de ce même pouvoir absolu battu en ruine par le peuple! Le temps, ou pour me servir du mot adopté par le dix-neuvième siècle, le progrès a fait cela.

Mais laissons ce pêle-mêle de tristes souvenirs: ne fouillons pas trop avant, de peur que notre pied ne se fige ou dans la boue, ou dans le sang. Je n'ai pas la prétention de dérouler ici les annales du palais du Luxembourg, j'aime mieux être l'historiographe du jardin.

D'autres loueront la célèbre Rhodes, ou Mitylène, ou Éphèse, ou les murs de Corinthe baignée par deux mers; d'autres célèbreront les Tuileries avec son peuple fashionable, ou le boulevart de Gand avec ses promeneurs indolents, ou le bois de Boulogne avec ses cavalcadours, et ses rieuses amazones.

Moi je préfère chanter le jardin du Luxembourg, dire comment les Faublas du quartier latin y font leurs premières armes auprès des marquises de B*** en bonnet de dentelle et en tablier de soie. Je ne vous passerai pas sous silence, dignes rentiers et rentières à 800 livres qui venez promener vos rêveries et vos petits chiens dans les fraîches allées. Ma plume

ne vous oubliera pas, jeunes filles qui embellissez de votre présence ce riant Eldorado.

Quittons donc le péristyle du palais, et engagez-vous sous ma conduite dans ce labyrinthe verdoyant où le fil d'Ariane n'est pas tant à dédaigner que vous pourriez le croire.

Depuis nombre d'années il appartient à l'étudiant: il est inféodé à ses étourderies et à ses amours; c'est le Cours du basochien; le seul fief qu'il ait pu sauver du naufrage où se sont engloutis tous ses privilèges. Mal serait venu qui voudrait lui contester ce dernier débris: il a été érigé en majorat en sa faveur, bien que le *Bulletin des lois* n'en dise mot. L'étudiant, suzerain absolu, se montre peu insolent dans son jardin. Le temps des hommes d'armes rossés, des mules arrêtées par son bon vouloir, des estocs tombant sur l'échine des sergents, des femmes enlevées, des capes trouées autant par l'épée ou le poignard que par la misère, a disparu. L'étudiant ne bat personne, pas même les paisibles gardiens; il ne hurle, ni *sus sus*, ni houra sur les passants: le jonc inoffensif a remplacé dans ses mains le gros bâton ferré; il porte des gants et pas de trous à ses habits: effet de la civilisation. Néanmoins, il se promène dans son empire en homme sûr de son autorité, et certain que nul n'a l'envie ni le pouvoir de le tourmenter dans l'exercice de ses prérogatives. De tous les droits dont il jouissait, il en a conservé un seul: je veux parler du droit du seigneur; encore est-il restreint et ne s'étend-il qu'à certains visages: la grisette est la vassale du lieu; mais non plus vassale, telle qu'au moyen âge, assujétie aux caprices et aux baisers d'un haut, d'un puissant, et la plupart du temps d'un très-laid baron. La grisette est une vassale de bonne volonté, n'obéissant qu'au maître qui a su captiver son cœur. Rebelle à toutes les figures qui lui déplaisent, d'un abord aisé à celles qui lui conviennent, elle sait se faire respecter, et elle jouit d'une certaine puissance dans le jardin. Il faudrait une plume exercée pour peindre les attaques de sa coquetterie, son babil continu, ses colères, ses jalousies et ses faciles amours. Quoique la grisette ne soit pas ennemie de la gaîté, la mélancolie ne laisse pas que d'avoir

une grande influence sur son cœur: elle s'attendrit à la vue d'un visage pâle et triste; elle résiste difficilement à deux yeux languissants; enfin elle s'abandonne tout-à-fait à deux mains croisées derrière le dos et à un pas lent et rêveur. Aussi les Werther abondent-ils au Luxembourg: vous les voyez la tête baissée, soupirant ou se parlant à eux-mêmes, chercher dans une solitaire promenade un allègement à leurs souffrances. C'est ordinairement la grisette qui met un terme à ces douleurs: on se rencontre par hasard; par hasard on prend place sur le même banc; le hasard fait qu'une conversation s'engage; l'intimité s'établit bientôt; viennent les confidences, les épanchements. On se quitte pour se revoir le lendemain. On se revoit en effet: même abandon que la veille dans la causerie; on se plaint de ne *pouvoir trouver une ame qui comprenne son ame;* on s'apitoie mutuellement sur sa *bizarre destinée.* Puis, arrivent les demi-mots, les demi-aveux, les demi-consolations; enfin les amours, les plaisirs, les distractions, les froideurs, les reproches et les séparations. Il n'y a qu'au Luxembourg que les passions passent par toutes ces phases en aussi peu de temps. Charmant théâtre d'amours hebdomadaires, champs-élysées terrestres où l'on aime vite, et qui ont aussi leur Léthé, afin qu'on oublie encore plus vite que l'on a aimé.

Puisque je vous parle de la grisette, je vous prie de ne pas la confondre avec la gent commune et trotte-menu des ouvrières des rues St.-Denis et Vivienne. Ce qui distingue la grisette du Luxembourg de ces demoiselles, c'est un fonds de paresse inépuisable. Toujours elle vient de sortir d'un magasin, et toujours elle est sur le point d'y rentrer. Cependant comme elle tient autant que personne à paraître travailleuse, la grisette emporte de l'ouvrage au jardin: d'ordinaire elle festonne. Je vais plus loin, il n'y en a pas une qui n'ait son feston dans le cabas qu'elle porte avec elle. Le feston est un des charmes de la grisette, et ce n'est pas le moins à craindre. Moi qui vous parle, je l'avoue à ma honte, j'ai été pris par le feston.

Insouciante à l'excès, vivant au jour le jour, de peu ou même de rien, ressemblant beaucoup au lazzaronne italien, moins

la cruauté et le poignard cependant, mettant le *fare niente* au-dessus de tous les biens, s'acclimatant à tous les amours, la grisette se contente de ce que lui apporte le temps, peu soucieuse de l'avenir, entière au présent, se faisant oreiller de tout, même du sort le plus dur, dormant indifféremment sur le côté gauche ou sur le côté droit, égale dans la bonne et la mauvaise fortune, excellente fille au demeurant, mais qui rencontre tôt ou tard sur son chemin la porte d'un hôpital.

Elle a ses allées favorites, et ce ne sont pas les plus fréquentées: je ne dirai pas que c'est par amour de la solitude, mais elle aime le bosquet; comme le bosquet manque au Luxembourg, elle choisit les lieux les plus retirés. Ainsi vous la rencontrerez de onze heures à deux dans l'allée qui longe la rue d'Enfer, et sous les arbres qui l'avoisinent. La grisette se place toujours sur un banc, ne voulant avoir aucune dispute avec la loueuse de chaises. Et là elle attend son amant ou celui qui veut l'être. Une chose remarquable, c'est qu'elle fait élection de domicile dans les mêmes lieux et sous le même couvert que la vieille fille. Ainsi, la vieille fille va tricoter ses bas dans l'allée d'Enfer et dans celles qui aboutissent à la rue de l'Ouest et à la grille Fleurus: et ces dernières allées sont du ressort de la grisette. Quoi qu'il en soit, elles se détestent d'instinct: quand elles se parlent, elles laissent tomber leurs paroles du bout des lèvres, en arrondissant la bouche avec précieuseté, et en mettant le mot *madame* dix fois dans une phrase. Sur les deux heures, la grisette et la vieille fille émigrent du Luxembourg pour n'y plus revenir que le soir. La révolution de juillet a fait beaucoup de tort à la grisette: la politique lui enlève ses adorateurs; aussi est-elle carliste ou républicaine: mais elle penche beaucoup plus pour les exilés d'Holy-Rood que pour les admirateurs de Marat et de Robespierre.

C'est à-peu-près à l'heure où ces dames s'en vont que les bonnes d'enfants arrivent. Elles établissent leur quartier-général sur la terrasse de droite. La bonne d'enfant est la rivale de la grisette, il existe de longue date une guerre sourde entre ces deux puissances.

La bonne d'enfant laisse ses petits maîtres sauter à la corde, se traîner sur le sable, déchirer leurs habits, se barbouiller la figure: elle se promène çà et là, admire les statues, s'arrête devant les gladiateurs et les Hercules, s'extasie devant les Vénus nues sortant de l'eau, qui, disons-le en passant, sont tellement noires, qu'on serait tenté de les prier de rentrer dans le bain qu'elles viennent de quitter pour se décrasser un peu. Je ne sais pourquoi Charlet ou Bellangé, dans leurs caricatures, nous représentent le simple conscrit cherchant à captiver la bonne d'enfant. Je n'ai jamais vu de bonnes se compromettre avec l'uniforme bleu du roi. Elles gardent leur rang et leur sérieux vis-à-vis du militaire, et si l'enfant de Mars voulait s'émanciper avec elles, et les pousser dans leurs derniers retranchements, c'est-à-dire, jusqu'au bout du banc, leurs paroles de dédain sauraient le remettre à sa place. La bonne d'enfant raffolle de l'étudiant, ce dernier la tient peu en estime.

Aussi ne parlerai-je pas des œillades indiscrètes, et des minauderies infructueuses de la bonne d'enfant, pour vous faire lier connaissance plus vite avec le vieux garçon. Passons devant la façade du palais, donnons un coup d'œil au quinconce d'érables et au rosarium qui ont remplacé les bâtiments de communication entre le petit et le grand Luxembourg, et arrivons dans l'allée qui côtoie la rue de Vaugirard. Je pourrais ici vous faire une belle description imitée de Virgile, vous dire que cette allée est une allée Paria, que le soleil ne la visite jamais, qu'on l'évite et qu'on la fuit comme l'antre de Pluton, qu'un silence horrible y règne, silence interrompu par les cris funèbres des oiseaux de mauvais augure: mais pour laisser tout ce fatras mythologique de côté, je vous dirai tout simplement qu'elle est consacrée à la politique.

Que ce mot ne vous fasse pas reculer comme le voyageur à la vue d'un serpent caché sous l'herbe. La politique de l'allée de Vaugirard n'a rien d'effrayant. Elle n'a ni chapeau, ni bonnet rouge, point d'habits ou de redingotes boutonnées séditieusement jusqu'au menton, point de virgule ni de mouches barbues, point de paroles âpres surtout; ma politique est sexagénaire,

porte perruque, marche lentement, a la goutte, un habit marron, des souliers carrés à boucles d'argent, canne à poignée d'ivoire, culottes courtes et bas de mollets.

Tous les politiques de l'allée Vaugirard sont des transfuges du jeu de boules. Quand ils sont fatigués du *cochonnet*, ils s'acheminent par l'allée de l'Observatoire à leur salle de délibération, et là ils agitent entre eux les hautes questions d'état. La chose se passe fort bien, je vous assure. On discute le pour et le contre, on propose les lois, on lance des amendements: on demande la parole, on monte à la tribune (métaphore), on fait des discours: on s'interrompt et on finit par ne pas s'entendre.

Je me suis souvent demandé quel rôle pouvait jouer la canne en politique, et je me suis répondu qu'il était immense. Je ne sais pas comment Fox et Pitt ont négligé la canne. C'est elle qui tranche le nœud gordien; c'est elle qui renverse les villes, crée les empires, bat les armées, et sauve les peuples. Vous penseriez comme moi si vous aviez vu mon aréopage en plein vent la faire servir dans les crises les plus difficiles. A l'aide de la canne, on décrivait sur le sable la position géographique de chaque peuple européen: on faisait avancer les corps de troupes: on intervenait en Belgique, en Italie: on sauvait la Pologne: on écrasait les Russes: on se couvrait de gloire, on garantissait l'honneur national, et on *rentrait couvert de lauriers dans la capitale*, *aux acclamations de la population entière.*

Que de fois, pour ma part, n'ai-je pas vu dans l'allée Vaugirard, la Russie éventrée et les Hollandais en fuite! que de manœuvres stratégiques n'ai-je pas admirées! que de magnifiques protocoles n'ai-je pas entendus! Et quelles marches forcées: que de fleuves, de montagnes, mes généraux sédentaires ne traversaient-ils pas! J'aimais surtout, dans ce conciliabule, un petit bossu fort singulier. C'était le président, le doyen d'âge. Un petit chapeau d'étoffe grise, plissé sur les bords, dominait son vénérable chef. Une redingote, qui pouvait peut-être avoir été blanche, couvrait ses membres grêles et délicats. Un gros jonc guidait ses pas fort incertains. Le petit bossu était l'ame de la société, c'était lui qui ordonnait l'attaque et qui donnait

le signal du combat; lui qui arrêtait l'effusion du sang avec sa canne: comme ces rois du moyen âge qui avaient le privilège de terminer le duel en jetant dans la carrière une baguette de bois vert. Avec quelle dignité il ouvrait la séance! avec quelle clarté il dirigeait la discussion, et surtout avec quelle ponctualité il prononçait la clôture. Quand trois heures sonnaient, il fermait les débats et coupait court à toutes divagations et à tous mouvements. Le temps du dîner était venu. Aussi, aurait-on été sur le bord d'un fleuve, serait-on arrivé aux portes d'une ville, n'importe, il fallait retourner à sa poule au pot, rue Cassette ou rue des Canettes. „Messieurs, disait le petit bossu en s'en allant, nous reprendrons demain la discussion et la route où nous les avons laissées: à une heure précise nous passerons le Rhin, ou bien encore nous entrerons dans Ancône."

Le digne homme n'a pas reparu au jardin cet été, et je crois bien qu'il faut mettre son absence sur le compte du choléra. C'est une grande perte pour les diplomates de l'allée Vaugirard. Aussi la session de cette année a-t-elle offert peu d'intérêt: les membres n'ont pas été exacts: heureusement il n'y a pas d'insertion dans le *Moniteur*, ni de mention dans le procès-verbal. Et puis le mauvais temps qui a régné ce mois-ci a singulièrement entravé les opérations. On est resté huit jours de suite devant une bicoque, pour cause de pluie. Enfin le froid et le brouillard viennent de dissoudre la chambre, qui ne rouvrira qu'au printemps 1833.

Le Luxembourg est encore le Pæstum et le Tibur des mercières et des bonnetiers retirés. C'est plaisir de voir ces couples sexagénaires s'acheminer gravement vers l'allée de l'Observatoire Certes, lorsque Napoléon faisait faire cette allée, il était loin de prévoir qu'elle dût servir un jour exclusivement aux promenades oisives des bonnes gens du quartier Saint-Germain. Mais le plus grand homme ne lit pas tout dans l'avenir. A coup sûr il pensait encore moins que ce serait au milieu de cette rangée d'arbres plantés par ses ordres, que l'un de ses plus braves soldats, le maréchal Ney, marcherait à une mort sans gloire.

Et qui alors l'aurait pu croire? il y avait tant de plaines où l'on pouvait mourir glorieusement!

L'allée de l'Observatoire est, comme je le dis, le rendez-vous de la petite propriété. Sans-doute on s'arrête pour donner un coup d'œil aux rosiers en fleurs, sans-doute on fait halte devant le bassin pour admirer la limpidité de l'eau; mais, ces deux stations faites, on se rend à son allée pour ne plus la quitter. C'est là qu'on rencontre ses voisins de pallier: là, qu'on parle d'affaires, qu'on se rend compte de l'emploi du temps, qu'on se demande ce qu'il faudra manger à dîner le lendemain. Puis on regarde le coucher du soleil, on prédit le beau temps ou la pluie, selon que le ciel est couvert, ou que les chats ont léché leur queue; on appelle son chien qu'un autre vient débaucher, on crie après lui, on court à sa recherche, on l'attache, on le fait porter au mari, crainte d'une nouvelle fuite. Quelle grande ressource pour la conversation quand le télégraphe agite ses bras! les commentaires abondent, on parle de la découverte de l'imprimerie, que l'on trouve fort belle, on disserte sur la sténographie, puis sur la télégraphie. On travaille à deviner les énigmes du sphinx aérien; on passe en revue toutes les inventions brevetées ou non brevetées. — Chez qui prenez-vous votre café, madame? — Chez M***, au coin de la rue des Mauvais-Garçons. — Ah! moi je prends le mien chez M***, vis-à-vis le marchand de meubles. Tel est le résumé des entretiens les plus importants, entretiens qui ne finissent qu'avec le jour. Ces estimables rentiers ont tellement pris leurs habitudes au Luxembourg, qu'ils se croiraient de bonne foi expropriés si on fermait le jardin pour cause de réparation. Ils invitent leurs parents d'outre Seine à venir les voir au Luxembourg, comme on engage un ami à venir passer une huitaine de jours à la campagne que l'on possède. „Venez, leur disent-ils, nous voir à notre jardin, de midi à quatre, ou de six à huit heures; nos lilas sont passés, mais nos roses sont magnifiques; nous ferons élaguer les arbres dans deux mois. Un de nos cygnes est mort: celui que nous aimions le mieux. Mon

mari emportait chaque jour dans sa poche un morceau de pain pour lui: l'épidémie régnante a tant fait de ravages! "

Au printemps, le Luxembourg n'a rien à envier aux plus belles promenades. Le soir, la terrasse de droite devient une fraîche et odorante succursale des Tuileries. Les toilettes, à la vérité, ne s'y font pas remarquer comme aux Tuileries. Les habits ne sortent pas des ateliers de Staub ni de Chindé; les robes n'ont pas passé par les mains de mademoiselle Victorine: il y a moins de monde: pas d'élégants, peu d'élégantes; toujours l'abandon, le laisser aller du propriétaire. Les galeries ne sont pas aussi longues ni aussi bien fournies. Çà et là s'échelonnent sur deux rangs quelques robes blanches bien simples, quelques familles qui viennent prendre le frais et lire le journal. Au milieu nombre d'étudiants, canne de fer creux à la main, cigarre à la bouche, parlant de politique ou d'amour, racontant la chronique scandaleuse du jour, ou les succès de leurs examens, s'égayant aux dépens des passants dont ils connaissent la biographie. Car au Luxembourg tout se sait, impossible de garder l'incognito. On connaît le nom, l'adresse de toutes les personnes qui y viennent. Si par hasard on découvre quelque jeune femme inconnue, on interroge, on s'enquiert, on prend des renseignements sur la jolie intruse, et bientôt vous la connaissez comme si elle était votre parente. Ces traditions se livrent d'année en année par les étudiants qui retournent en province, aux étudiants qui arrivent à Paris.

A votre entrée au Luxembourg, on vous dénombre tous les habitués, on vous met au fait de la place. On vous apprend que cette jolie enfant de seize ans, aux yeux voilés, aux cheveux noirs descendant en bandeau sur les tempes, à la taille svelte, à la figure de Madone, est mademoiselle ****, la reine du lieu, et qu'elle a plus de prétendants tacites que n'en avait jadis Pénélope; que sa voisine, dont la tête noble et sévère accuse certaine fierté aristocratique, est la fille d'un conseiller à la cour des comptes. Enfin, personne n'est à l'abri de la curiosité et de l'indiscrétion. Mais aussi la critique y est moins mordante qu'aux Tuileries.

Aux Tuileries on fait la guerre aux habits, aux gilets, aux chapeaux, aux tournures, aux figures: au Luxembourg, si vous exceptez quelque envie de rire de jeune fille, mal étouffé sous le mouchoir, quelques *aparté* bien innocents, la critique n'a pas droit de bourgeoisie. On se promène sans façon, et seulement pour se promener.

A la campagne, quand on a fini le dîner, on propose toujours un tour de jardin pour faire la digestion. Alors le grand-père prend sa canne, le père sa casquette, et les jeunes filles placent capricieusement sur leur tête le large chapeau de paille dont elles laissent flotter les rubans ternis.

Les habitants du faubourg Saint-Germain viennent faire leur digestion au Luxembourg: le grand-père prend aussi sa canne: le père met un chapeau, et les jeunes filles nouent leurs rubans: voilà toute la différence.

Si la critique est exilée du jardin, c'est dire que la coquetterie est frappée aussi d'ostracisme. Sans-doute il y a des amours au Luxembourg, le soir sur la terrasse; amours bien platoniques, amours sous les tilleuls, amours qui se déclarent par un coup d'œil, un signe, une expression du visage; mais il n'y a pas de coquetterie en jeu. Une jeune fille coquette, au Luxembourg, serait la plus malheureuse des femmes. Car il règne partout un certain abandon de famille. Quand on se rencontre, on se salue avec affection, on va même jusqu'à s'embrasser. Quel crime de lèse-bon ton! S'embrasser en plein jardin: c'est à faire éclater de rire tous ces dandis en gants jaunes, au cou emprisonné dans une cravate de satin. Mais cette conservation des mœurs antiques et des bonnes mœurs a son nombre d'approbateurs. Pour ma part, je l'avoue, j'éprouve un indicible plaisir à voir les deux plus jolies jeunes filles, quand elles se rencontrent, courir l'une au-devant de l'autre, et s'embrasser avec autant de cordialité que lorsqu'enfants toutes deux elles jouaient au cerceau, ou sautaient à la corde.

La civilisation n'a pas encore pénétré, comme il paraît, tout entière au Luxembourg, et il faut espérer qu'elle n'y prendra pas pied de sitôt. Je prêterai main forte pour m'opposer à

ses envahissements: elle nous a gâté tant de choses, qu'elle ferait probablement des siennes au Luxembourg.

Les Tuileries ne perdent pas tous leurs promeneurs pendant l'hiver: dans les jours secs les femmes y font acte d'apparition, cachées sous des manteaux, emmaillottées dans des douillettes, et vont exposer aux intempéries de l'air leurs visages pâles et déflorés. Il n'en est pas de même au Luxembourg: à la fin de l'automne le jardin devient désert. Déjà même les promenades sont plus rares. Les robes blanches sont abandonnées: la moire, le cachemirienne et le gros de Naples reparaissent. Les arbres perdent leurs feuilles, et les allées leurs habitués. Plus de chaises rapprochées en groupe pour la causerie du soir, plus de chapeaux sur les genoux, et de cheveux nattés abandonnés aux caresses du vent. Déjà on a fait ses déménagements sans bruit et sans embarras; on jette un coup-d'œil d'adieu à sa place favorite, à ses orangers :

Linquenda tellus.

Il faut abandonner sa villa, ses conversations au crépuscule, son Arno immobile, ses cygnes au duvet argenté. Qu'on fasse les apprêts du départ. — Rome nous appelle: Rome, si froide, si bruyante, et si triste. — Plus d'ombrage, plus d'oiseaux au chant joyeux, plus de ciel bleu, plus de brise embaumée. O mes rosiers, ma verdure; ô mes fraîches allées, mes belles statues, honneur du ciseau de Zeuxis et de Praxitèle, mes vases étrusques, mon vivarium; ô mon silence sous les arbres aussi vieux que la terre qui les porte; mes oliviers au suave parfum, mes ruisseaux au murmure dulcisonnant, mes rêveries de poésie et d'amour, mes tièdes soirées, mes bains, mon vieux Falerne dans mes celliers humides! — A Rome. — Mes greniers plient et gémissent sous le poids de mes blés: mes moissons sont rentrées, mes vendanges sont faites: qu'on couvre mes plantes venues de l'Hespérie, car l'Aquilon et le Notus sont à craindre: qu'on prépare ma toge et mon char. Un dernier gâteau de miel en l'honneur de Pan: une dernière libation à Cérès, un dernier adieu à mon bonheur passé. — Et maintenant à Rome;

à la vie agitée, aux inquiétudes du Forum, aux jours occupés par l'ambition. Nous roulons sur la voie Appia, et nous voici dans la VILLE.

On quitte donc le jardin: on s'arrache à son banc et à ses habitudes champêtres. La jeune fille retourne à sa toilette et à ses bals: l'étudiant à son estaminet: la grisette à son cinquième étage: la vieille fille à sa partie de loto. Et tous passent le temps, tant bien que mal, en attendant les premiers lilas. Mais le vieux garçon, maussade et morose, revient à son petit logement où il n'y a pas de Babet. Lui seul regrette vraiment sa maison de campagne. Par les belles gelées il va y donner le coup-d'œil du maître; puis, de retour au coin du feu, il médite en tisonnant le vers de Virgile:

O fortunatos nimium sua si bona norint
Agricolas...

A. FÉLIX JONCIÈRES.

LE MARCHAND DE CHIENS.

Vous avez lu sans-doute les Mémoires de lord Byron: une des choses qui m'a étonné le plus dans ces étonnants Mémoires, c'est la facilité avec laquelle le noble lord renouvelle ses boule-dogues et ses lévriers à volonté. — Envoyez-moi, dit-il, un boule-dogue d'Écosse; les boule-dogues de Venise n'ont pas les dents assez dures. Envoyez-moi un beau chien de Terre-Neuve pour le faire nager dans les lagunes. Il écrit, il donne des ordres à son intendant, comme un autre écrirait à Paris: Envoyez-moi de l'eau de fleur d'oranger ou des gants.

Si lord Byron avait eu son correspondant à Paris, ce correspondant aurait été bien embarrassé de satisfaire aux désirs de son maître: il aurait eu beau chercher dans tout Paris un boule-dogue, un lévrier, ou un chien de Terre-Neuve à acheter, je suis assuré qu'il aurait eu grand'peine à rencontrer de quoi satisfaire lord Byron, qui s'y connaissait. Dans ce Paris où tous les commerces se font en grand, même le commerce de chiffons et de ramonages à quinze sous, il n'existe pas un seul établissement où l'on puisse aller, pour son argent, demander un chien comme on le veut. En fait de marchands de chiens, nous en possédons, il est vrai, quelques-uns et en plein vent, fort versés dans la science de dresser des caniches et qui élèvent leurs chiens dans des cages sur le parapet du Pont-Neuf; mais c'est

là tout. Allez donc chez ces gaillards-là, une lettre en main de lord Byron, demander à acheter un boule-dogue, un lévrier, ou un chien de Terre-Neuve!

Vous voyez donc, sans que je vous le dise, que malgré toute ma bonne volonté, je ne puis vous faire ici une dissertation savante sur cette branche d'un commerce qui n'existe pas, et qui pourrait être très-florissant. Après la race humaine, ce que le Parisien néglige le plus, c'est la race canine: il est impossible de se donner moins de peine pour les uns et pour les autres; il est impossible de mélanger les races avec plus de caprice insouciant et de hasard stupide: voilà pourquoi nous avons de très-vilains hommes et de très-vilains chiens.

Venez donc avec moi, si vous voulez voir les chiens parisiens, venez sur le Pont-Neuf, à gauche, en descendant la rue Dauphine; quand vous aurez passé la statue de Henri IV, vous trouverez cinq à six artistes en chaussures entourés chacun de cinq ou six caniches taillés et ciselés comme le buis des jardins de Versailles. L'un porte une moustache, l'autre est dessiné en losange; l'un est blanc, l'autre est noir; l'un est croisé avec un griffon, l'autre est croisé avec un épagneul. Il y a quelquefois dans un seul chien dix espèces de chiens. Envoyez un de ces chiens à lord Byron, et vous verrez ce qu'il vous dira!

C'est que, pour le marchand de chiens de Paris, élever un chien, vendre un chien, ce n'est pas une spéculation: c'est un plaisir, c'est un bonheur. Le marchand de chiens à Paris est d'abord portefaix, décroteur, père de famille, et enfin marchand de chiens. Il est portefaix pour vivre; il vend des chiens pour s'amuser: c'est un goût qui lui est venu quand son père était portier. Le propriétaire de la maison avait tant défendu à son père d'avoir un chien que son fils en a eu trois dès qu'il a été majeur. Pour ses chiens, il a perdu en même temps la porte et l'affection du propriétaire de son père. Zémire, que vous voyez là étendue au soleil, a empêché le mariage de son maître avec une cuisinière, ma foi! dont elle dévastait le garde-manger; puis Zémire étant devenue pleine dans la rue, a mis bas dans le lit de son maître; son maître voyant ces pauvres petits souf-

frants, les a élevés lui-même avec du lait, et une fois élevés, il les a vendus sur le Pont-Neuf, ou plutôt il les a placés de son mieux, tenant plus au bien-être de ses chiens qu'à son profit.

Tous les marchands de chiens de Paris ont des petits issus de Zémire et d'Azor; regardez tous les chiens qui passent, ce sont les oreilles de Zémire, c'est la queue d'Azor, c'est la patte blanche d'Azor: ces chiens-là sont gourmands, malingres, paresseux, voraces, stupides, très-laids et très-sales; au demeurant, les meilleurs chiens de l'univers.

J'imagine qu'au lieu de juger les hommes par les traits de leur visage ou les signes de leur écriture, on ferait mieux de les juger par leurs chiens. Le chien est le compagnon et l'ami de l'homme; le chien est sa joie quand il est seul, c'est sa famille quand il n'a pas de famille. Le chien vous sert d'enfant, et de père, et de gardien; il a l'œil d'une mobilité charmante, il est arrogant, il est jaloux, il est despote, il a toutes les qualités d'un animal sociable; il vous donne occasion très-souvent de vous imposer de ces petites privations qui coûtent peu et qui font plaisir, parce qu'elles prouvent que vous avez un cœur. Ainsi la meilleure place au coin du feu est au chien, le meilleur fauteuil de l'appartement est au chien. On sort souvent par le mauvais temps pour promener son chien; on reste chez soi pour tenir compagnie à son chien, on se réjouit avec lui, on pleure dans ses bras, on le soigne quand il est malade, on le sert dans ses amours; c'est un sujet inépuisable de conversation avec ses voisins et ses voisines; c'est un admirable sujet de dispute aussi. Pour un célibataire, pour le poète qui est pauvre, pour tout homme qui est seul, pour la vieille femme qui n'a plus personne à aimer, même en espoir, il n'y a plus qu'un seul secours, un seul ami, un seul camarade, un seul enfant, leur chien!

On peut donc, à coup sûr, juger de l'homme par le chien qui le suit. S'il en est ainsi, vous aurez une bien triste idée du bourgeois de Paris en voyant les chiens qu'il achète. Pour aimer de pareils chiens, il faut avoir perdu toute idée d'élégance, toute sensation, tout odorat, tout besoin de beauté et de formes. Le caniche du Pont-Neuf est, à mon sens, une

espèce de honte pour un peuple qui a quelques prétentions artistes. Le caniche est, en effet, le fond de tous les chiens parisiens.

J'entends le caniche bâtard ; c'est un animal dont on fait tout ce qu'on veut, un domestique d'abord, et le Parisien a tant besoin de domestique, que, ne pouvant les prendre aux *Petites Affiches*, il en achète sur le Pont-Neuf un écu. Il s'en va donc sur le Pont-Neuf, à l'heure de midi, flairant un chien, étudiant son regard, marchandant, discutant, s'en allant et revenant.

— Combien ce chien? — Le chien qu'il achète est âgé ordinairement de trois mois; pendant qu'il marchande, tous les connaisseurs se rassemblent autour de lui, et chacun donne son conseil. A la fin on convient du prix; le prix ordinaire d'un caniche bâtard, plus ou moins, varie d'nn écu à sept francs. Quelques-uns se vendent dix francs; mais en ce cas-là, il faut que l'acheteur soit un maître d'armes, un employé du Mont-de-Piété, ou un commissaire de police pour le moins.

A-peine a-t-il acheté son chien, le bourgeois de Paris remonte tout radieux à son quatrième étage. Arrivé à la porte, toute résolution lui manque, sa femme a bien juré qu'elle n'aurait plus de chien, comment faire accepter ce nouveau chien à sa femme? A la fin il prend son parti, il ouvre la porte, il entre. — Tiens, ma femme, regarde le joli petit caniche! La femme résiste d'abord, puis elle cède; car le moyen de ne plus aimer, une fois qu'on a aimé, même un caniche! Et voilà notre heureux couple qui s'occupe du charmant animal, on le blanchit, on le pare, on l'engraisse, on lui apprend à descendre dans la rue tous les matins. Ce bon ménage qui s'ennuyait tête-à-tête, et qui n'avait plus rien à dire ni à faire, se trouve à-présent, grâce à son caniche, très-occupé, et très-heureux. Qui vous dira toute l'éducation du caniche? Que n'apprend-on pas au caniche? On lui apprend à rapporter d'abord, on lui apprend à fermer la porte, on lui apprend à marcher sur deux pattes, on lui apprend à faire le mort, on lui apprend à vous ôter votre chapeau quand vous entrez. C'est une plaisanterie très-

agréable. Le caniche saute sur vous à quatre pattes, et vous arrache votre chapeau avec ses dents, ce qui est très-ennuyeux quand vous avez un chapeau neuf. Il y a des caniches qui font l'exercice, qui scient du bois, qui jouent à pigeon vole, qui vont chercher leur dîner chez le boucher. J'en ai connu un qui fumait une pipe très-agréablement. Le caniche est la joie de la grande propriété bourgeoise ; c'est une dépense de tous les ans assez considérable, il faut le faire tondre tous les deux mois, il faut changer de logement à-peu-près tous les ans, il faut être brouillé avec tous les voisins qui n'ont pas de chiens, quand on a un caniche un peu supportable.

Ce sont là de grands sacrifices, sans-doute, mais comme on en est dédommagé! quel plaisir, quand on passe dans la rue, d'entendre l'animal aboyer contre les chevaux, et de se venger sur les chevaux des autres de ceux qu'on n'a pas! Quel bonheur, dans le bois de Romainville, de voir galoper son caniche! ou bien de le voir nager dans la Seine, ou courir après un bâton qu'on lui jette, à la grande admiration des amateurs!

Le caniche est de tous les temps, et de tous les âges, et de tous les sexes. C'est le chien du rentier, c'est le chien du propriétaire, c'est le chien du portier surtout. Le portier! cet être amphibie, qui est à la fois propriétaire, bourgeois, domestique: propriétaire, parce qu'il ne paie pas de loyer; bourgeois, parce qu'il a un propriétaire; et domestique, parce qu'il est obligé d'aimer les caniches des autres, et que rarement il peut avoir un caniche à lui.

Le caniche est le chien de l'homme et de la femme, depuis trente-cinq jusqu'à quarante-cinq ans.

Arrivé à cinquante ans, les goûts changent. Tel qui s'était fait le chien d'un caniche impétueux, hardi, ardent, ne pouvant plus suivre à la course son animal, n'est pas fâché de s'en défaire; le chien meurt; alors on le remplace par un animal d'une espèce plus douce et moins fougueuse. Avant cinquante ans, c'était l'homme qui décidait du choix de son chien dans le ménage; après cinquante ans, c'est la femme qui en décide; c'est qu'après cinquante ans, la femme aime son chien non plus pour

son mari, mais pour elle-même; et alors, aimant son chien pour elle-même, elle prend un chien d'une nature frileuse et calme, qui ne la quitte pas, qui aille d'un pas lent, et qui aime les promenades de courte haleine; elle le veut peu libertin surtout, et peu coureur; à cet effet, il existe en France plusieurs sortes de chiens; le chien noir avec des taches couleur de feu; le chien couleur de feu avec des taches noires. Sous l'empire, les vieilles femmes avaient trouvé une race de chiens admirable, et qui leur convenait parfaitement; le carlin! Le carlin, infect et ennuyeux, criant toujours, têtu, volontaire, délicat; depuis l'empire, le carlin a complètement disparu de nos mœurs; il a été remplacé par le griffon, c'est un progrès. Au reste, ce n'est pas la première fois que la France perd des races de chiens. Le petit chien de marquise, au dix-huitième siècle, tout blanc, tout soyeux, et que relevait si bien un collier en ruban rose, s'est perdu presque complètement parmi nous. Les beaux lévriers du temps de François Ier se sont perdus, ou à-peu-près. Il n'y a, en fait de chiens, que le caniche qui soit imperdable. Le caniche est à sa race ce que le gamin de Paris est à la sienne. Toutefois, à la règle générale des caniches il y a des exceptions qui, au reste, ne font que prouver la règle, comme toutes les exceptions. Plusieurs corps de métiers se distinguent, à Paris, par le choix de leurs chiens qui n'appartiennent qu'à eux. Ainsi le boucher se fait suivre ordinairement par une vilaine et sotte espèce de boule-dogue, tout pelé, qui a l'air de dormir, et que nous n'avons pas vu une seule fois en colère, soit dit sans vouloir le chagriner. Le cocher de bonne maison se procure comme il peut, et quand il peut, un griffon anglais, tout petit, qui suit très-bien les chevaux, et qui a remplacé les grands danois d'autrefois, du temps de J. J. Rousseau, quand il fut renversé par ce chien danois que vous savez. Autrefois, quand les petites voitures étaient permises, il y avait à Paris de gros chiens, de gros dogues qu'on attelait en guise de cheval, et qui portaient, avec une ardeur sans pareille, leurs légumes au marché. Telles sont à-peu-près les seules races de chiens usitées dans cette grande capitale du monde

civilisé; vous voyez qu'il est impossible d'être plus pauvres que nous, en fait de chiens.

La révolution de juillet qui a détruit les chasses royales, a porté un coup fatal aux chiens de chasse; les chiens de Charles X ont été vendus à vil prix, et l'on a vu les chiens du duc de Bourbon hurlant dans les carrefours après la mort de leur noble maître, comme hurlait le chien de Montargis.

Je ne veux pas cependant, tout en déplorant notre funeste insouciance, je ne veux pas passer sous silence un marché aux chiens assez curieux, et dans lequel l'affluence est assez grande pour prouver que si on voulait s'occuper d'améliorer cette belle moitié de l'homme, le chien, on en viendrait facilement à bout. Il existe au faubourg Saint-Germain, vis-à-vis le marché du même nom, une place assez étroite, dans laquelle, tous les dimanches, on amène des chiens d'une nature beaucoup supérieure aux chiens du Pont-Neuf. Ce sont des chiens de toutes sortes; les uns sont élevés par les fermiers pour la chasse, les autres sont élevés par des gardes-chasse pour la basse-cour. Le plus grand nombre a été trouvé dans les rues de Paris, et est destiné aux expériences médicales du quartier. J'ai fait plusieurs recherches pour savoir quelle était la profession qui élevait le plus de chiens à Paris, et j'ai découvert, non sans étonnement, que les sacristains de cathédrale étaient ceux qui envoyaient le plus de chiens au marché. Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi?

Outre le marché du faubourg Saint-Germain, vous trouverez encore quelques marchands de chiens sur le boulevart des Capucines, vis-à-vis les Affaires-Étrangères. C'est là que se vendent les meilleurs chiens courants et les meilleurs bassets, soit dit sans allusion politique et sans esprit.

Cette industrie, toute négligée qu'elle est, fait vivre plusieurs établissements de médecine canine dans lesquels tous les malades sont disposés avec art, et traités avec autant de soins qu'on le ferait dans un hôpital. Le docteur, comme tous les autres, est visible depuis huit heures du matin jusqu'à deux; le reste du temps il va en visite, avec cette seule différence qu'il est le seul médecin que paie le pauvre. Le soir, quand il est

rentré, le docteur se délasse de ses travaux de la journée en empaillant quelques-uns de ses malades.

Le nombre des beaux chiens, à Paris, est fort restreint. On compte deux ou trois beaux chiens de Terre-Neuve tout au plus; cinq ou six boule-dogues de forte race. Les plus jolis chiens qui soient en France à l'heure qu'il est, ont été apportés de Grèce par notre grand poète M. de Lamartine. C'est à eux que M. de Lamartine, en quittant la France pour l'Orient, a adressé ses derniers vers. Moi qui vous parle, j'ai été trois ans à solliciter du poète un regard favorable; il m'a enfin donné un de ses chiens, c'était le plus beau cadeau qu'il pût me faire après ses vers, et voilà pourquoi, à la place d'un article de genre que j'avais commencé, vous n'avez qu'un article didactique. Je ne comprends pas, en effet, comment on peut parler légèrement de cette amitié de toutes les heures, de tous les jours, de ce dévouement de toute la vie, de ce bonjour du matin, de ce bonsoir de la nuit, de cette famille, de tout ce bonheur domestique qu'on appelle un chien.

Jules JANIN.

DEUX MÉNAGES PARISIENS.

Il faut être bien hardi pour toucher aux bourgeois, le plus petit peu du monde, quand on a lu le spirituel et délicieux article de M. Bazin sur ce sujet. J'y ai regardé à vingt fois; j'hésite peut-être encore: une seule chose me rend le courage; c'est que le bourgeois de M. Bazin a, pour ainsi dire, revêtu son habit des dimanches; il est en visite, hors de chez lui, à la revue, aux émeutes, aux fêtes publiques; il court la bourse, les affaires, se promène en fiacre; enfin il est toujours occupé. Mais le bourgeois chez lui, le bourgeois au coin de son feu, jouant le piquet avec sa femme, additionnant son livre de dépense, le bourgeois en bonnet de coton, vous ne le connaissez pas encore bien, ni lui, ni sa femme, ni ses enfants, ni sa bonne. On le trouve, il est vrai, dans beaucoup de romans nouveaux; mais j'avoue que je ne l'aime point là: il est chargé, ce n'est plus lui; presque toujours on le prend pour dupe; et qu'on ne s'y trompe pas, il n'en est rien dans la réalité. Le bourgeois d'aujourd'hui tire l'épée comme le gentilhomme; le danger ne l'effraie point, et s'il est offensé, il force le grand seigneur à croiser le fer avec lui, ou bien, le pistolet en main, à échanger balles contre balles. A entendre les romanciers, il ne comprend rien aux usages; il a mauvais ton; il fait sottises sur sottises. Tantôt, c'est un négociant, un marchand de drap

de la rue des Bourdonnais donnant une soirée, et ses lampes s'éteignent; le petit chien déchire la robe des dames; une cuisinière maladroite renverse dans le salon l'unique plateau de rafraîchissements. Tantôt c'est une lingère du grand quartier, une lingère en vogue, qui a pour convives, le jour de sa fête, les domestiques des grandes maisons qu'elle fournit, lesquels, pour paraître quelque chose, endossent le nom et les habits de leurs maîtres; les jeunes filles de boutique de cette lingère disent: *Où ce qu'est* mon aiguille?... appellent la grammaire la *grand'-mère*, une ottomane, une *ottomate*, etc. Je ne sais ce que faisaient et disaient les marchands et les bourgeois, il y a soixante ans; mais ce dont je suis sûre, c'est qu'aujourd'hui lorsque madame Colliot, que MM. Chevreux et Le Gentil donnent des soirées, leurs salles sont bien éclairées, il n'y a ni valets ni femmes de chambre invités, et les jeunes personnes qui travaillent en lingerie et en nouveauté, je ne dis pas seulement dans les premières maisons, mais encore dans celles du second et du troisième ordre, loin d'ignorer les premières règles de la langue, parlent et s'énoncent fort bien, ayant passé presque toutes plusieurs années dans un pensionnat: nos jeunes auteurs le savent bien cependant; eux qui sont presque tous de cette classe moyenne, trouvent-ils que les salons petits, mais élégants et gracieux de l'intérieur de Paris, ne sont point fréquentés par des hommes aussi bien élevés, par des femmes aussi aimables, aussi spirituelles que les salons plus spacieux mais moins animés du faubourg Saint-Germain?... Il faut descendre très-bas aujourd'hui en France pour trouver du trivial.

Une autre fois, prenant nos simples et bons bourgeois au moment où ils ont fait une colossale fortune, le romancier les traite comme des ducs et pairs, et ne nous offre plus que l'allure et le train des maisons de banquiers; même luxe de table, même ambition chez monsieur, même coquetterie, même élégance chez madame.... Mais encore un coup, le bourgeois dans sa sphère, le bourgeois, ni pauvre ni riche, qui ne hante ni les guinguettes ni les palais des princes, où est-il?... Nous connaissons bien, trop peut-être, l'intérieur des grands, du moins

tel qu'on nous le représente, car bien souvent il vaut mieux que ce qu'on en dit: l'or ne corrompt pas toujours; il laisse quelquefois de sa pureté au creuset par où il a passé. Nous connaissons bien aussi les différentes classes d'artisans, car toutes ont été exploitées; nous avons entendu leur franc et énergique parler; nous avons découvert leur pauvre et chétif ménage; nous avons assisté à leurs plaisirs; comme eux, nous avons ri chez Desnoyer; nous avons gémi quand ils sont entrés au grand usurier de la rue de Paradis, et notre cœur s'est serré en les voyant compter, avec l'avidité de la faim, dix francs qu'ils ont reçus en prêt sur leurs dernières chemises; peut-être même a-t-on dépassé la vérité en nous les dépeignant toujours à plaindre par la faute des autres, et jamais par la leur; mais toujours est-il qu'ils souffrent, n'importe comment; respect au malheur.

Pourquoi donc, quand on a fait tant de volumes pour les deux extrémités de la société, n'avoir consacré que si peu de lignes au nombreux et intéressant juste milieu? serait-ce que la plupart de nos livres de mœurs et de critiques sont écrits par des jeunes gens qui ne veulent en rien du juste milieu?... Je ne le pense pas. Dans la bourgeoisie se trouve la médiocrité en tous genres; médiocrité de génie, de fortune, d'aventures, d'intrigues, bonne et simple vie, peu fertile en évènements; chez eux une année ressemble à l'autre, une famille vit à-peu-près comme celle qui demeure dans la maison voisine; peu de bruit, peu de scandale, peu de matière à de terribles et sanglants épisodes; partant point de curée pour nos auteurs romantiques... Quant à nos auteurs joyeux et plaisants, ils voient ces braves gens du côté grotesque, et ne nous présentent que leurs ridicules, même pas toujours les leurs.

Voyons-les donc une bonne fois au naturel...; je les connais beaucoup, moi: ils sont, pour la plupart, les pères de mes jeunes personnes sans fortune, que vous avez bien voulu regarder amicalement, ce qui m'enhardit à vous parler de leurs parents; d'ailleurs, pour vous les faire supporter, je les mettrai en regard de cette classe riche tant décriée, si peu à envier, et qu'après tout on n'envie pas moins toujours un peu, à part soi...

Il est convenu qu'avant la première révolution une femme ne pouvait pas avoir un titre sans avoir aussi un amant; l'un était inhérent à l'autre; et en parlant d'une honnête femme, on devait dire: „Il en est jusqu'à trois que l'on pourrait compter.“ Probablement la malice et le besoin de se faire écouter ont singulièrement donné cours à l'exagération; dans le cas contraire, la vertu aurait fait bien des progrès depuis ce temps-là; car il existe à-présent bon nombre de comtesses, de marquises attachées à leurs devoirs, chérissant leurs enfants, et mettant un ordre infini dans leurs affaires. Point d'intrigues, point de licence; elles ont des mœurs, de la religion, elles sont bonnes; si elles aiment tant soit peu la dépense, la toilette, les chiffons si chers et si inutiles, il faut leur pardonner: on voit si souvent leurs noms inscrits les premiers sur la liste des souscriptions de bienfaisance, ou bien au bureau de charité!... Puis, Paris, ville de luxe, que deviendrait-il, si l'on ne faisait qu'une dépense raisonnable? beaucoup de riches achètent par philantropie. Mais il y a dans les vertus des femmes du grand monde quelque chose de moins admirable que dans celles des bourgeoises (exceptions à part, bien entendu): il leur en coûte moins pour remplir certaines obligations, ou pour mieux dire, elles ne les remplissent pas de la même manière; on remarque dans leurs moindres détails domestiques quelque chose d'opulent, d'ostensible, qui les prive de cette touchante simplicité qu'on retrouve en tout et partout chez les médiocres.

Par exemple, si le mari d'une jeune comtesse est malade, elle passera près de lui les jours et les nuits, pâle, défigurée, délirante de douleur. Certes, voilà de la passion, les symptômes en sont les mêmes dans toutes les classes; mais après les premières années de mariage, quand l'amour est remplacé par l'amitié, par l'estime seulement..... l'estime, le plus froid des sentiments! sans-doute la comtesse fera de même son devoir: sans-doute elle s'établira dans la chambre de son mari, ne sera visible que pour les intimes, consultera tous les médecins de Paris; mais elle ira se coucher le soir, tranquillement, se reposant de tout sur les soins assidus d'une sœur Saint-Joseph

dont elle louera le zèle, s'extasiant sur le bonheur de posséder une si parfaite garde-malade. On peut s'en fier à elle, dira la comtesse, et elle dormira tranquille. Ce ne seront pas ses mains délicates qui apprêteront les cataplasmes, les pansements; tout au plus donnera-t-elle les cuillerées de potion: elle sera là voilà tout.

Dans la classe bourgeoise, quelle que soit la situation morale du ménage, la femme se dévoue dès le moment où son époux est gravement malade; nulle autre qu'elle n'apprête les remèdes, ne pose les sangsues, ne veille la nuit; si le cas n'est pas dangereux, elle repose sur un lit de sangle auprès de son malade, se relève vingt fois s'il le faut; lui parle, devine ce qu'il aime, ce qui lui déplaît; connaît la partie la plus douloureuse de son corps, la regarde, la frictionne; elle seule sait l'arranger... S'éloigne-t-elle un moment: „Ma femme! crie le bon bourgeois, écoute.“ Et elle accourt.

Tout cela n'est pas étonnant: il y a plus d'intimité dans ces intérieurs que dans ceux du faubourg Saint-Germain; on se tutoie; on est souvent en tête-à-tête, vivant dans un petit appartement; on se retrouve toujours en face l'un de l'autre, et même sans s'aimer on se parle; car il n'est pas fort amusant de n'être que deux et de ne se rien dire; puis, à tout moment le mari a besoin de sa femme: c'est un bouton qui manque à sa chemise, c'est un gilet que n'a point rendu la blanchisseuse; c'est le premier des deux plats du dîner qui n'est pas bon; c'est une toilette à apprêter pour un enterrement: tout cela passe par les mains de la femme; le moyen, autrement, que l'unique servante des maisons bourgeoises puisse suffire à tout...

Or, je vous le demande, une seule de ces choses existe-t-elle chez les personnes très-riches? madame sait-elle seulement ce que monsieur a de linge? et lui, la consulte-t-il pour s'habiller? Ce n'est pas mauvaise volonté, mais ils demeurent si loin l'un de l'autre que le cœur manque souvent pour faire le voyage, la mode étant que les époux habitent à des étages différents; ensuite, il y a toujours des domestiques en tiers. Le bon ton exige qu'on ne parle l'un de l'autre qu'à la troisième

personne: Donnez cela à monsieur... Demandez à madame... L'habitude de se traiter ainsi devant les étrangers se contracte, et on oublie de la quitter quand on se retrouve seul à seul. Je connais une baronne qui fait toujours trois révérences à son mari quand il entre chez elle.

Je sais que cette manière de vivre a son bon côté; on a moins de querelles, de petits différents; car de deux choses l'une, ou l'on s'aime, et dans ce cas on est si content, quand par hasard on se revoit, qu'il n'y a pas trop de ces courts instants pour se dire des douceurs; ou bien l'on ne s'aime pas, et alors rien n'est plus facile que de ne jamais se rencontrer; tandis que les bourgeois, quelque unis qu'ils soient, ne sont pas toujours d'accord. Le moyen, lorsqu'on est ensemble la nuit, le soir, le matin, que par économie, par usage, par mille raisons, on est obligé de penser à deux, le moyen, dis-je, de ne pas se chamailler avant que la pensée de chacun soit devenue une et indivisible. Le mari, fatigué du travail de la journée, occupé d'un livre nouveau ou d'un journal, s'impatiente du bruit que font deux ou trois marmots criant et sautant dans la chambre à coucher. La femme, habituée à leur tapage depuis le matin huit heures, ne s'aperçoit seulement pas qu'ils remuent; cependant les continuels chut!... paix donc! de son mari lui ouvrent les oreilles... Allez jouer au salon, enfants, vous faites trop de bruit. Les enfants s'en vont avec billes, balles, poupées; mais au salon, ils sont seuls, l'un frappe l'autre: Attendez! crie la mère, je vais vous faire battre ensemble, moi, vous allez voir. Ernest, laisse donc ta sœur... Ou bien, les billes, les balles frappent le plafond: Ernest, finiras-tu? tu vas casser les carreaux ou la glace... Alors c'est la porte qui est prise pour but: on dirait qu'elle est près de s'enfoncer... Fichus enfants! s'écrie le père impatienté; on ne peut rien faire ici avec eux. — Mais, mon ami, il faut qu'ils s'amusent; ils ne font pas de mal là. — Ah! voilà comme tu les gâtes, tu ne sais pas les élever, et ensuite tu te plains d'eux. De là une querelle; la femme pleure même quelquefois; mais un ami

commun arrive; chacun prend son air aimable; on cause, on fait la partie, et quand on se couche, la dispute est oubliée.

Dans les maisons opulentes, si les enfants fatiguent, ils sont relégués au loin, on ne craint pas de s'en séparer: il y a des domestiques pour veiller sur eux, s'ils sont petits; un précepteur, une gouvernante qui les accompagne, quand ils sont grands.

Ici, la bonne ne peut pas y prendre garde; le matin elle fait le ménage, et va au marché; plus tard elle s'occupe du dîner; et le soir elle lave et range la vaisselle. L'unité de domestique est encore un des traits caractéristiques des maisons moyennes. Bien des familles ont quinze, vingt mille livres de rentes, et une seule bonne; seulement, quand la maman nourrissait, il y avait une jeune fille pour promener l'enfant; ou bien, si monsieur est médecin, courtier de commerce, l'intérieur est augmenté d'un cheval et d'un domestique; mais celui-ci est exclusivement préposé pour les affaires, et ne soulage en rien *la bonne à tout faire;* excepté, cependant, les jours fort rares où il y a beaucoup de monde à dîner; alors il sert à table.

„Je ne sais comment tu fais, dit le mari à sa femme, tu ne peux pas garder une bonne plus de six mois; et chez monsieur un tel, chez madame une telle, ils ont six domestiques, dont le moins ancien est dans la maison depuis huit ans." Je le crois bien; et ce qui contrarie monsieur, devrait être pour lui un sujet de satisfaction; c'est une preuve que sa femme est bonne ménagère, qu'elle a l'œil à tout; qu'elle surveille le pain, la viande, le vin, les friandises, l'huile, etc., etc.; qu'elle sait le prix des comestibles, qu'elle s'aperçoit quand la cuisinière fait danser l'anse du panier; qu'elle reçoit elle-même son linge des mains de la blanchisseuse; qu'elle vient à la cuisine faire les œufs au lait et les gâteaux au riz; et que peut-être même elle va au marché; toutes choses capables de doubler les revenus dans un ménage, mais toutes choses aussi qui valent à la maison le surnom de baraque,... et empêchent qu'une domestique y reste long-temps. Qu'y ferait-elle? il n'y a pas moyen de rien soustraire, et il est impossible, avec deux cent cinquante francs de gages, de porter des robes de gros-de-Naples, des

chapeaux à fleurs, et de payer des spectacles pour deux. Et puis, monsieur ordonne une chose, madame une autre; il faut quitter une première occupation pour en commencer une seconde; être grondée, réprimandée: tout cela ennuie; on fait son service tant bien que mal; on raisonne, et, sous main, on cherche une autre place....

Chez les grands, c'est toute autre chose; là, il y a une personne pour chaque partie du service; tout le monde sait ce qu'il doit faire; tous les jours, à la même heure, même régularité. Quand la femme de chambre a habillé sa maîtresse, que ses robes, ses chapeaux sont rangés, qu'elle a monté une ou deux collerettes, elle est libre comme l'air; le valet de chambre ne parle pas deux fois par an à madame; la cuisinière ne connaît que ses fourneaux; elle taille, rogne, achète, comme bon lui semble; personne ne vient lui dire: „Mais, Marie, voilà bien du feu pour une petite marmite; éteignez donc cette bûche... Pourquoi donc une livre de beurre hier? vous n'aviez que trois plats... Marie, qu'est donc devenue la bouteille de vin qu'on a entamée hier au soir?..." Cela doit être ainsi dans un petit ménage; mais cela fatigue et ne donne aucun profit; car, remarquez que les domestiques supportent tout pour des profits. Généralement on est poli avec eux; les femmes surtout les traitent doucement; mais la dame de qualité a le ton sec, bref, en parlant à ses gens, elle les tient, pour ainsi dire, en respect; ils ne lui manquent jamais; d'eux-mêmes ils sont formés à lui dire: „Madame veut-elle permettre?... Si madame avait dit qu'elle désirait cela, madame aurait été obéie."

Ils ne se trouvent pas humiliés de s'entendre commander, et non prier: Allez ici, faites cela, sans jamais un S'il vous plaît, un remerciement; les enfants eux-mêmes parlent ainsi, c'est l'usage. Cela n'empêche pas les domestiques de rester longtemps dans l'hôtel; il est si beau de pouvoir dire: Je suis au service de madame la comtesse, de monsieur le marquis; ce sont de braves gens, ils ont huit domestiques; ils ne regardent à rien...

Eh bien, qu'une bourgeoise s'avise de prendre ce ton-là,

elle verra! Voilà les réponses des bonnes les moins impertinentes; remarquez encore qu'elles n'ont pas l'intention de fâcher leur maîtresse. Ce qu'elles en font n'est que par familiarité... — Allons donc, Marie, un peu plus vite, vous ne finissez à rien; il est midi, s'il venait quelqu'un, il trouverait l'appartement encore sens dessus dessous. — Pardi, madame, croyez-vous que je vais me mettre en nage pour vous faire plaisir; depuis ce matin, je n'ai pas arrêté. — Marie, vous avez donc cassé un vase. — C'est pas moi, madame, c'est mademoiselle. — Si vous l'aviez remis à sa place, elle n'y aurait pas touché. — Tiens, vous croyez qu'il est facile d'en faire ce qu'on veut de mademoiselle, avec cela qu'elle est si commode, je n'ai jamais vu un si mauvais caractère; au reste, madame, vous êtes toujours après moi depuis huit jours, cela ne me convient pas, et vous chercherez quelqu'un; faut-il pas faire tant d'embarras pour 250 francs que vous me donnez; c'est pas le Pérou; encore être bougonnée, et il n'y a pas de profit.

Écoutez à-présent le colloque d'une grande dame et d'un domestique. Les chevaux étaient fatigués; on voulait aller se promener aux Tuileries, on envoya chercher un fiacre. Les enfants montent dedans, et la mère ordonne au domestique de se mettre derrière. Celui-ci, comme craignant de profaner sa livrée en l'exposant sur le trottoir d'un char numéroté, refuse: — Madame ne peut exiger, dit-il, chapeau bas, que je monte derrière un fiacre. — Mes enfants sont bien dedans, reprend la comtesse; au reste, vous êtes libre d'aller à pied; mais si vous ne vous trouvez pas à la grille du jardin pour leur ouvrir la portière et les faire descendre, vous ne rentrerez pas chez moi. Le fiacre part, et le laquais arrive à son poste deux minutes avant lui.

Permis à la bourgeoisie d'agir et de parler ainsi, mais alors il lui faut un train de maison, des chevaux, une femme de chambre; il faut enfin qu'elle ne soit plus bourgeoise. Tant qu'elle va à pied, qu'elle s'habille seule, quelle que soit sa naissance, elle est priée d'être modeste, autrement elle recevra de temps en temps de petits affronts. Son argent est aussi bon

que celui de la comtesse; elle paie aussi bien, peut-être mieux, et pourtant les fournisseurs ne les saluent pas l'une comme l'autre; ils ne leur parlent pas du même ton; il est vrai qu'ils ne sont pas reçus de la même manière chez les deux; tel épicier, tel boulanger, fournit depuis vingt ans une maison du faubourg Saint-Germain, et n'en connaît que l'antichambre ou l'office; à-peine a-t-il entrevu la maîtresse.... La bourgeoise lui donne accès dans sa chambre, s'informe de sa santé, de celle de sa femme, non pas comme dans la scène de don Juan avec M. Dimanche, mais bonnement, naturellement; le marchand lui conte ses affaires, elle paraît y prendre intérêt: la familiarité s'établit... Et puis, j'en demande pardon à notre siècle niveleur, on a beau dire, on a beau crier à l'égalité, il y a quelque chose de respectable dans la noblesse; tel écrivain qui voudrait la supprimer, ne pourrait-il pas être suspecté d'un peu d'envie? n'a-t-il jamais souhaité un *de* devant son nom? et le jeune auteur qui s'en moque dans ses livres satiriques a pourtant soin que le héros de son vaudeville se nomme le comte de Merville, et sa jeune veuve la marquise de Blinval! Quelques-uns d'entre eux ne font-ils pas sonner bien haut (sans avoir l'air de rien, pourtant) l'invitation qu'ils ont reçue de M. le baron de ***? Ils pensent en eux-mêmes que c'est leur mérite qui leur vaut cela, et moi je leur dirai qu'on craignait d'être à court de cavaliers pour la danse.

Il y a beaucoup d'ordre aujourd'hui partout; les marchands n'ont plus la sottise d'avancer tout leur magasin à des gens qui ne doivent pas payer, et cela parce qu'ils sont titrés; et les gens titrés ne font plus de grandes dettes; la révolution les a rendus sages; mais pour voir un livre de dépense bien tenu, une situation de caisse bien exacte, rien de tel qu'une maison bourgeoise; on a peu de fournisseurs, tout s'achète en comptant, et le reste est soldé le premier de chaque mois; on sait, à trois francs près, à combien montera la dépense du mois, puis celle de l'autre; on a une petite réserve pour la pension de ses enfants, une autre pour le loyer, une troisième pour la

cuisine, ainsi de suite. M. Bazin dirait: Le système politique se montre encore là: de l'ordre, toujours de l'ordre.

Il faut quelquefois aller cinq ou six jours de suite chez une dame du faubourg Saint-Germain avant de la rencontrer; non qu'elle fasse des mines en feignant de n'être pas visible, mais elle n'y est réellement pas, ou il est impossible qu'elle vous reçoive; elle rentre si tard qu'elle ne se lève que pour déjeûner; elle ne veut pas faire attendre monsieur, et descend en peignoir; dans cet état elle ne voit personne: puis vient la toilette, puis elle sort, et si vous ne la saisissez pas sur le marche-pied de sa voiture, c'est fini; car elle ne rentrera que pour dîner; puis les spectacles, le bal; il n'y a plus moyen d'en rien attendre. La bourgeoise, au contraire, est presque toujours chez elle, dans la journée; elle se lève matin, fait ses petits arrangements de ménage dans un négligé fort simple, mais bien présentable: un joli bonnet garni, nne redingote; presque toujours elle a son corset; elle est alors accessible à tout le monde. Ensuite elle s'entoure de chaussettes, de draps, de serviettes; fait des chemises à ses enfants, lit quelques romans nouveaux, et ne sort guère, si ce n'est un jour par semaine peut-être, quand il fait bien beau; elle n'aime pas à porter un parapluie, encore moins à gâter sa toilette, et nous savons qu'elle n'a pas de voiture; habituellement elle se soucie peu de quitter la maison, et puis il faut qu'elle soit là, quand son mari revient du bureau à quatre heures, ou lorsqu'il a fini ses visites, ou bien passé la matinée entière à débrouiller une affaire difficile; tout serait perdu si ce chef de famille ne trouvait pas sa femme en arrivant, et jamais, au grand jamais, madame ne dînerait en ville sans monsieur, même quand l'amour n'est plus de la partie : ce sont des déférences que les époux de la classe mitoyenne ont tout naturellement, tout bonnement, l'un pour l'autre. Moi je trouve cette simplicité touchante. Le soir, ils vont se promener ensemble, à moins que le mari n'ait l'habitude d'aller au café; mais encore, ce cas échéant, il manquera rarement, dans la belle saison, après avoir pris sa demi-tasse et lu son journal, de venir chercher sa femme pour la mener faire un

tour. Ne croyez pas, au reste, qu'elle se soit ennuyée toute seule dans la journée, non; son ouvrage est pour elle une affaire d'état. Ensuite les petites tracasseries féminines l'occupent: elle a trois soirées en vue, et n'a que deux toilettes; elle ne voudrait pas faire grande dépense; être mise moins bien qu'une autre lui répugne, encore moins voudrait-elle paraître deux fois avec la même robe; il faut donc une certaine combinaison d'idées pour concilier sa bourse, son amour-propre et les convenances. En voilà assez pour tenir sa tête en affaire pendant quinze jours; car, je dois l'avouer, il y a dans la classe bourgeoise plus de tripotages mesquins et ridicules, plus de petites jalousies, de désir de s'éclipser mutuellement, d'envies de femmes, de méchancetés, le dirai-je, que partout ailleurs: cela vient de ce qu'il faut presque toujours avoir l'air de faire beaucoup avec peu de chose, et cela sans que les autres s'en doutent. Pour rendre ma pensée, je renverrai au chapitre de mes jeunes personnes sans fortune; ce que je pourrais dire de plus sur ce sujet serait une répétition. Chez les grands ou dans les ménages très-riches on n'a rien à envier aux autres, aussi s'en occupe-t-on moins; un vœu est à-peine formé qu'il est accompli; que servirait de se tourmenter l'esprit pour si peu? on vit naturellement au milieu du beau; on est inhérent à l'opulence, accoutumé à voir les autres applaudir à ce qu'on dit, à ce qu'on fait; aussi ne prend-on pas la peine de dissimuler sa pensée. Les mitoyens ont peur d'être raillés par leurs pairs; ils affectent une habitude de tout ce qui est grandiose qui les rend ridicules, et ils ne s'aperçoivent pas que les gens qui leur coûtent quelquefois leur conscience rient d'eux en arrière.

Notre pauvre pays ne brille pas aujourd'hui par la religion; Paris, surtout, a presque oublié le culte qu'il professe. On a tellement dit au peuple que sot et religieux étaient synonymes, qu'il a fini par en être persuadé; et comme il ne voudrait pas avoir l'air moins civilisé, moins spirituel que les gens qui ont écrit cela, il enchérit encore sur eux, en reconnaissant à-peine le *grand Être*, *l'Être Suprême*, que les philosophes ont subs-

stitué au Dieu de leurs ancêtres; il blasphème ce qu'il ignore, et se croit l'esprit de Voltaire parce qu'il est impie. On commence à voir combien trop ont germé ces funestes maximes; les jeunes auteurs eux-mêmes reviennent sur leurs pas; l'un nous touche en représentant la sainte et furtive bénédiction arrachée de nuit au chef du clergé en France; l'autre hausse les épaules à la parodie de nos cérémonies graves et solennelles; et si un troisième fait un déiste du plus vertueux des hommes, du moins l'ami de ce déiste est un prêtre chrétien. Tout cela promet; mais de longues années se passeront avant que le peuple soit religieux, n'importe la religion; son cœur est de pierre pour tout ce qui est culte.

La Restauration, en ramenant les hommes d'autrefois, a ramené les usages et l'étiquette qui existaient alors. On voit donc le faubourg Saint-Germain assister aux offices, à la messe, tous les jours, comme il le faisait jadis; peu de ses maisons font gras les vendredis et samedis; toutes les femmes ont leur directeur; aucune pratique extérieure n'est supprimée ou allégée; à la moindre fête on étouffe dans Saint-Thomas d'Aquin et à l'Assomption. S'il faut en juger par les apparences, toute la ferveur, toute la piété de Paris s'est réfugiée dans les cœurs aristocratiques; je le crois ainsi, car je ne suis pas méchante, et l'hypocrisie ne me vient pas à l'idée... En considérant cependant qu'au sortir du sermon ces dames vont au spectacle, que leur vie est mondaine, dissipée, peu conforme à ce qu'ordonne l'Évangile, je soupçonnerais un peu de politique dans leur piété, n'était mon intime persuasion qu'elles sont de la meilleure foi du monde en alliant Dieu et Baal, et que l'habitude de faire ainsi, innée dans leur famille depuis sept ou huit générations, ne leur donne pas, à cet égard, le plus petit scrupule. Elles sont dévotes avec le même bon ton, la même grandeur de manières, qu'elles sont petites-maîtresses ou femmes aimables. Leurs pieds mignons ne seraient pas à leur place sur les froides dalles de l'église, et il manquerait quelque chose à leur grave recueillement si elles n'appuyaient leurs bras sur le velours vert d'un prie-Dieu rembourré. Là, comme ailleurs,

elles ne font rien comme tout le monde. C'est donc encore dans la classe juste-milieu que j'irai chercher la piété simple et bien entendue; elle n'est pas chez tous, il est vrai, on ne la trouve même que chez un très-petit nombre, mais alors au moins elle est naturelle, édifiante, sincère, dégagée d'ostentation et de politique.

Qui va vous en vouloir? me dira-t-on: la noblesse ou la bourgeoisie?... Mais ni l'une ni l'autre, j'espère bien; je n'ai parlé qu'en général; ensuite j'ai dit plus de bien que de mal, je pense. S'il y a un peu à blâmer des deux côtés, c'est que rien n'est parfait dans ce monde. Mais qu'importent quelques défauts pour tant d'éminentes qualités qui distinguent aujourd'hui les classes instruites de la société? D'ailleurs depuis long-temps les oreilles françaises sont habituées à s'entendre dire la vérité; et, tel est le bon naturel de nos excellents compatriotes, qu'ils en rient les premiers; ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'ils en rient comme d'une chose qui regarderait leurs voisins. Ils ne se reconnaissent jamais au portrait qu'on a fait d'eux. C'est bien vrai.

„Nous sommes tous besaciers de la même manière.“

Victorine COLLIN.

L'ÉLÈVE

DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Si, après avoir visité le Panthéon et le chef-d'œuvre qui en décore le dôme, vous descendez de ces régions aériennes vers le quartier fangeux de la place Maubert, arrêtez-vous un moment au coin de la rue Mouffetard, dont une partie s'enorgueillit aujourd'hui du nom de Descartes: quelques bâtiments de modeste apparence entourent une cour assez spacieuse. Celui qui s'élève en face de vous se distingue par une architecture moderne, deux paratonnerres et un cadran de Lepaute. Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, les sciences, les désintéressement, le patriotisme y ont fixé leur séjour: c'est l'École polytechnique.

L'origine de cette école, destinée à une si immense célébrité, remonte aux temps les plus orageux de notre première révolution. Lamblardie, directeur des ponts-et-chaussées, en conçut la première idée en 1793; Monge l'accueillit en homme qui devinait son avenir, et en hâta l'exécution avec ce zèle persévérant qui fut une de ses vertus. Deux membres du comité de salut public se rencontrèrent aussi qui, doués d'une merveilleuse aptitude à pressentir les grands résultats, et du vif désir de les faire éclore, comprirent, comme l'illustre Monge combien était vaste et féconde la pensée de Lamblardie. Leur

influence, au sein de la Convention nationale, fit le reste. C'étaient Carnot et Prieur de la Côte-d'Or. Ce dernier se signala surtout dans les luttes actives qu'il fallut soutenir pour sauver une institution que sa célébrité rendit redoutable dès sa naissance; aussi le nom de Prieur doit-il briller au premier rang parmi ceux de ses fondateurs.

Instituée le 7 vendémiaire an III, sous le nom d'*École des travaux publics*, l'École polytechnique ne dut celui qui est devenu si populaire à tant de titres, qu'à une loi du 15 fructidor de la même année. Lamblardie en fut le premier directeur. Les hommes les plus illustres dans les sciences physiques et mathématiques se firent gloire d'initier à leurs savantes recherches des élèves dignes de les entendre. On est dispensé d'éloges quand on peut citer des noms tels que ceux de Lagrange, de Monge, de Berthollet, de Fourcroy, de Laplace, de Chaptal, de Guyton-Morveau, de Vauquelin, de Fourier et de Prony.

L'ouverture des cours eut lieu le 1er nivôse an III, au Palais-Bourbon. Ce fut dans ce local qu'on installa l'École polytechnique jusqu'au 11 novembre 1805, époque de sa translation au Collège de Navarre. Les élèves étaient logés en ville chez des personnes désignées par le directeur et chargées de surveiller leur conduite. Dès le premier jour se manifesta parmi eux cet amour de vérité, de justice et de sage indépendance qui, se transmettant de promotion en promotion, les rendit suspects à toutes les susceptibilités qui, jusqu'en 1830, ont traversé le pouvoir. La Convention qui tremblait devant son ouvrage, et n'osait avouer ses terreurs, voulut dissoudre l'école sous prétexte d'économie; le faible Directoire l'accusa d'aristocratie; Napoléon de républicanisme; la Restauration d'impérialisme. J'ignore si des évènements récents ont fait peser sur elle quelques soupçons éphémères; mais placé par mon âge au milieu de la chaîne qui unit les plus anciens élèves aux plus modernes, touchant d'une main les hommes de l'école républicaine, et de l'autre les jeunes gens de l'école de juillet, participant ainsi de leurs pensées communes, j'atteste qu'aujourd'hui comme autrefois il n'existe dans l'esprit des élèves d'autre opposition que

celle qui résulte de la nature même de leurs études, études rigoureuses, inflexibles, qui ne souffrent pas que les corollaires démentent les principes, et qui, dans la marche d'un système, ne tiennent point assez compte des frottements qui l'entravent.

Bonaparte, vainqueur de l'Italie, vint se délasser de ses conquêtes au milieu des sciences; il visita plusieurs fois l'École polytechnique. C'était l'époque où, en simple habit de membre de l'Institut, il assistait aux pompes du Directoire. L'ambition est prévoyante: celle du jeune général calculait déjà les chances d'une popularité sur laquelle il fondait d'immenses espérances. L'empereur se plaignit plus tard de l'inconstance des Français; mais lorsqu'il eut exploité leur amour au profit de sa fortune, ne fut-il pas le premier à lui donner l'exemple de cette fatale mobilité? Ses reproches étaient injustes; le peuple, en l'abandonnant, ne fut ingrat qu'après lui.

En conséquence, et dès son avènement à l'empire, Napoléon essaya sur l'École polytechnique l'application d'un système qui, se développant de jour en jour, finit par le renverser du trône. S'effrayant de ce qu'il caressait naguères, il voulut briser la noble indépendance des élèves sous la verge de fer de ses soldats. Par décret du 16 juillet 1804, ils furent casernés, enrégimentés en corps militaire, soumis au maniement des armes, et chargés de la garde du bâtiment. Les plus braves officiers de l'armée furent choisis pour les commander, et Monge, qui avait remplacé Lamblardie dans ses fonctions de directeur, fut à son tour remplacé par le général Lacuée, qui prit le titre de gouverneur. Ce décret eut son exécution le 11 novembre 1805, jour où l'École quitta le Palais Bourbon et fut transférée au Collège de Navarre.

Les prévisions de l'empereur furent trompées: sous l'habit militaire comme sous le costume civil se perpétuèrent les sentiments qu'un décret avait voulu détruire.

On conçoit sans peine que ce qui offusqua dix ans la puissance de l'Empire dut glacer de crainte les lâchetés de la Restauration. La brillante conduite des élèves à la butte Saint-Chaumont ajoutait encore à l'antipathie qu'ils inspiraient aux

royaux amis de la Sainte-Alliance. Aussi les Bourbons subirent-ils en 1814 l'École polytechnique comme une nécessité funeste; mais ce fut seulement après l'invasion de 1815 qu'ils cherchèrent à l'anéantir en la constituant à leur manière. Le régime militaire fut remplacé par le régime des aumôniers; on soumit les opinions politiques aux investigations des examinateurs, et l'on se crut certain de l'avenir. Les trois jours de 1830 firent justice de ces ineptes espérances.

Je n'ai point le dessein de publier, dans ce chapitre, une histoire scientifique de l'École; ce sont des mœurs que je veux peindre, des souvenirs que je veux raconter. La peinture en sera plus vraie, renfermée dans les limites d'une époque; mais la plupart de mes impressions seront applicables aux jours qui précédèrent l'Empire comme à ceux qui l'ont suivi. Quelques hommes ont passé, certaines habitudes se sont modifiées, mais la physionomie générale est restée la même. J'espère que nos successeurs se reconnaîtront en nous, comme nous nous reconnûmes autrefois dans les traits de nos devanciers.

Transportez-vous aux premiers jours d'août, dans l'un des collèges de Paris ou de la province! L'heure de la récréation vient de sonner; les jeunes écoliers s'élancent hors de leurs classes; ils affluent de toutes parts dans les vastes cours naguères désertes. Voyez comme ils bondissent d'aise! Ils crient, ils s'interpellent, ils s'excitent les uns les autres; les parties se forment, les jeux commencent; chaque muscle est en mouvement; chaque geste décèle un plaisir. L'approche des vacances ajoute encore au débordement de la joie commune. Non loin de là, quel bizarre contraste! quelques-uns de leurs camarades sont relégués au fond d'un quartier obscur; leur teint est pâle, leur front soucieux. Ils semblent lire leur destinée dans certains signes mystérieux que leurs doigts tracent lentement sur une ardoise, et qu'ils effacent souvent avec humeur. Quels sont-ils? qui les empêche de prendre leur part des plaisirs qui les entourent? Est-ce une punition qu'on inflige à leur paresse? Dressent-ils quelque plan de conspiration contre la sévérité du proviseur, contre l'injustice d'un maître d'étude? Rassurez-vous:

ils ne sont ni paresseux ni rebelles; le collège les compte même au nombre des élèves les plus laborieux et les plus sages; mais le jour des examens approche, et ils aspirent à l'École polytechnique.

Il faut avoir pâli durant deux longues années sur les figures géométriques et les formules de l'algèbre, pour se faire une juste idée de la terreur qu'inspire à la plupart des candidats l'approche des examens. Pour eux, Dinet est un être à part, Francœur un génie privilégié, Reynaud un demi-dieu de circonstance. Il paraît, et sa présence est accueillie par un murmure d'admiration et de respect; il prononce le nom du premier candidat inscrit sur la liste, et l'on se sent frissonner à chaque pas de la victime vers l'estrade où s'incline le fatal tableau. Bientôt cependant une douce espérance se glisse dans tous les cœurs: trois questions successives sont résolues avec aplomb. Le jeune adepte s'étonne de lui-même; sa timidité se change en assurance, et l'auditoire reprend courage avec lui. Voyez comme l'éponge et la craie se croisent rapidement dans ses mains, comme tout se correspond dans les deux projections de ce cylindre, avec quelle légèreté ses doigts déroulent le double alphabet algébrique depuis *a* jusqu'à *z*, depuis alpha jusqu'à oméga! De cette soudaine confiance qu'il vient de puiser dans son mérite, résulte nécessairement un peu moins de respect pour l'examinateur. Il s'approche de lui, il le regarde, il lui parle, et je crois, Dieu me pardonne! qu'il va l'interroger à son tour. C'en est fait, la victoire est assurée; les auditeurs émerveillés voient déjà poindre l'aurore d'un nouvel Arago... Mais, ô revers! une objection inattendue est méchamment lancée au milieu du triomphe! Legendre ne l'a pas prévue; Lacroix l'a passée sous silence, et une heureuse mémoire est impuissante à la résoudre. Que faire? On a besoin d'une parabole, et c'est une hyperbole qu'on rencontre; on cherche un solide, et l'on trouve une surface! Oh! comme ce front si rayonnant naguères est déjà sombre et décoloré! Quels regards suppliants s'échappent de ces yeux où brillait en espoir l'orgueil de la victoire! Ne désarmera-t-il pas son bourreau? ne le fera-t-il pas sortir

de son impassibilité désespérante? En vain ses camarades, à l'aide de quelques brèves paroles, de quelques gestes furtifs, cherchent à le remettre dans la route qu'il a perdue, il ne voit, il n'entend plus rien; le fil conducteur vient de se rompre, et le candidat désappointé, ne sachant plus où se prendre, s'égare sans retour avec son inconnue dans le dédale de l'équation.

Heureusement que dans cette foule qui se presse, chaque année, aux portes de l'École polytechnique, se trouve un certain nombre d'esprits froids, positifs, inébranlables, que ne peuvent émouvoir ni la froideur systématique, ni les objections calculées du docte explorateur de leur intelligence! on les range par ordre de mérite, et c'est parmi eux qu'on fait choix de la promotion nouvelle, appelée à remplacer, dans le sein de l'École, les vétérans déjà répartis dans les services publics.

Les élèves de ma promotion arrivèrent à Paris vers la fin du mois d'octobre 1810. C'était l'époque des grandes choses. Napoléon, vainqueur de l'Europe, avait mis le comble à sa gloire en réunissant, dans un commun sentiment de fierté, les divers partis qui divisaient la France; les canons conquis à Wagram s'élevaient, sur la place Vendôme, en colonne triomphale; on se coudoyait aux Tuileries avec une foule de rois devenus courtisans; Amsterdam et Rome comptaient parmi les cités françaises; d'immenses travaux, dignes de la vaste intelligence qui les avait conçus, couvraient la surface du grand empire; et, pour couronner tant de merveilles, l'orgueil de la maison de Lorraine venait de s'humilier jusqu'à consacrer, par les formes gothiques des chancelleries allemandes, cet étonnant mariage qui mit une archiduchesse d'Autriche dans le lit d'un soldat.

Il semble que, dans ces temps de féerie, notre jeune admiration ne dut hésiter que sur le choix des miracles. Eh bien! l'avouerai-je? Soit qu'une longue habitude les eût dépouillés de leur prestige, soit saturation d'enthousiasme, soit insouciance d'une gloire qu'on jetait à la France en échange de la liberté, nous parcourions, froids et silencieux, les rues de cette capitale si riche d'illustrations vivantes, si peuplée d'imposants souvenirs. Dirai-je ce qui attachait nos regards, ce qui faisait battre nos

cœurs? C'était la rencontre de quelques jeunes gens en simple uniforme de l'artillerie, guêtres montantes, shakos à mentonnière, surmontés d'un pompon rouge ou blanc. Leur habit ne différait de celui des simples artilleurs de l'armée que par des parements de velours et des boutons à l'aigle. Ces jeunes gens étaient nos anciens d'une année; ils devaient nous faire, quelques jours plus tard, les honneurs de l'École où nous étions admis. Or, indépendamment du respect qu'inspire toujours la supériorité des connaissances, chacun de nous savait déjà que ces honneurs n'étaient pas sans amertume, et qu'il fallait acheter, par des épreuves qui ne font pas partie du programme, le droit définitif de confraternité.

Le jury d'admission se bornant à constater la capacité scientifique des candidats, les anciens élèves se chargent bénévolement de leur faire subir un examen de philosophie expérimentale. Il faut que les nouveaux venus s'arment de résignation, car toute résistance est inutile, toute rébellion est considérée comme un grave attentat aux saintes lois de la vétérance. Aussi devant *un ancien*, la force se change-t-elle en faiblesse, et l'audace en pusillanimité! Celui-ci reçoit, à bout portant, une bombe hydraulique qui l'inonde des pieds à la tête; et, tout ruisselant de ce choc imprévu, assailli d'amères plaisanteries, il continue sa marche sans se détourner, sans se plaindre, de peur d'aggraver sa fâcheuse position par quelque nouvelle mésaventure; celui-là que sa mauvaise étoile égare dans un corridor ennemi, entend tout-à-coup retentir à son oreille ces mots sacramentels et terribles: *Absorbez le conscrit! absorbez le conscrit!* et, saisi par quatre bras vigoureux, violemment projeté, par une brusque rotation autour de ses reins, sur le plan horizontal de quelques tabourets, il subit, à l'aide d'un double mouvement d'ascension et d'abaissement, l'humiliant affront d'une *bascule*. Tel qui vient de se dérober, par une savante manœuvre ou une fuite rapide, à l'imminence de l'absorption, reçoit presque immédiatement un mandat spécial qui le contraint de paraître devant ses juges; là, renversé en sens inverse, pivotant sur le nombril, les poignets fortement attachés aux jambes, il est puni de la vélocité de sa

course par le supplice de *la crapaudine.* Chaque conscrit devient à son tour le principal personnage de cette trilogie de nouvelle espèce. J'en connais même un certain nombre qui ont plusieurs fois joué le premier rôle dans les trois parties. C'est un avantage qui dépend du hasard ou de la prudence. Je dois ajouter, au reste, pour rendre hommage à la vérité, que, depuis la Restauration, la charte a singulièrement modifié les antiques usages. A l'exception de la bombe hydraulique qui jouit encore de quelque faveur, du flacon d'hydrogène sulfuré dont on parfume quelquefois, vers le soir, les chambres des nouveaux camarades, tout se borne maintenant à de simples questions plus ou moins difficiles à résoudre, à des interrogations embarrassantes pour l'amour-propre, et dont la vanité seule peut souffrir. Il ne m'est pas permis d'apprécier, dans ces lignes frivoles, la marche successive de ces importantes modifications; mais je me propose de publier un grand ouvrage, enrichi de notes, corroboré de pièces justificatives, et ayant pour titre: *De la Décadence de la Bascule, considérée dans ses rapports avec les mœurs constitutionnelles.*

Ces leçons de philosophie pratique coûtèrent cher plus d'une fois à ceux qui les professaient. Il est bien peu de promotions qui n'aient compté quelques élèves renvoyés de l'École pour avoir été surpris en flagrant délit d'enseignement. Le nombre s'en éleva à sept vers la fin de 1812; et je me souviens que, l'année précédente, une énorme bombe rencontrant, dans sa parabole maladroite, le chapeau du gouverneur, fut sur le point de devenir funeste à toute la brigade d'où le malencontreux projectile avait été lancé. Heureusement que ce renvoi était rarement définitif! On admettait plus tard dans les services publics ces élèves dont la tête seule avait failli par quelques infractions à la discipline. C'était sagesse que d'en agir ainsi; car la plupart d'entre eux honorent aujourd'hui par leur amour de l'ordre, autant que par leurs profondes connaissances, les corps spéciaux dont ils font partie.

Savez-vous, lecteur, ce que c'est qu'une *poste?* Ici la plaisanterie disparaît, et la leçon devient sérieuse: tout conscrit

qui a manqué de respect à son ancien, ou dont la conduite est signalée comme ayant compromis au dehors l'honneur de l'École, est passible de cette peine. Une accusation est dressée en secret; des émissaires sont envoyés dans les diverses brigades. On écoute, on discute, on décide en silence. Le prévenu ignore ce qui se passe; mais ses amis en sont instruits et peuvent le défendre. Si la majorité condamne, l'exécution ne se fait pas attendre. Que faut-il d'abord? tromper la surveillance des chefs? rien n'est plus facile. Une émeute est simulée dans quelque corridor éloigné, ils y courent, et, pendant ce temps, l'élève condamné est enveloppé par dix de ses camarades, et traîné dans la cour. Ils partent alors d'une course rapide qui s'accroît de moment en moment par le concours de nouveaux auxiliaires. Bientôt la vîtesse du mouvement est telle que l'œil se fatigue à le suivre. C'est la chûte d'un corps pesant dans l'espace; c'est un tourbillon, une tempête! On dirait que la vaste cour a resserré son périmètre, tant il est promptement franchi. *Assez! assez!* s'écrient les spectateurs qui s'effraient de leur justice, *assez!* A ce cri on s'arrête, on se disperse, on rentre dans l'ordre. Les chefs arrivent, furieux d'avoir été pris pour dupes, ne demandant qu'à connaître et à punir... Que trouvent-ils? des jeunes gens tranquilles, se promenant deux à deux, causant avec calme de leurs projets, de leur avenir, des affaires publiques. Il n'est pas jusqu'à la victime qui, pâle et presque sans haleine, n'affecte un air d'insouciance et de gaîté. Ne craignez pas qu'on lui demande compte de ce qui s'est passé, et qu'on cherche à exploiter sa douleur au profit de la discipline. On sait trop que la délation fut de tout temps inconnue à l'École, et que, la punition une fois infligée, tous les élèves sont redevenus amis.

Le mois de janvier arrive et les épreuves finissent. Le front de l'ancien se déride; la qualification de conscrit n'est plus donnée avec l'expression du dédain. On se cherche, on se rapproche, on se confond; et l'affection qui naît, à cet âge, de la communauté des études, ajoute un anneau de plus à la chaîne des promotions; chaîne sympathique, fraternelle, qui s'alonge

d'année en année, et que n'ont jamais pu rompre les commotions politiques.

L'harmonie une fois établie entre les personnes, on s'occupait activement de l'organisation des concerts. Tous les talents étaient convoqués à la formation de l'orchestre. La musique nous délassait des fatigues de la journée, et charmait l'ennui des mortelles soirées d'hiver. M. Dupont, chef de bataillon du génie distingué, et poète gracieux autant que modeste, était le Baillot de notre société philharmonique. Il est fâcheux que les merveilles d'Amphion ne se renouvellent pas de nos jours; M. Dupont serait l'un des ingénieurs les plus précieux au ministère; il saurait fortifier des villes et ne surchargerait pas le budget.

Une députation de l'École polytechnique assista à la cérémonie du Champ-de-Mars, lorsque l'empereur distribua ses aigles à l'armée. Sur le drapeau qui lui fut remis on lisait, en lettres d'or, cette inscription:

POUR LA PATRIE,
LES SCIENCES,
ET
LA GLOIRE.

On sait si l'École est restée fidèle à cette noble devise.

Le commandement du jeune et savant bataillon, confié d'abord à un ancien officier supérieur de la garde, le fut, en 1811, à M. le colonel d'artillerie Greiner. Ce digne militaire, l'un des débris vivants de la grande armée, après avoir été incessamment repoussé par la Restauration, commande maintenant en second le château de Vincennes, où sa voix s'est récemment fait entendre sur la tombe de son vieux frère d'armes, Daumesnil, qui fut brave et loyal comme lui.

C'étaient d'anciens officiers de la garde qu'on avait placés à la tête des quatre compagnies dont se composait le bataillon de l'École. Il n'est aucun de nous qui ne se rappelle les noms et les anciens faits d'armes des capitaines Richard et Redon, des lieutenants Letroublon et Bourdillet. L'adjudant Clément n'est pas non plus de ceux qu'on oublie. Mais leur célébrité disparait devant celle de l'adjudant Rostan; Rostan, type primordial du

soldat, esclave de l'ordre, séïde de la consigne. Jamais il ne lui arriva d'examiner si une chose était possible, mais bien si on la lui avait ordonnée. En Syrie, devant Saint-Jean-d'Acre, on dit à Rostan: — „Prends cette échelle, escalade ce mur, „et débarrasse-nous de ces deux Turcs." Rostan part, essuie, sant être atteint, une triple décharge, monte, monte encore, croit toucher au but... ô désespoir! son échelle est trop courte de six pieds! Que faire? comment remplir sa mission? Sa baïonnette et son sabre, enfoncés dans les interstices du revêtement, lui servent d'échelons pour se hausser jusqu'au niveau du parapet; mais il n'a plus d'armes! Déjà ses deux ennemis qui, heureusement, n'ont plus de cartouches, lèvent sur sa tête leurs redoutables cimeterres, et se penchent vers lui pour mieux le frapper; Rostan, saisi d'une soudaine inspiration, bondit jusqu'à leur barbe, s'y cramponne de ses doigts de fer, se précipite avec eux du haut de l'escarpe dans le fossé, se casse les deux cuisses; et, lorsque son capitaine accourt pour le relever, il lui montre les deux Turcs expirants à ses côtés, et dit froidement: — „Mon officier, voilà votre affaire!"

Nommé adjudant à l'École polytechnique, Rostan voulut y mettre en pratique son principe d'obéissance passive. Les considérations les plus puissantes étaient sans force contre l'inflexibilité des ordres dont l'exécution lui était confiée. Si quelqu'un s'était avisé de lui dire qu'il est des cas où un agent secondaire peut modifier les instructions qu'il a reçues, il aurait haussé les épaules et ri de pitié; il aurait ri du célèbre axiome de jurisprudence: La lettre tue et l'esprit vivifie. Durant dix années, on l'entendit tous les matins, vers cinq heures, débiter du même ton, et les paupières baissées, cette phrase stéréotypée dans sa mémoire: — „Messieurs, vous êtes prévenus qu'il faut que „vos baraques soient bien fermées, vos lits bien faits, vos shakos „placés dans leurs boîtes, et vos effets bien rangés sur les plan-„ches à bagages! — Mais, monsieur Rostan, ma baraque man-„que de serrure. — C'est égal! c'est l'ordre! — Mais, monsieur „Rostan, on m'a pris ma boîte à shakos. — C'est égal! c'est „l'ordre! — Mais, monsieur Rostan, je n'ai jamais eu de plan-

„che à bagage. — C'est égal! c'est l'ordre!..." et il ne sortait pas de là.

Rostan avait acquis de la science. Quelques-unes de ses définitions ont même fait fortune et seront éternellement citées comme des modèles de concision. Chargé de la surveillance des élèves, il huma plus d'une fois les émanations nauséabondes de l'hydrogène sulfuré. Il vit aussi disposer périodiquement, du haut du corridor qui dominait l'amphithéâtre, les instruments de physique nécessaires aux expériences d'électricité. C'en fut assez pour lui: l'instruction lui vint, comme dit Delille, par la porte des sens, et un jour qu'on lui fournit l'occasion de la mettre en lumière, il laissa tomber ces paroles à jamais célèbres: *La physique est une boule de cuivre suspendue au plafond; la chimie est tout ce qui pue.*

Parlait-on devant lui de guerres, de batailles, oh! alors ce n'était plus l'homme des définitions scientifiques! on ne se détournait plus pour cacher un sourire; on l'écoutait dans l'attente de quelque expression pittoresque, de quelque réponse énergique. Il racontait une fois les détails d'une sanglante affaire, où la moitié de sa compagnie resta sur le champ de bataille. Il était encore soldat. — *Vous deviez être bien agité?* lui dit un élève. — *Sans-doute, mon brave. — Que sentiez-vous lorsqu'un de vos camarades tombait à vos côtés? — Je sentais le coude à gauche.*

Il y avait par semaine un officier et un adjudant de service. Ces messieurs étaient chargés d'instruire les élèves au maniement des armes, et de veiller au maintien de l'ordre dans les corridors et dans les cours. L'adjudant présidait aux gardes montantes et descendantes, s'assurait que les fonctionnaires étaient à leurs postes, parcourait les réfectoires pendant le dîner, pour y lire la liste des punitions, et faisait, les jours de sortie, l'appel des consignés. Il fut un temps où ces appels n'avaient pas lieu; on avait imaginé de priver les consignés d'une guêtre, et dans le ravissement d'une pareille découverte, on se tenait le cœur en joie et l'esprit en repos. Qu'arrivait-il? chacun le devine. Ceux-ci mettaient la seconde guêtre dans leur poche, et

sortaient comme leurs camarades. On s'aperçut de la naïveté de l'invention, et on y substitua les appels.

Nous sortions d'habitude trois fois par semaine, mais le dimanche seulement depuis dix heures du matin jusqu'à sept ou neuf heures du soir, selon la saison. Il fallait rentrer avec exactitude, car le concierge nous forçait de signer une liste, où chaque quart d'heure de retard était scrupuleusement constaté. Cette liste servait le lendemain à la graduation des peines, Aussi, que de savantes manœuvres, que de fraudes habiles! que de noms glissés entre deux noms! Les amateurs du Théâtre-Français devaient se résigner à n'assister perpétuellement qu'aux quatre premiers actes de la première pièce. Nous dévorions dix fois de suite *Rodogune*, jusqu'au cinquième acte, dans l'espoir, chaque fois, que les acteurs, hâtant leur traînante mélopée, nous permettraient d'arriver au dénoûment de cette tragédie; mais vaine espérance! l'heure de rigueur nous forçait à partir, à perdre le fruit de ce persévérant ennui qui méritait une autre récompense. Quelquefois cependant on se révoltait contre la consigne: les *Deux Gendres* me valurent une semaine d'arrêts, et je m'en consolai sans peine; mais je regretterai toute ma vie d'avoir subi quatre jours de salle de police pour le cinquième acte d'*Hector*.

La récréation du jeudi ou celle du samedi était consacrée aux exercices militaires. Ils avaient peu d'attraits pour nous, au grand désespoir de nos braves officiers. En public cependant, nous nous piquions d'honneur, et l'amour-propre nous tenait lieu d'expérience. Il me souvient que le jour du baptême du roi de Rome, le bataillon de l'École faisait partie du cortège, et suivait de près la voiture impériale. Napoléon fut frappé de la régularité de notre tenue et de la précision de nos manœuvres. Aussi le lendemain un ordre du jour nous témoigna-t-il sa haute satisfaction. Certes, il falait l'en croire; car, jusqu'aux désastres de 1814, nous n'étions pas les enfants gâtés de ses tendresses.

Les fonctions de sous-officiers appartenaient de droit aux premiers élèves de chaque promotion. Ils étaient de plus les

chefs des salles d'étude dont ils faisaient partie. On devine sans peine que leur responsabilité, garantie presque toujours par l'amitié de leurs camarades, ne risquait pas d'être compromise. On respectait en eux ce que la jeunesse estime pardessus toutes choses, l'autorité du talent. La brigade n° 15, où je fus placé la première année, eut pour chef M. Larabit, membre actuel de la chambre des députés. Que de vivants souvenirs n'a-t-il pas laissés dans tous les cœurs! nous étions tous ses amis comme il était le nôtre. Je craindrais d'être taxé d'exagération, si je disais sur combien de qualités précieuses se fondait notre affection pour lui. Aussi garderai-je le silence; mais qu'on en convienne, ce n'est pas une médiocre estime que celle où prennent naissance des sentiments sur lesquels vingt ans ont passé sans les affaiblir.

Entendez-vous le roulement du tambour? Voyez-vous se précipiter hors des brigades cette jeunesse ardente et avide de savoir? C'est l'heure des leçons. Elle court aux amphithéâtres. Chacun se hâte d'arriver le premier, parce que les places ne sont point marquées, et que la première appartient de droit à qui s'en empare. C'est Ampère, Arago, Poinsot, Andrieux qu'on veut entendre: Ampère, homme-analyse, algèbre vivante, se pâmant de joie devant une formule, comme Houdon devant les formes divines de l'Apollon du Belvédère; Arago, dont la suave parole rendait aimable la science la plus abstraite, membre de l'Institut, comme Bonaparte fut général, et professeur d'analyse transcendante à l'âge où ses contemporains étudiaient encore sur les bancs des lycées; Poinsot, savant à la fois et homme du monde, parlant calcul différentiel au sortir du bal, jetant un coup d'œil philosophique sur les courbes légères qui s'échappaient de ses doigts, et sachant donner à ses paroles les grâces élégantes de sa personne; Andrieux enfin,*) le bon, l'excellent

*) M. Andrieux n'ayant pas voulu, à cause de son âge avancé, reprendre les fonctions de professeur dont la Restauration l'avait privé, a été remplacé par l'auteur de *Germanicus*. M. Arnault de l'académie française, un des hommes dont le caractère et le talent honorent le plus la vraie littérature.

Andrieux, aussi spirituel qu'aimant, aussi naïf que plein de malice, nous instruisant et nous amusant à la fois, nous faisant, de sa voix presque éteinte, pâmer de rire aux scènes du *Lutrin*, et frissonner d'admiration aux sublimités du grand Corneille; Andrieux qu'on écoutait avec religion, de peur de ne pas l'entendre, et qui, parmi ses nombreux élèves, n'en compte pas un seul qui ne soit resté son ami.

D'autres prêtent l'oreille à des voix non moins illustres: Poisson, Gay-Lussac, Petit,*) Thénard expliquent à leur auditoire les secrets de leurs doctes découvertes.... Mais le tambour raisonne encore! Les élèves de la seconde année sont appelés au laboratoire de chimie pour y faire l'application de leurs connaissances théoriques. Vite! qu'on se revête du costume de rigueur! qu'on passe ces manches de toile verte! qu'on se couvre des pieds au menton de ce large tablier dont en vingt endroits les acides ont déjà percé le tissu ou jauni la couleur! Allons! que l'hydrogène s'échappe par l'action du feu de ce tube où le fer et l'eau sont renfermés!**) Que ce vase où les éléments sont invisibles, se remplisse d'eau au contact de l'étincelle électrique! formez des sels, dégagez les bases, composez, décomposez les corps; mais gardez-vous d'oublier le point important, celui sans lequel toute manipulation resterait impar-

*) Petit (Alexis-Thérèse) mourut en 1819, à-peine âgé de vingt-huit ans. Les sciences physiques firent en lui une perte irréparable.

**) Une chanson fort spirituelle, et dont j'ignore l'auteur, était souvent chantée par les élèves, et connue sous le nom de *chanson de l'École*. Je n'en ai retenu qu'un seul couplet sur l'air de *Calpigi*. Les procédés au moyen desquels on obtient l'hydrogène y sont indiqués avec la plus remarquable exactitude. Le voici:

Pour obtenir de l'hydrogène,
Prenez un tube en porcelaine,
Mettez-y du fer et de l'eau,
Chauffez le tout dans un fourneau:
L'eau par le fer décomposée,
Est par là même analysée;
L'oxigène s'unit au fer,
L'hydrogène s'en va dans l'air.

faite! Que dans une capsule soigneusement couverte et dérobée aux profanes regards, cuise, sous un feu doux et soutenu, la succulente saucisse ou la tendre côtelette! Cette opération culinaire est le complément indispensable de toute préparation chimique; qui la négligea n'est savant qu'à demi. Les bons élèves l'ont toujours mise au premier rang de leurs devoirs.

Lorsque les cours sont terminés, que les répétiteurs ont fermé leurs cabinets d'interrogation, vulgairement appelés *cabinets de colle,* que le terrible mois d'août approche, on se dispose aux examens généraux qui doivent fixer définitivement le sort des uns, et faire franchir aux autres le pas difficile qui sépare la seconde division de la première. Les brigades annuelles se désunissent, et de leurs éléments différemment combinés se forme, dans l'ordre des examens, une nouvelle composition de salles d'étude, qui prennent le nom de *brigades de pioche.* Les élèves les plus forts ou les plus pressés choisissent les premières salles; les dernières sont réclamées par les plus paresseux ou les plus faibles; les autres deviennent naturellement le partage des élèves doués d'une foi moyenne. C'est alors que l'application devient sérieuse! Sur combien de matières diverses ne faut-il pas reporter son intelligence! Pour en posséder complètement les détails et l'ensemble, pour satisfaire à-la-fois la sauvage brusquerie de Legendre, la glaciale immobilité de Malus,*) la bonhomie de Vauquelin, ce n'est pas assez des longues journées du solstice, il faut encore une partie des nuits. Lorsque tout dort ou feint de dormir, officiers et camarades, les *camps volants* se forment; quelques élèves transportent dans les corridors des tables et des lumières furtives. C'est là qu'ils se débattent encore contre l'aridité de la science. Au moindre bruit les lumières s'éteignent ou disparaissent pour reparaître avec le silence. Touchante lutte entre la sollicitude qui veille et l'étude qui s'obstine! De graves maladies se déclarent or-

*) Malus mourut le 24 février 1812, âgé de trente-six ans, au moment où ses découvertes en optique venaient de le placer à la suite des Newton, des Huyghens, et de le porter dans l'Institut au milieu de leurs successeurs.

dinairement à cette époque, et on compte bien peu d'années où l'école n'ait à regretter la perte de quelque élève, victime de ses studieux excès.

Ce serait me livrer à des répétitions inutiles, que de parler de ces nouveaux examens. Qu'il suffise de savoir qu'on tombait d'abord entre les mains de Lacroix ou de Legendre, pour passer ensuite de Malus à Vauquelin. Durant ce temps d'épreuve les élèves ne s'adressaient qu'une seule question: *Êtes-vous content?* Êtes-vous content? retentissait dans les dortoirs, dans les réfectoires, dans les brigades. Ces trois mots formaient, pendant un mois, le seul vocabulaire de l'École. Cependant les anciens abandonnaient leurs salles, et sur les tableaux retournés se dessinaient avec élégance des pots à colle brisés, des pioches volantes, heureux symboles de leurs espérances. Les romans s'entassaient dans les brigades des modernes: chacun, à mesure qu'il échappait à la triple investigation de son mérite, se jetait avec avivité sur ce spécifique de nouvelle espèce. Que pouvaient faire de mieux des cerveaux obsédés, des imaginations presque étouffées dans les vapeurs de l'abstraction? Romans vieux ou nouveaux, excellents ou détestables, depuis Fielding jusqu'à Ducrai-Duménil, depuis Lesage jusqu'à la comtesse de Bournon-Mallarme, tout était pris et dévoré de la même ardeur. Il n'était pas jusqu'aux œuvres inédites d'un de nos tambours, nommé Duguet, qui ne servissent d'aliment à notre insatiable appétit. Duguet composait des mélodrames, son esprit novateur avait devancé les hardiesses de la nouvelle école ; et sans-doute il est mort ignoré, il est mort déshérité de cette auréole de gloire dont se sont couronnés, depuis quelques années, tant de génies moins puissants que le sien.

Enfin, l'heure de la séparation est arrivée! nos anciens nous disent adieu. Placés selon leur mérite dans l'ordre des services qu'ils ont demandés, tous n'obtiennent pas ce qu'ils désirent. Quelques-uns, en petit nombre, relégués dans les rangs de l'artillerie maritime, sont désignés à l'école sous le nom singulier de *bigreneaux;* d'autres, en moindre nombre encore, ayant épuisé sans résultat l'année de grâce qui leur fut accordée,

n'obtiennent aucun emploi civil et militaire, et reçoivent la qualification de *fruits secs*. Mais aussi, fier de sa destinée, l'artilleur léger arbore déjà l'aigrette rouge, et traîne bruyamment son bancal, l'ingénieur militaire hasarde l'épaulette à demi-torsade, et l'élève des ponts-et-chaussées reprend avec orgueil le parapluie de famille dont il a seulement pris soin de faire graduer la canne.

L'élève de l'École polytechnique a, comme tous les types originaux, une physionomie à part, un caractère spécial qui se modifie rarement et qu'il porte avec lui dans le monde. Son amour du pays est devenu proverbial. Voyez: il méprise la faiblesse du Directoire, mais il l'aide de ses épargnes pour soutenir la lutte contre l'Angleterre; après la rupture du traité d'Amiens, non content du sang qu'il est prêt à répandre, il se fait charpentier, construit de ses mains, à ses frais, la péniche *la Polytechnique* et l'offre au premier Consul de la république expirante; un monarque parjure foule aux pieds ses serments et nos libertés, l'élève se place à la tête des légions populaires et renverse un trône en trois jours; les Cosaques menacent Paris, il lutte vaillamment contre eux à Saint-Chaumont, et brûlant de faire plus encore, il envoie à l'empereur, au commencement de 1814, une magnanime adresse pour lui demander l'honneur de combattre au premier rang sous les drapeaux de l'indépendance. On sait la réponse de Napoléon: *Dites-leur que je ne veux pas tuer ma poule aux œufs d'or.*

Désintéressé, content du bien qu'il fait, des services qu'il rend, l'élève de l'École polytechnique n'est jamais dirigé par l'appât d'une récompense. En 1830, on lui propose des grades, des croix, il les refuse. Modeste autant qu'instruit, il ne participe pas de ce vertige d'amour-propre qui aveugle la France nouvelle et lui fait jeter un dédaigneux regard sur le passé; son esprit méditatif ne se plaît guère au milieu du tumulte des salons; si son devoir ou les simples convenances de la société l'y conduisent, il observe plus qu'il ne parle, il répond plus qu'il n'interroge. Poli sans être obséquieux, ne cherchant pas les discussions, mais ne les évitant jamais, il soutient son opinion sans aigreur

et cause simplement avec tous et sur tout. Les coteries littéraires, politiques ou scientifiques, les bureaux d'intrigue où se font et se défont les réputations lui sont entièrement inconnus : son ame droite, loyale, se refuse même à croire qu'il en existe. Comment, en effet, un homme de cœur, un ami de la vérité pourrait-il concevoir des aggrégations d'individus, ayant tous des prétentions à l'honneur, et prenant plaisir à se déshonorer par la délation ou le mensonge, par des attaques sans conscience ou des éloges sans conviction? Le plus doux de ses souvenirs est celui qui le reporte sur les bancs de son amphithéâtre, sur le tabouret de sa brigade ; il chérit de l'affection la plus tendre non pas seulement ses contemporains, mais ceux qui l'ont suivi, ceux qui l'ont précédé dans l'heureuse enceinte, objet de son amour et de ses regrets. Le titre d'ancien élève est un aimant infaillible qui l'attire vers celui qui le porte. S'il habite la province et qu'on lui dise: *Ce jeune homme qui passe dans la rue est un ancien élève de l'École polytechnique*, il court vers lui, l'embrasse, l'invite à dîner, lui fait les honneurs de l'endroit, et c'est tout au plus si, en le quittant, il se souvient de lui demander son nom.

Mais on le devine sans-peine, c'est surtout à l'École, c'est dans l'ardeur généreuse de la jeunesse et lorsque de nombreuses ressources ne resserrent pas le dévouement dans de trop étroites limites, que cette sympathie d'élève à élève laisse éclater toute sa puissance. Elle rend les intérêts solidaires comme les sentiments, et les enchaîne dans les nœuds d'une responsabilité commune. Nul ancien élève victime d'un malheur immérité ne s'adressa jamais en vain à ses jeunes camarades. Il arrive assez fréquemment qu'un candidat, après avoir été admis à l'École, se trouve par l'indigence de sa famille dans l'impossibilité de payer sa pension. L'administration, sans le nommer, en prévient les diverses brigades ; aussitôt on se cotise et la pension est payée régulièrement par les élèves, sans que jamais, même dans l'épanchement de l'amitié la plus intime, on ait la pensée de rechercher le nom de celui qu'on oblige. Au commencement de l'année 1810, un article signé *Assymptote*, et insultant pour

le caractère des élèves, fut inséré dans le *Journal de l'Empire*. On soupçonna M. Maltebrun d'en être l'auteur. Aussitôt les têtes fermentent, les esprits s'irritent; quelques voix prudentes cherchent vainement à se faire entendre; on repousse de timides conseils et l'on nomme une députation pour aller demander raison au prétendu coupable de son insolente diatribe. Tout Paris a su les détails de cette triste aventure, qui commença par un appel au courage de M. Maltebrun et qui finit par des voies de fait. L'empereur en fut violemment irrité. Dès le lendemain, deux ou trois bataillons de la vieille garde pénétrèrent secrètement dans l'École. Ils s'emparèrent des armes et occupèrent toutes les issues avant que les élèves eussent le moindre soupçon de ce qui se passait autour d'eux. Le projet du gouvernement était de faire un exemple; il voulait livrer à la sévérité des conseils de guerre ceux qui, après avoir provoqué un citoyen dans son domicile, s'étaient oubliés jusqu'à porter la main sur lui. Mais comment les connaître? M. Maltebrun, se conduisant en homme d'honneur, ne voulut désigner personne. On épuisa tous les moyens, les promesses comme les menaces; on finit même par accuser sans preuves, par emprisonner au hasard: six élèves furent arrêtés et conduits à Montaigu. L'idée était ingénieuse; on spéculait sur la générosité des coupables, qui voulurent en effet se dénoncer eux-mêmes; mais toute l'école était solidaire et veillait sur eux. Ceux même qu'on venait d'incarcérer, et parmi lesquels se trouvaient deux opposants à la funeste détermination de la veille, furent les premiers à se révolter contre un dévouement qui les sauvait aux dépens de leurs camarades. La colère de Napoléon s'apaisa; il sentit qu'il n'est point de faute que ne rachète une si noble conduite. Aussi les prisonniers furent-ils bientôt délivrés, et la punition se borna-t-elle pour tous à quelques jours d'inquiétude et à deux mois d'arrêts.

Les fastes de l'École polytechnique occuperaient trop d'espace s'ils n'étaient pas traduits en noms propres. Quelles gloires, en effet, plus nombreuses et plus belles ont jailli d'un plus éclatant foyer! elles ne se bornent pas, comme tant de gloires

contemporaines, à éblouir le vulgaire par le faux éclat de quelques fugitives paroles, par le seul prestige d'une éloquence qui rayonne et ne féconde pas; créatrices et vivifiantes, elles laisseront après elles des monuments durables, des œuvres que n'oubliera point l'avenir. Nommer Biot, Arago, Poisson, Malus, Petit, Dulong, Poinsot, Gay-Lussac, n'est-ce pas signaler à la reconnaissance du pays les dignes continuateurs des Berthollet et des Lagrange, des Laplace et des Lavoisier? Si les noms justement célèbres des généraux d'Anthouard et Rogniat, qui président les comités de l'artillerie et du génie, manquent à la liste des promotions, ne voit-on pas inscrits sur ses colonnes ceux des généraux Bertrand, Haxo, Berge, Évain, Dode, Rohault de Fleury, Duchand, Deponthon, Desprez, Valazé, Treussart, Prévost de Vernois, Fabvier, etc.? Quatre anciens élèves de l'École polytechnique, les généraux Bernard, Athalin, Gourgaud et le colonel Berthois, sont au nombre des aides-de-camp du Roi des Français, et parm eux les trois premiers étaient désignés au choix de Louis-Philippe par le choix antérieur de l'empereur Napoléon. On trouve les enfants de l'École partout, et presque toujours au premier rang: dans la diplomatie, dans l'administration, dans les deux chambres, et jusque sous la toge du magistrat. Elle a vu tour-à-tour siéger sur ses bancs, Chabrol de Volvic, Anglès, d'Arros, Walkenaër, Augustin et Camille Périer, Héricart de Thury, Héron de Villefosse, Rendu, de Wailly, Gueneau de Mussy, de Praslin, de la Villegontier, de Breteuil, de Tascher, de Saint-Aulaire, de Barante, de Clermont-Tonnerre, de Montebello, Cordier, Berigny, Jousselin, Riollay, Paixhans, Ch. Dupin, Admirault, Laguette-Mornay, de Tracy, Colomès, Lami, Chaillou, Tonnet-Hersent, Reboul, Freteau de Peny, Cottu, etc. Les étrangers les plus illustres ont brigué l'honneur d'en suivre les cours, et c'est une gloire que revendique aussi M. le duc d'Orléans, dont l'instruction déjà si brillante se rehausse encore de ce nouveau lustre.

Certes, ce n'est pas une mine peu féconde que celle dont en peu d'années on extrait tant de richesses! je n'en ai dit pourtant qu'une faible partie. Combien d'anciens élèves distingués par une capacité brillante, par des services de chaque jour, restent ensevelis dans

l'obscurité d'une position subalterne. Estimés de leurs camarades qui apprécient leur mérite, ils sont ignorés de la France qui jouit de leurs travaux sans les connaître. Si Soult, si Montalivet ont pu donner un essor rapide à des précieuses facultés, c'est à la faveur du nom de leurs pères; si Goblet, qui serait encore simple capitaine du génie en France, se trouve à la fois général et ministre en Belgique, c'est qu'après la séparation des deux pays, l'un manquait des talents dont abondait l'autre: mais Dartois, mais Vanéechout, mais Blevec, qui marchèrent à la tête de leurs promotions, mais tant d'autres dont le nom m'échappe, que sont-ils encore? combien d'illustres avenirs la Restauration n'a-t-elle pas trahis, en desséchant les sources de la gloire. Aussi, durant cette triste époque, des hommes jeunes encore, des officiers d'un haut mérite, las de parcourir des carrières sans issue, se sont-ils jetés dans des voies nouvelles: Cabrol devient le créateur et le directeur des célèbres forges de Decazeville dans l'Aveyron; Ogée, Decaïeu quittent l'épée, l'un pour le compas de l'architecte, l'autre pour le mortier de procureur du roi: Choumara, auteur de plusieurs savants mémoires sur la fortification, inventeur d'un système économique de fourneaux pour les casernes, donne sa démission: Marquis se fait industriel; Michelot dirige l'un des meilleurs pensionnats de Paris; Bussière entre dans la carrière municipale, et le père Enfantin dans celle des dieux.

Un fait immense domine les nombreux souvenirs que j'ai consignés dans cet article, c'est que, depuis bientôt quarante ans, les arts, les sciences, l'industrie, n'ont pas fait un progrès dont l'École polytechnique ne puisse revendiquer la gloire. Son nom se mêle à toutes nos améliorations sociales comme à tous nos triomphes militaires. Il est inscrit dans les annales de nos victoires comme dans celles de la civilisation européenne. Sublime institution que celle dont la paix se montre reconnaissante comme la guerre, et qui trouve, dans la fécondité de ses ressources, un remède aux maux qu'elle a causés!

Ch. LIADIÈRES.

L'OUVERTURE DE LA CHASSE

AUX ENVIRONS DE PARIS.

J'ai vu bien du grotesque en ma vie; j'en ai vu dans nos bals, dans nos drames, dans nos concerts, dans nos amours-propres, dans nos modes, dans nos religions nouvelles, dans nos athénées, dans nos places publiques, dans nos palais, dans nos gouvernements: j'en ai vu partout; mais je n'ai rien vu en conscience de plus grotesque que l'ouverture de la chasse dans la plaine de Saint-Denis, et je conseillerais vivement ce spectacle extraordinaire et gratuit à toute personne minée par le spleen, si l'on ne courait risque d'en revenir avec un membre fracassé, ou même de n'en pas revenir du tout.

C'était un premier de septembre; de grandes affiches blanches, signées du préfet de police d'alors, placardées dans tous les quartiers de Paris, dans toutes les communes du département de la Seine, avaient depuis huit jours annoncé officiellement à la capitale et à la banlieue, que le premier septembre était le jour de l'ouverture de la chasse (l'ouverture de la chasse dans nos départements du centre a toujours lieu le premier septembre, sauf quelques exceptions totales ou partielles, résultat de la fantaisie des saisons, ou de la fantaisie des administrateurs).

Coiffé de ma casquette de peau de loutre, à forme de ruche

d'abeilles; armé de mon beau fusil de Lepage, aux canons à rubans, à la monture de bois d'érable; muni d'un port-d'armes que la préfecture de police m'avait donné la veille, en échange de trois pièces de cinq francs; enharnaché de mes grandes guêtres de cuir fauve, de mon sac à plomb en bandoulière, de ma poudrière de cuivre où se meurt un beau cerf, de mon carnier à poils de sanglier, de mon fouet à manche de houx, et de ma veste bleue aux boutons bronzés, images de toutes sortes de bipèdes et de mammifères; accompagné de Galaor, mon bel épagneul au double nez, aux grands poils marbrés et soyeux, aux oreilles larges et tombantes, ce bon chien qui, en me voyant le fusil à la main, m'avait léché les pieds, avait bondi, hurlé de joie, et avait dédaigneusement repoussé le morceau de pain que je lui avais jeté; avide d'un spectacle dont on m'avait beaucoup parlé, je m'étais acheminé vers cette plaine immense, rayée d'avenues et de grandes routes, qui s'étend entre les moulins de Montmartre et les redoutes de Chaumont, la Seine de Saint-Ouen et le canal de la Villette, les frais ombrages de Romainville et les tombeaux de nos vieux rois.

J'arrive; il était environ six heures, et déjà la grande plaine était semée de tourbillons de chasseurs et de chiens! déjà l'air était obscurci de nuages de fumée! déjà de toutes parts éclataient des décharges de mousqueterie semblables aux décharges de nos exercices à feu! J'approche, j'avance, et je me trouve bientôt au travers d'une foule de gens de toute espèce, avec des fusils simples, des fusils doubles, des fusils à pierre, des fusils à piston, des fusils à percussion, des fusils de munition, des pistolets de tir, des pistolets d'arçon, des carabines à balle forcée, des espingoles à large bouche, de longues et lourdes canardières; et puis des chiens, quels chiens! il fallait voir ces chiens-là! des danois et des tourne-broches, des caniches et des roquets, des chiens de Terre-Neuve et des carlins, des dogues et des bichons, des mâtins et des levrettes: il y avait, je crois, de tous les chiens, excepté des chiens de chasse. Vous devez juger, d'après cela, quelle sensation durent produire ma présence et la présence de Galaor au milieu de ce chaos hétéroclite. Mon costume, mon

chien, mon fusil, tout excitait des regards de surprise, des cris d'admiration de la part de mes étranges compagnons de chasse; mais bientôt ils me regardèrent comme une de leurs connaissances, un de leurs amis: à la chasse, c'est comme aux eaux, aux bains de mer, en diligence, en pays étranger, on se lie si vite!

Le premier qui m'adressa la parole était un jeune homme blond, assez joli garçon; il portait une veste ronde de drap gris, et un chapeau de cuir bouilli; il avait près de lui un caniche assez sale, noir et blanc, frère germain du chien du Louvre, lui peut-être, qui sait? Puis, en s'approchant de moi, et me montrant son fusil, un beau fusil, ma foi, un fusil à percussion, portant écrit en lettres d'or: *Delpire, arquebusier du Roi:* — „Je suis sûr que vous êtes comme moi, monsieur; que vous ne pouvez plus tirer avec les fusils à pierres. Avec ces fusils nouveaux je tue communément dix pièces sur douze; avec les fusils à pierres je ne tuais que moitié.“ Au même instant, un pigeon égaré se lève; il l'ajuste, lâche la détente gauche, lâche la détente droite, et le coup droit ne part pas plus que le coup gauche. — „Diable! s'écrie-t-il, qu'a donc mon fusil aujourd'hui? C'est jouer de malheur! Ces fusils-là qui ne ratent jamais!... — Rarement, repris-je; et, regardant la batterie de son fusil: Je ne suis point étonné que votre arme n'ait point fait feu, vous avez oublié, ce me semble, une chose essentielle: l'inflammation de la poudre ne peut avoir lieu qu'au moyen de capsules appliquées sur les cheminées du fusil. — Comment, monsieur, me répondit-il, un peu surpris de mon observation, est-ce que l'hydrogène, l'oxigène, la pression de l'air, ne suffisent pas pour produire l'inflammation?“ et ce ne fut qu'après une discussion assez longue, dans laquelle j'appris qu'il était élève en pharmacie, qu'il consentit à se servir de deux capsules que je lui offris.

Mais Galaor battait devant nous, dans toute leur longueur, les sillons couverts de chaume; il fait un arrêt, le nez haut! — „C'est une perdrix, dis-je à l'apothicaire, tirez.“ La perdrix se lève; il tire ses deux coups; la malheureuse perdrix tombe,

et l'apprenti chimiste, tout joyeux, de la faire rapporter vingt fois par son caniche. C'était la première fois qu'il frappait de mort un gibier!

Un peu plus loin je vis, au milieu d'un grand carré de pois, deux hommes, l'un en redingote bleue, l'autre en veste de velours vert, qui, de tout cœur, se donnaient des coups de poings, des coups de pieds, se prenaient aux cheveux, se mettaient en sang les mains et le visage, et cela, pour une pauvre caille qu'ils prétendaient avoir tuée tous deux, et qu'ils pouvaient très-bien n'avoir tuée ni l'un ni l'autre, vu que le pauvre oiseau venait d'essuyer cinquante ou soixante coups de fusil. Les deux amis (je vis que c'étaient deux amis aux mots dont ils assaisonnaient leur lutte) avaient, ainsi que me l'apprirent les personnes qui se trouvaient là, commencé par s'emparer de la caille, à la barbe de tous les chasseurs, à la barbe de tous les chiens, grâce a un superbe chien de Terre-Neuve, d'un noir-luisant, qui, là tout près, attendait la fin de ce combat à outrance, assis gravement sur ses pattes de derrière, et comme accoutumé à ce jeu d'un genre particulier.

Mais ne voilà-t-il pas qu'à ma gauche, en un champ de pommes de terre, un lièvre, un énorme lièvre, court, vole, bondit devant une douzaine de chiens dont les abois, les hurlements font un épouvantable vacarme; et mille cris de se faire entendre, les chasseurs d'accourir de toutes parts, cent fusils de faire feu, un roquet de ne plus marcher que sur trois pattes, un danois d'avoir la tête brisée, un dogue, un magnifique dogue, de rouler dans les pommes de terre, de se débattre dans son sang; le lièvre de gagner le large; et moi de recevoir quelques grains de plomb dans la cuisse droite.

Peu tenté d'en voir davantage, comme le corbeau de La Fontaine!

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus,

tout boîtant, je me dirigeai aussitôt vers une mauvaise chaumière, une espèce de cabaret qui est sur le bord de la route de Senlis, et qu'on nomme, je crois, *la Baraque;* j'y restai

quelques heures, et j'y fus témoin d'une scène qui me fit un instant oublier ma mésaventure.

Un chasseur entre, avec un air triste et las, prend une chaise et s'assied. — „Auriez-vous été malheureux, monsieur? lui dit le maître du cabaret, avec une voix doucereuse, et en portant fort poliment la main à son bonnet de drap bleu, garni d'un vieux galon d'or. — Oui, mon brave, répondit le chasseur, d'un ton à faire pitié, je n'ai pas eu de chance aujourd'hui; je n'ai pas pu tuer une seule pièce; moi qui, ordinairement, reviens de la chasse avec ma carnassière pleine! — J'ai votre affaire, reprit le gargotier; j'ai là un beau levreau qui ne vous coûtera que trois francs, et que je puis même vous faire tirer. — Volontiers, repartit le chasseur, cela me va." Et mes deux hommes de se rendre aussitôt dans un petit potager attenant à la chaumière, fermé seulement par une haie d'épines naissante; le paysan de nouer une corde à la patte du levreau, de l'attacher à un pieu; le chasseur de tirer sur le levreau; la corde d'être coupée, et le levreau de s'enfuir à travers champs. De là, une querelle des plus chaudes, qui a dû nécessairement amener le chasseur et le gargotier devant le juge de paix du canton.

On doit bien penser que les chasseurs habiles, ces chasseurs auxquels on donne injurieusement le nom de braconniers, se gardent d'ouvrir la chasse dans la plaine de Saint-Denis, ou dans toute plaine voisine de Paris; ils prennent, au jour naissant, les petites voitures qui les conduisent à cinq ou six lieues, aux abords de propriétés gardées, à Bondy, à Garges, à Bonneuil, à Goussainville; ils s'aventurent même quelquefois jusque sur les terres confiées à la surveillance rigoureuse d'un individu à figure rébarbative, un ancien soldat communément, qui se permet de ne pas tolérer la visite de ces abatteurs de gibier, et de verbaliser contre eux, témoin ce qui est arrivé à un avocat de mes amis: En revenant de la chasse, aux approches du soir, il passait devant un grand parc d'un aspect solitaire et mélancolique, entouré de murs, un grand parc avec de hauts arbres touffus, et une large pièce d'eau bordée d'aunes et de saules

pleureurs; il aperçoit de la grille, ou du moins croit apercevoir un beau canard sauvage qui se promène au milieu des roseaux de l'étang; il ouvre la grille, entre dans le parc, court se tapir derrière les arbres de la rive, découvre l'oiseau, lui envoie un coup de fusil, et l'étend mort sur l'eau. Mais tandis qu'il attend sur le bord son chien qui nage et lui rapporte son gibier, se présente à lui un garde-chasse qui lui crie d'une voix rauque: — „Et de quel droit, monsieur, chassez-vous ici? Vous avez tué la cigogne de madame la comtesse!“ Puis il dresse procès-verbal, après avoir jeté superbement au nez de l'avocat, lui offrant une pièce d'or: „Monsieur, pour qui me prenez-vous?“

L'affaire a été plaidée l'hiver dernier en police correctionnelle, et l'avocat a été condamné à cent cinquante francs de dommages et intérêts.

Si vous craignez les procès, si le tribunal de police correctionnelle vous fait peur (règle générale), ne chassez jamais sans permission sur les terres d'autrui; et comme les gendarmes, qu'on rencontre partout, sont pour le moins aussi intraitables que les gardes-chasse, ne chassez nulle part sans port-d'armes, à moins pourtant que vous ne chassiez en bataillon, et revêtu de l'uniforme de l'ordre public, comme cela s'est vu en 1830, dans la plaine de Vanvres.

Quant aux gens comme il faut, aux gens qui se respectent, au moyen de la calèche, du char-à-bancs, du tilbury, ils se rendent, pour l'ouverture de la chasse, dans ces vieux châteaux, dans ces délicieuses maisons de campagne qui surgissent de place en place à quelques lieues de Paris.

On arrive la veille; on dîne gaîment avec une vingtaine de convives; le soir on fait de la musique, on danse, on joue à l'écarté avec de jeunes et jolies femmes aux doux yeux, au teint rose, à la robe de toile ou de guinguan; on se couche à onze heures, on dort bien, l'on se lève tout frais à sept heures du matin, lorsque le soleil a déjà séché la rosée, on arrose une croûte de pain d'un verre de rum ou de malaga; on se met en chasse au nombre de cinq ou six, on bat la plaine avec douze

ou quinze chiens, épagneuls ou braques; on tire chacun une vingtaine de coups de fusil; et, vers trois ou quatre heures, on revient avec un vigoureux appétit, étaler de société sur la grande table de la cuisine, aux yeux de la maîtresse de la maison, qui en accepte toujours l'hommage, une soixantaine de pièces de gibier, cailles, lièvres, perdrix, accompagnés parfois d'un faisan aux plumes d'or, puni de ne s'être pas contenté pour sa promenade des vastes bruyères et des grands bois d'un domaine royal.

Le retour de ces chasses est souvent signalé par de joyeuses plaisanteries, qui frappent naturellement un des chasseurs.

A l'ouverture de la chasse de l'année dernière, je me trouvais au château de ***, sur la route de Paris à Arpajon; au retour d'une sortie en plaine des plus heureuses, nous fîmes un excellent dîner, un dîner sans étiquette, un dîner bruyant et joyeux, un dîner comme on n'en fait pas à Paris! puis après, la châtelaine, jeune et belle, chanta en italien le grand air de Ninette, une fraîche et suave romance de Bruguière; puis vinrent la contredanse et la valse! oh! oui la valse, la valse où mon cœur bondissait d'ivresse et de bonheur! Je crois y être encore!!.... Mais onze heures sonnent à la pendule du salon; voici l'instant des adieux du soir; un domestique à livrée place sur une table les bougeoirs d'argent, où s'allume la transparente bougie, et la châtelaine de me dire: — „Vous recueillez des traditions, vous faites des légendes, mais vous ne croyez pas aux revenants, vous oseriez bien coucher, j'en suis sûre, dans une chambre où personne n'ose coucher, parce que toutes les nuits, dit-on, un mort s'y promène. — Sans-doute, je ne demande pas mieux, répondis-je en riant, je suis curieux de voir un revenant. — Et bien, reprit la châtelaine, en s'adressant à son mari, Jules, conduis ton ami dans la chambre du mort"; et Jules me mène dans une chambre à murs blancs, garnie de toiles d'araignées et de vieux meubles; il me laisse seul, je me déshabille, je me couche dans un lit sans rideaux, j'éteins ma bougie, et je m'endors bercé d'enivrantes chimères. Mais tout-à-coup je me réveille en sursaut; je sens sur mes

pieds, sur mes jambes, un poids qui se meut; des plaintes sourdes frappent mon oreille; des ailes d'oiseau battent mon visage; je saute de mon lit; le plancher tremble et craque, et fuit sous moi; je tombe; je roule au milieu d'un flux d'eau; je cherche à me relever, je saisis quelque chose de velu qui s'agite et fait entendre comme un râle de mort; je pousse un cri! aussitôt la porte de ma chambre s'ouvre, on entre en foule avec des lumières, et je me vois au milieu de tous les hôtes du château, qui rient aux éclats, de cinq ou six poulets que la clarté effarouche, de jattes de terre à moitié pleines d'eau, et d'un jeune veau qui s'enfuit dans un coin de la chambre!

Je pourrais aussi raconter de quelle façon un de mes mystificateurs fut le jour suivant changé en cerf; mais je me tairai: le cadre du livre des *Cent-et-Un* ne comporte ni une métamorphose à la manière d'Ovide, ni un conte à la manière de Boccace.

Édouard D'ANGLEMONT.

LA VILLE NOUVELLE

OU

LE PARIS DES SAINTS-SIMONIENS.

Ménilmontant, 6 octobre 1832.

„Voici un chapitre, mon cher Ladvocat, qui doit avoir pour titre, *la Ville nouvelle.* *)

„A vrai dire, je ne sais trop si l'étrangeté des idées et du style ne vous éloigneront pas d'insérer ce morceau dans votre estimable et respectable livre des *Cent-et-Un.* Quand je pèse à leur poids toutes les célébrités dont les noms se pressent sur les couvertures de votre recueil, je ne puis me faire illusion sur le peu d'intérêt que pourrait exciter un nom nouveau, un nom d'*apôtre*, genre de noblesse qui n'a pas encore eu d'armoiries au blason littéraire. Un jeune fou, dira votre beau monde, qui vit scrupuleusement célibataire et attend une Femme Messie, cela annonce trop de simplicité pour rien promettre

*) Un système religieux est un fait trop grave pour qu'il soit permis de l'apprécier avec légèreté. M. Charles Duveyrier, un de nos amis, apôtre de la religion saint-simonienne, nous ayant adressé un chapitre intitulé *la Ville nouvelle*, nous le publions sans réflexion ni commentaire; seulement nous reproduisons pour plus de clarté, et comme préambule nécessaire, cette lettre qui l'accompagnait. (Note de l'Éditeur.)

de bien piquant. D'ailleurs, que signifie de courir les rues en un costume qui vous entoure d'ivrognes, et fait jaser jusqu'aux femmes de la Halle et aux demoiselles de comptoir? Cela sent son mauvais monde, et M. Delapalme l'a judicieusement observé: *Dans quelle société ces messieurs ont-ils donc vécu?*

„D'ailleurs, je dois craindre que le morceau en question, privé de cartes, de plans et de gravures, ne soit difficile à comprendre.

„Nous vivons dans une confusion de maisons, de temples et d'édifices de tout genre, qui peut donner une idée des saturnales des anciens, ou du chaos primitif du monde: mélange effronté et criard de toutes les antipathies, pêle-mêle d'orgies, vraie danse de sabbat. La jeunesse du Champ-de-Mars a pour vis-à-vis l'abattoir sanglant de Grenelle; les Invalides donnent une main aux Députés, et l'autre aux blanchisseuses du Gros-Caillou. Ici sautent les Enfants-Trouvés et leurs nourrices, côte-à-côte avec les astronomes de l'Observatoire, les femmes en couches et les Vénériens. Là, c'est une grande ronde des bambins des collèges, des pairs de France, des forts de la Halle-au-Vin, des vieillards de la Salpêtrière; tout cela tourne autour des savants du quartier Latin et des animaux hurlant du Jardin-des-Plantes. L'Académie reste avec la Monnaie; l'Hôtel-Dieu avec les chanoines métropolitains; l'hôpital Saint-Louis soupire et pleure aux cris de joie et aux jurements des guinguettes, le Palais-Royal avec ses joueurs et ses prostituées, couché sur le même lit que le palais du Roi; et au milieu de cette grande danse satanique, les hommes et les femmes pêle-mêle, serrés comme des fourmis, les pieds dans la boue, respirant un air empesté, marchant à travers tous les embarras de leurs rues et de leurs places, enfoncés dans des rangées de hautes maisons noires ou blafardes, sans espoir ni souci de quelque chose de mieux.

„Comment donc faire sentir au peuple qui habite cette ville ainsi confusionnée, ce que nous pressentons de l'avenir de Paris, comme ordre, comme convenance et comme beauté? Comment

le faire sans autre instrument que la parole nue? J'ai grand'-peur que le morceau en question ne soit insuffisant.

„L'idée de NOTRE PÈRE est que toute ville, et surtout toute ville capitale, doit présenter dans sa construction, dans l'ordre et la diversité de ses monuments, l'image des mœurs, des habitudes et de la civilisation du peuple qui l'habite.

„Nous avons voulu donner la forme humaine à la première ville, comme sous l'inspiration de notre foi, en l'état de progrès où elle est aujourd'hui; et la forme humaine mâle, car la société n'a encore qu'une forme mâle. La femme, comme être social, n'est pas encore sortie des *côtes* de l'homme, malgré la parole de l'Écriture. Considérez toutes les institutions sociales, l'Académie, la Banque, l'Université, les deux Chambres, le Conseil-d'État, les administrations, la magistrature, le barreau, et toutes les facultés, vous n'y verrez que des chapeaux ronds et des fracs, ou des bonnets carrés et des robes noires; et l'opinion publique est solidement enfoncée dans l'admiration d'un pareil système; il n'est si mince garçon de boutique qui ne lève insolemment la tête à l'idée qu'il en puisse être différemment, et ne récapitule, dans son orgueil d'homme, toutes raisons qui font infailliblement de la femme un être débile, borné, faible; lierre qui tomberait sur le sol sans le chêne; lune qui doit tourner en satellite autour de la terre. La société est mâle; elle met ses enfants en coupe réglée par la conscription; elle leur impose une justice qui ne sait que punir; elle réclame ses améliorations à coups de fusil, elle les repousse à coups de canon. La société est mâle.

„Mais elle peut désirer de ne pas l'être exclusivement, elle le doit même. Ne serait-ce pas une chose heureuse que tout ce qu'il y a de délicat, de tendre, de bon dans le cœur des femmes, se fît jour à travers les inextricables embarras de la politique et du gouvernement, et que des mains blanches et de jolis doigts s'essayassent à dénouer ce que tant de grands sabres n'ont pu trancher?

„C'est là l'espoir des Saints-Simoniens, c'est là toute leur religion; car ainsi que l'a dit le PÈRE lui-même, il est l'annon-

ciateur, le *saint Jean* d'un nouveau Messie, d'un Messie FEMME.

„On comprendra comment nous avons dû donner au temple, au monument où la religion doit le plus exalter les espérances humaines, les formes de la femme.

„Je terminerai cette lettre, déjà un peu longue, en vous priant d'employer toute votre influence auprès de vos lecteurs pour ranimer en eux cette vertu de courage et d'espoir, si rare aujourd'hui, ne fût-ce que pour un peu de temps, le temps de lire ces quelques pages. Car, au cas où elles seraient intelligibles, elles pourraient bien apparaître comme un rêve, une allucination fantasque, si votre beau monde persistait obstinément dans cette disposition crédule, dans cette FOI poussée souvent jusqu'à la SUPERSTITION, et qui consiste à considérer comme d'une réalisation impossible toutes les pensées grandes, généreuses, excellentes pour l'amélioration du sort du peuple.

„Vraiment n'est-ce pas une chose connue de tous aujourd'hui, que nos pères ont par leur travail fait le globe ce que nous le voyons être, en dépit des obstacles qui les entouraient, et dont ils nous ont délivrés? Avec tout ce qu'ils ont mis de puissance dans nos mains, ne serait-ce pas une lâcheté à nous de rester en si belle route, et de nous coucher tout du long sur le sol, jeunes comme nous sommes, en disant avant le travail: Je n'en puis plus.

„Quoi! rien à faire au début de la vie? Hommes! femmes! rien de noble, de bon, de joyeux, de retentissant, rien à faire! Allez, allez, vous crie celui qui fait mouvoir les nations et les mondes, et qui parle toutes langues à travers tous les siècles; allez, ma voix n'est pas éteinte, mon sceptre n'est pas brisé, et les battements de mon cœur ne sont pas refroidis. Je suis toujours pour vous, toujours avec vous. C'est moi, l'éternel ouvrier! partout c'est moi! Quand on dit NOUS parmi *vous, moi* je dis MOI! marchez avec moi, car avec moi rien d'impossible!

„J'ai fait éclater de merveilleux spectacles!

„J'ai brisé de mon souffle les tempêtes qui rasaient le sol

comme des lunes de malheur! j'ai pressé les mamelles des montagnes, et j'en ai fait sortir leur lait de feu!

„J'ai souri en voyant les abîmes comme des mâchoires de serpent, darder leurs flots dans l'espace, et j'ai fait glisser sur ces flots des villes armées, aussi sûrement que sur la glace un patineur.

„Aux entrailles de la terre ferme, j'ai fait plonger l'homme comme un plongeur, et je l'ai fait voler, vrai vautour, au haut des nuées.

„J'ai bâti des palais et des temples, des cités capitales par milliers, des ponts plus longs que les chaussées, et de grands animaux de fonte, aux muscles d'acier, à l'ame de vapeur, qui marchent seuls. J'ai rassemblé des armées innombrables de tribus et de hordes qui ne s'entendaient pas. J'ai mis la sagesse du monde en un seul homme, et j'ai donné plus de vigueur à la voix basse de ses apôtres disséminés, qu'aux rhéteurs, aux soldats, aux marchands, masse compacte qui parlait haut.

„Courage! enfants, espoir en moi! j'ai fait de grandes choses!

„Quand les sauvages, que poussait Attila comme des buffles, prirent racine en terre devant la face d'un pontife, ce fut une grande chose!

„Quand Christophe, mon capitaine de mer, sous un soleil d'or, salua les bords empourprés de mon nouveau monde, ce fut une grande chose!

„Quand Napoléon, à pas de géant courut l'Europe avec ses canons, passant les fleuves comme des ruisseaux; ce fut une grande chose!

„Mais, par ma foi, rien de si grand n'a paru sur la terre, que ce que j'y veux montrer, en ce jour!“

Le Dieu bon a dit par la bouche de l'homme qu'il envoie:

J'établirai au milieu de mon peuple de prédilection une image de la nouvelle création que je veux tirer du cœur de l'homme et des entrailles du monde.

Je bâtirai une ville qui soit un témoignage de ma munifi-

cence. Les étrangers viendront de loin au bruit de son apparition. Les habitants des villes et des campagnes y accourront en foule, et ils me croiront quand ils l'auront vue.

Paris! ville qui bout tumultueusement, ainsi qu'une chaudière de cendres; ville semblable à ton peuple; comme lui, pâle et défigurée! Tu gis sur les bords de ton fleuve, avec tes noirs monuments et tes milliers de maisons ternes, comme un amas de roches et de pierres que le temps rassemble au bassin des vallées, et il en sort comme un grondement monotone d'une eau comprimée sous ses pierres, ou d'un feu caché qui va les crever.

Paris! Paris! c'est sur les bords de ton fleuve, cependant, et dans ton enceinte que j'imprimerai le cachet de mes nouvelles largesses, et que je scellerai le premier anneau des fiançailles de l'homme et du monde!

Tes rois et tes peuples ont obéi à mon éternelle volonté, quoiqu'ils l'ignorassent, lorsqu'ils se sont acheminés avec leurs palais et leurs maisons du sud au nord, vers la mer, la mer qui te sépare du grand bazar du monde, de la terre des Anglais.

Ils ont marché avec la lenteur des siècles, et ils se sont arrêtés en une place magnifique.

C'est là que reposera la tête de ma ville d'apostolat, de ma ville d'espoir et de désir, que je coucherai ainsi qu'un homme au bord de ton fleuve.

Les palais de tes rois seront son front, et leurs parterres fleuris son visage. Je conserverai sa barbe de hauts marronniers, et la grille dorée qui l'environne comme un collier. Du sommet de cette tête, je balaierai le vieux temple chrétien, usé et troué, et son cloître de maison en guenilles; et sur cette place nette, je dresserai une chevelure d'arbres, qui retombera en tresses d'allées sur les deux faces des longues galeries, et je chargerai cette verte chevelure d'un bandeau sacré de palais blancs, retraite d'honneur et d'éclat, pour les invalides des établis et des chantiers.

Des terrasses qui saillent sur la grande place, comme les muscles d'un cou vigoureux et d'une gorge forte, je ferai sortir

les chants et les harmonies du colosse. Des troupes de musiciens et des chanteurs feront retentir chaque soir la sérénade en une seule voix.

Je comblerai les fossés de cette place, et j'en ferai une large poitrine qui s'étalera, bombée et découverte, et qui se gonflera d'orgueil, lorsqu'aux jours des carrousels pacifiques, elle sentira briller à sa surface, comme des joyaux de toutes couleurs, les femmes plus belles et plus parées que les dames des cours d'amour et des tournois, les hommes plus brillants et plus forts que les chevaliers aux armes dorées, et les vieux grenadiers de Napoléon.

Au-dessus de la poitrine de ma ville, au foyer sympathique d'où divergent et où convergent toutes les passions, là où les douleurs et les joies vibrent, je bâtirai mon temple, foyer de vie, plexus solaire du colosse.

Les buttes du Roule et de Chaillot seront ses flancs. J'y placerai la banque et l'université, les halles et les imprimeries.

Autour de l'arc de l'Étoile, depuis la plaine de Monceau jusqu'au parc de la Muette, je sèmerai en demi-cercle les édifices consacrés au plaisir des bals, des spectacles et des concerts; les cafés, les restaurants avec leurs labyrinthes, leurs kiosques et leurs tapis de gazon, aux franges de fleurs.

J'étendrai le bras gauche du colosse sur la rive de la Seine, il sera plié en arc à l'opposé du coude de Passy. Le corps des ingénieurs et les grands ateliers des découvertes en composeront la partie supérieure qui s'étendra vers Vaugirard, et je formerai l'avant-bras de la réunion de toutes les écoles spéciales des sciences physiques et de l'application des sciences aux travaux industriels. Dans l'intervalle qui embrassera le Gros-Caillou, le Champ-de-Mars et Grenelle, je grouperai tous les lycées que ma ville pressera sur sa mamelle gauche où gît l'université. Ce sera comme une corbeille de fleurs et de fruits, aux formes suaves, aux couleurs tendres; de larges pelouses comme des feuilles les sépareront et fourmilleront de troupes d'enfants comme de grappes d'abeilles.

J'étendrai le bras droit du colosse, en signe de force, jusqu'à la

gare Saint-Ouen, et je ferai de sa large main un vaste entrepôt où la rivière versera la nourriture qui désaltérera sa soif et rassasiera sa faim. Je remplirai ce bras des ateliers de menue industrie, des passages, des galeries, des bazars, qui perfectionnent et étalent aux yeux éblouis les merveilles du travail humain. Je consacrerai la Madeleine à la gloire industrielle et j'en ferai une épaulette d'honneur sur l'épaule droite de mon colosse. Je formerai la cuisse et la jambe droite de tous les établissements de grosse fabrique; le pied droit posera à Neuilly. La cuisse gauche offrira aux étrangers de longues files d'hôtels. La jambe gauche portera jusqu'au milieu du bois de Boulogne les édifices consacrés aux vieillards et aux infirmes, plus frais et plus luisants avec leurs parterres et leurs ruisseaux que les palais des lords et des princes.

Ma ville est dans l'attitude d'un homme prêt à marcher, ses pieds sont d'airain; ils s'appuient sur une double route de pierre et de fer. Ici se fabriquent et se perfectionnent les chariots de roulage et les appareils de communication : ici les chars luttent de vitesse. Par-dessus ces routes, le pont de Neuilly prolonge un arceau vers la face de ma ville et forme ainsi sa capitale entrée.

Entre les genoux est un manège en ellipse; entre les jambes, un immense hippodrome.

Voilà le colosse dont mon doigt creusera le tracé sur le sol.

Les membres qui le composeront, divisés et mêlés, sont une masse monstrueuse, informe, inanimé, morte. Ils sont comme étaient les chairs, les os, les nerfs, la cervelle et les entrailles de l'homme avant que d'une secousse de ma volonté je fisse se dresser cette masse inconcevable et effrayante en un être harmonieux et vivant; avant que les os s'emboitassent les uns dans les autres; que les nerfs, les veines, les chairs, s'appliquassent sur les os; que la cervelle versât dans le crâne sa membrane fragile; que la tête prît place sur les épaules, le cœur, le foie sous les côtes, les entrailles aux cavités du bassin; et que l'homme parût superbe, radieux, merveilleusement ordonné comme un seul édifice.

Ainsi je ferai sortir de leur chaos hideux les membres et les organes de ma ville. Je les appellerai à grands cris de voix d'hommes et d'instruments de musique; et tous, doués de mouvement, prendront leur place.

On verra les manuscrits, les livres, les cartes et les rouleaux de dessins et d'images de la Bibliothèque, s'avancer en une armée innombrable vers la galerie du Louvre, bâtie des mains du dernier de mes capitaines. Ils seront portés sur le dos de soldats. Des régiments auront été dressés à cette maoœuvre; les officiers les coucheront en ordre sur leurs rayons et dans leurs cases, et le cerveau de ma ville se formera. On verra tous les vieillards illustres de la science et de l'art dont la vie est encore un travail, mais un travail d'observation, d'attention et de jugement, entrer par files au frontail et aux ailes du palais, et ma ville aura des yeux et des oreilles.

Je ferai descendre des hauteurs de Sainte-Geneviève et du faubourg Saint-Germain, tous les savants emportant leurs chaires, leurs salles, et leurs instruments d'expérimentation, et les animaux, les plantes et les arbres du Jardin-du-Roi, et les trésors de sciences naturelles enfouis dans son cabinet. Je ferai descendre les laboratoires, l'Observatoire avec ses machines et ses lunettes, l'école Polytechnique, l'école des Arts et Métiers, et tous les collèges. Ce sera une longue procession. Je mettrai au centre l'université tout entière, et les académies, précédées des imprimeries noires et graisseuses; en tête seront les vieillards, les malades et les infirmes; les immenses hôpitaux de la Salpêtrière, de Saint-Louis et de l'Hôtel-Dieu, avec leurs ailes et leurs façades; et leurs lits innombrables se lèveront du sol, et marcheront donnant l'exemple. Puis viendra le bataillon des aubergistes, des hôteliers et de leurs serviteurs, qui ont le sentiment de l'ordre et de la continuité du service personnel. Cette caravane sera longue et marchera au pas lent de la science, de la patience et de la vieillesse. Elle coulera silencieusement avec ses habitations, et elle se couchera aux bords du fleuve, depuis le Palais-Bourbon jusqu'à Passy et de Passy à Vaugirard; depuis le milieu des Champs-Élysées, par Chaillot, l'arc de

l'Étoile et la Muette, jusqu'au milieu du bois, et formera ainsi les os, les nerfs et les chairs de toute la moitié gauche du corps de mon colosse.

En même temps tous les entrepôts aux vins, aux blés, les halles, les marchés et les abattoirs, les grosses usines, les fonderies, les ateliers de construction des mécaniques avec leurs rouages, leurs chaudières et leurs cylindres de fonte, leurs enclumes, leurs marteaux, leurs soufflets et leurs laminoirs, les charpentiers et les forgerons en tête, se lèveront. Et aussi se lèveront les établis des travaux qui font plus briller la main de l'homme que la force des machines; les tabletiers, les fabricants de meubles, les tailleurs, les modistes, les chapeliers, les bijoutiers et les horlogers; les magasins et les boutiques des quartiers Saint-Denis, Saint-Antoine et Saint-Martin; l'immense bazar du Palais-Royal et des passages où sont artistement rangés en éventail les riches ciselures d'or et d'argent, les pierreries, les cristaux et les bijoux d'émail, les plumes et les tissus de l'Inde et de l'Afrique, les étoffes lustrées aux figures fraîches et éclatantes, les meubles de bois colorés et odoriférants, les tentures, les candélabres avec leurs globes damasquinés. Toute cette grande armée industrielle, hommes et femmes, avec leurs marchandises, leurs instruments, leurs chantiers et leurs maisons, rangés par troupes, et renfermant au centre la Banque et ses administrations, le Trésor, le Timbre, la Monnaie; toute cette armée active, bruyante, animée, marchant d'un pas vif, et fouettant l'air de ses gestes et de ses cris de joie, faisant voler autour d'elle, comme un nuage d'encens, la poussière du sol, s'ébranlera et roulera par-dessus les églises, les quais et les quartiers retardataires, et viendra de la Madeleine à la gare Saint-Ouen, et de l'Élysée-Bourbon, par Monceau et les Sablons, jusqu'à Neuilly, former les membres rebondis et fermes de la droite de mon colosse.

Je déracinerai des bords du boulevart les opéras et tous les théâtres avec leur matériel d'instruments, de costumes et de décors, et leurs troupes passionnées, et les salles de danse et de concert, et les jardins aux fruits de neige et de glace, aux

liqueurs brillantes comme le métal, et tons les édifices consacrés aux extases de l'esprit et au délire des sens. Ils s'enlèveront ainsi qu'une troupe de danseurs et de danseuses, dont les tressaillements répandront le plaisir jusqu'aux extrémités du corps de mon colosse, et enlacés les uns dans les autres, tournoyant sur eux-mêmes, ils viendront se grouper autour de l'étoile.

Ainsi, par ma volonté et par les bras de mes enfants, sera bâtie, en un seul édifice, ma ville vivante. Et pour aucun ma volonté ne fera scandale ou servitude; car de ces hommes et de ces femmes, de ces vieillards et de ces enfants, et de ces édifices, ces magasins, ces chantiers, il n'y aura ni un clou, ni un cheveu qui bouge autrement que de son propre mouvement et par sa libre volonté. Beaucoup n'auront point de cette vie le sentiment de leur destinée. Ils resteront dans leur chaos de pavés boueux et de masures tremblantes. La ville ancienne reposera sur les épaules de la nouvelle. Fardeau léger sur ses larges épaules; fardeau sacré, car le colosse ainsi chargé de son vieux père, pressant son enfant sous son bras, sera, comme Énée, le symbole de la religion de l'homme qui sort de la guerre et appelle la femme.

Accourez donc! accourez tous, peuples du Nord et du Midi, Prussiens, Anglais, Russes, Saxons.

Vous vîntes chez mon peuple bien-aimé vous enivrer de ses raisins et de ses femmes, et nourrir vos chevaux des arbustes de ses jardins, parce que ce peuple, dans sa fureur, s'était hérissé comme un porc-épic, et qu'il courait par vos campagnes, emportant du bout de ses pointes les pans de vos places fortes, et les quartiers de vos villes, et foulant sous ses pieds vos moissons! Venez tous! accourez à cette heure. Ce peuple est enfin devenu industrieux et magnifique; le premier, au nom de ses frères, il a mis la main dans mon trésor. Venez! ici la terre se gonfle du désir de vivre de la vie de l'homme; ici la terre se donne à l'homme, comme une femme à son amant. La ville qu'habite le peuple est vivante, ornée, sonore; elle pense, elle travaille, elle aime, elle rit, elle danse.

Et les peuples accourront, et ils sauront qu'ils portent en eux-mêmes les formes et le plan de ma ville; ils la reconnaîtront: ils descendront comme en extase devant la face et les membres du géant.

Ma ville est ample et de haute taille, mais nul ne craint de s'y perdre. Que vous veniez du Nord ou du Midi, des bancs de l'Allemagne ou des chantiers de l'Angleterre; que l'esprit ou la chair soit votre orgueil, que votre vie soit le mystère ou le mouvement, vous marcherez d'un pied sûr, dans mon colosse, vers le lieu que votre cœur appelle, à travers les places ombragées et les canaux remplis d'une eau limpide et les fontaines jaillissantes, entourés d'édifices dont les formes expriment le nom, vous marcherez!

Aux lieux qu'habitent les hommes de science, de contemplation, d'expérience, ceux qui sont l'ordre et la règle de la cité, le silence et le mystère règnent, les arbres régulièrement plantés sur les places prolongent au milieu du jour l'ombre et la fraîcheur de la nuit. Les monuments s'élèvent en surfaces planes, les murs tombent droit, se coupent en équerre et s'avancent en saillies brisées; le jour bondissant sur ces saillies ne fait luire sous les pilastres que des échos de sa lumière. Ce sont des bandes parallèles de hauts portiques à plafonds plats. Ce sont des places anguleuses au fond desquelles les monuments semblent descendre d'une grotte invisible, comme les palais de larmes du creux des montagnes, ou monter au ciel en légers cristaux.

Les flèches et les clochers abondent, et les gerbes d'arêtes en forme de prismes, et les treillages à losanges déliés, et les ogives sveltes et pointues.

Les merveilles de ma terre bien-aimée sont rassemblées au jardin d'un palais qui fait voir des animaux géants sous un portail égyptien couvert de fresques symboliques. Le chimiste est appelé vers le sol par les formes basses de son laboratoire aux pilastres druidiques, au triangle aplati; et des terrasses bordées de festons, chargées de flèches et d'aiguilles, élèvent au-dessus des nuées l'astronome et son télescope.

La Seine coule en silence et marie la couleur de ses eaux au milieu de ces monuments chargés d'incrustations, de grisailles, de peintures pâles; et ces couleurs et toutes ces formes se trouvent harmonieusement rassemblées dans l'immense université, dont les ailes, les bas-côtés et les façades portent la robe violette de l'évêque du Christ, et dont le pâté central se lance jusqu'à une prodigieuse hauteur en une masse triangulaire de clochers blanchis et dentelés, qui semblent, quand le soleil couchant frappe leurs pointes argentées, une pyramide de cierges enflammés.

Aux quartiers qu'habitent les hommes d'action et de force, là où sont les établissements de grosse et de menue industrie, là où le cuivre et le fer sont pétris et moulés comme la pâte, où les troncs des bois durcis dans les eaux tièdes de la Gambie et du fleuve des Amazones sont coupés par tranches comme les chairs d'un fruit fondant; et là aussi où les cristaux et les métaux sont taillés en dentelle et en pierreries, où le lin et la soie sont tissus plus finement que la toile d'un insecte; dans toute la droite de mon colosse, les édifices s'élèvent en formes arrondies et bossueuses comme les muscles bombés d'un homme vigoureux.

Les rues sont sinueuses comme des anneaux qui s'entrelacent. Les murs sont couchés à terre, fermes et gonflés comme le turban d'un pacha, ou suspendus en l'air transparents et légers en des tresses de roseaux.

Il s'élève du sol des colonnades et des voûtes qui sont semblables à des champs de plantes grasses dont les larges feuilles s'unissent en arceaux massifs, ou à des forêts de minces bambous au sommet desquels reposent des cloches, comme les fleurs sur leurs tiges.

Les places circulaires n'y sont pas plantées de quinconces régulièrement serrés et étouffés; des bouquets d'arbres s'élèvent çà et là comme les touffes d'herbes dans la campagne: car ici la lumière et le son circulent avec vitesse et dans leur plénitude.

Du milieu de ces places on voit surgir à l'horizon les cour-

bes paraboliques des fonderies et des forges, les cônes noircis des fours, les cheminées cylindriques ouvrant leurs gueules pleines de flammes, comme des serpents dressés sur leurs queues, les tours en tuyaux pour la fonte des plombs, et les chapeaux de magiciens qui couvrent les leviers, les grandes roues, les chaudières.

On voit se mouvoir au milieu des airs d'immenses engins qui marquent le temps dans l'espace; des étincelles jaillissent, et des nuées de vapeur montent dans le ciel qui retentit des coups des marteaux et des haches, du grincement des vis et des scies, des tournoiements des laminoirs, des battements cadencés des pompes à bascules et des chants des travailleurs.

Les couleurs éclatantes et fières sont partout jetées, depuis le vermillon, symbole de santé, jusqu'au jaune éblouissant des rayons du soleil, symbole de richesse. Des milliers de candélabres, groupés en guirlandes autour des places, ou soutenus dans les airs sur des trépieds de cariatides, prolongent dans toute la droiture de ma ville, comme les lustres dans les théâtres, la clarté du jour au milieu de la nuit.

Sur la mamelle droite de mon colosse s'étale la Banque, et c'est là que toute la magnificence de la force et de la richesse se trouve déployée en un seul édifice; c'est une assemblée des corps de l'espace. C'est l'univers avec ses sphères entassées les unes sur les autres; elles brillent de l'éclat de feu du soleil, de l'argent blanc de la lune, des couleurs brunes et vertes de la terre et des mers; et sur une dernière rangée de globes étincelants de la nacre des huîtres du Japon s'élève en pente douce un dôme d'azur tacheté d'or. Des touffes de colonnes d'herbes géantes, des grappes de fruits et de fleurs saillent des intervalles; et ces sphères entassées reposent dans une vaste enceinte brodée, dentelée, et faisant luire le rouge pourpre de la robe des Césars.

Et au centre de ma ville, entre les globes de la Banque étalés en un large espace et les cierges de l'Académie dressés à une immense hauteur, plus haut que ces cierges, plus étendu que ces globes, est mon temple.

Par tous les noms que je me suis donnés à la face de la terre, voici que j'enracine dans le sol et que je déploie dans l'espace un temple où je puis graver mon vrai nom.

Mon temple est mon soleil d'équité, mon nœud d'alliance parmi les hommes, ma fleur de grâce et de pureté, mon sourire de tendresse et de fécondité; mon temple est l'espoir du monde.

Mon temple est mon amour vivant, la joie de mon cœur, la beauté de ma face, ma main de caresse et de charité.

Levez vos fronts! vieux temple des Juifs! ruines de Thèbes et de Palmyre! Parthénon! Alhambra! levez vos fronts courbés dans la poussière! Dômes de Saint-Pierre et de Saint-Paul! clocher du Kremlin! mosquées des Arabes! pagodes de l'Inde et du Japon! palais de mes rois! temple de mes christs! morts et vivants! levez vos fronts et pliez le genou!

MON TEMPLE EST UNE FEMME!

Autour de son vaste corps, jusqu'à sa ceinture, montent en spirale, à travers les vitraux, des galeries qui s'échelonnent comme les guirlandes d'une robe de bal. Du haut de ces galeries, on voit par-dessus les toitures de verre des imprimeries, par-dessus les kiosques et les tentes bariolées des halles, par-dessus les théâtres et les cafés, et les salles de concert, groupés autour de l'Étoile, comme des bijoux de fantaisie; on voit le grand cirque, qui semble une coupe avec sa bordure de prairie et ses ciselures de hauts platanes, et ses écuries comme deux anses sculptées aux deux bouts. Et les chevaux de courses, quand leur ventre rase la terre, semblent des fourmis qui bougent à-peine.

Sa robe descend en arrière sur la grande place des parades, et forme des plis de sa queue un immense amphithéâtre où l'on vient jouir du spectacle des pacifiques carrousels, et respirer le frais sous des orangers.

Le bras droit de la bien-aimée de ma ville est tourné vers les coupoles et les dômes industriels, et sa main repose sur une sphère au sommet de cristal, à la surface enluminée du vert tendre des jeunes gazons, du jaune argenté des blés mûrs,

et de toutes les nuances vives que les belles campagnes épanouissent sous les premiers baisers du matin. Cette sphère forme en dedans du temple l'emplacement de mon théâtre sacré, dont les décors sont des panoramas.

J'ai mis dans la main gauche de l'épouse de mon colosse un sceptre d'azur et d'argent qui touche à terre et se marie dans les airs avec les flèches droites et argentées de l'Académie, et son pourtour de pilastres violets. Du sommet élargi de ce sceptre monte, en pyramide affilée, une flamme, phare immense dont la lumière éclate au loin et rend visible au sein des nuits le sourire de son visage.

Les escaliers latéraux des industriels et des savants forment les plis de sa chaussure, le large escalier des prêtres et du peuple monte à travers les plis de sa robe entr'ouverte et agrafée.

On dirait à l'éclat des vitraux qui serpentent autour de son corps, le long de la spirale des galeries, qui rayonnent aux rosaces de sa poitrine, que les pierreries des cinq continents sont dans sa robe et dans son corsage.

J'ai chargé ses bras de riches bracelets qui saillent en terrasses damasquinées à jour. J'ai tissu sa ceinture de lames métalliques, espacées et vibrantes. C'est là que repose le nouvel orgue, à la voix de cuivre, d'argent et d'airain, dont les mélodies et les harmonies descendent comme une chute d'eau sur le plancher de mon temple, et jaillissent de sa bouche, de ses oreilles, de ses yeux, des intervalles qui séparent les perles de son cou et les tresses de ses cheveux, et des créneaux de son magnifique diadème, semences de vie que ma bien-aimée répand dans la ville et dans le monde.

Voilà mon temple!

Mon temple est mon amour vivant, la joie de mon cœur, la beauté de ma face, ma main de caresse et de charité!

Voilà mon temple!

Voilà ma ville! —

Venez donc, accourez de toutes les parties de la terre, ô hommes! l'enfantement de ma ville sera un temps de réjouis-

sance inimaginable. Je ferai passer sur ses membres d'airain et de pierre, sur son visage de fleurs, dans sa barbe et ses cheveux de bois élancés et touffus, une musique retentissante et suave; ouragan qui balaie les montagnes, brise molle qui se balance sur les eaux bleues de la mer. Je ferai tressaillir tout son corps d'une danse nouvelle; et quand viendra le soir, je l'endormirai dans un vêtement d'étincelantes lumières.

Alors vous sortirez en foule, et vous monterez aux collines de Sèvres et de Meudon, au parc de Saint-Cloud, au Calvaire, à Montmartre, à Ménilmontant, sur les buttes de Chaumont; vous vous grouperez dans les bois de Romainville et de Clamart, comme sur les bords d'un cirque immense, pour contempler la nouvelle création dans tout son éclat, pour voir le géant homme de feu, dormir, couché sur son lit noir. Des ballons vous porteront tour-à-tour dans les airs, afin de le voir dans toutes ses dimensions et dans son ensemble.

Sa chevelure et sa barbe sont éclairées par un météore de lueurs pâles, qui se jouent dans les massifs, comme l'air et la lumière se jouent dans les cheveux. Ses yeux sont deux soleils tournoyants, éblouissants comme serait mon soleil si je gardais en lui les rayons qu'il disperse dans l'espace, et que je le voulusse montrer seul quand il fait nuit. De sa bouche s'échappe un bouquet de flammes et de jets d'étincelles qui montent à travers les airs, comme une création d'un monde d'étoiles que ma terre envoie dans mon ciel. Sa jambe droite et son bras droit, et la partie droite de son ventre, étincellent d'un feu rouge. C'est un tricot de pourpre qui colle à la peau et fait ressortir les saillies de ses muscles. Sur son épaule gauche, et sur toute la partie gauche de son corps, est jeté son manteau flamboyant d'un feu violet, comme la grande mer des îles de l'Inde. Le temple brille de la double blancheur des perles et des diamants. Le bandeau de palais qui fait le tour de sa chevelure, est une couronne de gigantesques pierreries, vertes, jaunes, rosées, bleues d'azur. Et le colosse, ainsi embrasé de feux de toutes couleurs, illumine au loin les campagnes, et montre aux hommes un jour qu'ils n'ont pas vu.

Voilà, dit le Dieu bon qui fait largesse aux hommes, voilà le joyau que je tirerai des coffres de ma munificence! Voilà la première pierre de mon édifice! Je veux renouveler la face et les entrailles de ma terre. Je veux que les hommes déplacent les mers, et qu'ils fassent surgir de nouveaux continents; je veux qu'ils prennent ma terre dans leurs mains, et qu'ils la taillent et la policent, ainsi qu'un nouveau diamant de mon incommensurable couronne.

Terre! je t'inonderai des pluies de lumière de mon soleil, et ma volonté te promènera à travers les harmonies du ciel, aux yeux éblouis de tous les mondes!

Charles DUVEYRIER.

LE PORTIER DE PARIS.

Ce serait avoir à-peine entrevu l'une des opérations les plus vulgaires auxquelles l'être qu'on nomme *portier de Paris* daigne s'abaisser, que de s'imaginer que c'est tout simplement, et suivant la signification exacte qu'un esprit logique peut déduire de ce mot, un homme dont les fonctions se bornent à ouvrir et à fermer la porte d'une maison à ceux qui entrent, ou qui sortent. On ne me croirait pas si j'ajoutais, aujourd'hui que la manie dramatique s'est emparée de toutes les facultés animales et intellectuelles du peuple le moins dramatique qui ait jamais existé sur la terre, si j'ajoutais, dis-je, que la vie du portier se compose d'une infinité de petits drames dont l'enchaînement et la péripétie se renouvellent chaque jour, à des intervalles périodiques et calculés aussi mathématiquement que ceux qui séparent les divers étages de la maison dont mon héros est constitué le gardien. Mais j'espère prouver aisément aux esprits les moins crédules, si ce début, peut-être un peu trop pompeux, ne les a pas effrayés, que je n'ai exagéré aucun des privilèges de cette race moitié humaine et moitié canine, dont l'existence se consume sur les marches d'un escalier, et dans l'espace de quelques centaines de pieds cubes que l'on a assez justement appelé *loge*, ce qui est à remarquer dans un siècle où l'on ne nomme jamais les choses par leur nom.

Le portier de Paris ouvre la porte; c'est-à-dire qu'il se borne à tirer le cordon correspondant à sa loge, par un mouvement machinal, et qui finit par ne plus être qu'un épisode inaperçu au milieu des occupations multipliées entre lesquelles il partage ses mains, ses pieds et sa tête; car le portier pense; il pense beaucoup, et malheureusement même, il a la manie de penser trop souvent à ceux qui ne pensent point assez à lui. Aussi, quoique sa loge soit située à l'entrée de la maison, vous n'entendrez jamais dire qu'il ait arrêté un voleur. Jette-t-il le haro sur une personne suspecte? il arrivera précisément qu'il se sera adressé à l'une de ces figures respectables qui portent empreint sur leur front le type d'honnête homme. Avez-vous des créanciers? il ne manquera jamais de les laisser monter. Attendez-vous impatiemment la visite d'un ami que vous n'avez pas vu depuis long-temps? il le prend pour votre créancier, et le congédie.

C'est l'argus de la maison. Non-seulement il connaît vos amis intimes et vos maîtresses, mais sa perspicacité s'étend à tout ce qui vous concerne; il sait vos habitudes, vos défauts, vos manies; il pénètre dans les replis les plus secrets de votre vie privée; et, si vous êtes garçon, si la fortune vous a réduit à ne pouvoir prendre un domestique à gages, force alors vous sera de recourir aux soins du portier qui, pour autant d'argent qu'on en donne à un bon serviteur en province, ne vous rendra pas la centième partie des services que l'autre vous aurait prodigués, et se chargera tout au plus d'acheter le lait et le pâté dont se compose l'humble menu de votre déjeuner quotidien. Quand vous avez une fois franchi le seuil de votre chambre, ne vous avisez pas de retourner sur vos pas, ou du moins imitez ces sages maris dont la semelle criarde trahit le retour dès le bas de l'escalier; car, sans cette précaution que je ne puis trop recommander à tous ceux qui sont assez philosophes pour préférer le bonheur qui ignore au malheur qui sait, vous risquez de surprendre le nez de votre portier enfoncé dans le tas de papiers que vous avez négligemment abandonnés sur la tablette de votre bureau; et, pour peu qu'une légère saillie lui

oit fait flairer un tiroir entr'ouvert, il n'aura pas manqué de lire toutes vos lettres, de compter votre argent, et d'appliquer partout son regard et ses interprétations indiscrètes. Ce sont là des inconvénients auxquels il faut nous résigner tous tant que nous sommes; et, pour peu que nous ayons une dose suffisante de philosophie, nous considérerons le portier sous un point de vue plus élevé, en lui attribuant quelques-uns des avantages d'une conscience sévère qui veille continuellement sur toutes nos actions, et s'interpose entre nos vices et nos qualités pour faire prévaloir les unes aux dépens des autres.

Le portier de Paris lit le premier les journaux des locataires. Oh! avec quelle dextérité il enlève la bande protectrice pliée en sautoir, et parvient à déployer, sans la chiffonner, la feuille encore tout humide dont il déflore impunément les colonnes, tandis que, enfoncé dans vos draps, vous vous livrez aux charmes de ce sommeil du matin dont les songes légers bercent mollement votre imagination, ou que, peut-être, infortuné que vous êtes, tourmenté par une insomnie qui a brûlé votre sang, vous attendez avec impatience l'heure où le portier viendra allumer votre feu et ouvrir vos volets. Si, au moins, vous pouviez contempler, pour vous distraire, le tableau que présente sa loge, tableau vraiment digne de Rembrand! A moitié couché sur son établi, dans le coin le plus obscur de la petite chambre enfumée, un petit homme coiffé d'un bonnet de coton épargné par la lessive, et le nez surchargé d'une énorme paire de lunettes, lit à-la-fois de la tête, des yeux et de la langue, avec cet air de bonhomie crédule qu'il a volé aux lecteurs du *Constitutionnel;* et puis, de temps en temps, il relève son front comme quelqu'un qui cherche à se rendre compte d'un fait, et à fixer dans sa mémoire ces idées fugitives, ces longues colonnes de rêvasseries et de contes que, sous la forme de lettres écrites de Berlin ou de Vienne, nos dispensateurs de renommée politique jettent tous les matins à l'avidité toujours dupée et toujours confiante de leurs abonnés.

Il y a surtout dans le journal deux articles qui excitent particulièrement son attention, et vers lesquels ses yeux se portent

tout de suite avec un instinct admirable; ce sont les extraits de la Gazette des Tribunaux, et les correspondances de Prusse, qui, depuis deux ans, nous annoncent incessamment que nous allons avoir la guerre, car notre portier croit encore à la guerre, non par ardeur belliqueuse; — en fait d'armes, le brave homme ne connaît guère que son aiguille qu'il pousse à droite et à gauche, suivant les exigences de la couture ou du rempli; — mais il est dans sa nature d'avoir foi aux assertions de la Gazette, et s'il vient à lire qu'un mouvement de troupes s'effectue sur les frontières de la Russie, ou s'il apprend la nouvelle d'un changement de garnison entre un régiment du nord et un régiment de l'ouest, voilà un homme spontanément illuminé d'une inspiration fatidique; il lève les yeux au plafond, ôte ses lunettes pour en essuyer les verres, et se dit gravement, avec un accent de conviction qui proteste hautement contre le scepticisme de notre siècle: *Nous aurons la guerre!*

Quant aux relations des tribunaux et cours d'assises, c'est là sa partie littéraire, son article *variétés,* son feuilleton, mille fois plus intéressant pour lui que ne peuvent l'être pour leurs lecteurs les feuilletons de Janin et de Lœve-Vemars; et quand il arrive à cette quatrième page si attachante, il fait une pause, le brave homme! comme un régiment qui s'arrête au pied de la redoute; il se mouche, ranime la mèche de sa lampe, croise ses jambes plus soigneusement, et puis se jette tout entier, corps et ame, intelligence et matière, dans cet abîme mélodramatique d'infanticides, de viols et d'empoisonnements. Si, alors, on pouvait étudier silencieusement cette tête d'homme, ce serait merveille que de savoir comment une cervelle si compacte devient tout-à-coup souple et mœlleuse; comment cet homme pénètre à travers les replis de cette ame de criminel, avec une intuition plus profonde que celle d'un procureur du roi; de quelle manière les plus petits incidents du procès se classent un à un dans cette mémoire si instantanément organisée qu'il les répètera le soir, sans se tromper d'un mot, d'une lettre, à l'estimable assemblée des cuisinières et des femmes de chambre qui s'assemblent, suivant l'habitude, dans la loge

officielle de M. Laurent, depuis sept heures du soir jusqu'à dix. Car j'oubliais de dire que le portier de Paris s'appelle ordinairement M. Laurent, M. Denis, ou M. Gibou, ou de tout autre nom du même genre, sauf les cas d'exception. L'extrait de naissance du mien, bien et dûment légalisé à la mairie du Xe arrondissement, porte les nom et prénom de Jean Laurent.

M. Jean Laurent tient donc assemblée ; et tout ce que l'hôtel compte de plus respectable dans les rangs de cette classe de gens à livrée et à tabliers de cuisine, vivant des débris de la table du riche, ne manque jamais de se rendre, au moins deux ou trois fois par semaine, à ce club politique, littéraire et épigrammatique. Le fauteuil appartient de droit au plus huppé de la compagnie; le fauteuil en velours d'Utrecht jaune, avec ses clous dorés. Usé par la vétusté, il ne s'en harmonie que mieux avec les meubles qui l'entourent.

Souvent c'est quelque gage abandonné entre les mains du portier par un pauvre diable de locataire qui ne pouvait payer son terme; ou bien c'est une vieillerie inutile, délaissée dans un coin du grenier, lors d'un déménagement; pauvre serviteur qui déparait le salon, et qui fait l'ornement de la loge. Au-dessus de la cheminée, pend un morceau de glace souvent accaparé par les jolies femmes de chambre; dans l'angle de la fenêtre, s'élève un établi surmonté d'une double rangée de clefs et de bougeoirs. Une étroite couchette se cache au fond de la chambre, sous des rideaux jadis blancs, et, en face de la porte, dans son cadre doré, brille de tout l'éclat d'une parure de noce, et d'un épais vernis de graisse et de fumée, le portrait d'une jeune femme que les yeux de l'artiste le plus exercé auraient quelque peine à reconnaître pour celui de madame Laurent. Je ne parle pas de la peinture; un portier n'est pas tenu d'avoir des Raphaëls dans sa loge. Toutefois, cette mauvaise toile enfumée n'est pas le meuble de la cassine qui me plaise le moins; il est là comme le représentant unique d'un double amour: l'amour d'une femme, et celui des arts. Les arts pénètrent peu-à-peu dans le peuple; d'abord, les estampes coloriées, les soldats à cheval, et les saintes Vierges avec leurs

rayons jaunes; puis, les Poniatowski et les Bonaparte coloriés; sans oublier les complaintes favorites de Geneviève de Brabant et de la châsse de Saint-Hubert, avec la poésie au bas. Voilà pour les campagnes. Dans les villes, la civilisation fait un pas; le pauvre ouvrier économise pour avoir le portrait de sa femme. Il achète quelques gravures dans les ventes, quelques cadres sur le quai, et cache, sous cette friperie de hasard, le papier sale et usé de sa petite chambre. N'ai-je pas trouvé dernièrement un *Berwick* chez ma blanchisseuse! Montons encore, et dans son salon, l'épicier nous montrera de bonnes estampes. Je me suis demandé souvent pourquoi l'épicier et le tailleur, ces deux membres si estimables de la société, ces deux ornements si précieux de la corporation la plus pacifique qui existe au monde, affectionnent particulièrement les sujets de bataille et les tombeaux de Sainte-Hélène. Je m'occuperai une autre fois de résoudre cette question.

A Paris, chaque maison est une petite ville; chaque étage, un quartier. Toutes les classes de la société s'y résument à la fois; l'aristocratie financière, au premier, sous la forme opaque d'un banquier ou d'un notaire; au rez-de-chaussée, le petit commerce représenté par un coiffeur, ou une marchande de modes; et sous les combles, le pauvre ouvrier, côte à côte, cloison à cloison, avec la livrée qu'il dédaigne, et qu'il ne fréquente guère... la livrée, classe à part, insolente et envieuse. Aux étages intermédiaires, se groupent assez confusément le rentier, l'employé, l'avocat, le médecin, l'homme de lettres, tous, aspirant à descendre vers l'atmosphère du premier étage. Eh bien, homme de lettres, médecin, avocat, employé, rentier, notaire, banquier, tous comparaissent à leur tour devant le respectable aréopage da la loge, pour y être jugés par lui. Là, les valets sont maîtres, et se vengent, chaque soir, sur leurs maîtres, de ne savoir être que valets. Là, personne n'est épargné sous la rude férule des commères; leur logique serrée et venimeuse grimpe à la rampe de l'escalier, et se glisse sous toute porte entr'ouverte, pour révéler les secrets intimes du ménage. Les lettres y sont lues sans être décachetées; les

visites analysées. C'est un vrai sabbat de jacasseries, de médisances, de petites haines; il faut voir l'importance de tous ces gens-là qui parlent mal de leurs maîtres, et copient leurs défauts. La suffisance des valets de chambre, la bouffissure des cochers, la coquetterie des soubrettes, sont presque toujours les fidèles miroirs des prétentions, des ridicules et des vices des étages supérieurs. Le cordon bleu élève la voix et toise du regard la petite chambrière du troisième; celle-ci, qui est jotie, se redresse aux propos agaçants de monsieur le chasseur qui frise ses moustaches. Au milieu de ce conflit, le portier reste impassible. Il paraît ne rien voir, et rien ne lui échappe. Il parle peu, mais s'il parle, on se tait. C'est un oracle que le portier, un oracle en lunettes, et qui s'exprime très-souvent par l'organe de sa femme. Toute la sequelle des valets et des cuisinières les craint et les ménage. On se dit bien le soir, entre soi, et à l'abri des mansardes, qu'ils sont chipotiers et vaniteux, mais on n'oserait braver ouvertement leur pouvoir. On les caresse; on les flatte, car on a besoin d'eux. Quand madame Laurent vient à la cuisine, on lui glisse en cachette une cuisse de volaille; et le grand chasseur vole de l'eau-de-vie et du café pour M. Laurent. Celui-ci accepte sans scrupule, sans se permettre aucune réflexion, se reposant d'ailleurs sur cet axiome de jurisprudence, que la recherche de la paternité est interdite. Mais ce soir-là, on a soin de faire vibrer plusieurs fois aux oreilles de l'assemblée les noms de mademoiselle Rose et de M. Baptiste, accompagnés des épithètes les plus flatteuses. Les honneurs de la soirée sont pour eux; on leur adresse la parole de préférence; ils partagent le fauteuil de velours d'Utrecht; c'est un avis au reste de la compagnie, une petite affiche instinctive, qui se lit tout couramment, comme si elle était imprimée sur papier rose: à bon entendeur, salut.

Il y a un jour important dans chaque année de la vie du portier de Paris; c'est le premier jour de l'an. Ce jour-là, le portier est sublime. Il s'est décrassé, et il a fait sa barbe dès le matin; il a mis une chemise blanche, une cravate blanche, un gilet blanc; il est coquet, gracieux, paré, essuyé, frotté,

luisant, comme ne l'ont jamais été les marches de son escalier. Ce jour-là, il a du génie, tant il sait être, pendant vingt-quatre heures, humble, modeste, bavard, discret, complaisant, et cela toujours à propos. Ce jour-là, sa voix est douce comme celle d'un enfant; son pas est léger, son abord respectueux; ce jour-là, il ne lit pas les journaux, il les monte à chaque locataire, virginalement enveloppés de leur bande intacte; il remet les lettres dès que le facteur les apporte; il sourit à tout le monde, c'est-à-dire à tous ceux qui ont fait leur devoir. Malheur à qui ne l'a pas étrenné, ou a lésiné sur les étrennes! Il est portier, il saura se venger. A combien de petites ruses sa haine ingénieuse n'aura-t-elle pas recours? Les lettres égarées, ou remises trop tard, les cartes jetées au feu, les visites congédiées, la porte fermée à onze heures, les tas d'ordures oubliés à dessein sur le pallier; les réclamations pour la lampe de l'escalier; les méchants propos; les cancans de la loge; l'air maussade et revêche, et toute une série interminable de vexations et de tracasseries! le pauvre locataire n'aura plus un seul instant de tranquillité; on saura si bien le dégoûter de la maison qu'il faudra qu'il en déguerpisse, car sa vie deviendra un enfer. On cherchera à séduire ses domestiques, on épiera ses intrigues, et si par hasard la police envoie chercher quelques renseignements à la loge, on le désignera comme un carliste ou un républicain; puis une expression vague, lancée avec adresse, laissera entendre que monsieur est affilié à une société secrète, et que madame reçoit souvent chez elle des femmes suspectes.

Le portier a les défauts d'un valet, sans en avoir les qualités. Il a trop de maîtres dont il ne dépend pas immédiatement, pour s'attacher à eux, comme ces vieux serviteurs de bonne maison auxquels l'habitude fait illusion, et qui finissent par se croire de la famille; excellents domestiques qui naissent et meurent dans le même hôtel où ils ont vu naître et mourir leurs maîtres; hommes admirables, fidèles dans l'adversité, d'une probité à l'épreuve, et que le travail ne trouve jamais fatigués. Le portier, au contraire, accoutumé aux vicissitudes des démé-

nagements trimestriels, accueille et voit partir ses locataires avec une égale insouciance. Que si par hasard il en regrette un, c'est l'argent qu'il pleure, et non la personne. Un autre lui succède, et le premier est aussitôt oublié; il cherche à gagner; y est-il parvenu? il est content. Mais son cœur ne s'élève jamais jusqu'à la reconnaissance. Il pense que tout ce qu'on lui donne lui est dû. Il ôte sa casquette, tend la main, et enferme les écus dans son secrétaire, comme un percepteur empile dans sa caisse ceux des contribuables.

Ordinairement il cumule. A son état de portier, il joint un autre métier. Il est tailleur ou bottier, c'est-à-dire qu'il raccommode les vieux habits, et ressemèle les vieilles bottes. Ètes-vous garçon? gare à vos redingotes, si le portier est tailleur, et s'il brosse vos habits. Il n'y a pas de semaine qu'il ne découvre quelque déchirure, ou plusieurs points décousus. — „Ce n'est rien, dit-il, mais si monsieur porte son habit dans cet état-là, ce soir le trou sera grand comme la main. En cinq minutes, j'aurai raccommodé monsieur, et il n'y paraîtra plus.“

Et ce sont autant de vingt sous qui, à chaque avarie, passent de la poche de l'habit dans celle du portier.

Il possède admirablement ce qu'on peut appeler la science topographique de chaque appartement de la maison. On frappe, il ouvre. — Monsieur un tel?... escalier à gauche... au second... la porte à droite... Et cela sans hésiter, sans quitter des yeux son ouvrage. Tout est classé, numéroté dans sa tète, avec un tiroir particulier pour chaque locataire. Il ne se trompe d'étiquette que lorsqu'il a réellement l'intention de le faire.

Nos vaudevillistes prétendent que les portiers de Paris mettent leurs filles au Conservatoire. Je ne nie pas que cela se voie de temps en temps; en effet, dans plus d'une loge de la Chaussée-d'Antin, j'ai remarqué un piano placé entre l'établi et la commode. Le père coud, la fille chante, et la mère écume le pot au feu.

Paméla, l'intéressante artiste du rez-de-chaussée, est remarquable par sa taille moyenne, mais bien prise, par ses yeux noirs, sa robe très courte, et sa jambe bien faite. Elle porte

un canezou en été, et une pélerine de velours en hiver; un petit chapeau de paille en toute saison, et des toques dans le mois d'août. Si vous la rencontrez dans la rue, elle aura un *cabas* au bras, et un rouleau de musique à la main. Elle trouve la soupe mauvaise, a les nerfs délicats, n'aime pas les pommes de terre, et rêve tous les jours qu'elle portera des cachemires et se fera traîner en équipage. Elle vit de petits gâteaux et de pains d'épice, méprise les épiciers et les .pâtissiers, vit dans les nuages, et se dispute tous les jours avec son père à cause de l'odeur de sa pipe qu'elle ne peut souffrir. M. Laurent qui ne craint pas le grand chasseur, et se permet des plaisanteries sur le compte de mademoiselle Rose, tremble devant sa fille; avec elle il n'ose jamais avoir raison, et s'il lui tient encore tête quelquefois, c'est pour sauver les apparences de l'autorité paternelle. Tous les jours, il cite l'éducation qu'il lui fait donner au Conservatoire, comme un bienfait de la révolution; car il est libéral. S'il n'ose dire que M. de Robespierre fut un grand homme, c'est qu'il n'a pas des idées très nettes sur son compte; mais il ne manque jamais de trouver l'occasion de rappeler qu'il a logé dans l'hôtel un ex-député de la Convention; il se souvient en outre d'une actrice de l'Opéra qui habitait le premier étage, et qui avait une voiture. Aussi, le cœur lui bat-il lorsqu'il entend sa fille chanter. Si on parle devant lui des actrices, il dira *nous*. Le portier de Paris se permet *Bobineau* une fois l'an.

Conséquent dans son système de libéralisme, il envoie son fils à l'école mutuelle, et professe un mépris profond pour la science des frères ignorantins. Il voudrait que son fils fût avocat, mais il n'ose encore exprimer cette pensée que sous une forme conditionnelle. Cela lui semble si beau d'être avocat comme M. Dupin, dont il a lu les plaidoyers dans la Gazette des Tribunaux! Il donnerait tout,... son aiguille à coudre, sa vieille paire de lunettes, son fauteuil de velours, le portrait de sa femme, et sa femme avec le portrait, et encore ses étrennes de portier... tout, jusqu'à sa fille Paméla, l'artiste du Conservatoire, pour que son fils fût avocat comme M. Dupin. Mais,

hélas! ce fils sur lequel reposerait si complaisamment tant de douces espérances, n'est encore qu'un méchant gamin de Paris, qui fait l'école buissonnière, achète des pommes avec l'argent qu'on lui donne pour faire les commissions, porte des souliers éculés, et barbote du soir au matin dans les ruisseaux fangeux de Paris. Comme les génies profonds qui ne se développent que tard, le petit Laurent ne sait pas encore épeler les lettres de son alphabet. Il passe ses journées à jouer, et ses nuits à dormir; déchire ses livres pour faire des boulettes, et de toute la science d'un avocat, ne possède encore que l'instinct de mensonge et l'esprit de contradiction. Il y a loin de là aux débuts du barreau. Aussi chaque séance de police correctionnelle qui se passe, à huis clos, dans un coin obscur de la loge, sur le derrière endurci du petit bonhomme, arrache-t-elle un gros soupir de la poitrine du brave Laurent, qui se dit tout bas: „Ça ne fera jamais qu'un mauvais gamin." Et encore, si cet enfant rebelle montrait au moins quelques dispositions pour les arts; si, au risque de faire crier le propriétaire, on levoyait, armé d'un charbon, crayonner sur les murs de l'hôtel un garde national du juste-milieu, ou une poire républicaine, le père se dirait: „Mon fils sera peintre. Il fera des coupoles comme M. Gros, et des entrées d'Henri IV comme M. Gérard. Il aura le grand prix, ira à Rome, exposera ses tableaux au salon, et gagnera la décoration. Oh! quelle gloire d'avoir un fils décoré!" Ça été le rêve de toute sa vie. Cet homme, qui n'a jamais tenu un fusil ni un crayon, dont la bravoure est encore un problème, et dont le génie n'en a jamais été un; cet homme s'enthousiasme avec une facilité merveilleuse au récit d'une victoire, et devant le tableau d'une bataille; il n'est jamais entré qu'une fois en sa vie au Musée, et il en est sorti avec un affreux mal de tête qu'il a attribué à l'admiration. Il dit qu'il faut avoir la tête forte pour comprendre les beaux-arts. Cependant je l'ai surpris parfois absorbé devant le portrait de madame Laurent, cherchant à pénétrer les mystères de la peinture, qui est pour lui une véritable apocalypse.

Ces paroxismes sont rares, mais ils révèlent une tête orga-

nisée. Bientôt il rentre dans sa vie machinale, sans qu'il reste d'autre trace de ses écarts d'imagination qu'une reprise mal faite, ou un coup de ciseau donné maladroitement au travers d'une culotte. Immobile sur son établi, on dirait d'une statue de la vieille Égypte ; ses bras seulement sont en activité ; ils vont et viennent avec une précision mécanique. Alors la matière neutralise en lui la partie intelligente : il cesse de penser, il coud ; il redevient portier.

Quand je dis portier, entendons-nous ; car le portier de Paris a toujours la prétention d'être concierge, et les trois mots peints en noir, au-dessus de sa loge, en font foi. Il n'y a plus à-présent de portier que dans les maisons de bas étage. Les hôtels bourgeois ennoblissent leurs gardiens du titre de concierge ; et il n'y a qu'un *suisse* qui ait le droit d'ouvrir la porte cochère de nos hôtels aristocratiques. Aussi un suisse du faubourg Saint-Germain est-il *une façon de grand seigneur*. Sa femme paie une bonne pour tenir son ménage et balayer la porte. Parlez-leur chapeau bas, si vous n'arrivez pas en équipage.

Le portier de Paris a des mœurs ; mais sa morale est à la hauteur du siècle. Modèle de fidélité conjugale, il ne trouve pas mauvais que les autres aient des maîtresses. Sa conscience ne se cabre jamais devant la petite gratification pécuniaire que glisse dans sa main le jeune étourdi dont il favorise discrètement les amours. Grâce à de pareils égards, il laissera passer furtivement devant sa loge cette jeune dame qui tremble, tant elle est émue, en montant l'escalier ; il a reconnu au bruit de sa robe, cette aimable cousine, qui, le soir, vient distraire votre solitude, et partager le coin de votre feu. Aussi, arrive-t-il un ami, sans que vous l'ayez averti, il saura bien l'éconduire ; il comprend instinctivement que vous avez besoin d'être seul. Sans quitter sa loge, il sait ce qui se passe dans le petit appartement du troisième étage. Toutefois ne craignez pas de jamais rencontrer dans ses yeux un regard malicieux ; cela est bon pour la province, où l'on se met aux fenêtres pour voir passer un homme à bonnes fortunes. Le portier, je vous l'ai dit, est à la hauteur de son siècle ; il ne sait jamais ce qui se passe chez vous, à moins qu'il n'ait à s'en plaindre. Payez-le,

il sera muet. Payez-le, il veillera toute la nuit, s'il le faut, pour vous attendre; payez-le, il saura vous soustraire aux recensements de la garde nationale et aux réquisitions du percepteur. Il tire de sa place le meilleur revenu possible, il en suce toutes les veines; il en exprime tout le jus, c'est la sangsue domestique, comme le juste-milieu est la sangsue politique.

J'ai considéré le portier sous sa triple face: chez lui, chez ses locataires, et dans son for intérieur, nous l'avons vu tour-à-tour homme, subalterne et père de famille; toutefois, si j'ai passé rapidement sur sa vie politique; c'est que le portier de Paris, quoique bon patriote, n'est ni électeur, ni juré, ni garde national. Il ferme sa porte, pendant les émeutes, et ne se bat pas. Il ne brise pas les mécaniques, n'insulte pas les gardes municipaux, balaie le devant de sa porte, et redoute la police sans l'aimer. Il lit les journaux, voilà tout; cause amicalement avec le facteur et le porteur d'eau des nouvelles du jour, et se fait donner *gratis*, par les crieurs publics, les arrêts de la Cour d'Assises, imprimés sur papier gris, qui déclarent *atteint et convaincu de la peine de mort* un particulier très connu dans la capitale. J'ai parlé de son respect pour le barreau; son goût instinctif pour les procès criminels en est une nouvelle preuve.

Il n'aime pas les médecins, parce qu'ils rentrent tard, sortent de bonne heure, et se font souvent ouvrir la porte au milieu de la nuit. Les hommes de bureau lui plaisent davantage, car leur vie est plus réglée.

En résumé, le portier de Paris est l'être important d'une maison. C'est le ministre du propriétaire; l'intermédiaire entre ceux qui paient et celui qui reçoit. Il écoute les plaintes, et les transmet. Il est chargé aussi quelquefois, et par circonstance extraordinaire, d'être le juge de paix de la maison. Les vieilles voisines qui se disputent pour leurs chiens et leurs chats, portent souvent leurs affaires contentieuses devant son tribunal. Rien n'est plus curieux que ces sortes de procès, dont la Gazette des Tribunaux ne rend pas compte. Notre ami Charlet en a lithographié quelques scènes.

Mais c'est assez parler du portier de Paris. Il est temps de quitter la loge. Tirez le cordon, s'il vous plaît?

JACQUES RAPHAEL.

L'ÉTUDIANT EN MÉDECINE.

Au sortir du collège, la grande affaire pour un jeune homme est le choix d'un état. Tant que la doctrine du docteur Gall ne sera pas décidément adoptée comme un moyen infaillible de reconnaître les dispositions, le génie particulier des enfants, on se donnera bien du mal pour étudier leurs goûts et leurs instincts, avant de les lancer dans l'une des mille carrières qui s'ouvrent devant eux à leur début dans le monde.

Sera-t-il notaire, avoué, marchand, médecin, prêtre, huissier, soldat, artiste, banquier, etc.? telle est la question difficile que s'adressent tous les parents qui ont un enfant au collège: pauvres gens! que de peine ils pourraient s'éviter, s'ils s'avisaient seulement de palper les bosses du crâne de cet enfant! objet de leur sollicitude.

Vous voulez en faire un prêtre, mais prenez garde; voyez cette bosse située à la partie postérieure de la tête, à la nuque, c'est l'organe de l'amour, et au-dessus la bosse de la génération; tandis que l'on ne trouve pas l'organe du sentiment religieux sur le sommet de sa tête. Il sera commerçant; il ira courir les mers, chercher fortune dans les pays lointains; il sera bien malheureux, car j'aperçois un peu plus haut l'organe de l'habitation, celui qui fait aimer le chez soi par-dessus tout.

Vous désirez qu'il soit soldat, qu'il serve son pays avec dis-

tinction, qu'il porte un bel uniforme, et voilà qu'à l'endroit où est placé le courage, toujours en arrière de la tête, à côté de l'amour des enfants, il n'existe qu'un enfoncement au lieu d'une saillie.

Vous feriez volontiers de votre enfant un architecte, s'il n'avait pas l'organe de la destruction, là, sur le côté, un peu au-dessus de l'oreille, tandis que plus haut, la bosse de la construction manque absolument; il serait artiste, poète, s'il ne portait pas, au-dessus de la tempe, le désir d'avoir des richesses; ou diplomate, s'il avait la bosse de la discrétion à un demi pouce de l'angle externe de l'œil.

Touchez cette bosse située vers le sommet de la tête, un peu en arrière, c'est celle de l'amour-propre; par elle votre fils peut se perdre ou aller très loin, prenez-y garde. S'il veut être magistrat, voyez si la fermeté existe au-dessus et en avant de l'amour-propre, et la justice en descendant sur le côté.

Arrêtez ce jeune homme, il va se fourvoyer; l'esprit de saillie lui manque, là, au-dessus de la tempe, en dehors du front, et il se met à composer des vaudevilles et des chansons; il veut penser, il veut être philosophe, et il n'a point sur les côtés du front cette bosse qui ressemble à la corne naissante d'un jeune bouc; il veut être peintre, et il n'a que l'organe de l'imitation au-dessus de l'œil; il n'a pas même la bosse du coloris sur le sourcil.

Quelle pauvre musique nous fera celui qui n'a pas la mélodie vers la tempe! et celui qui n'a pas le langage dans le globe de l'œil, peut-il être autre chose qu'un mauvais avocat?

Mais comme il n'est pas donné à tout le monde d'être aussi bon phrénologiste que moi, voici une règle générale plus simple que la science du docteur Gall, qui peut servir à guider les parents dans le choix d'une carrière pour leurs enfants.

Les états doivent être divisés en métiers, en états proprement dits, et en arts. Quant aux métiers, je n'en parlerai pas ici. Les états proprement dits sont ceux pour lesquels il n'est besoin de vocation ni de goût particuliers. Ceux-ci sont accessibles à presque toutes les intelligences, à toutes les capacités,

et à moins d'avoir un penchant décidé pour les arts, il n'est à-peu-près personne qui ne puisse être indifféremment notaire, huissier, marchand de drap, banquier, ou soldat.

Pour les arts, c'est bien différent; il faut y être porté par inclination et par nature, pour les embrasser et y réussir; la première chose est donc de savoir si un enfant est né artiste; s'il n'est point artiste, gardez-vous d'en faire un savant, un peintre ou un musicien, mais choisissez sans crainte parmi tous les états celui qui sera le plus à votre convenance; celui qui a la vogue, qui est en faveur auprès des mères de famille, auprès des demoiselles à marier; celui enfin qui est le mieux coté à la Bourse, et qui attire les meilleures dots. Il y a quelques années, le notariat était en première ligne sous ce rapport; il est en baisse aujourd'hui.

Si au contraire, votre fils est né artiste, c'est-à-dire s'il préfère s'adonner à un art qu'il aime plutôt qu'à un état lucratif, si l'objet de cet art est son but, et non pas le profit qu'il peut en tirer, laissez-le suivre son penchant pour les sciences abstraites, pour les sciences naturelles, ou pour les beaux-arts; sa passion lui fournira mille ressources pour se tirer d'affaire; et si la fortune ne récompense pas ses travaux, il trouvera des compensations suffisantes dans le plaisir que lui procureront chaque jour ses études favorites.

Rarement un état rend par lui-même heureux l'homme qui l'exerce; un notaire ne se passionne guère pour ses actes; il fait sa fortune, voilà sa jouissance; si l'artiste gagne moins d'argent, en revanche il a le bonheur de faire toute sa vie ce qu'il aime le mieux faire. La vie d'un artiste n'offre-t-elle pas plus d'intérêt que la vie d'un homme qui exerce son état? Qui voudrait écrire ou lire la vie d'un notaire? Il est bien rare, au contraire, que la vie d'un artiste n'offre pas quelque intérêt, quelque attrait à la curiosité: le chemin de l'homme qui fait son état est tracé d'avance; sa vie ressemble à un voyage sur une grande route; parti de tel point, on sait qu'il arrivera dans un temps donné à tel autre, sans aucun accident, sans aucune variété que celle de la pluie ou du beau temps. L'artiste est

obligé de se frayer son chemin lui-même, d'user de toutes ses ressources pour arriver à son but; point de diligence, point de chaise de poste pour le transporter sur une voie battue; à pied, le sac sur le dos, comme un voyageur qui parcourt un pays de montagnes, l'artiste marche non pour arriver à tel endroit, mais pour le plaisir de marcher, de voir du pays, et sa vie nous intéresse comme un voyage aventureux.

C'est donc parce que je considère la médecine comme un art, le médecin comme un artiste, que j'ose entreprendre de faire connaître qnelques traits de l'histoire d'un étudiant en médecine.

Le nom seul d'étudiant s'applique presque toujours, à Paris, à l'élève en médecine; les élèves en droit sont des messieurs, des jeunes gens de famille qui ne forment point une classe particulière. Au contraire, demandez au premier venu, dans le quartier latin, ce que c'est qu'un étudiant, à coup sûr on vous répondra que c'est un élève en médecine, un carabin. Les carabins sont un corps dans la société comme les grisettes de Paris, et même ils en font assez bien le pendant. Les étudiants et les grisettes ne peuvent guère aller l'un sans l'autre; ils sont faits l'un pour l'autre, ils sont presque inséparables; aussi les rencontrerons-nous souvent ensemble dans la suite de cette histoire. Les grisettes sont un sujet d'effroi pour les mères de famille qui envoient leurs fils étudier à Paris; et c'est à tort, car elles leur sont plus souvent utiles que nuisibles. Un étudiant est perdu s'il se lance dans le monde; les grandes dames lui prendront tout son temps, et lui coûteront fort cher. Les grisettes, au contraire, ne sont pas exigeantes; une promenade le dimanche, à pied, le soir quelques contredanses à la Chaumière, voilà tout ce qu'elles demandent à l'étudiant qu'elles préfèrent, et nous verrons combien de services elles lui rendent en retour!

Je reconnaîtrais un étudiant qui arrive de sa province pour suivre ses cours à Paris, à ses joues fraîches et rondes, à son air honnête et gauche, à ses habits mal faits, à sa casquette ou à son chapeau à grands bords. Il loge rue Saint-Jacques ou

rue de La Harpe, dans un de ces hôtels exclusivement consacrés aux étudiants depuis des siècles; où l'on trouve dans toutes les chambres des pièces de squelette, des préparations anatomiques pour ornements. Ces hôtels sont des lieux de liberté par excellence. L'étudiant y fume, y chante, y joue du cor, y fait du punch, y reçoit sa grisette le jour, la nuit, y apporte des pièces à disséquer; personne n'a le droit de lui faire la moindre observation; si le propriétaire se montrait sévère, sa clientelle l'abandonnerait bientôt; c'est sitôt fait, un déménagement d'étudiant!

La première année d'étude est entièrement consacrée à l'anatomie; c'est dans les amphithéâtres que l'étudiant se forme au métier, qu'il devient carabin. Le voilà qui achète un cadavre, *un sujet,* avec trois autres camarades. Ce n'est pas toujours chose facile que de se procurer un *sujet;* il ne s'agit pas seulement de donner ses six francs; la marchandise est rare quelquefois, il faut s'inscrire long-temps d'avance, lutter pour choisir un *sujet* convenable à l'étude que l'on veut faire, fort et bien musclé si c'est pour la myologie, maigre si l'on doit voir les nerfs, etc. Aujourd'hui tout ce qui tient au service des amphithéâtres d'anatomie est singulièrement perfectionné, surtout depuis que M. Orfila est placé à la tête de l'École; jadis ce n'était pas dans des pavillons bien chauffés, bien surveillés, tenus proprement que les élèves disséquaient. Il y avait des amphithéâtres particuliers que les propriétaires louaient par spéculation; c'était souvent quelque vieille femme retirée dans les combles d'une maison obscure, qui se livrait à ce genre de commerce; on trafiquait des cadavres avec les fossoyeurs, on les entrait frauduleusement à la barrière, et Dieu sait combien de profanations il se faisait. Maintenant les hôpitaux livrent à l'École les corps qui ne sont point réclamés par les parents, et tout se passe dans un ordre parfait.

C'est un spectacle horrible et curieux que l'aspect d'un vaste amphithéâtre dans lequel on aperçoit cinquante cadavres couchés sur des tables entourées d'étudiants qui, le scalpel en main, suivent avec avidité le trajet d'un nerf ou d'un vaisseau,

pendant que l'un d'entre eux lit tout haut la description de ces organes. Lorsqu'un débutant a passé un hiver dans ce lieu, il est bien préparé à voir de sang-froid les opérations chirurgicales.

Il y aurait bien des choses à dire pour faire connaître ces lieux, *) sanctuaire de la mort, impénétrables au vulgaire, véritables ateliers des carabins, où ils vivent à l'aise entourés de cadavres et de squelettes, comme le peintre au milieu de ses modèles; c'est là que l'étudiant est initié aux secrets de la vie, et qu'il charbonne avec orgueil sur les murailles, *hîc mors vitam tueri docet.*

Je voudrais qu'il me fût permis de retracer toutes les impressions, toutes les habitudes, toutes les idées qui naissent de ce rapprochement, de ce contact continuel entre la mort et la vie; mais je suis obligé de ménager les oreilles auxquelles je m'adresse ici. Il est pourtant une espèce d'hommes dont je ne puis me dispenser de dire un mot en parlant des amphithéâtres d'anatomie; ce sont les gardiens de ces lieux, ces valets de la mort, vivant non seulement avec elle, mais d'elle; car, pour eux un cadavre n'est ni plus ni moins qu'une marchandise ordinaire: on dit que la figure prend à la longue l'expression des personnes avec lesquelles on vit habituellement; cela est surtout remarquable chez ces hommes qui vivent dans la plus étroite intimité avec la mort; leurs yeux éteints, leurs traits immobiles, hébêtés, leurs joues pâles et flétries, l'indifférence stupide avec laquelle ils remuent, transportent et débitent leur marchandise, leur donne un air de famille avec la mort, qui fait peur; s'ils n'agitaient pas machinalement leurs membres, on risquerait quelquefois de les prendre eux-mêmes pour des *sujets;* ils aiment l'argent, l'eau-de-vie et le tabac, voilà tout ce que je leur connais des goûts d'ici-bas, tout ce qu'ils ont de commun avec les autres hommes.

L'un d'eux vint un jour trouver Béclard et lui dit: „Mon-

*) Je ne dirai qu'un mot ici des amphithéâtres, ce sujet devant être traité dans un article séparé.

sieur, ma femme est morte, et l'on me demande douze francs pour l'enterrer; c'est bien cher: si vous la voulez, c'est un *beau sujet*, je vous l'apporterai. — Volontiers," dit Béclard. Cet homme courut bien vite chercher le corps de sa femme et l'apporta dans sa hotte; il reçut six francs, et fut enchanté de son marché: c'était en effet tout profit pour lui.

Des amphithéâtres d'anatomie, l'étudiant passe aux hôpitaux.

Les hôpitaux sont à-peu-près pour les étudiants ce qu'est le palais de justice pour les avocats; c'est là que les questions se plaident et se jugent. On sait que tel jour M. Dupuytren doit faire à l'Hôtel-Dieu une opération importante; on y court en foule, comme à une grande affaire plaidée par M. Dupin.

Vous avez sans-doute vu quelquefois M. Dupuytren; vous avez remarqué ces traits prononcés, cette tête carrée, ce front et ces yeux où le génie a pour ainsi dire laissé l'empreinte de ses inspirations: l'expression de ce grand chirurgien a toujours en effet quelque chose du calme et de la pénétration qui le distinguent à un si haut degré dans les opérations les plus graves; mais c'est dans son hôpital, c'est à l'Hôtel-Dieu, au milieu de ses élèves, auprès des malades, dans l'amphithéâtre qu'il faut le voir pour apprécier toute la supériorité de cet homme. Allez le voir une seule fois le matin, parcourant lentement les vastes salles de l'Hôtel-Dieu, allant de lit en lit, les mains derrière le dos, entouré d'un essaim d'élèves; à sa démarche imposante et sérieuse, vous reconnaîtrez sans peine le maître, le roi de ces lieux, en habit vert et en tablier blanc. Mais si vous voulez le voir dans tout son éclat, dans toute sa puissance, il faut que vous assistiez à l'une de ces grandes opérations dans lesquelles sa main hardie a reculé les limites de l'art.

J'étais un matin à l'Hôtel-Dieu avec un étudiant qui débutait dans la carrière; M. Dupuytren devait ce jour-là enlever une bonne partie de la mâchoire inférieure à une jeune fille de dix-huit ans; l'opération est délicate, et surtout elle exige autant de fermeté, de courage et de bonne volonté de la part du patient que du chirurgien; car il arrive un moment où la langue n'étant plus retenue par l'os de la mâchoire, s'enfonce

dans la gorge, et risquerait d'étouffer le malade, s'il n'avait pas la présence d'esprit de la pousser en avant, afin de permettre à l'opérateur de la saisir.

M. Dupuytren nous fit d'abord avec solennité l'histoire du point de la science dont il allait s'occuper; il nous retraça avec une admirable lucidité les dangers et les avantages de l'opération, puis il fit disposer les appareils avec le soin le plus minutieux. Couteaux, ciseaux, bistouris, pinces, réchaud, fers rouges, rien ne manquait aux préparatifs du supplice.

Après nous avoir recommandé le plus grand silence, M. Dupuytren fit amener la malade.

„Vous êtes bien décidée, lui dit-il, à vous mettre entre mes mains, à subir l'opération qui doit vous délivrer d'un mal incurable par tout autre moyen, à faire tout ce que je vous dirai, sans hésiter, pendant le cours de cette opération.“ La jeune fille répondit avec une fermeté qui ne se démentit pas un seul instant pendant toute la durée de la manœuvre. Tant de courage vous étonnera peut-être dans une femme, mais rien n'est pourtant plus commun, que de voir le sexe le plus faible montrer plus de force d'ame dans la douleur que les hommes les plus robustes. D'ailleurs, il est rare que les malades résistent à l'empire qu'exerce sur eux M. Dupuytren; il semble que la vie et la mort soient entre ses mains; quand il dit à un blessé, Il faut vous couper la jambe, il le dit avec tant de conviction et d'autorité, que cette seule parole suffit ordinairement pour décider le malade, mieux que ne le feraient les plus belles phrases de persuasion de bien d'autres; je n'ai jamais vu qu'un jeune enfant de douze ans opposer au chirurgien de l'Hôtel-Dieu une résistance invincible; les coups de pied, les coups de poing, les morsures, il n'épargna rien jusqu'au dernier moment pour s'échapper des mains qui le retenaient; M. Dupuytren fut obligé de céder; alors cet enfant déclara paisiblement qu'il navait résisté ainsi que parce qu'il ne voulait pas être opéré un vendredi, jour de malheur; il demanda l'opération pour le lendemain, et il se laissa amputer la cuisse sans jeter une seule plainte. Mais je reviens à notre jeune fille: deux dents furent

d'abord arrachées, les chairs disséquées, l'os scié, détaché, les artères cautérisées avec un fer rouge que l'on éteignit dans la plaie, les parties furent remises en place, recousues, et trois semaines après il n'y paraissait plus. Ceci est à la lettre comme je vous le dis.

Il y a tout un drame dans une pareille opération; mon débutant fut ému, saisi, stupéfait, et il sortit plein d'admiration pour l'art et pour l'artiste.

J'ai cru pendant long-temps qu'un étudiant ne pouvait pas vivre à Paris à moins de douze cents francs. Mais nous autres, qui n'avons jamais manqué de rien, nous avons des goûts que nous prenons pour des besoins, et nous ne connaissons pas toutes les ressources que trouve en lui-même un jeune homme pauvre qui veut faire son chemin. Un carabin de mes amis reçoit de son père trente-deux francs par mois pour sa nourriture, son logement, et pour ses menus plaisirs. C'est avec cette légère somme de trois cent quatre-vingt-quatre francs par an qu'il vit à Paris depuis plusieurs années. C'est un peu plus, comme l'on voit, de vingt sous par jour. Les détails de sa vie sont assez curieux pour que j'en fasse connaître quelques-uns. Son déjeuner se compose d'un morceau de fromage de deux sous, et d'un petit pain. Ce sobre repas lui permet d'attendre cinq heures pour dîner; il ne dîne pas, comme vous pensez bien, au café Hardy, mais chez un traiteur qui lui donne, pour douze sous, un potage, du bœuf, des pommes de terre, et du pain. Il lui reste donc quatre ou six sous pour se loger et se divertir; oui, se divertir, car l'homme ne vit pas seulement de pain, comme dit l'Évangile, mais il lui faut à tout prix un peu de plaisir. Par exemple, mon carabin a la passion du théâtre; il s'est autrefois échappé du séminaire où son père l'avait placé, pour venir entendre Talma, et maintenant il aime l'opéra à la fureur; mais comment aborder le parterre de l'Opéra, lui qui n'a jamais tout au plus qu'une vingtaine de sous d'économie. Je suis sûr que vous ne le devinez pas, vous autres qui croyez si bien connaître toutes les choses d'ici-bas; mon carabin m'a avoué tout franchement sa manœuvre:

il a fait connaissance avec le chef des claqueurs, qui, moyennant une petite rétribution, car il faut payer même pour claquer, lui permet de venir s'asseoir sous le lustre pour voir *Robert-le-Diable* et la *Sylphide.*

Quant à un autre genre de plaisir dont les carabins se passent aussi difficilement que de pain, le mien m'assure qu'il ne lui a jamais manqué, sans qu'il fût obligé de le payer, de sa bourse au moins. Je le crois facilement, les grisettes sont si bonnes et si obligeantes, surtout pour les carabins; et puis elles savent bien que les carabins ne sont pas ingrats; vous verrez plus tard comme ils savent récompenser leurs chères grisettes, qui ont partagé leurs peines et leurs plaisirs, qui les ont soignés quand ils étaient malades, qui les ont encouragés, soutenus, poussés au travail quand ils se laissaient rebuter par la sèche ostéologie.

Je ne m'étonne pas que beaucoup de jeunes gens sans fortune embrassent la carrière médicale, de préférence à bien d'autres; outre l'indépendance de cet état, que l'on peut exercer partout honorablement, dans toutes les circonstances et sous tous les régimes, il n'en est peut-être pas qui offre plus de ressources aux élèves pendant le cours même de leurs études. Dès qu'il sait l'anatomie un étudiant est sauvé, il peut déjà se tirer d'affaire. Il donne des leçons aux commençants, car il y a bien long-temps que l'enseignement mutuel est introduit à l'École de médecine; il concourt pour les hôpitaux; arrivé au grade d'externe, il peut avoir déjà sa petite clientelle, faire des saignées, des pansements, etc.; une fois interne, c'est un grand personnage; il est logé, quelquefois nourri, chauffé, etc. Il porte le tablier blanc, véritable signe de puissance, envié, respecté par tous les élèves, comme un portefeuille de ministre par les chefs de l'opposition; il est le premier au lit des malades; aide le chirurgien dans les opérations, fait exécuter ses ordres dans les salles, en donne quelquefois lui-même, prend le ton de maître avec les autres élèves; enfin, il est sorti de la foule, il a un titre qu'il peut exploiter avec avantage s'il sait le faire valoir; avec un peu d'adresse il pourra bientôt dîner

à trente-deux sous chez Flicoteaux, et faire le soir sa partie de dominos au café Procope, en prenant sa demi-tasse.

Pendant quatre ans l'interne reste attaché aux hôpitaux, il vit dans les hôpitaux, un an dans l'un, un an dans l'autre; il parcourt successivement l'Hôtel-Dieu, la Charité, la Pitié, etc.; passant d'un maître à l'autre, voyant toutes les méthodes, discutant toutes les opinions, les anciennes et les nouvelles, et se préparant à prendre un jour pour guides celles dont il aura reconnu les meilleurs effets. Faut-il s'étonner, après cela, que nos meilleurs médecins soient sortis des hôpitaux de Paris. A la Charité, la vieille expérience du doyen de nos chirurgiens lui sera également utile pour la pratique de son art, et pour la manière de se conduire dans le monde. Les histoires que raconte M. Boyer sont comme les fables du bon La Fontaine; elles renferment toujours une morale dont on fait son profit.

L'habileté savante de M. Roux lui apprend jusqu'où l'art peut aller pour réparer les désordres et les accidents de la nature. Vous savez qu'aujourd'hui on refait aussi facilement un nez, une bouche, un menton, que si nous possédions la matière première dont Dieu a pétri le corps de l'homme. Si vous en doutez encore, et si vous n'êtes pas trop fatigué de mes vilaines histoires, en voici une qui vous montrera tout à la fois combien l'amour peut donner de courage; et, ce qui est plus neuf, quels services la chirurgie peut rendre à l'amour. Une jeune fille avait un amoureux qui avait promis de l'épouser, lorsque, je ne sais par quel accident, cette malheureuse vint à perdre une bonne partie de sa joue gauche. Elle était horrible à voir, si bien que son amant lui-même reculait à son aspect; cette pauvre fille se mourait de douleur; perdre en même temps une joue et son amant! Heureusement elle vint trouver M. Roux, qui lui promit de lui rendre l'une et l'autre.

J'aime à voir M. Roux calculer et méditer une opération de ce genre, prendre ses mesures, tirer des lignes, dessiner pour ainsi dire cette bouche, ce nez, ce menton, cette joue qu'il va refaire de toutes pièces; on dirait un artiste qui pétrit la terre glaise dont il va façonner son modèle. M. Roux a de la

recherche, de la coquetterie, même dans sa manière d'opérer; sa main est d'une adresse extrême pour exécuter ce que son imagination a conçu; aussi remplit-il en tous points la promesse qu'il avait faite à notre jeune fille. Toutes les parties environnantes furent mises à contribution pour reconstruire cette joue détruite. Un peu du menton, un peu du col, un peu de la tempe, tout cela vint peu-à-peu se réunir, à force d'art, de temps, de patience; tout ne fut pas terminé en un jour, il fallut y revenir à plusieurs fois; des accidents survinrent; mais le courage de la jeune fille ne se démentit pas. A-peine avait-on fini d'un côté qu'elle demandait que l'on recommençât de l'autre. Combien elle fut joyeuse lorsqu'elle put se présenter à son amant avec une joue fort passable! cette joue a dû rappeler souvent à son mari l'amour de sa femme. Dites après cela que la médecine n'est point un art.

Je ne puis quitter l'étudiant en médecine sans vous conduire avec lui dans cette maison située à l'extrémité de notre grande ville, où des malheureuses viennent expier leurs débauches et leur prostitution. Ce n'est pas pour dévoiler ici tout ce que ce lieu renferme de honte et de misère; un pareil tableau n'est pas fait pour les yeux qui me liront.

C'est une nature curieuse et peu étudiée encore que celle de ces femmes avilies, dégradées, qui sont arrivées à ce point de se mépriser de telle sorte, qu'il devient à-peu-près impossible de leur rendre assez d'estime d'elles-mêmes, pour les tirer de l'abîme et les faire rentrer dans la vie ordinaire. C'est là, soyez-en sûr, le plus grand obstacle à la conversion de ces malheureuses. Donnez à l'une d'elles des moyens d'existence honnêtes, aplanissez toutes les difficultés qui la séparent de la société, elle vous échappera, presqu'à coup sûr, pour retourner à son infame métier. Non pas que toute conscience, que tout sentiment de probité, d'honneur, de religion, de délicatesse même, soit éteint dans leur cœur; mille faits viennent prouver le contraire à ceux que leur état appelle auprès d'elles, qui leur donnent des soins, qui obtiennent leur confiance. Mais il leur a fallu si bien étouffer une bonne fois le sentiment le

plus cher à la femme; le mépris public pèse si fort sur elles, que rien ne peut plus les élever au rang d'où elles sont descendues. Ce mépris qu'on leur donne, elles le rendent bien à leurs semblables, elles sont même, sur ce point, plus sévères que nous.

Une jeune laitière qui venait chaque matin vendre du lait aux prisonnières de Saint-Lazare, fut respectée tant qu'elle eut soin de n'avoir avec elles d'autres rapports que ceux de son commerce; un jour elle s'avisa de leur parler, de causer avec elles, de se familiariser enfin, dès lors elle fut méprisée, elle fut traitée comme une complice.

Le sentiment religieux est le dernier qui s'éteint chez ces malheureuses. Lorsqu'elles sont près de mettre un enfant au monde, la seule pensée qui les occupe, au milieu même de leurs douleurs, est de faire baptiser cet enfant, tant elles craignent que la mort ne le saisisse en naissant.

Les occupations d'un étudiant en médecine sont si variées, qu'il serait beaucoup trop long de les retracer toutes dans un article de peu d'étendue. Aux hôpitaux depuis six heures du matin jusqu'à dix heures; passant de la chirurgie à la médecine, de l'étude des maladies externes à celle des maladies internes, des opérations à l'examen des organes cachés, il a à-peine le temps de déjeuner avant d'aller retenir sa place au cours de chimie de M. Orfila; aussi le voit-on bien souvent casser en route la flûte de deux sous, et terminer son frugal repas sur les bancs même de l'École.

Après la chimie viennent les cours d'anatomie, de physiologie, de pathologie, etc. Pendant l'été, la physique, la botanique occupent ses journées, et le soir encore on le retrouve assidu aux cours particuliers, aux conférences dont les affiches placardent nos murs. Ici un jeune professeur qui n'est pas encore lui-même sorti des bancs de l'École, suivant les traces de M. Magendie, interroge la nature sur des animaux vivants; là, des élèves se réunissent autour d'un mannequin pour s'exercer dans l'art des accouchements; mais, hélas! le mannequin n'est pas suffisant pour achever cette étude difficile; c'est à-

peine si j'ose vous dire que de malheureuses femmes se mettent volontairement entre les mains des élèves, pour compléter leur instruction. Venez avec moi rue de La Harpe, entrez dans cette salle obscure, voyez contre le mur cette pauvre femme dont l'extérieur annonce la misère; elle est là, debout, prête à servir aux démonstrations du professeur, pour gagner trente ou quarante sous. Cette autre ressent déjà les premières douleurs de l'enfantement; elle s'est fait transporter dans ce lieu; les élèves l'entourent en attendant le moment où ils pourront contempler le phénomène le plus admirable et le plus attendrissant qu'on puisse voir, la naissance de l'homme; c'est ordinairement là le complément des études de l'élève en médecine; il est arrivé au terme de sa vie d'étudiant; bientôt il aura passé ses examens; il aura soutenu sa thèse, et il s'empressera de faire graver ses cartes de visite avec son titre de docteur de la Faculté de Paris.

Le temps passé à l'École est le plus beau temps de la vie; je ne suis pas de ceux qui regrettent le collège, mais je suis très-sensible au souvenir de ma vie d'étudiant; amour, plaisir, travail, rien ne manque à ces belles années que la fraîcheur de l'imagination, la vivacité des impressions embellissent encore! temps d'insouciance, de liberté, où l'on vit au jour le jour, sans ambition, au milieu de ses amis. La jeunesse est passée; l'étudiant est devenu un grave docteur; il n'ira plus le soir à huit heures attendre sa grisette au sortir de son magasin; il fait ses paquets, il dit adieu à ses amis, et bientôt il va retourner dans sa province, non plus avec un air gauche, en casquette et en gros souliers, mais avec un habit noir et la tenue de rigueur. Adieu la science, adieu l'art, adieu la vie d'artiste, l'étudiant va se fixer, se marier, devenir père de famille, et *faire son état;* car il faut bien l'avouer, tout finit dans ce monde, les arts eux-mêmes, par n'être plus que des états, des métiers dont on se sert pour gagner sa vie, élever ses enfants, doter ses filles, etc.; il y a peu d'hommes qui restent artistes toute leur vie.

Que va devenir la grisette de mon étudiant? elle a perdu

son Charles, qui avait juré tant de fois de l'aimer toujours! Oh! n'en soyez pas inquiet; l'étudiant a des ressources que vous ne connaissez pas encore. Sa grisette n'est plus couturière, elle a maintenant un état dans le monde; Charles dont elle a partagé les plaisirs, lui a fait aussi partager ses études; il lui a montré de l'anatomie tout ce qui était nécessaire pour saigner, vacciner, et soigner les femmes enceintes. Sa grisette est maintenant sage-femme, élève de la Maternité, avec un beau tableau à sa fenêtre. Elle saigne et vaccine, donne des consultations de dix heures à midi, et reçoit des pensionnaires.

ALFRED DONNÉ.

LE NAUFRAGE.

VERS
ADRESSÉS A MADAME RÉCAMIER.

Rebut de l'aquilon, échoué sur le sable,
Vieux vaisseau fracassé dont finissait le sort,
Et que, dur charpentier, la mort impitoyable
Allait dépecer dans le port!

Sous tes ponts désertés un seul gardien habite;
Autrefois tu l'as vu sur ton gaillard-d'avant,
Impatient d'écueils, de tourmente subite,
Souffler pour ameuter le vent.

Tantôt sur ton beaupré, cavalier intrépide,
Il riait en plongeant la tête dans les flots,
Tu bondissais; tantôt du haut du mât rapide
Il criait, Terre! aux matelots.

Maintenant retiré dans ta carène usée,
Teint hâlé, front chenu, main goudronnée, yeux pers,
Sablier presque vide et boussole brisée,
Annoncent l'ermite des mers.

Literatur.

Empfehlenswerthe Schriften

welche bei

Siegmund Schmerber in Frankfurt ᵃ/M.

erschienen, und durch alle Buchhandlungen zu beziehen sind:

Archiv für Geschichte und Literatur.

Herausgegeben

von

Fr. Chr. Schlosser und G. Aug. Bercht.

I — IV. Band. 1830 — 1832. 96 Bogen in gr. 8vo. Rthl. 8. 12 gr.

I. Band. Inhalt:

Die Tochter und die Gemahlin eines Ministers der Revolution den Begebenheiten und handelnden Personen der Revolution gegenüber. Von Schlosser. — Ueber die Quellen der späteren lateinischen Geschichtschreiber, besonders über Zeitungen, öffentliche Bekanntmachungen, Archive und deren Benutzung unter den Kaisern. Von demselben. — Briefe über das Paradies von Dante's divina comedia. Von demselben. — Der Oberintendant Fouquet, dessen Prozeß und Gefangenschaft. Ein Beitrag zur Geschichte Ludwigs XIV. Von Bercht. — Ueber Meyer's Geschichte der Schweiz. Von Schlosser. — Universitäten, Studirende und Professoren der Griechen zu Julians und Theodosius Zeit. Von demselben. — Ueber Aschbach's Geschichte der Ommaiiaden in Spanien. Von demselben. — Ueber einige Stellen in Heeren's Werken und eine Recension in den Götting. Anzeigen. Von Bercht. — Ueber Bignon's Geschichte von Frankreich, vom 18. Brumaire (1799) bis zum Frieden von Tilsit. Von demselben. — Die Friedens-Unterhandlungen zu Lüneville, nach Bignon. Mit Anmerkungen. Von demselben. — Der Tod Pauls I., nach Bignon. Mit Anmerkungen. Von demselben.

II. Band. Inhalt:

Ueber die Entstehung der den Franzosen des achtzehnten Jahrhunderts vorgeworfenen Widersetzung gegen die in Beziehung auf Staatswesen und Kirche, in Europa geltenden Grundsätze. Von Schlosser. — Ezzelino da Romano. Von Prof. Kortüm in Basel. — Briefe über das Paradies von Dante's divina comedia, Gesang 3 — 6. Von Schlosser. — Hat Franken im zehnten Jahrhundert Landesherzoge gehabt? Von Prof. Aschbach in Frankfurt. — Der Gefangene mit der eisernen Maske. Von Bercht. — Ueber die neuesten Bereicherungen der Literatur der deutschen Geschichte. Von Schlosser. — Berichtigungen und Nachträge zu dem im ersten Bande des Archiv's eingerückten Artikel über Meyer's Handbuch der Geschichte der Schweiz. — Noch Einiges, worauf es keiner Antworten bedarf. Von Bercht. — Ueber die Entstehung des Strafrechts in Deutschland. Urkundliche, bisher ungedruckte Beiträge zur Geschichte Deutschland's und Italiens im 12. und 13. Jahrhundert, gezogen aus Handschriften der kaiserl. Hofbibliothek in Wien. Mitgetheilt von Prof. Kortüm.

III. Band. Inhalt:

Zur Beurtheilung Napoleon's und seiner neuesten Tadler und Lobredner, besonders in Beziehung auf die Zeit von 1800 — 1813. Erste Abtheil., bis zum Consulat. Von Schlosser. — Beiträge zur innern Geschichte von Aragonien. Von Dr. Gervinus in Heidelberg. — Amtliche Beiträge zur neuesten Geschichte des Kantons Bern, mit Bemerkungen von Bercht. — Schreiben des gefangenen Landgrafen Philipp's des Großmüthigen an Granvella d. Aelt. Mitgetheilt von Archivdirektor von Rommel in Cassel. — Landgraf Philipp's Lebensregeln für seinen Sohn Ludwig. Mitgetheilt von demselben.

IV. Band. Inhalt:

Einleitung in die divina comedia nebst einem Anhang über Witte's Ausgabe von Dante's Briefen, von Schlosser. — Geschichtliche Darstellung des Finanz- und Steuerwesens in Spanien, vor und während der Regierung der katholischen Könige, von Bibliothekar Schäfer in Darmstadt. — Wesen und Schicksal der Dorisch-lakonischen Ackergesetzgebung, von Prof. Kortum. — Nachrichten über die alte repräsentative Verfassung der Herrschaft Jever. — Geschichte des Landes und Hauses Luxemburg bis zur Erhebung des Grafen Heinrich IV. zum römischen Könige, von Dr. A. Müller in Berlin. — Ueber die Unterwerfung der Sachsen durch Karl den Großen, von Fr. Funk. — Ueber die neuesten Bereicherungen der Literatur der deutschen Geschichte, von Schlosser.

Literatur.

Empfehlenswerthe Schriften
welche bei
Siegmund Schmerber in Frankfurt a/M.
erschienen, und durch alle Buchhandlungen zu beziehen sind:

Belehrende Darstellungen
für
das höhere Jugendalter.
Zusammengetragen und mit Anmerkungen begleitet
von
G. L. Kriegk.

46 Bogen. gr. 8vo.

Rthl. 1. 16. od. fl. 2. 48 kr. ☞ Parthiepreis Ein Thaler od. fl. 1. 45 kr.

Unter denjenigen Kinder- und Jugendschriften, welche sehr empfohlen zu werden verdienen, nehmen die hier genannten beiden Werke eine ehrenvolle Stelle ein; beide sind den Fähigkeiten des jugendlichen Geistes angemessen, schließen sich den Entwickelungsstufen desselben an und zeigen, daß ihr Verfasser mit der Jugend und ihren Bedürfnissen wohl bekannt ist. Die erste Sammlung, für die erste Jugend bestimmt, bietet in einer sehr reichhaltigen und zweckmäßigen Auswahl den Kindern eine ebenso anziehende, als belehrende Unterhaltung; hier wird ihre Aufmerksamkeit durch freundliche, ihrer Anschauung nahe gebrachte Bilder, durch klares und einfaches Wort und durch zweckmäßiges Fortschreiten vom Leichten zum Schweren angeregt und befriedigt; hier wird ihnen eine kräftige und gesunde Geistesnahrung geboten, hier wird ihr kindlich reiner Geschmack nicht verdorben durch jenen faselnden Modestyl, der kindlich zu sein glaubt, indem er kindisch ist; hier verhindert der liebliche Wechsel die Langweile und keine breite Abhandlung, kein fades Wortgepränge ermüdet die kleinen Leser. Die zwei Bändchen des Lesebuchs sind in der Hand von Eltern und Erziehern, welche sie zu benutzen verstehen, eine sehr reiche Kinderbibliothek, an welche sich, durch mündliche Belehrung des Interessanten, recht viel anreihen läßt. Die Lesestücke sind aus den besten Jugendschriftstellern gewählt.

Die zweite Sammlung ist nicht minder zu empfehlen. Der Verfasser will der Jugend ein Lesebuch in die Hände geben, das sie zum Ernste gewöhnen, und sie auf würdige Weise unterhaltend, sie belehre. Das Buch ist für die reifere Jugend, für junge Leute von wenigstens 14 Jahren, bestimmt; auch Erwachsene werden es mit Interesse lesen. Der Herausgeber hat aus den Musterschriftstellern unserer Literatur mit Geschmack und Umsicht gewählt und auf diese Weise durch seine Sammlung zugleich Muster des Styls den jungen Lesern geboten. Erdkunde, Naturgeschichte und Geschichte bilden den Inhalt vorliegender Sammlung, von deren trefflichen Auswahl der Kenner sich bald überzeugen wird, wenn er einen prüfenden Blick auf das Inhaltsverzeichniß wirft. Die Allgemeine Schulzeitung, welche in einer ihrer Nummern vom vorigen Jahre schon dieser Sammlung mit vielem Lobe erwähnt und deren Lob auch wir mit aller Ueberlegung beistimmen, geht nicht zu weit, wenn sie obiges Buch für eines der vorzüglichsten, welche wir besitzen, hält. In ihm findet der junge Leser für Geist und Herz eine gesunde und kräftige Nahrung.

Die, unbeschadet der äussern Ausstattung, aufs niedrigste gestellten Preise machen beide Werke allen Schulen zugänglich.

Palaeologica

zur

Geschichte der Erde und ihrer Geschöpfe

von

Hermann von Meyer.

gr. 8vo. 1832. Rthl. 3. 12 gr.

Diese wichtigen Mittheilungen aus einer Vor- oder Urgeschichte der Erde und ihrer Geschöpfe sind in drei Abschnitte gebracht und enthalten in allen Welttheilen Entdecktes, gewöhnlich nur in kostspieligen und weniger zugänglichen Werken niedergelegt, neben Neuem vom Verfasser. Der erste Abschnitt gewährt eine vollständige Uebersicht der fossilen Wirbelthiere. Ihr geht die Aufzählung der Literatur über fossile Knochen vorher. Dieser Abschnitt insbesondere wird bei ferneren Arbeiten in diesem anziehenden Felde unentbehrlich sein, und zugleich als Führer in den darüber vorhandenen Werken dienen.

Der zweite Abschnitt enthält des Verfassers System der fossilen Saurier nach ihren Organen der Bewegung und beschreibt nach Vorführung seltener Naturtypen, diese sonderbar gestalteten Crocodil- und Eidechsenartigen Thiere früherer Schöpfungstage, von denen die Lindwürmer, Drachen und Schlangenungeheuer der Sagen und Mythen für Nachklänge gehalten werden könnten.

Der dritte Abschnitt handelt die Gebilde der Erdrinde ab, in denen Ueberreste von Geschöpfen gefunden wurden, und beschreibt die Gegenden, wo dies geschah; es wird darin auch der bisher theils gar nicht, theils nur unvollständig bekannten Gegend von Kloster Banz, von Solenhofen mit seinen Brüchen auf lithographischen Stein, von Eppelsheim mit seinem Knochenreichthum, von Gmünd etc. gedacht. Das Buch enthält überdiefs die Beschreibung sämmtlicher bis heute über der Erde entdeckter Knochenführenden Höhlen.

Dem Geologen, Mineralogen, Zoologen, Naturforscher und Geschichtsforscher wird dieses Buch unentbehrlich sein, und jeden Gebildeten über wirklich Vorhandenes angenehm belehren, und ausführlichen Nachweifs liefern.

Die Nützlichkeit und Wichtigkeit dieses Werkes erfreut sich, wie zu erwarten stand, bereits des Anerkenntnisses des Inn- und Auslandes. Vergl. Berliner Jahrbücher für wissenschaftl. Kritik. 1832. Nov. No. 91. 92. etc.

Demselben thätigen Gelehrten verdanken wir die Uebersetzung des Lacépède'schen Werkes:

Alter der Natur

und

Geschichte des Menschengeschlechts.

Aus dem Französischen, mit Vorrede und Anmerkungen.

25 Bogen gr. 8vo. Rthl. 2. —

„Der Verfasser theilt die Natur in 12 Alter, wovon das letzte die Geschichte des Menschengeschlechts behandelt. Die 11 ersten Alter sind eine Art Cosmogenie und Geologie, nur kurz behandelt, aber hinlänglich für die grofse Welt, welcher diese Schrift gewifs eine lehrreiche und angenehme Unterhaltung gewährt, und daher wohl eine Uebersetzung verdient hat, welche auch unsers Bedünkens sehr wohl gerathen ist." —
Okens Isis, 1831. *V. S.* 449.

Auswahl merkwürdiger Pflanzen

des Königl. botanischen Gartens zu München, in 16 fein colorirten Abbildungen mit beigefügter Beschreibung in deutscher und französischer Sprache, nebst Anleitung rücksichtlich ihrer Cultur, von C. F. Ph. v. Martius. gr. 4to 1832. Rthl. 5. 16 gr.

Auch unter dem Titel: Choix de plantes remarquables, dessinées et décrites, avec des indications touchant leur culture, etc.

(In Commission.) EXPÉDITION SCIENTIFIQUE DE MORÉE,

ordonnée par le gouvernement français. Architecture, sculpture, inscriptions et vues du Péloponèse, des Cyclades et de l'Attique par A. Blouet et ses collaborateurs. Mit Kupf. Paris. Von diesem Prachtwerke im grössten Format sind 8 Lieferungen fertig.